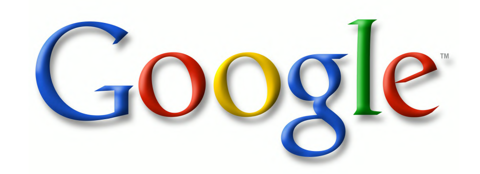


NEDL TRANSFER
HN 73HM 3
Digitized by Google

12 pl, en Coul.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

CINQUANTE-CINQUIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE VIVIENNE, 48

1887

TABLE

DU CINQUANTE-CINQUIÈME VOLUME

INSTRUCTION

BIBLIOGRAPHIE

EDUCATION

POÉSIES

REVUE MUSICALE

Par Mademoiselle Marie Lassaveur

ECONOMIE DOMESTIQUE

CORRESPONDANCE

MISCELLANÉES

RÉBUS

Pages

MUSIQUE

FÉVRIER. — *La Madrilène*, valse, par Théodore de Lajarte.

JUILLET. — *Danse des Shakers*, par Mlle Hortense Wild.

NOVEMBRE. — *Deuxième valse*, par Gabriel Pierné.

ANNEXES

JANVIER. — Deux gravures de modes. — Tapisserie coloriée : Ecran Renaissance. — Impression sur étoffe : Carton pour les annexes. — Petite planche de broderie : Alphabets. — Premier Album de travaux.

FÉVRIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — Modèle colorié repoussé : Volant, guipure ancienne. — Grande planche de travaux : Bande de portière (tapisserie en chenille). — Têtière en étamine bronze et appliques en peluche cramoisie. — Deux angles pour tapis en drap à bord découpé. — Cartonnage : 6 menus. — Deuxième Album de travaux.

MARS. — Une gravure de modes. — Modèle colorié repoussé : Sac à ouvrage, broderie plate. — Planche repoussée : Col au crochet pour enfant (étoiles). — Cartonnage : 6 menus. — Troisième Album de travaux.

AVRIL. — Une gravure double de modes. — Une gravure de chapeaux. — Modèle colorié : Tapisserie, lambrequin Henri II. — Quatrième Album de travaux.

MAI. — Une gravure double de modes. — Modèle colorié repoussé : Pelote (broderie rococo). — Planche de broderie : Alphabets. — Cinquième Album de travaux.

JUIN. — Une gravure de modes. — Planche de travaux : Lambrequin Henri II avec animaux (tapisserie par signes), complément du modèle colorié paru en avril. — Impression sur étoffe : Cadre à photographie, point à la croix. — Coton, pour la broderie du cadre à photographie. — Sixième Album de travaux.

JUILLET. — Une gravure de modes. — Modèle colorié : Bande pour ameublement. — Septième Album de travaux.

AOUT. — Une gravure de modes. — Planche repoussée : Grande dentelle, tulle grec. — Modèle colorié repoussé : Dessus de sachet ou de buvard, broderie à fils tirés. — Huitième Album de travaux.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — Modèle colorié : Bande pour ameublement, point de Hongrie. — Planche de travaux : Fauteuil Louis XIV (tapisserie). — Cartonnage : Abat-jour, 1er et 2e tiers. — Neuvième Album de travaux.

OCTOBRE. — Une grande gravure de modes — Une gravure de chapeaux. — Tapisserie coloriée : Coussin. — Cartonnage : Abat-jour, 3e tiers. — Dixième Album de travaux.

NOVEMBRE — Une grande gravure de modes. — Tapisserie coloriée : Ornement d'église. — Petite planche coloriée : Croquis d'objets d'ameublement. — Planche de travaux d'étrennes. — Onzième Album de travaux.

DECEMBRE. — Une gravure de modes — Tapisserie coloriée : Complément de l'ornement d'église. — Impression sur étoffe : Porte-Journal, calendrier. — Mois de l'année pour le calendrier porte-journal. — Chromo : Croquis du porte-journal monté. — Douzième Album de travaux.

PATRONS

JANVIER. — PLANCHE I : Grande planche, recto et verso. — Manteau en peluche, page 2. — Chemise de nuit, page 6 (Album de janvier). — Corselet et sous-jupe, 1re toilette (gravure N° 4605 *bis*). — Robe d'enfant (gravure N° 4605).

FEVRIER. — Patron découpé : Veste orientale, 1re figure (gravure N° 4610 *bis*) et page 1 (Album de février).

MARS. — PLANCHE III. — Grande planche recto Jaquette (patron orné), broderie en chenille, page 3 (Album de mars).

AVRIL. — PLANCHE IV. — Grande planche extra, recto et verso : Blouse-tunique, première communiante, page 3 (Album d'avril). — Confection à paniers, 6e toilette. — Corsage-tailleur, 1re toilette. — Manteau long, 2e toilette. — Mantelet, 7e toilette (gravure N° 4618).

MAI. — Planche V. — Petite, recto et verso. — Corsage, 1re toilette (gravure N° 4623). — Tablier d'enfant, page 5. — Corsage-blouse, fillette, page 1 (Album de mai). — Blouse, petit garçon, 6e figure (gravure N° 4623).

JUIN. — Patron découpé. — Tunique-blouse pour costume de bain, page 8 (Album de juin).

JUILLET. — PLANCHE VII. — Grande planche, recto et verso : Corsage-pèlerine, page 3. — Corsage petite fille, page 2. — Pelisse baby, page 3. — Vareuse et culotte, costume matelot, petit garçon, page 2 (Album de juillet). — Corsage, 2e toilette (gravure N° 4631).

AOUT. — Planche VIII. — Petite planche, recto et verso. — Jaquette, costume de voyage (gravure N° 4631). — Corsage, amazone, page 1 — Corsage et jupe, costume en étamine, page 7 (Album d'août).

SEPTEMBRE. — Patron découpé : Pardessus demi-saison, page 8 (Album de septembre).

OCTOBRE. — Planche X. — Grande planche, recto et verso : Vêtement long, 1re toilette — Veston, 5e toilette (gravure N° 4644). — Corsage-blouse, page 2 (Album d'octobre). — Grande visite, 2e toilette. — Mantelet, 4e toilette (gravure N° 4644). — Jupon-tournure, page 3 (Album d'octobre).

NOVEMBRE.— Planche XI. — Grande planche recto et verso : Corsage, 6e figure (gravure N° 4649) et page 2 (Album de novembre). — Manteau court, 8e figure (gravure N° 4649). — Manteau en peluche, page 2 (Album de novembre). — Blouse, petit garçon, 4e figure (gravure N° 4649).

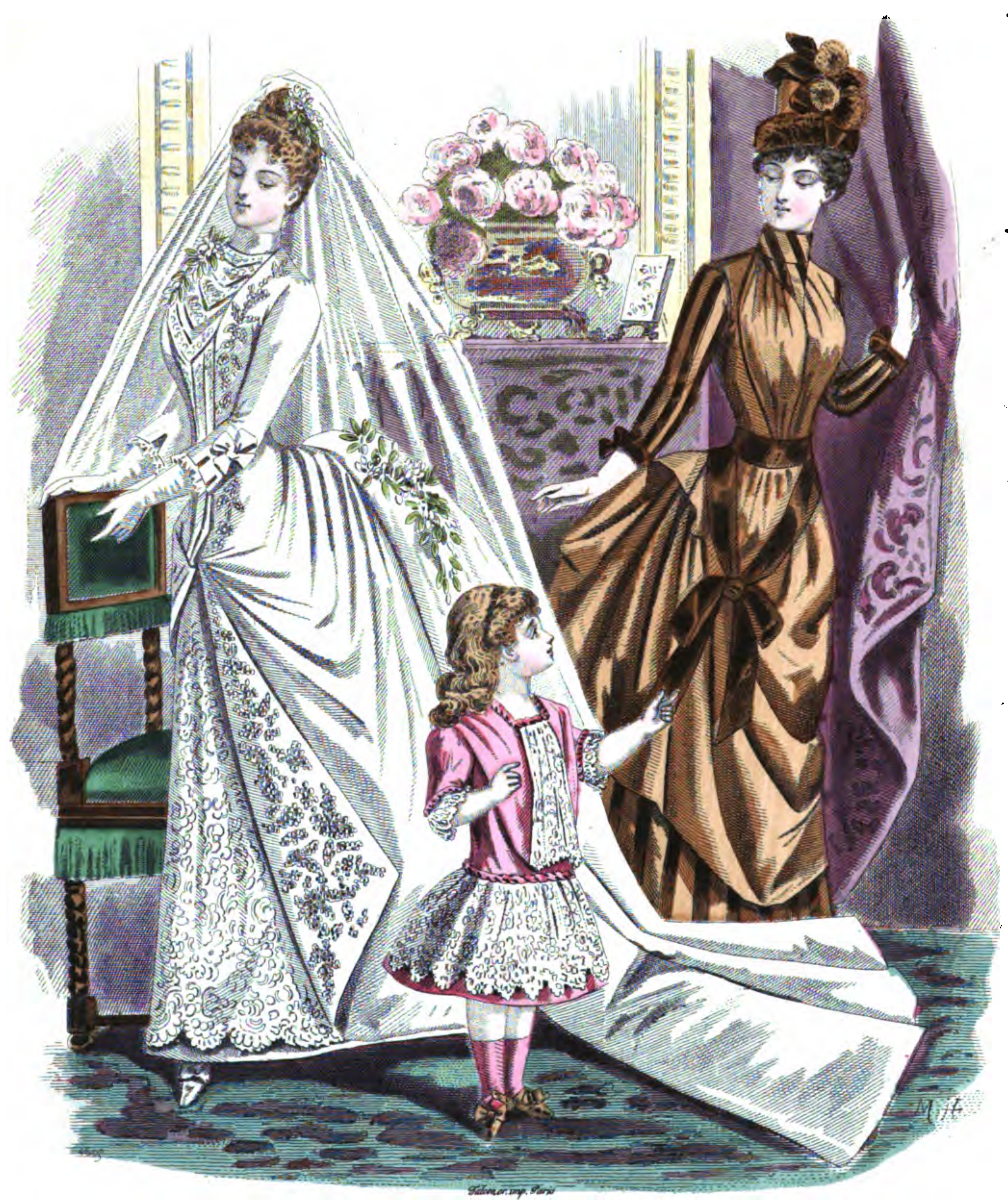
DECEMBRE. — Planche XII. — Petite planche recto et verso : Corsage, costume en sergé, page 1. — Robe, petite fille, page 8 (Album de décembre). — Corsage, 2e toilette (gravure N° 4653).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

1er Janvier 1887 4605 bis

Modes de Paris. **Journal des Demoiselles** Rue Vivienne, 48.

Toilettes de Mme PELLETIER VIDAL. 17, r. Duphot _ Corsets de Mme EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra _ Étoffes de la
[illegible] 21, r. du 4 Septembre _ Parfumerie de la Mon GUERLAIN 15, r. de la Paix



1er Janvier 1887 4605

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. Rue Vivienne 48.

Modèles de Mme Turle. 9 r. de Clichy _ Costumes d'Enfant de Mme Léa Berger. 72 r. Blanche _ Corsets de Mme Emma Guelle. 11. Avenue de l'Opéra _ Parfumerie de la Mon Guerlain. 15 r. de la Paix.

Journal des Demoiselles

DE LA DANSE

Il serait intéressant d'écrire une histoire complète et détaillée de la danse aux différentes époques, chez les différents peuples, et de montrer comment cet art s'est manifesté partout avant les autres. Si futile qu'il soit, il a servi d'abord à l'homme pour témoigner sa reconnaissance envers le Créateur.

Nous passerions donc en revue les danses sacrées chez les Hébreux, chez les Egyptiens, chez les Grecs, nous les retrouverions cultivées en Orient par les derviches, et par les bayadères dans l'Inde; nous parlerions de la pyrrhique, cette danse guerrière de l'antiquité qui a plus d'un rapport avec celle des Natchez, telle que Châteaubriand l'a décrite dans une langue magnifiquement imagée. Puis nous prierions nos lectrices d'assister aux premiers ballets-pantomimes qui, sous le nom de danse d'action, firent fureur à Athènes et surtout à Rome; nous chercherions dans un lointain passé l'origine des rondes qui se forment aujourd'hui encore autour de l'arbre de mai et des feux de la Saint-Jean.

Il n'est point étonnant que Socrate et Caton aient approuvé la danse, car elle eut part à de grandes choses comme interprète. Un roi de Pont, venu à Rome, ne pria-t-il pas Néron de lui donner certain danseur célèbre pour l'envoyer en ambassade auprès de peuplades barbares dont nul ne comprenait la langue, afin que sa pantomime suppléât aux paroles? La danse facilita de même les premières communications des anciens navigateurs avec les insulaires de l'Amérique, c'est grâce à elle que les Anglais purent découvrir le détroit de Davis.

Sans doute la danse aussi fut parfois criminelle; le prestige qu'elle prêta un jour à Salomé et qui entraîna la mort de saint Jean-Baptiste, en est la meilleure preuve; mais de quelque façon qu'on la considère, c'est une puissance : elle adoucit les mœurs, servit la politique, prépara, de l'avis même de Louis XIV, des corps agiles et bien découplés aux fatigues de la guerre et ajouta encore une grâce à la grâce naturelle des femmes.

La danse fut l'auxiliaire inséparable de la musique dès l'origine du monde, puisque l'homme primitif n'avait que deux moyens de manifester ses sensations : par la voix et par le geste. Expressive jusqu'à l'indiscrétion, elle reflète comme dans un miroir les mœurs du temps et de la contrée où elle se produisit sous telle ou telle forme, ce qui lui prête un vif intérêt au point de vue ethnographique et historique. Mais en multipliant les considérations générales, nous nous laisserions peut-être entraîner trop loin. Restons en France et bornons-nous à étudier dans ses transformations très multiples un plaisir qui semble avoir été cher aux jeunes filles de tous les temps.

Le bal est de naissance plébéienne; il fut d'abord le délassement des vilains, exclus de ces joutes et tournois chevaleresques qui étaient le privilège des grands. La cour l'emprunta aux campagnes où il avait lieu tout simplement sur le gazon. Ce fut ainsi qu'aux noces de Charles VI, en 1385, des Béarnais vinrent exécuter un pas de leurs montagnes ; il semble douteux toutefois que les nobles invités y aient figuré eux-mêmes comme acteurs. Douze ans plus tard, nous voyons le même roi, remis de sa longue maladie mentale, remplir un rôle dans une fête costumée. Cette soirée faillit lui être fatale; il fit son entrée avec quatre seigneurs qu'il tenait enchaînés, en costume de sauvages. Le duc d'Orléans approcha imprudemment une torche, le feu prit aux ornements d'étoupe et se communiqua rapidement à toute la salle. Sans la présence d'esprit de la duchesse de Berry qui l'enveloppa de sa robe, Charles VI périssait ; ses compagnons furent dévorés par les flammes, et il redevint fou.

On conçoit que les suites d'une pareille fête aient refroidi des goûts qui commençaient seulement à se répandre. Ce fut l'exemple de l'Italie qui les ranima. Charles VIII se promit de transporter en France les danses qui l'avaient charmé dans ce pays, mais il appartenait à Catherine de Médicis de les acclimater chez nous, une fois pour toutes. Elle inaugura la mode des ballets où la poésie s'entremêlait à la musique.

Les ballets étaient alors plaisirs royaux. Le premier avait été offert dans Tortone, en 1489, à Galéas, duc de Milan, qui venait d'épouser Isabelle d'Aragon. Depuis ils se multiplièrent. Il y eut à la cour de France, des ballets poétiques, des ballets allégoriques et moraux, des ballets de fantaisie. (La division de toutes ces compositions était de cinq actes avec des entrées nombreuses). Aucun ne surpassa celui que Catherine de Médicis donna au Louvre en 1581, lequel fut annoncé sous le titre de grand ballet de *Circé et ses nymphes* par Balthasarini, dit Beaujoyeux. Et cependant les fêtes de Bayonne en 1565 avaient forcé les Espagnols d'avouer qu'il n'y avait que les Français et leur reine qui fussent capables de pousser le faste aussi loin. Les descriptions qui en restent prouvent que, seul, Louis XIV put rivaliser sous ce rapport avec Catherine de Médicis. Celle-ci avait des inventions d'une grâce particulière et tout à fait incomparable. Par exemple à Bayonne, des bergers et des bergères vinrent par troupes, exécuter les danses de leur pays qu'accompagnait l'instrument qui y était en usage : Les Bretons avaient un passe-pied et un branle-gai, les Provençaux une volte avec cymbales, etc. Les Poitevins arrivèrent la cornemuse en tête, les Bourguignons avec le petit hautbois, le tambourin, le dessus de viole. Il est vrai que la reine faisait servir les plaisirs à sa subtile politique, « qu'elle en amusait les peuples et en occupait les grands », enveloppant sa conduite et ses desseins d'une apparence de légèreté fort habile. Ainsi elle trouva son compte à l'inauguration des bals masqués.

Le mariage du duc de Joyeuse avec Marguerite de Lorraine provoqua d'interminables fêtes ; mais l'une des plus belles fut celle qui éblouit les seigneurs polonais lorsqu'ils vinrent chercher leur nouveau roi, le duc d'Anjou. Après le festin donné au château des Tuileries, seize dames représentèrent dans un ballet autant de provinces de France.

Parmi les danses du XVIe siècle, « le branle de la torche » mérite particulièrement d'être cité. On le nommait ainsi parce que les danseurs tenaient à la main une torche ou un flambeau allumé. Marguerite de Valois, femme de Henri IV le dansait à ravir ; du reste elle excellait dans toutes les danses majestueuses, sans négliger pour cela les autres.

« Je me souviens, dit Brantôme, qu'une fois étant à Lyon, au retour du roi de Pologne, aux noces de Besme, l'une de ses filles, elle dansa ce branle devant force étrangers de Savoie, de Piémont, d'Italie et autres qui dirent n'avoir rien vu de si beau que cette reine si belle et de si grave que cette danse. »

Mais Marguerite, ayant un joli pied, aimait aussi les danses qui exigent des jupes courtes, celles qui étaient le contraire des *basses-danses*, comme on nommait les danses marchées plutôt que sautées. Elle introduisit

donc à la cour les joyeuses bourrées d'Auvergne. Ces bourrées restèrent fort à la mode jusqu'à Louis XIII et même se prolongèrent dans les salons jusqu'à la régence ; maintenant elles sont retournées au village avec le branle qui ouvrait toujours le bal chez nos pères.

Le branle est composé de plusieurs personnes qui sautent en rond et s'agitent sans trêve. Le branle simple était toujours suivi du branle gai consistant à tenir le pied en l'air, puis le bal se terminait par le branle de sortie. Avant d'être détrôné par le menuet, le branle jouit d'une vogue qui ne fut peut-être égalée par aucune autre danse, car on comptait des branles de tous pays, des branles de Boulogne, de Bretagne, de Poitou, d'Avignon, du Hainault, d'Écosse, etc. Il y eut aussi le branle des Lavandières, où les danseurs frappaient dans leurs mains; celui des Sabots, où l'on battait du pied le parquet ; les branles masqués et gesticulés. Tous enfin se fondirent dans le branle à mener, où chacun conduit la danse à son tour et se met ensuite à la queue. L'antique Boulangère et le vieux Carillon de Dunkerque ont avec lui une proche parenté ; nous le retrouvons en Bretagne.

Hors du théâtre, la danse n'apparaissait généralement dans les fêtes de la cour au XVIe siècle que comme un spectacle qui servait à remplir l'intervalle du dîner au souper, et qui reçut pour cela le nom d'entremets, changé plus tard en celui d'intermède. Les salons avaient déjà cependant leurs danses à eux : la fière pavane espagnole, dont le nom indique admirablement le caractère; la courante, roide et lente en dépit de son nom, dont le succès fut partagé par la grave sarabande, une sorte de menuet espagnol ; la chaconne, venue d'Italie selon les uns, d'Espagne selon les autres, d'Afrique, à en croire une troisième tradition, mais dont le nom est emprunté, quoi qu'il en soit, à l'italien *ceconne*, aveugle, parce qu'un aveugle en inventa, prétend-on, le mouvement. Lulli et Rameau composèrent un grand nombre de chaconnes à deux ou à trois temps ; ce dernier mouvement prévalut à la fin. Les dernières chaconnes se trouvent dans les œuvres de Gluck.

Il y avait aussi les vilanelles napolitaines, les padouanes, les gaillardes, les canaries et voltes, le passomezzo, le matacin, espèce de ballet armé que Molière introduisit, par la suite, en le parodiant, dans son *Pourceaugnac*.

Nous avons déjà dit qu'on appelait la danse noble, danse basse ou danse terre à terre, pour la distinguer de la danse théâtrale ou danse haute.

L'année 1612, celle du double mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche et de Madame Élisabeth de France avec le Prince d'Espagne, fut nommée l'Année des magnificences. Richelieu avait protégé la musique d'opéra ; Mazarin se montra favorable à la danse. Il accorda des lettres patentes à une corporation de maîtres de danse et de joueurs d'instruments dont le chef prenait le titre de roi des violons; il imagina de faire danser en public Louis XIV enfant. Les ronds de jambes et les entrechats de ce prince charmant firent les délices de la cour ; il prit goût à son succès, et longtemps les bals proprement dits furent éclipsés par la pompe plus grande des ballets.

Presque toujours, dans ces ballets, comme dans les carrousels, la jeune Majesté représentait le Soleil. On sait que la rencontre de la naissance de Louis XIV avec le dimanche, jour du soleil chez les anciens, avait donné l'idée d'une médaille qui représentait un enfant dans le char de Phœbus, avec cette devise en latin : « Naissance du soleil français. » Ce prince eut cent devises, où figurait presque toujours le soleil, avant de s'arrêter au fameux : *Nec pluribus impar*. Les beaux esprits ne cessaient de le comparer à l'astre du jour, et l'emblème du soleil se retrouve sur presque tous les monuments de son règne.

Dans le ballet royal de *la Nuit*, divisé en quatre parties ou veilles, le roi, qui avait alors quinze ans, récita ces vers de Benserade :

« Sur la cime des monts commençant d'éclairer,
Je commence déjà de me faire admirer.
Je ne suis guère avant dans ma vaste carrière :
Je viens rendre aux objets la forme et la couleur,
Et qui ne voudrait pas avouer ma lumière,
Sentira ma chaleur.
Déjà, seul je conduis mes chevaux lumineux
Qui traînent la splendeur et l'éclat après eux,
Une divine main m'en a remis les rênes,
Une grande déesse a soutenu mes droits,
Nous avons même gloire : elle est l'astre des reines,
Je suis l'astre des rois. »

Dans le ballet d'*Hercule amoureux*, donné en 1662, le roi-soleil entrait accompagné des douze heures du jour.

Les plus célèbres ballets dont Benserade ait écrit les vers et où dansa Louis XIV, sont, outre les deux que je viens de citer : le ballet de *Cassandre*, les *Noces de Pélée et de Thétis*, les *Proverbes*, les *Bien-Venus*, le ballet de la *Revente des habits du ballet*, tous les deux dansés pour les noces de la duchesse de Modène, le ballet des *Plaisirs*, *Psyché*, l'*Amour malade*, *Alcidiane*, la *Raillerie*, les *Mores*, le *Carnaval*, *Flore*, le *Triomphe de l'Amour*. Au mois de mai 1664, eurent lieu à Versailles les sept journées de fêtes, sous le nom des *Plaisirs de l'Ile enchantée*. Le sujet du ballet était tiré de l'Arioste, et le roi représentait Roger amené par la fée Alcine avec ses chevaliers sur une île flottante près des côtes de France, où il donnait à la reine le spec-

tacle d'une comédie. Or, la comédie était de Molière.

Le roi, passé la première jeunesse, aimait toujours les ballets et les travestissements; certes, il n'était pas l'un des plus mauvais danseurs de l'auguste troupe composée de princes du sang, de grands seigneurs et de duchesses, mais il lui sembla que la danse déclinait autour de lui, et pour la relever, il fonda cette Académie qui garde encore aujourd'hui les saines traditions : « L'art de la danse, dit-il dans ses lettres patentes, a toujours été reconnu pour un des plus honnêtes et des plus nécessaires à former le corps aux exercices et, par conséquent, l'un des plus utiles à notre noblesse, non seulement en temps de guerre dans nos armées, mais encore en temps de paix dans nos ballets. »

Cette Académie forma, par la suite, une armée de chorégraphes de profession, tels que les Gardel, les Dupré, les Vestris. Ses premiers membres furent le maître à danser du roi, celui de la reine, celui de Monsieur, celui du dauphin et cinq ou six autres.

La musique des ballets était alors restreinte aux cadres uniformes de certains airs de danse : chaconnes, passe-pieds, menuets, gavottes. gigues. Remarquez, par parenthèse, que la danse anglaise, seule désignée sous ce nom aujourd'hui, n'offre qu'une très faible ressemblance avec le pas mesuré à six-huit d'un mouvement vif et gai que l'on dansait autrefois sur les airs de Corelli.

Louis XIV remit les bals en vigueur, quand se fut décidé à laisser le ballet aux danseurs de profession. Il n'y avait eu qu'un bal vraiment magnifique, donné à Versailles en 1668. De nouveau, à l'occasion du mariage du duc de Bourgogne, la splendide galerie des glaces retentit de la musique des violons du roi. Comme ce bal servit de modèle aux fêtes postérieures, il peut être intéressant de le décrire d'après le récit d'un contemporain.

La galerie était partagée en trois parties égales par deux balustrades dorées, de quatre pieds de hauteur. Dans l'espace du centre, on avait élevé une estrade couverte de tapis des Gobelins, sur laquelle s'alignaient des fauteuils de velours cramoisi, garnis de crépines d'or. Là se placèrent Louis XIV, le roi et la reine d'Angleterre, les princes et princesses du sang. A droite et à gauche, plusieurs amphithéâtres étaient occupés par les spectateurs. Sur un autre petit amphithéâtre séparé se tenait l'orchestre, composé des vingt-quatre violons du roi, de six hautbois et de six flûtes. Le roi avait fait prier, par billets, la cour et la ville, avec ordre de ne paraître qu'en habits très riches, de sorte que les moindres habits d'homme en velours brodé et doublé de brocard ou bien en drap d'or et d'argent, coûtaient de trois à quatre cents pistoles. Les dames n'étaient pas moins parées. Le bal fut ouvert par le duc et la duchesse de Bourgogne, auxquels succédèrent le roi et la reine d'Angleterre, le roi de France, puis les autres princes, chacun selon son rang. Après quoi on fit une pause pendant laquelle les suisses apportèrent six tables superbement servies, et des buffets chargés de rafraîchissements. Chacun put manger et boire à discrétion. Il y avait, en outre, une collation servie à part pour les princes et qui fut abandonnée, après qu'ils y eurent fait une rapide apparition, au pillage du public ; en une minute, tous ces personnages si somptueux firent disparaître les dernières miettes avec une étonnante gloutonnerie, ce qui n'empêcha pas les officiers du gobelet d'avoir à servir, jusqu'au jour, ceux qui assiégeaient les deux grands buffets ; on a enregistré ce trait d'appétit formidable. Le roi et la famille royale s'étaient retirés à onze heures pour aller souper. En leur présence, nul n'avait dansé que des danses nobles et sérieuses.

Le menuet qui symbolise pour ainsi dire la pompe du règne de Louis XIV était d'une vivacité relative, comparativement aux branles. Originaire du Poitou, il régna pendant tout le dix-huitième siècle. Le caractère du menuet est d'une imposante simplicité; les airs en sont d'un mouvement modéré à trois temps; celui que Mozart a placé dans son opéra de *Don Juan* reste un chef-d'œuvre d'élégance.

Malgré la détresse du Trésor, les fêtes les plus brillantes se reproduisirent jusqu'à la mort de Louis XIV, qui professait la maxime, discutée depuis, qu'un roi fait l'aumône en dépensant beaucoup. Nous devons remarquer cependant que, jusqu'aux premières années du règne de Louis XV, le bal avait été exclusivement un plaisir pour les grands. Il n'y avait pas de milieu entre les danses joyeuses qui, à toutes les époques, ont amené autour d'un ménétrier de village les paysans empressés d'oublier leurs misères et le bal de cour proprement dit. L'ordonnance qui, en 1715, créa le bal de l'Opéra, popularisa ce divertissement dans la capitale, mais déjà toutes les classes de la société commençaient à l'adopter ; on célébrait par des bals chaque événement heureux soit pour l'État, soit pour les familles ; les municipalités donnaient des bals à la naissance et au mariage des princes.

Les leçons de danse devinrent importantes entre toutes ; il y eut un moment où les enfants arrivèrent dans cet art à un tel degré de perfection que les dames, devant eux, se décourageaient.

Un dessin, d'après Canot, représente, d'une façon amusante, cette fameuse leçon de danse : le maître, avec sa pochette, enseignant à une petite fille le menuet, sans lui faire grâce d'au-

cun des préceptes que Dorat a rimés dans un poëme trop sérieusement fait sur un sujet frivole.

Le grand bal du roi était tout de bon une grave affaire. Nous vous faisons grâce de son cérémonial qui laisse une certaine impression d'ennui, les révérences y tenant trop de place.

On détourne volontiers les yeux de ce plaisir réglé par l'étiquette pour regarder le joli *Bal paré* que dessina Saint-Aubin : le tambourin, la flûte, la basse et le violon jouent du haut d'une estrade, tandis qu'au milieu d'un salon, coquettement meublé dans le goût du temps, plusieurs couples dansent l'*allemande*, une danse charmante et folâtre qui, assure-t-on, avait, de même que le menuet, paru dans les ballets de Catherine de Médicis, mais qui ne se répandit guère en France qu'après la guerre de Sept ans. Elle s'exécutait à deux temps ou à 2-4, par autant de couples que l'on voulait et était ordinairement composée de trois parties. Le cavalier et la dame, se tenant par la main, avançaient de trois pas et demeuraient le pied en l'air, faisant *une grève ;* puis ils reprenaient jusqu'à ce qu'ils fussent au bout de la salle, les autres couples suivant le premier. On revenait ensuite au point d'où l'on était parti, avec de gracieuses figures dos à dos. Pour la fin, on précipitait le mouvement en sautant davantage. L'*allemande* fit fureur sous Louis XV, nuisant même beaucoup aux contredanses qui étaient venues depuis peu détrôner le menuet.

La *country-dance*, son nom le dit, est la danse des campagnes en Angleterre ; mais peut-être est-elle française si, comme on l'a soutenu, elle passa de Normandie en Angleterre, à la suite d'un des successeurs de Guillaume-le-Conquérant. Quoiqu'il en soit, elle fit fortune dans d'autres pays ; oubliée chez nous pendant plusieurs siècles elle reparut en 1745, dans un ballet de Rameau intitulé les *Fêtes de Polymnie*. Il s'y trouvait une contredanse qui ravit tellement le public qu'il fallut depuis en mettre dans tous les ballets et divertissements de la scène. Bientôt ses figures variées se déployèrent sous des noms qu'il serait trop long d'énumérer : la *Nouvelle Badine*, les *Etrennes mignonnes*, la *Mienne*, etc., dans tous les salons où la mode était venue des bals après souper ou même après dîner. On avait assez du menuet, on réclamait des danses vives, animées, *volantes* ; un érudit en ces matières a fait très justement remarquer que les révolutions de la danse suivirent les révolutions des mœurs.

Le luxe des bals de la cour sous Louis XV formait un douloureux contraste avec la misère toujours croissante du peuple. Feuilletons les gravures du temps, nous y verrons représenté par Cochin, le grand bal de 1745, à l'occasion du mariage du dauphin. Le *Mercure de France* raconte que le 21 février, après-midi, Leurs Majestés se rendirent dans une salle construite au manège couvert de la grande écurie de Versailles et merveilleusement décorée des deux côtés par une suite d'arcades alternativement remplies de glaces et de statues. Le dauphin et la dauphine ouvrirent le bal, qui dura jusqu'à dix heures du soir.

Pendant le carnaval de l'année 1763, le roi et la reine donnèrent cinq grands bals dans la salle de spectacle du château de Versailles. Indépendamment des danses d'usage, où figurèrent plusieurs princes du sang et la jeunesse la plus brillante de la cour, on exécuta des ballets mythologiques et champêtres, désignés sous ces titres dans les programmes : Les *Saisons*, les *Éléments*, les *Provençaux*, *Une Noce de village* le *Mai flamand*.

Le Mai surtout eut beaucoup de succès : On y vit les habitants d'un canton de Flandre, leur bourgmestre en tête, planter un Mai devant le château d'un seigneur de ce pays.

On planta le Mai avec accompagnement de sénérades, puis des pas charmants furent dansés, les figurants tenant par leur extrémité les chaînes de fleurs qui formaient au Mai un baldaquin. Les airs de l'allemande étaient interrompus par des couplets chantés, et un groupe général de tous les personnages reproduisit, à la fin, deux tableaux; l'un, d'après Wouvermans, pour les Flamands de qualité, l'autre, d'après Téniers, pour les villageois.

Désormais les mascarades n'étaient plus uniquement l'apanage de la cour ; pendant tout l'hiver de 1767, Paris s'entretint de ce fameux bal chinois donné par la duchesse de Mirepoix, où parurent vingt-quatre danseurs et autant de danseuses en costumes du Céleste Empire, divisés en six bandes de quatre hommes et quatre femmes, dont la première était menée par le duc de Chartres et la comtesse d'Egmont.

Lorsque la convalescence de Louis XV fut célébrée par des réjouissances publiques, on imagina de faire exécuter au Louvre des danses languedociennes d'un très curieux caractère, le *Chibalet*. Un jeune homme, monté sur un cheval postiche dont la housse cachait les jambes, exécutait des passes de manège au son du hautbois et des tambourins, tandis qu'un autre tournait autour de lui armé d'un tambour de basque dans lequel il feignait de présenter l'avoine au « chevalet » dont le rôle était de l'éviter . Vingt-quatre danseurs, les chevilles entourées de grelots et dirigés par deux chefs, se groupaient autour du couple principal. Cette danse populaire, si expressive, a été longtemps spéciale à la ville de Montpellier. Une jolie légende s'y rattache :

Au treizième siècle, Pierre, roi d'Aragon, devenu souverain de Montpellier par son mariage

avec Marie, fille du dernier seigneur de cette ville, avait le grand tort de ne pas apprécier, comme il l'aurait dû, les vertus et la douceur de sa jeune femme. Sans murmurer, elle se retira à Miraval, à deux lieues de Montpellier, et y attendit, dans l'exercice d'une fervente piété, que son époux revînt à elle. En effet, on vit un jour le jeune couple rentrer à Montpellier en très bonne intelligence, monté sur le même palefroi; la foule, accourue de tous côtés, célébra cette heureuse réconciliation, et son souvenir fut perpétué par la danse du *chibalet*, ou *chevalet*, ou *cheval*.

Une autre danse de Montpellier, *las treilhas*, les treilles, rappelle beaucoup le cotillon que l'on danse encore dans nos salons et qui fait fureur dans ceux de Pétersbourg, sous le nom du *Grand-Père*. Les *treilles* sont dansées par douze couples avec des fragments de cercles enrubannés dont les danseuses se servent pour former mille berceaux et autres dessins pittoresques.

On a peu à peu ajouté au cotillon proprement dit bien des figures qu'il n'avait pas au temps de Lauzun, quand il valut à celui-ci l'honneur d'être remarqué par Mademoiselle de Montpensier. C'était, en somme, une sorte de branle à quatre ou huit personnes, lequel dut probablement son nom à la vieille chanson qui l'accompagna d'abord.

Les fêtes les plus belles de cette époque eurent lieu pour le mariage du dauphin, avec Marie-Antoinette, en 1770; elles se succédèrent pendant tout un mois au milieu des révoltes que faisait éclater la cherté du pain, et malgré les pamphlets qui proposaient de remettre les vingt millions qu'elles devaient coûter sur les impôts de l'année.

La jeune dauphine, qui était la grâce même, dansait parfaitement la gavotte, cette variante moins heureuse du menuet. Longtemps avant de pénétrer dans les bals, la gavotte avait été dansée sur le théâtre; comme les tricotés, la cosaque, et autres pas très difficiles, elle ne pouvait être abordée, avec succès, que par un petit nombre. On en ajouta une au ballet de *Céphale et Procris*, qui reçut le nom de menuet de la Reine, en l'honneur de Marie-Antoinette.

Cette princesse aimait passionnément les bals travestis. Une estampe la représente en robe de satin bleu lamponnée de gaze en formes de nuages et de plumes de paon, prête à danser avec un galant berger en satin rose et taffetas vert pomme, qui n'est autre que le comte d'Artois, tandis que le comte et la comtesse de Provence viennent derrière, costumés en Minos et en Nymphe des eaux. Ces costumes furent portés au bal qui eut lieu pendant le carnaval de l'année 1785, au milieu de l'effervescence causée par les représentations du *Mariage de Figaro*.

En attendant la Révolution menaçante, on dansait, — on dansait partout et de mille façons quelquefois ridicules. Mme de Mazarin s'avisa certain soir d'introduire un troupeau de moutons dans son grand salon décoré de glaces, du parquet au plafond. Ces moutons, savonnés et bichonnés, devaient défiler à travers un transparent, sous la conduite d'une bergère; ce fut une curieuse contredanse. Effrayés par l'éclat des lumières, ils se précipitèrent en troupe furieuse, culbutant danseurs et danseuses.

Mme de Genlis organisait alors les quadrilles de proverbes : *Reculer pour mieux sauter* devint un joli pas de cavalier seul ; Mme de Lauzun dansa avec M. de Belzunce : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée* ; Mme de Marigny, qui passait tout en dansant son mouchoir sur le visage de M. de Saint-Julien, en nègre, était chargée de personnifier : *A laver la tête d'un More on perd sa lessive*. En même temps, le goût devenait de plus en plus vif pour les bals masqués de l'Opéra, qui avaient commencé à poindre sous le dernier règne.

Les bals de toute sorte ne cessèrent que lorsque la révolution eut éclaté. Nous ne parlerons pas des ignobles rondes populaires, sautées dans le sang autour des échafauds.

Ce n'est qu'avec tristesse qu'on peut se représenter ces « bals des victimes », qui eurent lieu trop tôt assurément après thermidor. Le goût des Français pour le plaisir se réveilla soudain aussi vif que jamais. Avec une incroyable insouciance, ceux qui avaient le plus souffert de la Révolution et dont la tête venait d'être effleurée par le couteau de la guillotine, se remirent à danser. Que dansait-on? La gavotte, mais elle s'était transformée depuis le temps du menuet de la Reine. Gardel, le fameux maître de ballet de l'Opéra, en composa une nouvelle, sur l'air de *Panurge*, qui permit aux beautés du Directoire d'étaler leurs grâces. L'inconvénient de la gavotte était d'exiger beaucoup de talent ; elle ne souffrait pas la médiocrité ; concentrant l'attention sur deux ou trois individus, elle n'apportait pas d'entrain dans les bals ; bref, on ne tarda pas à l'abandonner ; elle alla s'éteindre en province.

La contredanse, qui occupe beaucoup de monde à la fois, vit grandir sa vogue. Après l'avoir dansée, on la marcha. Trenitz, le Vestris des salons, l'enrichit d'une figure à laquelle il donna son nom.

Sous l'Empire, où l'on vécut vite et avec fougue, les horreurs de la guerre furent souvent oubliées au milieu de l'ivresse du bal ; mais le bal eut aussi ses souvenirs sinistres ; peu de mois après le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, l'ambassade d'Autriche ayant donné une fête à l'impératrice, un incendie effroyable, qui fit des victimes, se déclara au son de ces valses

allemandes conquises et importées récemment par nos armées victorieuses.

Dans son pays d'origine, la valse, toujours à trois temps, est la danse de prédilection, la danse nationale par excellence, comme le fut chez nous la ronde naïve. Haydn et Mozart, Weber et Beethoven n'ont pas dédaigné de composer des valses. La France, hélas! est coupable d'une sorte de profanation : elle a inventé la valse à deux temps. De cette fausse valse, disgracieuse et précipitée, la *scottish* n'est, par parenthèse, qu'une variante, sortie beaucoup plus tard de l'imagination de Cellarius; elle n'a d'écossais que le nom.

Sous la Restauration, le galop, emprunté aux paysans de la Hongrie et de la Bavière, s'étant fait d'abord accepter dans les diverses cours d'Allemagne, passa de la scène de l'Opéra, où nos pères l'avaient applaudi, dans les salons parisiens. Il fit son apparition aux bals donnés, durant le carnaval de l'année 1829, par la duchesse de Berry.

La polka, la redowa, originaires de Pologne, obtinrent des lettres de naturalisation à Paris vers 1840. D'abord, la polka s'était montrée sur le théâtre; elle séduisit par son entrain, par sa facilité même et fut adoptée dans le monde, après des modifications qu'ont subies du reste, toutes les danses de caractère.

Les Polonais n'auraient certainement pas reconnu chez nous leur cracovienne, qui eut un moment de succès il y a quelques années. On l'exécutait ici en tournoyant, comme pour la valse. Dans le pays d'où elle sort, plusieurs couples la dansent en rond, les cavaliers se suivent en frappant l'une contre l'autre leurs bottes éperonnées. Ce cliquetis d'éperons et les alternatives de chant forment un accompagnement indispensable. Les figurants improvisent à mesure des paroles patriotiques ou guerrières. Le premier couple s'arrête et le cavalier chante, par exemple, ce qui suit :

« Il n'y a qu'une Pologne, qu'une Varsovie et qu'une Cracovie. C'est là que se trouvent les plaisirs et les divertissements, c'est là que sont les braves cavaliers bien mis et bien peignés. Oh! que cela fait plaisir à voir! Dis-moi, pauvre Allemand, dans ton habit étriqué, connais-tu Cracovie et le fier Polonais? Quand il met sa magnifique capote et sa belle ceinture brodée, son sabre courbé retentit à ses côtés et fait tressaillir le Moscovite. »

Nous avons transcrit ce couplet bien connu parce qu'il reflète toute la jactance et toute la fierté polonaises, et que, joint à un mouvement qui a beaucoup de rapports avec la fougueuse galopade hongroise, il fera comprendre à nos lectrices, mieux que toutes nos explications, le véritable sens de ce nom danses de caractère, c'est-à-dire en harmonie avec le caractère, avec l'esprit du peuple qui les a créées. Tout en chantant, le cavalier a l'habitude de s'interrompre, pour s'adresser à sa dame et l'encourager : « Danse, ma belle, danse » sont les paroles qui reviennent à la fin de chaque strophe, et que les autres danseurs répètent en chœur avec le dernier refrain.

Les Polonais accompagnent également de chant leur mazurka, cette danse si vive et si gracieuse.

On se demandera pourquoi, ayant francisé ainsi avec plus ou moins de bonheur tant de danses allemandes ou polonaises, dont quelques-unes, d'ailleurs, n'ont duré qu'un jour, nos emprunts ne se sont pas étendus à d'autres pays.

L'Italie ne nous eût pas fourni grand'chose, car la saltarelle, d'un mouvement rapide et toujours croissant, a besoin d'être accompagnée par le danseur sur sa guitare, et peut-être ne trouvons-nous tant de charmes à la tarentelle napolitaine que parce que nous la rencontrons dans le temple de Mercure devant ce panorama merveilleux du golfe de Baïa, qui prête de la poésie à tout ce qu'il encadre.

Les pas ne sont point assez variés dans les danses villageoises russes, dont la mélodie roule tout entière sur quatre ou cinq notes lancées à toute vitesse, ramenées ensuite avec une lenteur mélancolique ou parfois résolûment accentuée.

Les danses orientales ont trop de langueur.

Mais l'Espagne est riche en danses ravissantes : boléro, fandango, jota et cachucha. Le rhythme à trois temps du boléro prêterait à l'*adaptation ;* emprunter le fandango serait plus difficile; il faudrait avant tout éteindre sa verve exubérante, car, tel qu'il est pratiqué en Espagne, la tête, les pieds, les bras, le corps tout entier des danseurs entre en mouvement.

Un joli conte circule sur le fandango. Incriminé par des juges sévères, il était sur le point d'être aboli; le procès s'instruisait, mais tout à coup quelqu'un fit observer qu'on ne devait pas condamner un coupable sans l'entendre. Aussitôt un couple espagnol est introduit avec ses castagnettes, et la rigueur du tribunal n'y peut tenir; les fronts se déridont, chacun se met à danser, emporté par une contagion irrésistible.

Laissons à nos théâtres cette entraînante cachucha, introduite par les Gitanos en Andalousie; la mimique y tient une trop grande place; sans sortir de France et en cherchant seulement parmi nos anciennes danses populaires, quelles acquisitions précieuses pourrait-on faire au profit des salons!

Rien n'est plus beau, pour ne parler que d'elle, rien n'est plus gai que la farandole provençale, illustre d'origine en outre, puisqu'elle nous vient de l'antique Grèce par les Phocéens. Vingt,

soixante, cent personnes peuvent la danser ; on n'est jamais trop nombreux pour cette longue chaîne qui recrute de nouveaux anneaux partout où elle passe, défilant sous les bras arrondis en arcs gracieux.

Une danse du même genre, qui se renouvelle encore au carnaval dans plusieurs départements du Midi, c'est une imitation de la danse candiote, qui représente le labyrinthe de Crète. Le conducteur se promène capricieusement au milieu des méandres d'un fil humain qu'il dirige en agitant son mouchoir de la main droite. La figure finale surtout est remarquable. Celui qui se trouve au bout de la chaîne s'arrête et ne bouge plus ; alors le chef tourne autour jusqu'à ce que soit massé son peloton, qu'il dévide aussitôt en tirant par la main d'un mouvement preste la personne qui le suit, de sorte que l'on croit voir Thésée dévidant le peloton d'Ariane à mesure qu'il s'enfonce dans le labyrinthe.

Cette variété de la farandole alternerait avantageusement avec l'éternel cotillon et avec les danses à figures que l'on va chercher aujourd'hui jusqu'en Amérique. Nous le proposons aux amateurs de nouveautés, puisqu'il est avéré que le nouveau n'est guère que l'ancien remis à la mode.

TH. BENTZON.

L'ENFANT

Hygiène, soins matériels pour le premier âge

PAR ERMANCE DUFAUX DE LA JONCHÈRE (1)

—

M[lle] Ermance Dufaux consacre sa spirituelle plume à des sujets véritablement utiles : les usages du monde, tant négligés à notre époque, les rapports entre maîtres et domestiques, fort ignorés, et , par conséquent, controversés ; aujourd'hui, elle nous offre un excellent manuel d'hygiène pour les nouveaux-nés. Il est impossible de lire un livre plus consciencieux, plus clair, plus pratique, et, à ces titres, nous le recommandons à toutes les jeunes mères, qui ont tant de bonne volonté et si peu de science.

Tous les soins que l'enfance réclame, nourriture, vêtements, propreté, sommeil, sorties, tout est expliqué, et les conseils que donne l'auteur sont appuyés sur l'autorité des médecins spécialistes qui ont écrit sur ces matières. A remarquer particulièrement ce qu'elle dit de l'*emmaillottement*, tant combattu par Montaigne et Rousseau, et qu'elle défend à l'aide de raisons excellentes ; à remarquer aussi ses réflexions sur le degré de *chaleur* qu'il faut aux petits enfants, sur le péril des petites voitures où l'on pousse indolemment le nouveau-né, en l'exposant ainsi aux chocs, aux positions mauvaises pour sa tête et sa poitrine, au vent, à la poussière ; sa théorie des *berceaux et des rideaux* est pleine de bons avis ; il n'existe pas, sur ce sujet, que je sache, un livre plus complet, plus réellement utile pour les mères de famille ; c'est une bonne œuvre que l'auteur a faite, et les jeunes femmes qui désirent élever et faire arriver à bien une chère couvée, lui en seront reconnaissantes.

Et maintenant j'ajouterai volontiers un mot que cette lecture m'a suggéré :

Il faut à l'enfant beaucoup de choses. Que de soins, d'attentions, pour éloigner de lui la maladie ! que de petits vêtements pour le couvrir ! quels nids commodes pour l'abriter ! quelles précautions pour la nourriture ! L'enfant riche possède tous ces biens ; mais le petit pauvre ! Voyez-le dans sa misérable chambrette, dans son dur berceau, sous des vêtements salis et déchirés, mal nourri, soit que sa mère lui donne un lait affaibli, soit qu'on le bourre de soupes grossières ; voyez-le et plaignez-le, ce pauvre petit qui entre dans la vie par la vilaine porte,

(1) L'Enfant. Hygiène et soins maternels pour le premier âge. Beau volume avec 135 gravures sur bois, Au bureau du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne et 6, rue des Saints-Pères, Paris. Prix : 4 fr. franco : 4 francs 50.

et vous, jeunes mères heureuses, faites-lui une part du trop plein qui entoure le vôtre : des langes, des chemises, une paillasse de fougère, du lait et un biberon, au besoin, et un peu d'argent à la mère. Que de bénédictions vous attirerez ainsi sur votre bien-aimé!

M. B.

LA PART DU MATELOT

PAR Mlle ÉMILIE CARPENTIER

Ce qui plaît dans les excellents livres de Mlle Carpentier, c'est le souffle de courage et de générosité qui les anime; elle n'affadit pas la vertu, elle peint la vie telle qu'elle est, et l'âme humaine telle qu'elle devrait être, intrépide dans les périls et patiente dans les souffrances. Dans son nouvel ouvrage, destiné aux jeunes gens, elle poursuit un drame intéressant au travers de tous les incidents d'un voyage en Chine, et elle donne de fortes leçons d'honneur, de fermeté, de droiture, tout en décrivant avec verve ce lointain pays, qui, aujourd'hui, préoccupe la France. Ce pays, la Chine, on ne le connaissait jadis que par les récits des missionnaires et de quelques rares voyageurs; aujourd'hui, l'empire des Célestes est ouvert et connu, quant à sa topographie, à ses mœurs, à ses croyances, à sa littérature même; des guerres plus ou moins justes, plus ou moins heureuses, ont fait pénétrer l'Europe dans les mystères de l'Extrême-Orient. Mlle Carpentier le raconte à merveille, et le secret qui environne les héros de son livre captive l'attention du lecteur.

Nous signalons ce bon ouvrage, dû à une plume justement estimée, aux pères et aux mères qui cherchent des livres d'étrennes; il est très bon et (cela n'est jamais pour nuire) il a l'avantage d'être revêtu d'une jolie enveloppe (1).

Les Modèles de M. Habert-Dys

ET LEUR APPLICATION A LA PEINTURE SUR PORCELAINES ET SUR TISSUS

A qui n'est-il point arrivé d'entendre des gens du monde, des amateurs, des jeunes filles qui s'adonnent à l'aquarelle, à la peinture sur porcelaine ou sur tissu, se plaindre de la pénurie des modèles ou de leur manque d'originalité? C'est avec l'intention de seconder ces artistes, ces dilettanti, dont les dispositions bien dirigées se changeraient vite en véritable talent, que 'éditeur de l'*Art* (2) a demandé à un des peintres les mieux doués de ce temps, M. Habert-Dys, une suite de motifs appelés à trouver leur application dans tous les travaux d'ornementation. Puisant dans la nature son inspiration, M. Habert-Dys a composé dans des tonalités délicates, exquises, des *Fantaisies décoratives* d'une verve sans cesse renouvelée. Cette belle publication a été de la part de l'éditeur l'objet des soins les plus minutieux; c'est dire que les planches en couleurs qu'elle renferme sont d'aspect si séduisant qu'après avoir servi de modèles elles peuvent, encadrées, orner l'intérieur ou figurer avec le plus grand honneur sur la table d'un salon; c'est dire aussi qu'il est peu de cadeaux d'étrennes qui joignent à ce point l'agréable à l'utile.

Prix de la livraison, 6 fr. — 12 livraisons, 60 fr.

(1) Chez Th. Lefèvre, rue des Poitevins. Beau volume cartonné et illustré, prix 6 francs.

(2) Cité d'Antin, 29.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

Nous croyons rendre un véritable service à nos lectrices en leur signalant la *Nouvelle bibliothèque populaire*, très heureuse création d'une maison de librairie justement estimée. Toutes les belles productions de la littérature française et étrangère, les chefs-d'œuvre de la poésie et de la prose formeront cette belle collection, qui s'offre à nous pour le prix le plus minime : *sept francs par an pour 62 volumes ; sept francs* par an pour avoir à soi *les Poètes contemporains : Bossuet* (Histoire des variations), *Charles Dickens, Edgar Poë, la Chanson de Roland, Montaigne, Joinville, etc., etc.*; impossible ici de les citer tous; n'est-ce pas une offre séduisante?

Ce qui aurait pu blesser, dans quelques-unes de ces œuvres, un regard délicat a disparu, les jeunes filles qui aiment tant la lecture, et les jeunes femmes qui ont le temps de cultiver leur esprit vont se trouver à même de récolter dans la Bibliothèque populaire toute une moisson de jouissances et de connaissances. Qui sait? l'attrait du génie, Dante ou Fénélon, Shakespeare ou Châteaubriand, les dégoûteront peut-être des chers romans qui ne laissent rien dans l'esprit ni dans le cœur (1).

M. B.

Une bonne nouvelle pour nos jeunes lectrices, celles qui aiment à jouer la comédie de salon et à dire des monologues, convenables eur âge. La librairie théâtrale, 14, rue de Grammont, édite en ce genre des pièces charmantes, à deux ou plusieurs personnages; citons, en passant, deux monologues : *L'Oraison à Sainte-Catherine*, de F. Beissier, et *Prisonnière*, de Laurencin, qui viennent de paraître et qui ont déjà le plus grand succès.

(1) Chez Henri Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

En s'abonnant pour sept francs, on reçoit immédiatement dix volumes parus.

DIDIER

I

ADAME Clary Jonquières rentrait d'un grand dîner, suivi d'une soirée, les premières réunions qu'elle eût acceptées depuis son veuvage, Elle ôta sa pelisse, et elle dit avec douceur à sa femme de chambre :

— Vous pouvez vous retirer, Céline ; je me déshabillerai seule. Mon fils est couché ?

— Oui, madame, à dix heures ; il a dîné et lu, puis, il est allé dans sa chambre.

— C'est bien.

Céline sortit, après avoir allumé une veilleuse suspendue au plafond dans un cristal rose. Mme Jonquières ôta sa robe et sa coiffure, robe de velours noir, coiffure de dentelles et de violettes, elle passa une robe de chambre et s'assit sur une chauffeuse, près d'un feu couvert de cendres ; quoique la pendule marquât une heure après minuit, elle n'avait pas la moindre envie de dormir, et elle s'étonnait elle-même de l'agitation de son esprit. Que s'était-il donc passé ? Ce dîner? Mais c'était le dîner ordinaire ; même disposition, mêmes plats et mêmes convives, sauf un ; la soirée ? monotone comme elles le sont presque toujours ; les jeunes filles avaient joué au secrétaire et après elles avaient sauté au piano ; quatre tables de whist avaient réuni les joueurs, et elle, veuve, mère d'un grand garçon de quinze ans, s'y était assise, en compagnie de Mme de Sudre, d'un général en retraite et d'un inspecteur de l'Académie de Paris, qui la veille venait d'y arriver ; puis, vers onze heures, elle s'était mise au piano et elle avait fait, à son tour, danser la gente jeunesse. Tout cela n'avait rien que de très ordinaire ; elle savait par cœur ces réunions de quinzaine chez son amie, Mme de Guerray ; autrefois, du vivant de M. Jonquières, ils y assistaient toujours ; rien n'était changé, seul, un nouveau caillou avait passé par le kaléidoscope... M. de Monthereau, l'inspecteur, s'était ajouté aux anciens invités. C'était un homme marquant, intelligent, on disait qu'il était profond helléniste ; il avait causé avec elle, son attention lui avait paru flatteuse, et elle se souvenait, en ce moment, qu'il avait de fort beaux yeux bleus et une physionomie fine. Mais, au fond, que lui faisait un M. de Monthereau ? Elle avait trente-cinq ans, elle portait le nom honoré d'un mari qui l'aimait tendrement et qu'elle avait aimé, elle avait un fils ; que lui importait ce M. de Monthereau et tous les autres hommes ? Tout autour d'elle lui rappelait son mari ; cette belle chambre à coucher gris de lin, avec ses meubles Louis XVI, c'était lui qui l'avait fait disposer pour elle ; il avait choisi cette pendule ancienne et ces flambeaux ; ces émaux italiens, suspendus à la cheminée, étaient un présent de fête ; son portrait à lui-même était là, il la regardait, elle retrouvait son expression franche et souriante, elle le regarda elle-même, elle leva son flambeau pour mieux le voir, et elle se dit :

— Cher Hippolyte, si bon pour moi, quoique si grave, pourrais-je jamais t'oublier !... Et je n'ai pas revu Didier ! Je suis folle...

Elle sortit de sa chambre avec précaution, elle entra, sans faire le moindre bruit, dans la chambre voisine, et cachant son flambeau, comme une autre Psyché, elle s'inclina sur le lit. Son fils dormait du profond sommeil de son âge, un souffle égal et pur sortait de ses lèvres entr'ouvertes, ses cheveux bruns retombaient en grosses boucles sur son front élevé ; elle le regarda avec amour, effleura d'un baiser la main déjà robuste qui reposait sur la couverture et sortit sans qu'il se fût réveillé ; il lui avait donné quelque chose de sa paix.

Elle se coucha après une courte prière, elle dormait, tout en rêvant, non de la soirée précédente, mais des choses lointaines : son premier mariage lui apparaissait ; elle revoyait vivants son père et sa mère ; puis, soudain, elle croyait voir son fils Didier au berceau, et son mari lui offrait un médaillon qu'elle avait encore, et lui disait : « Garde-le toujours, ne m'oublie jamais. »

Ce songe avait l'étrange intensité des songes, il la laissa troublée au réveil, mais le courant de la journée, le courant de la vie effaça cette impression... Tout est si fugitif en nous !

Seize ans auparavant, Clary Chalier avait épousé de son plein gré, et avec l'approbation de tous les siens, Hippolyte Jonquières, qui était alors un des plus jeunes notaires de Paris et,

de plus, un homme digne d'estime et un bon chrétien. Furent-ils heureux? Le monde le disait et les enviait, Hippolyte se trouvait très satisfait de son sort; il aimait le travail, il aimait sa femme et son enfant, il s'occupait ardemment de leur avenir, il désirait une famille nombreuse et il s'efforçait de leur créer un sort heureux et indépendant. Son labeur l'absorbait et l'empêchait d'avoir avec sa femme l'intimité, la confiance et les confidences qu'elle avait rêvées dans le mariage. Clary avait lu des romans, et elle voulait mettre les romans dans sa vie. Elle trouvait son mari peu attentif, quoiqu'il lui fit de beaux présents au jour de l'an et à la sainte Claire, quoiqu'il lui eût créé une maison élégante où l'entourait un superflu qu'il ne s'accordait pas à lui-même. Elle aurait voulu qu'il lui apportât des bouquets de roses et des bijoux, des violettes et des bibelots; il n'y pensait pas, le village Petits-Soins au bord du fleuve du Tendre n'avait pas reçu sa visite: une affection sérieuse, constante, un travail assidu en vue de leur avenir commun lui semblaient devoir contenter le cœur et la raison de sa femme; souvent, aux heures des repas, il ne parlait guère, parce qu'il était accablé de fatigue. La vie dévorante de notre temps l'épuisait, et après ces lourdes journées de ventes, d'entrevues, de consultations, de vacations, de correspondance, il n'était pas toujours disposé à aller dans le monde. Il s'y résignait, mais lui aussi aurait rêvé autre chose; il aurait voulu qu'à son amabilité et à sa grâce, sa femme joignît une âme plus sérieuse; il avait pensé que sa femme garderait le logis, qu'il la trouverait toujours chez elle, devant son piano ou sa table à ouvrage; il se flattait qu'elle n'aurait pas eu soif d'amusements toujours les mêmes, cette soif qui jamais n'est calmée; il pensait qu'elle aurait aimé leur enfant, sans adoration et sans faiblesse, et qu'ils auraient doucement vécu en famille, des fils et des filles autour d'eux, jusqu'à l'heure de la retraite à la campagne, jusqu'à l'heure de la mort. Il ne se plaignit d'aucune de ses déceptions, il garda le silence avec Clary et avec les autres, attendant toujours que le *lendemain* amenât, entre eux, une entente plus complète. Le lendemain amena une maladie aiguë qui emporta, comme une trombe, la vie d'Hippolyte Jonquières. Le monde s'exclama; Clary, terrifiée, pleura son mari et se souvint combien toujours elle l'avait trouvé indulgent et bon. Didier regretta son père avec une profondeur de sentiment rare chez les enfants. Tuteur et conseil de famille s'assemblèrent, l'étude fut chèrement vendue, M^me^ Jonquières se trouvait jouir d'un opulent usufruit, et son fils avait la propriété d'une grande fortune. Elle se dit à elle-même, elle répéta à ses amies qu'elle ne se remarierait jamais, car elle ne pouvait penser à donner un beau-père à son enfant. Elle le disait, elle le croyait, car si la jeune veuve n'avait pas une âme sérieuse et constante, elle était au moins sincère avec elle-même et avec les autres.

Elle se rejeta donc tout entière du côté de l'enfant, elle l'aimait avec une ardeur irréfléchie; imbue de l'air ambiant, elle n'avait qu'une pensée, le caresser, le gâter, lui prodiguer liberté, plaisir, jouissances, et l'affranchir, autant qu'elle pouvait, de tout ce qui peut s'appeler labeur ou devoir. C'est ainsi qu'on aime de notre temps.

Didier était une bonne nature, droite et douce, qui se laissa dorloter sans se corrompre. Il usa des bontés de sa mère, sans en abuser, il ne demanda pas la lune, pas même une étoile, il demanda un poney, il l'obtint, puis, il eut envie d'un vélocipède, qu'il obtint encore. Il n'imposa pas à sa mère des volontés bizarres ou tyranniques, il ne devint pas le despote de la maison, il profita seulement des complaisances maternelles pour s'exempter le plus possible de l'étude et du travail; sous les yeux de son père, il avait suivi les cours d'une de ces écoles si nombreuses à Paris qui adoptent les programmes officiels sans en prendre l'esprit, il avait eu quelques succès, quoique tous ses bulletins portassent : *Inappliqué*, *aucun effort*, *travail mou*, mais comme il n'est pas nécessaire que tous les écoliers soient des prodiges, des Pic de la Mirandole, on pouvait espérer qu'il arriverait à la fin de ses études d'une façon satisfaisante. La faiblesse de sa mère l'arrêta court; une main ferme ne le poussait plus; il s'arrêta, les devoirs furent négligés, les compositions manquées, les leçons jamais sues, les problèmes jamais résolus, ce qu'il y avait à démontrer restait toujours indifférent à Didier; il s'abandonnait à sa pente naturelle, qui inclinait vers l'indolence et le *far niente*, il aurait donné toutes les gloires du *palmarès*, pour une course sur son poney, une séance de gymnastique et une promenade en voiture avec sa mère, dans les environs de Paris, si riants et si beaux, Bellevue, Auteuil ou Montmorency.

Ses professeurs étaient d'honnêtes gens, qui mettaient à plus haut prix les progrès de l'élève que leurs honoraires, ils ne tardèrent pas à se plaindre; une note au bas d'un des bulletins hebdomadaires, appela l'attention de M^me^ Jonquières, et elle dit languissamment à Didier :

— Mais tu ne travailles donc pas! Voilà que tu as raté ta dernière composition!

— J'avais mal à la tête, maman; tu sais? C'est le lendemain du jour où j'avais fait une si longue promenade! et c'était un sujet difficile, pense donc! l'histoire des trois Robert d'Artois! c'est Raymond qui a été premier, il est si piocheur!

D'autres plaintes suivirent; les compositions

rataient toujours et les devoirs laissaient tout à désirer.

— Maman, ce latin m'assomme! à quoi bon?

— Mais tu sais bien, Didier, que ton père désirait que tu fisses de bonnes études, comme il en avait fait lui-même.

— Oui, m'man, du temps de mon père, c'était l'usage, mais aujourd'hui, on est bien revenu de ces vieilles idées. A quoi est-ce que servent ces langues que personne ne parle plus? Je n'ai pas envie d'être avocat, ni médecin, ni prêtre : alors?

— Que veux-tu être?

— Je ne suis pas encore décidé.

— Il serait temps, cher ami. Notaire, comme ton père?

— Oh! non! trop d'assiduité, on ne peut pas bouger, et Dieu sait si mon pauvre cher père n'a pas été victime de cette vie stagnante; je ne serai pas notaire. Ingénieur, militaire, artiste, peut-être.

— Mais, ami, il faudra toujours travailler.

— Oui, mère, un peu plus tard. Ne sommes-nous pas bien ensemble? Avec qui te promènerais-tu si j'étais toujours sur les bancs, à repasser mes auteurs?

La seconde année du veuvage de Mme Jonquières n'amena pas de meilleurs résultats. Didier se complut dans la douce habitude de ne rien faire, il lisait beaucoup, mais des journaux et des romans, et il tenait un rang dérisoire parmi ses camarades. Le supérieur de l'école vint faire à Clary une visite, la première, car il était vieux et il ne sortait guère; il s'expliqua sans ambages :

— Didier, dit-il, a une aimable nature, mais les meilleurs ont besoin de frein et de culture. Il ne fait absolument rien, madame, il abuse de votre bonté, et, j'ose dire, de notre patience.

— Que voulez-vous, monsieur? il m'est pénible de le gronder et je ne saurais le punir. Songez que je suis veuve, que je n'ai que lui.

— Me permettez-vous de vous dire ma pensée? S'il doit être votre seul appui, rendez-le ferme et sage.

— Il est bon.

— Sans nul doute, mais la paresse finit par altérer toutes les qualités. Si vous pouviez obtenir de Didier un travail régulier, il ne tarderait pas à prendre rang parmi nos bons élèves, soyez-en sûre.

— J'y tâcherai monsieur, mais dans ma situation, cela est difficile.

Elle essaya encore, mais l'inaction du jeune garçon passait à l'état chronique et il prenait pour toutes les sciences l'aversion qu'il professait naguère pour le latin; sa jolie intelligence s'assoupissait, sa mémoire à laquelle il ne donnait plus d'aliments, semblait s'éteindre; sa compréhension, vive autrefois, et qui rendait présentes et vivantes les idées nouvelles, s'obscurcissait, et il donnait aux exercices du corps, tout le temps qu'il enlevait aux travaux de l'esprit.

— J'aime tant le cheval! j'aime tant l'escrime! répondait-il à tout.

Clary avait laissé tomber le sceptre, elle soupirait parfois quand ses parentes, ses amies, lui disaient :

— Didier ne fait donc rien! pas plus d'accessits que de prix, jamais un succès, un fruit sec enfin! c'est bien malheureux, chère, et qu'en ferez-vous plus tard?...

II

— Qu'en ferai-je plus tard? se disait-elle souvent. Didier est très bon, très docile, mais s'il ne fait rien, s'il passe son temps aux courses et dans les clubs, il sera inévitablement exploité et se ruinera. Que faire?

Ces idées lui revenaient fréquemment, mais elle s'en détournait, comme on se détourne d'une question sans issue; quand les mauvais bulletins de fin de semaine et de trimestre, arrivaient, Clary grondait, suppliait, exhortait.

Didier embrassait sa petite mère, promettait en riant monts et merveilles, et la série recommençait; l'indolent charmant garçon aimait mieux rêver, les yeux ouverts, que d'écouter la plus intéressante des leçons.

— C'est une gageure, madame! disait le digne supérieur, il pourrait tout et il ne veut rien!

Pour se distraire de ce souci, Clary était revenue vers le monde qu'elle aimait, et qui l'accueillait comme une perle perdue et retrouvée. Elle avait conservé à trente-cinq ans, non le premier éclat de la première jeunesse, mais toute l'élégance de sa taille et toute la délicatesse de ses traits. Ses cheveux blonds n'étaient pas éclaircis et ses jolis yeux *pers* avaient toujours leurs doux et caressants regards. Le deuil lui allait bien, le demi-deuil avec tous ses agréments, la rendait délicieuse; elle était d'un commerce égal, aimable, ses amies l'aimaient, ce qui est rare, il faut l'avouer; les hommes la remarquaient, et certes, elle eût été poursuivie de demandes, si l'on n'avait su que sa grande fortune n'était qu'en viager.

Un seul se rencontrait sans cesse sur ses pas, c'était le grave inspecteur, M. Henry de Монthereau. Il avait ses entrées dans les maisons où Clary comptait des amis, il se fit présenter dans quelques salons où elle apparaissait parfois, elle le voyait même au concert de musique religieuse qu'elle aimait. Il causait avec elle quand il en avait l'occasion, il s'informait discrètement de ses goûts, de ses projets, de ses lectures, il sut bientôt qu'elle adorait son fils et que ce fils lui donnait de l'inquiétude :

— Vous êtes trop douce, trop bonne, madame, il faut de l'énergie dans l'éducation.

Elle ne disait pas le contraire ; le jour de l'an, elle trouva sur sa table une carte de M. de Monthereau, elle dîna avec lui le jour des Rois, chez une amie, et, quand son commensal vint la saluer, il lui demanda la permission de venir lui présenter ses hommages, chez elle.

Ils se virent donc, sans intimité d'abord, car le salon de Mme Jonquières recevait beaucoup de visiteurs, et M. de Monthereau n'y allait pas à des heures réservées ; pourtant, malgré la contrainte et l'étiquette qui réglaient ces entrevues, Clary ne tarda pas à comprendre qu'elle était l'objet d'un vif intérêt pour M. de Monthereau. Jamais il ne lui parlait des banalités du jour, des choses étrangères à ses sentiments : il lui parlait presque toujours d'elle et quelquefois de lui. Elle crut comprendre qu'il avait besoin de tendresse, de repos, que ce foyer domestique qu'il n'avait pas su fonder jusqu'alors lui serait précieux s'il y trouvait une femme selon son cœur, et que cette femme c'était elle. Elle comprit. Il lui dit aussi que, l'aimant, il aimerait son fils, qu'elle trouverait en lui un appui et un guide, au moment même où l'âge le plus périlleux commençait pour Didier...

Indifférente d'abord, distraite quelquefois, Clary se laissa, peu à peu, gagner à cette vieille métaphysique de l'amour. M. de Monthereau savait dire, il avait la tendresse, la discrétion ; un accent ému et un regard pénétrant l'aidaient à plaider sa cause ; le veuvage perdait du terrain, les secondes noces apparaissaient dans un horizon assez prochain. C'était la fable de La Fontaine en action.

Sur les ailes du temps, la tristesse s'envole ! Elle n'avait pas de père qui lui présentait « *le jeune mari* », mais personne non plus ne s'opposait à une seconde union. Ses parents étaient morts, elle se sentait isolée ; son fils, plus enfant encore par le caractère que par l'âge, ne lui était ni une société agréable, ni un appui constant. Ses amies, ses cousines, eh bien ! elles étaient mariées, heureuses, sous la protection d'un époux, le père aidait la mère dans la tâche ardue de l'éducation ; elles n'étaient pas comme Clary, seules, toujours seules. Ces pensées la ramenaient invinciblement vers l'homme qu'elle voyait prêt à lui offrir son nom honoré, son dévouement éclairé, et surtout son amour, son affection exclusive qu'elle devinait dans ses regards ardents et dans des paroles voilées.

Une après-dîner d'hiver, Clary avait reçu des visites nombreuses ; le salon avait un air de désordre aimable, les sièges étaient éparpillés, les rideaux tirés, pour laisser entrer un dernier rayon ; sur une petite table la bouilloire, la théière, les tasses et les gâteaux attendaient un visiteur attardé. Clary était assise sur une petite chaise basse, près du feu ; elle rêvait en regardant machinalement les magots de son écran ; elle se sentait triste : beaucoup d'amis étaient venus à son jour, un seul n'y avait pas paru... pourquoi ? Qui l'avait retenu ? Un voyage ? une tournée d'inspection ? il l'en aurait avertie. Ils ne s'étaient rien dit, rien avoué, et pourtant ils étaient au courant de leurs démarches réciproques, un mot, une vague indication suffisait pour cela... Elle restait immobile, l'oreille tendue, impatientée elle-même de son attente et de son émotion. La voix claire de la pendule sonna cinq heures ; le valet de chambre apporta deux grosses lampes et, sur ses pas, entra M. de Monthereau ; il salua très correctement et, dès que le domestique fut sorti, il s'assit et dit :

— Oserai-je encore me présenter, madame ? j'hésitais, je ne voyais pas de lumière chez vous et je pensais que votre salon était fermé.

— Vous me faites toujours plaisir, dit-elle avec douceur, mais pourquoi si tard, monsieur ?

— Faut-il vous dire la vérité, toute la vérité ; je préfère vous trouver seule. Tout ce monde qui vous entoure est si importun ! Les banalités qu'on vous débite me sont insupportables !

— Je croyais que vous aimiez le monde.

— Cela dépend ; je ne l'aime pas quand il vous absorbe.

Elle ne répondit rien et se contenta d'agacer le feu.

— Que dit-on, que lit-on, que joue-t-on de nouveau ? demanda-t-elle enfin.

— Madame, on dit des balivernes, puisqu'on parle politique, la chose la plus grave ou la plus bête du monde ; on lit M. Octave Feuillet, on va voir les pièces de M. Dumas fils ; voilà le bilan de la société, vous le connaissez.

— C'est bien creux.

— Ah ! certes, ce sont de faibles amusements de l'esprit, où le cœur n'a rien à voir, et je ne conçois pas les heureux, ceux qui ont un foyer, une femme, et qui s'en vont le soir s'étouffer avec le gaz dans les yeux, pour entendre l'*Ami des femmes* ou les *Pommes du voisin*.

— Mais, vous y allez pourtant ?

— Ai-je un foyer ? Ai-je une femme ? Je vais me désennuyer, sauf à retrouver ma maison plus vide encore. Voilà comme on gaspille sa vie : jeune, j'ai couru après la science, la réputation, les honneurs ; j'ai obtenu quelque chose et n'en jouis pas... *væ soli !* Ah ! si...

Il s'interrompit sur ce si, prélude d'un discours plus intime ; il y a beaucoup de choses dans un si ; la porte venait de s'ouvrir et le fils de la maison, Didier, entrait brusquement. C'était un grand adolescent, dégingandé, ayant toute la gaucherie de l'âge ingrat ; il ressemblait au portrait de son père ; il avait aussi de gros traits réguliers, des yeux bruns francs et doux, une grande bouche, meublée comme celle d'un jeune loup, et, dans l'attitude et les manières, il montrait

brusquerie et la timidité, la hardiesse et la mauvaise honte, très souvent alliées dans cet âge indécis où ni le corps ni l'âme ne sont formés.

— Bonjour, maman dit-il en entrant. Et il salua M. de Monthereau froidement et sans le regarder.

— D'où viens-tu, Didier ? et comme tu es fait ! tu es crotté jusqu'aux genoux !

— Après la classe, je suis revenu ici ; vous aviez du monde, je ne suis pas entré, Dieu m'en garde ; nous sommes allés, Caprice, Phanor, et moi, au bois de Boulogne, jusqu'à Bagatelle. Il faisait une boue terrible.

— Monsieur, dit la jeune femme, veuillez excuser mon fils qui se présente ainsi devant vous, après sa promenade à cheval... C'est un grand baby, un peu gâté.

M. de Monthereau salua :

— La classe au moins a-t-elle été bonne, mon pauvre Didier ?

— Eh ! oui, mère, nous avons composé ; j'ai été second en géographie.

— C'est bien, c'est rare et très rare, Didier !

Didier haussa légèrement les épaules.

— C'est un pur hasard, dit-il, je pense bien que cela n'arrivera plus.

— Comment, monsieur Didier, vous ne tenez pas aux succès dans vos classes ?

— Pas du tout, monsieur, mon père n'en a pas eu, c'était pourtant un bien excellent homme et il gagnait de l'argent.

Ce mot jeta un froid ; pourtant M. de Monthereau crut devoir le relever.

— C'est parce que M. votre père vous a créé une belle situation qu'il faudrait vous rendre tout à fait digne de l'occuper.

— En apprenant du latin, du grec et de la géométrie, allons donc ! à quoi cela sert-il dans le monde ?

— Ce serait long à expliquer ; mais, moi-même, monsieur Didier, sans le grec, le latin et les problèmes, je ne serais pas grand'chose.

Didier le regarda d'un air indifférent ; six heures et demie sonnèrent à la pendule ; M. de Monthereau se leva, à regret, sans doute, et salua Mme Jonquières qui lui tendit la main. Il tendit la sienne à Didier qui lui donna deux doigts et il sortit. Didier s'éclipsa, il ne revint qu'au dîner ; et, quand il eut bu un verre de vin après le potage, il dit :

— Tu aimes ce monsieur, maman ? moi, il ne me plaît pas du tout.

— Pourquoi donc ? c'est un homme fort considéré dans le monde.

— Il a l'air d'un fier pédant. Qu'est-ce qu'il avait besoin de me faire la leçon ?

— Cela montre l'intérêt qu'il te porte.

— L'intérêt ? mais, maman, il ne me connaît ni d'Eve ni d'Adam ; qu'est-ce que cela peut bien lui faire que j'étudie, que j'aie un succès dans le grec et le latin ? Qu'il se mêle de ses affaires.

— Didier !

— Pardon, maman, il n'y a pas de mal à dire cela, enfin !

Elle ne répondit pas ; il n'y avait pas de mal, mais l'appréciation de son fils lui faisait mal. Elle détourna la conversation, la mit sur un sujet favori : le troc du poney *Caprice* contre un cheval. Didier fit valoir ses raisons, qui étaient bonnes : il était très grand et le poney petit ; il convainquit promptement sa mère, elle lui dit : — Tu iras au Tattersall avec un de nos amis, tu verras des chevaux, tu choisiras.

— Pas avec le monsieur de tantôt, n'est-ce pas, maman ? il ne doit pas s'y connaître ; je suis sûr qu'il monte comme une paire de pincettes. Ça se voit !

III

Jusqu'à ce moment, la vie de Clary avait été à l'abri de tout orage ; mariée jeune, à un digne homme qui l'aimait et qu'elle aimait, sans passion, mais avec constance, elle avait vécu tranquille, protégée, dans un milieu où les inquiétudes matérielles n'entraient pas, et elle ne connut de vraie souffrance que le jour où son mari lui fut enlevé. Elle le pleura, puis elle se calma ; la tristesse devint mélancolie, la mélancolie se transforma en ennui ; Clary revit le monde qu'elle avait toujours aimé, elle le vit sobrement, sans en demander davantage, car elle trouva sur ses pas de quoi occuper sa pensée et son âme.

M. de Monthereau lui plaisait ; il avait le don de l'expression, l'art de dire, il savait persuader ; elle voyait en lui un ami, un appui, un compagnon pour le long et solitaire voyage de sa vie ; elle avait pensé que cet homme distingué deviendrait pour Didier un second père ; elle se créait un rêve d'intérieur très doux ; son fils, stimulé et guidé par son beau-père, aurait une belle et honorable carrière, et, lui parti (les enfants partent, les oiseaux s'envolent), elle ne serait pas isolée sur la terre ; un ami fidèle serait auprès d'elle jusqu'à la fin. L'horizon se voilait, le rêve chancelait ; Didier n'aimait pas M. de Monthereau... Une antipathie d'instinct et de jalousie s'éveillait en lui... Qu'adviendrait-il et que serait l'avenir ?

Troublée, engagée dans un combat intérieur qu'elle ne laissait entrevoir à personne, elle vécut un peu à l'écart ; le carême l'y aidait ; elle vit moins fréquemment M. de Monthereau chez les autres, mais il continua à venir chez elle, à son jour. Elle lui savait gré de son assiduité, elle le trouvait plus aimable et plus distingué que les maris de ses amies ; il n'avait pas d'affaires, elle ne les aimait pas ; il ne parlait pas de sciences,

elle n'y entendait rien; il possédait une grande instruction littéraire, des connaissances historiques rares, et sa conversation, légère d'ailleurs, se retrempait volontiers à ces sources. Lorsque, par hasard, il était seul avec elle, il parlait moins, il ne riait plus, *les muets truchements remplissaient leur office*. Clary perdait aussi sa gaieté et son aplomb mondain, et après cette courte et presque silencieuse visite, elle se sentait agitée comme si elle eût assisté au plus orageux entretien.

Souvent Didier lui demandait le soir : — As-tu eu beaucoup de monde à ton jour? Elle énumérait les dames qu'elle avait reçues. — Et ce pédant? tu sais, maman? ce M. de Monthereau, il est venu? — Oui. — Il vient toujours! Il n'a donc rien à faire? C'est un inspecteur? Qu'il inspecte! Il faut qu'il gagne son argent!

Ces boutades laissaient à Clary un arrière goût amer : entraînée par son cœur, elle désirait ce mariage contre lequel la raison élevait de si graves objections; elle aimait M. de Monthereau, elle l'aimait d'autant plus, peut-être, qu'il ne ressemblait pas à son premier mari : en avait-il les vertus douces et pacifiques, le dévouement un peu taciturne, mais profond? Non, peut-être, mais de l'esprit, de l'imagination, une brillante culture de l'intelligence lui agréaient, et, avec tout l'égoïsme d'un amour naissant, elle oubliait le passé et ses beaux jours, elle se souvenait de certaines soirées en tête-à-tête avec son mari, silencieux, fatigué, absorbé, et de l'ennui avec lequel elle avait compté les heures à la pendule. Elles couraient plus vite avec M. de Monthereau, il l'aimait d'ailleurs, elle n'en pouvait douter, et n'est-ce pas là le premier élément du bonheur dans le mariage? Mais Didier? Quel moyen d'attirer son fils dans son parti? Comment lui faire approuver une union nouvelle, et comment se passer de son approbation, lui, qui n'avait pas de voix au conseil, ni d'autorité dans la vie, mais qui était le mineur, l'orphelin, sur qui devrait peser la résolution de sa mère et qui la jugerait un jour.

M. de Monthereau avait jusque-là vécu pour l'étude et pour l'ambition; il désirait les hochets des hommes : places, missions de confiance, décorations. Il avait publié des mémoires savants, un entre autres, sur les historiens turcs et arabes, dans leurs relations des croisades; il avait rempli avec honneur une mission littéraire en Russie, et avait de la sorte contribué à faire connaître en France l'immense butin poétique et romanesque de l'empire des tzars; il réunissait sur sa poitrine, aux grands jours, une jolie ménagerie d'aigles rouges et noirs, d'éléphants, de lions, et autour du col, la cravate rouge des commandeurs de la Légion d'honneur. Arrivé à une situation élevée dans l'instruction publique, il s'appliquait la devise de Fouquet : *Quo non ascendam?* Il avait beaucoup, il espérait davantage, et pourtant, il sentait un vide dans sa vie, et en voyant Clary, c'est très sérieusement qu'il avait pensé au mariage. Son union avec elle ne pouvait que fortifier sa situation; il aurait une maison ouverte, un salon, des dîners, dont une femme distinguée ferait les honneurs; il recevrait des collègues, des académiciens; il trouverait ces appuis, cette camaraderie, indispensables à qui veut parvenir, et c'est ainsi que les calculs de l'âge mûr se mêlaient à un vrai sentiment d'amour. Quant à l'enfant, Didier, ce petit cancre, il le ferait travailler, et rendrait ainsi un immense service au fils et à la mère.

Mais il fallait parler; ni sa position, ni son âge ne permettaient les longues amours, et un peu ému par une situation nouvelle, il osa s'y décider. Clary se troubla, hésita à répondre; son pauvre cœur était combattu entre l'enfant et le futur époux, elle craignait l'engagement qu'on sollicitait d'elle, elle ne pouvait parler, ses mains tremblaient, et aucun son ne sortait de ses lèvres.

— Dites oui! dit-il, en prenant une de ses mains, vous ferez un heureux, et j'espère vous donner le bonheur que vous méritez si bien!

— Mais mon fils!

— Je l'aimerai, je l'adopterai, j'aime la jeunesse, et comment n'aimerai-je pas votre enfant!

Il dit ces mots avec expression, il croyait ce qu'il disait.

— Vous me le promettez, dit-elle, vous serez un second père pour Didier?

— Je vous le jure! Et vous, Clary, vous serez à moi?

Elle lui tendit la main; l'accord était fait, le pacte signé; il la remercia avec une chaleur de tendresse qui dissipa ses craintes; ils causèrent un peu de leur avenir et ils se séparèrent.

Ce soir-là Didier dînait chez un de ses camarades; sa mère rentra dans son appartement, après s'être mise à table pour la forme; elle s'assit près du feu et elle rêva longtemps, avec plus d'inquiétude que de joie, car elle songeait à la communication qu'elle devait faire le lendemain à son fils. Elle voulut se distraire, et elle prit au hasard un volume parmi ceux qui étaient posés sur une petite table, et entourée de dieux chinois de jade, de bergères en biscuit et de jolies bonbonnières en or en cristal de roche, elle l'ouvrit : c'était le premier roman de Dickens, et son chef-d'œuvre, peut-être, celui où il a mis le plus de lui-même, des souffrances de sa jeunessse, de ses aspirations vers la liberté, la joie, les affections : toutes ces choses de l'âme, sont exprimées dans *David Copperfield*, avec une sobriété qui a manqué depuis à l'auteur; elle ouvrit le livre, elle le parcourut. Elle revit la femme enfant, si touchante, la bonne tante si

originale, et elle s'arrêta, songeuse, sur les pages où apparaît un pauvre garçon, tyrannisé par son beau-père; elle ne pouvait en détacher les yeux, elle frémissait devant ce tableau; l'enfant battu, l'enfant malade, l'enfant désespéré, la mère tremblante, et n'osant étendre une main protectrice sur cette pauvre tête condamnée.

— Quelle folie! se dit-elle enfin, ce n'est qu'un roman! et quand même, ce serait de l'histoire, quand Dickens aurait souffert ce qu'il décrit, est-ce que jamais M. de Monthereau, Henri! commettrait de telles horreurs; allons donc! Didier sera aimé, élevé, seulement comment prendra-t-il la nouvelle?

Elle se coucha... elle rêva, des rêves incohérents, tantôt elle voyait Didier, en robe, professeur de quelque chose de très savant dans une Faculté quelconque... tout songe est mensonge... puis, elle voyait le beau-père du *Neveu de ma tante*, arrangeant les lanières destinées aux épaules du pauvre *Boy*, elle cherchait à distinguer sa figure, sans y parvenir... elle l'entrevoyait dans la brume, et il avait la chevelure épaisse et la haute taille de M. de Monthereau... puis, Didier reparaissait, mais non plus en toge... il paraissait tout enfant, petit, faible et il pleurait... elle s'éveilla. Il était grand jour, et quoique ce fût le lendemain d'un jour heureux, elle ne pouvait échapper à une poignante inquiétude. Didier allait venir : lui parlerait-elle maintenant, avant la classe? Non, il valait mieux attendre l'heure du déjeuner, elle aurait le temps de s'expliquer, car ce jour étant un jeudi, l'écolier était libre.

Didier entra, ses livres sous le bras et vint gaiement embrasser sa mère.

— Je ne suis pas entré chez toi hier soir, dit-il, parce que Céline m'a dit que tu dormais, et j'étais bien ennuyé de ne pouvoir te dire bonsoir. Raymond m'avait retenu.

— Tu t'es amusé?

— Oui, maman.

— A tantôt : nous déjeunerons à midi, et puisque tu as congé, nous sortirons en voiture, il fera beau.

Il l'embrassa encore et s'en alla du côté de la porte.

Il fallait parler, et le cœur palpitant, elle s'y résolut. Didier était là, insouciant, gai, il roulait une cigarette entre ses doigts, et regardait les bibelots comme s'il ne les avait jamais vus, il flânait en un mot. Sa mère lui dit doucement :

— Assieds-toi donc, j'ai à te parler.

Il la regarda : un pressentiment l'avertissait-il? il jeta sa cigarette et s'assit sur une chaise près de sa mère.

— J'ai pris une grande résolution, dit-elle d'une voix hésitante; j'espère ne pas te faire de la peine. J'ai résolu de me remarier.

Il se leva brusquement :

— Ce n'est pas possible! remplacer mon père!

— J'ai bien regretté mon mari, mais je suis jeune, isolée...

— Isolée! tu as un fils!

— Tu t'en iras un jour... une profession, des voyages... que sais-je, et je serai seule alors...

— Tu épouses M. de Monthereau?

— Oui.

— Je m'en doutais... ah! maman!

— Mon enfant, mon cher Didier, tu me désoles!

— Et moi donc!

— Pourquoi ce second mariage, si naturel, qui ne t'ôte rien, qui te donne un ami, un guide, te fâche-t-il à ce point là?

— Un ami! un guide! j'en ai un, mon tuteur est très bon, je n'ai pas besoin d'un autre ami. Ce dont j'ai besoin, c'est que ma mère soit à moi et que je ne voie pas un étranger commander dans la maison de mon père.

— C'est un peu ma maison aussi, dit-elle offensée, et enfin, j'ai le droit de faire quelque chose pour mon propre bonheur.

— Sans doute, ma mère, répondit-il avec colère, si je ne vous suffis pas. Je souhaite que votre professeur réponde à ce que vous attendez de lui!

— Ne sois pas méchant pour moi! répondit-elle, et les larmes brillèrent dans ses yeux.

— Mais, maman, es-tu bonne, toi qui m'imposes un maître en remplacement de mon cher père?

— Didier, je crois agir pour ton plus grand bien; tu as tant besoin d'être dirigé?

— Tu suffis bien!

— Tu ne m'écoutes guère.

— Ah! maman! est-ce bien là la raison?

Elle n'insista point, et se borna à lui dire :

— Didier, je pense que tu m'aimes, et que tu es bien sûr de mon affection pour toi; si mon second mariage devait te rendre malheureux, je ne me remarierais pas, mais j'espère, au contraire, que M. de Monthereau sera ton meilleur ami et le mien. J'ai confiance en lui, et je te supplie de ne pas te monter la tête.

— Je n'ai pas besoin de me monter la tête, je vois ce qui est.

— Mon cher ami, quand tu verras que je suis heureuse, quand tu te sentiras aimé, ne fléchiras-tu pas?

Il ne répondit rien : l'incrédulité et la colère se lisaient sur son visage assombri. Sa mère lui prit la main, il la retira brusquement. Elle ne put retenir ses larmes; son fils la regarda, il resta un moment immobile et vint enfin vers elle :

— Maman, dit-il, ne pleurez pas! vos larmes me font tant de peine! Faites ce que vous voulez, épousez M. de Monthereau, je tâcherai de

m'y habituer... je tâcherai que vous soyiez contente. Dieu me garde de vous attrister !

Elle le saisit dans ses bras et l'embrassa tendrement :

— Cher Didier ! calme-toi, rassure-toi ! nous serons heureux, sois-en sûr !

Il secoua la tête, et baisa la main de sa mère, il baisa une seconde fois l'anneau de mariage qu'elle portait :

— Mon père, dit-il, pourquoi nous avoir quittés ?...

M. Bourdon.

(*La suite au prochain numéro*).

L'HIVER

A mes petites-filles H.. S. et M.

L'hiver, c'est la saison où votre tête brune
Sur un doux oreiller rêve toute la nuit,
Tandis qu'autour de vous, dans un rayon de lune,
Les djins vifs et rieurs viennent danser sans bruit.

Vous les voyez passer en ronde fantastique,
Des grelots à leurs flancs, des éclairs dans les yeux,
Emplissant l'air léger de leur douce musique
Faite de bruits confus, d'échos tombés des cieux;

Balançant de leur main, frêle comme un brin d'herbe,
L'encensoir embaumé d'anémones en fleurs,
Et secouant, joyeux, l'étincelante gerbe
Des rêves enchantés qu'ils sèment dans vos cœurs.

Et puis, quand le jour luit, quand l'aurore incertaine
Vous vient baiser au front dans vos nids entr'ouverts,
Malgré le blanc manteau dont se couvre la plaine,
Le printemps dans vos cœurs pousse ses rameaux verts

Ainsi lorsque le temps rendra nos voix tremblantes
Et couvrira nos fronts de flocons argentés,
Djins joyeux et légers, de vos mains caressantes,
Dans notre sombre hiver faites fleurir l'été.

Magalie.

PENSÉES ET MAXIMES

Dans le langage oriental, une femme est une fleur qui parle. (Mme Swetchine.)

***

Le rôle des femmes chrétiennes ressemble à celui des anges, elles peuvent conduire le monde en restant invisibles. (Ozanam.)

***

Une femme fière de sa beauté est bien près d'une défaillance. (Sauvage.)

***

Soyez doux et indulgent à tous ; ne le soyez pas à vous-même. (Joubert.)

LE CHEMIN DE LA PRINCESSE

I

ATHALIE, je pense que nous ferions bien de conduire la petite à cette soirée, disait M. Liévens en regardant d'un air timide sa sœur, fort occupée à épousseter un énorme bouquet de fleurs artificielles s'étalant dans un des angles du salon.

— Nous! En soirée! dit-elle; y penses-tu? M. et Mme du Reuil ne nous verront certes pas! A ton âge, t'imaginerais-tu de vouloir danser?

M. Liévens ne put s'empêcher de sourire à cette supposition; il regarda sur son pied étendu un tabouret.

— Qui sait? Si la goutte me laissait un peu de répit.

Sa sœur leva les épaules en riant.

— Mais il ne s'agit pas de moi, ma bonne Nathalie, reprit doucement M. Liévens, j'ai renoncé, et pour cause, aux plaisirs de cette sorte. Il s'agit de Cécile, elle est jeune et elle n'a pas la goutte; depuis deux années qu'elle est sortie de pension pour venir habiter avec nous, elle n'a guère quitté Puyplas, dont le séjour peut être agréable à notre âge sans l'être au sien.

— Pourquoi pas au sien comme au nôtre? dit Nathalie, non sans une certaine impatience.

— Parce qu'elle a dix-huit ans, et qu'à cet âge on a besoin de se distraire.

— Cécile a le tort de ne pas s'amuser de ce qui amuse les autres personnes du bourg. J'ai eu dix-huit ans comme elle, et je n'ai jamais ambitionné d'autres distractions que celles qui étaient à ma portée.

— Bon! bon! Tu as toujours été la raison même!

Un sourire se fit jour sur le visage de Mlle Nathalie; elle aimait les compliments, légère imperfection à travers ses nombreuses qualités.

— Allons, dit son frère, ne te fais pas plus mauvaise que tu n'es. Il faut être indulgent pour la jeunesse.

— Tu gâtes Cécile!

— C'est la fille de ma pauvre sœur!

— Sans doute, je l'aime aussi. C'est pourquoi je vois avec peine qu'elle sera difficilement heureuse parce qu'elle ne sait pas se faire à sa vie.

— Elle s'y fera peu à peu.

Mlle Nathalie secoua la tête.

— Plus le temps marche et plus elle trouve Puyplas ennuyeux.

— Avoue que les distractions offertes par ce bourg ne sont pas bien tentantes.

— Bah! De mon temps, nous en avions bien moins encore!

— De ton temps, les enfants n'étaient pas élevés avec ce besoin de changement et d'élégance qui tourmente la jeunesse d'aujourd'hui.

— A qui la faute? Pourquoi les élève-t-on ainsi? On fait des jeunes filles de nos jours, des demoiselles bonnes pour danser, s'habiller et coqueter. Un thé chez le notaire ou chez le médecin était de mon temps une grande fête. Aujourd'hui, Cécile ne se contente plus de cela, et si je lui propose de venir se promener avec les autres habitants du bourg, elle me répond le plus souvent qu'elle préfère rester à lire dans sa chambre. A lire quoi, je vous prie? Des romans, qui lui montent l'imagination et l'empêchent d'apprécier le milieu dans lequel elle vit. Ah! l'imagination! Comme ce mot tenait peu de place dans notre vie et comme nous étions bien plus heureuses, grâce à cela. Nos seuls livres étaient notre paroissien, les livres que nous avions eus en prix au couvent et qui faisaient l'honneur de la bibliothèque, et une Imitation, dans laquelle chaque soir, après la prière, la plus jeune de la maison, la mère de Cécile, lisait quelques versets à haute voix, t'en souviens-tu?

— C'était austère! dit M. Liévens en inclinant la tête.

— C'est possible. Mais, au moins, nous vivions dans la vie réelle, et les romans de Cécile n'aboutissent qu'à lui rendre ennuyeuse celle à laquelle il lui est impossible de se soustraire.

— Pardon, ce ne sont pas des romans; j'ai surveillé la composition de sa bibliothèque. Ce sont généralement des ouvrages inoffensifs qui la composent, souvent même ils sont sérieux et instructifs; je ne lui permettrais pas des lectures dangereuses pour son imagination et son cœur.

— Alors, c'est encore pire! Une femme savante! Ne m'en parle pas!

M. Liévens se mit à rire.

— Cécile ne mérite sûrement pas cette épithète, et elle serait bien étonnée de se l'entendre appliquer. C'est tout simplement une bonne enfant qui rêve un peu trop, je te l'ac-

corde, et qui n'est pas assez positive pour le moment.

— Si Cécile employait son temps à faire marcher son aiguille au lieu de rêver (encore une occupation inconnue de mon temps!), elle se trouverait heureuse de notre vie calme et ne songerait pas à en sortir pour trouver des distractions.

— Enfin, reprit M. Liévens, revenant au principe de la discussion, veux-tu, oui ou non, conduire Cécile au bal de Mme du Reuil?

Mlle Nathalie réfléchit un instant.

— Non, dit-elle; décidément, ce ne serait pas raisonnable.

— Pourquoi?

— Parce que ce bal, qui ne peut se renouveler souvent, lui ferait trouver plus monotone encore sa vie de tous les jours.

Mlle Nathalie pouvait avoir raison; mais M. Liévens avait promis à sa nièce de gagner sa cause; il prit donc résolument son parti.

— Alors, je l'y mènerai, moi.

— Avec ta goutte?

— Avec ma goutte, répondit-il. Du reste, j'en souffre peu aujourd'hui, et j'espère n'en pas avoir de nouvel accès d'ici là.

La vieille demoiselle remit d'un geste brusque dans sa position normale son bonnet qui, dans l'ardeur de la discussion, s'était dérangé; puis, son plumeau sous le bras, elle regarda son frère d'un air déterminé.

M. Liévens, depuis trente ans qu'il habitait avec sa sœur, s'était accoutumé à plier devant elle, mais il était très disposé cette fois à n'en rien faire. C'est ce qu'elle constata avec stupéfaction.

— Seulement, reprit-il, il faut lui faire une toilette.

— Je ne donnerai pas un sou!

— Je la paierai.

— Comme tu voudras!

Là-dessus, la vieille demoiselle sortit brusquement en murmurant:

— Elle lui ferait tourner la tête!

A peine avait-elle quitté le salon qu'une jeune fille petite, blonde et remarquablement jolie, se précipita dans le salon, et venant appuyer son frais visage sur l'épaule du vieillard:

— Cher, cher oncle! dit-elle en souriant, quel bonheur!

— Tu étais là? demanda M. Liévens, d'un ton de léger mécontentement.

Il n'aimait pas que sa nièce fût témoin de ses petites contestations avec sa sœur, ayant pour habitude de faire le plus grand éloge des réelles vertus de Mlle Nathalie et de la bonne intelligence qui régnait d'ordinaire entre eux.

— J'étais là! répondit-elle, en prenant dans les siennes les deux mains de son oncle. Ne me grondez pas! Je vous aime tant

— J'ai peut-être tort, dit-il, un doute s'élevant dans son esprit habitué à plier devant le jugement de sa sœur; Nathalie sait mieux que moi ce qu'il te faudrait.

— Si je n'ai jamais d'autres distractions que celles qu'elle jugera nécessaires! dit Cécile avec une petite moue d'enfant gâtée.

Ses yeux s'étant levés vers le vieux coucou suspendu au mur:

— Tenez, j'en aurai autant, reprit-elle, que cet oiseau enfermé dans sa boîte. Il en sort régulièrement à chaque heure pour y rentrer aussitôt, absolument comme moi je ne sors de la maison que pour aller avec vous au Cluzeau ou, chaque dimanche, pour aller à la messe. Mais l'oiseau ne vit pas et moi je vis, ou plutôt j'en envie de vivre!

— Ce bal sera bientôt passé, fit observer philosophiquement le vieillard.

Cécile prit un tabouret, s'assit tout près de M. Liévens, et appuyant ses deux mains sur le bras du fauteuil:

— Ce doit être si amusant, le bal!

— Pas autant que tu le crois.

— Et puis, c'est un changement, je m'ennuie tellement!

L'expression des yeux bleus fixés sur M. Liévens changea subitement, comme si un nuage voilait l'azur du ciel.

— Pourquoi t'ennuies-tu, chère enfant?

Cécile leva ses deux mains croisées dans un élan expressif.

— Toujours la même chose! Depuis deux années, rien n'a changé dans ma vie.

— Que te manque-t-il?

— Rien! Que le changement!

M. Liévens la regarda d'un air attristé.

— Tu te lasses d'être heureuse.

— Heureuse! reprit-elle en secouant la tête comme pour nier son bonheur.

— Cécile! dit-il d'un ton d'affectueux reproche.

— Ne vous fâchez pas! reprit la jeune fille en appuyant sa joue rose sur la main du vieillard. C'est si triste d'être enterrée vivante!

— Tu exagères!

— Mais non! Pas le moindre petit incident dans ma vie! Des heures éternelles qui se traînent les unes après les autres, se ressemblant aussi parfaitement que les semaines et les mois se ressemblent entre eux! En être réduite à regarder comme une distraction le chant monotone de ce maudit oiseau qui m'agace!

Et elle montrait le poing à l'horloge immobile.

— Et puis, toujours travailler! Toujours lire! Et comme amusement le dimanche, toujours se promener à pas comptés avec les bonnes âmes de ce bourg!

— Cécile! reprit le vieillard.

— Oh! cher oncle, je ne dis pas cela pour ma

tante! dit la jeune fille en relevant vivement la tête; elle est très bonne, et quoiqu'elle ne comprenne pas mon besoin de mouvement, je l'aime bien.

— Je n'en doute pas, mon enfant, reprit M. Liévens; elle t'aime profondément et regrette de ne pas te voir prendre ton bonheur où il se trouve.

Ils restèrent un moment silencieux.

Tout à coup, Cécile appuya de nouveau ses deux coudes sur le bras du fauteuil, mit son menton dans ses mains et les yeux levés vers le vieillard qui la regardait avec tendresse:

— J'aime quand Jean est ici; lui du moins, il rit, il chante, il anime la maison, cette grande maison silencieuse comme un couvent! J'aime son chien, ce pauvre Blak, qui secoue la queue pour me témoigner son plaisir de me revoir; il aboie, il enjambe les massifs, il vit enfin!

— Et tu n'aimes plus ton pauvre vieil oncle qui se momifie? demanda en souriant M. Liévens.

— Oh! si, répondit Cécile en approchant du visage de son oncle son front, sur lequel voltigeaient quelques boucles dorées.

M. Liévens l'embrassa.

— Enfin, ton isolement va cesser, puisque voici Marguerite de Mauleval revenue au Cluzeau.

— Quel bonheur! Je rêve de la revoir depuis que je sais son arrivée. Vous souvenez-vous, mon oncle, comme elle était raisonnable lorsque nous étions petites?

— Si elle n'a pas changé, elle te donnera des leçons, dit-il en riant.

— Mais elle était si bonne qu'elle supportait toutes mes taquineries. Quand irons-nous au Cluzeau?

— Après-demain, Jean nous accompagnera, puisqu'il arrive demain pour passer quelques jours de congé à Puyplas.

A cet instant le coucou sonna cinq heures; en même temps, la porte du salon s'ouvrit et Jeannette annonça le dîner.

Cécile s'était levée d'un bond, elle tendit le bras à M. Liévens qui s'y appuya et ils entrèrent ainsi dans la salle à manger où M^{lle} Nathalie était arrivée avant même que l'oiseau mécanique eût disparu après avoir fait entendre son cinquième appel. La jeune fille conduisit son oncle à sa place, l'installa, et en s'asseyant heurta une chaise qui se trouvait à sa portée et qu'elle faillit renverser. Nathalie la regarda avec calme.

— Tu es trop vive, petite; un peu moins d'effervescence! dit-elle.

Cécile ne répondit rien et le dîner commença, accompagné de la conversation languissante des deux vieillards et du bourdonnement d'une grosse mouche qui essayait de monter sur la vitre claire et retombait tout à coup au milieu de sa course, puis partait à la recherche d'endroits inexplorés dans les plis fanés des rideaux jaunes de la salle à manger.

La nièce de M. Liévens, placée en face de la fenêtre, suivait des yeux ce manège, tout en songeant qu'enfin il allait y avoir quelque chose de nouveau dans sa vie et que le jour du bal, le vieux coucou sonnerait en vain neuf heures du soir et que pour la première fois depuis longtemps sa tête à cette heure-là ne reposerait pas sur son oreiller.

Cécile et Jean étaient les deux enfants de la plus jeune sœur de M. Liévens, celle pour laquelle il avait toujours eu une prédilection dont se ressentait sa fille. Orphelins dès leur enfance, ils avaient été recueillis par lui et par M^{lle} Nathalie, excellente personne, méthodique, calme, quelque peu sévère, comme le disait sa nièce, douée d'un grand bon sens, mais ne comprenant pas des aspirations que sa jeunesse raisonnable n'avait jamais éprouvées.

Cécile était sortie de pension à seize ans pour venir habiter Puyplas, un honnête petit bourg qui, certes, n'eut jamais d'histoire.

A Puyplas, il n'y avait point de chemin de fer, point même de diligence dont le passage eût pu distraire les naturels du pays de leurs occupations journalières. Depuis peu, on avai percé une large route qui traversait le bourg et le reliait au monde civilisé; cette route carrossable permettait à M. Liévens d'emmener sa nièce au Cluzeau dans les visites qu'il faisait chaque semaine à son ami le colonel de Mauleval, visites que jusqu'à ces dernières années il avait dû faire à cheval, tant que la goutte n'était pas venue mettre obstacle pour lui à cet exercice.

De temps immémorial, la famille Liévens, jouissant d'une belle fortune, habitait à Puyplas une belle maison, moitié château, moitié maison bourgeoise, entourée d'un jardin planté d'arbres d'agrément : lilas, cytises, marronniers, etc. Tout au fond, une charmille épaisse séparait ce jardin d'un pré dépendant de la propriété, que bornait un petit cours d'eau, sur les bords duquel bruissaient sous le vent les hauts peupliers.

Les Liévens, médecins de père en fils, avaient soigné déjà plusieurs générations dans le pays, lorsque M. Auguste Liévens, le frère de M^{lle} Nathalie, manifesta l'intention de suivre la carrière militaire; ce fut un grand émoi dans la famille et il fallut longtemps pour obtenir le consentement du père et de la mère Liévens, dont il était l'unique fils.

Le Cluzeau, propriété de la famille de Mauleval, était éloigné de quelques lieues du bourg de Puyplas; Auguste Liévens et Marcel de Mauleval, aujourd'hui colonel en retraite, se

lièrent au collège d'une amitié sincère. Marcel avait communiqué à son ami son goût militaire et tous les deux se retrouvèrent à Saint-Cyr, d'où ils sortirent pour entrer dans le même régiment d'infanterie.

A trente ans, Auguste Liévens étant capitaine, s'était épris d'une jeune fille et l'avait demandée en mariage ; sa demande accueillie, il jouissait en plein de son bonheur lorsqu'un événement terrible vint briser toutes ses espérances.

Sa fiancée, quinze jours avant le mariage, se noya pendant une partie de plaisir à laquelle, par une fatale circonstance, il n'avait pu prendre part. Quand il revit ce visage de vingt ans, défiguré par la mort, il se jura de ne jamais oublier celle qui l'avait aimé et demanda, comme dernier souvenir, la permission d'enlever de ses doigts glacés l'anneau de fiançailles qu'il y avait placé peu de temps auparavant.

Sa douleur fut froide et sévère, il s'isola de ses camarades, pour lesquels jusque-là il s'était montré joyeux compagnon.

Marcel de Mauleval, seul, continua son intimité avec le jeune homme, il sut partager et adoucir des regrets qui ne devaient jamais s'effacer entièrement ; sa délicate sympathie s'unissant ainsi à ce triste souvenir, rendit plus vive encore l'amitié d'enfance qui liait entre eux les deux officiers.

Lorsqu'il fut parvenu au grade de chef d'escadron, le désir du repos s'empara d'Auguste Liévens, il se ressouvint de la calme maison de Puyplas et vint y retrouver sa sœur, dont la vie s'y était écoulée tout entière ; elle avait soigné avec dévouement la vieillesse de ses parents et avait vu blanchir ses cheveux et se rider son visage, d'une placidité parfaite, sans donner un regret à cette vie mouvementée qu'elle ne connaissait que par ouï-dire.

Retiré à Puyplas, M. Liévens, qui avait toujours aimé la botanique et l'avait passionnément étudiée avec Marcel de Mauleval, devint collectionneur ; il fit construire des serres et y rassembla les plantes les plus belles et les plus curieuses. Lorsque Marcel, arrivé au grade de colonel et ayant perdu son fils et sa belle-fille, revint s'installer au Cluzeau pour veiller sur les deux enfants qu'ils lui avaient laissés la même passion s'empara de lui et ce fut entre les deux amis une émulation qui amena les uniques querelles par lesquelles pouvait être legèrement altérée leur vieille amitié.

II

Mme du Reuil s'y prenait bien tard pour donner un bal, cette fête ordinaire de l'hiver.

— Laisse-moi t'envoyer ton premier bouquet de bal, disait Cécile à Marguerite de Mauleval ; mon oncle me donne toute permission de cueillir ses fleurs et je dois être fière de cette liberté, car personne autre n'a le droit d'y toucher.

— A charge de revanche alors, répondit Marguerite. Tu vas aussi dans le monde pour la première fois et je veux t'offrir les fleurs que tu y porteras.

Marguerite et Cécile sont assises au bord du chemin, sur l'herbe parsemée de violettes et de petites pâquerettes frangées d'une teinte de carmin. Marguerite est grande ; ses cheveux noirs sont lisses, soyeux et simplement retenus en un gros nœud sur le sommet de la tête, par un peigne d'écaille. Elle est fraîche comme l'églantine. Ses yeux gris ont le calme et la grâce intelligente de la femme, bien qu'elle atteigne à peine ses dix-sept ans ; sa bouche a une expression en rapport avec le regard sérieux habituel chez la jeune fille.

Non loin d'elle, un enfant de trois à quatre ans poursuit un scarabée à demi perdu dans l'herbe, et dont le corps aux reflets métalliques a fait jeter des cris d'admiration au petit garçon auquel, par une manœuvre habile, il échappe en s'enfuyant sous des feuilles amoncelées.

Un peu plus loin, Jean, le frère de Cécile, revêtu de l'uniforme de Saint-Cyr, s'est installé sur les branches basses de l'arbre et semble, pour le moment, n'avoir d'autre préoccupation que de respirer cet air printanier qui circule à travers le dôme encore dépouillé qu'il voit au-dessus de sa tête ; car les chênes entrelacent leurs grands bras et le soleil les pénètre en filets brillants qui viennent dorer l'herbe du Chemin de la Princesse.

Ce chemin conserve depuis trois siècles son nom aristocratique, bien qu'il n'existe plus que par tronçons, ayant été coupé en plusieurs endroits pour livrer passage à une route plus large et plus commode. Il conduisait de Saint-Jean-d'Angély à un petit village des environs où fut élevé Henri II, prince de Condé, né à Saint-Jean en 1588. La mère de ce prince, Charlotte de la Trémouille, accusée d'avoir empoisonné son époux et prisonnière dans cette ville, le suivait pour venir voir son enfant. De là cette dénomination qui a traversé les siècles.

De vieux chênes aux troncs rugueux, dont le lierre ose enserrer la majesté de ses rameaux sombres, le bordent à l'endroit où se trouvent Cécile et Marguerite ; peut-être ont-ils vu passer à leurs pieds la noble dame montée sur sa haquenée. Ces vénérables témoins des temps écoulés ont pu entendre les conversations de Charlotte de la Trémouille et de ses suivantes, sans que le murmure de leur feuillage trahît jamais les secrets saisis au passage.

— Eh bien, c'est cela, dit Cécile, nous ferons un échange. Quand viendras-tu à Puyplas?

— Demain ou après-demain, je crois; mon grand-père a l'intention de me mener faire une visite à mademoiselle Nathalie.

— Nous sommes aujourd'hui vendredi, la soirée a lieu lundi prochain, ce serait trop tôt pour cueillir les fleurs; mais Jean est ici pour huit jours, il ira te porter ton bouquet et me rapportera le mien. N'est-ce pas, Jean?

— Volontiers; mais en retour, je retiens d'avance un quadrille avec mademoiselle Marguerite.

Marguerite sourit en inclinant la tête.

En ce moment, le colonel parut au détour du Chemin de la Princesse, il causait avec M. Liévens en revenant d'une longue visite aux serres du Cluzeau.

— Comment l'appelleras-tu ? demanda M. de Mauleval à son compagnon.

— Rose Liévens, naturellement.

— Elle est splendide!

— Oui, magnifique. Aujourd'hui, elle a plusieurs fleurs parfaitement ouvertes et ce matin encore, en la contemplant, je me répétais ces vers qu'on dirait composés pour la célébrer:

Chef-d'œuvre de simplicité,
De grâce et de magnificence,
Tu charmes comme la beauté
Et tu plais comme l'innocence.

— Ah! mon ami, j'échangerais toute la collection de mes jacinthes ou de mes bégonias pour une seule de tes roses!

M. Liévens leva les épaules en souriant. Certainement, les jacinthes du colonel étaient merveilleusement variées et choisies; sa collection de bégonias était une des plus riches de France; mais tout cela valait-il le plaisir d'avoir à lui seul une rose remarquable par sa beauté et découverte par lui ? Il était trop collectionneur dans l'âme pour ne pas sentir cet égoïsme féroce qui tient à jouir d'un tel privilège.

— La rose Liévens est l'honneur de mes serres et elle doit y rester, dit-il tranquillement, sans se soucier de la triste mine de son ami.

— Mon oncle, dit Jean, en sautant de son siège primitif à l'arrivée de son oncle et du colonel, le Chemin de la Princesse est le plus joli petit chemin qui soit au monde, n'est-ce pas ?

— Sûrement, mon ami, je n'en disconviens pas ; d'autant qu'il me rappelle beaucoup de joyeuses parties entre le colonel et moi, lorsque nous nous réunissions pendant les vacances ; je lui garde une certaine reconnaissance de ces bons souvenirs. On nous permettait d'y venir prendre nos ébats, parce qu'il est peu éloigné du château ; de plus, nous étions à l'abri sous ces arbres, aux écorces desquels j'ai déchiré bien des vêtements en allant à la poursuite des écureuils ou à la recherche des nids.

— Il est couvert des fleurs, regardez !

Le jeune homme montrait les violettes, les pâquerettes perdues dans la mousse, les petites pervenches des bois ouvrant leurs frileuses corolles sous cet air attiédi, et le chèvrefeuille sauvage, mêlé à la haie et dont les rameaux ligneux commençaient à se couvrir de petites pousses vertes.

— C'est ici la collection des fleurs du bon Dieu, et ce n'est pas la moins belle ! répondit M. Liévens. De plus, elle ne demande pas, comme la mienne, de soins permanents ; chaque fleur y vient en son temps et trouve à point la goutte de rosée ou le rayon de soleil dont elle a besoin. Cela me ramène à penser qu'il est l'heure de reprendre le chemin de Puyplas, je crains que Nathalie n'ait oublié de faire baisser les châssis sur mes jeunes plants.

Cécile et Marguerite, se levant, reprirent le chemin du château, tandis que Jean, ayant enlevé dans ses bras le petit Henri, lui faisait faire des exercices merveilleux qui excitaient les éclats de rire de l'enfant. Le colonel marchait en arrière avec son ami dont l'accès de goutte était heureusement passé, et qui avait repris sa démarche alerte habituelle. Le visage de M. de Mauleval semblait soucieux.

Certes, le vieux colonel n'était pas jaloux ! Oh! non ! Un tel sentiment n'eût pas approché de son cœur. Pourtant, cette fleur magnifique s'épanouissant dans d'autres serres que les siennes et ne devant jamais y entrer, cette fleur était toujours devant ses yeux ! Il ne pouvait s'empêcher d'y penser et de chercher par quel appât il obtiendrait de son ami la cession d'une de ces plantes, uniques jusqu'à présent.

Quant à M. Liévens, lui dont le cœur s'attendrissait d'ordinaire sur toutes les peines, même légères, de l'humanité, il semblait fort indifférent à celle de son ami d'enfance. Peut-être même y trouvait-il une intime jouissance, puisqu'elle lui prouvait la valeur de son trésor. Tant il est vrai qu'une passion, fût-ce la plus innocente, si elle s'empare de notre âme, l'aveugle au point de détruire ses plus précieuses qualités.

Le lundi suivant, Jean arriva au Cluzeau avec une gerbe de fleurs, et l'échangea contre le bouquet que Marguerite envoyait à son amie et dont le colonel avait généreusement dépouillé ses serres pour faire plaisir à sa petite-fille

— Quelle abondante moisson ! s'écria Marguerite, en voyant entrer le jeune homme chargé de cet envoi.

— Nous nous sommes mis à deux pour les cueillir et, s'il faut l'avouer, je les ai coupées avec ardeur, pour vous être agréable. Je ne sais

si mon oncle sera bien content de moi, il ne permet qu'à Cécile de fourrager ainsi à travers ses fleurs ; elle sait celles qu'il tient à conserver et peut les choisir. Mais aujourd'hui, ma sœur est très occupée de la fête de ce soir ; j'ai offert de l'aider, et elle a accepté, ce que n'eût certainement pas fait mon oncle.

— J'espère qu'il n'aura pas lieu de s'en plaindre.

— Soyez tranquille. Ses serres sont magnifiques encore ; on ne croirait pas qu'elles ont subi une invasion.

Marguerite prit les fleurs et se mit immédiatement à composer son bouquet pour le soir, laissant de côté quelques-unes des plus jolies, afin de choisir parmi elles une parure pour ses cheveux.

Jean partit après une courte visite, sa sœur lui ayant recommandé de lui apporter le plus promptement possible les fleurs promises par Marguerite.

Un peu après son départ, M. de Mauleval, profondément plongé dans la lecture de son journal, fut interrompu par sa petite-fille. Debout, près de lui, en face de la cheminée, elle tenait à la main deux branches de roses, les unes rouges, les autres blanches, légèrement nuancées et d'un rose délicat.

— Regardez, grand-père, disait-elle en approchant de ses cheveux les deux branches différentes, lesquelles dois-je mettre ?

Le colonel avait levé les yeux, ses regards se fixèrent avec étonnement sur les roses, il éprouva une singulière émotion.

— Lesquelles ? insistait la jeune fille.

Il se leva sans répondre, tendit la main vers les fleurs, les prit, les regarda, tourna et retourna avec attention dans ses doigts tremblants la tige des roses blanches. Il trouva bientôt ce qu'il cherchait ; au-dessous d'une pousse nouvelle, il remarqua ce que les jardiniers appellent : un œil. Il resta longtemps dans cette contemplation, aspirant le parfum de la fleur, la regardant avec une expression de ravissement.

— Eh bien, grand-père ? interrogea Marguerite étonnée.

— Elles sont belles toutes les deux, répondit M. de Mauleval, ramené à lui-même.

— Quelles sont celles qui m'iront, à votre avis ?

— Les rouges ! Les rouges ! Dans tes cheveux noirs, elles feront un charmant effet.

— J'aurais pourtant préféré les blanches, je crois, dit la jeune fille.

— Ce serait fade, je t'assure.

— Vous croyez ? Alors, je mettrai les rouges. D'ailleurs, j'en mettrai si peu !

— Mais qu'avez-vous donc, grand-père ? Vous paraissez si content !

Il ne répondit rien et Marguerite sortit du salon. M. de Mauleval s'approcha de la corbeille dans laquelle elle avait placé les roses blanches ; il paraissait anxieux et semblait soutenir un combat intérieur. Longtemps, il examina la fleur pour s'assurer qu'elle était bien dans les conditions désirées.

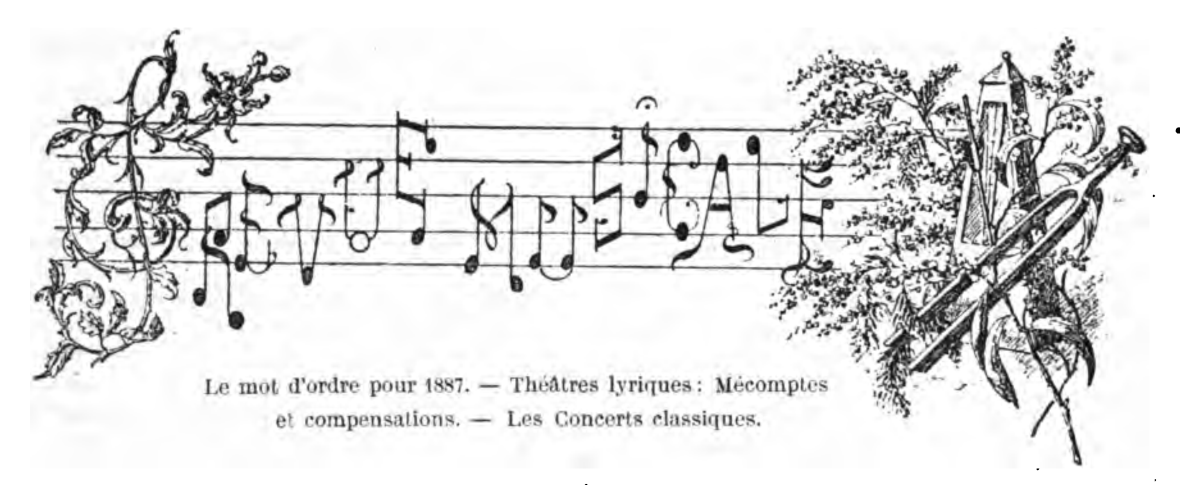
— Puis-je profiter de cette circonstance que le hasard a fait naître ? pensait-il. Non, c'est le trahir ! Et pourtant, quel dommage de laisser se perdre une si belle rose ! Et cette occasion unique ! Il me pardonnerait sûrement ! Lui-même ne résisterait pas !

Tous les mauvais raisonnements que l'habileté de notre nature met si facilement au service de nos passions traversaient l'esprit du pauvre colonel. Ses yeux ne quittaient pas la fleur qui le fascinait ; il ne sut pas résister à la tentation, elle l'avait envahi.

Le soir même, la rose n'était plus à sa place. Retiré dans la serre tandis que Marguerite préparait sa toilette, le colonel écussonnait, les mains tremblantes, un jeune sujet vigoureux, qu'il mit ensuite à l'abri de tous les regards et de tous les accidents.

Au fond, sa nature loyale avait combattu son amour pour les fleurs rares, il lui en coûtait de s'emparer ainsi par surprise de ce qui faisait la gloire de son vieil ami ; mais il avait imposé silence à ses remords en se disant que M. Liévens, lorsqu'il lui présenterait un superbe sujet couvert des roses qui portaient son nom et lui demanderait la permission de le garder, n'aurait pas le courage de la lui refuser. Alors du reste, s'il l'exigeait, le colonel lui restituerait son trésor ; au moins, il aurait eu la joie de la voir s'épanouir et se développer dans les serres du Cluzeau.

LUCIE DESAGES.

(*La fin au prochain numéro.*)

Le mot d'ordre pour 1887. — Théâtres lyriques : Mécomptes et compensations. — Les Concerts classiques.

'ANNÉE 1886 est expirante et ses jours sont d'autant plus comptés, qu'ils le sont depuis le 1er janvier. On se demande s'il y a lieu de se réjouir en voyant arriver la naissance de 1887 : Certainement oui, car cette dernière doit avoir une noble mission à remplir. Sa devancière lui lègue un lourd héritage de maux à réparer et à conjurer, de misères à soulager, de larmes à essuyer.

L'année nouvelle, c'est l'espérance, et il en est beaucoup d'entre nous pour lesquels celle qui va nous dire adieu n'a pas réalisé les souhaits, les ambitions, les bonheurs rêvés !

Donc, au lieu de vains compliments démodés, fallacieux, obséquieux et souverainement ennuyeux, usités en l'honneur de la disparue et de la nouvelle venue, bornons-nous à donner à toutes nos lectrices ce mot d'ordre : « Espérance ! » Il convient aux jeunes filles, comme à leurs chères familles.

Voilà pourquoi il faut se réjouir à l'approche des jours nouveaux qui vont se dérouler. Et puis l' « espérance » c'est déjà la moitié du bonheur, et nous sommes certaine que notre mot d'ordre sera accueilli et répété par toutes et tous avec un même élan.

Ce mot d'ordre, « Espérance », nous pouvons en même temps l'adresser à nos grandes scènes lyriques, car, à l'Opéra comme à Favart, l'année se solde par un déficit qui n'a rien de réconfortant pour les deux directions. Espérez, espérez, messieurs Ritt et Gailhard, parce que voilà la grande Krauss à l'œuvre depuis son retour et elle vous garantit le succès de *Patrie*, qui transpire déjà, à la veille de s'affirmer devant l'élite des premières.

Espérez, monsieur Carvalho, car, si vous avez ajourné, comme nous le pensions, hélas ! le *Benvenuto* de Berlioz, vous avez l'*Egmont* de Salvayre, le *Sicilien* de Weckerlin, la *Proserpine* de Saint-Saëns, qui ne tarderont pas à vous dédommager de quelques petits mécomptes.

Dans ce nombre il faut ranger les deux coups d'épée dans l'eau donnés par la direction de l'Opéra-Comique, en montant ses deux derniers ouvrages, représentés dans la même soirée. Un sort commun nous semble devoir leur être réservé.

Le premier : Le *Signal*, paroles de MM. E. Dubreuil et W. Busnach, est une pièce en un acte, insignifiante, fade, enfantine et incapable de fournir des situations à un musicien, même du talent de M. P. Puget. Entre la simplicité *antique* de son libretto et sa partition nourrie et substantielle, où beaucoup de pages de valeur sont à remarquer, M. P. Puget n'a pas assez mesuré l'écart. Mais l'œuvre musicale n'en mérite pas moins les honneurs de la lecture, et nombre de morceaux seront bien accueillis dans les salons, soit pour le chant, soit pour le piano.

Quant à la seconde pièce : La *Femme juge et partie*, c'est l'inverse qu'il faut signaler. Partition incolore, mieux appropriée au sujet, sans doute, mais écrite d'une main beaucoup moins sûre, qui n'atteste pas une grande richesse d'idées. Le compositeur, M. Missa, n'a pas l'excuse d'un mauvais libretto, car les deux actes de M. Jules Adenis, extraits par lui de la vieille et amusante comédie de Montfleury, sont pleins de verve et de franche gaîté. Mais M. Missa a l'excuse de sa jeunesse, et si son imagination n'est pas toujours dans la note comique de son sujet, son orchestration dénote une heureuse connaissance dans l'art de grouper les instruments. Ajoutons que le merveilleux orchestre de M. Danbé a fait des prodiges de légèreté et de délicatesse pour rendre à cette musique le *chic* bouffe qui lui manque un peu. M. Missa n'en est pas moins, comme M. Puget, du nombre de ces musiciens auxquels on peut dire « au revoir ».

Si les théâtres lyriques ne sont pas encore en pleine éclosion de nouveautés, il y a de sérieuses compensations à trouver dans les concerts classiques, où l'on rencontre souvent des œuvres de premier ordre, que l'on est heureux de connaître, ou des maîtres célèbres qu'on ne se lasse jamais de réentendre.

Les Concerts Populaires ont très brillamment débuté, et le public fait, à chaque séance, le plus chaleureux accueil au vaillant chef de file Pasdeloup.

Cette année, son orchestre, pour lequel on avait émis quelques doutes, a victorieusement répondu aux oiseaux de mauvais augure, par la plus irréprochable, la plus parfaite exécution.

Ainsi ont été exécutées au concert d'ouverture, la symphonie en *ré* majeur, de Mozart, et celle de Beethoven, en *ut* mineur, deux œuvres magnifiques, rendues avec une rare maëstria.

On y a encore entendu une fort belle page, le délicieux *andante* du premier quatuor de Tschaïckowsky, dont les instruments à cordes ont admirablement fait ressortir ces nuances multiples, fines et délicates, qui répandent sur cette pièce une adorable poésie. Succès enthousiaste pour M. Blumer, dans la quinzième rapsodie de Liszt. Acclamé et rappelé par la salle entière, l'éminent artiste est revenu se faire entendre dans une remarquable étude de Rubinstein, morceau très difficile, qu'il a enlevé avec le même bonheur.

Aux concerts Lamoureux, des œuvres moins classiques ont été exécutées avec une rare supériorité, et un certain nombre d'entre elles a été chaleureusement accueilli par le public. Plaçons en première ligne la *Marche des Pèlerins chantant la Prière du soir*, page superbe de Berlioz, chef-d'œuvre de poésie, bissé avec acharnement par toute l'assistance. L'ouverture de *Freyschutz*, de Weber, ainsi que celle des *Francs-Juges*, de Berlioz, ces deux compositions colossales, chacune en son genre, n'ont pas moins soulevé d'admirations sincères et justifiées.

M. Colonne, au Châtelet, se consacre plus exclusivement au culte de Beethoven. Il faut l'en féliciter, car la plupart des ouvrages qu'il a fait exécuter depuis sa rentrée est peu connu d'un certain public. Tels sont la symphonie en *fa*, page finement ciselée, où le sentiment se mêle à une énergie magistrale; les fragments du *Roi Etienne*; le ravissant *chœur Élégiaque*, et même l'ouverture de *Coriolan*, forte et dramatique conception. Du reste, ce génie fécond autant que merveilleux a mis une telle variété dans son style que, malgré la prodigieuse quantité de ses œuvres, aucune d'elles ne ressemble à l'autre.

Un public d'élite salue avec enthousiasme, à chaque séance, le maître immortel et les savants musiciens qui l'interprètent avec un réel sentiment du beau, sous la direction de M. Colonne.

Nous n'avons pu donner ici, le mois dernier, les titres des ouvrages lyriques parus dans l'année 1886, et dont nous avons parlé. En voici la nomenclature.

Le *Cid*. — La *Fauvette du Temple*. — Les *Templiers* (Bruxelles). — Le *Mari d'un Jour*. — *Bianca Capello* (Anvers.) — *Saint-Mégrin* (Bruxelles). — *Plutus*. — *Maître Ambros*. — *Mors et Vita* (Trocadéro). — La *Journée de la Princesse* (*Journal des Demoiselles*). — La *Petite Fadette* (*Journal des Demoiselles*). — La *Servante de Ramponneau*. — Les *Deux Pigeons*.

Comme publication intéressante, nous ne saurions omettre de citer le *Pianiste moderne*, Album-Prime 1886, du *Journal des Demoiselles*, dont on a tiré une seconde édition absolument semblable à la première. (*Voir les renseignements donnés sur la couverture*).

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

LIÈVRE A LA ROYALE

Tiré du Livre des chasses de Dufouilloux (époque de Charles IX). Très en usage en Poitou

Parez votre lièvre. Piquez-le. Mettez de côté le foie et le sang. Faites mariner deux jours en retournant et arrosant souvent avec force thym, clous de girofle, grains de genièvre. Au bout de ce temps, désossez le lièvre, épicez en dedans et au-dehors, roulez-le et enveloppez-le d'un morceau de mousseline claire que vous coudrez. Foncez une braisière de bardes de lard. Couchez-y le lièvre. Emplissez la braisière de moitié de carottes et moitié oignons, dix gousses d'ail, dix échalottes, dix clous de girofle, bouquet de persil et de thym, sel, poivre, une cuillerée à pot de bouillon.

Ajoutez-y un fumet de gibier fait avec les débris du lièvre. Laissez consommer six heures.

Pendant ce temps, hachez ensemble le foie du lièvre avec un morceau de gros lard d'égale grosseur, six gousses d'ail, six échalotes, trois cornichons moyens. Faites un roux blond et passez-y ce hachis pendant cinq ou six minutes en tournant toujours. Eteignez avec un verre et demi de bon bordeaux rouge. Ajoutez le sang du lièvre et une cuillerée de vinaigre. Retirez alors votre lièvre de la braisière, passez le jus de la cuisson et ajoutez-le à la sauce ci-dessus. Remettez le lièvre dans ce mélange et laissez consommer encore trois heures. Un quart-d'heure avant de servir, si la sauce n'était pas assez piquante, remontez-la avec un petit verre d'eau-de-vie. Si elle était trop claire, liez-la avec de la fécule.

Dégraissez, déballez, masquez de la sauce; servez entouré de cornichons. Meilleur froid.

CORRESPONDANCE

ALIX A PAULE

MA CHÈRE PAULE,

Nous revenons d'un mariage superbe. Le 30 décembre, l'avant-veille de 1887! La petite Rose de Chenonville ne voulait pas attendre à l'année prochaine... Elle a épousé le jeune prince arménien qui possède des mines d'argent pur et qui a fait rêver toutes les mères et toutes les jeunes filles du *high-life*.

Mariage de convenance, dit-on dans le grand monde où l'on ne se marie guère autrement.

Mariage d'amour, murmurent sous la brise les houx de la forêt — et ils n'ont pas tort. — Veux-tu savoir pourquoi ?

Nous avons assisté en novembre à une émouvante chasse à courre. Je ne montais pas à cheval, je ne portais pas de fusil ; maman ne se soucie guère de ces exercices valeureux. Elle frémit quand je manœuvre un pistolet au tir ; chère mère ! Il paraît que « je manque de prudence ».

Nous étions simplement en voiture. — Dans les bois mornes où les oiseaux se taisent, où l'on foule les feuilles brunes sur le sol froid, il y a, au moment des battues, une animation inaccoutumée, une vie factice.

Les chiens se glissent dans les taillis, les veneurs aux habits éclatants passent dans les clairières rousses, les chasseurs s'encouragent, les chasseresses effleurent de leur longue jupe les arbustes aux branches desséchées, le cor lance ses notes graves dans le silence de la nature et l'écho mélancolique lui répond.

Installées confortablement dans un landau découvert, emmitouflées de fourrures, nous suivions, en même temps que la chasse, une idylle dont je m'occupais plus que des exploits cynégétiques.

Tandis qu'on forçait un marcassin, ils s'en allaient tous deux, la petite Rose et le prince, chevauchant côte à côte ; elle, fraîche et charmante, lui, fier et pimpant.

Ils causaient librement et se croyaient sans doute dans la forêt enchantée où tout renaît et refleurit sur les pas de ceux qui s'aiment.

Et, de loin, de très loin, je les admirais, les enviant peut-être.

Il descendit un instant de sa monture ; elle désirait du houx, ce feuillage satiné, épineux, aux graines sanglantes. Il en coupa quelques branches avec un couteau de chasse effilé, et les lui offrit. Elle les prit doucement, puis les considéra. Ce qu'ils se dirent ?... je ne l'ai pas entendu.

Était-ce une allusion aux piquants des feuilles? Aux ramures qui restent vertes sous les frimas ? Aux grappes rouges qui égayent ce feuillage sombre ? — Je ne sais.

Ils avaient l'air heureux.

Le soir on dansa au château ; les derniers à la chasse furent les premiers à la danse.

Rose portait dans ses cheveux très blonds un diadème de houx. On trouva la parure originale ; personne ne devina, sauf lui... et moi.

Ce matin, Rose de Chenonville avec sa couronne blanche était ravissante, recueillie, pénétrée, sérieuse, et si en confiance!

La vue d'une mariée m'émeut toujours, le mariage est un acte par trop grave ! mais nous n'en sommes pas encore là ; profitons joyeusement de notre temps sans souci.

Ces jours qui te sont calmes, ma chère Paule, sont ici des jours d'agitation sans fin ; visites reçues, visites faites, stations dans les magasins, courses aux quatre coins de Paris, réunions, dîners, concerts, etc., etc. ; le tout avec un caractère pressé et officiel qui manque absolument de charme. Quelle existence ! Il semble qu'on veuille atteindre plus vite la vieillesse, la vie passe sans savoir comment, en dehors, à la vapeur... et je souffle comme une locomotive.

Je ne déteste point cependant ces sorties continuelles, cet affolement, cette fantaisie ; mais j'arrive à la fatigue et cela ne m'amuse plus. Le matin en me levant, il me prend de profonds désirs de retraite et de recueillement, dans ma chambre si jolie qui vient encore d'être embellie par la tendresse de mes parents. La disposition en est changée. Je déteste les logis toujours les mêmes, dans leur éternelle monotonie ; donc, là cette gravure, ici cette jardinière, dans cet angle, ma table Louis XVI. La symétrie, oh ! la symétrie. Paule, c'est mon cauchemar. Aussi, je t'en prie, petite mignonne, ne place plus tes vases l'un en face de l'autre comme des bocaux de pharmacie ; n'aligne plus tes chaises contre le mur. Que ta chambre bleue, charmante et soignée, *paraisse vivre*.

Les objets ont leur genre d'existence, la preuve c'est que les bibelots anciens racontent tout bas des choses très curieuses.

Je suis sûre que la nuit les salles des antiques, au musée du Louvre, retentissent d'un immense

et singulier bourdonnement; les momies égyptiennes doivent se rappeler avec mystère les « *cancans* » du règne de Ramsès II.

Faute d'un moment de tranquillité, je réfléchis en fermant les yeux dans les tramways, excepté quand j'observe mes voisines. Tiens, c'est fort amusant... Mardi, j'avais en face de moi une jeune fille mince, au regard bon et posé qui me faisait penser à toi; nous nous comprenions sans parler, quand elle est descendue nous nous sommes presque souri.

N'as-tu jamais éprouvé de ces impressions passagères pour une inconnue? Cela m'arrive souvent; alors je dote ma sympathie de toutes les perfections imaginables. Que veux-tu, Paule, je vois le monde en beau! la vie m'est douce et j'ai besoin de considérer l'humanité sous son meilleur aspect.

Imagine-toi qu'hier soir nous avions du monde, des gens très savants, des notables de l'intelligence parisienne, des membres de l'Institut, assis avec mon père autour de la cheminée où brûlait un feu clair et réjouissant. Les petites flammes bleues crépitaient, montaient, s'abaissaient en sifflotant, s'élevaient en gerbes, en auréoles, se rejoignaient, se séparaient capricieusement, et ces messieurs, au lieu de poétiser avec les follets engageants, entamaient une conversation des plus graves.

Maman, enfoncée dans un large fauteuil, se mêlait à la causerie avec son tact et sa finesse habituels; assise près du guéridon, penchée sur ma tapisserie, une tapisserie Watteau délicieuse (un berger jouant du chalumeau à sa bergère sous un cerisier fleuri), j'écoutais attentivement, sans rien dire, sans toujours très bien comprendre, pour m'instruire quand même, et je gratifiais involontairement ma bergère d'un nez violet héliotrope, grâce à la philosophie.

On dissertait sur certains psychologues lamentables, gens lugubres qu'on exhumait de leur poussière triste, et qui avaient employé leur temps sur la terre à insulter leur prochain, à calomnier l'existence, à la déclarer effroyable. Parmi les « Illustres » qui racontaient ces choses, plusieurs soutenaient ces thèses décevantes qui me navraient; j'aurais voulu protester avec force.

N'osant élever mon humble voix, j'entendis, répondant à ma pensée, celle vibrante de maman, réfuter ces vilaines théories, sans beaucoup de succès, toutefois.

Papa, lui, est un optimiste se moquant des jérémiades, jugeant *tout pour le mieux* dans le meilleur des mondes et sa fille en particulier.

L'heure du thé sonna; remplissant mon rôle de jeune personne, j'en offris une tasse bouillante, parfumée, bien sucrée, mélangée d'un peu de rhum aux plus féroces disciples de la désolation, et je t'assure que ces désabusés qui avaient proclamé la vie détestable ont paru trouver ma manière de punch excellente.

Ceci prouve qu'heureusement, et même à l'Institut, les pessimistes ne sont pas convaincus.

— Je te le demande, voyons, Paule, peut-on accuser la vie d'être mauvaise et laide? Elle est bonne et belle, au contraire, surtout à vingt ans.

On peut beaucoup pour son propre bonheur, certes, beaucoup. Je ne veux pas être complètement malheureuse, je te le déclare. Pourtant, je pleurerai à mon heure, comme les autres; en cet instant même, je jette un long regard bienveillant, humide, sur l'année 1886 qui s'en va dans la nuit comme un grand fantôme. Je la regretterai sans doute, je la regrette déjà.

Je m'aperçois que je larmoie, ce qui n'est point dans mes habitudes; l'année qui disparaît, même dans un tourbillon, m'impressionne; c'est solennel, comme toute fin. Celle qui s'avance, majestueuse et voilée, est inquiétante comme tout inconnu.

L'important est que nous ne la perdions pas, que nos heures, nos jours, nos mois, s'en aillent vers Dieu bien remplis.

Il y a deux parts dans notre destinée : l'une, venant de Dieu, l'autre, dépendant de nous. Il faut savoir se soumettre à la première et se faire la seconde.

J'ai pensé cela le jour de Noël, assistant au salut de Notre-Dame de Paris.

L'archevêque officiait; l'*Adeste Fidèles* montait en chants d'allégresse sous les arceaux gothiques; la grande basilique était brillamment éclairée, pas assez, cependant, pour qu'il n'y restât point des obscurités étranges où les vitraux jetaient des reflets colorés; l'assistance mêlée, nombreuse, était recueillie, et l'âme éprouvait un sentiment de foi et de repos.

A propos de Noël, tes frères et sœurs, « *Les Six* », comme tu les nommes, ont dû mettre leurs souliers dans la cheminée. Comme je voudrais encore y déposer ma mule! Ici, certaines gens crient très fort à la superstition.

Je connais des personnes d'esprit, et nous sommes du nombre, ma petite Paule, qui ont cru à la visite divine dans le foyer et qui se souviennent avec douceur, sans dédain, des émotions, des anxiétés, des espérances de cette attente mystérieuse. Ce jour-là, je faisais trêve à ma paresse matinale, qui est, hélas! encore mon vieux péché, pour courir en jupon court vers l'âtre éteint.

La poupée de cire, à la chevelure rousse, me paraissait sœur des chérubins et les pralines avaient un goût céleste.

Après les surprises de Noël, les *Six* doivent rêver du 1er janvier. Après les compliments, les baisers, viendront les étrennes et le repas intime autour de l'immense plumd-pud-

ding de famille, confectionné avec soin par les mains blanches de Paule, fines mains travailleuses que je serre dans les miennes avec tendresse.

Je vous envoie une caisse de fruits confits. Distribue-les sans parcimonie et surtout n'en mets pas dans ta *caverne-armoire* pour récompenser ceux qui auront le mieux su leur fable au mois d'avril.

Depuis hier j'offre et je reçois des vœux à la douzaine. Combien, parmi eux, d'ennuyeux, d'intéressés et de guindés?

Aussi ceux que je t'adresse sont reposants; ils viennent de cette meilleure partie de mon individu où nul œil indiscret ne pénètre.

Adieu, ma chère Paule; 1886-1887!... les dates changent, mon cœur te reste le même.

ALIX.

DEVINETTES

Mots en carré

J'aime celui qui gronde au fond des sombres
Non celui qui flétrit les âmes ingénues. [nues,

J'aime ses vers fondus dans le creuset d'airain
Et son accent de maître et son air souverain.

J'aime qu'il soit solide et qu'au tien l'on ins-
Humilité, douceur, et ce qu'il en dérive. [crive

J'aime ses rayons clairs, ses rires insoumis,
Dans les fêtes du cœur assemblant les amis.

J'aime à penser que Dieu, dans sa bonté su-
[prême,
N'y laissera tomber ni les miens, ni moi-même!

Énigme-Portrait

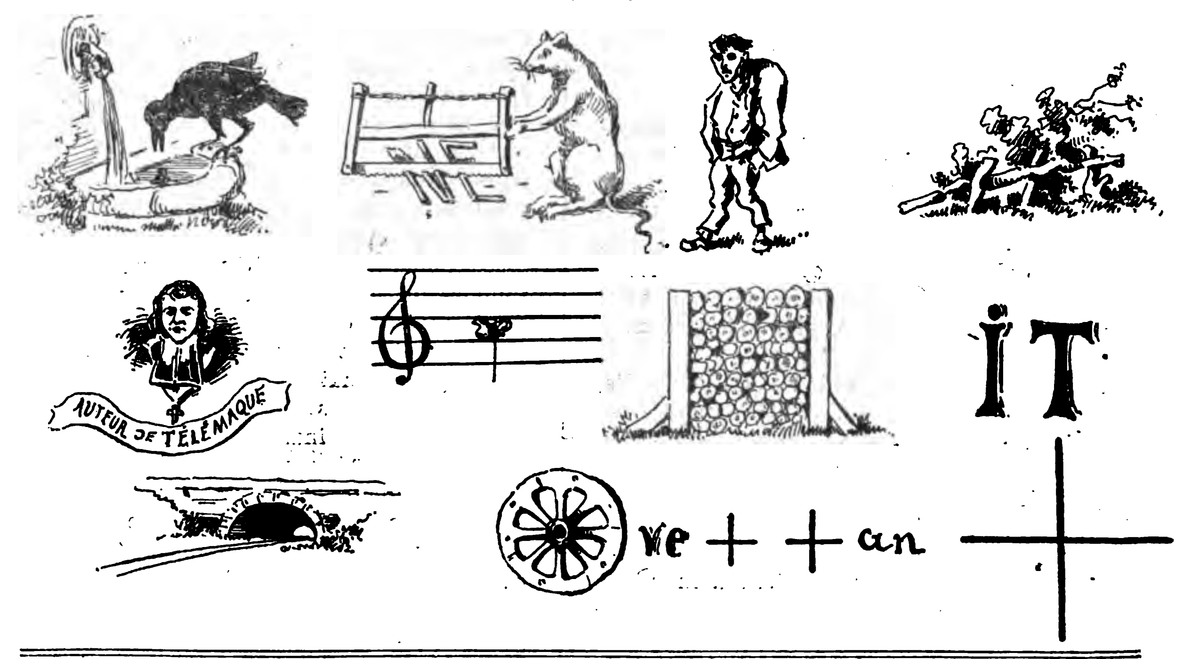
La voyez-vous avec son feutre à longue plume,
Son habit cavalier, son épée à la main,
Aux révoltés montrant un damnable chemin
Et soufflant sur le feu que son ardeur allume?...

La voyez-vous battant, folle d'orgueil humain,
Toutes sortes de fers sur une même enclume?...
Pour narrer tant d'exploits, il faudrait un vo-
[lume
Que vous ne liriez pas d'ici jusqu'à demain!

Les preux, les grands, les rois lui portent leur
[hommage
Leur encens et leurs vœux... C'est vraiment bien
[dommage
Car Elle répond : « Fi! » ne rêvant qu'au « So-
[leil ».

Et sa jeunesse en fleurs a jonché la pelouse!
Et, dans l'effondrement de sa vie, Elle épouse...
Qui donc? — Un malotru!... Vit-on rien de pa-
[reil?...

Rébus



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

1er Février 1887

4610 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. _ Rue Vivienne. 48.

1er Février 1887 4610

Modes de Paris. **Journal des Demoiselles** **Rue Vivienne. 48.**

Toilettes de Mlle THIRION. 47. *Bd St Michel — Étoffes en foulard de la* COMPAGNIE DES INDES. *27. r. du 4 Septembre.*

Corset cuirasse de Mme EMMA GUELLE. *3. place du théâtre Français.*

Parfums de la Mon GUERLAIN. *15. r. de la Paix.*

JOURNAL DES DEMOISELLES

JEHANNE DE VALOIS

J'ENTREPRENDS aujourd'hui, chères lectrices, une tâche ingrate en cherchant à vous faire aimer une femme disgraciée de tous les dons extérieurs; dont la vie fut obscure, la grandeur humiliée, le dévouement méconnu, le cœur déchiré; une femme qui, douée de rares qualités d'intelligence et de fermeté, aurait dû jouer un rôle important et peut-être décisif dans les événements qui se déroulèrent aux pieds du trône où elle devait s'asseoir un jour, et que l'implacable volonté de Louis XI relégua dans une obscure inaction. Fille sans père, femme sans mari et sans enfants, reine sans couronne, religieuse sans cloître, tout en elle fut contradiction, souffrance, humiliation. Mais qu'est-il besoin de tant dire. Parcourons ensemble cette courte vie si pleine; les faits nous révèleront tous les secrets de ce cœur meurtri, où Dieu édifia son œuvre sur des ruines. Peut-être qu'alors, la voyant si douce et si opprimée, si affectueuse et si rebutée, si grande et si humble, vous lui pardonnerez son seul tort : sa laideur.

Laide! Et d'abord le fut-elle? Ses contemporains nous disent oui et non. Brantôme affirme qu'elle « *était noirastre de peau.* » Jean Bouchet, qu'elle « *eust fort beau visage.* » Il existe à Bourges un masque en plâtre de la princesse: il donne des traits un peu forts, mais réguliers: le nez est droit, le front intelligent, la bouche un peu épaisse: non, décidément, elle ne fut pas laide, mais il lui manqua ce qui est le plus indispensable à une femme : le charme, cette chose insaisissable qui réside on ne sait où, et se répand sur tout pour le transformer.

Quoi qu'il en soit, les historiens sont d'accord pour la déclarer contrefaite. Elle avait « les membres difformes, grêles et disproportionnés; d'un côté, une épaule très haute; de l'autre, la hanche basse, et ce qui nuisait surtout à sa tournure, c'était une forte bosse des plus apparentes » (1).

Louis XI désirait ardemment un fils, et déjà il avait été déçu dans ses espérances par la naissance d'Anne, qui fut plus tard comtesse de Beaujeu. Que dire de son désappointement lorsqu'on lui annonça la venue d'une seconde petite fille, chétive et malingre? Il était alors auprès de la reine, à Nogent, et, de dépit, s'en alla souper sur l'heure, *à Paris, en l'hostel d'Orgemont* (2).

Voilà tout l'accueil qu'il fit à Jehanne comme

(1) Dépositions au procès de divorce.

(2) Jean de Troyes.

père. Comme roi, il chercha aussitôt une alliance profitable à la couronne, et quatre jours après la naissance de l'enfant, elle était promise à Charles d'Orléans, pour son fils Louis, qui avait alors deux ans.

Ceci convenu, le roi laissa tomber dans l'oubli la malencontreuse enfant, jusqu'à ce que la voyant d'âge à quitter sa nourrice, c'est-à-dire vers cinq ans, il lui donnât un gouverneur, François de Bourbon-Beaujeu, seigneur de Linières. Ce fut, je pense, la première douleur de la pauvre délaissée, car il fallut quitter du même coup celle qui l'avait nourrie, et sa faible et tendre mère, Charlotte de Savoie, pour rejoindre son gouverneur en Berry.

Linières était d'aspect sombre et imposant; une demeure féodale, entourée de rudes défenses, et dont les hautes murailles semblaient devoir arrêter même les rayons du jour. Pour arriver au château, il fallait passer un premier pont qui conduisait à la basse-cour; là s'élevait la tour du guet et l'église. De la tour on allait dans la tribune de l'église par une passerelle de planches et de poutres. On traversait ensuite sur un pont-levis les fossés remplis des eaux de l'Arnon, on passait sous un donjon hérissé, pour entrer enfin dans la cour du château proprement dit. Et tout cela, enfermé dans des murailles de six à sept pieds d'épaisseur, que perçaient de loin en loin quelques rares fenêtres. C'est dans cette succession de cours froides et sombres que jouait la petite recluse, la fille du roi de France, vêtue d'un camelot grossier percé au coude, et laissant voir dans sa forme négligée les douloureuses imperfections de sa taille.

Comme tous les êtres qui souffrent jeunes, l'enfant fut précoce; condamnée au silence, à l'isolement, son pauvre cœur, ardent et comprimé, chercha qui aimer en ce monde, où elle ne connaissait plus ni père, ni mère, ni ami; sur cette terre qui n'avait pas une fleur pour elle; entre ses murs étroits qui restreignaient encore ces faibles aspirations au mouvement d'une vie plus active. M. et Mme de Linières étaient excellentes gens, mais âgés et menant une vie sévère; le père Jean de La Fontaine, directeur de la princesse, et Mlle Jarry, sa lectrice, âgée de vingt-quatre ans, composaient à peu près tout son entourage, c'est-à-dire qu'elle se sentait complètement seule. Assise en un coin obscur, tantôt ici, tantôt là, entendant au loin bourdonner la vie dans la campagne libre, et devinant qu'il est des horizons infinis, elle ferma les yeux pour les découvrir.

Que se passa-t-il alors dans cette âme à peine éveillée? Quelles images éblouissantes se présentèrent sous le regard intérieur de l'enfant ravie? Elle a gardé son secret avec cette prudence un peu farouche qui fut un trait distinctif de son caractère, et si l'on a connu quelques-unes des révélations divines faites à cette âme contemplative, c'est que l'obéissance lui en fit un devoir quelques vingt ans après.

Tout était ardeur dans cette âme comprimée, et ce qu'elle aima, elle l'aima toujours avec une incroyable force. Privée des caresses maternelles, le premier besoin de son cœur fut de chercher une mère, et sa naïve confiance s'adressa à la reine du ciel. De ce culte enfantin et passionné devait sortir un jour l'ordre de l'Annonciade. Sa prière était humble, avec un caractère d'opiniâtre bonne volonté, qui obtient les miracles. Un jour que, réfugiée dans l'Église où elle passait de longues heures en oraison, elle répétait son incessante demande: Vierge Sainte, que puis-je donc faire pour vous mieux aimer et dignement servir? la Mère de Dieu répondit à son cœur. « *Ma fille, avant que de mourir, tu fonderas une religion en mon honneur; c'est le plus grand plaisir que tu puisses faire à mon fils et à moi* (1). »

Cette parole prophétique soutint, pendant toute une vie de contradiction, le courage de Madame de France qui, marchant avec droiture et confiance vers ce but entrevu par la Foi, arriva précisément par les obstacles, qui devinrent des moyens entre les mains de la Providence.

J'ai dit, en partie, les tristesses et les consolations qui entourèrent cette jeune âme; je voudrais maintenant descendre de ces hauteurs pour vous parler d'un joyeux compagnon de la princesse, qui, quelquefois, comme un jeune aigle, fondait sur la demeure paisible et sombre, et, après l'avoir remplie de mouvement, de clameurs et d'audace, s'en retournait à son aire, laissant sa pauvre petite amie plus seule et plus recueillie dans sa solitude.

Loys de la Tremoille avait deux ou trois ans de plus que Jehanne; il habitait dans le voisinage le château de Bommiers, et sa famille avait des relations de parenté avec la comtesse de Linières. Quel contraste entre les deux enfants: « *Loys était de moïenne stature, ne trop grand, ne trop petit, bien organisé de tous ses membres, la teste levée, le front hault et cler, les yeux vers, le nez moïen et un peu aquillé, petite bouche, menton fourchu, son tainct cler et brun plus tirant sur vermeille blancheur que sur le noir, et les cheveux crespellez, reluysans comme fin or.* »

Mais il ne fit que passer comme un brillant météore dans la vie de Jehanne; car, à douze ans, en compagnie de son fidèle ami Odet de Chazerac, il désertait la maison paternelle pour aller rejoindre Louis XI, et, à vingt-sept, géné-

(1) Messire Douy d'Attichy, évêque de Retz.

ral en chef, il se couvrait de gloire au service de son roi.

Hélas! Jehanne, en voyant s'éloigner son jeune et glorieux ami, ne se doutait guère qu'elle devait le revoir dans la plus triste circonstance de sa vie. Quand Louis XII voulut entamer le procès de son divorce, il envoya La Trémoille lui annonçer ses intentions. Cruelle ironie du sort!

Si triste et si décolorée que soit une existence, elle s'écoule pourtant jour à jour, et Jehanne, malade à Linières, menacée de mourir d'épuisement, réconfortée par la prière qui, de plus en plus, devenait son unique vie, apprit un jour qu'elle allait être mariée. Le roi, pour des raisons de haute politique, avait jeté son dévolu sur Louis d'Orléans, au lendemain de la naissance de sa fille, nous l'avons vu. Malgré tous les obstacles suscités par Marie de Clèves, veuve du duc Charles, et les cris de colère du petit prince qui refusait d'épouser une femme contrefaite, il fallut en passer par où voulait le souverain. Il y eut des scènes terribles entre la duchesse et Louis XI; elle-même les racontant à Rabaudanges, disait avec dépit : *Je n'ai oncques pu venir à bout de cet homme de roy en parlant tout haut, en criant!*

Le contrat signé, Marie de Clèves se rendit à Linières, pour faire connaissance de sa belle-fille. Certes, la rumeur publique l'avait avertie de la disgrâce physique de Madame; pourtant, lorsqu'elle la vit, le saisissement fut tel qu'elle s'évanouit.

Quant à Louis XI, une fois sûr que sa volonté ne rencontrerait plus de résistance sérieuse, il eut aussi la curiosité de voir cette fille, qu'il ne connaissait même pas, et la fit venir à Amboise. Un matin, le comte de Linières l'amena en la tenant sous le bras : le roi l'aperçut à travers les vitres et se signa en disant : « *qu'il ne la croyait pas telle*; » puis, lui adressant à peine deux mots, il la congédia sur l'heure.

Le mariage, auquel le roi ni la duchesse d'Orléans ne daignèrent assister, fut béni dans la chapelle du château de Montrichard, par l'évêque d'Orléans. Le duc et Jehanne restèrent dans le bas de l'église, près de la porte, tous deux en pleurs.

Parmi les assistants, ce n'était qu'un cri sur la violence qui était faite à Louis d'Orléans.

Qu'on se représente, s'il se peut, la tristesse d'une semblable cérémonie. Une pauvre princesse disgraciée, sentant déjà tout le poids du mépris et de l'antipathie que ces différentes scènes avaient mis à jour chez les siens; pleurant en secret sur ses espérances perdues de se consacrer à Dieu, et ne pouvant compter que sur l'aversion de son jeune époux. De son côté, un prince brillant, passionné, avide d'éclat et de plaisir, se voyant enchaîné pour toujours à une femme difforme, qu'il détestait encore pour la violence qu'on lui faisait à cause d'elle.....

Les années qui suivirent ne modifièrent en rien les sentiments de Louis pour sa jeune femme; il refusait obstinément de la voir, et défendait même qu'on prononçât son nom devant lui. Le roi n'entendait pas l'obéissance de la sorte; il se plaignit vertement à Marie de Clèves qui, effrayée, partit elle-même pour Linières où vivait Jehanne, plus pauvre et plus abandonnée qu'en aucun temps, et elle lui amena le rebelle. Quand la duchesse-mère eut accompli cette pénible tâche, elle repartit en faisant promettre au jeune prince, dûment sermonné, qu'il resterait au moins huit jours auprès de sa femme, et elle reprit le chemin de Blois. En y entrant, elle trouva Louis d'Orléans qui l'avait devancée, ne pouvant se résoudre au tête-à-tête imposé par Louis XI.

Le roi, furieux, fit peser sa colère sur l'entourage du prince; le sire de Natan, son gouverneur, tout particulièrement visé, eut une violente altercation avec son élève : des éclats de colère arrivaient aux oreilles des personnages du château, et on demanda aux serviteurs ce que c'était : *Le Roy*, répondirent ceux-ci, *menasse Monseigneur d'Orléans que s'il ne va veoir sa femme, qu'il le fera jecter dedans la rivière, et qu'il n'en sera aussi peu de nouvelles que du moindre homme de son royaume* (1).

Alors le duc prit de temps en temps le chemin du Berry, mais jamais sa pauvre femme n'obtint une parole d'amitié, ni un sourire. Il n'y avait sorte d'humiliations qu'elle ne subît de sa part : se trouvait-il en face d'elle à table, il s'arrangeait pour lui tourner le dos pendant les grâces; *je voudrais être mort*, disait-il, quand il fallait se rencontrer avec elle; et il répétait à tous venants qu'il eût préféré une *povre bergière*.

Les amis de la maison pensèrent mieux réussir en se tournant vers Jehanne elle-même que glaçait un semblable accueil : « *Madame*, lui disait Castelnau, *parlez à Monseigneur et montrez-lui semblant d'amour*.» A quoi Jehanne répondait : « *Je ne ouserais parler à luy, car vous et chascun voit bien qu'il ne faict conte de moy.* »

Voilà ce que Madame connaissait alors de l'amour et du bonheur; elle avait dix-neuf ans!

A cette époque, Louis était un prince doué de tous les charmes extérieurs : beau, gracieux, adroit à tous les exercices, élégant cavalier, grand joueur de paume et chasseur infatigable. Pour tromper son chagrin, il s'était jeté dans le plaisir, et il aurait fallu une main plus ferme que celle de sa mère pour l'arrêter sur cette pente dangereuse.

Comme tutrice, elle le tenait de très près pour l'argent, si l'on juge par cet exemple. L'année

(1) De Maulde.

du mariage tant détesté, on voit figurer dans les comptes : *A Monseigneur le duc d'Orléans, la somme de ung escu pour faire ses plaisirs et volontez.* Plus loin est relevée une aumône pour racheter un manque d'égard envers l'Eglise : *Au dict trésorier la somme de deux onzains qu'il a baillés aux petitz novices moynes de Saint-Lomer, à eulx donnez par Monseigneur le duc, pour ce que ledit seigneur entra esperonné dedans l'église du dict Saint-Lomer.* — Que nos églises seraient riches si tous ceux qui s'y tiennent mal, avec ou sans éperons, versaient deux onzains à chaque fois!

Mais le duc ne souffrait pas plus qu'on lui parlât d'argent que de devoir, il dépensait et vivait follement sans s'inquiéter du reste. Par un motif de délicatesse et en vue de conserver toute sa liberté pour l'avenir, il refusait obstinément de toucher les 100,000 écus formant la dot de sa femme, ce qui réduisait cette dernière à vivre sur ses 1,200 francs de pension. Mais elle supportait tout sans se plaindre; son âme s'élevait dans le malheur, comme ces arbres que fortifie la tempête; douce, humble, charitable, elle donnait de son cœur lorsque ses minces ressources étaient insuffisantes, et elles l'étaient toujours. Pauvre grande âme brisée, que de douleurs secrètes dont Dieu seul eut la confidence! Que de révoltes, car elle était fière et le montra bien quand il fallut défendre ses droits; que de dégoûts de toutes sortes!... Il semble que le malheur eût dû se lasser de frapper cette victime innocente, qu'une joie, un doux repos de cœur, je ne sais quoi enfin de rafraîchissant eût dû être comme une trève dans cette lutte sans merci avec la douleur; — non, Dieu jaloux de cette âme, sans doute, et sachant de quelle force il l'avait trempée, se plaisait chaque jour à creuser l'abîme d'isolement et d'amertume d'où elle devait ressusciter invulnérable.

Louis XI, en proie aux terreurs les plus folles, s'éteignait alors dans son château du Plessis-lès-Tours, étonnant le monde, jusqu'à la dernière heure, par la puérilité de ses craintes et la hauteur de ses vues sur l'avenir. Il laissait le trône à Charles VIII, un enfant; mais il pouvait être sans inquiétude sur ce jeune roi, car derrière lui veillait Anne de Beaujeu, *fine femme et déliée s'il en fust onq, et vray image en tout du roy Loys son père* (1), lequel lui avait confié la régence du royaume.

Le roi mort, le duc d'Orléans crut pouvoir tout oser; son premier soin fut de s'affranchir de toutes feintes à l'égard de sa femme, parlant tout haut de divorce et nouant des intrigues avec les ennemis du roi.

. . . .

« Un matin du mois d'avril, de cette même année, par une épaisse brume, un homme sortait de l'abbaye de Fontevrault, suivi d'un moine et d'une escouade de guides ; après avoir marché quelque temps dans la forêt qui entoure le monastère, on se trouva sur la route de Bretagne, et les guides prirent congé des deux voyageurs. Louis d'Orléans et le moine Chaumart lancèrent alors leurs chevaux devant eux (1). » Qu'allait donc chercher ce prince loin de son pays? Un allié contre le roi, et une épouse pour chasser Jehanne de France.

Ce double coup eut un grand retentissement à la cour, il remplit la pauvre duchesse d'amertume et d'inquiétude. Quant à la régente, elle dissimula en attendant de pouvoir frapper à coup sûr...

Et maintenant, entrons dans une nouvelle phase de la vie de Jehanne. Louis d'Orléans a levé les armes contre son roi et la Trémoille vient de le faire prisonnier à Saint-Aubin-du-Cormier.

Anne avait eu assez de peine avec ce terrible et remuant beau-frère pour n'avoir point envie de le voir s'évader; on l'envoya dans le cachot de Lusignan réfléchir en paix sur les vicissitudes des destinées princières.

Et Jehanne? — Jehanne était auprès de lui, en doutiez-vous? Elle fut mal reçue par son mari; ce dernier ne pouvait se résoudre à voir en elle autre chose que la cause principale de tous ses déboires; il ne fallut rien moins que l'intervention d'un tiers, écuyer de la princesse, pour modifier la rudesse de ce premier accueil; on fit comprendre au prisonnier que sa femme seule pourrait quelque chose auprès du roi, et il condescendit à ce qu'elle partageât sa prison.

De Lusignan à Meung, de Meung à la grosse tour de Bourges, tel fut l'itinéraire de l'infortuné duc cette année-là. Jehanne lui témoignait l'affection la plus dévouée, son noble cœur était ému de compassion et Salomon de Bombelles, médecin du prisonnier, voyant combien elle tenait peu compte des mauvais procédés de son mari, l'engagea à demander son élargissement. *Ah! ne croyez-vous pas,* répondit Jehanne, *que je ferai tout ce que je dois et tout ce que je puis.*

Salomon répondit qu'il le croyait assurément et qu'elle obtiendrait aussi qu'il l'aimât davantage. *Ha, maître Salmon, je n'ai pas personnage pour ung tel prince!*

Jehanne devait être à la hauteur de toutes les circonstances; jusqu'alors délaissée, pauvre, mise en tutelle autant par l'abandon de son mari que par l'inexorable volonté de son père, elle n'avait appliqué sa vertu qu'à s'effacer, à se soumettre, à baiser, dans le silence de la prière, les mains cruelles qui la frappaient. La voici tout à coup,

(1) Brantôme.

(1) De Maulde.

non seulement maîtresse de son sort, mais encore responsable de la liberté, de la vie de son époux. Elle n'avait alors que vingt-cinq ans; son expérience était à peu près nulle à cause de sa vie retirée et dépendante; n'importe, elle aborde de front une position inextricable, une fortune obérée par les folles dépenses de Louis, des rentes personnelles amoindries par la prudence d'Anne de Beaujeu, et la confiscation des biens du criminel; elle importune le roi, elle remue ciel et terre pour l'élargissement du prisonnier; ce sont des lettres aux procureurs, des commandements aux trésoriers; elle retranche ceci, fait rentrer cela; cette douce contemplative de Linières est devenue un intendant sagace qui ne néglige aucun détail. Son comté d'Asti, par sa situation échappe au sequestre général, vite un mot pour en tirer parti. Elle écrit à Damien, son trésorier là-bas, de lui acheter deux mulets et de les lui envoyer chargés de provisions. Les voici qui arrivent à Amboise; ce sont deux belles bêtes fauves avec des housses de drap rouge; ils apportent deux barils d'huile d'olive, sept pots de confiture et deux paniers d'oranges. Par les soins de la duchesse, ils ont passé à Bourges avant d'arriver à Amboise et ont laissé au prisonnier la moitié de leur chargement.

Mais ses plus vives préoccupations restent pour le bien-être de son mari; elle obtient du roi qu'on change le gouverneur trop rigide de la prison de Bourges, que la ville fournisse la tour *de tout mesnaige qui y faudraict;* on achète des broches, des rôtissoires; elle fait laver les *tapisseries*, *aplumeter* les lits, et elle-même vient s'installer encore quelque temps dans la prison pour surveiller tous ces travaux domestiques; on relève dans les comptes l'achat de deux *linceulx* de lin et trois de toile, pour coucher la princesse et ses filles.

Tant de soins, tant de peines, tant de supplications devaient triompher des obstacles. Charles VIII, prince doux et affectueux, aurait cédé plus tôt à sœur, mais la prudente Anne ne pouvait se résoudre à relâcher son prisonnier. On agit directement sur le roi qui résolut, après une dernière tentative de la suppliante, de faire acte d'autorité.

Sous prétexte de chasse, un soir du mois de mai, il quitta le château du Plessis et s'en vint, accompagné d'une petite suite, coucher à Montrichard. Le lendemain matin, on suivit comme en promenade les bords du Cher jusqu'au pont de Barangeon au confluent de l'Yèvre et du Cher, et tandis que le roi savourait tout ensemble le charme de cette matinée de printemps et la joie de délivrer son beau-frère, Béraud Stuard d'Aubigny se détachait de son cortège pour aller faire élargir le prisonnier de par les ordres du roi.

Louis d'Orléans sur l'heure monta à cheval, et reprenant le chemin parcouru tantôt par d'Aubigny, il arriva au pont. Ce prince avait un naturel élevé et capable de comprendre ce qu'il y avait de généreux et de délicat dans le procédé du jeune roi; aussitôt qu'il l'aperçut, il descendit de cheval et s'agenouilla en pleurant. Charles court à lui, le relève, et ils s'embrassent comme deux frères. Puis on reprend le chemin de Bourges, et les voilà qui soupent gaiement dans le palais, à deux pas de la terrible tour. Ce contraste piquant excitait la verve joyeuse du duc; sous ces vieux lambris, il sentait renaître sa brillante jeunesse, aidé, je dois le dire, par de nombreux flacons remplis d'un vin doré. La veillée se prolongea, du dehors on entendait leurs éclats de rire; ils voulurent dormir ensemble, et le lendemain ils partirent pour Tours. — Telle était l'œuvre de Jehanne.

Son mari ne fut pas ingrat; excepté l'amour qu'il lui était bien impossible de donner à la pauvre disgraciée, il se montra convenable en tous points, et on put croire pendant quelques mois que la réclusion avait été profitable au prince.

Hélas! peu à peu, les premiers sentiments reprirent le dessus. Il serait trop long de suivre toutes les phases de ce nouveau changement qui devait en fin de compte remettre les choses en l'état, et lorsque la nouvelle foudroyante de la mort de Charles VIII arriva au château de Montilz-lès-Blois, elle trouva de nouveau les deux époux complètement séparés.

Quelle ne dut pas être la douleur de Jehanne en apprenant que son frère bien-aimé, ce prince doux, tendre, généreux, qui s'était montré son plus fidèle appui, venait de mourir emportant avec lui le passé et l'avenir de la triste reine d'aujourd'hui! Charles disparu, c'était le veuvage d'Anne de Bretagne, et pour Louis les espérances d'une union chère, ressuscitées tout à coup; c'était la toute-puissance royale aux mains d'un homme qui jamais ne s'était soumis que par la force aux apparences d'un mariage détesté. Le divorce apparut dès cet instant, à la femme méprisée, comme l'issue fatale de son triste destin, et elle dut, dans son âme révoltée, faire appel à tout ce que Dieu lui avait donné de force et de vertu pour accepter ce calice d'amertume. Il ne faut pas croire que les saints soient des êtres insensibles, faits tout d'une pièce et sur lesquels on frappe impunément. Les saints ont notre nature, nos passions, nos révoltes; ils ont seulement en plus la ferme volonté de rester fidèles à la voix d'en haut, et voilà pourquoi ils triomphent où nous succombons. Mais, en lisant ces vies héroïques de renoncement, de pureté ou d'immolation, il plaît à notre pusillanimité de croire que ces êtres supérieurs étaient pétris d'une autre argile que la nôtre. Eh non! Jehanne avait de la vaillance.

de la sagesse, un jugement droit, une volonté ferme, une rare intelligence pratique, mais elle avait aussi les défauts de ces qualités : sentant la justesse de son jugement, elle tenait à son dire, et pour ne pas l'abandonner, elle eût volontiers rompu en visière avec hauteur et ténacité ; elle avait l'orgueil de son rang et de son nom, et, en feuilletant les pages de sa douloureuse vie, on ne voit qu'humiliation volontaire et soumission complète en toutes circonstances. Voilà bien, je pense, où résida toute sa sainteté.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

N. B. - Dans l'article sur Mme Récamier, nous avons dit à propos de Ballanche, qu'il avait aimé Mlle de Bonald. Ce n'est pas Mlle de Bonald qui fut aimée de Ballanche, mais bien Mlle d'Avèze, devenue plus tard vicomtesse de Bonald.

PARVULUS.

SOUVENIRS DE VOYAGE

PAR X. MARMIER.

Il fait très froid et très vilain, c'est le moment de voyager en esprit et d'aller, avec un compagnon aimable, visiter les pays du soleil et des ombrages éternels ; je n'en connais pas de meilleur que ce grand voyageur qui se repose maintenant à l'Académie, après avoir parcouru l'Europe et le Nouveau Monde, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest. Guide incomparable, il nous fait voir, avec son charmant pinceau, les paysages, capitales et villes que nous ne verrons jamais; il y ajoute des notions historiques, souvent dramatiques et pleines d'intérêt. Dans ce nouveau volume, il conduit ses lecteurs dans la République du Paraguay, il la montre courbée sous le joug et la cruelle tyrannie du docteur Francia, et il raconte l'histoire d'un innocent botaniste suédois qui, une fois entré dans ce cercle magique, ne peut plus en sortir ; la volonté despotique du dictateur l'enchaîne dans le pays où il a imprudemment pénétré ; le botaniste se soumet, il étudie à fond la flore de la contrée et il épouse une indienne ; lorsque Francia apprend que le savant européen a contracté une union dans ses domaines, il l'expulse sans lui permettre d'emmener sa femme et son enfant ; c'est un comble de méchanceté. Au Nord se rencontre aussi, malheureusement. la malice humaine; nous la retrouvons sous les traits de la reine-mère de Danemark, Julie, qui abreuve d'outrages et de calomnies sa belle-fille, Mathilde-Caroline, femme de Christian VII. Rien n'est plus mélancolique que l'histoire de cette jeune femme, belle, aimable, très bonne, à qui on arracha la couronne, à qui on enleva ses enfants, qui vit expirer sur l'échafaud ses plus fidèles amis et qui mourut prisonnière dans une tour, près d'Elseneur, où Hamlet a vécu et souffert. M. Marmier raconte avec âme cette triste biographie, et que d'autres récits, gais, sérieux, tous intéressants, se pressent sous sa plume ! Excellente lecture pour les longs soirs d'hiver (1).

SIMPLES HISTOIRES

PAR LE MARQUIS DE SÉGUR (2)

Nous ne pouvons signaler à nos abonnées une lecture plus douce et plus aimable que celle de ces *Simples Histoires*. Simples, en effet, sans intrigue ni mystère, écrites en ce style élégant et naturel que l'on connaît au marquis de Ségur, elles amusent et elles édifient ; on sent qu'elles ne sont pas le fruit de l'imagination ; l'auteur a connu ses héros, il a vécu avec eux, et il a raconté ce qu'il a vu et entendu, parce qu'il le jugeait utile. On ne peut lire sans émotion la notice sur Mlle *Amélie Lautard*, la mère des soldats, la consolatrice des malheureux, l'apôtre des pécheurs ; l'histoire d'*un Forçat* est très touchante également ; celle de l'*Abbé Baron* étonne et va au cœur, et que d'autres encore on pourrait citer ! Jeunes filles qui aimez tant les romans, lisez donc les *Simples Histoires*. Elles sont émouvantes, étranges et vraies, et si vos larmes coulent, ce ne sera pas au moins sur les malheurs imaginaires, des chagrins en l'air, des inventions fantastiques ou de coupables amours.

(1) Librairie Didier, 35, quai des Grands-Augustins. Un gros volume in-18 ; prix, 3 fr. 50,

(2) Chez Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. Prix : 2 francs.

LE BILLET DE LOTERIE N° 9672

PAR JULES VERNE

—

Voici un charmant et innocent petit roman, sans excentricité. sans voyages imaginaires, sans science chimérique, que M. Jules Verne nous offre, et qui a tout au moins autant de mérite que le *Chancellor*, ou le *Tour du Monde*, ou le *Pays des Fourrures*, dont nous avons parlé jadis. Il faut l'avouer, nous n'éprouvons pas pour les voyages extraordinaires, que l'auteur a conçus et non exécutés, cette admiration, cet enthousiasme qui ont amené tant d'écoliers, ses fidèles lecteurs, jusqu'aux portes de l'Ecole navale; mais nous apprécions son magination féconde et brillante, avec ce don heureux de faire vivre et les hommes qu'il met ien scène, et les objets qu'il décrit. M. Verne est un maître peintre.

Le *Billet de Loterie* avait été acquis par un pauvre marin parti à la p'che de la morue ; sur le point de périr, il l'enferme dans une bouteille et il y joint un billet à sa fiancée, Hulda Haubis ; il lui donne ce billet avec son suprême adieu. Hulda pleure amèrement son futur époux, si vite enlevé par la mer inclémente, et, pour sauver sa famille d'une ruine imminente, elle est obligée de vendre le précieux billet. Tout est donc perdu, amour et espoir de fortune; mais le bon et savant professeur, qu'on rencontre toujours dans les ouvrages de M. Verne, se retrouve à point, et, avec beaucoup de bonté et de science, il arrange tout : le fiancé naufragé se retrouve, le billet se rachète, il gagne le gros lot, et tout le monde est content. Le lecteur aussi (1).

M. B.

(1) Librairie Hetzel, 18, rue Jacob, Paris. — Un volume : 3 fr. 50.

CONSEIL

L'Objectif

EQUEL ? dira une de nos lectrices. Eh ! lequel, si ce n'est l'horizon vers lequel les regards de la jeune fille sont tournés dès que la pensée s'éveille en elle, le mirage qui attire son imagination, le but vers lequel elle dirige sa vie, le mariage, enfin ! Le mariage, cette union grave et sacrée que Dieu a instituée au commencement du monde, que l'Eglise consacre, qui est destinée à donner des saints au ciel et des citoyens à la patrie est, dès l'école, l'objectif des jeunes filles ; elles ne s'occupent guère du temps présent, de ce temps heureux où elles vivent, sans souci, sous l'égide maternelle ; elles accomplissent, je le crois, leurs devoirs, si faciles ! mais elles n'ont pas *d'esprit de séjour* dans la maison où elles sont nées, où on les a si tendrement aimées : la pensée, le cœur, les désirs sont ailleurs ; quand je serai mariée ! se disent-elles, j'arrangerai ma maison, je donnerai des dîners, je sortirai seule, j'aurai de l'argent, je serai ma maîtresse... quand je serai mariée... ! Faisons donc tout au monde pour nous marier. Et les parents partagent ce désir fou, irréfléchi. Il faut établir ma fille ! se disent-ils, vœu très désintéressé, à coup sûr, car établir leur fille, c'est l'éloigner d'eux, c'est distendre le lien paternel et filial, c'est se priver des joies que donne au foyer la présence de l'enfant chérie. Ils ne s'écoutent pas, ils foulent aux pieds toutes les pensées personnelles, et ils vont, ils font des visites, ils écrivent, ils nouent des relations nouvelles, ils consultent les vieux amis, des notaires, des prêtres, afin d'établir leur fille et de découvrir cet objectif, ce gendre qui leur enlèvera ce qu'ils aiment, et leur préparera (cela se voit), les plus grands chagrins que leur existence ait connus. Car ces mariages désirés, hâtés par tant de vœux, noués par tant d'intrigues, conclus souvent en dehors des plus urgentes sympathies, ces mariages où X. donnera la main à X., ne promettent guère de bonheur et ne tiennent que trop leur promesse.

On ne se connaît pas, les familles des deux époux sont étrangères l'une à l'autre : autres idées, autres habitudes, autres manières, autres opinions ; de là mille occasions de heurt, de discussions, de disputes m^me, selon le plus ou moins de courtoisie des parties adverses. Et quand m^me ces divergences n'éclatent pas, elles sont au fond, elles forment la trame de ces unions de hasard, où le cœur n'est pas consulté, où le simple bon sens est mis de côté, où seules, la vanité et l'avarice ont eu la parole. La jeune fille est riche, son père est parvenu à lui amasser une belle dot, il pourrait choisir près de lui, parmi les gens arrivés comme lui ; point, il lui faut un titre, un nom qui jette de la poudre aux yeux..., et, à force de démarches et d'informations, on trouve un gentilhomme, un homme qui a un *de* devant un joli nom de terre... ; il a son nom, sa belle éducation peut-être, mais peu d'argent... de bons amis l'entreprennent, le sermonnent, l'enguirlandent et il épouse la fille de l'industriel ou de l'agriculteur opulent. Elle est contente, ravie au début ; on l'appelle madame la baronne,

elle a un cachet à ses armes, et ces armes encore sur ses couverts et sur le marli de ses assiettes. Ces premier jouets du mariage l'amusent ; mais plus tard, que de dissonances et que de désillusions ! elle s'est cru aimée, et elle voit ce que son mari a aimé et cherché : le luxe et l'argent. Il est de ces mariages mal assortis qui finissent cependant par l'accord et l'amour mutuel, c'est alors que des croyances semblables, des principes sérieux et puisés aux sources éternelles réunissent les deux époux.

Ce qui se passe dans les classes élevées de la société se répète un peu plus bas. Comme le monde actuel ne connait plus de relations familières, intimes, comme il n'y a plus guère de ces amitiés de voisins, de ces réunions de jadis autour du foyer, comme le besoin de luxe et d'apparat a détruit les rapports tout simples et tout unis, les jeunes gens ne se connaissent plus et ne peuvent plus, sous l'œil de leurs parents, se choisir et s'aimer. Il faut donc chercher ailleurs, et, là encore, on agit auprès des gens d'affaires, des receveurs de rentes, de ceux qui connaissent des partis et des fortunes. Heureux, trop heureux lorsqu'on ne s'adresse pas aux *agences*, lorsqu'on ne se laisse pas tenter par les annonces : *Mariages riches. Un jeune homme bien né épouserait jeune fille ayant dot*. Et si les résultats de ces unions sont douteux lorsqu'on se connaît à peine, lorsqu'on se marie par un intermédiaire que l'on connait, au moins ! qu'est-ce lorsqu'on se marie par l'entremise d'un journal ou d'un courtier matrimonial, sur lequel la police devrait avoir l'œil ?

On comprend le désir du mariage, puisque Dieu a indiqué cette voie à la plupart de ses créatures ; mais, là comme en toute décision, la calme raison a droit d'être consultée. Pauvres enfants, avant d'engager le cœur et l'avenir, informez-vous de celui que l'on vous offre ! Est-il chrétien ? Est-il bon fils ? Est-il travailleur ? N'aime-t-il pas le café, et la fée *aux yeux verts* et les tables de jeu du café ou du club ? Parie-t-il aux courses ? L'interrogatoire pourrait-être long, car tant d'éléments de trouble et de discussions existent dans la société actuelle ! Jamais peut-être à aucune époque, plus grandes précautions ne furent nécessaires, avant que de conclure un solennel engagement. Soyez prudentes ! songez à l'avenir qui dépendra de votre choix ; n'acceptez qu'un homme avec qui le devoir vous sera doux et cher, un homme estimable, un de ceux qu'on aime dans la fortune et dans l'infortune, un homme en qui l'on devine un père de famille exemplaire, un compagnon et un consolateur durant le voyage, souvent difficile, de cette vie. Ces éloges pourraient-ils s'appliquer à ces jeunes hommes dont on ne connaît que le nom, la position sociale, et du caractère de qui on n'a aucune idée !...

On vous propose un *parti*, l'objectif désiré se montre..., calmez-vous ! n'acceptez pas vite, informez-vous : votre père, votre frère, un de vos parents peut obtenir ces renseignements et les scruter profondément, car, en fait de mariage, il faut se défier de la complaisante indulgence de ceux que l'on interroge. Que j'ai vu de femmes à jamais malheureuses, faute d'une *référence* sincère, et quelle cruelle tromperie qui laisse engager une jeune fille innocente dans une union indigne, où elle ne rencontrera que chagrins, trahisons, ruine, deshonneur, peut-être, et c'est pour la vie !

Encore une fois, réfléchissez, et que le désir de vous établir, d'être libres (quel esclavage, parfois !) ne vous jette pas dans un malheur irréparable. Le mariage est une grande et sérieuse action, qui demande la prudence et la prière. Lisez les auteurs chrétiens qui en ont parlé, et vous serez touchées de la sublimité de cet engagement ; vous y verrez tracés vos devoirs, et les obligations réciproques : c'est *un grand sacrement en Jésus-Christ*, et celles qui ont le bonheur d'envisager avec une âme religieuse ce religieux engagement y trouveront la paix et les joies de la conscience, supérieures à l'amour éphémère et aux plaisirs, plus éphémères encore !

M. B.

LE CHEMIN DE LA PRINCESSE

(SUITE ET FIN)

III

Le bal avait été des plus splendides, la maîtresse de la maison, une des femmes les plus élégantes du monde parisien, s'étant mis en tête d'éblouir par son luxe les habitants de ce pays reculé, pendant les quelques semaines qu'elle passe forcément dans sa propriété. Cécile et Marguerite ont été trouvées jolies ; l'une à la façon des lutins, avec son expression mutine et ses yeux moqueurs ; l'autre, d'une beauté sérieuse et calme qui la fait ressembler à une madone.

Cécile a dansé toute la nuit et s'est endormie à cinq heures du matin, pour se réveiller à neuf heures, la tête encore remplie du bruit des danses, et tout étonnée du silence absolu qui régnait dans la maison.

Mlle Nathalie s'était laissé toucher; elle avait accompagné Cécile, pour épargner un acte de dévouement à M. Liévens.

Puis les jours, les semaines, les mois même se sont écoulés et la vie à Puyplas a repris sa parfaite uniformité qui enserre, entre six heures du matin et neuf heures du soir, les occupations les plus calmes et les devoirs les plus austères.

Les lilas ont fleuri de nouveau dans le jardin qui entoure la maison des Liévens, les marronniers ont jeté au vent les pétales blancs ou rosés de leurs splendides couronnes, les rossignols ont fait entendre dans la nuit leurs mélancoliques concerts.

Et maintenant, voici l'été avec ses journées brûlantes où le sable des allées éblouit et brille au soleil, où les moissons s'inclinent jaunissantes sous le souffle de la brise, où dans le lointain on distingue si clairement, à travers l'atmosphère embrasée, les grands horizons aux teintes bleuâtres.

Dans le pré, le foin nouvellement coupé abandonne à cette chaude brise son parfum pénétrant; chacun travaille avec ardeur. Cécile et Jean, assis au bord du ruisseau, regardent en causant les faneurs aller et venir autour d'eux. Les deux orphelins s'aiment tendrement; Jean, plus âgé que sa sœur de quelques années, la raille doucement sur les folies de son imagination.

Toutefois, il faut le dire, par suite des conseils de son amie, Marguerite de Mauleval, la nièce de M. Liévens commence à devenir plus sérieuse et gémit moins fréquemment sur l'uniformité de sa vie à Puyplas. Elle apprend à la remplir par le travail et les occupations utiles, ce qui fait couler plus rapidement ce temps, si long pour elle avant le retour de sa compagne d'enfance au Cluzeau.

En ce moment, elle a ôté son chapeau et tout en causant elle s'amuse à l'entourer des grandes pâquerettes dont elle a récolté un bouquet.

— C'est un excellent garçon, dit Jean, continuant la conversation commencée.

— Je le sais, répond Cécile avec indifférence, il y a longtemps que je le connais; ma tante se promène tous les dimanches avec sa mère et je l'ai vu souvent. Sans compter que le colonel, auquel il est parent à je ne sais quel degré digne des parentés de Bretagne, a eu l'heureuse inspiration de l'inviter plusieurs fois au Cluzeau lorsque j'y étais.

— Il va souvent au Cluzeau? demande Jean vivement.

— Très souvent.

Cécile regarde son frère d'un air malin.

— Qui sait les projets du colonel? ajoute-t-elle.

Jean rougit légèrement.

— Je connais Henri, il ne songe pas à Marguerite de Mauleval, mais à une autre.

— Vraiment? Il a bien tort! Marguerite vaut mieux que cette autre, je t'assure.

— Le pauvre garçon n'est pas de cet avis.

— Il se trompe, reprend Cécile avec calme.

— Il est intelligent et bon, dit Jean au bout d'un instant.

— Je le crois, répond Cécile avec conviction.

— Il a de jolis traits.

— Oui, mais il est toujours si singulièrement coiffé, avec ses cheveux collés par une livre de pommade! Il doit faire gagner des sommes folles à son parfumeur!

Et comme Jean a l'air mécontent :

— Ne te fâche pas, mon petit Jean, je t'en prie! Pourquoi ton ami est-il si gauche! si mal habillé! si mal chaussé! Je ne pourrai jamais me résigner à l'épouser.

— C'est un noble cœur! dit Jean gravement.

— Oui, je sais bien. Il a failli se noyer l'été dernier en retirant le fils de la mère Catherine de l'étang des Rosaies. Et, tiens! j'ai pleuré quand la pauvre femme m'a conté que monsieur Henri, qu'on a retrouvé sur le bord de l'étang, tenait encore dans ses bras le pauvre petit qu'il venait d'arracher à la mort et que ses forces épuisées ne lui avaient pas permis de porter plus loin. Tu vois que je lui ai payé mon tribut d'admiration; mais je ne suis pas capable de faire plus en sa faveur; il ne sait même pas saluer comme il faut!

— C'est que tu l'intimides.

— Alors, il passerait sa vie intimidé; car si j'étais sa femme, il y a beaucoup de chances pour que nous soyons souvent ensemble.

— Comme tu es frivole! dit Jean en regardant sérieusement sa sœur.

Elle baisse les yeux et sa figure s'attriste.

— Allons, n'en parlons plus et laissons faire l'avenir, ajoute-t-il.

Les charrettes se chargent de foin, le soleil baisse à l'horizon; Mlle Nathalie est là, debout au milieu du pré, un grand chapeau de paille sur la tête, sa présence active les travailleurs. Peu à peu, la prairie ne présente plus qu'une surface unie, bien tondue et parsemée de loin en loin de petites mottes de terre grise qui indiquent le travail souterrain des taupes. Quand le soleil a disparu derrière les grands bois, le foin est entièrement ramassé et les faneurs reviennent à Puyplas, leur fourche ou leur râteau sur l'épaule.

Jean se lève en s'écriant :

— Vraiment, je te trouve difficile! Voilà un spectacle qui élève et repose l'âme.

— Mon âme n'a pas besoin de repos, répond Cécile en riant ; c'est justement de cet excès de calme qu'elle se plaint.

— Je suis né campagnard, moi, dit Jean en se mettant en marche derrière les travailleurs.

Elle se suspend à son bras et ils suivent la dernière charrette sur laquelle on a placé un gros bouquet que les maîtres du logis devront arroser de quelques bouteilles de bon vin, et qui indique que les foins sont définitivement à l'abri des orages.

Quelques mois se passent encore. Un matin, nous retrouvons M. Liévens et sa nièce arrivant au Cluzeau par une belle journée du mois d'avril. Au moment où la voiture traverse le Chemin de la Princesse, Cécile aperçoit son amie assise au pied d'un chêne, un livre à la main; elle descend et va la retrouver, laissant M. Liévens entrer seul dans la cour du château.

Le salon du Cluzeau est une pièce au premier étage, grande, haute et confortablement meublée; dans la cheminée brille un beau feu dont la flamme égaie cet appartement, désert en ce moment. Le garde-feu est placé devant et Baptiste vient d'entrer pour s'assurer que la pièce sera chauffée au gré de son maître, âgé, et rhumatisé depuis la dernière campagne qui lui a rapporté de nombreuses douleurs en compensation de son grade de colonel.

Autour du salon sont des portraits de famille et quelques copies de bons tableaux : l'*Accordée de village*, de Greuze, des paysages, des fleurs et les *Moissonneurs*, de Léopold Robert, sur lesquels la flamme du foyer ajoute, en y reflétant ses tons jaunes, une chaleur presque aussi intense que celle de ce beau ciel d'Italie.

Le salon tient toute la largeur de la maison et est éclairé par deux hautes fenêtres placées l'une vis-à-vis de l'autre; de l'une d'elles, on domine un horizon au milieu duquel Saint-Jean-d'Angély élève ses toits groupés autour des restes d'une église dont le plan grandiose a dû être abondonné sans doute faute de ressources. On voit de même des tours qui servirent, dit-on, de prison à Charlotte de la Trimouille, victime peut-être des passions politiques de cette époque troublée. Malgré le parlement de Paris dont elle avait invoqué la juridiction contre celle de la sénéchaussée de Saintonge, elle fut décrétée complice de la mort de son époux et condamnée à mort. Le remords atteignit-il ses juges, animés de l'esprit de parti. mais peu convaincus de sa culpabilité? Toujours est-il que la sentence ne fut pas exécutée, la jeune princesse demeura prisonnière sous la garde du gouverneur de Saint-Jean, dans le château dont il reste les deux tours qui servent encore à abriter des prisonniers moins illustres.

Au pied de la ville, court, à travers les prés, une petite rivière, la Boutonne, qui se voile parfois à travers les peupliers pour réapparaître un peu plus loin dans de capricieuses sinuosités. L'autre fenêtre du salon ouvre sur une immense cour gazonnée, au delà de laquelle s'étendent les bois que longe le Chemin de la Princesse.

Le mois d'avril va finir et le soleil mêle ses rayons à la clarté du foyer. Partout dans l'appartement sont disséminés des vases remplis de fleurs rares et au milieu, devant une fenêtre, s'épanouit dans une jardinière placée à terre un rosier sur lequel s'élève une fleur d'une blancheur rosée; cet arbuste semble avoir été mis là pour attirer l'attention par sa beauté.

Baptiste ayant introduit M. Liévens, celui-ci entra comme un habitué du logis et vint se placer devant la cheminée dont le domestique avait éloigné le garde-feu. Après s'être chauffé un instant, M. Liévens tira sa tabatière, frappa légèrement sur la couverture afin de tasser le tabac, l'ouvrit avec précaution, y plongea délicatement le pouce et l'index, et y saisit une prise qu'il aspira avec un contentement non déguisé et une sorte de respectueux sentiment de bien-être. Cela fait, il remit dans sa poche la tabatière d'or, secoua du bout des doigts son gilet sur lequel s'étaient arrêtés quelques grains de la poudre précieuse, et tournant le dos à la cheminée, s'établit commodément debout pour faire profiter de la flamme ses jambes souvent rendues inactives par la goutte.

M. Liévens semblait particulièrement bien disposé ce jour-là et sa figure épanouie, aux yeux bleus et à la moustache en brosse, souriait au contentement intérieur qu'il éprouvait, lorsque ses regards étant tombés sur cette fenêtre, là....... celle qui donne sur la cour....... toute sa personne changea subitement d'aspect. Le pauvre homme rougit, trembla, essaya même de prononcer quelques paroles qui demeurèrent dans son gosier paralysé par l'émotion.

A cet instant, M. de Mauleval entra. Le colonel était souffrant, son ami tombait mal pour lui demander une explication; ses douleurs le tourmentaient tyranniquement et pendant qu'on l'aidait à s'habiller, il avait plusieurs fois gourmandé Baptiste, en accompagnant de paroles énergiques les bourrades que recevait le valet de chambre. Baptiste s'était contenté d'apporter dans ses soins une douceur presque féminine, se disant en lui-même :

— Nous souffrons. Faut pas nous en vouloir!

Le brave homme avait frictionné avec zèle les membres endoloris, puis il les avait emmaillotés dans de la flanelle pour les préserver de la fraîcheur.

— Bonjour, mon ami, dit M. de Mauleval.

Au lieu de lui répondre, M. Liévens s'avança au milieu du salon et sans mettre la main dans celle qui lui était tendue :

— Où avez-vous volé cette fleur? demanda-t-il, rouge et tremblant de colère.

— Volé quoi? demanda le colonel qui tournait le dos à la plante.

Depuis plusieurs mois, grâce à ses douleurs, il n'avait pu descendre de sa chambre pour visiter ses serres. Il ignorait que cette rose fût ouverte et attendait sa floraison pour demander le pardon de son ami et lui confier sa faute, ouverture qu'à vrai dire il redoutait et repoussait de plus en plus. Baptiste, en apportant le rosier pour orner le salon, avait hâté malencontreusement cette explication.

M. Liévens marcha vers lui, et sans égard pour son bras rhumatisé, il le saisit par l'épaule et le tourna tout d'une pièce vers la fenêtre; cela, par un geste si brusque que le colonel eut un terrible froncement de sourcils et murmura cette rude apostrophe :

— Brute !

Mais ses regards tombèrent sur la fleur et sa figure devint presque aussi blanche que la rose qui s'élevait belle et fière sur sa tige couverte de boutons.

— Voleur ! reprit M. Liévens, exaspéré par le silence de son ami, tu ne jouiras pas de ton larcin !

Il saisit la plante si forte et si fraîche, la brisa et la jeta au feu, tandis que le colonel, atterré, regardait les pétales éparpillés sur le tapis, seuls restes de cette fleur si belle peu d'instants auparavant.

Cet acte de vandalisme accompli, M. Liévens prit son chapeau et, sans se retourner vers son ancien ami, il sortit du salon en jurant de ne jamais remettre les pieds au Cluzeau. Il rencontra Baptiste dans l'escalier.

— Mon cocher a-t-il dételé les chevaux ? demanda-t-il.

Baptiste le regarda, ébahi.

— Il a à peu près terminé, je pense, monsieur.

— Courez lui dire de ne pas continuer, je repars pour Puyplas.

— Monsieur retourne chez lui ? Mais monsieur doit déjeuner ici ?

— Déjeuner ! Déjeuner ! Amenez ma voiture.

Et comme le domestique, stupéfait, descendait l'escalier pour accomplir l'ordre, il le suivit plus lentement, la colère rendant sa respiration haletante.

— Quelle trahison ! Comment s'est-il procuré ma fleur ? murmurait-il.

La voiture était là ; au moment d'y monter, il aperçut Henri, son favori et son filleul, accourant lui dire bonjour ; mais M. Liévens donna l'ordre de partir et les chevaux traversèrent la cour au grand trot.

Décidément, l'égoïsme du collectionneur tournait la tête du pauvre vieillard. Arrivé au Chemin de la Princesse, il appela Cécile.

— Viens, dit-il d'un ton que la jeune fille ne lui connaissait pas.

Il salua Marguerite, qui resta stupéfaite sur le bord du chemin en voyant la voiture continuer sa route sans qu'on lui ait donné aucune explication.

— Qu'y a-t-il, mon oncle ? s'écria Cécile.

— Il y a que ni toi, ni moi, nous ne remettrons désormais les pieds au Cluzeau !

— Pourquoi ? demanda la jeune fille, en examinant avec un inexprimable étonnement le visage rouge de son oncle et ses yeux bleus brillants de colère.

— Parce que le colonel s'est indignement conduit en abusant de son intimité avec nous pour se procurer la gloire de mes serres, la rose qui porte mon nom.

— Il la possède ?

— Il ne la possède plus, je l'ai détruite.

M. Liévens pencha la tête à la portière pour exposer à l'air son visage brûlant ; puis, se retournant vers sa nièce, il dit :

— Je te défends de prononcer jamais devant moi le nom de ces gens-là.

Cécile répondit simplement :

— Je ne le ferai plus.

La nièce de M. Liévens, après quelques minutes de réflexion, se dit que cette colère si inusitée chez lui ne serait pas durable. C'était impossible. Il était si bon ! Son chagrin en se voyant subitement séparée de Marguerite ne fut donc pas profond, elle était sûre que ce ne serait pas pour longtemps.

Au Cluzeau, la journée fut triste ; après avoir vu disparaître la voiture, Marguerite était venue trouver son grand-père. Celui-ci lui avait tout raconté. Au fond du cœur, il se sentait un certain remords ; toutefois, disait-il, ce n'était pas lui qui avait fait naître l'occasion, et M. Liévens était un bourru ridicule de se brouiller ainsi pour une fleur. Ce qui ne l'empêchait pas d'être comme une âme en peine, se promenant de long en large dans le salon, grognant Baptiste, si l'honnête domestique, étonné de ne pas voir son maître faire sa promenade ordinaire après le déjeuner, auquel il avait à peine touché, entr'ouvrait la porte pour demander si monsieur souffrait davantage de ses rhumatismes.

Le soir, après le dîner, Marguerite est seule dans sa chambre assombrie par le crépuscule, seule avec son petit frère dont on aperçoit la tête entre les rideaux de mousseline qui protègent son sommeil. La bonne d'Henri est allée dîner, et Marguerite, entrée doucement, soulève le rideau et contemple l'enfant qui dort à poings fermés ; elle penche la tête pour déposer un baiser sur la petite main qui retombe au bord du lit. Henri fait un léger mouvement, un soupir ; sa sœur s'attend à lui voir ouvrir les yeux. Mais il sourit, sans doute à cette caresse qui traverse son rêve, et, enfonçant son frais visage contre l'oreiller, il retrouve le calme de son som-

meil, vaguement interrompu par l'arrivée de la jeune fille.

Celle-ci alors, à travers la chambre obscure, marche vers la fenêtre, appuie son front sur la vitre et reste pensive, regardant au dehors disparaître les dernières lueurs du jour, qui font place aux rayons de la lune se levant au-dessus des bois.

Longtemps elle demeure les yeux fixés, tantôt sur la cime des chênes dont le vent remue à peine l'extrémité, tantôt sur le gazon de la cour où la lumière blanche de la lune permet presque de compter les étoiles des pâquerettes. Quelque chose pèse sur son cœur : elle pense à son grand-père et se demande ce qu'il va devenir si cette brouille est sérieuse. Mais non, elle aussi croit impossible de dénouer ainsi, pour l'orgueil d'une si petite chose qu'une fleur, une si vieille intimité.

La bonne d'Henri rentrant dans la chambre, Marguerite sort de sa rêverie et va retrouver son grand-père. Le colonel, assis près de la cheminée du salon, tisonne tristement ; sa figure est sévère, et la jeune fille, prenant une chaise basse près de lui, s'assied sans oser lui adresser la parole. Au bout d'un instant, M. de Mauleval, remettant la pincette à sa place, s'enfonce dans son fauteuil en soupirant.

— Grand-père, hasarde Marguerite, croyez-vous qu'il soit sérieusement fâché ?

— Qu'est-ce que cela me fait ? Qu'il reste chez lui ! Je me passerai de ses visites ! répond brusquement le colonel.

Aussitôt, il se repent de sa brusquerie et appuyant sa main sur la tête de la jeune fille :

— Ah ! petite, que les hommes sont fous de s'attacher à si peu de chose !

En ce moment peut-être, le pauvre colonel eût donné toutes ses collections brillantes pour une seule poignée de main de son vieil ami.

— Grand-père, dit timidement Marguerite, en prenant dans ses mains la main que le vieillard avait placée sur sa tête, si nous lui écrivions pour le prier de revenir ?

— Y penses-tu ? s'écria le colonel en tressaillant, il m'a appelé voleur !

Le souvenir de cette injure lui fit monter le rouge à la figure et éteignit l'attendrissement qu'il avait un instant éprouvé.

— Cela vaudrait un coup d'épée, si nous étions plus jeunes !

— O grand-père ! murmura Marguerite, dont le visage sérieux et régulier était levé vers lui.

— Mais nous ne le sommes plus, reprit tristement M. de Mauleval, et cette querelle ne fera qu'avancer la séparation que la mort allait bientôt mettre entre nous ! Dieu veuille seulement me laisser veiller sur ma chère petite-fille aussi longtemps que ce sera nécessaire ! ajouta-t-il doucement.

— Il vous le laissera, et bien au delà ! répondit tendrement Marguerite.

A Puyplas, il a fallu donner à M^lle^ Nathalie une explication de ce retour subit. La bonne demoiselle ouvrit des yeux étonnés quand Cécile lui raconta ce qui s'était passé au Cluzeau, elle leva les bras plusieurs fois en s'écriant :

— Quelle folie ! Quelle folie ! Pour une fleur !

Son âme n'avait jamais connu aucune passion, et sa placidité extrême n'avait été troublée, durant la longue existence de l'excellente fille, par aucun sentiment violent. Toutefois, elle garda le silence vis-à-vis de son frère, car elle lut dans les yeux bleus de M. Liévens la volonté bien arrêtée de ne se laisser toucher par aucune prière.

Jean, à son régiment, apprit la brouille des deux amis ; mais, comme Cécile et Marguerite, il se dit qu'il était impossible que cela durât.

Et cependant, les mois passaient. M. Liévens s'absorbait de plus en plus dans ses fleurs ; à moins que la goutte ne le retînt au salon, il passait ses journées dans la serre, multipliant à profusion la fameuse rose, cause de la dispute.

Mais lorsqu'il se trouvait au milieu de ses fleurs, parfois quelque chose de triste passait sur son visage. Etait-ce un regret ? Nul ne le savait, personne, pas même Cécile, n'osait l'interroger.

Quant au pauvre colonel, ne prenant plus, au contraire, aucun intérêt à ses collections, il évitait même d'en parler ; peu à peu, on le vit tomber dans une tristesse si grande que Baptiste disait :

— Je voudrais qu'il me battît ! J'aimerais mieux cela que de lui voir cet air malheureux !

IV

Il pleut à torrents ; on dirait que le ciel se fond en eau pour détremper la terre entière et la mettre en état de boue liquide ; nous sommes au mois d'octobre, le vent secoue les arbres du parc et, aidé de cette pluie diluvienne, jonche le sol des dernières feuilles des arbres. Les pelouses seules sont vertes comme au printemps, et de loin en loin, disséminés à travers le parc, des massifs de lauriers-tain, de genévriers et d'autres arbres verts jettent leur note sombre sur cette campagne dégarnie. Quelques chrysanthèmes blanches balancent au vent d'automne leurs fleurs mélancoliques, et les boules-de-neige, au feuillage rougi, voient s'envoler leur parure des derniers beaux jours. L'automne est pourtant, d'ordinaire, la belle saison du Cluzeau, bâti sur un plateau élevé, en été facilement brûlé par les rayons du soleil.

Mais, depuis un mois, il y a si peu de beaux jours que Marguerite et Henri peuvent à peine sortir dans le parc. Quant à leur grand-père, sa santé a subi un changement désastreux, et la jeune fille suit en ce moment le médecin qui vient de le visiter.

— Comment le trouvez-vous, docteur ?

— Êtes-vous bien courageuse, mademoiselle? demande le docteur, avant de répondre à cette question.

— Je le serai, dit Marguerite, dont les yeux se remplissent de larmes et qui détourne la tête pour les cacher.

— Hélas ! mademoiselle, votre grand-père a soixante-quinze ans, il est difficile de guérir à cet âge ! Et puis, il est triste, il semble préoccupé ; cette tristesse ajoute à son mal.

Marguerite soupira.

— Que faire ? dit-elle en croisant ses mains.

— Vous prolongerez ses jours si vous parvenez à lui rendre un peu de gaîté et de paix.

— J'essaierai, docteur. Que ne ferais-je pas pour grand-père!

— Essayez, mon enfant, dit le docteur, ému, en lui tendant la main, et que Dieu vous aide!

Le soir même, M. Liévens étant seul dans le salon de Puyplas, Cécile y entra, une lettre à la main.

— Mon oncle ! dit-elle, en faisant quelques pas vers la cheminée devant laquelle était le vieillard.

— Que veux-tu ?

Il releva la tête.

— Je reçois une lettre du Cluzeau, continua Cécile, prenant son courage à deux mains.

Le ton de M. Liévens changea et devint sévère :

— Je t'ai défendu de prononcer ce nom devant moi.

Il abaissa les yeux vers la flamme et se replongea dans ses réflexions.

Il fait presque nuit dans le salon, ce demi-jour donne un peu de courage à Cécile, qui s'agenouille doucement près du foyer et tournant vers son oncle son joli visage éclairé par la flamme :

— Permettez-moi de vous en parler une seule fois ! dit-elle d'un ton suppliant.

Le vieillard ne répond pas.

— Vous avez été l'ami de M. de Mauleval pendant soixante ans !

— Oui, mais il m'a trompé, et je ne le suis plus, répond-t-il froidement sans lever les yeux vers sa nièce, dans la crainte de ne pouvoir lui résister.

— Est-ce bien possible?

Il garde le silence. Cécile tente un dernier effort; elle croise ses deux petites mains sur les genoux de son oncle, et le regard fixé sur ce visage impassible :

— Cher oncle, il y a là-bas quelqu'un que vous avez aimé pendant toute votre vie, qui était pour vous un frère et qui, peut-être, va mourir bientôt.

Le vieillard lève brusquement la tête.

— Qui va mourir? répète-t-il en devenant pâle.

— Oui, celui-là n'a pu supporter la rupture de votre ancienne amitié; il est tombé dans un état de marasme qui inquiète pour sa vie.

— On te l'écrit?

— Oui.

Cécile tend la lettre à son oncle et allume une bougie sur la cheminée. M. Liévens prend le billet que Marguerite lui écrivait pour la supplier de l'aider à réconcilier son grand-père avec son ami; il le parcourt et le lui rend sans prononcer une parole; sa tête retombe sur sa main, il a le coude appuyé sur le bras du fauteuil, et Cécile, qui n'ose lui demander le résultat de ses pensées, se lève et sort doucement du salon pour aller conter sa démarche à M[lle] Nathalie.

— Laisse-le faire, dit la bonne demoiselle, je le crois aussi malheureux que le colonel, et j'espère qu'il reviendra à la raison, car cette querelle est une absurdité.

Le lendemain matin, M. de Mauleval, assis devant un feu ardent, les jambes enveloppées d'une chaude couverture, était seul; ses traits fatigués portaient l'empreinte de la mélancolie. Sa tête, renversée sur le fauteuil, se redressa subitement à l'entrée de Baptiste, portant un gros bouquet de roses. Les yeux du colonel s'ouvrirent démesurément.

— D'où viennent ces fleurs?

— Ah! mon colonel! s'écria Baptiste, dont la figure souriait de toute la largeur de sa grande bouche ouverte.

S'avançant, il mit le bouquet sous les yeux de son maître; celui-ci se prit à trembler.

— Ah! par exemple! il ne faut pas vous trouver mal pour cela! dit le pauvre valet de chambre; autrement, on ne saura plus comment vous guérir.

— Non, murmura M. de Mauleval, non, sois tranquille! Mais qui te les a données!

— Lui! Lui, mon colonel! Il vient! Le voilà!

Baptiste, qui maugréait depuis six mois contre l'orgueil et les manies ridicules de M. Liévens dont la cruauté privait son maître d'une amitié si nécessaire à celui-ci, se fût volontiers jeté au cou du propriétaire de Puyblas lorsque, se précipitant à la portière, il aida à descendre de voiture celui que dans son cœur il avait des milliers de fois traité de vieux fou!

Au moment où il annonçait son arrivée, M. Liévens ouvrit la porte, et Baptiste n'eut que le temps d'avancer un fauteuil près de son maî-

tre, auquel l'ami repentant serrait la main en se laissant tomber sur le siège.

— Ah! mon ami! murmura le colonel.

Il n'en put dire davantage, tous les deux étaient vivement émus, des larmes de joie coulaient sur leurs visages, ils se serraient les mains.

— J'ai eu tort, dit enfin M. Liévens, je viens le reconnaître.

— Non, mon ami, c'est moi qui ai eu tort, reprit humblement le colonel.

— Allons donc! C'est moi, te dis-je! Je suis une brute! un sauvage! Il faut me pardonner.

Baptiste s'était retiré dans le salon communiquant avec la chambre de son maître; il ne s'était pas éloigné, craignant que, vu son émotion, le colonel n'eût besoin de lui. Mais le bonheur ne fait pas de mal; s'il peut surprendre, il vivifie toujours.

— Mon pauvre ami, que j'ai été malheureux! dit M. de Mauleval.

— Et moi donc! Il n'y a pas de jour où pendant ces longs mois je n'aie regretté de m'être brouillé avec toi. L'orgueil était là, et je n'ai pas eu le courage de revenir plus tôt. Comme tu es changé!

— Oui, mais ta présence va me rajeunir. Tu reviendras comme autrefois, n'est-ce pas? Et il ne sera plus jamais question de fleurs entre nous.

— Si vraiment! Il en sera question. Je veux réparer cet affreux égoïsme qui nous a fait tant de mal à tous les deux! Tu puiseras dans mes serres, tu viendras à Puyplas, je te conduirai au milieu de mes collections, tu y prendras tout ce qui te plaira. Ce que j'ai de plus beau, je te le donne d'avance, et je serai heureux de t'en voir jouir.

M. Liévens parlait avec vivacité; il serrait la main de son ami en lui faisant ces offres généreuses et en regardant avec compassion la figure pâle et vieillie du colonel; celui-ci était si attendri qu'il ne pouvait parler.

— Et Mademoiselle Nathalie? Et Cécile, et Jean? demanda-t-il enfin.

— Jean est à son régiment, mais il demandera bientôt un congé pour célébrer notre réconciliation et ton rétablissement; Nathalie et Cécile sont entrées dans la chambre de Marguerite, et sont en train, sans doute, de se réjouir de la conversion de ton vieil ami.

— Tu déjeunes ici, n'est-ce pas?

— Je crois bien! Je n'ai pas eu le courage d'attendre le milieu de la journée pour venir te voir.

Le colonel sonna. Baptiste entra, tenant une corbeille dans laquelle il venait de mettre les roses de Puyplas; les regards de M. de Mauleval tombèrent sur les fleurs, il sourit.

— Tu as dévasté tes serres, car ce doivent être les dernières de cette saison.

— Je suis si repentant! Si j'avais pu ce matin, j'aurais transporté ici toute ma collection.

Après le déjeuner, auquel le colonel voulut absolument assister, malgré sa faiblesse, Mlle Nathalie étant sortie avec les deux jeunes filles et le petit Henri, les deux amis demeurèrent seuls dans le salon et essayèrent de faire quelques pas, ce qui était difficile pour le propriétaire du Cluzeau.

Passant auprès de la corbeille de roses, placée sur une table, il s'arrêta.

— Sais-tu ce que nous pourrions bien faire de ces fleurs? demanda-t-il.

— Quoi donc?

— Eh bien, le premier bouquet de fiancée de Marguerite.

M. Liévens sourit et ses yeux rayonnèrent.

— Comme Jean va être heureux! dit-il.

— Je crois, à vrai dire, que Marguerite n'y mettra pas non plus opposition.

— O mon ami, que je te remercie! Je n'aurais pas osé te le demander, de longtemps au moins.

— Pourquoi?

— Parce que... parce que tu aurais cru que ce n'était pas pour toi seul que j'étais revenu te demander pardon. Et pourtant, Dieu le sait, Jean n'eût-il jamais aimé ta petite-fille, je n'aurais pu mourir sans te revoir.

— Je le sais. Je te connais depuis trop longtemps pour douter de ton amitié; elle sera, s'il se peut, plus grande que par le passé, puisque désormais nous ferons une même famille.

Quelques mois plus tard, nous retrouvons les mêmes personnes, amies et maintenant alliées, réunies dans le Chemin de la Princesse par une brillante journée du mois d'août. M. de Mauleval, mieux portant quoique toujours faible, est venu jusque là appuyé sur Jean, devenu son petit-fils par son mariage avec Marguerite. Le jeune homme a donné sa démission, pour ne pas séparer sa femme du vieillard.

On a installé le colonel dans un fauteuil apporté pour lui sous les arbres. M. Liévens et Mlle Nathalie sont près de lui, Henri court aux alentours à travers le bois, Cécile et Marguerite vont et viennent en causant. Jean, debout contre un chêne, paraît s'entretenir sérieusement avec Henri Lanfray, qui a déjeuné au Cluzeau.

Tous les visages sont tristes, car nous sommes en 1870, et le matin, les journaux ont apporté l'annonce de la première défaite de notre armée; un poids oppresse les cœurs à la pensée de ce revers imposé à la patrie.

— As-tu signé ton engagement, Henri? demande le colonel à M. Lanfray.

— Je l'ai signé hier.

— Que dit ta mère?

— Ma mère comprend que c'est un devoir

pour tous de défendre le pays, elle n'a pas hésité à me donner son consentement.

En ce moment, Cécile et Marguerite, revenant sur leurs pas, se trouvent en face des deux jeunes gens ; la première, entendant la question et la réponse, lève les yeux vers Henri, dont la mâle et énergique expression la frappe.

Depuis quelques mois, de grands changements se sont opérés dans la toilette et l'extérieur d'Henri, sans doute par suite des avis secrets de Jean. De plus grandes et surtout de plus sérieuses améliorations se font remarquer chez Cécile, sous la douce influence de celle qui est devenue sa belle-sœur. M^lle^ Nathalie n'a plus à se plaindre des rêves et de l'imagination de la jeune fille.

— Ne trouves-tu pas qu'Henri a beaucoup gagné depuis quelque temps ? dit Marguerite à Cécile, en l'entraînant de nouveau dans leur promenade.

La jeune fille rougit, c'était ce qu'elle pensait au même instant.

— Eh bien, maintenant, te décideras-tu à l'épouser ?

— Nous verrons ! Je ne dis pas non, s'il revient de là-bas !

Henri Lanfray est revenu, et aujourd'hui les deux ménages vivent dans la plus grande intimité, entourant de soins filiaux Mlle Nathalie, encore alerte malgré son âge avancé, et M. Liévens, presque toujours retenu dans son fauteuil par la goutte. Le coucou marque d'heureuses heures pour Cécile qui ne rêve plus, elle n'en a pas le temps. Elle a trois enfants dont les rires et les cris joyeux remplissent la maison, autrefois si calme.

Le bon colonel est mort, confiant son petit-fils Henri à Jean et à sa femme qui l'élèvent comme leur fils.

LUCIE DES AGES.

FIN

APAISEMENT

Partout le regret ou l'inquiétude,
Partout le souci,
Toujours la tristesse et la solitude
Et le deuil aussi.
Où fleurit l'espoir? où verdit la palme?
Où croît le bonheur?
Où cueillir la joie? où trouver le calme!
Où poser son cœur?
— L'or, ni le savoir, le vin, ni les roses,
L'art, ni le ciel bleu
N'emplissent le cœur, et deux seules choses
L'apaisent un peu.
C'est d'abord un cœur fait pour lui, qui l'aime,
Et qu'il nomme sien,
Et puis une voix au fond de lui-même,
Qui lui dise : Bien !

H. AMIEL,
Prosateur et poète Suisse.

PENSÉES ET MAXIMES

Ce n'est pas pour paraître, mais pour être meilleurs, que nous devons régler notre extérieur. L'effort pour rassénérer sa physionomie rappelle la sérénité de l'âme ; on se dispose à l'humeur en fronçant le sourcil ; on se prépare à l'adoration en se prosternant.

(M^me^ SWETCHINE.)

DIDIER

(SUITE)

IV

M. de Monthereau à M. de Charmeilles, recteur à l'Académie de.....

Paris, Juillet 18...

Mon cher vieil ami,

J'apprends avec joie vos succès, que légitiment si bien vos talents ; vous voilà donc où vous souhaitiez d'être, remplissant les premières fonctions de l'ordre enseignant, dans ce Midi qui vous est cher et où vous retrouvez votre famille et vos amis. Pour moi, après bien des pérégrinations, je suis revenu, comme le serpent qui mord sa queue, au lieu de mes débuts, à Paris, et je passe maintenant, dans la force et la sécurité de l'âge mûr, devant ce Lycée *Saint-Louis* où j'ai vécu maître d'études, *pion*, et où j'ai beaucoup souffert de l'âge sans sans pitié. J'ai professé une petite classe à *Henri IV*, puis l'on m'a envoyé en province, de Lille à Toulouse, de Toulouse à Rouen, j'ai avancé assez rapidement, puis me voici inspecteur-général de l'Université, à Paris, connu par quelques travaux dans mon monde scientifique et littéraire. Mais cela suffit-il? Parvenu au sommet de la colline, la maturité sonne au beffroi de la vie; à cet âge, il faut du repos, de la dignité, il faut le mariage avec son affection sérieuse et sa sécurité. Je ne connais que Cousin qui ait pu s'en passer, et arriver aux sommets, aux grandes dignités, sans ce repos et cet appui.

Je pensai donc à me marier, idée vague d'abord, qui s'affermit par l'étude de la vie de Paris et de la petite figure qu'y joue un célibataire sans entours et sans fortune ; je fis des visites, j'acceptai quelques invitations et j'eus l'occasion de voir tout un bataillon de filles à marier, jolies, laides, insignifiantes, spirituelles, brunes, blondes, tous les goûts y auraient trouvé satisfaction, sauf le mien. Elles me semblaient, la plupart, légères, frivoles, et à cause de ces goûts même, fort éprises des *biens de fortune*, comme disaient nos ancêtres. Or, je n'étais pas assez jeune pour leur plaire, pas assez riche pour les acheter; je renonçai donc à chercher parmi elles. Par hasard, dans une visite, je rencontrai enfin la seule femme qui m'ait fait souhaiter une union avec elle, et c'est celle qui est ma femme aujourd'hui.

M^me^ Jonquières était veuve, elle avait un fils âgé de près de quinze ans, son âge était bien assorti avec le mien ; elle est très jolie encore, elle a l'habitude du monde, elle sait attirer et retenir dans son salon les gens distingués; elle n'est pas dévote, elle m'offrait à la fois tout ce qui pouvait être utile à ma carrière et agréable à mes yeux et à mon cœur. J'eus le bonheur de lui plaire, et nous sommes mariés depuis quatre mois; j'aime à croire que ma femme ne s'en repent pas; pour moi, je me déclare aussi heureux que possible. Je connais toute la douceur de l'affection, du repos, d'une vie honorée, celle du bien-être même, auquel on n'est pas indifférent à mon âge, surtout lorsque ce charme intérieur est organisé, dirigé par une main aimée. Une seule ombre dans le tableau de notre joie domestique, mon beau-fils ! Je n'ai, je vous le jure, aucune antipathie contre lui : par vocation, j'aime la jeunesse, mais il ne me rend pas ce sentiment ; je soupçonne qu'il me déteste, qu'il est jaloux de la tendresse de sa mère pour moi, et que c'est en frémissant de colère qu'il me voit occuper la place de son père. Que faire à cela ? Supporter avec philosophie l'humeur et les boutades de ce jeune homme, et soutenir le caractère de sa mère, très faible à son endroit. Il a quinze ans, une intelligence ordinaire, suffisante pour profiter de l'instruction qu'il reçoit dans son collège, mais il joint la plus profonde paresse à certains dons naturels. C'est ce que nous appelions dans les classes un *cancre*, et, si je n'y mets bon ordre, il augmentera la nombreuse tribu des incapables, des *fruits secs*, qui peuplent les cafés et les boulevards. Sa pauvre maman l'a affreusement gâté : ah! il n'a pas mangé de vache enragée, ce cher Didier! Figurez-vous qu'il a un cheval, un ou deux vélocipèdes, que déjà il dispose d'un fumoir fort bien arrangé par les soins de sa mère, et qu'il a à sa disposition plus d'argent que je n'en avais à vingt-cinq ans pour vivre toute une année.

Vous jugez de la belle éducation qui se fait dans ces conditions! Aussi, en excitant ce jeune homme au travail, en le tirant de la torpeur et

de la paresse où il est plongé, en le poussant vers un but élevé, croirai-je rendre à la mère le plus signalé service. Le comprendra-t-elle? je n'en sais rien; mais ce qu'elle ne comprendra pas en ce moment, elle le verra clair plus tard, quand son fils sera un homme, un membre utile de la société, et qu'elle pourra se dire que ce bien s'est opéré grâce à une sévérité nécessaire. Je vois là un devoir positif et je ne l'éviterai pas.

Vous voilà au courant de ma position, mon cher vieil ami. A votre tour, écrivez-moi longuement, dites-moi où vous en êtes, et quand vous viendrez à Paris, souvenez-vous que nous avons comme en province, une *chambre d'ami*, que nous serons heureux de voir occupée par vous. Je parle au nom de ma femme. Adieu, cher, je vous serre la main.

Votre dévoué,

H. DE MONTHEREAU.

V

Connais-toi toi-même! La fameuse inscription de Delphes était certainement très familière à M. de Monthereau, mais il n'avait pas, semble-t-il, beaucoup approfondi cette belle sentence. Il ne se connaissait pas et il ne se rendait pas justice en se figurant que, dans sa rigueur, sa sévérité professorale envers son beau-fils, il n'y avait nulle animosité personnelle. Il aimait sincèrement les belles-lettres, il aurait voulu étendre à tous les bienfaits de l'éducation, brillante et solide, utile et pratique, selon les conditions diverses, mais ces théories, excellent fond pour un discours en une distribution de prix, ne brûlaient pas en son âme d'un feu si violent qu'en leur honneur il eût poursuivi, tourmenté un enfant, un élève dont l'humeur et la personne lui eussent été sympathiques. Mais Didier inspirait à son beau-père une jalousie inavouée qui ne laissait place ni à la sympathie, ni à cette pitié qu'un enfant orphelin inspire toujours. Clary avait passionnément aimé son fils, son baby, comme elle le nommait encore, quoiqu'il la dépassât de la tête, et quelqu'empire qu'une seconde union conjugale exerçât sur son cœur, il y restait encore bien des faiblesses et des tendresses pour l'enfant unique, dont la naissance l'avait enorgueillie et qui l'avait consolée pendant son précoce veuvage. Elle n'aimait pas qu'on le poussât vers ses études; les remontrances fréquentes, les grands et les gros mots de son mari, ses adjurations pédantesques lui faisaient peine, et au début de son nouveau mariage, elle supplia fort qu'on épargnât un enfant qui, enfin, n'avait pas besoin d'être *fort en thème* pour avoir une position dans le monde. L'expression blessa M. de Monthereau, lui, qui, pour arriver, avait eu grand besoin de la force que la science lui avait donnée; il vit là une insulte cachée, une comparaison odieuse qui l'attrista et l'offensa, et, pardonnant à sa femme qu'il aimait, il n'en conçut que plus d'aigreur contre Didier. Celui-ci le lui rendait bien et répondait à ses objurgations par des brusqueries impertinentes. En vain sa mère le suppliait de se modérer et de la ménager elle-même; ni l'époux ni le fils ne voulaient l'entendre, ses prières irritaient la jalousie qu'ils éprouvaient l'un contre l'autre : le mari craignait le souvenir du passé qui revenait par le regard de l'enfant, et l'enfant abhorrait celui qui remplaçait son père dans la demeure et dans l'âme de sa mère.

Le mois d'août de cette première année de mariage arriva, et avec le mois des moissons, la moisson des lauriers universitaires: Didier, très faible dans les compositions de tout ordre, ne fut pas nommé, et il s'en revint de la distribution de prix fort paisible, en fumant une cigarette.

— Rien? dit sa mère.

— Non, bien entendu : Max a eu tous les honneurs du triomphe, neuf, dix prix. Avec ses couronnes de papier et ses gros livres, il avait l'air d'un vrai jobard.

— Nous serions heureux, votre mère et moi, que vous lui ressembliez, dit M. de Monthereau; je ne connais rien d'aussi jobard, comme vous dites, que la crasse ignorance où vous végétez. Mais j'y mettrai bon ordre l'an prochain.

— Quant à cela, nous verrons!

Une visite interrompit fort à propos ce menaçant dialogue. Le lendemain, ils partirent tous les trois pour Dieppe où Clary avait coutume d'aller chaque été. Elle y reprit ses habitudes mondaines en retrouvant ses amies des années précédentes, et ses jours se passèrent sur la plage et au Casino, elle faisait de jolies toilettes et analysait les toilettes d'autrui; son mari essaya de la suivre dans cette vie agitée et monotone à la fois, mais un profond ennui le gagna bientôt; il se réfugia dans le salon de lecture, il se donna des indigestions de journaux, tout en maudissant les coutumes, la paresse des villes d'eaux, et la frivolité des femmes. Didier avait aussi retrouvé ses amis, et avec eux, il nageait, il canotait, il montait à cheval et perdait son temps le plus insoucieusement du monde.

— Je le laisse perdre son temps, disait M. de Monthereau à Clary, puisque vous croyez que cette oisiveté en plein air est indispensable à sa santé, mais nous nous retrouverons!

Didier entrait en rhétorique, ou, pour parler plus juste, il la redoublait, car cette haute classe, celle qui initie aux plus nobles études, avait laissé très peu de traces dans son intelligence. M. de Monthereau le pourvut, dès le premier jour, d'un répétiteur ; c'était là une excellente précaution, et le jeune homme aurait été sage d'en profiter; mais la pensée et le choix du professeur venant de son beau-père, il se raidit, et, dès le premier jour, le pauvre aspirant à l'agrégation, attaché à l'ingrat service de sa culture intellectuelle, s'en alla fort mécontent, Mais il fallait vivre, il revint. Didier le saluait à peine, ne le regardait guère, ne l'écoutait point ; quand il expliquait la leçon, ses yeux vagues erraient dans les coins de la chambre, il jouait nonchalamment avec un couteau à papier, et, le troisième jour, quand le répétiteur lui demanda sa version, il lui remit entre les mains un beau papier sur lequel il avait dessiné des soldats à cheval, dans toutes les allures possibles, au pas, au trot, au galop, cavaliers et coursiers pourvus de tournures comiques.

— Vous dessinez bien, dit le jeune homme en pliant le papier, mais ce n'est pas pour vous faire dessiner que je suis ici, et si vous ne voulez pas m'entendre, je serai forcé de me plaindre à monsieur votre père.

— Il n'est pas mon père !

— Il me semble qu'il en a les droits.

— Lui ! allons donc ! Il est le second mari de ma mère, voilà tout.

— En tous cas, monsieur Didier, ce serait un titre à votre respect. Mais je ne veux pas discuter avec vous, permettez-moi seulement de vous dire que vous méprisez les bienfaits du ciel ; vous pouvez vous instruire, toutes les facilités vous sont accordées ; vous avez les maîtres, les répétiteurs, toute espèce de livres ; vous ne voyez que des gens instruits et capables de vous aider, et vous ne voulez pas ! Vous préférez l'ignorance et la paresse de l'esprit, vous voulez rester au niveau des pauvres garçons qui ne savent que lire, écrire et les quatre règles.

— C'est bien assez ! répondit Didier en grommelant.

— Mais, monsieur, parmi ces pauvres garçons, qui deviendront des ouvriers, des palefreniers, des domestiques, combien envient votre sort, combien voudraient être à votre place ! J'en ai connus... J'en ai connu un... il était l'enfant d'un très pauvre cordonnier en vieux ; le père et le fils avaient de l'ambition, bien innocente... le pauvre petit voulait devenir chirurgien... il avait vu un chirurgien célèbre à l'hôpital où mourait sa pauvre maman. Le père accédait... Au prix de tous les sacrifices et de toutes les privations, il fit faire les études nécessaires à Valentin... il réussit et passa des examens heureux... mais le bon père mourut quelque temps après...

— Et Valentin ? demanda Didier, soudain intéressé.

— Valentin continue, il travaille, il fait des copies et donne des leçons, et il suit les cours de l'Ecole de médecine où il a passé un premier examen... il arrivera peut-être... mais son père ne verra pas la Terre-Promise...

Didier s'était levé ; il regardait attentivement le jeune homme qui semblait ému, et il lui dit enfin, en lui pressant la main :

— C'est vous qui êtes Valentin !

Le répétiteur inclina la tête :

— Vous êtes très courageux, continua Didier, et vous vous donnez bien de la peine pour arriver. J'espère que vous y viendrez. Moi, voyez-vous, je n'ai pas de goût pour ces études ; je les aurais continuées avec courage si mon père avait vécu, maintenant je n'en ai plus envie.

— Il y aurait beaucoup à répondre; je trouve que vous avez tort, et j'ajoute que si vous ne voulez pas du tout travailler avec moi, si vous faites des bonshommes au lieu de traduire Virgile, je serai forcé de vous quitter ; je ne veux pas voler l'argent de vos parents.

Didier baissa la tête : une leçon de moins tous les jours devait compter dans le chétif budget de Valentin.

— Non, dit-il, venez, je travaillerai assez avec vous pour justifier votre présence. Venez !

— Ah ! monsieur, dit Valentin, que vous pourriez faire de grandes choses, si vous vouliez ! Vous êtes bon !

Didier tint parole, ou, pour parler plus juste, il s'efforça de tenir parole, il travailla assez pour justifier la présence de son répétiteur ; mais déjà son esprit, comme un instrument dont on n'a pas usé, s'était rouillé dans l'inaction, et les profondes lacunes laissées dans ses premières études ne lui permirent pas de suivre l'enseignement du collège et du répétiteur. Il n'y trouvait aucun charme, car son intelligence n'était pas ouverte aux beautés immortelles de la poésie antique, aux séductions profondes de l'histoire : il se rejeta vers les sciences exactes qui rentraient dans le programme secret qu'il se traçait de sa vie future, et le pauvre Valentin, fort en calculs, en algèbre, en géométrie, aussi mathématicien que lettré, l'aida de tout son pouvoir. Mais on attendait mieux de tous deux.

M. de Monthereau avait de fréquents rapports avec tout ce qui enseignait à Paris, et il s'informait de mois en mois de la situation intellectuelle de son beau-fils. Sa femme s'en préoccupait ; elle eût préféré plus d'indifférence, car sa nature douce ne cherchait pas la lutte, elle se sentait faible pour défendre Didier contre

l'autorité de son beau-père et impuissante à réprimer les révoltes du jeune homme contre une tutelle qu'il n'avait pas acceptée.

Au milieu de son bonheur conjugal, de ses fêtes mondaines, ces pensées la suivaient souvent; elle en était assiégée. Une après-dînée, pendant qu'elle attendait le dîner, dans son petit salon faiblement éclairé, — son fils allait rentrer, son mari également, ils dîneraient en trio, ce qui n'était pas toujours agréable — elle soupirait, en se disant :

— S'ils voulaient tous deux pourtant! tout irait bien; un peu de douceur de la part d'Henri, plus de soumission de Didier, mais...

M. de Monthereau entra au même instant, il serra la main de sa femme et s'assit près du feu. Elle vit avec déplaisir sa physionomie assombrie, et elle lui dit avec beaucoup de douceur :

— Vous n'êtes pas souffrant? Vous avez l'air triste.

— Je viens de voir le professeur, et, j'en suis bien fâché, ma chère, je ne reçois sur Didier que les plus mauvais renseignements. Il ne fait absolument rien, ses versions ne seraient pas signées par un enfant de dix ans, il est au dernier rang de sa classe, et, le pis de tout, c'est que cela lui est bien égal.

— Un peu de patience, mon cher Henri; je lui parlerai.

— Ah! il vous écoute fort! C'est bien l'esprit le plus obtus et le plus indocile en même temps !

— Je ne le croyais pas si mal doué que cela.

— S'il est bien doué, qu'il le prouve !

— Mais avec l'aide de ce jeune répétiteur?...

— Parlons-en! Je viens de donner son congé au répétiteur, il n'a servi à rien...

— Mon Dieu! ce pauvre Didier y semblait attaché.

— C'était un complaisant, rien de plus.

— Cher Henri, n'êtes-vous pas un peu prévenu, un peu sévère?...

— Ma chère Clary, en vous épousant, j'ai accepté un grand devoir, l'éducation de votre fils qui devenait le mien; je prétends m'en acquitter; je ne le pourrai qu'à la condition que vous me laisserez ma liberté d'action. Vous êtes très faible envers Didier... Vous le voyez trop en beau...

Clary ne répondit pas, elle savait que sa défense et ses objections ne convaincraient pas son mari; on vint d'ailleurs annoncer le dîner.

— Et monsieur Didier? dit-elle au valet de chambre.

— Il est dans la salle à manger, madame.

Didier se promenait en long et en large, et il vint vers son beau-père :

— Est-il vrai, monsieur, dit-il, que vous ayez congédié M. Valentin? Je viens de le rencontrer et il m'a dit que vous l'aviez prié de cesser ses visites.

— Elles ne vous servaient à rien.

— Je tenais extrêmement à mon répétiteur, vous auriez pu m'avertir, me consulter...

— On ne consulte pas les écoliers. Brisons là, dînons; vous faites attendre votre mère.

Jamais dîner ne fut plus silencieux. M. de de Monthereau mangeait à peine, Didier engloutissait les morceaux, Clary jetait quelques paroles vides qui auraient voulu être conciliantes, et que son mari ni son fils ne relevaient. Après la fin de ce repas lugubre, on revint au petit salon, M. de Monthereau dit à son beau-fils :

— A huit heures, vous remonterez chez vous et vous préparerez vos devoirs pour demain; je vérifierai votre travail. Ah! et à propos, je vous avertis que j'ai donné ordre de vendre votre cheval.

Didier se leva d'un bond, le visage empourpré, et d'une voix tremblante il s'écria :

— Vous n'oserez pas faire cela!

— Je n'oserai pas? J'ose toujours ce qui est de mon devoir.

— Vous n'en avez pas le droit!

— J'ai sur vous les droits d'un second père, puisque je suis le mari de votre mère; j'ai le devoir de surveiller votre éducation et de retrancher les divertissements qui vous éloignent du travail.

— Ma mère! vous permettrez cela?

Clary leva un regard triste et contrarié, d'abord sur son mari, puis sur Didier, et elle lui dit :

— C'est pour ton bien, cher enfant; il faut enfin que tu travailles, que tu complètes ton éducation.

— Compléter! s'écria M. de Monthereau avec dédain, elle n'est même pas commencée!

— Mon enfant, et Clary essaya de saisir la main de son fils qui la retira soudain, soumets-toi! écoute ton père, qui s'entend en éducation... tu le remercieras un jour. Satisfais-le et je te promets, pour les vacances, un autre cheval que tu choisiras toi-même...

— Vous n'oseriez pas! lui dit Didier avec colère. Vous êtes sous le joug!

Il sortit et la porte frémit sous sa main robuste.

— Laissez-le, chère amie, dit M. de Monthereau en retenant sa femme qui voulait s'élancer sur les pas de son fils, il a besoin d'être seul et de se calmer.

Elle se rassit, plus troublée qu'elle n'osait le dire, car elle avait appris à craindre de la part de son mari, non des brutalités, mais les railleries hautaines d'un homme qui se croit fort supérieur au reste de l'humanité. Elle resta calme en apparence, attentive à un petit travail de crochet, et elle attendit le moment où M. de

Monthereau se retirait dans son cabinet, à dix heures. La pendule sonna, il embrassa sa femme et sortit. Elle courut aussitôt vers une autre porte et monta rapidement le petit escalier qui menait chez Didier.

Il était assis devant sa table de travail, les livres fermés, les cahiers rangés, les compas et les règles dans leur boîte; sa tête entre ses mains, il rêvait... il pleurait peut-être. Au léger bruit des pas de sa mère, il leva la tête sans rien dire.

— Mon enfant, lui dit-elle en s'asseyant près de lui, je t'en conjure, sois plus docile, tu me rends bien malheureuse, je t'assure.

— Eh! maman, M. de Monthereau est là, cela vous suffit.

— Tu es méchant, Didier.

— Je le deviens, c'est vrai : je souffre !

— Que veux-tu que je fasse pour toi ? dis. Je ne puis m'opposer à ce qu'on te fasse travailler, à ce qu'on veuille que tu sois au niveau des jeunes gens de ton âge et de ta condition, mais si quelque chose peut t'encourager, confie-le moi.

— Vous le ferez ?

— Oui.

— Eh bien ! maman, donnez-moi trois cents francs.

— Mon Dieu ! pourquoi faire ? Tu veux acheter...

— Je ne veux rien acheter du tout, je veux donner cela à M. Valentin qui a besoin d'argent pour ses études, et qui perd, par ma faute et par celle de M. de Monthereau, ce qu'il gagnait ici. Donnez-les moi, maman.

Elle parut embarrassée.

— Je ne puis pas, dit-elle ; je rends compte de mes dépenses à M. de Monthereau, et il n'approuverait pas celle-ci.

— Ah ! répondit Didier avec amertume, tu n'es plus même maîtresse de ta fortune ! Ce n'est pas mon père qui...

— Chut ! ne parlons pas de ton père, je respecte son souvenir, ne le mêlons pas à nos dissentiments.

— Vous ne pouvez pas me donner cet argent ?

— Non, il me blâmerait...

— *Il*, c'est tout, n'est-ce pas ? Soit, ma mère, je m'en passerai. Bonsoir.

— Mon enfant ! écoute-moi ! ne sois pas rebelle, tu fais ton malheur et le nôtre.

— Je n'aime pas les études classiques, je ne puis m'y faire, et mon père, s'il vivait, ne me contraindrait pas. Je ferai autre chose, et vous ne serez pas malheureuse : vous avez mis votre bonheur ailleurs.

Elle se retira, triste à mourir, sentant son cœur broyé entre les deux humeurs difficiles de l'époux et du fils, et souffrant d'autant plus qu'elle les aimait davantage. Un vague espoir, comme une étoile dans l'obscurité, brillait à ses yeux ; mais un second enfant lui donnerait-il plus de joie, et trouverait-elle, auprès de ce berceau entrevu, le calme qui la fuyait et les espérances charmantes qu'elle avait connues dix-huit ans auparavant ?...

Didier, lui, avant de se coucher, écrivait à Valentin une lettre désespérée : « Je suis votre » ami, disait-il, je le serai toujours; tyrannisé » comme je le suis, je ne puis vous montrer, » comme je le voudrais, ce que je ressens pour » vous; mais comptez sur moi : nous nous » retrouverons ; vous arriverez à votre but ; » moi, je n'en ai pas d'autre que d'être libre, » affranchi de la tutelle de mon beau-père, » aussi dur que pédant. On dit *marâtre*, pour- » quoi ne dit-on pas *parâtre* ? Adieu, à tou- » jours, mon cher ami.

» DIDIER. »

VI

A l'obstination naturelle de son caractère, M. de Monthereau joignait la vanité de ces hommes de collège, qui, instruits, capables, éclairés, n'ignorant rien, se croient impeccables et infaillibles. Il voulait triompher de la résistance de Didier; sa gloire personnelle y semblait intéressée. Il employa les moyens violents : le jeune homme devint interne ; jusqu'alors il avait seulement suivi les cours ; il fut privé de la liberté, de la vie de famille, des relations familières avec quelques amis et quelques parents, et il sentit toutes les rigueurs de cette *geôle de jeunesse captive*, nom que Montaigne décernait aux internats de son époque. Quoi de plus triste, en effet, que les collèges de Paris ? Et comme, en voyant les murs croulants du vieil Henri IV, les cours sombres de Saint-Louis, la noire enceinte de Louis-le-Grand, l'immense dédale de Condorcet, les murailles blanches et tristes de l'Ecole Monge, et cent autres Écoles étriquées, étouffées, sans air et sans lumière, on se souvient de ces beaux collèges anglais, d'Eton et de ses chênes, de Harrow sur la colline, de l'école des Benédictins, d'où l'on voit les monts Grampians, de cette belle île de Jersey, que la mer et les ombrages rendent si attrayante ! Didier ressentit au plus profond de son âme les ennuis de cette captivité ; il s'attrista, s'aigrit et ne céda point. Il montrait à ses maîtres la plus profonde indifférence, à M. de Monthereau une froideur qui allait jusqu'à l'aversion, à sa mère une affection jalouse et pleine de reproches. Le chagrin bronzait son caractère, et rien, ni les moqueries de ses camarades, ni les représenta-

tions paternelles du chef de la maison, ni les prières de sa mère, rien ne le fit céder.

— On vous matera! lui disait son beau-père; je vous placerai l'an prochain dans un établissement *ad hoc*; vous y préparerez votre examen, ou vous direz pourquoi.

— Je n'ai pas peur; je ne veux pas faire d'études classiques, et toutes les boîtes de Paris ne m'y forceront pas.

— Vous déshonorez votre famille!

— Je ne le pense pas.

Vers le milieu de l'année scolaire, Mme de Monthereau donna le jour à une petite fille, et Didier fut invité au dîner de baptême. Il embrassa tendrement sa mère, il embrassa la belle petite Madeleine dans son berceau, et il dit, avec une douceur qui lui était devenue fort étrangère :

— Maman, je désire qu'elle vive et qu'elle te rende bien heureuse.

Après le dîner, on le reconduisit au collège; il y rentra le cœur serré; il ignorait que sa pauvre mère avait supplié M. de Monthereau de le garder à la maison.

— Non, ma chère, il vous fatiguerait; vous êtes trop bonne mille fois, vous le soigneriez, le dorloteriez... la petite fille vous suffira, elle remplira vos journées.

— Henri, qu'elle soit comme un ange de paix!

— Non, chère Clary, mon parti est bien arrêté. Didier reviendra avec nous après les examens, favorables, bien entendu!

La pauvre femme pleura un peu, mais la vue de Madeleine la calma : Madeleine était l'avenir; Didier, avec ses rébellions et ses humeurs noires, s'enfonçait déjà dans la nuit du passé.

Didier voyait couler sans trop de souci les semaines et les mois; son plan était arrêté, et vers le mois de mai, il écrivit la lettre suivante :

A Monsieur Audemer, propriétaire,
à XX... (Ain).

« MONSIEUR ET CHER TUTEUR,

» Vous étiez l'ami de mon père et vous êtes » mon tuteur; je voudrais vous connaître da- » vantage, mais il suffit que mon père vous ait » estimé et aimé pour que j'aie en vous la plus » grande confiance : je viens vous en donner » une preuve. J'ai dix-huit ans, je touche à la » fin de ce qu'on nomme les études, mais je n'ai » jamais étudié, ni voulu étudier, et je sais d'a- » vance ce que me réserveraient les examens » si on m'y traînait. J'ai une horreur invin- » cible pour ce qu'on enseigne au lycée; je n'y » ai rien appris, sauf un peu de géométrie et de » dessin; mon beau-père a voulu forcer ma » volonté : il m'a interné; il m'a privé de ma » liberté, de mes plaisirs, qui ne le gênaient en » rien; il veut m'enfermer dans une de ces » maisons où l'on fabrique des bacheliers à la » grosse. Ma mère, qui m'aimait tant jadis, lui » obéit en tout et ne prend pas ma défense; je » me défendrai donc moi-même. J'ai dix-huit » ans dans deux jours et je vous demande la » permission de m'engager; j'y ai réfléchi de- » puis longtemps; je ne veux pas des carrières » civiles, je ne serai ni médecin, ni avocat, ni » notaire; je n'ai pas de goût ni d'aptitude » pour le commerce; l'état militaire seul me » plaît et je désire entrer dans les rangs le » plus tôt possible. Ma mère sera soulagée par » mon absence, je n'aurai plus de difficultés » avec M. de Monthereau, je ferai de mon » mieux afin d'arriver à l'épaulette. Je prévois » vos objections, mais, mon cher tuteur, elles » échoueront contre ma volonté, et je vous de- » mande comme une grâce de me permettre de » disposer de moi-même et de sortir d'une si- » tuation pénible à tous égards et qui ne peut » me mener à rien de bon.

» J'attends votre réponse et je vous offre tous » mes sentiments de respect et d'affection.

» Votre pupille,
» Didier JONQUIÈRES ».

M. Audemer se trouvait dans son beau jardin, tout embaumé du parfum des fruits et des fleurs, lorsque lui arriva cette lettre. Il s'assit sur un banc rustique, dans un coin abrité du soleil, et la lut lentement, puis il la relut et il appela à haute voix :

— Ma femme! Charlotte!

Une femme en cheveux blancs accourut aussitôt; elle tenait à la main un panier plein de pêches éblouissantes,

— Lis cela, Charlotte! dit-il.

Elle s'assit près de lui et lut. Quoique époux, ils formaient un couple fraternel; ils se ressemblaient de traits, comme il arrive à ceux qui, longtemps, ont vécu deux à deux, vieilli face à face, et, de même que de figures, ils se ressemblaient par les goûts, les tendances et le caractère.

M. Audemer avait gagné à Paris, comme avoué, une belle fortune, et il avait toujours eu le désir de se reposer au pays natal; sa femme pensait comme lui et ils avaient eu le bonheur, ensemble, de réaliser leur rêve; ils vivaient dans une délicieuse propriété, près de Bourg, à Bellegarde, où le Rhône se perd; ils écrivaient à leurs enfants mariés, ils s'occupaient de leur jardin. Mme Audemer visitait les malades et les pauvres, et son mari mettait au rang de ses

devoirs l'administration de la fortune de Didier, dont le père avait été son ami intime, son meilleur ami.

— Eh bien! Charlotte, que dis-tu de cette lettre?

— C'est bien malheureux que ce cher enfant ait cette idée! Que faire? lui écrire pour le dissuader?

— Non, je vais aller à Paris! Une lettre ne suffirait pas.

— Oui, mon ami, tu as raison, et j'irai avec toi. Tu sais? nous sommes inséparables?

— Oui, chère femme, viens! nous verrons ce pauvre enfant. C'est ce second mariage qui a fait tout le mal.

— Sa mère l'aime cependant. Quand partons-nous?

— Par le train du soir; arrange notre petit bagage, et n'oublions pas une visite à Vilmorin, puisque nous allons à Paris. Il y a dans son dernier catalogue des fleurs que je veux avoir.

Les deux époux arrivèrent le lendemain à Paris et se logèrent Hôtel de Hollande, rue de la Paix. Après la nuit passée, Mme Audemer alla à la messe, et elle commença aussitôt les courses et les emplettes qui devaient rendre la jolie maison de campagne plus agréable encore à son possesseur. Son mari avait pris rendez-vous avec elle pour le déjeuner à l'hôtel même; il arriva de bonne heure au collège; il demanda Didier.

— Quelle bonté, mon cher tuteur! s'écria le jeune homme en serrant dans ses bras son vieil ami. Quoi! vous avez fait pour moi ce long voyage?

— Et ma femme est venue aussi: nous venons te chapitrer, mon fils, et te détourner, s'il se peut, d'une résolution prise, sans doute, dans un moment de contrariété.

— Non, monsieur, répondit Didier avec calme, j'ai mûri ma résolution, j'y ai pensé jour et nuit, et je vous assure que c'est bien ce qu'il y a de mieux à faire.

— Je ne le pense pas: tu seras malheureux! C'est une dure vie. Les chefs ne sont pas aimables, les camarades ne sont pas polis, la table n'est pas bonne, la chambrée est une horreur, et on aliène pour des années toute indépendance.

— Mon bon tuteur, j'ai réfléchi à tout cela, et je me sens le courage d'affronter ces misères. J'ai, je vous l'assure, une certaine dose de patience. J'aurai le but devant les yeux: je veux être officier!

— Mais, mon enfant, tu pourrais encore travailler pour Saint-Cyr.

— Non, monsieur, plus d'écoles, s'il vous plaît! J'espère pouvoir montrer quelques qualités militaires et arriver par elles à l'épaulette. Serai-je le seul officier sorti du rang? Combien de généraux, de maréchaux ont porté le fusil!

— Mais rien ne t'oblige à prendre un état: tu peux vivre libre.

— Non, monsieur, je ne veux pas d'une vie inutile qui me ferait faire bien des sottises.

— Et ta mère, sait-elle ton projet?

Il soupira et dit:

— Non, je n'ai rien dit à ma mère, parce que j'ai voulu éviter les duretés que son mari m'aurait dites à propos de mon projet et qui lui auraient fait de la peine.

— Vous êtes mal ensemble?

— Oui. En me faisant soldat, j'éviterai de les voir et de vivre avec eux. Il m'en coûte; j'aime ma mère, mais je ne supporte pas mon beau-père, et l'antipathie que nous éprouvons l'un pour l'autre la ferait cruellement souffrir. Je ne la froisserai plus; elle pourra aimer tout à son aise son mari et sa petite fille.

— Mon enfant, ne vaudrait-il pas mieux s'entendre?

— Plus tard peut-être; quand je serai un homme, M. de Monthereau mettra de l'eau dans son vin.

— Et toi aussi, Didier: la vie assagit.

La discussion dura longtemps. M. Audemer parlait comme un sage éclairé par l'expérience, mais Didier plaida sa cause, sut se défendre, et si bien, qu'il vint à bout de convaincre son tuteur. Il fut résolu qu'un conseil de famille serait rassemblé chez le notaire, successeur de M. Jonquières, et il fut décidé que, le soir même, Didier instruirait sa mère de sa résolution.

Elle pleura, elle embrassa son fils, mais elle ne le dissuada point, et cette détermination, qu'elle ne prévoyait pas, la soulagea peut-être d'un grand souci. Didier lui dit:

— Où est Madeleine, maman?

— Tu veux la voir?

— Oui, je vous en prie.

On apporta Madeleine, fort belle dans sa petite robe de cachemire blanc brodé et avec ses petits cheveux bruns frisés. Son frère la regarda, l'embrassa, et tirant une boîte de sa poche:

— Voici pour Madeleine, dit-il.

La boîte renfermait un collier et un hochet de corail rose.

— Tu fais des folies pour elle, dit Mme de Monthereau avec un faible sourire.

— Maman, dis-lui parfois qu'elle a un frère. Adieu, Madeleine, adieu, maman.

Le conseil de famille assemblé opina dans le même sens que le tuteur; il n'y avait pas de formalités légales à remplir, et les fuchsias roses et blancs du jardin de Bellegarde n'étaient pas défleuris que déjà Didier était engagé pour cinq ans dans un régiment de ligne, dont le

dépôt était à Tours. Il dîna une dernière fois avec M. et Mme Audemer qui s'attendrissaient en le regardant ; son tuteur lui dit :

— Nous avons réglé, ton conseil de famille et moi, qu'il te serait alloué, jusqu'à ta majorité, une somme de dix mille francs par an pour tes dépenses, et voici, cher Didier, le premier trimestre...

Didier regarda l'argent, prit un billet de mille francs et cinq louis, et dit, en serrant la main de son tuteur :

— Il ne me faut pas plus : j'ai besoin de ces mille francs pour un usage que vous ne désapprouveriez pas ; je garde cent francs pour moi, et lorsque j'aurai besoin d'argent, je vous en demanderai, mon cher tuteur. Je ne veux pas arriver au régiment cousu d'argent... je pourrais être tenté de faire la *noce*, comme disent mes camarades...

— Vous avez bien raison, mon cher ami, dit avec chaleur Mme Audemer ; je vous en loue de toute mon âme.

Il lui baisa la main et causa encore longtemps avec ses vieux amis ; M. Audemer lui dit qu'il connaissait le colonel du régiment où Didier venait de s'engager et qu'il lui écrirait.

— Ne demandez pas de faveur pour moi, je veux faire mon devoir.

Quand il fut seul, il mit le billet dans une enveloppe, écrivit sur l'adresse le nom de M. Valentin Bellet, étudiant en médecine, île Saint-Louis, rue des Deux-Ponts, et y joignit ces mots :

« Ceci vous est offert par un ami. Quand » vous serez devenu un chirurgien célèbre, » rendez-le à quelque brave étudiant. »

Avant de quitter Paris, Didier alla revoir sa mère. Il portait déjà le képi avec le numéro de son régiment, la petite veste, le pantalon de treillis, les cheveux coupés selon l'ordonnance. Clary le regarda, soupira, et l'embrassa longuement.

A la fin de la courte visite, M. de Monthereau entra, salua son beau-fils et lui dit :

— Vous voilà donc troupier ? C'est ce que vous pouviez faire de mieux ! Bonne chance !

Didier embrassa encore sa mère : elle voulait le retenir ; il dit :

— Il faut être à l'heure, pour l'appel. Adieu, maman !

— Ne pleurez donc pas, ma chère, dit son mari lorsque la porte se fut refermée : que voulez-vous que fasse de mieux un incapable, un paresseux, un cancre ? C'est son tuteur sans doute qui lui a donné cette bonne idée ?

— Je ne le pense pas ! Mon pauvre Didier !

M. Bourdon.

(*La suite au prochain numéro.*)

Egmont, drame lyrique en 4 actes. — *Patrie !* grand opéra en cinq actes.

A part l'ouverture et les entr'actes composés par Beethoven pour l'*Egmont* de Goëthe, on n'avait pas encore songé à tirer de l'œuvre du dramaturge allemand un libretto d'opéra.

MM. Wolff et Millaud y ont très heureusement réussi, en éliminant les discours philosophiques, les discussions politiques qui ne pouvaient que créer des longueurs et refroidir l'intérêt.

Ils ont pensé justement que l'amour de Claire et d'Egmont devait devenir un des points lumineux du drame, autant pour faciliter l'inspiration du musicien que pour répandre sur l'ensemble de l'œuvre la somme indispensable de poésie et de passion.

Aussi, tous les personnages qui se meuvent autour des deux héros ne sont-ils que légère-

ment esquissés, sauf celui du père de Claire cependant, qui reste vigoureusement accentué, comme patriarche surtout. La charmante figure de Marguerite de Parme, ainsi que celle de Ferdinand d'Albe, font d'autant mieux ressortir tout l'odieux du caractère de ce tyran détesté, le duc d'Albe. Un peu d'imprévu manque peut-être dans le déroulement de ces scènes ; l'inattendu au théâtre est surtout ce qui lui donne le mouvement. Ne serait-ce pas là le point vulnérable du poème d'*Egmont* ?

Au premier acte on voit les Flamands en révolte sourde contre l'étranger, et décidés à secouer leur joug, avec Egmont pour chef à leur tête.

Le second est en partie occupé par les amours de Claire et d'Egmont, que l'arrivée très importune du père de Claire, Blakembourg, dérange considérablement.

Au troisième acte, une fête de cour chez la gracieuse Marguerite de Parme, et l'arrestation d'Egmont comme conspirateur.

Enfin le quatrième nous le montre dans sa prison, d'où il ne sortira plus que pour marcher au supplice avec ses frères d'armes, pour la plus grande satisfaction du tyran d'Albe.

Tels sont les traits principaux du scénario. Les qualités maîtresses qu'il faut apprécier dans la partition nouvelle de M. Salvayre sont sans contredit la vigueur et la passion, l'enthousiasme et le sentiment poétique. C'est certainement ce qu'il a écrit de mieux. Le plan de son œuvre, primitivement destinée à l'Opéra, est largement conçu et son orchestration fort savante sait rester dans les limites qu'exige la scène.

Voilà pour un jeune maître un lot qui n'est pas à dédaigner et qui lui assure, dans un avenir prochain, une place brillante entre Meyerbeer et Gounod.

Il y a des pages fort belles à relever dans la partition d'*Egmont* : La phrase superbe de l'introduction, qui inspirera le finale du premier acte, ainsi que le délicieux *Cantabile* par où débute celui-ci. Dans les deux duos suivants, l'inspiration du musicien est des plus heureuses. Le premier, entre Claire et son père, renferme une charmante romance, délicatement accompagnée par le cor anglais. Le second, où Claire et Egmont ont de très beaux moments, est suivi du final guerrier dont l'effet est irrésistible.

Après une marche espagnole précédant le second acte et qui n'est pas sans originalité, il faut distinguer le duo d'amour et la romance d'Egmont, mais surtout un trio, agencé de main de maître. Nous n'avons pas goûté au même degré la prière de Claire, qui contraste pourtant d'une façon curieuse avec le carillon.

Autre contraste au troisième acte, où un souffle de conjuration circule à travers les danses et les éblouissements d'une fête princière. Le grand air de Marguerite de Parme est très réussi. Le *Chœur des Adieux*, une séduisante *Pavane*, encore un grand duo entre Egmont et Claire, la belle phrase de Ferdinand d'Albe et enfin le remarquable finale de l'arrestation d'Egmont, sont d'un mouvement musical et d'une entente scénique de premier ordre.

Au quatrième acte, le drame s'assombrit, mais en même temps il met en vive lumière le tempérament artistique de M. Salvayre.

Il y a rencontré des élans magnifiques, des accents vrais et sentis, pour rendre les déchirements de cœur et les angoisses mortelles de ses héros. Egmont va mourir. De sa prison, il jette un dernier souvenir à tout ce qu'il lui faut quitter. Sa douloureuse phrase : « Adieu chère image », déborde de vraies larmes pendant que le cor semble jeter son triste adieu aux lointains échos. Mais, du moins, il aura la suprême consolation de revoir celle qu'il aime. Claire pénètre jusqu'à lui et dans un duo final, tour à tour traversé par les éclairs du désespoir ou de l'amour, M. Salvayre atteint l'apogée de son talent essentiellement dramatique. Toutes ces dernières scènes sont autant d'inspirations parties d'un cœur de grand artiste.

L'exécution de cet ouvrage est de premier ordre, la mise en scène très soignée et l'orchestre de M. Danbé trouve dans cette partition nombre d'occasions de faire valoir son talent de chef hors ligne.

***

Après tout ce qui a été publié sur l'histoire de *Patrie* ! depuis la *répétition générale payante* au profit des inondés du Midi, nous n'avons pas à revenir sur le beau drame de Sardou depuis longtemps connu déjà, ni sur le nouveau poème que M. Gallet en a tiré avec beaucoup de talent. Du reste, il a été sobre de suppressions, changements ou substitutions, juste ce qu'il fallait pour mettre le livret au point pour les exigences de l'Opéra. Quant à la similitude de lieu, d'époque et de personnages qui se remarque dans le poème d'*Egmont* et de *Patrie* ! ajoutons que c'est un pur hasard, et que ce dernier est à l'autre ce que peut être un château planté sur de fortes assises à une construction à fleur de sol. Mais combien de librettistes peuvent se féliciter d'avoir un collaborateur du nom de Sardou ?

Aussi, la partition de M. Paladilhe se ressent-elle de cette solidité. Elle est largement et superbement conçue, et dans la forme lyrique le drame de Sardou n'a rien perdu de sa grandeur et de son élévation. La mélodie ample, facile et distinguée du jeune musicien, prouve une fois de plus que l'on peut écrire des airs et des duos, obtenir un immense succès, avoir du

génie même, sans appartenir à l'école de la symphonie à jet continu.

M. Paladilhe a su s'affranchir des théories dissolvantes, des systèmes préconçus et des modernités pleines d'écueils, triple éteignoir de l'inspiration. C'est un musicien qui reste lui-même; il vit de la vie de ses personnages et écrit avec son cœur. Ne nous demandez pas de quelle école il procède; sa partition nouvelle est une des plus belles inspirations de l'art français qu'il nous ait été donné d'entendre depuis longtemps. Du reste, voici comment s'exprime, à cet égard, M. Frantz Jourdain, l'éminent critique du *Courrier des Gaules*, en parlant de l'auteur de *Patrie* :

. . . . « J'essayerai de le dépeindre en disant que sa muse aime davantage l'Italie que l'Allemagne, et se rappelle plutôt la France d'Halévy que la France de Berlioz. En un mot, le compositeur de *Patrie* n'est pas du tout, oh! mais pas du tout Wagnérien. Est-ce une critique? Est-ce un éloge? Je crois que le public parisien qui — soyons francs — a horreur d'une musique qu'il ne connaît d'ailleurs que... de réputation et que jette dans une douce gaîté le nom seul de Wagner, je crois, dis-je, que le public parisien n'hésitera pas entre les deux expressions. »

Hâtons-nous d'indiquer les lignes principales de cette œuvre admirable.

Ce sont, au premier acte, un chœur d'ouverture d'un beau caractère; l'air élégant de la Trémoille; celui de Jonas, inspiré d'un carillon flamand, est d'une facture originale; l'*Arioso* de dona Rafaële suivi de l'*Angelus*. La prière des Flamands, chœur accompagné de cloches et de cors, est d'un effet puissant. Puis, enfin, la plainte douloureuse de Rysoor formant un habile contraste avec les fanfares guerrières des patrouilles. Tout cela donne, dès le début, la mesure de la science orchestrale du compositeur.

Au second acte, après un air de Dolorès et son duo avec Karloo, morceau d'un style ravissant et plein de passion, la scène de la conjuration est traitée de main de maître, mouvementée et d'un effet rendu plus saisissant encore par les chants de la fête qui se prépare. Nous allions oublier cet autre duo entre Rysoor et Dolorès, sa femme, où il déclare qu'il connaît le coupable et qu'il le tuera. C'est une des plus belles pages de l'œuvre, pathétique, vibrante et d'un puissant coloris.

Après ces émouvantes scènes, on se trouve transporté en pleine fête, chez le duc d'Albe. Là se déroulent toutes les merveilles d'une mise en scène éblouissante : le navire symbolique, d'où s'égrènent les ballerines légères; le défilé des nations exprimé par des thèmes ravissants; l'*Andante*, la *Valse*, le *Madrigal*, la *Pavane*, le *Passe-pied*, le *Pas des Indiennes*, la *Sicilienne*, tout cela est rempli de mouvement, de fraîcheur et de grâce.

Avec le troisième acte, on rentre dans le drame pour n'en plus sortir, et le musicien ému, lui-même, tour à tour implacable ou attendri, contenu ou brutal, superbe ou désespéré, va soulever tous les enthousiasmes.

La scène de la délation est d'une énergie déchirante et d'un souffle grandiose. Mais le compositeur se surpasse encore au quatrième acte dans le chœur des conjurés flamands, la mort de Jonas et le chant de regret où Rysoor déplore le sort du sonneur patriote. Toutes ces pages sont émouvantes, élevées, sombres, et d'un héroïque élan.

Après ces inspirations multiples arrivées au plus haut degré d'intensité, le dernier acte contient encore des accents d'une poésie lugubre et saisissante dans la marche des condamnés. Il se termine par l'adieu suprême de Karloo, qui poignarde sa maîtresse, l'indigne Dolorès, et s'élance sur le bûcher pour mourir avec ses compagnons.

L'exécution et la mise en scène sont à la hauteur de cette belle œuvre, qui place d'emblée M. Paladilhe au rang de nos glorieux compositeurs, de ceux qui ont le plus élevé notre art musical français.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

PATÉ DE VIANDES

Faites couper en tranches une rouelle de veau, préalablement marinée dans du vinaigre et du vin blanc; ajoutez des bandes de lard, saupoudrées au poivre, persil haché, thym; ajoutez ou du ris de veau coupé en rondelles, ou de la cervelle de mouton, des tranches de jambon; arrangez par lit tous ces ingrédients, soit dans une forme en faïence, soit dans une croûte; versez un verre de vin de Bordeaux; bien couvrir et faire cuire au four.

Correspondance

PAULE A ALIX

Neuf heures du soir.

Ma chère Alix,

Mon labeur du jour est achevé, la maison est en grand silence, chose assez rare; me voilà assez tranquille, je viens à toi.

J'ai présidé tout à l'heure à une partie complète de cache-cache, pour consoler les enfants du départ subit de papa appelé près d'un malade, très loin, au Mesnil, par ce froid.

Il lisait à voix haute les *Aventures de Fleur-des-Bois* et de *Trésors-des-Fèves* à la satisfaction générale; aussi, un murmure de désolation a-t-il accueilli le domestique annonçant : « qu'on demandait M. le docteur. »

C'était pour des pauvres... Père n'a point hésité une seconde, il a ordonné d'atteler, a distribué rapidement les baisers du soir et est parti dans la nuit obscure, sous la neige. Je l'attends; jusqu'à ce qu'il rentre, j'entretiens le feu, je prépare ses pantoufles.

Ensuite, j'ai assisté à la prière en commun; Angèle l'a récitée, c'est *sa semaine*. Elle barbouille un peu en disant son *Pater*, mais il me semble que le bon Dieu doit bien écouter notre dernière, quoique ce soit un lutin! Elle a accompli ses cinq ans...

A présent, ils dorment tous profondément, sauf René, qui travaille ses mathématiques près de moi, sans m'inspirer le désir de l'imiter.

Ils dorment tous, malgré les protestations de messire Louis, qui n'a jamais sommeil, tandis que Jacques ronfle sur sa soupe. Geneviève serre sur son cœur la poupée des étrennes, « une nourrice russe, » Angèle « son arche de Noé. » Elles reposent, paisibles, dans leur lit blanc, près du mien et de celui de notre troisième, Marguerite, une nature d'élite, une sensitive, par exemple, déjà mon amie.

Les chers trésors, je suis tout à eux!

Quelquefois le dévouement est pénible, difficile; ici, pour moi, vis-à-vis de ces mignons, il est si doux, qu'il ne mérite plus son nom...

Je suis descendue à la cuisine combiner avec Catherine *notre demain*; j'ai inspecté le buffet et les verrous. J'ai peur, en l'absence de mon père! les allures belliqueuses de René ne me rassurent guère. Je m'efforce souvent de convaincre Geneviève qu'il est ridicule de s'effrayer *dans le noir*, au fond je m'effraye autant qu'elle.

Nous sommes allés tantôt voir grand'mère, à Saint-Gervais, en dehors de la ville, par une belle gelée. La campagne était couverte, à perte de vue, d'un tapis de neige immaculée. Les arbres enveloppés de givre affectaient des formes étranges, se profilaient capricieusement sur le ciel cuivré; des arabesques, fines comme des toiles d'araignées merveilleuses, enguirlandaient les grands chênes et couvraient de dentelle d'argent les verdures du gui vivace; les genévriers poudrés à frimas avaient des airs de danser la gavotte; les aiguilles scintillantes des pins, réunies en touffes, semblaient des bouquets de noce, les saules inclinaient leurs branches flexibles sous une pluie de diamants.

Un spectacle féerique, ma chère amie, mais fugitif comme une vision.

Nous avons passé l'après-midi chez bonne-maman. D'abord, les enfants l'accablèrent de caresses, puis, ils construisirent dans le jardin, avec une animation folle, une guérite en neige, où filles et garçons ont monté la garde pour l'amour de la France. Ils sont très patriotes, les bambins... Jacques, récitant le *Petit Soldat*, est à croquer. Grand'mère est *chauvine*, et cela lui plaît.

Pendant ce temps nous causions; elle est mon guide, ma directrice. Je la vénère et je l'admire. Elle est gentille au possible sous ses papillotes; très sérieuse et très gaie. Elle conseille si bien, elle aime si fort! Dans le *cabas* de sa mémoire, qui semble sans fond, elle a des histoires délicieuses qu'elle conte dans la perfection. On dit de grand'mère : « C'est une jolie vieille. » Encore jolie, certes, et surtout, ce qui vaut mieux, adorablement bonne et indulgente.

Voilà comme il nous faudra être à soixante-quinze ans! Oui, soixante-quinze!...

Nous vois-tu, Alix, dans?..... soixante-quinze moins vingt?..... Dans cinquante-cinq ans?

A notre retour, un pâle soleil illumina les splendeurs du givre, leur communiqua un éclat

incomparable, puis, soudainement, dans un dernier et magique rayon, tout disparut. De grosses larmes roulèrent des saules, c'étaient des escarboucles qui fondaient, et des plaques de glace tombèrent lourdement, avec un bruit sourd, sur la neige salie.

Nous étions en plein dégel, ce qui manque absolument de poésie, et nous barbotions comme des canards... en voiture.

Sur le cours, M^{lle} Corinne, que nous avons croisée au passage, cette excellente demoiselle, surnommée *La Gazette* à cause de ses cancans, nous a prédit avec obligeance quatorze pleurésies et neuf fluxions de poitrine. C'est trop généreux! Nous étions neuf, y compris le cheval. — Notre hiver provincial est presque aussi brillant que votre hiver parisien, ma chère Alix.

Nous avons des réunions intimes, des concerts, des bals!!! Ces derniers m'ont amusée et amusent « les six. » Ils inspectent ma toilette, témoignent leur admiration flatteuse ou leur mécontentement sévère. Il ne faudrait pas, je t'assure, que ma robe fût trop décolletée ou ma coiffure excentrique. Ils n'ont, du reste, rien à craindre... Ma situation m'oblige à plus de simplicité qu'une autre, n'ayant plus là ma mère pour me conduire et me trouvant un peu *mère de famille* moi-même.

Cette année, seulement, sur les pressantes sollicitations de mon père, je me suis décidée à laisser la précieuse nichée sous l'aile de notre vieille Catherine et me voilà mondaine.

Cela t'étonne, ma chère Alix? Cela m'étonne encore plus que toi, et, s'il faut te l'avouer, *me charme*. Je déteste pourtant la vie bruyante; j'aime le calme et la paix. La paix au dehors et au dedans. Je m'amuse sans la sentir troublée; c'est excellent de s'amuser *un peu*, les petites doses me conviennent.

S'il y a un monde agitant, des plaisirs enivrants qui laissent l'ennui et le spleen après eux, comme me l'assurent certaines jeunes filles, ce n'est point notre monde, ou je ne le comprends point... et alors tant mieux!

La fureur du moment, ici, ce sont les monologues. Il y a les *tragiques* et les *comiques*... deux clans distincts. M. Georges H. a la vogue pour le genre badin, M^{lle} Claire V. partage avec lui les faveurs d'un auditoire sévère et partial. L'éternelle M^{lle} Corinne mugit *L'Epave* avec les flots!

Quant aux autres, menu fretin, on les complimente..... en avant; en arrière, c'est autre chose! si bien..... que je me ferais hacher comme chair à pâté plutôt que de réciter un monologue, même de trois lignes.

On me proposait un rôle dans une charmante comédie de Verconsin : la *Peur du Mariage*. J'ai refusé avec énergie, ayant peur, non du mariage, mais de la critique et surtout de ma timidité.

Je reviens à ma timidité :

Elle est désolante, ma timidité, mon amie, elle me rend terne au possible.

Je m'accepte telle que je suis, en essayant toutefois de m'améliorer; j'accomplis des efforts héroïques *pour oser*. C'est peut-être justement le désir de trop bien faire qui me paralyse?

Communique-moi une parcelle de ton brio, ma Parisienne, de ton pétulant entrain. — Papa serait si content! — Mes talents de société sont nuls; je joue passablement un morceau de piano appris avec soin, je cède volontiers ma place, je dis bonjour et au revoir, je réponds quand on m'adresse la parole, je ris lorsqu'on me fait rire, j'aide à passer les petits fours; bref, je suis une jeune personne fort bien élevée, sans nul doute, mais qui manque d'animation.

Envoie-m'en dans ta prochaine lettre, je t'adresserai en retour un brin de ma hardiesse et de mon talent pour fabriquer des entremets superbes et économiques. Je suis l'émule de Vatel, l'économie en plus, l'épée en moins.

Je t'offrirai même, par reconnaissance, si tu daignes l'accepter, la recette sublime des « Pommes flambantes, » mon dernier et retentissant triomphe, au dîner offert par mon père à la Faculté de médecine de notre cité!

On en a parlé pendant trois jours, et beaucoup de dames m'ont cajolée pour la connaître.

Je ne la leur ai point dévoilée; quant à M^{lle} Corinne, qui me gratifie de trop longues et trop fréquentes visites, je lui en ai donné une fausse.

Pour toi, la bonne, ma chérie.

Prenez des pommes — des calville — épluchez avec soin. — Tu cries grâce!...

Prenez du riz. — Tu m'implores?...

J'ai envie, cependant, de remplir deux pages de cette recette superfine, pour te punir, vilaine, d'avoir prétendu que ma cheminée ressemblait à une devanture de pharmacien.

Mes vases sont en face l'un de l'autre, certainement, Mademoiselle, et ils y resteront. En voudrais-tu un sur la table et un dessous?

Et ne sais-tu point que mes pauvres bibelots doivent avoir une place immuable pour obtenir le respect des « Six. » Il n'y a pas moyen de combiner la pratique et la fantaisie dans ma chambre, toujours envahie par ces tapageurs: seuls, le cabinet du docteur et le salon sont, dans la maison, des endroits sacrés, où l'on ne joue point.

A présent, traite-moi de prosaïque, d'anti-artiste, etc., etc. Je te répondrai que mes jardinières sont garnies de plantes soignées par moi avec tendresse. Mon cactus a fleuri, c'est joli, trois étages de pétales en satin pourpre; j'épiais chaque matin leur éclosion. On trouve, dans l'éclosion des fleurs qu'on cultive, matière à réflexions graves ou charmantes.

Ces senteurs mêlent une note poétique aux

reprises multiples exécutées sur les bas de mes frères et sœurs, particulièrement à la place des genoux du complaisant Jacques, qui fait le cheval pour l'amusement de Louis, quand il ne découpe pas des images pour le sien propre.

Je tire, tire, tire l'aiguille dans la laine, sans chanter les *Noces de Jeannette* pour cela, car je chante faux. Je me trouve aussi heureuse de mon sort à la dix-septième reprise qu'à la première. Je tâche seulement de conserver mon continuel désir de perfectionnement, même dans les reprises!

Ris, ma chère Alix, ris. Tu penses comme moi.

Onze heures! La grille s'ouvre, mon père rentre..... et le feu est mort! J'ai honte et froid. Est-ce ta faute ou la mienne?

Père monte, il fait brrrou, brrrou, dans l'escalier, comme quelqu'un de transi. Oh! remords! j'ai presque envie de brûler ma lettre pour rallumer le feu.

Bonsoir, mon amie, bonsoir.

PAULE.

DEVINETTES

Charade

Vous ne rappelez point, mes sœurs, la châtelaine
Que, seul, venait distraire un... du ménestrel,
Ou l'austère matrone et son fuseau de laine
Qui faisait du foyer son temple et son autel.

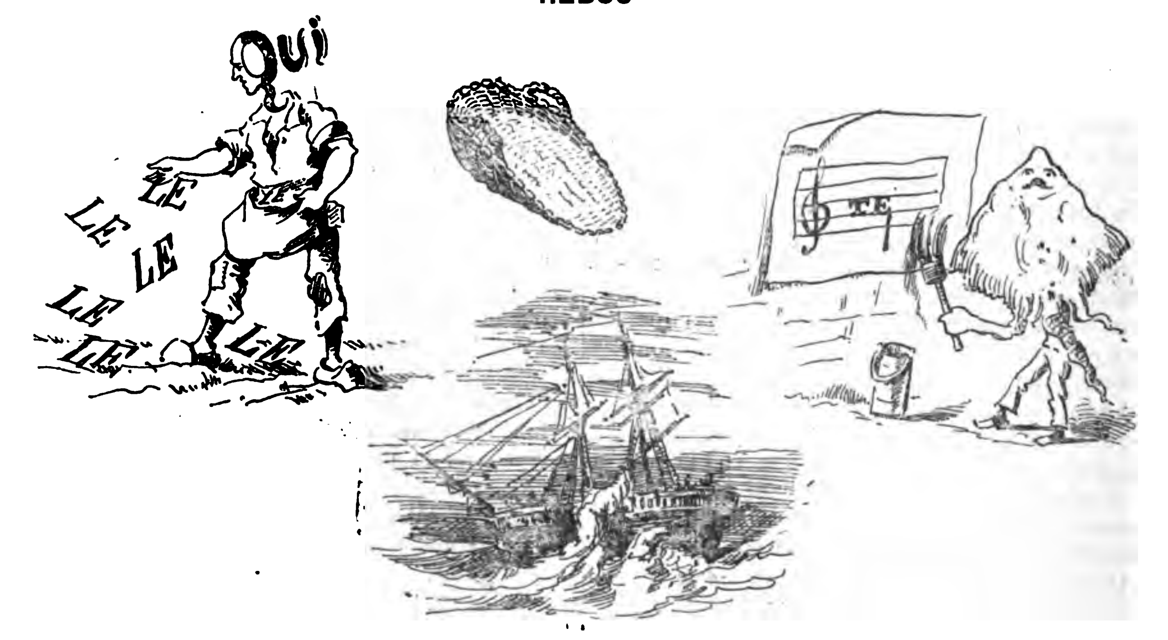
Le plaisir est le Dieu qu'encensent vos journées;
L'orgueil a vos cœurs; mais, ô juste châtiment!
Le sombre ennui vous... et vos fleurs sont fanées
Par le souffle mortel du désenchantement!

Plus heureuse que vous est l'humble travailleuse
Arrosant sa...... et sarclant ses choux verts!
Elle a contre vos maux recette merveilleuse
Et, la nuit, nul remords ne tient ses yeux ouverts.

Proverbe

A — — c'est trop fort! En vain la renommée
— en souriant le roman de « haut goût »;
Au feu, ce livre-là! qu'il retourne en fumée!
« Aimez-vous le *scandale*? On en a mis partout. »
Quel compte rendre à Dieu si, dans ta main perfide,
O romancier, la plume en poignard a changé!
— condamnera son auteur homicide
Et l'arbre aux fruits sanglants par eux sera jugé!

RÉBUS



Explication des Mots carrés de Janvier :

O R A G E
R A C A N
A C T I F
G A I T E
E N F E R

Explication de l'Enigme-Portrait :
Mademoiselle de Montpensier.

Explication du Rébus de Janvier :
CORNEILLE, BOILEAU, LA FONTAINE, BOSSUET ET FENELON, la postérité vous trouve de plus en plus grands.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

1er Mars 1887 — 4614

Modes de Paris. **Journal des Demoiselles** Rue Vivienne, 48.

Toilettes de Mme PELLETIER VIDAL, 17, r. Duphot — Chapeau de Mme BOUCHERIE, 10, r. du Vieux Colombier.
Costume d'Enfant de Mme TASKIN, 2, r. de la Michodière — Teinturerie Européenne, 26, Bd. Poissonnière.

JEHANNE DE VALOIS

(SUITE ET FIN)

LA REINE recueillait donc chaque jour de nouvelles preuves que Louis XII poursuivait le projet de toute sa vie, celui du divorce. Il avait laissé Jehanne à la solitude, tandis que les fêtes du Sacre auraient dû les trouver réunis au pied de l'autel; à la cour comme à la ville, on disait tout bas d'abord, ensuite bien haut, car ce n'était plus un mystère, que des démarches étaient faites à Rome pour obtenir ce divorce; les ouvertures directes de La Trémoille à la reine, au nom du roi, vinrent enlever à la malheureuse princesse ses dernières illusions.

Un procès allait donc s'ouvrir devant Jehanne de France, et quel procès! le plus horrible, le plus blessant pour une femme. Toutes les douleurs cachées dont saignait son cœur depuis tant d'années allaient être violemment rouvertes et jetées en pâture à la curiosité publique; et il ne faut pas croire que l'opinion fût favorable à cette femme sans défense, malheureuse, outragée; à cette reine douce et généreuse qu'on ne connaissait guère que par ses souffrances et ses bienfaits. Non, toute la lie du calice devait monter aux lèvres de la sainte victime; une sorte d'éloignement se manifestait un peu partout en France, éloignement rendu féroce par la curiosité de cette foule légère qui s'en allait où va la faveur et le succès. Il n'était donc pas étonnant qu'on supposât à la cour que Jehanne n'affronterait pas ces cruels débats. Ses perplexités furent atroces. Jamais on n'avait vu une fille de France descendre ainsi dans le prétoire et y laisser déchirer tous les voiles. Et d'autre part, profondément convaincue de la justice absolue de sa cause, il lui semblait devoir à la défense de la vérité, à la mémoire de son père, ce sacrifice de ses propres répugnances. Ce fut ce sentiment du devoir qui l'emporta dans son cœur.

Le pape Alexandre VI, qui seul pouvait tran-

cher le différend entre le roi et la reine, envoya les bulles nécessaires pour la constitution d'un tribunal composé du nonce, Fernand d'Alméida, du cardinal d'Amboise, auquel il adjoignit peu après Philippe de Luxembourg, évêque du Mans; tribunal qui se constitua d'abord à Tours, d'où la peste l'obligea bientôt à se transporter au château d'Amboise. C'est alors que la princesse goûta dans toute leur amertume les douleurs de l'abandon le plus affreux pour son cœur de fille de France, c'est là que devaient être brisés les derniers liens qui l'attachaient à Louis XII.

Obligée de s'entourer d'hommes de loi, pour être assistée ou défendue, elle ne trouva personne. Le roi fut obligé de lui faire donner d'office des avocats, des notaires, et même de simples scribes destinés à transcrire les pièces à sa décharge; vils instruments sans responsabilité, qui se dérobèrent plus d'une fois à cette mission de justice.

Mais arrêtons-nous un moment, et cherchons au milieu de tant de pusillanimité un ami fidèle, un conseil prudent et éclairé, un cœur compatissant, pour soutenir cette détresse de la reine. Il est rare, lorsque Dieu se choisit une âme dans la foule pour l'élever jusqu'à lui, il est rare qu'il la lance seule à travers les dangers et les souffrances exceptionnels d'une voie extraordinairement traversée, il est rare qu'Il ne lui donne pas une âme sœur qui soutienne son vol et complète son œuvre.

Pour Jehanne de France, ce ferme appui, ce sage conseiller, fut l'humble et doux frère Gabriel Maria: tout devait être contraste dans cette vie de la reine: et l'humble franciscain dirigeant cette fille de Saint-Louis n'est pas la moindre de ces oppositions.

Ce fut cet obscur et fidèle ami qui vint un jour de décembre, dans l'appartenant de Jehanne lui dire la triste vérité : le jugement qui lui enlevait et sa couronne et son époux. Au premier moment, elle fut saisie d'une douleur qui lui arracha des larmes; mais elle fit un effort héroïque et ne tarda pas à recouvrer son sang-froid, elle répondit paisiblement à une si amère décision.

Deux jours après, une foule compacte remplissait l'église d'Amboise, cette vieille église de Saint-Denis qui de nos jours s'associe au souvenir de ce divorce royal, et n'a guère d'autre intérêt, car l'architecture en est insignifiante et abâtardie. Le tribunal allait notifier son jugement à celle qu'il condamnait. Un changement radical s'était fait tout à coup dans l'opinion publique; la pitié remplaçait les dédains et la crainte lâche des premiers jours; le peuple retrouvait au fond de son cœur léger, mais facile aux entraînements généreux, son amour pour ses rois, qui se traduisait en sympathie tumultueuse à cette heure; c'était comme une houle dans l'église, et des frémissements couraient le long de ses voûtes écrasées, à moitié ensevelies dans l'ombre de ses lourdes ogives. Les Français sont toujours à peu près les mêmes; sous Louis XI, à part les habits, ils avaient ce que nous avons aujourd'hui: l'enthousiasme mobile, la langue prompte et la colère terrible. Dans le sanctuaire, en face des juges deux fois sacrés, l'on disait pour être entendu, en montrant les trois cardinaux : *Voilà Caïphe, voilà Hérode, voilà Pilate qui ont jugé contre la haute dame qu'elle n'est plus reyne de France.*

Peu à peu cette colère grandissait, et le ciel, comme pour lui donner raison, se couvrait d'ombres menaçantes.

Tout à coup, en plein hiver, et tandis que la voix nasillarde d'un huissier quelconque cherchait à dominer ce tumulte, un coup de tonnerre éclate au ciel. Les nues crèvent avec fracas, et c'est au milieu des mugissements de la tempête que le vieux cardinal lit le jugement qui condamne Jehanne de France.

Qu'on se représente cette scène terrible et magnifique; ces flots de seigneurs, de prêtres, de peuple, s'agitant, se défendant; puis pâles d'une frayeur superstitieuse, les juges pliant sous l'expression de la colère d'en haut; les cierges sur l'autel, les torches dans les nefs, des menaces de mort, des imprécations, et au-dessus de tout, la grande voix du ciel irrité.

Jehanne n'eut pas un mot pour se plaindre, et Brantôme dans son naïf et fin langage donne bien la note exacte quand il dit : « *Ceste princesse fut sage et vertueuse, car elle n'en fit aucune esclandre, brouhaha, ny semblant de s'ayder de justice; mais se sentant forte, elle se retira devers Dieu et l'espousa tellement qu'oncques puis n'eut autre mary, meilleur n'en pouvait-elle avoir.* »

Mais, si la reine se tut, ses sujets n'en furent que plus âpres à la défendre : on parla, on écrivit, on chanta; dans leurs chaires les prédicateurs ne craignirent pas de prendre hautement la défense de Jehanne, ce que le roy eut le bon goût de laisser faire en toute liberté. Je relève, dans la chronique du *Loyal Serviteur*, cette phrase, tout au plus respectueuse, mais qui résume, dans sa rude concision, le sentiment public: ... *Le pape délégua juges qui firent et parfirent le procès et enfin adjugèrent qu'elle n'estait point sa femme... Si ce fut bien ou mal fait, Dieu est tout seul qui le congnoist.*

La reine, en rentrant dans son château des bords de la Loire, n'était plus la reine et n'habitait plus chez elle; en échange de son beau royaume on lui donnait le duché de Berry: elle retournait à Bourges... elle allait revoir la grosse tour, le pont de Barangy... Et ce mari qu'elle avait tant aimé l'appelait maintenant *ma bonne cousine.*

Et tandis que Jehanne s'éloignait pour toujours du roi, celui-ci courait en grande hâte à Nantes où l'attendait la réalisation du vœu de toute sa vie. Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, était charmante, et le roi soupirait depuis si longtemps après cette union !... Comme pour en montrer l'injustice, Dieu permit qu'aucune des promesses contenues dans ce mariage ne se réalisât : le roi n'en eut pas de fils, sinon deux pauvres êtres qui moururent presque en naissant, et deux filles à peu près aussi disgraciées par la nature que la reine Jehanne.

Et quant au bonheur, nous pouvons douter du sien. Encore jeune, très beau, brillant, il commençait à ressentir les atteintes d'une vieillesse prématurée; la belle Anne, âgée seulement de vingt-trois ans, était pour le caractère une femme mûre, altière, vindicative, intelligente, dont la vie difficile avait bronzé le cœur ; elle domina promptement son mari, et souvent le fit souffrir. Peut-être alors Louis XII, qui ne vengeait pas les querelles du duc d'Orléans, se souvint-il du dévouement passionné de la malheureuse répudiée!... Mais tournons nos yeux du côté du Berry, que notre héroïne ne devait plus quitter dorénavant. Hélas! Bourges n'était plus Bourges, ni pour son cœur qui n'y retrouvait rien de Louis, ni pour ses yeux habitués au faste, à la richesse d'autrefois. Un incendie effroyable, en 1487, avait brûlé la plus grande partie de la ville ; de nombreuses émigrations, parmi les commerçants chassés de leurs quartiers en cendres, portèrent à la cité riche de ses nombreuses industries, un coup mortel dont elle ne s'est d'ailleurs jamais relevée. Ce n'était donc plus dans une ville heureuse et prospère, mais au milieu de la ruine que Jehanne s'avançait ; il semble que tout autour d'elle dût se flétrir au contact de son propre malheur.

Mais, si l'installation de la sainte duchesse apporta un rayon d'espérance aux pauvres Berrichons, il faut avouer qu'elle dut mettre bien mal à leur aise quantité de gens qui s'étaient empressés, six mois avant, de venir déposer tout ce qui, dans le procès du divorce, devait froisser Jehanne dans ses sentiments les plus intimes et les plus délicats; le tout, pour plaire au nouveau roi, qui, par un juste retour des choses, les mettait maintenant sous l'autorité directe de la princesse.

Tous ces avocats et hommes de loi de Bourges qui se faisaient traîner au tribunal de Tours et avaient rassasié Jehanne d'ennuis et de dégoûts, se voyaient maintenant forcés de porter à ses pieds leurs hommages... Il y avait là de quoi exercer la verve satirique des beaux parleurs de carrefours et des chansonniers de la rue ; point n'y manquèrent-ils, et je ne puis les en blâmer.

La ville de Bourges, malgré la dureté des temps, reçut honorablement sa duchesse exilée. Elle s'installa dans le vieux palais, construction féodale où Charles VIII avait reçu Jehanne d'Arc.

Ce château des ducs de Berry, bâti le long des remparts de la ville, dominait la campagne, Construit par le duc Jean, il portait le cachet de l'époque ; les fenêtres y étaient rares, étroites et profondes, mais au dedans on y trouvait un confort relatif et même un certain luxe ; à côté du château s'élevait la merveille des merveilles gothiques, je veux dire la Sainte-Chapelle. Le trésor de cette église était d'une incomparable richesse; il faut en lire la description dans les auteurs du temps, pour s'en faire une idée : l'extérieur répondait entièrement à un pareil luxe. Sur la façade régnait une galerie extérieure en forme de porche et de promenoir où nous entrevoyons Jehanne passant à l'ombre des arceaux gothiques, accompagnée des seigneurs de sa suite et des moines et de toute une pompe quasi royale à laquelle, malgré son humilité, elle se prêta par respect pour son rang. Saluons au passage une de ces dernières apparitions du moyen âge et d'une époque qui s'en va, pour faire place à d'autres temps si dissemblables.

Au milieu de ce monde en plein travail de germination, la fille de Louis XI montant les degrés de la Sainte-Chapelle de Bourges, nous apparaît comme l'incarnation dernière de la foi profonde du moyen âge, de son énergie, de sa poésie.

« Éblouissants vitraux, clochers gracieux qui vous perdez dans les airs, arceaux élancés, nefs profondes vous êtes bien le cadre idéal et pur où le souvenir de la fille de Saint Louis doit se graver éternellement dans nos mémoires. »

Dans cette galerie qui précédait l'église se trouvaient les statues des ducs, aïeux du fondateur. On y avait ajouté différentes curiosités qui juraient de se trouver ensemble : un cerf empaillé, des os de géant ; de nos jours on sourit ; à cette époque on croyait, et les naïves légendes rattachées à ces curiosités en faisaient admettre la bizarrerie sans peine.

C'est cette même simplicité dans la foi, qui explique le goût religieux et passionné des masses pour la représentation des *mystères ;* sous la courte administration de Jehanne il y eut une représentation des *Monstres de la Passion* qui attira « beaucoup de gens de bien » ; mais, tandis que les Berrichons, ou, pour mieux dire, les Berruyers s'amusaient honnêtement, Jehanne parachevait l'œuvre de sa perfection, et veillait à ce que toutes choses allassent au mieux.

Il semble que tout soit dit de la malheureuse princesse et que cette sorte d'apothéose où elle nous apparaît marque la fin d'un récit presque tout entier alimenté de ses souffrances. Il n'en est rien, et du jour où sembla mourir la reine

dépouillée de ses droits, naquit une autre femme plus haute, plus sainte, et capable à elle toute seule d'élever un monument de sainteté que Dieu lui prédestinait comme couronnement de ses souffrances et de son humble courage. Je veux parler de la fondation de l'ordre des Annonciades.

La voix intime de Marie qui, dès sa petite enfance, commandait à son cœur, lui avait dit alors qu'elle n'avait que six ans : *Ma fille, avant que de mourir, tu fonderas en mon honneur un ordre religieux de filles, c'est le plus grand plaisir que tu puisses faire à mon Fils et à moi.* » Depuis le jour où la réalisation de ces paroles était devenue le vœu le plus ardent de la princesse, tous les obstacles s'étaient amoncelés pour les détruire, semblait-il. Mais Dieu se rit des combinaisons humaines et confond nos doutes ; tout se déliait peu à peu, et du martyre de la victime allait germer les vierges attendues et promises.

Un jour donc elle s'ouvrit de son désir au Père Gabriel Maria. « Mon père, lui dit-elle, voilà que, par une disposition singulière de la miséricorde de mon Dieu, je suis parfaitement libre de tout engagement ; s'il a brisé mes chaînes, ce n'a pas été sans dessein. Depuis bien des années il m'inspire de fonder une religion de filles spécialement consacrées à l'imitation de la Sainte Vierge, etc.

— Madame, répondit le religieux, ce dessein est tout à fait digne de la piété de votre cœur, et j'ai tout lieu de croire qu'il vient du Père des lumières ; mais.....

Hélas ! il y a toujours un mais, et celui-ci émanant du directeur de la duchesse était péremptoire ; il anéantissait le projet si longuement caressé de cette *religion*. Le sage Gabriel Maria éprouvait par ce refus la constance, l'abnégation de sa royale pénitente ; il attendait une preuve plus concluante pour se prononcer en faveur du projet conçu et poursuivi pendant de si longues amertumes. Cette preuve devait ressortir de la pauvre Jehanne, tellement meurtrie par cette défense, qu'elle dépérit rapidement, et que sa faiblesse finit par faire concevoir de sérieuses inquiétudes. Le Père Gabriel Maria vint au chevet de la mourante, et reçut l'aveu entier des révélations qui avaient soutenu la constance de la princesse ; puis elle lui laissa voir la plaie dont saignait son cœur et qui allait tarir promptement les sources mêmes de la vie.

Cette fois le bon franciscain s'écria : *Ah ! Madame, fallait-il me cacher ces mystères ! Il est bon, je le sais et l'usage me l'apprend, de tenir caché le secret du roy ; mais il est des conjonctures où il est nécessaire d'en faire part à ceux qui sont chargés de nous diriger ès voyes du salut ; obéissons, il n'est rien que je n'entreprenne pour l'amour de Marie, mère du Sauveur et la nôtre.*

Et Jehanne se levant pleine de force et de courage, commence la grande entreprise dont la ruine eût été sa mort. Il y avait deux ans qu'elle languissait, il ne lui en restait plus que trois pour mener à bien son œuvre.

La première chose dont s'occupa la duchesse, fut de se procurer des sujets. Cela marcha tout seul, mais d'une façon qui n'aurait aucun succès de nos jours. Il faut se reporter aux mœurs de l'époque, se souvenir du respect qu'on avait alors pour tout ce qui émanait du pouvoir royal, et alors on ne s'étonnera plus de voir débarquer à Bourges, sortant d'une charrette, une bonne dame de Tours, moitié religieuse, moitié institutrice, mandée par Jehanne, qui connaissait sa haute vertu ; et derrière elle descendirent dix demoiselles, ses pensionnaires les plus pieuses, qu'on allait enrôler sous la bannière de la Très Sainte Vierge. Tout le monde trouvait cela naturel, les filles d'abord qui avaient au cœur un attrait pour la vie religieuse, les parents, trop heureux de placer leurs enfants sous la protection de la duchesse ; mais la plus grande part de joie fut pour Jehanne, elle avait enfin des enfants !.....

Ce fut véritablement avec l'amour dévoué et vigilant d'une mère, que Jehanne s'occupa de ces jeunes filles pour les former à la vie nouvelle qui les attendait ; chaque jour elle se rendait au milieu d'elles, causait avec cette douceur exquise qui avait tant de charme et de puissance sur les cœurs ; et pendant qu'elle avançait ainsi son œuvre dans les âmes, elle préparait avec Gabriel Maria la règle sous laquelle devaient vivre ces jeunes vierges. Cette règle, je ne veux pas en faire ici un traité qui serait hors sa place ; il faut pourtant en dire quelque chose. — Dieu avait révélé à la sainte, dans une de ces visions où il se plaisait à l'instruire et à la consoler, qu'elle trouverait dans le récit de l'Evangile la forme de ce nouvel Institut ; en effet, Jehanne y releva ce qui y est dit de la Mère de Jésus-Christ ; elle prit les vertus qui ressortent du récit du livre divin, en choisit dix, plus nettement indiquées, s'efforça de les faire mettre en pratique dans une règle adaptée à la faiblesse humaine et aux besoins de l'époque ; et ainsi se trouva créé l'ordre de l'*Annonciade* ou des *Dix Plaisirs de Marie*.

Je trouve charmante cette appellation de plaisirs donnée aux actes les plus austères, les plus héroïques, les plus douloureux de la vertu. Elle me touche d'autant plus que je sais combien la pauvre Jehanne était loin de ces grâces de langage si peu en harmonie avec sa tristesse habituelle, ses difficultés de caractère, sa raideur, et la virilité d'un esprit qui ne l'attirait vers aucune des suavités dont le cœur des fem-

mes a ordinairement le secret instinct. Comme il fallait qu'en elle tout eût été brisé puis renouvelé, pour que du combat de sa vie, des larmes de son cœur, ait pris naissance *le plaisir*, plaisir d'humilité, plaisir de patience, plaisir de pureté, plaisir de pauvreté, plaisir de compassion. Voilà bien la sainteté trahie par ses fruits!

Le Père Guillaume Marin était donc parti pour Rome, et tandis que Jehanne et son directeur priaient pour obtenir une réponse favorable, leur envoyé, éconduit par les cardinaux qui ne jugeaient pas opportun la fondation d'un nouvel ordre, perdait dans les fondrières des Alpes le manuscrit unique de la règle.

Quand il revint à Bourges, il n'y avait plus trace au monde des Annonciades...

Jehanne se mit à genoux devant le Père Gabriel Maria, dont le travail était anéanti (c'était lui qui redigeait les pensées de la sainte.) Elle pleura : Mon Père, ce sont mes fautes qui nous attirent cette disgrâce!

Le bon franciscain, qui connaissait toute l'âme de la généreuse princesse, n'en pouvait juger ainsi qu'elle. Il savait qu'il n'y a d'arbre solidement enraciné que celui dont la tige naissante a supporté les assauts de la tempête. Il consola Jehanne, chaussa ses sandales tout en reconstituant le texte disparu, et prit en hâte le chemin de Rome.

Il y trouva les mêmes difficultés qui avaient fait échouer le Père Marin, et il allait s'éloigner lorsque le cardinal chancelier de la Daterie apostolique changea de sentiment; il fit mander l'envoyé des Annonciades, au moment où celuici allait partir, désespérant de vaincre tant de difficultés; et grâce aux dispositions personnelles du Pape et à l'influence du cardinal, le saint religieux emporta la bulle expresse qui approuvait l'institution canonique du nouvel ordre.

Le démon était joué; il alla attendre le voyageur tout au sommet d'une haute montagne des Alpes, et s'aidant de la neige qui couvrait les escarpements, il le précipita dans un gouffre.

Jehanne priait, se frappait la poitrine avec les clous d'argent de sa croix faite des débris de son luth; elle demandait chaque matin à la reine du Ciel de bénir l'absent, de faire établir ses saintes règles : Gabriel Maria put se relever, on le remit en son chemin, et comme les papiers importants de cette affaire étaient attachés en rouleau à son bras, il perdit tout, mais sauva la bulle et la règle des filles de Sainte Jehanne.

Il ne restait donc plus aux heureux fondateurs qu'à demander la permission du roi. Que dut penser Louis XII en recevant de sa chère *cousine* la demande instante de fonder une religion de filles en l'honneur de la Vierge Marie? L'histoire n'a enregistré ni le soupir contrit, ni l'empressement qui répondirent à cette demande; on sait seulement que le roi lui accorda tout ce qu'elle voulut.

Alors on s'occupa de construire un monastère; je laisse la parole aux chroniqueuses de l'Annonciade :

« Quand le jour fut assigné auquel on devait donner les premiers coups pour ouvrir la terre pour commancer à édifier et bastir ladicte religion, le bon seigneur bien aymé George le vint dire à Madame, laquelle envoya incontinent quérir Monseigneur l'archevesque et Monseigneur l'abbé de Saint-Sulpice, lesquels venus, Madame leur dict la cause pourquoy elle les avait envoyés quérir qui estait qu'elle les priait qu'il leur pleuct prendre la peine de venir jusques aux lieux où il fallait commencer à fouir les fondements de l'édifice.

« ..... Alors Madame et toute son honorable compagnie venuz au lieu, les massons qui les attendaient leur monstrèrent où il fallait donner les premiers coups qui estait sur une belle plante pleine de bonnes herbes et y avait au milieu un grand arbre plein de poires de bon chrestien. »

Quand l'évêque, l'abbé, le Père Gabriel Maria eurent donné leur coup., « Monseigneur bien aymé George apporte un petit instrument à Madame, et la lève de sa chaise, laquelle donne son coup et fouit en la terre... cela faict, les massons et ouvriers s'y mirent à tour de bras en une impétuosité et hastivité si grande qu'il semblait qu'ils se dussent rompre le corps; en quoi Madame prenait fort grand plaisir. »

De même fut posée la première pierre, et tandis que le monastère s'élevait rapidement, l'édifice moral se développait avec une force merveilleuse, grâce aux soins et aux peines de la bonne duchesse. Ses jeunes Tourangelles étaient alors des miracles de ferveur et de mortification, trouvant de telles douceurs à la pénitence, qu'il fallait veiller pour qu'elles ne se jetassent pas dans quelque excès nuisible. Quand le soir, la bonne mère se retirait après s'être penchée sur les petits lits bien durs de ses filles pour les bénir, les saintes enfants se jetaient en bas du cadre étroit et dormaient sur la natte, ou sur un rouleau de cordes oubliées; elles priaient comme des anges, et ne respiraient que du côté du ciel.

Les mois, les années passent; l'œuvre de Jehanne a reçu son développement, les promesses de Dieu sont réalisées; la reine, toujours humble, n'a pas voulu être supérieure, *Ancille* (servante) de ses filles, elle n'a même pas voulu prononcer de vœux publics, ni même porter ostensiblement la robe de son ordre; dans son château seule, elle attend la délivrance, et tout dit qu'elle n'attendra pas longtemps. Ses meilleures heures sont celles où elle

franchit la petite porte du jardin qui s'ouvre sur le couvent, et où elle révèle à ses filles tant de secrets divins pour gagner la Patrie. Un jour, en rentrant chez elle, Jehanne commanda qu'on murât cette porte, elle était souffrante, et on frissonna en lui entendant donner cet ordre. Elle se coucha, et plutôt enlevée par l'ardeur de son amour que par la maladie, elle laissa bientôt voir qu'elle touchait au terme.

Cette âme humble et concentrée cacha de son mieux jusqu'à la fin, les faveurs surnaturelles dont elle avait été l'objet ; elle voulut aussi dissimuler sa mort à ceux qui l'aimaient tant, et lorsqu'elle vit que quelques minutes seules la séparaient de ce bienheureux instant, elle dit qu'elle voulait dormir et pria tout le monde de se retirer, même le Père Gabriel Maria qui ne la quittait guère.

Mais une de ses femmes de chambre, après avoir tiré les rideaux, éteint les lumières, ne put se résoudre à quitter sa chère maîtresse ; elle se blottit dans un coin et là retenant sa respiration, elle veilla sur l'auguste mourante. Celle-ci, perdue dans la prière, ne la vit pas, et continua ses élans vers le ciel. Tout à coup, son alcôve se remplit d'une douce lumière qui peu à peu se concentre sur le lit, puis sur la poitrine de la reine, puis toute tremblante, monte aux lèvres et s'évanouit... La femme de service se précipita sur sa maîtresse : elle était morte.

La grosse cloche de Bourges annonça bientôt la triste nouvelle ; partout on pleura, car partout la reine s'était montrée délicate, prévoyante et tendre. Ses pauvres filles de l'Annonciade attendaient à genoux des détails, le Père Gabriel vint pour leur parler ; il ne put que verser des larmes au milieu du troupeau désolé.

Les obsèques furent dignes de celle qui n'était plus ; on dit que Louis XII vint lui-même prier sur la tombe de la pauvre Jehanne, qui continua ses bienfaits sur ses enfants berrichons.

Les miracles abondèrent, et son ordre prospéra jusqu'au cataclysme révolutionnaire. Mais reprenons notre récit, car tout n'est pas dit encore sur la jeune reine.

On mit le corps dans trois cercueils qu'on couvrit d'un drap de velours noir et d'un second de drap d'or ; par dessus fut placée l'effigie de la reine Jehanne vêtue en religieuse et portant une couronne royale. Enfin on exposa le cercueil dans une chambre ardente. Pendant tout ce temps les officiers de la reine défunte servirent à table la première dame d'honneur qui la représentait. « Cérémonie bien onéreuse pour la comtesse d'Aumont, d'autant que les pleurs et les soupirs des officiers de l'auguste morte renouvelaient en la servant les douleurs de cette vertueuse Dame. » Cela dura dix-huit jours, après lesquels son corps fut déposé dans le caveau du monastère, où il devait attendre le jour du jugement.

Ainsi le pensait-on alors ; mais les pensées des hommes sont sujettes à erreur. Pendant cinquante ans on n'entendit autour du monument funèbre que la prière, que la supplication, que les remerciements pour tant de grâces obtenues, puis les guerres de religion se levèrent sanglantes sur la France, et les Calvinistes vinrent saccager la ville de Bourges et ses couvents.

La haine des soldats se rua sur ce corps saint. Ils forcèrent les grilles, les plombs des cercueils et mirent à jour le cadavre. Il était aussi souple, aussi frais que le jour où on l'avait enfermé. Le soldat préposé à cet office, pendant que ses camarades préparaient un bûcher, s'étonna de la merveille, et voulant mieux s'en rendre compte, toucha la reine endormie. Un léger soupir gonfla sa poitrine et vint mourir à ses lèvres. L'horreur, l'effroi, font fuir le coupable, un autre qui se croît plus brave vint à son tour profaner l'auguste relique ; Jehanne soupira encore et ainsi une troisième fois. La peur faisait fuir ces hommes ; l'un d'eux, irrité de ce qu'il prend pour une illusion, veut rendre confiance aux autres, et brandissant sa lance, la plonge dans la poitrine de la sainte. Plus de soupir, pense-t-il triomphant. Non, plus de soupir, mais un sang vermeil qui coule à flot et ne s'arrête qu'au brûlant contact du bûcher.

Le vent de la colère divine a dispersé ces cendres ; lorsqu'un peuple se livre à ses fureurs, il mérite un châtiment qui naisse de sa faute même, la reine Jehanne n'a pas pu rester entre le Ciel et la France pour conjurer les maux de sa malheureuse patrie. Dieu qui ne sait pas résister à ses saints, semble d'abord les éloigner lorsqu'il veut frapper là où leur intercession serait plus puissante que sa justice.

C. de Lamiraudie.

FIN.

BIBLIOGRAPHIE

Frédéric-François-Xavier DE MÉRODE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR MGR BESSON, ÉVÊQUE DE NIMES (1)

Homme du monde et du plus grand monde, officier, prêtre, ministre des armes du Saint-Siège, ami tendre et dévoué de Pie IX, le chef et l'inspirateur de la protestation armée du Souverain-Pontife contre la Sardaigne, Monseigneur de Mérode méritait que son histoire fût écrite; une plume éminente s'est chargée de ce soin et s'en est acquittée avec autant de sincérité que de sympathie et de talent.

Deux qualités ont dominé en Xavier de Mérode, toutes deux ont éclaté dans sa vie avec une fougue admirable : le courage et la bonté. Issu d'une race illustrée par les armes, il demanda, quoique officier de l'armée belge, à servir en Afrique, sous les ordres du maréchal Bugeaud; il se signala d'abord en refusant noblement un duel, au nom des principes évangéliques, et puis, en se battant contre les Kabyles, comme un lion, ou, pour mieux dire, comme un chevalier. Ce fut sur les côtes boisées et rocheuses qui dominent le village d'Abizzar que les Français rencontrèrent l'ennemi : sur l'ordre du maréchal, officiers et soldats, les uns l'épée à la main, les autres la baïonnette en avant, se précipitèrent à l'envi, escaladèrent les crêtes les plus abruptes et délogèrent l'ennemi sur toute la longueur d'une lieue. L'entrain, l'élan, l'énergie, se soutinrent pendant toute la journée. Les Kabyles étaient plus de trois mille; deux cents demeurèrent sur le champ de bataille: les autres échappèrent à la mort en se précipitant dans les ravins couverts de broussailles. Le maréchal, en rendant compte du combat, dit qu'il présentait l'image du chaos, que la nature du terrain donna lieu à une multitude d'actions d'éclat, et qu'il pourrait remplir quatre pages de noms qui méritent d'être cités. Il se borne à signaler les plus braves, entre autres, dans son état-major particulier, M. de Mérode, sous-lieutenant de l'armée belge.

M. de Mérode avait montré, en effet, dans cette chaude affaire, une intrépidité dont tous le corps expéditionnaire faisait le plus grand éloge. Il suivait à cheval le colonel Saint-Arnaud, quand un blessé gisant à terre vient à arrêter ses yeux. Il quitte son cheval, le donne au blessé et l'accompagne jusque hors de la portée de l'ennemi. Puis, revenant au milieu des chasseurs, il prend un fusil, s'élance à la course, arrive des premiers au sommet de la crête, et se bat jusqu'à la fin du jour, débusquant, de ravin en ravin et de buisson en buisson, les Kabyles, qui disparaissaient comme des ombres après avoir lâché aux Français leurs derniers coups de fusil en pleine figure. Tous les journaux signalèrent cet exploit.

On va voir comment Xavier de Mérode accepta toutes ces félicitations. Sa foi, sa modestie, son grand sens, se révèlent dans la lettre suivante à M. de Montalembert. La première visite que lui fait la gloire n'a rien qui l'émeuve.

« Il m'est impossible, mon bien tendre et bien aimé frère, de vous dire combien votre lettre du 4 novembre, jour de votre fête, m'a ému, m'a touché, et en même temps cependant il m'est difficile d'y répondre. Ce n'est point avec vous qui avez pour moi, comme vous le dites si bien, des entrailles fraternelles et en quelque sorte paternelles, que je voudrais ou que je pourrais ce que l'on appelle *faire de la modestie*. Mon cœur a été inondé du déluge de tendresse et d'amour que tout ce que j'aime le plus au monde est venu verser sur moi avec tant d'abondance. Mais malgré tout le plaisir qu'ils m'ont fait, je dois avouer que je serais embarrassé d'accepter tacitement même vos éloges : ils étaient, suivant votre propre expression, par trop espagnols! Je n'ai, au fond, rien fait de plus que l'immense majorité de tous ceux qui étaient là, que ces soldats dont nombre allaient dans quelques mois rejoindre leur charrue, que ces officiers d'infanterie destinés pour la plupart à vivre dans l'obscurité à leur retour dans leurs garnisons, et qui sont ici depuis six, huit, dix, douze, quatorze ans : aussi, pour la satisfaction même de mon amour-propre, je ne veux accepter de tous vos éloges que la part qui me revient. La vérité est que la première fois j'ai été *aussi bien qu'un ancien*; mais, d'après le proverbe, bon chien doit chasser de race. La lettre d'Anna (1) m'a comblé, j'ai pleuré de joie et de tendresse, j'ai remercié le bon Dieu et la Sainte Vierge, mais je vous en conjure, ne mettez plus ma modestie à une si sotte épreuve, j'ai peur d'être ridicule avec ce trop-plein de compliments que vous me faites : c'est comme mon tambour qui comparait mon oncle Frédéric (2) à Napoléon. »

Un soldat qui se détournait ainsi de la gloire pensait à autre chose : Xavier de Mérode passa promptement du service militaire au service de l'Eglise ; il écrivait à M. de Montalembert : « Vous avez pu me décider à aller faire la guerre en Algérie, vous me décideriez bien mieux à la faire pour l'Eglise et pour Jésus-Christ. » Il se décida : ce fut à Rome qu'il étudia et qu'il reçut

(1) Chez Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. Un vol. avec portrait, prix : 3 fr. 50.

(1) Mme de Montalembert.

(2) Frédéric de Mérode, tué en 1830, dans un combat contre les Hollandais.

les Saints Ordres, ce fut à Rome qu'il passa sa vie et ce fut à Rome qu'il pu déployer tout le courage et toute la générosité de son âme. Le grand Pontife, Pie IX, n'eut pas un serviteur plus dévoué, plus filial. Mérode lui donna tout : son temps, sa fortune, son affection; il eut occasion de montrer son âme intrépide dans les dangers que courut le Pontife, parmi les révolutionnaires de 1848, pendant le choléra qui sévit cruellement à Rome, après le siège. L'abbé de Mérode et l'abbé Bastide rivalisèrent de courageuse charité : ils faisaient bon marché de leur vie, ils opposaient une fermeté tranquille à la panique universelle : chaque jour, M. de Mérode, après avoir fait son service auprès de Pie IX, allait visiter les hôpitaux, s'arrêtait auprès de chaque lit, et, pour braver le fléau de plus près, il inspectait les draps et le linge de chaque pestiféré; un de ces malheureux n'avait pas de flanelle, Mérode se dépouilla de celle qu'il portait et la lui donna... Il amena Pie IX auprès des cholériques, et quand le cardinal Antonelli lui dit : — A quel péril avez-vous exposé sa Sainteté! Mérode répondit promptement : — Eh bien ! quand le pape serait mort sur place, quel genre de mort plus glorieux pour un Pape?

Toute la vie de Mérode fut un enchaînement de bonnes œuvres. Les prisonniers, les malades, les orphelins, tout ce qui souffrait à Rome eut une part de son cœur et de ses prodigalités. Mais la grande affaire de sa vie, ce fut l'organisation de l'armée pontificale, placée sous les ordres du général Lamoricière. Il serait trop long de raconter les efforts et les sacrifices dont il paya cette grande œuvre, combien il fut contredit, blâmé, que d'obstacles il eut à vaincre, de la part de l'Italie, de la France, de la Cour pontificale même; il réussit, il créa ces généreux bataillons de zouaves qui défendirent jusqu'à la mort le Saint-Siège et qui donnèrent à l'Europe de si grands exemples de foi et d'intrépidité; il réussit, mais lui seul aurait pu dire au prix de quels travaux et de quelles souffrances. Il avait pris pour devise : *Plutôt servir que plaire*. Pourtant, disons-le, le Souverain-Pontife ne méconnut jamais ni son caractère, ni ses services.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les généreuses actions qui signalèrent la vie de Mérode, ni tout ce que Rome a dû à son initiative : hôpitaux, fontaines, écoles, asiles, fouilles, recherches des antiquités chrétiennes, il s'occupa de tout avec une activité intelligente que secondait à merveille sa grande fortune. Et jamais les pauvres n'étaient oubliés; après le Pape, ils avaient la meilleure part de son amour et de ses pensées.

Il vit l'invasion de Rome en 1870, il vit ses zouaves vaincus, il vit le Saint-Siège abandonné, et il survécut quatre ans encore à ces tragédies qui percèrent son âme d'un coup mortel. En 1874, il succomba à une très rapide maladie : il mourut en saint, comme il avait vécu, car il joignait à une charité immense une austérité d'anachorète : il couchait sur une planche, dînait d'un morceau de bœuf et d'une salade, passait les hivers sans feu et prodiguait des trésors à son bien-aimé Pape et à ses bien-aimés pauvres.

Voici comment M. de Ségur a fait son portrait :

« Il y avait en lui du religieux, du soldat
» et du grand seigneur. Tout en lui trahissait
» la race; les yeux, dont l'un regardait plus haut
» que l'autre, étincelaient d'esprit et reflétaient
» les impressions de son âme, ardente et noble;
» son profil accentué indiquait l'énergie de sa
» volonté. Dans les cérémonies religieuses, ses
» traits, son attitude prenaient un caractère
» inattendu de majesté. Son regard respirait la
» foi, toute sa personne adorait, et, dans ces mo-
» ments-là, sa ressemblance avec saint Louis
» de Gonzague et saint Charles Borromée, deve-
» nait saisissante. »

M. Cochin disait à son tour : « La noblesse de
» son sang, sa valeur militaire, son esprit plein
» de verve, et par dessus tout, la sainteté et
» l'humilité de sa vie, font de Mgr de Mérode un
» homme à part, une espèce de colonel mitré,
» une épée impatiente qui a pour fourreau une
» soutane.....»

Le livre où cette étrange et belle figure est peinte au vif est digne de vos attentions; fait de main de maître, il est, ajoutons-le vite, aussi amusant qu'édifiant, et il donne, sur des événements récents encore, des détails très peu connus.

M. B.

NOS MISSIONNAIRES

PAR ADRIEN LAUNAY (1)

Ce livre, intéressant et curieux, raconte la vie de quinze missionnaires français, morts depuis 1881 jusqu'en 1886, les uns succombant aux fatigues de l'apostolat et aux dangers du climat de l'Extrême-Orient, les autres martyrisés par les païens ; car l'Eglise, dont on nie la vigueur et la puissance, montre qu'elle vit, en donnant toujours à la Foi des témoins fidèles qui, pour elle, bravent les supplices et embrassent la mort avec allégresse, et, comme le dit le *Te Deum*, *l'éclatante armée des martyrs vous loue, ô Seigneur !* Ils sont Français, ces héroïques apôtres ; ils demandent grâce pour leur patrie.

Nous recommandons ce livre d'une lecture saine, édifiante et, de plus, très instructive. On se console un peu des misères du temps présent en contemplant ces âmes héroïques et simples, qui sont allées au suprême sacrifice comme on va à un banquet.

M. B.

(1) Chez Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Un volume. Prix : 3 francs.

GINA

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE

Le soleil glissait son premier rayon dans la chambre quand la nouvelle-née le salua par un cri perçant, et l'on prétendit que c'était un cri joyeux.

Une petite fille venait de naître chez M. et Mme Daste, chez des gens heureux.

La mère la regardait avec un ineffable sourire ; le père, très fier, s'extasiait devant cette mignonne créature, tandis que par la fenêtre montaient des effluves embaumés du marché aux fleurs de la Madeleine.

L'enfant reposait dans son berceau de dentelles, où elle respirait librement comme une petite personne contente de vivre, et les parents ravis disaient :

« Elle est venue à merveille ! »

Elle était bien née en effet, le matin même de la fête de son père, par un jour chaud de juillet, le mois où abondent les roses.

Elle arrivait comme une bénédiction.

M. et Mme Daste s'étaient épousés par amour, sans fortune. Tous deux de bonne famille, tous deux de grand cœur et de haute intelligence. La lune de miel avait été douce comme tendresse, difficile comme existence.

Le mari, attaché au ministère des finances, travaillait beaucoup ; ayant conscience de sa valeur, *il voulait arriver*.

En dehors du bureau, il faisait de la littérature.

Pendant de longues nuits il écrivait sans repos, passant à sa femme les feuilles terminées pour les relire et les classer. L'hiver on ne brûlait que deux bûches par veillée, le bois coûtait cher; à une heure du matin, on soupait de saucisson et de fromage. C'était rude, mais bon, et plus tard M. Daste parvenu à son but, se rappelait avec émotion ce beau temps de vie intime et de labeur en commun.

Quand Dieu leur envoya un enfant, après deux ans de mariage, l'aisance régnait dans le courageux ménage et les œuvres du père étaient en vogue.

La petite fille fut nommée Georgina, mais on décida qu'on l'appellerait habituellement Gina, pour abréger.

On se livra ensuite à des ravissements sans fin autour de la pouponne, pas plus belle que les autres bébés, rougeaude et grimaçante comme ses semblables.

— Oh ! le superbe bébé !

— Qu'elle est charmante !

— Et ce teint blanc !.. elle n'est pas rouge du tout.

— Elle ressemble à son père !

— Non, à sa mère.

— La jolie bouche,.. comme une cerise... elle rit...

— Et ses menottes !... des nids à baisers... elle remue, elle serre mon doigt, la gaillarde ! elle est très forte, vous savez...

— Bonjour la belle...

Il en est toujours ainsi des premiers-nés. Illusions touchantes, devant ce petit être végétatif, auquel l'amour prête l'auréole radieuse des désirs réalisés.

Attendrissement devant la fragilité de l'enfant — respect devant la pureté mystérieuse de l'ange.

On la baptisa quelque temps après en grande pompe ; sa mère se promit d'en faire une femme sérieuse, son père de diriger son instruction.

Cinq années s'écoulèrent, M. Daste d'un esprit brillant, s'était lancé dans la littérature dramatique : il possédait des qualités scéniques étonnantes; un jugement sûr, une note de sentiment vrai. Dans son salon se groupaient beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes, réunions charmantes que présidait admirablement la maîtresse de la maison, pendant que Gina courait dans les jambes de tout le monde, gaie comme un pinson et fort volontaire. Chacun jouait avec la fillette pour satisfaire les parents qui l'idolâtraient. Un peintre crayonnait son minois, un poète la célébrait en vers, un musicien lui composait une *Bébé-Valse* ; et l'enfant ravie, enivrée, jouissait pleinement, inconsciente des humaines misères, se croyant créée pour être riche et adulée.

A la première représentation d'une comédie de son père on l'emmena au théâtre. Assise sur les genoux de sa mère, sans bien comprendre, elle applaudissait de toutes ses petites forces... à l'entr'acte, lorsque certain grand critique vint complimenter l'auteur anxieux, elle s'échappa de la loge pour crier dans les corridors : « Papa a du succès, papa a du succès ! » — Un ami la ramena triomphante vers les siens, non sans rire de son enthousiasme. Et le père radieux dit en la prenant dans ses bras.

— C'est ma fée !

Elle grandissait ainsi, bien heureuse ; son unique chagrin, avant l'âge de six ans, fut d'être perdue un jour au Palais-Royal. Trottinant à l'aventure, elle échappa à la surveillance d'une vieille tante et se trouva seule tout à coup, entourée de visages étrangers. Elle eut peur, le soir venait, on allumait le gaz et cha-

cun passait affairé : elle aperçut une enfant déguenillée et s'enfuit éperdue, n'osant appeler dans la crainte d'être volée par une pauvresse. Son petit cœur se serra, une impression de terreur et de solitude l'envahit soudain, il lui sembla qu'elle devait être perdue sans espoir; et sans crier, pleurant tout bas, elle s'appuya contre une colonne de la galerie Montpensier. Un sergent de ville la vit ainsi.

— Tu as perdu ta maman ? demanda-t-il.

— J'ai perdu ma vieille tante Lise.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Gina...

— Gina quoi ?

— Dans mon tapeau...

— Ton papa comment s'appelle-t-il ?

— Dans mon tapeau...

Elle ne comprend pas, pensa l'agent...

— Voyons, ma petite, sais-tu où tu demeures ?...

Elle répondit de nouveau, tranquillement, avec certitude :

— Oui,... dans mon tapeau.

Le pauvre homme cherchait de nouvelles questions plus claires et obtenait invariablement la même réponse.

C'était sans doute un nom qu'il ne connaissait pas ?... ou l'enfant était obtuse ?... elle ne le paraissait point pourtant ; ses yeux effrayés pétillaient d'intelligence.

L'officier de paix était désolé, il lui coûtait de conduire cette belle petite fille au poste, avec les vagabonds.

Il répéta encore :

— Voyons, cherche bien... tu ne sais pas où est ta maison?

Et Gina reprit avec impatience sur un diapason élevé :

— Dans mon tapeau! Dans mon tapeau!

Une jeune femme passait ; elle entendit cette voix enfantine et, curieuse, s'approcha. Le sergent de ville lui exposa son embarras ; la dame interrogea la fillette, puis (divination des mères!) elle saisit de suite et regarda... dans le chapeau de Gina. Celle-ci avait bien retenu sa leçon ; — Mme Daste, en femme prudente, avait écrit au fond de la toque d'astrakan le nom et l'adresse de sa fille.

On la reconduisit sur l'heure. La famille était dans la désolation ; la vieille tante se pâmait; les baisers de l'enfant retrouvée la calmèrent.

Gina dîna servie par ses parents, elle eut des friandises pour apaiser ses émotions, mais garda ineffaçable le souvenir de sa première angoisse.

***

Un soir Mme Daste alla à un bal travesti. Costumée en marquise, vêtue d'une robe de moire bouton d'or éclatante, les cheveux relevés à la Lamballe, poudrés à frimas, élégante et de noble allure, elle était ainsi remarquablement belle. Gina, grimpée sur une chaise, admirait sa mère, et suivait d'un œil étonné les détails de la toilette. Quand ce fut terminé elle se précipita sur elle en criant :

— Oh! tu es jolie... si jolie, si jolie!

— Plus que d'habitude?

— Non! tu l'es toujours... Mes amies des Tuileries le disent bien...

— Vraiment..... et ton père, demanda Madame Daste, qui avait un culte pour son mari.

— Papa... il est beau aussi... je l'aime aussi... va....

Et ce furent des lutineries, des jeux, des rires, des élans fous entre la mère et l'enfant.

Avant de partir, elle la coucha, lui fit réciter sa prière, appuyée contre son cœur, et lorsqu'elle l'eût installée dans son lit bleu, le père vînt à son tour embrasser les joues roses et les boucles blondes de Gina, qui s'endormit sous ces caresses; tout émus, ils la contemplèrent quelques instants avec délices.

Cette même nuit, Mme Daste rentra pâle et frissonnante; elle avait pris froid.

Une fluxion de poitrine se déclara très grave, et la mort devint imminente. Son mari ne la quittait point, constatant avec douleur les progrès du mal. La jeune femme comprit le danger dans ses regards effarés. — Convaincue, profondément religieuse, elle eut pourtant une peine inouïe à se soumettre... Une lutte pénible se livra en son âme... L'existence était si bonne entre son mari et son enfant!

Sentant ses forces décliner, morne et abattue, elle demanda Gina ; la petite fille, sans se douter de la torture qu'elle infligeait à sa mère, ne voulut point la reconnaître dans ce visage contracté, déjà émacié!

— Ce n'est pas maman, dit-elle, cette vieille là! »

A ces mots, la malade plongea sa figure amaigrie dans les oreillers, avec des sanglots, des cris inarticulés, en proie à la désespérance; l'innocente lui avait broyé le cœur. Elle gémit jusqu'à la nuit close, sans que personne osât la consoler.

Assis à son chevet, son mari lui parlait en vain .. Elle semblait atteinte de surdité... De temps en temps, une exclamation rauque, pénible comme un râle, s'échappait de sa poitrine haletante.

Quand l'obscurité eut envahi la chambre et que la veilleuse projeta ses faibles lueurs, elle parut se réveiller d'un songe affreux.

Elle se réveillait, en effet, brisée, mais triomphante :

La paix du Seigneur était descendue sur elle, le consolateur désiré était venu.

Elle eut une conversation suprême avec son

mari, et, dès ce moment, parla de sa mort avec calme.

Le lendemain, elle reçut les derniers Sacrements de la Foi chrétienne; puis, ainsi fortifiée, voulut revoir encore sa fille.

Cette fois, l'enfant ne témoigna aucune surprise et grimpa vite sur le lit. Elle se mit à babiller comme d'habitude.

— J'ai été aux Tuileries, regarder les cygnes... Il ne fait plus froid dehors... Je suis entrée à Notre-Dame-des-Victoires et j'ai mis un gros cierge pour toi, pour que tu ne sois plus malade... Un cierge de dix sous... sur ma tirelire!

Et la pauvre mère écoutait les yeux dilatés par la souffrance, bercée par ce doux gazouillis, s'énivrant de cette voix argentine.

Elle posa sa main transparente sur la petite tête, solennellement, comme une bénédiction, la baisa au front, longuement, lissa la chevelure soyeuse et dorée avec un geste lent, caressant, et le regard perdu, murmura :

« Qui l'aimera comme moi? »

On enleva Gina; avant de sortir, elle se retourna pour envoyer un baiser à sa mère. La porte se referma entre elles.., c'était celle de l'éternité.

M^{me} Daste épuisée, par un visible effort chercha son mari, et rencontrant ses mains tremblantes, dit très vite, avec peine.

« — Quand je serai morte... vous me parerez... vous me mettrez des fleurs, beaucoup de fleurs... afin que mon dernier aspect... ne t'inspire pas d'horreur... cher bien-aimé! »

Son mari ne put répondre...

« Et maintenant... c'est fini... J'ai foi dans les promesses du Sauveur. »

Et ce fut fini.

Tandis que son mari la veillait, elle tomba dans l'assoupissement et mourut à l'aube, l'un des derniers jours de mars.

***

— Je ne veux pas mettre cette vilaine robe... elle est trop laide! cria Gina, lorsqu'on l'habilla de noir.

On lui ôta malgré elle son costume bleu et on lui expliqua que sa maman était au ciel avec le bon Dieu.

— Reviendra-t-elle? demanda l'enfant.

— Non, nous irons tous la rejoindre.

— Oh! moi, je suis sûre qu'elle reviendra! le bon Dieu est très bon et je le prierai de la renvoyer.

Pendant ce temps, M. Daste marchait derrière le char mortuaire à pas lents, accablé, sans larmes; les odeurs âcres des narcisses tressés dans les couronnes funèbres l'étourdissaient. Par moments, il se demandait ce qu'il faisait là, tête découverte, seul en avant, et les bruits de Paris se heurtaient dans son cerveau vide.

Coutume cruelle que cette représentation, cette conduite du deuil pour ceux dont la vie est atteinte à sa source.

Après la cérémonie à la Madeleine, le *Dies Iræ* solennel, le *Pie Jesu*, plein de miséricorde, le cortège repart et arrive au cimetière. La bière, mise à nu, descendue lourdement dans la fosse: les fleurs s'éparpillent pêle-mêle dessus, lui envoyant encore une bouffée de senteurs... Les discours qu'il n'entend point, les éloges prodigués, sinon à la pauvre morte, mais à cet homme déjà célèbre, qui ne s'en soucie guère... les regrets des amis qu'il regarde défiler sans les reconnaître, les poignées de mains automatiques... et quelqu'un qui le fait monter dans une voiture de deuil et l'emmène... Il subit tout, inconscient.

Quel retour au foyer vide, dans la maison bouleversée!

Il entre et commence seulement à sortir de l'hébêtement où il était plongé... Il va droit à sa chambre, sa chambre à elle!

Une vague odeur de roses flétries, d'acide phénique, d'encens, la remplit. Sur le couvre-pied de dentelles on distingue l'empreinte d'un corps léger, sur laquelle gisent des jacinthes fanées. Les cierges éteints sont sur un guéridon avec l'eau bénite et le rameau vert. Eperdu, le veuf s'assied près du lit, et cachant sa tête dans ses mains, pleure bruyamment.

Gina arrive; incertaine, troublée, elle hésite... s'avance un peu... s'arrête au milieu de la pièce, et finit par se poser devant son père; comme il ne la voit pas, elle l'enlace de ses petits bras: elle n'a pas compris ce qu'était la mort; à cinq ans ce mot n'a point de portée... Elle croit que sa mère reviendra; alors, essayant d'écarter les doigts crispés du visage de son père, elle lui dit:

« Le bon Dieu..... » elle veut dire : le bon Dieu nous la rendra. Mais en entendant le cri de douleur qui lui répond, elle n'achève pas sa phrase; sentant qu'un malheur affreux les frappe, elle sanglote à son tour.

***

M. Daste se consacra tout à sa fille. Les premiers temps de son veuvage il essaya de ses doigts malhabiles de l'habiller le matin et de la déshabiller le soir; il commanda lui-même ses effets et ne s'en sépara point un instant.

Il l'emmenait au ministère. Dans le grand bureau où il travaillait seul, elle eut son coin: avec une feuille de papier blanc placée devant elle, elle restait de longues heures tranquille; un ami de son père lui crayonnait des caricatures, et à trois heures le garçon de bureau allait lui chercher des gâteaux pour goûter.

Un soir, après un violent orage, M. Daste rentrait chez lui, tenant Gina par la main. — Soucieux, taciturne, il accélérait le pas et la fillette en faisait quinze pour un des siens. Dans cette course effrénée, elle perdit un de ses mignons souliers découverts et n'osa se plaindre... elle savait son père parfaitement bon, mais devinait bien à son front rembruni qu'il était en proie à un accès de désespoir morne comme il en avait quelquefois depuis la mort de sa femme — elle clapotait dans l'eau et la boue sans mot dire. Il s'aperçut enfin qu'elle marchait comme un oiseau blessé et héla une voiture. Arrivé chez lui, il alluma du feu, et, devant la flamme claire, réchauffa le pauvre petit pied transi, le lava avec soin, le baisa cent fois. Sa fille se serrait contre lui, se blotissait sur ses genoux, oubliant ses timidités craintives.

Depuis cette soirée, il resta triste, mais sut résister à ses crises de douleur muette, presque farouche, et Gina devint un véritable tyran. Il ne savait en rien lui résister; elle dînait en ville avec lui, voyageait avec lui, demandait de nouveaux jouets à chaque instant et ne supportait aucune réprimande.

Ses amis le plaisantaient de sa faiblesse, mais sans insister, car il leur répondait avec un sourire forcé : « Il sera bien temps pour elle de souffrir. »

L'enfant, ainsi gâtée, était fort difficile, ses désirs contrariés provoquaient de violentes colères, n'importe où, dans la rue, en visite, même.

Le deuil terminé, Gina, âgée de neuf ans, voulut des toilettes élégantes, elle aspirait à éclipser les autres.

Elle aimait briller et ne voulait se donner aucune peine; lorsqu'il fallut apprendre à lire, ce furent des scènes épouvantables, elle se roulait sur le tapis en s'arrachant les cheveux...; sa maîtresse désolée en prévint son père qui répondit sans s'émouvoir : « Quand elle saura lire nous ne pourrons plus l'arrêter. »

Il ne se trompait point..., le jour où elle lut couramment, ce fut sa passion; elle dédaigna ses poupées, ses jeux, ses toilettes, ses promenades, pour lire tous les livres qui lui tombaient sous la main.

Quand elle posséda la lecture et l'écriture, elle se crut déjà femme de lettres, composa des comédies en cinq actes et refusa d'apprendre autre chose. Devant les doléances de l'infortuné professeur, qui, chaque jour passait deux heures en raisonnements et en essais infructueux, M. Daste se décida à faire travailler lui-même sa fille.

Le soir, il s'installa et prépara les cahiers, mais Gina s'assit sur ses genoux, le câlina, et le temps passa ainsi. Les leçons ne furent jamais plus sérieuses, les observations s'arrêtaient par des baisers.

Aussi, après mûres réflexions, il résolut de mettre sa fille en pension. Elle allait avoir dix ans; il ne pouvait plus l'emmener au Ministère, ni la laisser tout le jour aux domestiques...; il lui en parla. Elle se désola à cette nouvelle et le supplia de la garder près de lui... Elle pria en vain, et dès le lendemain il commença ses recherches, la traînant soucieuse, pendue à son bras.

* * *

On visita d'abord les couvents; se rappelant les désirs de sa bien-aimée femme, le pauvre veuf voulait que sa fille fût élevée dans une maison religieuse.

Le caractère de l'enfant, entier, passionné, avait besoin d'un frein doux et ferme. Avec des défauts saillants, un orgueil, une violence parfois effrayante, elle possédait un cœur droit, une intelligence vive, *une volonté*.

C'était une petite créature difficile, point banale; une plante rare croissant à l'aventure, envahie par des sauvageons qu'il fallait couper dans la racine.

A peine M. Daste eut-il pénétré avec Gina dans l'intérieur d'un couvent qu'il fut glacé par l'aspect du parloir ciré, aux murs nus, peints à l'huile, contre lesquels étaient soigneusement rangées des chaises de paille; Gina fut toute surprise de cette simplicité monastique. Elle aimait le luxe, habituée à y vivre, et trouvait que cette immense pièce froide avait l'air pauvre. Ils visitèrent les classes..., même apparence modeste; la maîtresse, grave sous son voile noir, présidait aux études, et les enfants silencieuses, habillées de robes grises rococos ressemblant à celles des grand'mères, travaillaient penchées sur des pupitres de bois.

Gina pensa à ses robes coquettes..., à va vie libre; et ce silence, cette tenue sérieuse l'épouvantèrent.

Quand la supérieure, une femme âgée, à la physionomie sereine, la prit par la main et parla des devoirs d'une petite fille, de la discipline, de la nécessité d'un travail régulier, elle la trouva méchante, refusant de voir la bonté rayonnante de son regard et d'entendre l'accent de sa voix lorsqu'elle parla : « de la maman partie pour le ciel. »

M. Daste demanda quels étaient les jours de sortie.

— Tous les mois, répondit-elle, quand on a été sage.

— Jamais plus souvent?

— Jamais, reprit-elle avec fermeté, à moins de cas graves.

Gina, à ces mots, éclata en sanglots et se cram-

ponna au cou de son père...., criant à travers ses gémissements : « Je ne te verrai plus, je serai malheureuse sans toi. »

Le père ému l'emmena. La supérieure les regarda s'éloigner d'un air compatissant.

Ce fut ainsi qu'elle n'entra point au couvent.

Passant d'un extrême à l'autre, M. Daste prit alors des informations sur les pensions laïques les plus connues de la Capitale, les plus à la mode. Il voulut une maison parfaitement honnête, où l'on eût souci de l'éducation mondaine de sa fille, sans fatiguer d'abord sa jeune intelligence en l'appliquant à des exercices ingrats qui l'éloigneraient de l'étude, étant donné son caractère un peu rétif.

Une ambassadrice, Mme Mikaïlonowich, à laquelle il confia son embarras, lui conseilla de mettre Gina chez Mme Tallouët : « Je connais plusieurs jeunes filles qui ont été élevées dans cet établissement, lui dit-elle, et je n'ai jamais vu dans notre monde grâce plus exquise que la leur, attitude plus distinguée, esprit plus vif et plus naturel. »

Mme Mikaïlonowich était une femme charmante, fort honorable, très en vue, dont le vernis brillant et mondain pouvait cacher aussi bien une nature sérieuse qu'une nature superficielle. Elle avait, sur l'éducation, des théories sinon mauvaises, du moins absurdes, qui cadraient merveilleusement avec la méthode de Mme Tallouët ; se gardant de les énoncer devant M. Daste, elle se contenta de faire l'éloge de cette pension si remarquable, et, le sachant excessivement occupé, lui proposa même de l'aller visiter à sa place. Il accepta avec reconnaissance en la priant d'emmener Gina avec elle.

AYLICSON.

(*A suivre*).

L'HOMME ET LA FEMME COMME IL FAUT

Bien riche et bien égoïste,
Ignorant, bavard et sot,
Jusque dans ses plaisirs triste,
Voilà l'homme comme *il faut*.
Aimant l'or pour le répandre
Où le besoin paraîtrait;
Modeste, vrai, doux et tendre,
Voilà comme *il le faudrait*.

Tout à la mode nouvelle,
A son mari parlant haut,
Éloignant ses enfants d'elle,
C'est la femme comme *il faut*.
Leur donnant, selon leur âge,
Et ses vertus et son lait,
Soumise, économe et sage :
Voilà comme *il la faudrait*.

(*Attribué à LOUIS XVIII*).

PENSÉES ET MAXIMES

Il vaut mieux être content de soi que de sa fortune. (SAUVAGE.)

***

Pensez aux maux dont vous êtes exempt. (JOUBERT.)

***

Si nous n'avions pas de défaut, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer chez les autres. (LA ROCHEFOUCAUD.)

L'ÉVENTAIL

CRIRE l'histoire de l'éventail: l'entreprise peut sembler frivole aux esprits avisés et sérieux qui n'aiment point à perdre leur temps aux bagatelles. Assurément le sujet n'est pas des plus graves, mais il est fertile en faits curieux au point de vue de l'art et même de l'histoire, à prendre ce mot dans son sens le plus large.

Tout d'abord, cet emblème charmant de la grâce légère a un titre à notre respect ; le même titre que les cheveux blancs ; il est vieux, vieux comme le monde ; chose fort naturelle d'ailleurs, comme l'observe avec une galanterie un peu banale un auteur du XVIIIe siècle ; car l'éventail est l'arme de la coquetterie, et la coquetterie est née du premier geste de la première femme.

Autre fait également propre à rassurer ces mêmes esprits sérieux : Mme de Staël, qui a toute sa vie posé pour le génie grave, et que personne assurément ne songera à accuser de mièvrerie, Mme de Staël n'a pas dédaigné de consacrer toute une page de son immortelle prose, à ne louer que le rôle frivole et l'importance mondaine de l'éventail. Au reste, voici le texte de cette apologie qui semble aujourd'hui un peu démodée et prétentieuse : « Supposez une femme » délicieusement aimable, magnifiquement parée, pétrie de grâces; si avec tous ces avantages elle ne sait que bourgeoisement manier » l'éventail, elle aura toujours à craindre de se » voir l'objet du ridicule. Il y a tant de façons » de se servir de ce précieux colifichet qu'on » distingue par un coup d'éventail la princesse » de la comtesse, la marquise de la roturière. » Et puis quelle grâce ne donne pas l'éventail » à une dame qui sait s'en servir à propos : il » serpente, il voltige, il se resserre, il se déploie, » il se lève, il s'abaisse selon les circonstances. » Oh! je veux bien gager en vérité que dans » tout l'attirail de la femme la mieux parée, il » n'y a point d'ornement dont elle puisse tirer » autant de parti que de son éventail. »

Ce document jeté en pâture aux esprits amoureux des sujets et des formes académiques, qui pourraient être tentés de nous arrêter par des arguments pédantesques, entrons franchement et de plain pied dans notre sujet.

II

Pour commencer par le commencement, il nous faudra nous transporter dans cet extraordinaire pays de l'Inde, pays de légendes fériques et mystérieuses, berceau probable du genre humain, où ont pris naissance, à des époques qui déconcertent toute chronologie, les civilisations, les sciences et les arts.

Les Védas, ce monument préhistorique de la poésie hindoue, parlent de l'éventail : « La riche litière sur laquelle était couché le monarque Pândon fut ensuite ornée d'un éventail, d'un chasse-mouche et d'une blanche ombrelle. » Telle est la traduction textuelle d'une ligne du Mahâbhârata.

Le Râmâyana décrit un magnifique éventail préparé pour le sacre de Râma :

« Il était décoré d'une radieuse guirlande et » tel que l'astre des nuits dans son plein. »

Ces textes antiques auxquels les sculptures des pagodes et autres monuments de l'Inde primitive servent d'illustrations, nous font connaître les formes diverses que prit l'éventail dans ces temps reculés ; les plus luxueux étaient faits de plumes de paon réunies en bouquets, assez semblables à nos plumeaux ; quelquefois on collait sur une légère feuille de palmier ou sur un écran d'étoffe tendue, les plumes brillantes des oiseaux du pays, que leurs riches couleurs et leurs reflets changeants rendaient semblables à des pierreries. Les écrans les plus communs étaient en joncs de diverses couleurs artistement mélangés et tressés, quelquefois ils étaient faits d'une simple feuille de palmier ; les prêtres bouddhistes du royaume de Siam portent encore ce dernier genre d'éventails qui est l'insigne de leur qualité.

Le nom indoustan de l'éventail dans les textes anciens est pânk'hâ, mot que la langue du pays a conservé et qui désigne spécialement aujourd'hui ces immenses éventails adaptés aux plafonds, qu'un domestique agite continuellement pour entretenir dans les appartements une fraîcheur agréable.

Le capitaine Basil Hall dans ses mémoires de voyage vante très fort l'agrément de ces pânk'hâs et termine son apologie en apprenant au lecteur que cette invention confortable est anglaise et toute moderne, conclusion fort patriotique mais non moins fantaisiste, car l'usage de ces éventails monstres existait en Espagne et en Italie, bien avant la date indiquée par le capitaine Hall, témoin ce passage d'une lettre que Guez de Balzac écrivait de ce dernier pays : « J'ai dans ma chambre un éventail dont le vent ferait des naufrages en mer; c'est une si lourde machine qu'elle suffit à lasser les bras de quatre valets. » Et bien avant les peuples de l'Espagne et de l'Italie, les Assyriens suspendaient des pânk'hâs au-

dessus de leurs lits de repos ; les sculptures des ruines de Koyonndjik en font foi. *Nihil sub sole novum.*

Chez les Egyptiens, l'éventail était en usage dès la plus haute antiquité : on voyait à l'Exposition universelle de 1867 un éventail, trouvé parmi les bijoux de la reine Aoh-Hotep (1703 avant J.-C.), qui a un peu plus de trente-cinq siècles d'existence ; il est formé d'un demi-cercle de bois grossièrement sculpté et recouvert, ainsi que la tige qui lui sert de manche, d'une mince feuille d'or, tout autour du demi-cercle sont des trous dans lesquels s'enfonçait l'extrémité des plumes d'autruche qui formaient l'éventail proprement dit.

L'éventail des Pharaons ou des fils de Pharaons, insigne de leur rang, était fait d'une longue plume d'autruche fixée à une élégante poignée ; les vingt-trois fils de Rhamsès figurés sur un des bas-relief du rhamesséion de Memphis, portent tous des éventails ainsi faits.

L'éventail n'était pas alors comme à présent un pur objet de luxe, un colifichet élégant ; s'il s'élevait jusqu'à la dignité de sceptre, il descendait par compensation jusqu'à l'humble rôle d'ustensile de ménage : les sybarites égyptiens ne mettaient pas rafraîchir leur vin à la cave, mais ils faisaient éventer continuellement par des esclaves les liquides qui leur servaient de boissons ; les sculptures des monuments de l'ancienne Egypte représentent fréquemment des esclaves occupés à cet emploi.

Si, parcourant l'histoire des civilisations antiques, nous passons de l'Egypte en Chine et au Japon, chez ces peuples vieillis, en décadence depuis déjà bien des siècles, nous y trouvons l'éventail connu et communément employé depuis les temps les plus reculés : un ancien poète chinois en fait remonter l'invention au XII^{e} siècle avant Jésus-Christ.

Au X^{e} siècle, l'industrie chinoise fabriquait déjà des éventails extrêmement riches et d'un très grand prix ; toute l'imagination originale, toutes les ressources artistiques de l'esprit chinois s'employaient à en faire de véritables merveilles, la soie brillante y était mélangée de plumes à reflets changeants et de perles assez petites pour se prêter au tissu le plus délicat. Une loi somptuaire, qui interdit pendant longtemps l'usage de ces luxueuses fantaisies, vint arrêter les progrès des éventaillistes ; on fit alors des écrans de soie unie, d'un blanc immaculé. Dans une vieille poésie chinoise une épouse se compare à un éventail de soie pure dont l'insouciant possesseur apprécie les charmes tant que dure la chaleur ardente de l'été : « Mais hélas ! s'écrie-t-elle mélancoliquement, je redoute l'achèvement d'une saison si courte. Qu'il reviendra vite le jour où l'éventail sera mis de côté ! »

Au commencement de notre ère on oublia les lois somptuaires et les éventails ornés redevinrent de mode ; un fabricant du nom de Chi-ki-Long créa un genre nouveau, qui fut pendant longtemps fort apprécié. « Il battait de l'or en lames minces comme des ailes de cigales, l'appliquait sur les deux faces de l'écran, les vernissait, y peignait des dieux, des fleurs extraordinaires et des animaux rares, puis collait par dessus des feuilles transparentes de mica.

L'invention des éventails plissés, qui probablement fut apportée du Japon en Chine, détrôna les écrans de Chi-ki-Long, et vint donner une impulsion nouvelle à l'industrie éventailliste qui prit alors une immense extension et obtint des résultats remarquables comme variété, richesse des matières premières, perfection achevée du travail : on cisela l'argent, on sculpta des bois précieux, on ajoura finement les nacres changeantes, les écailles transparentes ; l'ivoire se transforma sous la main du patient ouvrier chinois en dentelle infiniment légère ; les laques les plus précieuses, richement décorées d'or fin, l'art des peintres, des sculpteurs, tout fut mis en œuvre pour obtenir des résultats excellents.

Il fallait une variétété très grande daus la fabrication comme dans la valeur de l'objet, puisque l'usage commençait à en devenir général. Ce mouvement de vulgarisation a été s'accentuant depuis lors et aujourd'hui il n'est pas un habitant du Céleste-Empire, si dénué qu'il soit, qui ne possède au moins un éventail pour rafraîchir son jaune visage. A la fin d'un repas, le maître de la maison se lève, salue, et invite gravement ses invités à se servir de leur éventail ; ne pas en avoir serait regardé comme une impolitesse, car ce serait priver tout le monde d'en faire usage.

Quelques lignes extraites du voyage en Chine de madame de Bourboulon donneront une idée exacte du rôle important que joue dans ce pays le bibelot léger dont nous nous occupons :

« Les élégants qui n'ont ni canne ni cravache agitent leurs éventails avec prétention, en se donnant des airs suffisants ; les évolutions que les jeunes filles font faire au leur, forment un langage muet mais significatif ; les mères s'en servent pour endormir leurs enfants au berceau, les maîtres pour frapper leurs écoliers récalcitrants, les promeneurs pour écarter les moustiques qui les poursuivent. Les ouvriers, qui portent le leur dans le collet de leur tunique, s'éventent d'une main et travaillent de l'autre. Les soldats manient l'éventail sous le feu de l'ennemi avec une placidité inconcevable. Il y a des éventails de deux formes : ouverts ou pliants, les premiers sont formés de lames d'ivoire ou de papier, ils servent d'album d'autographes, et c'est sur un éventail de papier blanc qu'un Chinois prie son ami de tracer une sentence,

des caractères, ou un dessin qui puissent lui rappeler son souvenir. Ces albums-éventails sur lesquels sont apposés les sceaux d'hommes illustres ou de grands personnages acquièrent une grande valeur. »

En 1868, lors de la signature du premier traité avec la Chine, le marquis de Ferrière Levayer reçut comme présent diplomatique du secrétaire d'Etat Huân, un de ces éventails autographes. La feuille est couverte d'une ode en vers chinois composée par Huân à la louange du marquis de Ferrière. L'ode écrite dans le style antique constitue un assez curieux échantillon de l'imagination baroque des Fils du Ciel. En voici la traduction:

« Il y avait à Paris un docteur à l'aspect brillant comme le jaspe, son esprit était éclatant comme la lune d'automne et ses habits étincelants comme les ondes du printemps.

» Il ressemblait au léopard qui change en secret ses magnifiques pelages, et à l'aigle qui dans son vol est habitué aux mouvements gracieux.

» S'il parlait d'armées c'était comme si on avait ouvert un arsenal; s'il suivait les lois de l'harmonie, il dépassait les maîtres du tympanon.

» En remplissant des magistratures il est allé dans les grands royaumes. Sa renommée sans tache le parait comme de la soie blanche.

» Il a reçu soudain l'ordre de se transporter en Orient; un navire de guerre a flotté sur le fleuve céleste comme l'oiseau Fân qui fait 9,000 lieues.

» Immense comme le souffle d'une mousson favorable, il est arrivé à Macao à l'entrée de l'automne.

» Ceux qui accouraient pour le voir obstruaient toutes les avenues. Ses habits d'or avaient un éclat étincelant.

» Son étoile d'argent jetait une foule de traits lumineux. Des paroles admirables sortaient de sa bouche comme des fragments de jade. Son beau maintien le faisait ressembler à une aigrette de pierres précieuses.

» Moi qui suis un hôte dans le séjour des roses, je vous ai rencontré sur les confins du séjour des immortels.

» Je rougis de ne pouvoir vous offrir des saphirs et du jaspe, je ne puis qu'imiter le poète San-Tso dans cette ode.

» Je l'écris sur une feuille de papier blanc, afin qu'elle console vos pensées futures quand nous serons séparés. »

De fait, le manuscrit a pu remplir le rôle auquel il était destiné; il n'est pas nécessaire de lire jusqu'au bout ce chapelet d'amusantes métaphores pour que le sourire vienne aux lèvres.

Avant que nous quittions l'Asie, quelques lignes sur le rôle tragique de l'éventail au Japon : c'est un éventail placé sur un plateau d'une forme particulière qui annonce au criminel de famille noble la sentence qui le condamne, et c'est au moment où il tend les mains vers ce funeste présent que le bourreau doit accomplir son œuvre.

III

Nous dirons peu de chose des éventails africains, qui furent imités de ceux dont nous avons déjà parlé; les Arabes ne songèrent à en faire usage que vers le commencement de notre ère, un de leurs plus anciens textes où il soit question de l'éventail est cette stance d'un vieux poème arabe :

« La charmante jeune fille qui repose sous la tente est semblable à une tendre gazelle.

» Combien sa taille svelte est plus agréable à mes yeux que l'embonpoint massif de cette femme qui nage dans la sueur dès que les éventails cessent de rafraîchr l'air autour d'elle.»

Passage curieux en ce qu'il nous renseigne sur les changements qu'a subi le goût musulman; aujourd'hui pesanteur est pour les Arabes synonyme de beauté, et on n'emploierait plus une expression de cette trivialité dédaigneuse à propos de l'embonpoint d'une femme, puisqu'on apprécie les femmes exactement au poids.

Inutile, n'est-ce pas, de parler ici du coup d'éventail du dey d'Alger qui détermina la conquête de l'Algérie; l'anecdote est trop moderne et trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler à la mémoire de nos lectrices.

Traversons donc la Méditerranée et jetons un coup d'œil sur l'histoire du costume en Grèce et dans l'Italie romaine; nous y verrons quel rôle joua l'éventail dans l'antiquité classique, quelles formes on lui donna à cet âge d'or où la mode n'avait point d'autres lois que l'art.

Une des qualités primordiales de l'art grec étant la simplicité, les éventails grecs portèrent la marque de cette tendance : tout d'abord ils ne furent faits que de feuilles naturelles, puis, comme ces feuilles avaient l'inconvénient de se faner très vite, on leur substitua des feuilles artificielles imitant autant que possible la nature même; enfin, vers le Ve siècle, la mode des éventails en plumes de paon fut importée de l'Asie-Mineure en Grèce.

« Selon la mode des Phrygiens, dit l'esclave de l'Oreste d'Euripide, j'excitais un souffle léger près du visage d'Hélène et sur ses boucles blondes, par le mouvement répété d'un éventail ailé et arrondi avec grâce, suivant une coutume étrangère à ces lieux. »

Ces « éventails ailés » passèrent des Grecs aux Etrusques, puis aux Romains, qui les désignaient sous le nom de flabellum.

Le flabellum des personnes riches devait avoir un manche extrêmement long, afin qu'il fût impossible de s'en servir soi-même ; on se faisait éventer par un esclave appelé flabellifère ; il paraît que ces flabellifères ne remplissaient pas toujours fort adroitement leur office, s'il faut en croire l'épigramme de Lucile :

« Démétrius, en éventant pendant son sommeil la petite et légère Artémidora, l'a lancée hors de la chambre. »

Les jeunes élégants romains préféraient au flabellum les tabellœ, petits éventails faits de tablettes minces d'ivoire ou de bois précieux.

Enfin, on trouvait encore l'éventail aux mains des prêtres qui se servaient d'un flabellum pour activer le feu dans les sacrifices. Cette coutume inspira peut-être les premiers chrétiens qui, eux aussi, adoptèrent l'usage du flabellum pendant les cérémonies du culte : durant tout le sacrifice de la messe, deux diacres placés de chaque côté de l'autel devaient agiter continuellement un de ces grands éventails de plumes de paon, soit pour modérer la chaleur capable d'incommoder le célébrant, soit pour chasser les mouches qui se pouvaient poser sur les pains ou dans le calice. Cet usage s'est perpétué dans l'église grecque et chez les Arméniens, il n'en reste chez nous qu'une dernière trace : les jours de grande cérémonie le pape fait porter devant lui deux immenses flabella.

L'éventail adopté par l'Eglise fut entouré par la foi naïve du moyen âge de cette vénération profonde, de ce respect aveugle qui s'attachait à tous les objets du culte. Il ne sortit de l'ombre des sanctuaires que vers le XII^e^ ou XIII^e^ siècle ; encore prit-on le soin de changer son nom ; le flabellum liturgique, en devenant bibelot mondain, s'appela esmouchoir. Les inventaires et les comptes du temps mentionnent « l'esmouchoir à tout le manche d'argent » de la comtesse Mahaut, « l'esmouchoir de soie broudé » qui appartenait à la reine Clémence, l'esmouchoir de drap d'or à fleurs de lys de la reine Jeanne de Navarre, comme des objets précieux et dignes d'attention. C'est que l'imperfection des moyens de fabrication, la rareté des manufactures, faisaient des esmouchoirs de cette époque un objet de grand luxe : on n'en voyait guère qu'aux mains des reines, des princesses et des femmes de grands seigneurs.

D'après les miniatures illustrant les romans de chevalerie, ces éventails étaient de forme ronde; l'inventaire de Charles V décrit clairement un « esmouchouer rond, qui se ploye, aux armes de France et de Navarre, en yvoire, à un manche d'ybenus. »

On employait aussi de vastes éventails à long manche, comme autrefois les flabella romains, qui étaient agités par des serviteurs ; ce même inventaire de Charles V mentionne « trois bannières ou esmouchouers de cuir ouvré qui ont les manches d'argent doré, et deux bannières de France à fleurs de lys brodées de perles pour esmoucher le roy quand il est à table. »

Vers la fin du quatorzième siècle, le nom d'esmouchoir se transforme à travers diverses orthographes en notre mot éventail ; il devient d'abord esventour ; Rabelais dans son *Pantagruel* parle d'esventoirs de plumes, de papier ou de toile ; l'inventaire de Marguerite d'Autriche porte : « ung petit esventador bien fest ; » Amyot, dans sa traduction de la *Vie des hommes illustres*, écrit : « Auprez d'elle, de beaux petits enfants avec des esventaux en leurs mains dont ils l'esventaient. » Enfin, Brantôme, le premier, emploie le mot éventail avec l'orthographe actuelle : « La reine Marguerite donna à la reine Louise de Lorraine pour ses étrennes un éventail en nacre de perles qu'on estima 1.200 écus ; c'est-à-dire à peu près 24.700 fr. de notre monnaie. »

IV

La reine Catherine de Médicis introduisit à la Cour la mode des éventails italiens de diverses formes : les éventails de plumes en touffe ou étalées, les éventails en forme de drapeaux, comme on en fait encore dans les Etats barbaresques, les éventails de *novia* (fiancée), d'une blancheur immaculée ; les éventails plissés introduits en Europe par les grands voyageurs espagnols et portugais.

Henri III lui-même usait de l'éventail comme une femme. « On lui mettait en la main droite, dit Pierre l'Estoile, un instrument qui s'étendait et se repliait en y donnant seulement un coup de doigt, et que nous appelons ici un éventail. Il était d'un vélin aussi délicatement découpé qu'il était possible, avec de la dentelle à l'entour de pareille étoffe. Il était assez grand, car cela devait servir comme d'un parasol pour se conserver du hâle et donner quelque rafraîchissement à ce teint délicat. Tous ceux que je pus voir aux autres chambres en avaient un aussi de même étoffe ou de taffetas, avec de la dentelle d'or et d'argent à l'entour. »

Les éventails étaient alors si à la mode qu'on ne les abandonnait en aucune saison ; ils servaient l'hiver contre la chaleur du feu, l'été contre celle du soleil. Cette vogue stimula le zèle des éventaillistes, les moyens de fabrication se perfectionnèrent, et au XVII^e^ siècle on pouvait se procurer des éventails à bas prix ; un petit fait qui ne contribua pas peu à soutenir leur vogue, fut la réponse impertinente de la reine Christine de Suède.

Les dames de la Cour demandèrent assez maladroitement à cette princesse, qui « ne pouvait

souffrir ce que font et disent les femmes », si elles feraient bien de continuer à porter l'éventail en hiver comme en été : « Je ne crois pas, répondit rudement Christine, vous êtes assez éventées comme cela! » Grossière parole qui dut déconcerter un peu nos grandes dames, habituées à la politesse raffinée de la Cour de Louis XIV; elles pensèrent se venger en ne quittant plus leurs éventails; on en portait en toutes saisons, dans toutes les circonstances, et on les faisait plus luxueux que jamais. Les plus jolis, dit le *Mercure de France*, étaient de point de France peint; on exagéra peu à peu leur grandeur qu'on assortissait à l'ampleur des jupes, de sorte que, quand on arriva à porter des paniers, les éventails prirent des proportions véritablement phénoménales. C'est probablement cet excès qui inspira l'épigramme sur un abbé à la mode :

Ici gît l'abbé Duportail,
Qui mourut d'un coup d'éventail.

Le XVIIIe siècle, avec son scepticisme léger et railleur, était fort épigrammatique; l'influence de cette tendance se fit sentir même aux éventails, qui devinrent ou des recueils de vers comiques, ou des allégories satiriques.

Un d'entre eux, fait à propos du mariage de quelque financier, représentait un personnage enguirlandé par des amours, tenant à la main son cœur enflammé, et la fortune répandant sa pluie d'or sur une moderne Danaë.

Au début de la Révolution, l'éventail fut une interprétation des idées républicaines, il représenta les hommes politiques nouveaux. Les femmes de la République de l'an II, qui avaient adopté les modes grecques et romaines et le négligé à la patriote, « badinaient avec un éventail en camée de la fabrique d'Arthur. »

Mais on trouva bientôt que ces éventails élégants donnaient aux femmes un air trop aristocratique; on porta alors des éventails d'étoffes communes ornés de grossières estampes coloriées; puis, les éventails *à la nation*, couverts de chansons auxquelles le cri de *vive la nation* servait de refrain; enfin, les éventails à la Marat, sur lesquels on voyait le portrait du terrible démagogue généralement accolé à ceux de Lepelletier et de Carlier, surnommé le Marat lyonnais.

Avec la réaction de Thermidor les éventails redevinrent élégants; beaucoup étaient montés en cèdre odorant ou en bois gris moucheté des Indes; une gravure de mode de l'an VII représente une *merveilleuse* occupée à s'éventer avec un petit éventail en palissandre dont la feuille est en papier vert; au-dessous cette inscrip-
« Ah! qu'il fait saud! »

Les élégantes royalistes, quand elles allaient faire leur promenade au *petit Coblentz*, comme on appelait alors le boulevard des Italiens, portaient des éventails de crêpe noir lamé d'argent; ces éventails étaient une manifestation; il suffisait de les resserrer d'une certaine manière pour que les lames ou les paillettes formassent une belle fleur de lys. Il y avait aussi les éventails en *saule pleureur* dont les feuilles figuraient, lorsqu'on y regardait de près, le roi, la reine, Madame première et Louis XVII.

La situation précaire des rentiers inspira *l'éventail des rentiers*, représentant presque toujours un de ces malheureux surmontant la conjugaison : Je fus, tu fus, il fut, nous fûmes, vous fûtes, ils furent. Quelquefois, auprès de ce pauvre rentier pané on voyait un mendiant en haillons au-dessous duquel était écrit : Je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont; variante qui transformait l'allégorie du rentier en une satire contre les enrichis de la Révolution.

L'invention des ballons fit naître les éventails au ballon; puis la vogue de l'éventail diminua peu à peu, on commença par réduire ses dimensions : « Dans le temps où l'on rougissait souvent, où l'on voulait dissimuler son embarras, dit Mme de Genlis, c'était à la fois une contenance et un voile : en agitant son éventail on se cachait; aujourd'hui l'on rougit peu, on ne s'intimide point, on n'a nulle envie de se cacher et on porte des éventails imperceptibles. » Ce peu de faveur continua sous l'Empire, et l'industrie de l'éventail ne se releva qu'avec la Restauration.

Alors se créa peu à peu l'éventail du XIXe siècle; alors des artistes éminents ne dédaignèrent pas de signer d'un nom célèbre les feuilles de nos éventails; jusque-là cette branche de l'art n'avait été cultivée que par des peintres de second ordre. Les gouaches des siècles derniers, qui révèlent chez leurs auteurs de très grandes qualités de finesse et de légèreté de main, pèchent souvent par certaines défaillances du dessin, une espèce de fadeur dans le ton général; elles ne peuvent en rien se comparer à des feuilles signées Ingres, L. Coignet, Rosa Bonheur, Antigna, Hamon, Gérôme, E. de Beaumont, Eugène Lamy, Leloir; il est vrai que quelquefois on préfère ne pas monter et plisser ces admirables feuilles, qui sont de vrais tableaux; on les encadre alors tout simplement, mais cela même les fait sortir de notre sujet, et nous n'avons pas à nous occuper de ces glorieuses exceptions.

Terminons en rendant justice aux éventails anciens, et en reconnaissant que si les nôtres sont de beaucoup supérieurs par la valeur artistique de leurs feuilles, au moins les montures anciennes étaient d'un travail beaucoup plus compliqué et mieux fini que nos montures modernes.

HENRI FAYEL.

DIDIER

(SUITE)

VI

IDIER était donc soldat et il était content de son sort. Tout petit garçon, l'uniforme l'avait séduit, il avait aimé les régiments, marchant d'un pas rythmé, les fusils reluisant au soleil, l'étendard porté avec respect; il avait contemplé les chefs à la figure martiale; la musique l'électrisait, avec elle, il lui semblait monter à l'assaut d'une forteresse imaginaire, ou bien entrer, comme un autre Winkelried, dans les bataillons ennemis; cette impression était demeurée fixe dans son âme, elle contribua à l'éloigner des études sérieuses, si arides au début, si aimables à qui les poursuit. Le second mariage de sa mère donna plus de corps à ses plans d'avenir; l'antipathie instinctive et raisonnée qu'il ressentait pour M. de Monthereau éloignait jusqu'à la pensée de vivre en commun avec lui, sous un même toit, ne formant qu'une famille, et l'amour réel qu'il avait pour sa mère l'empêchait de se créer, non loin d'elle, une existence à part, un foyer qui ne serait pas le foyer maternel. Le régiment offrait une solution raisonnable à ces difficultés. On ne saurait blâmer Didier de suivre le drapeau qui abrite sous ses plis les noms les plus nobles et les plus pures renommées. Il avait dix-huit ans, une vigueur exceptionnelle, un vrai courage, qui, ne pouvant se déployer sur un champ de bataille, lutterait tous les jours contre l'ennui, la fatigue, les privations, et ces vertus du soldat, soutenues par un vif sentiment de l'honneur, lui promettaient une carrière honorable et peut-être glorieuse.

Il avait réfléchi avant de signer son engagement, et les premières misères ne l'étonnèrent pas; il supporta avec philosophie la grossièreté de ses camarades, et avec patience la rudesse de quelques officiers; il mangea sans grimace le bœuf et les légumes réglementaires; il ne se plaignait ni de son lit étroit, ni de l'odeur horrible de la chambrée; il souriait parfois en pensant à la chambre de sa mère, qui sentait l'iris, et au charmant salon que les fleurs embaumaient en toute saison. Il sut se lever matin, il apprit à nettoyer ses armes et son uniforme, il s'appliqua à l'étude de la théorie, plus qu'il ne l'avait iait pour le doux Virgile ou le grand Sophocle; il se montra d'un obéissance prompte pour toutes les corvées; il allait de bonne grâce chercher la viande, le bois, le charbon, il prit gaiement le balai et il nettoya les cours et les corridors. Dans toutes ces besognes, le sentiment qu'il faisait sa volonté, qu'il était là de son plein gré, lui donnait un entrain que tous remarquaient : — Il ne boude pas à l'ouvrage, ce conscrit, disaient les vieux, et pourtant il a l'air d'un monsieur.

Arrivé depuis deux mois au régiment, Didier écrivait à M. Audemer :

Tours, juin 18... .

« Mon cher tuteur,

» Votre inquiétude sur mon compte me montre bien votre bonté et votre amitié, j'en suis touché et reconnaissant, soyez-en bien sûr, et je vais vous parler en toute sincérité. Vos amicales appréhensions ne se sont pas justifiées, je suis content au régiment, et, me fût-il possible de résilier mon engagement, je ne le ferais pas. Et cependant, mon bon tuteur, si j'envisage ma vie, mes occupations, les gens avec qui je suis, cela n'est pas gai; faire l'exercice, apprendre la théorie, obéir, toujours obéir, alors même qu'il s'agit de sales corvées: coucher sur une paillasse, mal dîner et souper plus mal encore, tout cela ne ressemble pas à ma vie passée, à la maison de ma mère, si bien tenue, si riante, si commode, si confortable. Mes camarades ne ressemblent pas à mes amis d'enfance. Baptiste, mon voisin de gauche à la chambrée, est décidément un grossier personnage, et Alcide, mon voisin de droite, un Parisien, faraud et blagueur. Maurice et Raymond valaient mieux. Mon sous-lieutenant, tout frais sorti de Saint-Cyr, a la parole dure, peut-être la force-t-il pour se donner l'air majestueux, car on dirait, à le voir, blond, petit, grêle, un enfant à qui on a mis une épée. Je lui parle toujours avec révérence, c'est mon chef. Eh bien! travaux, commandement, société, j'accepte cela volontiers, je ne bougonne pas, comme la plupart de nos conscrits : j'ai voulu cette position, je l'ai choisie, il est juste que je la supporte avec ses ennuis et ses inconvénients. D'ici je vois l'avenir, j'arriverai, je serai l'homme de mes œuvres, et pour commencer, on m'assure que j'aurai les

galons avant trois mois. Puis sergent, puis sergent-major; plus de chambrée, plus de gamelle... et puis, sous-lieutenant : j'y arriverai avec le temps ou par une action d'éclat : Dieu m'en fasse la grâce! Je lis quelquefois le journal, afin de voir de quel côté soufflera le vent de la guerre... Rien ne vient encore...

» J'écris à maman tous les quinze jours, elle me répond, elle me parle d'elle et de Madeleine. Petite Madeleine! elle était gentille dans son berceau, j'espère qu'elle fera le bonheur de notre mère. Elle serait inquiète, maman, si elle savait combien il y a de malades au régiment; hier encore, un pauvre garçon est mort d'une fluxion de poitrine, mort à la chambrée; on l'a emporté, et un de ceux qui le portaient, disait : — V'là une mère qui va braire! Le mort était un Breton qui ne savait pas trois mots de français; il avait l'air triste, et sa pauvre mère, là-bas, dans le Morbihan, aura bien du chagrin. Demain, nous sommes commandés pour l'enterrement d'un lieutenant, fils d'un chef de bataillon du régiment; il est mort à l'hôpital, d'une mauvaise fièvre. Je crois que je serai un des quatre porteurs du cercueil. On fait de tout au régiment.

» M. le colonel, auquel vous avez eu la bonté de me recommander, m'a parlé un jour; il m'a dit d'un ton bourru, mais assez amical : — Vous devriez travailler pour Saint-Cyr, vous avez le temps encore. — Colonel, je resterai dans les rangs. — A votre aise, mais tâchez d'être sage, car nous ne badinons pas, et la protection ne sert à rien ici.

» Ce fut tout; je n'en demande pas davantage. Adieu, mon cher tuteur, je présente mes souvenirs les plus respectueux à madame Audemer, et je vous embrasse du fond du cœur.

» Merci de votre recommandation, quoiqu'elle n'ait pas été accueillie avec toute la courtoisie voulue.

» Votre pupille affectionné,

» D. JONQUIÈRE. »

VI

Un fourgon avait transporté le corps du lieutenant Pierre Archambaud à la demeure de son père, et il fut reçu avec des larmes par la famille, le père, la sœur, les frères et les vieux serviteurs. On déposa le cercueil, voilé de blanc, sur des chaises, au milieu d'un salon où brûlaient deux bougies : les domestiques se retirèrent, et le vieux soldat, brisé de douleur, baisa le bois qui lui cachait le visage de son premier né.

— Mon enfant! le plus cher enfant! Mon camarade et mon fils!

Des larmes tombèrent sur le drap mortuaire.

— Mon père! dit une voix douce, et une douce main le toucha au bras.

Près de lui se trouvait une jeune fille de dix-sept ans, petite, délicate, et dont les yeux noirs, pleins de feu et de larmes, le regardaient avec une expression suppliante. Elle tenait à la main un grand crucifix de bronze.

— Puis-je le mettre sur le cercueil de mon frère? dit-elle.

— Oui, ma bonne fille, mon ange.

Elle posa le crucifix au milieu du cercueil, et en baisa les pieds percés; le commandant y posa l'épée et les épaulettes de son fils, en disant :

— Quelle joie quand je lui ai vu l'épée et quand il a mérité sa double épaulette! Ah! quelle perte pour nous, pour moi!

Elle lui baisa la main en pleurant et il dit;

— Tu l'aimais aussi, je le sais. Et il t'aimait... C'est un bonheur pour moi que ta pauvre mère n'ait pas vu ce jour!

— Mon père, il vous reste des fils, ils ressembleront à Pierre, dit-elle. Tenez, les voilà ces chers amis!

Trois jeunes garçons de quatorze, douze et neuf ans entrèrent, ils parurent émus à la vue du cercueil, et ils s'approchèrent de leur père sans oser parler. Elisabeth s'était mise à genoux, le front dans ses mains, elle priait, et parfois prononçait à demi voix les saintes paroles qui implorent la miséricorde de Dieu et lui demandent la délivrance d'une âme chère. Elle restait immobile, absorbée, les yeux fermés; sa longue robe noire traînait sur le tapis, lorsque déjà les amis, les officiers, les chefs de corps entraient pour s'unir au deuil de leur camarade et suivre le convoi du jeune lieutenant; les quatre soldats qui devaient porter ses restes, entrèrent à leur tour.

— Pardon, mademoiselle! dit Didier à voie basse. Elle se releva tout en pleurs, et elle comprit; le jeune homme tenait une légère couronne de laurier, il la déposa sur l'épée en disant à voix basse : — Offerte par ses camarades. Elisabeth recula au fond de la chambre, et elle vit le curé qui récitait les prières liturgiques, puis le triste cortège sortit; elle suivit d'un long regard son père, qui avait repris un maintien ferme, ses frères, qui tâchaient de l'imiter; elle entendit ces chants qui, au milieu des larmes, parlent d'espérance, et d'immortalité en présence de la mort; les tambours, au son morne, se mêlaient aux psaumes; les chants, les pas nombreux s'éloignèrent, et elle se trouva seule, dans le grand appartement désert.

Elisabeth avait l'habitude de l'isolement et de la mélancolie; depuis trois ans elle avait perdu

sa mère, disparue en mettant au monde un dernier enfant; mais la flamme de la vie s'était éteinte presqu'en même temps chez le fils et la mère, et elle était partie pour le ciel, emportant dans ses bras son ange, sorti à peine des eaux du baptême. Elisabeth était restée auprès de son père; elle était sa société, la consolation de ses yeux; elle gouvernait sa maison, ainsi qu'elle avait appris à le faire sous les regards de sa mère; elle s'occupait maternellement des quatre frères, destinés à des carrières diverses; elle menait une existence très active, très sérieuse, et presque toujours solitaire. Elle vivait pour les autres, pour ce père vénéré et chéri et pour les quatre frères, Pierre, André, Philippe, Simon. (Mme Archambaud voulait avoir les douze apôtres autour de la table, et le petit enfant parti avec elle se nommait Mathieu.) Leur bien-être, leur bonheur, leur salut, étaient l'objet de toutes ses pensées, et un coup de foudre lui a enlevé l'aîné, l'ami, le confident, celui qui l'aidait à préparer l'avenir des autres, celui sur lequel elle s'appuyait et qui excitait l'amour et le juste orgueil de son père!

Elle se remit à genoux, elle pria encore, s'unissant aux prières dont retentissaient les voûtes de Saint-Gatien; puis, elle songea à son père et aux enfants... Elle arrangea le salon, elle éteignit les bougies, elle releva les rideaux et elle visita les deux chambres où ses frères devaient passer la nuit, avant de rentrer à leurs écoles; elle donna des ordres, elle pensa à tout et à tous; enfin, rendue à elle-même, elle prit un ouvrage d'aiguille, et en laissant agir ses doigts, elle pensa, elle pria, et bien des larmes roulèrent encore sur le noir tissu qu'elle cousait : sa mère, son frère, son père affligé, faisaient tour à tour couler ses pleurs.

Le son lointain des cloches annonça la fin du service funèbre, et une heure après, le commandant et ses fils revinrent à la maison, que Pierre ne devait plus revoir. Les jeunes gens avaient beaucoup pleuré; la musique à l'église, un discours ému au cimetière, les avaient navrés; mais, avec la légèreté de leur âge, ils se reprenaient à la vie, ils pensaient à autre chose qu'au frère disparu si vite. Le commandant subissait le cruel abattement qui suit un effort moral excessif. Il embrassa sa fille, il se laissa tomber dans un fauteuil et il sanglota. Elisabeth pleurait avec lui :

— Mon père, disait-elle, songez à vos autres enfants!

— C'est votre pensée, surtout, qui m'afflige, répondit-il; si je venais à disparaître, qui veillerait sur vous? Je me fiais à Pierre!

En ce moment, on frappa à la porte, et Didier entra modestement; il rapportait l'épée et les épaulettes qui avaient orné le cercueil, et il les déposa en silence sur la table.

— Je vous remercie, dit le commandant.

— Merci, monsieur, ajouta Elisabeth.

Il sortit

— Il est bien, ce militaire. Qui est-ce, papa? demanda Simon.

— C'est un nouveau, un engagé, un Parisien, je crois.

Elisabeth l'avait remercié sans le regarder... Didier l'avait assez regardée pour conserver son souvenir et la remarquer chaque fois qu'il la rencontrait seule avec une domestique ou avec son père, les yeux baissés sous son voile de crêpe, et il logeait dans un coin de sa mémoire cet air timide, cette physionomie sérieuse et ce regard plein de bonté. Mais cette image ne l'empêcha pas d'étudier la théorie, d'être exact à la manœuvre et d'être nommé caporal au bout de six mois de régiment; il avait les galons, et il écrivit son succès à sa mère.

VII

Trois ans s'étaient écoulés, pour Didier, dans la vie monotone de la caserne, sans autres émotions que les revues, les parades, les inspections et les espérances de promotion prochaine; il ne prenait jamais de congés, il ne s'amusait pas, il ne se liait pas, il ne s'ouvrait pas, il vivait un peu à l'écart, un peu concentré dans sa propre personne; on le trouvait fier, mais on le supportait, parce qu'il ne gênait personne. On applaudit même à son avancement, qui n'eut rien d'extraordinaire; il devint sergent en son temps, puis sergent-major, après avoir patiemment instruit et dressé des recrues.

Mme de Monthereau rentrait de la promenade; elle avait mené aux Tuileries sa fille Madeleine et elles revenaient un peu fatiguées, l'une et l'autre, suivies d'une bonne anglaise qui portait le cerceau et la corde à sauter, la poupée et sa petite voiture. Sur la table du salon se trouvait une lettre, que Clary prit et décacheta avec un certain empressement.

Tours, 7 mai 1859.

« Ma chère mère,

» Je crois vous faire plaisir en vous annonçant que je suis promu au grade de sergent-major; encore un pas, et j'atteins l'épaulette. On parle d'une guerre prochaine, et alors j'aurai, je l'espère, l'occasion de me distinguer et de faire honneur au nom de mon père.

» J'espère que vous êtes en bonne santé, ainsi que ma petite sœur; et je serai bien content

d'avoir de vos nouvelles. Adieu, ma mère, je vous embrasse et suis

» Votre fils respectueux,

» DIDIER. »

Clary lut deux fois cette brève épître.

— Il est content, content de bien peu. Pauvre garçon! se dit-elle.

Sa petite fille vint s'accouder sur ses genoux :

— C'est une lettre de ton frère Didier, lui dit-elle.

— Je ne le connais pas.

— Je t'ai montré son portrait, et il t'a envoyé du sucre d'orge de Tours.

— Ah! oui, dit l'enfant avec insouciance. C'était bon; il faut lui dire d'en envoyer encore.

Clary soupira. Elle conservait au fond de son âme une grande affection pour Didier; mais autour d'elle, personne, ni l'époux, ni l'enfant, ni les amies ne sympathisaient avec elle. Le mari détestait le fils, l'enfant ne le connaissait pas, les amies le blâmaient ou peut-être blâmaient sa mère; son nom n'était prononcé ni dans l'intimité de la maison, ni dans les conversations mondaines, et la mère cachait son amour au fond de son cœur; son mari, qui aimait la mythologie, aurait comparé ce sentiment au feu que Prométhée cachait dans le creux d'un roseau. Mais il ignorait, sa femme le savait trop jaloux du passé pour lui ouvrir les secrets de son âme.

Il rentra bientôt; il avait l'air ennuyé et sombre; il revenait d'une inspection dans Seine-et-Oise qui ne l'avait pas satisfait; il était très sensible aux épines du métier, et le rapport sévère qu'il devrait faire le lendemain l'ennuyait d'avance. On dîna : il parla de ses contrariétés, de l'ennui que lui causait le proviseur A., des négligences que le censeur B. apportait dans sa gestion, de la médiocrité du professeur C.; il exhala sa bile et finit par s'adoucir en mangeant des fraises exquises, arrosées d'un vin de Malvoisie parfait.

Ce fut alors que Clary lui dit :

— J'ai une lettre de Didier : il est nommé sergent-major.

— La belle affaire! sergent-major! S'il avait voulu travailler pour Saint-Cyr, il serait lieutenant... Voyez-vous, Clary, sans études spéciales, pas de soldat et surtout pas de chef... Bugeaud, oui, Bugeaud même, le plus grand général après Bonaparte, a toujours senti le défaut de la cuirasse : il avait l'intuition de la guerre, mais il n'en avait pas la science.

Clary ne dit pas le contraire, elle avait l'habitude de ne pas contredire son mari lorsqu'il émettait un jugement solennel. Il continua :

— Du reste, la guerre, on va l'avoir, elle est décidée.

— Mon Dieu! Avec qui ?

— Avec l'Autriche, pour chasser les Tudesques de l'Italie.

— En quoi cela regarde-t-il la France? demanda Clary avec son bon sens féminin.

— Vous le demandez? La France n'est-elle pas le soldat de la liberté? ne doit-elle pas délivrer les nations qui tendent les bras vers elle? Venise, la Lombardie, le Milanais, veulent être libres et nous allons les y aider.

— Et c'est à ces chimères qu'on va sacrifier nos pauvres soldats, mon pauvre fils, enfin?

— Il aura là une belle occasion de gagner ses épaulettes, et cette guerre d'Italie me semble aussi justifiable que celle des Valois, qui s'y épuisèrent, hommes et argent, pour l'héritage de Valentine de Milan.

Encore une fois, Clary ne dit pas le contraire, quoiqu'elle sentît la faiblesse du raisonnement de son mari (elle avait eu jadis des prix d'histoire); elle pensait à Didier, et quand M. de Monthereau l'eut laissée seule, il avait son rapport à faire, elle coucha Madeleine et elle écrivit à son fils. La lettre fut plus froide que ne l'était son âme : elle craignait instinctivement de resserrer entre eux le lien, de sembler lui rouvrir cette maison qu'il avait désertée; elle savait combien la vie lui serait difficile entre l'autorité de son mari et les droits de son fils, et elle évitait la lutte. Sa lettre fut douce, bonne, pleine de félicitations et de vœux, une lettre d'amie, mais non une lettre de mère.

VIII

La trompette de la guerre avait retenti et porté l'effroi dans les cœurs qui la détestent, les cœurs des sœurs, des femmes et des mères; presque toutes les familles avaient des motifs de trembler et tous envisageaient avec crainte cette agression, si peu prévue et si menaçante de tempêtes futures. Elisabeth Archambaud éprouvait une peine profonde. Son père devait partir; son frère aîné, André, quoiqu'à la veille de sortir de Saint-Cyr, parlait de s'engager; elle voyait déjà, livrés aux hasards des batailles, ces deux vies si précieuses. Le moment des adieux approchait; elle veillait, avec sa prévoyance filiale, à l'équipage de son père; elle cherchait, autant que le permettait sa pauvreté décente, à pourvoir à tous ses besoins, à tous ses désirs : son linge, ses vêtements étaient prêts; dans la poche d'un frac d'uniforme, elle avait glissé de la charpie et une longue bande de toile, dans la triste prévision d'une blessure possible;

dans la cantine du commandant, elle avait mis du vin et du rhum; un petit livre de prières avait trouvé place dans la valise, il portait une médaille et elle en envoya une à André. Le moment redouté sonna; elle fut debout, comme les soldats, à la diane, et son père la regardait avec attendrissement, pendant qu'elle s'empressait autour de lui, afin de lui servir un dernier repas. L'heure sonna, on entendait les tambours et les clairons au coin des rues : il fallait partir! — Adieu, dit-il, adieu, mon Elisabeth. Que Dieu te bénisse, enfant!

Elle sanglotait, le front caché dans sa poitrine :

— Courage, nous nous reverrons bientôt... Cette guerre ne sera pas longue... Écris moi, soigne-toi... Allons! encore un baiser! Au revoir, mon Elisabeth!

Elle était seule, en pleurs, l'âme navrée... Voilà ce que coûtent les guerres et la gloire : le sang des veines et le sang du cœur.

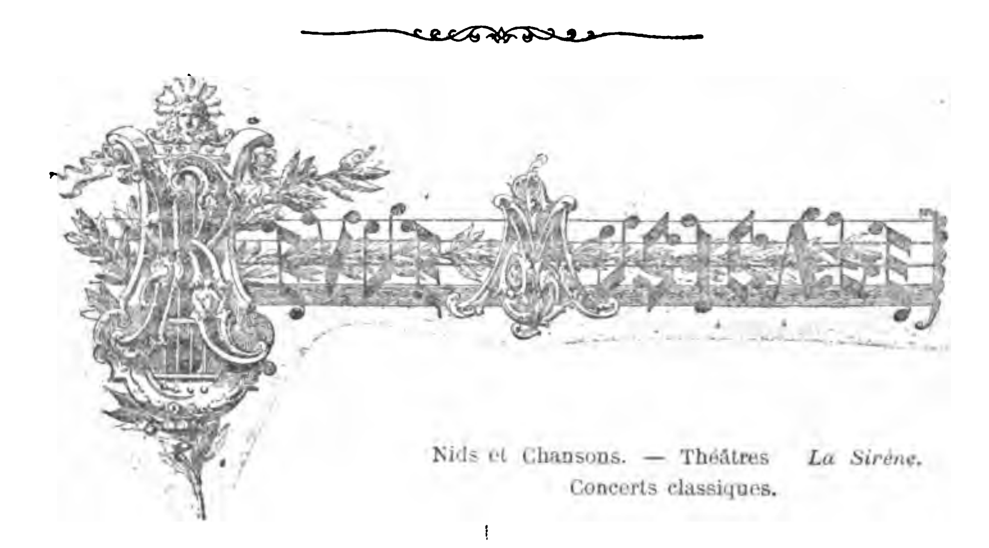
Une de ses vieilles amies, chez qui elle devait demeurer pendant l'absence du commandant Archambaud, entra et l'emmena d'autorité. Elles allaient par des rues écartées, lorsque les sons éclatants de la musique militaire firent battre le cœur d'Elisabeth : elle pressa le pas; le régiment de son père passait au bout de la rue, elle vit défiler les bataillons, elle le vit à cheval, sabre nu, l'air animé et la physionomie imposante; elle le suivit des yeux avec un inexprimable amour, et elle ne remarqua point un jeune sous-officier, qui marchait, l'air martial, à côté des lignes, et qui la regarda au passage avec une intensité singulière...... Ils étaient passés :

— Allons à l'église, chère mademoiselle, dit Elisabeth, prions Dieu pour mon père! Qu'il revienne! qu'il ne nous laisse pas orphelins!

— Dieu le gardera, dit la bonne vieille demoiselle Vaillant; *mille tomberont à sa droite, dix mille à sa gauche...* Venez, demandons la protection de saint Martin, qui fut soldat lui aussi.

M. Bourdon.

(La suite au prochain numéro.)



Nids et Chansons. — Théâtres *La Sirène.* Concerts classiques.

Piou! piou! piou! — Pierrot que me veux-tu? ne sais-tu pas qu'à cette heure, tes petits cris, qui éveillaient ma pitié lorsque la neige pendait aux branches, et avaient encore le charme des réminiscences automnales, tes petits cris ne sont plus qu'une note insignifiante au milieu du concert qui s'élève de tous les buissons? Allons, paresseux, ne crois pas que mon grain de mil ou de blé va encourager ton vice favori. C'était bon au temps de la bise et des glaçons, où transi, tu venais chercher l'eau et la pâture à ma fenêtre, avec le joli rouge-gorge, qui plus confiant que toi, entrait dans ma maison et s'y promenait comme chez lui. Aujourd'hui, tu as le soleil, Mars est venu, les champs sont libres et beaux, va travailler comme tes frères mélodieux, dont les chants circulent déjà à travers les ramures bourgeonnantes; comme eux, prépare ton nid, et cherche des matériaux plus solides, une place plus sûre, pour abriter ta couvée un peu mieux que l'an passé. — Piou! piou! piou! — Allons, petit paresseux, à l'ouvrage, ta voix ne me dit plus rien, quand arrivent à mon oreille les joyeux chants de la fauvette, du pinson, et bientôt du rossignol. Je t'aimerai l'hiver prochain, si Dieu nous prête vie; d'ici là, marche au travail et tire-toi d'affaire.

Mais en faisant la morale à notre effronté pierrot, n'avons-nous pas l'air de Gros-Jean qui

en remontre à son curé? Nous aussi, nous sommes en quête de pâture, car les théâtres lyriques après les deux gros succès d'*Egmont* et de *Patrie*, semblent devoir se conter ter, quelque temps encore, d'honorables reprises.

A l'Opéra, il est question d'*Aïda* de Verdi, mais à l'heure où nous écrivons ces lignes, on ne peut que féliciter la Direction de cette bonne inspiration, sans prévoir le jour où l'une des meilleures œuvres du maître italien prendra l'affiche.

C'est l'Opéra-Comique qui va nous fournir le grain de mil que nous cherchons, car *La Sirène* d'Auber y a eu l'éclat et le succès d'une première représentation.

Ce charmant ouvrage vit le jour en 1844. Les interprètes furent, alors comme aujourd'hui, des artistes de premier ordre : Roger « dans sa fleur » Audran, un acteur parfait, mais une voix sèche; Henri, Ricquier, le comique irrésistible : M^lle^ Lavoye, au début de ses succès, et M^lle^ Prévost qui ne manquait pas de talent.

Vers le milieu de l'Empire, *la Sirène* essaya de convaincre la nouvelle génération que les maîtres français ont du bon, mais la voix merveilleuse de Zerline fut étouffée sous les mugissements de l'ouragan Wagnérien qui se déchaîna à cette époque à l'Opéra; ouragan resté célèbre dans les annales de ce théâtre et qui fut le point de départ de la haine mortelle vouée à notre pays par le maître de Bayreuth.

Après un sommeil de plus de vingt années, *la Sirène* d'Auber a reparu l'autre soir sur la scène de ses premiers triomphes, plus fraîche, plus pimpante, plus alerte que jamais. La musique de ce maître est pétillante d'esprit, et c'est là ce qui lui constitue une constante jeunesse. Du reste elle brille aujourd'hui comme alors par des qualités maîtresses, de solides assises qui se retrouvent à des degrés plus ou moins intenses dans tous ses ouvrages. Mélodiste élégant et poétique, sa phrase est toujours claire, son inspiration spontanée, son orchestration savante sans efforts, comme sans prétention au dogme de l'inaccessible, dont la secte Wagnérienne a doté la science moderne.

Aussi, *la Sirène* a-t-elle été accueillie par le public avec une admiration et un plaisir sincères. Il a surtout souligné toutes les fines mélodies qui abondent dans la partition; le bel air de Scopetto, un très remarquable duo, dont l'allure prend vers la fin des proportions dramatiques d'un large effet.

Il faut citer encore un final magistralement écrit, qui a été enlevé par l'orchestre et les cœurs avec une admirable entente.

Nous allions oublier de mentionner la ravissante ouverture de *la Sirène*, qui renferme tant et de si jolis motifs. M. Danbé buvait du lait à pleins bords, à cette source d'harmonies douces et délicates, dont son orchestre a su rendre avec la même perfection, les nuances les plus légères, comme les plus vigoureuses.

Espérons que M. Carvalho, encouragé par ce nouveau succès, ne s'arrêtera pas en si beau chemin et que le répertoire d'Auber, un peu négligé, sera remis à l'ordre du jour. Un des plus délicieux ouvrages de ce maître, n'est-ce pas encore l'Ambassadrice? La génération actuelle lui ferait le même accueil qu'à *la Sirène*.

On peut dire que les *Noces de Jeannette*, du regretté Victor Massé, servant de lever de rideau aux trois actes d'Auber et Scribe, en font un spectacle absolument attrayant.

Les salles de concerts sont toujours très suivies. Celle du Conservatoire a eu une séance beaucoup plus animée et brillante qu'il n'est coutume dans cet auguste cénacle. Il s'agissait de la première audition à Paris, de la troisième symphonie en *ut* mineur, de M. Camille Saint-Saëns, œuvre de haute valeur, exécutée une première fois par la société philharmonique de Londres, en 1885, avec un succès colossal. Il n'a pas été moins grand dans la petite salle du Conservatoire où se pressait l'élite du monde musical, au grand complet.

Comme on devait s'y attendre dans une œuvre de cette importance et signée d'un nom déjà illustre, plusieurs innovations heureuses ont été remarquées dans l'orchestration, comme dans la structure de la symphonie. Ainsi, non seulement l'orchestre traditionnel a été renforcé par un certain nombre d'instruments, mais le maître y a introduit un piano à quatre mains et un orgue, qui ajoutent un brillant et une puissance de sonorité exceptionnels à l'instrumentation.

Quant aux modifications apportées par l'auteur à la forme symphonique généralement consacrée, elles consistent dans la division de l'œuvre en deux parties au lieu de quatre. Mais elle n'en contient pas moins les quatre mouvements ordinaires, enchaînés deux par deux, l'*Allegro* et l'*Adagio* réunis en un seul morceau, le *scherzo* et le *finale* dans le second.

Il est très beau le thème initial par où débute la symphonie, et qui doit servir de pivot aux multiples transformations du drame musical. Mais la phrase en *ré* bémol qui commence l'*adagio*, est une véritable inspiration de génie, dont la grandeur et l'élévation s'accroissent encore par la majesté imposante de l'orgue. Aussi, le public ordinairement si calme du Conservatoire, a-t-il salué de ses plus enthousiastes bravos cette première partie de l'ouvrage.

Dans le *Scherzo*, on retrouve le thème prédominant transformé en mille arabesques, tour à tour légères, sardoniques et souvent originales. L'intervention du piano, par ses notes rapides et saccadées, ajoute encore à la vivacité de ce motif. Mais bientôt la belle pensée religieuse en-

trevue dans l'*Adagio* domine ce retour vers les choses d'ici-bas et fait entrer l'auditeur dans le magnifique mouvement final dont l'allure est d'une magistrale grandeur.

C'est là certes, une page grandiose, d'un style noble et puissant, où la richesse et la clarté des idées s'allient à la variété des développements, sans jamais tomber dans la recherche des effets fantastiques dont l'orchestration moderne abuse quelquefois. Elle place M. Camille Saint-Saëns au premier rang de nos maîtres symphonistes français, car il y avait longtemps que notre art n'avait été enrichi d'une œuvre aussi forte et aussi complètement belle.

Aux concerts de l'*Association Artistique*, M. Colonne continue à attirer le public par le choix heureux de ses programmes autant que par la vaillance de son orchestre. Il a été vraiment admirable dans l'exécution de la *Symphonie Pastorale* de Beethoven, qui en dépit du temps, conserve une éternelle jeunesse. Le *Struensée*, de Meyerbeer, déjà fort oublié depuis 1847, y a également trouvé une exécution hors ligne. Il faut surtout signaler l'Ouverture, la Marche, divers airs danois fort originaux, la grande scène de la conspiration et la polonaise qui est et restera célèbre. A côté de ces chefs-d'œuvre, des pages remarquables de Schumann, Schubert, E. Reyer, Joachim, Tartini, ont fait très bonne figure, ce qui n'est pas un mince mérite.

M. Lamoureux n'abandonne pas les classiques et il a raison, car sa troupe s'y montre d'une grande supériorité. On Wagnérise bien un peu à l'Eden-Théâtre, mais les noms de Beethoven, Weber, Haendel et même Berlioz font souvent partie des programmes.

Une belle séance musicale a eu lieu au Cirque d'hiver sous la direction de MM. César Franck et Pasdeloup. Ce festival était consacré à l'audition des œuvres de M. Franck, et il a obtenu un immense succès. Hâtons-nous d'ajouter que ce maître est un musicien de très haute valeur, ce qui justifie pleinement les ovations dont il a été l'objet de la part du public enthousiasmé. Nous ne pouvons que citer au vol quelques titres de ces œuvres de choix : le *Chasseur maudit :* les *Variations Symphoniques*, *Ruth ;* Airs de Ballet de *Hulda*, opéra inédit, et les *Béatitudes*, poëme charmant de Mme Colomb, sur lequel M. César Franck a semé des trésors de poétique mélodie et de science pleine d'élévation.

La Société Guillot de Sainbris a donné son concert annuel dont le programme était aussi d'une haute saveur. On y a exécuté avec une rare perfection plusieurs ouvrages inédits qui ont valu aux auteurs, comme à leur chef éminent, les acclamations les plus flatteuses d'un public de choix. Nous citerons entre autres : *Biblis*, de Massenet et G. Boyer ; le *Miracle de Naïm*, de Maréchal et Paul Collin ; *Iphigénie*, de Ch. Lenepveu et E. Guinand ; *Cendrillon*, de L. de Maupeau et Paul Collin et une *Cantate* de Beethoven absolument inconnue en France.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

RIZ A LA CHANTILLY

Un verre de riz, le faire cuire dans du lait avec de la vanille et du sucre ; faire une crème avec 4 jaunes d'œufs, du sucre, 30 grammes de gélatine (fondue dans de l'eau) ; mêler le tout, laisser refroidir et y ajouter une pinte de crème fouettée.

RIZ A L'ESPAGNOL

Faites cuire le riz dans du lait jusqu'à ce qu'il soit bien crevé et épais, ajoutez-y une pincée de safran et un ou deux jaunes d'œufs ; laissez-le refroidir et parsemez-le de canelle en poudre et de sucre râpé.

CONFITURE D'ORANGES

Picoter les oranges aussi près que possible avec une aiguille de bas (1000 trous environ), les mettre tremper dans l'eau pendant deux à trois jours ; changer l'eau trois fois par jour. Les faire égoutter une heure avant de les couper ; faire fondre autant de livres de sucre que de livres d'oranges, après qu'elles sont égouttées. Quand le sucre est fondu, jeter dedans les tranches et laisser cuire une heure.

Correspondance

ALIX A PAULE.

MA CHÈRE PAULE,

QUEL problème tu me poses à résoudre ! — Comment on se corrige de la timidité ? — Après avoir bien cherché la solution, j'ai conclu que le temps se chargerait de cette besogne.

Reste, mon amie, dans ta modestie et non dans ta *gaucherie*, comme tu le crois. — D'abord tu me plais ainsi ! — Une Paule bruyante, animée, ne serait point mienne. Il faut un contraste entre les caractères pour s'aimer beaucoup, dit-on. De profonds moralistes, du moins, l'ont prétendu, ce qui n'est pas absolument une raison pour que cela soit vrai !

Nous avons été fort absorbés par des réunions quasi-exotiques, où les ambassades malgache et cambodgienne figuraient avec honneur. C'est un genre fort à la mode d'attirer dans les salons ces échantillons des diverses races du globe.

J'ai même dansé, moi, avec un seigneur cambodgien, le prince Mi-ti-Kio lequel, en costume de gala, tout étincelant, sautait la polka à cloche-pied.

Pour être au diapason, nous chantons des chœurs *canaques!* — Oui, Paule, je suis devenue quelque peu sauvagesse, moins les anneaux dans le nez... les filles de Tahiti, dont je roucoule les airs, ayant la coquetterie de se passer de cet ornement que je supposais jadis indispensable à toute beauté tropicale se respectant.

Ces mélodies océaniennes, ces « *hyménées,* » pour me servir de l'expression du pays, sont fort harmonieuses. Et le plus curieux, c'est que nous les rendons dans leur langue. — Nous ne négligeons rien pour respecter la couleur locale ; nous nous couronnons de fleurs, nous nous mettons des gardénias sur l'oreille gauche, et nous épanouissons nos visages en modulant ces chansons si douces où les voyelles abondent.

Tu n'as pas idée comme c'est amusant, presque autant que de danser la *Gavotte* ; cette fureur de renouveler les grâces d'antan est-elle arrivée jusqu'à vous ? — Des glissés, des lancés, des révérences... les bras en guirlande, la tête inclinée... un pas à droite, un à gauche, salut profond jusqu'à terre, — et les hommes exécutant *des entrechats* ! — C'est gentil, va ; seulement, il faudrait les costumes de l'époque; surtout pour les messieurs serrés dans leurs vilains habits noirs.

Nous avons eu aussi les courses de taureaux à l'Hippodrome ; toute la société s'y est précipitée ; j'y suis allée comme les autres, entraînant maman, mais je n'ai point goûté les émotions violentes que je rêvais ; les courses étaient presque réglées d'avance, et les taureaux, sous le ciel de verre du cirque, avaient perdu leur fureur ; d'ailleurs, nous autres Parisiens, nous ne crions pas assez pour les entraîner. Puis, nous avons eu encore, et toujours pour ces pauvres inondés du Midi, les fêtes du Soleil, célébrées par un froid de loup et à la lumière électrique au Palais de l'Industrie. La *Tarasque de Tarascon* était venue en personne pour prendre sa part à nos bonnes œuvres,

Tu connais la Tarasque ? Une bête terrible qui ravageait la Provence et que Sainte-Marthe apprivoisa.

J'ai dernièrement quêté à Saint-Sulpice pour les écoles chrétiennes ; cinq heures d'immobilité, à tendre ma bourse ! C'était long, je t'assure, mais c'était pour les enfants, et tu sais que j'en raffole.

J'ai vendu des porte-monnaie et de la maroquinerie à la salle Georges Petit, pour l'œuvre de l'Hospitalité de nuit. — Maman ne s'en souciait guère, mais comment refuser à Madame R... qui désirait tant m'avoir à son comptoir?

Et cela deux jours de suite, sans oublier un certain nombre de visites, mes cours de chant, de peinture, quelques conférences de littérature et même de philosophie où nous allons, et voilà le temps dévoré. — Que veux-tu ! on ne peut refuser son concours ni sa peine, quand il s'agit de charité !

Le carnaval a été *étourdissant*. Non point dans la rue... Le Bœuf Gras (souvenir de mon enfance !) est mort, et il est remplacé par des réclames grotesques, *biberons géants*, *café de la Négresse*, etc.; c'est bête et laid.

Heureusement que dans notre entourage on réagit.

J'ai présidé avec des amies à un ravissant bal d'enfants.

C'est un coup d'œil charmant que celui de tous ces bébés merveilleusement pomponnés

par la main habile des mères. Ces marmots sont délicieux et remplis du sentiment de leur haute importance. Ils galopent, ils crient, ils poussent des éclats de rire qui ont un son de cristal, ils jouissent du présent sans arrière-pensée. Un marquis invite Colombine, un berger une Incroyable, un Scapin de trois ans une pimpante Espagnole de cinq... et ce petit monde caquette, va, vient, s'agite comme du vrai monde !

Les costumes sont d'un luxe ! Faiblesse maternelle ! Je la comprends et en ferai autant dans l'avenir, si Dieu me prête vie, m'envoie un aimable mari et de beaux poupons !

Le Dimanche-Gras, j'ai assisté à une soirée peu gaie. — Trop de solennité ! Entrain nul, ennui rentré...

Au milieu de cette momification générale, derrière un rideau de damas rouge antique et vénérable, nous avons comploté (quelques têtes folles) une *revanche*, quelque chose de carnavalesque enfin !

Des jeunes mariés ont offert leur salon pour l'étrenner joyeusement : les papas et mamans ont consenti.

Le programme a été réglé de suite...

1° Pas d'étiquette ;

2° Gaîté obligatoire ;

3° Originalité forcée pour tous les invités *jeunes*.

Après le « *Serment du Rideau Rouge* » par lequel on s'engageait à remplir ces conditions, chacun a repris son visage de cérémonie.

Cette réjouissance était fixée au mardi.

Elle a réussi dans la perfection, comme réussissent souvent les impromptus. Les messieurs s'étaient fait des *têtes* reproduisant différents types : un Henri IV, un Robert-Macaire, un anthropophage tatoué, un Attila féroce, un mousquetaire, un troubadour, etc., etc. Les dames avaient des coiffures excentriques, extraordinaires : une élégante (XVIIIe siècle) poudrée à frimas ; une bohémienne; une Cauchoise avec le bonnet ; une Cérès couronnée d'épis. — Et moi?.... Moi, ma chère Paule, *en Chinoise*, avec des coques de cheveux bouffants traversées de poignards, de branches de corail, de papillons, de boules d'or et d'argent, surmontées d'une pagode en ivoire !

Me vois-tu ainsi, avec les yeux légèrement ramenés vers les tempes, à l'aide d'un coup de fusain habile !

Et une animation ! une danse mouvementée ! La pavane, la gigue, l'ostendaise, les lanciers, le cotillon, jusqu'à épuisement total...

De l'esprit, beaucoup d'esprit. Chacun en avait le double d'habitude, sous sa tête d'emprunt.

J'ai eu grand'peine, ce qui est affreux, à ne pas dormir, le lendemain, à la cérémonie des Cendres.

Que diras-tu, ma Paule, en lisant cela, toi, la personne du monde la plus guidée par la raison et la modération, qui n'admet dans son esprit que ce qui est bon et jette le reste à la porte ?

Tandis que cette pauvre Alix, penses-tu avec compassion, quelles choses trouvent moyen d'entrer dans sa cervelle, même aux moments sérieux ! Il faudrait, à ton avis, opérer le système de Descartes : Oter de ma tête tout ce qui y est et recommencer à la meubler. Eh bien! pas du tout, ma chérie, il y a dans cette tête des pensées élevées, et, quand il le faut absolument, des réflexions graves.

Nous sommes en Carême ; je deviens (ô miracle !) sage, sage, sage. Je me recueille, et je suis toute aux impressions du printemps.

On le sent comme on peut, à Paris; tout est relatif.

Il y a aujourd'hui, par exemple, un très merveilleux soleil, réchauffant et joyeux.

Je suis installée dans ma chambre. Mon chien Miskra, une soi-disant ratière qui a peur des souris, ronfle à mon côté, dans un rayon de soleil, et se réveille toutes les trois minutes, pour m'offrir la patte.

Je n'entends qu'un faible écho des bruits parisiens; tu le sais, ma fenêtre donne sur un jardin; le seul et unique arbre que j'aperçoive, un gros marronnier, a des bourgeons rougeâtres et luisants, qui vont éclater un de ces matins pour livrer passage aux petites feuilles nouvelles-nées.

Les moineaux piaulent, les charrettes des marchandes de fleurs sont remplies d'ayaux dorés et de jacinthes bleues, les premières fleurs des bois; et l'on songe, en regardant le ciel entre deux gouttières....

A quoi songe-t-on ? — Mais à toi, mon amie ! Je te voudrais souvent... Tiens, par exemple, à la brume : As-tu remarqué ce moment ?... C'est une jolie heure... on réfléchit bien, les pensées douces vous viennent en foule, on cause avec abandon. Les idées prennent corps, des visions s'agitent devant vous, espoirs d'avenir pour les jeunes, évocations du passé pour les vieux...

C'est une transition entre la journée bruyante qui s'achève et la soirée qui commence.

On apporte la lampe et le charme se rompt...

Où m'entraîne le crépuscule ? Point dans la *mélancolie*... Dieu me garde de confondre les haltes passagères de l'esprit ordinairement agité par les choses extérieures, les impressions de l'âme, avec la mélancolie ! — une maladie que je redoute autant que la jaunisse, excepté quand elle a une cause réelle. — Et encore, mélancolie et chagrin ne sont point synonymes, heureusement !

Ia-ora-na ! ma Paule, ce qui signifie, en tahitien, « *Porte-toi bien !* »

Dis aux enfants de ma part qu'ils sont des amours.

ALIX.

DEVINETTES

Sonnet-portrait

Une triple couronne à son front s'éternise :
Virginité, Science et Martyre au printemps.
Vierge, elle est fleur ; Savante, étoile aux feux [constants ;
Martyre, elle conserve un culte dans l'Église.

Quinze siècles et plus ont passé haletants
Depuis que sa dépouille est une cendre grise...
D'autres siècles mourront comme un flot qui se [brise,
Mais, debout, ses autels seront vainqueurs des [temps.

Vos grands yeux attachés sur sa blanche au- [réole,
Jeunes filles, naguère, en essaims, à l'école,
Vous acclamiez sa fête et vous chantiez son [nom.....

Pourtant, si l'on demande, en secret, à plus d'une :
« Voulez-vous..... la coiffer ? » souriant à la lune,
Rougissante et rêveuse, elle répondra : « Non. »

Homonymes

Qu'est-ce ? Un trésor caché dans les flancs de la [terre,
Aux fouilles, à l'effort découvrant son mystère.

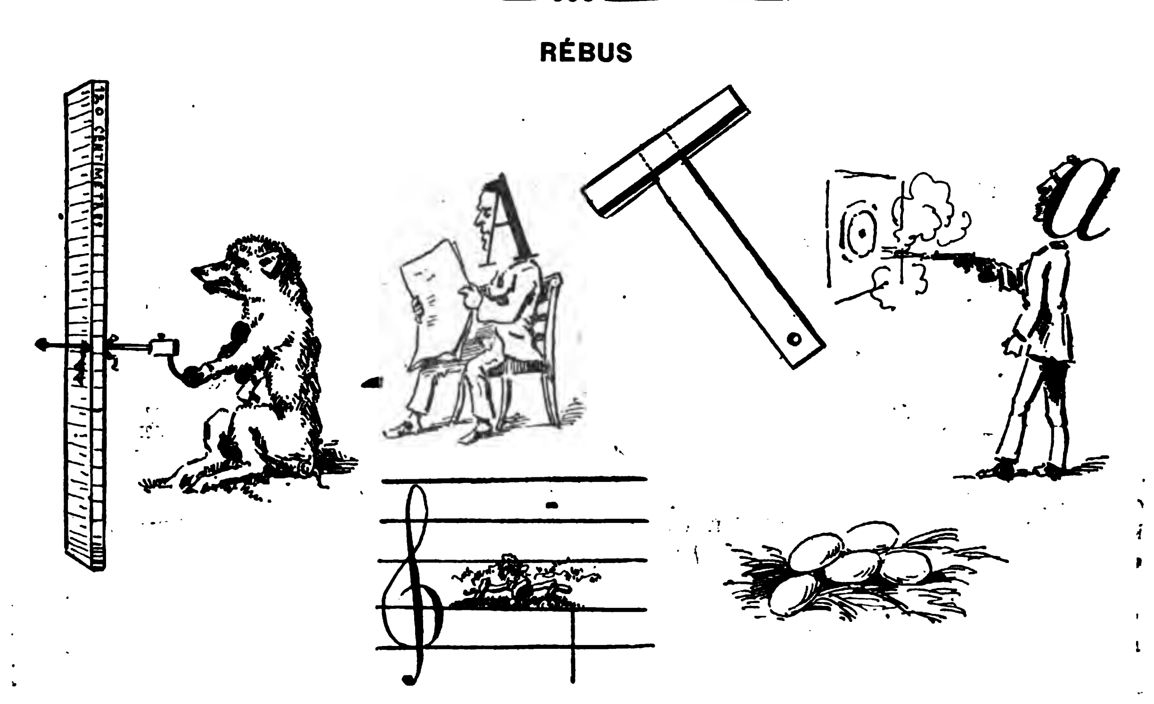
Qu'est-ce ?... Un dieu faux et vain qu'encense [notre cœur,
Un vice, quelquefois, qui l'occupe en vain- [queur.

Qu'est-ce ?... Un nom que porta dans l'ombre ou [dans la gloire,
Plus d'un roi dont la France a buriné l'histoire.

Qu'est-ce ?... Un fruit sans beauté que l'on [cueille au midi,
Sous l'œil à demi clos du lézard engourdi.

Qu'est-ce ?... Un produit bizarre, étrange phé- [nomène.
Animal, pierre et fleur, sous les flots, son do- [maine.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE FÉVRIER

CHARADE : *Lai tue.* | PROVERBE : *La fin couronne l'œuvre.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER

Qui sème le vent récolte la tempête.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

1er Avril 1887

4618 bis

Modes de Paris. Journal des Demoiselles Rue Vivienne, 48.

Chapeaux de Mme BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier — Coiffures de Mrs PERRIN & Cie coiffeurs, 17, Faubg St Honoré — Parfums de la Mon GUERLAIN 15, r. de la Paix — Corsets de Mme EMMA GUELLE, 3, place du Théâtre Français.

JOURNAL DES DEMOISELLES

VOYAGE AUX PAYS DES FAUVES

C'est une ménagerie, chères lectrices, une ménagerie gigantesque et formidable ayant pour compartiments les cinq parties du monde, que nous allons visiter ensemble, explorant tour à tour les steppes et les déserts, les jungles et les pampas, les montagnes rocheuses, les savanes américaines, les solitudes d'Afrique, les forêts de l'Inde et les grands fleuves d'Asie, le pôle et les tropiques, les régions glacées et les plaines brûlantes de l'équateur.

Les fauves, ces grands chiffonniers de la nation primitive, ces redoutables agents voyers des forêts vierges, des marécages et des monts incultes disparaîtront un jour de ce monde, conquis par les efforts, la patience, le travail et le génie de l'homme.

Alors tous ces réfractaires des bois et des cavernes, grands mangeurs de bétail et d'hommes, épouvantail et fléau, tout ce qu'on voudra, mais d'une utilité fatale dans leur monstrueuse existence, auront accompli à jamais leur mission héréditaire.

Ce n'est pas demain que les fauves des forêts américaines, des solitudes d'Afrique et des jungles de l'Inde, des steppes et des déserts vont disparaître. Ils sont encore là, redoutables et superbes, drapés dans leur majesté farouche, affamés et menaçants, rugissant sur un rocher abrupte, sommeillant dans les hautes herbes, tapis dans un ravin, rêvant de meurtre et de carnage au fond des cavernes, galopant sur les sables du désert immense, montant la garde sur la lisière des forêts, ou bien couchés au bord des eaux, la face et le poitrail barbouillés de sang.

Ils sont encore là ces monstres d'un autre âge et nous allons essayer de les peindre en visitant tour à tour l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Océanie, l'Europe.

C'est par l'Afrique que nous allons commencer notre grand voyage zoologique; l'Afrique, cette prodigieuse contrée de mystère et d'avenir, de curiosité et de sympathie; l'Afrique, où nous

trouverons partout la France : dans notre belle et chère Algérie, en Tunisie, au Gabon, au Sénégal, dans ce merveilleux Congo dont Brazza a doté la Patrie.

I

Les Fauves d'Afrique

Les Lions. — Le Chacal. — L'Hyène. — Le Léopard. — La Panthère. — L'Eléphant. — Les Antilopes. — Les Zèbres. — Le Gnou. — Le Rhinocéros.

A tout seigneur, tout honneur, saluons d'abord sa majesté le lion :

On raconte qu'un paysan de la Prusse fit, un jour, vingt lieues à pied pour se trouver dans une bourgade où devait passer le grand Frédéric. Et comme on lui montrait l'illustre monarque au milieu de ses courtisans :

— Comment, s'écrie le paysan stupéfait! c'est là Frédéric! Mais il est fait comme les autres. Un roi, c'est donc un homme!...

Si au lieu d'un roi, notre paysan se fût trouvé en face d'un lion, il n'eût certes pas éprouvé cette déception naïve. Le lion, lui, n'est pas fait comme les autres animaux. Marqué d'un sceau de supériorité et de grandeur, il est seul de sa noblesse et de sa race. Sur sa face énorme et presque humaine et sur son front de géant on croit lire ces mots : « C'est moi qui suis le lion ».

On le voit et on le reconnait sans jamais l'avoir vu. C'est peut-être le plus bel animal de la création, le plus fier, le plus noble, le plus fort et le plus terrible. Rien de plus majestueux que sa démarche, de plus harmonieux que ses formes, de plus imposant que son aspect; son front ne s'est jamais courbé, son regard étincelant ne s'est jamais baissé. Sa griffe déchire un léopard et sa gueule énorme emporte un taureau. Sa queue terrasse un homme. Quand il entre en fureur, son front se plisse horrible, ses crocs surgissent terrifiants, ses grands yeux verts lancent des flammes, sa royale crinière s'agite et se hérisse, et sa voix menaçante fait frissonner tous les animaux. Ce rugissement n'a dans la nature rien qui lui ressemble. C'est la voix du maître des maîtres.

Jadis, les lions étaient communs dans l'Asie mineure et les contrées actuellement connues sous le nom de Turquie d'Europe. On n'en rencontre plus aujourd'hui que dans quelques rares contrées de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie. La véritable patrie du Lion, c'est l'Afrique; son domaine royal s'étend depuis l'Atlas jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, depuis le Sénégal et la Guinée jusqu'aux côtes de l'Abyssinie et du Mozambique.

Les lions d'Algérie et du Sénégal, de Nubie, de Turquie, semblent avoir pour ancêtre l'antique lion de la Barbarie à la taille énorme et ramassée, à la crinière longue et touffue, aux yeux étincelants, au poitrail énorme, aux membres nerveux et trapus d'une force extraordinaire. Souche vraiment admirable, aïeul magnifique!

Les lions de la Perse sont de petite taille et les lions du Guzerat n'ont pas de crinière..... Un lion sans crinière, n'est-ce pas un taureau sans cornes, un éléphant sans défenses, un écureuil sans panache, un coq sans crête, un roi sans couronne?

De tous les carnassiers, le lion est le seul qui vienne au monde les yeux ouverts. La lionne porte cent huit jours et met bas trois ou quatre petits. Ce n'est que vers la septième année que les lionceaux ont atteint leur complet développement. On ne saurait se faire une idée de la tendresse que la lionne prodigue à ses petits. Elle les lèche, les caresse, les amuse, ne les quitte jamais sans les laisser sous la garde magistrale et débonnaire du lion.

Le lion lui-même est un papa-gâteau; on en a fait je ne sais quel sultan du désert, c'est un bon patriarche, un père de famille plein d'indulgence et de bonté. Couché à l'ombre des palmiers, il s'étend sur le dos avec une grâce féline faisant sauter ses lionceaux sur ses larges pattes comme s'il jonglait avec sa terrible postérité.

En se roulant avec ses lionceaux, il leur donne comme des coups de patte sur les joues — coups adoucis et familiers auxquels les enfants répondent par des caresses filiales; et le lion les enlace de sa puissante queue, les mordille de ses crocs royaux, les éloigne, les rapproche, les étreint de sa grosse main de velours et, comme Henri IV jouant avec ses enfants, leur recommandait de ne pas froisser sa fraise, le papa lion semble dire à ses petits : « Prenez garde à ma crinière! »

Et, blottie dans l'herbe, la lionne suivant ces joyeux ébats a l'air de songer : « Oh! les beaux enfants! Oh! l'heureux père! »

Quand les lionceaux sont assez grands, ils se séparent et chacun s'en va diner comme il peut, à la belle étoile.

Jules Gérard a calculé que les trente lions qui se trouvaient, de son temps, dans la province de Constantine, coûtaient annuellement deux cent mille francs de nourriture! Un fier menu et une belle carte à payer, comme on voit.

On a fait au lion une grande réputation de générosité. Il ne faut pas exagérer. Tout le

monde ne s'appelle pas Androclès ou Daniel; tout le monde n'a pas la bonne fortune de cette Franchesca de Florence à qui un lion, bourrelé de remords, restitua l'enfant qu'il venait de lui ravir, et se comporta avec le docile empressement d'un épagneul qui remet un perdreau à son maître. Il est certain, pourtant, que le lion est moins cruel que certains animaux.

Le vrai lion du désert est un personnage absolument inabordable. Le lion qui vit dans le voisinage des villes est plus accommodant. On a vu des enfants armés de trompettes et de tambours mettre en fuite le roi des animaux qui, d'ailleurs, n'est pas un mélomane comme le serpent, les souris, les araignées. Il convient de rappeler que le lion n'est point exempt d'égards envers les faibles et les petits : vieillards, femmes enfants. Il faut à cet hercule, à ce géant, un adversaire digne de sa vigueur et de son courage, un ennemi de son rang.

Il n'aime pas à s'abaisser.

Le lion s'apprivoise parfaitement. Dans les villes algériennes, les casernes et les bazards, il n'est pas rare de voir un lion familier obéissant et doux comme un terre-neuve colossal, mais... avec le lion, il y a toujours un *mais* formidable et mystérieux. Il ne faut jamais se fier à sa générosité!

En 1840, je ne sais plus quel général, en garnison à Constantine, avait dans sa cour ombragée de palmiers, un lion admirablement privé qui remplissait avec une bonhomie peu commune les importantes fonctions de concierge. On ne vit jamais portier plus conciliant et plus poli; cet honnête lion n'avait pas une goutte de sang sur sa crinière et sur sa conscience de carnassier.

Mais voici qu'un jour, en traversant la cour de l'hôtel, le tailleur du général n'a-*t*-il pas l'impertinente et bouffonne fantaisie de cracher à la figure du roi du désert en l'appelant : « Vil pipelet! »

Le lion ne répond pas, mais, en un clin d'œil, il lave cette basse injure dans le sang du tailleur dont il ne reste plus que les bottes et le faux-col ensanglantés; puis, d'un pas grave et lent notre lion s'en va digérer le tailleur au soleil, aussi tranquillement que s'il avait avalé un lapin. Un exemple sembla nécessaire. Le lion fut fusillé et pourtant, je le demande, n'était-il pas dans son droit de légitime défense? Le lion a, dit-on, la mémoire des bienfaits; les naturalistes, à propos de ses sentiments de reconnaissance, racontent des faits aussi touchants qu'extraordinaires : J'ignore si le grand fauve du désert a emprunté à l'homme cette rare qualité.

Le lion s'en va, le progrès a porté un coup terrible à sa race royale. Les temps approchent où l'on va défricher ses ravins, couper ses forêts, percer ses montagnes, arroser son désert; et, le roi des animaux, exproprié par la civilisation, répondra par un dernier rugissement aux sifflements vainqueurs des locomotives qui viendront retentir jusque dans son repaire.

Alors, le lion s'en ira, d'un bond suprême, rejoindre dans l'abîme des âges les races à jamais disparues.

***

Du lion passons à un pourvoyeur légendaire, le chacal.

Par une belle nuit d'Afrique, pleine de silence et d'étoiles, un cri funèbre s'élève tout à coup du désert et mille cris sauvages lui répondent aussitôt des montagnes et des vallons, des bois et des ravins. On dirait un écho formidable et merveilleux, je ne sais quel bâillement gigantesque de la nature réveillée en sursaut. Ce cri bizarre ne ressemble qu'à lui-même. Ce n'est ni l'aboiement du chien, ni le glapissement du renard, ni le hurlement plaintif des loups, ni le ricanement sinistre des hyènes; c'est une voix perçante et douloureuse, un cri lamentable, une plainte sonore, un sanglot éclatant.

Cette voix assourdissante et lugubre, c'est le cri du chacal que tous les chacals répètent. Echo sépulcral, vibrant dans les rochers, ondulant dans les plaines endormies, emplissant l'immense site.

Le chacal est le grand bohémien du désert. Son domaine est immense : la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Egypte retentissent chaque nuit de ces lamentations affreuses, et il court comme un possédé depuis la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

On le trouve au golfe Persique et on le rencontre encore de loin en loin à Gibraltar. Il fourmille en Abyssinie, dans le Sahara, et ne connaît qu'une barrière : le froid. Sans le froid, sa race pullulante couvrirait le globe.

On prétend que, pressé par la faim, il s'attaque à l'homme lui-même, c'est rare; vivant de la dépouille des animaux, le chacal est moins un assassin qu'un voleur, un meurtrier qu'un glouton. Plus prompt à la fuite qu'à l'attaque, il ne crie si fort que pour s'étourdir lui-même et intimider son monde par ses étranges gémissements que le vent du désert emporte.

Comme l'hyène, sa sordide compagne, le chacal est un infatigable agent de la salubrité publique, un fonctionnaire important de la grande voierie africaine.

Il ne faut pas croire cependant que le chacal, ce grand mangeur de dépouilles, soit indifférent à la saveur d'une chair vivante et fine. Plus d'une fois dans le désert, des caravanes sans ressources et sans provisions ont dîné des victimes fort appétissantes des chacals.

Le chacal est un chasseur opiniâtre et rusé,

un braconnier infatigable. Il suit, dit-on, le lion dans ses chasses, pour ramasser les miettes sanglantes tombées de sa table royale.

Le contraire arrive également : en poursuivant la proie qu'ils ont fait lever, les chacals remplissent les airs de leur voix lamentable. Averti par ce tintamarre, le lion quitte son repaire et présente sa face autoritaire aux chacals en train de dépecer leur victime. A la vue du roi du désert, toute la bande s'enfuit en gémissant et le lion se met à table. Il prend tout. C'est sa part : *ego nominor Leo*.

Le chacal est considéré, par certains naturalistes, comme l'ancêtre du chien. Ce sont pourtant là deux ennemis acharnés, mortels. L'un tient pour la barbarie, l'autre pour la civilisation. Un abîme les sépare. Ils ont oublié leur berceau commun et quand il se rencontrent, c'est pour se montrer les crocs. Chacun d'eux a suivi une voie opposée et il semble qu'ils ne puissent pas se pardonner leur préférence réciproque. L'un a pris la route du désert, l'autre le chemin du chenil, et le premier fuit l'homme, auquel le second s'est donné.

Malgré sa nature farouche et ses instincts vagabonds, le chacal s'apprivoise aisément et sa repoussante odeur s'efface entièrement à la troisième génération. Ce n'est pas un solitaire incorrigible, fuyant jusqu'aux siens, il ne vit au contraire que par bandes et paraît aimer la société autant que la liberté.

. Ce réfractaire de la chaîne et du collier, ce vagabond du vieux monde, ce bohémien du désert est peut-être bien le chien de l'avenir :

« A la niche, le chacal! » Passons à l'hyène.

***

Dans l'Afrique centrale, un riant village, une cité verte et blanche, à l'éclat fantastique, ombragée de palmiers apparaît quelquefois aux regards charmés du voyageur. Mais quand on pénètre dans ce grand village, l'aspect est tout autre. Partout des immondices, des débris infects qui soulèvent le cœur en offensant les yeux. O miracle! le lendemain, tout a disparu, les balayeurs de nuit ont tout enlevé, tout emporté, tout... dévoré.

Quand le village est enseveli dans les ténèbres et le sommeil, un sourd grognement plane sur l'oasis. Ce sont les hyènes du désert. Elles accourent par centaines, leurs robes tachetées pullulent dans les rues désertes, leurs yeux de feu étincellent dans l'ombre, et les carrefours abandonnés retentissent de leurs ricanements sinistres. Aux premières lueurs du jour, tout se tait, tout fuit. Les hyènes s'en vont au fond de leurs cavernes digérer leur ignoble festin.

Leur tâche est remplie. Là où croupissait le fumier de la veille, on aurait de la peine à découvrir un os d'écureuil, l'écaille d'un poisson, la peau d'une figue, la plume d'un oiseau, le cadavre d'une sauterelle.

Les habitants des villages africains n'éprouvent aucune crainte à la vue de ces travailleurs farouches. Il leur suffit d'un couteau ou d'un bâton pour traverser les bandes grimaçantes des hyènes.

Le vautour et le marabout, l'hyène et le chacal, voilà les infatigables et précieux agents que la nature a préposés à la conservation de la santé publique dans l'Afrique et dans l'Inde.

Malgré ses services incontestables, l'hyène est abhorrée.

Elle est lâche, n'attaque que les faibles et c'est toujours par ruses. Son champ de bataille est un cimetière.

Presque toujours elle fuit devant l'homme, mais, à la faveur du crépuscule, elle vole des enfants qu'elle emporte dans son antre, les étrangle et les cache un jour ou deux au fond des cavernes. Qu'attend-elle? Que sa victime se décompose. Le sang limpide et chaud lui répugne. C'est trop fade pour l'hyène.

Si sa bravoure égalait sa vigueur, ce fauve serait un des habitants les plus redoutables du désert. La rapidité de sa course est étonnante, sa force est telle qu'elle franchit une palissade de cinq pieds de hauteur en emportant dans sa gueule une chèvre ou un mouton,

Comme le chacal, l'hyène est une bête pleureuse et fanfaronne. L'un crie, l'autre joue la comédie pour intimider son adversaire. Il n'y a pas de contorsions bizarres que ne fasse l'hyène pour mettre ses ennemis en fuite : ridant son front vil et bas avec une colère olympienne, attisant son regard perfide d'un éclat menteur, avançant et reculant sa face hideuse, secouant son poil hérissé par la peur autant que par la rage, paraissant prête à s'élancer lorsqu'elle n'a qu'envie de fuir, montrant, dans un rictus exagéré, ses crocs infectés de chair morte, l'hyène semble dire :

. « Regardez comme je suis terrible ! »

Elle n'est que révoltante.

Quoi qu'en dise Buffon, l'hyène s'apprivoise assez facilement, il paraît même que dans certaines régions de l'Afrique, les colons n'ont qu'à se féliciter de ses mœurs devenues paisibles et fidèles.

La réhabilitation de l'hyène me semble pour tant assez difficile. Sa réputation est faite. Elle n'en a que plus de droit à notre impartialité, et j'estime qu'on oublie trop les services qu'elle rend aux vivants, pour ne voir que ses injures envers les morts.

***

Parlons du léopard. Ce félin splendide se trouve dans toutes les contrées de l'Afrique, mais c'est peut-être dans le Soudan qu'il atteint

sa plus haut taille, sa plus grande vigueur, sa plus éclatante beauté.

Le léopard est le plus parfait des chats, le plus beau, le plus gracieux des félins. Sur tous les autres, il l'emporte par la perfection achevée de son organisation, par la grâce et la douceur rythmée de ses mouvements harmonieux. En lui se résument tous les charmes et toutes les coquetteries de cette race terrible et charmante.

Sa patte veloutée, adroite et souple comme une main, rivalise de grâce et de mollesse avec celle de notre chat domestique. Mais elle abrite une griffe qui défie tous les carnassiers et ses dents puissantes sont, en proportion, plus terribles que celles du lion lui-même.

L'ocelot seul, peut-être, est vêtu d'une plus belle robe.

Par la grâce et la vigueur, le léopard dépasse la panthère à laquelle il ressemble tant au physique qu'au moral — moral de cruauté et de sang.

On trouve le léopard jusque dans l'Inde et la Mongolie; mais il est surtout un fauve africain. Les lieux qu'il aime et qu'il recherche sont les forêts profondes et les taillis épais, les hautes herbes, les montagnes richement boisées.

D'une audace que ne partagent pas les autres félins, il fréquente les pays habités, entre même dans les maisons pour y faire ses petits, comme le fait est arrivé dernièrement dans une habitation d'Adoa, en Abyssinie. Ce n'est pourtant pas un sédentaire, le léopard, mais un bohémien des monts et des bois.

Redoutable à tous les animaux, à l'homme lui-même, il s'empare comme en se jouant, du gibier le plus rapide et poursuit les singes affolés jusqu'à la cime des arbres, avec l'agilité d'un écureuil. Ses bonds sont si légers qu'ils semble à peine toucher le sol, rebondit comme une balle élastique et traverse sans hésiter les grands fleuves à la nage.

Voilà pour le physique, passons au moral. Ah! c'est autre chose. On peut considérer le léopard comme l'espèce la plus redoutable des félins: rusé, méchant, rapace, farouche, haineux, malicieux et sanguinaire, il attaque tout ce qu'il rencontre et tue tout ce qu'il attaque, chèvre, antilope, daim, brebis, cerf, chien, mulet. C'est la terreur et le fléau des troupeaux: étranglant jusqu'à trente brebis dans une seule nuit, il est bien plus redoutable que le lion qui se contente d'une seule victime.

Le père Philippini raconte que, dans l'espace de trois mois, au village de Mensa, en Abyssinie, onze enfants furent enlevés et dévorés par les léopards.

Des miaulements terribles, des grognements affreux, des cris diaboliques, telle est la fanfare de guerre du léopard.

On chasse le léopard à la carabine, à la lance, au poignard; on le prend dans des fosses, et là, accourant de tous côtés, femmes, vieillards, enfants, le lapident, l'insultent, crachent lâchement à sa face toujours belle et toujours fière: « Ah! te voilà, voleur bigarré, assassin perfide, vagabond maudit! Te souviens-tu des poules que tu as croquées l'an passé, des veaux que tu as étranglés dans la prairie? des enfants que tu as dévorés à l'entrée même du village?... Dis, t'en souviens-tu?... Tu vois ces pieux, ils vont t'entrer dans le corps, scélérat aux yeux verts! Ta tête cruelle rôtira sur un brasier et nous te ferons un collier avec tes dents! »

Couché au fond de la fosse, le léopard essuie avec dédain cette grêle d'injures et semble endormi. Parfois, il dresse la tête, fait un bond, rugit, et la foule des insulteurs disparaît comme un seul homme.

Le léopard a eu le privilège et l'honneur d'être choisi comme bête héraldique aussi bien que l'aigle et le lion. Dans le Soudan, sa peau presque sacrée est un drapeau de guerre à l'ombre duquel on lutte, on triomphe ou l'on meurt.

⁂

Maigre, osseuse et palpitante, l'œil brillant comme une flamme, la robe merveilleusement tachetée, toujours affamée de proies, toujours acharnée à la chasse, sans cesse à l'affût, se couchant, s'allongeant, ondulant, bondissant, passant comme un trait, grimpant sur les palmiers avec une agilité éblouissante, telle est la panthère — un tigre en raccourci.

Il est impossible d'imaginer un être plus fin, plus délicat, plus propre, plus gracieux, plus coquet qu'une jeune panthère. Rien de charmant comme cette robe veloutée, chargée d'anneaux et de bracelets, toute pointillée de jaune, de noir et de feu. Dans les hautes fougères, on la voit sauter, jouer, bondir, glisser, onduler, s'étendre sur le dos, se rouler dans la mousse épaisse, montrant et cachant tour à tour sa tête enfantine, agitant sa patte mollement recourbée, comme si elle jouait avec un rayon de soleil.

Un rayon de soleil! C'est un être vivant, lézard, oiseau, écureuil, qui palpite sous sa griffe cruelle et dont elle tourmente l'agonie avant de la dévorer. Sa grâce enfantine passera et sa férocité originaire s'accroîtra avec l'âge, dans une vie faite de carnage et de sang. Laissez-la grandir et bientôt elle sera le fléau des bois. Aucun quadrupède ne bondit aussi haut et aussi loin que la panthère. On ne l'a pas vue et l'on est blessé, meurtri; c'est un trait qui passe et qui frappe.

Comme le léopard, elle se trouve en Asie, en Afrique, dans la Perse, dans l'Hindoustan où on la dresse admirablement pour la chasse. Il

convient de signaler la panthère noire de Java aux yeux d'or, à la robe de velours merveilleusement frappé.

***

Voici l'éléphant qui s'avance sur ses quatre pieds d'airain, les défenses menaçantes et la trompe en l'air. C'est une forteresse mouvante, quand il se dresse en face d'un adversaire, et lorsqu'il s'agenouille on dirait une muraille qui chancelle et qui s'écroule. L'éléphant d'Afrique est surtout une bête industrielle que l'on chasse pour son précieux ivoire, dont le commerce étendu et prodigieux dépasse chaque année plusieurs millions. Très mouvementée et très dramatique, la chasse à l'éléphant ; on le traque de tous côtés avec une avidité féroce, on l'immole par milliers. Il se rencontre des défenses d'un poids et d'un volume vraiment fantastiques. Les peuplades sauvages échangent de magnifiques défenses d'éléphants contre des produits d'Europe, et, souvent, des babioles et des colifichets, des verroteries vulgaires. On fait chaque année de telles hécatombes de cet énorme pachyderme que des naturalistes ont calculé la fin prochaine du monde des éléphants en Afrique.

C'est en Asie que nous étudierons l'éléphant qui, dans ces contrées, est peut-être l'animal le plus intelligent de la création et le plus puissant auxiliaire de l'homme.

***

L'Afrique est le pays des antilopes aux formes charmantes, à la course rapide, aux espèces les plus variées. Voici d'abord le canna. De toutes les antilopes qui ruminent ou qui galopent, depuis la mer Rouge jusqu'à l'Océan, depuis les solitudes algériennes jusqu'au cap de Bonne-Espérance, la plus grande, la plus belle, la plus forte, c'est le canna.

Il n'est pas possible de joindre à un plus haut degré la grosseur à la délicatesse, la vigueur à la grâce, la douceur à la majesté. Le canna pèse jusqu'à cinq cents kilogs, et il est léger comme un chevreuil. Il atteint deux mètres au garrot et il est élégant comme la gazelle. Ses jambes nerveuses et fines, délicatement bottées, ont l'air de fouler un tapis ; sa poitrine est ornée d'un fanon qui pend comme un rabat et son grand corps a des souplesses admirables. Sa tête noble et douce porte deux cornes magnifiques ornées d'un bourrelet en spirale comme le bâton d'un pâtre sicilien. Sa chair, d'une saveur et d'une délicatesse extraordinaire, est excellente.

En face du canna, se dresse la girafe à la robe mouchetée, au cou sans fin, à la tête bizarre, le plus élevé des animaux de la création. Ne dirait-on pas une gigantesque bête en porcelaine peinte, montée sur des jambes en verre qu'elle semble avoir peur de briser en marchant? Oui; mais quand la girafe se donne la peine de mettre ses délicates jambes à son grand cou, elle étonne les regards par la rapidité vertigineuse de sa course ; bien mieux, cette grande et frêle bête, d'un aspect si original, qui semble toujours prête à tomber d'indolence ou de fatigue, est un adversaire redoutable qui tient le lion lui-même en respect par d'impétueuses ruades.

Nous avons dit que l'Afrique est la terre classique de l'antilope ; chaque contrée a, pour ainsi dire, la sienne propre. Ici, la bubaale, la douce gazelle, emblème de beauté et type de courage ; là des troupeaux d'oryx, dont les cornes arquées mesurent plus d'un mètre de longueur, errent dans le Soudan et la Négritie; des bandes d'algazels s'en vont d'un pied léger, de la Nubie au Sénégal ; le Kordofan possède le pasan intrépide, qui, de ses cornes droites comme deux épées, repousse victorieusement les carnassiers du désert attirés par sa chair exquise ; le défasa et l'addax aux grandes cornes contournées en spirales, peuplent les pâturages solitaires de l'Abyssinie ; sur les côtés de la Guinée on rencontre le guib, gracieuse antilope, ornée de bandes blanches et croisées qui dessinent sur ses épaules comme un harnais naturel. Le cap de Bonne-Espérance voit tour à tour défiler dans ses plaines immenses, l'antilope bleue, l'antilope chevaline, l'antilope plongeante qui se jette et disparaît dans les broussailles inextricables, et enfin la grimme, une miniature d'antilope.

Telles sont les principales antilopes qui sillonnent en tout sens le continent d'Afrique, procession incessante et pittoresque, bandes inoffensives et charmantes, qui ne demandent qu'à errer en paix, en broutant quelques touffes d'herbe.

***

Voici maintenant le zèbre, ce grand bohémien des déserts d'Afrique, qui passe sous nos regards éblouis. Ce n'est plus l'âne de la fable vêtu de la peau du lion, c'est le cheval de la réalité qui a endossé la peau du tigre. Rien d'éclatant, d'original et de délicat comme le vêtement du zèbre. Sur son corps jaune clair, d'élégantes et fines bandes noires qui se détachent, se suivent, s'écartent, s'élargissent, s'amincissent, se fuient, se retrouvent, se confondent: tout un système d'anneaux, de ceintures, de jarretières, de bracelets, de colliers. Et tout cela s'harmonise, se complète et se tient. L'ayant vu passer comme une flèche, les peuplades africaines demeurèrent éblouies et le saluèrent de ce nom poétique : le cheval du soleil. Le corps du zèbre est digne de la robe qui le pare ; c'est la force, la hardiesse, l'agilité ; une allure hautaine et vive, des mouvements

brusques et légers, un trot rapide et aérien, une grâce indolente et nerveuse, la tête fine et la jambe déliée, l'oreille mince, l'œil brillant et noir de la race africaine; des bonds imprévus et des retours capricieux, des galops spontanés; des poses théâtrales comme s'il paradait dans un cirque; je ne sais quoi d'impatient, de tourmenté, d'inquiet, d'obstiné, de nonchalant et d'emporté, de rapide et d'endormi. Le zèbre habite les plaines immenses et désertes de l'Afrique méridionale. C'est un touriste infatigable et rapide autant que capricieux et que hardi. On le trouve au Congo, on le rencontre en Abyssinie, il traverse le pays des Hottentots, le Mozambique, se promène du tropique à l'équateur, traverse d'un pied léger les solitudes inconnues et redescend vers le cap de Bonne-Espérance.

Son courage, son agilité, sa force, en font un combattant redoutable, un adversaire respecté de tous les carnassiers du désert. Son pied nerveux vise, frappe, étourdit. Sa peau magnifique est comme le manteau royal des monarques africains. Sa crinière droite et raide pare l'épaule des guerriers hottentots.

La vie constante et accidentée du désert a instruit le zèbre à la prudence et à la ruse. Il prévoit, il flaire, il fuit le danger et il est si rapide qu'à moins d'avoir des ailes, le danger ne saurait l'atteindre. La domestication du zèbre est assurée, mais elle sera pénible et lente, bien que déjà on l'attèle dans nos jardins zoologiques. On ne persuade pas ce bel animal, on le dompte. Il faut le combattre jusqu'à ce qu'il soit vaincu, jusqu'à ce qu'il soit conquis.

Passons au gnou.

***

Le gnou est une bête excentrique et bizarre entre toutes : une tête de taureau, des cornes singulières, une queue de cheval, des yeux hagards et farouches, un front bombé, le nez écrasé, de larges et frémissantes narines obstruées de poils rudes, des moustaches hérissées et la poitrine horriblement velue; tout nerfs et tout feu; la vivacité de la poudre, l'impétuosité de l'avalanche; la rapidité du vent; des cabrioles extravagantes et des bonds fabuleux, je ne sais quoi de fébrile et de comique, de gracieux et de barbare, de bizarre et d'évaporé; l'agilité d'un oiseau et l'air d'un fou. On dirait que le soleil de l'équateur lui a tourné la tête.

La chasse du gnou est des plus difficiles : on ne poursuit pas un torrent, on ne force pas le vent, on n'atteint pas une flèche. Il ne succombe qu'à un guet-apens. Quand il voit que ses cornes sont impuissantes à vaincre et ses jambes impuissantes à fuir, il se tue, préférant ainsi la mort à la captivité. D'un bond, il s'élance vers un précipice, fait une cabriole suprême, tombe et meurt comme il a vécu, en faisant la voltige.

Le gnou a disparu dans sa course vertigineuse, une masse horrible et menaçante surgit à l'horizon, c'est le rhinocéros, un des fauves les plus formidables de l'Afrique.

***

Après l'éléphant, le rhinocéros est le plus grand des mammifères terrestres connus. Sa peau défie les balles et les lances, et sur son nez il porte une ou deux cornes qui parfois atteignent plus d'un mètre de hauteur. C'est une arme terrible. Cet énorme animal est stupide et farouche; presque toujours en proie à de mystérieuses colères, à de formidables emportements, il s'attaque aux arbres, aux buissons, au sol, aux rochers, à tout. Labourant la terre de sa corne redoutable, faisant voler le sable sous son pied d'airain, ce fou furieux, ce possédé a des fureurs que rien n'explique. Tous les animaux le redoutent et il n'en craint aucun. Quel choc pourrait ébranler ce colosse! quelle gueule ou quelle griffe pourraient entamer cette armure!

Le rhinocéros est le fléau des plantations et la terreur des animaux. Des naturalistes affirment que sa vue seule met le lion en fuite et qu'après une lutte acharnée il triomphe de l'éléphant. L'homme seul est l'ennemi qu'il redoute.

Le plus formidable et le plus terrible des rhinocéros est le rhinocéros noir, qu'on rencontre plus particulièrement en Nubie et dans le Soudan. On le chasse à cheval et combien de fois lui est-il arrivé de jeter en l'air d'un coup de corne prodigieuse, cheval et cavalier! Dans sa fureur aveugle il prend souvent pour un chasseur, une touffe d'herbe qu'il piétine, un rocher qu'il attaque, un arbre qu'il transperce. Dans sa course brutale et insensée, galopant, tête baissée et corne en avant, il donne contre un arbre avec une telle force qu'il se trouve tout à coup prisonnier, incapable de retirer sa corne enfoncée dans le tronc comme une épée. Un jour, on le trouvera cloué à son poteau, immobile, énorme, mourant de fatigue, de rage et de faim. Alors, les chasseurs accourent, les carabines s'épaulent, les flèches partent et les lances s'allongent. Le rhinocéros est mort. Mais ce n'est plus une victoire, car le grand fauve du désert meurt assassiné.

Nous venons, mes chères lectrices, d'assister au défilé monstrueux des fauves de l'Afrique. Nous allons passer en Asie où nous n'aurons plus à parler du lion, de l'hyène, du chacal, du léopard et de la panthère dont nous avons fait la connaissance en Afrique. Mais de nouveaux fauves nous attendent au bord des grands fleuves et des jungles touffues. FULBERT DUMONTEIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES VACANCES DU DOCTEUR

PAR M. LE DOCTEUR GUIBOUT

—

Si vous voulez faire un aimable voyage, prenez pour guide M. Guibout ; il a l'instruction, l'esprit, la bonne humeur et, j'ajoute, la piété, qui rendent la société d'un compagnon agréable et sûre. On peut le suivre sans s'égarer. Déjà il a conduit ses lecteurs par toute l'Europe, au nord, au midi, à l'est ; il les mène aujourd'hui en Espagne et en Portugal et il nous convie à le suivre dans ces contrées peu connues et qui pourtant méritent d'être visitées : Burgos et sa splendide cathédrale attirent d'abord son attention, puis Madrid, puis enfin Tolède, toute remplie des plus nobles souvenirs de l'histoire d'Espagne, de la lutte séculaire contre les Maures et l'islamisme. Sa cathédrale est une merveille, « elle est un des plus éblouissants triomphes » de l'art religieux aux XIII[e] et XIV[e] siècles... » A peine en a-t-on franchi le seuil qu'on est » saisi de l'irrésistible impression de son éclatante majesté. On se sent comme anéanti en » présence de sa vaste étendue, de ses gigantesques piliers, de l'élévation et de la grandeur » de ses cinq nefs... rien ne saurait rendre l'effet » de ses splendides vitraux ; ils éclairent l'immense vaisseau d'un demi-jour, nuancé d'or, » de pourpre et d'azur ; leurs couleurs diaphanes » brillent des teintes les plus ravissantes dont » les reflets sont d'un charme indicible... Le » chœur est une merveille. Les deux rangées de » stalles reproduisent les victoires des rois catholiques contre les Infidèles de Grenade... » ces glorieuses pages d'histoires, sculptées sur » bois précieux et rehaussées de colonnes de » marbre et de statues d'albâtre, sont d'inimitables modèles de délicatesse et de perfection. » Les grilles de bronze, le lutrin, le trône de » l'archevêque, les deux buffets d'orgue sont » des chefs-d'œuvre d'art et de richesse.

» A l'extrémité occidentale de la ville, le rocher sur lequel elle est construite, est coupé » à pic ; ses flancs escarpés se dressent verticalement au-dessus du Tage. De ce point, la vue » est magnifique ; elle s'étend au loin sur la » plaine, sur le cours du fleuve et sur la fabrique d'armes blanches de Tolède, dont la » réputation est universelle. La souplesse de ces » lames est vraiment extraordinaire ; on les plie, » on les courbe comme un roseau, et leur » pointe est si acérée qu'elle transperce les métaux : un sou fut percé, de part en part, en notre » présence, par une lame d'épée, flexible comme » la tige d'un jeune arbuste...»

L'auteur n'a pas visité le midi de l'Espagne ; ni Grenade, ni Séville ne trouvent place dans ses récits ; il a franchi la frontière qui sépare les deux Etats de la Péninsule, qui semblaient faits pour être réunis sous le même sceptre, et il décrit d'une manière charmante les cloîtres de l'antique monastère de Belem, le cours du Tage, le panorama de Lisbonne et le délicieux paysage qu'on voit des hauteurs de Cintra ; il décrit aussi les combats de taureaux, mais nous ne saurions le suivre sur ce terrain ; nous déplorons ces jeux barbares, venus de la barbare Afrique, où l'on immole des animaux innocents pour satisfaire les passions cruelles de la multitude.

En sortant du Portugal, le voyageur s'arrête à Cordoue, et il décrit avec verve l'antique mosquée d'Abdérame, aujourd'hui église chrétienne : la mosquée avait été bâtie par les Maures sur une église chrétienne, Charles-Quint enferma la mosquée dans une admirable cathédrale, proclamant ainsi le triomphe de l'Evangile sur le Coran.

Nous devons nous arrêter, mais ne suffit-il pas d'indiquer à nos lectrices ce joli et pittoresque voyage (1) ?

M. B.

LA COMTESSE MADELEINE

PAR MARIE DU CAMPFRANC (2)

—

« La première qualité d'un roman est d'être romanesque », a dit avec justesse un spirituel critique, M. Anatole France. Or, le nouveau livre de M[me] Du Campfranc réalise ce programme : il est romanesque, brillant, et de plus, innocent, ce qui fait que nous le recommandons à nos lectrices.

Madeleine Méraux est lectrice chez une grande

(1) Chez Masson, 120, boulevard Saint-Germain, Paris. Un vol : 3 fr.

(2) Librairie Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. Un vol. 2 fr.

dame allemande, et comme toutes les lectrices, institutrices, demoiselles de compagnie, qui paraissent dans les romans ou au théâtre, elle est un type accompli de beauté et de perfections intellectuelles. Un jeune homme, Herbert de Jora-Brabourg, la voit, l'aime et l'épouse, malgré l'opposition formelle de sa mère, indignée de cette mésalliance. Madeleine, qu'entraînait vers cette union l'ambition plutôt que l'amour, vit durant plusieurs années dans un rêve enchanté, elle est aimée, elle a un enfant qu'elle aime avec passion ; elle jouit de la richesse et des plaisirs que donne un rang au-dessus de la foule, mais peu à peu l'horizon s'assombrit : Herbert a perdu sa fortune au jeu, un héritage sur lequel il pouvait compter, lui échappe, sa mère demeure inflexible, il souffre de sa déchéance, et lorsque sa mère lui souffle la pensée d'un divorce, il ne résiste pas. Madeleine l'apprend, et aussitôt elle s'enfuit en France avec son fils. C'est une seconde faute, ajoutée à celle de sa complicité dans la résistance qu'Herbert avait pris sur lui d'opposer à la volonté maternelle.

Elle vit à Paris, cachée, mais heureuse, puisqu'elle a son enfant, qu'elle peut le nourrir de tendresses et de caresses; elle ne songe pas, dans son égoïste amour, qu'elle lui a enlevé père, patrie, fortune, avenir, et à ses autres torts elle en ajoute un plus grave : elle apprend de source certaine que son mari et sa mère veulent reprendre le petit Henri et l'élever selon leurs idées ; folle d'inquiétude, elle écrit que l'enfant est mort, affreux mensonge que le châtiment pour boiteux qu'il soit, dit-on, devait suivre.

La guerre de 1870 arrive : Henri, qui s'appelle Henri Dubois, s'est dévoué sous ce nom au service des ambulances; il est fait prisonnier par les Allemands, injustement accusé, et condamné à mort.

Sa malheureuse mère accourt en suppliante ; elle se trouve en présence d'un officier supérieur. Cet officier est son mari, le baron de Jora-Brabourg ; elle le conjure, elle lui dit : — Celui que vous avez condamné est notre fils ! je vous ai menti !

Il la croit, il va suspendre l'exécution... une fusillade retentit ; Henri n'est plus, et les deux époux, désolés, se séparent. Le baron Herbert est affligé, mais qu'est sa douleur en comparaison de celle de la coupable Madeleine ! Dieu seul (elle l'invoque à la fin) peut lui rendre quelque espérance, et elle meurt en l'invoquant.

Ce roman, bien conduit, animé, plein de jolies descriptions, intéressera nos lectrices. Nous l'avons choisi parmi un grand nombre pour le leur signaler.

M. B.

Le Mari de Simone

PAR GEORGES DU VALLON (1)

Lorsque, l'an passé, nous avons attiré votre attention sur un joli roman, *Autour d'une Héritière*, du spirituel auteur qui signe Georges du Vallon, nous avons omis de vous entretenir d'un second roman, de la même main, qui avait paru à la même heure. *Le Mari de Simone*, qui veut divorcer d'avec la femme la plus sage et la plus aimable, nous effrayait un peu, mais l'auteur a donné à son héroïne un caractère si élevé, une si grande patience, une si forte résignation dans les épreuves de sa vie conjugale, qu'on peut la citer comme un modèle, et, à ce titre, nous vous recommandons le livre de Georges du Vallon. L'auteur a été bien inspiré. Vous ne passerez pas par les mêmes chemins épineux que Simone, nous l'espérons. Mais le cas échéant, vous sauriez comment il faut faire et de quelle main habile et douce on resserre le nœud que l'inconstance masculine voudrait dissoudre.

Nous signalons *Le Mari de Simone* comme un aimable livre à nos lectrices, fiancées ou non.

M. B.

MÉTIERS ET CORPORATIONS

PAR RENÉ DE LESPINASSE

On connaît la belle collection de l'histoire de Paris, commencée sous l'administration du baron Haussmann et continuée par le Conseil municipal. Ce sont de splendides volumes sortis des presses de l'Imprimerie Nationale, souvent enrichis de gravures et de chromolithographies de grand prix. Nous avons remarqué parmi les ouvrages récemment publiés le premier volume des *Métiers et corporations*, par René de Lespinasse, ancien élève de l'Ecole des Chartes. La question ouvrière qu'on étudie aujourd'hui sous toutes ses faces, l'intérêt des textes dont la lecture est facile et qui embrassent une longue période de notre histoire depuis le quatorzième siècle jusqu'à la révolution, le plan simple et commode adopté par l'auteur, enfin les gravures des jetons et des armoiries des métiers, sont autant de points qui méritent d'être signalés à l'attention des lecteurs sérieux et désireux d'approfondir les faits historiques.

En dépôt chez Champion, libraire, 15, quai Malaquais.

(1) Didot, rue Jacob. 2 fr. 50.

CONSEIL

Lettre à Marguerite.

Vous me trouvez méticuleuse et difficile en fait de mariage, chère petite amie, mais, franchement, peut-on l'être trop, l'est-on jamais assez, lorsqu'on aventure ou sa propre destinée, ou celle, plus chère encore, d'une fille ou d'un fils? Après vos reproches, très doux et très ménagés, vous me demandez : — Mais quel est donc votre idéal en face du mariage? quel caractère doit avoir votre objectif?

Mon idéal, lorsqu'il s'agit de réunir deux jeunes gens pour le voyage de la vie, de faire peser le fardeau du devoir sur deux épaules, c'est qu'il y ait parité entre ceux qui s'unissent : parité de situation, d'éducation, de sentiments, d'âge (avec la distance voulue entre l'âge de l'époux et celui de la femme), parité de fortune — oui, parité de fortune ou à peu près — je n'aime pas qu'un des deux époux soit, à cet égard, très supérieur à l'autre : *le joug de la femme riche est intolérable*, disait Juvénal (vous le voyez, rien de nouveau sous le soleil), celui du mari opulent, son premier amour passé, n'est pas toujours aimable. L'idéal, c'est une situation médiocre, gaiement acceptée, soutenue et améliorée par le travail et l'économie; c'est enfin ce qui se pratiquait jadis, au grand honneur de la société française, quand les jeunes femmes, modestes en leur désirs, ne demandaient ni ameublements somptueux, ni argenterie complète, ni voiture, ni chevaux; quand le jeune mari se proposait, par un honorable labeur, d'offrir un jour à sa compagne ce superflu, plus nécessaire à la vieillesse qu'au premier âge : on est, à vingt ans, à trente ans, si riche de force, de santé, d'espérance!

Cette manière d'envisager le mariage est gothique, le goût du jour veut autre chose, et comme le disait l'autre jour un spirituel conférencier : « *On dit : Le mariage est une affaire et « doit être traité comme une affaire.* C'est là le « langage du comptoir et de la Bourse; vous « rabaissez un Sacrement au niveau d'un con- « trat de vente ou d'hypothèque! La notion du « mariage tend à se mercantiliser de plus en « plus; on y voit moins l'union des cœurs que la « juxtaposition des dots. Le contrat de mariage « prend le pas sur le Sacrement, et la question « capitale est la question des capitaux... » Ce qui s'agite au fond de tout ceci, c'est l'éternelle, c'est la déplorable question d'argent. Quel est le beau mariage? le mariage riche. L'association des chiffres, le mariage des terres, l'union des espérances, représentée par la mort probable, prochaine, de ce bon grand-père, de cette tante respectable, je n'ose dire, de cette mère, de ce père...

« D'où vient, continue le conférencier, d'où vient cet « abaissement du mariage, dans « les mœurs de notre temps? La cause, c'est la « révolte de la paresse humaine contre la loi « providentielle du travail. On veut jouir sans « travailler et l'on demande au mariage cet « argent que l'on dédaigne de devoir au labeur « de chaque jour.

« Célimène épouse un hôtel et Valère une « dot.

« Que devient l'amour vrai, sincère, profond, « au milieu de ces combinaisons financières! « vous le devinez aisément... »

Oui, on le devine, et surtout on le voit : on a près de soi le spectacle de ces unions conclues comme une affaire et qui finissent souvent comme un drame.

Si on vous demande des conseils, Marguerite, engagez vos jeunes sœurs, vos jeunes amies, à choisir un homme de leur rang, élevé comme elles, dans une famille chrétienne, honorable, et dites-leur de ne pas craindre d'affronter avec ce compagnon de leur vie, une situation médiocre, marchand, agriculteur, employé, dessinateur, médecin, professeur : il travaillera, elle se renfermera dans son ménage, et l'économie de la femme, le labeur du mari, la fuite des plaisirs onéreux, la fuite des spéculations dangereuses, les amèneront doucement à une aisance relative. Cela est immanquable : l'union, le travail, l'économie ont toujours cette récompense terrestre, et lorsqu'on cherche la cause des ruines qui éclatent autour de nous, comme des coups de tonnerre, on voit *toujours* au début une faute : trop de dépenses, trop de faste, des jeux de Bourse, la paresse du mari, l'incapacité de la femme dans les arrangements domestiques. La raison sert à éviter ces écueils, l'union intime de deux cœurs qui s'aiment et qui se suffisent leur fait éviter les fêtes, fuir les coûteux voyages, les fait reculer devant les séjours aux eaux, où d'autres vont oublier leurs chaînes et distraire leur ennui; la maison de deux époux tendrement unis est leur univers, ils ne cherchent pas à la quitter, leur confiance mutuelle leur permet de voir et d'écarter les dangers qui menaceraient leur repos, les relations dangereuses, les affaires décevantes, les occasions où l'honneur, la conscience, la fortune pourraient être compromis; appuyés l'un sur l'autre, ils sont forts. Voilà le mariage, tel que je le conçois, se marier jeunes afin de passer ensemble, si Dieu le permet, une longue vie; se tenir à sa position, si modeste qu'elle soit, chercher à l'améliorer par le travail seulement, vivre l'un pour l'autre et pour les enfants nés de cette heureuse union. Vous aurez beau chercher en

dehors de ce programme, vous ne trouverez pas de garanties de bonheur, car vous serez en dehors de la religion et de la raison, et jamais on ne pourra démontrer que la soif de l'argent, l'avarice, pour dire le mot, puisse former une base solide pour la félicité de deux créatures humaines.

Vous me trouverez arriérée, Marguerite, je confesse, en effet, que l'idole du jour ne me verra jamais à genoux et que je professe un profond mépris pour l'argent, les choses d'argent, les spéculations d'argent, le Veau d'or, en un mot. Excusez-moi, je ne suis pas de mon temps.

Je vous parlerai, dans ma prochaine lettre, de ce dont la vôtre m'entretient aussi, de vos bons projets pour les neveux de votre femme de chambre.

Votre vieille amie vous embrasse.

M. B.

GINA

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE

(SUITE)

Une grille élégante ouvrait sur une cour plantée d'arbres, la maison qu'on aurait prise pour un hôtel particulier, était coquettement blottie dans la verdure.

Le vestibule spacieux, aux boiseries de chêne, ouvrait sur un beau salon en velours frappé mousse...; dans un demi-jour tamisé par d'épais rideaux, des bibelots élégants, des fleurs partout... La pendule représentait les trois Grâces ; sur le piano à queue était éparse de la musique.

Un coup d'œil agréable en somme que ce salon de pension, conduisant dans un boudoir cerise, une merveille de capitonnage; aussi Gina se sentit-elle très à son aise et comme chez elle.

La directrice parut — en peignoir très élégant — s'excusant de sa tenue : « On était encore dans la matinée et la veillée s'était prolongée tard... »

— La direction d'une maison est chose bien absorbante, dit Mme Mikaïlonowich.

— Oh ! non, madame, un tout petit divertissement pour mes chères élèves a allongé la soirée.

— Et cette fillette, quel âge a-t-elle?

— Dix ans bientôt, répondit Gina.

— Dix ans ! elle est grande et forte. Elle a un teint de lis et de roses, des cheveux d'or. Elle me plaît infiniment.

— C'est une petite amie reprit l'ambassadrice. Elle a perdu sa mère ; son père, M. Daste, un homme éminent mais trop absorbé par ses ravaux, m'a chargée de lui découvrir une maison d'éducation convenable, et connaissant la vôtre...

— Je suis extrêmement flattée de votre choix, madame, interrompit la directrice avec vivacité. Nous cherchons à donner à nos jeunes filles une éducation brillante et utile, comme il convient à des femmes du monde. Nous avons les meilleurs professeurs, et notre système consiste à instruire en amusant — méthode trop négligée, avec laquelle nous obtenons des résultats sans précédents. — (*Elle sonna*).

— Demandez les demoiselles Pickinson, dit-elle au valet de chambre en livrée rouge.

Quelques minutes après, les demoiselles Pickinson apparaissaient. Elles étaient sept sœurs, sept Américaines, âgées de quinze, treize, douze, dix, huit, six et quatre ans; leurs parents les avaient *déposées* chez Mme Tallouet en passant par Paris, dans un voyage autour du monde.

— Anny, Polly, May, Agnès, Jane, Kitty et Rose, saluez, mes mignonnes ! commanda la directrice.

Elles exécutèrent avec ensemble un salut des plus gracieux.

— Vous voyez, madame, qu'elles se portent bien et qu'elles ne paraissent pas malheureuses, dit Mme Tallouet.

— Allons, mesdemoiselles, saluez et retirez-vous.

Nouvelles révérences suivies d'une retraite en bon ordre.

L'ambassadrice approuva.

— Elles sont gentilles et je les aimerai ! s'écria Gina.

— Tout mon pensionnat est ainsi composé, reprit Mme Tallouet; du reste, vous allez le visiter, madame.....

On monta au dortoir; les lits roses et bleus étaient alignés contre le mur peint en blanc,

lambrissé d'or, garni de glaces. C'était fort gai. Le réfectoire, très vaste, était tapissé de lierre et de plantes exotiques; les cuisines garnies de batteries de cuivre étincelantes. On examina le rôti qui cuisait, les crèmes qui prenaient et l'on descendit au jardin anglais joliment dessiné, au milieu duquel s'élevait une salle immense pour le cours de danse.

Après cette inspection générale, Mme Mikaïlonowich s'inquiéta des jours de congé.

— Mais, ceux que le père de l'enfant désirera... répliqua Mme Tallouet. Oh! nous ne séparons pas, en principe, les enfants de leurs parents, il n'y a pas de meilleure école que la famille.

— Quel est l'usage ordinaire, Madame?

— L'usage? Oh! nous n'avons aucune règle bien fixe pour cela; toutes les fois qu'on nous demande une petite fille nous la donnons, nous l'envoyons même au besoin.

Gina sauta de joie.

— Et le trousseau?

— Point de trousseau spécial, madame, les effets de la fillette; — nous supprimons cet affreux numéro qui rappelle la prison, — l'uniforme aussi; — pourquoi couler toutes les jeunes filles dans un même moule? — Cela ressemble à un noviciat... puis les couleurs pareilles ne vont pas à toutes les figures et il faut développer le goût chez l'enfant.....

Gina regardait Mme Tallouet avec extase et celle-ci pressa tendrement sa future élève dans ses bras.

En revenant chez son père, Gina lui raconta ses impressions.

« Je t'assure, papa, que cette maison ne ressemble pas à une prison comme l'autre..... et puis je te verrai souvent! — il m'est impossible de rester sans te voir. » — La voix avait des intonations tendres, son regard était doux et humide, son sourire rappelait celui de sa mère; élevée par son père, toujours seule, sans camarades de son âge, son esprit s'était singulièrement développé; elle avait des réflexions de petite femme.

..... M. Daste l'admirait ainsi et l'aimait éperdûment; — elle le lui rendait; son amour pour lui était un culte, et si elle l'ennuyait quelquefois par ses caprices, elle avait en retour des moments de tendresse et d'attentions touchantes.

Bonne et riche nature au fond, trop gâtée sans doute, dont les qualités vraies restaient en germe, parce qu'une éducation suivie ne les développait pas.

Le père écartait tous les cailloux du sentier, sans penser que ce sentier aboutirait à la route de la vie où il faut marcher sûrement, tout droit, sans jamais s'arrêter, malgré les fatigues sans nom, les compagnons importuns, les chemins de traverse où l'on est exposé parfois à s'égarer, et aussi malgré les épreuves souvent bien lourdes, la solitude entre autres.

***

L'entrée chez Mme Tallouet fut fixée à huit jours de là. M. Daste voulut abréger la séparation, pénible pour lui et sa fille, et la complaisante Mme Mikaïlonowich conduisit Gina définitivement à la pension.

La directrice accueillit la nouvelle pensionnaire avec de grandes démonstrations de joie et promit de s'en occuper particulièrement.

Elle appela Agnès Pickinson, celle des sept sœurs dont l'âge se rapprochait le plus de celui de Gina, et unissant leurs petites mains, chargea Agnès de la mettre au courant de la maison.

Gina, se sentant seule, se prit à pleurer en parlant de son père.

La petite Américaine la considérait avec étonnement!

— Mais puisque vous le verrez dimanche, dans quelques jours, votre papa?

— Il va être malheureux — nous ne nous sommes jamais quittés.

— Tiens! avec papa et maman, nous n'avons jamais été ensemble.....

— Ils sont morts? dit Gina avec compassion.

— Mais pas du tout, ils voyagent.

— Toujours?

— Oh! presque toujours..... jusqu'à ce qu'ils soient vieux,

— Et ils ne vous emmènent jamais?

— Ils emmènent le plus petit.

— Où sont-ils à présent?

— Anny, ma grande sœur, a reçu une lettre annonçant qu'ils étaient à Calcutta; ils se portent très bien.

— Et ils reviendront?

— Mais, je ne sais pas...

— Et cela ne vous rend pas tristes?

— Tristes? — papa et maman font comme ils veulent.....

— Et qu'est-ce que vous ferez quand vous serez grandes?

— Nous nous débrouillerons, répondit simplement miss Agnès.

M. et Mme Pickinson élevaient leurs enfants en leur inculquant, dès le maillot, trois principes: « Craindre Dieu — respecter les parents — se *débrouiller*. »

Menant une vie errante, ils mettaient leurs filles en pension, dans tous les pays de l'Europe successivement, afin qu'elles apprissent toutes les langues. Lorsqu'il se présentait un nouveau bébé, Mme Pickinson, en bonne mère de famille, le nourrissait. Le ménage séjournait

alors dans la ville où la dernière des Pickinson avait vu le jour, jusqu'à ce qu'elle pût marcher seule, puis on la menait en Amérique, à Boston, chez sa grand'mère, excellente occasion de revoir la famille... On se reposait quelque temps « *in the old house* » et on repartait de nouveau. Quand l'enfant avait atteint l'âge de quatre ans on la confiait à ses sœurs, dans une pension quelconque, mais toujours des plus confortables.

C'est ainsi qu'Anny, l'aînée des filles, était née la première année du mariage pendant un intéressant voyage à Lewiston, dans Lewiston-hôtel, au bruit des chutes du Niagara; Kitty était arrivée deux ans après à Lima, le pays des jolies femmes; May à Sidney; Jane au Caire; Agnès à Alger; Polly aux environs d'Edimbourg et Rose dans une villa de Saint-Cloud.

Possesseurs d'une fortune considérable amassée par le père de Madame dans le commerce du coton, les époux Pickinson parcouraient ainsi le monde en le peuplant et en faisant de la peinture.

Monsieur excellait dans les petits paysages uniformément jaunes, qu'ils fussent ébauchés en Asie ou en Ecosse, et Madame dans des natures mortes représentant tous les comestibles du globe.

Agnès et Gina se lièrent d'étroite amitié; la première instruisit bien vite sa compagne des usages de la pension Tallouet.

On n'étudiait guère chez M^me^ Tallouet que la musique et la danse; la gymnastique était aussi fort en honneur; le reste se faisait par surcroît... Une sous-maîtresse gardait « ces demoiselles », donnait des leçons de lecture aux plus petites, leur apprenait à tracer des bâtons bien droits sur une ardoise, leur enseignait à compter jusqu'à cent et essayait sans résultat de faire un cours de français aux grandes. Ces cours étaient facultatifs et les « *grandes* » choisissaient ordinairement cette heure pour leur toilette.

Mais personne ne pouvait manquer à la leçon de piano, moins encore à celle du solfège et de chant, et les infortunées qui esquivaient le cours de danse ou la gymnastique étaient sévèrement punies. On enfermait les petites dans un cabinet noir et les grandes étaient exclues du salon le soir, privation douloureuse!

C'est que la gloire de M^me^ Tallouet c'était la grâce de ses élèves, leur parfait maintien, leur aisance!

La vie était facile dans cette pension; le petit dortoir « se levait » à huit heures sous la surveillance de M^lle^ Adda; le grand n'avait pas d'heures réglées. Il est vrai que la directrice faisait elle-même souvent la grasse matinée.

Tandis qu'elle sommeillait sous ses courtines vert-pâle, M. Tallouet, son époux (car il y avait un monsieur Tallouet), s'éveillait dès l'aube, revêtait son costume de velours côtelé, se chaussait de pantoufles en tapisserie, et descendait donner ses ordres aux domestiques. Il était chargé de la partie matérielle, sa femme, de la surveillance morale de l'établissement.

Prenant à son bras un énorme panier de blanchisseuse, M. Tallouet partait pour le marché, très content, fredonnant le long de la route un vieux couplet, toujours le même :

Il était un petit vannier
Qui faisait très bien les paniers,
Il les faisait si juste,
Qu'il n'y avait rien de plus juste,
Il les faisait tout drêt
Pas plus qu'il n'en fallait...

C'était un type étrange que ce fils de cultivateur devenu le gendre de son ancien maître d'école, M. Coupart. Il avait respectueusement adoré en silence M^lle^ Herminie jusqu'au jour où le père le sachant fort riche et devinant sa flamme, lui avait offert d'entrer dans la famille... avec d'autant plus de joie que sa maison craquait.

Herminie, qui avait rêvé un prince, refusa d'abord; il fallut la révélation de la ruine qui menaçait son père pour la décider à accepter Pierre Tallouet. — Ivre de joie, le brave homme avait mis à ses pieds son cœur d'abord, ses gros sacs d'écus ensuite.

Le mariage célébré, M^me^ Tallouet voulut vivre à Paris et y fonder une pension-modèle, destinée aux jeunes filles du *grand monde*.

Intelligente, active, aimable, trouvant en son mari un aide toujours dévoué, elle réussit; grâce aux étrangers surtout, son établissement prospéra rapidement.

Le bon M. Tallouet s'occupait de la table, du jardin, de l'entretien de la maison où tout reluisait... il promenait les plus jeunes enfants dans la journée, les menait à Guignol, aux chevaux de bois, chez le marchand de marrons, l'hiver; au jardin d'acclimatation, l'été. Sa bonne figure s'épanouissait au milieu des fillettes dont il était un peu le grand-papa.

Tous les soirs, M^me^ Tallouet recevait. — Les « grandes » en robes élégantes, dansaient avec les invités — parents des élèves — chantaient, faisaient de la musique d'ensemble, jouaient la comédie.

De temps en temps, les petites assistaient jusqu'à dix heures à ces soirées intimes, toujours du meilleur ton, il faut le reconnaître. Quand on ne les admettait pas, M. Tallouet les gardait et leur lisait de sa grosse voix retentissante *La Sœur de Gribouille*. Il les amusait beaucoup.

M^lle^ Adda, la sous-maîtresse, ne prenait jamais part aux fêtes de l'établissement. Triste,

mélancolique, remplissant consciencieusement son devoir, elle ne partageait pas, dans son for intérieur, les idées de Mme Tallouet sur l'éducation, et trouvait que cette prétendue école de belles manières était surtout école de vanité. Mais il fallait bien vivre! — Elle ne quittait jamais sa vieille robe noire, tout unie; ce manque d'élégance, de coquetterie, servait de point de mire à bien des sarcasmes.

Elle était pourtant douée d'un goût naturel exquis, malgré sa simplicité; les soirs de réception, elle plaçait elle-même avec une complaisance résignée, les fleurs dans les chevelures de « ces demoiselles », attachait les bijoux, les nœuds de ruban, réparait les accidents de dentelle déchirée.

Agnès et Gina la voyaient un soir rendre ces services et écoutaient en même temps la conversation de *deux grandes*...

— Adda est adroite, disait l'une dont elle venait d'orner les tresses brunes d'aubépine rose.

— Oui, mais elle a des manières de femme de chambre, répliqua sa compagne.

— Oh! elle est évidemment de naissance très ordinaire pour accepter ce rôle.

Mlle Adda entendit cette dernière phrase et rougit; elle piqua de ses doigts tremblants, avec la pointe d'une épingle, l'épaule nue d'Anny, la sœur aînée d'Agnès, resplendissante dans sa toilette rouge. Anny se détourna d'un mouvement brusque.

— Laissez-moi, je vous prie! dit-elle avec vivacité.

Les danseuses descendirent au salon. C'était grande soirée; on représentait même une comédie où Gina et Agnès, en récompense de leur ardeur à la gymnastique, devaient faire leur apparition costumées en *petits pâtissiers*.

La sous-maîtresse était chargée de les habiller. Tandis qu'elles endossaient la mignonne veste blanche, elles virent que Mlle Adda pleurait.

— Pourquoi pleurez-vous? demanda Agnès.

— Parce que j'ai beaucoup de chagrin.

— Vous avez donc perdu votre maman?

— Oui.

— Et votre papa?

— Aussi.

— Pauvre mademoiselle! s'écrièrent les petites à l'unisson.

— C'est pour cela alors que vous êtes en noir?

— Oui, oui, mes chéries....

Et la jeune fille émue les embrassa avec effusion.

— Si vous voulez, proposa Gina, vous viendrez dîner avec moi chez papa, dimanche...

— Merci, je ne puis, je vais chez mon grand-père.

— Il est bien vieux?

— Oui, très vieux.

— Il vous emmène promener quelquefois? demanda Gina tandis qu'on la coiffait de la tourte blanche de pâtissier.

— Non, il est paralysé... Vous tiendrez votre panier droit comme cela sur votre tête... mignonne...

— Qu'est-ce que c'est que paralysé?...

On appela les petites qui accoururent au galop. — Effarouchées par la foule des spectateurs, rougissantes, elles entrèrent en scène en se bousculant et eurent un succès de naturel... on les applaudit à outrance. Gina, elle, crut vraiment avoir contribué à l'effet de la pièce.

Les sorties causaient un bonheur profond à M. Daste et à sa fille — les revoirs étaient délicieux. — Agnès fut souvent de la partie, tandis que ses sœurs passaient leurs vacances dans différentes familles. — Le babil charmant de ces deux petites inséparables distrayait agréablement M. Daste des soucis de la politique qui l'accablaient alors; il trouvait cependant à les entendre que l'éducation de la maison Tallouet était par trop futile. Le hasard le servit à point en lui donnant bientôt un excellent prétexte pour en retirer Gina.

⁂

M. Daste s'absorbait dans un travail sans relâche. Outre les occupations administratives qui remplissaient une partie de sa journée, il s'adonnait avec passion aux belles-lettres, écrivant dans les revues, dans les journaux; défenseur éloquent des causes les plus élevées, les plus généreuses; romancier à ses heures, auteur dramatique à succès, il était une de ces hautes intelligences qui s'adaptent à toutes les questions larges, les élucidant toujours avec netteté, ne tournant pas les difficultés, mais en triomphant après les avoir scrutées. Il cherchait à combler la solitude de sa maison; sa fille lui manquait beaucoup.

Sur ces entrefaites, on lui offrit un poste de confiance, la préfecture de Rennes. Il accepta.

Il retira donc de pension Gina, qu'il voulait emmener en province avec lui. La petite fille ne comprit pas d'abord ce que signifiait ce titre de préfet. Mais quand son père le lui eut expliqué et que Mme Tallouet l'eut félicitée, elle fut extrêmement fière en l'annonçant à Agnès.

La petite Américaine ne put cacher son chagrin.

— Tu t'en vas, dit-elle à Gina, et où?

— A Rennes, en Bretagne. Bien loin...

— Tu vois bien qu'il faut que tout le monde voyage, reprit Agnès avec résignation; tu rencontreras peut-être papa et maman en chemin de fer.

— Je ne sais pas... mais tu viendras aux vacances chez nous ?

— Oui, Gina, oui bien sûr !... il n'y a que toi qui m'aime *à la française*.

Aimer *à la française* c'était l'embrasser souvent. Elles se séparèrent avec des protestations de tendresse. Gina partait quelque peu triomphante; Agnès alla dans un coin pour y pleurer son amie.

***

Rennes est une ville triste.

Chacun y vit chez soi, menant une existence très calme où la fièvre de Paris est inconnue.

On regarde, comme dans toute la province, passer sa vie lentement, s'écouler les jours. On compte les heures, qui s'en vont remplies des mêmes occupations. L'habitude prend une force invincible.

Tout le monde se connaît. Il y a des hiérarchies de caste, de position, des coteries. On se renferme dans un petit cercle; il s'y fait quelques réputations locales qui vont, le plus souvent, se noyer dans la capitale, le *gouffre gourmand*.

Détails vieillots, esprit souvent étroit, bavardages mesquins; ensemble respectable.

Rien ne change dans ces vieilles cités; l'herbe croît dans les rues, les maisons restent intactes.

On s'y marie mieux qu'à Paris, on exige moins de dot pour les jeunes filles, on recherche *surtout* l'honorabilité de la famille.

On est heureux, enfin, avec une position modeste, menant l'existence qu'ont menée les pères, voyant quotidiennement les amis, relations qui deviennent indispensables et profondes, entretenues par des souvenirs que tout rappelle.

Vie de famille et de travail... médiocre et terne, peut-être... mais qui exige qu'on se suffise à soi-même.

Ces existences calmes, mesurées, comparées à l'existence parisienne *à la vapeur*, ont bien leur charme. Et plus d'un, fatigué des agitations de la capitale, va leur demander, quand le soir vient,

« Un asile d'un jour pour attendre la mort. »

Dans ces cités bourgeoises le préfet occupe un rang élevé... C'est le premier du département.

Toute la ville était en liesse pour l'arrivée de M. Daste; les autorités avaient été l'attendre à la gare. En descendant de wagon il reçut les compliments et félicitations d'usage, monta dans sa voiture qui l'avait précédé, et les chevaux fringants le conduisirent rapidement à la préfecture pavoisée.

Gina, étourdie par le voyage et par l'accueil, était ébahie; sur les marches du perron une petite fille vint lui offrir un bouquet, elle le prit, étonnée, tremblante, et, ne sachant que dire, embrassa celle qui le lui avait offert.

On visita l'hôtel qui était vaste et joliment meublé. M. Daste ne voulait pas abandonner la main de sa fille, et elle, devant les honneurs dont on environnait son père, se sentait glorieuse.

Le soir, au dîner, ils se retrouvèrent seuls.

— Oh ! père, dit-elle, tout cela est si beau !

— Oui, répondit-il, je suis satisfait, mais ta mère me manque...

L'enfant se tut, comprenant qu'elle ne pouvait rien à ces retours de douleur; puis, fatiguée, elle sommeillait en mangeant.

Il alla la coucher dans une chambre contiguë à la sienne, donnant sur le jardin. Quand elle reposa, il s'assit devant le feu: on était à la fin d'octobre, et, fort tard, en tisonnant, il se ressouvint du passé. La chère morte lui apparut, animant cette grande maison; il s'assoupit à son tour et rêva qu'ils causaient ensemble; tout à coup il vit, debout à son côté, une forme blanche; un baiser effleura sa joue... Il frissonna.

— C'est toi ? demanda-t-il angoissé, à moitié endormi.

— Oui, père, oui, répliqua Gina. Il faut te coucher, il est tard, va... Je me suis réveillée et ta tête penchait, penchait... J'ai eu peur et je me suis levée pour t'empêcher de tomber dans le feu, je t'ai retenu !

Les jours suivants furent absorbés par les réceptions officielles; Gina venait en toilette passer quelques instants près de son père qu'elle trouvait superbe dans son uniforme chamarré.

Il lui semblait exister en un rêve. Des fêtes d'enfants s'organisaient en son honneur; on la choyait, on la dorlotait, on lui offrait la première place.

Lorsque son père fit une tournée préfectorale dans son élégante voiture, elle trôna à côté de lui... Aux arrêts, les petites filles des écoles lui apportèrent des fleurs. Elle se croyait presque reine et se rappelait un conte de fées qu'elle avait lu avec Agnès : l'histoire du puissant roi Ali et de sa fille, l'heureuse Charme-des-Yeux.

Une après-midi, avec la femme et les filles du secrétaire-général, les dames Botrel, elle alla visiter la crèche de la ville; son père l'avait chargée de distribuer diverses choses, et elle prenait son rôle au sérieux, se penchait sur les bercelonnettes, regardait curieusement les poupons. Elle faisait bien un peu d'embarras pour montrer son importance, mais la religieuse surveillante souriait avec indulgence devant cette enfance épanouie dans le bonheur.

Elle trouvait les marmots jolis et quand, avec mille précautions, la sœur lui en posa un sur les genoux, elle la remercia gracieusement et

chercha à l'amuser; elle manqua son but, le bébé hurla.

On la conduisit ensuite vers les orphelines. Celles-là étaient plus âgées; dans leur grande blouse bleue elles causaient gravement. On lui raconta qu'elles n'avaient personne au monde.

— Elles sont pauvres, alors? demanda-t-elle...

— Très pauvres.

— Papa leur enverra de l'argent... C'est triste d'être pauvre.

— Demandez pour elles un congé, lui souffla Mme Botrel.

Elle l'obtint sans difficulté, et les petites battirent des mains pour la remercier,

— Comment sont-elles contentes, dit-elle... Sans papa, ni maman, ni argent!

— On peut toujours être contente, lui répondit la sœur de charité, avec un bon sourire.

Et Gina quitta l'établissement en pensant : On peut toujours être contente!

— Père, raconta-t-elle au retour, j'ai vu les bébés, les orphelines. Elles ne sont pas malheureuses, ces pauvres petites filles, on leur a promis des vacances à cause de moi, elles m'ont remerciée.

M. Daste écoutait ce babillage.

— Dis donc, père, reprit-elle après un moment de réflexion, es-tu toujours content?

— Pas toujours.

— Pas toujours... Figure-toi que j'ai vu une sœur qui assure qu'on peut toujours être content.

— Les religieuses poursuivent ce but.

— Comment?

— C'est difficile à t'expliquer... Pourtant, ce qui peut causer le plus de joie, ma chérie, c'est d'être bon.

— Alors! tu devrais être content, tu es si bon!

— Je ne peux plus être tout à fait content...

— Même ici, avec moi, dans cette belle maison, avec ton habit d'argent et tes domestiques?

— Même avec cela...

— Je sais... tu voudrais ma pauvre maman?

— Oui. Écoute, mignonne, dépêche-toi de devenir sérieuse et raisonnable, j'ai besoin de toi. Il faut que tu sois vite une jeune fille pour conduire le ménage. Tu as dix ans... dans cinq ans tu seras grande... A quinze ans, nous serons deux amis. Tu recevras avec moi, tu monteras à cheval avec moi, tu travailleras avec moi. Je ne veux pas que tu sois une femme ordinaire.

— Nous serons encore ici?

— Peut-être.

— Tu n'es pas sûr? Et la voix de l'enfant exprima la crainte.

— Chérie, n'aie pas peur, partout où nous serons je te rendrai la vie heureuse: les soucis qu'a connus ta mère, je te les épargnerai. Je te veux riche.

Il prit sa fille dans ses bras, et Gina, fermant les yeux, eut une vision de splendeur; elle continua son conte de fées, Ali et Charme-des-Yeux, les esclaves de la princesse en moins.

— Pour commencer, continua-t-il, il est nécessaire que tu ailles en pension. En janvier tu entreras au couvent comme externe; tu rentreras déjeuner, diner et coucher.

— J'irai, père.

— Tu apprendras, pour qu'on ne dise pas que la fille du préfet est un âne.

— J'apprendrai.

— Tu seras sage?

— Je te le promets, père. Dans cinq ans tu me retireras?

— Si tu es assez savante.

— Sois tranquille, ce n'est pas difficile; c'est long, cinq ans!

M. Daste poussa un soupir, ses cinq années de veuvage lui avaient paru interminables.

— Tu feras tout cela pour moi, Gina?

— Pour toi, s'écria-t-elle avec effusion, pour toi tout seul, père chéri... et alors, ajouta-t-elle avec câlinerie, tu seras tout à fait content?

— Tout à fait, répondit-il tendrement.

La neige tombait épaisse et serrée, le froid piquait très fort, on était à la veille de Noël, cette fête divine où Dieu a dit :

Paix aux hommes de bonne volonté!

La paix, cette chose si difficile, promise à la bonne volonté, cette vertu si aisée.

On préparait à la préfecture un arbre de Noël superbe. On avait pris dans la forêt un sapin très droit, aux branches fournies, à l'odeur pénétrante, aux aiguilles bleuâtres, et M. Daste, au milieu de ses occupations multiples, dirigeait l'exécution de ce chef-d'œuvre, de cet arbre enchanté aux fleurs célestes écloses pour les enfants.

Il était bien surnaturel ce sapin enlevé à ses bois, crânement placé dans une énorme potiche rose, avec ses mille lumières brillant comme des étoiles et ses surprises attachées de rubans multicolores.

La société était conviée; parents et enfants attendaient dans le grand salon le moment solennel où la pièce mystérieuse s'ouvrirait pour laisser voir l'arbre de Noël.

Enfin! l'heure sonne, les panneaux de la cloi son mobile s'écartent et le sapin apparaît aux yeux ravis des bébés en extase.... Ils le contemplent avec respect comme il convient de regarder un arbre sacré apporté par l'enfant Jésus.

Ils s'avancent, tremblants d'admiration, la bouche ouverte, sans parler : l'émotion les rend

muets. Ce sont dix petites filles pauvres qui cueillent les premières les cadeaux de Noël ; elles tendent leurs mains mignonnes avec un mélange de désirs et de craintes, effarouchées des petites lueurs tremblantes et d'une aussi belle compagnie. On les aide, et toutes reçoivent des vêtements chauds et des jouets. Les enfants riches viennent ensuite ; peu à peu, on entend de légers cris de joie, des éclats de rire et une exclamation générale... Les petits trépignent de bonheur et témoignent sans feinte leur contentement. Gina s'amuse de tout son cœur et une ronde monstre se forme autour de l'arbre généreux.

M. Daste a disparu ; il a eu un étourdissement au milieu de ce tapage ; la chaleur sans doute ? Il se retire dans sa chambre et ouvre la fenêtre, le jardin est blanc, les saules couverts de givre... ; il y a aussi une danse, une ronde sur le gazon. — Qui tourne ainsi ?... On dirait des êtres aériens..., le front lui brûle... ; il ne voit plus..., ce n'est rien..., Gina est contente... ; il veut sonner, mais son bras reste inerte et il tombe à terre frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, tandis que les bougies de Noël achèvent de se consumer...

Il mourait surmené, d'excès de travail ; la corde trop tendue s'était brisée, l'excitation cérébrale outrée, incessante, l'avait tué en pleine force, en pleine éclosion de talent.

Aylicson.

(La suite au prochain numéro.)

LE RÊVE

Vous l'oublierez demain, ce rêve commencé
Entre deux cotillons, car c'est le sort du rêve
De saisir en passant quelque folle pensée,
Que, joyeux tourbillon, il entraîne et soulève
Dans le cycle idéal de sa ronde insensée.

Comme le gai soleil, il dore la poussière,
Comme le gai champagne, il réjouit le cœur.
Mais, poussière ou liqueur, sa vie est éphémère,
Et sur son aile d'or, l'inconstante chimère
Ne berce pas longtemps l'imprudent voyageur.

Car c'est la dure loi de ce monde morose
Que les rêves, les fleurs et les très douces choses
Dans un même soleil doivent naître et mourir.

Mais, semblable au parfum qui survit à la rose
Et s'imprègne au cristal où sa tige repose,
Pour survivre au bonheur, Dieu fit le souvenir.

Magali.

PENSÉES ET MAXIMES

Je me sens bien plus fier de la victoire que ie gaigne sur moy, quand, en l'ardeur mesme du combat, ie me fois plier soubs la force de la raison de mon adversaire, que ie ne me sens gré de la victoire que ie gaigne sur luy par sa foiblesse. (Montaigne.)

***

La vérité est comme un puits profond, plus on y creuse, plus l'eau jaillit. (Lacordaire.)

***

Un secret est comme une huître ; quand il s'ouvre, il a cessé d'être. (Pope.)

DIDIER

(SUITE)

IX

On connaît cette campagne d'Italie, rapide et superbe, brillant météore qui renfermait dans ses flancs de futurs orages. Le Tessin passé, la Novare envahie, le Piémont dégagé, la victoire de Magenta ouvrant les portes de Milan, la Lombardie, Parme, Modène, Bologne au pouvoir des Français et la sanglante journée de Solférino, poussant l'Autriche dans ses derniers retranchements, la paix de Villafranca intervenant après deux mois de combats, et finissant cette guerre inutile autant que funeste.

Didier, en vrai soldat, ne discuta pas les causes de la guerre; il s'y livra comme le cheval de Job qui avait entendu le clairon vibrant; il goûta, cet homme doux et paisible, cette poésie sauvage de la guerre, où l'énergie, la force, la volonté se dépensent beaucoup plus que la pensée, et il arriva qu'à Solférino il mena ses camarades si gaillardement au feu, les entraînant par sa propre vaillance, qu'il fut blessé et nommé sous-lieutenant. Sa blessure à l'épaule n'était pas grave, sa nomination lui fit grand plaisir et il l'apprit à sa mère par un mot bref où perçait le triomphe, triomphe du soldat vainqueur, triomphe du fils qui avait eu raison contre sa mère et contre cet ennemi intime, qui portait le nom de beau-père. Après ces quelques lignes tracées dans l'ivresse du combat, l'entrain de l'orgueil joyeux, Didier sentit la nécessité de faire soigner sa blessure, et à la suite du premier pansement, il fut dirigé sur l'hôpital de Milan. Après quelques jours de fièvre, il demeura très faible et souffrant encore et il eut le loisir de considérer les suites de la guerre : il vit les blessés, les mutilés, il entendit des cris de douleur, il vit souffrir, il vit mourir, il contempla enfin l'affreux revers de la médaille héroïque. Le canon ne tonnait plus, la musique se taisait, on n'entendait plus les commandements des chefs, ce qui électrise le soldat et le précipite vers la mort avait disparu : seuls restaient les tortures, l'épuisement du sang, l'agonie sur un lit d'hôpital, l'éloignement de ceux qu'on aime et la pensée de ce qu'ils souffriront. Voilà ce qu'endurent des milliers d'êtres pour le plaisir ou la renommée d'un seul... Il sentit s'amortir dans son âme l'ardeur effrénée qui le poussait au plus fort du danger, un sentiment plus élevé et plus noble devint le fruit de ses réflexions : il comprit que la guerre, atroce toujours, peut être vraiment admirable et sainte, lorsqu'elle défend la patrie, les intérêts de Dieu ou ceux de l'humanité; la guerre de conquête garde jusque dans les bras de la victoire un caractère bas et cruel.

Pendant son séjour à l'hôpital, il apprit avec douleur que le commandant Archambaud, grièvement blessé, ne pouvait quitter son lit et rejoindre le régiment. La paix était faite, les troupes retournaient en France, Didier avait repris assez de forces pour supporter le voyage, et il revint avec ses compagnons d'armes; il passa sous les arcs-de-triomphe, il entendit les discours des préfets et des maires, mais au milieu de cette ivresse universelle, le souvenir de l'hôpital le rendait grave et la mémoire du commandant retenu blessé à l'étranger, loin des siens, loin de sa fille, ne le quittait guère; il ignorait, en entrant à Tours, que le commandant n'était déjà plus.

Elisabeth l'ignorait encore, elle entendait de loin, avec une douleur profonde, les accents de la joie populaire; elle avait vu, dans la rue, les soldats du régiment de son père, avec des roses dans le canon du fusil et qui revenaient pleins de joie et de vie, et lui, lui si cher et si nécessaire, reviendrait-il jamais? Le matin, elle avait reçu une lettre du médecin de l'hôpital, faite pour la rassurer, son père même y avait joint quelque mots : *J'embrasse ma chère Élisabeth*, et pourtant elle était plus inquiète que jamais et l'allégresse universelle augmentait sa peine, la peine des veuves et des orphelines, que la joie publique oublie. Elle pleurait en silence, Mlle Vaillant lui prit la main et lui dit :

— Mais ayez donc confiance!

— Je ne le puis pas, chère amie, quelque chose me dit que mon malheur est consommé... Ah! mon cher père! et ces pauvres enfants, mes frères!

— Et notre Père céleste, vous n'en parlez pas.

— Je le prie sans cesse, mais je n'entends pas une réponse consolante et aujourd'hui moins que jamais...

— Ce sont ces chants et ces fanfares qui vous mettent la mort dans l'âme. J'attends de bonnes nouvelles demain.

Demain se leva, l'heure du courrier vint, mais aucune lettre ne fut remise à Élisabeth.

— Pas de nouvelles, bonnes nouvelles! disait son amie. Le commandant veut vous écrire lui-même, vous verrez!

M^{lle} Vaillant, douce et pieuse personne, était une âme d'espérance à qui rien de noir ni de sombre n'apparaissait jamais; il se chantait en elle un perpétuel *Te Deum*. Et pourtant son espoir fut déçu, et elle eut un grand coup au cœur en introduisant auprès d'Élisabeth, dans l'après-dîner, le colonel du régiment: sa visite n'avait peut-être rien que de naturel, de convenable, mais la tristesse de son visage annonçait un messager d'infortune; il entra, il salua Élisabeth; elle s'écria :

— Mon père! monsieur, donnez-moi de ses nouvelles! il est vivant?

Il ne répondit rien, et deux larmes roulèrent sur ses joues brunies.

— Oh! monsieur, dites! il n'est pas mort!

Le colonel ne put rien dire, il ouvrit les bras et il saisit Élisabeth, il la pressa sur sa poitrine en disant d'une voix brisée :

— Ma pauvre enfant, il est mort pour son pays...

— Mort! dit-elle.

Il sentit qu'elle s'affaissait, et cet homme si brave au milieu des obus, eut très peur, il appela et M^{lle} Vaillant accourut. Elle déposa Élisabeth sur un fauteuil, baigna son front d'eau froide et lui fit respirer un flacon de sels.

— Qu'avez-vous, ma chérie? Ouvrez les yeux, Élisabeth!

Élisabeth revint à elle, elle soupira et elle dit comme un enfant dans son sommeil :

— Papa!

Le colonel la regardait avec une compassion douloureuse. M^{lle} Vaillant comprit :

— O mon Dieu! s'écria-t-elle. Vous avez permis un si grand malheur! ma chère Élisabeth!

— Tout le corps sympathisera à votre perte, mademoiselle, reprit enfin le colonel, et j'ose espérer que l'empereur s'intéressera au sort de vos frères...

— Ils ont tout perdu, dit Élisabeth. Ils le croient en voie de guérison, ces pauvres amis! Moi j'avais les plus funestes pressentiments.

— Ma chérie, il faut dire : Dieu l'a voulu!

— Oui, dit-elle, oui! que sa volonté soit faite!

Le colonel lui serra la main et la salua avec respect. M^{lle} Vaillant l'accompagna jusqu'à la porte en plaignant Élisabeth et en déplorant la guerre.

— Il avait un bel avenir, répondit l'officier; mais dans notre état, tout meurt avec nous. J'espère cependant qu'on n'oubliera pas cette famille si intéressante.

Cette journée de deuil et de douleur fut animée comme le sont toujours les premiers instants d'un grand malheur. Les visites se succédèrent, les cartes remplirent un grand plateau et parmi elles, une carte qu'Élisabeth ne remarqua point et qui portait : *Didier Jonquières, sous-lieutenant*; les lettres, en nombre, arrivèrent le soir et le lendemain, on annonça un service solennel à Saint-Gratien pour le brave commandant, les quatre orphelins y assistèrent, et le lendemain, le conseil de famille se rassembla pour décider de leur sort.

X

La réunion eut lieu dans l'appartement du commandant, et le notaire, dépositaire du testament de M. Archambaud, accompagna le juge de paix qui présidait. Ce testament ne contenait que quelques lignes; il commençait, comme aux anciens jours, par une affirmation de foi catholique; après, le commandant rappelait à ses enfants sa tendresse et celle de leur mère, il leur recommandait l'union entre eux et il leur nommait, comme tuteur, un de de ses anciens compagnons d'armes, son ami de toujours, le capitaine Aignan, devenu, à sa sortie du service, percepteur aux environs d'Angers. Le capitaine, averti, était présent, et il dit d'un ton ému qu'il acceptait la tutelle.

L'énumération des biens ne demanda ni beaucoup de temps, ni beaucoup d'attention; on ne détailla pas de nombreux immeubles, inscrits au cadastre sous tel numéro et loués à tels occupants; on n'étala pas un portefeuille débordant de valeurs et d'actions de toutes couleurs et de tous pays; la fortune des enfants Archambaud, gérée avec le plus grand ordre, ne donnerait pas à Élisabeth même la dot réglementaire et assurerait à peine aux trois garçons la possibilité d'achever leurs études.

Quand le notaire eut fini de parler, André se levant dit avec élan :

— Je sors de Saint-Cyr, je vais être nommé sous-lieutenant, je donne mon revenu à mes frères et à ma sœur; je saurai me suffire.

— Doucement, cher ami, dit M. Aignan, nous parlerons de cela à notre apaisement. Je vous invite tous les trois, André, Philippe, Simon, à venir passer vos vacances chez moi; j'espère que mademoiselle Elisabeth accordera sa présence au vieil ami de son père; ma femme et mes enfants vous attendent; c'est convenu ?

Ce fut convenu; pouvait-on faire autrement ? Quoique Elisabeth frémît à la pensée de quitter Tours et la maison où elle avait vécu avec ses parents, où sa mère était morte, où son père lui avait dit un adieu qui devait être sans retour; quoique son cœur fût enraciné dans un cher souvenir comme la plante dans le rocher où elle

a pris naissance, il fallait cependant s'en détacher, accepter une existence nouvelle, vivre sous un autre toit et disposer son avenir. auquel elle n'avait jamais pensé jusqu'alors, laissant tout aux mains paternelles, et décidée qu'elle était à ne pas quitter ce père qu'elle chérissait par dessus tout. Mais le temps avait fait un pas, une balle tirée presqu'au hasard, le ciel brûlant d'Italie qui avait donné à la blessure un caractère mortel, avaient suffi pour que tout changeât. Elisabeth n'avait plus son appui et elle allait être jetée sans boussole dans le vaste, le vaste monde.

Elle fit ses adieux à quelques dames qui avaient connu sa mère et à sa fidèle amie M^lle Vaillant, qui essayait de l'encourager.

— J'ai si peur ! disait-elle.

— Mon Dieu ! de qui ? M. Aignan a l'air très bon, et il a sans doute une femme semblable à lui.

— Je le pense, j'en pense tout le bien possible puisqu'il était l'ami de mon cher père, mais aller seule, sans lui, chez ces protecteurs inconnus, vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte.

— Vous trouverez toujours le bon Dieu où vous allez, songez-y ! je crois que nous ne pensons pas assez que Dieu nous aime et nous regarde.

— Mon père me représentait Dieu ; il était si bon, si protecteur pour moi ; et mon cœur est si abattu qu'il ne peut s'élever en haut. Priez pour nous, chère amie !

— Oh ! oui, mais je ne sais pourquoi, j'ai toujours de l'espérance ; votre avenir m'apparaît bon.

— Et que voulez-vous qu'il soit? je serai institutrice, demoiselle de compagnie... Ah ! que je voudrais être la demoiselle de compagnie de mon père, là où il est !

Ce fut par un doux et beau soir d'automne que la diligence d'Angers amena au village de G... les quatre orphelins qui venaient chercher là l'asile qui leur était promis et l'affection qu'ils pouvaient espérer; le capitaine Aignan les attendait, escorté de deux petites filles, qui regardaient, d'un air curieux, les voyageurs descendant de la lourde voiture et qui reculèrent, effarouchées, quand le groupe en deuil se dirigea vers elles ; le tuteur ouvrit les bras tout grands à André et à ses frères et il serra et baisa la main d'Elisabeth :

— Je suis heureux de vous voir, venez ! J'ai là un bonhomme qui conduira vos bagages... Annette, Luc donnez la main à mademoiselle Elisabeth et montrez-nous le chemin de la maison.

La maison était modeste, ancienne, bâtie en pierre grise; elle eût paru triste et sombre hors du cadre fleuri et verdoyant dont elle était entourée; les vieux arbres du verger, pommiers robustes, noyers centenaires, formaient le fond du tableau, et devant le petit perron, autour du logis, brillaient dans un parterre toutes les fleurs de l'arrière-saison; les murs étaient couverts de vignes déjà rougissantes et sur toute la façade de la maison grimpait une vieille et forte glycine aux branches ligneuses et à la fraîche verdure.

— Nous voici chez nous, dit M. Aignan ; mes chers enfants, soyez les bienvenus. Ma femme, voici nos chers hôtes.

— Je suis bien contente de les voir, dit M^me Aignan ; nous tâcherons qu'ils soient chez eux chez nous.

Elle embrassa Elisabeth qui prit courage en voyant cette bonne et simple physionomie. Elle avait vu des femmes plus distinguées, qui paraissaient plus spirituelles et plus rompues au monde, elle n'en avait pas vu qui eussent un visage plus cordial, mieux fait pour attirer la confiance. C'était la digne femme de l'honnête homme à qui M. Archambaud avait confié ses enfants.

Cette première soirée, en dépit du chaleureux accueil, parut mortellement triste à Elisabeth ; plus que jamais, elle sentait son isolement et la rupture du lien chéri qui jusqu'alors l'attachait à la vie. Ses frères arrivaient à se distraire ; le capitaine parlait d'autrefois, de ses premières garnisons où il vivait côte à côte avec le commandant Archambaud, de la campagne de Crimée, du combat où il avait reçu à la jambe la blessure qui avait nécessité sa retraite, de son arrivée dans ce petit pays où on lui avait donné une recette de canton; il parla même de sa rencontre avec sa femme, fille d'un juge de paix, et qui l'avait bientôt agréé pour mari. M^me Rose Aignan, elle, ne parlait guère; elle servait très attentivement, et faisait des yeux méchants aux petites filles pour qu'elles se tinssent en repos. Après le dessert, composé de fruits magnifiques, elle dit doucement à Elisabeth:

— Vous semblez bien fatiguée, chère demoiselle; voulez-vous que je vous conduise à votre chambre ?

— J'en serais bien reconnaissante.

— Venez.

La mère et les deux enfants conduisirent la jeune fille dans une chambre vaste et où régnait une fraîcheur et un silence délicieux. M^me Aignan inspecta tout du regard, puis elle alluma une veilleuse et elle dit à Elisabeth :

- A demain.

— A demain, mademoiselle, bonsoir, dirent les petites filles.

Elle s'endormit avec des larmes ; elle se réveilla plus calme; le baume du sommeil avait agi, et se levant promptement, elle alla à la fenêtre ; à travers la brume automnale, elle vit le

jardin, les têtes rouges des dahlias, les collerettes roses des marguerites, et au-dessus des arbres un clocher frêle et haut qui portait la croix dans les airs et qui disait : « Venez, c'est ici la maison de prières et de paix. » Elisabeth se sentit moins malheureuse que la veille.

XI

Pour une âme en deuil, pour une vie abattue sous un coup de tonnerre, rien ne pouvait être plus doux que les relations avec le capitaine et sa femme, que le séjour dans leur paisible maison; le silence de la campagne, l'ordre qui réglait une vie occupée, la présence des enfants, calmaient plus efficacement la douleur d'Elisabeth que ne l'eussent fait le luxe et les plaisirs; les jours passaient vite dans cette existence uniforme dont la monotonie empêchait presque qu'on se sentît vivre, si ce n'est par le sentiment du devoir accompli. M. Aignan vaquait consciencieusement à sa besogne, sa femme ne perdait jamais de vue son ménage, elle allait de la cuisine à la lingerie, du jardin fruitier à la basse-cour; elle s'occupait de son mari, de ses petites filles, elle veillait au jardin, elle envoyait du bouillon ou un peu de vin de sa vigne à un pauvre malade, elle était toute à tous et ne faisait de bruit ni dans la maison, ni dans le monde.

Elisabeth se fit donc à sa nouvelle demeure et à ses nouveaux amis, et tant que durèrent les vacances de ses frères, elle s'occupa d'eux avec les soins attentifs et tendres auxquels ils étaient habitués. Elle prévoyait tout pour la vie au régiment, pour la vie dans les écoles, et quand elle déposait l'aiguille, elle faisait avec eux de longues promenades dans ce beau pays d'Anjou, sous le clair soleil d'octobre, au milieu des champs dépouillés de leurs moissons, des vignes où l'on vendangeait encore et dans les bois où parfois, de loin, on entendait les coups de fusil des chasseurs et la trompe annonçant les accidents de la chasse. Ils causaient avec confiance, elle revenait toujours vers le passé, ce passé si proche, et eux, laissant envoler leurs pensées vers l'avenir et embrassant, dans leurs jeunes ambitions, des plans immenses :

— Quand je serai colonel ! disait André.

— Quand je serai capitaine de vaisseau ! disait son frère. Et toi, Simon, que seras-tu ?

— Je ne sais, disait-il d'un air rêveur et les yeux tournés vers le lointain. En vérité, je ne sais... magistrat? prêtre? Je ne vois pas clair dans l'avenir. Et toi, Elisabeth, tu seras mariée quand ma vocation sera décidée.

— Je ne me marierai pas, dit-elle d'un ton sérieux. Je suis pauvre, ce qui n'est pas un malheur, et je suis difficile, ce qui est un bonheur.

André lui serra la main et lui dit :

— Qui serait digne de toi ?

Quatre jours après, les frères partirent, André pour son régiment à Pau, Philippe pour Brest, Simon pour le collège où il allait faire sa seconde. Elisabeth resta seule et triste, comme la plante dont le soleil s'éloigne; elle pleura, elle pria, et après quelques jours donnés à sa douleur filiale qui renfermait toutes les autres, et que toutes les autres renouvelaient, elle s'affermit, elle enferma sa peine et ses soucis dans le fond de son âme, et elle se mit avec grâce au service de Mme Rose. Elle l'aida dans ses travaux domestiques, elle donna des leçons aux deux petites sœurs, fort arriérées dans la science de l'alphabet et de la couture, et le soir, seule dans sa chambre, Elisabeth étudia pour son propre compte, en vue de l'avenir; elle expliquait ses projets à Mlle Vaillant :

« Oui, ma très chère et digne amie, je suis aussi contente que je puis l'être désormais, je ne sais plus le sens du mot *bonheur*, depuis que j'ai perdu mon si cher père, mais je suis satisfaite : mes hôtes sont la bonté même, ils m'associent à leur vie et ils s'associent à toutes mes préoccupations; ils aiment mes frères, ils s'intéressent à eux et ils semblent me porter aussi une réelle affection. Ils sont bons, car souvent, absorbée comme je le suis, on ne doit pas me trouver aimable. Ce toit m'est hospitalier, je suis bien habituée maintenant à la vie paisible que nous menons, dans le calme de la campagne, près de l'église, sans visites importunes, et pourtant il faudra y renoncer! ne faut-il pas que je gagne ma vie? C'est un mot dur pour qui a vécu sous la protection d'un père tel que le mien ! Il le faudra, il faudra aller chez des étrangers, manger leur pain, abdiquer mon indépendance, obéir, faire obéir et enseigner... Le travail ne m'effraie pas, mais le toit d'autrui me fait peur, et les enfants que j'aime tant, me paraissent bien moins aimables, à la pensée de les instruire et de m'en servir pour gagner de l'argent. — Comment faire pourtant ? Je me prépare, je lis et j'étudie ce que j'ai appris autrefois, je pourrai, il me semble, le transmettre à d'autres, mais qu'il m'en coûte ! Est-ce de l'orgueil ? je crains que oui, et je vous supplie, vous qui m'aimez, de prier Dieu pour moi.

« Adieu, très chère, ne m'oubliez pas. Dès que j'aurai pu décider de quelque chose, je vous écrirai.

« Votre amie,

« ELISABETH. »

Ce soir même, après le souper, les enfants

étant couchées, Élisabeth se décida à parler à ses hôtes. Elle le fit avec effort, car elle sentait que ses paroles allaient l'engager dans une voie qu'elle redoutait :

— Mon cher tuteur, dit-elle, voilà mes frères partis; André a sa carrière toute faite, les autres trouveront la leur, et moi aussi, je dois m'en aller et ne pas abuser davantage de votre extrême bonté...

Mme Aignan posa son tricot sur la table :

— Vous en aller, Élisabeth! mais où donc, mon Dieu?

— Chère madame, là où je pourrai gagner ma vie. Je pourrai être institutrice au moins près de jeunes enfants, car je ne suis pas très savante.

— Institutrice! vous, vous, Élisabeth! Aller apprendre le catéchisme et la grammaire chez des étrangers qui ne vous apprécieront pas à votre valeur, pour qui vous serez la première venue, c'est impossible!

— Que voulez-vous que je fasse! Dieu sait s'il m'en coûte!

— Vous resterez avec nous, si vous vous plaisez avec nous, dit M. Aignan, prenant la parole pour la première fois.

— Puis-je accepter votre offre? demanda Élisabeth les larmes aux yeux. Vous êtes trop bons mille fois! car enfin, enfin...

— Enfin, quoi?

— Vous n'avez pas une grande fortune et vous avez deux enfants!

— Nous avons bien de quoi vivre et nous donner le plaisir de votre société; restez, chère Élisabeth. Restez, ma chère pupille, restez chez l'ami de votre père: n'allez pas chez des inconnus, faire un dur métier qui ne convient pas à vos habitudes, ni aux besoins de votre cœur. Restez!

— Restez, dit encore Mme Aignan, vous m'aiderez à élever mes filles, jusqu'à ce que vous en ayiez vous-même. Nous travaillerons ensemble comme deux sœurs. Dites : Je reste!

— Je reste! dit Élisabeth en embrassant Mme Aignan, qui la poussa dans les bras de son mari.

— Je suis content, dit-il, et je vous remercie. Aux vacances vos frères viendront ici; c'est votre maison.

— Allons voir dormir nos filles, dit Mme Aignan, elles sont à vous comme à moi!

Ce fut un doux moment quand Élisabeth effleura de ses lèvres ces fronts endormis sur leurs oreillers blancs, et qu'elle remercia Dieu, qui lui avait ôté et laissé... Un sentiment profond de reconnaissance et d'affection dilatait son cœur, et elle écrivit ce soir même à ses frères et à Mlle Vaillant; et, en écrivant, en constatant sa joie, elle pleura; mais ce n'étaient plus des larmes amères.

— Qu'ils sont bons! dit-elle.

XII

Un matin du mois de février de l'année suivante, quand déjà le printemps souriait dans les cieux et dans l'herbe où se montraient les premières fleurs, un jeune homme sonna à la porte de M. Aignan, demanda le maître de la maison, en remettant sa carte à la servante.

M. Aignan était seul dans son bureau, il lut : *Didier Jonquières, sous-lieutenant au ... de ligne.*

— Je ne connais pas. Faites entrer ce monsieur, Jeannette.

Didier entra et salua, et son visage, sa physionomie mâle, sa belle tournure, prévinrent favorablement M. Aignan.

— Monsieur, lui dit-il, je vous demande quelques moments d'entretien. Vous savez mon nom et ma qualité. J'ai servi sous les ordres du commandant Archambaud, je suis sorti du rang et j'ai été promu sous-lieutenant à Solférino.

Il s'arrêta, il semblait ému; M. Aignan lui dit un mot encourageant et il ajouta;

— Puis-je vous être utile en quelque chose? j'ai servi aussi.

— Monsieur, vous pouvez me rendre le plus grand des services, en vous intéressant à la demande que je viens vous adresser : Je vous demande la main de mademoiselle Élisabeth Archambaud.

M. Aignan fut saisi d'une grande surprise. Un sous-lieutenant, sorti des rangs, pauvre et d'une origine vulgaire, probablement, voulait épouser sa pupille, si distinguée et qui lui semblait digne de la plus noble alliance!

— Mon cher camarade, dit-il enfin, vous ne connaissez pas mademoiselle Archambaud?

— Elle ne me connaît pas, mais je connais son visage et ses admirables qualités. Je sais ce qu'elle fut pour son père!

— Vous savez qu'elle est pauvre?

Didier inclina la tête.

— Elle n'a pas la dot réglementaire, plus d'honneur que d'honneurs, comme on dit. Et vous, vous êtes sous-lieutenant, sans fortune, sans doute. Ne serait-ce pas marier la faim et la soif et exposer l'avenir de mademoiselle Archambaud?

Didier rougit. Il tira un portefeuille de sa poche et y prit deux papiers :

— Voici, monsieur, mon acte de naissance et mon compte de tutelle. Je ne suis certes pas digne de mademoiselle Élisabeth, mais je puis lui éviter la faim et la soif.

M. Aignan ouvrit et parcourut les papiers, et il fut comme ébloui à la vue des sept chiffres qui formaient le total du compte de tutelle. Il replia les papiers et les rendit au jeune officier.

— Monsieur, lui dit-il, vous offrez à ma pupille une alliance honorable et sortable, et je

dois conclure de votre demande que vous l'aimez?

— Du plus profond de mon âme, monsieur. J'ai perdu mon père, ma mère s'est remariée, elle est toute à son mari et à son enfant; je suis seul et je vois dans mademoiselle Élisabeth tout l'espoir, toute la douceur de mon avenir. Je l'aime, je ferai tout ce que je pourrai pour qu'elle soit heureuse, je serai un frère pour ses frères, et si vous daigniez vous charger de ma cause, j'espérerais. Voulez-vous?

— Il m'est impossible de vous refuser, mon cher camarade; mais vous m'accorderez quelques jours?

— Certainement, monsieur, mais je vous en supplie, plaidez ma cause; dites-lui combien je l'aime, combien je désire qu'elle soit à l'abri des calamités de la vie et combien je m'efforcerai de me rendre digne d'elle, en imitant son père!

— Je tâcherai, mon cher camarade, de faire en sorte que vous plaidiez votre cause vous-même; c'est assez vous dire. A bientôt, je vous écrirai.

M. Bourdon.

(*La fin au prochain numéro.*)

Théâtre de la Scala, de Milan : *Otello*, de G. Verdi.
Musique nouvelle : *Cendrillon*.

Les graves préoccupations de ces deux derniers mois ont relégué au second plan toutes les autres questions. On a été au théâtre comme au concert; les fêtes du monde, quoique restreintes, ont été aussi suivies que brillantes, mais on sentait que la belle humeur française subissait le contre-coup des événements attristants qui se sont produits. Ce malaise s'est fait sentir dans tous les pays européens et, malgré l'éclatant succès de l'*Otello* de Verdi, nous pensons que l'œuvre du grand maëstro n'aurait pu que gagner à paraître à une époque moins agitée.

Tout en faisant la part du caractère enthousiaste italien qui, dans tous les temps, a acclamé et divinisé les hommes illustres de sa nation, il faut reconnaître que le nouvel *Otello* est digne du maître qui a écrit tant de ravissants opéras, de magistrales et mélodieuses pages. C'est sur le théâtre de ses premiers débuts que le maître a voulu clore sa belle carrière. Entre la partition d'*Oberto, conte di san Bonifazio*, et celle d'*Otello*, qui vient de placer un dernier fleuron à sa couronne, Verdi a fait successivement représenter, sur différentes scènes, un nombre incroyable d'opéras. Les uns, victimes d'un sort plus ou moins contraire, les autres, surtout les moins anciens, jetant le plus vif éclat sur l'art italien et affirmant le génie incontestable du vaillant compositeur.

Ce sont, après *Oberto*, cité plus haut : *Un giorno di regno*, *Nabucodonosor*, *I Lombardi*, *Ernani*, *I due Foscari*, *Giovanna d'Arco*, *Alzira*, *Attila*, *Macbeth*, *I Masnadieri*, *Il Corsaro*, *La Battaglia di Legnano*, *Luisa Miller*, *Stiffelio*, *Rigoletto*, *Il Trovatore*, *La Traviata*, *Les Vêpres siciliennes*, *Simone Bocanegra*, *La Forza del Destino*, *Don Carlos*, *Aïda*, et enfin *Otello*, dont nous avons à nous occuper.

Du reste, nous serons sobre dans notre appréciation, car, n'ayant pu assister à la magnifique première de la Scala, nous préférons réserver notre étude approfondie de cet ouvrage pour l'époque de son émigration sur notre première scène. Disons de suite que ce n'est pas à l'Opéra-Comique, ainsi que nous l'avaient fait penser des pourparlers prématurés, que sera donné l'*Otello* de Verdi, mais bien à l'Opéra.

Le drame de Shakespeare est assez connu

pour qu'il nous suffise de dire que M. Arrigo Boïto en a suivi le texte de très près et en a tiré un livret d'une forme littéraire fort remarquable. Cependant, la suppression du premier acte du drame shakespearien est regrettable et jette quelque obscurité sur diverses phases de l'ouvrage. Cette réserve faite, on ne peut que louer l'exactitude du traducteur. Aussi, est-ce à cause de cette exactitude même que la déclamation occupe la première place dans la partition d'*Otello*, remplaçant souvent la mélodie par le dialogue, tantôt sombre, impétueux ou tragique. Mais malgré ces exigences du drame, Verdi a su ne pas tomber dans l'excès que nous reprochons à l'école moderne : l'abus de la symphonie au théâtre. Son orchestration laisse toujours la prépondérance mélodique à la voix. Elle sait être fougueuse, grandiose, pathétique, lorsque la situation l'exige, et enveloppe harmonieusement le chanteur en lui laissant occuper le premier plan.

Lé rideau se lève sur une magnifique tempête qui a lieu aux rivages de l'île de Chypre, et où l'on voit apparaître le vainqueur des musulmans, *Otello*, salué par les cris enthousiastes du peuple; c'est une très belle page d'ensemble. Le calme renaît peu à peu, la scène s'illumine de feux de joie, et l'on doit signaler comme admirable le chœur *du feu* qui a été bissé en même temps que l'auteur acclamé avec élan.

Le *brindisi* a valu au baryton Maurel (Yago) une ovation méritée.

Après une scène de duel se place le grand duo d'amour, une des plus poétiques pages de Verdi. Les étoiles se lèvent, l'Océan murmure de douces choses à la grève, comme Otello à Desdemone :

E tu m'amavi per le mie aventure
E io t'amavo per la tua pietà.

lui dit-il sur un *largo* ravissant.

Au second acte, on se trouve dans le palais ducal. Les perspectives en sont sévères, mais le soleil jette sa note lumineuse dans cet intérieur par une large baie ouvrant sur les jardins. Après une rapide introduction et quelques dialogues, un superbe *Credo* en l'honneur du génie du mal, est encore l'occasion d'un beau succès pour Maurel.

Très joli le chœur de mandolinistes soutenu par les voix. Le grand quatuor, digne en tous points de celui de *Rigoletto*, est suivi d'un duo dont l'énergique facture a électrisé le public.

L'intérêt musical du troisième acte est particulièrement dans la partie orchestrale. Le maître y a déployé toutes les ressources de sa science aussi jeune que féconde; il se termine par un splendide ensemble dont l'effet est immense.

Au dernier, il faut signaler la romance du *Saule*, inspiration originale et simple d'une tonalité et d'un style archaïque dont le charme est pénétrant. L'*Ave Maria* de Desdemone, est d'une onction touchante. Mais bientôt, un étrange unisson de contrebasses procédant par demi-tons amène un crescendo puissant, dont l'entraînement est irrésistible. Le duo final de Desdemone et d'Otello est d'un mouvement dramatique superbe. Verdi suit le drame pas à pas et en fait jaillir des inspirations d'une indomptable et mâle énergie, en opposition avec les accents d'un amour tragique mais vrai. Ce quatrième acte est, sous tous les rapports, le point culminant de l'ouvrage, mais on peut ajouter qu'il est réussi dans toutes ses parties, quoique la pièce, souvent sombre et terrible, laisse peu de place au compositeur pour les mélodies suaves et tendres où il a si souvent excellé.

Du reste, à part Tomagno (Otello) et Maurel (Yago), on s'accorde à trouver l'exécution du chef-d'œuvre de Verdi imparfaite.

Espérons qu'il nous sera donné bientôt de voir cette belle production réprésentée par les premiers artistes du monde, ceux de l'Opéra de Paris.

Il nous reste à présenter à nos lectrices un ouvrage beaucoup moins important qu'un opéra de Verdi, mais dont le mérite est digne de fixer leur attention. C'est une scène féerique pour voix de femmes et qui leur convient à tous égards. *Cendrillon* a pour auteurs deux noms souvent salués par le public des concerts, et c'est à l'une des brillantes séances, organisées et dirigées avec grande autorité par M. Guillot de Sainbris, que nous avons pu apprécier la grâce de *Cendrillon*.

Sur un minuscule mais attrayant poème comme sait les versifier M. Paul Collin, c'est-à-dire en maître, M. L. de Maupeou a écrit une ravissante musique, simple, mélodique et tout à fait en harmonie avec son gracieux sujet.

Au début, le récitatif de Cendrillon, plainte douce et bien modulée, est coupé de mouvements d'allure tantôt vive, tantôt modérée, se rapportant aux agitations de son âme. Puis, vient à son invocation, la fée, sa marraine, qui la console dans un *andante* des plus gracieux. Le duo qui suit a du mouvement, il se termine par un ensemble brillant et joyeux.

Les deux voix de soprano et contralto expliquent en petites phrases courtes et légères, rendues plus vaporeuses encore par les trilles de l'accompagnement, les métamorphoses opérées par la baguette de la fée sur les ajustements de Cendrillon. Elle s'émerveille de ce changement et le célèbre en un chant de triomphe auquel répond la fée dans un *allegro* ravissant. Cette phrase vraiment charmante est reprise par Cendrillon qui se livre à ses naissantes espérances,

parlant de l'amour qu'elle rêve d'inspirer au roi; cela sur un motif d'une grande douceur et savamment acccompagné. La jolie phrase du début: « Tu t'avances, fière! » revient pour terminer d'une façon attrayante cette remarquable scène.

Après une reprise du duo, Cendrillon entame son cri de triomphe et de bonheur. Elle célèbre en notes émues la bonté de sa marraine et sa propre gratitude. Son chant bien soutenu par les voix du chœur est d'une ampleur sonore et enthousiaste, et termine avec éclat cette belle composition.

Il faut reconnaître que M. de Maupeou a été heureusement servi par son poète M. Paul Collin, comme par ses interprètes, au nombre desquelles Mlle Lépine, qui a rendu le personnage de Cendrillon avec autant de distinction que de charme.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

CONFITURES D'ABRICOTS SANS FEU

Otez le noyau des abricots, ne les pelez pas; posez-les dans les pots à confiture en remplissant avec du sucre pilé tous les interstices. Couvrez avec de l'eau-de-vie et couvrez les pots comme à l'ordinaire.

On peut user du même système pour les prunes.

Cette confiture est excellente et se conserve très bien.

CRÊPES FINES

Six œufs, les battre seuls d'abord, puis avec un demi-litre de crème, ajouter un grain de sel, quatre onces de sucre en poudre, une demi-muscade râpée, un verre de vin de Xérès ou de Malaga; délayer de la farine avec un peu de lait et l'incorporer graduellement dans la crème et les œufs, jusqu'à la consistance d'une pâte ordinaire à crêpes.

Faire les crêpes comme à l'ordinaire, les saupoudrer de sucre fin et les servir brûlantes.

PAULE A ALIX.

1er avril.

MA CHÈRE ALIX,

La fin de ta lettre m'a bien édifiée, et, pour y répondre, j'ai choisi l'heure du crépuscule dont tu parles avec tant de poésie.

Seulement, je n'ai pas de visions flottantes autour de moi, mais des réalités, en chair et en os, mes frères et mes sœurs, qui ne se font pas faute d'interrompre mes rêveries, si j'en ai, par des questions, dont la réponse est plus ou moins facile.

Louis, tout à l'heure, me demandait ce qu'étaient les étoiles... il lorgnait par la fenêtre celle du berger qui se levait aux confins du ciel, au milieu d'un nuage pourpre, frangé de rose, noyé dans des vapeurs vert pâle.

J'ai essayé un cours d'astronomie facile, le petit monde m'a entourée immédiatement, rendant ma tâche délicate. C'est charmant ce qui se passe dans ces cervelles enfantines où les idées poussent d'un jet sans solution de continuité.

Quoique je vienne de lire avec René, un gros volume fort intéressant de Flammarion sur la voûte céleste, je n'ai pu me résigner à leur expliquer que : « Les étoiles sont des astres

fixes ou errants, divisés en deux séries, étoiles et planètes de diverses grandeurs, réunies en constellations, etc., etc. »

J'allais seulement leur montrer la Grande Ourse, quand Angèle a déclaré que « les étoiles étaient les lampes des anges gardiens, pour mieux surveiller les enfants » et je les ai laissés, le front collé à la vitre, guettant chacun leur lampe-étoile.

Plus de bals, ni de soirées, mais le *Carême !* comme tu me l'écris.

On reste chez soi. La maison s'illumine des premiers soleils.

Un usage immémorial ici, à cette époque, c'est le nettoyage, l'embellissement du logis; Catherine appelle cela la *Saint-Frotin*.

Je trotte de la cave au grenier, pour être à la hauteur ; tous les meubles sont astiqués, reluisent, les murs aussi à l'occasion ; les rideaux d'hiver sont remplacés par ceux plus clairs de la belle saison ; notre active servante se mire dans son œuvre et complique mon rôle de ménagère.

Je sors des armoires les effets d'été ; quel travail, mon Alix ! les robes se sont fanées, les jupes sont trop courtes, (Geneviève a tant grandi...) les vestes trop étroites.

Ils veulent être pimpants pour Pâques, ces bonshommes et ces bonnes femmes ; ils seraient déshonorés, si ce jour-là ils n'étaient pas en costumes neufs ou quasi neufs pour entendre la grand'messe à Saint-Louis, car la bande y vient au complet.

Je couds donc encore plus que de coutume, assise devant ma fenêtre, d'où je surveille les ébats au jardin. Ces temps-ci, la température est douce, le ciel très bleu ; les feuilles vertes apparaissent sur les branches encore noires, j'ai devant moi un horizon superbe d'arbres fruitiers fleuris ; un océan de fleurs blanches, rosées, fraîches, vaporeuses, d'où s'exhale une légère odeur d'amande ! — C'est joli, idéalement joli ; le soleil darde ses rayons au travers, embrasant certains champs de giroflées au calice d'or, de jacinthes empourprées, et caressant la terre brune jonchée de pétales immaculées. Je pose parfois mon ouvrage pour m'octroyer une minute de contemplation... on se sent revivre dans ce renouveau.

Nous avons sur le prunier, abrité contre le mur de la serre (tu sais dans le jardinet de Jacques), un nid de pinsons ; ces joyeux oiseaux portent bonheur. — A midi, à la pleine chaleur, après leur déjeuner, les pinsonnets jettent des *couics*, *couics* désespérés parce que papa pinson et maman pinsonne les entraînent dans ce beau chemin de l'azur qui s'étend infini au-dessus de leurs faibles ailes.

Pour respecter cette gaie famille, Jacques a délaissé ses radis et ses fraisiers qu'il arrosait avec amour en inondant régulièrement son tablier et ses souliers. Je ne gémis pas sur la douche, mais je regrette l'interruption du jardinage, la seule chose où Gros Jacques mette un peu d'ardeur...

A propos d'oiseaux, oh ! Alix, une nouvelle lamentable.

Notre pauvre bouvreuil, Bobino, cet espiègle apprivoisé qui se blottissait si gentiment dans tes frisettes, l'année dernière, Bobino est estropié !

Au milieu d'une partie folle avec les enfants, il est tombé sur le fourneau brûlant ; nous l'avons cru rôti... je l'ai pourtant retiré vivant de sa fournaise, intact, sauf hélas! ses pauvres petites pattes qui étaient calcinées.

Il n'a plus de jambes, le bouvreuil qui voletait tout le jour de mon épaule à celle des enfants... c'est un invalide ! Nous l'avons pansé, soigné, dorloté, mais ses jambes n'ont point repoussé !

Tu devines la consternation générale après ce douloureux événement.

Si tu connais un poète, raconte-lui cette histoire, peut-être la pleurera-t-il en vers de douze pieds pour remplacer ceux de Bobino. Pas le moindre barde parmi nous !

Ce qui vaut mieux peut-être, c'est l'habileté de Louis qui a délicatement posé à l'oiseau blessé, deux jambes de bois taillées dans des allumettes. Bobino trotte maintenant dans sa cage et sur la table en faisant un imperceptible clic-clac.

Papa trouve dans l'adresse de Louis, notre tapageur, une vocation médicale naissante, aussi les autres ne le nomment plus que « le chirurgien ».

Marguerite est en grand émoi, elle prépare sa première communion avec une conviction touchante ; c'est une âme exquise, un peu trop éprise peut-être du parfait... Est-ce un tort ?

Comme si je n'avais pas assez d'enfants à surveiller, précisement à cause de Marguerite, j'ai trois élèves auxquelles j'enseigne le catéchisme. Trois rougeaudes à mine épanouie, grosses filles à la tête dure, qui m'arrivent en sabots, les quittent avec soin à la porte, marchent lourdement sur la pointe de leurs chaussons de lisière, s'asseyent avec respect sur le bord de leur chaise, m'apportent des bottes de violettes des bois, d'anémones rustiques, de mérisier sauvage ou d'aubépine hâtive et estropient leurs leçons de la manière la plus étrange et la plus inconsciente.

L'une m'a dit hier : « que Saint Joseph était un *artilleur* » pour *artisan*; sa camarade a achevé par ces mots : « père *nourrisson* de N. S. » et ainsi de suite...

Geneviève est absorbée par son concours de piano ; Angèle apprend péniblement, très péniblement « La Petite fille et son chat » pour la réciter à Grand'mère chez qui nous passerons les vacances. Elle ne sait, jusqu'à présent, de sa fable, que les gestes.

Je t'entends d'ici déclarer, ma chère Alix, que je ne te parle que des *six* et point de moi... mais moi c'est eux, eux c'est moi.

Je ne sors guère. Père est bien absorbé. Pourtant, si tu désires connaître le fond, je t'avouerai — est-ce le printemps — que je me sens parfois en veine de flâneries, en désir d'immenses promenades au loin dans la campagne paisible.

Le soir nous allons au salut à la chapelle des Adoratrices. Nous trouvons sur notre route les voisins et les voisines. On bavarde, on raconte les histoires de la ville, par le menu détail, dans le noir, sans distinguer les visages de ses interlocuteurs, à la lueur de notre lanterne que René tient consciencieusement de travers.

Les langues marchent vite dans cette obscurité... on y lâche beaucoup de petites méchancetés aussi sombres que la nuit.

Ensuite dans la chapelle tranquille, faiblement éclairée, où les ombres des religieuses graves et recueillies se meuvent dans le chœur, on récite la prière en commun; le vieil aumonier (il a bien quatre-vingts ans) monte en chaire; beaucoup de gens s'endorment, les têtes dodelinant en avant, en arrière, de côté.

Certes, le vénérable abbé n'est point orateur, il est même fort monotone, se répète éternellement ; mais il a une note pratique qui me plaît, il en revient toujours et toujours à la bonté, et quand il redit : « Soyez bons! » cela me touche, cela me paraît l'essentiel. — N'es-tu point de mon avis, ma chérie ?

Le dimanche, repos complet, même pour les malades, qui ordinairement accordent un sursis au docteur.

On déjeune longuement, il y a un entremets. Il nous vient des visites.

Je les appelle des visites dominicales, car elles sont régulières. M. Pinchon, le notaire ; il apporte sa pipe, et papa, loin du décorum, tire la sienne.

Mlle Corinne qui me prodigue des conseils « au mille », tous mauvais.

Quelquefois, trop rarement, grand'mère dans la patache verte de ses vieux amis les Blanchard. La caisse de ladite voiture, qui date certainement du siècle dernier, est remplie d'excellentes choses, et les petits en font l'assaut.

C'est dans ce cercle que me trouva dimanche une jeune mariée, nouvelle arrivée dans notre pays, une madame très élégante, mise avec recherche, parisienne jusqu'au bout des ongles. Elle a gémi sur la province et m'a beaucoup plainte de ma vie sérieuse... Cela m'a étonnée... je ne me trouve point à plaindre.

Quant à m'ennuyer !... D'abord, je n'en ai point le loisir. Ensuite, peut-on s'ennuyer quand on a de chaudes affections, l'existence remplie ?...

Est-il délicieux de vivre dans son coin de province ! — Le mien est un vrai paradis. — Aussi ta compatriote n'a pas conquis mes sympathies...

Les enfants *se mijotent* entre eux des Poissons d'Avril. On respecte ma dignité ; en dehors de papa et de moi, la maisonnée entière y passe.

Les plus désagréables sont pour Geneviève qui *grinche*. J'ai entendu parler d'une lanière de cuir interposée entre les marteaux et les cordes de son piano, d'une morue salée dans la serviette de collège de René, d'une épître venant de Paris, offrant à Angèle des ongles en sucre, perfectionnés, pour remplacer les siens qu'elle ronge avec frénésie... et de la tortue de Louis déposée dès l'aube dans le bonnet de notre vieille servante, etc., etc... Et ils rient !

A toi, chérie,

PAULE.

DEVINETTES

Charade

Celle qu'il nous faut boire au banquet de la vie
A parfois des parfums et des douceurs de miel,
Mais l'ivresse, bientôt, d'amertume est suivie :
Elle nous garde, au fond, l'amertume du fiel.

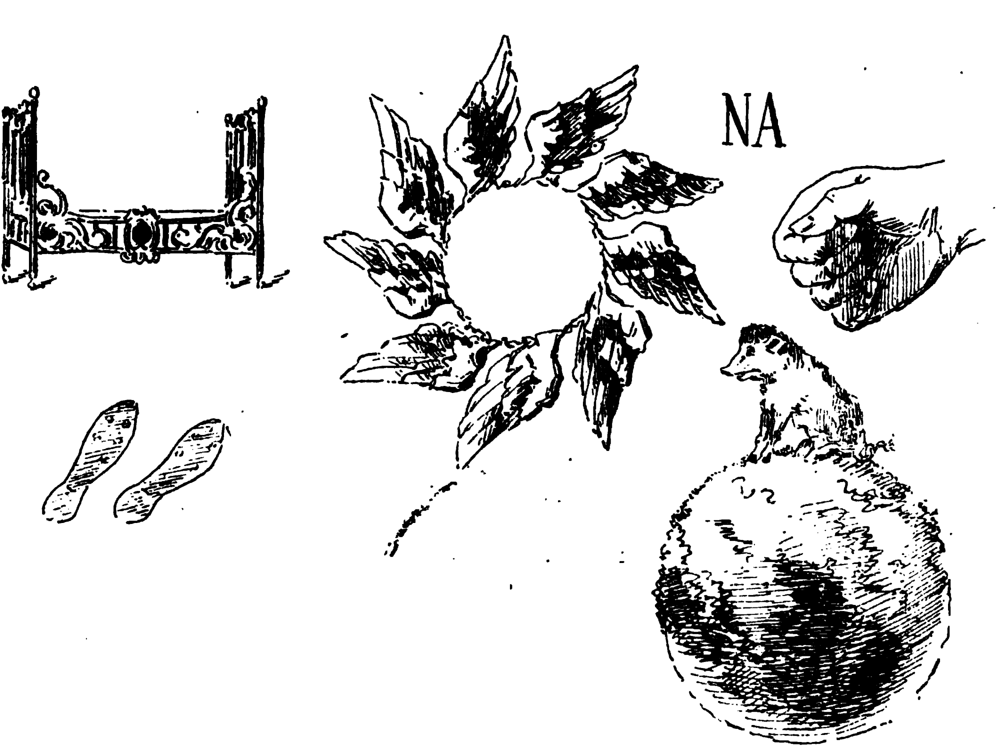
Celle que nous cueillons sous des lueurs d'aurore
Exhale des senteurs qui nous grisent parfois ;
Mais sous le frais bouton qu'un matin fait éclore,
L'épine au dard perfide ensanglante nos doigts.

Certains métaux empreints d'acide sulfurique
En se décomposant la produisent bientôt.
Toujours méfions-nous des composés en « ique »
Autant vaut le contact meurtrier du couteau.

Proverbe

Marinette a vingt ans. C'est une belle fille.
Déjà maint épouseur l'aborde chapeau bas.
Mais dans son œil baissé nulle flamme ne brille;
Elle tourne le dos et tricote son bas ;
Pierre est beau, cependant; Paul a de — science;
Jacques, grand comme un chêne, est fort comme [un taureau;
Jean a pris pour devise : « Honneur et Cons- [cience! »
George apprendrait à vivre à plus d'un hobereau.
Mais sur ses jolis doigts la jeune fille compte
Et la froide ——— l'emporte sur le cœur!
— calcul desséchant elle n'a — de honte;
Barème est à ses yeux un héros, un vainqueur.
« C'est trop —! dira-t-on; vous nous la baillez [belle!
Ce type invraisemblable — par vous inventé!
« Comme l'oiseau recherche et becquète l'ombelle
« La femme a par le Beau, le Bien son cœur [tenté! »
Eh bien, vous qui croyez —— aux nobles choses,
Vous qui, de confiance, éparpillez l'encens,
Qui chantez l'idéal, le printemps et les roses,
Les élans, généreux, les désirs innocents,
Regardez : Marinette en triomphe, à l'église,
Va faire à haute voix le serment conjugal :
L'époux a dos voûté, front chauve, barbe grise,
Cœur étroit, pauvre esprit, caractère inégal :
Mais : « —— part, c'est moi qui l'ai choisie,
Se dit la fiancée ainsi s'encourageant ;
« Tout passe : Amour, Beauté, Jeunesse, Poésie!
« Un dieu reste : le mien! et ce dieu, c'est l'Ar- [gent.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE MARS

Mots en carré :

F I L O N
I D O L E
L O U I S
O L I V E
N E S E E

Sonnet-Portrait : *Sainte-Catherine.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS

Les personnalités attirent la haine.

Le Directeur-Gérant : F. Thiery, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

1er Mai 1887

Journal des

Modes de Paris

Toilettes et confections de Mlle. THIRION. 47 Bd. St. Michel_Costumes de petites filles de Mme.

Chapeaux de Mme. BOUCHERIE 16. r. du Vieux Colombier_Co

4623

Demoiselles

Rue Vivienne 48

ASKIN. 2 r. de la Michodière. Costume de petit garçon de M.me LACROIX. 62 B.d Haussmann

ds de M.me EMMA GUELLE 3. place du Théâtre Francais

VOYAGE AUX PAYS DES FAUVES

(SUITE ET FIN)

II

Les Fauves d'Asie.

Le Tigre. — Le Buffle sauvage. — L'Eléphant de l'Inde. — Le Nilgaut. — Les Dholes.

UN CLASSEMENT puéril a fait du tigre comme un vice-roi des animaux, ayant pour sultan le lion.

Le tigre ne relève que du tigre et ne partage avec personne sa couronne ensanglantée. C'est tout simplement le monarque de l'Asie comme le lion est le roi d'Afrique, l'un règne en souverain sur les rives du Gange, l'autre a pour trône l'Atlas.

Le tigre est répandu sur la plus vaste face de l'Asie. C'est un montagnard qui s'en va volontiers déjeuner dans la plaine. La chaleur lui plaît, mais son manteau royal brave les frimas.

Le Bengale et la Mongolie, le Tonkin, la Chine, la Cochinchine, la Birmanie, l'Annam et le Cambodge, voilà les immenses domaines du tigre.

La taille et la souveraine beauté du tigre du Bengale sont légendaires. Dans l'extrême Orient, il est bas et ramassé. Il semble un peu lourd sur ses pattes trapues ; masse indolente et superbe, majesté pesante et formidable, il a l'air de sommeiller ; mais que le péril l'excite ou que la faim l'aiguillonne, il se lève, bondit, frappe, attaque et tue presque à la fois.

On prétend que lorsque le tigre aperçoit l'homme pour la première fois, il ne l'attaque jamais, le considérant avec un mélange de dédain. Il a l'air de dire : « Quel est donc ce pygmée ? »

Ce pygmée, c'est le maître du Monde et le dompteur de la Création.

Les Cambodgiens ont l'ingénieuse fantaisie de se débarrasser de monseigneur le tigre, comme ils l'appellent respectueusement, en lui donnant un concert, ce qui n'est généralement meurtrier que pour l'oreille.

Armés de tams-tams, de yongs, de tambourins, de trompes et de crécelles, les assaillants, je n'ose dire les musiciens, forment un vaste cercle autour du bois où les tigres font la sieste.

Surpris dans leur sommeil, étourdis par ce tintamarre extravagant qui éclate comme une bombe au sein des forêts, les tigres sont pris d'une terreur folle, restent sur place, hésitants, tremblants, l'oreille basse, comme paralysés, ne songeant ni à fuir, ni à se défendre. On peut alors s'approcher d'eux et les tuer impunément à coups de fusil ou à coups de lances, tout en ménageant le plus possible leur peau précieuse.

Les Annamites s'y prennent autrement que les Cambodgiens; ils font au tigre une chasse moins bruyante, mais aussi pittoresque et peut-être plus originale encore.

Tout autour du repaire du tigre, ils sèment de larges feuilles de figuier, arrosées d'un liquide gluant. Le tigre sort de son gîte royal et s'avance fièrement sur ce tapis trompeur.

Une feuille s'attache à sa patte, puis une autre, puis cinq, puis dix, puis vingt; le grand félin s'étonne et s'irrite. De sa gueule déjà frémissante de colère, il essaie de débarrasser ses malheureuses pattes, mais bientôt son mufle, son cou, son poitrail se couvrent de feuilles inséparables. Furieux, il se roule dans l'herbe, rugissant, mordant le sol, bondissant, et plus il veut se débarrasser de ce gluant feuillage, plus il s'enveloppe dans cette robe de Nessus qui ne ne le brûle pas, mais l'entrave, le suffoque, l'étouffe.

Enfin, palpitant, exténué, à bout de souffle et de force, il tombe pour ne plus se relever. Les chasseurs arrivent, et, armés de simples bâtons, assassinent à leur tour le grand assassin des troupeaux.

Les Cambodgiens et les Annamites lui ont déclaré une guerre acharnée tout en lui prodiguant avec respect les titres gracieux de « maître des maîtres » ou bien de « sultan fourré ».

Aussi bien, le plus beau des fauves devient plus rare de jour en jour, et l'on peut prévoir l'époque où il ira rejoindre les espèces disparues dans la nuit des âges.

***

Je vous présente, mes chères lectrices, le buffle sauvage d'Asie, l'éternel et formidable ennemi du tigre: le front bas, sombre et bombé; le regard farouche, la chevelure inculte, la barbe rude, le poil noir; la croupe élevée, la queue flottante et le garot en bosse; l'oreille pendante, les naseaux frémissants, la bouche écumeuse; des cornes menaçantes, recourbées, comme tordues par la colère; l'air indomptable et fier; des formes herculéennes; une majesté brutale et massive. Sa course est rapide, effroyable, rien ne l'arrête, ni l'eau, ni le fer, ni le feu, ni les grands fleuves qu'il traverse à la nage, ni les fourrés inextricables, ni les forêts épaisses où il passe comme une trombe vivante, courbant tout, brisant tout. Sa jambe énorme est vigoureuse, le pied impatient et large, prêt à fouler la victime que ses cornes ont percée comme une lance.

Plus redouté que le lion lui-même, le buffle est le vainqueur ordinaire du tigre royal.

Après le carnage, sa passion est le bain. Il reste des journées entières enfoncé dans les roseaux, nageant dans les rivières, et c'est un spectacle terrifiant de voir s'avancer vers la rive ces têtes noires et ces faces monstrueuses, surmontées de cornes menaçantes.

***

Tout autre que le buffle sauvage est l'éléphant indien, aussi remarquable par son intelligence que par sa beauté : des yeux noirs ombragés de longs cils ; un regard de créole fin et doux ; un front superbe aux contours asiatiques ; la démarche indolente et fière ; le balancement cadencé d'une almée, une taille de six pieds et quatre mètres de circonférence : un pan de muraille avec une tête de granit et des pieds de fonte.

Son pas est mesuré, discret et sourd comme s'il marchait sur un tapis d'Orient.

Son oreille, large comme la feuille du palmier et mouvante comme une vague, mesure plus de deux pieds. Sa bouche avalerait sans peine un melon de Calcutta et dans chacune de ses défenses aussi blanches qu'un lys, on sculpterait un bénitier; enfin, le nez est prodigieux, fantastique, inouï; il a plus d'un mètre de long !

Cette trompe sans pareille, c'est le verre, la fourchette et la main ; c'est l'arme, c'est la massue de l'éléphant. Avec elle il cueille nonchalamment l'herbe parfumée des prairies, déracine les arbrisseaux, emporte et fait rouler des troncs énormes, lance dans les airs les léopards qui le gênent et débouche les bouteilles de champagne dans les cirques.

N'oublions pas surtout, un regard à l'expression presque humaine, plein de finesse, étincelant de rancune ou de bonté. Tel est l'éléphant de l'Inde qui apparait au premier rang des animaux d'élite.

On pourait écrire un volume sur la prodigieuse intelligence, les éclatants services et les curieux dévouements de l'éléphant privé. Sa mémoire est prodigieuse. Au bout de dix ans, il se souvient encore du mal ou du bien qu'on lui a fait, exprime sa gratitude ou sa vengeance, caresse de sa trompe un ami, sauve un bienfaiteur ou tue un ennemi.

Dans les monts Kotmalis, sur des hauteurs

inaccessibles, des éléphants manœuvrent avec leur trompe de larges cognées, dont on leur a enseigné l'usage, coupent des arbres gigantesques, les chargent sur leurs épaules, les ébranchent, et les portent à Colombo sur le port où d'autres éléphants les reçoivent et les empilent selon toutes les règles de l'art. Dans l'Indoustan on confie la garde des bébés à de vieux éléphants qui sont pour eux pleins de prévoyance et de sollicitude.

On sait qu'en Perse, comme dans d'autres contrées d'Asie, on charge la croupe de l'éléphant de pièces d'artillerie. La chasse est sa passion, comme la guerre. Il poursuit les dhôles et les tigres, les panthères, les léopards et attire en captivité, c'est-à-dire qu'il conquiert à la civilisation, les élephants sauvages.

Dans le royaume de Siam, l'éléphant blanc est un vrai personnage, un haut dignitaire, presque un dieu. Sa naissance ou sa conquête est un événement, une félicité universelle. Sa mort est un deuil public. Il habite un palais, une sorte de temple merveilleusement décoré où il a ses prêtres et ses courtisans. Pourquoi ce culte étrange ? On se rappelle peut-être que, dans la croyance indoue, l'éléphant est la plus volumineuse incarnation de Bhouddha et que les âmes royales se réfugient volontiers dans le corps de ce grand pachyderme où elles ont vraiment leurs coudées franches...

***

Comme l'Afrique, l'Asie a de nombreuses et superbes antilopes au premier rang desquelles apparaît le nilgaut. Ce magnifique animal diffère essentiellement du canna africain, bien qu'il soit comme lui grand, robuste et plein de grâce. L'un est plus coquet, l'autre est plus noble. L'un charme, l'autre impose.

Le nilgaut est brun comme un indien ; le poil est ras, le corps svelte et dégagé ; la tête petite et fine, le museau effilé ; l'œil grand, le regard doux, mais inquiet, comme s'il voyait poindre un danger à l'horizon ; la jambe nerveuse et le pied impatient. A la poitrine un flocon de poils qui a l'air d'un trophée ; au-dessus des quatre sabots, des bracelets blancs qui se détachent avec éclat sur la couleur brune de ses membres. Les cornes sont courtes et droites, recourbées en avant de la façon la plus coquette. C'est une parure originale et non une menace. Mais comment rendre la grâce de cette magnifique antilope, qu'il faut voir à l'état libre, traversant d'un galop aérien les plaines du Lahore, campée sur un rocher du Cachemire, ou couchée aux bords de l'Indus !

La chair du nilgaut est environnée d'une sorte de respect. Au Mongol, elle est réservée à l'empereur, et le don d'un quartier de nilgaut est une faveur des plus enviées par les seigneurs de la cour. C'est comme un mets sacré. On ne le mange pas, on se prosterne et on le savoure.

Grâce à sa multiplication rapide, le nilgaut est devenu presque commun. On le trouve dans beaucoup de parcs anglais et dans tous nos jardins zoologiques.

Espérons que le canna et l'antilope du Mongol se joindront bientôt à cette trinité précieuse, mais un peu monotone : le veau, le bœuf et le mouton.

***

Mais quelle est donc cette meute étrange et formidable qui apparaît à l'horizon? Ce sont les dhôles, les chiens sauvages de l'Inde. La queue flottante et le poil hérissé, l'oreille droite et l'œil en feu; le croc chargé d'écume et la gueule enflammée, une férocité que rien n'arrête, des flancs nerveux qui palpitent de faim et de colère, mais jamais de fatigue; un souffle incessant de haine et de carnage qui l'emporte comme le vent à travers les jungles immenses où tout fuit devant lui, tel est le dhôle.

Il ne va jamais seul ils sont soixante ou cent chiens, effroyables et pressés, avides de combat, altérés de sang.

D'où viennent-ils? où vont-ils? interrogez les steppes. Ce sont les vagabonds et les bandits des jungles et leur meute ne connaît ni limites ni barrières. A son approche tout tremble et se dérobe.

La meute affamée passe, elle a passé. Sur sa route, elle rencontre tour à tour le tigre, le rhinocéros et l'éléphant. Des combats épouvantables s'engagent et toujours les dhôles sont vainqueurs.

Une créature apparaît tout à coup au milieu des bois; elle est seule, sans suite, sans armes; c'est l'homme.

Le dhôle s'arrête et le regarde; il le regarde sans étonnement ni colère, comme s'il retrouvait en lui un maître d'un autre âge, un compagnon du passé, un ancien ami.

Cette rencontre soudaine semble avoir mis un frein à sa férocité. Il a même ralenti sa course furibonde, comme pour regarder en arrière, dans la nuit des temps...

Se souvient-il qu'il fut une époque où il vivait sous un toit protecteur, soumis et fidèle à l'homme? C'est possible, et ce temps-là, le regrette-t-il?

Regardez comme il court! on dirait un esclave qui a rompu sa chaîne; ce n'est qu'un chien sauvage, mais c'est une bête libre, ayant pour seul maître la nature.

Maintenant, chères lectrices, nous allons tourner nos regards vers la grande fauve américaine.

III

Les Fauves d'Amérique

Le Jaguar. — Le Taureau sauvage du Paraguay. — Les Buffles et les Bisons. — L'Ours gris des Montagnes Rocheuses. — L'Ours brun de la Louisiade. — Les Pécaris.

Du Mexique au Paraguay, sur la lisière des forêts profondes, au bord des fleuves immenses, dans les hautes herbes des Pampas, se promène en souverain le roi des carnassiers du Nouveau-Monde, un des plus magnifiques animaux de la création : le jaguar. Ce tyran des jungles et des prairies, commande dans les vastes plaines, les bois touffus, comme le lion en Afrique et le tigre royal sur les bords du Gange.

C'est un franc bohémien, galvaudant sa couronne ensanglantée de forêt en forêt, dans le carnage des belles nuits étoilées; sans gîte et sans famille, il s'en va toujours seul, s'endormant où l'aurore l'a surpris, se réveillant dans les herbes impénétrables où il a passé le jour.

Ce qu'il aime, c'est la nuit où ses grands yeux errants étincellent d'un feu sauvage.

De Humboldt et le prince Wied ont vu des jaguars aussi grands que le tigre royal du Bengale; d'Azara compare la force prodigieuse de ce grand félin à celle du lion. Vingt dogues ne sauraient faire reculer le jaguar; acculé contre un arbre, la face ridée et l'œil en feu, il agite sa patte formidable comme s'il jonglait. Le dogue que sa patte atteint n'est plus qu'un invalide ou qu'un mort. Il n'y a pas de refuge contre le jaguar.

Reingger affirme qu'il attaque le terrible alligator lui-même au sein des rivières, et de Humboldt a vu des jaguars traverser à la nage des fleuves d'une lieue, traînant à leur gueule un cerf ou un cheval. Les matelots eux-mêmes ne lui échappent qu'en plongeant dans le fleuve et le roi des Pampas, fièrement assis au milieu de la barque abandonnée, s'en va à la dérive, la tête haute et le regard étincelant jusqu'à ce que le terrible canotier bondisse sur le rivage.

Le cri du jaguar est terrible et tout se cache dans la forêt quand son formidable *hou-hou* fait retentir les échos à deux lieues à la ronde.

On le chasse à la lance, à la fourche, au couteau, à la massue, à la flèche, au lacet. Cette dernière chasse est la plus curieuse et la plus sûre, sinon la plus émouvante :

Quand le jaguar a grimpé sur un arbre, les chasseurs arrivent au galop de leurs chevaux et lui lancent avec une adresse merveilleuse un lacet autour du cou. On l'a vu, il est pris. Un chasseur attache aussitôt un bout de la corde à l'anneau de sa selle et met son cheval au galop, traînant en rase campagne le grand fauve rugissant de colère et de douleur.

Si le jaguar disloqué, meurtri, sanglant, oppose une dernière résistance, un autre chasseur lui passe un second lacet aux jambes de derrière et les cavaliers galopant à toute bride en sens opposé n'ont bientôt entre eux qu'un cadavre.

Vive et profonde est la tendresse que la femelle du jaguar prodigue à ses petits. C'est elle qui leur apprend la chasse, la pêche et la guerre.

Tapie sur les bords d'un marais, elle prend le reptile au passage et l'oiseau au vol : « Voilà, mes enfants, comme on chasse. »

Blottie comme une grande chatte le long des torrents et des rivières, elle étend sa grosse patte de velours et fait sauter sur la rive le poisson surpris qui sera le plat du jour : « Voilà comment on pêche, mes enfants. »

Cachée dans les hautes herbes pendant que ses petits font le guet, elle bondit sur le cheval sauvage et le tue : « Voilà, mes fils, comment on égorge. »

Mise en face des chasseurs, elle a brisé trois lances et brisé une massue, mais une balle la frappe au cœur, elle tombe, et un dernier rugissement, mêlé de fureur et d'amour, semble dire à sa famille : « Voilà comment meurent les jaguars. »

Si, au contraire, un chasseur lui a ravi ses petits, qu'il emporte au galop de son cheval, elle les suit en bondissant durant trois lieues, à travers les torrents et les buissons, puis elle tombe mourante de fatigue et de rage et dans un cri suprême, un *hou-hou* navrant de désespoir et de tendresse, elle a l'air de dire : « Voyez, mes enfants, comme je vous aimais. »

***

Voici, maintenant, le taureau sauvage du Paraguay. C'est le plus grand ennemi du jaguar, comme le buffle d'Asie est le plus redoutable adversaire du tigre.

Quand il résiste, c'est un roc. Quand il attaque, c'est une trombe irrésistible; son jarret est d'airain et sa corne est de fer. Son front est une enclume. Il a la robe noire et l'œil sanglant. Sa masse énorme et frémisante court, bondit, s'élance avec une agilité terrifiante, son mugissement de maître a des éclats terribles. Un rien l'excite et rien ne l'arrête.

Malheur à l'être vivant qui se trouvera sur sa route, mais tout le fuit, car tout le craint.

Voici pourtant deux ennemis déclarés du taureau sauvage : le jaguar et le boa.

A la vue du grand félin, le taureau s'avance

avec une majesté sauvage et défie son adversaire en faisant voler la poussière sous son sabot furieux. Au mugissement de l'un répond le rugissement de l'autre, et tandis que le jaguar s'aplatit comme un chat, prêt à bondir, le taureau sauvage se jette sur son adversaire, opposant aux griffes du fauve, ses cornes, deux épieux, et son front, un maillet.

Un nuage de poussière voile les combattants.

La poussière tombe et le silence règne dans les prairies. Quel est le vainqueur du taureau sauvage ou du jaguar? Tous les deux sont morts.

Autre combat, autre ennemi. C'est le boa! Il n'attaque pas le taureau en face, il le surprend, et c'est moins une lutte qu'un piège.

Quand le taureau du Paraguay vient se désaltérer au bord des eaux, le boa gigantesque est là, invisible et muet, attendant, avec une sérénité toute philosophique, sa victime et son diner.

Déjà, il a cherché un point d'appui, en prévision d'une lutte prochaine. C'est un énorme tronc d'arbre autour duquel il fixe solidement sa robuste queue.

Tout à coup, le taureau survient, s'avance.

A la vue de sa proie, le boa s'élance comme un trait, frappe, brise, enlace, étreint sa victime et l'entraîne jusqu'au marais voisin qu'il habite. Là, dans les roseaux, après avoir « fatigué » sa proie qui se trouve passée comme au laminoir, il l'engloutit.

Après cette déglutition formidable, le boa s'endort. Ce n'est plus un reptile, c'est une masse inerte.

Il digère le roi des prairies, le taureau du Paraguay.

⁂

Nous nous bornerons à signaler les buffles des Savanes américaines, gibier monstrueux et précieux qui est l'une des richesses de ces contrées par sa peau, ses muscles, sa chair boucanée, ses filets substantiels et savoureux qu'on expédie dans la vieille Europe.

Au buffle font un cortège étrange et farouche les bisons énormes, à la bosse singulière, aux cornes excentriques et meurtrières, à la poitrine ornée d'une inculte et épaisse toison. Il n'est pas de chasse plus émouvante et plus recherchée de l'Américain que la chasse aux bisons.

Il s'acharne, en effet, à la poursuite de ce grand fauve, tant à cause de l'âpre et périlleux plaisir de cette grosse chasse, qu'à cause de la chair délicieuse du bison.

Passons aux ours américains.

⁂

Voici, d'abord, le grand ours gris des Montagnes-Rocheuses, le plus grand, le plus fort, le plus féroce et le plus dangereux des ours de la terre. C'est le digne héritier et représentant du grand ours des cavernes des temps préhistoriques. Sans excepter l'ours polaire, le gigantesque ours blanc de Sibérie, l'ours gris des Montagnes-Rocheuses est le roi des plantigrades. Sa chasse est pleine de péripéties dramatiques.

Voici encore l'ours brun, presque noir, de la Louisiade, aux lèvres et aux oreilles presque toujours marquées de feu. C'est un redoutable animal, solitaire et farouche, toujours en éveil et toujours prêt à attaquer l'audacieux qui franchit son petit domaine. On peut voir actuellement, au Jardin des Plantes, un ours de la Louisiade aux proportions énormes et superbes.

⁂

L'Amérique abonde en sangliers, en loups, en cerfs dont le plus beau, le plus grand, le plus fort est l'admirable cerf du Canada; le Jardin Zoologique d'Acclimatation en possède d'admirables spécimens.

Mais nous voici en face d'une troupe immense et pressée d'animaux singuliers qui, d'un pas rapide s'étendent comme le vent dans les solitudes américaines. Ce sont les pécaris.

⁂

Le pécari est le sanglier d'Amérique. Vif, alerte et dégagé, l'oreille courte et le groin mobile, les soies grises et longues, la queue frétillante et le pied léger, il a l'air goguenard et familier, avec un beau collier blanc autour du cou. Il est gai, sociable et joueur, s'apprivoise comme un moineau et devient aisément l'ami de l'homme. Fruits, racines, insectes, vers, lézards, serpents, chenilles, il dévore ce qu'il rencontre à la hâte, d'un coup de dent, et reprend sa course. L'a-t-il même interrompue ?

Seul, un pécari est à peu près inoffensif. Mais il n'est jamais seul et un troupeau de pécaris se précipite comme une avalanche irrésitible.

En avant de la troupe galope le chef, un marcheur sans rival, la plus fine jambe de la troupe; les mâles suivent et les femelles viennent après ; puis les vieillards, puis les enfants. Tous suivent et tous courent, ardents, disciplinés, dévorant l'espace...

La chair du pécari est excellente et fine, tout à fait distincte de la chair de notre porc européen. Aussi les Indiens font à ces fauves une guerre acharnée. Ils les prennent au lacet ou dans des fosses qui les engloutissent par douzaines. Mais voici une chasse singulière que Wood raconte : Tandis que les pécaris se reposent, un des leurs monte toujours la garde. Le chasseur s'approche en tapinois et tue la sentinelle. Une autre la remplace aussitôt, qui

tombe à son tour ; puis une troisième, une quatrième et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun pécari. Il est curieux de voir le dernier pécari se monter la garde à lui-même ou ne veiller que sur des cadavres.

C'est naïf, mais c'est grand comme la discipline. Il le voit, c'est sa mort. Il le sent, c'est son devoir. D'un coup de plume passons en Océanie.

IV

Les Fauves de l'Océanie

Les Kanguroos. — L'Ours malais.

Les fauves sont assurément moins grands, moins forts, moins variés et moins dangereux en Océanie que dans l'Inde, l'Afrique et l'Amérique.

La première place des fauves océaniens appartient, sans contredit, au kanguroo, de l'antique race des marsupiaux, les premiers mammifères de notre monde.

C'est une bête étrange et bizarre que le kanguroo. En voici une vingtaine qui prennent leurs ébats singuliers dans les herbes odorantes de l'Australie : assis sur ses pattes de derrière et droit comme un *i*, celui-ci se balance en sommeillant sur sa robuste queue. Celui-là s'avance par bonds méthodiques et lents en portant ses courtes pattes de devant, j'allais dire ses mains, comme un manchot son moignon. Un autre, penché comme la tour de Pise, semble tricoter avec ses pattes des mitaines invisibles. D'autres encore se poursuivent en cadence, marquant d'un pas excentrique une sorte de bourrée australienne ou de galop extravagant.

Comme Bias, le kanguroo porte tout avec lui. Il a sous son ventre un berceur naturel, vaste poche où dorment ses petits. Tout à coup, ce nid vivant s'agite et l'on aperçoit une patte qui émerge, une queue qui sort, une oreille qui surgit, un museau délicat qui se profile, une tête charmante qui apparait tout entière et vous regarde curieusement. Un bond et la poche est vide, le nid désert, l'enfant dehors ; avec une grâce adorable, il joue aux pieds de sa mère. Un bruit survient, nouveau bond ; l'enfant rentre tout frémissant au logis, au berceau, et l'on n'aperçoit plus qu'un soupçon de queue ou un bout d'oreille. La mère, la nourrice et le berceau ne font qu'un.

On compte trente espèces de kanguroos. Le ***kanguroo géant*** dont la taille atteint plus de six pieds, le kanguroo ***à moustaches***, qui a l'air d'un vieux guerrier et le ***kanguroo rat*** qui est moins gros qu'un lièvre, sont les principales et les plus curieuses espèces.

Le kanguroo est généralement d'humeur timide et douce, mais si on l'attaque, il se défend avec courage. Son arme redoutable est un ongle tranchant comme un couteau, dont son pied de derrière est muni. Debout sur sa queue, il saisit son adversaire avec ses pattes de devant, lève vivement sa patte de derrière et de son ongle puissant, lui ouvre le ventre à la japonaise.

Le kanguroo est parfaitement acclimaté. Il se reproduit et se répand chaque jour davantage dans nos jardins zoologiques.

L'ours malais ne ressemble à aucun ours de la création.

C'est le plus petit, le plus mignon, le plus délicat et le plus familier des plantigrades connus. En un mot, c'est un ours-fée, un ours de Lilliput à côté du grand ours polaire et surtout du colossal ours gris des Montagnes Rocheuses.

L'ours de Malaisie est d'un beau noir velouté marqué de feu. Il est alerte et vif, remuant, joyeux, qualités essentiellement étrangères, comme on sait, au commun des ours.

Il a tout au plus sur la conscience un cadavre d'écureuil ou d'oiseau, mais il est friand de racines odorantes et de fruits parfumés. Le miel est son régal. Il est solitaire sans être farouche et se plaît à faire une sieste voluptueuse à l'ombre d'un buisson de mimosas.

Une particularité singulière caractérise l'ours malais : il a la lèvre longue et extensible à la façon des tapirs, comme si la nature avait voulu approcher de sa bouche les fruits et les racines dont il est si friand.

Rien de gracieux et de charmant comme une petite famille d'oursons malais. Il est curieux de voir la mère jouer tendrement de la patte et du museau avec ces petites boules noires qu'elle lèche, sans relâche, comme si elle craignait qu'elles ne fussent jamais assez luisantes et assez coquettes.

V

Les Fauves des contrées boréales

Le Renne sauvage. — L'Ours blanc. — Le Bœuf musqué. — Les Renards bleus et les Loups polaires. — Le Glouton. — La Grande Fouine de Sibérie. — Les Chiens sauvages.

Après avoir exploré l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Océanie, il ne nous reste plus, mes chères lectrices, qu'à jeter un regard assuré et fier

sur les fauves de notre vieille Europe civilisée.

Mais, auparavant, je crois intéressant et curieux de faire la connaisance des fauves tout particuliers des contrées boréales, qu'ils se trouvent dans l'Amérique, dans l'Asie ou dans l'Europe de l'extrême-nord. Je n'ai pas à parler ici du grand ours polaire que j'ai décrit dans ce journal même, l'an dernier, en faisant le tour du monde des eaux.

J'ai donné une large et terrible place à ce redoutable amphibie, sur lequel je ne saurais revenir. Je ne dois pas, non plus, à mon grand regret, vous parler du renne domestique qui est la richesse, la vie et la consolation de ces régions déshéritées; mais le renne sauvage entre en plein dans ce cadre.

Le renne sauvage est plus haut, plus fort et plus majestueux que le renne domestique; c'est un vigoureux enfant des montagnes, qui émigre de solitude en solitude, passe les fleuves à la nage, escalade librement les cimes escarpées, couche, rumine et dort sur la glace, fouille la terre de son large sabot pour découvrir les plantes étiolées dont il se nourrit.

Il forme des troupeaux immenses où règnent la concorde et la discipline. Tandis que le troupeau broute en paix, un vieux renne monte soigneusement la garde jusqu'à ce qu'une sentinelle vienne le relever de sa faction.

A la moindre alerte, tous s'arrêtent et dressent leur tête farouche, coiffée d'un bois magnifique — ils ont décampé.

Surpris, ce qui est bien rare, ils font face au danger.

Les petits rennes forment un troupeau à part sous la haute surveillance d'un vieux renne qui les guide et qui les garde, préside à leurs jeux, les conduit au pâturage comme on mène un pensionnat à la promenade ou des enfants de troupe à l'exercice.

Rien de gracieux et de charmant, de plus joliment étonné, de plus curieusement éveillé que le petit renne.

Dans le Groënland, lorsqu'un enfant meurt, avant de l'ensevelir dans la neige, on lui donne un compagnon pour guider sa jeune âme : cette victime est un petit renne. La mère croit, dans son innocence, que cet ami conduira son fils près des vieux parents qui l'ont précédé dans la tombe.

En Laponie, la jeune fille offre une tasse de lait de renne sauvage à celui qu'elle a choisi pour époux : c'est un aveu et un serment.

Le renne sauvage est loin d'être utile à l'habitant des contrées boréales comme le renne domestique qui est le mouvement de cette terre éternellement muette, la vie de ces régions mortes, la fécondité et la richesse de ces lieux stériles. Mais du renne sauvage, l'Esquimau et le Lapon tirent une chair substantielle et saine, des vêtements solides et chauds.

Les plus terribles climats de l'univers sont la patrie du renne : Le Groënland, la Sibérie, la Norwège du Nord.

Le renne sauvage, avec ses troupeaux immenses et pittoresques, est la parure unique de ces régions désolées où l'on n'entend qu'un bruit : la voix mystérieuse et triste du rossignol du Pôle chantant au pâle soleil de minuit.

***

Au milieu des glaces et des neiges errent par bandes des chiens à moitié sauvages.

L'oreille droite, l'œil farouche et le panache flottant, maigre, affamé, défiant; l'Esquimau les dompte et les soumet, les attèle par demi-douzaine à son traîneau rapide et léger qui court sur les plaines de glace comme s'il était emporté par le vent.

Dans ces lieux inhospitaliers se trouve aussi le glouton, vorace et cruel, ennemi déclaré du renne qu'il saisit à la gorge, qu'il déchire, qu'il tue, dont il boit le sang, et dont il déchiquète le corps palpitant.

Voici les renards bleus à la fourrure magnifique et la grande fouine de Sibérie à la robe éclatante et veloutée. Mais ces fauves ont été décrits par nous, dans le *Journal des Demoiselles*, le long de nos pages intitulées : *Bêtes et parures*.

Arrivons au grand fauve de l'extrême nord : le bœuf musqué ou polaire.

Ce superbe animal ressemble si peu à ses confrères des autres régions qu'on hésite toujours à le prendre pour un bœuf. Avec les longs poils qu'il traîne à ses pieds, il a l'air d'une bête en robe de chambre, et, quand il court, on dirait un dais qui passe porté par des mains invisibles

Si l'homme le respecte, il le considère avec bienveillance et se montre aussi confiant qu'étonné; mais si l'homme répond à cet accueil indulgent par un coup de feu, le bœuf polaire s'élance sur le chasseur, le renverse d'un coup de cornes et le foule sous son sabot d'airain, il l'écrase, il le broie.

Ce curieux animal ne se plaît que dans les steppes affreuses et dans ces neige éternelles où il voit tout en blanc.

Quand vient l'hiver, le bœuf musqué émigr à cinquante lieues vers le sud, sur le continent américain. Là, il trouve encore la feuille de bouleau qui lui est chère et les neiges dont il ne peut se passer. Mais quand vient l'été, cet amoureux des neiges retourne en bondissant dans la Géorgie, son Eden glacé.

L'affection du bœuf polaire pour ses enfants est des plus touchantes.

Parfois, la longue toison qui tombe aux pieds de la mère s'écarte brusquement, comme les rideaux d'une portière, et une petite tête éveillée, mutine, toute chargée de frisettes et de tire-bouchons apparaît derrière les poils soyeux comme à travers les barreaux d'une jalousie. Puis, on aperçoit une énorme pelote appuyée sur quatre petites jambes qui s'agitent autour de la nourrice comme si elles avaient du vif argent dans les veines.

Cet enfant, c'est le veau musqué.

Le bœuf polaire, d'un pas rapide et souverain, atteint les dernières limites d'un monde; il s'arrête et mugit en auscultant l'horizon de son regard farouche comme s'il voulait dire : « On ne peut aller plus loin », de même que le condor des Indes, entre le nuage qui flotte sur sa tête et l'aigle qui vole à ses pieds, annonce par un cri de victoire : « Qu'on ne peut monter plus haut ».

VI

Les Fauves d'Europe

L'auroch de la Lithuanie. — Les mouflons de Corse et de Sardaigne. — Les sangliers de Pologne. — Les loups des steppes Russes. — L'ours dégénéré.

Au fond des forêts lithuaniennes se trouve encore l'auroch, ce bœuf gigantesque et sauvage qui, selon quelques naturalistes, serait l'ancêtre de notre bœuf domestique.

Du temps des Gaulois, on rencontrait fréquemment l'auroch sur les bords de la Seine et de la Loire, dans les bois épais qui bordaient le Rhône, la Meuse et le Rhin.

Au moyen âge même, l'auroch farouche et colossal était encore très répandu en Allemagne.

On ne le rencontre plus aujourd'hui que dans les forêts profondes de la Lithuanie qui semblent son dernier refuge.

Bientôt l'auroch, qui aura mis cinq ou six siècles pour passer définitivement le Rhin, aura absolument disparu de la vieille Europe.

Il a été vaincu par le bœuf, ce précieux auxiliaire de l'homme, ce travailleur infatigable et docile qui nous apparaît comme le pivot vivant autour duquel tournent la vie domestique, la richesse du sol, la fécondité des campagnes et la prospérité des peuples.

C'était pourtant un solide et fier animal que ce géant des bois. Après l'éléphant et le rhinocéros, la plus haute et la plus large place appartient à l'auroch.

Dans cette espèce que nos descendants ne onnaîtront que par des squelettes formidables, le mâle atteint jusqu'à six pieds de haut et dix pieds de long. Son pelage est une sorte de bourre douce et laineuse; le front bombé a la dureté d'une enclume et frappe comme un maillet. Sa corne meurtrière, grosse et ronde, est irrésistible. Son cou énorme porte une épaisse crinière à l'aspect étrange, une barbe pendante et longue flotte au vent impétueux des monts, et son œil farouche semble défier la nature qui l'a condamné à mourir.

***

Des forêts profondes de la Lithuanie, nous allons passer dans les vastes steppes de la Russie orientale, sillonnées par des bandes de loups affamés.

Ah! ce n'est pas notre loup du Morvan ou du Périgord et de la Saintonge, qu'un bélier met en fuite, le terrible loup de Russie!

C'est tout simplement le maître incontesté de ces steppes immenses, audacieux, cruel, palpitant, avide de carnage et jamais repu.

Il ne marche que par bandes; ils sont quatre-vingts, trois cents, avides et pressés, terrifiants, altérés de sang, hurlant, bondissant, courant au meurtre.

L'horizon était désert et le regard ébloui par les neiges n'apercevait que l'immensité. Mais tout à coup, apparaissent au loin des point noirs et mouvants; puis se forme, s'étend, je ne sais quelle masse étrange et gigantesque qui se lève, s'abaisse, ondule, avance avec une rapidité vertigineuse.

C'est une bande de loups qui arrive comme un torrent.

Un jour, une douzaine de chasseurs russes traversaient un bout de la steppe emportés à toute vitesse par trois vigoureux chevaux. Soudain, les loup apparaissent à l'horizon, et leur masse énorme, flairant un festin imprévu, s'élance à la poursuite des chasseurs. Ils atteignent le char à bancs et l'englobent d'un croissant vivant dont les pointes sont tournées du côté des chevaux.

Si le croissant se referme, tout est perdu. La vie de tous est dans la main du cocher, dans son expérience et son habileté, dans son sang-froid. Par une manœuvre adroite et ferme, il s'agit d'empêcher les deux pointes du croissant de se réunir, et, dans leur admirable instinct, les braves, les intelligents chevaux se conforment avec une vigueur prodigieuse à la tactique du cocher. De leur côté, les chasseurs tiennent tête aux assaillants, les frappent à coups de massue, à coups de crosse de fusil, leur envoient balles sur balles, dégaînent leurs couteaux étincelants, et le loup qui tombe mort est aussitôt dévoré par ses compagnons.

Tout à coup se dessine à l'horizon une masse impossante que saluent des cris de joie. C'est la maison du chef des chasseurs. Un quart d'heure

de cette course effrénée, vertigineuse, au milieu des neiges, et l'on arrive au port et tout le monde est sauvé!

La steppe s'éloigne, la maison se rapproche et les loups suivent toujours plus pressés, plus ardents, plus nombreux. Le terrible croissant s'allonge, se resserre et va se refermer sur les chasseur épouvantés, mais toujours luttant.

Par un effort suprême, le cocher lance ses chevaux avec une impétuosité étourdissante et le char à bancs arrive dans la cour. Mais avec lui sont entrés les loups.

En un clin d'œil, les chasseurs s'élancent dans la maison dont les portes et les fenêtres sont aussitôt barricadées.

En moins de dix minutes, les chevaux sont dévorés, réduits à l'état de squelettes.

Puis, ils commencent le siège de la maison après avoir dévoré chiens, porcs, vaches, chèvres, brebis, volailles.

Des fenêtres, les chasseurs tirent sur les loups dont les morts sont aussitôt dépecés par les vivants, et la bande furieuse se montre à chaque instant plus ardente et plus acharnée. Les munitions s'épuisent. Elles vont manquer.

Plus de balles! des armes inutiles. Va-t-on se barricader de chambre en chambre, en attendant qu'arrive un secours inespéré et que le soleil de midi vienne épouvanter de ses vifs rayons la bande des loups!

Tout à coup, l'un des chasseurs conçoit une idée bizarre qu'il communique avec empressement aux assiégés.

Là-haut, sur la terrasse, il organise un concert de trompes et de cors de chasse.

L'instrument de musique se fait arme, arme étrange et vraiment comique dans ce péril extrême.

En entendant ce tintamarre affreux qui remplit la maison, la bande innombrable épouvantée par ce charivari, abandonne la cour, s'éloigne en toute hâte et disparaît dans les steppes avec une rapidité éblouissante.

***

Les forêts profondes de la Russie septentrionale recèlent dans leurs taillis montagneux quelques ours d'une respectable vigueur et d'une assez belle venue. Ces magnifiques fauves sont dignes, en tous points, d'exercer le courage et l'habileté des chasseurs moscovites. Sans égaler par la taille, la vigueur et la férocité, l'ours noir de la Louisiade et le grand ours gris des Montagnes Rocheuses, l'ours de Russie est un gibier fort présentable, il ne se gêne guère pour mettre en fuite une meute de chiens et étouffer dans ses bras velus le chasseur qu'il parvient à saisir.

***

Quittons les plaines neigeuses et froides de la Russie, pour les rivages ensoleillés de la Sardaigne et de la Corse. Là, sur les montagnes parfumées de myrte et de lavande, se dresse un fauve superbe et fier, farouche et belliqueux, aux jarrets de fer, au front de granit, aux cornes formidables.

C'est le mouflon, dont la peau précieuse produit ce cuir si souple et si estimé qu'on vend sous le nom de *marocain*. On sait que les mouflons se livrent des combats terribles où il y a presque toujours un mort, transpercé d'un coup de cornes par le vainqueur, ou jeté d'un coup de tête dans l'abîme.

L'ours et le loup de Russie, l'auroch des forêts lithuaniennes, le mouflon des montagnes de la Sardaigne et de la Corse, tels sont les fauves principaux de l'Europe.

Nos ours des Alpes et des Pyrénées ne sont guère affamés que de fraises et de miel.

En Espagne même, le fameux ours des Asturies est devenu moins grognon à mesure qu'il devient plus rare. Il suffit quelquefois d'un bruit de castagnettes pour qu'il se retire dans ses buissons odorants où il rêve, sans doute, sur la décadence de sa race.

Il y a quelques années, l'Angleterre a tué son dernier loup et nous avons vu dans la banlieue parisienne des renards dégénérés que des enfants traînaient au bout d'une ficelle.

Nos pauvres loups de la Bourgogne et du Périgord, nos daims, nos chevreuils et nos cerfs, que le déboisement des forêts affole, ne savent plus où mettre la patte.

Si j'en excepte le grand sanglier de Pologne qui se comporte encore avec une dignité suffisamment farouche, nos sangliers d'Europe relèvent beaucoup moins de l'histoire naturelle que de la charcuterie.

Les cerfs et les chevreuils appartiennent à la *cuisinière bourgeoise*.

***

Il n'en fut pas toujours ainsi : il y a des milliers et des milliers d'années, la faune gigantesque et terrible qui épouvante, encore aujourd'hui, errait en troupes monstrueuses sur les bords de nos fleuves et de nos rivières, s'abritait en rugissant dans les cavernes des jeunes montagnes de l'Auvergne et du Jura, empanachées de volcans prodigieux, à jamais éteints.

A ces grands fauves des temps préhistoriques, qui peuplaient nos contrées, le monde semblait appartenir pour toujours, et ils ne sont plus de ce monde.

Il y a bien des siècles que leur rôle est fini dans nos régions bénies, comme il finira un jour dans les savanes américaines, les steppes de l'Asie, les déserts de l'Afrique.

FULBERT-DUMONTEIL.

FIN

BERQUIN

—

La littérature *enfantine* occupe maintenant une place sérieuse dans les catalogues des libraires, et grand nombre de plumes, masculines ou féminines, qui demandent aux lettres ou le pain ou le luxe de chaque jour, écrivent des nouvelles, des histoires, des voyages ordinaires ou extraordinaires, pour le gentil peuple de six à douze ans. Les enfants ont leurs journaux, la *Poupée Modèle*, et bien d'autres; leur amusement intellectuel est devenu une affaire; on s'évertue à les divertir, on s'ingénie à leur rendre aimable la science, on la met en tablettes à leur usage, on l'édulcore, on la parfume, on la sucre : en sont-ils plus instruits et plus diserts? On peut en douter; les examens nous disent la faiblesse des écoliers, et l'usage de la vie nous fait voir combien ces enfants, pour lesquels on écrit de si jolies choses, sont peu avancés en matière de politesse et d'éducation.

Il n'en allait pas ainsi autrefois; la littérature enfantine, toujours caressante, amusante, flatteuse, est un fruit de la gâterie universelle qui se pratique dans les familles et qui étend sa contagion au dehors. — Ne demandons aucun effort à l'enfant, disent les petites mères. Ne le forçons pas à réfléchir, à s'appliquer, à se corriger, cela viendra tout seul! Laissons-le donc jouir de la vie, des baisers de sa mère, des jeux, des bonbons, et de ces volumes, roses ou bleus, à signets de soie, avec des images, qui sont aussi des bonbons et des jeux.

Autrefois, quand l'enfant savait lire, on lui donnait de bons livres, dans lesquels il puisait une ample moisson de faits et d'idées. Rollin était un de ces livres préférés; Mme de Maintenon lisait Plutarque à l'âge de dix ans; Mme de Sévigné lisait les vieux historiens en français, Tacite en latin, et la *Jérusalem délivrée* en italien. J'ai connu des hommes âgés qui n'avaient jamais lu un livre enfantin et qui se souvenaient encore à soixante-dix ans de la passion qu'Annibal leur avait inspirée; ils lisaient aussi La Fontaine et Corneille, pour se reposer de l'histoire ancienne et romaine, ou la retrouver poétisée dans *Sertorius*, dans le *Paysan du Danube*.

Les premiers qui écrivirent pour l'enfance furent les Allemands, Weiss, Campe, et des Anglais, miss Trimer, Day, qui firent, ceux-ci des œuvres naïves et touchantes, ceux-là des écrits simples, pratiques, utiles. Berquin s'en inspira.

Il était né en 1749, au bourg de Langoiran, sur les bords de la Garonne; sa maison paternelle existe encore, dans un beau site, qui domine le fleuve. On a peu de détails sur son enfance et sur sa jeunesse; on le voit débuter à 25 ans par de jolies et faciles traductions en vers des *Idylles* de Gessner, et des *Odes* de Métastase. L'Académie venait de décerner un prix à l'ouvrage de Mme d'Epinay, les *Conversations d'Emilie*; il s'essaya dans ce genre, et il publia en six volumes l'*Ami des enfants*, qui obtint, à son tour, le prix académique en 1784. Le suffrage des mères et des enfants l'encouragea; il continua à publier des contes, très jolis dans leur forme sobre et simple, et des drames, souvent très ingénieux. Il traduisit de l'anglais, de Day, *Sandfort et Merton* et le *Petit Grandisson;* il publia des *Lectures pour les Enfants*, l'*Ami des adolescents*, un recueil d'idylles et de romances, parmi lesquelles se trouve la jolie romance, tant chantée autrefois :

> Dors, mon enfant, clos ta paupière.

Le succès de Berquin fut grand, il fut lu et il fut aimé de ses petits amis et des parents. Ses écrits qui peignent, presque tous, des mœurs si naïves et si douces, s'écrivaient et s'imprimaient, par un contraste étrange, au milieu des premières scènes, déjà tragiques, de la Révolution française, et le doux Berquin dirigeait le *Moniteur* et rédigeait la *Feuille villageoise*, de Ginguené, deux recueils où éclataient les passions violentes du temps. On s'étonne de rencontrer là l'auteur du *Nid de Fauvettes*, avec le quatrain de la fin :

> Et moi dans la saison prochaine
> Je reviendrai dans ces vallons
> Dormir quelquefois sous un chêne,
> Au bruit de leurs jeunes chansons!

Encore mourut-il avant que la Terreur ait atteint son apogée, en 1791, le 21 décembre. La Constituante l'avait proposé comme précepteur du Dauphin : on sait quel précepteur réservait le Temple à cet enfant infortuné!

Les écrits de Berquin n'offrent pas un caractère religieux, ils sont *neutres*, mot qu'on af

fectionne aujourd'hui; mais sa morale est pure et douce. L'amour filial, l'affection fraternelle, la pitié pour les faibles, les indigents, sont enseignés par des traits vifs et touchants.

Ses *Contes*, *Marthouie*, les *Saisons*, les *Petites Couturières*, sont destinés aux enfants très jeunes; les drames, si bien dialogués, sont à l'usage d'un âge plus avancé. Le *Déserteur* est une jolie scène des mœurs d'autrefois; on peut citer au même titre l'*École militaire* et les *Fraises;* le *Sortilège naturel*, l'*Épée*, la *Sœur-Maman*, les *Etrennes*, intéressent. Les *Lettres du jeune Laforest* sont émouvantes à force de cœur et de simplicité; et dans tout ce qu'il a écrit, on comprend qu'il aimait véritablement l'enfance et qu'il la connaissait, mieux que ne la connaissent, semble-t-il, tant d'auteurs qui, aujourd'hui, s'efforcent de la divertir.

On pourrait faire, dans l'œuvre de Berquin, un choix excellent, et ses récits simples, vrais, partant du cœur et allant au cœur, trouveraient encore des lecteurs et des amis. Voici comment un penseur éminent, Joubert, parlait de Berquin, il donne beaucoup d'autorité à notre éloge :

« Berquin excelle dans un art où personne, « avant lui, n'avait prétendu exceller, celui de « parler aux enfants le langage le plus propre à « leur plaire. Cet âge, comme tous les autres, « a son idiome, et cet idiome a ses élégances. « Son caractère, c'est d'être mêlé de justesse et « de naïveté. Cette langue qui leur est particulière, les enfants savent la trouver dans la « langue commune, et sont industrieux à l'en « extraire. Les pauvres et les enfants se forment un dialecte, composé d'expressions « toutes très connues, mais qu'ils arrangent « d'une façon si nouvelle, que celles de l'enfant se ressentent de son âge, et celles du « pauvre de sa fortune... Pour les satisfaire, il « faut être naïf et pathétique avec plus d'élégance qu'ils n'en pourraient avoir eux-mêmes: « il faut qu'on réalise à leur oreille et à leur « esprit le modèle idéal que chacun d'eux porte « secrètement en soi. C'est là ce que Berquin a « fait pour ses petits amis. Et ce n'est pas seulement leur langage qu'il sait imiter, il peint « avec plus d'exactitude encore leurs manières et « leurs humeurs; il offre en même temps aux « enfants le tableau de ce qu'ils imaginent et « de ce qu'ils sont. Il leur donne à la fois le « plaisir du modèle et celui du miroir. » (*Pensées.*)

Il suffit ici de copier Joubert pour recommander Berquin, pour empêcher qu'on ne l'oublie et qu'on ne le noie dans le déluge des ouvrages modernes à l'usage des *bébés*, appellation baroque que les servantes anglaises ont introduite dans le beau langage français.

M. B.

L'IMITATION DE NOTRE-DAME

PAR LE PÈRE P. ARIAL (1)

Traduit par Mme Monnot-Arbilleur

De Marie jamais assez, disait saint Bernard. Et les fidèles serviteurs de Marie répètent ce mot de la piété filiale, et les pieux écrivains ne cessent de varier les méditations, les louanges, les récits à la gloire de la douce et incomparable Mère de Dieu. Voici un livre ancien, traduit nouvellement du latin, et que nous signalons à nos lectrices; *l'Imitation de Notre-Dame* fera un excellent livre de lecture pour le mois de Marie: trente et un chapitres correspondent aux jours de ce mois béni et chacun d'eux offre dans un style clair, élégant, précis, le tableau d'une des vertus de Marie, son humilité, son obéissance, sa modestie, sa charité, son indicible amour de Dieu; rien de plus simple ni de plus pénétrant que les réflexions du saint auteur, si bien traduit et interprété par Mme Monnot-Arbilleur, rien de plus propre à inspirer la confiance envers Marie et à former un jeune cœur aux vertus dont la Reine des Vierges est le modèle incomparable.

A la piété, à la foi naïve et solide des anciens jours, ce livre joint le style et la tournure modernes; il est de la lecture la plus facile, comme il doit être, pour l'âme qui s'en nourrit, de l'effet le plus profitable.

M. B.

(1) Chez Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Un joli volume; prix : 2 fr.

GINA

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE

(SUITE)

QUAND Gina s'éveilla le lendemain, elle fut frappée du silence inaccoutumé de la maison, elle écouta à la porte de la chambre de son père... rien; elle frappa : M. Botrel, le secrétaire, parut. Il fronça le sourcil en apercevant la petite fille.

— Votre père est malade, mon enfant.

— Je veux entrer.

— C'est impossible.

— Je le soignerai.

— Il dort.

Elle enleva lestement ses petites pantoufles.

— J'irai si doucement! dit-elle d'une voix suppliante; je m'assiérai près de son lit, sans bouger... quand il se réveillera, il me verra.

— Vous voir lui ferait mal.

— Oh! non, monsieur, oh! non; il est toujours content de me voir; je lui donnerai de la tisane.

M. Botrel attendri au fond, restait grave extérieurement.

— Laissez-moi aller près de mon papa, reprit Gina avec insistance, je sais le soigner. L'autre jour je l'ai empêché de tomber dans le feu.

— Je ne puis pas, ma pauvre enfant.

Il répugnait à ce père de famille d'apprendre la cruelle vérité à la fillette.... Comme elle insistait, il la repoussa avec une sorte de brutalité pour dissimuler son trouble. Et la petite, marchant sur la pointe de ses pieds nus pour ne point le *réveiller lui*, s'éloigna désolée.

Elle erra dans la préfecture, le cœur triste, rencontrant des gens graves et soucieux. A midi on ferma les persiennes.

Elle descendit du côté de la cuisine, les domestiques causaient tout bas; elle écouta avec curiosité.

— Qu'est-ce qu'elle va devenir cette petite? demandait le valet de chambre.

— Elle doit avoir quelques parents, reprit le cocher.

— La pauvre! dit Annette, sa bonne, avec sentiment; ils s'aimaient tant, le père et la fille!

Gina remonta dans sa chambre précipitamment.... elle souleva le rideau de mousseline de la croisée et, anxieuse, appuya son visage contre la vitre... Le jardin était toujours caché sous la neige, les saules brillants de givre, tel que l'avait vu son père la nuit précédente, alors qu'il cherchait un air rafraîchissant et que la bise de décembre s'était rencontrée sur son front avec le froid de la mort.

Quelqu'un entra, c'était Annette portant le déjeuner sur un plateau.

— Je ne mangerai point, Annette, déclara l'enfant; conduisez-moi près de papa.

Annette était une excellente créature; elle la prit sur ses genoux, mais ne trouva rien à lui répondre.

— Menez-moi où il est! répéta la petite.

— Ma pauvre Gina, on me l'a défendu.

— M. Botrel n'est pas le maître, il n'a pas le droit de vous commander.

La bonne la pressa dans ses bras et les yeux remplis de larmes, murmura avec embarras :

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire?

— Vous pleurez, s'écria l'enfant effrayée. Pourquoi?

— Je pleure, parce que... et prenant tout son courage, la domestique acheva : parce que votre pauvre papa est allé rejoindre votre pauvre maman.

Les yeux agrandis, Gina la regarda; Annette eut peur de ce petit visage terrifié : les joues devenaient violettes, une contraction de souffrance passa sur les traits de l'enfant.

Annette décrocha le portrait de M. Daste et le lui présenta à baiser.

Gina le saisit avec frénésie, l'embrassa éperdûment, et, le serrant dans sa main, se roula par terre avec des gémissements de désespoir. Soudain elle se releva et, se posant devant la servante affolée, lui cria :

— Tu dis que papa est mort, eh bien! ce n'est pas vrai! et se roulant par terre elle répétait : « ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! »

Elle avait une sorte de colère de douleur.

La bonne alla chercher M. Botrel. Celui-ci fit venir sa femme, sachant que les mères ont des tendresses infinies au cœur.

Mme Botrel, en arrivant, trouva la petite fille étendue sur le tapis, anéantie, la figure bouleversée.

Elle la souleva, délicatement, avec compassion, et baisa ses joues décolorées; Gina la repoussa.

— Je ne veux plus que personne m'embrasse, dit-elle; mon papa m'embrassait, lui... et il est mort! Elle se détourna.

Mme Botrel resta agenouillée, quasi accroupie auprès de l'orpheline, pensant à ses filles, à elle, Hélène et Louise, et à leur malheur si elles étaient ainsi seules au monde. Sans prononcer un mot, elle lui fit respirer de l'éther et posa la petite tête alourdie sur sa poitrine.

Cette bonté patiente toucha l'enfant qui se laissa mettre sur son lit sans résistance.

La lueur des cierges de la chambre funèbre filtrait sous la porte, elle se souleva et regardant sa douce gardienne :

— Madame, supplia-t-elle, menez-moi l'embrasser.

— Cela te ferait mal, reprit Mme Botrel, d'un accent maternel.

— Je voudrais lui demander quelque chose.

— Il ne t'entendra pas.

— Oh que si! On entend du ciel.

— C'est juste, il entendra d'ici sans que tu bouges.

— Vous croyez, madame?

— Dis toujours.

Gina joignit les mains :

— Demande au bon Dieu la permission de m'emmener, dit-elle avec ferveur.

***

Le conseil de famille a été réuni.

M. Daste avait fait faire de grands frais d'ins-

tallation ; mobilier, chevaux, voitures, tout a été vendu pour les couvrir.

Il n'y a pas de dettes, mais il reste peu de chose à sa fille.

Un cousin éloigné, d'un âge respectable, fabricant d'huile d'olive, fort riche, veuf, ayant perdu ses enfants, habitant Nice avec sa mère, a demandé la tutelle.

On la lui a donnée sans difficulté, il n'avait pas de concurrent.

Georgina partira pour la Provence où un bel avenir lui est certainement assuré.

En attendant, elle a vécu chez les Botrel. Cette excellente famille s'est attachée à l'orpheline. Le père, membre du conseil de famille, défend ses intérêts ; la mère la soigne avec sollicitude ; Hélène et Louise, ses amies, cherchent à la distraire et Marcel, le fils, qui est au collège, sacrifie ses dimanches à lui faire des découpages.

Elle est bien reconnaissante, mais elle a un immense chagrin de la mort de son père. Les jeux la laissent insensible, les caricatures en carton de Marcel l'amusent seules un peu.

Le tuteur, M. Jules Clapières, vint lui-même la chercher à Rennes.

C'était un petit homme, brun, à l'œil jaune perçant sous des sourcils en broussailles, au front dénudé, ventripotent, rempli de son importance, à l'accent sonore du Midi, parlant avec emphase de l'intéressante orpheline, de ses espérances personnelles détruites, de ses désirs de se refaire un foyer en adoptant cette touchante enfant... Au demeurant, regardant tout du haut de ses millions, détestant les Parisiens, ces *gensses du Nord* qui respirent les brouillards de la Seine, dépensent leur argent en pourboires et accommodent la cuisine au beurre.

Lors de son arrivée chez M. Botrel, il s'avança vers Gina :

— Eh ! la petite, viens embrasser ton nouveau papa ?

Elle se sauva à l'autre extrémité de la pièce.

— Je n'ai plus de papa, répondit-elle avec irritation.

— Je le remplacerai.

— Non, dit-elle durement.

— La petite n'est pas aimable, reprit-il.

Mme Botrel l'excusa.

— Elle a beaucoup de chagrin pour une fillette de dix ans... elle est très avancée pour son âge, il ne faut point la heurter.

— Je compte l'emmener aujourd'hui même, déclara-t-il, sans prêter attention aux recommandations de Mme Botrel.

Le départ fut très pénible, Gina avait beaucoup de peine de quitter cette famille, Hélène et Louise se lamentaient et Marcel prétendait que le tuteur paraissait brutal et méchant.

La petite les remercia tous gentiment de leur affection et dit à la mère : « Si j'avais été riche, je serais restée avec vous... nous aurions partagé avec Hélène, Louise et Marcel. »

En traversant Paris, M. Clapières mena Georgina en visites chez quelques amis de son père, tous le regrettaient beaucoup, et cela la consolait un peu.

Il la conduisit aussi au cimetière Montmartre, sur la tombe de ses parents. Elle s'agenouilla sur la pierre recouverte de neige avec une impression affreuse : ils devaient avoir si froid là-dessous !

Le soir elle partait pour Nice avec son tuteur. Il la traitait bien, mais lui inspirait une sorte de répulsion, son regard faux la troublait.

Il lui offrit des gâteaux, des bonbons, des jouets.., elle n'accepta rien.

— Qu'est-ce que tu voudrais alors ? demanda-t-il.

Elle resta muette un moment, puis le désir l'emporta.

— Je voudrais voir Agnès, dit-elle.

— Quelle Agnès ?

— Agnès Pikinson, la quatrième des Pikinson, chez Mme Tallouet.

M. Clapières se mit à rire, elle n'avait pas encore autant parlé.

— Où demeure-t-elle ? dit-il.

— 13, avenue des Champs-Elysées.

Il tira sa montre, prit une voiture et indiqua l'adresse. Gina eut un mouvement de reconnaissance qui s'arrêta lorsque son tuteur lui demanda :

— Sont-ils riches, les parents de ta petite amie ?

On appela « au salon » Mlle Agnès Pikinson ; Mme Tallouet parut, la tenant par la main. Elle reconnut Gina, compatit à son malheur, eut une conversation animée avec le tuteur et redemanda l'enfant comme élève.

M. Clapières tressauta sur le fauteuil qu'il ébranla de son poids.

— Elle m'accompagne à Nice, madame, où je referai sa position. D'ailleurs le temps des pensions à la mode est fini pour elle. C'est une petite fille gâtée qui réclame une éducation sévère.

Gina, en expansion avec Agnès, entendit ces derniers mots.

— Je le déteste, dit-elle à son amie.

— Il n'est pas beau.

— Il voulait remplacer papa.

— Ton pauvre papa !

— Et tes parents, Agnès ?

— Ils sont à Bombay.

— Tu t'ennuies ?

— De toi, oui. Je n'ai plus d'amie.

— Je serais si contente de rester ici, Agnès !

— Il ne veut pas ?

— Non, mais je serai si méchante là-bas qu'il me renverra, et alors je reviendrai.

— C'est cela. Anny est accordée avec M. Adams, le grand roux qui conduit la gigue... tu sais, ils vont se marier, ils nous emmèneront.

— Qu'est-ce que nous ferons, Agnès ?

— Nous voyagerons, reprit la petite Américaine qui ne connaissait pas d'autre emploi de la vie.

Au buffet de la gare de Lyon, M. Clapières mangea avidement. Il avait commandé un diner fin, c'était une des grosses préoccupations de son existence.

Gina pleurait sur la sole normande et sur le canard aux olives.

— Mange donc, petite, mange donc, et il l'exhortait par son exemple.

L'enfant oppressée de larmes ne pouvait avaler une bouchée. En entrant dans le wagon, elle éclata en sanglots.

— Voyons, je ne te fais pas de mal, demanda son tuteur contrarié de cette scène, qu'est-ce que tu pleures ainsi ?

— Tout, répliqua-t-elle entre deux hoquets nerveux.

Elle avait raison ; sans analyser sa peine, elle regrettait tout son passé... son cœur se broyait dans sa poitrine avec une sensation atroce, ses pensées enfantines erraient du souvenir de son père, à celui plus lointain de sa maman, à sa vie de Paris, aux enivrements de la préfecture. Elle revoyait l'arbre de Noël étincelant... les *orphelines* (comme elle!) graves dans leur sarrau bleu, cousant du linge écru... Marcel découpant des bonshommes .. tout cela lui échappait, et elle sanglotait plus fort. Nice lui semblait une ville méchante, tres loin, très loin, où l'on emmenait les petites filles qui n'avaient plus de papa.

Elle s'endormit lourdement dans son coin et rêva de son père. Elle se promenait avec lui, dans sa voiture, les chevaux galopaient comme emportés par le vent, dans un tourbillon de poussière et elle n'avait nulle peur.

En ouvrant les yeux au plein jour, elle fut éblouie... elle voyait par la portière s'étendre une nappe bleue immense avec des ruissellements de flammes. C'était la Méditerranée, mollement agitée par la brise sous le soleil de Midi.

***

Nice! Nice! Nice!

— Nous arrivons, petite, c'est fini.

La voiture attendait à la gare ; la ville était animée et charmante, Gina la trouva désolée et laide.

La propriété de M. Clapières était située dans une rue étroite, les appartements obscurs. Sur le seuil Mme Clapières la mère, grande, maigre et froide, attendait.

Gina tremblait en l'examinant.

Elle questionna son fils.

— Et le voyage ?

— Très bon... La petite a dormi.

Elle se pencha alors vers elle et la baisa sèchement au front.

— Et le diner! demanda M. Clapières... On a besoin de se refaire après un jour et une nuit de route.

— C'est prêt.

La salle à manger, vaste et confortable, était mal éclairée, et l'enfant avait toujours envie de pleurer. Après le repas on la mena au salon, orné des portraits de Mme Clapières, la femme de son tuteur, morte encore jeune, et de ses enfants, morts aussi.

Elle traversa les appartements restés comme au jour de la mort, soigneusement clos, où l'on respirait une odeur de renfermé. A côté, comme en un sanctuaire, d'autres portraits de la mère et des enfants. Dans une étagère vitrée des jouets brisés, des objets de toilette, divers bibelots.

Dans un cadre, sous verre, une longue chevelure noire savamment disposée, représentant une énorme pensée ; relique précieuse de la grand'mère. Une gravure représentait un ange emportant un enfant au ciel, une autre la Vierge des Sept Douleurs.

Sous un large globe un Christ au tombeau, modelé en cire, d'après l'école espagnole, où l'on pouvait compter toutes les blessures. Une lampe à la lueur sanglante l'éclairait, des tubéreuses et des jacinthes fleuries remplissaient ce lieu triste de leurs parfums capiteux.

Dans cet oratoire, Mme Clapières venait pleurer ses morts et prier pour eux.

Gina émue, comme devant des objets d'un autre monde, se tenait respectueuse, s'attendant à quelque chose d'extraordinaire. Le parfum même des fleurs lui semblait particulier et étrange. La vieille dame contemplait tout cela avec amour. Il lui eût été facile alors de conquérir le cœur de la petite debout, anxieuse à ses côtés ; ne pouvait-elle lui dire :

« J'ai perdu mes enfants, toi tes parents... Aimons-nous. »

Mais son regard s'abattit glacé avec un éclair de jalousie sur la fillette qui se tenait là robuste, tandis que ses petits-enfants à elle étaient morts ; sur l'étrangère qui prenait leur place au foyer désert.

M. Clapières confia Gina à sa mère. Il était très glorieux d'accomplir une bonne œuvre *qui le poserait*, et il ne lui répugnait pas d'avoir sur ses vieux jours un être jeune pour le soigner et l'égayer.

Mme Clapières se jura de faire vis-à-vis de l'enfant son devoir, mais rien que son devoir.

Le soir une servante coucha Gina harassée dans une petite chambre éloignée des autres, meublée d'un lit de fer, d'une commode et d'une table; ainsi isolée, elle eut peur, se crut entourée de fantômes et frémit quand les meubles craquèrent.

— Je serai méchante, très méchante, se promit-elle, car ils sont méchants.

***

Le lendemain, les amis de M. Clapières le félicitèrent de sa belle action et voulurent voir l'orpheline.

On la fit comparaître. Elle refusa de répondre à leur bonjour, encore plus à leurs encouragements d'aimer et de respecter ses bienfaiteurs. On la déclara insupportable, à l'unanimité.

— Son père l'a affreusement gâtée, dit son tuteur.

C'était bien un peu vrai, mais le moindre blâme adressé à son père la révoltait.

—Il faudra la mater, déclara sentencieusement madame Clapières.

— Ce sera pour son bien, reprirent en chœur ses intimes, un certain nombre de vieilles commères qui la choyaient, la sachant sans héritiers.

Gina les prit toutes en haine.

Sans tarder, on lui imposa un règlement, trop long et trop compliqué pour une enfant de dix ans; les études de français, de piano s'y succédaient pressées, mais la maîtresse choisie, M^lle^ Athalie était la meilleure créature qu'on pût voir.

Tout en lui détaillant le programme de ses cours, M^me^ Clapières dit à Gina :

— Vous m'appellerez *ma tante*.

— Jamais, répondit Gina; je n'ai plus de parents.

— Cette petite n'a pas de cœur, pensa la grand'mère — et toutes deux se heurtèrent ainsi sans cesse, se méfiant l'une de l'autre, ne sympathisant en rien, tandis qu'un élan de tendresse eût pu facilement les réunir et embellir leur commune existence, consoler d'un rayon joyeux la vieillesse de l'aïeule qui pleurait ses petits-enfants disparus, préparer d'autre part, doucement, la vie de l'orpheline.

Que de souffrances existent de cette sorte, faute de se comprendre, de se rendre justice, faute de voir ceux que l'on approche avec *cet œil pur et bon* dont parle l'Evangile!

Une scène terrible qui eut lieu acheva bientôt d'indisposer contre Gina la mère de son tuteur.

M^me^ Clapières choisissait, pour but de promenade, le cimetière... l'enfant qui préférait jouer dans le parc, vint par hasard à refuser de la suivre.

Croyant deviner dans cet entêtement bien explicable, une intention maligne, la vieille dame insista :

— Vous devez m'obéir, mademoiselle, dit-elle impérieusement, et vous viendrez au cimetière.

— Qu'est-ce que vous me demandez là! répliqua Gina; que me font vos morts, à moi?

M^me^ Clapières se recula épouvantée : « Cette enfant n'a pas le respect des choses saintes! » murmura-t-elle avec indignation. Elle considéra dès lors *la pupille* comme une incorrigible.

Gina, il est vrai, mettait à remplir sa résolution d'être méchante une incroyable volonté; hautaine, indisciplinée, paresseuse, elle supportait d'ailleurs les punitions sans sourciller ou bien s'en moquait.

Au fond, elle avait un ardent désir de retourner à Paris, un besoin immense d'aimer quelqu'un de tout son cœur, et quand elle était seule dans sa chambre, embrassait à genoux le portrait de son père en lui donnant mille noms de tendresse..... Elle passait ainsi ses heures de pénitence.

Une seule chose lui paraissait odieuse ; c'était d'être conduite devant le Christ en cire, dans le sanctuaire des morts, où on l'engageait à réfléchir sur la noirceur de sa conduite. Il lui semblait que sous les paupières voilées de la statuette un regard navré la fixait, que les portraits des enfants allaient s'animer et descendre de leurs cadres pour prendre leurs jouets dans la vitrine; elle se blottissait dans l'angle, près de la fenêtre, résolue à sauter dans la rue si les ombres mystérieuses tentaient de l'approcher.....

***

C'était à l'époque sinistre de la guerre, en 1871. Une émigration nombreuse de Parisiens ou plutôt de Parisiennes (les hommes restaient à leur poste...) envahissait les villes du Midi.

Chaque jour, de nouvelles familles affolées arrivaient à Nice ; les derniers trains qui précédèrent la fermeture des portes de la capitale étaient bondés de monde.

Aller voir les *étrangers* arriver à la gare était la distraction du moment à Nice. Gina y était conduite tantôt par son tuteur, tantôt par M^me^ Clapières; elle retrouva ainsi plusieurs connaissances de Paris, mais ce fut chaque fois pour elle une souffrance, à cause de l'étrangeté de ses costumes. La grand'mère, sous prétexte d'économie et de simplicité, revêtait la pupille de vieilles robes faites d'anciennes toilettes à elle, de souliers grossiers, de chapeaux aux formes étranges. Les jeunes Niçoises riaient de cette Parisienne « *si mal fagotée* », mais les révoltes de Gina se brisaient contre l'impassibilité de M^me^ Clapières qui ne variait jamais dans son système d'éducation.

Les promenades étaient devenues de vrais

supplices pour Gina..... elle refusa absolument de sortir et se cloîtra dans sa chambre où les leçons de Mlle Athalie la distrayaient un peu.

En commençant, l'entêtement et la paresse de son élève avaient consterné la maîtresse, mais le chagrin de Gina qu'elle sut deviner, la toucha bientôt; elle réussit à la faire causer, à connaître son histoire, toutes ses peines;..... le raisonnement de son élève étonnait l'excellente demoiselle; elle renonça à se plaindre de son peu d'assiduité au travail et devint sa vieille amie.

AYLICSON.

(La suite au prochain numéro.)

SI TU SAVAIS!

Auprès du berceau désolé
D'où son ange s'est envolé,
La mère pleure, à demi folle,
Et ne veut pas qu'on la console,
Car son cher fils s'en est allé.
Soudain, ô divine merveille!
Dans le silence de la nuit.
Semblable au doux et léger bruit
Que fait en volant une abeille,
Une voix chère à son oreille
Dit tout bas : Puisque tu m'aimais,
Ne pleure pas : Si tu savais!

A. DE SÉGUR.

DIDIER

(SUITE ET FIN)

XIII

Maman! regardez! voilà une lettre de Tours! Voyez sur le timbre : T. O. U. R. S, dit Madeleine qui accourait et qui voulait montrer qu'elle profitait évidemment des bonnes et doctes leçons qu'on lui prodiguait.

— C'est bien! très bien! dit Mme de Monthereau en prenant la lettre; elle l'ouvrit, en lut les premières lignes et dit à Madeleine :

— Va près de Sarah.

— Maman, nous n'allons pas sortir? tu me l'avais promis! je veux sortir! il fait si beau et tu m'as promis de me mener à l'exposition des chiens.

— Oui, plus tard.

— Sûr? et tu m'achèteras un chien.

— Oui.

— Tout petit : je l'aimerai tant!

L'enfant s'en alla après cette déclaration d'amour, et Mme de Monthereau put lire à son aise la lettre qui l'intéressait, la lettre de son fils où il écrivait :

« CHÈRE MÈRE,

» Je viens vous faire part d'un grave événement dans ma vie et j'ose espérer que la décision que j'ai prise aura votre approbation. Je me marie; j'aime tendrement et depuis plusieurs années celle que je vais épouser, je l'aime pour ses grandes qualités de cœur, et j'attache à cette union tout le bonheur de ma vie. Mademoiselle Elisabeth Archambault, fille de mon ancien commandant, est orpheline de père et de mère, elle n'a pas de fortune. Ses jeunes frères auxquels elle a servi de mère, auront besoin d'appui; je serai le leur, ils seront ma famille, et je pense que Mademoiselle Archambault, en acceptant ma main, a compris ce que je veux être pour elle et pour les siens.

» Si vous la connaissiez, ma chère mère, vous comprendriez mieux mes sentiments et j'espère que vous la connaîtrez bientôt et que vous voudrez bien assister à notre mariage. Il se célébrera à la campagne, très simplement, car Elisabeth est en deuil; la cérémonie est fixée au 1er juin, et c'est à S..., près d'Angers, que je recevrai ma fiancée des mains de son tuteur, chez qui elle habite. J'irai vous chercher à Angers.

» Je vous prie de bien vouloir m'envoyer votre consentement notarié, visé. J'en ai besoin pour le contrat et l'acte de mariage.

» Adieu, chère mère, je vous embrasse avec respect; une caresse à ma petite sœur.

» Votre fils dévoué,

« Didier JONQUIÈRES. »

Clary laissa tomber la lettre sur ses genoux; depuis plusieurs mois, depuis que son fils avait couru les dangers de la guerre, elle pensait sans cesse à lui, les souvenirs de son enfance et des premières joies qu'il lui avait données la hantaient et elle ne pouvait songer sans affliction à tout ce qui les avait séparés. Elle ne pouvait ni n'osait regretter sa seconde union, qui lui avait donné un nom honorable, qui avait mis dans sa vie un mouvement et des intérêts nouveaux; elle lui devait la naissance de sa Madeleine, et, en analysant le passé depuis six ans, elle n'avait à reprocher à M. de Monthereau que sa jalouse antipathie contre le fils premier-né, et des dispositions autoritaires, inhérentes peut-être à sa profession : il commandait et inspectait toujours; et quoiqu'il arrivât, il lui était difficile de laisser l'autorité à la porte en entrant.

Et maintenant Didier se marie, il va fonder une nouvelle famille, il se détachera de la sienne; cette idée l'émeut, elle voudrait le revoir, connaître, embrasser cette Elisabeth qu'il aime et qu'il a choisie, mais sera-t-elle libre? lui permettra-t-on de se rendre à la demande de son fils?

Elle songeait, lorsque Madeleine entra impétueusement dans la chambre :

— Partons, maman! on fermera, on ferme de bonne heure parce que les chiens sont fatigués! Vite, allons-nous-en!

Il fallut obéir, et ce ne fut que le soir, lorsque Madeleine fut bien occupée d'une miniature de chien que sa mère lui avait acheté, que Clary put enfin parler à son mari. Elle alla le trouver dans son cabinet, sanctuaire imposant, débordant de papiers et de livres et orné de quelques bustes sévères, représentant les grands initiateurs de l'humanité, Aristote, Platon, Pythagore, à côté desquels trônaient quelques modernes, Fontanes, Salvandy et Cousin.

M. de Monthereau écrivait un rapport; il posa sa plume en voyant entrer sa femme et se tourna vers elle en disant :

— On me demande, Clary?

— Non, mon ami, je vous apporte une lettre de mon fils.

Il lut en fronçant le sourcil, et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, sa figure prenait une expression de moins en moins aimable.

— Voilà, dit-il enfin, une sotte et impertinente lettre! votre fils vous annonce son mariage, sans vous avoir consultée, il vous demande votre consentement pour obéir à la loi qui l'exige, il vous invite à la noce, en oubliant complètement que vous avez un mari, qui a droit au moins à quelques égards! Je reconnais bien là Didier, esprit court, cœur orgueilleux et obstiné.

— Mon cher Henri, ne soyons pas trop sévères pour lui; lui ai-je témoigné assez de tendresse?

— Vous! mais vous l'avez gâté follement.

— Je ne sais, je ne le crois pas; ce que je sais, c'est que je voudrais bien le revoir!

Il la regarda fixement et dit :

— Vous n'avez pas, je suppose, le désir de vous rendre à son invitation?

— Mais...

— Non, Clary, je ne le veux pas, entendez-vous bien? je ne le veux pas, vous m'offenseriez en justifiant par votre présence la conduite inqualifiable de votre fils envers moi.

— Ce serait un moyen de réconciliation, je lui parlerai...

— Non, Clary, n'insistez pas; ce serait me désobliger. Ecrivez à votre fils.

Elle n'insista pas : elle connaissait ce mari, aimé et craint, elle savait que les prières seraient inutiles; elle écrivit deux lettres; elle pleura en les écrivant et elle se dit :

— Si Henri savait quel nouvel empire il acquerrait sur moi en étant bon pour Didier

Une de ces lettres arriva à Angers, où Didier, profitant d'un congé, avait pris résidence jusqu'à son prochain mariage. Il lut la lettre à deux fois et dit tout haut :

— Pauvre maman! que sa lettre est sèche! comme il l'a changée! elle m'aimait autrefois! je ne l'ai pas invité, lui, il n'est ni mon père, ni mon ami...

Il retourna ces fâcheuses pensées dans son esprit, tout en s'acheminant vers S..., l'hospitalière maison de Saint-Aignan, où l'attendait Elisabeth. Elle était au jardin lorsqu'il arriva, et elle vint à sa rencontre, avec un air satisfait et ému qu'il ne lui avait pas vu encore, car d'ordinaire un voile de mélancolie arrêtait l'expansion naturelle de son âme. Elle était heureuse, Elisabeth, heureuse de l'amour qu'elle inspirait et de l'avenir qui s'ouvrait devant elle, mais la blessure de son cœur filial n'était

pas guérie, si elle devait jamais guérir. Elle sourit à Didier et lui dit :

— J'ai reçu une lettre de Madame de Monthereau, une si bonne lettre, et que vous avez une bonne mère ! jugez-en :

Il lut :

« MADEMOISELLE,

« La nouvelle que mon fils m'annonce et tout ce qu'il me dit de vous, de vos charmantes qualités, me comble de joie ; je vous remercie du cœur d'avoir accepté la main de mon Didier ; je suis persuadée qu'il se consacrera à votre bonheur ; il est aimant et bon, vous lui créerez ce dont il a besoin, un foyer, un doux foyer d'affection et de repos ; pour moi, chère Elisabeth, je sens pour vous, dès ce moment, une affection maternelle, je voudrais remplacer la bonne mère que vous avez perdue et j'en ai pour vous tous les sentiments dévoués et tendres. Songez ! je vous devrai le bonheur de mon fils.

» Je n'aurai pas la joie d'assister à votre mariage, une circonstance imprévue me retient à Paris ; je vous envoie tous mes vœux et mes plus tendres embrassements et je vous prie d'accepter le petit souvenir joint à cette lettre.

» Adieu, ma chère Elisabeth, aimez-moi un peu, et croyez-moi

» Votre mère et amie,

» Clary DE MONTHEREAU. »

Paris, mai 1860.

— Elle est très bonne, en effet, dit Didier en rendant la lettre à sa fiancée.

— Et voyez ce beau bijou !

C'était un pendant de col, ancien et d'une grande valeur. Didier le reconnut. Son père l'avait donné à sa mère.

— Nous irons la voir, n'est-ce-pas ? dit encore Elisabeth. J'ai tant de désir de la connaître !

— Vous le savez, chère Elisabeth, il y a des obstacles, la présence de mon beau-père est un obstacle majeur.

— Vous pensez ? dit-elle en le regardant avec ses yeux sérieux et bons.

— J'en suis sûr, vous ne seriez pas reçue comme vous devez l'être, j'en souffrirais et ma mère en souffrirait aussi.

— Mais, cher Monsieur, dit Mme Aignan qui était survenue et qui avait compris ce dont il s'agissait, la paix de la famille mérite que l'on tente quelques efforts, vous devriez, il me semble...

— Vous ne connaissez pas Monsieur de Monthereau, Madame, il me hait, et je ne l'aime pas, les angles rentrants et sortants ne s'emboîtent pas ; il manquerait de respect à Elisabeth et serait dur avec ma mère, ce que je veux éviter à tout prix. Croyez-moi.

Les deux dames n'insistèrent pas ; on les appelait d'ailleurs ; le notaire était arrivé, en même temps que M. Audemer, le tuteur de Didier et sa bonne femme ; on allait signer le contrat et dans ce conflit d'affaires, d'émotions, de présentations, d'effusions, cette petite discussion ne pouvait plus trouver place.

Enfin, on s'assit autour d'une grande table et le notaire lut, d'une voix posée, l'acte qui lie les fortunes avant que le prêtre n'ait joint les mains. Elisabeth écoutait, sans bien comprendre, les arides formules de la loi, la longue énumération des biens apportés par Didier et ces mots de prédécès et de mort du futur conjoint qui revenaient et jetaient une ombre sur toutes ces promesses d'avenir. On se leva pour signer, elle signa, et elle entendit son tuteur qui disait à Didier ;

— Je vous remercie de tout ce que vous faites pour ma pupille !

— Elle est mon trésor, le reste n'est rien à côté d'elle.

— Je dois vous remercier, dit-elle à son tour en souriant. Je le fais de tout mon cœur.

— Non, Elisabeth, non, le bienfait vient de vous seule, et toute ma vie vous remerciera.

— Venez voir la corbeille ! dit Mme Aignan intervenant à son tour, venez, Elisabeth.

Huit jours après, ils se marièrent : Didier remarqua la piété d'Elisabeth ; elle priait avec ferveur, elle demandait à Dieu la bénédiction de son bonheur et la grâce de réconcilier son Didier avec sa famille. Ce vœu était au plus profond de son cœur et elle voulait employer sa vie à le réaliser.

Après la messe et le repas, ils partirent. Elisabeth se trouvait étonnée et tremblante en se voyant seule pour la première fois avec l'homme qui, trois mois auparavant lui était étranger, timide sous son regard et pourtant rassurée, quand les yeux aimants de Didier s'arrêtaient sur les siens ; il lui parla... qui donc lui avait appris le chemin du cœur de sa femme ? il lui parla du commandant, il lui parla de ses frères, il mêla aux souvenirs du passé les plus riants projets d'avenir ; elle comprit à quel point elle pouvait se confier, combien ce cœur lui serait, en tout temps, un sûr refuge, et, pour la première fois depuis bien longtemps, elle se livra à la douceur de vivre et d'être aimée, et de se sentir en sûreté contre les grands malheurs de ce monde, l'isolement et la pauvreté ; elle rendit, dans le fond de son âme, une silencieuse action de grâce à Dieu, et elle sourit à Didier.

La vapeur les entraînait ; ils allaient à Rome.

Un mois après, ils revenaient, les yeux éblouis encore par le ciel d'Italie, l'esprit enchanté et

le cœur ému; des impressions à remplir une existence entière tenaient dans ce mois, où toujours ensemble, toujours unis, ils avaient vu Saint-Pierre, le Colysée, le Vatican, le jour où le Pape les avait bénis, et celui où, appuyés l'un sur l'autre, ils avaient visité le champ de bataille où M. Archambault tomba mortellement frappé. Là, Didier avait fait à sa femme une promesse qui la fit pleurer de tendresse et de reconnaissance. Ils rentraient donc à Tours; Elisabeth avait le cœur serré en revoyant les rues familières où elle avait tant de fois passé au bras de son père; elle se laissait conduire sans savoir où son mari l'emmenait, un joli coupé, attelé d'un bel alezan, la conduisait vite et elle disait à Didier :

— Où allons-nous loger, dites, cher ami ?

Il l'embrassa et lui dit :

— Nous voici arrivés, chère Elisabeth, soyez la très bienvenue !

Elisabeth se trouvait dans l'appartement qu'elle avait jadis occupé avec son père et ses frères; tout y était embelli et pourtant on n'y avait rien changé; les meubles étaient les mêmes, les mêmes portraits, les mêmes armes ornaient les murailles, mais on les avait tapissées à neuf avec élégance; des fleurs ornaient les fenêtres, les angles des appartements, quelques objets d'art, choisis pour les yeux d'Elisabeth, décoraient les tables et les cheminées; dans la chambre à coucher se trouvaient un magnifique crucifix et une mosaïque de la Sainte-Vierge, achetés à Rome, partout enfin, une pensée ingénieuse, attentive, avait réuni les souvenirs et les espérances et on comprenait que celui qui avait commandé ces arrangements domestiques n'avait voulu changer la vie d'Elisabeth qu'en y ajoutant plus de bonheur, de bien-être et de joie. M^{lle} Vaillant attendait les voyageurs : ce fut une nouvelle et heureuse surprise; elle embrassa avec un transport d'amitié sa jeune amie, et lui dit :

— Que je suis donc contente de vous revoir ici! Oh! Elisabeth, que Dieu a bien conduit les choses!

— Je suis si heureuse! dit Elisabeth en tendant la main à Didier. Ah! mon ami, que de douces surprises !

— Venez voir l'appartement tout entier, le cabinet de M. Jonquières, les chambres de vos frères, vous serez contente... et puis, nous dînerons après.

Elisabeth se laissa conduire; elle vit ce cabinet de travail où le portrait du commandant et celui du père de Didier occupaient les places d'honneur, elle vit les jolies chambres préparées pour ses frères, les bibliothèques, les panoplies, et elle dit à M^{lle} Vaillant, en versant des larmes :

— Si mon père et maman voient combien je suis heureuse, ils doivent chérir Didier! et mon bon père, on va le ramener en terre de France, Didier me l'a promis.

— C'est très bien.

— Je voudrais tant le rendre heureux!

— Mais il l'est, il est très heureux!

— Je l'espère, mais cependant, il y a un vide que je veux combler, une petite blessure qu'il faut guérir.

Elle n'en dit pas davantage, son mari la cherchait, ils dînèrent à trois et passèrent ensemble une douce soirée.

XIV

Trois ans s'étaient écoulés, trois ans dont les jours n'avaient apporté dans leurs plis que des roses. Les époux étaient heureux et la naissance d'un petit enfant, un fils, leur avait appris des joies inconnues; ils s'aimaient encore plus en cet enfant, et ils goûtaient à Tours une existence si calme que le changement de garnison les inquiéta : le régiment allait à Paris. Elisabeth fut moins effrayée que Didier de cette perspective : elle allait enfin voir sa belle-mère, qu'elle ne connaissait que par ses lettres; elle pourrait lui présenter l'enfant, le premier petit-fils, qui, dans la pensée intime de sa mère, devait être l'ange de paix et rapprocher, dans ses petites mains, les mains du fils et de la mère et fléchir jusqu'à l'orgueilleux cœur de M. de Monthereau.

Elisabeth fit ses préparatifs de départ avec entrain, son mari la précéda de quelques jours avec son régiment, et elle arriva, par un magnifique jour d'été, dans ce Paris qu'elle connaissait à peine et qu'elle désirait depuis longtemps. Tout était prêt pour la recevoir; Didier aimait à lui épargner les soucis et les fatigues, et il lui avait choisi un appartement spacieux, clair, commode, sur le boulevard des Invalides, près de la caserne où ses devoirs l'appelaient chaque jour.

Elisabeth s'installa avec un goût d'artiste, elle se mit au courant de la façon dont on vivait à Paris, elle visita l'église la plus proche et lui promit le plus fidèle voisinage, et après huit jours, bien employés, elle dit à son mari :

— Quand irons-nous voir ta mère?

— Demain, si demain te convient, chère femme.

— Et nous enmènerons l'enfant!

— Oui, je pense qu'elle sera charmée de le voir.

Le lendemain, Elisabeth s'habilla avec le plus grand soin, car elle savait que sa belle-mère estimait la toilette; elle habilla de ses plus beaux atours le charmant enfant qui se tenait, droit et fier, sur le bras de sa bonne en costume

breton; Didier était en grande tenue (il avait les deux épaulettes), et ils arrivèrent chez Mme de Monthereau, Elisabeth très émue, Didier pâle et contraint.

On les introduisit dans le salon qu'il connaissait si bien et où presque rien n'était changé; ils attendirent quelques minutes : l'enfant souriait.

Clary, à qui on avait remis la carte de M. et Mme Didier, entra, et d'un mouvement vif, elle alla vers son fils, le saisit dans ses bras et l'embrassa en pleurant.

— Maman! disait-il, chère maman ! que je suis heureux !

— Et moi! méchant enfant! laisser passer tant d'années !

— Maman, voici ma femme et mon fils...

Elisabeth, son enfant dans ses bras, fut tendrement embrassée.

— Merci, lui dit Clary, vous l'avez rendu heureux. Et ce cher petit enfant ! il faut que Madeleine le voie, qu'elle vous voie et vous embrasse. Je suis si heureuse !

Madeleine vint, elle était grande pour ses neuf ans, avec des promesses de beauté; elle s'approcha sans timidité et regarda ces figures étrangères.

— Embrasse ton frère et ta sœur, ma chère petite, et ton petit neveu.

Madeleine embrassa de grand cœur; elle regardait Elisabeth avec un plaisir évident.

— Vous êtes ma sœur, lui dit-elle; je suis contente, je vous aimerai bien. Et ce baby ! il ne parle pas encore?

— Non, Madeleine, il gazouille seulement.

— Je lui apprendrai à parler.

Elle s'assit sur un coussin, aux pieds d'Elisabeth, en la regardant toujours, et on causa avec affection. Clary faisait mille questions, elle déversait tout ce qui avait préoccupé son pauvre cœur durant cette longue séparation. Didier lui répondait avec confiance et avec tendresse.

Elisabeth écoutait, et sa profonde sympathie brillait dans ses yeux. On ne pensait pas à M. de Monthereau, il ne tenait aucune place dans ces souvenirs et ces sentiments échangés, quand il parut tout à coup. Ce fut comme un coup de vent glacial qui gela la conversation et l'intimité.

Didier se leva, alla vers lui et le salua. M. de Monthereau le reconnut, lui donna la plus banale poignée de main en disant :

— Charmé de vous revoir; lieutenant, je crois?

— Oui; voulez-vous me permettre de vous présenter madame Jonquières?

Il salua encore avec politesse, et il toucha la joue de l'enfant, en disant :

— Comment se nomme-t-il?

— Hippolyte.

— Ce n'est pas un nom à la mode!

— Non, je l'ai choisi parce que c'est le nom de mon père.

La conversation ne put ressaisir son allure. Mme de Monthereau invita ses enfants à dîner pour le lendemain, ils acceptèrent et prirent congé. En les reconduisant, Madeleine dit à sa belle-sœur :

— Et il faudra venir souvent, tous les jours, et amener Hippolyte! Je veux vous voir!

— Et moi? dit Didier en riant.

— Vous aussi, mon frère.

— Eh bien! dit Didier à sa femme lorsqu'ils furent remontés en voiture, es-tu contente, chérie?

— Oui, répondit-elle, ta mère m'a pris le cœur, Madeleine est délicieuse, et quant à M. de Monthereau, je veux faire sa conquête.

— Trop d'ambition, Elisabeth! Conquiert-on un cœur de pédant et d'ambitieux!

— Ah ! Didier, que tu me fais de peine! Tu es inexorable, toi qui as un cœur si naturellement chrétien, tu nourris cette antipathie contre le mari de ta mère!

— Il me la rend bien, va!

— Nous lui donnerons des raisons pour t'aimer, à ce grand monsieur-là!

Et pourtant, quoique Elisabeth eût assez l'habitude de gagner les cœurs, les jours et les mois s'écoulèrent sans qu'elle fît de progrès dans l'affection de son beau-père; ce cœur-là paraissait une citadelle inaccessible, assise sur un roc et entourée du triple rempart de l'orgueil, de la prétention et d'une secrète jalousie. Mais, en dédommagement, Clary chérissait sa belle-fille et adorait le bel enfant aux boucles brunes et aux yeux noirs. On se voyait fréquemment, Elisabeth laissait passer rarement un jour sans visiter sa mère et sa sœur, elle arrivait, les mains pleines de fleurs, avec des bonbons pour Madeleine, et parfois des livres bien choisis, elle mettait tout son esprit à être agréable; dans ses dîners, M. de Monthereau était toujours à côté d'elle, elle le comblait d'attentions, voilées par une extrême délicatesse, elle lui disait de bonnes paroles, mais ce feu de bonté et d'amitié ne fondait pas la neige et les rapports restaient tendus, mot moderne, mais excellent et qui peint bien ces situations difficiles.

Peut-être que, malheureux, sans fortune, sans succès, Didier eût attiré la majestueuse pitié de son père, dont il aurait ainsi réalisé les prophéties, mais il avait le vent en poupe, il allait passer capitaine au choix, il n'avait pas dissipé sa fortune, il vivait noblement, il avait une femme distinguée et charmante, qui l'aimait, un enfant, un second bientôt, il ne comptait que des amis et des obligés, et parmi eux Valentin, qui acquérait de la réputation et qui parlait de son écolier. Comment lui pardonner ce bonheur

insolent? M. de Monthereau, qui vieillissait, qui n'avançait plus, qui, s'il était content de son esprit, ne l'était pas de sa fortune, tolérait à peine, à côté de lui, ce triomphateur, bien modeste pourtant, et, décidément, il n'aimait ni Didier, ni rien de ce qui appartenait à Didier.

Un jour, Elisabeth vint faire sa visite quotidienne; elle apportait les premières fleurs de la saison, les giroflées jaune d'or, au parfum exquis, elle les avait préférées ce jour-là aux fleurs de serre, aux éricas, aux camélias, aux bruyères; elle entra d'un pas joyeux, la femme de chambre l'arrêta et lui dit :

— Madame est dans la chambre de Mademoiselle, voulez-vous y aller, Madame?

— Est-ce que ma sœur est malade?

— Elle a de la fièvre.

Madeleine était couchée, les yeux fermés, elle les ouvrit un instant pour regarder Elisabeth et lui fit un faible signe d'amitié; Mme de Monthereau était assise près d'elle. Elisabeth posa ses fleurs sur un meuble, et s'approcha :

— Qu'a donc Madeleine? demanda-t-elle avec inquiétude.

Madame de Monthereau répondit tristement :

— Je ne sais, le médecin ne s'est pas expliqué : hier, elle est sortie avec sa gouvernante, elle paraissait très bien; le soir, elle n'a pas voulu dîner, on l'a couchée de bonne heure, et ce matin elle a mal à la tête, elle est assoupie et accablée, comme vous voyez.

— Ce ne sera rien, ma mère; une légère indisposition.

Mme de Monthereau secoua la tête, et dit à voix basse :

— J'ai peur!

L'œil pénétrant de la mère avait vu juste, Madeleine était au début d'une fièvre rouge, qui paraissait du plus mauvais caractère, elle souffrait beaucoup, et le médecin ne prononçait pas ces paroles rassurantes, qui semblent descendues du ciel. M. de Monthereau paraissait inquiet, Clary tremblait et se sentait désarmée devant cette maladie rapide, qui semblait dessécher les sources de la vie. Elisabeth passait de longues heures auprès de sa petite sœur, qui ne la reconnaissait que par intervalle. Le troisième jour, Madeleine semblait plus accablée que jamais, sa mère tombait de fatigue et Elisabeth, triste et préoccupée, rentra chez elle. Son mari était au salon, il lisait, et vint au devant de sa femme, en disant :

— Eh bien! comment est-elle? Es-tu contente, ma bonne femme! n'es-tu pas trop fatiguée?

— Elle est plus mal, la fièvre augmente d'heure en heure et l'éruption ne se fait pas.

Elle s'assit et attira Didier auprès d'elle; ils se regardèrent et il répéta :

— Tu n'est pas trop fatiguée, mon Elise?

— Non, vrai, je ne suis pas fatiguée du tout, je n'ai pas agi, ni marché, mais je suis triste. Cette enfant semble si malade! ta mère est faible et souffrante, elle perd un peu la tête à force de chagrin, elle ne peut soigner Madeleine.

— Miss Sarah est là.

— Miss Sarah a déclaré que les soins aux malades n'entraient point dans ses attributions, elle est là pour l'esprit et non pour le corps, elle ne servirait pas une tasse de tisane, la femme de chambre a peur.....

— On pourrait prendre une religieuse pour soulager maman.

— M. de Monthereau ne s'en soucie pas : tu connais sa manière de voir.

Didier leva les épaules; sa femme lui prit la main; il devina.

— Non, Elisabeth, dit-il vivement, cela ne se peut pas! non, mon trésor, tu ne peux pas t'exposer ainsi!

— Mon ami, dit-elle avec instance, mon bon mari, je t'en supplie, laisse-moi aller.... je ne cours aucun risque, je suis d'une forte santé; ces fièvres, je les ai eues dans mon enfance; j'ai soigné André et Simon qui les ont eues; laisse-moi donner cette marque d'amitié à ta mère et à cette enfant, qui m'a toujours montré tant de sympathie! c'est la première chose que je te demande, ne me refuse pas.....

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes, s'écria-t-il; risquer ta vie! mais, Elisabeth, tu es tout pour moi, toi seule m'as consolé des chagrins de ma première jeunesse; quand je t'ai vue, j'ai compris que tu serais mon bon ange, consolateur et conducteur; tu te souviens de ce jour où je t'ai vue pour la première fois, près du cercueil de Pierre? J'ai vécu pour toi et tu veux, maintenant que tu es mienne, que j'expose ta vie chérie!

— Ecoute, Didier, tu sais combien je t'aime et combien j'aime notre enfant; par conséquent, je chéris la vie, mais je ne crois pas l'exposer, en venant au secours de ta mère et de ta sœur. Quelque chose me presse au fond de l'âme : Dieu sera content de nous, je le sens.

— Et notre fils?

— Il se porte à ravir; je le laisserai aux soins de sa bonne qui l'aime, et je me priverai de le voir pendant quelques jours. Didier, dis *oui!*

Elle pria longtemps, avec des larmes, avec des mots éloquents; il céda, à regret, il céda pour cette nuit, et en la voyant partir, en se trouvant seul dans sa maison, il eut des larmes aux yeux, comme si un funeste pressentiment eût étreint son cœur.

Elisabeth passa cette nuit-là auprès de sa sœur, la suivante et plusieurs autres; elle reposait quelques heures durant la journée, et le reste du temps, elle le passait encore auprès de Madeleine. Mme de Monthereau ne savait pas

soigner les malades; Elisabeth avait fait son noviciat auprès de ses frères, et elle montra un sang-froid, une patience, une dextérité qu'admiraient les médecins.

— Ne changez pas votre garde-malade, dit l'un d'eux à M. de Monthereau. Quelle Sœur de Charité! Vous lui devrez peut-être la vie de votre fille.

Cette vie était suspendue à un fil, mais Elisabeth, dans ses prières, avait mis le fil précieux dans la main de la Sainte Vierge; elle espérait toujours, et elle priait sans cesse : elle épiait sur le pauvre petit visage de Madeleine quelque signe qui annonçât le mieux, elle cherchait si sa main brûlante s'imprégnait de moiteur, si la pensée devenait plus libre et la parole plus facile, et lorsqu'elle quittait un moment le lit de Madeleine, c'était pour apporter quelques mots d'espoir à sa mère, qui, elle aussi, gardait le lit, épuisée de crainte; sa belle-fille cherchait à relever son courage... Didier venait à toute heure, elle courait vers lui, elle le rassurait, et elle revenait auprès de sa sœur, l'âme en fête, car elle sentait que Dieu et ceux qu'elle aimait étaient contents d'elle.

Quoi qu'en ait dit de nos jours un malheureux écrivain, Dieu écoute les prières et se plaît à les entendre, il se plaît à les exaucer, et Madeleine fut enfin rendue à ses parents. La fièvre la quitta, la cruelle éruption se fit sans péril nouveau, elle reconnut sa sœur et lui sourit de ses lèvres pâlies, et Elisabeth put songer à regagner sa maison : elle dit à Madeleine :

— A demain! mon cher ange.

— Ma sœur, ne reste pas longtemps, j'ai besoin de toi!

— Oui, Madeleine, à bientôt.

Elle fit ses adieux à M^{me} de Monthereau, qu'elle laissait plus calme et elle sortit : dans l'antichambre, M. de Monthereau la rejoignit et lui dit, avec un certain embarras qui ne lui était pas coutumier :

— Je ne sais comment vous remercier, madame, de ce que vous avez bien voulu faire pour ma fille; croyez à toute ma reconnaissance...

Il lui serrait la main; elle lui dit avec simplicité :

— Je vous demande un peu d'amitié pour Didier.

Elisabeth rentra chez elle, après dix jours d'absence, avec un sentiment inexprimable de repos et de joie; jamais elle n'avait mieux aimé, jamais elle ne s'était senti une plus tendre reconnaissance envers Dieu qui lui avait donné, avec des raisons d'aimer la vie, la force pour se dévouer; elle chérissait plus que jamais son mari et son fils, et elle reprit avec joie les occupations qui remplissaient ses journées. Madeleine était convalescente, Clary jouissait de son bien retrouvé, de son trésor ressuscité et elle faisait pour l'avenir mille projets dans lesquels Elisabeth figurait toujours. Elle avait conquis sa belle-mère et sa belle-sœur; restait M. de Monthereau, qui, après une première effusion de gratitude, semblait retombé dans le froid et le silence qui, depuis qu'il vieillissait, lui étaient devenus ordinaires.

— Tu ne le gagneras pas, disait Didier en riant à sa femme.

— J'attends une occasion.

— A moins que tu ne lui fasses avoir le ministère de l'Instruction publique!

Depuis qu'ils étaient à Paris, Didier avait renoué connaissance avec un de ses anciens camarades qui était devenu banquier et qui acquérait, modestement et sans bruit, une grande fortune. Il l'avait toujours préféré à tous ses autres condisciples; ce caractère droit et simple lui convenait, et il admettait M. Vergne à une certaine intimité.

Ils déjeunaient fréquemment ensemble, et six semaines après la maladie de Madeleine, ils se trouvaient réunis; après avoir épuisé les sujets du jour, ce premier fond des conversations particulières, M. Vergne dit à son ami :

— Et votre beau-père, le voyez-vous souvent?

— Oui, assez.

— Vous êtes bien ensemble maintenant?

— Je crois que oui : il paraît aimer ma femme, qui a été admirable pour ma petite sœur.

— Vous fait-il des confidences? Vous parle-t-il de ses affaires?

— M. de Monthereau a des affaires? je ne lui en croyais pas d'autres que de toucher les revenus de ma mère et d'émarger à son administration.

— Vous n'êtes pas au courant, M. de Monthereau fréquente la Bourse, il joue, prudemment, en général, mais enfin il joue.

— Il lui manquait cela! Sa position ne lui suffit pas?

— Il veut, assure-t-on, augmenter la dot de sa fille, mais du train dont il va, il la jettera dans le gouffre; il a perdu sur les valeurs étrangères et il ne peut pas payer la différence; il doit trente mille francs à mon collègue Chabot.

— Trente mille francs! dit Elisabeth qui avait écouté avec attention. Que je le plains!

— Et tant d'autres sont à plaindre! Nous voyons cela de près, nous autres... Nous vivons de la folie de nos voisins.

Quand le déjeuner fut fini et que M. Vergne se fût rendu à la Bourse, Elisabeth vint vers son mari. qui semblait pensif, comme elle semblait attristée :

— Didier, dit-elle, est-ce beaucoup trente mille francs?

— Cela dépend : c'est beaucoup pour M. de

Monthereau qui n'a que son traitement, c'est quelque chose pour maman...

— Et pour nous, cher ami?

— Peu de chose, car nous ne dépensons pas nos revenus.

Elle le regarda dans les yeux, et lui mettant doucement la main sur l'épaule :

— Didier, donne-les lui.

— J'en étais sûr! dit-il en souriant : je te connais, Elisabeth.

— Nous nous ressemblons, dit-elle, tu y pensais aussi, avoue!

Il baissa la tête.

— C'est de l'orgueil peut-être, j'aurai du plaisir à rendre ce service à l'homme qui ne m'a jamais aimé.

— Ce n'est pas de l'orgueil, c'est une joie digne de toi. Va vite! Voilà ton manteau, ton képi, cours ..

Il écrivit quelques lignes et les serra dans son portefeuille, puis il embrassa sa femme et Hippolyte qui achevait sagement son repas et il courut.

Son beau-père était chez lui, dans son cabinet, le front appuyé sur ses mains : il se retourna à l'entrée de Didier et parut très surpris.

Didier, lui, était ému et intimidé.

— J'ai appris par hasard, dit-il, que vous aviez un petit embarras d'argent, Elisabeth vous envoie ceci... daignez l'accepter...

Il posa le chèque sur le bureau. M. de Monthereau balbutiait, s'étonnait, voulait ou refuser ou remercier, on ne le sut jamais, mais Didier ne lui en laissa pas le temps: il sortit, descendit l'escalier comme un chamois descend d'un rocher et prenant le pas gymnastique, il arpenta la rue et revint chez lui, en disant à Elisabeth :

— Tu es obéie.

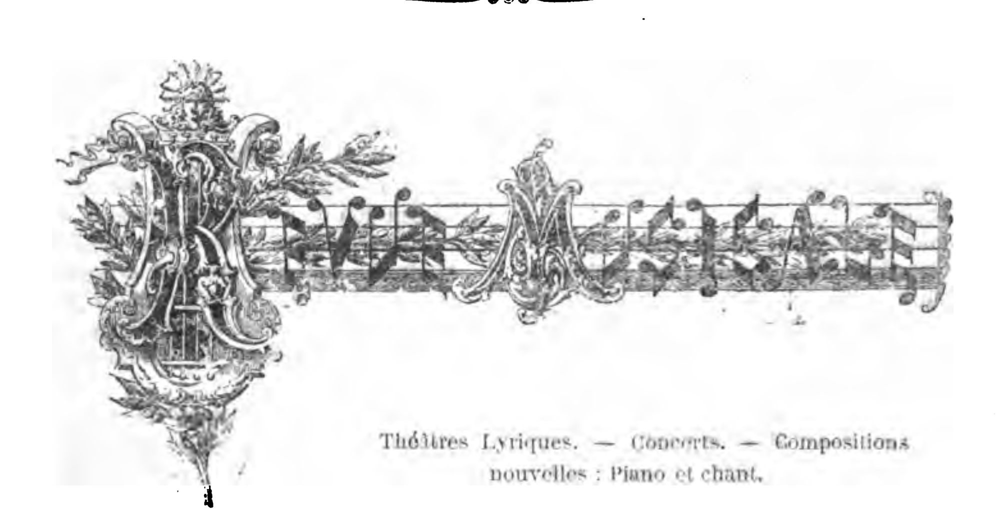
Vers le soir, Mme de Monthereau et Madeleine vinrent voir Elisabeth; M. de Monthereau les suivait; il serra fortement la main de son beau-fils et venant vers Mme Didier, il l'embrassa et lui dit à l'oreille :

— J'aime Didier.

Vingt ans se sont écoulés; M. de Monthereau est mort, en chrétien, grâce à ses beaux enfants; Clary vit avec Madeleine qui a épousé André Archambault; M. et Mme Didier se sont retirés à la campagne; il vient d'avoir comme général de brigade sa pension de retraite; il est couvert de blessures et d'honneurs; il est très heureux avec sa compagne, ses nombreux enfants et les souvenirs d'une belle vie.

M. Bourdon.

FIN



Théâtres Lyriques. — Concerts. — Compositions nouvelles : Piano et chant.

La pièce sur laquelle M. Camille Saint-Saëns a écrit sa dernière partition, *Proserpine*, n'est pas de celles dont l'analyse puisse trouver place dans nos colonnes.

Nous répéterons à son sujet les observations déjà faites ici à propos d'autres ouvrages du même genre. Comment se fait-il que sur une scène qui de tout temps a été considérée comme un théâtre de famille, la Direction consente aussi souvent, de nos jours, à accepter des sujets d'une aussi pitoyable portée, usés jusqu'à la corde dans d'autres théâtres, et n'offrant que le spectacle dissolvant de mœurs plus que repoussantes?

Du reste, si l'auteur de la partition, M. Camille Saint-Saëns, a fait une œuvre de mérite, il n'a consacré que peu de pages aux morceaux de chant pour voix de femme, ce qui est la par-

tie intéressante pour celles de nos jeunes lectrices qui cultivent l'art des Malibran.

Le rôle de Proserpine ne contient qu'un *brindisi*, et à part quelques belles et larges phrases peu développées, le chant y est absolument sacrifié au drame, au dialogue, au récitatif.

Au second acte nous pouvons signaler l'*Ave Maria*, d'Angiola, pièce charmante, et la gracieuse mélodie : « Bonnes gens », qu'elle chante au finale de cet acte, qui est en tous points ravissant et supérieur au reste de l'ouvrage. Aux deux derniers, la trame symphonique occupe le premier plan, et ne laisse à la mélodie que de rares occasions de faire valoir les chanteurs.

Certes, l'auteur d'*Henri VIII* n'avait pas besoin de cette nouvelle partition pour affirmer son grand talent de musicien et de coloriste. Son orchestration est d'une merveilleuse puissance, d'une grâce originale rare. Mais on peut croire que sans le charme si vrai, si poétique de son deuxième acte, où la mélodie se joue à travers les discrètes lueurs d'un orchestre idéal, le public eût froidement accueilli l'œuvre entière. Le pittoresque du troisième acte, les émotions du drame au quatrième, sont certainement d'heureuses oppositions pour le musicien ; seulement, sur la scène de l'Opéra-Comique on ne s'attend guère aux tragiques dénouements. Les coups de poignard doivent rester l'apanage du mélodrame, de la tragédie et l'un des privilèges du grand Opéra.

Il se trouve des chœurs de premier ordre et même ravissants dans la partition nouvelle de M. Saint-Saëns, n'oublions pas de le mentionner, ainsi que l'irréprochable exécution dont il faut non seulement féliciter les chanteurs, mais surtout M. Danbé et ses valeureux instrumentistes, qui semblent vraiment ne faire qu'un avec leur chef habile.

Nous avons l'espoir que le *Roi malgré lui*, en bonne préparation chez M. Carvalho, nous sera un sujet plus accessible. C'est un ouvrage en trois actes, dont le poème est dû à MM. Jean Richepin, Emile de Najac et Paul Burani. La musique en est écrite par M. Emmanuel Chabrier.

A l'Opéra, la reprise d'*Aïda*, de Verdi, a été particulièrement brillante et M^me Krauss y a retrouvé tous ses premiers succès. La saison avancée permettra-t-elle de monter l'*Otello* du maître italien avant l'hiver prochain? On peut en douter. Quoi qu'il en soit, l'accueil enthousiaste fait à *Aïda* promet de longues et fructueuses soirées à la Direction. *La Dame de Monsoreau*, dont M. Salvayre a presque terminé d'écrire la musique, pourrait bien, du reste, devancer l'œuvre italienne sur notre première scène.

La marée montante des concerts s'est augmentée en raison du peu de courtoisie que nous a montré le soleil à l'entrée du printemps. Les directeurs ne s'en plaindront pas, et cette prolongation d'un hiver rigoureux n'aura pas nui à tout le monde.

Après l'immense succès obtenu par l'œuvre Wagnérienne, en Belgique, au prix d'efforts, de travaux colossaux et d'incalculables frais, Paris, représenté principalement par M. Lamoureux, veut prouver que si le maître allemand n'a pas encore ses entrées sur nos grandes scènes, ce n'est point l'impuissance des moyens d'exécution qui en est cause. Nous avons les premiers artistes du monde, des costumiers, machinistes et décorateurs qui en revendraient à ceux de Bayreuth même, des troupes chorales par centaines, par milliers, et enfin, grosses caisses, tambours et trompettes ne nous ont jamais fait défaut, bien que chez nous on mette quelque discrétion à s'en servir.

Les pages géniales de Wagner triées sur le volet et présentées par petites doses au public méfiant, l'ont peu à peu initié à l'art nouveau. Aussi, les adorateurs du dieu ont-ils pensé avec quelque raison, que le moment était venu de frapper un grand coup. On n'a reculé devant aucun sacrifice, et à l'heure ou nous écrivons, *Lohengrin* est prêt à affronter, demain peut-être, le jugement d'un public admirablement préparé. Le choix de cet ouvrage prouve d'ailleurs un grand tact de la part du vaillant chef d'orchestre de l'Eden-Théâtre et des adeptes de la nouvelle école, car l'instrumentation de Wagner n'y obscurcit pas la mélodie de ses nuageuses conceptions, autant que dans ses dernières compositions. Donc, pas trop de migraines à redouter, et les belles envolées de l'inspiration Wagnérienne seront facilement appréciées et admirées par le dilettantisme français. Mais, selon nous, l'œuvre où Wagner a donné la plus haute expression de son génie créateur, de son inspiration puissante, c'est dans *Tristan et Yseult*. Un grand souffle de passion, de sentiments vrais circule dans ces pages, que M. Lamoureux a fait admirablement comprendre ces derniers temps en donnant le premier acte de cet opéra.

Au Châtelet, attraction charmante; on a entendu notre célèbre chanteur Faure, toujours acclamé et bissé avec enthousiasme. Le *Manfred*, de Schumann, a été remarquablement rendu par la phalange d'élite que conduit M. Colonne, ainsi que le *Parsifal* de Wagner, dont la scène religieuse est une des plus nobles inspirations.

M. Pasdeloup a eu aussi de brillantes séances aux Concerts populaires. Parmi les auditions nouvelles qu'il ajoute à chacun de ses programmes, l'intérêt s'est porté particulièrement sur la *fantaisie-ballet* de G. Pierné, page charmante, pleine d'imprévu, bien équilibrée et dont le succès a été aussi franc que mérité. Ce jeune

auteur est un exécutant hors ligne, en même temps qu'un compositeur plein de sève et de fraîches inspirations.

M. Pasdeloup a été on ne peut plus heureux dans le choix de son programme et de ses artistes, au concert spirituel du Vendredi-Saint, magnifique d'un bout à l'autre. C'est une des plus belles séances musicales de la saison.

Succès grandissant pour M. G. Pierné, aux concerts de Mme Roger-Miclos, dans son concerto en *ut* mineur, œuvre forte, pleine d'émotion vraie et dénotant chez un si jeune maître une science de l'instrumentation vraiment surprenante. Ajoutons que l'éminente pianiste et l'orchestre Colonne ont tous deux mis en relief, avec un art exquis, les pages délicates, comme les parties larges et énergiques de la nouvelle composition de M. Pierné. Recommandons, en passant, son beau chœur à deux voix de femmes, *Hymne à la Vierge*, avec solo de mezzo-soprano, et édité chez Leduc, 3, rue de Grammont.

La messe de *Requiem* de Verdi a été exécutée à Saint-Eustache, au profit des Ecoles chrétiennes libres du IIe arrondissement. Eglise comble, foule élégante, pour entendre le chef-d'œuvre du maître italien. 400 exécutants, sous la direction de M. Steenmann, maître de chapelle, parmi lesquels l'orchestre de l'Opéra, ont fait ressortir toutes les beautés de cette magistrale composition. Ajoutons que M. Dallier, organiste de Saint-Eustache, n'a pas peu contribué, par son talent élevé, à l'éclat de cette imposante et fructueuse cérémonie. Le *Stabat Mater*, de Rossini, cette page éternellement belle, a également trouvé à Saint-Eustache, le Vendredi-Saint, une exécution hors ligne, sous la même direction. L'effet en a été superbe.

Les chœurs, dirigés par M. Guillot de Sainbris, se rencontrent souvent sur le chemin de la charité. Nous ignorons à quel bénéfice était destinée la belle séance de la salle Albert-le-Grand, mais nous pouvons affirmer que le *Messie*, cet impérissable chef-d'œuvre de Haëndel, y a été exécuté avec une véritable perfection, sous la direction de l'éminent chef fondateur des Sociétés chorales d'amateurs de Paris et Versailles, réunies pour la circonstance.

C'était au bénéfice de l'*Orphelinat des Saints Anges*, que les chœurs de M. Guillot de Sainbris ont encore fait entendre des fragments du *Messie*, la *Cendrillon*, de MM. de Maupeou et Paul Collin, *Biblis*, de MM. Massenet et Boyer, etc. Grosse recette et élégant auditoire dans les salons de l'Hôtel Continental.

Notre spirituelle collaboratrice Constance, du *Petit Courrier des Dames*, qui joint à une réelle compétence en matière musicale, un goût parfait et une aimable modestie, a émis un jugement fort juste sur le beau concert de M. Guidé, artiste et professeur d'un talent exceptionnel. Réunion nombreuse et choisie, programme substantiel et charmant, qu'il nous faut renoncer à détailler, interprètes de premier ordre dont il suffit de citer les noms, pour en indiquer la valeur. Mlles Jeanne Raunay et Murer; MM. Widor, Delsart, Taffanel et Mousset, ont tour à tour soulevé d'enthousiastes bravos. Le magnifique contralto de Mlle Jeanne Raunay, aux accents tragiques et pénétrants, a produit une impression profonde.

Une intéressante matinée, au programme de laquelle nous voudrions consacrer plus de lignes, a été donnée par Mme Lafaix-Gontié, professeur distingué dont l'enseignement obtient, chaque année, des résultats absolument remarquables. M. Ch. Dancla y a été vivement acclamé, comme auteur et comme virtuose. Mmes Lafaix-Gontié, Feuilloy et Vételet, Mlles Girard, Dionis du Séjour et Lafaix-Gontié, ont toutes été charmantes de grâce et de talent.

Il nous reste à signaler plusieurs compositions nouvelles dont voici les titres : d'abord quatre pièces pour le piano, — *Tarentelle*, souvenir de Naples, moyenne difficulté, et *Sérénade*, assez facile, de G. Pierné. Inspirations juvéniles, vivacité ou mélancolie, l'auteur exprime ses impressions avec sincérité et élégance, sans préjudice d'une science habilement ménagée.

L'*Aubade Louis XV*, coquette et facile composition de M. J. Vasseur, se fait aussi remarquer par un réel cachet de distinction. — *Arabesque-Valse*, de V. Dolmetsch, pièce de moyenne difficulté, brillante et mélodique, se déroule capricieusement comme un ruban aux chatoyantes couleurs. Editeur : A. Leduc, 3, rue de Grammont.

Pour le chant, voici trois nouveautés de choix, de M. de Kervéguen. En première ligne nous plaçons le ravissant poème de la baronne d'Ottenfels, *Les Regains*, qui a merveilleusement inspiré le musicien. Paroles et musique sont d'une poésie enchanteresse.

La Chanson de Florian est d'une grâce touchante, d'une fraîcheur d'inspiration fort rare.

Si Vous saviez? gracieuse poésie de G. Boutelleau, est une mélodie très artistiquement écrite. Editeur : Lebeau, 11, rue Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.

PENSÉES ET MAXIMES

Je tâche d'être ce que je dois paraître.

(LE CARDINAL DE CHEVERUS.)

***

Redoublez d'égards pour l'homme que vous avez obligé et d'amour pour l'homme qui vous oblige.

(SAINT-LAMBERT.)

ALIX A PAULE.

1er Mai.

MA CHÈRE AMIE.

PAQUES est déjà loin, le Carême est passé.

Nous l'avons terminé saintement, je t'assure.

Nous avons entendu les prédicateurs en renom : Mgr d'Hulst, l'orateur du grand monde, l'abbé Perraut qui développait par la philosophie chrétienne, cette haute question : « La vie est-elle un bien ? »

Je n'ai point besoin de preuves pour en être convaincue.

Le Jeudi-Saint, nous avons visité les églises. — Le Calvaire de Saint-Roch produit toujours un effet saisissant; à la Madeleine, une croix immense, en fleurs naturelles, était tracée devant le tombeau. — Le vendredi, nous avons écouté avec recueillement, à Saint-Eustache, le *Stabat Mater* de Rossini, dont les harmonies poignantes et douces vous emportent au septième ciel! — On pense aux cantiques des anges.

Puis, j'ai passé toutes mes soirées *at home*, confectionnant des layettes pour la crèche dont s'occupe maman, lisant des ouvrages choisis et graves, Bossuet entre autres, oui Bossuet, qui m'effrayait fort jadis!

C'est étonnant comme avec le temps de nouvelles et soudaines lumières se font dans notre esprit.

Constate en passant, ma Paule, que je deviens une jeune fille surprenante de sérieux, et changeons de thème.....

Quel bonheur t'eût causé dernièrement l'exposition culinaire, cher cordon bleu!

Elle a eu lieu au Pavillon de la Ville de Paris. — Les merveilles les plus succulentes s'y trouvaient accumulées, et tu aurais rêvé devant, en cherchant leurs recettes.

Je ne t'accuse point de gourmandise certes, mais je ne te connais qu'une seule passion, celle de *fricoter*.

Aussi, j'ai visité le sanctuaire de l'*Art*, résolue à t'envoyer un compte-rendu détaillé qui t'ouvrirait peut-être des horizons nouveaux. Je comptais bien aussi un peu apprécier les mets les plus délicats. — Amère déception!... On déguste aux expositions de l'industrie! On ne goûte rien à l'exposition culinaire!

Je n'ai pas même eu le plaisir extrême de voir les experts vêtus du tablier blanc et du bonnet traditionnels, étudiant le mijotement d'une sauce savamment composée ou suivant d'un œil caressant la volaille élégamment troussée, dans ses évolutions régulières, au milieu du tournebroche.

Messieurs les cuisiniers étaient en redingote comme papa, et faisaient de la critique... comme moi!...

Au centre de la vaste salle, sur la longue table des pièces montées, figurait un luxueux couvert de quarante personnes.

Une innovation m'a frappée; les verres à vins, au nombre de huit, alignés devant chaque place, étaient tous en cristal de différentes couleurs; ce doit être gai aux lumières.

Une profusion de fleurs en sucre et de fleurs naturelles réjouissait la vue, en la distrayant des victuailles symétriquement rangées et *numérotées*. — Les plantes vertes mariaient leurs feuillages divers aux tons chatoyants *des bécasses en coup de vent*, des suprêmes de sanglier, des chauds-froids, des homards géants flanqués d'écrevisses de la Meuse, des pyramides de galantine truffée, des constructions en nougat, des navires en caramel filé, des Océans écumeux de crème d'ananas, des chalets suisses en beurre, etc., etc.....

Les regards éblouis, les langues alléchées devant ce festin de noces de Gamache, étaient arrêtés dans leur convoitise, par cette inscription pénible : « *Prière de ne pas toucher!* »

Et je n'ai pas le plus léger indice sur la confection de ces bonnes choses... Cela t'attriste; je vais te rendre courage, écoute Brillat-Savarin : « Pour émouvoir des estomacs de papier mâché, chez lesquels l'appétit n'est qu'une velléité toujours prête à s'éteindre, il faut à l'artiste cuisinier (*ou cuisinière*) plus de pénétration, plus de travail que pour résoudre l'un des problèmes les plus difficiles de la géométrie, *il faut du génie !* »

Et maintenant, salue !

En écrivant cette noble pensée, je l'ai prononcée à voix haute, avec le même élan que si c'eût été le *Songe d'Athalie* ou la *Jeune Captive*.

Te rappelles-tu lorsque je les récitais au couvent et que la sœur Scholastique me disait : « Pas tant de fougue, pas tant de fougue! »

Du génie en cuisine, j'avoue n'en point posséder une miette... Ce n'est pas ainsi que je passerai à la postérité, mais j'y passerai, ma Paulette, j'en suis sûre!

Figure-toi que ma frimousse, dessinée par le peintre Gaillard qui vient de mourir, a été exposée deux fois aux Beaux-Arts, avec les autres œuvres de l'artiste.

Or, il paraît que ce peintre modeste pendant sa vie, artiste quasi-ascète dans le monde, comptera parmi les célébrités de notre époque.

J'ai eu l'honneur d'être présentée à lui, à cinq et sept ans. — Père était son ami, un des rares intimes conviés à sa table une fois l'an. Table rustique, dressée sur des tréteaux dans l'atelier, le sanctuaire même de Gaillard, présidée par sa mère, une humble marchande de poissons; table où les invités s'asseyaient sur des bancs, mangeaient « *le pot-au-feu et les fayols* », et où les chandelles étaient placées dans le goulot des bouteilles.

C'est *authentique*... Père ne voulait jamais manquer à cette réunion et j'aurais désiré, par curiosité, l'y suivre, mais le grand artiste (détail humiliant!) détestait les dames.

Donc, mes deux minois esquissés par lui ont une grande valeur; et, dans quelques vingt ans, s'ils ne restent à mes descendants, ils feront la joie d'un amateur qui en admirera le coup de crayon, la délicatesse, sans se demander si cette fillette, serrant dans ses bras sa poupée, a vécu, aimé, ou souffert.

Il en est ainsi des portraits anciens, qu'un *fureteux* maniaque découvre sur les quais dans un carton humide, avec la complainte de la « *Brigue dondaine* », ou chez un marchand de bric-à-brac, entre une paire de bretelles en tapisserie, une lanterne et une vieille guitare.

L'ouverture du Salon de peinture me ravit. Moi, petite profane, j'ai des enthousiasmes! L'art est une chose si grande, si noble! Il élève l'âme et l'intelligence. Je suis, bien entendu, idéaliste; l'idéal dans l'art n'exclut point le vrai. — Dans ma faible « comprenette » je parcours les salles, absorbée par mon idée, cherchant dans les tableaux une pensée forte, un sentiment fort, une originalité puissante.

Que sais-je pour émettre de semblables théories? Comme on se moquerait de moi, si on les soupçonnait! Bast! ta discrétion m'est acquise, et mes confidences sont déposées chez toi dans un coffre-fort d'or pur.

Pour la forme, aussi un peu pour le fond, je n'apprécie pas les tableaux: je les écoute apprécier, je garde la délicieuse jouissance de contempler en silence un paysage poétique, une scène vivante, une tête expressive; de creuser la pensée de l'artiste. Quelquefois, cela me transporte, d'autres fois, cela me désole, et dans un défilé lugubre paraissent devant moi, mes aquarelles informes plaquées de grosses couleurs, mes barbouillages piteux, mes horribles essais de peinture à l'huile qui ont trente centimètres d'épaisseur à cause des retouches.

N'importe, je peinturlurerai encore cette année, cela m'amuse et n'offense personne. J'anéantis mes productions deux jours après leur création.

Il faut bien aussi te dire un mot du Concours Hippique, le rendez-vous du high-life.

Il a été brillant, toilettes ravissantes, modes nouvelles, réunions choisies.

Pour peu qu'on se pique de genre, on y va tous les jours, on rencontre les amis, on se groupe, on connaît son sport, on suit avec passion, on parie... oh, très bas, la police a interdit les paris. — On marque les points, on note sur une carnet spécial.

Le favori est Fétiche ou Galopin. Sauterelle a les jambes plus fines, Dich le garrot trop court, Améthyste refuse de sauter la haie... ainsi de suite. — Et les écuyers! Je te prie de croire qu'on s'en occupe... il y a des hommes affreux à pied, superbes en selle, et le contraire... on ne parie pas sur eux, mais on les examine.

L'assistance est animée, on s'agite, on vit, donc cela me plaît infiniment.

Le mouvement, Paule, l'imprévu, le bruit parisien, voilà mes éléments.

Il pleut en ce moment sous le soleil même — « Le diable bat sa femme et marie sa fille », comme disent les enfants.

Ce sont des giboulées retardataires, « tristes et gaies tour à tour » comme la « Chanson de Marie » une vieille mélodie, un bijou que je te recommande. — Je te la chanterai.

Hier, à la sortie du vernissage, nous avons été prises ainsi... c'était comique, quoique maman prétende le contraire.

Et, abritée de mon ample manteau de caoutchouc, je regardais alternativement la terre et le ciel, jouissant des deux spectacles... Un moyen d'être toujours content, c'est de chercher toujours le côté pittoresque des choses.

Sur ce sage conseil, au revoir, Paule chérie.

Tu ne recevras plus de nouvelles parisiennes d'ici quelques mois. — Nous fuirons bientôt en Bretagne. Je ne connais pas encore cette Armorique, pays natal de maman, dont elle parle avec amour, j'en imagine des surprises sans pareilles. Nous l'explorerons; cette perspective m'éjouit l'esprit, j'ai l'humeur vagabonde et j'espère trouver des coins ignorés. Tu auras la primeur de mes découvertes.

Alix.

DEVINETTES

Mots en carré

Ce matin, l'oncle.... est parti pour la chasse;
Mais, insensiblement, le ciel s'est assombri.
Les nièces du chasseur sont distraites en classe :
L'oncle, contre l'orage, aura-t-il un.....?
Louise, en y songeant, mêle dans sa mémoire
Quotient, dividende et même diviseur,
Et confond, sans remords, en parcourant l'his-
[toire,
.... avec David, l'opprimé, l'oppresseur!
Jeanne, sur le clavier, plaquant de fausses
[notes,
Chante en *do* naturel un.... écrit en *sol*!
Pourtant, ces deux enfants ne sont pas des
[linottes :
Mais l'oncle tarde et l'eau coule à flots sur le sol!

Homonymes

Albert écrit à Paul : « Mon ami, quelle chance!
» Je craignais une — au jour de l'examen,
» Pas du tout! c'est pour moi que penche la ba-
[lance,
» Et j'emporte le prix carrément, haut la main!
» Papa m'avait promis pour ce cas un voyage :
» Nous partons, ô bonheur! Bon! dans ce vif
[transport,
» Je heurte un pot à — au bord d'un étalage;
» Il roule et le marchand m'en fait payer le port.
» Nous partons! Dans un sac j'ai fourré pêle-
[mêle
» — manchette, béret, gros souliers et drap fin.
» Nous partons! Nous partons!! l'inconnu nous
[appelle :
» A nous lac, mont, forêt, — plaine, tout enfin!
» J'ai soif de respirer l'air pur des hautes cimes,
» De suivre du regard le grand aigle en son vol,
» D'affronter le vertige au flanc noir des abîmes,
» Dussé-je, en un faux pas, me disloquer le —.
» Nature, gloire à vous! O mensonges des villes
» Cosmétiques, fard, — fausses dents, faux che-
[veux.
» A bas!.. Je trouve moi, toutes les ruses viles!
» Nature et naturel, oui c'est vous que je veux!
» Je verrai le chasseur rapporter de la lande
» Un gibier tout sanglant qu'il n'a pas acheté.
» Et si nous traversons l'aquatique Hollande
» Je lancerai le —, Vive la liberté! »

RÉBUS

ALENÇON
ZAN
SARTHE
100

EXPLICATION DES DEVINETTES D'AVRIL

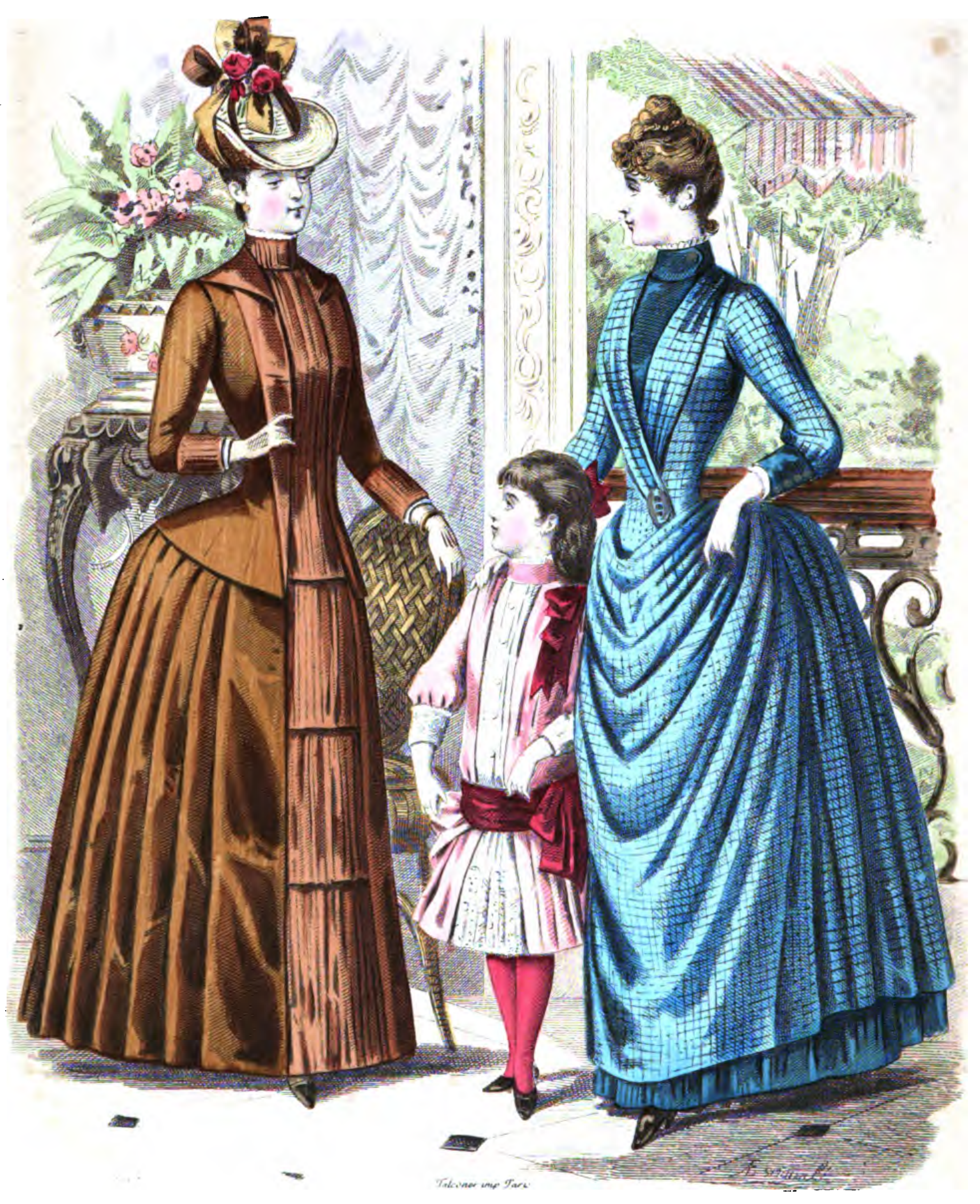
CHARADE : *Coupe rose.* | PROVERBE : *La raison du plus fort est toujours la meilleure.*

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL

L'hirondelle n'a point de palais sur la terre.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils



1er Juin 1887 4627

Modes de Paris. **Journal des Demoiselles** Rue Vivienne. 48.

Modèles de Mme TURLE. 9 r. de Clichy — Costume d'Enfant de Mme LEA BERGER. 2 r. Blanche.

Chaussures de la Mon KAHN POIVRET. 61 r. Montorgueil.

Parfums de la Mon GUERLAIN. 15 r. de la Paix

JOURNAL des DEMOISELLES

PHILIPPINE WELSER

SOUVENIRS D'AUGSBOURG, DU CHATEAU D'AMRAS ET D'INSPRUCK

E N'EST pas en vain que le voyageur s'arrête à Augsbourg. On y respire encore un vague parfum de ce poétique XIVe siècle, alors que, revenue des longues terreurs inspirées par les hordes hongroises, la vieille cité bavaroise, « l'Augusta Vindelicorum » des Romains, relevait doucement la tête et, dans une ère nouvelle de paix et d'industrie, se faisait grande et libre.

On comptait avec elle, et quand les empereurs faisaient leur entrée dans la ville, que trois cents cloches se mettaient en branle et que les corporations des tisserands, bannières rouges et or en tête, venaient recevoir leurs souverains, on sentait que dans « l'universelle servitude des temps, Augsbourg formait une cité à part » (1).

Les deux familles les plus riches étaient la famille des Fugger et celle des Welser.

Les Fugger, tisserands de père en fils, passaient pour les négociants les plus riches du monde entier. C'était l'avis de Charles-Quint qui en savait quelque chose : ayant été reçu chez les Fugger, à l'un de ses passages à Augsbourg, Antoine, le chef de la maison, jeta dans un feu de bois odorant une obligation d'un million de florins que l'empereur lui avait souscrite, se déclarant suffisamment payé par l'honneur qui lui était fait.

Charles-Quint, en souvenir de cette magnificence, disait plus tard, devant les diamants de la couronne de France : « Il y a à Augsbourg un tisserand qui, avec son or seul, paierait tout cela au comptant » (2).

Les Welser, quoique d'origine noble, exerçaient la banque. Un arbre généalogique établi

(1) V. Duruy.
(2) Histoire d'Autriche.

par les adulateurs de la famille, allait jusqu'à leur donner Bélisaire pour ancêtre, disant que les descendants, alliés aux familles patriciennes de Rome, se seraient réfugiés dans le Valais (Waliser-Land ou terre de Belisaire, d'où le nom de Welser). — En tous cas, les Welser n'étaient pas les premiers venus, et par leur grande intelligence, chacun venant à son tour avait contribué à la prospérité de la maison. Charles-Quint, toujours besoigneux, puisait souvent dans les coffres des Welser. Les historiens prétendent qu'il leur emprunta jusqu'à douze tonnes d'or; d'autres, plus modestes, ne vont que jusqu'à cinq (1).

Un Welser se faisait concéder, en paiement d'une hypothèque, le droit de coloniser le Vénézuela, et pour s'assurer la possession de ce domaine immense, entretenait à ses gages une armée de « Conquistadore ».

Les vaisseaux des Welser parcouraient toutes les mers connues, et du fond de leurs comptoirs, ces hommes énergiques et travailleurs dirigeaient des expéditions princières.

Au XVIe siècle, François-Antoine continuait les traditions de ses ancêtres, ses richesses étaient immenses, mais le plus précieux de ses trésors, c'était sa fille Philippine.

Philippine était une merveille de grâce et de beauté. La douceur de son regard, la pureté de ses traits, l'expression angélique de son visage, l'enveloppaient d'une irrésistible séduction. Rien n'avait été négligé pour en faire une jeune fille accomplie, car son intelligence souple et ouverte recevait aisément toutes les empreintes. A seize ans, elle était la plus belle personne de la Bavière et l'idole des Augsbourgeois. Plus d'un savait qu'on ne recourait jamais en vain au cœur tendre et compatissant de Philippine.

Elle venait d'atteindre sa dix-huitième année lorsque la diète de 1540 réunit à Augsbourg les membres de la famille impériale. L'empereur Ferdinand Ier (2) avait trois fils. Le second, Ferdinand, archiduc du Tyrol, prince remarquable par sa beauté et sa bravoure, avait fait ses preuves à Smalkade et en bien d'autres occasions. Il était, en outre, d'une adresse et d'une force prodigieuses. On racontait, à ce sujet, des histoires extraordinaires : il arrêtait d'une seule main une voiture attelée de quatre chevaux lancés au galop, pliait avec ses doigts deux gros écus superposés, et faisait à cheval les exercices les plus étonnants. Cette dextérité, cette adresse l'avaient fait surnommer : le dernier des chevaliers (3).

C'est avec cette auréole de bravoure que Ferdinand arrivait à Augsbourg. Philippine se tenait à son balcon, désireuse d'apercevoir un prince que son imagination mettait au-dessus de tous les êtres créés. Elle ne se doutait pas que la grâce enchanteresse de son maintien frapperait bien autrement l'archiduc. Comme il passait à la tête de ses troupes sous les fenêtres de la jeune fille, il leva la tête et s'arrêta ébloui, fasciné par tant de beauté; dès ce moment il jura de n'avoir pas d'autre femme que Philippine. Avec une indomptable énergie il poursuivit son projet deux années entières: il trouva naturellement, dans sa propre famille, des obstacles qui devaient être insurmontables.

L'empereur avait bien d'autres vues que de laisser son fils épouser une simple bourgeoise, fût-elle même une Welser!

Après avoir partagé les Etats héréditaires entre ses trois enfants, il rêvait d'augmenter leurs possessions par des mariages princiers. Ainsi l'avait fait pour lui son aïeul Maximilien. L'empereur signifia donc à son fils qu'il eût à renoncer sur l'heure à une semblable union.

Ferdinand du Tyrol était tenace, il pria, supplia pendant deux années, ayant aussi à lutter du côté des Welser qui étaient fort empêchés, ne voulant pas s'attirer les ressentiments de l'empereur.

Au bout de deux ans, le prince passa outre et épousa la belle Philippine.

L'empereur entra dans une violente colère, jura de ne plus voir son fils et, en tous cas, de ne lui pardonner jamais. Il tint parole pendant onze ans.

Philippine, après son mariage, vécut dans la retraite, tantôt en Bohême, au château de Burglitz, tantôt dans le Tyrol, dans ce château d'Amras que son mari aimait tant.

En Bohême, dans le Tyrol, elle était adorée. « A peine paraissait-elle, dit son historien (1), qu'il semblait que ce fut un ange descendu du ciel; sa voix d'or était comme une mélodie ravissante; l'ouïr et l'approcher c'était délices ».

Son éducation élevée la rendait encore, s'il se peut, plus chère à Ferdinand que sa beauté, et leurs années les plus douces se passèrent ainsi dans ces montagnes tyroliennes faites pour cacher le bonheur de ceux qui s'aiment.

Les charmes d'une union si bien assortie, le respect dont l'entouraient tous ceux qui l'approchaient, ne pouvaient suffire à Philippine; son âme droite et noble souffrait; elle était l'obstacle entre l'empereur et son fils. Après avoir longtemps réfléchi, elle prend résolument son parti ; l'empereur venait d'arriver à Prague: elle s'y rend. Le souverain donnait paternellement audience à ses sujets. Il ne la connait pas; elle se présente à lui, se jette à ses genoux et, sans se nommer, lui dépeint sa dou-

(1) Collection Ternaux-Compans.
(2) Frère de Charles-Quint.
(3) Journal de Handoch de Linusa.

(1) Handoch de Linusa.

leur. Elle est si belle, ses manières sont si touchantes et si nobles qu'elle paraît irrésistible, et Ferdinand s'indigne contre ce père inhumain; il veut plaider lui-même une cause attendrissante, et, au besoin, parlera en maître!...

Alors Philippine se nomme et tombe inanimée aux pieds de l'empereur. Lui, ému jusqu'aux larmes, n'a plus la force de refuser un pardon ainsi demandé.

La seule condition imposée fut que le mariage resterait secret et que les enfants n'auraient aucun droit à la succession de leur père.

Philippine eut alors sa place dans la famille impériale, et là, comme partout, sa douce influence se fit sentir.

Elle vécut encore dix-neuf ans environ, répandant le bonheur et les bienfaits autour d'elle; on la vénérait comme une sainte.

Les jours les plus doux pour elle, nous l'avons dit, s'écoulèrent au château d'Amras (1). Là, entourée de son mari et de ses deux enfants (2), elle se sentait en plein bonheur.

Ferdinand avait aussi pour ce château une prédilection particulière. Il s'était plu à y réunir des collections de toutes sortes qui, transportées à Vienne en 1806, ont formé « l'Ambras Sammlüng » du Belvédère inférieur. Cette collection, qui ne remplit pas moins de sept salles, se compose d'armures, de portraits et de manuscrits autographes. On voit également au Belvedère une toile représentant Philippine aux pieds de l'empereur.

Hélas! les joies de la terre sont courtes et fugitives! La plénitude du bonheur réserve parfois d'affreux réveils. Un doute a saisi le cœur de la princesse. Il lui semble tout à coup que Ferdinand a des regrets. Ce n'est d'abord qu'une pensée qui flotte légèrement autour de son esprit inquiet; peu à peu cette pensée la poursuit, prend une forme, s'attache à elle, ne la quitte plus. C'en est fait, éperdue elle veut mourir, et puisque son époux regrette sa liberté perdue, par la force de son amour, elle la lui rendra.

Elle quitte Insprück, revient au château d'Amras : c'est là qu'elle veut dire adieu à la vie. Elle s'enferme dans une salle de bains et s'y donne la mort. Ainsi le veut la tradition, mais rien n'est moins prouvé. Philippine avait alors cinquante ans et a pu, d'une façon moins violente, être enlevée aux siens, mais il plaisait à l'imagination augsbourgeoise d'envelopper jusqu'à la fin son idole dans la poésie et le mystère.

Un poète nomme Redwitz Schmelz s'est inspiré de cette mort tragique pour faire un drame touchant, mais peu connu, paraît-il.

Un vieux chant des montagnes souabes nous dépeint les grâces de Philippine. Il fait tour à tour parler les pauvres, les souffrants :

Les pauvres. — « Philippina, Philippina. Quand » vers nous tu tournes ton doux regard, nous » semble venir la richesse.

Les tristes. — » Philippina, quand coulent les » larmes de tes yeux, nous semblent nos dou- » leurs s'apaiser.

Les heureux. — » Philippina, quand s'entr'ou- » vre ta bouche vermeille, nous semble notre » joie plus grande encore. »

Dans une autre poésie, on chante sa rencontre avec l'Archiduc :

« A Augsbourg, belle fille il y a; belle et bonne.

» Dans sa maison, beaucoup de trésors lointains, François Welser peut contempler, mais avec plus de délices contemple-t-il sa fille, son vrai trésor.

» Les seigneurs veulent l'épouser tous et l'entourent.

» Philippina, à quoi rêves-tu, derrière ton éventail en bois des îles?

» Elle aime un beau seigneur, un seigneur, beau entre tous, et bientôt ils se marieront, quand les forêts de la Souabe seront moins blanches et que, sur les bords du Leck, deviseront les fiancés. »

On dépeint ensuite la colère impériale, les joies de leur union, la clémence de l'empereur, puis le chant se termine par ce refrain mélancolique :

« Philippina, à quoi rêves-tu, derrière ton éventail en bois des îles? Quelle angoise a serré ton cœur? n'écoute pas l'esprit mauvais... laisse ton sang généreux couler dans tes veines, Philippina! » (1).

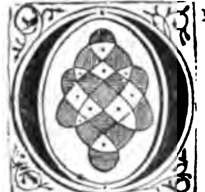
A. DE KERMANT.

(1) Ou Ambras.

(2) André et Charles. André d'Autriche devint cardinal. Charles mourut Margrave de Burgau. (Ed. Charton.)

(1) On voit à Insprück, dans l'église des Franciscains, dans la « Silberne capelle, » les tombeau de Ferdinand et de Philippine.

A PROPOS DU VERNIS MARTIN



N peut juger d'une époque par ses plus petits détails, ils sont toujours d'accord avec les grandes lignes des faits plus considérables. Il y a une sorte d'aveu qui échappe à tout ce qui vient de l'homme, à ce que conçoit son cerveau, à ce qu'exécute son outil, dans les travaux de sa pensée comme dans ceux de sa main. En un mot, les œuvres, quelles qu'elles soient, ressemblent à ceux qui les ont faites. C'est presque M. de la Palisse qui commence cet article, voilà qui coupe court à mes développements; je passe aux preuves.

Le mobilier en France est une des ressources les plus intéressantes de cette étude à côté de la chronologie, de l'histoire; et, dans la forme, la nuance, le poids, la matière employée, il y a des mines d'observations philosophiques qu'il serait bien amusant de faire ensemble si... nous étions philosophes.

Oui, nos meubles, nos chers meubles, que nous époussetons avec amour, que nous ouvrons avec respect, que nous fermons à triple tour, crainte des profanes, ces amis discrets, ces confidents sûrs, nous trahissent quelque peu : ils disent à tous ce que nous sommes, ce que nous avons été, sinon comme individus, au moins comme nation. Ils ont enseigné dans une longue suite de révélations ce que pouvait comprendre de l'art un peuple encore barbare, mais plein de sève, que la nature avait magnifiquement doué et que la gloire et la fortune devaient mettre en possession de la plénitude de ses moyens; puis aussi comme contraste saisissant d'un pareil éclat, l'abus, l'énervement, une conception laborieuse, informe, dernier effort de cette impuissance morale, puis l'effondrement complet attendant l'aube d'une résurrection nouvelle, car l'éternelle beauté ne dira jamais son dernier mot.

La stalle du roi Dagobert est en bois presque brut, et, pour honorer son roi, l'ouvrier cloue au dossier, avec des têtes de fer qui ressemblent à des armes, tant elles sont hérissées, un lambeau de cuir marqué d'or : voilà le début, voilà ce que permettait « le grand saint Eloi »; voilà un siècle esquissé avec sa rudesse à peine dégrossie et son opulence rustique.

Henri II marque une transition ou plutôt une transformation complète. Les brises tièdes et parfumées de la douce Italie ont passé sur la France; tout s'épanouit sous la caresse de ce souffle créateur. Peu à peu la ligne droite s'infléchit et se brise pour décorer les frontons d'élégantes statues; le bois nu est incrusté de pâle ivoire, les pieds droits reçoivent des moulures, ils deviennent un ornement des tables massives et se relient entre eux par des arceaux à jours; les têtes d'anges ou de faunes apparaissent aux angles, entourées d'étranges feuillages. Dans les provinces reculées, les imaginations suivent le mouvement, mais les mains inhabiles traduisent avec une naïveté délicieuse ce désir d'une élégance plus recherchée. On dirait le travail d'un contemporain d'Aminophis, tant le corps de ces cariatides provinciales est raide dans sa gaîne écaillée et la tête sémitique, avec ses brusques méplats et ses yeux allongés jusqu'à l'invraisemblance.

Passez, Valois efféminés, nous ne garderons rien de vous, nous voulons rester maîtres de notre sève nationale, fleurir comme nous sommes et non comme vous nous faisiez. Louis XIII résume les progrès de l'art dans le mobilier de cette époque, si sérieusement belle qu'on se demande si elle a fait la gloire de sa devancière dont elle dérive, ou si elle a été l'aube généreuse du grand siècle. L'un et l'autre probablement.

L'astre éblouissant se lève enfin et tout se dore à son contact; il marque de ses rayons les pilastres, les baldaquins, tous les meubles, toutes les étoffes, tous les caprices, tous les rêves. La cour était brillante, les belles dames coquettes et souveraines; comment s'asseoir dans le fauteuil à haut dossier qui emprisonnait si étroitement la femme vêtue simplement de riches atours, lorsque les paniers immenses, le corps élancé, la coiffure savante, demandent la liberté et l'admiration; voilà les dossiers qui s'abaissent pour découvrir le buste, et les petits bras qui se cachent sous les flots de soie et de dentelle. Les pieds de ces meubles nouveaux se contournent gracieusement, peu à peu cette tendance s'accentue. Gare à l'exagération!

Le style Louis XV saura l'éviter en France, à Paris surtout; mais quelle débauche de mauvais goût à l'étranger, sous prétexte de *rococo!* Quelles coquilles fantastiques, quelles volutes incompréhensibles, quelles disproportions, quelles surcharges, que d'amours, que de flèches, que de rubans, que de miévreries!.. Voilà Louis XVI, on n'en peut plus! Les pieds tordus de tant de contorsions s'en vont chez l'orthopédiste et reviennent droits avec la sobre cannelure antique. On les dirait sortis du temple de Minerve... hélas! non, ce n'est pas la Sagesse qui les veut ainsi, c'est une mode réactionnaire; on est fatigué de splendide et de contourné, Trianon veut mettre à l'essai la cretonne et la moulure droite.

Mais l'impulsion était donnée, impulsion irrésistible puisqu'elle glissait sur la pente rapide de la décadence. On ne pouvait pas jouer indéfi-

niment à la bergère, il fallait créer quelque chose, trouver une combinaison. Boule, le célèbre incrustateur de Louis XIV, avait tiré parti du cuivre et de l'écaille, et son souvenir troublait les tapissiers de Louis XVI. Qui remplacera Boule? se demandait-on avec inquiétude. — Ce fut Martin. Vive Martin! je n'ai pris la plume que pour vous parler de lui. Nous commençons.

Martin était tapissier, il inventa un vernis auquel il a laissé son nom et qui lui donna en échange une grande célébrité. Mais Martin n'était pas seulement artiste, il était avant tout industriel; c'est ainsi que pour éviter la concurrence il ne voulut point révéler son procédé, et mourut en emportant son secret dans la tombe.

C'est ce secret que je viens vous offrir aujourd'hui, Mesdemoiselles. On dirait que cela vous étonne un peu; nous ne sommes pas tapissières, nous répondez-vous modestement. Raison de plus. Ne savez-vous pas que par le temps qui court, on ne fait bien que ce qu'on n'est pas appelé à faire? Tous les métiers sont bons s'ils ne sont imposés que par le caprice; du reste, à ce point de vue particulier, la tendance dont je parle est un peu dans l'humanité de tous les temps et de tous les âges. Ceci me rappelle une délicieuse enfant qui jouait sous ma fenêtre dans un jardin, et que je prenais plaisir à interpeller dans les grandes circonstances. Un jour, jour d'orage épouvantable où l'eau tombait en cascade des toits et des arbres, j'entends une porte s'ouvrir sur ledit jardin, je me penche tout contre ma vitre et j'aperçois ma petite amie ayant mis un tablier bleu de la cuisine sur sa petite robe de piqué; à son bras le panier aux provisions, et tenant ouvert sur sa tête le squelette d'un parapluie, je veux dire un manche et des baleines sans vestige d'étoffe, sa petite tête recevait toute l'averse, le tablier traînait dans l'eau et s'empêtrait dans les jambes; c'était horrible à voir; j'ouvris la fenêtre.

— Marguerite, que fais-tu donc là? Ne vois-tu pas qu'il pleut!

Marguerite tourna vers moi son joli visage inondé et s'écria d'une voix triste :

— Eh oui, je me mouille; mais que voulez-vous, je suis cuisinière!

Et elle continua sa marche pénible jusqu'à la volière, qui était, paraît-il, son marché habituel et où elle fut rattrapée par sa bonne qui ne lui ménagea pas les reproches.

Eh bien, nous faisons toutes comme cette petite fille, et parce que personne ne nous le commande, nous noircissons nos doigts avec de la photographie, nous empestons nos appartements avec des compositions de toutes sortes, ici des ampoules, là des gerçures. Que c'est amusant! Un de ces jours, nous verrons afficher dans nos grands magasins de nouveautés : Tabliers de serrurières avec jabots de dentelle; manches de relieuses en surah feuilles de roses; gants de menuisières en peau de gazelle, dernière création. Ce jour-là, je vous engage à vous munir d'un sarrau bien enveloppant pour vernis Martin, et de mettre sur vos jolis cheveux si savamment montés le classique bonnet de papier des colleurs de papier d'appartement, aucune de ces précautions ne sera inutile.

Je me suis demandé pourquoi cette tendance si générale chez la femme à faire ce dont elle n'est pas chargée, et qui ne rentre pas dans les tendances de sa classe; je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante jusqu'au jour où j'ai entendu dire que la classe dirigeante tend à se déplacer, l'ouvrier laborieux prenant petit à petit dans la société la place du grand seigneur occupé à ses exercices de trapèze. Ce jour-là, je me suis dit : la femme voulant faire toujours partie de la classe dirigeante, exécute son mouvement de conversion : c'est très sage et prudemment pensé.

Donc le vernis Martin est un travail tout à fait comme il faut, tenant de l'art et du métier, prêtant aux combinaisons les plus variées et promettant de bonnes journées de plaisir aux femmes retenues à la campagne par le mauvais temps ou désireuses seulement d'utiliser d'une façon nouvelle leur petit talent de peinture. Pardonnez-moi mes méchantes taquineries de tout à l'heure, et croyez que personne ne s'amuse plus que moi à ce barbouillage... lorsque j'en ai le temps.

Il fut créé sous Louis XVI, nous l'avons dit. Jamais plus joli mensonge ne sortit de la main du tapissier. Adieu, beau chêne, sombre noyer, qui, sous la discrète matité si harmonieuse de la cire, aviez des reflets de marbre bruni; adieu meubles centenaires capables de résister à tout. Qu'est-il besoin de votre poids et de votre force? Sous la peinture et le délicat enduit de Martin, le cerisier paysan, l'humble sapin, n'importe quelle planche remplira le même office. C'est léger, cela craque au moindre effort. Eh! mon Dieu, cela durera bien autant que la faveur royale, et le meuble qui va prendre la vogue se prépare déjà dans l'atelier de Guillotin.

Mais nous avons fait assez d'histoire, laissons pour un moment le passé; nous y reviendrons à loisir, et occupons-nous de la démonstration du procédé moderne qui réalise une remarquable imitation du vrai vernis Martin.

Toutes à Paris et beaucoup en province, vous avez admiré dans la vitrine de nos élégants marchands de meubles ou de bibelots, ces tables, ces chaises à porteurs, étagères, boîtes, bureaux de forme rococo ou autres, dont le fond généralement or vieilli est décoré de peintures aux teintes douces : joueurs de flûte, bergères

paniers, amours frisés au fer, nœuds, colombes, cœurs percés, carquois et pipeaux y foisonnent. Le tout à l'abri d'un vernis brillant teinté de brun, en signe de vieillesse. C'est joli, c'est même très joli, c'est tentant — donc c'est hors de prix. — Si vous suivez exactement les indications que je peux vous donner, je vous garantis le succès. Le travail est long, mais nullement difficile, et même, pour l'abréger, je vous indiquerai en dernier certains moyens.

Donc, pour faire du vernis Martin, prenez un objet quelconque en bois lisse autant que possible ; on en vend de toutes sortes chez les menuisiers ; nous choisirons pour commencer un petit plateau, ce sera facile à tenir et à décorer. Munissez-vous de blanc d'Espagne ou de Troyes, c'est la même chose, et d'un morceau de colle de peau. N'allez pas faire comme moi qui achetai pour deux sous de colle de pâte et réussis à faire une horreur la première fois.

Commencez à broyer votre blanc avec un rouleau ou même simplement avec une bouteille. Il faut, avec un couteau, le retourner plusieurs fois, afin qu'il ne reste aucun grain ; c'est essentiel pour obtenir ensuite un enduit irréprochable. Ceci fait, mettez votre colle de peau à fondre, sans eau bien entendu, dans une casserole émaillée ou en fer blanc neuf ; quand elle est fondue, mélangez peu à peu avec la poudre blanche ; que cela étant bien chaud ait la consistance d'une pâte de beignet ; tournez jusqu'à ce que votre enduit fume bien, sans bouillir ; prenez une brosse (pinceau plat et dur) et étendez *sur* votre plateau une couche bien égale en long, puis en large. Laissez sécher ; le lendemain faites-en autant *dessous*. Quand cette première couche est bien sèche, mettez-en une seconde, rarement une troisième, surtout s'il n'y a ni clous, ni jointures dans l'objet que vous travaillez ; ainsi, pour votre plateau deux couches doivent suffire. Il arrivera, surtout dans les commencements où vous serez moins habiles, que votre colle se refroidissant deviendra trop épaisse, remettez-la un instant sur le feu ; au contraire, si vous la trouviez trop claire, après l'avoir essayée il faudrait ajouter du blanc pulvérisé comme j'ai dit plus haut, et ne jamais chercher à obtenir le point en faisant bouillir, tendance qu'auront certainement celles d'entre nous qui ont le génie de la cuisine. L'été, un jour suffit pour faire sécher les couches successives ; l'hiver il en faut deux, surtout pour la dernière, qui a besoin d'offrir une plus grande résistance au papier de verre.

Sur une chaise à porteurs dont le bois était rugueux et les clous mal enfoncés, j'ai mis jusqu'à cinq couches d'enduit blanc ; il ne faut s'arrêter que quand tout est absolument recouvert d'une couche appréciable. Alors la première opération est terminée.

2° Avez-vous un sapeur ? Vous savez, ce brave ami de la famille, qui a une longue barbe, porte les enfants, coud à la machine les falbalas de Madame, tient du Terre-Neuve et fait partie du mobilier. — Non, je n'ai pas de sapeur ; mais est-ce indispensable, ne puis-je le remplacer par ma femme de chambre ? — Vous plaisantez, mademoiselle se salirait ; enfin nous allons voir. Avez-vous un nègre au moins ? — Et où voulez-vous que je le prenne ? Je renonce au vernis Martin, s'il me faut de pareils accessoires. Non, je n'ai pas de nègres. — C'est dommage !... Voyons, cherchez bien ; tout le monde a plus ou moins un nègre à sa portée, pas n'est besoin qu'il soit né en Abyssinie ; votre frère peut très bien tenir l'emploi, ou mieux, votre cousin, parce qu'il sera plus soumis. Donnez-lui votre plateau bien sec, un morceau de papier de verre de grain moyen, un tablier pour qu'il ne sorte pas de là blanc comme un meunier, inutile de l'effrayer à l'avance ; si c'est votre cousin, il le fera pour l'amour de vous ; si c'est un Négritien, il le fera pour l'amour du blanc après lequel il soupire depuis Cham ; si c'est votre frère, je ne sais pas trop ce qui pourra le décider à ce travail, si ce n'est le plaisir de faire un ouvrage malpropre, grinçant et destructeur.

Enfin, qui que ce soit, il faut frotter le plateau avec le papier de verre moyen jusqu'à ce que les grosses irrégularités soient effacées, puis avec du papier de verre fin, de telle sorte que votre surface devienne polie comme du marbre. Voilà qui prend tournure, reposons-nous un peu.

3° Maintenant, il faut dorer à la feuille ; à mon avis, c'est la plus difficile de ces opérations successives. Vous prenez avec un pinceau plus doux que le précédent de la *mixtion à dorer* ; vous en étendez une couche égale et surtout très légère sur le travail commencé, puis sans attendre qu'il sèche vous appliquez vos feuilles d'or.

Ces feuilles que tout le monde connaît sont insupportables, d'une nervosité, d'un imprévu : si vous soufflez trop fort dans le feu de l'action, les voilà parties ; si vous appuyez, les voilà déchirées ; le mieux est de demander au batteur d'or qui vous servira des feuilles d'or *finies*. Alors vous n'avez qu'à appliquer la feuille de papier blanc sur laquelle se trouve la feuille d'or, à la place convenable sur votre ouvrage auquel elle adhère aussitôt ; si quelque partie restait soulevée, avec un très petit pinceau vous l'appliquez sur le travail ; s'il manque des morceaux, vous ajoutez des pièces prises dans des *chutes* d'autres feuilles ; n'y mettez pas les doigts, le métal s'y fixerait à peu près comme la poudre brillante des ailes du papillon ; servez-vous du petit pinceau doux et sec, des ciseaux, enfin apprenez à être adroites, il n'y a que cela.

Et maintenant que nous nous sommes bien escrimées, moi à vous donner des explications, vous à les comprendre, le nègre à les exécuter, laissez-moi vous dire qu'à Paris on n'a pas besoin de tant de peine; on va choisir chez le marchand spécial un objet à son goût et on lui dit: veuillez me le faire dorer. Toutes les informations qui précèdent sont donc seulement pour les personnes éloignées de la grande ville ou pour celles qui désirent ne pas surcharger le budget de leurs menus plaisirs.

Une dernière observation, et je continue. Le vernis Martin n'est pas absolument fond or. Si vous le faites sur fond de couleur, après avoir frotté au papier de verre, au lieu de passer la couche de mixtion vous passez une couche de vieux vert, ou de vieux bleu, ou de vieux rouge, ou de vieux jaune, ce sont à peu près les seules usitées, puis ensuite vous continuez comme je vais dire.

4° Sur fond or ou sur fond couleur, il ne faut peindre les détails que quand le fond est bien sec. Nous en avons fini pour un moment avec le métier, lançons-nous dans l'art, c'est votre rôle mesdemoiselles, et ici vont se développer vos jolis talents de peintres.

Vous n'êtes certainement pas arrivées à vos dix-huit ans, ni même à vos vingt-deux, sans qu'on vous ait arraché une dent, dent de lait bien entendu; ces dents qu'on a payées très cher à la nourrice lorsqu'elles ont percé, on les paie généralement encore plus cher à l'enfant lorsqu'il veut bien autoriser le dentiste à l'en débarrasser; on use de beaucoup de diplomatie pour obtenir cette autorisation, on fait entrevoir la récompense qu'on cherche aussi tentante que possible. En général, le patient résiste jusqu'à ce qu'on lui parle d'une boîte de couleurs: Y aura-t-il du rouge? — Il y aura trois sortes de rouges. — Y aura-t-il des godets? — Il y aura quatre godets. — Et de l'encre de Chine? — — De l'encre de Chine. — Un porte-mine? Des pinceaux? Des hampes? Des punaises? Un cadre, du papier Wattmann?... Ce n'est plus un boîte de couleurs, c'est le bazar d'en face; mais le propriétaire de la dent ne céderait pas à moins, et l'on promet jusqu'à ce que poussant un soupir l'enfant s'avoue vaincu.

Je connais une quantité d'artistes dont la vocation n'a pas eu d'autre début. Mais si malgré de nombreuses dents chevauchantes et une quantité équivalente de boîtes de couleurs, vous n'êtes pas arrivées au grand art, consolez-vous, ce que vous en savez suffira au vernis Martin. Car, à part l'eau abondante que vous répandiez sur les feuilles de papier toutes gonflées d'horreur à la vue des crudités de votre palette et que vous remplacez ici par une goutte d'huile, puisqu'il s'agit de couleurs à l'huile et non au miel, la manière de procéder est la même: qui sait l'une peut faire l'autre.

Si le dessin vous embarrasse, calquez votre modèle, et surtout évitez les sujets difficiles à reproduire par la grande exactitude qu'ils demandent. Usez d'un moyen analogue à celui que j'employais, justement à cette époque des bienheureuses dents de lait. Je ne savais pas faire la *figure* et je méprisais le paysage à cause de la perspective dont les lois me paraissaient bien arbitraires. Je me consacrai alors à un genre exclusif; beaucoup de peintres font ainsi et ce ne sont pas les plus mauvais. L'un ne dessine que des dindons, quelquefois avec la dindonnière; d'autres adoptent le lion, lion couché, debout, à jeun, repu, lion à perruque, lion à moustaches, lion amoureux, en marbre, en ocre, en fer blanc; je connais un très grand peintre qui ne sachant plus comment présenter ce héros l'habilla en violet; mais ce n'est pas mon affaire, et ma spécialité à moi était les femmes arabes en costume de ville, c'est-à-dire voilées du haut en bas sauf les yeux. Je faisais un tas plus long que large (le corps), je le surmontais d'un petit œuf (la tête), où j'inscrivais entre deux lignes transversales les yeux de ma houri. Ils étaient splendides! Comme je n'avais à m'occuper que d'eux, je les soignais énormément; des prunelles d'un noir et des cils d'un long!... Oh! mesdemoiselles, si bien douées que vous soyez sous ce rapport, vous n'aurez jamais les pareils. C'était un feu d'artifice dans toutes les directions. Ce point essentiel de mon œuvre achevé à mon gré, je mettais quelques plis sur l'œuf, pour relier dans un ovale parfait la tête et le corps enveloppés dans le même haïk sur lequel je répandais les touches les plus éclatantes et les plus variées. Au fond, pour limiter les plans, les graduations, pour reposer les yeux, je plaçais un mur orangé, genre J.-P. Laurens, puis j'écrivais au bas du tableau avec du bleu de cobalt ou du vermillon, s'il en restait: Fatma, Aïcha, etc., suivant l'inspiration. Enfin... Eh! mais où me suis-je égarée; nous parlions du vernis Martin, je crois, revenons-y par le plus court.

Vous avez donc exécuté, pendant mon bavardage, sur votre plateau un petit sujet au milieu, placé quelques emblèmes par ci par là, fait courir un ruban à travers le tout et vous laissez sécher patiemment; ne craignez pas les couleurs vives, c'est par le travail ultérieur que vous arriverez à ces teintes douces, parfois un peu brunies, qui donnent le ton vieux. Voici qui est fait, et sec.

Prenez un pinceau encore une fois, mais non plus pour peindre, il s'agit de donner cent ans à votre travail de la veille.

5° Vous posez avec ce pinceau de la *mixtion à vieillir* aux angles et par places laissées à votre

choix; il faut arriver à imiter les taches des vieux vernis. Pour que cette imitation soit parfaite, c'est-à-dire se dégrade bien sur ses bords, *putoisez* ces plaques de mixtion, absolument comme on putoise les fonds de couleur dans la peinture sur porcelaine; si vous ne connaissez pas le procédé, et si vous n'avez personne pour vous le montrer, supprimez ce raffinement et passez tout d'abord la couche de mixtion sur tout votre travail. Le voici éteint, adouci, fondu; c'est parfait.

6° Il ne vous reste plus qu'à déboucher votre flacon de *vernis Martin* et à vous en servir. Passez une première couche en tâchant que vos coups de pinceau ne se voient pas; laissez sécher dans une pièce chaude, ou mieux à l'étuve, en hiver surtout; une serre sans soleil ou un belvédère à la campagne remplacera l'étuve.

Armez-vous de patience, du reste, car cette opération va se renouveler six ou sept fois; alors vous avez un résultat charmant, et vous vous dites étonné: Comment! c'est moi qui ai fait ce plateau!

Quant aux envers, aux dessous, aux dedans, on se montre moins scrupuleux, on se contente d'une couche de peinture qu'on saupoudre de poudre d'or ou sur laquelle on jette un dessin insignifiant: on leur donne une ou deux couches de vernis, et ils s'estiment bien heureux; car, en bonne justice, l'envers d'un plateau, le dessous d'un coffre, même à l'époque de nivellement social où nous sommes, ne peuvent aspirer aux beautés du couvercle.

Paris, qui est la ville des caprices, a imaginé tout ce qu'on peut imaginer pour flatter celui qui nous occupe en ce moment. On a ressuscité des boîtes de toutes sortes, on a été en prendre la forme dans les musées; la jolie collection de Marie-Antoinette a donné son appoint; puis, en furetant, on a trouvé des étuis, des bonbonnières, des commodes grandes comme la main avec des cuivres aussi finis, aussi bien ciselés que ceux des vrais meubles. Mais je vous parlerai de toutes ces merveilles avec ordre une autre fois; aujourd'hui, je sens le metteur en pages qui commence à compter les lignes derrière moi, et je veux vous raconter une histoire que j'ai au bout de la langue depuis tantôt une heure. Je vais faire comme ces bons prédicateurs qui, contents de l'attention de leur public, lui citent avant de descendre de chaire quelque trait à l'appui de leurs assertions; d'ailleurs, mon histoire est de l'époque qui nous occupe, elle est vraie, et elle parle de vernis; voilà bien des motifs pour céder à la tentation de l'écrire.

Mon arrière-grand'mère était attachée à M^me la duchesse de Penthièvre depuis l'enfance; cette amitié qui eût dû la protéger contre les libéraux de l'époque, la fit enfermer je ne sais trop pourquoi aux Madelonnettes pendant la Terreur. Elle était veuve, avait vingt-huit ans et laissait derrière elle deux petites filles: l'aînée, Madeleine, âgée de neuf ans, fut ma grand'mère. Vous comprenez si l'histoire m'intéresse.

Tous les cœurs n'étaient pas fermés, et en présence de l'abandon des deux pauvres créatures, tout le voisinage s'émut. Il ne s'agissait pas de l'hospitalité de quelque belle dame ayant carrosses et valets; non, tout cela était loin, bien loin, ou caché si obscurément, que c'était comme mort. Ce furent les marchandes du quartier qui donnèrent une place dans le galetas, d'autres la nourriture, d'autres quelques soins.

Madeleine était l'aînée de deux ans, elle se considéra dès lors comme la mère de sa petite sœur, et qui dit mère, dit créature dévouée et ingénieuse dans son dévouement. Quand la nuit était froide et les pauvres petits oiseaux glacés dans leur maigre et unique lit, Madeleine doublait la couverture sur sa sœur et se réjouissait de l'entendre dormir paisiblement, tandis qu'elle-même souffrait de l'âpreté de la saison. Quand les provisions diminuaient sans chance prochaine de remplacement, Madeleine n'avait pas faim, disait-elle, et se contentait du repas de sa sœur. Et tout allait ainsi à la grande joie de Madeleine, se disant avec fierté qu'elle tenait lieu de père et de mère à l'orpheline.

Celle-ci payait le dévouement en caresses, faute d'avoir mieux à donner, et c'était déjà quelque chose, n'est-il pas vrai? Pourtant Louise aurait bien voulu faire plus.

Un jour, une bimblotière de leurs nouvelles amies donna à la petite sœur une boîte en vernis blanc sur laquelle courait un feuillage vert avec une lyre rouge au beau milieu. L'intérieur était doublé d'une peau d'orange. Cet objet, passé de mode, avait fait fureur quelque dix ans auparavant; il n'était ni très frais, ni très joli, l'enfant le trouva superbe, et elle le cacha soigneusement dans sa poche, sans rien dire à Madeleine qui n'avait pas assisté au don de la bimblotière.

Le soir il fallut se coucher de bonne heure. Louise avait bien sommeil, assurait-elle, et se déshabillant avec prestesse, elle appelait sa sœur auprès d'elle. « Viens, j'ai bien froid, » disait la maligne. Madeleine ne savait pas résister, elle prit son petit paquet de nuit et trouva dans son bonnet... la boîte en vernis Martin. Et des cris, et des rires, et des baisers plein la pauvre chambre.

Bonne maman aima tellement sa boîte qu'elle ne voulut plus s'en séparer, de sorte qu'un jour le vernis éclata d'un côté, l'orange se fendit de l'autre; la lyre perdit son pied, la couronne verte devint grise. Et puis, et puis, il n'y eut

plus que le souvenir de ces tristes jours et de ces douces compensations.

Cependant Madeleine n'avait pu se consoler de la démolition de sa jolie boîte. Elle avait soixante-quinze ans lorsquelle m'en parlait encore et m'en faisait une description enthousiaste. Mon imagination aidant, j'avais fini par m'imaginer la boîte de Pandore, et je la regrettais aussi amèrement que ma grand'mère elle-même.

J'étais pour quelques jours dans sa vieille petite ville, très occupée à compter à la fenêtre les parapluies rouges qui arrivaient pour la foire du lendemain; je voyais défiler gens et bestiaux, colporteurs et marchands de fromages, lorsque j'entendis bonne maman qui regardait aussi derrière moi, dans la rue, s'écrier d'une voix tremblante :

— Ah! la voici. Et sans souci de se montrer dans la rue en bonnet, elle descendit prompte comme une jeune fille, arrêta un marchand dont la petite charrette renfermait un peu de tout, et remonta triomphante avec une affreuse petite boîte blanchâtre, mal vernie, encore plus mal peinte. L'intérieur était doublé d'une peau d'orange! Ma grand'mère l'avait eue pour quatre sous; il y en avait deux douzaines au choix; celle-ci était la plus ressemblante, paraît-il. Nous nous assîmes bonne maman et moi, l'émotion nous coupait les jambes; l'histoire fut recommencée avec d'interminables développements; la chère vieille mère embrassait cette relique et parlait de sa petite sœur blonde, de leur misère, de leurs amours; je pleurais, nous pleurions, tandis que le colporteur, alléché par le succès inattendu de ses *rossignols*, criait à tue-tête dans la rue : Qui veut de boëtes, voyez les jolies boëtes!

O Martin, où m'as-tu entraînée!

C. DE LAMIRAUDIE.

BIBLIOGRAPHIE

PENSÉES D'UNE CROYANTE

PAR MARIE JENNA (1)

—

Dans une de ses premières pensées, l'auteur révèle le secret de l'inspiration qui l'a soutenue depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge mûr, depuis ses premières poésies jusqu'aux pages sérieuses que nous annonçons aujourd'hui : « Ce qui chante en nous, c'est quelque chose de plus que nous, un souffle d'en haut qui passe, le reflet d'une beauté qui n'est pas la nôtre. » Et c'est ce même souffle religieux qui a dicté ces belles et touchantes pensées ; qu'elles dépeignent la joie ou la tristesse, elles trouvent toujours, au fond de tout, des motifs pour louer Dieu; ces pensées ne sont pas de sèches analyses du cœur humain, comme celles de la Rochefoucauld, ou des portraits pris sur le vif et sous lesquels on pouvait placer des noms, comme celles de La Bruyère, ou des vues pénétrantes sur le cœur et sur le monde ; comme celles (nous aimons à les citer) de Joubert, ce sont des cris d'amour et d'extase parfois profonds, toujours émouvants. Mais, à ces *Pensées* mêmes, je préfère encore les simples et courtes *Méditations sur l'Évangile :* elles ont jailli dans la prière, au pied de l'autel; elles sont vivantes et elles peuvent donner la vie à d'autres. Mlle Marie Jenna a fait du talent de l'Evangile le plus noble et le plus saint usage ; elle reçoit en ce moment la récompense que donne Dieu aux fidèles serviteurs ; et même ici-bas elle a trouvé, dans la sympathie vive de ses lecteurs, un salaire qu'elle savait apprécier. M. B.

(1) Un joli volume in-32. — Librairie Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

PASSÉ — AVENIR

Conseils d'une mère à sa fille pour la dernière heure d'une année

PAR LA PRINCESSE OLGA CANTACUZÈNE, NÉE ALTIÉRI (1)

—

Il nous est tombé sous la main un tout petit volume, édité en province (la province a du bon), qui fait à petits frais son chemin dans le monde, sans bruit, sans fanfare, sans réclame, ce qui nous a paru si excellent que c'eût été un crime à nos yeux de ne pas le signaler à nos jeunes lectrices. Qu'elles se supposent les heureuses filles de cette femme distinguée qui tient si bien la plume et qu'elles écoutent, à la fin d'une année, ses éloquentes et douces leçons.

Elle dit à sa fille :

« Il est bien évident pour toi que Dieu t'a destinée à le connaître tout spécialement, et, par conséquent, à le servir de même. Il t'a entourée d'influences chrétiennes qui doivent donner à toute ta vie une direction également chrétienne. Il t'a donné toutes les facilités de t'instruire, de cultiver ton intelligence, ta mémoire, ton goût ; il t'a douée de talents et d'aptitudes que tu dois faire valoir et fructifier. Tu es bien évidemment au nombre des ouvriers appelés dès la première heure, de ceux à qui un compte rigoureux sera demandé, parce qu'ayant beaucoup reçu, ils devront beaucoup rendre...

« Nous voici arrivés à la fin d'une de ces an-

(1) Un petit volume de 38 pages. — Libraire Saint-Augustin, rue Royale, Lille.

nées qui forment le cours d'éducation de notre vie. C'est le moment de faire subir à ton âme un interrogatoire.

« Y a-t-il une leçon que Dieu semble avoir cherché plus spécialement à t'enseigner cette année ? Y a-t-il une tâche plus pénible que les autres qui t'a été imposée ? Y a-t-il une vertu dont la pratique t'a paru plus nécessaire, mais aussi plus difficile que les autres ?

« Oh ! quelle qu'elle soit, douceur, patience, humilité, obéissance, oubli de toi-même, examine bien ton cœur pour savoir s'il a profité de l'enseignement. Malheur à toi si tu as passé inattentive, indifférente auprès de ces leçons qui t'étaient offertes ! Dans l'éducation de la vie, une année perdue, un cours d'enseignement négligé peuvent laisser d'éternels regrets. Et savons-nous si cette lacune ne nous empêchera pas d'arriver au degré de gloire et de lumière auquel Dieu nous appelle dans la vie éternelle ?... »

Voilà, et nous les abrégeons à regret, de sérieux avis pour le passé ; voyons l'avenir.

« Bonne et heureuse année !

« Une enfant, une jeune fille doit être le rayon qui égaie et illumine un intérieur. Elle peut être aussi, hélas ! le plus noir souci.

« Il ne dépend que de toi d'être ce foyer de joie. Ta présence seule, l'*aimable* expression de ta physionomie, la limpidité d'un regard, reflet d'une bonne conscience, une parole gracieuse peuvent dissiper bien des tristesses, faire oublier bien des ennuis. Qui pourra jamais dire le bien qu'ont fait un sourire aimable, une parole bienveillante ? Salomon les compare à des pommes d'or dans une corbeille d'argent.

« Et qui dira le bien que peut faire un peu de patience, d'abnégation, d'oubli de soi-même, de charité, le soin avec lequel nous fermons nos lèvres pour leur défendre de prononcer des paroles aigres ou blessantes, de lancer telle réponse brusque, le ricanement moqueur que nous réprimons pour le transformer en un sourire bienveillant, la patience avec laquelle nous supportons les petites manies d'une personne ennuyeuse ou les redites d'une mémoire affaiblie ?

« N'est-ce pas, à cette place, à ce tournant de la route, qui sépare l'année ancienne de l'année nouvelle, tu vas déposer le triste bagage qui encombre ta marche ! » Et la prudente mère énumère les défauts qui pourraient retarder le voyage de l'enfant chérie: l'humeur, la vanité, l'esprit de contradiction, le plaisir qu'on éprouve parfois à dire aux autres des vérités désagréables, l'impatience, et bien d'autres misères que les pauvres filles d'Eve traînent avec elles, et pour la fortifier dans la lutte contre le mal, elle lui décrit cette armure dont parle saint Paul, le bouclier de la foi contre lequel s'émoussent les traits de l'impiété, le casque du salut que doit remplacer un jour la couronne immortelle, et l'épée de l'esprit, de la prière, de la méditation, qui nous sépare du mal et du péché. « Ainsi armée, tu pourras braver tes ennemis, marcher le front haut, pleine de confiance dans le secours céleste, dans la force invisible de ton armure, qui n'est autre que la grâce dont nous sommes revêtus par les mérites de Jésus-Christ... Prenons, au commencement de cette année, une résolution, une seule, celle de regarder Jésus-Christ, non pas de temps en temps, aux heures de la prière, mais de le regarder constamment, toujours, à chaque instant. Au commencement de chaque action, nous devons nous demander comment la ferait Jésus, s'il était à notre place, pendant notre travail, demandons-nous si c'est ainsi qu'il travaillait dans l'atelier de saint Joseph ; pendant nos plaisirs, regardons-le aux noces de Cana, au milieu des enfants dont il ne voulait pas qu'on troublât la joie naïve, pendant nos repas, asseyons-nous avec lui, à la table de Zachée ou à celle de Béthanie... »

Nous ne citerons pas davantage, mais ces lignes ne suffisent-elles pas à faire apprécier cet excellent travail, œuvre d'un cœur maternel et chrétien, d'un esprit éclairé des plus pures lumières de la foi et de toute la finesse que donne la connaissance approfondie du monde ?

La forme de cet opuscule est remarquable ; très littéraire, très délicate et à la portée des jeunes intelligences que l'auteur convie à ce banquet de vérité et de charité.

M. B.

VIEILLE CIGALE

PAR JACQUES BRET (1)

—

La Cigale ayant chanté
Tout l'été

ne se trouva *pas dépourvue quand la bise fut venue ;* au contraire, de ce qu'elle avait gagné par sa belle voix et son talent dramatique, elle put acheter un beau château, en Poitou, où elle s'installa avec sa nièce Ada. La Cigale s'appelait Caroline Clauvel, et Mme Jacques Bret raconte avec esprit les duretés des paysans envieux des deux étrangères, à qui ils voudraient supprimer l'eau et le feu.

Ada, bien élevée, religieusement élevée, supporte d'un cœur ferme ces avanies; elle cherche à faire du bien à ceux qui l'insultent et les cœurs reviennent vers elle, tous ou presque tous, car l'aimable fille en a conquis un parti-

(1) Un volume, prix : 3 fr., chez Henri Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

culièrement, celui d'un jeune homme, neveu d'un vieux propriétaire, qui voulait acheter le château, qui s'est vu distancé par la Cigale et qui la hait profondément.

Dans les romans, tout s'arrange ; en cela, ils ne sont pas une image fidèle de la vie. René et Ada s'aiment et finissent par s'épouser, en dépit des obstacles, mais la pauvre vieille Cigale s'immole à leur bonheur ; elle quitte le château, elle abandonne sa nièce qu'elle aime et elle s'en va, seule, dans le vaste monde. C'est le châtiment de la vie de bohême que la pauvre femme a menée, mais ce châtiment tombant sur une bonne créature qui veut du bien à tous, laisse une impression mélancolique.

Ce roman est gentiment écrit, à la moderne, c'est-à-dire avec des descriptions détaillées et de longs dialogues plus serré, donnant un peu plus de place à l'analyse des sentiments qu'aux peintures de paysages, il amuserait davantage; les idées, les impressions de l'ex-comédienne méritaient d'être étudiées, et cette étude remplacerait avec avantage les paysages ; dans tous les arts, la sobriété dans les détails et la proportion exacte sont les premières règles du goût. Cette observation faite, disons que ce joli livre peut être lu par les jeunes filles qui se permettent la lecture des romans.

M. R.

CONSEIL

Lettre à Marguerite.

Oui, ma chère petite, instruire les ignorants est une très belle œuvre de miséricorde, mais là, comme en toute chose, il faut apporter réflexion et discernement, et tout en louant la bonté généreuse de votre cœur, j'ai peur que vous ne rendiez un fâcheux service aux neveux de votre femme de chambre. Elie et Maria sont très intelligents, dites-vous: Maria a obtenu tous les prix chez les Sœurs, Elie a été couronné de lauriers chez les Frères; ne serait-il pas dommage de laisser s'étioler ces belles facultés dans un labeur vulgaire, de faire une lingère de cette enfant qui sait (ou à peu près) la grammaire, un ouvrier bourrelier de cet adolescent, qui a dépassé les quatre règles et qui en est à la règle de trois, à la règle composée, à la règle d'intérêts? Et vous voulez qu'ils continuent leurs études, qu'ils piochent, qu'ils travaillent jour et nuit, qu'ils pâlissent sur l'histoire, sur la chimie, sur la cosmographie et la physique, sur l'histoire naturelle et sur l'astronomie, pour décrocher enfin la timbale, pardon! le brevet qui permet d'aspirer à un emploi d'instituteur et d'institutrice. Eh bien! j'entre dans votre pensée : grâce à vous, à vos secours, à votre charité, Maria a enlevé son brevet ; Elie, après quelques échecs, a enfin obtenu le sien. Les voilà en situation d'enseigner; ils peuvent régenter un peuple de marmots, leur débiter la science qu'on leur a infusée à eux-mêmes. Mais ces écoles bien garnies du *mobilier scolaire*, où les trouverez-vous, toutes prêtes à recevoir les nouveaux élus? Ils ont beau montrer patte blanche, ou blanc brevet, les portes ne s'ouvriront pas.

On a créé un nombre prodigieux d'écoles; on a endetté les pauvres communes en les obligeant à élever des palais pour les petits garçons en sabots et les petites filles en tablier bleu, mais le nombre des demandes a tellement dépassé l'offre, que sur le pavé de Paris (je ne parle pas des autres) il y a actuellement *22,000 institutrices* sans emploi. L'une d'elles s'est jetée à la Seine, la tête perdue et le cœur désespéré. Tout ce qui est ambitieux, tout ce qui est paresseux, tout ce qui est vaniteux dans les rangs inférieurs, s'est jeté sur l'instruction, comme sur une proie à dévorer : certes, ce n'est pas l'amour de la science qui guide ces fils de paysans, ces filles d'ouvriers; ils ne veulent pas connaître les secrets de la mécanique céleste comme Jameray Duval, ni les mystères de la composition musicale, comme le pauvre charbonnier de Londres Britton, ni la science des hiéroglyphes assyriens comme George Smitt, non, les nobles connaissances doivent les affranchir du travail manuel, trop lourd et trop ennuyeux, les faire grandir en importance et leur donner une vie commode, trois repas, un bon lit, une jolie maison. C'est là le rêve de tous ces malheureux, illusionnés sur eux-mêmes et sur ce qui les entoure, et Dieu sait que d'amères déceptions les attendent au réveil. Ils attendent, ils aspirent, ils soupirent, ils ne font rien d'utile, consumés qu'ils sont par cette attente éternelle, par cette angoisse que leur procure l'heure du courrier qui ne leur apporte rien; ils vivent aux dépens de leur famille: de vieux parents, qui admirent leur science, s'épuisent à les nourrir; et cela dure, non des mois, mais des années, et les

rangs de ces infortunés postulants et postulantes s'épaississent toujours; quelques nominations, la mort, l'émigration y font de temps en temps quelques vides à peine sensibles. Je parle de ce que j'ai vu et vu avec douleur.

Mais enfin, direz-vous, Marguerite, parmi ces brevetés, il en est qui arrivent, que l'on nomme, et pourquoi Elie et Maria ne seraient-ils pas au nombre des privilégiés? Rien n'empêche; mais alors même, pensez-vous qu'ils seront bien heureux, et que jamais, du haut de leur chaire professorale, ils ne regretteront, lui, sa charrue ou son établi, elle, sa machine à coudre, son fer à repasser ou les bonnes vaches qu'elle allait traire au coucher du soleil?

J'en ai connu aussi, de ces heureux favorisés : je vous en citerai une, une douce et excellente fille, que quelques petits succès à l'école et de fort mauvais conseils avaient poussée aux examens. Elle emporta le brevet haut la main, et elle fut nommée adjointe dans une école de village; elle avait pour supérieure une institutrice d'humeur difficile, qui la contrecarrait en toute chose, par système et malignité d'humeur; elle faisait la classe à soixante-dix enfants et elle devait enseigner à ces pauvres petites, ignorantes de tout, le programme surchargé que l'Université impose aux écolières; pour ce travail assidu, accablant, elle recevait 60 fr., 50 fr. par mois, sur lesquels l'Etat déduisait 3 fr. pour sa retraite future; elle devait payer à l'institutrice en titre 35 fr. par mois pour sa nourriture : restaient 22 fr. pour les vêtements et les secours à donner à sa famille; on exigeait qu'elle fût proprement mise et surtout qu'elle eût de jolis chapeaux. Jugez de la situation! Elle pouvait, il est vrai, racheter sa nourriture en faisant tout l'ouvrage servile de la maison, et la pauvre enfant, qui avait refusé de servir, lavait la vaisselle, balayait, frottait, faisait les feux, etc., etc., après avoir fait sa classe.

Au bout d'un an de ce labeur, elle tomba malade, épuisée qu'elle était par ses premières études; elle languit quelque temps chez ses parents, pauvres et sans ressources. Elle se rétablit un peu, retourna à son poste et mourut quelques mois après : sans les examens, les brevets et les écoles, cette charmante et bonne créature eût été une digne mère de famille; elle eût vécu pour le travail et pour les saintes affections, et remarquez qu'elle a été privilégiée parmi tant d'autres, elle a eu le diplôme sans lutte, et elle a été nommée sans attente.

Avouez, chère Marguerite, que les idées modernes ne rendent pas heureuses ces classes populaires qu'elles flattent, qu'elles électrisent et qu'elles précipitent vers les abîmes. Elles leur font déserter la province, la ville et les champs pour Paris, où les pauvres se coudoient et meurent de misère; elles déclassent, pour leur plus grand malheur, et celui de la société tout entière, les enfants du peuple; les institutrices sont Légion et on ne peut trouver une ouvrière! Je vous en supplie, ne favorisez pas cette aberration; n'engagez pas les enfants que vous protégez dans une voie funeste, où ils rencontreront la faim, les échecs, le chagrin et pis encore. Puisque vous voulez faire du bien à Maria et à son frère, faites-leur apprendre à chacun un état, et veillez à ce qu'ils soient instruits de ce qui est indispensable, la religion; de ce qui est nécessaire, la lecture, l'écriture et les quatre règles : avec ce bagage, ils gagneront leur pain et ils seront contents. L'*Egalité* écrite sur les murs n'entrera jamais dans nos mœurs : la *Liberté*, vous savez ce qui en est. Mais la *Fraternité* chrétienne, vous pouvez la pratiquer, en éloignant les pauvres des vaines et fausses théories modernes et en les conduisant vers le vrai Bien, Dieu!

Je vous embrasse de tout mon cœur.

M. B.

P. S. — J'ajoute un mot : puisque vous aimez les pauvres, puisque vous vous intéressez aux ouvriers, je vous envoie un petit volume (1) qui ne coûte que cinq centimes, mais qui vaut plus qu'il n'est gros : faites-le lire aux femmes d'ouvriers, elles y trouveront des recettes de cuisine, très applicables, quoiqu'elles viennent d'Amérique; des *menus* combinés intelligemment selon les divers degrés de salaire, et à la fin, un petit catéchisme moral et politique, qu'elles pourront faire lire à leurs fils, et qui les éclairera sur bien des questions de notre temps, le socialisme, les grèves, etc., etc. C'est un recueil précieux, plein de sens et de bons enseignements.

Les recettes de cuisine ne sont pas à votre usage, chère Marguerite ; elles ne sont pas de l'école de Gouffé, les pommes de terre, les pois, le lard, le lard surtout en fournissent les éléments. Le lard est le fondement de la cuisine américaine, et M. de Mandat-Grancey nous a conté les merveilles qu'on voit à Chicago, dans ces colossales usines où le porc entre vivant, gras, rose, lourd, et d'où il sort, une heure après, sous la forme de jambons et de boudins. Pour les ouvriers français, les recettes dont il s'agit pourraient très bien être utilisées; je leur reconnais trois qualités : la variété, le bon marché, la facilité d'exécution. Et tout cela pour cinq centimes!

(1) *Les Secrets de la Cuisine américaine*, chez Spitael, à Alost (Belgique). Prix : 5 centimes.

GINA

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE

(SUITE)

Elle lui prêta des livres et l'instruisit en s'inspirant de son cœur; elle lui raconta les principaux faits de l'histoire de France, lui fit rédiger un journal pour lui apprendre l'orthographe et lui donna chaque jour un devoir de style dont Gina choisissait elle-même le sujet. C'était ordinairement des récits lamentables... des enfants abandonnés, — des mères mourantes, — des naufrages — ou bien encore la fin dramatique d'un beau rosier à fleurs blanches qui se flétrit faute d'eau: et ces exercices d'une fillette de onze ans étaient vraiment curieux et intéressants.

Athalie, restée seule au monde après avoir soutenu ses parents peu fortunés, s'attacha particulièrement à Gina, lui fut douce et bonne; toutefois avec cette timidité gauche d'une pauvre fille qui jamais n'a eu d'expansion.

Aussi ses morales ne produisirent-elles pas beaucoup d'effet. — Gina ne voulait pas devenir meilleure.

— Je mourrai, disait-elle à son professeur découragé, si je reste ici avec ces gens au cœur de pierre qui ne veulent pas que je pleure mon papa et me répètent que je ne suis pas riche... L'autre jour, la bonne m'a appelée « va-nu-pieds ».

— Mais, ma petite, monsieur et madame Clapières ne sont point de méchantes gens.

— Ils ne me battent pas, c'est vrai, ils me donnent à manger et à coucher.....

— Et ils vous habillent.

— Ils m'habillent, oui, comme la mère Gigogne.

— Ils vous font instruire.

— Pour que je reste tranquille pendant ce temps-là... Non je ne les aime pas et je veux retourner à Paris!..... en pension avec Agnès. — Je déteste le Midi!

***

Constatant que Gina pâlissait, son tuteur exigea qu'elle sortît. Ce fut avec colère qu'elle s'y résigna, et pourtant ces promenades lui réservaient une douce surprise. Parmi les baigneurs elle reconnut non sans étonnement les demoiselles Botrel et leur mère.

Hélène et Louise coururent à Gina et l'intimité fut bientôt renouvelée. Elles témoignèrent beaucoup d'amitié à l'orpheline et l'emmenèrent tous les après-midi faire des courses sur la plage; l'enfant fut bientôt admise de la sorte dans la colonie parisienne et eut sa place dans les excursions.

Un jour, dans une partie de campagne conduite par la famille d'un des plus riches armateurs de Marseille, les jeunes filles couraient joyeusement, s'épanouissant au grand air, et leurs éclats de rire frais et sonores se mêlaient aux chants étourdissants des cigales; un églantier se trouvait sur leur route, Gina y accrocha sa robe qui se déchira de haut en bas... elle en fut ravie : « M'en voilà donc débarrassée! » cria-t-elle d'un ton de victoire.

Les camarades applaudirent, mais la femme de l'armateur, l'élégante Mme Delarue, qui se prélassait dans un luxueux costume de dentelle blanche, la reprit vivement :

— Dans votre situation, mademoiselle, dit-elle dédaigneusement, on porte ses robes raccommodées.

Cette remarque fut cruelle pour Gina, qui avait oublié un moment ses déconvenues. Elle devint cramoisie, sa figure animée par le plaisir se contracta soudain; elle cessa de s'amuser.

Hélène et Louise lui prirent les mains et cheminèrent à ses côtés.

— Allons, Gina, dite Louise, n'écoute pas cette grosse femme..... je voudrais qu'elle tombât et se cassât le nez!

Hélène réprimanda sa sœur :

— Ne souhaitons de mal à personne!

C'était une charmante créature qu'Hélène..... sa figure ronde et fraîche rayonnait de bonté; ses yeux bleus étaient candides et brillants, le sourire de sa bouche communicatif; des cheveux blonds, abondants, flottaient en nattes sur ses épaules.

Agée de treize ans, elle ne cherchait pas encore à paraître jeune fille. Retardée d'un an par la guerre, elle se préparait seulement alors à sa première communion, en même temps que sa sœur Louise, et le faisait avec une conviction ardente.

Elle retint Gina près d'elle pendant que Louise rejoignait la bande joyeuse, et elles s'assirent côte à côte sur les racines d'un gros olivier..... On apercevait de là la Méditerranée resplendissante.

— Je te plains, dit Hélène à Gina, maman aussi, et nous t'aimons tendrement..... Tu es orpheline!

— Pas ce mot, pas cet affreux mot, Hélène! ils me le disent... eux...

— Je ne le prononcerai plus.

Une minute de silence. — Hélène regrettait vivement d'avoir peiné son amie.

— Gina, reprit-elle, tu serais plus heureuse si tu étais meilleure.

— Ils croiraient m'avoir mâtée, comme dit la vieille.

— Ils se figureraient ce qu'ils voudraient, mais tu aurais certainement moins de chagrin. On est content quand on est bon.

— Papa me le disait, lui aussi. Mais être bon avec ses parents ce n'est pas difficile, et moi... je suis seule.

— C'est vrai... ajouta Hélène attendrie.

On les rappela, elles se levèrent et regagnèrent lentement leurs compagnes. Elles marchaient sous un bois de sapins; les rayons de soleil tombaient en traînées lumineuses sur les aiguilles rousses qui jonchaient le sol.

Au détour d'une allée, elles arrivèrent à une coulée merveilleuse creusée entre les rocs bruns, coupés à vif... sur leurs arêtes, les caroubiers avaient poussé plantureux, les digitales et les œillets y jetaient leur note gaie. Au fond du ravin s'élevait une petite chapelle rustique surmontée d'une croix qu'enveloppaient d'épaisses guirlandes de lierre...

— Gina, dit tout à coup Hélène avec effusion en descendant le sentier tortueux, je crois que si tu faisais ta première communion, tu serais consolée...

— Hélène a raison! s'écria Louise qui venait les surprendre... et nous la ferions toutes les trois ensemble.

— Eh bien! répondit Gina toute pensive, je le leur demanderai.

⁂

Cette démarche solennelle fut catégoriquement repoussée par Mme Clapières, qui déclara qu'une fille aussi peu soumise ne pouvait être encore admise au catéchisme.

Quant à M. Clapières, il se contenta de rire avec éclat :

— La petite veut une robe blanche, une couronne et un voile... voilà l'affaire. Coquetterie de femme qui se révèle! »

Et comme Gina se révoltait :

— Ah çà, mademoiselle, reprit-il durement, je suis le maître ici... vous attendrez l'âge réglementaire!... Vous figurez-vous pouvoir m'imposer vos caprices comme à votre père?

— Ne parlez-pas de lui! cria Gina dans un accès de rage folle... je vous déteste, vous, et vous me tuerez avec vos méchancetés!

Suffoquée par la colère, Gina se livra à un emportement sans nom, prit ses cahiers, ses livres, et les déchira, en jetant les débris au milieu de sa chambre. Elle éprouvait le besoin de tout briser et n'épargna rien de ce qui l'entourait, pas même une statue de la Vierge de la Garde placée au chevet de son lit.

Sa fureur passée, elle en fut atterrée; avec l'ardeur de sa nature, un mot de raisonnement l'eût trouvée repentante... Mais abandonnée à elle-même, l'enfant prit une résolution farouche, celle de mourir de faim. Condamnée à une réclusion absolue dans sa chambre, elle la tint.

Les premiers jours, M. et Mme Clapières crurent à une bouderie, et n'y prêtèrent nulle attention. Un changement absolu s'était pourtant opéré dans ses manières, elle se montrait fort douce. Après trois jours d'abstinence, elle commença à éprouver une faim terrible, mais elle détourna sa vue des aliments que lui montait Miette.

Ce soir-là, comme elle se tenait assise à terre dans sa chambre, souffrant de violentes douleurs d'estomac, la bonne qui la prétendait *possédée du diable* lui remit une lettre... Quelle joie inespérée! Une lettre d'Agnès, bonne et affectueuse, lui annonçant son séjour avec ses sœurs, à Londres, dans un pensionnat de famille. Gina lut et relut cette gentille missive, puis tomba dessus dans une sorte d'engourdissement.

Quand elle revint à elle, un jour éclatant caressait les rideaux du lit où elle était couchée; Mlle Athalie travaillait assise à son chevet, un vieux médecin à barbe blanche lui offrait à boire... Il avait l'air excellent, ce devait être un grand-père. Se sentant très faible, elle but avidement.

M. et Mme Clapières causaient dans la chambre à mi-voix. Gina ne comprenait pas... Mais sa maîtresse lui expliqua qu'elle avait été bien malade et qu'on la soignait.

Le docteur Guéroult vint régulièrement, sa petite cliente l'intéressait; il lui apporta des fleurs, des livres, une poupée, des oiseaux... auxquels l'enfant donna la volée en disant ;

— C'est trop triste d'être en cage... ils retrouveront dehors leur papa oiseau, leur maman oiselle.

Quand Gina put se lever, le docteur ordonna le changement d'air; elle était atteinte d'une sorte de langueur.

M. Clapières loua l'unique villa de l'île Sainte-Marguerite, une des îles de Lérins, en pleine Méditerranée, au milieu d'un bois de pins. Ce fut là qu'on emmena la malade.

L'île était un paradis : une forêt de pins, de myrtes, de lentisques, de genèvriers aux fruits âcres, une oasis rare de verdure fraîche dans le Midi. La mer caressait les grèves minuscules, les baignoires naturelles creusées dans les roches qu'ombrageaient les pins parasols.

Gina se trouva mieux en cette solitude, au milieu de la nature; étendue sur la plage, dans

un lit d'algues sèches aux minces rubans de satin blanc, elle regardait les branches d'arbres au-dessus de sa tête, la mer splendidement calme, l'île des Martyrs où poussaient les iris bleus, l'île Saint-Honorat et la Tour des Maures se profilant sur le ciel immaculé, et, reposée, se laissait vivre comme une petite plante dans cet immense repos des choses.

Un certain nombre d'Arabes étaient retenus prisonniers dans l'île; majestueux sous leurs burnous de laine blanche, ils se promenaient égrenant leur chapelet d'ambre : « Allah! Allah! Allah!

Le matin et le soir ils se prosternaient sur le sol, et l'île ensoleillée, chaude, semblait un mirage des pays d'Orient.

Ils connaissaient la petite malade et la plaignaient, venaient parfois la trouver pour lui offrir des coquillages, des morceaux de corail qu'ils tiraient solennellement de dessous leur manteau; elle les accueillait d'un sourire, les devinant malheureux, acceptait leurs présents et les considérait comme des êtres mystérieux.

La famille Botrel la visitait souvent. Hélène et Louise se montraient pour Gina d'une tendresse charmante. A l'une de ces réunions, après une excursion en canot, un dîner plein d'entrain présidé par le docteur Guéroult, l'enfant, soit impression, soit fatigue, perdit connaissance.

M. Clapières, effrayé, prit à part le médecin et lui demanda :

— Eh bien! franchement, que pensez-vous de cette petite?

— Ce que j'en pense, répondit-il... Il n'y a plus dans ce corps délicat, ébranlé par des émotions trop fortes, qu'une vitalité nerveuse.

— Diable! dit M. Clapières pensif, vous ne la sauverez pas?

— Je ferai mon possible, car elle me plaît cette entêtée, cette fillette que les épreuves ont trouvée femme pour souffrir; mais je ne réponds de rien.

— Et le moyen de la sauver, docteur?

— Le seul à essayer, en dehors des soins, serait l'air natal.

— L'air de Paris est corrompu.

— D'accord... Il y a les environs.

— Il faudrait la reconduire à Paris, répéta le tuteur préoccupé... et ensuite? Elle n'a que des cousins éloignés. Je ne peux pourtant pas aller m'installer dans ce pays de rhumatismes!

— Cherchez! dit le médecin en souriant.

— En pension, on ne voudra pas d'elle, reprit M. Clapières.

— Qui sait? Il y a de braves cœurs de par le monde. En racontant son histoire?...

— C'est qu'elle n'est pas commode! protesta le tuteur.

— Ta, ta, ta, répliqua vivement M. Guéroult. Le point sensible est facile à trouver. Voilà une petite fille qui perd ses parents, elle a été gâtée, adorée cette enfant unique... c'est tout simple! Du jour au lendemain elle n'a plus rien, ni ceux qui l'aimaient, ni sa maison, ni son bien-être. On lui disait : « Tu es riche! » Vous lui dites : « Tu es pauvre. » — On l'admirait là-bas, ici on la blâme.—On l'emmène au loin, on ne veut plus qu'elle pleure son père, cette petite... On ne veut pas qu'elle s'étonne de sa nouvelle position... Elle résiste, se désole... vous la déclarez un monstre d'ingratitude. Moi, je la trouve extraordinaire. Vous lui reprochez *de ne pas oublier*. Il y a assez d'hommes qui oublient pour ne pas s'émerveiller de voir une enfant *se souvenir*. Elle est mauvaise comme un démon, elle vous fait tourner la tête... elle a ma foi raison! A dix ans on ne connaît pas la valeur de l'argent. Elle ne comprend pas que d'être logée, nourrie, chauffée, éclairée, habillée et même instruite, c'est très beau... Si elle avait été auparavant dans la misère, si vous l'aviez ramassée sur le pavé, elle le saisirait... peut-être... Au contraire, vous l'avez prise dans un nid douillet qui n'avait pas eu le temps de se refroidir, vous l'avez bien traitée, d'accord, mais vous êtes-vous fait enfant pour conquérir cette enfant? Les petits sont craintifs, il faut aller vers eux pour obtenir leur confiance... Et votre mère, cette brave et digne femme, absorbée dans sa douleur, attendait que l'enfant épeurée, vînt vers elle... sans lui tendre les bras seulement!... Bref, votre pupille a une sorte de fièvre de consomption... c'est une nature impressionnable, tendre et fière... C'est un cas! Un cas psychologique, que cette créature de douze ans qui se meurt de chagrin.

— Quel discours, docteur, quelle ardeur!

— Je vous le répète, c'est un cas; je suis sa maladie, elle m'intéresse.

Il tourna le dos à M. Clapières et arpenta le jardin en sifflant; puis il monta vers Gina qu'on avait couchée.

Elle sourit en l'apercevant.

— Veux-tu retourner à Paris? lui demanda-t-il.

— Oh! oui... Et ses yeux étincelèrent.

— Même en pension?

— Même en pension.

— Même au couvent?

— N'importe où, docteur, pourvu que je retourne où étaient papa et maman.

— Eh bien, ma petite, reprit-il sérieusement, je te donne ma paroie d'honnête homme que tu y retourneras.

— Que vous êtes bon! s'écria-t-elle vivement... que je vous remercie!

— Attends... à condition que tu guériras?

— Cela, j'en suis bien sûre, répondit-elle avec conviction; j'étouffe ici.

Le docteur Guéroult redescendit rapidement. L'heure s'avançait, il allait prendre le bateau

pour regagner Cannes. Avant d'embarquer il dit à M. Clapières :

— Il faut qu'elle parte absolument.

— Et après, docteur?

— Elle se remettra... elle vous reviendra plus tard; mais si vous la gardez, ce sera une mort de plus chez vous... et l'on dira que votre demeure porte malheur aux petits.

— C'est bien, dit M. Clapières... je la renverrai.

***

Mme Botrel retournait à Paris avec ses deux filles rejoindre son mari, que les fatigues du siège avaient cruellement éprouvé, tandis que leur fils Marcel continuait, au *Borda*, ses études pour la marine.

Elle fut chargée de chercher la pension où Gina serait envoyée. Elle s'en occupa activement; on voulait un couvent simple, dans un endroit sain. Ce fut à Saint-Germain que se fixa le choix.

On prévint la supérieure, femme du monde, d'un âge respectable, d'une haute capacité et d'une mansuétude parfaite.

Gina, depuis la certitude de son retour à Paris, allait mieux; elle fut promptement en état de supporter le voyage.

Après un repos de quelques jours chez les Botrel, une visite à la tombe de ses parents, on la conduisit au couvent.

Certes elle eut une appréhension lorsque la lourde porte se referma sur elle, mais l'aspect de la maison ne l'effraya point : une grande cour plantée de tilleuls sous lesquels étaient placés des bancs, un large bâtiment blanc, avec deux ailes; une véranda couverte de glycines aux grappes mauves et odorantes. A gauche, le parloir; à droite, la chapelle.

La supérieure parut sur le péristyle : petite, l'air grave, les yeux noirs profonds, elle vint à l'orpheline les mains tendues, et l'enfant, en confiance devant ce clair regard, se laissa emmener sans un murmure.

Elle embrassa ses amies, Hélène et Louise, leur mère, chez laquelle se passeraient ses vacances, et suivit la religieuse. Elle pénétra d'abord dans le cabinet de la supérieure, une pièce étroite, simple, où elle devait, bien des fois dans sa vie, venir chercher le conseil, l'affection et la force; ensuite dans la chapelle tranquille, assombrie... elle s'agenouilla à côté de sa conductrice devant la statue de la Vierge portant l'enfant Jésus, puis, toujours avec elle, traversa les longs corridors qui aboutissaient au jardin.

La religieuse lui parla doucement avec une voix ferme, mais un peu basse... en parlant elle s'arrêtait... comme absorbée par une idée... Elle lui dit qu'elle l'aimait déjà, qu'elle la guérirait et termina par ces mots :

— Venez me trouver, mon enfant, toutes les fois que vous aurez de la peine... et même sans peine. Venez tous les vendredis, à une heure, dans mon cabinet; nous causerons.

Elle la mena ensuite dans sa classe.

Pendant sept ans, Georgina ne manqua point à ce rendez-vous maternel. Ce furent d'abord des conversations quasi-enfantines, sur le règlement, sur ses peccadiles de pensionnaire... des récits de son enfance, puis la préparation immédiate à la première communion... peu à peu le niveau s'éleva. La religieuse, d'un esprit supérieur, arrivée à ces sommets où la conviction élargit l'intelligence, dirige et ennoblit la vie, voyait toutes choses avec un calme et une indulgence incomparables. Simple dans ses enseignements, pénétrée de la grandeur de son œuvre : l'*éducation*, elle ne s'égarait point dans les détails et redoutait beaucoup l'exaltation.

Certes Gina ne fut point une élève facile, la règle la trouva souvent rebelle... mais la supérieure lutta contre elle avec des raisonnements justes et lumineux. Elle réussit à diriger vers le bien son ardeur naturelle et à graver dans son âme le sentiment du devoir, si profondément, qu'au besoin *tout pût lui être sacrifié*. Toutefois le devoir sans raideur, sans dureté... rien d'austère chez cette éducatrice chrétienne : la plus haute vertu enveloppée de bonté.

C'est ainsi qu'elle donna à la jeune fille une foi vraie et pratique, selon la parole de saint Paul :

« La foi sans les œuvres est une foi morte. »

C'est ainsi qu'elle ouvrit son cœur au dévouement et son intelligence aux grands horizons.

La jeune fille travailla avec ardeur; ses études furent brillantes, à seize ans elle passa ses examens avec succès; mais elle demanda à son tuteur une année de plus au pensionnat pour affermir ses connaissances.

Cette année lui parut fort douce; très jeune, mais réfléchie, elle jouissait de la paix de la maison, de la vie régulière, de la direction précieuse de la supérieure qui levait lentement devant elle les voiles mystérieux de la vie, sans l'effrayer sur le monde, ne lui voulant ni étroitesse d'âme, ni mesquinerie de pensée.

Gina lisait, réfléchissait, causait avec une nature d'élite et priait. — Une belle vie!...

Elle gardait le souvenir bien-aimé de ceux qu'elle avait perdus et n'aspirait point à la sortie de couvent. Il lui faudrait alors retourner à Nice, et cette fois sans parti pris. Maintenant qu'elle comprenait, elle devrait là-bas accomplir son devoir, même sans élan.

Elle avait passé régulièrement ses jours de vacances dans la famille Botrel; le père s'était éteint peu de temps après la guerre; madame Botrel restait à Paris avec Hélène et Louise... Marcel, alors enseigne de vaisseau, naviguait aux

antipodes. L'intimité de Gina et d'Hélène avait augmenté à chaque congé... mais avant de quitter Saint-Germain, Gina eut la douleur de perdre son amie. Celle-ci fut atteinte d'une fièvre typhoïde et emportée rapidement. Gina la soigna avec les siens, partagea leurs angoisses et assista au grand moment. La mort n'était pas pour elle, hélas! un vain mot, cependant jamais elle ne l'avait considérée en face; celle d'Hélène ne l'effraya point. Cette âme pure, vierge de toutes les misères de ce monde, s'endormit paisiblement sans les révoltes de la chair, ni les horreurs de l'agonie.

. . . .

. . . .

Gina et Louise confondirent leur douleur; elles avaient ce chagrin intense de la jeunesse, mais avec la force pour le supporter, et cette sorte d'exaltation dans la résignation propre aux âmes neuves.

Elles l'habillèrent de blanc; Marcel, en France à cette époque, arrivé sur dépêche, les aida pieusement.

Elles posèrent sur les cheveux blonds de la pauvre morte une couronne de roses naturelles, sur son cœur un bouquet de reines-marguerites et de lilas de serre, la fleur de jeunesse si blanche, si légère, si vite fanée! Un voile de tulle l'enveloppa.

Et les deux amies agenouillées, sans frayeur devant la beauté de la trépassée, passèrent la nuit à lire l'office des morts.

« Que le Christ se montre à vous plein de douceur; — qu'il vous place parmi ceux qui vivront éternellement près de lui... »

Si les jeunes filles résignées priaient, la mère ne pouvait ni prier, ni comprendre... elle se penchait sur la couche funèbre où reposait l'enfant dans la blancheur immaculée de ses dix-huit ans... elle soulevait le voile!... attendait un réveil impossible. Marcel alors l'entraînait dans une pièce voisine. Elle revenait près du lit l'instant d'après, la contemplait, épiait un sourire sur sa bouche éternellement close.

A dater de ce jour, elle perdit l'esprit; son corps seul resta. Elle erra dans l'appartement cherchant une personne introuvable; ses yeux bleu-pâle suivirent toujours un papillon invisible que ses mains ne pouvaient saisir.

Marcel renonça à la marine pour se consacrer à elle avec sa sœur. Il était aventureux et aimait la mer; ce fut un dur sacrifice. Il entra dans l'industrie.

Gina venait souvent dans cet intérieur désolé. Rien de plus touchant que les soins dont ils entouraient leur mère affaiblie.

Certes le monde ne pouvait tenter l'orpheline, ni lui paraître gai; elle n'apercevait que le côté sombre, obscurité qu'éclairait seule la foi.

Cependant au lieu de s'attrister, elle restait sereine — la plénitude de la jeunesse bouillonnait en elle — elle jouissait d'un rien, d'une lecture attachante, d'un chant d'oiseau, d'une pensée élevée, d'un coin de ciel. C'est que la supérieure ne lui avait pas appris à maudire l'existence, mais à la bénir parce qu'elle vient de Dieu.

AYLICSON.

(La suite au prochain numéro.)

UN TABLEAU DU SALON

La *Noire* a pris peur et s'enfuit
En bondissant dans l'herbe verte.
Le cou tendu, la bouche ouverte,
Un jeune pâtre la poursuit.

La bête est folle : son œil... luit
Rendu furieux par l'alerte;
De sa narine grande ouverte
Un souffle ardent sort avec bruit.

Pourtant la brute révoltée,
Par la main d'un enfant domptée,
Ira bientôt placidement,

Douce autant qu'elle fut rebelle,
Verser dans le vase écumant
Le lait qui gonfle sa mamelle.

G. VALMONT.

LE SERMENT DE RENE

PREMIÈRE PARTIE

N soir de janvier 1885, il y avait à Paris une nombreuse réunion d'officiers, dans un des plus luxueux restaurants du boulevard des Italiens, le *Café Anglais*. Le menu du dîner était recherché, les vins parfaits et le champagne coulait à plein verres. Aussi la gaieté régnait-elle parmi ces braves enfants tout à la joie du moment et insouciants de l'avenir.

On fêtait, ce soir-là, la promotion au grade de capitaine d'un jeune lieutenant, que sa conduite brillante à la prise de Lang-Son venait de faire passer au choix à un grade supérieur.

L'heureux amphitryon est un jeune homme de vingt-huit ans au plus. Il porte dans toute sa personne une grande distinction. Il est blond; son teint, quoique un peu bronzé par le climat brûlant de l'Extrême-Orient, conserve néanmoins une certaine délicatesse. Ses yeux, d'un bleu foncé, ont le regard profond, résolu.

Chose étrange! Plus la fortune sourit au jeune capitaine, plus on voit s'accentuer sur son visage l'expression mélancolique qui lui est habituelle. Ce soir-là, encore, il conserve, au milieu de la gaieté exubérante de ses camarades, une certaine réserve. Et, cependant, la fortune semble l'avoir choisi pour son favori. Un mois à peine avant le dîner donné par lui en l'honneur de sa double épaulette, un événement inattendu est venu lui apporter la seule chose qui lui manquât : l'argent. Un vieux colonel qu'il avait dégagé, au péril de sa vie, des mains des Pavillons-Noirs qui déjà l'entraînaient prisonnier, lui laissait, en mourant, par testament, tout ce qu'il possédait, vingt-cinq mille francs de rente et une habitation charmante sur les bords de la Loire, aux environs d'Ancenis.

Le soir du jour où le jeune homme fut mis en possession de la belle fortune de son colonel, on remarqua sur son visage un redoublement de tristesse. Il se retira chez lui de bonne heure, et s'y enferma pour se livrer en liberté à ses souvenirs.

L'amélioration survenue dans la position du jeune officier n'amena aucun changement dans ses habitudes de simplicité. Il conserva le petit appartement au troisième qu'il occupait auparavant rue Saint-Lazare; seulement, si l'on avait pu pénétrer dans les détails intimes de sa vie, on eût appris que bien des misères secrètes étaient soulagées, bien des douleurs consolées.

Le repas de corps se terminait ; les toasts les plus chaleureux étaient portés ; plus d'un convive surexcité par de nombreuses libations pronostiqua au nouveau capitaine, en choquant son verre contre le sien, le grade de général dans un avenir relativement prochain.

En sortant du restaurant, les invités se dispersèrent. Il était onze heure du soir. Le nouveau capitaine s'en retournait seul ; il marchait lentement, regardant tantôt le ciel limpide constellé d'étoiles, tantôt les lignes brillantes du boulevard qui s'allongeaient au milieu de la nuit.

Bientôt un pas pressé se fit entendre derrière lui, et un officier de ses amis l'atteignit et passa sen bras sous le sien.

— Je tenais à vous revoir ce soir, mon cher Dutard, dit le survenant. L'ovation bruyante que l'on vient de vous faire ne vaut pas, selon moi, la pression de main d'un ami qui vous offre, du fond du cœur, de cordiales félicitations.

— C'est vrai ! Je vous connais et je vous apprécie depuis longtemps, Hervé, et je sais que je puis compter sur vous.

— Certainement! Retournez-vous à votre logis ?

— Tout directement.

— Je vais vous y accompagner, nous causerons.

— Avec grand plaisir.

Les deux jeunes gens remontèrent le boulevard des Italiens, longèrent la rue Caumartin, traversèrent le boulevard Haussmann, et arrivèrent dans la rue Saint-Lazare.

Quelques instants après la lampe était allumée, le feu flambait, et les deux amis, les pieds sur les chenets, envoyaient la fumée de leurs cigares vers le lambris de l'appartement.

Sans être élégante, la chambre de René Dutard est confortable ; un bureau de chêne occupe le trumeau entre les deux fenêtres ; les rayons d'une bibliothèque remplissent l'intervalle laissé par la cheminée jusqu'au fond de la pièce; une vieille pendule rocaille marque l'heure sur une encoignure sculptée et des armes disposées en panoplies ornent les murs. Le lit du jeune homme est dressé dans un petit cabinet attenant à la chambre.

Au-dessus de la cheminée est suspendu un beau cadre ovale, au milieu duquel se voit, peint à l'huile, le portrait du colonel qui a choisi René Dutard pour son légataire. Le visage du vieux militaire exprime une grande bonté ; le regard profond peint néanmoins la résolution, l'énergie.

— J'aime beaucoup à considérer le portrait de ce brave colonel Soubry, mon cher Dutard, dit tout à coup le lieutenant Hervé. Quelle heureuse idée il a eue de vous léguer sa fortune!

— Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, répondit le capitaine en souriant. Je n'avais cependant pas fait grand'chose pour la mériter.

— Vous le dites; mais le colonel Soubry était convaincu que sans votre courage et votre sang-froid, il fût tombé vivant et blessé entre les mains cruelles d'implacables ennemis. Vous-même avez été blessé en volant à son secours.

— Bah! Une légère estafilade! Et cette égratignure m'a valu la décoration, un avancement au choix, vingt-cinq mille livres de rentes et un joli petit château sur les bords de la Loire... Avouez que ce bobo a été bien payé!...

— Allons donc! Vous diminuez le mérite de votre belle action; ce prétendu bobo vous a retenu plusieurs mois au lit.

— Qu'importe! Je ne m'en souviens plus! On m'a renvoyé convalescent en France, puis j'ai été incorporé dans ce régiment, à la demande du général Marylan, qui a connu ma famille autrefois.

— Vous êtes en belle passe d'arriver, Dutard; bien d'autres officiers, à votre place, jouiraient gaiement de leur fortune; mais vous continuez de vivre en anachorète, et votre mélancolie se devine facilement sous la gaieté factice dont vous vous efforcez de la couvrir.

— Je ne puis nier, Hervé, que je ne possède pas l'entrain, l'insouciance ordinaires à la jeunesse. Cela tient à certaines circonstances pénibles de mon enfance. Ces souvenirs me suivent partout et couvrent d'un voile de deuil les plus heureux événements de ma vie.

— Ce que vous m'apprenez là me semble étrange!

— Si vous voulez bien m'écouter quelques instants, mon ami, vous connaîtrez les motifs de cette tristesse qui, jusqu'à ce jour, n'a pu être consolée.

— Je vous écoute, capitaine, avec un vif intérêt.

René se recueillit quelques instants; son regard rêveur plongeait dans un passé bien éloigné déjà; enfin, il dit à son ami :

— Du plus loin que je me souvienne, je me vois seul bambin auprès de ma mère. Nous habitions une rue assez passante de la ville de Saint-Brieuc; je n'ai pas retenu son nom, elle est proche de la cathédrale. Une dame âgée, coiffée, dans la maison, d'un bonnet blanc orné d'un ruban noir, vivait avec nous: c'était ma grand'mère. Je l'aimais bien et je la caressais beaucoup. De son côté, elle m'idolâtrait et ne rentrait presque jamais sans m'apporter quelques friandises achetées chez le pâtissier d'en face. Il m'arrivait souvent de guetter son retour, pour voir si elle entrait chez le marchand de bonbons. Je me précipitais alors à sa rencontre dans l'escalier, et je la dévalisais, en jetant des cris de joie qui la faisaient sourire.

Ma mère, j'en suis certain, m'aimait aussi tendrement que bonne maman, mais son affection était mois expansive. Sérieuse et triste, elle se repliait sur elle-même, dans la douleur d'un veuvage précoce. Mon père, lieutenant de spahis, avait été tué en Algérie, à la prise d'une obscure redoute. Après la mort de son mari, la pauvre jeune femme était revenue habiter avec sa mère.

Elles vivaient modestement toutes les deux du revenu de capitaux placés chez un banquier, leur parent et leur ami. L'économie régnait à notre foyer, mais nous ne manquions en rien des choses nécessaires à la vie; ma toilette était toujours très soignée: ma mère s'en occupait beaucoup.

Une jeune bonne faisait le ménage et me menait parfois, les jours de congé, entendre la musique militaire dans le Jardin Anglais qui entoure le palais de justice. C'était pour moi un grand bonheur, une grande récompense.

J'allais aussi quelquefois m'amuser avec les enfants du banquier chez lequel ma grand'mère avait placé ses fonds. M. Pasmère habitait un joli hôtel sur le boulevard nommé alors Napoléon III. On me gardait souvent à dîner. J'étais émerveillé de manger dans des assiettes de porcelaine sur lesquelles on voyait des papillons et des fleurs. Au lieu de la bonne qui, à la maison, nous apportait le plat, parfois unique, de notre repas, on était servi chez mon oncle Pasmère par deux valets de chambre que je trouvais trop élégants pour être des domestiques. Albert et Fanny, mon cousin et ma cousine, enfants un peu plus âgés que moi, riaient de ce qu'ils appelaient ma naïveté.

— Voilà encore René qui prend Jean-Marie pour un personnage! disait en riant la gentille Fanny.

— Sans doute! Il l'appelle *monsieur* gros comme le bras; il serait capable de le saluer dans la rue!

— Ah! dame, tu n'est pas riche comme nous, petit cousin! reprenait Fanny en secouant sa jolie tête bouclée; au lieu d'habiter un bel hôtel comme le nôtre, tu vis dans un petit appartement dans le haut d'une modeste maison.... Tu n'as pour te servir qu'une grosse paysanne.... tu n'as pas de voiture!...

— Je te plains réellement, petit René, disait Albert; s'il me fallait vivre comme toi, je mourrais d'ennui.

Ces paroles me blessaient. Mon amour-propre était humilié devant ces enfants orgueilleux qui m'écrasaient de leur opulence et m'exprimaient leur pitié; aussi je rentrais parfois à la maison triste et de mauvaise humeur.

M. Pasmère, gros et grand, noir de cheveux et de barbe, avait un visage sombre et sévère. Il parlait peu, mais d'une voix rude. J'éprouvais beaucoup de crainte devant lui. Quant à sa

femme, elle me semblait charmante ; je ne sais si elle était réellement jolie ; je n'ai gardé aucun souvenir de ses traits, mais l'élégance de sa toilette me charmait. On entendait toujours, à son approche, un petit bruissement soyeux, tandis que l'odorat était flatté par un parfum pénétrant et suave. Elle s'occupait fort peu de ma modeste personne, et se bornait, à mon arrivée chez elle, à effleurer mon front de ses lèvres en disant de sa voix douce :

— Bonjour, petit... Va t'amuser... va...

C'était tout.

Ma mère m'envoyait à l'école à une institution religieuse, renommée dans le pays ; elle s'appelait et s'appelle encore aujourd'hui, je pense, Saint-Charles. On m'y accompagnait, mais je revenais habituellement seul. On contrôlait à la pendule l'heure exacte de mon retour ; on savait ainsi si je m'étais attardé en chemin.

Mes cousins faisaient leur éducation d'une façon plus aristocratique ; ils n'allaient pas à l'école et recevaient des leçons chez eux : Albert avait un professeur, Fanny une institutrice.

Je ne puis me souvenir si l'époque dont je parle fut de courte durée ; les enfants ne mesurent pas le temps qui leur semble toujours marcher avec lenteur. Ce que je sais, c'est que cette période de calme, qui avait ses joies comme ses tristesses, fut brusquement troublée par une lamentable catastrophe.

Un matin de printemps, je revenais gaiement de l'école ; j'avais obtenu une bonne place dans je ne sais plus quelle composition et je savourais à l'avance la joie que j'allais causer à maman et à ma grand'mère.

Il était onze heures du matin ; il faisait un temps splendide, le soleil déjà chaud inondait la ville. En passant sur la place d'Orléans, j'aperçus la première hirondelle et j'en éprouvai un vif plaisir : ce joli petit oiseau noir qui volait si vite dans le ciel me sembla une messagère envoyée tout exprès de là-haut pour prendre part à ma joie ; je la fis remarquer à un camarade qui cheminait à mon côté ; celui-ci, moins disposé que moi à se perdre dans les airs, me répondit en haussant les épaules :

— Qu'est-ce que cela peut me faire, les hirondelles ?.... Ce sont de vilains oiseaux qui ne veulent pas vivre en cage... Au lieu de regarder si haut, René, examine plutôt ce qui se passe autour de nous.

— Je ne vois rien, Joseph, répondis-je en portant mon regard sur les maisons dont la place est entourée.

— J'aperçois des gens qui causent par groupes, reprit Joseph ; ils me font l'effet d'avoir quelque chose d'intéressant à se dire.

— Cela ne nous regarde pas.

— C'est peut-être le feu

— Non, Joseph, on entendrait le clairon..

— Tu as raison ; avançons.

Nous longeâmes la rue d'Orléans, et traversant la rue de Brest, nous prîmes une rue qui descendait vers la cathédrale. Plus nous avancions, plus les groupes remarqués par Joseph devenaient nombreux. Dans quelques-uns, on prenait, en parlant, des airs mystérieux. Sur la place de la Préfecture, des personnes gesticulaient et parlaient avec violence ; les mots de *misérable !* d'infâme ! vinrent jusqu'à moi.

— Pour des gens de cette espèce, la guillotine serait un supplice trop doux !... criait un vieillard dont le visage était pâle et les yeux égarés...

Un autre brandissait le poing. Je me sentis pâlir. Joseph me quitta pour aller aux informations ; pour moi, je n'aurais pas osé questionner ces gens qui semblaient si en colère, et je m'empressai de prendre le chemin de la maison.

Je montai quatre à quatre l'escalier ; j'avais déjà oublié l'agitation de la rue ; il me tardait de faire connaître mon succès à mes deux mères. La porte donnant sur le palier était ouverte, contre l'ordinaire. Je n'y pris pas garde et j'allais entrer quand je fut arrêté dans mon élan par un murmure confus de plaintes mêlées de sanglots.

Je restai un instant cloué sur le seuil de notre demeure ; mon cœur se mit à battre et je ressentis une angoisse qui jusqu'alors m'avait été inconnue. On pleurait !... Qui donc pleurait, dans ce petit logis si calme d'ordinaire ?... Maman souffrait sans doute, grand'mère était malade peut-être ?... Marchant sur la pointe des pieds, retenant mon haleine, j'avançai doucement dans le corridor et je jetai les yeux dans la chambre d'où sortaient les gémissements...

Je me souviendrai toujours du spectacle qui s'offrit à ma vue : ma bonne grand'mère étendue sur le lit, était agitée de mouvements convulsifs qui secouaient tout son corps ; ses yeux, au lieu d'être fermés restaient grands ouverts, mais ne laissaient voir que le blanc nacré de l'œil. De sa bouche contractée, sortaient des sons rauques, haletants...

Assise près du lit, ma mère se tordait les mains et murmurait les dents serrées :

— Le misérable !... l'infâme !

C'étaient les mêmes paroles que j'avais entendu prononcer sur la place de la Préfecture, mais j'étais trop bouleversé et trop jeune aussi pour en tirer aucune conséquence. Cette scène m'effrayait tellement, que je n'osais entrer dans la chambre pour aller embrasser ma mère. Je restais debout, tremblant de tous mes membres et hors d'état de prononcer une parole.

En ce moment, une main se posa sur mon épaule ; un monsieur qui m'était inconnu me fit signe de m'écarter, car je me tenais au milieu de la porte. Il se dirigea vers le lit où bonne

maman continuait de s'agiter et l'examina quelques instants, puis il dit à ma mère dont le regard l'interrogeait avec anxiété:

— Il n'y a rien à faire en ce moment, madame; il faut que la nature agisse. Je reviendrai bientôt.

La domestique se tenait debout dans l'ombre du corridor; le médecin s'approcha d'elle et lui dit à voix basse:

— Cette dame est à l'agonie; c'est un prêtre qu'il faut ici.

— Je ne puis quitter la maison en ce moment, monsieur, et laisser madame seule, avec sa mère mourante.

— Cet enfant ne pourrait-il aller chercher le prêtre? Savez-vous où est la cure, mon ami?

Je ne pouvais parler; je fis de la tête un signe affirmatif et je me dirigeai vers l'escalier. Je pris ma course et je sonnai résolument à la porte du presbytère; une vieille servante m'ouvrit aussitôt. Je vois encore sa figure ridée que le soleil éclaira quand elle eut ouvert la porte; elle parut surprise à la vue d'un enfant pâle et essoufflé qui demandait un prêtre.

— Entrez, monsieur, dit-elle avec empressement; M. l'abbé Duclos, le prêtre de semaine, est dans le jardin à dire son bréviaire, vous allez lui parler.

Elle me conduisit dans le jardin. Un jeune prêtre arpentait la grande allée un livre à la main; des arbres à fruits alignés de chaque côté formaient comme une avenue. L'abbé Duclos se trouvait en ce moment à l'extrémité de l'allée, marchant vers moi. Nu tête, ses cheveux noirs et courts brillaient aux rayons du soleil. Je ne sais pourquoi, les moindres événements de ces moments d'angoisse sont restés clairement gravés dans ma mémoire.

Envahi par une timidité presque invincible, je n'osais courir au devant de l'abbé Duclos, quelque pressé que je fusse d'amener un prêtre auprès de ma grand'mère. La vieille servante, heureusement, m'évita cette peine: avec de grands gestes, elle attira l'attention de l'abbé, qui arriva rapidement près de moi.

— Ma bonne maman est bien malade, monsieur, murmurai-je d'une voix tremblante; le médecin a dit de venir bien vite...

— J'y cours, mon cher enfant, nous allons faire route ensemble.

M. Duclos prit son chapeau accroché dans le vestibule et nous descendîmes rapidement la rue. Il me donnait la main.

— Il me semble que je vous connais, mon petit ami, me dit-il en allongeant le pas, ce qui me força presque de courir; vous êtes un élève de Saint-Charles; je vous ai souvent rencontré, vous rendant à l'école.

Je répondis affirmativement, et je sentis mon cœur s'alléger de me trouver en pays de connaissance.

Nous arrivâmes à la maison. En voyant bonne maman qui luttait encore contre la mort, l'abbé Duclos fit un geste désolé, revêtit à la hâte un surplis qu'il avait apporté et commença des prières. Les yeux égarés, ma mère regardait cette scène préliminaire de la dernière heure. Les prières terminées, l'abbé s'assit près d'elle et lui adressa quelques paroles de consolation; mais elle n'était pas à même de les entendre; elle répétait sans cesse des paroles incompréhensibles pour moi:

— Le misérable!... Je voudrais qu'il vît son œuvre! Et le présent, tout affreux qu'il est, n'est pas le pire encore! Pour moi, pour ce pauvre enfant, c'est la ruine, c'est la misère!... Et ma mère se tordait les mains en poussant des cris déchirants.

Le dernier moment de grand'mère approchait; le prêtre se mit à genoux et récita de nouvelles prières. Je ne puis me rappeler de ce qui arriva en ce moment, un nuage passa sur mes yeux; il me reste seulement le souvenir vague d'avoir été porté sur mon lit par l'abbé Duclos. Il paraît que je fus malade quelques jours, car, lorsque je revins à moi, grand'mère n'était plus dans la maison, et maman avait revêtu des vêtements de deuil, qu'elle ne devait plus quitter.

J'appris alors la vérité. La maison Pasmère avait tout à coup suspendu ses paiements. La sinistre nouvelle éclata à l'improviste, comme éclate la bombe incendiaire, projetant au loin mort et ruine!... L'effet fut immense. Tant de petits capitalistes avaient déposé chez M. Pasmère leur fortune, leurs économies!... Ma grand'mère fut une des premières victimes. En apprenant brusquement, sans ménagement, l'événement qui la ruinait elle et sa fille, elle fut saisie d'une violente crise nerveuse qui, déterminant une congestion cérébrale, fut rapidement suivie de mort! Pauvre grand'mère!

M. Pasmère avait fui à l'étranger, emportant la fortune d'un grand nombre de ses concitoyens. Sa femme et ses enfants l'avaient suivi. Ils abandonnaient seulement le mobilier de l'hôtel qu'ils louaient, et dont ils avaient eu le soin de faire disparaître tout objet de valeur! Les infâmes!

— Oui, les infâmes! répondit Hervé, partageant les sentiments de son ami.

— Il n'en manque pas de nos jours, de ces infâmes! reprit René Dutard avec véhémence; ces misérables font litière de tout ce qu'il y a ici-bas de plus sacré; l'honneur n'est pour eux qu'un mot vide de sens. Ils se rient des angoisses des malheureux qu'ils dépouillent et dont les larmes crieront vengeance contre eux, au tribunal de Dieu!

Le jeune homme se tut quelques instants, puis il reprit d'un ton plus calme :

— Ce n'est pas par un désir de vengeance personnelle que je parle ainsi, Hervé; mais ayant été témoin des malheurs irréparables causés par une de ces banqueroutes scandaleuses, si fréquentes de notre temps, j'ai pris en horreur ces hommes iniques, aussi lâches que criminels!

— Savez-vous ce que sont devenus ces Pasmère, mon ami.

— Non, je l'ignore; ils ont disparu. A vrai dire, je ne m'en suis jamais informé, que m'importe?... La banqueroute Pasmère enlevait à ma mère les soixante-quinze mille francs qui composaient tout son avoir. Il ne lui restait plus que la pension de six cents francs que l'Etat lui faisait, comme veuve d'un officier mort au champ d'honneur. On comprend quel triste changement cette perte amena dans notre intérieur! L'institution Saint-Charles me garda comme boursier; ce fut un grand soulagement pour ma mère, qui ne craignait rien tant que de voir mes études interrompues. Mais il fallait vivre; il fallait le pain de chaque jour. Au bout de quelques mois, la détresse commença à se faire sentir; ma mère essaya de lutter; mais le travail de lingerie qu'elle se procura fatigua ses yeux et usa sa santé, sans amener aucun résultat. Nous n'avions plus de domestique : maman faisait elle-même son ménage.

L'hiver arriva; les yeux fatigués de maman devinrent rouges, puis elle tomba malade. Il fallait de nouveau prendre une domestique; mais cette dernière n'avait pas la fidélité de la jeune fille qui nous servait avant notre malheur; ma mère était mal soignée; il lui fallait supporter des réponses brusques, insolentes, et parfois cette méchante fille emportait au dehors, pour les vendre, sans doute, les modestes provisions de la maison.

Maman fut malade tout l'hiver; les dépenses occasionnées par ce triste état de choses firent disparaître les économies faites dans des temps plus heureux; aussi, la tristesse de ma mère et ses inquiétudes pour l'avenir augmentèrent visiblement.

Ma toilette, si soignée d'ordinaire, commença à laisser beaucoup à désirer. J'avais grandi; mes vêtements devenaient trop courts. Je venais d'avoir dix ans; malgré cet âge si peu avancé, je souffrais de me voir une mise aussi négligée. Une chose surtout m'était pénible, l'état de mes chaussures; la semelle usée permettait à l'humidité de pénétrer jusqu'à mes pauvres pieds; les élastiques fatigués laissaient béant le haut des bottines. Il m'arrivait souvent, en passant auprès du magasin de chaussures qui faisait le coin de la rue, de regarder avec envie les jolis souliers que j'y voyais exposés; je soupirais ensuite, en reportant les yeux sur mes bottines éculées. Je n'osais en parler à maman, craignant de lui faire de la peine; je la voyais devenir triste et sombre quand il fallait prendre dans son secrétaire l'argent nécessaire au ménage.

Absorbée par le chagrin et la souffrance, elle ne semblait pas s'apercevoir de ce qui me manquait, elle qui en était autrefois uniquement occupée! Etendue sur sa chaise longue, elle restait le plus souvent les yeux fixés devant elle, sans expression, sans regard; cela m'effrayait, je pleurais; j'aurais donné tout au monde pour la consoler. Elle toussait beaucoup, elle était bien maigre et sa pâleur devenait effrayante.

Un an s'était écoulé depuis la faillite de M. Pasmère et la mort de bonne maman. Le mois d'avril était revenu, mais la pluie tombait, et un vent froid enveloppait la ville comme au mois de janvier. Malgré la maussaderie du temps, les hirondelles avaient fait leur apparition, et déjà deux de ces chères petites bêtes passaient et repassaient devant nos fenêtres, avec l'intention évidente d'y poser un nid. Ce va-et-vient me distrayait et détournait ma pensée des tristesses dont j'étais entouré.

C'était un jour de congé : l'angelus de midi sonnait à la cathédrale. La bonne entra dans la chambre, apportant le déjeuner sur un plateau; le menu hélas! était léger : un morceau de veau, froid, du pain et du beurre. Maman se déclara incapable de manger de la viande et pria Françoise de lui chauffer un bouillon. Mais cette fille ayant disposé du bouillon réservé pour la malade, et ne pouvant lui en servir, se fâcha et fit à ma mère une scène aussi pénible que déplacée. Cette scène se termina par la demande de son congé immédiat.

Maman se leva chancelante; elle ouvrit le secrétaire et remit cinquante francs à la méchante fille qui sortit de la maison presque aussitôt.

— Je vais aller te chauffer un potage, petite mère, dis-je à maman qui était retombée inerte sur son fauteuil.

Elle fit un signe d'acquiescement et je me dirigeai vers la cuisine. J'eus beau fureter dans tous les coins, je ne trouvai aucune trace de bouillon. Il n'y avait pas de bois dans le bûcher, tous les ustensiles étaient sales, c'était le désordre et l'incurie portés au comble.

Je revins en pleurant dans la chambre de maman, je la trouvai pleurant aussi : les cinquante francs donnés à la domestique avaient presque entièrement vidé sa modeste caisse.

— Je ne toucherai le trimestre de ma pension que dans trois semaines, me dit-elle; d'ici là, que devenir?

Je ne trouvai d'autre réponse que des larmes.

Ma mère m'attira à elle, et dit, en appuyant ma tête sur son épaule :

— Crois-tu, pauvre petit René, que je ne souffre pas aussi, de voir la pauvreté de ta toilette ?... Tes bottines, vois dans quel état elles se trouvent ?...

Maman s'aperçut alors que la semelle décousue ne protégeait plus mes pieds contre l'humidité ; elle s'écria en fondant en larmes :

— Je ne m'étonne plus, mon pauvre chéri, de t'entendre souvent tousser ! Et dire que tu ne te plains jamais, cher petit martyr !...

— Tu as bien assez de chagrin, maman... Mais j'y songe, tu as besoin d'un bouillon et je n'ai rien trouvé dans la cuisine.

— Nous en reparlerons tout à l'heure ; en attendant il faut courir au plus pressé ; j'ai dans mon appartement des objets de luxe dont je puis me défaire... cette chaise longue, par exemple...

— Elle t'est nécessaire, maman.

— Mon lit et mon fauteuil me suffiront. Il faut que tu ailles me chercher une revendeuse : je m'entendrai avec elle pour le prix. Cette chaise a été belle autrefois, elle vaut peut-être bien encore cent francs.

— Où trouverai-je une revendeuse, maman ?

— Je n'en sais rien ; tu demanderas, tu t'informeras. Il est possible aussi que cette femme m'indique une fille honnête et soigneuse pour remplacer la mauvaise servante qui vient de me quitter... Aussitôt que j'aurai quelque argent, petit René, la première dépense que je ferai, sera de t'acheter des bottines....

A. Fabry.

(*La suite au prochain numéro.*)

Economie Domestique

ASPERGES AU GRAS

Coupez-les comme pour les faire aux petits pois, faites-les cuire à l'eau bouillante et salée. Préparez une sauce avec du jus de viande ou de fort bouillon, des épices, placez-y les asperges, liez avec un peu de fécule.

QUASI DE VEAU A LA PÈLERINE

(*Ancienne cuisine française*)

Piquez le quasi de gros lardons assaisonnés, faites-le revenir dans l'huile, mouillez avec un peu d'eau et faites cuire, feu dessus et dessous, durant cinq heures.

Faites glacer quelques beaux oignons en les cuisant à feu vif dans du bouillon et du sucre, ajoutez des champignons, un demi-verre de vin blanc et servez cette garniture autour du quasi.

REVUE MUSICALE

Lohengrin. — Théâtres lyriques. — *Le Bourgeois de Calais.* — Concerts.

L'incident doublé d'une méprise et escorté d'une maladresse, qui a patriotiquement fait retarder la représentation de *Lohengrin*, s'est terminé à temps, pour nous permettre une rapide esquisse de cette mémorable exhibition.

Cet ouvrage, l'un des moins appréciés de Wagner et partant, de ses adeptes, n'est certes pas sans valeur.

On a noirci tant de blanches pages à propos de ce *Lohengrin* et de son auteur, avant, pendant et après la première, qu'il nous semble bien inutile de nous arrêter à la légende du Chevalier du Cygne si souvent rééditée dans les journaux, non plus qu'aux mystiques fictions du saint Graal, où Wagner a puisé son poème. L'esprit pratique autant que positif des générations actuelles n'est plus porté à se nourrir du merveilleux, et ce n'est qu'avec l'excès d'une mise en scène extrêmement coûteuse, une profusion de splendides costumes, au luxe de décors et de mise en œuvre excessif, que l'on peut faire comprendre — c'est beaucoup dire — mais du moins admirer la poésie que renferme les mystérieuses allégories, sur lesquelles la plupart des religions se fondèrent.

Cette poésie, d'une grande élévation, se retrouve dans tous les scénarios de Wagner, à des degrés plus où moins intenses, et sa musique ne peut manquer d'en ressentir les effets, aux heures où il abandonne les calculs systématiques et se livre tout entier à l'inspiration.

En choisissant *Lohengrin*, M. Carvalho avait très justement compris que cette partition, placée au rang secondaire, dans l'œuvre de Wagner, et considérée comme un ouvrage de transition, était tout aussi assimilable au génie français que le premier venu de nos opéras du répertoire.

Cependant, on sent déjà, dans l'orchestration de *Lohengrin*, que le doctrinaire cherche a ouvrir les ailes et prendra bientôt son vol. Beaucoup ne le suivront pas et un petit nombre, en l'essayant, retombera meurtri de sa lourde chute, aveuglé par les mirages décevants. Pour ne se tromper ni fourvoyer dans l'art de l'imitation, il ne faut choisir que des modèles d'une beauté immuable, absolue.

Dans les trois actes de *Lohengrin*, admirablement traduits en français par M. Nuitter, on remarque, à côté de ravissantes pages telles que *le Prélude* ou *la Scène des adieux*, des formules orchestrales défectueuses, des suites d'accords d'une banalité notoire, des phrases mélodiques en assez grand nombre mais écourtées, sans développements suffisants et répétées à satiété.

Nous citerons comme de très belles inspirations : *l'Arioso de Lohengrin; le Chant d'amour*, poétique romance que murmure Elsa aux étoiles; *le Duo* des deux femmes ; une *Marche*, déjà célèbre comme le Prélude; et la scène superbe du départ de Lohengrin, écrite dans le style large et élevé de la musique religieuse.

Comme on le voit, la mélodie, ou plutôt le chant n'est pas noyé dans le déluge instrumental comme en certains ouvrages de ce maître, mais il ne serait pas toujours facile de détacher des parties de ce tout, enchaîné en quelque sorte par la trame harmonique. La note poétique y est très intense et fort douce. On y remarque des ensembles très ingénieux, mais l'instrumentation a des inégalités flagrantes et des sonorités excessives qui froissent le goût et troublent l'oreille. Certains développements ont trop souvent des longueurs fâcheuses, qui gâtent le charme éprouvé par une gracieuse phrase mélodique. En somme, c'est une bonne partition, dont M. Lamoureux a tiré un merveilleux parti. L'immense succès qui a accueilli *Lohengrin*, est dû surtout a ce champion convaincu, qui s'y est voué, corps, âme et biens, et auquel on a su gré d'une abnégation momentanée. En se prolongeant, elle pouvait compromettre gravement et la cause qu'il soutient et les intérêts engagés.

Espérons qu'un jour à venir le vaillant chef d'orchestre mettra la même énergie, la même volonté et encore plus de courage à faire valoir quelque chef-d'œuvre français oublié ou méconnu.

A l'Opéra, rien de nouveau à signaler, après le bal des artistes dont l'énorme recette affirme le réel succès. *Aïda* est certainement la plus heureuse reprise de la saison et Mme Krauss ajoute encore les séductions de son magnifique talent à celles du chef-d'œuvre de Verdi.

Chez M. Carvalho, *Le Roi malgré lui*, de M. Chabrier, est, dit-on, prêt à passer, mais ne pouvant l'attendre, nous en renvoyons l'examen au prochain mois.

Le Bourgeois de Calais, dont nous n'avons pu parler le mois dernier, n'ayant pu se loger à l'Opéra-Comique, auquel il fut tout d'abord destiné, n'eut pas de peine à trouver l'hospitalité au théâtre des Folies-Dramatiques. C'est une excellente pièce de MM. E. Dubreuil et Burani, une page guerrière de notre histoire, au seizième siècle, agrémentée, pour les besoins de la scène, d'un petit roman d'amour très anodin. Ce libretto, fort bien fait, prouve une fois de plus que pour plaire aux masses populaires, il n'est nullement nécessaire de leur servir des spectacles facétieux et idiots, d'où aucune pensée, aucun exemple moralisateur ne se dégage, et qui font plus l'éloge du vice que de la vertu.

Dans *Le Bourgeois de Calais* il y a de beaux sentiments fort bien exprimés, qui n'ont pas été sans écho dans le cœur du public.

En substance il s'agit de la prise de Calais, que François de Guise arracha aux mains des Anglais en 1558, et qui leur appartenait depuis deux cents ans.

L'intrigue amoureuse ajoutée par MM. Dubreuil et Burani, consiste dans la jalousie d'un patriote de la ville, le pilote André, qui est l'âme de la conspiration contre les Anglais. Après avoir favorisé l'entrée du duc de Guise dans la cité asservie, il s'imagine, bien à tort, que ce dernier regarde sa fiancée avec trop de complaisance. Mais il reconnaît heureusement son erreur et ne songe plus à chercher sa vengeance dans la trahison de la cause française, qu'il sert alors de tout son courage. Le duc, pour prix de sa vaillance reçoit le titre honorifique de bourgeois de Calais.

Sur ce scénario d'allure saine et vaillante, M. A. Messager a écrit une excellente partition, qui ne rappelle en rien — le sujet ne s'y prêtait pas d'ailleurs — le genre opérette dont sont prodigues nos théâtres populaires. C'est au contraire du bon opéra comique, rendu un peu sérieux par quelques situations larges. Elles ont fourni au compositeur l'occasion de développer de remarquables combinaisons orchestrales. Son instrumentation est celle d'un musicien consommé, et ses ensembles conduits avec une grande supériorité sont dignes de l'auteur des *Deux Pigeons*.

Sans prétendre à une saillante originalité, les trois actes de M. Messager renferment de charmants motifs, des duos et trios de belle facture,

une romance dramatique d'un sentiment vrai, plusieurs chœurs heureusement inspirés et dont la valeur musicale a enthousiasmé le public au point de soulever des *bis*, fort justifiés du reste.

Parmi les innombrables concerts dont le flot a monté en raison du thermomètre qui indique les départs, il convient de signaler d'abord la séance de clôture du Conservatoire qui a eu lieu avec le concours de M^me Krauss et de M. Planté. Nommer ces deux célébrités, c'est assez faire comprendre de quelles ovations l'auditoire a salué œuvres et interprètes.

M. Colonne a également clôturé sa saison avec des programmes attrayants et des artistes de premier ordre. Nous le retrouvons ensuite avec son admirable orchestre, aux concerts d'orgue de M. A. Guilmant, au Trocadéro, qui sont toujours suivis avec un dilettantisme fervent, par un public du goût artistique le plus pur. Le savant organiste à fait entendre à chaque séance des œuvres anciennes et superbes, que son merveilleux talent d'exécution sauve de l'oubli. Les maîtres de la musique du jour : MM Saint-Saëns, Dubois, Salomé, etc., y ont tenu une large place, où M. Guilmant occupe le premier rang.

L'audition annuelle d'élèves de M^me Lafaix-Gontié, a eu lieu à la salle Erard, avec autant d'éclat que de succès. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit de la parfaite méthode de ce professeur aussi habile que consciencieux. Mais il est intéressant de constater quels étonnants progrès ont été faits, depuis l'an dernier, par ces nombreuses jeunes filles dont beaucoup sont déjà des artistes.

A la culture remarquable de ces jolies voix, l'enseignement de M^me Lafaix joint le rare avantage de faire de ses élèves d'excellentes musiciennes. Nous avons pu en juger par les chœurs rendus avec une grande sureté d'attaque, par les morceaux d'ensemble pour piano, exécutés *par cœur* à huit et à seize mains, et qui ont fait l'admiration de tous. Les deux jeunes fillettes de M^me Lafaix sont vraiment extraordinaires et marchent sur les traces maternelles, pour le talent et pour le charme. Cette vaillante musicienne a fait apprécier son irréprochable style et sa belle diction dans la scène avec chœur, de *Wilda*, qu'elle a rendue avec une grâce et un art exquis.

Des virtuoses de premier ordre tels que MM. Ch. Dancla, Buonsolazzi, etc., en prêtant leur concours à M^me Lafaix-Gontié, ont fait de cette séance l'une des plus attrayantes de la saison.

Nous aurions voulu raconter plus au long la vive impression qui nous est restée du concert de M^lle Juliette Folville, donnée au commencement de mai, dans les salons de Pleyel-Wolf, mais l'abondance des événements artistiques à la fin de la saison musicale est telle, que nous sommes forcés d'en remettre l'analyse détaillée au mois prochain. On se souvient, sans doute, de l'article publié ici sur cette extraordinaire enfant, jeune fille aujourd'hui? Son talent de compositeur, de violoniste et de pianiste, que le public parisien vient d'être appelé à juger, dépasse toutes nos prévisiens. Le succès a été immense; l'effet produit incomparable. Cette jeune fille. charmante de grâce et de simplicité, ce n'est pas seulement une musicienne, c'est une artiste de race, c'est la musique même, l'incarnation mélodieuse de toutes les harmonies.

On comprend pourquoi, ne le pouvant faire aujourd'hui, nous tenons à entrer prochainement dans le détail de son programme, composé en grande partie de ses propres œuvres, à côté de celles de Litolff, de B. Godard, dont les difficultés pour elle semblent n'être qu'un jeu. Le public a manifesté pour le triple talent de M^lle Juliette Folville un enthousiasme indescriptible. Nous y ajoutons nos félicitations sincères en attendant notre prochaine *Revue*.

MARIE LASSAVEUR.

Par suite de troubles survenus au sortir de la première représentation de *Lohengrin* et qu'on ne saurait trop condamner, l'aspect des foules hostiles autour de l'Eden-Théâtre a fait supprimer la seconde représentation. M. Lamoureux a pris le parti de suspendre indéfiniment les suivantes.

M. L.

PENSÉES ET MAXIMES

Un honnête homme est celui qui ose regarder le diable en face et qui ose lui dire : « Tu es le diable ! »

GARFIELD.

***

« Ne jugez pas », dit le Seigneur, commandement bien simple dans un monde où il n'y a pas d'innocents pour juger les coupables.

(M^me SWETCHINE.)

***

Le bonheur est de sentir son âme bonne ; il n'y en a point d'autre, à proprement parler.

(JOUBERT.)

CORRESPONDANCE

PAULE A ALIX

1er juin 1887.

MA BONNE CHÉRIE,

AI a passé rapide et calme, nous laissant ici une impression délicieuse.

Ls fleurs, les verdures, les jours clairs, le mois de Marie, la première communion de Marguerite ont formé un ravissant ensemble.

J'ai confectionné la parure de ma sœur; pas une main étrangère n'y a touché !

Je m'installais, après déjeuner, sous le berceau de vigne vierge et je cousais avec ardeur dans la mousseline. Marguerite, sérieuse, étudiait près de moi, recopiait ses analyses d'instruction religieuse. Le soleil, perçant au travers des feuilles, caressait les blancheurs de mon ouvrage ou la tête blonde et fine de ma compagne. — De temps à autre elle m'adressait une demande, j'y répondais, elle questionnait de nouveau, et nous avions ainsi d'interminables et bonnes conversations.

Les autres respectaient nos tête-à-tête.

Sans négliger mon troupeau, je me suis particulièrement consacrée à ma première communiante.

Ils ne m'en voulaient pas, sauf Geneviève qui est un peu jalouse et n'admet guère que sa petite personne soit mise à l'écart.

Bref, pendant cette période, la maison était presque aussi tranquille qu'un couvent. Catherine ne grognait plus et maniait ses casseroles avec moins de fracas... un moment de halte dans l'existence habituelle!

Certains instants font époque et vous laissent un souvenir profond.

La veille de la première communion, nous étions réunis sur la terrasse; le soleil se couchait dans des vapeurs d'or; les lilas nous envoyaient leurs suaves odeurs. — Nous contemplions l'horizon merveilleux, une douceur divine semblait se dégager des choses et nous envelopper.

Emus, nous reportions nos regards sur Marguerite; elle rayonnait dans son bonheur intime.

Un grand coup d'aile emportait cette enfant vers les hautes régions des âmes.

Ah! si l'on avait toujours ce même coup d'aile, mon Alix, cette forte aspiration au bien, et si l'on pouvait d'un même vol entrainer ainsi tous les siens!

Le lendemain, nous étions sur pied à cinq heures. — Je n'ai pas eu le temps de me regarder dans la glace, et tu aurais critiqué maints et maints détails de ma toilette...

Nous avons gagné la cathédrale par le Mail; avec la lumière matinale, les enfants dans leur costume éblouissant, enveloppées de leurs longs voiles de tulle, produisaient sous les tilleuls épais une jolie symphonie de blancs.

Et j'ai repensé, mon amie, au cher vieux couvent, à notre première communion, à nos frissonnements d'attente et d'espérance, alors que la supérieure, courbée sous le poids de ses soixante-quinze ans, si dévouée, si vénérable, nous exhortait avec l'élan de son âme sainte.

Nous étions côte à côte... notre affection est née à cette époque. Ce sont des liens qui nouent fortement une amitié.

Après la cérémonie, nous partions chez grand'mère.

Vacances générales et *dîner de gala*, préoccupation énorme pour la chère bonne maman.

En haut de la maison, au grenier, dans les placards antiques, sont soigneusement rangés, enveloppés, étiquetés, le service doré de Saxe venant des aïeux, les cristaux taillés, les pièces d'orfèvrerie.

On dépaquette tout cela aux occasions solennelles; grand'mère préside à l'opération, compte ses douzaines d'assiettes, vérifie ses verres, frotte ses surtouts d'argent.

On doit procéder avec délicatesse. — Ce service aurait bien son histoire : il a vu des banquets politiques, des fêtes d'antan, des noces où les mariés passaient à la ronde en élevant leurs coupes, des baptêmes de poupons qui seraient aujourd'hui centenaires.

Les soins à donner durent une semaine; avant et après.

Nous avions obtenu de prendre le repas dans le jardin qui est un vrai paradis; les roses y abondent, les verveines et les résédas y embaument.

L'immense table dressée sous la charmille, à l'endroit où se trouve une riante échappée sur la pelouse émaillée de pâquerettes, était couverte de fleurs, de fruits, de vieilles faïences, d'ancienne argenterie, surpassant en luxe artistique, j'en suis convaincue, ma petite Alix, les couverts les plus merveilleux de l'*Exposition culinaire*.

Le dessert a été troublé par un nuage gris, menaçant, qui nous a effrayés et fait fuir en désordre, au moment psychologique où le docteur Lehoux « *le vieil ami* » célébrait en vers de sa façon les charmes de grand'mère, en la comparant à un « *vieux chêne* » et notre jeunesse pareille à... La nuée est arrivée à propos pour nous empêcher d'entendre la fin.

Impromptu, nous avons dernièrement organisé une excursion à la ferme du Londel, chez de braves gens dont papa vient de sauver la petite fille, « la drôline, » comme ils la nomment par amitié.

Nous sommes bravement partis à pied, sauf

Angèle que la longue course eût brisée et qui caressait, comme consolation, la perspective d'une crème au chocolat pour elle seule.

Nous avons marché longtemps et il faut une véritable escalade pour arriver au Londel même.

On est récompensé au sommet de la montagne, la vue est admirablement belle. Elle s'étend sur une vallée ombreuse et fraîche, traversée par la plus jolie rivière du monde — Une réduction des paysages Océaniens, a déclaré René, qui paraît depuis plusieurs mois rêver à la marine. — Cela me préoccupe.

Il absorbe un nombre considérable de bouquins de voyage et s'enthousiasme des récits plus ou moins exacts des explorateurs à la mode. — Je me méfie des explorateurs... ils embellissent trop!

Nous comptions déjeuner chez le père Chardon.

Hélas! le père Chardon, la mère Chardon, la voiture, le cheval et la « drôline » étaient à la foire de Saint-Didier, pour vendre leurs produits; permets-tu?... des petits gorets.

Midi tintait gravement à l'horloge du village et les cloches égrenaient joyeusement dans l'air les sons de l'angelus.

Quelles ressources trouver au Londel?... La famine, quoi!...

Jacques, fourbu, la larme à l'œil, s'était assis sur un tas de cailloux.

Quel moyen d'échapper, dans ce hameau perdu, aux tortures du radeau de la Méduse? Les maisons étaient closes, les habitants occupés aux champs.

Nous avons pris d'assaut l'unique auberge, celle du *Singe vert*. Elle était peu préparée à notre invasion. Le *Singe vert* n'a de clients que le dimanche.

La patronne, après quelques minutes d'ébahissement, tandis que sa servante effarée nous déclarait « qu'il n'y avait *rin de rin*, que ses *oyes* vivantes... » nous a fourni une gigantesque omelette au lard, du pain dur et du fromage de chèvre.

Après cette réfection frugale, nous avons erré dans la campagne, épiant sur la route le retour de la famille Chardon.

Dès que le père Chardon nous aperçut, il courut vers nous en criant: « Sapristi, faut-il que j'aye pas été là! J'en ai tremblé de malice quand le sacristin, venu à *mon devant*, m'a averti. — Sapristi! mais faut pas muser. Je vas vous promener dans ma voiture qui est neuve, avec mon cheval qui file! Rosalie, la patronne, préparera le souper. »

Et hop! nous nous hissons dans une charrette rouge et verte, pour visiter la curiosité du pays, la ruine d'un manoir gothique hardiment campé sur une colline.

Deux énormes tours crénelées, rongées par les ans, enguirlandées de lierre touffu et de clématites folles. La salle des gardes à ciel découvert, encombrée de pierres verdies par les mousses, la cheminée à grand manteau surmontée d'un écusson brisé, encadré d'un frais églantier sauvage, un escalier tournant, aux marches effondrées, menant à une large plate-forme... au bord du précipice, suspendus, prêts à crouler, les vestiges de la chapelle, une moitié de bénitier soutenu par des personnages mutilés... puis des souterrains obscurs, de plusieurs lieues de longueur (prétend notre compagnon), où nous ne nous aventurons pas.

Cela dans un site enchanteur; contraste de la nature exubérante, toujours renaissante et forte, et des œuvres les plus solides des hommes, anéanties par le temps.

J'ai envie de me plonger dans des dissertations philosophiques, mais tu m'accuserais de pédanterie, ma mignonne, et j'en aurais du chagrin.

A la nuit tombante nous avons regagné le village; c'était l'heure mystérieuse, romantique, des revenants qui hantent les donjons déserts, des crapauds et des chauves-souris.

Et les feux follets bleus couraient rapides au-dessus des fossés vaseux.

Lueur indécise
Que courbe la brise,
Toi qui symbolise
L'espoir,
Follet dont s'agite
La flamme subite,
Où cours-tu si vite
Le soir?

Rassure-toi, mon amie, rassure-toi, ce n'est pas de moi.

C'est une ballade d'Edmond Roche, un aimable poète dont nous avons lu les œuvres avec Réné, en les commentant... C'est si gentil de lire ainsi à deux!

Et notre vie campagnarde n'est-elle point agréable? Ne te tente-t-elle pas?

Oh! que oui.... Alors, à bientôt, chérie?

Si tu savais les coins charmants du jardin où l'on peut causer à son aise!

Le bois de sapins plein de senteurs balsamiques, la prairie où les saules au tronc noueux vous offrent un abri hospitalier, les rives du ruisselet qui s'en va murmurant vers la cascade minuscule élevée par nos soins... Il y en a pour toutes les dispositions de l'esprit, joyeuses ou mélancoliques. On choisit.

Tu y viendras?

Nous irons toujours dans l'endroit le plus riant, ma gaieté; quelquefois, pas souvent, dans l'allée des réflexions graves... tu m'y conduiras!

PAULE.

DEVINETTES

Charade

Vous l'aimez sous les feux de mille girandoles
Et ceux des diamants et ceux des ors mêlés ;
Mais moi, je le préfère avec renfort de violes,
A l'ombre des tilleuls quand mûrissent les blés.

Ah ! quel horrible insecte ! et contre lui que faire
Quand mon pauvre Médor en a subi l'affront ?...
Qu'on cherche un liniment chez un apothicaire
Pour enduire mon chien, des pattes jusqu'au front !

Je ne vois pas pourquoi la Méditerranée
Plus qu'Elle, attire tant et tant d'admirateurs ?...
Moi, je vais sur ses bords, au printemps de l'année,
Chercher plus vaste scène et plus rudes acteurs.

Proverbe

Tel qui respecte, soigne et chérit son vieux père
Sera béni du ciel et vivra de longs jours.
Tel autre qui l'oublie ou qui le désespere,
Fils ingrat et sans cœur, sera maudit toujours.

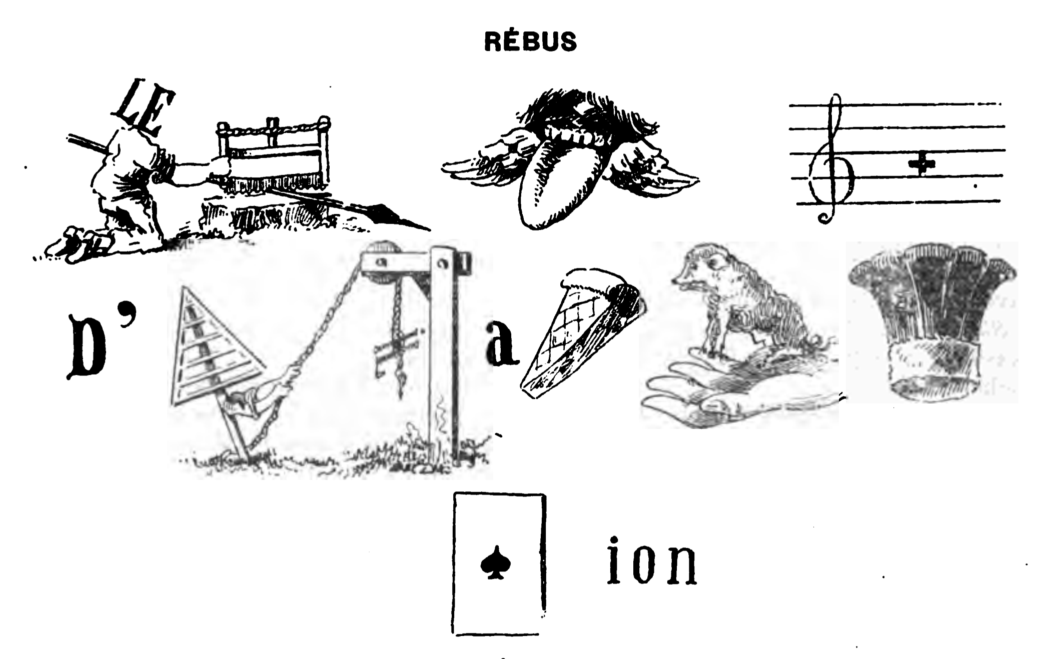
Homonymes

C'est une grande ville en guerre avec l'Europe :
La femme aux petits pieds en fait tout l'orne-[ment.
Mais j'en veux convenir sans fard comme sans [trope :
La femme et la cité me plaisent mollement.

La Suisse en a fort peu ; la France par centaines
Allongés dans le val, juchés sur le coteau.
Le mien est assez pauvre : Il produit des futaines,
Et la moindre bicoque y prend nom de château.

Ce terme de blason dans plus d'une querelle
Entre les hobereaux souvent est rencontré.
Secondaire détail : Qu'importe une parcelle,
Si le tout, à nos yeux, noblement s'est montré

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE MAI

MOTS EN CARRÉ :

P A U L
A B R I
U R I E
L I E D

HOMONYMES : *Colle — Colle — Col — Col — Col — Kolh — Kol.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI

Les gens bornes ont des entêtements sans bornes.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

Falconer imp Paris.

1er Juillet 1887 4631

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne 48.

Toilettes et Modes de Mme PELLETIER VIDAL 17 r. Duphot — Chapeaux de Mme BOUCHERIE. 16. r. du Vieux Colombier. Étoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES. 27. r. du 4 Septembre — Corsets de Mme EMMA GUELLE 3. place du Théâtre Français — Parfums de la Mon GUERLAIN 15. r. de la Paix.

JOURNAL DES DEMOISELLES

LA REINE ENFANTINE

A Mademoiselle Huguette de Foras.

I

MADAME ISABELLE DE FRANCE

> Le roi a une fille à marier,
> A un Anglais la veut donner.
> — Non... non... jamais l'épouserai
> S'il n'est Français.
>
> *(Ancienne ballade.)*

EPUIS la nuit terrible où, déguisé en sauvage avec le comte de Joigny, les sires de Foix, de Poitiers, de Nantouillet et Hugues de Guisay, le très chrétien roi de France avait failli mourir brûlé vif, n'ayant dû son salut qu'au dévouement de la duchesse de Berry, tandis que ses malheureux compagnons périssaient, encore enchaînés à lui, dans les plus affreuses tortures, Charles VI n'avait pas recouvré la raison.

Il vivait triste, isolé, enfermé le plus souvent dans son donjon du Louvre.

Isabeau de Bavière tenait sa cour tantôt à l'hôtel Saint-Pol, tantôt à l'hôtel de la reine Blanche, et menait les affaires de l'Etat, avec les conseils de son beau-frère le duc d'Orléans et de tous les aventuriers ses flatteurs, favoris de quelques heures, qui passaient un moment sur les marches du trône, pour disparaître aussitôt, au gré des caprices de la reine.

Or, ce jour-là, un matin, le roi Charles quitta le Louvre avec son médecin Guillaume Hosely, dès qu'il eut dîné, et s'en vint à l'hôtel Saint-Pol, où jadis Charles le Sage prenait ses « grands esbattements ».

Tout le long du chemin du Louvre à la Grève, de la porte Baudoyer au bout de la rue Saint-Antoine, Charles fut salué par les acclamations du populaire, qui l'aimait et l'avait en pitié :

— Los à notre cher sire.

— Vive le roi ! Montjoie ! Noël !

Mais le pauvre fou laissait errer sur la foule un regard désolé. Son visage maigre, pâle, osseux, n'exprimait qu'une morne torpeur, une sombre tristesse, et seulement une fois un sourire triste erra sur ses lèvres à ces clameurs joyeuses de son peuple.

Il cheminait lentement, appuyé sur le bras du mire et suivi d'un seul page à ses livrées, qui écartait du geste les bourgeois et gens de métier trop curieux, s'ils approchaient son maître de trop près.

Aux abords du logis royal, plusieurs seigneurs vinrent à la rencontre du roi. Il ne répondit point à leurs saluts, fit signe qu'il voulait rester seul, et se rendit aussitôt à la galerie vitrée établie à l'entour du *sauvoir* ou vivier aux poissons.

Charles se divertissait à contempler les ébats, dans l'eau claire, des tanches noires, des goujons argentés, des carpes frétillantes, énormes, avec un anneau d'étain passé dans le nez. Il leur jetait des bouchées de pain, voracement avalées.

Il donna quelques minutes à peine à son passe-temps préféré ; puis, se tournant soudain vers un des seigneurs qui l'avaient suivi :

— Est-ce vous, dit-il d'une voix aiguë, est-ce vous, Jean de Harpedant ? Nenni. C'est donc vous, mon cousin de la Trémouille ? Point... Votre nom ?

Il s'adressait à un vieillard de mine martiale et hautaine, qui s'inclina et répondit avec déférence :

— Je suis Philippe de Courguilleray, votre veneur, mon gracieux sire...

— Ah ! bien, bien... Hé donc ! féal ami, où trouverai-je madame Isabelle ?

— Madame la reine est au retrait où elle dit ses heures...

— Merci de mon âme ! interrompit Charles avec un accent courroucé. Reine, elle ne l'est point encore. C'est Madame Isabelle de France, ma fille, qu'il me plaît de quérir, et non sa mère, plus occupée de ses atours que des heures à réciter.

Sans ajouter un mot, il ouvrit une porte et descendit au jardin, où retentissaient des rires et des voix joyeuses.

Au fond du courtil, en effet, à l'ombre des vieux ormes, plusieurs fillettes jouaient sous la vigilante surveillance de la dame de Courcy et d'une fraîche paysanne du pays chartrain, la Michelle, nourrice de la fille aînée du roi.

Celle-ci était une gentille enfant de huit ans, aux yeux pers, avec de longues boucles blondes voltigeant autour de sa fraîche figure épanouie.

Dès qu'elle aperçut le roi qui s'avançait, un peu courbé, avec sa robe en vieux drap de soie bleu, serrée à la taille par la corde qu'il portait en guise de ceinture par pénitence, Isabelle de France accourut, les bras ouverts, tandis que ses jeunes compagnes, un peu effrayées, se repliaient en bon ordre derrière la dame de Courcy.

Le roi serra tendrement la petite princesse sur son cœur.

— Isabelle ! murmura-t-il d'une voix émue... ô ma chérie, mon doux trésor... mon bien !

Il couvrait son front de baisers, et dans ses yeux perlaient de grosses larmes.

— O ma mie... sais-tu ? ils veulent t'enlever à ton pauvre père... Pauvre, pauvre, qui ne sait plus gouverner son royaume ! Ah ! la couronne pèse lourd à ce front... et le sceptre à ces mains débiles, qui trop tôt manièrent l'épée pour en faire mauvais usage.

Il soupira lugubrement au souvenir du meurtre qu'il avait commis dans la forêt du Mans, lorsqu'une première fois il était tombé en démence.

L'enfant n'osait parler et lui prodiguait pourtant ses caresses.

— Oui, mignonne, embrasse-moi... Reine on te fera ma belle ! Couronne d'or cache couronne d'épines... Dieu te préserve des maux qui m'accablent ! Je suis venu de mon Louvre pour baiser tes joues roses, et pour te prier d'obéir, puisque tout le monde commande, excepté le roi de France, acheva-t-il d'un ton plein d'amertume, et que le roi de France en est réduit à taire sa volonté.

Il éleva la voix.

— Dame, dit-il à M^{me} de Courcy, faites que ma fille sache les projets formés par la reine sa mère... Par Monsieur Saint-Denys ! j'ai défaillance au cœur pour en dire mon sentiment. Et Dieu vous garde, je le prie !

Il embrassa une fois encore la petite Isabelle toute tremblante et s'éloigna, laissant stupéfaits les témoins de cette scène étrange.

— Ah ! Michelle, s'écria la princesse en cachant son visage mutin dans les plis amples du tablier de la grosse paysanne, ah ! nourrice, que veut dire ceci ?

M^{me} de Courcy, tenant par la main sa fille Bérengère, de quatre ou cinq ans plus agée qu'Isabelle, et de toutes ses compagnes la préférée, s'approcha, fit la révérence selon toutes les règles du cérémonial, et d'une voix grave :

— S'il plaît à ma douce dame, dit-elle, c'est que de grandes nouvelles ont été portées céans par les ambassadeurs du roi d'Angleterre. Les rosiers de la rue d'Hautefeuille auront bientôt à

tresser des centaines de chapels de roses... Et, m'aide Dieu ! voici que Madame la reine elle-même s'en vient au courtil pour vous bailler la confidence.

En effet, Isabeau de Bavière s'avançait sous les ormes, entourée d un nombreux cortège de nobles dames et de jeunes seigneurs, Albert, Savoisy, Rochefort, Boisbourbon, Boucicaut.

Admirablement belle, avec ses cheveux fauves semblables à des torsades d'or bruni, ses yeux vert de mer, surmontés de sourcils noirs, sa parure somptueuse rehaussait encore l'éclat de son étrange beauté.

Elle était vêtue d'une longue robe de velours bleu de ciel, retroussée d'hermine, et d'un manteau fleurdelysé, duquel deux demoiselles soulevaient les pointes. Sur sa tête s'étageait un hennin énorme, chargé de pierreries, d'où retombait un voile de gaze d'argent.

A ses côtés, son petit fauconnier Aymery Fleury soutenait son papegai ou perroquet, orné d'un collier de perles, et les pattes garnies de grelots d'or. Et ses pages portaient, l'un son livre d'heures, l'autre son drageoir.

Au lieu de témoigner à sa mère la tendresse qu'elle venait de montrer au pauvre roi Charles, Isabelle sérieuse et grave, attendit qu'on l'interrogeât.

Isabeau lui jeta un regard d'indifférente attention; puis elle fit signe à ses courtisans de l'attendre, et, prenant sa fille par la main, sans même lui accorder une caresse :

— Venez ça, ma mie, lui dit-elle, qu'on vous parle.

Elle s'assit sur un banc de pierre, où son page avait étendu un tapis de velours, et voulut attirer l'enfant près d'elle.

— Allez, nourrice...

Michelle se redressa :

— Dame, le devoir de ma charge est de ne point quitter un seul instant la fille du roi notre sire, et point ne veux être chassée de céans pour l'avoir oublié.

— Le serez peut-être pour ne l'oublier point, quand c'est mon plaisir, s'écria la reine avec aigreur.

Mais sa voix un peu rauque s'adoucit, et ce fut d'un ton moins âpre qu'elle ajouta, en s'adressant à Isabelle :

— Mignonne, il vous advient heur et honneur: car le beau roi d'Angleterre vous demande en mariage, et bientôt vous serez la reine de tout le royaume au delà de la mer.

L'enfant se mit à rire, toute surprise qu'elle fut.

— Quel âge donc a ce royal fiancé, dame ma mère? deman a-t-elle avec son rire ingénu, et ne voyant que chose plaisante dans la singulière nouvelle qu'on lui donnait.

— Richard a trente ans.

— Et moi sept... Ne pensez-vous pas que je sois trop jeune pour faire une épousée, dame ma mère ?

— On l'a dit au roi d'Angleterre, mais il a répondu que c'est là un défaut dont vous guérirez tous les jours.

— Et ne fut-il point marié déjà ?

— Oui-dà... il avait pris à femme la fille de l'empereur Charles, aujourd'hui défunte — son âme soit en paradis !

— Et ce roi Richard n'est-il point le fils du prince Noir, que combattit le bon connétable? poursuivit la princessse avec son insatiable curiosité d'enfant, le vaillant sire Du Guesclin, qui fut fait prisonnier comme le roi Jean mon aïeul, et que femmes et filles de Bretagne rachetèrent en filant assez de lin pour payer sa rançon d'une tonne d'or ?

— Vous êtes bien savante, ma fille, répliqua la reine Isabeau, qui fit la moue. Sachez seulement que Pearl de Ruthanel, archevêque de Dublin, le duc de Norfolk, maréchal d'Angleterre, vingt chevaliers et quarante écuyers sont arrivés à Paris. Le roi les a logés à la Croix du Trahoir... Et sur ma foi, j'entends le bruit de la cavalcade : car ils ont congé de vous venir rendre leur hommage.

Isabelle ne répondit point. Avec une force d'esprit et une dignité bien au-dessus de son âge, elle avait déjà compris ce que les circonstances lui commandaient.

Et lorsque les ambassadeurs anglais, usant des mœurs familières de l'époque, vinrent rejoindre la reine et sa cour au jardin, tout embaumé des senteurs pénétrantes de l'automne, Isabelle, debout auprès de sa mère, ayant à côté d'elle Bérengère de Courcy, qui regardait curieusement le prélat, vêtu de tabis violet, et les chevaliers armés de toutes pièces, ressemblait moins à une enfant timide qu à la souveraine d'un grand peuple.

On avait jeté sur ses épaules un camail de soie couleur de pourpre, parsemé de perles, sur lequel ruisselaient ses blondes tresses. Elle était si jolie ainsi, que l'archevêque et Norfolk ne purent s'empêcher de sourire.

Le duc s'agenouilla devant elle et lui dit :

— Madame, s'il plaît à Dieu, vous serez notre dame et reine.

Isabelle consulta du regard sa grande amie Bérengère, et, sans lever les yeux sur sa mère, qui, impatiente, attendait sa réponse, elle s'exprima en ces termes d'un ton délibéré :

— Messire, s'il plaît à Dieu et au roi, mon seigneur et vénéré père, que je sois reine d'Angleterre, je serai bien ravie : car je sais que je serai alors une bien grande et puissante dame.

II

LE FESTIN DU PAON

Le dernier jour d'octobre de l'an 1396, on menait grand tapage au logis de maître Florentin Handschenk, armurier à l'enseigne de ***Monsieur l'archange Saint-Michel***, et bourgeois de Calais, ledit logis situé tout auprès de l'église Saint-Nicolas, dont le clocher le couvrait de son ombre.

Ce bourgeois avait réclamé, comme doyen des corporations de la ville, dont il portait la bannière depuis un demi-siècle, l'honneur d'héberger la reine de France, la princesse Isabelle et leur suite.

A cette heure, Madame Isabeau donnait le branle à la maison. Cornemuses ou rebecs, violons, sacquebuttes, psaltérions et tambourins faisaient rage. Sires Français et lords Anglais, rivalisant de galanterie, donnaient le bras aux dames, et depuis plusieurs jours déjà les fêtes succédaient aux fêtes.

Cependant Charles VI, confiné en sa demeure, — la rigueur de la saison ayant chassé les huit cents chevaliers du camp magnifique dressé entre Calais et Saint-Omer, — jouait paisiblement avec les cartes enluminées que coloriait si joliment Jacquemin Gringonneur, son imagier.

Et, comme il arrivait trop souvent en cette royale famille, si désunie, la petite princesse restait seule au coin de l'âtre, ayant pour compagnie Bérengère de Courcy et la bonne Michelle, soucieuse du brillant avenir promis à sa fille chérie.

Elles étaient réunies toutes les trois dans une salle tapissée de cuir de Cordoue, d'un rouge sombre étoilé d'or bruni, meublée de bahuts et de coffres en bois d'Irlande, et dont une jonchée de paille fraîche coupée menu cachait le dallage de grès. Aux fenêtres étroites pendaient des courtines de tapisseries flamandes.

Une lampe à trois becs brûlait sur l'énorme table à pieds tors, éclairant les débris d'un souper de friandises, gâteaux, crème et fruits.

Les fillettes devisaient gaiement. La nourrice, accoudée sur la nappe, et qui traçait des figures bizarres sur son assiette d'étain, avec la pointe de son couteau, songeait.

— Ah ! oui, c'était beau ! disait Bérengère, les yeux pétillants de plaisir, toutes ces bannières au vent, ces gonfanons déployés, ces chevaliers dont les cuirasses d'acier reluisaient au soleil... et le roi votre père, la couronne en tête et le manteau d'azur flottant à l'épaule, donnant l'accolade au roi votre époux, tout couvert d'écarlate et de broderies... et tous ces ducs du pays anglais, Lancastre, Glocester, Norfolk... et messieurs vos oncles de Bourgogne et de Berry... et les grands officiers de France, le connétable, le chancelier, le grand-queux, le grand-maître des arbalétriers...

— Là ! là !... Paix donc ! interrompit Isabelle d'un ton moqueur. Vas-tu réciter le livre du blason que M. de Courcy estime à l'égal des saints livres ? Je vais te dire ce que ma mère me disait l'autre jour : tu es trop savante, Bérengère.

— N'êtes-vous donc pas heureuse, Madame, de cette pompe qu'on déploie pour vos épousailles ?... Vous voilà une gracieuse Majesté.

— Demain, demain ! Accordailles ne sont pas mariage.

— N'êtes-vous pas contente du trousseau que le roi vous octroie ? Ma vénérée mère disait qu'en chapels, colliers, bagues, fermaux et joyaux de toute sorte, il y en a pour cinq cent mille couronnes.

— As-tu vu, dit Isabelle, rose de plaisir, ma robe de velours cramoisi couverte d'oiseaux en or ciselé, perchés sur des branches de perles et d'émeraudes ?

— Et votre chambre de satin rouge, où sont brodés en argent fin des bergers et des bergères ?

— Et mon ajustement de noces de blanc damas et drap d'argent, où la noble fleur de lys entoure les léopards d'or ?

La nourrice jugea qu'il fallait arrêter ce débordement d'enthousiasme, et, d'une voix sévère :

— Dame, fit-elle observer, la veille d'un si grand jour, il convient d'avoir devis moins frivoles. Deuils et larmes sont près de la joie souvent, et tel rit vendredi qui pleurera dimanche. Priez Dieu qu'il vous guide et qu'il vous bénisse. Reine sur le trône souffre davantage parfois que mendiante en sa cabane.

Isabelle poussa un soupir, et, prenant sur la table un bouquet déjà fané, elle en effeuilla lentement les fleurs, murmurant :

— Ainsi tombent et s'envolent les jours de la vie.

Puis elle devint silencieuse, et Bérengère n'osa troubler sa méditation.

Cependant, après quelques instants de ce lourd silence, la jeune fille attristée reprit avec un accent craintif :

— Nourrice...

— Damoiselle de Courcy, savez-vous quelles dames accompagneront notre maîtresse sur la nef qui l'emporte au delà de la mer ?

— Ma mère et moi, et vous, nourrice : car les châtelaines d'Angleterre seraient jalouses d'un plus grand nombre de Françaises. Il y a les duchesses d'York, de Lancastre et de Glocester, et beaucoup d'autres dames, belles à miracle...

— Sainte Vierge ! repartit la paysanne en

hochant la tête, et que deviendrons-nous en ce pays, avec nos cottes, et nos surcots, et nos escophions de toile! Bien sûr, on ne parle point langue chrétienne chez ces sauvages, qui tuèrent feu mon père, — Dieu l'ait en son giron! — et tant de braves soldats qui se battirent sous le bon roi Jean.

— Nourrice, bouche qui sourit se fait comprendre partout.

Michelle fit le signe de la croix, et doucement :

— *Fiat!* dit-elle, où va Madame, je vais. Mes enfants sont bien placés par la bonté de Monseigneur le roi, et je n'ai aucun regret de quitter la terre du Lys, puisque ma dame la quitte.

— Richard est beau gentilhomme, vaillant à la guerre, doux aux petits, déclara gravement Isabelle devenue sérieuse. Dieu m'assite! et j'aurai mon lot de bonheur en ce monde.

— Ainsi soit-il! dit Michelle.

Puis elle prit tout à coup la princesse sur ses genoux, l'entoura de ses bras, la couvrit de baisers, et se mit à pleurer, en disant d'une voix attendrie :

— Ah! douce dame, longtemps je vous ai ainsi bercée, et plus jamais ne vous bercerai, à présent que vous êtes couronnée tant illustre reine. Mais tandis que votre mère prend là-bas sa joie, laissez-moi vous caresser et vous bénir, moi qui suis aussi votre mère par le lait que je vous ai donné, par tant de veilles et de soins, qui ne se payent point en écus et deniers! . .

. . . .

Le lendemain, jour de la Toussaint, le mariage du roi d'Angleterre et d'Isabelle de France fut célébré dans l'église de Saint-Nicolas par l'archevêque primat de Canterbury.

Au festin nuptial, servi avec tout le faste des us de la chevalerie, le duc de Bourbon voulut plaisanter Richard II sur la jeune épouse; mais celui-ci, qui parlait correctement le français, coupa court à ces propos badins en adressant ces paroles à Charles VI, qui lançait un regard indigné à son cousin :

— Très honoré beau-père, il nous plaît que vous ayez confié cette enfant si pure à notre amour : car elle sera le lien qui, nous unissant, nous rendra les plus forts des rois de la chrétienté. Elle grandira sous notre garde, et nous serons fidèle mari.

— Beau-fils, répondit Charles, je le crois et vous la donne sans regrets.

III

LA POUPÉE DE WINDSOR

— Comment la nommerons-nous, Bérengère? Vois comme elle est jolie avec ses yeux d'azur et ses longues tresses blondes sous son chaperon de soie verte!... Et quels atours magnifiques! Il y a un trousseau complet de quatre jupes, cottes, surcots et manteaux, aux couleurs de France, d'Angleterre, de Bavière et de Castille...

— Quel nom lui voulez-vous donner, Madame?

— Un nom d'impératrice, ma chère, car elle est plus belle que moi.

— Irène? Sophie?... Blanche?

— Non. Je veux l'appeler Bonne, en mémoire de mon aïeule, Bonne de Luxembourg, femme du roi Jean qui fut captif des Anglais.

— Et de quel manteau la revêtir, Madame?

— Celui-ci, de velours paonné, que les gentes fleurs de lys de mon pays parsèment.

— Vous y pensez toujours, dame?

— Toujours, ma douce amie! Une fille de France, hors de France, est exilée, même quand elle est reine!

— Vous êtes heureuse pourtant?

— Certes! mon noble époux, mon roi n'est-il pas beau et bon, preux chevalier, fidèle?... Lui, si grave, et que tant de soucis accablent, au milieu des affaires de l'Etat, des guerres, des révoltes, entouré de ces barons si orgueilleux, ne pense-t-il pas à moi sans cesse? Ingrate serais-je de ne l'aimer point, puisqu'il m'aime!...

— Et dire qu'il envoie en litière, sous l'escorte de vingt gens d'armes et d'un capitaine, une si merveilleuse poupée! interrompit Bérengère en riant avec malice.

Et de fait la poupée que Richard II envoyait à sa petite reine, en son manoir de Windsor, était le chef-d'œuvre du plus habile imagier de Londres.

Sculptée et peinte avec art, elle avait des yeux d'émail, une bouche purpurine, une opulente chevelure à reflets cuivrés.

Les membres articulés remuaient à volonté, comme ceux d'un mannequin d'atelier, et sur la poupée, tout aussi grande que sa maîtresse, les plus riches étoffes se drapaient en plis moelleux, ornées de fourrures et de broderies. Les joyaux étaient d'or fin, et les perles du collier dignes d'une souveraine.

Isabelle et Bérengère ne se lassaient point de l'admirer, dans sa pose un peu raide, appuyée contre un vaste coffre de chêne, incrusté de marbres violets et verts.

Elles étaient seules dans la chambre de parade, aux tentures d'un bleu céleste constellées de roses blanches et de roses vermeilles, dont le lit à baldaquin, soutenu par des colonnes, occupait, avec ses gradins et sa balustrade, presque la moitié.

A des cornes d'aurochs, emmanchées dans un bloc de fer ciselé, étaient suspendus une cithare, un psaltérion, un doulcemer, car Richard II

aimait passionnément la musique, et souvent, quand il venait à Windsor, il passait de longues veillées à chanter à Isabelle les chansons des troubadours de la langue d'oil, des félibres catalans, ou à jouer les marches guerrières des montagnards du pays de Galles.

Parfois aussi il récitait, en frôlant d'une main légère les cordes de la harpe, les tensons, les villanelles françaises, ou les sombres ballades que les Bretons de Bretagne psalmodient sur un air mélancolique.

Partout s'entassaient des jouets, envoyés à Windsor par pleines corbeilles.

Mais sur un pupitre s'ouvrait un missel enluminé d'admirables miniatures par un moine de Jumièges ou de Corbie, et dans lequel le chapelain du manoir apprenait à lire à la reine.

Puis on voyait, au coin de la cheminée, soutenue par deux gigantesques monstres héraldiques, un rouet d'ébène et d'ivoire, avec la quenouille et les fuseaux; et sur la table, une tapisserie commencée, à grands personnages brodés sur un semis de lys et de branches vertes.

Le roi voulait qu'Isabelle aimât le travail.

— Une reine, lui disait-il, doit l'exemple du travail à ses sujets, Berthe au grand pied, mère de Charlemagne, filait toute la journée durant pour les pauvres. Et le mérite de son aumône s'augmentait du mérite de sa peine.

La vie d'Isabelle s'écoulait heureuse et calme, dans cette résidence magnifique, entre le travail, la prière et le plaisir. Elle parlait sa chère langue française avec Bérengère, Mme de Courcy et Michelle. Les duchesses d'Irlande et de Glocester lui apprenaient le blason, science nécessaire à une époque où la chevalerie brillait d'un si grand éclat. Le chapelain lui enseignait la lecture et l'écriture.

Elle avait, pour ses promenades en forêt, une blanche haquenée, et pour la chasse un beau palefroi, enharnaché de velours et de cordelières d'argent.

Parfois cependant elle pensait au beau pays de France; à sa mère Isabeau, dont elle n'entendait point l'éloge, au pauvre roi Charles, son père, frappé de démence, et qui vieillissait triste et seul, bien loin des fêtes joyeuses où se dissipaient les trésors chèrement acquis par Charles le Sage.

Alors la petite reine pleurait, et volontiers elle eût donné jouets, parures, missels enluminés, chevaux de prix, lévriers à colliers d'or, faucons de race, et tout ce qu'elle avait, pour un baiser de sa mère, qui n'avait pas versé une larme en lui disant adieu; pour un sourire de son père, qui, dans sa folie, l'oubliait.

Mais on faisait trêve, ce jour-là, aux tristesses de l'exil, car jamais Richard d'Angleterre n'avait donné plus royal présent que Bonne, la poupée sculptée, qu'on habillait, qu'on déshabillait tout ainsi qu'une mignonne créature vivante, et dont le regard fixe avait une altière expression de fierté.

Soudain la fanfare du cor sonna dans le lointain.

On entendit le cliquetis des chaînes du pont-levis qu'on baissait, le grincement de la herse dans ses rainures de pierre. Ce fut un concert de clameurs joyeuses, un bruit d'éperons sonnant sur les pavés des cours, les dalles des corridors.

Isabelle s'élança vers la croisée. Elle essaya vainement de voir ce qui se passait à travers le vitrail enchâssé de plomb.

— C'est le roi, dit Bérengère, qui nous vient faire visite.

— Le roi! annonça Michelle, en soulevant la portière. Vite, Madame, parez-vous. Son Altesse me suit.

— Mon mari! s'écria Isabelle d'un ton boudeur. Vite, vite, qu'on m'apporte mon surcot d'écarlate... mon voile... ma ceinture d'orfèvrerie.

Mais elle s'interrompit stupéfaite.

Richard franchissait déjà le seuil de la chambre royale, laissant dans la salle voisine son cortège de prélats et de chevaliers.

— Dieu vous tienne en joie, madame ma femme, dit-il en entrant.

Isabelle courut à lui, et se jetant dans ses bras :

— O mon seigneur! balbutia-t-elle toute rougissante. . . . .

Il la baisa tendrement.

— Etes-vous contente, madame? reprit-il en montrant du geste la poupée étendue sur les coussins. Mon imagier a passé des nuits entières à tailler le bois pour vous, Isabelle. Gardez-la bien, et vous en servez joyeusement, je vous prie, car j'ai voulu vous plaire en vous faisant ce don.

— Merci, mon doux seigneur, merci à vous, qui toujours pensez à votre reine recluse!...

— O ma mie, pourquoi dites-vous ce mot de recluse? Reclus voudrait être en votre compagnie, croyez-m'en sur ma foi! Hélas! hélas! faut-il pas, au contraire, que je vous quitte, et pour longtemps?

— Quoi! s'écria Isabelle, qui frémit. Vous partez, monseigneur?

— Le roi n'est pas libre, ma belle! il n'en fait pas à son plaisir et ne prend déduit que lorsque bonne besogne est faite. De mauvais et méchants conseillers ont armé contre moi mon cousin Bolingbroke. Trois fois je lui ai pardonné; ceci est sa quatrième offense. Mais je marche contre lui avec mes frères et Albemarle, et j'espère vaincre le rebelle.

— Dieu soit avec vous, monseigneur! dit

Isabelle, qui avait pâli et se montrait maintenant aussi abattue qu'elle était joyeuse et confiante tantôt.

— Priez-le pour moi, et pour que je revienne bientôt auprès de vous, mon épouse bien-aimée.

Il appela un page et ordonna qu'on servît la collation.

— C'est vous qui me verserez, ma reine, le coup de l'étrier.

— Quand vous reverrai-je?

— Peut-être jamais!

— O Richard, ne dites pas ce mot cruel : jamais!... jamais plus.

— *Never more!* murmura le roi, perdu dans une sombre rêverie.

Il prit la cithare, et, de sa voix puissante, chanta une complainte en l'honneur de la Vierge.

Isabelle, ravie, l'écoutait, la tête penchée sur l'épaule de Bérengère; et Michelle s'empressait, couvrant la table d'une nappe, disposant les gobelets d'argent, la coupe royale, les jattes de confiseries, les fruits enveloppés de feuilles vertes.

Puis le roi s'assit en face d'Isabelle, et voulut qu'elle partageât sa collation.

— Ce Bolingbroke! dit-elle. Que lui avez-vous fait?

Richard pâlit à cette question.

N'avait-il pas ordonné lui-même le meurtre de son oncle Glocester, le père du rebelle qui le vengeait à cette heure?

Son peuple lui reprochait ses prodigalités et souffrait de son impérieuse tyrannie.

— Ma mie, répondit-il en fronçant le sourcil, le roi ne fait rien qu'il n'ait droit de faire... Adieu! Venez-ça que je vous embrasse, Isabelle, et priez Dieu d'être avec moi! Adieu!

— Déjà, monseigneur! s'écria l'enfant en fondant en larmes.

Et tandis que Richard, ému de sa douleur, s'éloignait sans la quitter du regard, elle poussa un faible cri et vint rouler évanouie sur les carreaux de velours.

Dans sa chute, elle entraîna la poupée, qui, en tombant, se brisa.

CHARLES BUET.

(*La fin au prochain numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

L'HOTEL WORONZOFF

PAR MADEMOISELLLE MARIE MARÉCHAL

On réédite, à grand renfort d'images et avec de nombreuses réclames, un roman dont nous n'avons pas parlé, lors de sa première apparition, pensant qu'il aurait bientôt le sort commun à tant d'autres et qu'il tomberait dans les limbes du plus profond oubli. Puisqu'on l'en tire, nous en dirons un mot, car ce livre, œuvre d une imagination chimérique et d'un esprit faux, offense les convenances et la vraisemblance, et pourrait, quoique les intentions de l'auteur fussent excellentes, faire du mal aux jeunes lectrices, pour lesquelles il fut écrit. Voici le sujet :

Deux jeunes filles arrivent à Paris, sans argent et sans protection : l'aînée, Bérangère, belle comme le jour, spirituelle, remplie de talents et de charmes, a vendu le mince héritage qui venait de ses pères, (c'est un peu imprudent) afin d'amener à Paris sa jeune sœur Stanie et de demander pour elle les conseils d'un célèbre médecin. Ce médecin se trouve être un honnête homme et un cœur compatissant; il s'intéresse aux deux sœurs, il leur donne un logement dans une maison à lui, il s'occupe avec zèle de la petite infirme et il place la sœur aînée, qui a besoin de gagner sa vie. Mais où la place-t-il? Chez une respectable douairière? dans une famille honorable, auprès d'une jeune fille qu'elle devrait instruire? dans une communauté religieuse? là enfin, où l'honneur et la vertu de Bérangère seront en sûreté? Pas du tout, il la place chez un jeune Russe, le comte Woronzoff, plus riche que le Tzar, plus noble que les Romanoff, beau d'une beauté mélancolique et fatale, un héros de Byron : c'est auprès de ce dangereux boyard que Bérangère va être placée à titre de secrétaire. Il n'est pas aimable, pourtant, du moins en apparence. Bérangère et la petite Stanie sont comblées de présents mystérieux, et elles ne se demandent pas d'où viennent tant de fleurs, de livres, de joyaux. Il semble, disons-le, que la spirituelle Bérangère aurait dû se méfier et que le savant docteur aurait dû la mettre sur ses gardes.

Abrégeons. Le comte Woronzoff devient veuf (il vivait séparé de sa femme); dès les premiers jours du deuil, il signifie à Bérangère qu'il l'épouse et l'emmène, ainsi que Stanie; ravie, elle obéit, et désormais elle entre en participation des immenses domaines, des immenses richesses, des fortunes en bijoux et lingots, châles, fourrures et roubles qui son l'apport de son époux.

Toutes ces billevesées sont gentiment écrites; mais les charmes du style, la grâce des images, la pureté des sentiments ne peuvent faire oublier l'extrême inconvenance de la situation, ni faire accepter l'invraisemblance du dénouement. Pauvres institutrices, pauvres demoiselles de compagnie, ne vous fiez pas à de pareils livres : regardez autour de vous, vous verrez la réalité, le livre de Mlle Marie Maréchal n'est que le mirage (1). M. B.

(1) Chez F. Didot.

PETITE REINE

PAR MADAME MARYAN

Voici qui vaut mieux que l'*Hôtel Woronzoff*. Ce joli roman, dû à une plume connue et aimée, plaira par la vérité des caractères et la grâce des tableaux d'intérieur que l'auteur fait voir à ses lecteurs. Regina Danoas, *Petite Reine*, est née dans l'humble boutique d'un marchand de draps; ses parents sont des gens de foi et d'honneur, sa mère n'a qu'une faiblesse, d'aimer follement cette fille unique, et Petite Reine, cœur ambitieux et sec, n'a qu'un désir, quitter sa petite ville, la boutique où ses parents ont amassé une grande fortune, et se lancer dans le grand monde. Elle y arrive, elle foule aux pieds les désirs de ses parents, elle trahit une amie trop confiante, elle épouse le fiancé de cette amie, et, en peu de temps, elle reçoit une partie du châtiment qu'elle mérite : son mari la ruine et l'abandonne, elle revient chez son père et sa mère, appauvrie et désolée; elle apprend bientôt que son amie qu'elle a tant offensée, s'est faite religieuse, son mari la laisse veuve, alors elle se confine pour toujours dans la petite ville bretonne et dans la boutique de son père : espérons que son âme se lavera dans les larmes de la pénitence.

Ce livre est charmant, je ne lui reproche qu'un dénouement un peu trop brusqué : c'est le vieux reproche que *Dandin* fait à l'*Intimé* :

Il court le galop quand il touche à son fait.

On aime toujours à lire Mme Maryan (1).

M. B.

(1) Bloud et Barral, 4, rue Madame, Paris. Prix : 2 francs.

PETIT ATLAS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

Renfermant 24 cartes et précédé de notices statistiques. Format de poche, un volume in-8° écu, avec cartonnage toile. — Prix 3 francs.

Sous le titre de *Petit Atlas*, la librairie Delagrave vient de publier un atlas de géographie contemporaine qui peut fournir des renseignements intéressants sur tous les points du globe.

Ce *Petit Atlas* contient 24 cartes où l'on a réuni toutes les indications possibles concernant les divisions politiques ou administratives de toutes les contrées du globe, routes, chemins de fer et cours d'eau, reliefs du sol, grandes lignes de communication avec la durée des parcours, tout y est net et se lit clairement. Mais c'est surtout sur les notices statistiques que nous attirerons l'attention : on y trouve, condensées en 50 pages, un très grand nombre d'indications de la plus rigoureuse exactitude sur les administrations des différents Etats, leur étendue, leur population, celle des principales villes, l'armée, la flotte, le budget, les distances kilométriques des capitales ou villes importantes entre elles, les durées des grands trajets et les prix des voyages, les possessions coloniales, les mesures, les monnaies, les races, les religions, etc., etc.

Cet *Atlas*, du format de poche, est très élégamment cartonnné. Aussi peut-on le porter constamment sur soi et le consulter à toute occasion.

Les Shakers et leur musique

En dehors du mérite intrinsèque d'un ouvrage d'art, mérite que chacun de nous est à même de sentir plus ou moins, il peut arriver que cet ouvrage se recommande par sa rareté ou qu'il ait une histoire. Quelques explications, quelques commentaires deviennent alors utiles; sinon les nouveaux initiés ne le goûteraient qu'imparfaitement. C'est le cas pour la musique qui vous est offerte aujourd'hui, mesdemoiselles. Je n'ai pas à vous en faire remarquer le charme original; vous saurez l'apprécier toutes seules, mais je veux vous dire un mot de la très curieuse communauté où une artiste bien inspirée a recueilli ces deux thèmes sur lesquels par la suite elle devait broder des fantaisies qui vous feront dire que la broderie vaut beaucoup mieux que l'étoffe. La conquête des deux airs en question est néanmoins d'un très grand intérêt. Pour

qu'elle pût s'effectuer il a fallu qu'un accident de voyage retînt quelque temps une dame française chez les Shakers, au New-Lebanon (Nouveau-Liban), un pays où l'on ne va guère. Qu'est-ce que le Nouveau-Liban? demanderez-vous. Qu'est-ce que les Shakers?

Votre ignorance n'aura rien de bien surprenant, les Shakers ou Trembleurs n'étant guère connus qu'en Amérique. New-Lebanon est leur cité-mère. Ils forment la plus ancienne et la mieux organisée des sociétés communistes, assez nombreuses aux Etats-Unis et dont plusieurs ont prospéré en s'appuyant sur ces paroles de saint Luc qui nous donnent le tableau de l'Eglise primitive: « Et tous ceux qui croyaient vivaient ensemble et avaient toutes choses en commun; ils vendaient leurs biens et les partageaient entre tous les hommes selon les besoins de chacun. »

Telle fut la pensée qui dirigea la fondatrice des Shakers, Ann Lee, une pauvre Anglaise ignorante, fille d'un forgeron de Manchester. Elle prétendit avoir des visions, des révélations et en 1773 émigra, suivie de quelques parents et amis qui avaient foi en sa parole.

Un espace de terre dans l'État d'Albany fut d'abord défriché par ses soins, puis des adhérents lui étant venus à la suite de ces prédications en plein air que l'on nomme *revivals* aux Etats-Unis, les Shakers se répandirent très rapidement sur la frontière du Massachusetts et du Connecticut.

Le nom de ces sectaires qui dérivent des quakers vient du verbe *shake* (trembler) à cause de certaines manifestations de ferveur extraordinaire qui leur sont propres et qui ressemblent à un tremblement. La Mère Ann voyageait d'un endroit à un autre, n'imposant à ses adeptes d'autre loi que le célibat et comme condition expresse d'admission l'aveu oral devant témoins es péchés passés. Cette humble femme qui ne savait pas lire avait un esprit élevé; ses manières dignes imprimaient le respect, en lui gagnant les cœurs. Des leçons édifiantes très simples se mêlaient toujours dans sa bouche à d'excellents conseils pour les travaux des champs, ce qui lui donna une influence facile à comprendre sur son peuple composé principalement de fermiers et de laboureurs. Maintenant les Shakers comptent dix-huit sociétés répandues dans sept États et comprenant une population de plus de deux mille quatre cents âmes. Le fond de leur croyance est une continuelle communion entre eux et le monde des esprits qui leur envoie, disent-ils, des inspirations directes. Malgré les erreurs et les illusions qui entachent cette doctrine, elle les conduit, on ne peut le nier, à de grandes vertus. Ils s'interdisent la propriété individuelle, mettent en œuvre la maxime : « Que vos mains soient au travail, vos cœurs à Dieu », sont renommés pour leur honnêteté scrupuleuse en affaires, pour leur excessive tempérance et pratiquent admirablement la charité envers tous, amis et ennemis.

Chaque société est divisée en *familles* : environ quatre-vingts membres de tout âge habitant la même maison. Chaque famille est dirigée par deux *anciens*, un homme et une femme, et la société tout entière par un ministère où figurent ordinairement quatre membres de chaque sexe. Ce ministère décide de tout et est supposé recevoir d'en haut les révélations nécessaires.

Le travail manuel est prescrit sans exception. Les membres de la famille se lèvent de grand matin et, avant dix heures du soir, tout les feux sont éteints. Ils prennent les trois repas du jour réunis et en silence, les hommes à une table, les femmes à une autre. La nourriture est simple mais suffisante; un grand nombre de Shakers par austérité ne mangent jamais de viande; en revanche ils font une énorme consommation de fruits; leurs jardins potagers, leurs vergers sont célèbres dans toute l'Amérique. Si actifs et industrieux qu'ils soient, ils ne se surchargent pas de travail, puisque la communauté n'a aucune hâte de s'enrichir, et leur tâche quotidienne devient un plaisir, tous y ayant un égal intérêt.

Les soirées sont remplies par des récréations inoffensives, lectures ou musique. En général ils ne permettent pas la musique instrumentale et passent beaucoup de temps à répéter des hymnes qu'ils déclarent recevoir du pays des esprits. Un ancien leur fait des extraits d'articles de journaux, en élaguant les crimes et tout ce qui pourrait troubler la paix. Le choix des lectures se porte sur les découvertes scientifiques, les nouvelles publiques, les événements généraux du monde extérieur.

Rien de tranquille comme un intérieur de Shakers. Leur voix même est douce et basse, tous leurs mouvements sont silencieux et réservés. Les hommes portent un ample habit gris bleu, un col sans cravate, un chapeau blanchâtre à larges bords; les femmes une robe toute droite à plis nombreux et un bonnet semblable à celui de quelques-unes de nos religieuses, qui cache une partie du visage. Pour sortir elles y ajoutent un chapeau très profond propre à les garantir contre le soleil.

Les membres de chaque famille se partagent les travaux du ménage, car il n'y a pas de domestiques.

La propreté règne partout, si exquise, que l'on chercherait en vain dans les moindres coins un grain de poussière, mais le luxe ou seulement le superflu est impitoyablement proscrit.

Point de bavardage inutile. « Si tu n'as rien de bon à dire du prochain, tais-toi », est une maxime de trembleur. Cependant les frères et les

sœurs échangent des visites le dimanche soir. Sans doute les opérations agricoles sont le grand intérêt de leurs conversations. Ils y excellent, rien ne leur est inconnu des soins les plus minutieux du jardinage ; les graines qu'ils recueillent, les conserves qu'ils fabriquent ont une réputation méritée.

Leurs villages, solidement construits, sont absolument dépourvus de beauté architecturale. Les Shakers méprisent l'art, ils auraient honte de faire la moindre dépense inutile tant qu'il existera des pauvres. La grange, les deux boutiques des frères et des sœurs, destinées aux diverses industries, la maison de la famille, un corps de logis séparé pour les visiteurs, puis le bûcher, des remises, des buanderies, le moulin, la scierie, etc., voilà toutes les constructions qui se groupent autour d'un bâtiment que l'on reconnaît parfois pour une église à son toit de forme spéciale : représentez-vous le couvercle d'une chaudière.

Nous touchons ici à la question des cérémonies religieuses. Chez les Shakers il y a peu de prières articulées ; l'aspiration mentale leur paraît suffisante et la prière intérieure n'interrompt pas le travail, mais le service du dimanche se compose néanmoins d exercices curieux. Vous pourrez les suivre, mesdemoiselles, à travers l'intéressante musique que vous donne le journal.

D'abord, l'entrée, la marche solennelle et lente, puis l'hymne chantée par les frères et les sœurs qui s'alignent les uns devant les autres. L'ancien, ayant prononcé un bref discours sur les devoirs d'une vie sainte, l'ancienne reprend le même sujet, après quoi les rangs se rompent et une douzaine de fidèles, formant le carré, entonnent un joyeux cantique ; tous les autres s'y joignent. Ils marchent pendant ce temps d'un pas rapide autour de la chambre en frappant dans leurs mains à fréquents intervalles. Des discours, des chants, des danses interrompent cette marche : parfois l'un des membres, sous l'empire d'une tribulation, demande les prières de ses frères ou bien un autre se met à tourner sur lui-même. L'exaltation provoquée par ces danses ressemble au vertige de la folie ; ils gesticulent, se renversent, se penchent de côté et d'autre avec des cris, comme s'ils voulaient se dédommager par un vacarme assourdissant de leur silence habituel. Tout à coup un conseil, un avertissement venu du monde invisible, part de la bouche de quelqu'un ou bien un esprit sollicite des prières, et alors toute l'assemblée s'agenouille.

Les femmes dansent d'une façon plus étrange encore que les hommes, mues par des ressorts pour ainsi dire, droites, raides, ou bien tournant avec une vitesse incroyable plusieurs minutes de suite. En priant, en dansant, les Shakers étendent leurs mains devant eux comme pour recueillir des bénédictions ; de même, lorsqu'un frère sollicite des prières, les autres font le mouvement de pousser devant lui ce qu'il désire.

Outre le service du dimanche il y a des réunions, des *meetings* particuliers. Les frères et sœurs ont des semelles de cuir souple sans clous ni chevilles, afin de ne pas rayer le parquet poli comme un miroir.

D'où vient cette importance donnée à la danse dans leurs actes d'adoration ? Peut-être est-ce un souvenir des solennités hébraïques.

Moïse et sa sœur, après le passage de la mer Rouge, dansèrent en conduisant, celui-là un chœur d'hommes, celle-ci un chœur de femmes ; les jeunes filles dansaient à la fête des Tabernacles ; David dansa devant l'arche. On trouverait aussi assez aisément des analogies entre la danse parfois frénétique des Shakers et celle qu'exécutent dans les mosquées d'Orient les derviches tourneurs qui commencent par se mettre en mouvement avec une gravité, un ordre admirables, puis qui tournent faiblement d'abord, les bras en l'air, la paume d'une main levée en haut, celle de l'autre main baissée en sens contraire, et qui peu à peu s'animent ainsi au point que leurs grandes robes se gonflent, décrivant un cercle autour d'eux. Le rythme qui accompagne leurs pas se précipite, ils pivotent avec une rapidité surprenante ; leur tête s'échauffe, en même temps le délire vient, ils s'imaginent avoir des visions et entendre la voix du Prophète. Sans doute la même ivresse, la même extase se communique aux Shakers ; ils croyent alors entrer en communication avec les esprits qui se manifestent en plusieurs langues et qui leur dictent des vers, de la musique.

D'après les quelques échantillons connus, ces poètes et ces musiciens d'outre-tombe ne sont pas doués d'un génie transcendant.

Heureux l'*esprit* Shaker qui a trouvé pour interprète et pour collaboratrice une voyageuse, artiste venue de France ! Les souvenirs de Mlle H. Wild se sont épanchés dans un morceau où se reflète, adoucie et embellie assurément, toute l'étrangeté des danses pieuses de New-Lebanon.

Th. Bentson.

GINA

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE

(SUITE)

'ANNÉE supplémentaire accordée par son tuteur était révolue. M. Clapières réclama sa pupille. Gina redoutait ce moment.

Lorsqu'elle se présenta au parloir, il fut étonné du changement de la jeune fille. Il avait quitté une enfant frêle, il retrouvait une femme, point jolie, mais pleine de charme, avec des yeux bruns, veloutés, expressifs, un nez légèrement retroussé peut-être, une bouche fine, arquée, un menton de galoche mutin, des cheveux châtains, soyeux, abondants; grande, bien faite, elle avait infiniment de grâce dans sa robe étriquée de pensionnaire.

Elle alla franchement à lui.

— Bonjour, mon oncle.

— Bonjour, ma pupille.

Un silence... lui repensait à la petite fille; elle à Nice.

La supérieure entama la conversation, elle fit discrètement l'éloge de son élève.

Lui parla des bulletins excellents, de la satisfaction qu'il avait éprouvée de savoir que Gina était devenue raisonnable.

— Elle n'a pas été toujours commode, dit la religieuse en souriant.

— Je suis charmé, madame, que vous l'ayez constaté, répondit M. Clapières.

Gina se mit à rire.

— J'ai conscience d'avoir été insupportable, reprit-elle; on m'a même traitée d'*indécrottable*. Grâce à vous, ma mère, elle se tourna vers la supérieure avec un regard de vive gratitude, je le suis moins...

— Et maintenant, ma belle enfant, il vous faut revenir dans ce Midi que vous exécrez.

— Je n'exècre plus rien, repartit la jeune fille.

— Ma mère redoute votre arrivée... ton arrivée... En vérité, j'ai été si fort surpris de te voir *une grande personne*, que j'oublie de te tutoyer; donc, je t'observais que ces sept années de printemps pour toi, ont lourdement pesé sur les épaules de ma mère.

Le tuteur s'arrêta pour juger de l'effet de ses paroles.

— J'y aurai égard, lui assura sa pupille.

— J'y compte.

— Vous nous la laissez encore quelques jours? demanda la supérieure.

— Oui, j'ai à faire à Paris. Il sera nécessaire aussi qu'elle aille prendre congé de l'excellente famille Botrel.

— Des gens bien cruellement éprouvés, reprend la religieuse... la mère n'a point retrouvé sa raison depuis la mort d'Hélène.

— Tout le monde a ses douleurs, madame; moi autant, et plus que les autres!

Il salua cérémonieusement et se retira.

— Adieu, à mardi! cria-t-il à Gina. — Elle le regarda partir... toujours le même: sa tournure de matamore moins cambrée, peut-être... et encore!

L'heure du départ est arrivée. — Gina ne retient pas ses larmes, la supérieure est très émue. La jeune fille sait qu'elle lui doit tout. — Elle écoute avec respect ses recommandations... et sa dernière parole : « Dieu vous garde, ma fille! »

* * *

Le sérieux de sa vie, les événements pénibles qui l'avaient remplie, l'imprévu qui s'ouvrait devant elle, empêchèrent Gina d'éprouver cette sorte d'enivrement qui saisit beaucoup de jeunes filles au sortir de l'atmosphère chaude du couvent.

Son retour à Nice différa de sa première arrivée. — M. Clapières fut plein d'attentions, les domestiques témoignèrent leur respect, Mme Clapières seule se montra sèche. Le temps en creusant ses plaies avait augmenté sa raideur; mais la jeune fille émue devant son âge et ses peines, résolut d'être douce envers cette femme éprouvée.

On lui avait installé une jolie chambre gris-perle ornée de bibelots exquis. Elle les examina avec bienveillance.

« C'est ici, se dit-elle, l'endroit où je serai libre, où je vivrai intimement, où je me retirerai. »

Elle prit dans son sac de voyage les portraits de son père et de sa mère et les déposa sur la cheminée. Elle mit ailleurs celui de la supérieure et de sa chère Hélène, puis sortit divers objets de sa malle, des livres, quelques souvenirs, et prit ainsi possession de son empire minuscule.

« Allons, pensa-t-elle, que sera ma vie... entre ce vieux et cette vieille? tous deux à leur déclin. — Elle me déteste, évidemment. — J'ai, du reste, fait le nécessaire pour cela, étant enfant! Enfin, je travaillerai à détruire ses justes

préventions, à éclairer le soir de sa vie d'un rayon de soleil... je dois chercher le bien ici comme ailleurs. Pour me distraire, j'aurai mes études et mes correspondances... avec mère supérieure et Louise.»

On frappa un léger coup à la porte. C'était la vieille servante Miette, celle même qui l'avait traitée autrefois de possédée.

— *Madémiselle*, c'est servi.

Gina descendit lestement. Elle avait quitté ses vêtements de voyage pour une robe légère de toile rose. La bonne la regardait du haut de l'escalier :

— Va-t-elle encore nous faire damner, grommela-t-elle. C'est qu'à présent ce serait *le plus pire !*

Elle se trompait ; la jeune fille avait la volonté d'être dans ce logis un élément de joie et d'union.

Elle fut très empressée auprès de Mme Clapières, sans parvenir à la dérider. Elle lui offrit son bras pour quitter la table — mais fut repoussée — s'assit à broder à côté de son fauteuil et n'obtint ni une parole, ni un merci.

— Ce sera rude, pensa-t-elle, cependant j'arriverai.

M. Clapières reparut à cinq heures.

— Mon enfant, c'est l'heure de ma promenade quotidienne, je désire que tu m'accompagnes.

Elle acquiesça volontiers, et, quelques instants après, quand la voiture fut attelée, y monta à côté de lui.

Le but de la promenade fut la «route des Anglais ». Le crépuscule s'étendait sur la Méditerranée moirée d'argent, avec une harmonie merveilleuse de teintes dégradées, les palmiers plantés sur le rivage lançaient leurs panaches vers le ciel blanc, laiteux, semé de nuages roses.

— Trouves-tu encore le pays affreux, Georgina? demanda malicieusement son tuteur.

— Oh ! non certes, répondit-elle avec chaleur..., je le voyais, il y a dix ans, à travers ma peine.

— Peine envolée avec la magie de la jeunesse, répliqua-t-il en badinant.

— Le temps ôte à la peine son acuité, mais ne la console point, reprit la jeune fille sérieusement..., la force de l'habitude, les obligations de la vie extérieure reprennent le dessus..., il le faut! mais je pleurerai toujours mon père — et sa voix s'amollit à ces mots — je comprends mieux maintenant ce qu'il était !

— Elle a arrondi ses angles, l'éducation l'a polie, mais le fond est le même, conclut-il mentalement.

Gina parcourut les jours suivants la maison entière. Sauf sa propre chambre, tout était comme avant : les appartements de la défunte, le cabinet des souvenirs; les jouets cassés étaient encore sous la vitrine, l'ange et l'enfant s'envolaient toujours vers le ciel, la Vierge des douleurs pleurait éternellement. — Seulement, les portraits avaient pâli, les cheveux noirs dans leur cadre prenaient une teinte verdâtre et la cire du Christ au Tombeau jaunissait.

Un énorme bouquet d'héliotropes remplit la pièce de son odeur de vanille.

Gina n'a plus peur... elle est attendrie devant ces pauvres objets et ces tristes images.

Elle examine la photographie des enfants. — Quels charmants visages !... — Elle les aurait aimés.

On vient. C'est la grand'mère qui entre l'air irrité ; on a violé son sanctuaire.

La coupable prend un air suppliant.

— Mamet ! (grand'mère en provençal) murmure-t-elle affectueusement.

Les sourcils de Mme Clapières se froncent à ce nom, que nul ne lui a donné depuis vingt ans, et la jeune fille se retire lentement.

Elle n'échappa point aux visites. On la mena triomphalement chez tous les amis de la famille; elle revit « les intimes » qui la déclaraient autrefois incorrigible ; chacun l'examina et elle se sentit un peu gênée sous ces regards curieux, au milieu de ces bavardages étourdissants du Midi.

M. Clapières se montrait très correct, il la pressait seulement d'être plus élégante.

— Mes moyens ne me le permettent pas, répliquait-elle invariablement.

— Demandez et vous recevrez, lui dit-il un jour.

Elle ne releva point cette parole, résolue à ne jamais rien demander.

Miette fut vite conquise par les manières de Gina. Elle oublia « ses mauvaises idées sur la pitchoun. »

— Si Mademoiselle voulait, lui glissa-t-elle un matin dans l'oreille, elle remplacerait tout à fait la fille que nous âvons perdue, la pauvre demoimoiselle Luce... elle serait la demoiselle de la maison !

Mais Gina ne le voulait pas. Elle répugnait à cette idée d'user d'une fortune qui n'était pas la sienne et devinait que Mme Clapières ne consentirait point à la regarder jamais comme la petite-fille qu'elle pleurait encore, sa belle Luce, dont la domestique qui l'avait élevée disait : « *notre fille.* »

Elle suivait du reste absolument la voie qu'elle s'était tracée, cherchant surtout à conquérir la vieille dame. Elle souffrait de son isolement moral et avait besoin de prodiguer son dévoûment.

Elle avait fini par obtenir d'accompagner Mme Clapières à la messe, sous prétexte d'éviter la course à Miette.

Libre de son après-midi, elle étudiait et lisait beaucoup... travaillant l'histoire, touchant à la

philosophie, s'imprégnant de bonnes et sérieuses lectures sur lesquelles elle prenait des notes. — Ses délassements étaient ses correspondances régulières : l'une avec la supérieure, religieuse et fortifiante; l'autre avec Louise, toute d'épanchement et d'aperçus joyeux.

« Ma chère Louise, — écrivait-elle à son amie » peu après son installation à Nice, — que de» viens-tu et que devient ta pauvre mère? Je » commence, moi, à m'habituer à ma nouvelle » existence. Mon tuteur est très bon à mon » égard et je mène matériellement une vie » de « coq en pâte » ou plutôt de « poule en pâte » » dont je ris toute seule. La maison est sur un » grand train, ce dont je ne m'étais pas aperçue » étant enfant. Cependant, chose singulière et » propre au « bonhomme », il mêle à ses lar» gesses des avarices amusantes.

» Quant à la question d'affection, quelqu'un » m'aime-t-il ?

» Peut-être la vieille bonne Miette, qui m'a » crue jadis possédée du diable et me déclare » aujourd'hui un ange du bon Dieu. — L'anti» thèse. — On parle de la sorte ici... Il n'y a pas » de milieu.

» Mon désir est de conquérir M^me Clapières... » C'est une œuvre difficile. J'ai été si mauvaise à » son égard, jadis, qu'elle me suppose une mé» chante fille recouverte d'un vernis trompeur, » Puis, son cœur est mort, ou du moins, en de» hors de son fils, ne vit plus qu'avec les morts. » Comme je suis vivante, tout ce qu'il y a de » plus vivante, je n'ai pas beaucoup de chances » de réussite; pourtant j'essaye. Une existence » pour *soi seule* est si pénible !... ne donner de » son cœur, de son temps, de sa peine à per» sonne !... ne s'occuper que de son propre plai» sir... n'user des autres que s'ils vous sont » utiles ou agréables... c'est monstrueux, n'est» ce pas, mon amie ?

» Il y a des êtres comme cela — on les nomme » des égoïstes: en connais-tu ? — moi j'en con» nais — un surtout ! — mais chut !...

» On prétend qu'en vieillissant on le devient... » égoïste... que les ingratitudes, les bassesses, » les vilenies qu'on voit sur sa route, vous ôtent » forcément cette belle ardeur de la jeunesse » qui a soif d'abnégation.

» Cela est-il vrai ?

» Je ne désire pas le savoir d'avance, et quand » on m'assure que je suis pleine d'illusions, je » réponds que j'aime mes illusions comme j'ai» mais autrefois les contes de fées; celui du » sultan Ali-Pacha et de la princesse Charme» des-Yeux, ce pauvre conte tissé de tant de » bonheur que nous avons lu toutes trois... » Rennes ! ton père ! le mien et notre Hélène !

« GINA. »

Louise répondit :

« MA CHÉRIE,

» Les jours passent pour moi, uniformes. « Marcel est occupé et ne paraît qu'au dîner.

» Je reste avec ma *mère-enfant* sans pouvoir » la quitter une minute. Je cherche dans ses » yeux mornes un éclair de vie... en vain. Elle » est parfaitement douce et ne me donne pas de » mal, si ce n'est le chagrin de la voir ainsi. On » dirait une statue animée. Nulle excentricité » dans ses manières, sauf cette recherche sans » fin... c'est ma pauvre sœur qu'elle espère re» trouver sans doute ?

» Elle parle de moins en moins et ne nous » reconnaît que par intervalles.

» Mon amie, quelle affliction !... heureuse» ment que j'ai mon frère !

» Tu dois retrouver des souvenirs en foule... » parle-m'en, ce sont aussi les miens.

« LOUISE. »

⁂

Lettre de Gina à Louise.

« MA CHÈRE LOUISE,

» Je t'écris dans la petite chambre où j'ai » voulu mourir de faim autrefois — c'était mal. » — La statue de Notre-Dame que j'avais brisée » dans ma rage, est à la même place, soigneu» sement recollée, sur son étagère... oh remords! » J'étais une iconoclaste... — Mais qui s'occu» pait de moi moralement — sauf Hélène qui » m'encourageait au bien?

» J'ai ouvert l'armoire qui contenait mes robes » à ramages mal taillées dans les défroques de » la famille. — Elles ont fait la joie de quelque » pauvresse, sans doute, après m'avoir causé » tant de dépit.

» J'ai revu ma vieille Athalie. Elle a pleuré de » satisfaction en m'embrassant; j'étais contente. » Elle m'a été souverainement bonne.

» Elle a toujours ses papillotes grisonnantes, » défrisées, et continue cet abominable métier » qui consiste à donner des leçons au cachet. » Nous avons projeté d'entreprendre ensemble » des pèlerinages. Je serai ravie de me prome» ner à pied en liberté, avec cette excellente » fille qui m'est si attachée. Sentir qu'on est cher » à quelqu'un... oh! la bonne chose; fût-ce » même à un chien, ou à un chat aux yeux » verts... pourtant certains affirment que le chat » est traître.

» Ce n'est pas que je leur compare ma fidèle » Athalie, mais j'embrasse ses joues ridées, » osseuses, avec effusion. J'ai disette d'affec» tion.

» Mon tuteur est aimable, très aimable, trop aimable. A-t-il un cœur? J'en doute. Il a un

» estomac, oui, un gouffre... et en dehor s n » s'occupe que de son argent et de son agré- » ment. Quant à Mme Clapières, je ne puis briser » la glace.... soit à coups d'épingles... soit à » coups de marteau. Il faudrait la fondre sur » un calorifère... or, les calorifères ne sont » pas en usage dans ce pays du soleil et je » ne suis pas encore à l'état de brasier.

» Mon bon docteur Guéroult est en retraite, il » se repose enfin ! — Nous irons le surprendre » dans l'Estérel où il vit en philosophe.

« GINA. »

La même à la même.

. . . .

« Tous les matins j'arpente la plage, non la » plage en vogue, mais un coin ignoré. Je m'as- » sieds dans le sable et je regarde la mer, mon » amie, ma grande amie.

» Elle change d'aspects à chaque instants... » tour à tour bleu saphir, transparente; bleu » pâle comme une tarlatane qui voilerait des » diamants ; grisaille, d'une nuance douce et » uniforme, avec des reflets de perle fine noire; » couleur d'acier; glauque, foncée avec des » raies vert sombre. Le ciel du matin est léger et » profond... des nuages floconneux y courent » affectant des formes étranges... à quoi ressem- » blent les nuages, mon amie ?

» — Au bonheur, prétendent certaines gens... » parce qu'ils sont fugitifs...

» A nos désirs, affirment d'autres, parce qu'ils « prennent parfois, en leurs envolées, la forme » de chimères.

» Et suivant la tendance de mon âme, je mé- » dite... ou je rêve.

» L'infini des eaux m'ouvre une source de ré- » flexions graves, profondes...

» Les nuages dorés ou noirs entraînent avec » eux mes pensées badines ou sérieuses.

» Quand je retourne au logis pour le dîner de » midi, les eaux flamboient, tout se profile crû- » ment sur le ciel criard, le soleil brûle.

» Voilà les objets de mes contemplations, ma » chère Louise, je ne les décris qu'à toi. Je » m'étends si bien sur les couleurs qu'un étran- » ger me prendrait pour une teinturière... car je » n'ai pas la prétention d'être coloriste, ni » même enlumineuse.

» Hier j'ai entraîné Athalie dans une excursion » lointaine.

» Te rappelles-tu notre promenade avec la » famille de l'armateur ? Je l'ai refaite... J'ai » suivi la route où j'avais déchiré ma robe jaune » à fleurs violettes... La ronce sauvage, cause » de cet accident, y est encore... elle a grandi, » même, comme moi, mais j'espère n'être point » si épineuse qu'elle, car je me suis cruellement » piqué les doigts, pour cueillir un de ses fruits » et le manger en signe de pardon. — Cepen- » dant, juge de ce qu'est le vieux levain : j'ai eu, » après dix ans! un mouvement de rancune » contre la belle Mme Delarue qui m'engagea à repriser ma jupe. Elle avait raison. — Ce » mouvement s'est fondu en tristesse dans le » layon sous bois, au milieu des balsamiques » senteurs des lentisques et des pins... où Hélène » me consola par son souvenir, et comme ta » pauvre mère, il me semblait que la chère » fille allait m'apparaître, nimbée, dans les » verdures.

» Au ravin de l'ermitage j'ai été profondé- » ment attendrie... nous sommes entrées dans » la petite chapelle, et là, j'ai senti cette union » en Dieu que la mort et la distance ne peuvent » rompre!...

» GINA. »

. . . .

La même à la même.

. . . .

« Il parait que mes courses vagabondes les » contrarient. Mon tuteur s'en est plaint, et » madame m'a traitée de ***sauvage***. Son accent » était fort cassant. N'importe! Elle s'aperçoit » ***que je lui manque***.

» Donc je ne perds pas toutes mes peines et » ne suis pas un être inutile dans cette de- » meure. Aussi j'ai renoncé pour tantôt à un » voyage à la Turbie.

» Seulement, je suis montée t'écrire... pour ***me*** » ***faire désirer un peu***. C'est une mesure sage » — rien qu'un peu!

» En ce temps de folie pour les bibelots, on les » étiquette : « pièce rare ».

» Il faut être comme les bibelots. Quand on se » prodigue trop, on perd de sa valeur.

» Pendant que je cause avec toi, le marché a » lieu sous ma fenêtre; j'entends parler le pa- » tois niçois; c'est un langage sonore.

» Les marchandes sont des gaillardes aux » dents de nacre, aux grands yeux noirs que tu » connais... leurs marchandises se composent » surtout de tomates : « Les pommes d'amour », » et sous la clarté vive, l'ensemble est gai au » possible.

» Miette vient me chercher. Qui me veut?

» Je te le dirai ce soir...

» GINA. »

. . . .

Mme Clapières la réclamait. Elle avait ré- fléchi que « la vie de cette enfant était bien

oiseuse », et, par *acquit de conscience*, voulait l'emmener chez « ses pauvres ».

Elle ne la pria point de l'accompagner, elle lui en intima l'ordre. Gina s'y prêta de bonne grâce; d'abord parce qu'elle constatait le résultat de ses efforts, ensuite parce qu'elle allait naturellement vers les souffrants.

Elle raconta, au retour, ses visites de charité à son amie.

..... « Nous rentrons, ma chère Louise, nous » revenons d'une tournée « chez les clients » de » Mme Clapières.

» Cette femme que j'ai détestée (autrefois!) est » généreuse sous son écorce dure.

» Elle n'est pas méridionale par sa nature » calme et froide... point exubérante.

» L'a-t-elle été? Est-ce la souffrance qui a ac» compli son œuvre et l'a repliée en elle-même? » Peut-être.

» Donc, à deux heures cette après-midi, je » portais les paquets, remplissant le rôle de » Miette, et nous montions dans un quartier mi» sérable, aux rues étroites et sales.

» Nous avons d'abord été chez une femme » dont l'enfant s'est cassé la jambe.

» Le petit a dix ans. Etendu sur une couche » de varech, le membre malade dans un appa» reil plâtré, sous ses cheveux en broussailles il » nous regardait d'un œil sauvage.

» La mère levait les bras au ciel, c'est-à-dire » vers les poutres enfumées, et se lamentait » bruyamment.

» — Seigneur Dieu, comment soigner le pit» choun? cela coûte si cher! Ma bonne dame, » madémiselle, regardez qu'il s'est rompu la » jambe en grimpant sur les rochers, et qu'on » me le m'y ramenât en cet état... et la bâtisse » qu'on lui fit! etc., etc.

» Mme Clapières répondait en patois, sèche» ment.

» Ce flux de paroles l'irritaient. Elle promit » cependant de payer le médecin.

» Le petit malade s'est détourné de moi lors» que je lui ai offert des bonbons. Il m'a dit seu» lement : « Je voudrais couri!... »

» La Dragonne, c'est ainsi qu'on appelle la » mère, nous a conduites sur le palier avec des » remercîments sans fin dont elle ne pensait pas » un *traître mot*... elle eût préféré de l'argent » comptant... la Dragonne est avare, de là son » surnom; elle veille sur son magot comme un » dragon.

» C'est pour l'enfant », me dit ma compagne en sortant.

» La visite d'après a été palpitante.

» Il s'agissait d'une fillette de quinze ans, qui » avait volé, chez sa patronne la mercière, une » pièce de dentelle et une de ruban.

» Nous pénétrons dans un bouge infect. La » coupable a été conduite chez ses parents.

» Le père et la mère sont là. La mère, une » brune aux tresses épaisses quasi cachées sous » des velours noir, — c'est une *porteuse*. — Elle » a rudement battu sa fille. Le père, Baptistin, » un pêcheur, écume de colère. Il a recommencé » à la battre, il jure avec des mots épouvanta» bles et veut la tuer...

» Rosine, la coupable, assise à terre, est pâle » et rousse. Elle se tait sous les coups et sous » les menaces. Elle pleure et courbe le front... » Au premier instant elle ne nous voit pas, mais » aussitôt qu'elle nous aperçoit, elle se relève » avec prestesse et va se cacher sous les ri» deaux de calicot, jadis blanc, d'un grand lit.

» Mme Clapières l'en retire avec autorité, puis » s'interpose près des parents fous de rage :

» — Qu'as-tu volé, malheureuse? demande-t» elle sévèrement.

» Rosine sanglote.

» — Réponds! crie la mère furieuse

» — Du ru...u...ban, dit la coupable ave de » gémissements.

» — Misérable! vocifère le pere en a soufflc» tant.

» Mme Clapières l'arrête de nouveau...

» — Combien de ruban as-tu volé? reprend» elle, en s'adressant à la jeune fille.

» — Il était rouge... murmure-t-elle.

» — Et une pièce! interrompt la mère.

» — C'est tout?

» La pauvre créature ne peut plus articuler un » mot, elle se lamente si douloureusement que » j'ai pitié d'elle.

» — De la den... den... en... telle... articule-t» telle avec difficulté.

» — Pourquoi as-tu volé?

» — Pour aller à la fête de la Verrerie, dit le » père sombrement.

» — Pour s'*attifer*, hurle la mère.

» — Elle ira en prison, sa patronne l'a dénon» cée, les gendarmes vont venir... Ah!... mal» heur! Et les voisins, qu'est-ce qu'ils diront... » voleuse!

» Et après cette tirade, le père allonge un coup » de pied.

» Rosine suffoque... son visage, boursouflé de » larmes, bleui de taloches, n'a plus forme hu» maine.

» Mme Clapières la questionne toujours...

» — Pourquoi as-tu volé?

» — Pour danser la farandole...

» Son accent est bas et désolé.

» — Tu iras en prison.

» Elle pleure toujours, son corps est secoué » par les sanglots.

» — Recommenceras-tu? lui dit Mme Cla» pières.

» — Oh! jamais... jamais, je préférerais mou» rir... je vous jure...

» Et Rosine s'est jetée à genoux.

» Mme Clapières la laisse ainsi et se retourne » vers les parents; elle s'adresse à eux :

» — C'est votre faute. Comment élevez-vous » vos enfants? J'ai envoyé Rosine à l'école des » Sœurs et vous l'empêchiez d'y aller; elle cou- » rait la ville à toutes les heures pour vous ga- » gner des sous en commissions; je l'ai placée » chez la Montfieri... et vous lui preniez tout ce » qu'elle gagnait...

» — Nous ne sommes pas des voleurs! exclame » le père.

» — Non, mais qu'avez-vous enseigné à votre » fille? rien absolument; ni le bien, ni le mal. » A quatorze ans, elle n'a seulement pas fait sa » première communion! Je n'excuse pas Ro- » sine... c'est une misérable... mais vous êtes » coupables aussi; vos garçons sont tous deux » mousses, tant mieux! la garcette les réduira.

» J'écoutais, pleine de compassion pour la » malheureuse petite... Accroupie près de moi, » sur ses talons, elle s'était couvert la tête » de son tablier et paraissait accablée et repen- » tante.

» Triste monde! ces gens sont des brutes; les » enfants poussent seuls, pauvres êtres!

» Mme Clapières s'est rendue ensuite chez la » mercière volée, dans une petite boutique mal » éclairée. Il faut descendre une marche pour » entrer.

» Mme Montfieri est une femme malingre et » bilieuse. Elle était furibonde contre son em- » ployée, exigeait la prison, la maison de déten- » tion, une grosse amende...

» Elle refusait d'écouter les propositions d'ac- » commodement.

» La vieille dame offrait de payer le ruban et » la dentelle le double de leur valeur, plus une » forte somme pour la décider à retirer sa plainte. » La mercière débattait le prix avec acharne- » ment. A la fin, elle céda.

» Décidément, je préfère la voleuse à la » volée.

» Nous sommes revenues en faisant un long » détour.

» Le soleil se couchait, la côte était tout en » or, avec des marbrures fauves, la mer d'une » nuance tendre comme la fleur du lin.

» Je marchais attristée par toutes ces misères, » un peu en arrière de Mme Clapières, grande, » mince, raide dans ses voiles de crêpe; sa » silhouette se détachait nettement dans les » éblouissements de la lumière ardente. Les va- » gues mouraient sur la grève avec un bruit » sourd.

» Il me semblait que les flots exhalaient « la » vieille plainte du genre humain » dont parle » Saint Augustin et que Dieu seul peut apaiser.

» GINA. »

***

La même à la même.

« T'es-tu intéressée à mes histoires?

» Depuis, nous avons conduit Rosine chez les » Dames de la Miséricorde. Elle y est entrée » volontiers, très repentante et désireuse de ré- » parer sa faute.

» Elle va y trouver la rénovation.

» On relèvera cette âme abaissée, on lui en- » seignera les principes qu'elle ignore, on lui » donnera une conviction où elle puisera le cou- » rage, et cette voleuse, rejetée du monde, sui- » vra bravement ensuite le droit chemin.

» Je le crois, car ce n'est pas une nature basse, » c'est une nature déviée.

» Elle m'a priée d'aller quelquefois la voir... » j'irai. Depuis lors, Mme Clapières me manie » comme une petite fille et je me laisse manier. » Mes journées ne m'appartiennent plus. En- » fin!!

» Je l'accompagne tous les matins dans ses » courses. Froide et digne, elle ne peut, quand » même, passer ces instants de la journée sans » que je les partage.

» L'après-midi est à son fils; visites et pro- » menades en voiture.

» Tandis que sa mère va chez les pauvres, » lui, dès l'aube, installé dans son cabinet, s'oc- » cupe d'affaires, des comptes de ses propriétés, » du rendement de ses oliviers, car il n'a pas tout » à fait abandonné le commerce de l'huile; bien » que rentier, il conserve des intérêts dans plu- » sieurs entreprises. Ses fermiers défilent tous » les mercredis, de neuf heures à onze heures, » dans son bureau. Il leur parle rondement en » patois; « il ne faut pas qu'on le leurre, ni qu'on » le berne! » me traduit-il en français — *un sou,* » *c'est un sou.* — Il est dur vis-à-vis d'eux, libé- » ral pour les grandes œuvres de bienfaisance : » *cela se saura.*

» Sa vanité est excessive.

» A quatre heures, après la sieste, il sort de » sa chambre, pommadé, pimpant comme un » jeune premier, pour sa tournée obligatoire dans » un endroit très fréquenté; qu'on le voie, lui, » ses chevaux, sa livrée; lui, le généreux, qui » a souscrit 10,000 fr. pour l'hospice et mis » dans la rue, il y a quelques heures à peine, » un paysan malade qui n'avait pu payer ses » redevances.

» Voilà l'individu!

» Hier, avec un demi-sourire, il m'a demandé » ce que je comptais faire de ma vie.

» Je suis restée muette... pas longtemps, et » j'ai répliqué bravement :

» — Je la remplirai le mieux possible.

» — Comment?

» Je ne répondis pas.

» Je t'avouerai, qu'en dehors des grandes » lignes *du devoir* avec lequel je ne transigerai

» jamais, je l'espère, je ne me suis pas encore » nettement posé cette question. Depuis que » j'ai quitté le couvent, j'ai eu l'ambition de ra- » nimer ce foyer solitaire, de me perfectionner » aussi, puis j'ai vécu beaucop de soleil... jouis- » sant de la nature et sentant qu'il fait bon » vivre quand on est jeune... même entourée » d'étrangers.

» Veut-il dire qu'il ne compte pas me garder » indéfiniment sous son toit?

» Cela me préoccupe... je vais avoir vingt » ans bientôt. Il a eu raison d'éveiller en moi » ces pensées.

» — Tu n'as aucun projet? a repris mon » tuteur.

» — J'ai le projet, je vous le repète, de rendre » ma vie utile, sérieuse et digne.

» — C'est vague. Tu n'as jamais songé à en- » trer au couvent?

» J'ai tressailli. Serait-ce son intention?

» — Non, jamais.

» — Je supposais qu'avec tes idées religieuses » et ta situation isolée...

» — Il faut pour être religieuse une vocation » que j'admire, mais que je ne possède pas.

» — Ah! répliqua-t-il... Eh bien, tant mieux, » à ton âge on peut caresser de brillantes espé- » rances.

» — Je ne sais trop, en vérité, ce qui pourrait » m'offrir des espérances extraordinaires; mais » j'ai eu une part de souffrances qui m'a aguer- » rie. Du reste, je ne regarde que le présent.

» — Que vois-tu dans le présent?

» — Vous êtes curieux, mon oncle, dis-je sè- » chement.

» — Et dans le passé?

» — Dans le passé! je revois mon père si beau, » si remarquable. L'intelligence supérieure al- » liée à la bonté. J'en suis fière.

» M. Clapières se tut, et moi aussi. Nous n'é- » tions pas à l'aise.

» Si j'avais encore le bonheur de posséder mon » père, de lui rendre les tendresses qu'il m'a pro- » diguées, je me consacrerais à lui pleinement, » je ne demanderais à Dieu que de me le lais- » ser jusqu'à cent ans.

» Cent ans doivent être courts passés avec un » être plus aimé que soi-même!

» J'ai 25,000 fr. à moi... ce qui ne représente » pas de grosses rentes. A ma majorité, s'il plaît » à mon tuteur de me signifier de quitter la » maison?...

» ..... Ah bah! « A la grâce! » comme disait » la vieille portière du couvent, sœur Sainte- » Scholastique.

» Ce soir le temps est orageux, la mer ardoi- » sée, mais les oiseaux chantent tout de même » dans l'épais mûrier du jardin. » GINA. »

AYLICSON.

(La suite au prochain numéro.)

LA TREILLE

A métairie ouvre sa porte
Aux premiers rayons du matin,
Et voici la fermière accorte
Qui paraît au seuil et qui porte
Dans ses bras un charmant lutin.

Bel enfant que l'aube réveille,
Il rit, les yeux levés en l'air,
Il voit sur sa tête vermeille
Pendre les raisins de la treille
Que le jour frappe d'un éclair.

« Mère, dit-il, la grappe est mûre,
(Hier, elle était verte encor)
Mère, aujourd'hui, soyez-en sûre,
Regardez bien sous la ramure
Ce beau fruit noir, ce beau fruit d'or! »

Et la mère en ses bras le dresse,
Les pieds posés contre son sein,
Et l'heureux marmot qui s'empresse
Atteint déjà la branche épaisse,
Déjà, saisit le blond raisin.

Il tire à lui grappe et feuillage,
Et mille oiseaux, qui, pour la nuit,
S'étaient blottis dans le treillage,
Partent soudain comme un nuage,
Battant des ailes avec bruit.

Et ce réveil, et cette enfance,
Et ces fruits mûrs à la saison,
C'est le plaisir, c'est l'espérance,
Et c'est ainsi qu'un jour commence
Autour d'une pauvre maison! J. AUTRAN.

PENSÉES ET MAXIMES

Que d'heureux on ferait du bonheur qui se perd! (E. MANUEL.)

***

Les sciences sont les serrures dont l'étude est la clef. (ABOU-TAÏB.)

LE SERMENT DE RENE

(SUITE)

Je rougis de plaisir. Tout à ma joie, — il faut si peu de chose pour consoler un enfant — je m'empressai de sortir pour me mettre à la recherche d'un acheteur.

A peine avais-je fait quelques pas dans la rue, que je me trouvai fort embarrassé ; ma timidité ordinaire reprit le dessus. Fallait-il aller de porte en porte à la recherche de la personne dont j'avais besoin? Je marchais devant moi, le nez au vent, regardant à droite et à gauche, espérant lire le non désiré sur quelque enseigne; mon espoir fut déçu. Bientôt la pluie commença à tomber ; dans mon empressement à sortir, j'avais oublié de me munir d'un parapluie ; je n'osais retourner à la maison avant de m'être acquitté de ma commission, je fus bientôt très mouillé. Je me trouvais alors dans la plus belle rue de la ville ; de riches magasins la bordaient de chaque côté ; je longeais le trottoir, jetant un regard perplexe sur les devantures variées, mais rien ne me disait que là se trouvait l'acheteur dont l'argent devait me procurer des chaussures neuves. Tout à coup je tressaillis : au travers des glaces d'un grand magasin je vis étalés des meubles de toutes sortes : fauteuils, tables sculptées, étoffes soyeuses, et même une chaise longue, à moitié cachée derrière un guéridon de laque. Je m'arrêtai charmé, nul doute que je ne fusse en présence de ce *rara avis*, le but de tous mes désirs. Je pris hardiment mon parti ; je tournai le bouton de la porte et j'entrai, ma casquette à la main.

Une grande glace au fond du magasin me renvoya mon visage : un pauvre petit bonhomme tout fluet et tout pâle, les vêtements brillants, trempés par la pluie... mon aspect était misérable ; je détournai les yeux tout confus, et regardai autour de moi, cherchant la maîtresse du magasin ; elle était facile à reconnaître ; je me dirigeai vers elle et lui dis d'une voix tremblante :

— Voulez-vous acheter une chaise longue, madame?

Cette dame causait en ce moment avec une cliente ; elle tourna la tête vers moi et me dit en riant :

— Je n'achète jamais de vieux meubles, mon petit ami.

Ce refus et surtout ce rire me déconcertèrent complètement ; je me sentis rougir et mes yeux se voilèrent de larmes. Au lieu de m'en aller, je restai là pétrifié, ayant perdu tout courage, toute présence d'esprit.

— Quel est ce joli enfant? demande à la marchande la dame qui se trouvait là.

— C'est le fils d'une pauvre jeune dame dont le mari, qui était officier, a été tué en Algérie ; elle fut l'année dernière ruinée par la banqueroute de ce fripon de Pasmère ; probablement que cette malheureuse femme, qui est malade, a besoin d'argent et cherche à vendre un objet inutile... Mais, quant à moi, malgré le désir que j'ai toujours d'obliger, je ne puis compromettre la réputation de mon magasin en le remplissant de meubles qui...

Sans répondre à cette déclaration de beaux sentiments, la dame s'approcha de moi et posant sur mon épaule sa main gantée, elle murmura avec un air d'intérêt qui me toucha profondément :

— Le pauvre enfant!... Mais il est tout mouillé! Comme il est triste et pâle!... Ne pleurez pas, mon petit ami, ajouta la charmante femme en voyant les larmes rouler le long de mes joues ; il se trouve justement que j'ai besoin d'une chaise longue ; conduisez-moi chez madame votre mère ; je ne doute pas que nous ne nous entendions.

J'élevai vers cette aimable bienfaitrice un regard reconnaissant, et ma main dans la sienne, abrité sous son parapluie, je repris presque consolé le chemin de la maison.

Le cœur me battait bien fort en entrant chez maman. Il y avait en moi de la joie d'avoir trouvé une acheteuse pour sa chaise longue, mais aussi une sorte d'appréhension. Malgré mon peu d'expérience de la vie, je pressentais que la dame qui m'accompagnait n'était pas une simple brocanteuse. Je me demandais ce qu'allait dire ma mère. En entrant dans le corridor, je dégageai rapidement ma main de celle de ma compagne, et, prenant les devants, j'ouvris la porte de la chambre de maman ; étendue sur son lit, elle semblait sommeiller.

— Maman! m'écriai-je tout essoufflé, voici une dame qui a besoin d'une chaise longue...

— C'est bien, René, fais-la entrer.

J'obéis avec empressement. A peine la dame inconnue et ma mère furent-elles en présence, que deux noms se croisèrent :

— Amélie!...

— Renée!...

La Providence avait permis que j'eusse amené auprès du lit de souffrance de ma pauvre

maman, une amie d'enfance et de jeunesse! Les événements les avaient entraînées l'une et l'autre dans des voies diverses; elles avaient cessé de correspondre, s'étant perdues de vue, et elles se retrouvaient maintenant, alors que l'une d'elles descendait rapidement la pente que l'on ne remonte plus!

A partir de ce moment, les privations et la gêne disparurent de notre foyer. L'amie de ma mère était sans doute indépendante et riche, mais l'irréflexion de mon âge ne me permit jamais de me préoccuper de sa position. Je recevais ses gâteries avec reconnaissance; je courais avec empressement au devant d'elle, comme jadis au devant de bonne maman; je lui sautais au cou, et avec naïveté je lui témoignais mon affection. Je sais qu'elle était mariée, cependant je n'ai jamais vu son mari; elle parlait parfois de ses petits enfants, mais elle ne les amena pas à la maison; ils étaient, disait-elle, trop bruyants pour la chambre d'une malade. Le nom de cette excellente femme ne s'est pas non plus gravé dans mon cerveau d'enfant; maman disait toujours en parlant d'elle : ma chère amie, ma bonne Amélie... C'est là, mon cher Hervé, une des tristesses de ma vie; je ne puis retrouver cet ange consolateur de nos mauvais jours, puisque son nom m'est complètement inconnu!...

— Je suis bien touchée de vos bontés, chère Amélie, dit un jeur ma mère, en regardant son amie, les larmes aux yeux; je ne pourrai jamais, hélas! les reconnaître, je sens que la vie m'abandonne...

Et elle ajouta en dirigeant vers moi son regard attendri :

— J'espère que mon petit René pourra s'acquitter un jour de cette dette de reconnaissance...

L'abbé Duclos venait souvent nous voir et apporter à ma mère les consolations de la religion. Je le voyais arriver avec joie; il causait avec moi, m'interrogeait sur mes études, et m'aidait parfois à faire un devoir difficile. Je n'ai jamais oublié ce bon prêtre.

Je couchais dans un cabinet attenant à la chambre de ma mère. Une nuit, je fus réveillé par la garde-malade. Maman me demandait. Vivement ému, je passai dans sa chambre.

Mes yeux, violemment arrachés au sommeil, se fixèrent avec effroi sur les traits émaciés de cette mère si aimée que la mort allait saisir... D'un geste, elle me fit approcher; elle prit ma main, et d'une voix entrecoupée par de longs silences elle me dit :

— Je vais mourir, René... Je le sens... demain je ne serai plus... Mais, avant de quitter cette terre, je veux te recommander une dette sacrée... Jure-moi de la payer tôt ou tard...

— Oui, mère! répondis-je, haletant d'angoisse.

A travers les dix-huit années écoulées depuis ce moment, je vois encore la figure livide de ma mère, ses yeux agrandis par la souffrance, et ce regard intraduisible des mourants, qui semble lire au-delà des bornes de la vie!

— Jure-moi, reprit ma mère avec effort, que tu n'oublieras jamais l'excellente amie que Dieu a envoyée à mon secours... Elle nous a sauvés de la misère, du désespoir. Cette dette, paie-là de tout ton sang, s'il le faut... paie-là de ton bonheur... Si jamais, entends-tu bien, René, cette noble femme avait recours à toi, souviens-toi de ton serment... on n'oublie jamais l'engagement pris solennellement près d'un lit de mort... Tu le jures, n'est-ce pas?

Je prononcai en pleurant le serment qu'exigeait ma mère, et lorsque, quelques instants plus tard, notre généreuse amie entra dans la chambre, je me jetai tout en pleurs dans ses bras pour ratifier ma promesse.

Ému de ce souvenir, le capitaine Dutard s'arrêta un moment; il reprit bientôt.

Comme l'avait pressenti ma mère, la mort vint bientôt mettre un terme à ses souffrances... On ne put m'éloigner de la couche funèbre; je restai là, en face du visage flétri de la pauvre martyre.

Le soir, de vieux parents, prévenus par le télégraphe, arrivèrent et prirent la direction de la maison. Après avoir une dernière fois mêlé ses larmes aux miennes, l'amie de ma mère se retira et ne revint plus... C'est à peine si je l'entrevis lors de l'enterrement, dans le cortège fort peu nombreux qui accompagna maman à sa demeure dernière.

L'oncle et la tante Malouard m'étaient presque complètement inconnus; c'est eux qui, cependant, furent appelés à disposer de mon sort. Vieux époux sans enfants, ils étaient aussi ridicules l'un que l'autre. Tout petit, rond comme une boule, avec des jambes fort courtes, mon oncle, tout simplement commis à la banque, avait la prétention de se faire passer pour un ancien militaire. Il se donnait un air martial, et hérissait sans cesse sa moustache grisonnante. S'il l'eût osé, je ne doute pas qu'il n'eût arboré à sa boutonnière un ruban quelconque. Ne le pouvant, il se bornait à redresser son buste avec affectation, en répétant, à tout propos, quelque maxime banale rappelant, selon lui, le langage d'un vieil officier. Celle qui lui revenait le plus souvent à la bouche était celle-ci :

— L'honneur! voyez-vous, l'honneur! moi je ne connais que cela! Ce disant, il appliquait deux ou trois petites tapes sur son vaste abdomen, et se croyait l'égal d'un Villars ou d'un Condé...

Tout le contraire de son mari, la tante Malouard était une femme sèche, noire et grande, aux joues creuses, aux longues dents déchaussées. Elle posait en femme sentimentale, et affectait le plus profond dédain pour les choses prosaïques de la vie.

— La rêverie! murmurait-elle parfois en fixant ses yeux cernés de bistre sur le bleu du ciel, la rêverie, c'est si doux à l'âme!...

— La rêverie?... ripostait alors brutalement son seigeur et maître; jolie billevesée, ma foi! Ce ne sera pas avec de telles fadaises, madame Malouard, que vous relèverez le moral de l'armée, le courage du soldat...

— La rêverie élève l'âme, mon ami...

— Allons donc! La rêverie n'est bonne que pour les âmes pusillanimes! Mais, au soldat, il faut insuffler l'honneur par tous les pores! Croyez-moi, madame Malouard, l'honneur! Il n'y a que cela...

Et l'abdomen de mon oncle recevait plusieurs petites tapes d'encouragement. Pendant les deux ou trois mois que j'ai passés sous le toit de ces singuliers parents, j'ai été témoin de bien des discussions semblables; malgré mon chagrin, elles me donnaient de telles envies de rire que je m'enfuyais à la hâte hors de l'appartement.

Avant de quitter Saint-Brieuc et de m'emmener avec lui, mon oncle fit vendre le mobilier de ma mère. J'aurais désiré que la chaise longue fût offerte à son amie comme reconnaissance et comme souvenir; mais quand j'exprimai timidement ce désir à M. Malouard, il se fâcha et me regardant d'un œil sévère :

— Un enfant, s'écria-t-il, ne peut disposer de rien. Son tuteur doit être le gardien vigilant de ses intérêts; il en répond sur l'honneur... Or, chacun sait que quand il s'agit d'honneur, rien ne fera transiger M. Malouard!!

Je n'osai insister, et je vis avec larmes s'éparpiller, le jour de la vente, les objets que j'avais toujours vus autour de moi. Mon tuteur plaça seulement dans une cassette la croix de mon père, ses état de service, son portrait, quelques bijoux et des papiers de famille; le reste disparut à jamais.

Je cherchai vainement du regard, le jour de la vente, au milieu des visages inconnus ou indifférents, la figure sympathique de notre bienfaitrice; je ne l'aperçus pas. En réponse aux questions pressantes que j'adressai à mon oncle sur cette dame, il répondit d'un ton maussade :

— Partie de Saint-Brieuc... ignore le lieu où elle s'est rendue.

Il grommela ensuite, entre ses dents, des phrases sur les personnes qui, au mépris de toute délicatesse, s'immiscent dans l'intimité et les affaires des gens... Il eût trouvé, probablement, plus conforme aux lois de l'honneur que ma mère et moi fussions morts de faim, abandonnés de tout le monde.

L'institution Saint-Charles offrit à mon tuteur de se charger de mon éducation; on m'eût accordé une bourse entière; mon oncle fut indigné.

— Monsieur le supérieur, dit-il d'une voix âcre au vieux prêtre qui lui faisait cette proposition, l'enfant d'un soldat doit être élevé par des soldats et comme un soldat, afin de devenir soldat à son tour... Mon pupille entrera comme boursier à l'école de la Flèche; j'ai adressé ma demande à qui de droit; je suis sûr que là on lui montrera la route de l'honneur!

J'étais présent, lors de cette réponse cassante et déplacée au prêtre respectable qui dirigeait l'institution Saint-Charles; malgré mon âge peu avancé, j'en compris l'inconvenance; je rougis de confusion, et cédant aux sentiments de reconnaissance et d'affection que j'éprouvais pour le supérieur de l'école, je me jetai dans ses bras en fondant en larmes. Cet acte tout spontané de mon cœur d'enfant excita le courroux de M. Malouard.

— Des larmes!... s'écria-t-il indigné... est-ce qu'un homme doit jamais se laisser aller à cette faiblesse? Il est grand temps qu'une mâle éducation remplace la direction efféminée que l'on a donnée à cet enfant... Ce n'est pas avec des larmes qu'un soldat met en fuite les ennemis de la patrie... Je vous remercie néanmoins, monsieur le supérieur, de votre proposition cordiale, mais vous le voyez, je ne puis l'accepter...

Je quittai peu après Saint-Brieuc, emmené par ces parents grotesques dont je rougissais. Ils habitaient Evreux. La vie que je menai dans leur maison, en attendant mon admission à l'école de la Flèche, me sembla insupportable. Ce fut donc un véritable soulagement pour moi quand s'ouvrit la porte du Prytanée militaire, et que je pus quitter l'oncle et la tante Malouard.

Privé d'affection, complètement isolé dans le collège où s'est écoulée ma première jeunesse, mon esprit rêveur, replié sur lui-même, se nourrissait de souvenirs. Excepté l'étude, qui eut toujours un grand attrait pour moi, rien ne pouvait m'amuser ni me distraire. Combien de fois l'oreiller sur lequel reposait ma tête ne fut-il pas mouillé de mes larmes? Au-dessus de ces ruines, de ces deuils, évoqués par mon âme d'enfant, je voyais toujours apparaître le visage affectueux de l'amie inconnue! Que n'aurais-je pas donné pour la revoir? Mais où la retrouver? J'ignorais son nom!... Et cependant, tout bas, je réitérais le serment prononcé au lit de mort de ma mère, de payer un jour, à tout prix, cette dette sacrée!

Les années se succédaient; je m'étais fortifié, j'avais grandi; je venais d'entrer dans ma quinzième année. Par contre, l'oncle et la tante Malouard avaient bien vieilli; mais le dada de mon tuteur, loin de diminuer, augmentait avec l'âge. Pendant les vacances, que je venais passer chez lui, il me gourmandait sans cesse : « Je ne portais pas l'uniforme avec un air martial qu'on était en droit d'exiger d'un futur officier... mon regard, loin de peindre l'audace et l'indomptable courage d'un héros, était timide comme celui d'une jeune fille... » Ces rapsodies me prenaient sur les nerfs; je me sentais une envie folle de sauter sur le vieux fou et de le mettre en marmelade. Malgré les horions reçus, il eût admiré ce qu'il eût appelé ma noble ardeur!...

Un autre supplice m'était reservé chez lui. Ce vieux maniaque ne se sentait pas de joie d'avoir un neveu à l'école militaire de la Flèche, et il voulait que toute la ville d'Evreux pût, à son aise, contempler ce phénix. Aussi, ma tenue de collégien était-elle à perpétuité sur mes épaules. Tous les lieux publics, la splendide cathédrale, le jardin botanique, le vieux château de Navarre, tous les endroits, enfin, rendez-vous de la foule, avaient le bonheur d'admirer le jeune Dutard accolé à son oncle Malouard. C'était une exhibition continuelle.

Son plus grand bonheur consistait à rencontrer des officiers, avec lesquels il s'efforçait d'entretenir des relations amicales. Ceux-ci l'écoutaient avec un semblant d'intérêt, mais il était évident qu'ils se moquaient de lui.

— L'honneur! disait-il un jour à un jeune lieutenant d'artillerie, en tiraillant furieusement sa rude moustache grise, l'honneur doit être l'objectif de tout homme, mais spécialement du soldat! L'atteindre, est le but de la vie militaire...

— Nul doute, monsieur Malouard, répondit l'officier avec une pointe d'ironie assez marquée. Que l'armée française a donc perdu de ne pas vous compter au nombre de ses chefs!... Avec vos sentiments élevés, vous seriez actuellement officier général...

— Tu l'entends, René?... s'écria le pauvre bonhomme, en se frappant résolument sur le ventre, selon son habitude; vois comme ton vieux tuteur est bien coté sur le marché de la gloire!...

Je devins rouge de honte, m'apercevant que notre interlocuteur gardait avec peine son sérieux; sans le remarquer, mon oncle continua de réciter avec emphase ses dithyrambes sur la gloire et l'honneur.

Mais tout a une fin en ce monde, et celle de mon oncle Malouard devait bientôt arriver. Il suivait toujours, avec un intérêt enfantin, les exercices militaires. Le bruit du canon l'attirait; le tir au fusil avait pour lui un attrait invincible. Quoi qu'on pût lui dire, il se plaçait toujours dans l'endroit le plus rapproché, par suite, le plus dangereux. Ce fut là qu'un coup de feu, tiré par un soldat maladroit, l'atteignit. Une balle le frappa en pleine poitrine. On le rapporta chez lui dans un état désespéré.

Appelé par dépêche, j'arrivai près de son lit quelques heures après; je le trouvai mourant, mais en pleine possession de ses facultés. Les approches de la mort n'avaient pas fait évanouir dans son esprit les puérilités dont il s'occupait constamment. Le prêtre appelé près de lui ne trouva rien de mieux, pour rappeler le pauvre bonhomme aux croyances religieuses qui faisaient défaut dans sa vie, que de flatter son innocente manie... Il fit briller à ses yeux, non pas la gloire fugitive de la terre, mais l'auréole éternelle accordée là-haut à l'honnête homme, au bon chrétien. Le mourant souriait, en essayant de presser de ses mains défaillantes les mains du digne prêtre.

Je me sentais attendri, comprenant la puissance et la douceur de cette religion qu'il est de mode de ridiculiser aujourd'hui; elle seule, cependant, peut donner à l'homme arrivé au terme de la vie, le courage nécessaire pour franchir résolument le sombre passage! Le souvenir de l'abbé Duclos me revint à la pensée; lui aussi avait consolé les dernières heures de ma mère.

Quelques moments avant d'expirer, mon oncle me fit appeler et me dit à l'oreille, d'une voix étranglée, tandis qu'une écume rougeâtre colorait ses lèvres :

— Enfant, souviens-toi... qu'un soldat sans honneur, c'est le soleil... sans rayons... et sans chaleur... C'est un fourreau... sans lame... c'est la honte... la plus déshonorante... Puis il ajouta bientôt, avec un effort qui fit monter un flot de sang à sa bouche : Quant à moi, je remercie Dieu de m'avoir... envoyé... la mort... du soldat!

Ce furent ses dernières paroles.

La fin tragique de M. Malouard fit cesser les plaisanteries dont il était l'objet. Plusieurs officiers du régiment d'artillerie, alors en garnison à Evreux, accompagnèrent son cercueil. Il avait joué au soldat pendant la vie, et même après la mort.

— C'est étrange, en vérité! dit le lieutenant Hervé; que devint votre tante après la mort de son mari?

— Elle mourut quelques années plus tard; elle avait cessé de s'occuper du grand garçon pensionnaire au collège de la Flèche; elle aimait mieux rêver tout à son aise. L'envie ne me vint pas d'aller troubler les extases de son âme.

Je n'ai plus que peu de choses à ajouter, mon ami. La vie suivit pour moi son cours ordinaire: j'achevai mes études, je fus admis à Saint-Cyr, et deux ans après, j'en sortis sous-lieutenant. Envoyé en Algérie, j'y suis resté jusqu'au jour où

j'ai été appélé à faire partie de l'expédition du Tonkin. Je n'ai donc eu, jusqu'à présent, aucun loisir à donner à l'accomplissement de ce que je regarde comme un devoir impérieux, rechercher et découvrir la bienfaitrice de ma mère. Peut-être, elle aussi, a subi des revers. Que je serais heureux de la consoler à mon tour!

Hervé se mit à rire, et taquina René sur la tournure romanesque de son esprit.

— Je gage, lui dit-il gaiement, que dans le secret de votre cœur, vous rêvez une reconnaissance amenée par des événements dramatiques, événements qui se termineront par votre mariage avec la fille de votre chère inconnue!

— J'accepte cette conclusion, mon ami, répondit René en souriant; je fais des vœux pour que le voyage à la découverte que je vais entreprendre me fasse rencontrer cette jeune fille charmante qui deviendrait la compagne de ma vie.

— C'est entendu, mon cher capitaine! Je présente à l'avance mes respectueux hommages à Mme Dutard. Quand commencez-vous vos recherches?

— Aussitôt qu'il me sera permis d'obtenir un congé. Je me rendrai d'abord à ma nouvelle proprié des bords de la Loire; je veux la voir et en prendre possession, puis je me dirigerai sur Saint-Brieuc. J'ai tout lieu de croire que je retrouverai dans cette ville les traces de celle que je cherche.

L'entretien des deux amis s'était prolongé plus longtemps qu'ils ne s'y étaient attendus; une heure avait sonné depuis longtemps quand le lieutenant Hervé quitta le capitaine Dutard et regagna sa demeure.

DEUXIÈME PARTIE

Nul paysage n'est plus propre à fixer les regards que les bords charmants de la Loire. Une verdure touffue encadre ses rives. Lorsque revient la crue des eaux, le courant devient plus fort, plus rapide. Il semble que le fleuve ait hâte d'arriver à son embouchure et de se perdre dans les vagues de l'Océan. Les environs d'Ancenis sont ravissants; on s'oublie dans la contemplation de ce tableau, surtout quand le brouillard qui couvre parfois le lit du fleuve se dissipe et laisse le soleil éclairer le paysage.

C'est sur une éminence qui domine le large fleuve qu'est située la villa du colonel Soubry. Le vétéran l'a créée et s'est plu à l'orner de tout ce qui peut en faire un agréable séjour. Il a tenu à ce que cette habitation revêtît un aspect militaire : ainsi les murs entourant le parc et qui, à cause de la différence de niveau dans le terrain, ont une hauteur assez marquée, offrent l'apparence de fortifications. Sur le sommet des bastions aux innocentes meurtrières sont placéés des couleuvrines; leurs museaux allongés se profilent sur la verdure et semblent menacer le visiteur assez hardi pour franchir, sans autorisation, l'enceinte fortifiée.

Le nom de la villa est aussi guerrier que l'aspect extérieur; le colonel Soubry l'a nommée la *Canonnière*. Là, du reste, se termine la fantaisie militaire du brave officier; le bon goût l'a arrêté sur la pente où finit l'excentricité et où commence le ridicule. A part le vestibule qui rappelle encore, par son ameublement et ses décorations la période appelée *moyen âge*, le reste de l'habitation est d'une élégance sobre et sévère. Aussi, quand on a laissé derrière soi les deux hérauts d'armes qui, revêtus de leurs cotes de mailles, gardent l'entrée des appartements, on se retrouve, sans qu'aucune illusion soit désormais possible, en l'an de grâce 1885.

Le printemps, le soleil et les fleurs étendaient la gaîté sur les bords verdoyants du fleuve, le jour où René Dutard vint pour la première fois à la Canonnière. Le gardien, Pierre Cojean, ancien domestique du colonel et évidemment un vieux soldat, s'avança avec empressement au devant de son nouveau maître; celui-ci descendit de voiture, jeta un regard rapide autour de lui, et entra dans la maison. Le couvert était mis dans la salle à manger; ce fut là que Cojan conduisit le capitaine. Cette pièce donnait en arrière sur le jardin potager; elle était fraîche et agréable en été.

La femme de Cojan, excellente cuisinière, avait préparé un fort bon dîner; René y fit honneur; il visita ensuite les autres pièces du rez-de-chaussée et admira en amateur la bibliothèque et la salle de billard. Le salon, seul, n'était pas encore complètement terminé.

René ne put s'empêcher de sourire en passant auprès des deux sentinelles couvertes de leurs armures et qui, l'arme au bras, gardaient l'entrée des appartements; cette originalité lui plaisait.

— M. le colonel aimait beaucoup ses deux archers, dit Cojan : il les nommait *Quentin* et le *Balafré*...

— Je les aime aussi, répondit René; ne fût-ce qu'en souvenir de lui.

Cojan ouvrit à son maître la porte d'une vaste chambre au premier, chambre destinée évidemment au maître de maison. C'était la pièce qu'avait habitée le colonel, pendant le peu de mois qui s'étaient écoulés entre sa rentrée en France et sa mort.

La nature rêveuse de René ne pouvait le laisser indifférent et froid dans la situation exceptionnelle qui lui était faite. Il mettait pour la première fois le pied dans cette demeure que

son propriétaire lui avait léguée en quittant ce monde; il y venait en maître. Tous les objets dont il était entouré lui appartenaient, même les souvenirs intimes du brave colonel dont les papiers remplissaient les casiers d'un grand bureau de bois noir aux incrustations de cuivre. Des deux grandes fenêtres ouvertes on apercevait la Loire, puis, au-delà, une rive verdoyante et ensoleillée.

Des rideaux de damas de soie d'un rouge foncé entouraient le lit. Un Christ d'ivoire, d'un travail artistique, reposait sur un fond de velours rouge. Plusieurs portraits ornaient la chambre. Celui d'une femme d'un âge mûr occupait la place d'honneur. Cojan dit au capitaine que cette dame était la mère du colonel; la toilette surannée de Mme Soubry lui donnait un air étrange; elle datait, sans aucun doute, des environs de 1830 : les cheveux, en courtes papillotes, couvraient une partie du front, et les autres cheveux attachés très haut sur la tête formaient une gigantesque rosette; un fichu entourait le cou et retombait sur deux manches aux énormes gigots. Le capitaine envoya un sourire à la respectable mère du colonel et reporta les yeux avec plus de plaisir sur un frais visage de jeune fille qui, dans un riche cadre, occupait la droite de Mme Soubry.

— Mlle Isabelle Soubry, capitaine, la petite-nièce de mon ancien maître, dit Cojan, répondant au geste interrogatif de René.

— Voilà une figure bien sympathique, se dit René en considérant les traits réguliers, le regard candide et le doux sourire d'Isabelle. Et le portrait qui fait vis-à-vis ? demanda-t-il.

— C'est un petit-neveu du colonel; mais ce n'est pas le frère de Mlle Isabelle : c'est M. Paul de Gardeville; j'ai ouï dire que, dans la famille, on parlait de marier ces deux jeunes gens.

A. Fabry.

(*La suite au prochain numéro.*)

Economie Domestique

GATEAU AU BEURRE

Détrempez 500 grammes de belle farine avec de l'eau et du sel, de façon à obtenir une pâte molle; laissez en repos pendant une demi-heure, étendez la pâte avec le rouleau et couvrez cette pâte ou abaisse avec 250 grammes de beurre *très frais*. Pliez la pâte en deux pour la pétrir avec le rouleau, et travaillez-là à cinq ou six reprises.

Former le gâteau, plutôt mince qu'épais; on fait cuire à un feu vif, en modérant la chaleur à la fin de la cuisson.

Gâteau de déjeuner.

ŒUFS BROUILLÉS AUX CHOUX-FLEURS

Faites blanchir à l'eau salée les extrémités blanches d'un chou-fleur; égouttez-bien, passez au beurre; ajoutez poivre, persil haché et quelques cuillerées de crème. Mêlez à des œufs brouillés.

REVUE MUSICALE

Incendie de l'Opéra-Comique. — *Le Roi malgré lui.* — *Nadia.* — Mlle Folville. — Une chansonnette nouvelle.

Nous ne pensions guère, le mois dernier, en remettant à celui-ci l'analyse du *Roi malgré lui*, que cet ouvrage serait la dernière création de l'ancien théâtre Favart.

L'épouvantable catastrophe qui marque sur le calendrier de 1887 une date à jamais douloureuse pour un trop grand nombre de familles, hélas! est aussi un deuil public auquel nous nous associons tous et toutes.

La presse, les artistes, les théâtres, on peut dire la nation tout entière, se sont montrés à la hauteur de cet immense désastre. Tous ont noblement fait plus que leur devoir envers les infortunées victimes de l'incendie.

D'autres que nous ont cent fois raconté les déchirements des uns et les suprêmes agonies des autres... pendant la terrible tourmente de la nuit du 25 mai ! Il nous reste à exprimer notre profonde sympathie à tous ceux qui, frappés par elle, soit dans leurs affections, leur santé, leurs intérêts, demeurent, vivants témoignages d'une sinistre réalité. Ils seront là pour rappeler à qui de droit tout ce qu'il y a d'urgence à réparer d'abord, à édifier ensuite à prix d'or, s'il le

faut, non seulement l'Opéra-Comique dans des conditions de sécurité complète, mais aussi d'appliquer ces conditions rassurantes à toutes les salles de spectacle de Paris et de province.

Les auteurs du *Roi malgré lui*, MM. E. Chabrier pour la musique, de Najac et P. Burani pour les paroles, peuvent espérer qu'aussitôt la réouverture de l'Opéra-Comique, dans une salle provisoire, leur nouvelle partition sera reprise. Le bon accueil qui lui a été fait en est une garantie.

Dans les trois actes dont se compose cet ouvrage, on trouve une foule de détails charmants, greffés sur un imbroglio à la manière d'Ancelot et tiré même de son répertoire. Il ne faut pas trop médire de ce genre, qu'aujourd'hui, où la mode change toutes les vingt-quatre heures, on trouve un peu rococo. C'est pourtant celui qui a fait la fortune de notre pauvre Opéra-Comique, au temps plaisant et fécond des Hérold, Auber, Halévy, Adam, etc.

Le *Roi malgré lui* n'est autre que le duc d'Anjou, plus tard Henri III, que la reine-mère Catherine refuse, par raison d'Etat, de laisser rentrer en France. Mais le prince n'a aucun goût pour un trône étranger, et en attendant le jour de son couronnement par la Diète polonaise, il charme ses loisirs en cultivant une petite passion pour une belle Cracovienne, Alexina Lowinska. Le comte de Nangis, confident et favori du futur roi Henri, follement épris de la superbe esclave Minka, qu'il sauve de l'esclavage, découvre, avec son aide, une conspiration contre le nouvel élu de la Pologne. Le chambellan de ce dernier et mari d'Alexina, a découvert les tendres œillades du Valois pour sa femme, et s'entend avec l'archiduc d'Autriche, l'âme de la conspiration, pour évincer le prince français.

L'imbroglio se complique dès lors, car cette conjuration sert à merveille les désirs du duc d'Anjou, qui ne demande qu'à s'en aller. Nangis accepte de se faire passer pour Henri, et Henri se substitue à Nangis, leurs visages n'étant pas encore connus des seigneurs polonais. C'est sous ces deux noms intervertis qu'ils se présentent à la fête du palatin Laski, où doit se dénouer la conjuration.

Henri promet alors aux conjurés de leur livrer le prétendant, et s'engage même à le frapper de sa main. Nangis, pris pour le roi, se laisse livrer, sachant bien que Minka est là pour le sauver.

Mais en le voyant parti, les conspirateurs se dispersent, craignant de France son retour offensif, et renseignés par Minka, acclament le véritable prince de Valois qui se décide à accepter la couronne de Pologne. Pendant ce temps, le faux Henri, le beau Nangis, épouse Minka qui, à son tour, l'a sauvé de la colère des conjurés.

On voit que la gaîté ne manque pas dans ce libretto, dans lequel il faudrait peut-être demander plus de clarté au troisième acte.

M. Chabrier a un tempérament musical, souple et vigoureux. Il l'a facilement plié aux exigences de son sujet. Toutefois on peut dire qu'avec un livret plus homogène, il eût pu apporter une cohésion plus complète entre les différentes parties de son ouvrage.

Son orchestration est d'un chatoyant coloris, largement conçue et d'une rare variété, même souvent étrange dans ses sonorités, eu égard à la scène à laquelle il le destinait.

Il n'en faut pas moins citer comme des pages de première valeur : la *romance* de Minka; celle du roi; le *duo* entre ce dernier et la jeune esclave; le *chœur dansé*, qui commence le deuxième acte; le *duo-barcarolle* et le superbe *finale* qui le termine. Citons encore au troisième acte le charmant *duo-nocturne* des deux femmes; une ravissante mélodie de Minka; un duo d'amour d'une belle expression, puis le *cantabile* de Nangis, morceau d'une grâce absolument séduisante.

Les grands artistes si éprouvés de l'Opéra-Comique ont été comme toujours au-dessus de tous les éloges dans cette difficile création. M. Danbé, auquel incombait la plus ardue des tâches, a droit à de vives félicitations pour la manière supérieure avec laquelle son orchestre a su rendre les multiples couleurs de l'instrumentation et les combinaisons souvent épineuses de ce nouvel ouvrage.

A l'Opéra-Populaire, on a aussi donné une nouveauté en un acte, *Nadia*, sorte de paysannerie russe, dont le poème, fort remarqué, est dû au talent de M. P. Milliet. Très habilement rimé en poétiques vers qui n'excluent pas la gaieté, il ne pouvait qu'heureusement inspirer le compositeur, M. J. Bordier. Il y a de sérieuses qualités dans ce musicien; ses mélodies sont élégantes et son orchestration saine et originale. On trouve, dans la partition de *Nadia*, des morceaux pleins de sentiment. Le *lied*, l'*air* de Nadia et le *duo d'amour*, sont des inspirations d'une poésie très expressive. Il faut regretter que l'interprétation de ce remarquable petit ouvrage reste fort au-dessous de son mérite.

Nous pensons devoir revenir ce mois-ci sur le concert avec orchestre de Mlle Juliette Folville, cette jeune artiste belge, — presqu'une enfant, — si extraordinairement douée des plus étonnantes aptitudes musicales. N'ayant pu donner le détail de son programme dans notre dernière chronique, nous avons dit brièvement qu'à la fois pianiste, violoniste et compositeur, cette poétique trinité s'était affirmée tout d'abord par un sentiment musical exquis. De plus, elle possède des qualités de mécanisme telles, qu'elle semble se jouer des plus grandes dif-

ficultés et sait tirer de son piano, comme de son violon, des effets prodigieux.

Des sept numéros de son programme, deux seulement n'avaient pas M^lle Folville pour auteur. La séance s'ouvrait sur un ravissant poème de Paul Collin, *Scènes champêtres*, qui ne pouvait manquer d'inspirer admirablement une aussi complète artiste.

Elle a écrit sur ces charmants vers une *Suite* pour orchestre, divisée en quatre parties : *Aux champs*, belle et mélodique pastorale ; *Dans la montagne*, avec de jolis effets de cor ; *Rêverie*, page délicieuse de grâce poétique, de jeunesse et de fraîcheur, qui a été bissée et acclamée ; puis *Fête du village*, si pleine d'entrain et de mouvement. Une heureuse opposition est produite au milieu de cette scène par le son des cloches de l'*Angelus* et la douce prière des fidèles ; c'est d'un ravissant effet. On sait avec quelle perfection l'orchestre Colonne sait rendre les nuances les plus délicates ! Là, comme ailleurs, il a été fort admiré.

Le *Concerto symphonique* de M. Litolff, pour piano, avec accompagnement d'orchestre : *Scherzo*, *Adagio religioso* et *Allegro*, exécuté par M^lle Folville, a soulevé la salle entière. C'était presque effrayant de voir la précision et l'audace avec lesquelles elle se jouait de difficultés, presque surhumaines, dans le mouvement de vitesse avec lequel elle les exécutait. Le principal motif, varié sur tous les tons, était d'une légèreté, d'une grâce infinies : une cascade de perles s'égrenant du haut en bas du clavier, avec mille retours capricieux.

M. Bosquin a chanté avec beaucoup de talent deux mélodies de la jeune artiste : *Nouvelle chanson* et *Sérénade*, écrites sur des poésies de Victor Hugo ; double succès enthousiaste.

Mais il nous tarde d'arriver à la seconde *suite* d'orchestre : *Scènes de la mer*, qui forme un magnifique pendant à ses *Scènes champêtres*.

Le *Chant du pêcheur*, en forme de barcarolle, est une mélodie grave que l'on dirait s'élever des flots, tandis que les violons exécutent de vaporeuses variations qui semblent la suave brise elle-même, venant bercer ce beau chant. Dans *Nuit étoilée*, le compositeur a rendu d'une façon saisissante le murmure monotone et doux de la mer apaisée. La vague se soulève paresseusement, monte et descend, cela de tons en tons, pendant qu'une mélodie aérienne exquisement soupirée par les violons, s'élève vers les cieux, soutenue par les longs et harmonieux arpèges de la harpe. C'est simplement ravissant.

La *Mer phosphorescente*, dans laquelle M^lle Folville a obtenu un succès énorme et qu'elle a dû recommencer, a transporté l'auditoire. On était sous le charme de cette prodigieuse légèreté avec laquelle elle brodait mille gracieuses arabesques, faisant à elle seule tout l'effet de cette scène d'une incroyable délicatesse et que l'orchestre ne faisait qu'accompagner. *Flots agités*, piece fort goûtée du public, nous plairait moins. La mélodie semble noyée et comme emportée dans le tourbillon des notes, ce qui paraît pourtant justifié par son titre, et a été peut-être voulu par l'auteur. Mais quelle belle conception que la scène dernière : *Adieux à l'Océan!* On y retrouve les plus séduisantes phrases des pages précédentes, et elle se termine par un *finale* d'une inexprimable suavité : la harpe ici est admirable. Ensuite M^lle Folville a exécuté au violon cette fois, toujours accompagnée par l'orchestre, le *Concerto romantique* de B. Godard, dont nous aimons modérément la musique bizarre et tourmentée. Mais la jeune virtuose a rendu avec un tel charme et une telle poésie la *Canzonetta* qui, du reste, est d'un fort joli rythme, que toute la salle, soulevée par l'admiration, l'a acclamée avec frénésie.

Les compositions pour chant, de M^lle Folville, sont tout à fait hors ligne. Comment une enfant peut-elle ressentir et exprimer autant de tendresse et de passion qu'elle en a su mettre dans la *Sérénade*, par exemple, comme dans sa *Berceuse*, dont elle a écrit les paroles et qui a été fort remarquablement interprétée par M^lle Duet? Plus qu'aucune autre artiste, M^lle Folville avait droit à trouver une place dans une publication, destinée aux jeunes filles. Sa gracieuse et déjà éminente personnalité sort trop de l'ordinaire pour qu'on n'en suive pas avec un haut intérêt toutes les manifestations.

Pour finir, une spirituelle chansonnette. C'est une amusante actualité, toute parisienne, dont le titre : *Le Club des Essoufflées*, dit d'avance qu'il s'agit d'une gaie nouveauté. Elle a le rare avantage de pouvoir être entendue dans les réunions de jeunes filles et chantée par elles-mêmes. L'auteur, professeur émérite, qui se cache sous le modeste pseudonyme de C Elgé, l'a composée expressément, paroles et musique, pour ses nombreuses élèves, qui viennent d'y obtenir déjà de joyeux succès. La musique en est simple, facile et sans prétention, comme il convient à ce genre souvent vulgaire. L'auteur C. Elgé a su concilier le comique avec les traditions du bon ton et du goût.

Se trouve au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

ALIX A PAULE

Dinars, 1er juillet 1887.

MA CHÉRIE,

C'EST sur un rocher hérissé de moules bleuâtres, couronné de fraîches verdures, dominant la plage de sable fin, que nous avons élu domicile... pas dans une grotte, oh non!... dans une maison de plaisance toute coquette et toute charmante.

Ma chambre donne presque sur les flots, le jardin est quasi suspendu; on descend prendre son bain par un escalier taillé à pic dans le roc.

J'inspecte de ma fenêtre, sans me déranger, le monde élégant qui arpente la grève toujours fort à la mode. On y voit bonne et grande société; on y compte d'illustres baigneurs. L'heure de la haute mer est fort animée, les réunions des plus choisies, les costumes pimpants.

J'en ai plusieurs, des bijoux; un entre autres, *bayadère*, un chef-d'œuvre!

Le soir on saute au Casino. Nous avons retrouvé beaucoup de connaissances; on se reçoit sans façon; hier, avec des fleurs et des bêtises, on a composé un cotillon.

Très mouvementée cette existence maritime! courses en canot, excursions sur la côte, à Saint-Lunaire, Saint-Enogat, Saint-Briac; pique-nique monstres, flâneries du matin, régates, dîners dans les auberges, etc., etc.!...

Je respire à pleins poumons, maman admire mes joues roses et père s'isole pour travailler à un immense ouvrage d'érudition, bien ennuyeux, mais extrêmement remarquable, paraît-il.

Tu serais très heureuse ici, Paule, ma mignonne, et les enfants donc!

C'est leur station par excellence. Il n'y a pas une crevasse, pas un trou à redouter. On les laisse en liberté; quelle jolie et amusante étude que celle de ce petit monde.

L'œil vif, la bouche entr'ouverte, les joues brunies, les cheveux au vent, les jambes nues, les cottes retroussées, ils jouent avec un entrain superbe. Si ce n'était ma dignité, j'aurais quelquefois envie de partager leurs ébats.

Ils clapotent comme de jeunes canards, accueillent la venue d'un crabe avec des ironies cruelles et celle d'une algue luisante avec des cris perçants de joie. Ils travaillent avec ardeur, construisant des citadelles, creusant des canaux.

Sans nul souci de leur toilette, ils dépensent, à l'air salin, la surabondance de leurs forces enfantines.

Viens donc : tes « *six* » jubileraient! Nous avons de la place pour toute votre colonie. On vous nicherait au second étage qui est vide et d'où la vue est admirable.

Tu jouirais énormément de nos excursions.

La Bretagne est un pays idéal. On y passe tour à tour

Du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ainsi, en quittant la plage de Dinars, où brille le high-life, on gagne la Vicomté, à travers une prairie où coule un clair filet d'eau murmurante, par un sentier de ronde dominant la Rance, cette rivière aux bords enchanteurs qui s'épanche entre les coteaux et les plaines comme une glace unie.

Sur ces rives, au milieu d'un bouquet de chênes séculaires, dans cette campagne reposante, Lamennais vint fonder son école : *La Chesnaie*.

Dans la solitude de la nature, non loin de l'Océan, de Saint-Malo, son pays natal, le fougueux écrivain, le tribun passionné pensait trouver la paix en se dévouant à l'éducation des jeunes gens.

Illusion vaine, car il avait perdu celle de l'âme!

Maurice de Guérin, un de ses élèves dont tu connais comme moi le captivant journal, a écrit sur ces souvenirs quelques pages vibrantes.

Notre fantaisie de touristes nous a aussi conduits à Dinan par un affreux petit bateau à vapeur encombré de passagers et de paquets. Il s'est ensablé trois fois!

Nous avons eu ainsi les émotions de l'échouage, sans en éprouver les conséquences effroyables; cahin caha, partis de Dinars à dix heures du matin, nous abordions au quai de Dinan à trois heures du soir.

J'aime cette ville riante dont le corselet de murailles féodales craque par endroits sous les efforts d'une végétation plantureuse. C'est la brave patrie de Bertrand Duglesclin, avec ses portes de pierre sculptée, sa rue du Jerzual aux antiques maisons à porches, aux boutiques à auvents, et ses tombeaux des Beaumanoir qui dorment de l'éternel sommeil, sous le ciel, dans une chapelle effondrée, au milieu des herbes odorantes, des mousses blondes et des églantiers sauvages.

Des Anglais visitaient avec nous cet enclos historique; l'un d'eux, fatigué, s'assit sur la pierre tombale du vainqueur des Trente.

O ironie du sort!

Et Cancale? c'est autre chose; un changement à vue complet...

Les huîtres!

Les cancalaises délicieuses de Feyen-Perrin,

que nous admirions encore au Salon il y a un mois...

L'enfance de Surcouf...

Voilà les trois thèmes sur lesquels mon esprit brodait, tandis que nous allions vers Cancale.

Le dernier m'avait été suggéré par papa, qui tient à entretenir mes connaissances sans surcharger mon intelligence !

Le temps était sombre ; de longues traînées grises, comme des fumées éparses, voilaient le ciel terne.

Sous cette pâle lumière, la baie profondément creusée dans les terres, semblait encore plus profonde ; les cahutes de pêcheurs, disposées en cercle sur le port de la Houle, paraissaient encore plus pauvres ; les falaises violacées et abruptes qui rejoignent la masse d'écueils redoutés, appelés *Rochers de Cancale*, encore plus désolées ; et le naïf calvaire, étendant ses grands bras vers les eaux, donnait au paysage un air de suprême mélancolie.

Mes regards cherchaient à l'horizon le mont Saint-Michel, estompant dans la brume sa merveilleuse silhouette, quand parut au large une voile blanche, comme une tache joyeuse sur la mer ardoisée... puis une seconde, puis dix, puis cent.

C'étaient les bateaux cancalais rentrant de la pêche ; de fameux bateaux qui filent gaillardement entre les lames, avec leurs voilures superposées.

Les patrons sont de rudes marins, durs à la peine, faisant pour la plupart le terrible métier de *terre-neuvas*, affrontant sept mois par an des fatigues inouïes, incessantes, pour pêcher la morue (en vaut-elle la peine ?...) dans les glaces et les brouillards intenses de Saint-Pierre et Miquelon.

Ils aiment d'une tendresse filiale leur baie de Cancale avec son magistral encadrement, et la mer, cette traîtresse, d'un amour sans bornes ! Ils ont le spleen quand ils la quittent.

Peu à peu, la grève, déserte à notre arrivée, se couvre de monde. Les femmes et les jeunes filles, portant sur leur tête de larges corbeilles rondes, attendent, tout en jasant, les pêcheurs et leur butin.

Je les examine attentivement. Eh bien ! oui, les Cancalaises sont jolies. Il y a deux types très distincts.

La blonde poétique et fine. On la prendrait pour une princesse déguisée en pêcheuse.

La brune solide et hardie. Elle vole ses pratiques et raffole de plaisanteries. C'est la *belle écaillère*.

Les barques, arrivées près du bord, accostent. Le poisson frétillant est jeté sur les galets humides et sur les coquilles nacrées qui jonchent le rivage ; c'est un amoncellement d'écailles brillantes comme de l'argent.

La *marée* se vend à la criée, très vite, dans un tohu-bohu inexprimable et pittoresque ; la plus grande partie est emballée sur place et expédiée à Paris, le *gouffre gourmand*.

En un instant, la Houle redevient silencieuse.

Nous restons seuls avec quelques gamins, matelots en herbe, qui jouent parmi les dragues et les filets étalés sur le sol, et se risquent, en cachette, dans les canots amarrés aux bouées, là même où Surcouf, le dernier corsaire, dont la pieuse mère espérait faire un prêtre, rêva sa vie d'aventures et s'aguerrit contre les flots...

Quand la mer s'est retirée, la grève s'anime de nouveau. On visite les parcs à huîtres.

Il y en a treize cents !

Les gens que cela amuse peuvent suivre le mollusque dans ses développements successifs, jusqu'au moment savoureux où ils pourront l'avaler.

On recueille l'huître au large et on l'élève avec des soins minutieux.

Les petites sont sur des clayonnages, les adultes dans des parcs, et les propriétaires des parcs sont... millionnaires.

Le garde-côte, un vieux loup de mer, m'a expliqué tout cela, en y mélangeant les souvenirs de ses trente-cinq ans de navigation. Sa femme l'aidait dans son long récit, accidenté parfois d'expressions trop senties.

Quand il commençait un juron, elle l'interrompait avec force, et lui, habitué à la consigne, se reprenait alors avec docilité pour dire : « Nom d'une baroufle ! »

— Le modèle des maris stylés !

Nous avons encore mille projets de promenade. Je ne te parle pas de Saint-Malo, dont les fiers remparts crénelés sont frangés d'écume à leur base ; c'est trop connu.

D'ailleurs, tu sais que Monsieur Dumollet, suivant la chanson, y a débarqué, et que Châteaubriand, en bronze, y pleure, en contemplant ses restes sur la pointe du Grand Bey.

Tu vas te fâcher, Paulette, et m'accuser d'irrévérence pour l'un de tes auteurs favoris...

Châteaubriand m'ennuie, là, que veux-tu, franchement ! J'ai trop appris par cœur ses levers et ses couchers de soleil, pour avoir conservé l'enthousiasme !

Du reste, en ce moment, je te le répète, je n'ai plus d'enthousiasme que pour la marine.

Je grimpe sur les écueils, je nage, je plonge, je cause avec les femmes et les gamines du cru, j'essaie de manœuvrer le gouvernail ou l'aviron.

Je porte un béret rouge, très crâne. Je reviendrai noire comme une négresse ; mais tu me reconnaîtras quand même, n'est-ce pas, Paule chérie ?

Alix.

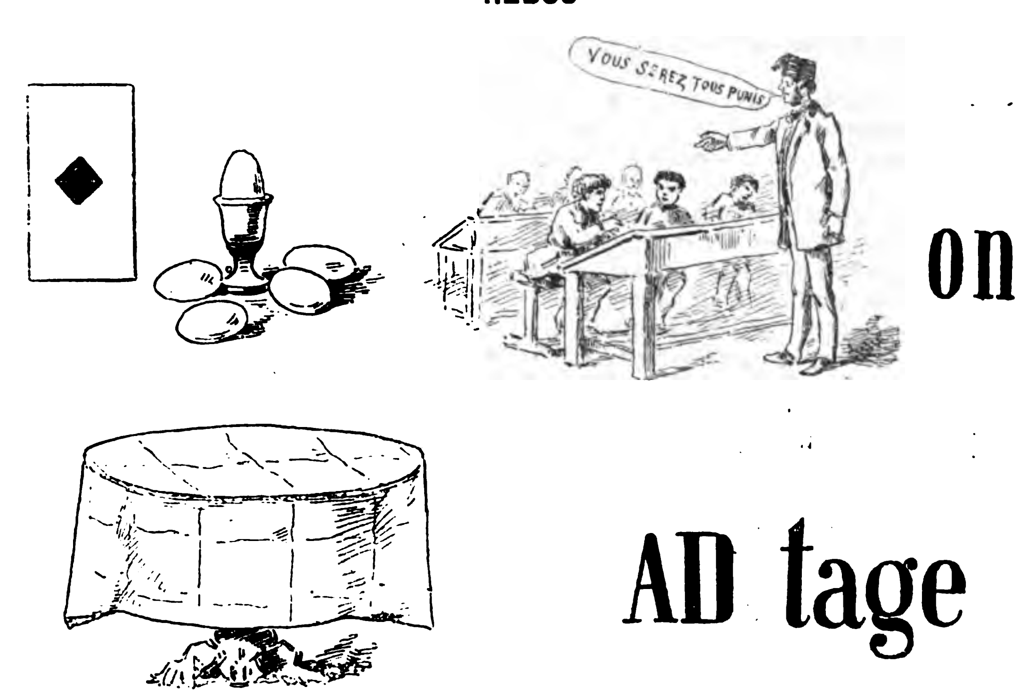
DEVINETTES

Homonymes

Ne me parlez donc plus, amis, du mariage!
Grisonnant, je vieillis, content du célibat :
Ma chaumière sans femme est un doux ermitage
Où flotte, pour encens, le parfum du tabac.
Aucun des bimbelots, vains excès de la mode!
Ni recherche, ni luxe; à peine du confort!
Je trône en mon fauteuil de..... humble et commode,
Et je mange sans nappe un ragoût au raifort.
Puis, la..... à la main, le cigare à la bouche,
Je flâne tout le long des pacages voisins;
Avec la.... et l'oie, aisément je m'abouche;
Mon ami, le Pierrot, picore mes raisins.

Bientôt viendra l'hiver; mais ce n'est point à Nice,
A...... à Menton que je l'éviterai :
Vivent mon âtre chaud, mon foyer sans malice,
Vive la bétombrée avec mon vieux curé!
Le produit de la..... avec le thé de Chine
Plaisent aux gens du monde échauffés, nerveux, fous :
Foin de ce faux nectar bon pour chose et machine!
Nous avons mieux, vraiment : honneur au cidre doux!
Cependant, au dehors fume la verrerie,
Où souffle dans la..... un essaim travailleur ;
Et, dans le hameau noir, type de vieillerie,
Par aune..... et pan compte encor mon tailleur.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUIN

CHARADE : *Bal Tique.* — PROVERBE : *Tel père, tel fils.* — HOMONYMES : *Canton — Canton — Canton.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN

Le silence est la langue la plus difficile à parler en mainte occasion.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

Imp. Van Geleyn. Paris.

4636

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne 48

Dentelles de Mme RAYBOIS 3 r. de la Feuillade – Robes de Mme BOUCHERIE 16 r. du Vieux Colombier.
Ceinture Européenne EUROPÉENNE 26 Bd Poissonnière – Corsets de Mme EMMA GUELLE 3 place du Théâtre Français.
Parfums de la Mon GUERLAIN 15 r. de la Paix.

Journal des Demoiselles

LA REINE ENFANTINE

(SUITE ET FIN)

IV

VEUVE ET PRISONNIÈRE

LE MÉCONTENTEMENT des Anglais contre Richard II était si profond, que Henri de Bolingbroke, duc de Lancastre, était à peine débarqué à Ravenspur avec une poignée de partisans, que les comtes de Northumberland et de Westmoreland le rejoignirent avec des forces considérable. Il venait réclamer à main armée l'héritage de son père, confisqué à tort, affirmait-il; et bientôt soixante mille hommes se levèrent pour appuyer ses prétentions.

Le duc d'York, régent d'Angleterre, alla à sa rencontre; mais il se laissa convaincre par Henri, et fit alliance avec le rebelle, si bien que dès la seconde étape de sa marche contre lui, Richard fut abandonné de ses soldats, et ne vit plus autour de lui que ses frères et quelques archers.

Il s'enfuit et se refugia à Conway, d'où il écrivit à Isabelle cette lettre touchante :

« MA MAITRESSE ET MA FEMME,

» Maudit soit l'homme qui nous sépare! Je meurs de chagrin à cause de cela. Ma charmante sœur, ma dame et mon seul désir, depuis qu'on m'a volé du plaisir de vous voir, j'en ai tant de chagrin au cœur, que j'en suis presque au désespoir.

» Hélas! Isabelle, loyale fille de France, vous deviez être ma joie, mon espérance, ma consolation ; et la fortune me force d'être privé de vous, et je suis si morose, que jour et nuit je suis en danger de mort, ce qui n'a rien d'étonnant : n'ai-je pas perdu, tombant de si haut, ma félicité, mon bonheur, ma compagne?

» RICHARD ».

Le prétendant visait surtout à s'emparer de la personne du roi. Il chargea Northumberland

de cette expédition indigne d'un capitaine de sa valeur.

Le déloyal seigneur vint proposer à Richard II une entrevue avec Bolingbroke, et le fit, à l'aide de ce prétexte, sortir de Conway, où il était en sûreté.

Le roi chevauchait avec ses quelques amis, entouré des gens du comte, lorsque tout à coup il s'écria :

— Je suis trahi... Dieu du Paradis, à mon aide! Voyez! que de bannières et de pennons dans la vallée!...

Il se tourna vers Northumberland, qui se hâtait de l'approcher, et ajouta :

— Mylord, si je vous croyais capable de me trahir, je pourrais encore reculer.

Aussitôt le comte saisit son cheval par la bride et s'écria :

— Non. J'ai promis de vous conduire au duc de Lancastre.

Alors le roi sentit une grande tristesse. Il eut honte de cette félonie d'un chevalier. Il baissa la tête et se mit à pleurer en disant :

— Notre Seigneur a été vendu et livré aux mains de ses ennemis.

Cependant, lorsqu'il arriva à Flint, il dit à Bolingbroke, venu à sa rencontre armé de toutes pièces :

— Beau cousin, soyez le bienvenu!

Henri, froidement, repartit :

— Monseigneur, je suis venu avant mon temps, mais je vous en dirai la raison : vos peuples se plaignent que vous les avez durement gouvernés depuis vingt-deux ans; s'il plaît à Dieu, je vous aiderai à les mieux régir.

Le monarque déchu répondit avec la douceur d'une victime résignée :

— Puisqu'il vous plaît, il me plaît aussi.

On lui prit son beau destrier, on lui donna une monture misérable, et on l'emmena.

Son chien même, raconte le chroniqueur Froissart, l'abandonna pour aller lécher la main de l'usurpateur.

Le roi fut enfermé à la Tour de Londres. On l'y força de signer son acte d'abdication, et le parlement ratifia cet acte extorqué à son prisonnier. Le peuple poussait des cris de joie, assurent les historiens.

L'évêque de Carlisle ayant voulu défendre l'accusé absent, fut arrêté sur-le-champ. Mais quand on vint annoncer à Richard qu'il était déposé, il se borna à répondre :

— Je ne cherche pas l'autorité royale. J'espère seulement que mon beau cousin sera pour moi un bon seigneur.

Mais les véritables héritiers du trône étaient les descendants de Lionel, troisième fils d'Edouard III, auxquels personne ne pensait. Néanmoins Henri de Bolingbroke, après avoir fait le signe de la croix, réclama la couronne comme descendant de Henri III.

— Par le droit, déclara-t-il fièrement, que Dieu m'a donné, en m'accordant la grâce, par le secours de nos amis, de venir à l'aide de ce pays, qui s'en allait périr par mauvaises lois et faute de gouvernement!

Il fut aussitôt élu par acclamation.

Peu de temps après, le roi dépossédé, qui n'avait aucune nouvelle de sa chère Isabelle qu'on refusait de conduire auprès de lui, fut enfermé au château de Leeds, puis transféré de forteresse en forteresse et enfin jeté dans le vieux manoir de Pontefract, où jadis on avait assassiné son aïeul Edouard II.

Voici comment les anciens chroniqueurs racontent sa mort :

Un jour le roi Henri, seul, assis à sa table, et soucieux du sort de son prisonnier, dont il redoutait sans cesse l'évasion, dit tout haut et d'un ton significatif :

— *N'aurai-je donc pas un seul ami qui me délivrera de celui dont la vie est ma mort, et dont la mort serait ma vie?*

Un seigneur se trouvait là, nommé sir Piers d'Exton, qui entendit et comprit ses paroles.

Il fit seller un cheval, prit une escorte de huit cavaliers et partit pour le comté d'York, où est situé Pontefract.

Dès qu'il fut arrivé au manoir, il demanda l'écuyer du roi Richard, qui fut aussitôt appelé, et dit :

— Me voici. Que voulez-vous?

— Eh bien! reprit sir Piers, jusqu'à présent on a donné à votre maître une nourriture frugale et simple, n'est-ce pas?

— Oui : on a suivi les ordres du lord chancelier.

— A merveille! Aujourd'hui donc vous changerez vos habitudes, et vous donnerez au captif ce qui lui plaira. Qu'il fasse encore un bon repas... le dernier!... car il ne mangera plus longtemps.

Richard s'aperçut, au dîner, qu'on servait sur sa table des mets plus délicats et des vins choisis.

— Monsieur l'écuyer, demanda-t-il, que signifie ce changement?

— Sire, ce sont les ordres nouveaux du roi Henri.

Cette réponse excita le courroux du prisonnier, en présence duquel on ne prononçait jamais impunément le nom de l'usurpateur.

Dans un violent accès de colère, il s'empara d'un couteau et en frappa l'écuyer en criant :

— Le diable confonde Henri de Lancastre et toi avec lui!

Au même instant, sir Piers d'Exton se jeta sur lui avec ses huit sicaires. Richard en tua quatre; mais, frappé de vingt blessures, il suc-

comba, et mourut en murmurant le mot de l'Écriture :

— Qui frappe avec le glaive, périt par le glaive!...

. . . .

Tant que Richard avait vécu, Henri IV n'avait point voulu renvoyer Isabelle de France à son père, qui ne cessait de la réclamer.

Depuis longtemps séparée de son époux, dont elle ignorait les cruelles destinées, elle était un jour accoudée sur la balustrade d'une terrasse de Windsor, à côté de Berengère de Courcy, devenue une belle jeune fille de seize ans, grave et réfléchie.

Toutes deux, cédant à une pensée espiègle, écoutaient un colloque animé qui avait lieu entre la Michelle, toujours accorte sous son costume de villageoise du Perche, et une paysanne des environs qui revenait de Londres et narrait quelque singulière aventure : car plusieurs pages, valets et chambrières faisaient cercle autour d'elle, prêtant l'oreille.

— Enfin, disait cette femme, vous ne le voulez point croire, et c'est pourtant bien vrai... Jamais, assurent les citadins de la grande ville, on n'avait assisté à pareille pompe...

— Dirait-on pas, chérie, qu'il s'agissait d'un sacre? fit Isabelle en riant. Et peut-être était-ce la noce d'un marchand, ou le baptême de l'enfantelet d'un alderman!

— On ne fit point de telles funérailles à Edouard le Confesseur, poursuivit la bonne femme, qui prenait plaisir à tenir son auditoire en suspens. Le mort, habillé de velours noir et tout couvert de broderies d'or, était couché sur un char funèbre traîné par huit chevaux...

— Dieu nous aide!

— Quatre chevaliers, cuirasse au dos, armet en tête, chevauchaient aux quatre coins de la litière... une foule immense suivait le corps.

— Mais qui était-ce?

— Il avait une couronne en tête...

La reine Isabelle poussa un cri perçant. Mais avec une suprême énergie, elle se pencha par-dessus la balustrade, et, jetant son escarcelle à la paysanne, elle cria d'une voix haletante :

— Le nom... le nom du mort!...

— Richard de Bordeaux, lorsqu'il vivait roi d'Angleterre.

La reine s'évanouit entre les bras de Bérengère.

. . . .

Lorsque la nouvelle du meurtre de Richard arriva en France, les ducs de Bourgogne et de Bourbon firent immédiatement une incursion sur le territoire anglais, en Guyenne; mais ils furent contraints de se retirer sans avoir rien fait.

Charles VI réclama sa fille, et avec elle sa dot, composée de joyaux et de deux cent mille livres en or.

Henri IV répondit en offrant à Charles de marier Isabelle, alors agée de douze ans, avec son fils Henri, prince de Galles, qui en avait treize.

Mais la veuve repoussa avec indignation ces propositions du meurtrier de son mari, et Charles VI lui-même refusa une telle alliance. La reine fut alors enfermée à Haweringate-Tower.

V

LE RETOUR

Henri IV, qui n'était toujours pour Isabelle que le traître Bolingbroke, assassin de son roi et voleur de sa couronne, voulut néanmoins que la jeune reine veuve fût traitée avec les égards dus à son rang.

Il lui conserva les honneurs royaux, et laissa auprès d'elle, avec la dame de Courcy et Bérengère, les duchesses d'Irlande et de Glocester.

Le peuple se souvenait de cette pure enfant si belle avec sa chevelure d'or et ses yeux d'un azur sans tache.

Les bardes composaient sur elle des ballades, qu'ils allaient chanter de chaumière en chaumière, de ville en ville, et qui perpétuaient, avec la mémoire des infortunes d'Isabelle, celle de Richard II.

Henri vit un danger pour sa politique dans cette preuve touchante de respect pour le malheur, et il commença à comprendre que mieux valait peut-être renvoyer la reine à son père, que la garder.

Il voulut tenter une fois encore d'obtenir sa main pour le prince de Galles.

Justement, Charles VI, dans un des rares intervalles de lucidité que lui laissait sa démence, venait d'envoyer à Londres le sire d'Albret, chargé de s'enquérir des destinées d'Isabelle.

Henri accorda une audience à ce seigneur, qui, sur un ton hostile, à l'intention duquel on ne pouvait se méprendre, réclama le droit de voir la fille de son maître.

— Je ne veux point vous empêcher de la voir, répondit Henri, décidé à supporter patiemment les arrogances du maladroit ambassadeur, puisqu'il y trouverait ses avantages. La reine est au château d'Haweringate. Allez-y : toutes les portes s'ouvriront devant vous.

Il tira son anneau du doigt, et, le passant à celui du chevalier :

— Ce rubis, poursuivit-il en souriant, sera la clef qui fera tomber toutes les serrures.

— J'y vais, répondit laconiquement le sire d'Albret.

— Un moment, reprit l'Anglais. Je ne mets à cette visite qu'une seule condition.

— Laquelle, Sire?

— Je vous interdis de prononcer en présence de la reine le nom de son époux.

— Sire, j'obéirai.

— Une infraction à cette défense mettrait votre vie en péril.

— Sire, la menace est inutile, quand Albret engage sa foi.

— Je le sais, monsieur. Allez donc. Mais à votre retour en France, dites bien à ceux qui vous ont envoyé, que la reine Isabelle ne souffrira jamais aucune injure par mon fait. J'entends la maintenir dans une position digne de son rang et de sa naissance.

— Alors, Sire, pourquoi ne lui rendez-vous pas la liberté?

— Parce qu'il est malséant, à son âge, de subir les vicissitudes d'une existence vagabonde.

Lorsque le seigneur d'Albret fut introduit auprès d'Isabelle, il la trouva dans la chambre aux tapisseries semées de roses blanches et de roses vermeilles qu'on avait apportées de Windsor.

Le rouet d'ébène et d'ivoire, les instruments de musique de Richard, étaient les seuls ornements de cette retraite; et, sur une crédence, les débris d'une poupée de bois sculpté, enveppés d'un lambeau de velours fleurdelysé d'or.

Bérengère et Michelle étaient auprès de la reine, encore vêtue du grand deuil des veuves, voilée de crêpe et bien triste.

Elle s'informa doucement de sa famille, des jeunes frères qui lui étaient nés et qu'elle ne connaissait pas.

Elle parla peu d'Isabeau de Bavière; mais elle pleura au nom de son père bien-aimé, dont la raison cruellement atteinte n'avait plus que de bien rares instants de calme, et qui s'affaiblissait désespéré de voir son beau royaume livré aux pires ennemis, morcelé, presque ruiné.

Albret l'entretint longuement de la France, qu'elle espérait revoir; mais il ne prononça pas un mot de Richard, et Isabelle elle-même garda le silence sur ce sujet, moins pour obéir aux ordres royaux que par respect de son deuil et de sa dignité.

La démarche du sire d'Albret ne fut pas sans résultat.

Il revint prendre congé du roi, et lui demanda de nouveau la liberté de cette princesse française injustement détenue.

— Je veux bien, répondit Henri, accéder à la prière de mon cousin de France, et mon conseil ne s'y oppose point. Mais votre maître exige qu'on lui rende la dot de sa fille.

— Eh bien! repartit Albret, n'est-ce pas justice?

— Et je suis pauvre, continua Lancastre, sans vouloir entendre l'interruption; je suis pauvre, et la somme est considérable. D'ailleurs les Français nous doivent encore cent cinquante mille couronnes d'or, qui n'ont jamais été payées, sur la rançon du roi Jean.

— Ce sont là arguments de procureurs et gens de chicane, s'écria le sire d'Albret. Gardez la dot, et gardez la fille.

— Nous verrons! riposta Henri. Tout ceci ne s'arrangerait-il pas au mieux si elle épousait mon fils?

— Eh! monseigneur, ne savez-vous pas la chanson?

— Quelle, beau sire?

Albret, de sa voix rude et rauque entonna à pleins poumons la ballade :

Le roi a une fille à marier,
A un Anglais la veut donner!
— Non, non, jamais l'épouserai
S'il n'est Français.

— Soit! interrompit Henri d'un ton de dépit. Retournez donc par devers notre cousin Charles, monsieur d'Albret, et lui dites que l'Anglais rendra, non ce qu'on lui a donné, mais ce qu'il a pris.

Quelques semaines plus tard, Isabelle de France, accompagnée de sir Thomas Percy, qui ne cessa de pleurer tout le temps qu'il fut auprès d'elle, s'embarqua à Douvres, mit le pied à Boulogne sur le sol natal, qu'elle baisa en se prosternant, et fut remise, à Leulenghen, aux mains du comte de Saint-Pol.

Dès son retour à la cour de France, la reine enfantine conquit tous les cœurs par sa bonne grâce et ses délicates vertus.

Le duc d'Orléans, son oncle, se déclara son champion, et envoya même un cartel au roi d'Angleterre.

Son fils, Charles d'Angoulême, — qui devait être un royal poète, s'éprit d'elle, et fit tenir, lui aussi, un cartel par son héraut d'armes à Henri de Lancastre, qui répondit dédaigneusement :

— Je ne connais pas d'exemple qui autorise un roi à se mesurer avec un sujet.

Bientôt des projets de mariage surgirent.

Isabelle consentit à épouser son cousin. Les fêtes des fiançailles eurent lieu à Compiègne, avec une pompe magnifique.

Et comme les fiancés sortaient de la chapelle, le petit prince, voyant des larmes perler aux paupières d'Isabelle, lui demanda tendrement :

— Pourquoi pleurez-vous, gracieuse amie? Regrettez-vous donc le trône et le sceptre?

— Hélas! non, répondit-elle naïvement. Je regrette celui dont vous prenez la place et qui fut si bon pour moi. O mon beau Richard que j'aimais tant!

— Soyez fidèle au souvenir de Richard, dit Charles d'Orléans, attendri par l'accent de cette douleur sincère; mais veuillez vous recorder, madame, que je vous aime tout autant que vous l'aimâtes, et, s'il plaît à Dieu, je serai pour vous bon, sage protecteur et de droit conseil tout aussi qu'il le fut.

Isabelle de France, duchesse d'Orléans, mourut au château de Blois, le 13 septembre 1409, a l'âge de vingt-deux ans.

L'histoire ne parle ni de Bérengère ni de Michelle, et nulle part on ne trouve trace de la poupée de Windsor.

CHARLES BUET.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

LA FILLE DE DOSIA

PAR HENRI GRÉVILLE

—

Dosia était une enfant espiègle, une enfant terrible, dont l'histoire a eu cinquante-sept éditions, oui, tant que cela. La *Fille de Dosia* est aussi une enfant terrible, mais non de la même façon; un orgueil indomptable est le fond de sa nature; elle afflige ses parents, elle désole un honnête homme qui l'aime, et dégoûtée du bonheur que Dieu lui a donné, elle veut essayer ses propres forces, vivre de son travail, demeurer indépendante de tous, même de ceux dont elle est si tendrement chérie, et elle quitte la maison paternelle, avec une petite malle à la main et cent roubles dans sa poche. Elle n'éprouve ni regrets, ni remords, son âme sèche se plaît dans des images de liberté, de grandeur, que bientôt la réalité fera tomber en poussière.

Elle devient institutrice d'une petite fille maussade et méchante, sous l'œil d'une mère revêche, et poursuivie par les assiduités d'un idiot qui veut l'épouser. Elle a troqué contre ces désagréables patrons une famille charmante; elle a troqué contre une vie misérable l'abondance et l'élégance du château paternel, enfant prodigue, elle pense au logis délaissé, à sa mère méconnue, à son père si bon pour elle, et poussée à bout, elle se dit: Je me lèverai et je retournerai vers eux.

Elle se lève, elle retourne; sa courte expérience lui a profité, elle est devenue sage, humble, elle a pensé à Dieu; elle l'a invoqué; lorsqu'elle voit son père et sa mère qui l'attendent, silencieux, elle se jette à leurs pieds... « Dosia » la reçut dans ses bras et sentit que le paradis » est parfois sur la terre. — Eh bien! ma fille, lui » dit son père, avec un demi-sourire, as-tu » goûté les fruits de l'arbre de la science? — Ils » sont amers, papa, mais leur amertume m'aura » du moins appris que ma sagesse n'était que » folie! »

Très joli roman; nous voudrions que Mme Gréville nous en donnât souvent d'aussi aimables et d'aussi innocents (1).

M. B.

LETTRES A UN ÉCOLIER

PAR ERNEST DELLOYE

—

Voici un excellent livre que nous recomman dons aux mères de famille, à elles seulement, puisqu'elles ont charge d'âmes, puisque c'est sur leurs genoux que le petit enfant apprend à prier, que c'est le cœur de la mère qui forme le cœur du fils, et qu'on ne connaît pas un saint, un grand homme, un homme de bien, un héros qui n'ait puisé la force et la vertu dans les exemples et les enseignements maternels.

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte [mère.

C'est à ces mères que nous connaissons, que nous aimons, qui nous lisent avec confiance, que nous signalons le livre sérieux et tendre, *Lettres à un Ecolier*. C'est un livre d'éducation, non d'instruction; il ne parle pas des ridicules programmes universitaires, il parle à l'écolier de son âme et de son Dieu, et avec quelle force et quel amour! Le premier chapitre est un *Te Deum* chanté au Tout-Puissant qui a fait l'homme, qui a institué l'Eglise et qui a comblé de ses bienfaits célestes l'enfant, l'écolier auquel ces lettres s'adressent.

Les chapitres suivants parlent des vertus, des qualités que le jeune homme doit rechercher, la *fierté* qui éloigne de toute action basse et qui n'est pas en opposition avec l'humilité: quoi de plus humble que Saint Louis lavant les pieds des pauvres, quoi de plus fier que Saint

(1) Chez Plon, 10, rue Garancière, Paris. — Prix: 3 fr. 50.

Louis dans les fers des Musulmans? L'*honnêteté*, qui donne aux paroles et aux actions une décence attrayante, une suave modestie; la *Distinction*, distinction des manières, des gestes, mais surtout distinction de l'intérieur, de l'âme, afin que sa beauté, sa noblesse, sa délicatesse se reflètent sur la forme extérieure: celui dont le cœur et l'esprit sont *distingués* évitera tout ce qui abaisse, mauvaises fréquentations, maumaises lectures, habitudes triviales. Ce chapitre est un des plus neufs et des plus remarquables du livre. Les mères liront avec fruit celui qui traite des *camarades*, les camarades, ces grands ennemis de la vertu, du progrès, du bonheur d'un jeune homme, trop crédule à de funestes avis, trop faible pour ne pas suivre de méchants exemples; mères et fils ont beaucoup à apprendre dans ces pages pleines de sagesse et de haute raison.

La *Piété* a admirablement inspiré l'auteur, il la rend attrayante et désirable, facile et douce, il fait souvenir des beaux vers de Racine :

> O bienheureux mille fois
> L'enfant que le Seigneur aime,
> Qui de bonne heure entend sa voix
> Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!

Les chapitres sur la *Confession* et la *Communion* sont intimes et profonds; le chapitre de l'*Eglise* devrait être lu en famille, pour éclairer, instruire, toucher petits et grands et apaiser les défiances que tant de mauvais livres, de mauvais discours ont pu jeter dans les meilleurs esprits, comme l'ivraie qui germe parmi le bon grain. Le dernier chapitre, le *Monde*, complète l'ouvrage, il indique à l'écolier les périls dont il devra se préserver, les principes sur lesquels il devra s'appuyer et les œuvres auxquelles il devra s'associer.

Nous souhaitons au livre de M. Delloye le succès que méritent sa foi, son énergie, son talent, et de nouveau pour finir, nous le recommandons à toutes les familles chrétiennes qui veulent bien lire et croire le *Journal des Demoiselles* (1).

CHANTILLY

Mercier, à la fin du siècle dernier, disait: « Je n'ai jamais rien vu de comparable à Chantilly; c'est le plus beau mariage qu'aient fait l'art et la nature. » Que dirait-il, s'il revivait, du Chantilly nouveau, tel que le représentent deux grandes et magnifiques planches récemment gravées à l'eau forte par M. Eugène Sadoux. On connaît la manière puissante et chaude de l'artiste par les *Châteaux historiques de France*, qui sont entièrement son ouvrage, et par la *Renaissance en France*. Ces deux gravures reproduisent dans tous leurs développements l'œuvre nouvelle due à Mgr le duc d'Aumale, et dans sa grâce, qu'on a respectée, l'œuvre du Connétable de Montmorency. Nos lectrices pourront se procurer ces deux gravures qui représentent la future propriété de l'Institut de France, en s'adressant directement à l'auteur, 12, rue de l'Hôtel-Colbert.

Le prix est ainsi fixé:

Edition ordinaire sur papier de Chine ou sur papier de Hollande, au choix: les deux gravures ensemble . . . . 30 fr.

Chacune d'elles prise à part. . . . . 20 fr.

Il a été fait en outre une édition avant la lettre et avec remarque dont:

5 épreuves sur parchemin au prix de: les deux. . . . . 150 fr.

25 épreuves sur papier du Japon, les deux. 100 fr.

(1) Chez Retaux, 32, rue Bonaparte. Prix : 3 francs.

CONSEIL

Lettre à Marguerite

J'AURAIS plusieurs choses à vous dire, ma très chère, mais avant tout, je veux vous chercher une petite querelle, qui n'est pas une querelle d'Allemand. Vos lettres sont fort jolies, vous racontez avec grâce, vous exprimez vos sentiments avec la sincérité que, depuis votre enfance, j'ai lue dans vos yeux, mais ces charmantes lettres ne sont pas des réponses. Je pense que vous ne relisez pas les lettres auxquelles vous devez répondre; vous privez ainsi votre correspondant de son droit, vous négligez des demandes, peut-être essentielles, et vous causez à la personne à qui vous vous adressez un vrai désappointement: — Jolie lettre, dit-elle, mais de réponse point.

> Belle tête ma foi! mais de cervelle point.

Le vers s'appliquerait peut-être, car il y a là oubli, distraction, négligence, tout ce qui démontre que la cervelle voyageait en dehors du logis. Doudan, qui nous a laissé de si jolies lettres, se plaignait des oublis de ses correspondants; il racontait des faits, il suggérait des idées, il faisait des demandes auxquelles on ne

répondait jamais ; ses amis, ainsi que vous, Marguerite, laissaient tomber ce qu'on leur disait et ils improvisaient comme vous faites sur leurs propres pensées un petit thème, parfois charmant, mais qui pourtant devenait une déception pour celui qui le recevait et qui attendait autre chose.

J'ai grand'peur que le bel art épistolaire ne se perde chez nous, l'activité dévorante et vaine de la vie moderne en est une cause ; a-t-on le cœur de causer la plume à la main, lorsqu'on est tiraillée par les soins du ménage, les visites à faire et à recevoir, les devoirs à faire répéter, les travaux d'aiguille, les cours, les courses, les petits et les grands voyages, etc., etc ? On n'a pas le temps de s'asseoir, on n'a pas le loisir de vivre et l'on pourrait écrire des volumes ! Je déclare que les grandes correspondances sont devenues impossibles aux habitants des villes, mais vous, chère Marguerite, vous habitez une petite ville où les relations sont rares, où il n'existe pas de grands magasins qui font perdre aux femmes leur temps et leur argent, vous auriez le loisir d'écrire et de répondre.

Les inventions de la science, télégraphe, téléphone, tous ces moyens faciles de donner et d'avoir des nouvelles, portent aussi des coups mortels aux relations épistolaires ; c'est si commode d'écrire dix mots en patois nègre, ou de parler dans un trou et de recevoir la réponse par la même voie ! Ni effort d'esprit, ni concentration de volonté, tout sert la paresse et la mollesse, inclinations naturelles. mais qui, il faut le dire, n'ont jamais rien produit de bon et d'aimable. Ne nous laissons pas aller à ces mauvais penchants, et gardons la tradition de nos aïeules, qui aimaient à écrire et dont nous retrouvons encore, dans de vieux tiroirs, les correspondances jaunies, le papier usé, l'encre pâlie. On a peine à lire les détails de famille, d'affaires, de plaisir dont on s'occupait il y a cent ans; c'est un regret, il y a peut-être des trésors dans ces vestiges de l'âme et de l'esprit de nos grand'mères.

Il faut que moi aussi je vous réponde, puisque je vous gronde de ne m'avoir pas répondu ; vous me posez des questions au nom de votre fille, qui mérite bien qu'on prenne attention à elle ; elle a fait sa première communion, et, si l'on juge l'arbre par les fruits, elle l'a dignement faite ; elle veut payer sa dette à Dieu en s'occupant des pauvres : c'est bien là une belle fleur éclose dans ce cœur pur ! Voici mon avis, pour ce qu'il vaut : elle peut, si vous le voulez, coudre des vêtements pour les pauvres, et fabriquer de son agile crochet, des camisoles de laine qui sont toujours si bien accueillies par les pauvres gens dénués de tout. Elle pourrait aussi, si vous et son père l'autorisiez, enseigner le catéchisme à ces pauvres petites filles à qui on ne l'enseigne plus ; c'est là, à mes yeux, l'œuvre des œuvres. Placer Dieu dans le cœur d'un petit enfant, lui enseigner ses devoirs envers le souverain Seigneur et envers l'Eglise, lui donner ce dont on le prive, ce pain de l'âme, qui fait vivre pour l'Eternité ! Quelle grande charité votre enfant pourrait faire à un autre enfant ! Je connais bien des femmes, bien des jeunes filles, qui sont cathéchistes volontaires et qui rassemblent autour d'elles, jusqu'à quinze, vingt écolières, et recommencent tous les jours sans se lasser, cette tâche fatigante et méritoire.

Et votre Odile demande aussi à quelle association pieuse elle pourrait bien s'affilier. Je réponds, avec Mgr Mermillod, d'abord et avant tout, à la Confrérie du Décalogue : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement, les dimanches tu garderas, tes père et mère honoreras*, et le reste ; là est tout l'abrégé de la vie chrétienne, et lorsqu'on observe avec amour ces préceptes et ceux de l'Eglise, on peut alors se joindre à une œuvre de surérogation ; les confréries autorisées sont érigées partout, et avec votre aide, chère Marguerite, elle fera un excellent choix.

Encore un mot : que je suis donc de l'avis de votre cher mari sur ces termes étrangers et baroques, si ridiculement introduits dans notre belle langue française par la voie de quelques chroniqueuses, plus expertes en fait de robes et de coiffures qu'en littérature ! Elles trouvent beau, élégant, moderne, d'emprunter leurs plus flatteuses expressions à l'anglais, qui est né lui-même du français.

Sous leur plume, une femme bien élevée est très *lady like*, une réunion distinguée bien réussie devient *select*, le goûter est un *lunch* ou un *five o'clock*, une partie de billard un *match*, un petit laquais un *groom*, un enfant un *baby*, la bonne de l'enfant est une *nurse*, ainsi du reste, comme si la langue française n'avait pas des mots excellents pour désigner ces choses ? Je conçois l'agacement d'un homme sérieux devant ce prétentieux jargon, où le français méprisé et l'anglais dénaturé s'unissent à l'argot des cochers, des voleurs, des *bookmakers* (encore un de leurs mots) ; qu'en serait-t-il, s'il le trouvait dans la bouche de son fils ? Votre mari est de l'avis d'un auteur spirituel, M. Viennet, qui se moquait en bon vers, il y a quarante ans, d'un langage hybride, que le russe encore s'apprête à compliquer ; M. Viennet avait raison ; croyez-moi, tâchons, chère Marguerite, d'éviter tout à la fois les fautes, les travers et les ridicules de notre temps.

A vous de cœur.

M. B.

GINA

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE

(SUITE)

La même à la même.

J'ai revu mon bon docteur » Guéroult. Je lui ai sauté au cou.

» Nous étions enchantés. L'excellent homme! » Il a une maison délicieuse nichée dans l'Estérel, non loin de la » mer. Il pêche, lit et » rêve, soigne gratis les charbonniers de la » montagne.

» Sa vieille domestique Ambroisine le sert » toujours. Il cultive, comme fébrifuges, les eucalyptus, à l'odeur balsamique, aux feuilles » argentées, minces et effilées comme des poignards.

» — Eh! ma malade, me dit-il, c'est grâce au » père Guéroult que vous avez ces belles couleurs... que vous voilà une femme... ma foi!

» Il m'a parlé de mon enfance, de mes caprices, de mes méchancetés qu'il trouvait ravissantes.

» C'était affreux en réalité.

» Nous nous promenions bras dessus, bras » dessous, sous les allées de platanes, et je riais » à ses récits.

» Nous causions de vous, d'Hélène.

» — Une petite créature céleste, dit-il, toute » de bonté.

» Je lui dépeignis son charme exquis de jeune » fille, son esprit d'élite et sa mort paisible, si » cruelle pour nous.

» — J'en ai tant vu mourir! reprit-il; celle-là, » pourtant, aurait dû vivre. On a besoin de ces » âmes nobles pour consoler des méchants qu'on » rencontre.

» Nous avons continué, pensifs, notre exploration de sa propriété. Mon tuteur soucieux » (pourquoi?) s'est joint à nous.

» GINA. »

***

— Georgina, accompagnez-moi chez Mme Lestong, demanda Mme Clapières...

— Oui, madame, certainement, répondit Gina.

— Je vous attends...

La jeune fille remonta s'habiller et redescendit prestement.

— Vous avez encore votre robe grise, exclama la vieille dame avec reproche.

— Ce n'est pas en cérémonie, je suppose?

— A votre tête!

Gina répliqua vivement :

— Je vais mettre ma robe grenat... c'est l'affaire d'une minute.

Elle reparut quelques minutes après; son costume de batiste rouge, dégageant son cou gracieux, très blanc, lui seyait à merveille.

Mme Clapières s'approcha, arrangea un pli de sa robe, une mèche folle de ses cheveux, replaça le chapeau de dentelles sur ses frisettes et inspecta l'ensemble de sa toilette... D'où venait cette attention inusitée?

La propriété de madame Lestong était ravissante... Un parc ombragé où couraient entre les mousses des filets d'eau murmurante, une terrasse de marbre abritée de sycomores et remplie de verdures : lianes flexibles des fleurs de la passion, tamaris légers s'inclinant sous la brise, canas droits sur leur tige brune, caladium aux larges feuilles gaufrées, tendres, transparentes, coléus veloutés mariant leurs feuillages à celui des cactus épineux couverts d'étoiles étincelantes, ibiscus aux calices de pourpre, rosiers de Nice embaumés, touffes de géranium en arbre.

On organisa une partie de croquet. Chaque jeune fille eut son cavalier.

Celui de Gina, un brun à la barbe taillée en pointe, se montrait des plus aimables. Etroitement serré dans « *un complet* » clair, avec des souliers vernis pointus outre mesure, il lui parlait de Paris avec enthousiasme.

— Paris! Mademoiselle, ses boulevards, ses théâtres! et les Parisiennes!

Gina s'amusait à l'écouter.

— Mademoiselle, qu'avez-vous pensé de la fameuse histoire de Van Zandt à l'Opéra-Comique? J'étais dans la capitale à cette époque. Cette artiste reviendra-t-elle?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Avez-vous été au bal cet hiver, mademoiselle?

— Non, monsieur.

— Aimez-vous le Midi, mademoiselle?

— Il serait difficile de répondre non dans un endroit aussi enchanteur que celui-ci.

— L'endroit est... certainement... joli. Vous admirez la nature, mademoiselle? dit-il, en posant à deux mains, sur son cœur, son chapeau de paille entouré d'un ruban rose.

— Beaucoup.

— Les jeunes filles!... Préférez-vous le monde ou la nature, mademoiselle?

— Je ne connais pas le monde, monsieur.

— Vous devez être poétique... Il regarda le

ciel pour y chercher une inspiration et reçut un moucheron égaré dans l'œil...

Gina le considérant dans cette position désagréable, le trouvait stupide et ridicule. C'était le type complet d'un jeune homme à la mode.

Elle accepta, sur la recommandation de Mme Clapières, et avec un soupir d'ennui, le bras de cet intéressant personnage pour rentrer en ville.

La première étoile se levait à l'horizon clair; elle ne prêtait aucune attention au bavardage de cet imbécile; — la vieille dame lui répondait, tandis que la jeune fille respirait l'air frais du soir, en rêvant. Son compagnon parlait des planètes, il récitait un cours d'astronomie; elle laissait son imagination s'envoler dans le pays de l'idéal.

En les quittant, le jeune cavalier fit à ces dames une série de saluts automatiques et s'éloigna en se dandinant.

Mme Clapières paraissait fort satisfaite.

Gina, absorbée dans ses pensées, monta dans sa chambre. Elle ouvrit la fenêtre. La nuit était d'une limpidité extraordinaire, sur la Méditerranée sombre, les torches des barques de pêcheurs projetaient des lueurs soufrées.

— Qui m'aimera jamais? se dit-elle... ni belle, ni riche!

Aimer! Etre aimée!

Et le mariage lui apparut, comme il apparaît à toutes les jeunes filles : grand, noble et saint. Union des deux cœurs et des deux âmes.

Sa vocation ! Etait-ce le mariage?...

Oui, si Dieu le voulait.

Mais jamais elle n'épouserait un être nul; elle choisirait un compagnon bon, loyal, intelligent...

Elle choisirait? — pourrait-elle choisir?

Elle s'accouda sur la barre de la croisée, et la mer chantait divinement sur la plage le premier éveil de ce jeune cœur.

Elle se ressouvint de son père et de sa mère. Quelle douce union, si vite brisée !

Qu'importe, un tel bonheur ne peut être trop chèrement acheté, même au prix des larmes d'une vie entière lorsqu'il s'évanouit.

La vieille horloge de l'église sonne lentement, — elle sonne à la ville, paisiblement endormie, les douze coups de minuit.

Dang, Dang, Dang, Dang.

Qui a écouté depuis des siècles cette grande voix d'airain?

Dang, Dang, Dang, Dang.

Qui l'écoute à cette heure?

Dang, Dang, Dang, Dang.

Qui l'écoutera ?

Heures de joies... heures de peines, elles passent!

Gina croise les bras sur sa poitrine comme pour calmer son cœur.

— Non, se dit-elle en son âme, ce qu'il faut chercher, ce n'est pas le bonheur; c'est le bien accompli.

***

— Gina, avez-vous été satisfaite de votre journée d'hier?

A cette question de Mme Clapières, la jeune fille répond sans arrière-pensée.

— La journée a été superbe et la réunion agréable.

— Je suis bien aise que vous l'ayiez trouvée ainsi. Je m'occupe de votre avenir, mon enfant. Ce jeune homme qui nous a escortées avec ma permission est un excellent parti.

« Un excellent parti! » et Gina bondit sur son siège, elle l'a trouvé *si niais*!

— Il a une fabrique de parfumerie, reprend la vieille dame, sans paraître s'apercevoir de cet étonnement.

— C'est une industrie embaumée, interrompt-elle d'un accent moqueur.

— Bien élevé, bon garçon, très honnête, continue Mme Clapières.

— Je ne doute pas de ses qualités.

— De plus, vous lui plaisez.

— C'est un honneur dont je me sens indigne.

— Pas exigeant pour la dot.

— Vraiment! il est chevaleresque ce parfumeur!

— Vous ne nierez pas qu'il ait été très empressé?

— Beaucoup trop. Je me serais volontiers privée de l'appui de son bras.

— Cela vous a gênée — chose naturelle — les débuts d'une première entrevue...

— Gênée! pas le moins du monde! ennuyée, agacée — le caquetage de ce monsieur en face des étoiles était assommant.

Elle éprouve une satisfaction maligne à ridiculiser son prétendant.

— Alors, s'écrie Mme Clapières, il ne vous convient pas, vous refusez de le revoir?

— C'est complètement inutile.

— Vous rêvez un être idéal, vous n'avez point changé... vous ne voyez personne à votre hauteur?

— Oh! Madame, fit doucement Gina.

— Vous êtes d'une fierté inexplicable... le commerce vous déplaît, et vous n'avez pas de fortune.

— Il n'est permis qu'aux héritières de réclamer la sympathie dans le mariage, murmure-t-elle avec amertume.

— Du reste, votre tuteur le connaît, l'estime; — aujourd'hui même, ce garçon que j'ai encouragé, viendra solliciter l'honneur de rechercher votre main, annonce la vieille dame avec solennité.

— Il est pressé... à quand le mariage? Nul

doute qu'il n'ait besoin d'une femme pour cueillir à brassées les tubéreuses; c'est le moment de les distiller.

— Votre malheureux caractère est porté à l'ironie. Eh bien! le temps se rira de vous; vous avez la beauté du diable, c'est-à-dire une certaine fraîcheur. Vous refusez une position, un mari honorable... vous les refuserez tous, si vous en trouvez d'autres! et vous vieillirez, vous vous fanerez dans votre entêtement. Il vous faudrait, ma petite, ajoute railleusement Mme Clapières, un homme célèbre qui vous rendît la vie dure.

— Il est certain que mon amour-propre en serait flatté, avoue Gina. Toutes les jeunes filles, madame, ont plus ou moins rêvé un mari illustre, à mettre sur un piédestal... mais ce n'est pas mon ambition.

— Quoi alors?

— Un être intelligent, bon et simple.

— Ce n'est pas un imbécile.

— Quand on s'habille de la sorte, réplique-t-elle d'un ton méprisant, on n'est pas intelligent.

— Nous saurons l'avis de votre tuteur, conclut la vieille dame... Quant à moi, je vous suis trop inférieure pour m'intéresser désormais à votre avenir.

— Tout ce que vous voudrez, madame, mais pas de mariage.

— Avez-vous donc laissé un fiancé à Paris?

— J'étais au couvent.

— Voulez-vous donc y rentrer? demande Mme Clapières, subitement radoucie.

— Non, madame.

Mme Clapières sort majestueusement...

Quelques instants après, Gina frappait à la porte de Mlle Athalie.

Celle-ci vint lui ouvrir. Elle habitait un petit appartement, meublé modestement, avec une vue admirable sur le golfe.

Assise devant une petite table, la maîtresse corrigeait les devoirs de ses élèves.

— Athalie, dit Gina, on veut me marier.

— Tant mieux.

— Tant pis, ma bonne; avec quelqu'un qui me déplaît.

— Vous êtes trop difficile.

— Athalie, vous a-t-on demandée en mariage?

— Oui, ma chérie.

— Qui?

— Le propriétaire de l'Hôtel des Princes... un homme d'argent, très commun.

— Vous avez refusé?

— Certes.

— C'est tout?

— Non, un receveur des contributions indirectes.

— Vous l'avez encore éconduit?

— Oui, un sot.

— Vous avez préféré votre vie de labeurs arides?

— Sans hésitation. River son existence à qui vous déplaît est une chaîne trop lourde... il vaut mieux la liberté, même quand on ne possède que celle du travail.

— Ma bonne, ma vaillante, que je vous embrasse! Etiez-vous jeune alors?

— La première fois j'avais vingt-trois ans, la seconde trente-cinq.

— Et vous n'avez pas balancé, ni à vingt-trois, ni à trente-cinq?

— A vingt-trois ans j'étais encore dans le temps des rêves.

— Vous avez donc rêvé, ma bonne?

— Je crois bien, soupira la vieille fille. C'est dur de vivre seule, mais Dieu n'assigne pas la même tâche à tous... et chacun a sa mission en ce monde, Gina, si obscure qu'elle paraisse.

— La vôtre, mon amie?

— J'ai essayé de suivre, sans envie ni révolte, mon sentier solitaire, et je me suis consacrée aux enfants. Les petits sont mes préférés, ceux auxquels j'apprends à lire; ils sont si candides, si purs... un baiser d'enfant à pleines lèvres m'a souvent rassérénée. Ces chers ignorants ne connaissent pas encore l'intérêt personnel, les transactions avec la conscience; — s'ils vous câlinent pour obtenir un morceau de chocolat, l'instant d'après ils vous l'offrent pour guérir votre mal de tête... Pour la plupart, ils sont droits, et on lit dans leur âme comme dans leurs yeux clairs.

— Je vous remercie, mon amie, dit la jeune fille avec effusion. Au revoir!

Elle partit.

L'heure de la promenade de M. Clapières était passée, le souper devait être prêt.

Elle se prépara à une nouvelle discussion à propos du parfumeur.

***

— Madémiselle, crie Miette, en apercevant Gina au bout de la rue.

Celle-ci est agitée, se hâte et entre dans la salle à manger.

Mme Clapières, le visage pincé, est à table.

Son tuteur vient à elle les mains tendues:

— Ma belle enfant, je te félicite absolument de n'avoir aucun goût pour ce petit jeune homme à la mode qui t'offrait ses essences et son amour à l'opoponax... il te faut mieux que lui, c'est un idiot avec son gilet jaune broché de myosotis.

Il rit à gorge déployée aprè cette tirade.

Sa mère hasarde froidement quelques observations en faveur de son protégé. Elle n'a aucun succès.

Gina, entre la contrainte de la mère et l'enchantement du fils, est embarrassée.

Les félicitations de l'un et la rancune de l'autre n'ont pas de raisons plausibles.

Le repas est assez pénible, malgré l'entrain de M. Clapières qui célèbre la jeunesse la bouche pleine de bouillabaisse; il a du reste, ce qui le met en humeur gaie, conclu dans la journée une belle affaire d'huile d'olive verte.

— Commerce d'huile, dit-il en se rengorgeant, parlez-moi de ça; quelle consistance! mais des fleurs... toujours dans le jockey-club ou le nouveau parfum... Ah! ah! le ylang-ylang, est-ce assez chinois?... Te vois-tu, petite, vivant dans un pot de pommade à l'héliotrope blanc? quelle farce l'héliotrope blanc, hein?... est-ce que cela a cours?

Le souper terminé, Mme Clapières disparaît solennellement comme une reine outragée, sans donner à son fils la poignée de main habituelle.

— Ma pupille, offre celui-ci, acceptes-tu une promenade au clair de lune en voiture?

— Je suis fatiguée, mon oncle, répond-elle, je préfère me coucher.

— A ton idée.

Gina est en effet préoccupée, elle a besoin de se retrouver seule, soupçonnant son tuteur d'avoir en réserve *son prétendant*, et prévoyant une scène à son nouveau refus.

Elle a presque envie de prévenir les choses en lui déclarant qu'elle ne veut pas se marier. Mais ce serait un mensonge, et elle se tait.

***

Le soleil est haut à l'horizon quand Gina se lève, sur l'invitation de Miette; M. Clapières a besoin de lui parler.

— Bonjour, rosée matinale! dit-il en riant, lorsqu'elle entre dans son cabinet de travail. Je t'annonce que, pour décourager ton prétendant, nous partons.

— Où allons-nous? demande-t-elle avec surprise.

— Ou voudrais-tu aller?

— Oh!... je ne sais, répond-elle embarrassée.

— L'Italie te tente-t-elle?

— C'est une contrée attirante.

— Un voyage en Italie sera le couronnement de ton éducation, ajoute-t-il avec grâce.

Gina est certainement satisfaite de cette nouvelle qui la trouble cependant.

— Ma mère nous accompagne, reprend M. Clapières. Prépare ta malle... pas trop grosse, c'est gênant. Es-tu contente?

— Certes, mon oncle, c'est un beau voyage et j'en suis enchantée.

— Au fait, as-tu des vêtements de voyage?

— Tout ce qu'il me faut.

— Je t'ouvre un crédit illimité.

— Je vous remercie encore.

Cette résolution brusque de départ étonne la jeune fille, et connaissant son tuteur, elle pense : Il a un but. Lequel?

. . . .

Lettre de Gina à Louise

Gênes.

« MA CHÈRE LOUISE,

» Connais-tu le pays où fleurit... l'oiseau léger? » comme chantait notre inénarrable professeur » du couvent, M. Patouillard, en tournant deux » pages à la fois?

» C'est là... » que je suis, à Gênes la Superbe, » la cité en marbre, la patrie de Colomb et de » Doria, les deux marins géants.

» Assise sur un balcon, d'où mes regards em» brassent le panorama enchanteur du golfe, de » la ville étagée dans la verdure, des montagnes » violettes se perdant dans les nuages, je bénis » la sottise d'un jeune parfumeur de la « *haulte* » *gomme* » qui m'a demandée en mariage, car » c'est pour le fuir que nous sommes ici.

» Ne t'attends pas à des descriptions subli» mes, je t'écris pour t'écrire et te parler de moi. » J'enferme en ma mémoire le souvenir des cho» ses intéressantes pour les retrouver à notre » retour, dans quelque bouquin charmant sorti » de la plume d'un voyageur plus savant et plus » spirituel que ta servante.

» Nous venons de visiter le palais Doria. Je » me suis reposée dans le fauteuil brodé d'or, » fort usé, de Mme Doria. Il paraît, d'après notre » guide, que les jeunes filles qui s'y reposent » une seconde se marient dans l'année. Le fau» teuil de la dogaresse et le fond d'une bouteille » française ont la même signification prophéti» que.

» Deux portraits d'André Doria sont curieux. » Dans le premier il est jeune, énergique, puis» sant; il est avec sa femme, bras dessus, bras » dessous. Cette bonhomie étonne et plaît. La » gloire ne tue pas toujours le bonheur con» jugal.

» Dans le second, Doria est vieux, ses cheveux » ont blanchi, sa femme est morte. Vêtu de noir, » debout, songeur, la force l'a abandonné... à ses » côtés un chat noir et un épagneul.

» Les Génoises se couvrent la tête d'une co» quette mantille de dentelle noire, elles l'atta» chent à gauche par une fleur. A ce sujet, une » anecdote... non historique, personnelle. Nous » avons été entendre la *Norma* au théâtre Carlo » Felice. Pour cette représentation, M. Clapiè» res avait commandé le coiffeur, pas pour le » friser, pour me coiffer à la génoise. Il avait » seulement omis de me prévenir, de sorte que

» j'ai commencé par renvoyer le Figaro. Voilà le » bonhomme désolé qui se met à crier dans les » corridors immenses de l'hôtel : « Zou mou » souis déranzé pour la signorina » et zou, et » zou... un tapage infernal. Mon tuteur entend, » accourt et le ramène. Il m'a donc fallu le su- » bir. Il voulait absolument me mettre sur l'o- » reille un camélia rosé comme un pompon de » cheval de course ; sur mes réclamations, il l'a » avantageusement remplacé par une légère » touffe de jasmin.

» M. Clapières a grassement payé l'artiste et » s'est extasié. Ce voile gracieux embellit toutes » les femmes.

» — Tu effaces, a prétendu ce flatteur, les Gé- » noises passées, modernes et futures... et ce » barbier est sorcier ; ce brin de jasmin te per- » sonnifie, Georgina ; une petite étoile blanche » dans la verdure, exhalant une senteur un peu » âcre... mais délicieuse.

» Ces compliments absurdes me déplaisent » autant qu'à Mme Clapières qui tousse pour » arrêter son fils et m'empêcher d'entendre. L'ex- » plication réside dans son besoin insatiable » de parler.

» GINA. »

La même à la même.

Turin.

« Ma chère amie, nous continuons. — Voyages » en coupé, stations aux premiers hôtels, excur- » sions coûteuses, etc., etc.

» J'ai pour l'instant cent mille livres de rentes, » malheureusement on me les prête. Ce serait » agréable d'être riche. « Mais mieux vaut le » cœur plein de bonté que richesse plein le » four », dit un proverbe de je ne sais où, un » proverbe sage et consolant.

» Mme Clapières reste guindée avec moi ; le » parfumeur est entre nous.

» Il y a quatre heures que nous sommes à Tu- » rin et j'en ai assez. C'est certainement la ville » la plus ennuyeusement régulière du monde. » Elle la trouve superbe : c'est le triomphe de » l'uniformité.

» Après une station à la chapelle du Saint- » Suaire attenante à la cathédrale, reliquaire im- » mense en marbre blanc et noir, nous errons » sous les galeries. Mon tuteur me demande mes » impressions. Je lui réponds qu'elles sont ex- » cellentes.

» — Les écris-tu ? me dit-il.

— Je note.

» — Tu fais un journal ? insiste-t-il.

» — Certes non.

» — Ce serait intéressant.

» — Vous vous trompez... les journaux des » jeunes filles sont composés de points d'excla- » mations et de pensées... tirées des autres.

» — Et les leurs ?

» — Elles ne les écrivent pas.

» Voilà pour contenter sa curiosité.

» GINA. »

La même à la même.

Milan.

« Nous avons, ma chère amie, parcouru la » fertile vallée du Pô, aux prairies épaisses et » où « la vigne enlace l'ormeau. » Le dôme de » Milan, si tu préfères la cathédrale, est d'un ef- » fet écrasant. On est confondu devant cette » masse imposante de marbre blanc surmontée » de flèches, de clochetons, de dentelles à jour » et d'un peuple de statues.

» Il pleut et nous sommes transpercés dans » notre course à l'hôtel Visconti en mémoire de » la veuve touchante, Valentine de Milan. Il » ressemble, du reste, absolument à une ca- » serne.

» Ma compagne est exténuée de notre douche, » elle me laisse la couvrir d'un châle et lui » commander un grog bouillant.

» Le lendemain il pleut encore, et dans une » voiture fermée, où les vitres fouettées par l'eau » sont obscurcies, nous visitons tout ce qu'on » peut visiter sans rien voir : les Arènes, l'Arc » de la Paix, etc., etc., sauf l'église Saint-Am- » broise, où saint Augustin, mêlé dans la foule, » venait écouter le prélat, « prenant grand plai- » sir, écrit-il dans ses confessions, à entendre » Ambroise répéter dans ses sermons et recom- » mander à son peuple comme une règle de foi » cette importante maxime : « Que la lettre tue, » mais que l'esprit vivifie. » Maxime qui vous » dilate l'âme.

» GINA. »

La même à la même.

Padoue.

« Ma chère Louise, nous avons entrevu Vérone » sans nous y arrêter, la patrie des Montaigu » et des Capulet, de Roméo et Juliette, ces jeu- » nes époux d'un jour qui s'aimèrent au pre- » mier regard.

» Crois-tu au coup de foudre, toi ? Moi, je n'y » crois pas... Si cela existait, j'en aurais peur. La » chose probable, c'est que si Roméo et Juliette

» avaient vécu dix ans mariés, au lieu de quarante-huit heures, ils auraient fait un ménage » épouvantable.

» Nous séjournons à Padoue, à l'hôtel de la » Stella d'Orre, non loin de la maison d'exil du » Dante.

» La ville a un aspect ancien fort curieux.

» Les femmes, nobles d'allures, y vont nu- » pieds, mais ont des boucles d'oreilles; par- » tout, ce peuple préfère le joli au nécessaire, » l'apparence magnifique au confortable.

» J'ai dévotement ce matin posé ma main » droite sur la plaque de bronze qui cache aux » fidèles les restes vénérés de saint Antoine; » c'est l'usage du pays, une manière de prière » qui a bien sa signification.

» Nous avons longé en chemin de fer les la- » gunes de l'Adriatique. — La mer à droite, la » mer à gauche; un déraillement nous jetterait » à l'eau. « Un train à la mer! » quelle nouvelle » à sensation! Seulement pour nous ce serait la » mort. Oh! Louise, j'aime la vie... éperdûment!

» GINA. »

La même à la même.

Venise.

« MA CHÈRE LOUISE,

» Imagine-toi tout ce que nous rêvions enfants » de plus étrange comme ville enchantée. Une » évocation sous le coup de baguette magique » de la reine des ondes pour plaire à son prince » Charmant! Seulement le prince Charmant est » parti et la reine des ondes pleure dans la cité » morne... et tu ne te tromperas pas sur le » charme pénétrant et mélancolique de Venise.

» Des canaux bordés de palais quasi en rui- » nes, des gondoles noires, sœurs de la nôtre, » glissant rapides sur les eaux tranquilles, l'ap- » pel triste des gondoliers au détour de ces rues » aquatiques, le grand canal ouvrant sur la » mer, la statue colossale de « La Fortune » » tournant à tous les vents... la place Saint- » Marc où s'est déroulée l'histoire de la Répu- » blique, avec l'église Saint-Marc faite des splen- » deurs des mondes détruits, le Palais Ducal, le » pilori, « colonne tronquée » de l'infamie, le » fier Campanile et le Lion de Venise sur sa » haute colonne regardant l'Adriatique épouse » du doge.

» On jetait dans ses flots, le jour de l'élection » du doge, un anneau d'or et une chaîne: l'al- » liance et la servitude. Et on lâchait un couple » de pigeons blancs qui allaient annoncer au » monde le mariage du chef de Venise et de » l'Adriatique. Ce sont les descendants de ces » pigeons illustres qui envahissent la place » Saint-Marc avec une effronterie sans pareille. » Ils ne se dérangent pas pour vous laisser » passer. Ils sont aussi nombreux que les men- » diants... ce n'est pas peu dire! Seulement » leurs envolées dans l'éther ou sur les coupoles » de plomb miroitant sont jolies, tandis que » les bandes de misérables sont hideuses.

» Ce sont les plaies vénitiennes, en y ajoutant » les *zanzares* ou moustiques, si tu préfères; ma » chère, ils m'ont rendu le visage semblable » aux zéphyrs allégoriques qui, les joues démesurément gonflées, ornent à l'Arsenal la proue » des anciennes galères.

» Je ne t'envoie pas de détails... tout ce qu'on » visite ici est intéressant et vous laisse l'esprit » plein de pensées... d'autant qu'à Venise la » Rouge l'enchantement se mêle au terrible.

» Le Palais ducal est relié aux prisons par le » pont des Soupirs, la splendide salle des fêtes » est à côté du mystérieux réduit du Conseil des » Dix, les marches du bel escalier des Géants » sont teintes du sang de Marino Falieri.

» Je ne te parlerai pas non plus des musées, » moi pauvre petite profane qui barbouille d'hor- » ribles aquarelles... Cependant le Titien, le » Tintoret, les Palma, Giorgione, les Bellini, » Canaletti, quelle pléiade!

» Nous en voyons un peu chaque jour, avec » respect et admiration, et sans attendre la fati- » gue, l'instant insupportable où les yeux vous » papillotent, nous nous faisons « *gondoliner*. »

» On passe naturellement des toiles vibrantes » de l'école vénitienne au spectacle magique de » Venise, quand le soleil décline: les artistes ne » sont pas restés en deçà de leurs visions quoti- » diennes.

» Baignée moelleusement dans la lumière » chaude, la ville change d'aspect cent fois en » une heure, suivant les clartés ou les ombres, à » mesure que le jour s'enfuit, que les teintes de » l'Orient s'adoucissent dans le ciel immense et » sur les eaux mouvantes.

» Mon tuteur n'a pas le recueillement de l'ad- » miration, il s'exclame sans cesse:

» — C'est magnifique! délirant! Admirez donc, » mesdames! (ceci s'adresse à sa mère immo- » bile et à moi silencieuse). Cela vaut la peine » d'être vu. » Absolument comme un pitre de » foire invitant les badauds à entrer dans sa » baraque pour y contempler la femme torpille » ou le lapin à six têtes.

» Rien ne m'ennuie plus que l'enthousiasme » de commande aux endroits prévus par le guide » Johanne.

» Le soir nous restons sur la terrasse de l'hô- » tel de la Lune, sur le grand canal, en face l'é- » glise de la *Salute* Notre-Dame de la Santé. Je » traverse en gondole pour aller y dire ma » prière du soir.

» La mer scintille sous les rayons tremblants » de la lune; pas un bruit, sauf le clapotis de l'eau » contre les murailles rongées; les gondoles » glissent presque invisibles, seul le petit falot placé à l'avant s'aperçoit... On se croirait dans le pays des âmes.

» Alors les gondoliers chantent en chœur; » leurs voix sont justes, leurs barcarolles mélo- » dieuses, monotones, berçantes. Les natures » poétiques ont des extases, les natures vulgai- » res succombent au sommeil... et les touristes » fatigués aussi.

» M. et Mme Clapières ronflent régulièrement. » Monsieur a un ronflement sonore comme un » bourdon de cathédrale accompagné de souffles » réguliers; madame, un nasillement discret en- » trecoupé de légers sifflements.

» Sans crainte de l'humidité, considérant ce » moment comme un des meilleurs de ma jour- » née, écoutant, rêvassant, éprouvant un dé- » pouillement profond de moi-même, qui me fait » vivre quelques instants au temps passé de la » République vénitienne, je me garde de les ré- » veiller, ce qui a lieu entre onze heures et mi- » nuit, quand nos musiciens viennent énergique- » ment implorer « de la grâce » des auditeurs le » paiement de leur concert. On leur jette des » poignées de sous, et on va se coucher.

» Avant de clore mon immense lettre, je te » dirai, à titre de renseignement féminin, que le » blond vénitien n'est pas une création des pein- » tres, mais bien une réalité... Nous avons vu » plusieurs femmes du peuple, trottinant dans » les ruelles sur leurs patins en bois, dont la » chevelure avait cette couleur, vraiment flam- » boyante... C'est fauve, nuancé, ondé, cha- » toyant. Les coquettes emploieront vainement les teintures chimiques et végétales sans par- » venir à cette nuance. Essayez donc de mettre » un rayon de soleil en bouteille? »

La même à la même

Florence.

« Ma chère Louise,

« Je te fais grâce de Bologne, tu connais sa » mortadelle. Quant à son ancienne université, » des femmes extraordinairement savantes y » ont siégé. Notre instruction publique est bien » en arrière, car une femme française qui en » remontrerait à tous nos vénérables membres » de l'Institut ne pourrait avoir sa chaire à la » Sorbonne.

» Florence s'ajoute aux trésors précieux de » mes autres souvenirs; mais ce qui m'a été le » plus agréable, c'est... écoute :

» Nous descendons à table d'hôte, il y a un » monde fou; des dames décolletées, d'autres » en robes fripées, des vieilles en bonnet Char- » lotte Corday, des pasteurs protestants qui » promènent des jeunes gens de famille, des » Allemands, une mulâtresse, un Cosaque... des » échantillons de toutes les races humaines » réunis pour manger du macaroni, des taglia- » rini, des ravioli, etc., etc.

» Au bout de la table un groupe d'Anglais: » une jeune femme gauche, un gentleman à » favoris gris, une jeune fille blonde comme les » blés, aux traits délicats et dont le teint éblouis- » sant des Anglaises, quand elles ne sont ni blê- » mes, ni couperosées, attire les regards. Elle » m'attire tout particulièrement, cette miss au frais sourire.

» Nous sommes aux extrémités opposées. Je » la fixe, elle me fixe... Je connais ce visage! » Le dîner est interminable. Enfin M. Clapières » a savouré un dernier baba et nous nous levons. » Mes Anglais restent à table. Décidée à les » attendre je m'assieds près d'une fenêtre, sem- » blant admirer l'Arno, en réalité les surveil- » lant.

» M. Clapières essaie en vain de m'entraîner, » je ne réponds pas, pour éviter une discussion, » et je compte les petits fours qu'engloutit le » gentleman aux favoris gris.

» Il s'arrête au septième, demande du café, » du brandy et, accompagné des honorables » ladies, se dirige vers la porte; moi qui n'ai » plus guère de doute, je m'avance anxieuse » vers la blonde miss et après trois secondes » d'indécision nous voilà dans les bras l'une de » l'autre.

» — Agnès!

» — Georgina!

» Tous les voyageurs sont bouche béante et » le gentleman paraît « very shoked ».

» Après le premier instant d'ébahissement, » nous nous présentons. La jeune femme est » Polly, la deuxième des Pickinson, qui a épousé » en Angleterre M. Crabbles esquire et retourne » à Boston par l'Italie reconduire Agnès, près » de « papa and mama », qui ont définitivement » renoncé aux voyages à cause de leurs esto- » macs fatigués par les cuisines universelles.

» Le gentleman est master Crabbles, esquire, » l'époux de Polly, et comme j'oublie de décliner » les noms et qualités de mon tuteur, il le prend » pour mon mari. Cela n'a rien d'étonnant, car » il a certainement trente ans de plus que Polly.

» Nous causons longuement avec ma petite » Agnès devenue si jolie, toujours si gentille.

» C'est une vraie joie, ma chère Louise, de » retrouver après dix ans une amie et de sen- » tir vivante l'affection de l'enfance.

» Nous nous sommes rappelé la pension » Tallouët... où l'on n'apprenait qu'à danser! Il

» parait que cet établissement a été ruiné par » la guerre... puis mon père bien-aimé, les sorties où il nous conduisait au Cirque toutes » deux... et tant de choses !

» Nous avons visité Florence avec eux... plutôt avec elle; c'était charmant de se communiquer ses impressions sans réticence; elle a un » esprit cultivé, une âme éprise du beau; étant » cosmopolite, elle parle toutes les langues. Nous » avons lu le Dante ensemble.

» Nous nous sommes extasiées devant le » baptistère aux portes ciselées, la cathédrale, » gigantesque bijou de mosaïque, le Palais-Vieux, le tombeau des Médicis étincelant » d'or et de pierreries, les Michel-Ange, le » marbre animé, et les Raphaël, la Fornarina » et les Madones; enfin les anges célestes du » bienheureux Fra Angelico, le moine artiste » qui peignait à genoux.

» Nous avons arpenté le matin la promenade » délicieuse des « Cachini », alors que les montagnes qui la dominent sortent lentement de » leurs vapeurs bleues; nous en rapportions une » impression riante et des bottes de fleurs » assemblées avec un art exquis, que des bouquetières de dix ans, aux yeux superbes, nous » avaient vendu pour vingt centesimi. »

» GINA. »

AYLICSON.

(La suite au prochain numéro.)

AOUT

voix haute, en chœur, à la ronde,
Célébrez la terre féconde
Sans crainte du ciel orageux.
Le Dieu qui fait pousser les herbes,
Le Dieu qui fait mûrir les gerbes,
D'en haut bénit les courageux.

Chantez le grain que Dieu nous donne :
Puisque le moucheron bourdonne
Sur le champ de rayons criblé;
Jusqu'à vos pieds la fleur embaume,
Chantez, paysans, rois du chaume,
Le poëme du grain de blé.

Grain de blé, farine future,
Notre pain, notre nourriture,
Dieu te fait mûrir tous les ans.
O grain de la campagne blonde,
C'est par toi qu'il nourrit le monde.
Vive le Dieu des paysans !

PAUL HAREL

LE SERMENT DE RENÉ

(SUITE)

ENÉ jeta un regard peu gracieux au portrait de Paul. Les traits du jeune homme, quoique beaux, avaient une expression sombre, presque dure ; cela ne cadrait pas avec le regard franc et candide de sa jolie cousine.

— Ce sont là, sans doute, les héritiers auxquels j'ai été substitué? demanda René.

— Oui, capitaine; c'est-à-dire les parents de Mlle Isabelle et de M. Paul.

— On m'a dit qu'ils étaient dans une position de fortune indépendante.

— Très indépendante, assurément; le père de M. Paul de Gardeville s'est enrichi dans les pays étrangers ; il a habité longtemps les Indes ; puis se trouvant souffrant et fatigué, il est revenu mourir en France ; sa veuve habite avec son fils la ville de Sedan.

— Et les parents de Mlle Isabelle ?

— Ils habitent aussi Sedan ; ils jouissent également d'une grande aisance... J'ai maintenant, capitaine, reprit Cojan, après un instant de silence, à vous remettre un pli cacheté, que mon maître m'a confié pour vous peu de jours avant sa mort. Il a voulu que cette lettre vous fût remise quand vous viendriez visiter la Canonnière.

René reçut, avec une certaine émotion, la lettre contenant les adieux et les recommandations de son bienfaiteur. Il demeura seul, assis devant le bureau, auprès de la fenêtre ouverte.

Le silence était complet ; cependant le chant des oiseaux se jouant dans les branchages arrivait jusqu'à lui : un merle sifflait sa jolie chanson, et des moineaux piaillaient gaiement en picorant çà et là. Au loin, passaient en courant les flots de la Loire ; et, dominant le tout, un ciel pur et bleu sur lequel les martinets formaient, en se jouant, des rondes fantastiques.

La lettre était bien à son adresse. René brisa le cachet et s'absorba dans sa lecture.

« Mon cher René, mon brave enfant, écrivait le vieux colonel, c'est à vous, après Dieu, que je suis redevable de la tranquillité de mes derniers jours et de la mort paisible qui s'approche. Sans vous, capturé par des ennemis féroces, j'aurais probablement expiré dans d'affreuses tortures. Soyez béni !... Je ne crois pas trop reconnaître ce service au-dessus de tout autre par le don de toute ma fortune. Mes héritiers sont, au reste, dans une situation fort indépendante. Ma nièce, Mme de Gardeville principalement, jouit de beaux revenus, et elle n'a qu'un fils. Quant à M. et Mme Soubry, les parents d'Isabelle, ils sont aussi en possession d'une jolie fortune. Vous voyez donc, mon cher enfant, que vous pouvez jouir, sans aucun scrupule, du don que je vous fais de tout ce que je possède.

« J'arrive maintenant à une question tout intime. Je vais la traiter vis-à-vis de vous avec la franchise d'un soldat : Avant de vous avoir connu, mon ami, la personne que j'aimais le plus au monde, c'était ma petite-nièce Isabelle, dont le portrait est placé au-dessus du bureau de ma chambre. Si je n'avais pas eu le bonheur de vous rencontrer, elle eût été ma seule héritière. Il est difficile de voir une plus charmante enfant ; son visage candide est le reflet fidèle de la pureté de son âme. Il a été parfois question, dans la famille, de la marier à Paul de Gardeville, mais rien n'est arrêté définitivement sur ce sujet ; on attend, afin d'être assuré que les deux cousins se conviendront. Pour moi, j'ai toujours été opposé à ce mariage. Paul est un bon garçon, sans doute, mais il est léger, d'un caractère emporté ; il ne comprendrait pas Isabelle et ne la rendrait pas heureuse. Mon rêve est qu'elle devienne votre femme. Je vous connais et vous apprécie : vous n'êtes pas seulement un soldat intrépide, vous possédez une âme élevée, pure et loyale. La question de fortune écartée, par le don que je vous fais de la mienne, je ne crois pas que rien s'oppose à cette union. Je vous dirai même que j'écris dans ce sens au père d'Isabelle ; j'aime à penser que vous serez favorablement accueilli. Dans ce cas, écoutez, cher ami, mes derniers conseils :

« J'ai bien des fois regretté de n'avoir pu me décider à quitter la vie de garnison pour la vie de famille : il est triste cependant de vieillir sans être entouré d'êtres aimés ! Ne m'imitez pas en cela ; mais, comme la vie faite aux femmes d'officiers ne convient pas à tout le monde, croyez-moi, en vous mariant, donnez votre démission et venez, avec votre femme, habiter la Canonnière. La France peut actuellement se passer de vos services ; mais, si plus tard elle appelait à son secours tous ses enfants, je vous connais assez pour être assuré, mon cher Dutard, que votre main s'empresserait de ressaisir l'épée... Si mon dernier vœu est exaucé, soyez sûr que, de là-haut, je veillerai sur vous en priant Dieu de vous combler de ses bienfaits.

« Adieu, cher enfant, je vous embrasse et vous bénis encore une fois.

« Colonel Soubry. »

Après avoir terminé sa lecture, René se trouva sous l'empire des sentiments les plus opposés. Tout en étant profondément touché de la tendresse paternelle du vieux colonel, il se sentait en même temps flatté et irrité du projet de mariage rêvé par ce vieil ami. Certes, quand il levait les yeux vers le portrait d'Isabelle, il se trouvait heureux à la pensée de devenir le mari d'une aussi charmante femme ; mais, en même temps, il se sentait humilié qu'on eût disposé de lui sans le consulter. La démarche prématurée et indiscrète du colonel auprès des parents de Mlle Soubry le contrariait vivement.

— En vérité, se disait-il, il me siérait bien d'aller me mettre au travers d'un mariage projeté, en m'appuyant sur la dernière volonté de quelqu'un qui a dépouillé cette famille en ma faveur !...

En réalité, la position du jeune homme était fausse et difficile. Mais il chassa vite ces préoccupations en en remettant la solution à une époque plus éloignée ; il se dit même que, peut-être, l'avenir pourrait lui aplanir bien des difficultés.

Le capitaine Dutard passa peu de jours à la Canonnière ; il lui tardait de commencer ses recherches ; il quitta donc la jolie villa, non sans avoir examiné et classé les papiers du colonel. Il fit une liasse à part de ceux qui pouvaient intéresser sa famille, et il les cacheta avec soin, ayant l'intention de les lui retourner. Il éprouva une certaine tristesse au moment de son départ. Il se disait que son bienfaiteur avait grandement raison en lui conseillant d'abandonner temporairement la vie militaire pour la vie de famille ; mais ce moment semblant encore fort éloigné, il fallait d'abord se diriger du côté où son devoir l'appelait.

En descendant du wagon qui l'amenait à Saint-Brieuc, le capitaine prit à pied le chemin qui conduit au centre de la ville. Il voulait essayer de reconnaître les lieux qui lui avaient

été familiers autrefois. Mais, à part certaines constructions importantes qu'il rencontra sur sa route, rien ne fit revivre ses souvenirs. Les rues n'avaient cependant pas sensiblement changé, quoique près de vingt ans eussent passé depuis le départ de René qui n'avait alors qu'une dizaine d'années.

Le jeune homme entra dans le premier hôtel qui s'offrit à lui et se fit servir à déjeuner, puis demanda la maîtresse de la maison.

— Vous souvient-il, madame, dit-il, sans préambule, d'une famille Dutard qui habitait Saint-Brieuc il y a quelques années ?

— Dutard, monsieur ? répondit la dame en portant les yeux sur la corniche du plafond qu'elle explora d'un bout à l'autre ; Dutard ?... Je ne me le rappelle pas... Dutard ! Ne vous trompez-vous pas, monsieur ? Est-ce bien Dutard ?...

— Parfaitement, madame.

— Y a-t-il longtemps que cette famille habitait Saint-Brieuc ?

— Environ dix-huit ans, madame.

— Ah ! je ne m'étonne plus, monsieur, s'écria la dame subitement éclairée et cessant d'interroger la corniche : dix-huit ans !... mais, à cette époque, je n'étais qu'une fillette, une toute petite fillette, et encore !... Comment voulez-vous que, dans ces conditions, je me souvienne ?...

— Cela suffit, madame, interrompit René dissimulant un sourire et considérant le visage de la maîtresse d'hôtel qui, d'une façon fort indiscrète, accusait au moins la quarantaine; je faisais erreur, évidemment.

— Mais, attendez, monsieur, je connais quelqu'un qui vous renseignerait, sans aucun doute, sur cette famille : mon père, qui tenait cet hôtel avant moi, connaît tout Saint-Brieuc. Maintenant, il est vieux, cassé, très sourd, il ne quitte plus sa chambre, mais il a conservé toute sa mémoire; si vous voulez vous donner la peine de vous rendre près de lui, vous pourrez lui parler.

— Avec plaisir, madame, répondit René, qui se disposa de suite à enjamber l'escalier.

M. Vertin est un grand bonhomme, réduit à l'état de squelette; il doit avoir au moins quatre-vingts ans. Sa grosse voix enrouée sort avec peine. Sa tête chauve est couverte d'un bonnet de coton. Vêtu d'une grande houppelande ouatée et assis auprès du feu, malgré la douceur de la température, il roule de gros yeux peu intelligents.

A l'entrée de René, le vieillard retire avec empressement son bonnet de coton :

— Un capitaine qui vient voir le vieux Vertin ! s'écria-t-il, quel honneur pour moi, palsambleu !

La jeune femme s'approcha de son père et lui cria à tue-tête dans l'oreille :

— Ce monsieur désire des renseignements sur une ancienne famille de Saint-Brieuc.

Cette précaution apprit au capitaine que sa conversation avec M. Vertin aurait pour auditeurs tous les habitants de l'hôtel. Il en prit son parti ; il s'assit auprès du vieillard et lui cria à son tour de sa voix de commandement :

— Avez-vous connu autrefois la famille...

Le bonhomme tressauta.

— Pas si fort, capitaine, s'écria-t-il en portant vivement les deux mains à son bonnet de coton. Palsambleu ! j'ai cru que ma tête était emportée par un boulet de canon !!

René se mit à rire et reprit, en mettant une sourdine à sa voix :

— Avez-vous connu, il y a dix-huit ans, la famille Dutard ?

M. Vertin se redressa :

— Il y a dix-huit ans ? les Dutard ? palsambleu ! je crois bien ! Ils furent ruinés par le banqueroutier Pasmère.

— Précisément, répondit le jeune homme se croyant déjà arrivé au terme de ses recherches.

— Comment voulez-vous que je ne m'en souvienne pas ? Ils figurent comme les autres dans la complainte, et c'est justement moi qui...

— La famille Dutard figure dans une complainte ?...

— Oui, monsieur, et une belle complainte, j'en réponds; vingt-cinq couplets sur l'air de celle de Fualdès !... Attendez, je vais essayer de me rappeler celui qui regarde les Dutard.

Là-dessus M. Vertin fredonna quelques rimes.

— Oh ! ma mémoire, dit-il, en se frappant le front... et cependant, comme je vous le disais tout à l'heure, c'est moi qui composai une grande partie du couplet... Nous nous étions réunis entre amis (tous hommes instruits et distingués), et après les nombreux malheurs causés par la friponnerie de ce Pasmère, nous composâmes ensemble cette belle complainte. Chaque famille ruinée eut son couplet. C'était superbe ! Les journaux de Saint-Brieuc insérèrent la complainte tout au long... Ah ! cela me rajeunit, capitaine, quand je me reporte à cet heureux temps !

— Je comprends cela! reprit René, criant de nouveau auprès du bonnet de coton. Tâchez donc de vous ressouvenir du couplet de Mme Dutard !

— Patience, capitaine! Palsambleu ! comme vous y allez ! Attendez, voilà que je me rappelle les deux derniers vers.

Et le digne M. Vertin siffla péniblement entre ses lèvres les deux affreux vers suivants, sur l'air de *Fualdès* :

Mais pour madame Dutard,
Le secours venait trop tard !...

— C'est moi, monsieur, (et je m'en vante) qui

trouvai ces rimes si riches! Quatre lettres semblables!.. comme disait le journal: Lamartine, lui-même...

Mais René avait pâli; cette rapsodie stupide l'avait remué jusqu'au fond de l'âme... *Le secours venait trop tard.* On savait donc que le secours, quoique tardif, était venu! Nul doute que le commencement du couplet ne contînt le nom de la bienfaitrice!...

Cependant, le jeune homme dut s'armer de patience, car, malgré les efforts de mémoire, les essais, les tâtonnements du bonhomme, il ne vint pas à bout de retrouver le début du couplet.

— Il doit y être mention d'une dame qui secourut Mme Dutard, cria le capitaine.

— Une dame? Oh non, monsieur!... Attendez, j'y suis, ce fut un oncle qui vint... Il était riche comme Crésus. C'est bien cela! Et même, pour rendre ce bienfaiteur plus intéressant, nous en fîmes un oncle d'Amérique... Et nous fîmes rimer *oncle d'Amérique* avec *fortune magique*... Vous le voyez, capitaine, toujours les quatre lettres!... Je vous le dis : Palsambleu! nos plus grands poètes eux-mêmes...

— Comment nommez-vous cet oncle d'Amérique? hurla René, avec désespoir, aux oreilles du vieux sourd, au risque de lui faire sauter la tête en quatre.

— Vous m'en demandez trop, capitaine, répondit M. Vertin en faisant un mouvement de recul; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il arriva trop tard, la complainte le dit. Il partit ensuite, emmenant avec lui le petit Dutard.

— Ah!...

— Oui! Un gringalet d'enfant, un moutard de rien du tout; pas plus gros qu'une puce!... Un petit *pleurard*, un petit niais!... L'oncle n'a pas dû en faire grand'chose...

Malgré la contrariété de René de voir s'évanouir les espérances qu'il avait un instant conçues, il ne put s'empêcher de rire en voyant le pauvre Malouard transformé en millionnaire, et lui-même, en petit imbécile, incapable d'arriver à quoi que ce fût. C'est ainsi toujours que l'on écrit l'histoire!...

N'ayant plus rien à apprendre, le capitaine se leva et quitta le bonhomme Vertin, se promettant bien de ne plus venir crier désormais auprès de son bonnet de coton.

En parcourant Saint-Brieuc, le capitaine Dutard reconnaît bien vite la rue du tapissier chez lequel il rencontra l'amie de sa mère. Mais c'est inutilement qu'il explore de l'œil les magasins qui bordent cette rue de chaque côté, aucun marchand de meubles ne s'y voit. Il demande le chemin de la cathédrale, sachant que la maison de sa mère est dans le voisinage. Il n'a pas de peine à reconnaître son ancienne rue : c'est la rue Saint-Gilles. Le logement, au second, de Mme Dutard, lui apparaît bientôt; les fenêtres en sont fermées et dépourvues de rideaux; l'appartement, sans doute, est inoccupé. Comme au temps de son enfance, un nid d'hirondelles est placé à une des croisées. René soupire tristement; ces oiseaux fidèles n'ont pas comme lui déserté les lieux qui les ont vus naître et ce nid si frêle que les mères ont continué chaque printemps à bâtir pour leurs petits! Il entre dans le magasin occupant le rez-de-chaussée; s'il est assez heureux pour rencontrer là les mêmes personnes qui s'y trouvaient il y a vingt ans, nul doute que ses recherches ne soient couronnées de succès. Mais à la question qu'il adresse au marchand sur l'époque où il a pris le magasin, il lui est répondu avec un accent étranger :

— Depuis 1872 seulement, monsieur; je suis de l'Alsace-Lorraine; ayant opté pour la nationalité française, j'ai dû quitter mon pays; depuis ce moment j'habite Saint-Brieuc.

— Que sont devenus les anciens propriétaires?

— Ils moururent peu après m'avoir cédé leur fonds de commerce; ils étaient âgés et sans enfants.

René vit avec tristesse que les personnes qui lui eussent donné les renseignements les plus exacts sur ce qu'il désirait si vivement apprendre, lui manquaient. Il se sentit découragé; il était loin de s'attendre à rencontrer autant de difficultés.

— Vous avez un appartement à louer au second, monsieur?

— Oui, capitaine.

— Je désire le visiter.

— Rien de plus facile, capitaine.

Il n'est personne, nous le croyons, qui puisse revoir sans émotion les lieux où son enfance s'est écoulée et où se sont déroulés des événements d'une certaine importance. L'émotion de M. Dutard doit être plus profonde que celle de tout autre, car les circonstances pénibles où il s'est trouvé, le triste drame auquel il a assisté, ont profondément gravé les souvenirs dans son âme. René regarde d'un œil morne ces petites pièces désertes témoins de tant de larmes! La chambre de sa grand'mère, celle de sa mère, l'étroit cabinet où il couchait, et qui conserve encore la tenture de papier choisie par lui. Il s'approche d'une fenêtre; le confiseur où sa bonne grand'maman allait faire pour lui de succulentes provisions est toujours là... Le capitaine s'oublie dans la contemplation du passé, dans ces scènes intimes qui se dressent devant lui vivantes comme le jour où elles ont eu lieu... Il ne voit plus rien que ces mères si tendres disparues pour jamais!... Il croit ressentir encore sur son visage la sensation de leurs baisers, et

sans qu'il s'en aperçoive, des larmes pressées coulent le long de ses joues.

Qu'on n'accuse pas ici de faiblesse le brave capitaine Dutard; il a fait ses preuves de courage au milieu des ennemis féroces dont le sang a rougi son épée, mais la bravoure du soldat n'exclut pas la sensibilité du cœur, qui fait de l'homme le fils tendre, l'ami dévoué et reconnaissant.

— Cet appartement étant libre, je vous le loue, dit enfin le capitaine au propriétaire de la maison; veuillez en fixer le prix, et faire rédiger le bail chez votre notaire.

— Je vais m'en occuper de suite, capitaine.

En quittant le logement de sa famille, René entra chez le confiseur qui faisait vis-à-vis. Une jeune demoiselle de magasin occupait le comptoir; il demanda à parler à la maîtresse de la maison; Mme Denisaye parut aussitôt. Cette femme avait une soixantaine d'années; l'expression ouverte et honnête de son visage prévenait en sa faveur. A la question que le capitaine lui adressa sur la famille Dutard, elle répondit vivement :

— Si je me souviens de Mme Dutard... de cette malheureuse jeune femme qui habitait en face, et qui le même jour perdit sa fortune et sa mère?... Oui, sûrement, monsieur! Je n'ai pas oublié non plus son petit garçon si gentil, si bien élevé!... Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Après la mort de la jeune dame, il arriva un vieux grippe-sou d'oncle qui fit tout vendre, et emmena l'enfant. Depuis on n'en a plus entendu parler; pauvre petit!... S'il vit, ce doit être maintenant un homme fait! Quant à Mme Dutard, tout le monde sait qu'elle mourut de chagrin, et aussi des privations que son manque total de fortune lui imposa. Quel homme affreux que ce Pasmère! L'or qu'il a volé n'a pas dû lui porter bonheur!...

— N'avez-vous pas entendu dire, madame, dit René, qu'une amie de Mme Dutard vint à son secours, et consola ses derniers jours, en lui ouvrant sa bourse et en lui donnant ses soins?..

— Je ne sais rien de précis à ce sujet, monsieur; on disait bien, dans le temps, que de riches amies étaient venues au secours de la mourante, mais on ne citait personne en particulier.

— Rappelez vos souvenirs, je vous en conjure, insista René; j'ai de graves raisons pour connaître le nom de cette amie dévouée, qui fut seule à soulager Mme Dutard; je sais seulement qu'elle se nommait Amélie.

— Cela n'apprend pas grand'chose, monsieur!

— C'est cependant un indice; mais j'y songe : vous avez dû voir souvent cette dame entrer et sortir de la maison, puisque votre magasin y fait vis-à-vis?

— Je vous avoue, monsieur, répondit Mme Denisaye, que je n'ai jamais fait attention à ce qui se passait chez mes voisins d'en face. Il entre nombre de gens dans le magasin du rez-de-chaussée, d'autre part, la rue Saint-Gilles est très passante; ajoutez à cela mes occupations qui sont fort nombreuses, et vous comprendrez qu'il m'est absolument impossible de vous renseigner sur le compte d'une dame qui a dû fréquenter cette maison, il y a bientôt vingt ans!...

Malgré la contrariété qu'éprouvait René de cette nouvelle déconvenue, il remercia Mme Denisaye de sa complaisance, en s'excusant du dérangement qu'il avait occasionné, puis il sortit.

Il visita la cathédrale, vieil et sombre édifice, tout rempli des souvenirs des siècles passés. Il s'agenouilla devant l'autel, où tout petit, sa mère lui apprit à joindre les mains. Il porta ensuite ses regards rêveurs sur le pavé humide, sur les voûtes sombres; il contempla les statues des anciens évêques couchées ou agenouillées sur leurs tombeaux et, selon son habitude, s'absorba quelque temps dans cette vue mélancolique.

— Maintenant, se dit-il, il faut que je retrouve l'abbé Desclos; sans doute, il a quitté Saint-Brieuc, mais à la cure on me renseignera sur le lieu qu'il habite, et j'irai le trouver. Il ne peut manquer de m'éclairer dans mes recherches. Moi-même, je serai heureux de serrer la main de cet ami des mauvais jours.

Sous l'influence de ce nouvel espoir, M. Dutard atteignit la place de la Préfecture et s'engagea dans la rue Vicairie; il sonna au portail qui donne entrée au presbytère et fut introduit près du curé. Après les préliminaires indispensables de politesse, il adressa sa demande de renseignements sur l'abbé Desclos. A sa grande surprise, le vieux prêtre donna des signes de tristesse; ses yeux se remplirent de larmes.

— Les renseignements que je puis vous donner, monsieur, tout en étant glorieux pour l'abbé Desclos, sont bien douloureux pour ses amis...

— Que voulez-vous dire, monsieur le curé?

— L'abbé Desclos, capitaine, qui depuis quelques années était entré dans les missions étrangères, et faisait partie des missions de Chine et de Cochinchine, a succombé dans les massacres qui ont eu lieu dans la province de l'Annam! Son nom figure sur la liste des prêtres mis à mort par les hordes sans pitié de ce malheureux pays...

René éprouva un vif désappointement, mais surtout, il ressentit une véritable douleur de la mort sanglante de son vénérable ami.

Le curé reprit :

— Dieu a maintenant reçu dans la gloire ce

vaillant soldat du Christ, et malgré moi, mes yeux se voilent de larmes en songeant à sa fin douloureuse!...

— J'éprouve moi-même une vive émotion, monsieur le curé; l'abbé Desclos fut autrefois pour moi un véritable ami; j'étais orphelin, pauvre, malheureux, et il s'ingéniait à adoucir mes chagrins. Maintenant que la fortune m'a souri, j'aurais aimé à lui témoigner ma reconnaissance...

Profondément découragé, René revint à l'hôtel. Pendant quelques jours encore, il continua son enquête, mais inutilement. Au cimetière, la famille Dutard n'ayant pas de concession, les tombes de sa mère et de sa grand'mère avaient été relevées et habitées par de nouveaux hôtes; le notaire, à l'étude duquel il se rendit pour passer le bail de l'appartement rue Saint-Gilles, avait eu, comme tous les anciens habitants de Saint-Brieuc, connaissance des malheurs de sa famille, mais sur le point principal et obscur de la question René ne trouva pas, chez le notaire, plus d'éclaircissements qu'ailleurs. La bienfaitrice de Mme Dutard avait passé inconnue, sans laisser ni traces ni souvenirs!...

Le capitaine meubla simplement, mais d'une manière confortable, le logement de sa mère et s'y installa pendant son séjour de quelques semaines à Saint-Brieuc; puis il fit célébrer à la cathédrale un service solennel pour le repos de l'âme de son père, (ce vaillant soldat tombé obscurément en faisant son devoir) et aussi pour sa grand'mère et sa mère, ces deux mortes bien-aimées, puis il quitta Saint-Brieuc.

De retour à Paris, le capitaine reprit son service avec son exactitude ordinaire; mais, malgré sa bonne volonté, il n'éprouvait plus le même attrait qu'autrefois pour la vie militaire; la solitude lui pesait; il aspirait à la vie de famille pour laquelle Dieu nous a créés, et parfois se glissait dans ces rêveries mélancoliques le souriant visage d'Isabelle Soubry. Mais nous devons dire que ce souvenir était le plus ordinairement fort mal accueilli, repoussé même parfois avec impatience.

— Qu'ai-je besoin, se disait-il, de me bercer d'une semblable chimère, de rêver une union impossible? Alors même que je voulusse donner suite à ce projet, comment entamer des relations avec un famille inconnue qui doit avoir contre moi des sentiments hostiles? C'est de la démence, n'y songeons plus.

René en était là, luttant sans cesse avec cette obsession, quand un matin, il trouva dans son courrier une lettre de Sedan. Il la prit, la décacheta fébrilement et lut avec émotion les lignes suivantes, signées *Soubry* :

MONSIEUR,

J'ai appris votre retour en France, à la suite des événements qui se sont accomplis au Tonkin, événements qui ont amené mon oncle, le colonel Soubry, à vous choisir pour son unique héritier. Croyez bien, capitaine, que je ne viens pas récriminer ici à propos d'un fait accompli; mon parent était maître de sa fortune, et quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, votre réputation est assez établie, pour que je sache que cette fortune est entre des mains dignes de la posséder.

J'arrive au but de ma lettre. Je ne sais si vous avez visité déjà la campagne de prédilection de mon oncle, sa chère Canonnière, où il espérait passer de longues années. Or il se trouve dans cette habitation certains objets auxquels j'attache un grand prix et qui n'en ont aucun pour vous ; je veux parler de nos portraits de famille et de certains papiers, notamment la correspondance du colonel que je serais heureux de posséder. M'adressant à un homme d'honneur, je ne puis douter que ma demande ne soit favorablement accueillie.

Recevez, capitaine, l'assurance de mes sentiments distingués.

L. SOUBRY.

René n'eut pas besoin de faire de longues réflexions pour composer sa réponse. Heureux de l'occasion qui se présentait d'entamer des relations avec la famille Soubry, il s'empressa de faire droit à la demande qui lui était faite.

MONSIEUR,

Je réponds de suite à la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire. Votre désir est légitime, et je le considère comme un ordre. Par le même courrier, j'expédie au gardien de la Canonnière l'ordre d'emballer avec le plus grand soin les trois portraits de famille, placés dans la chambre de monsieur votre oncle, et de les expédier à votre adresse. J'y fais joindre aussi les papiers particuliers du colonel, que j'avais mis de côté, après les avoir cachetés.

Je vous prie toutefois, monsieur, de me permettre de conserver un portrait auquel j'attache le plus grand prix, celui de mon bienfaiteur. Il orne depuis longtemps déjà mon cabinet de travail; il me serait pénible de m'en séparer. Il me semble que ce brave colonel me protège encore; je ne puis jeter les yeux sur son visage, sans me sentir ému d'affection et de reconnaissance.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

CAPITAINE DUTARD.

— Brave garçon! se dit M. Soubry en lisant cette lettre. Je crois, en vérité, que l'idée du colonel de le donner pour mari à ma fille est une idée heureuse. Paul de Gardeville, tout en

étant un aimable cavalier, n'a pas la franchise et la droiture qui préviennent en faveur de M. Dutard...

Cet événement, assez indifférent en lui-même, ne laissa pas que d'occuper la pensée de René. Le portrait d'Isabelle allait disparaître de la Canonnière sans doute, mais l'image de la jeune fille ne s'évanouirait pas pour cela de son souvenir. Plus que jamais le capitaine allait avoir à lutter contre ce sentiment qui le rendait perplexe et malheureux.

M. Soubry accusa réception à René des portraits et des papiers que Cojan lui avait expédiés de la Canonnière. Il le remerciait en termes propres à flatter l'amour-propre du jeune officier, et à rallumer de secrètes espérances.

Cette lettre mit un terme aux dernières hésitations de René; il se résolut enfin à donner suite au projet du colonel Soubry. Puisqu'il trouvait tant de bienveillance dans le père de la jeune fille, pourquoi n'en pas profiter?... Pour parvenir à ce but, il fallait se rapprocher de Sedan et de la famille Soubry. Il demanda donc de permuter avec un capitaine en garnison dans cette ville. Cela était facile à obtenir, le séjour de Paris offrant toujours de l'attrait; aussi, peu après, notre chevalier errant ayant brûlé ses vaisseaux, entra, armé de pied en cap, dans la ville de Sedan. Il allait livrer un combat décisif, ne pouvant prévoir s'il marchait à la réalisation de ses désirs, ou à la plus amère déception.

TROISIÈME PARTIE

Je ne crois pas qu'un Français puisse entrer pour la première fois à Sedan sans ressentir, dans tout son être, une douleur indicible! C'est là que la patrie est tombée, mutilée et sanglante! Ces rues, ces places ont été arrosées du sang des Français! Un fils qui aime sa mère ne peut voir sans angoisse le lieu où elle a souffert une mortelle agonie!...

Le capitaine Dutard avait le cœur trop bien placé pour ne pas ressentir cette douleur; son œil attristé s'arrêta, humide de larmes, sur le théâtre de la lutte qui marque dans les plus mauvais jours de la France.

La ville de Sedan, qu'arrose la Meuse, est pour ainsi dire scellée au flanc d'une colline de cinquante à soixante mètres de hauteur, l'Asfeld. Les Capucins, le château, le donjon dominent complètement la ville, et tenaient précédemment lieu de fortifications de ce côté nord-est. C'est dans le château que naquit Turenne.

Le commerce et l'industrie de Sedan sont considérables. Colbert les protégea, et le souvenir de cet homme d'Etat est lié à l'histoire de la ville. On admire encore aujourd'hui, dans le faubourg de la Cassine, partie la plus commerçante de Sedan, le Dijonval, construit par Colbert, et d'une très remarquable architecture de cette époque.

Le capitaine Dutard s'installa rue Thiers, dans un bel appartement, au premier. Il fut reçu par ses chefs et les autres officiers de son régiment, avec des témoignages d'estime, sa réputation le devançant partout.

Les quelques relations de René avec M. Soubry l'autorisaient à se présenter chez ce dernier, qui habitait une élégante maison rue Saint-Michel; le jeune capitaine y fut accueilli avec égard par le père d'Isabelle, et remercié de son empressement à lui envoyer les papiers et les portraits. M. Soubry le pria de l'accompagner au salon, afin qu'il eût le plaisir de le présenter à ces dames.

René fit enfin connaissance avec l'original du portrait contemplé quelques jours seulement à la Canonnière. S'il ne retrouva pas tout à fait, sur le visage d'Isabelle, la complète régularité des traits et l'extrême fraîcheur du portrait, il put du moins y admirer ce qu'aucun artiste ne pouvait fixer sur la toile : l'expression enjouée de la jeune fille et son charmant sourire.

René revient donc charmé de sa première entrevue avec la famille Soubry. Il a reçu une invitation à dîner pour le lendemain. C'est, pense-t-il, prendre déjà possession de la place! Il se berce de rêves... Quelques semaines peut-être... quelques mois tout au plus, et son bonheur est pour jamais assuré!

Cependant, il se demande parfois avec inquiétude ce qu'il adviendra lors du retour à Sedan de Paul de Gardeville. Il a appris, par M^me^ Soubry, que le jeune homme et sa mère font un voyage en Suisse, où ils doivent passer une partie de l'été. En attendant, René Dutard est reçu comme un ami dans le petit hôtel de la rue Saint-Michel. Plus il voit M^lle^ Soubry, plus il découvre en elle les qualités qui font la femme accomplie. M^me^ Soubry voit beaucoup de monde, mais ce courant mondain n'a en rien altéré la simplicité d'Isabelle; parfois même, quelque chose de mélancolique voile son regard : on devine que la vie de plaisirs que lui fait sa mère n'est pas la vie qu'elle choisirait, si elle était libre. En la voyant, chaque matin, assister modeste et recueillie, à la messe, on reconnait la jeune chrétienne qui ne place pas le bonheur dans l'éclat des fêtes et la vanité de la parure. L'aimable enfant prie Dieu avec ferveur de la guider dans la route difficile de la vie...

M. Soubry, lancé dans les spéculations industrielles, laisse sa femme diriger sa maison comme elle l'entend ; le visage du riche négo-

ciant s'épanouit toujours à la vue de René; aussi la manière dont le jeune capitaine est accueilli dans la famille fait dire dans le monde que le cousin de Gardeville se montre bien imprudent en faisant une aussi longue absence; mais, jusqu'à présent, le jeune homme semble ignorer qu'un grand danger menace son bonheur.

L'été s'écoule rapidement; René est heureux et soucieux tout à la fois. Il se demande ce qu'il doit conclure des politesses sans cesse renouvelées de M. et de Mme Soubry... Car enfin, se dit-il, on reçoit beaucoup de monde chez Mme Soubry, et quoique Mlle Isabelle paraisse me voir avec plaisir, je ne suis nullement fondé à me croire distingué des autres... On attend peut-être le retour de M. de Gardeville pour annoncer son mariage avec sa cousine...

Cette dernière pensée surtout l'empêche d'adresser à M. Soubry une demande en règle de la main de sa fille. Il attend, il remet; bref, il souffre, il est malheureux...

Les jours ont déjà bien diminué de longueur; l'automne commence; les chaleurs n'existent plus. Parfois une pluie fine et froide vient faire ressouvenir aux habitants de Sedan que la mauvaise saison s'avance. Les promenades deviennent désertes; celle du Fond-des-Buses elle-même, si charmante avec ses vieux tilleuls, n'est plus fréquentée; mais, en revanche, s'annoncent d'agréables soirées, quelques concerts se préparent, la jeunesse se réjouit à l'avance des plaisirs de l'hiver.

Enfin, Mme de Gardeville et son fils reviennent à Sedan. René l'apprend inopinément par la présence de Paul dans le salon de sa tante. Mme de Gardeville, souffrante et fatiguée, n'a pu accompagner son fils. Présentés l'un à l'autre, l'entrevue des deux jeunes gens est glaciale. Le regard que Paul jette sur René indique une malveillance voisine de la colère. Il est évident que le bruit du mariage d'Isabelle et de M. Dutard est venu jusqu'à lui. La jeune fille semble à René émue et troublée; elle regarde, de fois à autre, son cousin, avec un mélange de tristesse et de crainte que Dutard ne peut s'expliquer.

Pendant quelques jours, le capitaine ne peut sortir sans rencontrer partout le visage sombre de P. de Gardeville. Place Turenne se trouve le café de la Comédie, plus communément appelé café des Soquettes. Il est fréquenté par quelques officiers de la garnison et aussi par des jeunes gens riches de la ville. Ce lieu de réunion étant voisin du logement de René, il allait y passer ses soirées libres. Il y faisait la partie d'échecs, jeu auquel il avait acquis une force assez remarquable. Un méridional, M. Borelli, est le plus souvent son adversaire. Les deux amis, à peu près de la même force, s'oublient dans d'interminables parties. René aime passionnément les échecs; il laisse de côté toutes ses préoccupations dans la compagnie des tours et des cavaliers, et dans les profondes combinaisons du jeu.

S'étant mis au courant des habitudes du capitaine Dutard, Paul, qui évidemment cherche une occasion de querelle, se rend au café de la place Turenne. Il est, lui aussi, fort aux échecs, et connaissant la passion qu'y mettent presque toujours les amateurs, il espère bien arriver à faire naître une dispute avec René, et par suite, à l'amener sur le terrain. De cette manière, on ne pourra deviner le véritable motif de la provocation; une haine violente s'est allumée dans son cœur contre le capitaine, dans lequel il voit avec raison un rival.

Très grand de taille, avec de larges épaules, on peut considérer M. de Gardeville comme un fort bel homme. Il fait contraste avec René, dont la taille svelte ne dépasse pas la moyenne. Mais il manque à Paul l'élégance et la grâce qui charment dans le jeune capitaine. Paul a depuis longtemps rejeté le frein mis aux passions par les croyances religieuses. Sa mère, femme aussi intelligente que chrétienne, a lutté en vain contre la tempête qui a tout ravagé dans le cœur de son fils. La prière lui reste seule; aussi la pauvre mère crie souvent vers le ciel, afin d'obtenir le changement du prodigue bien-aimé!... Un espoir luit cependant encore; Paul aime sa cousine Isabelle. Mme de Gardeville, qui sait que la jeune fille est douce et pieuse, fonde sur cette union de grandes espérances. Le retour aux saines idées suivrait sans aucun doute, pour son fils, la conclusion de son mariage.

Le soir où M. de Gardeville vint au café de la Comédie, M. Borelli avait manqué au rendez-vous; l'échiquier était désert en ce moment: l'habileté du capitaine Dutard avait éloigné les combattants novices.

En entrant au café, Paul jeta un regard investigateur autour de lui; évidemment il cherchait René. En l'apercevant, un éclair passa dans ses yeux, et il se dirigea du côté où il se trouvait. Un ami l'arrêta au passage :

— Vous allez rencontrer ici un adversaire digne de vous, dit-il.

— Quel est donc ce phénix? demanda Paul avec une ironie qu'il ne cherchait pas à cacher.

— C'est le capitaine Dutard, mon ami.

— Ah!... Eh bien! monsieur le capitaine Dutard, dit M. de Gardeville, voulez-vous me faire l'honneur d'être mon adversaire aux échecs?

— Avec plaisir, monsieur, répondit courtoisement René.

Les deux jeunes gens s'assirent devant l'échiquier et placèrent leurs pièces.

A. Fabry.

(La fin au prochain numéro.)

LES DEUX NIDS

Il est parti, l'oiseau qui faisait retentir le bocage de ses chants joyeux! il est parti, l'oiseau qui fendait l'air de son vol rapide, poursuivant les mouches et les abeilles qui mêlaient leurs ailes d'or aux rayons du soleil. Tout dans cette campagne paisible est plein de son souvenir: la branche garnie de mousse où pour la première fois il a soulevé ses ailes dénuées de plumes; la prairie dans laquelle il rivalisait de légèreté avec les papillons; le ciel bleu et pur, témoin de ses ébats; l'écho, fidèle répétiteur de ses chansons d'amour où la louange inconsciente de Dieu se mêlait au bonheur de vivre, d'avoir des ailes pour s'élever bien haut, bien haut, sur les amandiers roses!

Il est parti, l'enfant qui animait le logis de ses rires et de ses jeux candides, l'âme, la vie, la joie de la famille! tout parle de lui dans ce milieu encore tout chaud d'amour et retentissant des baisers donnés et perdus!... perdus, excepté pourtant pour l'écho du souvenir, l'écho du cœur de la mère!

C'est dans ces fauteuils, dont le velours porte encore l'empreinte des petons roses et nus, que l'enfant chéri grimpait léger comme l'écureuil pour jeter une obole au vieux pauvre, sur le pavé retentissant de la grande cour ensoleillée! C'est devant cette image, que pour la première fois il a joint ses menottes pour prier Jésus, l'ami des petits enfants; c'est sur ce piano aux touches jaunies que ses doigts ont couru, dans cette allée que le chérubin envolé a essayé sa marche chancelante. C'est dans cette petite église, à cette place, que le pain des anges a effleuré les lèvres immaculées de l'enfant... c'est de là que son âme montée bien haut vers le ciel est revenue se blottir haletante de sa course dans le sein maternel, dans lequel se trouvent résumés tous les nobles sentiments: piété, foi, amour!

Il est parti, l'oiseau qui pendant les soirs d'été jetait dans les profondeurs embaumées des bosquets de jasmin ses notes mystérieuses; il est parti! et maintenant, le petit nid de paille et d'herbes fanées se laisse soulever par le vent, il se tord sur le sable de l'allée, pauvre petit nid vide! pauvre jardin sans fleurs, pauvre corps sans âme, pauvre fruit sans saveur! Adieu, adieu, petit oiseau béni, tu ne reviendras plus jamais t'abriter sous l'aile de ta mère, ivre d'air et de parfums, dans cet asile de ton enfance; tu l'as quitté pour toujours et le petit nid vide est devenu la proie des vents et le jouet des bourrasques!

Il est parti, l'enfant chéri; la mère reste seule et désolée. Pour elle, le ciel est désert, il n'y a plus de miel dans les ruches, les fleurs sont sans éclat, les oiseaux ne chantent plus, les papillons n'ont plus d'ailes légères et diaprées.

Le piano est fermé à clef, les fauteuils couverts de housses, les fenêtres closes; les roses du jardin s'effeuillent, et depuis que l'ange a disparu, jamais le vieux pauvre n'a entendu l'obole quotidienne faire résonner le pavé de la grande cour....

Les premières communions seules ont gardé leur aspect de bonheur... pour cette fête, il y a toujours du soleil et de la joie plein le cœur... on a l'air de ne pas savoir que le nid est sans oiseau, la maison sans enfant.

Pauvre petit nid vide! Pauvre maison solitaire!...

HENRIETTE BEZANÇON.

Economie Domestique

GIGOT DE MOUTON A L'ANGLAISE

Deux heures avant de servir, mettez le gigot dans la braisière, remplie aux deux tiers d'eau bouillante, ajoutez du sel, une pincée de mignonnette, un bouquet de thym et de lauriers, deux carottes, quatre oignons. En servant, mettez autour des choux-fleurs masqués avec une sauce blanche, ajoutez un peu de beurre très frais, un jus de citron, un peu de mignonnette et du persil haché.

CRÈME AU CHOCOLAT ESPAGNOLE

200 grammes chocolat, fondu dans un peu d'eau la veille.

Une pinte de lait.

Une cuillerée à soupe de farine délayée à froid dans un verre de ce lait.

L'ajouter au chocolat, et lorsque celui-ci a bouilli, y joindre de 20 à 30 grammes sucre caramélisé. (Ce détail est facultatif.

REVUE MUSICALE

Plénitude. — Théâtres lyriques. — Concours de composition musicale. — Inauguration du grand orgue d'Epinay-sur-Orge. — Nouveau Métronome. — Deux mélodies.

LA SECONDE moitié de l'année est commencée et nous voici en pleine moisson, époque splendide, où la terre féconde regorge de tous côtés des plus luxuriantes récoltes.

Quel admirable sujet de méditation, aussi bon aux âmes pieuses qu'aux esprits sceptiques! Les unes y puisent la confirmation solennelle de leurs croyances; les autres y trouvent ces inspirations salutaires qui entraînent les victimes du doute et font luire à leurs yeux l'immuable vérité.

Ce n'est pas seulement la santé du corps que s'en va chercher, en quittant Paris, la multitude des mondains fatigués, des artistes excédés et des rêveurs de toutes sortes qui aspirent à la vie libre des campagnes et en respirent les senteurs avec ivresse. Ils y vont surtout pour y vivre par la pensée, ce qui est impossible au milieu du tourbillon parisien, où l'on ne vit que par la langue et les oreilles. Ils savent que leur intelligence surmenée ne peut se retremper que dans la plénitude du repos. Ils vont chercher à lire, dans le livre éternel de la nature, quelques-unes de ces pages divines qu'on ne comprend et sent bien qu'au sein du calme et du silence sous le ciel bleu, au bord des flots ou au fond des bois.

Le marasme bien naturel des théâtres en cette brûlante saison, tout en nous inspirant ces réflexions, se trouve encore augmenté par la nécessité d'assurer la sécurité pour l'avenir.

Le sinistre de l'Opéra-Comique n'a pas seulement frappé notre seconde scène musicale, mais aussi la plupart des directions parisiennes.

Le récent incendie du théâtre de Rouen, quoique n'ayant pas entraîné mort d'homme, va rendre rigoureuses, pour la province, les mesures de précaution prescrites dans les théâtres de Paris.

Aussi, l'émigration des artistes est-elle triplée cette année, et nous aurions fort à faire s'il nous fallait les suivre.

A l'Opéra, il n'y a de nouveau à signaler que l'entrée en fonctions du chef d'orchestre, M. Vianesi, qui succède à M. Altès, dont l'époque de la retraite vient de sonner. L'ancien chef de pupitre du théâtre Ventadour a victorieusement pris possession du fauteuil de son devancier, et le chef-d'œuvre de Meyerbeer, les *Huguenots*, a eu, sous sa direction énergique et colorée, tout l'éclat d'une première.

On pense que la plus prochaine nouveauté montée par la direction Ritt et Gailhard, pour la saison à venir, sera la *Dame de Montsoreau*. Aussitôt après, on s'occuperait de *Zaïre*, dont MM. E. Blau et L. Besson ont remis le libretto à M. Véronge de la Nux, qui doit en écrire la musique.

On ne sait encore rien de définitif sur l'emplacement du nouvel Opéra-Comique. De toutes les propositions émises jusqu'à ce jour, le seule préférable, à notre avis, serait l'expropriation de l'ex-Théâtre-Italien. Mais il paraît que ce serait le plus onéreux de tous les partis à prendre. C'est grand dommage, surtout au point de vue de la situation.

On a encore donné une nouveauté à l'Opéra-Populaire, où, tant que la direction n'exigera pas de sa troupe plus de soin et de travail, il sera vraiment impossible de porter un jugement impartial et certain sur les ouvrages que l'on devra analyser.

Le scénario de *Kérim* est une sorte de légende orientale qui ne manque ni de charme ni de simplicité. Seulement il ne renferme pas un nombre suffisant de situations pour alimenter l'intérêt pendant trois actes. Un seul eût mieux servi le compositeur et le public. A part cela, on ne saurait nier que MM. P. Milliet et H. Lavedan ont fait preuve une fois de plus d'un réel talent scénique et littéraire.

Quant à la partition de M. A. Bruneau, nous renonçons à en faire le compte rendu, pour deux motifs. Le premier, c'est qu'à part quelques mélodies assez heureusement trouvées, son inspiration est tout ce qu'il y a de plus obscur, son instrumentation de plus embrouillé. A force de vouloir montrer sa science, il dissimule, sans s'en douter probablement, de charmantes qualités natives qui le mèneraient plus sûrement au succès que cette musique aussi torturée que torturante. Elle a pu être pour quelque chose dans l'exécution imparfaite de cet ouvrage, seconde raison pour que nous en restions là de nos appréciations.

Le grand concours de composition musicale, pour le Prix de Rome, vient de jeter un nouvel éclat sur l'enseignement de MM. Massenet, Delibes et Guiraud.

Le sujet de la cantate était *Didon*, par M. Augé de Lassus. Sur les quatre concurrents qui se sont présentés, trois ont été couronnés. Ce sont MM. Charpentier, *premier grand prix*: Baschelet, *premier second grand prix*; et Erlanger, *deuxième second grand prix*.

Une solennité religieuse et musicale des plus

intéressantes a eu lieu dans la jolie petite église d'Epinay-sur-Orge. On y fêtait l'inauguration d'un grand orgue, dont la nouvelle installation est due à l'initiative de M. l'abbé Gassiat, protonotaire apostolique et curé de cette paroisse, qui s'était assuré le concours gracieux d'artistes de premier ordre.

M. César Franck, un grand cœur au service d'un immense talent, professeur d'orgue au Conservatoire et organiste de Sainte-Clotilde, s'était chargé de faire vibrer pour la première fois les voix célestes et multiples du nouvel instrument.

MM. Talazac et Lauwers, qui avaient fait espérer leur concours, n'ont pu réaliser ce projet. Ils ont été remplacés par leur ami, M. Rinaldi, ténor à la voix chaude et sympathique. Par son beau chant large et merveilleusement nuancé, il a pu faire oublier l'absence de ses illustres collègues. Il a, du reste, été vivement apprécié par un public de choix, accouru avec empressement de tous les environs, sur les nombreuses invitations lancées par M. le curé d'Epinay. On a entendu M. Rinaldi dans différents morceaux heureusement choisis, puis dans le duo de Faure, *Le Crucifix*, cette belle inspiration émue et consolante, où Mme Dartois, premier prix du Conservatoire, s'est fait remarquer par la grâce et la distinction de sa méthode. Elle a également réussi dans un *O Salutaris*, chanté avec beaucoup d'onction et de style.

Quant à l'éminent organiste M. César Franck, nous avons maintes fois dit ici, notamment en mars dernier, quel maître était l'auteur de *Rebecca*, des *Béatitudes*, etc. Mais nous n'avions pas encore insisté sur ses improvisations qui dépassent tout ce que l'imagination peut entrevoir. Jamais l'orgue ne nous avait semblé plus majestueux, plus divin que sous les voûtes de cette humble église de village. Le public tout frissonnant d'émotion se sentait transporté par ces harmonies mystérieuses et splendides, circulant d'un bout à l'autre de l'édifice chrétien. On était subjugué autant par cette haute science que par la poésie élevée de cette imagination créatrice et puissante. On aurait voulu voir cette main merveilleuse et docile, cette main, qui, vivante et jetant, d'après la forte expression de Victor Hugo :

Le bruit par tous les pores,
Tout à l'heure pressait le clavier palpitant,
Plein de notes sonores,
Et les faisait jaillir sous son doigt souverain
Qui se crispe et s'allonge,
Et ruisseler le long des grands tubes d'airain
Comme l'eau d'une éponge.

« Jamais on n'a entendu l'orgue prier, chanter, et gémir ainsi. Ceux qui croient ont dû être enlevés jusqu'aux pieds du divin crucifié, ils ont dû avoir la vision du ciel, leur cœur a dû se fondre d'amour. Les autres ont dû se sentir pénétrés des lueurs de la foi et se dire que l'homme fini est bien grand dans la misère de sa condition terrestre, et que l'œuvre de Dieu, couronnée par la création du cœur humain, — capable de sentir et d'exprimer ainsi, — est bien belle et plus encore admirable. » Cette appréciation pleine d'élévation, inspirée par la superbe exécution de M. César Franck, nous était communiquée au sortir de cette mémorable cérémonie, par une personne d'esprit et de talent, restée comme nous, sous le charme de ces nobles harmonies.

La *Marche Triomphale* de ce maître est d'un effet grandiose. Un souffle d'apôtre y circule et l'enthousiasme de l'auteur gagne progressivement la foule, qui a peine à en contenir l'expression, avant sa sortie du saint lieu.

Une quête a été faite pour le payement de ce bel instrument. La chaleur écrasante qu'il faisait ce jour-là, n'aura-t-elle pas nui au succès de la recette ?

Nous croyons devoir appeler l'attention de nos lectrices sur le *Nouveau Métronome Normal*, de M. Léon Roques, qui se trouve chez le constructeur, M. Sécretan, 13, place du Pont-Neuf, et chez tous les marchands de musique, au prix modique de 7 francs.

C'est au moyen du pendule simple, oscillant sous l'action seule de la pesanteur, que M. L. Roques a construit son nouveau métronome, réglé mathématiquement, pour obtenir une précision qui fait parfois défaut dans les instruments employés jusqu'à ce jour. L'avenir nous dira si le vote de l'Académie des sciences, en consacrant l'utilité de cette nouvelle invention, a été complètement éclairé sur la supériorité qu'il lui attribue, aux dépens des systèmes déjà connus.

MARIE LASSAVEUR.

PENSÉES ET MAXIMES

La politesse est une monnaie destinée à enrichir celui qui la dépense. (*Proverbe persan.*)

***

On ne donne rien si libéralement que ses conseils. (LA ROCHEFOUCAULD.)

CORRESPONDANCE

PAULE A ALIX

1er août 1887.

MA CHÈRE AMIE,

ANDIS que tu deviens *matelote*, je voyage de mon côté sans aventures périlleuses et sans désir d'en affronter.

Nous sommes avec mon père et René à Amboise, une bonne ville ancienne et endormie. — Il passe deux personnes par jour dans les rues et les habitants se mettent aux fenêtres pour regarder les touristes qui viennent de temps en temps visiter le château.

J'ai quitté ma « *nichée* » et je ne suis pas sans inquiétudes ; le jour du départ j'avais l'âme à l'envers...

Nous n'accomplissons point un voyage tout à fait d'agrément ; nous sommes venus chez la tante Elise, vénérable parente, sœur unique de papa, qui attendait notre visite depuis plusieurs années.

Elle n'avait vu ni René, ni moi, depuis notre enfance, et ne connaît même pas les autres ; mais se déplacer, quitter sa chère demeure, est une pensée si effrayante pour elle que mon père a préféré ne point lui demander cet *immense* sacrifice.

Et, comme elle vieillit, comme elle exprimait un véhément désir d'embrasser encore son frère et au moins les aînés de ses neveux, père et René m'ont littéralement enlevée, malgré mes protestations et mes craintes au sujet des enfants.

Les malades chômaient.

Grand'mère a recueilli les « *abandonnés* », Catherine les surveille (c'est un excellent gendarme...), et Marguerite commence à me seconder. D'ailleurs, en réalité, est-il personne d'indispensable ? c'est orgueil pur de le supposer.

J'ai donc rempli la malle et me suis soumise.

Louis avait pourtant un rhume de cerveau, Geneviève était furieuse de n'être point emmenée ; quant à Angèle, plus philosophe, elle m'a seulement recommandé de lui rapporter des billes en verre irisé « des grosses, grosses. » — C'est sa toquade du moment.

Si encore nous étions ensemble, ma mignonne, tu calmerais mes inquiétudes ; je me figure que l'un se casse la tête, l'autre une jambe, qu'ils affolent leur trop indulgente bonne-maman, qu'ils brisent ses bibelots, etc., etc., etc.

C'est assez sot ; que veux-tu, Alix, quand on est *mère-poule* on ne pense qu'à ses poussins.

Ici l'existence offre un contraste frappant avec celle que tu me dépeins de ta plume si vive. — Elle est des plus calmes, des plus réglées ; chaque minute est comptée, chaque heure a son emploi.

Tu dessécherais d'ennui, mais à moi cela ne déplaît pas, au contraire.

Tante Elise est la meilleure des vieilles filles, sans chats, sans perroquet ; quant aux manies, oh ! si menues, si peu gênantes !

Par exemple, il y a des housses partout, des tapis de vingt centimètres carrés sous chaque chaise. Les tableaux et les glaces sont enveloppés de gaze pour les préserver des souillures des mouches ; il faut s'essuyer les pieds avec soin avant d'entrer dans une pièce, sans cela Perrine bougonne... Perrine, la domestique, aussi antique que la maison.

René plaisante, dérange les tapis, soulève les voiles, chiffonne les housses, crotte l'escalier, prétend qu'un de ces matins on l'emmaillotera pour le conserver... mais il est si gai, si drôle, qu'il a trouvé grâce et qu'on ne lui reproche rien.

Père se retrouve avec béatitude dans la maison de ses ancêtres, immuable et intacte ; il revit sa première jeunesse, cause avec sa sœur, fume sa pipe dans la bergère où fumait notre aïeul, tandis que tante Elise tricote dans le voltaire où sa mère tricotait.

Quant à moi (et tu vas me reconnaître là), je me laisse empoigner par cette monotonie et cette routine, je me vois d'avance dans le costume noir de ma tante, sauf le bonnet... je ne puis rien supporter sur la tête.

Je garderai le vieux foyer, et les frères et sœurs viendront m'y trouver avec leurs fils ; ils viendront se souvenir, se reposer, — ma porte leur sera grande ouverte.

J'aurai un visage doux pour toutes les sottises des mioches, je fabriquerai des beignets pour les régaler, je distribuerai de sages conseils à faibles doses et l'on aimera « *cette rococo* de tante Paule ».

Ce sera mon lot en ce monde, c'est probable, et je ne m'en effraye nullement.

Je ne puis me marier avant que mes « six » soient casés, et après je serai un « *Rossignol* » trop difficile à placer, trop déplumé !

J'ai raison, mon Alix, malgré tes cris d'épouvante.

Cela me convient, *l'unité et le calme de la vie* !

Je ne serai ni isolée, ni triste. J'aurai mes pauvres, mes tendresses, ma servante-amie, mes habitudes, mon jardin où j'irai, comme tante Elise, à cinq heures, réciter mon chapelet dévotement. Et il y a bien des rayons qui illuminent chaudement ces apparences ternes, bien des joies quotidiennes, petites et simples, trop souvent négligées ! — Il faut s'accoutumer à les

accueillir au passage, elles deviennent alors des hôtes familiers.

J'ajouterai une bibliothèque très fournie, remplie, bondée de livres sérieux et beaux, car j'aurai le temps de lire; puis un chien, un épagneul qui me suivra dans mes promenades, et je serai ainsi, mon amie chérie, heureuse, très vraiment heureuse.

Aurai-je eu mon roman ?

Me restera-t-il un regret ?

Ma tante a-t-elle eu le sien ? J'ai envie de le savoir.

Elle n'en aurait conservé nulle amertume, car l'expression de sa physionomie est d'une sérénité sans nuage, et rien que sa vue me réconforte.

On devine une belle âme.

Sont-ce là, me demandes-tu, mes seules notes de voyage ? Elles manquent de brillant...

Non, mademoiselle, et je vais, à mon tour, vous narrer mes impressions.

Amboise, cet endroit si morne à présent, a eu son temps glorieux.

Le château est fort intéressant avec ses remparts élevés, revêtus de lierre, où poussent des œillets aux couleurs vives. Je t'en envoie un, cueilli au péril de mes jours précieux, en me penchant sur la muraille même. — Il a un parfum *historique* !

La chose curieuse, c'est que les grosses tours qui flanquent les bâtiments aux deux coins, s'élèvent des bords de la Loire et ont à l'intérieur un chemin incliné en pente si douce qu'on peut le gravir, à cheval ou en voiture, jusqu'au sommet, c'est-à-dire jusqu'au parc de plain-pied avec les appartements royaux.

C'est joliment imaginé, pas d'escalier ! L'intérieur est vide et en complète réparation; en revanche, on a une étrange *satisfaction* à contempler le balcon en fer forgé, où l'on pendit les corps des *conjurés d'Amboise* et où les dames, dans leurs atours, vinrent sans horreur les regarder tout pantelants. Puis les appartements où la pauvre femme de Louis XI coula ses tristes jours, enfin la porte basse où Charles VIII se fendit le crâne...

Et j'ai dû, *moi*, me baisser pour y passer sans aplatir mon chapeau ! Sa fin ne serait pas un malheur, du reste, car c'est précisément le vieux mousquetaire grenat que tu nommais avec irrévérence « *Le bosselard* », l'année derrière.

Les sculptures du château, les gargouilles en particulier, sont fantastiques et d'une prodigieuse fécondité d'invention. C'est un assortiment d'horribles bêtes à vous donner des cauchemars, mais elles sont en pierre et inoffensives, tandis qu'en ces lieux vécut certaine bête féroce, nommée Catherine de Médicis, qui était bien en chair et en os...

Je m'aperçois que je commence un cours d'histoire; dans ta prochaine lettre, tu m'accuseras de t'en avoir écrit une stupide, ennuyeuse, et de hanter toujours les ruines...

Le courrier m'interrompt ; chaque jour je reçois des nouvelles, tantôt un barbouillage général, tantôt une épître charmante de grand'mère.

C'était le tour de Jacques, je te quitte pour le lire...

Je t'envoie cet échantillon original de son style et de son orthographe primitifs; rends-le moi ! cela ira dans ma collection, dans le tiroir de mon bureau réservé aux trésors ; *ta correspondance y est*, liée d'un ruban rose.

TA PAULE.

« *Lettre de Jacques à sa sœur.*

» MA CHÈRE PAULE,

« Si que tu t'ennuies sans nous Il faut revenir, ici nous nous ennuyons pas, mais nous serons contents de te voir.

» Nous travaillons pas du tout parce que c'est les vacances, et puis nous nous reposons.

» On fera les devoirs plus tard. Et puis grand mère ne sait pas nous les faire faire et Catherine ne sait pas lire.

» Je vé hélever des hècre-visses dans le ruisseau — y a un gardinié qui m'a dit comment.

» On va se promener souvent. Hier on était en charète avec l'âne à mosieu François, qui a pas voulu marché et qu'on a fait un baton pointu pour le tapé, pour le faire marché, et il a fallu tout de même décendre, c'était pas amusant.

» Angèle est sage, seulement elle veut pas se couché le soir, et Geneviève elle veut toujours commandé pour être la maîtresse.

» Louis monte à cheval, sur le vieux rouge à grand mère, qui est borgne et que Auguste tient à la bride.

» Grand mère t'écrit pas aujourd'hui on lave sa lessive, elle t'embrase et t'envoie que nous sont tous bien gentils.

» Puis aussi je t'embrase, ma chère sœur, comme je t'aime, car il faut *t mé* car tu es si bonne.

» Et les filles aussi t'embrasent et Louis.

» Nous envoyons des caresses à papa.

» Ton frère de tout son cœur.

» Et puis c'est fini.

» JACQUES. »

Post-scriptum de Paule. — Quels efforts il a dû faire pour arriver à ce chef-d'œuvre !

Je t'embrase, comme il dit dans une brûlante et inconsciente métaphore...

DEVINETTES

Charade

Qu'est-ce ? — Je n'ose pas, chère âme, te le dire,
— Allons donc ! du courage. — Il en faudrait par trop.
— Enfin... — C'est un juron ! mais, pour tout un empire,
Je n'ajouterai rien. Et je m'enfuis au trot.

Qu'est-ce ? — Pour cette fois, je réponds ; c'est facile :
Dans les Deux-Sèvres, c'est... un chef-lieu de canton.
Ce fut, dans le Hanovre, une vaillante ville !...
On y fait maintenant... — Quoi ? — Des bas de coton.

Qu'est-ce ? — Un humble instrument. — De quoi ? De chirurgie ?
— Non. — De musique, alors ? — Donne ta langue au chat :
Cet objet tourne, tourne, en quelque main rougie,
Pour remplacer la cloche aux saints jours du rachat.

Énigme (*Botanique usuelle*)

Je m'élève haut quand rien ne me gêne ;
J'ai des bras nombreux, un solide tronc ;
Des brumeux pays je suis indigène ;
Un soleil trop chaud brûlerait mon front.
Suave est ma fleur de neige rosée ;
Savoureux, mon fruit brillant de rosée
Qui s'offre facile à toutes les mains.
D'Adam, votre père, et de sa femme Eve,
Jusques à Pâris, on le voit sans trêve,
Et même en ces jours, perdre les humains !

RÉBUS

LON

ON

100

V'

QU'ON

A

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUILLET

HOMONYMES : *Canne — Canne — Cane — Cannes — Canne — Canne — Canne.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET

A se mettre en colère on n'a pas d'avantages

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

Imp. Van-Geleyn . Paris

4640

1er Septembre 1887

Modes de Paris. **Journal des Demoiselles** Rue Vivienne 48.

Toilettes de Mlle THIRION Bd St Michel, 47 _ Costume d'Enfant de Mme TASKIN, 2 r. de la Michodière
Modes de la Mon LUCY & LIGNEY, 17, r. des Pyramides _ Parfums de la Mon GUERLAIN, 15, r. de la Paix

A PROPOS
DE VERNIS MARTIN

(SUITE, VOIR LE NUMÉRO DE JUIN)

Nous avions essayé ensemble, mesdemoiselles, il y a deux mois, de passer en revue les objets sur lesquels Martin essaye l'application de son vernis. Vous plaît-il de continuer nos investigations aujourd'hui ? Il me semble qu'il y a encore bien des découvertes intéressantes à faire dans le mobilier de nos aïeules.

J'en étais restée, je crois, aux clavecins. Vous connaissez toutes, pour l'avoir aperçu dans un musée ou dans un grenier, ce grand-père de notre piano moderne. De nos jours, le petit-fils avec ou sans queue est en bois blanc à l'intérieur et se pare au dehors de tous les luxes à sa portée : dorures, sculptures, incrustations, même depuis quelques années on le voit changer d'habits comme un riche parvenu qui étale une garde-robe variée et voyante. Ce sont des broderies de soie sur drap bleu ou rose, jupes de velours cramoisi avec poufs de brocard changeant ; lourdes tapisseries relevées avec art ; crépines d'or, glands assortis, que sais-je ; mais ouvrez l'instrument, je le répète, et vous trouvez la planche, la vulgaire planche jaunie ; elle est bien rabotée, c'est tout ce qu'on en peut dire. Le clavecin, lui, était plus modeste d'aspect : il avait quatre pieds grêles, garnis de cannelures et cerclés de cuivre ; le dessus de la boîte bien uni et bien simple ne trahissait pas les recherches élégantes de l'intérieur. Ouvrez-le si on vous permet d'y toucher ; voilà la merveille : des oiseaux, des fleurs délicates, quelques pimpantes bergères, quelque amoureux troubadour, tout une idylle cachée derrière de grands arbres, avec l'eau d'une claire fontaine, des moutons, un chalumeau ; l'on danse ou l'on

soupire, suivant le caprice du peintre. Martin avait passé par là.

J'aime beaucoup le clavecin, et vous? Ce n'est pas qu'il soit beau, ce n'est pas qu'il ait des sons moelleux ou puissants; non, il est grêle, il est sec sous les doigts; si l'on tape un peu fort, toute la petite machine se met à branler et rend un son de bois fort déplaisant; si l'on se mêle d'en tirer un accord plaintif, la touche insensible vous renvoie le petit *toc* d'un jeu d'osselets; mais c'est le clavecin, l'ami des grandes et des petites dames du XVIII^e siècle. Il suffit de le voir, de s'asseoir devant son étroit clavier, d'y essayer quelque gavotte vieillie pour voir aussitôt apparaître les larges paniers, les hautes coiffures, pour sentir un vague parfum d'ambre, pour entendre à travers les accords grêles et martelés, le chuchotement et le rire discret des danseurs présentant la main en débitant un madrigal. Le clavecin me rappelle surtout Trianon; c'était l'orchestre de l'intimité royale, c'était la prétention exorbitante d'une femme qui ayant tout, voulait encore être musicienne! Pauvre charmante reine, incomparable Colette, qui fuyiez les applaudissements de toute la nation en délire pour venir devant quelques amis chanter les platitudes de Rousseau, et déchiffrer péniblement les sonates de votre ami, de ce Wolfgang Mozart, dont le talent remplissait alors l'Europe d'applaudissements. Ce nom me rappelle un charmant souvenir évoqué par M^{me} Lenormant dans un de ses livres sur cette époque pleine d'attraits et de périls, dont elle a si bien esquissé quelques figures caractéristiques.

Mozart avait six ans lorsqu'il joua devant la cour de Marie-Thérèse. C'était un prodige, et l'artiste reçut autant de caresses que de compliments. L'archiduchesse Marie-Antoinette, son aînée de deux ans, et qui ne connaissait pas encore la terrible étiquette française, laquelle devait tant la gêner plus tard, séduite par la vue de ce charmant virtuose, s'empara de sa main, et voilà princesse et musicien courant l'un après l'autre à travers les galeries et les salons. Mozart était, paraît-il, plus adroit de ses mains que de ses pieds; toujours est-il qu'il glissa sur les parquets perfides du palais, et... qu'il se fit très mal. Le génie a quelques faiblesses; Mozart, endolori et mortifié, pleura beaucoup; heureux enfant! Marie-Antoinette, compatissante, sécha ses larmes avec des baisers; si bien que l'entreprenant Wolfgang songea à la prendre pour femme: « Vous êtes bonne, je veux vous épouser », disait-il à la petite archiduchesse, en marchant à ses côtés, cette fois, sans courir. Marie-Térèse fut informée de ce projet qui n'eut pas de suites. Qui sait! Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre, put penser bien des fois que sa vie eût été plus douce aux côtés du jeune artiste.

Marie-Antoinette, bien qu'elle eût un goût très vif pour la musique, qu'elle s'intéressât toujours aux questions soulevées par les querelles de Gluck, son professeur, avec les piccinistes, n'était pas musicienne: elle chantait faux assez souvent et ne dansait pas toujours en mesure; mais il y a moyen de tout faire passer quand on est charmante et reine, si bien qu'un étranger, Horace Valpole, écrivait en rendant compte du mariage de la princesse Clotilde, sœur du roi: « Il est impossible de regar-
« der autre chose que la reine; au repos, debout
« ou assise, c'est la statue de la beauté; si elle
« se meut, c'est la grâce même. Elle était vêtue
« d'une robe lamée d'argent, semée de lauriers
« roses avec quelques diamants et des plumes
« dans une coiffure moins haute que les écha-
« faudages ordinaires. *On dit qu'elle ne danse pas*
« *en mesure. Alors on a tort de danser en mesure.*
« Toute sa contenance est divine. »

Cette coiffure dont parle Valpole, qui donnait tour à tour tant de grâce et tant de noblesse à la tête charmante de la reine, était en partie son ouvrage. Elle avait amené d'Autriche, par bonté de cœur, un pauvre diable de coiffeur passionnément attaché à son service, mais peu inventif et volontiers en retard sur les modes à panaches et à emblèmes de la cour de France. Marie-Antoinette se laissait faire, puis quand l'artiste se retirait, la femme adroite et coquette fourrageait dans l'édifice compliqué des coques, des plumes, des écharpes, des boucles, poudrait ici et là, si bien qu'au bout du compte il ne restait pas grand'chose des savantes combinaisons du Viennois.

Si je parle coiffures, c'est pour rentrer dans notre sujet par une porte quelconque, et Dieu sait combien nous avons déjà pratiqué de sorties depuis que nous causons ensemble; oui, les coiffures étaient phénoménales avec leurs accessoires, et parmi eux nous trouvons la poudre, les boîtes à poudre illustrées par Martin. Nous y voilà encore une fois!

De même qu'on dissimulait la couleur naturelle du bois sous toutes sortes de peintures et d'enduits, de même on cachait la nuance des cheveux sous des nuages de poudre odorante, la tournure véritable sous l'armure des paniers; c'était l'heure des supercheries; aucune ne fut plus universellement adoptée que celle qui consistait à se faire une tête blanche, peut-être pour se donner l'illusion qu'une sagesse précoce se cachait sous ces frimas.

Et ce ne sont pas seulement les jolies bergères de Trianon, les beaux gardes qui les accompagnaient à la comédie ou sur les gazons, qui usèrent de cette mode, il y avait de la poudre pour tout le monde: à la cour, au camp, à la ville, à

l'église, chez le procureur, à la foire, partout. On voit dans les estampes satiriques de l'époque des soldats se préparant à la bataille la houpe à la main ; l'uniforme est misérable, endommagé par l'usure, ce n'est rien : la mort va peut-être le rendre inutile et glorieux tout à l'heure ; ce qu'il faut avant tout, c'est tomber galamment avec une tête convenable. Est-ce qu'on peut mourir en blond ou en brun !...

Il y a un tableau de Karle Vernet qui m'amuse toujours beaucoup. Il représente un jeune clerc entre les mains de son perruquier. La scène se passe sur le dernier palier d'un escalier misérable dont les marches irrégulières et la rampe branlante ne m'inspirent aucune confiance. Le patient est assis sur une chaise de paille éventrée ; il est maigre, il est disgracieux, ses pieds recoquevillés au dernier barreau de son siège font des efforts inutiles pour retenir des savates qui ne se rappellent plus leur couleur. La coiffure est presque terminée. Le jeune basochien, pour préserver ses yeux, a enfoui sa figure dans un grand cornet, et le bourreau en face de lui, une besace pleine de farine d'une main, sa houpe chargée de l'autre, poudre son client en conscience. Ce perruquier de vingtième ordre est délicieux ; son profil grave et burlesque révèle sa médiocrité et ses prétentions ; ses membres grêles, les angles saillants de son maigre corps, disent que la clientèle est assez exactement représentée par l'échantillon qui est là étouffant dans son cornet pendant que nous philosophons. Clientèle d'avenir peut-être, mais sans ressource pour le présent, si j'en excepte ce trésor de jeunesse qui remplace tous les trésors. Dans un moment le futur procureur aura tiré d'un autre coin du galetas ses souliers à boucles, son habit de ratine, un jabot, un claque, et sautant comme une pie de pavés en pavés pour échapper à la boue noire qui déshonorerait sa fraîche toilette, il ira flairer quelque bribe de la vie élégante aux environs des beaux quartiers. Et les jeunes ouvrières pimpantes sous leurs atours de cotonne à falbalas, voyant passer notre héros, se pousseront du coude en murmurant entre elles : C'est un marquis ! — On peut bien se passer de dîner pour faire dire cela.

Ce fut une ère de triomphe pour les boîtes ce XVIII^e siècle si blasé, où chacun s'ingéniait à trouver du nouveau, de l'invraisemblable, pour tomber finalement dans l'absurde. — Si vous voulez, ouvrons le sac à ouvrage d'un colonel à la mode et l'inventaire que nous en ferons ne manquera pas de piquant ; je copie pour vous une page de l'époque :

« Ismène et Cidalise ennuyées d'un *tri* (jeu de « carte) et ne sachant sur quoi médire, s'avisent « de s'occuper. Araminthe à ce métier achève « une fleur de tapisserie, Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son « fauteuil un tambour et brode en bâillant une « garniture de robe, tandis qu'Ismène, couchée « sur le canapé, travaille un falbalas de Marly. « On entend des chevaux hennir, l'écho retentit, « un laquais annonce et le marquis paraît.

« — Que je suis heureux de vous trouver, « mesdames ! Mais que vois-je ! Que ce point « est égal ! Comme ces fleurs sont nuancées ! « C'est l'ouvrage des Grâces ; c'est celui des fées « ou plutôt c'est le vôtre ! »

Et voilà le colonel, car ce marquis a un régiment, qui ouvre son ridicule, en sort un étui, de l'étui une aiguille d'or, et, s'emparant de la tapisserie, y fait quelques points, « puis il court « à Cidalise, lui dérobe le tambour, et d'une « main légère achève la fleur commencée. »

« Enfin, il s'élance vers le canapé, saisit un « bout du falbalas et accélère d'autant plus son « ouvrage qu'il est plus jaloux de rester auprès « de l'aimable Ismène. Peignez-vous l'extase des « trois femmes ! »

Ainsi donc, les hommes cousaient, brodaient, babillaient l'aiguille à la main, et leur sac à ouvrage plus petit que celui des femmes portait on ne peut mieux le nom de *ridicule*. C'était, paraît-il, un véritable arsenal de bimbeloterie et de couturière. On ne sait s'il faut rire ou pleurer en en faisant l'inventaire.

Ceci me rappelle une petite histoire que je risque ici parce qu'elle y est presque à sa place. C'était au dernier recensement de la population, en pleine classe de jeunes filles. La maîtresse de géographie avait laissé pour ce jour-là les sources présumées du Nil se perdre dans les déserts de l'Afrique sans son concours, pour aider son petit monde à répondre à la feuille municipale. Les questions, je ne me les rappelle pas bien, sauf celle-ci : Que fait votre père ? Il y avait des réponses variées et approximatives ; on arrive à Jeanne de V. — On lui demande son âge, son adresse, et enfin : Que fait votre père ? La petite cherche profondément, hésite, puis tout à fait sûre de son affaire, répond tranquillement : Il fait de la tapisserie et lit le journal. Comme position sociale, c'était un peu vague, mais comme pittoresque cela ne laissait rien à désirer ; aussi la classe s'en contenta pour saluer d'un éclatant fou rire la réponse innocente de l'enfant.

On dit que ce sont surtout les officiers de cavalerie qui terminent ainsi leur carrière ; mais pas tous !

J'aurais bien voulu vous parler des carrosses et de leurs merveilleuses peintures ; mais un autre l'a fait ici même, et je me vois obligée de me venger sur la chaise à porteurs redevenue si fort à la mode de nos jours, non plus pour nous porter, mais pour donner asile à nos plus précieux bibelots, et figurer dans nos anticham-

bres ou nos salons à titre de souvenir et de curiosité.

Les chaises à porteurs sillonnaient le parc de Versailles sous Louis XIV qui daignait parfois en suivre quelqu'une, le chapeau à la main et le sourire dans les yeux. Elles émigrèrent au grand Trianon, puis un peu partout où se trouvaient les belles nonchalantes, la mode et le luxe, trois choses qui se rencontrent volontiers en voiture.

Il y a comédie ce soir au château et le théâtre se trouve au bout du parc. La grande dame descend donc le perron de marbre au bras d'un brillant cavalier. Sa chaise est là, mignonne et dorée, avec des amours qui jouent et se poursuivent aux quatre angles des panneaux vernissés. Au centre, deux lions supportent un écu. Par la petite porte ouverte du joli nid capitonné, où s'installe à grand'peine la promeneuse que ses *paniers* et sa coiffure empêchent fort, on aperçoit une longue canne à pomme volumineuse qui annonce déjà le gourdin des *merveilleux;* une microscopique pendule est suspendue par son anneau doré au-dessus de la tablette où s'entasse tout l'attirail coquet d'une femme à la mode : son éventail, sa bonbonnière, sa boite à fard, sa bourse à glands. Une fleur exquise est posée là, venue on ne sait d'où, la dame la respire en souriant, la glisse dans son corsage, tandis que son cavalier la quitte en lui baisant la main; on se retrouvera tout à l'heure sous le lustre du théâtre. Les porteurs accrochent les brancards dorés, deux coureurs secouent leurs torches sur le sable et prennent les devants pour indiquer la route déjà sillonnée par d'autres groupes chamarrés et joyeux qui vont chercher également la fête.

Les petites bourgeoises avaient aussi leurs chaises, mais on ne pouvait pas s'y méprendre. La peinture, l'or et la soie étaient remplacés par le bois et l'osier; une toile tendue abritait du soleil ou de la pluie s'il était nécessaire; on supprimait un des porteurs par raison d'économie, et son office était suppléé par deux roues.

Avez-vous rencontré par un beau jour de mai, au sortir du marché aux fleurs, certaines brouettes criant sur leur essieu et transportant un beau géranium dans sa collerette de papier blanc. Cette fleur n'est pas très distinguée, son feuillage s'est emparé du parfum de la rose en le vulgarisant; n'importe, le bouquet de ses fleurs est velouté et éclatant, on le regarde avec plaisir. Cette vue me revient en pensant aux chaises bourgeoises du temps passé et à leurs propriétaires. Le véhicule était primitif et sans élégance, mais la promeneuse avait la mine avenante et fraîche; elle s'était levée de grand matin pour repasser elle-même ses atours. La voilà pimpante sur le pas de sa porte, l'œil brillant et la joue vermeille; elle saute dans la charrette où il y a juste la place de s'asseoir. Son mari lui dit adieu, elle lui recommande de bien fermer la maison ce soir quand il viendra la rejoindre, d'encourager les chalands, d'éviter le crédit ; le porteur unique entre dans son brancard; un dernier mot, encore un signe d'amitié et le beau géranium, secoué à droite et à gauche, en avant et en arrière, est emporté vers le faubourg. Il y a là-bas, après les dernières maisons, au milieu des prairies riveraines, une petite bicoque, un grand jardin, et la jolie grainetière y va chaque samedi inspecter le travail de la semaine et préparer à *son homme* le repos du dimanche; demain elle se promènera fièrement à son bras, entourée de quelques visiteurs, parmi les plates-bandes de pavots et de camomilles qui font de grandes taches rouges ou blanches le long du sentier qui conduit à la Seine.

Quel dommage, me direz-vous, qu'il n'y ait plus de chaises à porteurs, ce devait être si charmant ! — Il y en a encore, mesdemoiselles, mais ce qu'on y voit certes est fait pour vous en dégoûter.

Ce petit véhicule à bras n'est plus guère usité que dans les villes d'eaux où il sert à transporter les malades, au bain et à la douche. A cinq heures du matin une pauvre malheureuse est tirée de son lit les yeux gonflés de sommeil, des papillotes en auréole, un bonnet de toile cirée à peu près aussi jaune que son teint, un peignoir de flanelle déjà déteint par l'inhalation des jours précédents ; une mine renfrognée, voilà le tableau. La chaise close est assortie, les porteurs se cognent à tous les angles, l'escalier vous met la tête en bas, la douche vous suffoque, le bain vous étouffe; vous reprenez le même chemin, plus jaune qu'au départ; vite le lit, l'édredon, c'est un supplice, c'est la mort. Maudite chaise, va-t-en en tuer d'autres et laisse-moi tranquille. Si encore elle était en vernis Martin....., mais, allons donc, rien à en tirer.

J'ai été au bal en chaise à porteurs. J'avais quatre ans, une robe de cotonnade gros bleu avec des pois blancs, une tache jaune sur ma manche. Je m'y vois encore. Ce n'était pas en Europe, mais cependant sur le sol français. Ma mère allait danser ce soir-là et sa robe de crêpe blanc ne pouvait s'accommoder de la pluie tombée dans le jour et qui gouttait encore aux toitures en zig-zag des maisons mauresques, pas plus que des flaques d'eau éparses dans les rues sans trottoir.

On épousseta la chaise, on rajusta les courroies, tout ce matériel ne servait pas souvent dans ce bienheureux pays du soleil ; et comme la locomotion à cheval ou en voiture avait de grands charmes pour moi, j'obtins que ma mère me ferait une petite place dans sa chaise. Nous partîmes. Les rues étaient noires, par ci par là on apercevait perdue dans l'ombre une petite

veilleuse accrochée au mur d'une échoppe dont un battant restait ouvert; accroupi à portée des rayons tremblants de la lampe nocturne, un vieil Arabe marmottait quelque malédiction en notre faveur lorsque nous passions, et parfois lorsque les maisons permettaient aux rayons de la lune encore baignée par l'orage du matin, de filtrer à travers le feuillage des vignes échevelées sur les toits, je voyais des dormeurs semés sur le pas de toutes les portes, et j'imaginais des morts ressuscitant à notre approche, lorsque je leur voyais lever la tête, ou pousser quelque formidable soupir en se retournant sur leurs couches de pierre.

La maison arabe où nous nous rendions était toute décorée de verres de couleur; je traversai les cours pleines d'orangers et de lauriers roses; sous la colonnade deux grands singes enchaînés me firent d'épouvantables grimaces; dans le jardin, les autruches effarouchées par le bruit et la lumière battirent des ailes comme de grandes paresseuses et vinrent en se dandinant nous voir passer, puis j'entrai dans le vestiaire où devait se terminer mon odyssée convenue, puisque j'allais reprendre le même chemin avec une femme de chambre. Mais j'aimais les aventures, et une fois échappée aux volants maternels qui m'avaient abritée jusque-là, je me glissai dans la galerie et je courus jusque devant une porte toute lumineuse d'où s'échappait un bruissement de soie, un cliquetis discret d'armes et des flots d'harmonie. On dansait, et les couples venaient tour à tour s'inscrire une seconde dans le large cadre de la porte où j'étais. Par malheur on m'aperçut, et ma mère encore! Elle me fit des yeux terribles, et les miens s'abaissant sous le reproche contenu dans ce regard, tombèrent sur la tache jaune de ma manche; je lui attribuai tout le mal, car je voyais bien que les toilettes environnantes étaient immaculées; je pensai qu'en croisant les bras j'allais tout réparer et jouir en paix de ce joli spectacle de dorures, de lumières, de trompettes et de fleurs; mais je fus enlevée de terre par ma bonne, qui me réintégra dans la chaise et assaisonna le retour de reproches auxquels j'opposai, s'il m'en souvient, le plus impertinent des sommeils. Voilà tout ce que j'ai jamais eu à démêler avec les chaises à porteurs.

La mode du vernis gagna les bureaux de ces charmantes femmes qui écrivirent de si jolies épîtres à la suite de M^{me} de Sévigné, notre maître à toutes dans l'art de la correspondance.

Quand on feuillette les lettres de cette époque, on est étonné de la quantité d'esprit qui se dépensa alors en France et l'on se demande comment le temps pouvait suffire à cet échange épistolaire, tellement perfectionné que chaque mot a une valeur, chaque phrase un tour original, avec ce qu'il faut de malice, d'aimable philosophie, de tendresse, enfin tout ce que de nos jours on enfanterait à grand'peine avec beaucoup de ratures, et pas mal d'insuccès.

Aurions-nous moins d'esprit? Le refroidissement progressif du sol atteindrait-il la grâce française? Il m'en coûte trop de le croire, j'aime mieux me dire que nos grand'mères, moins pressées par la vie que nous, faisaient des brouillons et au lieu de griffonner sur un angle de table ou dans un débit de tabac, ou à la bibliothèque du Bon-Marché, s'installaient devant leur bureau, et, plus soucieuses que nous de ce qu'en penserait l'histoire, soignaient à l'égal d'un chef-d'œuvre ce que M^{me} de Sévigné appelle *des courses de plume*. Et puis, l'on avait des ressources qui nous manquent dans ce siècle de progrès: la plume d'oie, par exemple. Combien les idées se débrouillaient, les phrases se perfectionnaient, les difficultés s'aplanissaient tandis que le canif à la main on taillait le tube transparent. Quand je ne sais plus que dire, je prends un crayon et je le massacre avec une lame quelconque. A chaque éclat qui saute sur ma page ou dans mon encrier, je sens l'ordre se faire et la lumière entrer dans mon cerveau; il est rare que le résultat ne soit pas excellent.

Ainsi tout à l'heure, j'ai fait une pause et j'ai amoncelé les débris d'un Comté n° 2 sur ce cahier pour savoir si je devais oui ou non céder à la tentation de vous dire une lettre de Ninon de Lenclos, déjà très vieille et toujours charmante. J'avais toutes sortes de raisons pour m'abstenir et toutes sortes d'envies de céder. Vite, mon canif et mon crayon; je taille: premier copeau: Non, il ne faut pas s'égarer aussi loin, il s'agissait au début de vernis, de mobilier et pas du tout de littérature... Deuxième copeau: Mais j'ai mis un titre élastique en tête de cette causerie pour rester entièrement libre... Troisième copeau: Et quel choix détestable! Ninon n'a rien pour les jeunes personnes. Quatrième copeau: C'est justement parce qu'une jeune fille n'est pas admise chez Ninon où la société est un peu mélangée que je voudrais la lui faire connaître de loin et par son bon côté.... Cinquième copeau: Mais elle a précédé Martin!... Sixième copeau: Cela m'est bien égal!... Septième copeau: Un anachronisme!... Huitième copeau: Eh! bien, après? Je citerai une autre *femme de lettres* postérieure à Martin, cela fera compensation.... Neuvième copeau: Fais ce que tu voudras.... Dixième copeau: A la bonne heure!....

Ninon de Lenclos à M. de Saint-Evremont:

« Je crois comme vous que les rides sont les marques de la sagesse. Nous allons mériter des louanges de la postérité par la durée de notre vie et par celle de notre amitié. Je fais souvent

de vieux contes où M. Delbène, M. de Charleval et le chevalier de la Rivière réjouissent les modernes; vous avez part aux beaux endroits. Mais comme vous êtes moderne aussi, j'observe de ne vous pas louer devant les académiciens qui se sont déclarés pour les anciens.... A cette heure que nos rois sont amis (Saint-Evremont était en Angleterre), ne devriez-vous pas venir faire un tour ici? Ce serait pour moi le grand succès de la paix. »

N'est-ce pas, mesdemoiselles, qu'il y a dans ces quelques lignes autant de malice, de grâce et de simplicité qu'il en peut tenir?

La simplicité! Elle jouissait alors de son dernier reste, car les *cœurs sensibles* préparaient tout le fatras de leur éloquence compliquée. Voyez par exemple la sublime orgueilleuse qui se nomme Charlotte Corday : à la veille d'accomplir ce qu'elle considérait comme une mission providentielle, si je puis me servir de cette expression en parlant d'une femme pour qui Dieu était si peu de chose, elle écrivait ce qui suit :

Adresse aux François

Amis des lois et de la liberté

« Jusques à quand, ô malheureux François,
» vous plairés-vous dans le trouble et dans les
» divisions? Assés et trop long-temps des fac-
» tieux et des scélérats ont mis l'intérêt de leur
» ambition à la place de l'intérêt général; pour-
» quoi ô infortunées victimes de leur fureur,
» etc. »

C'était une jeune fille qui écrivait ainsi : Bon Dieu! que devaient écrire les autres alors!

Mais l'esprit a des droits imprescriptibles, et la même Charlotte si préoccupée de l'effet à produire, s'oubliait parfois en causant avec son amie Mlle Levaillant; dans le passage que voici on retrouve toutes les qualités d'une plume féminine :

Mai 1792. « Vous me demandés, mon cœur,
» ce qui est arrivé à Verson; toutes les abomi-
» nations qu'on peut commettre. Ceux de Verson
» avaient, le jour de Pasques insulté un natio-
» nal et même sa cocarde; c'est insulter un âne
» jusque dans sa bride.... Un paysan interrogé
» par les municipaux: *Etes-vous patriote?* —
» *Hélas oui, messieurs, je le suis; tout le monde*
» *sait que j'ai mis le premier à l'enchère sur les*
» *biens du clergé; et vous savés bien, messieurs,*
» *que les honnêtes gens n'en voulaient pas*. Je ne
» sais si un homme d'esprit eût mieux répondu
» que cette pauvre bête. Que vous dirai-je enfin,
» pour tout terminer. La paroisse a changé dans
» l'instant et a joué au club; on a fêté les nou-
» veaux convertis qui eussent livré leur curé,
» s'il avait paru chez eux... Je ne vous dis rien
» de ma tendresse, je veux que vous en soyés
» persuadée sans que je radote toujours la
» même chose. »

Voilà des citations à faire souffrir notre amour-propre moderne, mais il faut se rattraper sur l'orthographe. Combien nos charmantes aïeules dédaignèrent cette science positive et de quelles fantaisies furent accompagnés la plupart de leurs bons mots!

Un religieux fort savant, écrivant à celle qui s'occupait alors avec lui de la fondation d'un ordre enseignant qui de nos jours tient encore la tête, même à Paris, lui disait en post-scriptum : « Ma chère fille, je suis content de vos progrès; il n'y avait que cinquante-deux fautes dans votre dernière lettre. »

Mais encore une fois, la science et l'esprit font deux.

Voici que nous touchons au terme de cette petite promenade autour des menus meubles qui firent la joie de nos grand'mères et excitent notre envie. Ils nous ont donné le plaisir de parler d'elles avec vous, et le regret de voir tant de choses finies pour jamais.

Il y aurait encore bien des pages à écrire sur tous ces riens charmants qui les entourèrent; cela peut se dire une autre fois; j'ai ménagé mes ressources, afin d'avoir un prétexte pour revenir, et un petit espoir d'être désirée.

C. de Lamiraudie.

BIBLIOGRAPHIE

SAINTE-BEUVE

L'éminent critique dont nous écrivons timidement le nom en tête de cette page a joué un trop grand rôle dans le mouvement littéraire de notre siècle pour que nous ne disions pas à nos lectrices quelques mots de ses œuvres, si peu goûtées au début, si vivement appréciées plus tard.

Il a lui-même raconté, en beaux vers, ses

premières années et ses primitives impressions : nous allons les citer :

. . . .
Et nous nous rappelons nos dimanches d'alors
Et notre blonde enfance et ses riants trésors :
Je rêvais donc ainsi sur ce quai solitaire
A mon jeune matin si voilé de mystère,
A tant de pleurs obscurs en secret dévorés,
A tant de biens trompeurs, ardemment espérés,
Qui ne viendront jamais... qui sont venus peut-être.
En suis-je plus heureux qu'avant de les connaître?
Et tout rêvant ainsi, pauvre rêveur, voilà
Que soudain loin, bien loin, mon âme s'envola,
Et d'objets en objets, dans sa course inconstante,
Se prit aux longs discours que feu ma bonne tante
Me tenait tout enfant, durant nos soirs d'hiver,
Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer.
Elle m'y racontait souvent pour me distraire,
Son enfance, et les jeux de mon père, son frère
Que je n'ai pas connu, car je naquis en deuil
Et mon berceau d'abord posa sur un cercueil.
Elle me parlait donc et de mon père et d'elle;
Et ce qu'aimait surtout sa mémoire fidèle,
C'était de me conter leurs destins entraînés
Loin du bourg paternel où tous deux étaient nés.
De mon antique aïeul je savais le ménage,
Le manoir, son aspect et tout le voisinage;
La rivière coulait à cent pas près du seuil;
Douze enfants (tous sont morts) entouraient le [fauteuil
Et je savais les noms de chaque jeune fille,
Du curé, du notaire, amis de la famille;
Pieux hommes de bien, dont j'ai rêvé les traits,
Morts pourtant sans savoir que jamais je naîtrais.
Et tout cela revint en mon âme mobile,
Un soir que je passais le long du quai, dans l'Ile.
. . . .
Et moi, qui de ces morts garde encor la pensée
Quand je m'endormirai comme eux, du temps vaincu,
Sais-je, hélas! si quelqu'un saura que j'ai vécu?
Et poursuivant toujours, je disais qu'en la gloire
En la mémoire humaine, il est peu sûr de croire,
Que les cœurs sont ingrats et que bien mieux il [vaut
De bonne heure aspirer et se fonder plus haut,
Et croire en Celui seul, qui, dès qu'on le supplie
Ne nous fait jamais faute et qui jamais n'oublie!

Charles Sainte-Beuve était né dans une position modeste : sa mère, d'origine anglaise, était une excellente femme toute aux soins d'intérieur, qui se lamentait quand son fils égarait ses chaussettes, qui avait mille craintes pour le lendemain, alors même que les journaux et les revues se disputaient la collaboration de son fils et qui ne fut rassurée que le jour où il entra à l'Académie: elle crut alors que les lettres pouvaient être une carrière acceptable.

Son père, employé des contributions, avait des goûts et même des aptitudes littéraires, il ne le connut pas; le père mourut avant que ce fils lui fut né. Une bonne tante, dont il vient de nous parler dans ses vers (ainsi que de la tombe où s'appuya son berceau), se plut à s'occuper de son enfance. Il fut élevé à Boulogne, au collège, et il y contracta avec un de ses condisciples, M. Eustache Barbe, qui entra dans les saints Ordres, une amitié qui ne finit qu'avec sa vie et que les profondes différences d'opinions n'altérèrent point; il se souvenait, sur le tard de sa vie, des longues promenades qu'il faisait avec cet ami au bord de la mer et le long des routes ombragées qui mènent aux beaux villages du Boulonnais; il se souvenait aussi de leurs entretiens sur les sujets les plus graves, des doutes qui, dès lors, assaillaient son esprit et que combattait la foi pleine et sereine de son ami. Ils se quittèrent : Sainte-Beuve alla achever ses études à Paris : il eût été heureux pour lui que sa vie se fût tout entière écoulée dans sa ville de province, près d'un condisciple qui était un guide et une lumière : il n'eût pas eu de réputation, il n'eût pas siégé à l'Académie, mais que son âme y eût gagné en paix et en certitude!

Ce fut à Paris qu'il acheva son éducation, et comme il se croyait des dispositions pour les sciences physiques, il étudia la médecine, il ceignit même le tablier des étudiants en suivant Dupuytren, dans ses visites à travers les salles de l'hôpital; il disséqua les cadavres, cherchant peut-être les limites mystérieuses qui séparent l'âme de la matière, et, à son insu, il se préparait à ses travaux littéraires, où il a toujours curieusement indiqué les relations de la nature physique et de la nature morale. Dans le critique, même dans le poète, on retrouve fréquemment le médecin.

Il ne poursuivit pas ces premières études, il fallait vivre, il était pauvre et il demanda des ressources à sa plume; un journal très distingué, le *Globe*, lui ouvrit ses colonnes et il y publia des articles de critique littéraire, qui furent remarqués. On était au lendemain de la Révolution de 1830; un souffle révolutionnaire animait la jeunesse, les études, les lettres, les arts semblaient entrer dans une voie nouvelle, les doctrines les plus audacieuses s'étalaient à l'envi; il semblait que la religion fût effacée, ou bien, on l'honorait comme une vieille et poétique légende, qui inspira des chefs-d'œuvre aux architectes et aux peintres : mais 1830 a passé, les philosophes et les poètes ont passé, et la religion, comme le vieillard de Lafontaine,

A vu plus d'une fois l'aurore
Se lever sur leurs tombeaux!

Sainte-Beuve, cependant, garda quelque fidélité à la foi de ses jeunes années et son étroite relation avec Victor Hugo, le Victor Hugo d'alors, ne devait pas l'en détourner. Il devint un des familiers de la maison de la place Royale, il s'y lia avec toute la cohorte romantique, Alfred de Vigny, les deux Deschamps, Charles Nodier, le

peintre Boulanger, et de cette époque datent quelques-uns de ses plus beaux vers; pourtant, ses premières poésies publiées sous le pseudonyme de *Joseph Delorme*, inquiétèrent les chrétiens et les gens sérieux : on voyait à regret percer dans ces vers l'immoralité qui conduit au doute, car *l'impie ne veut pas croire, de crainte de bien agir*. Et en effet, dans une poésie datée de 1829, il se plaint de ne plus croire :

Mais où la retrouver, quand elle s'est perdue
Cette humble foi du cœur qu'un ange a suspendue
En palme à nos berceaux;
Qu'une mère a nourrie en nous d'un zèle immense;
Dont chaque jour un prêtre arrosait la semence!
Aux bords des saints ruisseaux?
Peut-elle refleurir lorsqu'a soufflé l'orage.
Et qu'en nos cœurs l'orgueil, debout, a dans sa rage
Mis le pied sur l'autel?
On est bien faible alors, quand le malheur arrive
Et la mort... faut-il donc que l'idée en survive
Au vœu d'être immortel?

Il publia un an après les poésies de Joseph Delorme, un second volume, intitulé les *Consolations* qui fut plus favorablement accueilli, parce qu'il semblait plus spiritualiste. Nous transcrirons encore un fragment d'une belle pièce de ce recueil, la meilleure peut-être :

Toujours je la connus pensive et sérieuse
Enfant, dans les ébats de l'enfance joueuse
Elle se mêlait peu, parlait déjà raison
Et, quand ses jeunes sœurs couraient sur le gazon,
Elle était la première à leur rappeler l'heure
Et dire qu'il fallait regagner la demeure,
Qu'elle avait de la cloche entendu le signal,
Qu'il était défendu d'approcher du canal,
De troubler dans le bois la biche familière,
De passer en jouant trop près de la volière...
Et ses sœurs l'écoutaient. Bientôt, elle eut quinze ans
Et sa raison brilla d'attraits plus séduisants.
Sein voilé, front serein où le calme repose
Sous de beaux cheveux bruns, une figure rose,
Une bouche discrète, au sourire prudent;
Un parler sobre et froid, mais qui plaît cependant.
. . . .
Et moi, qui vois couler cette humble destinée,
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas! je retombe en tristesse;
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir
Et je pense, ô mon Dieu, qu'il sera bientôt soir!

Les *Consolations* ne pouvaient manquer d'être bien reçues du public délicat; pourtant, Sainte-Beuve ne poursuivit pas cette voie, il n'y revenait que de loin en loin; il chercha dans la critique littéraire un travail mieux rétribué, et surtout qui s'accordât mieux avec ses goûts d'observation et ses rares aptitudes. Il se fit en lui, sous l'influence de la philosophie spiritualiste, comme un *renouveau* de l'esprit religieux; il dirigea ses pensées vers Lamennais et ses doctrines; par malheur, la chute de cet apôtre ébranla sa foi renaissante, aussi lui écrivit-il une lettre de reproches : « Quoi! dit-il, vous » l'apôtre par excellence, vous l'homme de la » certitude, vous, prêtre fervent qui ne cessez de » nous exhorter, est-il bien possible que vous » abdiquiez de la sorte, et cela vous est-il per- » mis? Rien n'est pire, sachez-le, que de pro- » voquer les âmes à la foi et de les laisser à » l'improviste en délogeant! Combien j'ai vu » d'âmes espérantes que vous teniez emportées » avec vous dans votre besace de pèlerin, et qui » le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes » le long des fossés!... »

Lamennais, obstiné Breton, ne se rendit pas; Sainte-Beuve, découragé, jeta les yeux vers les Saint-Simoniens qui remplissaient Paris de leurs doctrines et à qui d'autres globistes s'étaient joints; il regarda, il écouta, mais il ne fut pas convaincu. Il les quitta et se reprit au travail de la plume; un roman dont nous ne pouvons parler ici, parut alors, tableau fidèle des agitations de son auteur; puis cette inquiétude des grandes questions de notre destinée le poussa à étudier *Port-Royal* et ses solitaires, il en résulta deux volumes, très étudiés, très bien écrits, mais sa foi ébranlée ne grandit pas dans l'intimité des doctrines désolantes que professaient les disciples de Jansénius, et il écrivait quelques années plus tard, à l'abbé Barbe, ces lignes pleines d'une amère tristesse : « Mon âme » est semblable à ces plages où l'on dit que saint » Louis s'est embarqué; la mer et la foi se sont » depuis longtemps, hélas! retirées et c'est tout » au plus si parfois, sous l'aride ardeur ou le » froid mistral, je trouve un instant à m'as- » seoir sous l'ombre d'un rare tamarin. »

La partie tendre, croyante, et, il faut le dire, romanesque de sa vie se consuma ainsi : il n'était pas marié, plusieurs attachements conçus dans son cœur, n'avaient pas eu de retour; il abandonna ces préoccupations, si légitimes pourtant, du bonheur domestique, et d'un esprit plus mûr, il se voua tout aux travaux de la critique littéraire : c'est là qu'il fut admirable.

Ces articles publiés d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, puis hebdomadairement dans un journal sous le titre de *Causeries du Lundi*, forment une galerie qu'on ne peut assez louer : selon l'occasion, selon le livre qu'il analyse, il trace avec une vigueur et une finesse indicibles, des portraits historiques et littéraires, où l'on voit figurer Bossuet, François Ier, Mlle Aïssé, Mme Roland, le général Lafayette, M. de Barante, M. Mignet, M. Guizot, et tant d'autres, tous appréciés avec équité, tous dépeints avec une délicatesse de touche et un choix de détails dont

on ne se lasse pas. Sainte-Beuve a tout lu, tout su et il distribue aux lecteurs ses trésors de science et d'appréciation avec un tact et une sobriété qu'on ne connaissait pas avant lui et qu'aujourd'hui même les Brunetière et les Lemaître ont, semble-t-il, peine à égaler.

Il était parvenu à l'automne de la vie; il possédait la fortune, le second Empire le combla d'honneurs, pourtant, son âme était triste et il l'avouait. Que regrettait-il ? la foi, oui, peut-être; les liens de famille? oui aussi; mais son âme irritée, mécontente, ne retourna pas en arrière, vers les sentiments qui avaient honoré son adolescence. Sous des influences néfastes, il se rangea parmi les ennemis de la religion; lui, si modéré et si juste, il devint agressif et partial; une maladie grave, des souffrances vives l'avertissaient de sa fin prochaine : de quel œil voyait-il arriver l'échéance inévitable? Nul ne peut le dire, son testament prescrit l'enterrement civil, quoique dix ans auparavant, il eût demandé une messe basse à ses funérailles; en avançant dans la vie, il avait descendu de plus en plus la pente du matérialisme et *l'arbre tombant du côté où il penche*, le malheureux Sainte-Beuve mourut comme il avait vécu, le 13 octobre 1869.

Chez le critique, chez le poète, la pureté du caractère ne répondait pas à la beauté du talent; Sainte-Beuve n'a pas eu dans sa vie, remarque M. d'Haussonville, ce je ne sais quoi de fort et de relevé qui plaît à l'imagination; il n'a pas toujours suivi les routes droites... Il ne fut pas fidèle en amitié, il fut très éclectique en politique, il n'eut pas de principes en morale : la base solide de tout bien était écroulée dans son âme. Mais que de beautés, quelle somme de talent, que de génie dans ses *Causeries du Lundi*, dans ses *Portraits féminins*; quelle lecture délicieuse que chacun de ces chapitres qui renferme un monde de faits et d'idées! Combien les jeunes femmes auraient à apprendre dans ces volumes! Nous osons les leur signaler.

M. B.

GINA

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE

(SUITE)

La même à la même

Pise.

Nous avons entraîné, ma » chère Louise, les Crabbles avec nous.

» M. Clapières s'entend » très bien avec l'honorable M. Crabbles, esq. » Ce dernier se laisse accabler dignement, » avec flegme, d'amabilités sans nombre.

» Agnès me fait observer le train luxueux de » mon tuteur; nous voyageons en prince; il » n'y manque rien, pas même les bouquets quotidiens offerts à Polly, à Agnès et à ton amie.

» Quant à Mme Clapières, elle ne témoigne ni » contentement, ni lassitude. Elle remplit un » devoir en accomplissant ce voyage. Voilà tout. » Sa réserve augmente à mon égard et elle a » pour son fils comme une nuance de pitié » ironique.

» Mes efforts constants ont été stériles... Ce » cœur sec a-t-il jamais éprouvé de tendresse? » et n'aime-t-elle pas mieux les siens morts, » qu'elle ne les a aimés vivants?

» Depuis que j'ai Agnès, je ne souffre plus de » sa froideur. Et puis, vois-tu, mon amie, la » jeunesse a besoin de jeunesse.

» M. Crabbles, esquire, a voulu déjeuner au » sommet de la tour de Pise, Polly naturellement a partagé ce repas excentrique.

» Agnès m'est restée fidèle, nous les avons » vus d'en bas. Il y a un écart de quatre mètres » entre la base et le faîte. Digérer un pâté de » foie gras en tombant avec la tour penchée eût » été piquant, le nom de M. et Mme Crabbles se» rait passé dans les annales des touristes » infortunés; mais la tour n'est pas tombée!

» Il paraît que le beau-frère de mon amie est » richissime, il a un comptoir à Bombay, c'est » là que les parents de ces demoiselles, M. et » Mme Pickinson firent sa connaissance. Il voulait se marier; ils lui déclarèrent qu'ils avaient » sept filles et il alla à Londres choisir parmi » elles son épouse. Polly voulait la richesse, » même au prix de la vieillesse : c'est trop cher!

» Quant à Agnès, son « baw » l'attend à Boston; c'est le fils d'un grand industriel. Ils se » sont fiancés à Londres où « Willy » était venu » étudier le commerce.

» — C'est, me dit-elle, un homme droit et bon.

» Il prendra l'usine de son père et améliorera
» le sort des ouvriers.

» Comme je lui objectais qu'elle ne voyagerait
» pas, elle, élevée dans des idées de mouvement
» perpétuel, elle me répondit :

» — Ma vie sera plus utile autrement. J'aiderai
» Willy. » Je ne sais pourquoi j'ai pensé à la
» société philanthropique des petits vêtements
» dont parle Dickens, et je le lui ai dit, elle a ri et
» m'a assuré qu'elle comprenait le bien autre-
» ment.

» Mais elle est protestante et il y a entre
» nous deux une note muette qui résonne si
» bien avec toi, ma Louise !

» Le séjour à Pise, « Lung l'Arno » aux eaux
» limoneuses, avec les pénitents noirs dans leur
» cagoule qui quêtaient sous nos croisées en
» tendant leur bourse attachée à un long bâton,
» a été trop court.

» Les stations au Campo-Santo, le musée de
» la ville, décoré des fresques horrifiques de
» l'enfer d'Orcagna, les promenades aux envi-
» rons, à Saint-Julien, à la Chartreuse, sous un
» ciel enchanteur, ont rapidement rempli notre
» temps.

» L'heure de la séparation a sonné, les Crab-
» bles allaient vers Rome et nous retournions
» en France.

» M. Clapières dit mystérieusement que nous
» irons plus tard à Rome. Quand ?

» En réalité je pense que sa mère aspire au
» repos. J'ai de la peine à quitter mon amie.

» Chère petite Agnès, elle part tranquille, son
» avenir est clair, elle sait ce qui l'attend ; tan-
» dis que moi ?... mon avenir ?... Je n'y vois
» goutte.

« Gina. »

La même à la même

Nice.

« Ma chère Louise,

» Avant de nous reposer, j'ai demandé une
» dernière excursion... devine ? à l'île Sainte-
» Marguerite.

» Je l'ai arpentée tout un jour... les Arabes
» sont partis. Le fort est vide à présent ; juché
» sur une falaise à pic, ce n'est qu'une décora-
» tion... l'ancienne prison du Masque de Fer et
» de... Bazaine.

» J'ai découvert le cimetière des Arabes, dans
» une gorge minuscule aboutissant à la mer.
» Les arbousiers aux fruits sanglants, les myr-
» tes à fleurs blanches, les caroubiers ombra-
» gent d'une verdure franche les pierres taillées
» dans le roc brut qui marquent les tombeaux.
» C'est un coin frais, point lugubre. Les prison-
» niers reposent là, tournés vers l'Orient.

» M'aurait-on mise dans ce lieu si j'étais
» morte ici, petite enfant ?

» Tu te souviens de votre visite à l'île avec la
» chère Hélène ? J'y ai repensé ; nichée dans les
» branches d'un pin parasol, au-dessus de l'eau
» transparente, je me suis replongée dans le
» passé. L'air était calme, la nature riante ; il y
» avait sur les vagues endormies, comme un
» chemin de velours violet, entre les deux îles.

» Le vieux pêcheur, Pinchinat, que j'ai re-
» trouvé, m'a dit que c'était le manteau de sainte
» Marguerite et comme, de mon perchoir, j'in-
» sistais pour avoir une explication, il s'est assis
» en raccommodant son filet et m'a conté la
» légende :

» Sainte Marguerite et saint Honorat étaient
» frère et sœur.

» Ils résolurent de se retirer dans une soli-
» tude, montèrent dans une barque et se laissè-
» rent aller au gré des flots, demandant au Sei-
» gneur de les diriger.

« Et le Seigneur leur envoya un ange, qui
» descendant des cieux les conduisit aux îles de
» Lérins. Saint Honorat prit possession de l'une,
» et sainte Marguerite de l'autre. Le messager
» divin retourna au Paradis emportant la nacelle,
» afin d'éprouver la constance des solitaires.

» Après de longs mois de pénitence, de prières
» et de jeûnes, sainte Marguerite eut l'ardent
» désir d'aller voir son frère, elle avait besoin
» d'entendre une voix humaine. Mais elle n'avait
» pas d'embarcation !... Se jetant à genoux,
» elle appela l'ange à son aide, elle le con-
» jura de lui rendre son bateau, et l'ange
» venant à elle lui ordonna d'étendre son man-
» teau sur les flots dociles. Elle obéit et mar-
» chant sur l'étoffe devenue digue arriva près
» d'Honorat.

» Ils causèrent longtemps de l'amour divin et
» de ses douceurs ; les étoiles scintillaient
» comme des clous de diamant dans l'azur as-
» sombri, quand sainte Marguerite, l'âme récon-
» fortée, retourna dans son île.

« Son frère, le saint ermite lui avait dit :
» J'irai te trouver au printemps, quand les ceri-
» siers fleuriront.

» Elle emporta cette promesse d'un revoir
» lointain ; on était en hiver.

» Alors elle pria Dieu avec larmes d'inspirer
» à saint Honorat la pensée de la visiter plus
» souvent... elle pria de si grand cœur que le
» Seigneur exauça sa prière.

» Les cerisiers sauvages fleurirent soudain ;
» et depuis lors, durant la vie de sainte Mar-
» guerite, les cerisiers sauvages fleurirent quatre
» fois l'an.

» Aussitôt que les blanches fleurs apparais-

» saient, le frère et la sœur se réunissaient pour
» louer Dieu ensemble et converser saintement.

» Maintenant encore, par temps calme, la
» sainte jette son manteau sur la mer pour en-
» gager les chrétiens à aller honorer Dieu dans
» l'église bénie du monastère de Lérins. — Pin-
» chinat a été lancer son filet et nous sommes
» partis aussi.

» Sainte Marguerite, intercédez pour nous !

» — A présent, ma bonne Louise, nous voici
» au logis et au calme.

» Je mets des petits tabourets sous les pieds
» de Mme Clapières, je lui porte son pliant au
» jardin, j'essaye même d'apprendre l'écarté...
» nous faisons la partie après souper, je joue
» très mal, elle me gronde, mais j'ai la conscience
» tranquille, car ce sacrifice est héroïque de ma
» part.

» La saison s'annonce mondaine et j'affronte
» sans élan, jeudi, mon premier bal.

» Adieu, chère Louise.

» La tienne toujours.

» GINA. »

. . . .

***

M. Clapières se préoccupait beaucoup de l'entrée de sa pupille dans le monde, celle-ci fort peu. Elle avait carrément refusé une parure luxueuse et se montra le soir de son premier bal en robe de laine blanche unie ; son corsage était légèrement échancré et ses cheveux souples simplement relevés en lourde torsade au sommet de la tête.

Pas un bijou, pas une fleur.

Cette toilette presque austère faisait, quand même, ressortir sa fraîcheur et sa distinction, elle rappelait un de ces charmants portraits du dix-huitième siècle dus au pinceau de Mme Vigée-Lebrun.

Son visage était sérieux.

Mme Clapières dit : « Elle est fort convenable. »

Monsieur s'exclama.

— Tu as l'air d'une novice !

— Vous oubliez le décolletage, mon oncle, répliqua Gina.

— Oh ! si petit... tu sembles quitter un deuil.

— C'est à dessein, reprit la jeune fille. Mes débuts dans le monde sont inséparables de la pensée de mon père !... Il aurait dû m'y conduire, ajouta-t-elle lentement.

— Nous n'y pouvons rien, repartit son tuteur.

— Je le sais, mon oncle, dit-elle avec douceur... mais j'y veux aller avec cette pensée... non d'amertume, de souvenance !

— Rien dans les cheveux, rien au cou ! s'écria M. Clapières avec reproche. Il sortit de la pièce et revint avec un écrin ; l'ouvrant, il en tira un collier de perles fines.

— Non, pas cela, pas cela ! dit avec véhémence Mme Clapières; le collier de Lucie !

Elle l'arracha des mains de son fils, la chaîne se rompit et les perles se repandirent à terre. On sonna Miette : il fallait une bougie pour les chercher. Gina attristée se baissa pour les ramasser; quelques-unes furent brisées sous les pieds.

« Perles brisées, signes de larmes !» grommela la servante.

M. Clapières, après le premier moment de désarroi passé, s'adressa à sa mère.

— Je ne vous comprends pas, ma mère, vous vous refusez à une chose bien simple !

Il disparut de nouveau et reparut avec un médaillon entouré de brillants ; et, parlant encore à Mme Clapières, lui dit :

— Ceci vient de ma femme, et vous ne témoigniez pas assez d'amour à votre belle-fille pour vous offusquer encore, je suppose?

Il s'approcha de Gina très pâle et lui présenta le joyau, Mme Clapières s'avança aussi avec effort.

— Jules, répondit-elle avec émotion, ne lui mets point ces bijoux... je te le demande ! Demain je lui achèterai un collier à la mode.

Il eut un mouvement d'humeur.

— Mon oncle, reprit la jeune fille avec fermeté, je ne mettrai aucun ornement... c'est inutile d'insister.

— Un brin de jasmin, alors, comme à Gênes?

— Rien.

— Tu parais misérable...

Miette toujours accroupie, cherchant toujours les perles, protesta énergiquement.

— C'est-y Dieu possible, misérable! madémiselle ! Elle ressemble à la Sainte Catherine de la Congrégation !

C'était pour Miette la beauté idéale, et elle se trompait absolument, car les traits mobiles de Gina n'avaient aucun rapport avec la physionomie placide de la sainte en question.

— La voiture est attelée, annonça le valet de chambre.

Ils y montèrent, la jeune fille soucieuse, enveloppée dans son burnous, lui grincheux.

La soirée était brillante, un monde élégant, énormément d'entrain.

Gina, encore émue, éprouvait dans cette foule joyeuse une pénible impression d'isolement, les valseurs lui paraissaient des marionnettes, la musique l'étourdissait; elle refusa plusieurs invitations et ne consentit à danser que sur les représentations de son tuteur, qui, pour la stimuler, l'appela « Sainte Catherine la Désolée. »

Peu à peu, les lumières, l'atmosphère chargée

de senteurs, l'orchestre, l'entraînèrent ; elle s'amusa comme une enfant... Vers la fin cependant, horriblement fatiguée, elle ne voulut point prendre part au cotillon, et tandis que son tuteur jouait au whist, s'assit dans une embrasure de porte, près de la terrasse où embaumaient les orangers en fleurs...

— Cela ne peut durer, pensa-t-elle avec chagrin, en se remémorant la scène du soir même.

Le jour commence à poindre... le bal se termine. Les toilettes sont défraîchies, les fleurs flétries, les cheveux en désordre, les visages décomposés; toutes les femmes sont laides à cette heure.

Gina et son tuteur rentrent.

— T'es-tu amusée ? demande-t-il.

— Je crois que je n'aimerai guère le bal, répond-elle.

— Parce que, petite entêtée, tu t'étais mal affublée... Pour se plaire au bal, il faut être belle. Tu n'avoues pas que tu es coquette. C'est nécessaire la coquetterie pour les jeunes filles... Ce sont tes bonnes sœurs qui t'ont raconté que le diable rôdait autour des jolies filles, comme un lion rugissant.

— Mes bonnes sœurs m'ont enseigné ce qui fait la grandeur et la force de ma vie, reprend-elle avec élan, et elle envoie une pensée affectueuse à la supérieure qui, à cette heure matinale, se lève pour l'office.

— Regarde donc le soleil sur la mer, Gina ! dit-il, pour changer le courant de ses idées.

— J'ai sommeil, réplique-t-elle avec effort.

— Je l'admets... plus tard ! murmure-t-il à voix basse.

***

L'automne était splendide, les verdures grillées par le soleil renaissaient, les mimosas se couvraient de grappes dorées, les cassis répandaient l'odeur pénétrante de leurs mignonnes boules de velours, les oliviers gris au tronc tordu pliaient sous les olives noires.

La brise de mer rafraîchissait tout.

La société niçoise passait gaîment son temps : reunions intimes, soirées dansantes, concerts, parties nautiques, pique-nique se succèdaient.

M. Clapières ne faisait pas grâce d'une fête à sa pupille et se montrait fier de l'accueil empressé qu'elle recevait.

Gina se lassait de cette vie brillante ; les plaisirs ne l'enivraient point, elle regrettait son existence d'études, de promenades libres de la saison précédente; puis l'incertitude de l'avenir l'effrayait et elle écrivait à Louise Botrel :

« Dans ces fêtes je me produis bien l'effet du geai paré des plumes du paon. »

Une grande cérémonie eut lieu : le baptême d'une cloche à l'hôpital. M. Clapières avait largement contribué à la fondation de cet asile, on le pria d'être parrain ; il accepta, à la condition que sa pupille Georgina Daste serait marraine.

A cette occasion, il lui offrit d'admirables saphirs et exigea qu'elle acceptât sa toilette.

Novembre était venu, une journée claire, tiède, délicieuse, comme il y en a à Nice en cette saison.

En habit, un gardénia à la boutonnière, M. Clapières s'impatientait.

— Allons, mademoiselle, allons ! criait-t-il du palier, notre filleule nous appelle !

Georgina parut. Son costume de velours bleu acier, d'un ton exquis, garni de loutre aux reflets dorés, moulait sa jolie taille ; son chapeau quasi Directoire, orné de plumes folles, chef-d'œuvre de la première modiste parisienne, encadrait à merveille son visage original.

— Et les saphirs, ma belle enfant ? demanda le tuteur.

— Oh ! mon oncle ! supplia-t-elle, je suis parée comme une châsse...

— Pas de refus possible aujourd'hui, ma commère ; il faut que vous soyez superbe pour faire honneur au compère !

La cloche habillée de dentelles, entourée de guirlandes fleuries, est suspendue au milieu du chœur de la petite église, une assistance nombreuse est conviée. Le parrain et la marraine arrivent, un murmure d'admiration jalouse circule parmi les femmes qui inspectent le costume de M^{lle} Daste... les messieurs la déclarent délicieuse.

La cloche est baptisée, on l'a nommée Georgina. Elle tinte d'abord doucement, puis à grande volée. La jeune fille écoute cette voix puissante du bronze... dans un hospice, elle ne sonnera que pour la prière ou la mort. Sa filleule ne lancera jamais dans les airs les carillons des noces ou des baptêmes.

On sort de l'église; la marraine prodigue les dragées et les sous aux gamins qui se battent, et va ensuite avec M. et M^{me} Clapières à un déjeuner champêtre organisé chez une des bienfaitrices de l'hospice.

Elle y est reine de la fête, très adulée. Les compliments pleuvent et ne la trouvent pas insensible.

Quelle est la femme jeune qui n'en éprouve pas de satisfaction ?

Elle est enivrée de ces louanges, tout en ayant conscience qu'elles sont exagérées et fausses, et c'est avec une bouffée de vanité triomphante qu'elle remonte en voiture et s'assied à côté de M. Clapières dans le coupé élégant, au milieu des « Au revoir ! » chaleureux.

— Ah ! ah ! dit son tuteur... te voilà transformée... parce que tu étais la plus belle.

Gina ne répond pas, car il a raison.

— La vie prise de ce côté n'a-t-elle point des charmes ? reprend-il.

Elle se tait toujours.

— Je savais ce qui couvait sous la cendre, continua-t-il... à douze ans tu refusais de sortir parce que tu portais une vieille robe.

— J'ai changé, réplique-t-elle. Je ne trouve pas que l'existence mondaine, futile, élégante, soit enviable.

— Tu ne soutiendras pas que les flatteries te soient indifférentes, — que tu ne te soucies pas d'éclipser les autres, — car aujourd'hui... je t'ai observée.

Elle ne sait point mentir.

— C'est vrai, reprend-elle, j'aime briller!... Mais ce n'est pas une raison pour m'abandonner à ce désir blâmable.

— Pourquoi blâmable?

— Pour deux raisons : ce sentiment frivole peut devenir mauvais, et ensuite, avec ma fortune, je ne dois point me permettre de goûts luxueux.

— Mais les cadeaux?

— Je suis fière.

— Si tu étais riche cependant?

— Je ne le suis pas.

— Si tu le devenais?

— C'est peu probable, à moins qu'un nouveau parfumeur... et elle éclate d'un rire forcé.

— Au diable le parfumeur! Et le front de M. Clapières se rembrunit; je songe pourtant à t'établir!

— Je ne suis pas pressée, répond-elle d'un air contraint.

Le soir approche, le vent se lève, la poussière est soulevée en colonnes...

Gina dit pour détourner la conversation :

— Il va faire du mistral...

— Tant pis! réplique M. Clapières... qu'il vente!

On arrive; il lui offre la main pour descendre de voiture, elle l'accepte, le remercie et veut se dégager, mais il la tient fortement. Ils montent ainsi l'escalier et entrent dans le cabinet de travail du tuteur; son air est singulier, il la conduit vers un fauteuil.

— Georgina?... dit-il avec force en se croisant les bras.

— Mon oncle?

— Tu ne devines rien? demande-t-il avec anxiété.

— Que voulez-vous que je devine? répond-elle avec étonnement.

— Tout ce que je fais pour toi?

— Me laisse reconnaissante.

— Tu reconnais que je suis bon?

— Je ne pourrais dire le contraire.

Quel ton étrange a-t-il? Gina anxieuse retire machinalement son chapeau, ses doigts distraits jouent avec les plumes.

— Je cherche à te procurer une vie agréable pour tes vingt ans, continue M. Clapières.

— Si cela vous fatigue? réplique-t-elle gentiment.

— Me fatiguer! cria-t-il, me fatiguer! tu me crois donc bien vieux...?

Elle l'a certainement blessé, involontairement, mais il se radoucit.

— Je suis resté seul avec ma vieille mère, dit-il... ma femme... mes enfants! (et il s'attendrit) tu partiras bientôt, toi aussi...

— Je ne demande pas mieux que de rester encore, déclare Gina.

— Pauvre mère, continue le tuteur pathétiquement... elle s'en ira les rejoindre... et je resterai!

Ses plaintes résonnent faux et sa pupille, surprise de ses confidences, reste muette.

—Georgina, reprend-il encore en se promenant de long en large dans la pièce... tu ne pressens rien?

— Que voulez-vous donc que je pressente? dit-elle agitée.

— Eh bien! je parlerai; et, solennellement, se posant juste devant elle, il articule ces mots : Georgina Daste, veux-tu m'épouser?

— Vous épouser!... vous!... mon oncle! s'écria-t-elle effarée.

— Il n'y a plus d'oncle, réplique-t-il rudement, il y a un homme honorable qui te demande d'être sa femme.

Elle est atterrée; le vent siffle au dehors et fait claquer les volets.

— Un homme qui s'est chargé de ton éducation, dit posément M. Clapières... qui en vaut bien un autre, ce me semble.

Tremblante, elle ne peut répondre.

— Je t'ai pourtant assez comblée, ajoute-t-il... le voyage en Italie... les fêtes, les présents!..

— C'était donc pour cela, murmure Gina; je savais bien que vous aviez un but...

— Un but! réplique-t-il avec force, qui n'en a pas?.. Cela te confond, je n'ai pourtant pas cherché à dissimuler, tu aurais pu comprendre. — Je suis riche, entends-tu, très-riche... mais réponds donc?

Gina réfléchit... il lui a donné en effet l'éducation... il n'a pas été méchant... elle n'a personne au monde? serait-ce donc sa voie? Polly et M. Crabbles lui apparaissent... Doit-elle se dévouer, se consacrer à la mère et au fils?... S'il était pauvre, peut-être? mais riche?.. elle vendrait son cœur... jamais!

Après quelques instants de silence, son tuteur renouvelle sa question avec une colère contenue.

— Tu refuses?

— Oui, répond faiblement Gina.

Il regarde sa figure pâlie; le mistral hurle et gémit dans la rue, il ne désespère pas de la vaincre.

— Georgina, encore une fois... pensez à ce que

vous faites... et il la pénètre de son œil jaune, clignotant, que la fureur allume.

Ce regard de félin rend le courage à la jeune fille.

— Je ne veux pas vous épouser, répond-elle nettement.

Il lui inspire une antipathie invincible.

— Tu as 25,000 francs; mille francs de rentes... tu es habituée à une vie large... ton père...

— N'invoquez pas son nom, dit-elle avec hauteur.

— Ton père, continue-t-il, se serait remarié, ma belle enfant, et il eût été enchanté de se débarrasser de toi à quinze ans et un jour... en te donnant à moi comme épouse.

— Vous insultez sa mémoire, dit Gina froidement.

— C'eût été; — et il ricane. — Voyons, pourquoi me dédaignes-tu? reprend-il d'un ton paternel. As-tu distingué un jeune homme? un mari à ton goût?

— Hélas! je le voudrais... répond-elle en soupirant.

— Une chaumière et un cœur, n'est-ce pas? pauvre alouette! Mais on ne trouve pas d'épouseur avec vingt-cinq mille francs de capital, quand on n'a pas d'état...

— On en prend un.

— Et lequel? On donne des leçons au cachet pour cent sous... on trotte tout le jour dans la boue pour rentrer le soir devant un foyer vide.

Georgina ne craint pas le travail, mais cette scène la bouleverse... il fait sombre en son âme, elle pétrit le malheureux chapeau, se reproche d'avoir accepté des cadeaux de son tuteur... N'a-t-elle pas encouragé ses espérances matrimoniales? C'est sa faute. — Où ira-t-elle tout à l'heure?... ce velours bleu la brûle... elle ira donner des leçons dans la boue... il le faudra... et cependant c'est pour elle seule qu'elle agira... ici elle se dévouerait pour quelqu'un — que Dieu l'éclaire!...

Et tandis qu'elle s'abandonne à ces incertitudes, lui, appuyé contre la cheminée, la contemple et sourit imperceptiblement.

— Elle a peur de la pauvreté, conclut-il.

Il se trompe... elle a peur de la solitude.

— Georgina, dit-il avec sollicitude..., allez vous reposer; la nuit porte conseil; — demain matin nous recauserons.

Il croit tenir sa victoire.

— Inutile d'attendre à demain matin, répond Gina avec fermeté. — Finissons-en de suite! Je ne vous épouse pas, parce que je ne vous estime pas. — Ni amour, ni estime dans le mariage, ce n'est vraiment pas assez.—Tout le bien que vous m'avez fait : *c'était par intérêt personnel* — je l'ai deviné enfant; maintenant j'en suis sûre. Je vous rendrai tout ce que je vous dois, *tout*, et je ne vous devrai même pas de reconnaissance.

— Il ne vous restera pas grand'chose! — conclut M. Clapières avec dédain.

— L'approbation de ma conscience! réplique-t-elle dignement, et elle se dirige vers la porte comme un automate... Il l'arrête au passage.

— Malheureuse! vocifère-t-il en éclatant, je vous réduirai, vous êtes sous ma tutelle, entendez-vous? Si vous quittez cette maison, je puis vous y ramener avec les gendarmes... comme vagabonde, ce serait drôle? — Vous n'êtes pas majeure, ni émancipée... Vous avez encore un an avant d'entrer en possession de votre capital... j'ai droit sur vous, plein droit devant la loi; je puis vous enfermer dans une maison de correction... vous me crierez « grâce » alors, vous me demanderez en mariage!

— Ce serait honteux, monsieur, répond la jeune fille avec calme, quoique épouvantée de la rage de cet homme.

— On m'estime ici, continue avec emportement M. Clapières, on me croira; je raconterai ce que je voudrai... cinquante ans d'honnêteté sur la place valent quelque chose... Ah! vous dédaignez cent mille livres de rentes? Vous accepterez les verrous!

A cet instant, Mme Clapières, attirée par le bruit, entre dans le cabinet de son fils... il s'arrête en l'apercevant.

La vieille dame, qui a entendu la dernière partie de la scène, s'avance vers Gina et avec un accent presque tendre, lui ouvrant les bras, elle dit : « Georgina? » — la pauvre enfant s'y précipite avec effusion.

***

Gina est dans sa chambre, elle ôte avec des mouvements brusques, saccadés, sa toilette de velours, la jette à terre avec horreur... jamais plus elle ne se réjouira d'être élégante. Elle revêt un costume de tartan, prépare ses effets, les plus simples, et les réunit en paquet.

Elle partira le soir même, pour ne point le revoir. Il n'osera pas la poursuivre. D'ailleurs elle se refugiera au couvent; la mère supérieure l'accueillera volontiers; — elle préférerait prendre le voile plutôt que de revenir ici de force.

Mme Clapières voit ses préparatifs de départ.

— Tu es une brave fille, lui dit-elle.

— Je m'en vais, répond Gina, qui lui explique ses projets.

— Il le faut... c'est bien, mon enfant... je ne te connaissais pas!

Elle la presse contre son cœur en lui glissant quelque chose dans la main; ce sont des billets de banque... elle les accepte de la grand'mère,

car elle n'a que quarante francs dans sa bourse.

Georgina est dans la rue, le mistral souffle impétueusement, les ardoises des toits roulent sur le sol, les arbres ploient sous les rafales, la mer mugit contre les rochers, sanglote sur la plage; elle se tient debout avec peine et marche courbée en rasant les maisons, suivant le chemin de la gare pour trouver le train de Paris. Une cloche sonne. — « C'est peut-être ma filleule, pense-t-elle, comme elle sonne douloureuse, on dirait un glas! » Sept heures! elle a le temps de s'arrêter chez Athalie.

M^{lle} Athalie avait assisté au baptême de la cloche, aussi fut-elle très étonnée de la visite de son élève, surtout en remarquant son visage bouleversé.

— Qu'y a-t-il, ma chérie. Un malheur? demande-t-elle.

— Est-ce un malheur? réplique la jeune fille se parlant à elle-même, s'asseyant accablée près de la fenêtre.

Comme de cette demeure on entend bien la mer! comme les flots se lamentent ce soir... quelles clameurs de désespoir poussent les vents déchaînés!... elle écoute avidement, ils rendent ce qu'elle éprouve.

— Eh bien? reprend Athalie en lui posant affectueusement la main sur l'épaule.

Gina tressaille.

— Vous voulez savoir, ma bonne, c'est vrai... il y a que j'ai été folle d'accepter les prévenances et les cadeaux de M. Clapières.

— Il vous les a reprochés?

— Oh! reprochés... il m'a demandé d'être sa femme. — Voilà tout.

— Sa femme! Et la vieille Athalie suffoque.

— Oui, simplement sa femme... dit Gina amèrement. Il y a eu une scène épouvantable... j'ai refusé, ensuite je me suis sauvée.

— On courra après vous

— Non, sa mère me protège. J'ai eu raison de repousser sa demande, n'est-ce pas, ma chère Bonne?

— Certes, s'écrie avec ardeur l'institutrice... Mais vous allez rester avec moi, ma pauvre mignonne!

— Non, mon amie, car il userait de son autorité légale.

— Où donc voulez-vous que je vous conduise? tenez, j'ai une idée : chez le docteur Guéroult.

— Pauvre docteur, dit Gina; il me plaindrait... mais la jalousie de mon tuteur? il m'a menacée des gendarmes.

— Le misérable! exclame Athalie indignée.

— Je m'enfuis à Paris, au couvent; là j'attendrai, je chercherai une position... la même que vous sans doute.

— C'est pénible, enfant!

— Il n'y a que celle-là dans notre classe, mon amie, je n'ai pas d'état... je ne sais pas peindre; puis, subitement, regardant la pendule, elle ajoute : je prends le train de cette nuit. Adieu, ma bonne!

— Tout de suite? dit Athalie effrayée.

— J'ai le temps nécessaire pour cela... demain il sera trop tard, je ne puis me retrouver en face de cet homme.

— Je vous accompagnerai, décide soudainement M^{lle} Athalie.

— La tempête est affreuse.

— On n'en souffre pas en chemin de fer.

— Vous viendriez à Paris? chère bonne amie!

— Pourquoi pas!

— Le voyage est très coûteux... aller et retour... songez... Vous n'avez pas 300 francs à perdre?

La vieille institutrice, convaincue, courbe la tête... elle *ne le peut pas*! et laisser la jeune fille s'en aller seule, par cette nuit noire, lui est une désolation.

— Ma chérie, Georgina, reprend-elle, si vous attendiez à demain... vous resteriez ici et je me procurerai une avance de fonds.

— C'est impossible... merci, ma vieille chère amie; mille fois merci.

Elles gagnent la gare : Athalie retourne navrée à son logis; Georgina est anéantie dans son coin de wagon de troisième classe.

Elle ne pense à rien et ne cherche pas à fixer ses idées; cette journée lui a paru un siècle. Une dame âgée, placée en face d'elle, la dévisage sans qu'elle y prenne garde... Un train passe en jetant son sifflement aigu à côté du leur, et il lui paraît qu'il va les écraser... les oliviers mélancoliques, convulsés, filent comme des gnomes sous la lune devant ses regards fatigués; un enfant crie dans le wagon, elle ne l'avait pas remarqué... L'aube commence, on distingue faiblement le paysage, des collines couvertes d'amandiers et toujours d'oliviers ternes; dans la pénombre du lever du jour, le soleil paraît à l'horizon gris, comme un globe de sang, n'éclairant pas encore... Une gardienne de la voie, tenant dans ses bras un poupon, agite le drapeau rouge de signal.

Elle entrevoit, dans l'éclair de la marche rapide du train, une paysanne pieds nus, vêtue d'un jupon sur une chemise de toile... elle est heureuse cette fille des champs, sœur des alouettes qui à cette heure s'envolent vers la nue... elle va paisiblement accomplir son rude labeur quotidien...

Une station: « Marseille! » Cet appel lui rend conscience de sa position.

On change de train. Elle n'entend pas et il faut qu'un employé la tire de sa torpeur; il y a plusieurs heures à attendre. Elle a faim et entre au buffet, un peu timide au milieu de tous les voyageurs.

On repart à onze heures... Georgina a retrouvé un coin, elle a posé son paquet auprès d'elle et regarde toujours machinalement par la portière.

On cause beaucoup dans le wagon ; elle saisit ces bribes de conversation au passage :

— Ce doit être une jeune fille de famille qui s'est sauvée.

— Regarde donc ses boucles d'oreilles ?

On parle d'elle... C'est un mari et une femme, proprement habillés, des artisans à l'air honnête.

Elle rougit. Comment, elle les a emportés, ces saphirs? elle aurait dû les lui lancer au visage. Elle n'ose les retirer, et pourtant il lui semble qu'ils pèsent cent livres.

A Dijon, on sent le froid qui engourdit ; elle frissonne; elle a gardé aussi dans sa précipitation ses souliers mordorés, découverts... ses pieds sont glacés et elle les cache en grelottant sous ses jupes.

Paris ! après deux nuits et un jour de voyage interminable. — Quatre heures du matin. — Un brouillard opaque enveloppe la capitale ; elle est transie, assise dans la salle d'attente, jusqu'au moment où elle prend un fiacre afin d'atteindre le premier train pour Saint-Germain.

AYLICSON.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES NOMS DE BAPTÊME

(Emprunté à une feuille belge)

Lorsqu'ils baptisent leurs enfants,
De bons parents ont pour système
De choisir des noms triomphants,
Tous imprégnés d'un doux emblème.

Ces noms couronnent leur matin
D'une ravissante euphonie,
Mais bien rarement le destin
Avec elle est en harmonie.

C'est *Chéri* de tous abhorré,
Blanche que couvre une peau bistre ;
C'est un malheureux *Honoré*
Que chacun traite comme un cuistre.

Hector est ami de la paix
Et *Tranquille* un foudre de guerre,
Esprit un garçon fort épais,
Et *Félicité*... n'en a guère.

Dans le plus misérable sort,
C'est une pauvre *Fortunée*;
C'est un *Juste* qui nous fait tort,
Une *Flore*, hélas ! bien fanée !

C'est une *Bonne* au cœur méchant,
Un fluet qui se nomme *Alcide*;
Puis une *Aurore* en plein couchant,
Un *Martial* d'âme placide.

Ange est un démon familier,
Rien de plus maussade qu'*Aimable*,
Et je connais un *Dieudonné*
Que de bon cœur on donne au diable.

PETIT-SEUN.

PENSÉES ET MAXIMES

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes. (Mme NECKER.)

***

Nous nous habituons bien vite aux qualités de nos amis et jamais à leurs défauts. (E. VERCONSIN.)

***

L'esprit se montre et se fait voir, le cœur s'épanche et se trahit. (SAUVAGE.)

LE SERMENT DE RENÉ

(SUITE ET FIN)

UAND on joue pour la première fois avec un adversaire de force inconnue, la prudence exige que l'on agisse avec une extrême réserve. Ce fut la tactique de René. Quant à Paul, qui se souciait fort peu du gain de la partie, puisqu'il ne cherchait qu'un motif de querelle, il mit dans son jeu une précipitation, une brusquerie aussi fatigantes que désagréables pour le capitaine. Celui-ci comprit vite les intentions cachées de M. de Gardeville, et quoique choqué intérieurement, il conserva son calme. Dans la disposition d'esprit de Paul, il ne pouvait résister longtemps à l'attaque serrée de son adversaire; aussi sa partie devint promptement désespérée. Au lieu de la continuer, il se leva brusquement, et, le regard provocant, il renversa d'un revers de main les pièces, qui roulèrent confondues sur l'échiquier. Un murmure de désapprobation se fit entendre autour de lui; quant à René, il se leva à son tour et il s'écria d'une voix que la colère rendait tremblante :

— A quoi songez-vous donc, monsieur?

— Je songe, répondit Paul, en parlant assez haut pour être entendu de toute la salle, que j'aimerais à me trouver en face de vous, sur la frontière de Belgique, les armes à la main, plutôt que de rester à faire mouvoir, au café des Soquettes, d'insignifiantes pièces de bois...

— Que signifie cette provocation, monsieur de Gardeville? Rien ne la motive.

— Vous avez été insolent avec moi l'autre soir, monsieur.

— Pas le moins du monde, monsieur; j'ai donc le droit d'exiger de vous, devant ces messieurs, une loyale explication.

— Je n'ai pas d'autres explications à donner... Je le répète, capitaine Dutard, votre conduite a été provocante avec moi, l'autre soir...

René comprit.

— Cela suffit, monsieur, dit-il; vous recevrez, ce soir même, la visite de mes témoins.

— C'est entendu.

Cette scène et la provocation qui l'a suivie s'est passée si soudainement, que tous les jeunes gens présents, et René lui-même, en restent étonnés. Cependant, ce dernier conserve son sang-froid; il s'adresse à deux officiers de ses amis, qui font le whist, non loin de l'échiquier, et les prie de vouloir bien être ses seconds dans le duel qui lui est si inopinément proposé. Ces messieurs acceptent, et ils sortent ensemble afin de régler les conditions de ce duel. René étant l'insulté a le choix des armes; il prend l'épée, étant à l'escrime d'une force peu commune. Les deux officiers se rendent chez M. de Gardeville. Le rendez-vous est arrêté pour le lendemain matin, au lever du soleil, dans le bois de la Marphée, distant de Sedan de quatre à cinq kilomètres. Ce bois est situé sur une hauteur, d'où l'on découvre la ville et les environs, on aperçoit le champ de bataille de lugubre mémoire, et la belle vallée de la Bar, petite rivière qui se jette dans la Meuse auprès de Donchéry.

Quand tous ces points furent arrêtés, René rentra chez lui. Il était environ dix heures du soir. Il se sentait fatigué, mais il avait un devoir à remplir avant de se livrer au sommeil. On ne s'expose pas à quitter brusquement la vie, sans mettre ordre à ses affaires. Le jeune homme s'assit devant le bureau; la lampe y jetait une vive clarté; il écarta les journaux et les livres qui l'encombraient, prit une feuille de papier, et écrivit d'une main ferme :

CECI EST MON TESTAMENT

Après ces quatre mots, la plume de René s'arrêta. Bientôt même, il la laissa tomber et appuyant la tête sur sa main, il se plongea dans ses réflexions.

René n'était pas, comme Paul de Gardeville, un de ces jeunes gens sceptiques, se posant hautement en incrédules de ce qu'ils ne peuvent comprendre, mais une nature droite, sachant respecter ce qui doit être sacré pour tous. Les leçons de sa mère et sa propre expérience l'avaient rendu respectueux pour la religion et ses ministres, qu'en toutes rencontres il traitait avec égard. Et ce faisant, il honorait dans sa pensée les bons prêtres qui avaient à Saint-Charles pris soin de son enfance, et aussi l'abbé Duclos, qu'il voyait toujours montrant le ciel à sa mère mourante, pour l'encourager dans les dernières luttes de la vie.

René, cependant, est loin d'être ce qu'on appelle un bon chrétien. Il n'a jamais médité les consolants mystères de la religion, et par négligence ou paresse il s'en tient éloigné.

Imbu des préjugés militaires, il ne se croit pas coupable en allant sur le terrain pour donner la mort à son ennemi, ou la recevoir de lui... Il s'étourdit sur la faute grave qu'il se prépare à commettre il ne veut pas tuer Paul :

comptant sur son adresse à l'épée, il lui infligera seulement une bonne leçon... Et il ne songe pas que la chaleur du combat, un faux mouvement, un pied qui glisse sur l'herbe peuvent amener un irréparable malheur!... L'Eglise a donc raison de frapper de ses anathèmes les acteurs de ces combats fratricides, car ils transgressent ce commandement émanant de Dieu lui-même : *Tu ne tueras pas!...*

René continue de réfléchir devant le papier qui doit recevoir, pour les transmettre, après sa mort, ses dernières volontés. Une profonde mélancolie s'empare de son âme; le duel de demain, quelle qu'en soit l'heureuse issue, n'amènera-t-il pas la ruine de ses espérances? Vainqueur ou vaincu, son union avec Isabelle ne deviendra-t-elle pas impossible? Son bonheur est fini! En ce moment il jette vers le ciel ce cri, qui convient à tous en ce monde, pécheurs ou justes : Mon Dieu!... Il se rappele sa vie entière, les épreuves de son enfance; il revoit les visages souffrants de sa grand'mère et de sa mère, puis surgit une douce image que les préoccupations des derniers mois avaient, sinon effacée, du moins fait pâlir dans son souvenir, l'image de cette amie restée inconnue dont il ne pourrait jamais reconnaître les bienfaits! Il songe au serment prononcé solennellement au lit de mort de sa mère... Il allait mourir, peut-être, et il ne l'aurait pas accompli!... Il se fût trouvé heureux si, dans ce moment, il eût pu léguer à sa bienfaitrice sa fortune entière! Mais non! l'obstacle est là toujours... L'enfant irréfléchi n'a pas retenu son nom!...

Il fallait en finir. Dans quelles mains faire passer la fortune du colonel? René n'avait plus que des cousines éloignées qui n'ayant jamais eu de relations avec lui, ne devaient rien attendre de sa succession. Son parti fut bientôt pris : il fit deux parts de sa fortune : les capitaux furent désignés comme la part des pauvres; les immeubles, y compris la Canonnière, furent légués à son ami le lieutenant Hervé.

Le testament était libellé d'une façon claire et brève. René se disposait à dater et à signer, quand on frappa à la porte du cabinet. Son domestique se présenta.

— Une dame demande à vous parler, capitaine; je l'ai fait entrer au salon.

— Une dame! à cette heure! dit le capitaine. Quelle idée avez-vous eu de la recevoir? Ne pouviez-vous lui dire que je n'étais pas chez moi?

— J'y ai d'abord songé, capitaine; mais en voyant l'air attristé de cette dame, son aspect distingué, ses cheveux blancs, je n'ai pas osé...

René hésita un instant; il était contrarié d'être dérangé dans sa funèbre occupation... C'est quelque quêteuse sans doute, se dit-il..., mais c'est choisir singulièrement son heure... Enfin, s'il s'offre à moi une dernière bonne œuvre à faire, une dernière misère à soulager, pourquoi la repousser?...

Et René, quittant son cabinet, prit le chemin du salon.

En entrant, il jette un regard interrogateur vers la visiteuse. Assise sur le canapé, elle tient les mains croisées sur ses genoux et ses yeux inquiets semblent rivés sur la porte du salon.

Quoique de couleur sombre, sa toilette est élégante : les bougies allumées à la hâte par le domestique du capitaine, font miroiter le satin noir de la robe. La fourrure de martre de la pelisse, qu'en s'asseyant elle a rejetée en arrière, tranche sur le velours grenat foncé du canapé. Un voile de dentelle, complètement relevé, laisse voir un visage amaigri sur lequel les années et les chagrins ont marqué leur passage, sans lui enlever, toutefois, le charme qu'y met une intelligence supérieure. D'épais bandeaux de cheveux presque blancs ondulent sur le front. Elle ne se lève pas en voyant entrer le maître de la maison; peut-être n'en a-t-elle pas la force, car son émotion est visible; elle se borne à répondre par une inclination de la tête au salut froid mais respectueux de René. Celui-ci s'assied en face et lui dit :

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, madame, que puis-je faire pour vous?

René ne reçoit aucune réponse; les grands yeux de l'inconnue, tout remplis de douceur et de larmes, sont fixés sur son visage. Le jeune homme regarde, avec une froideur voisine du mécontentement, cette femme qui, d'une façon indiscrète, vient l'arracher à ses dernières heures de liberté. Il attend, silencieux et sombre, la demande qu'on peut avoir à lui adresser. Il est évident qu'il aspire à être seul...

De son côté, la visiteuse considère avec un étonnement, qu'elle ne cherche pas à cacher, le jeune officier qui se tient devant elle. Le visage de René, aux traits fins, à l'expression froide, presque hautaine, lui semble une inexplicable énigme... Perdue dans de lointains souvenirs, elle évoque, sans pouvoir trouver aucune ressemblance, deux images qui n'en font qu'une cependant; elle cherche à faire revivre l'enfant chétif, aux vêtements trempés de pluie, qui, tout ému et tout pâle, ouvrait timidement, il y a vingt ans, dans une ville éloignée de Bretagne, la porte d'un magasin et demandait, les larmes aux yeux, à la maîtresse de la maison :

— Avez-vous besoin d'une chaise longue, madame?...

Entre le faible enfant et le bel officier, certes, aucune comparaison n'est possible...

On le voit aisément, le capitaine Dutard se trouve enfin, au moment où il ne l'espère plus, en présence de cette femme si longtemps, si inutilement cherchée!... Mais il l'ignore encore,

et c'est avec une impatience à peine déguisée qu'il attend toujours une réponse à sa question.

L'amie de Mme Dutard sort enfin de son silence. Elle tend ses mains tremblantes vers le jeune homme et s'écrie d'une voix brisée par les larmes :

— René, mon enfant !... Tu ne me reconnais donc pas ?...

Il est impossible de peindre ici les sentiments divers qui se succèdent rapides comme l'éclair dans le cœur de René. Il ne comprend pas, tout d'abord, l'immense joie qui s'offre à lui... Et cependant, dans sa mémoire qui se réveille se dressent déjà mille souvenirs confus... Ce regard, cette voix ne lui sont pas inconnus... Ce nom de René, cette épithète toute maternelle qui résonnait jadis à son oreille et qui depuis tant d'années a cessé de se faire entendre, tout cela fait battre plus rapidement son cœur... Devant ces deux mains tendues il hésite néanmoins encore... Mais, soudain, le jour se fait et de ses lèvres s'échappe un cri tout empreint de reconnaissance et de tendresse :

— Vous êtes Amélie, la bienfaitrice de ma mère !...

Et, quittant le siège où tout à l'heure encore il se tenait raide et froid, il tombe à deux genoux devant la noble femme, s'empare de ses mains, les porte à ses lèvres, les arrose de ses larmes et murmure dans un élan passionné :

— Enfin !... c'est vous !...

C'est avec le plus profond étonnement qu'Amélie reçoit les témoignages de l'ardente gratitude de René ; la surprise lui ôte un instant la parole, et lorsqu'elle la recouvre elle dit d'un ton de douceur et de reproche :

— Je croyais que tu m'avais oubliée, René ! Combien de fois, dans le fond de mon cœur, ne t'ai-je pas accusé d'être un ingrat !...

— Moi ingrat, madame ?... s'écria le jeune homme. Vous ignorez que votre image m'a suivi sans cesse dans les diverses situations de ma vie ! Dans la salle d'étude du lycéen, plus tard à Saint-Cyr, sous le ciel de l'Algérie, dans les citadelles du Tonkin, elle était toujours là, liée d'une manière ineffaçable au souvenir de ma mère !...

— Comment se fait-il donc, mon enfant ?...

— Laissez-moi m'expliquer, madame, je vous en prie : depuis mon retour en France, où j'ai pu jouir de quelques moments de liberté, je n'ai cessé de vous chercher ; il me tardait de vous revoir, de vous exprimer une reconnaissance qui ne s'éteindra jamais. Je suis retourné à Saint-Brieuc, cette ville aux vieux souvenirs, où vous fûtes notre ange consolateur... ; là, j'ai interrogé avec un soin minutieux et je n'ai pu recueillir aucun renseignement sur vous...

— Je ne puis te comprendre, René !...

— Vous allez me comprendre, madame, quand vous saurez que ma mémoire d'enfant n'a pas retenu votre nom et qu'à cette heure où j'ai le bonheur de vous serrer la main, je ne le connais pas encore...

— Tu ne sais pas mon nom, René ?... Alors, tu ne peux deviner pourquoi je suis chez toi à cette heure inusitée et en suppliante !...

— Vous chez moi, en suppliante, madame ! Ah ! votre demande est exaucée d'avance. Dites, que voulez-vous ? Disposez de moi, de ma fortune ; ne craignez pas de mettre ma reconnaissance à l'épreuve...

Amélie hésita quelques secondes... puis, s'armant de résolution, elle croisa les mains et, attachant sur René un regard voilé de larmes, elle lui dit d'une voix tremblante :

— René, mon enfant, ne tue pas mon fils !...

Cette phrase apprenait tout au capitaine Dutard ; il se redressa par un mouvement machinal et murmura d'une voix sourde :

— Mme de Gardeville !...

La joie de René avait été courte... Cette femme qu'il avait depuis tant d'années appelée de ses vœux, il l'avait retrouvée enfin, mais pour apprendre en même temps qu'elle était la mère de son ennemi.

— Madame, dit-il avec effort, votre fils, sans qu'il y ait eu la moindre insulte de ma part, m'a provoqué ce soir... J'ai dû lui envoyer mes témoins.

— C'est justement par la visite de ces témoins, René, que j'ai appris ce fatal projet. J'ai ensuite arraché à Paul son secret, malgré sa résistance. Alors, j'ai tout appris, tout !... Vous devez vous battre demain matin dans le bois de la Marphée... Je sais que Paul n'est pas fort à l'escrime ; puis, il est emporté et manque par conséquent de sang-froid. D'un autre côté, tu es renommé pour ton adresse à l'épée : la vie de mon fils est donc entre tes mains...

— Je n'ai jamais eu l'intention de tuer M. de Gardeville, madame ; c'est pour cela que j'ai choisi l'épée.

— Oh ! René, toi qui as du cœur, songe à la douleur d'une mère qui voit rapporter chez elle, sur un brancard, son fils blessé !... Le duel ! quelle horrible chose !...

René gardait le silence ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

Mme de Gardeville essuyait ses larmes, attendant, avec angoisse, une parole qui la rassurât sur le compte de son fils.

— Je ne puis éviter cette rencontre, dit enfin René d'un ton ferme ; mais je puis du moins prendre envers vous, madame, un engagement d'honneur. Rassurez-vous, ce ne sera pas M. de Gardeville qu'on rapportera chez lui blessé mortellement peut-être : ce sera moi...

— Ne dis pas cela, mon enfant, s'écria Mme de Gardeville en saisissant les mains de René,

qu'elle pressa violemment dans les siennes... Toi si beau, si brave! Tu tomberais sanglant, tué par mon fils! Oh! ce serait affreux!... Ce fils, je ne pourrais plus l'aimer...

— Que voulez-vous donc, madame? Je ne puis cependant pas faire davantage pour vous témoigner ma reconnaissance!

— Tu peux faire mieux, mon cher René; il faut que cette lutte criminelle n'ait pas lieu.

— La nuit de la mort de ma mère, reprit le jeune homme, elle me fit jurer de reconnaître un jour les bienfaits dont vous nous avez comblés. « Jure-moi, me dit-elle, de payer cette dette sacrée; de la payer de ton bonheur, de la payer de ton sang, s'il le faut... » Vous voyez, madame, continua René, je suis tout prêt à payer cette dette avec mon sang..., mais ma mère ne m'a pas demandé de la payer de mon honneur!...

Mme de Gardeville demeura atterrée; elle ne trouva, au premier moment, rien à répondre. De son côté, René, dont l'émotion était grande aussi, s'était laissé tomber sur un siège; son visage peignait ses angoisses.

Mme de Gardeville reprend bientôt la parole; son amour pour son fils la soutient dans sa pénible lutte avec René; elle l'aime aussi ce brave enfant; elle veut les sauver l'un et l'autre. Un espoir lui reste encore.

— René, dit-elle d'une voix altérée, aimes-tu ma nièce Isabelle?

— Puisque vous voulez le savoir, madame, je vais vous le dire? pourquoi le cacherai-je? Croyez-vous que j'aie pu voir presque chaque jour Mlle Soubry, admirer ses vertus aimables, ses qualités charmantes, sans m'attacher à elle pour toujours?...

— Voilà ce que je craignais, hélas! Il faut bien te le dire, mon enfant: Paul aussi aime sa cousine, et tu peux voir dans cette rivalité le motif de sa querelle.

Le capitaine fit un geste d'insouciance.

— René, reprit la mère de Paul, en prenant la main du jeune homme, si tu voulais renoncer à la main d'Isabelle, il me serait facile, je crois, d'amener mon fils à retirer sa provocation...

René regarda son interlocutrice avec un regard empreint d'une profonde tristesse:

— Ainsi, dit-il, ce n'est pas mon sang qu'il vous faut, madame, ce n'est pas non plus mon honneur, mais c'est quelque chose d'aussi cher que tout cela: c'est mon bonheur!...

— Pardonne-moi, mon enfant, mon égoïsme maternel! Si tu savais combien ma vie a été triste, combien mes yeux ont versé de larmes, tu aurais pitié de moi!... Mon mari s'était fixé dans les Indes; il y réalisa promptement une brillante fortune. Mais le climat de ce pays est meurtrier pour les Européens, et, en quelques années, il dévora la santé et la vie des petits enfants que Dieu m'avait donnés. Paul me restait encore, mais déjà on voyait en lui les symptômes de la maladie qui m'avait enlevé ses frères. Pour tâcher de le sauver, j'ai dû quitter l'Inde, abandonner mon mari souffrant aussi, mais que ses affaires retenaient encore, et revenir en France. C'est alors que je vins à Saint-Brieuc, chez une parente de M. de Gardeville; j'y passai quelques mois. Pendant ce temps, j'eus le bonheur de te rencontrer et de retrouver mon amie d'enfance, ton excellente mère. Puis, mon mari ayant réglé ses affaires, revint à son tour en France; je le rejoignis à Sedan, sa ville natale... Tu sais le reste, mon enfant. M. de Gardeville déjà frappé à mort succomba bientôt, et, après tant de morts et de deuils, il ne me resta que mon fils! Ah! que ne ferais-je pas pour écarter de lui tout danger, pour essayer de le rendre heureux!

Vaincue par son émotion, la malheureuse mère se cacha le visage dans les mains et éclata en sanglots.

Alors René se pencha vers elle et murmura à son oreille d'une voix caressante:

— Ne pleurez plus, madame..., votre fils sera heureux... A votre prière, je renonce à toute espérance de bonheur...

Mme de Gardeville leva vers René un regard rayonnant de reconnaissance et de joie; elle attira à elle le noble jeune homme et le pressa sur son cœur, avec toute la tendresse d'une mère...

— Sois béni, René! Que Dieu te récompense pour ton admirable sacrifice... Ne parle plus de ta reconnaissance: c'est moi qui maintenant suis ta débitrice. Si ta mère vivait encore, comme elle serait fière de toi!

Le capitaine ne répondit pas, mais sur son mâle visage se voyaient des larmes d'attendrissement et de joie aussi, car Dieu a voulu que parfois le bonheur se cachât sous le plus amer sacrifice!

Mme de Gardeville se leva pour partir.

— Je vais vous reconduire jusqu'à votre porte, madame, dit René; vous ne pouvez vous trouver seule dans les rues de Sedan, à cette heure avancée de la nuit...

— Merci, mon enfant, ma voiture m'attend à deux pas,.. Avant peu, tu entendras parler de moi...

René rentra dans son cabinet, tout autre qu'il en était sorti; nous ne l'y suivrons pas, laissant chacun libre de supposer les émotions diverses qui se heurtaient dans l'âme du malheureux jeune homme. Mais on entendit son pas résonner sur le parquet de la chambre le reste de la nuit.

. . . .

Le jour commençait à poindre, jour froid et sombre des premiers jours d'octobre, quand on sonna à la porte du capitaine Dutard. Ce fut lui-

même qui se présenta. Un domestique lui remit un petit paquet en disant : « De la part de M^me de Gardeville, » puis se retira.

Dans le paquet, il y avait une lettre, une carte et un portrait.

La lettre, de M^me de Gardeville, était ainsi conçue :

« Merci encore, mon enfant, merci toujours de ta bonté, de ton dévouement, de ta reconnaissance. Grâce à tous ces bons sentiments, l'orage est dissipé, le calme est revenu. En présence de ta conduite si noble, si généreuse, Paul a été touché ; il retire les paroles qui t'ont blessé, la provocation qu'il t'a adressée. De ce côté, tout est donc fini. Mais ce qui ne finira pas, c'est la tendresse que t'a vouée pour la vie ta seconde mère,

« Amélie ».

La carte était de Paul ; on y lisait :

« M. de Gardeville regrettant les paroles qu'il a adressées au brave capitaine Dutard, le prie de les oublier et de le croire à l'avenir son affectionné,

« Paul de Gardeville ».

Quant au portrait, René pâlit en y jetant les yeux : c'est le portrait de sa mère.

Cette attention délicate de sa vieille amie le touche plus profondément que les plus vives protestations de reconnaissance. Il considère avec émotion le charmant visage de M^me Dutard si fidèlement reproduit dans la miniature qu'il a devant les yeux. Ces traits, qui n'ont pas frappé ses regards depuis tant d'années, il croit les voir revivre encore... Il ne se trouve plus comme tout à l'heure complètement isolé dans la vie... l'image de sa mère ne sera-t-elle pas près de lui désormais pour l'encourager dans les heures de solitude ?

Malgré cette consolation, le capitaine se sent frappé au cœur. L'affaire du duel arrangée avec ses témoins et ceux de M. de Gardeville, par la communication du billet de ce dernier, il n'a plus rien à faire dans cette ville de Sedan, où il avait cru rencontrer le bonheur. Son rêve d'avenir est fini. Il envoie du fond du cœur un dernier adieu à Isabelle qu'il avait espéré associer à sa vie. Il ne la reverra pas, même avant de la quitter pour toujours. Il doit désormais la chasser de son souvenir.

La carrière militaire, pour lui, si remplie de promesses, n'a plus rien qui le charme. Vivre caché dans sa villa des bords de la Loire, faire du bien autour de lui, telle sera sa vie ! C'est donc sans regrets qu'il envoie sa démission à ses chefs ; cela fait, il règle tout en vue de son prochain départ.

La veille de ce jour, il fit remettre une lettre à M^me de Gardeville ; son cœur s'épanchait avec elle dans un adieu suprême ; il terminait en disant : Priez pour moi !...

C'en était fait ! Le sacrifice était accompli. Il fallait porter ailleurs ses pas.. Et s'en aller au loin. Il s'y résigna courageusement, et l'âme triste, il partit.

ÉPILOGUE

C'est par une froide et pluvieuse journée d'automne que René Dutard revint à la Canonnière. Il y a loin de ce beau jour de printemps où il y est venu pour la première fois ! De ses fenêtres, le jeune homme promène ses regards sur le tableau qui l'avait charmé quelques mois auparavant.

Tout est bien changé depuis ce jour, au dedans comme au dehors... Le soleil, voilé par d'épais nuages, n'éclaire plus gaiement les rives verdoyantes du fleuve ; le feuillage des grands bois s'éclaircit, emporté à chaque nouvelle rafale du vent. Les feuilles mortes s'en vont pêle-mêle, tour à tour roulées et dispersées, tantôt dans les airs et tantôt dans l'ornière du chemin.

Les oiseaux attristés ne gazouillent plus de joyeuses chansons ; des bandes de corbeaux passent en croassant, et s'enfuient à tire d'aile on ne sait où ! Ces troupes noires, ces cris rauques mettent une nouvelle note mélancolique dans le paysage. Les eaux de la Loire coulent rapides entre leurs deux rives ; de petites embarcations à vapeur les sillonnent, laissant des tourbillons de fumée s'éparpiller derrière elles. Le vent siffle des notes désolées et la pluie ruisselle sur les vitres.

Cojan et sa femme semblent avoir deviné que leur jeune maître est malheureux. Ils l'entourent d'attention et de respect. René est touché de leurs soins discrets ; il se dit, avec raison, qu'on ne peut se trouver complètement à plaindre quand on inspire l'affection et le dévouement.

Le jeune homme ne possède pas encore le calme qui suit d'ordinaire les agitations violentes ; il n'est pas capable de se tracer un plan de vie ; il a trop souffert. Plus tard, il mettra de l'ordre dans ses journées, il verra quelques voisins de campagne, le curé de sa paroisse ; il s'occupera de rendre son existence utile. Puis l'étude, cette bienfaisance magicienne, viendra mettre de l'intérêt dans ses heures, donner un but à sa vie.

En attendant, il se laisse aller au courant de ses pensées. Malgré le mauvais temps, il arpente les longues avenues, affronte les routes humides qui entourent la Canonnière; il veut connaître sa propriété dans les plus minutieux détails. Il se chauffe au feu de tourbe du paysan, écoute le récit des campagnes de l'ancien soldat, vide sa bourse dans la cabane du pauvre, puis revient songeur, harassé de fatigue et trouve, dans un profond sommeil, l'oubli momentané du passé.

Depuis quelques jours, le soleil est revenu jeter sa lumière sur le mélancolique paysage d'automne. Ses rayons obliques font scintiller les gouttes d'eau sur les feuilles; un vent frais passe en murmurant dans les branches dénudées. C'est la saison rêveuse, emblème du peu de durée des beaux jours de la terre!

Maintenant René parcourt les champs et les bois, le fusil sur l'épaule; la chasse est pour lui une puissante diversion à ses chagrins.

Un soir, il revenait lentement à la Canonnière, le soleil baissait sur l'horizon, en projetant sur la Loire une longue traînée de lumière. Déjà le jeune chasseur apercevait les tourelles pointues de sa villa qui détachaient leurs silhouettes sombres sur le ciel pâli, quand son regard fut attiré par la vue d'une voiture attelée de deux chevaux qui s'engageaient dans l'avenue, et se dirigeaient évidemment vers la maison, à son grand étonnement.

Il pressa le pas; mais quand il parvint à la grille d'entrée, l'équipage l'avait franchie depuis quelques instants. La voiture, — une simple voiture de louage — stationnait devant le perron. Le jeune homme rentra chez lui, avec une allure vive qu'il n'avait plus depuis son retour. Un pressentiment triste l'avait subitement envahi. Son émotion redoubla, quand il aperçut sur le seuil du salon une femme vêtue de noir qui lui tendait les bras.

— Vous ici, madame? s'écria-t-il avec une surprise qu'il ne put cacher, en reconnaissant Mme de Gardeville.

— Oui, mon enfant, c'est moi encore! c'est toujours moi qui te visite la première, qui te fais toutes les avances... Ce n'est pas dans l'ordre, je le sais; mais, ajouta-t-elle en souriant, une mère peut venir trouver son fils quand il lui plaît; et n'es-tu pas mon fils d'adoption?

— Que vous êtes bonne, madame!... Ma maison, vous le savez aussi, est la vôtre. Je suis heureux et honoré de vous recevoir sous mon toit...

Mme de Gardeville se laisse tomber sur le divan. En la regardant avec attention, René Dutard remarque dans ses traits une altération visible; on devine qu'une cruelle douleur a encore passé par là.

M. Dutard, tout en s'empressant autour de sa vieille amie, se demande par quel étrange hasard il se trouve en sa présence. Comment une femme de son âge n'a-t-elle pas craint les fatigues d'un long voyage, pour venir, par cette froide saison, lui serrer la main? Il n'ose cependant la questionner sur le motif de sa présence, mais il attend anxieux qu'elle veuille le lui apprendre. C'est avec peine qu'il dissimule l'inquiétude qui l'envahit de plus en plus.

De son côté, Mme de Gardeville est préoccupée. On voit qu'elle appréhende d'entamer certain sujet d'entrer dans certaines explications. Elle sort enfin de son mutisme, et dit à René, en essayant de sourire :

— Tu ne me demandes pas le motif du long voyage que j'ai entrepris pour venir te voir, mon ami?

— Je suis si heureux de vous recevoir à la Canonnière, madame, que...

— Réponds franchement, René; ma visite t'intrigue, n'est-ce pas?

— Madame...

C'est tout ce que le jeune homme trouve à répondre.

— Je gage, mon enfant, que tu attends un nouvel acte de tyrannie de ma part...

— Vous savez, madame, qu'il n'est pas de sacrifice que vous ne puissiez me demander... et malgré cela, je resterai encore votre obligé...

— C'est beau ce que tu dis là, mais c'est exagéré. Je serais coupable de t'imposer de nouvelles épreuves. Tu n'as déjà que trop souffert ! L'altération de ton visage en est la preuve.

— Qu'importe mon visage, madame?...

— Il importe beaucoup, au contraire; n'est-il pas nécessaire que tu plaises à la jeune fille que tu prendras pour femme?...

— De grâce, laissons ce sujet! Ne ravivez pas, madame, une blessure douloureuse.

— Ce n'est pas pour la raviver; c'est au contraire pour la cicatriser : il faut te marier, mon enfant.

— Je ne me marierai pas, madame, répondit René d'un ton ferme, dans lequel perçait une certaine amertume; je vous prie, ne m'en parlez jamais...

— C'est cependant le but de mon voyage...

René garda le silence; un nuage passa sur son front.

— Tu ne pourrais cependant pas refuser d'épouser une jeune fille, charmante à tous égards et qui t'aurait, en secret, donné son affection...

— Je ne pourrais lui donner la mienne, madame...

Mme de Gardeville regardait René avec attendrissement; René ne pouvait comprendre le motif de cette émotion.

— Tu ne veux donc pas savoir, mon ami, le nom de celle qui t'a donné son cœur?

— Non, madame, je vous prie, gardez son secret.

— Cependant...

— N'insistez pas, je vous en conjure; ce serait inutile.

— Je dois insister, au contraire; car le souvenir d'Isabelle...

— Ne me parlez plus de Mlle Soubry, madame! N'est-elle pas déjà la femme de votre fils?...

— Non, René! Ce mariage ne se fera même pas.

— Se peut-il?...

— Isabelle a refusé d'épouser son cousin...

René fit un geste de surprise, mais garda le silence.

— Tu ne me demandes pas le motif de ce refus, mon enfant?

— A quoi bon, madame?

— Il t'intéresse, cependant, car il est le même que celui que tu donnais tout à l'heure en refusant le mariage que je te proposais... Isabelle n'a pu accepter la main de son cousin, parce qu'elle ne l'aime pas...

— Ah! dit René qui n'osait croire encore à son bonheur, mais qui cependant déjà était devenu pâle comme la mort...

— Non! ce n'est pas mon fils qu'elle aime, mon enfant!... c'est toi!...

René reste pétrifié. Il a entendu et ne semble pas comprendre encore.

Mme de Gardeville suit d'un œil attendri les sensations diverses qui se succèdent dans l'âme du jeune homme. Elle songe, en ce moment, à son fils, qui a dû renoncer aussi aux espérances qu'il avait nourries si longtemps, et qui s'en va au loin, à son tour, chercher dans d'autres contrées l'oubli et le calme.

La première parole de René est empreinte de cette déilcatesse qui fait son plus grand charme. Il sait que la douleur de Paul a dû briser aussi le cœur de sa mère.

— Et votre fils, madame?..

— Paul souffre ce que tu as souffert, René; mais profondément touché de ta conduite généreuse, il t'abandonne, sans récrimination et sans lutte, la main d'Isabelle... Il est parti, en disant, au moment des adieux, ces paroles indiquant que, malgré ses erreurs, son âme n'a rien perdu de sa noblesse primitive :

— Isabelle a bien choisi, ma mère; René Dutard vaut mieux que moi!

Le pauvre enfant s'en va, en compagnie de quelques amis, continua Mme de Gardeville en essuyant ses larmes, faire un voyage de découverte dans la vieille Égypte, explorant les bords du Nil à travers mille dangers. Il ne reviendra que quand il sera guéri. Puisse Dieu, le consolateur suprême, parler à son cœur et le ramener vers lui... Quant à moi, mon cher Réné, mon égoïsme maternel t'avait, sans pitié, imposé un sacrifice pénible; je te devais un dédommagement. La main qui avait fait la blessure, ne devait-elle pas la panser et la guérir?..

Touché jusqu'au fond de l'âme de la bonté de l'admirable femme, René ne put contenir l'élan de sa reconnaissance :

— Soyez bénie, madame, s'écria-t-il en lui pressant les mains, tandis que de ses yeux s'échappaient quelques larmes... Vous êtes l'ange gardien de ma vie! Autrefois, vous consolâtes mes douleurs d'enfant, et aujourd'hui, en dépit de vos propres tristesses, vous accourez vers moi, et cette fois, c'est pour m'apporter le bonheur!...

A. Fabry.

FIN

Economie Domestique

PIGEONS EN PAPILLOTE

Faites une farce avec un peu de lard râpé, des échalotes et des champignons, du persil haché, sel, poivre; faites cuire cette farce dans une ou deux cuillerées de bouillon; coupez en deux dans la longueur, les pigeons, couvrez-les de cette farce, enveloppez les morceaux d'un papier bien beurré et faites cuire sur le gril pendant une demi-heure.

SOUPE AU POISSON

Faites un bouillon maigre en faisant cuire dans de l'eau salée et épicée des carottes, des navets, du céleri et quelques poissons blancs communs, carrelet, limande, etc. Passez au tamis, prenez le bouillon, mêlez-y un verre de vin blanc, un peu de poivre de Cayenne, des filets de soles, quelques queues d'écrevisses, et servez avec des croûtons.

REVUE MUSICALE

Avalanche de concours. — Lauréats du Chant et du Piano. — Opéra. — A Reims. — Un concert spirituel. — Primeurs musicales.

Des avalanches de concours de toutes les sortes ont signalé la fin de juillet et le commencement d'août. Quelle course au clocher, mon Dieu! Quel surmenage physique et intellectuel!

Il faut s'attendre à voir sévir, d'ici à quelques années, sur les enfants et les adultes, une maladie nouvelle, que la science baptisera du nom de fièvre des concours, et qui nécessitera, pour plus tard encore, la création de succursales de Charenton et de Vaucluse (en Seine-et-Oise), sur une très grande échelle.

Les petits établissements des docteurs Blanche, Falret, etc., ne seront plus que d'agréables fourrières où l'on déposera, en attendant leur transfert dans les piscines de l'Etat, les déments et démentes recueillis sur la voie publique, pendant le temps de canicules qui suit ordinairement l'époque des concours en tous genres. La saison sera excellente, du reste, pour appliquer le traitement de la douche à outrance.

La musique, la peinture, la sculpture, la gravure, les lycées, les pensions, les écoles municipales, les maisons d'éducation religieuse, tous forcés de suivre le mouvement vertigineux soi-disant progressif, et de soutenir la lutte, fourniront chaque année leur contingent d'innocentes victimes. Les véritables vainqueurs des concours, alors, ne seront réellement que ceux qui résisteront à ce surmenage barbare autant que meurtrier.

En attendant cette époque néfaste qui ne saurait tarder longtemps, hélas! beaucoup de fruits secs, d'autres destinés à s'y blettir, sont sur la planche, où ils attendent en vain que passe le souffle régénérateur, qui doit aider et féconder leur maturité.

Nous n'avons, on le sait, qu'à nous occuper ici des concours du Conservatoire de musique. Encore le ferons-nous, comme toujours, brièvement, en ne citant que les noms des lauréats du chant et du piano, nous abstenant de porter des jugements favorables ou non. Selon nous, il est presque impossible de décerner l'éloge ou le blâme à la suite d'une séance où les uns meurent de peur et les autres de fatigue. Quant au Jury et même au public, on sait qu'il arrive un moment où chacun tombe dans un état de douce somnolence. Heureusement, les membres du vénéré, mais redoutable aréopage, ne s'endorment pas tous à la même minute. Mais cela fût-il, que l'épreuve n'en suivrait pas moins son cours, et que rien ne serait changé quant aux décisions, car le Jury sait toujours, à peu près, d'avance, quelles classes et quels élèves doivent recevoir les récompenses.

Pour montrer que nous sommes des femmes bien élevées, mesdemoiselles, nous commencerons par nommer MM. les lauréats :

CHANT : *Hommes.*

Récompenses. — Pas de premier prix.

Deuxièmes prix : MM. Jacquin, Cornubert et Rouhier.

Premiers accessits : MM. Gilibert, Saleza et Lafarge.

Deuxièmes accessits : MM. Jérôme et Bello.

CHANT : *Femmes.*

Récompenses. — Premier prix (à l'unanimité): Mlle Durand.

Deuxièmes prix (à l'unanimité) : Mlles Marel et Agussol.

Premiers accessits : Mlles Samé et Bronville.

Deuxièmes accessits : Mlles Buhl, Auguez, Armand et Nettingham.

PIANO : *Hommes.*

Morceau de concours : Troisième Ballade, de Chopin. Morceau à vue de Th. Dubois.

Récompenses. — Premiers prix : MM. Delafosse et Berny.

Deuxième prix : M. Riera.

Premiers accessits : MM. Lachaume et Williams.

Deuxièmes accessits : MM. Catherine, Bloch et Staub.

PIANO : *Femmes.*

Morceau de concours : Fantaisie de Schubert. Morceau à vue de Massenet.

Récompenses. — Premiers prix : Mlles Barrière, Lefébure et Seveno du Minil.

Deuxièmes prix : Mlles Seeliger, Depecker, Maret, Jussaume, Jettot et Jaeger.

Premiers accessits : Mlles Parisot, Panthès, Berlin, Sarcy (ou Sarcey) et Wegler.

Deuxièmes accessits : Mlles Bourlier, Canté et Beauvais.

La classe de l'éminent professeur, Mme Massart, a obtenu onze récompenses dans ce concours, sur dix-sept concurrentes. Ce brillant résultat aura dû adoucir l'amertume de la séparation sans retour et des derniers moments qui ont mis fin à ses longues souffrances. La mort de Mme Massart, comme celle de M. Le Couppey, sont deux grandes pertes pour notre Ecole de musique.

L'événement important du mois à l'Opéra est encore une mort regrettable. M. Mérante, maître de ballet de premier ordre et de notable expérience, a rendu, depuis près de quarante ans, d'innombrables services à notre première scène lyrique. Il a été remplacé par M. J. Hansen, l'un des premiers chorégraphes de notre temps. Les répétitions de la *Dame de Monsoreau* sont en pleine activité et l'on espère être prêt vers la fin de novembre. Les merveilles de la mise en scène sont déjà l'objet de mille racontars alléchants. C'est surtout sur la reconstitution du vieux Paris (fin du XVIe siècle) que vont se distingner une fois de plus MM. Chaperon, Carpezat, Lavastre et Poisson.

La *Messe de Jeanne d'Arc*, de Ch. Gounod, a été exécutée sous les magnifiques voûtes de la cathédrale de Reims. L'œuvre est, dit-on, digne du maître, et son succès a été immense. En attendant qu'il nous soit possible de l'entendre à Paris, nous en donnerons une complète analyse dès qu'il sera possible de se procurer la partition de ce nouveau chef-d'œuvre.

Une très belle solennité religieuse et artistique a eu lieu récemment, en l'église de Cerny, près la Ferté-Alais, au profit des œuvres paroissiales.

M. Francis Planté, dont le précieux concours est toujours obtenu, lorsqu'il s'agit de charité, s'était adjoint celui du jeune violoniste Henri Marteau, qui a fait entendre le superbe *Offertoire* exécuté par lui à Reims, et qu'a écrit pour lui, dans sa *Messe de Jeanne d'Arc*, le grand maître Gounod.

M. Planté a été admiré et fêté, comme toujours, après avoir tenu sous le charme de son admirable talent, pendant près de deux heures, une foule élégante et recueillie.

Quelques intéressantes nouveautés vont clore utilement ces lignes pour les amateurs de chant.

C'est d'abord un *Ave Maria*, dédié à Mlle Albani par l'auteur, M. A. Devin-Duvivier.

Cette belle inspiration en l'honneur de la très Sainte Vierge, que nous avons entendue à l'occasion des fêtes de l'Assomption, est d'une réelle valeur musicale par son style élevé, son effet assuré et la distinction rare de sa facture. Il est écrit dans plusieurs tons.

De plus, et dans un autre genre, voici deux œuvres intéressantes, deux petits opéras-comiques en un acte, dont la musique, vraiment charmante, est de M. Edmond Missa.

L'un, qui vient de paraître, a pour titre *Lydia, ou les Fiancés de Novgorod*, paroles de Lyden et Simoni.

Le second, qui paraît aujourd'hui, se nomme *Le Chevalier Timide*, un joli titre, qui fait honneur à l'auteur du libretto, M. W. Busnach. Cette partition renferme de ravissants motifs.

L'éditeur de ces trois nouveautés : Alph. Leduc, 3, rue de Grammont.

Voici un très curieux fait divers du *Ménestrel*, qui donne d'intéressants détails sur un instrument nouveau construit à Milan.

C'est un orgue d'église dont la particularité consiste en ce que les tuyaux, au lieu d'être en métal, sont en carton-pâte. Pour le reste, il ne diffère pas des orgues construites jusqu'à ce jour. Le son en est puissant et doux à la fois. La seule différence qu'on puisse signaler avec les orgues ordinaires est, peut-être, que dans le nouvel instrument les registres se referment plus rapidement, étouffant ainsi l'écho et le ronflement, et rendant moins brusque la transition du *piano* au *forte*.

Quelques mots maintenant concernant l'inventeur. C'est le père Don Giovanni Crespi Riggizo, de Milan, religieux et professeur de chimie et d'histoire naturelle. Son existence entière s'est passée dans la misère et les privations ; la paroisse dell' Incoronata, dont il fait à présent partie, est, elle-même, la plus modeste, la plus pauvre de toute la ville. Et c'est parce qu'il a appris que la population nécessiteuse était privée de musique pendant le service divin, « la seule chose qui les réconfortât moralement dans leur misérable sort », que l'idée lui vint d'établir un matériel à bon marché pour la construction des orgues, ce qui permettrait à la plus modeste communauté d'acquérir un de ces instruments. Pour mener à bonne fin son projet, Giovanni Crespi eut à lutter contre beaucoup de difficultés. L'argent lui manquait. Le découragement commençait à s'emparer de lui, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer un artisan possédant à fond la technique de l'instrument, Luigi Colombo, auquel il se confia et dont il fut immédiatement compris. Grâce à quelques économies et aux indications recueillies dans un vieux dictionnaire de musique (de Lichtenthal), imprimé à Milan en 1826, tous deux, le prêtre et l'artisan, se mirent à l'ouvrage. Leurs moyens ne leur permettant de travailler que sur une échelle restreinte, ils ne purent d'abord dépasser le nombre de vingt-deux registres, de quarante-quatre pédales et de quatorze cents tuyaux en tout. L'orgue fut achevé en juin 1886 et patenté au mois d'août de la même année. Plusieurs modifications et améliorations y ont été apportées l'hiver dernier.

Il sera curieux de suivre cette nouvelle invention en son développement. Il permettrait peut-être, aux plus humbles villages qui en sont privés, d'initier le laboureur au charme réconfortant des belles harmonies.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

ALIX A PAULE

Brest, 1er septembre 1887.

Nous revenons d'un voyage au long cours, cinquante lieues en mer, quinze heures en bateau!

Vais-je te raconter cela?... Il vaut mieux arracher quelques feuillets de mon journal et te les adresser tout chauds, comme des petits pâtés, aromatisés de senteurs marines et d'impressions vives :

. . . .
. . . .

« .... Le *Goëland* appareille ; les passagers et passagères sont assis sur la passerelle. La mer est toute scintillante et reflète le ciel bleu pâle.

Nous longeons la côte à distance; elle est hérissée de rocs tourmentés dont les sommets émergent de la brume tandis que les bases restent dans l'ombre. Ces escarpements granitiques se continuent jusqu'à la pointe du Raz, affectant des formes étranges et convulsées : masses énormes s'inclinant vers l'abîme, manoirs inexpugnables de revenants, tables rondes suspendues au-dessus des vagues sur une assise délicate, aiguilles de pierre colossales, grottes béantes aux sombres anfractuosités où la mer se précipite à marée haute avec des mugissements sourds.

A la pointe de la Chèvre grandiose et désolée, la légende a placé la ville d'Is, autrefois peuplée et magnifique..... il y a longtemps, si longtemps, qu'on se demande si elle n'a pas été créée et détruite par la fantaisie de quelque poète d'antan?

Aujourd'hui, une flotille de légers bateaux sardiniers, aux voiles blanches, semblables à un essaim de mouettes au repos, se balance mollement sur la ville endormie.

Nous approchons du Raz :

Biscoaz den ne dremenas ar Raz
N'en deveze aoun pe glaz.

« Nul n'a passé le Raz sans mal ni frayeur », prétend un proverbe breton.

Beaucoup d'infortunés se *tourneboulent*... après un soupçon de mal de cœur, je reste parmi les valides et prodigue aux souffreteux des soins touchants.

Je pense à un perroquet de mes connaissances qui répète d'une voix lamentable : « Malade, malade, malade! » — D'une voix non moins lamentable que l'oiseau en question, un de mes compagnons me rappelle, entre deux hoquets, que nous sommes dans la baie des Trépassés! — La nuit, le feu Saint-Elme court sur ces côtes où l'on entend gémir les ombres qui demandent : « *le passage, un suaire, une tombe.* »

Nous touchons à l'île de Sein; sa grève blanche et sablonneuse brille sous le soleil de midi et semble envelopper l'antique sanctuaire des *Sènes*, les prêtresses choisies, d'un voile mystérieux.

Les habitants de cette île étaient jadis redoutés; on les nommait, avec raison, les *Écumeurs*, les *Diables*, les *Pilleurs d'épaves*. Ils aidaient l'élément perfide dans son œuvre de destruction et de mort. A présent, la vie de ces *îliens* est paisible, ils sont restés intrépides, mais sont devenus honnêtes.

J'aurais préféré, *comme impression*, les savoir encore pirates.

La mer est couleur d'émeraude, avec de larges raies vert foncé, reflets des bas-fonds; des houppes d'écume voltigent sur les écueils bruns à fleur d'eau, et les marsouins s'esbaudissent dans les vagues miroitantes.

Nous abordons à Ouessant, à trois heures, dans la baie du Stiff, entourée de falaises à pic d'un gris bleuâtre veiné de rouge sombre. Ces tons heurtés leur prêtent un aspect diabolique. Rien de plus sinistre que ces murs de granit aux arêtes déchirées sur lesquelles l'Océan déferle avec des rages folles, semblant vouloir les escalader. Nulle fleur sur leur cime... Au mois d'octobre, quand les corbeaux arrivent, leur bande lugubre s'y repose. Les Ouessantins prétendent que ce sont les âmes des naufragés.

Nous avons plusieurs heures devant nous... Nous sautons à terre joyeusement et dirigeons notre marche vers Lampol, la capitale. Nous devons traverser l'île entière pour l'atteindre; c'est le moyen de connaître ce pays misérable où les ouragans sont déchaînés. L'hiver y est terrible, la tourmente y demeure. « Voici les Crioriens, disent les habitants aux approches de l'orage, les tourbillons les suivent ». Les Crioriens sont des génies malfaisants, de petits êtres hideux, hostiles à l'homme, portés sur les ailes de l'aquilon, mêlant leurs ricanements moqueurs à ses sifflements aigus.

Pas un arbre sur notre route!... les rafales les brisent: une maigre culture qui demande beaucoup de travail, des moulins à vent et des moutons microscopiques, blancs, loutres, noirs, de vraies miniatures, des joujoux.

J'ai un désir fou de m'en offrir un loutre pour *deux francs cinquante*, de le pomponner, de l'enrubanner, de lui mettre des anneaux d'argent aux pattes, un grelot au bout de la queue et de le ramener ainsi à Paris. Il deviendrait rapide-

ment le bibelot en vogue et remplacerait mignonnement le caniche noir.

Après une course de trois kilomètres par un chemin pierreux, entre des champs de pois malingres, nous atteignons Lampol. C'est une pauvre capitale bâtie en débris de rocs cimentés avec un mélange de goëmons et de bouse. Il y a pourtant un débit de tabac où l'on trouve des journaux et de l'eau-de-vie ; cela diminue mes illusions sur l'innocence de cette contrée soi-disant primitive.

Nous expirons de chaleur et de soif. Une Ouessantine avenante nous offre l'hospitalité, c'est-à-dire des bancs et du lait. C'est une gaillarde fortement campée, de petite taille (tout est petit sur ces énormes falaises!), brune avec des yeux noirs superbes, des dents de nacre, un teint bronzé. Elle porte sur ses cheveux coupés à la Ninon, selon l'usage du pays, une coiffe blanche carrée sur le sommet de la tête; les côtés plaquent sur un béguin de soie noire et derrière, les ailes courtes, garnies de dentelle, flottent librement. C'est fort seyant. J'en rapporte un modèle inspirateur pour les travestis de l'hiver prochain.

Notre hôtesse est vêtue de noir et jolie à regarder. Avec une grâce antique, elle nous introduit dans son logis. La pièce où nous pénétrons est claire, propre, même coquette. Deux lits-armoires en bois blanc sculpté qui ont bien leur cachet, deux bahuts de même bois, découpé, garnis d'assiettes aux nuances criardes; une cheminée à large manteau où l'on cuisine.

Au milieu de la commode, une statue de la Vierge à l'Enfant Jésus, la traditionnelle couronne de fleurs d'oranger sous globe, et, surmontant le tout, une mauvaise photographie du bateau où « l'homme » est embarqué. Il est marin, en route pour Montévidéo; Marie-Lucie pioche la terre et élève ses quatre garçons; c'est l'histoire de presque toutes les familles Ouessantines.

Les enfants sortent de l'école et nous suivent avec des airs étonnés de petits sauvages.

Dans les temps, ici, les jeunes filles demandaient les jeunes gens en mariage.

Si elles étaient agréées, un copieux dîner suivi d'une *passe-pied* monstre avait lieu chez les parents du futur. Après cette réjouissance, l'épreuve commençait. On se voyait chaque jour pendant un an. Les fiancés travaillaient ensemble, prenaient leurs repas ensemble sous les yeux de la mère de la jeune fille. La vie journalière, avec ses occupations ordinaires, continuait son cours. Si durant ce noviciat l'amour avait grandi, les caractères ne s'étaient point heurtés, la noce avait lieu.

L'idée était sage... et point n'était besoin de divorce! — A présent on s'y marie comme partout ailleurs, plus ou moins intelligemment.

On vit riche à Ouessant avec 700 francs de rente. C'est à vouloir s'y installer! Quelques années de résidence à Lampol ou à Frugulou conduiraient à la fortune... Mais quelle existence! Absence de confort, de distractions, de société... nourriture de cénobite... pas un brin de verdure, sauf les deux pruniers du presbytère. Isolement du monde entier, car à l'époque du gros temps on reste des semaines sans communication avec le continent.

Et pourtant les Ouessantins aiment leur île stérile, ses perspectives mornes, sa ceinture de récifs et les grands bruits de l'Océan qui l'entoure.

Je suis convaincue que ce séjour conviendrait à Paule!

Nous remontons en bateau à six heures, emportant quatre ravissants moutons, dont pas un à moi (maman a trouvé que cela nous encombrerait... on ne peut pas le mettre dans une malle...) puis des cargaisons de langoustes et de crabes. Je n'ai pour ma part qu'un bouquet de pâles soucis et de myosotis anémiques cueillis sur le bord d'un sentier.

Le soleil décline... — On sert le dîner sur le pont... — Pourquoi dîner? je veux ce soir me nourrir d'impressions poétiques! Tout y porte. L'eau se colore de mille nuances éclatantes qui s'adoucissent et se fondent en un harmonieux ensemble à mesure que le jour baisse, la côte nous apparaît tout en or, les rochers ont des teintes ardentes. Le cap Saint-Mathieu offre un lointain magique se détachant sur l'horizon embrasé, au-dessus des flots prismes radieux et mouvants.

La nuit vient, une nuit d'une transparence incomparable; le ciel de velours sombre est constellé d'étoiles, le léger croissant de la lune se reflète sur l'eau tranquille en minces rayons tremblants, la vague assoupie clapote avec un murmure monotone sur la quille du bateau qui glisse doucement laissant derrière lui un sillon lumineux.

C'est un calme divin. Le silence se fait, chacun poursuit son rêve, caresse sa chimère ou jouit avec plein abandon des splendeurs de cette soirée. Il y a, dans la contemplation de ce qui est beau, autre chose que le beau lui-même, l'écho de cette mélodie intime dont parle Shakespeare, un charme qui est en nous.

. . . .

Nous rentrons au port, les bruits de la ville nous arrivent... un air de *Mamzelle Nitouche* pianoté avec furia, des couplets bachiques et discordants répétés en chœur par des matelots avinés... Les becs de gaz nous apparaissent et nous débarquons sur le quai de Brest encombré de tonneaux. »

ALIX.

DEVINETTES

Mots en carré

Sur les rives du —, je possède une —
Jeune, belle, adorée et riche à millions.
Lorsque dans mes travaux survient une accal-
[mie,
Je vais, de ses plaisirs, suivre les tourbillons.
Le château qu'elle habite est un centre de fêtes;
On y chante le jour; on y danse la nuit.
Pour le rire et les jeux les heures y sont faites;
On y guérit le spleen; on y chasse l'ennui.
Mais cette fois, hélas! ma blonde amie est som-
[bre;
Elle pleure en secret, dans les bois se perdant...
Qu'à-t-elle? — sans doute : une vapeur, une
[ombre? »
Dites un grand malheur! Il lui manque... une —!

Homonymes

On m'en servit une, un jour de carême.
J'eusse préféré du bar ou du brême.

On refait la mienne en me recoiffant
Et l'on crêpe alors mon chignon bouffant.

Qu'il est faux, grands dieux! vite! qu'on accorde
L'instrument fautif! Changez cette corde.

On dirait un fort dans les eaux construit.
La mer, sur ses rocs, déferle avec bruit.

Notre vieux cocher, gris par aventure,
Le brisa tout net, versant sa voiture.

Il brille vraiment sur notre écusson
Ainsi qu'un soleil durant la moisson.

Habitants des bois, des plaines, de l'onde,
Craignez-le, pauvrets, plus que tout au monde!

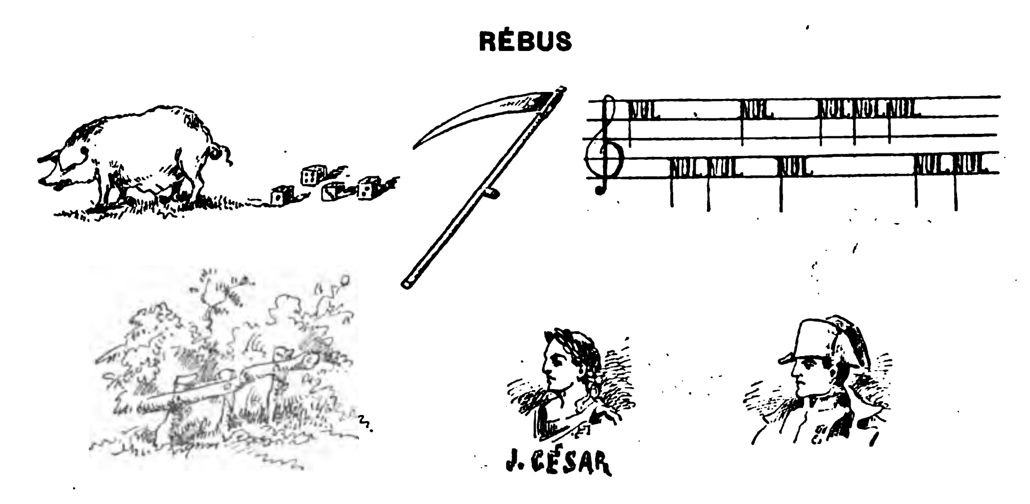
Quand le laboureur le tient dans sa main,
Le bœuf, dans le champ, suit droit son chemin!

Le pêcheur en fait médiocre estime
Et son prix est nul ou du moins, minime.

Monsieur l'architecte, avant d'opérer,
Sur le sol battu, va le préparer.

Des fils du soleil, ô déesse blonde,
Refais l'âge d'or et l'ère féconde.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES D'AOUT

Charade : *Cré celle.* | Enigme : *Pommier.*

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT

Sitôt que l'on s'emporte on prouve qu'on a tort.

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

1er Octobre 1887

4644 bis

Modes de Paris. Journal des Demoiselles Rue Vivienne 48.

Chapeaux de Mme BOUCHERIE. 16 r. du Vieux Colombier – Corsets de Mme EMMA GUELLE

Frédéric-Sophie-Wilhelmine

MARGRAVE DE BAYREUTH

Au printemps de l'année 1706, Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse, épousa Sophie-Dorothée de Hanovre. Malgré les désirs paternels, il lui donna la préférence sur une princesse d'Orange et une princesse de Suède. Sophie-Dorothée possédait d'ailleurs les dons qui attirent : elle était belle et instruite. On lui a reproché d'avoir trop aisément courbé la tête devant son terrible époux qui l'adorait à sa façon : le bâton en mains. Il n'était pas aisé de résister à un maître comme Frédéric-Guillaume, et il est probable qu'au début de leur union, Sophie-Dorothée comptait sur sa douceur pour dompter le caractère irascible de son mari. — Dans son *Histoire de la guerre*, Frédéric le Grand, après avoir fait mention de la mort de sa mère, conclut en ces termes : « Le roi son fils fut » profondément affecté. Il avait vénéré, adoré cette princesse » comme une tendre mère dont les vertus et les grandes qualités » faisaient l'admiration de ceux qui l'approchaient. »

Bien que le roi fût d'une dureté extrême pour tous les siens, il ne laissait pas que d'avoir une valeur réelle; malheureusement, un naturel vif et bouillant, un attachement excessif pour l'argent, un caractère impérieux et jaloux, la dissimulation que les nécessités politiques avaient développée, toutes ces causes étouffèrent les germes de bonté que recélait son cœur. La princesse aurait pris sur lui un doux ascendant, si les courtisans, ayant à leur tête le prince

d'Anhalt et le ministère Grumkow, n'eussent mis tout en œuvre pour annihiler une influence qui aurait grandi à leurs dépens. Il en coûta plus d'une larme à Sophie-Dorothée (1).

En 1709, la naissance de la petite Wilhelmine apporta quelque joie au cœur troublé de la princesse. « Je vis le jour, écrit plus tard » notre héroïne, je vis le jour dans le temps » que les rois de Danemark et de Pologne étaient » à Postdam pour y signer le traité d'alliance » contre Charles XII, roi de Suède. Ces deux » monarques et le roi, mon grand-père, furent » mes parrains et assistèrent à mon baptême » qui se fit avec une grande magnificence. On » me nomma Frédérique-Sophie-Wilhelmine. » Le roi, mon grand-père, prit beaucoup de » tendresse pour moi. A un an et demi, j'étais » beaucoup plus avancée que les autres enfants. » — Et la princesse prend soin d'ajouter : « A deux » ans, je marchais seule... » — Les enfants ont, depuis, fait des progrès sur ce point.

Trois ans plus tard, on célébrait l'heureuse naisssance d'un héritier : les vœux de Frédéric-Guillaume étaient comblés.

Ce fut le commencement d'heureux jours pour la petite Wilhelmine; ce nouvel ami, ce petit compagnon devait, en grandissant, faire la joie de sa vie. « Nous fûmes d'abord confiés, mon » frère et moi, nous dit-elle, aux soins de Mme de » Kamken; mais peu de temps après, la prin- » cesse étant allée à Hanovre, on lui recom- » manda si chaudement une personne nommée » Letti, qu'elle l'emmena. »

Cette jeune femme, qui avait « l'esprit très » vif, très souple et très noir », sut si bien éblouir la princesse royale, que cette dernière ne comprit pas tout ce que cette âme dissimulée renfermait d'ambition et d'intrigue.

La mort du roi de Prusse vint à ce moment changer la face des choses. Il fut amèrement regretté de ses sujets; il semblait que, déjà, l'on eût le pressentiment de ce que serait le nouveau règne. D'ailleurs les illusions n'auraient pu durer longtemps. « Le jour même de la mort » du roi, mon grand-père, poursuit Wilhel- » mine, tout changea de face à Berlin. Le roi » mon père se fit donner l'état de sa cour, la » réforma entièrement, mais à condition que » personne ne s'éloignerait avant l'enterrement » du feu roi. Les obsèques, d'une magnificence » toute royale, n'eurent lieu que plusieurs mois » après; alors ceux qui voulurent conserver les » bonnes grâces du roi, endossèrent le casque » et la cuirasse. »

Cette passion du militaire était la seule réelle faiblesse du roi. Ses grenadiers sont demeurés légendaires. Quiconque lui procurait un homme d'une taille dépassant la moyenne, avait droit à toute sa reconnaissance. Il ne se contentait pas de les prendre quand il les trouvait à sa portée, il dépensait pour les avoir des sommes énormes, ce qui était absolument contraire à ses habitudes d'avarice. On raconte qu'il fit compter, à un homme appelé le grand Joseph, la somme de 1,000 florins pour prix de son engagement, et qu'il ne paya pas moins de 31,683 francs à une sorte de géant nommé Jack Kirkland. « Comme » on connaissait son faible, chacun tâchait de se » faire bien venir de lui en lui procurant les » plus beaux hommes que l'on trouvait, et le » roi, qui prétendait rétablir le trésor royal fort » endommagé par les profusions paternelles, le » roi avait soin de ne payer que lorsqu'il n'y » avait pas moyen d'obtenir autrement les objets » de sa convoitise. Aussi appelait-on son régi- » ment de grenadiers le canal des grâces, parce » qu'il suffisait de donner ou de procurer un » géant de six pieds pour obtenir du roi tout ce » que l'on voulait. »

Vers cette époque il se passait de grands événements en Hanovre : l'électeur prit possession du trône d'Angleterre; son fils l'y accompagna et fut reconnu prince de Galles. La reine de Prusse ne vit pas sans une joie secrète l'élévation future de son frère. Depuis la naissance de la petite Wilhelmine, elle nourrissait l'espérance d'une union entre sa fille et son neveu, le duc de Glocester, qui était à peu près de l'âge de la jeune princesse. Les deux mères avaient fait un jeu de ce futur mariage, de sorte « qu'il ne » se passait pas de poste, dit Wilhelmine, » que nos mères ne s'entretinssent de cette » union. »

Quant à la petite princesse, ses pensées étaient toutes aux jeux enfantins qu'elle partageait avec son frère dont la frêle constitution, l'humeur taciturne et le peu de vivacité inspiraient les plus vives craintes. Le prince d'Anhalt les faisant partager au roi, insista pour que l'on mariât Wilhelmine avec son neveu, le margrave de Schwed, prétendant que la politique le voulait ainsi et faisant appuyer ses raisons par le ministre Grumkow. Le roi, après quelques hésitations, finit par y donner la main. « Alors, » ajoute la princesse, on chargea la Letti de » ne perdre aucune occasion de développer mon » goût pour le margrave. »

Il semble que ce ne fût pas chose aisée : « Ce » prince, quoique beau de visage et de belle » taille, avait déjà des manières rudes et des » inclinations si basses que je ne pus me dé- » fendre pour lui d'une antipathie naturelle. Je » n'avais pas de plus grand bonheur que de lui » faire des niches pour l'épouvanter, ayant dé- » couvert, à ma grande joie, qu'il était horrible- » ment poltron. Le roi, bien qu'il aimât passion-

(1) Sophie-Dorothée mourut âgée de quatre-vingts ans. Elle était d'un tel embonpoint qu'il fallait pour elle un fauteuil d'une forme toute spéciale.

» nément ma mère, ne pouvait s'empêcher de la » maltraiter et ne lui donnait aucune part dans » les affaires; mais elle ne fut pas longtemps » sans connaître le plan de mon mariage. Le roi » lui en fit la confidence. Ce fut un coup de » foudre pour elle; l'alliance qu'elle avait pro- » jetée avec le duc de Glocester lui tenait fort » au cœur; elle y voyait plusieurs avantages et » comptait sur l'appui de son frère pour se faire » donner la régence si mon père venait à mou- » rir, car, dans ce temps, on avait assuré à la » reine que la santé du roi était fort ébranlée. »

Le roi ayant, peu après, déclaré la guerre aux Suédois, et la reine ayant suivi son mari dans cette expédition, Wilhelmine fut confiée exclusivement à la Letti, tandis qu'une dame de la cour, Mme de Roukoul, eut la charge de l'éducation de Frédéric.

« La Letti se donna un mal infini pour me » cultiver l'esprit. Elle m'apprit les principaux » éléments de l'histoire et de la géographie, » tout en essayant de me former les manières. » La quantité de monde que je voyais contri- » buait à me dégourdir l'esprit. J'étais fort vive » et chacun se faisait un plaisir de s'amuser » avec moi à son retour. La reine fut charmée de » mes progrès. Les caresses qu'elle me pro- » digua me causèrent une telle joie, que tout » mon sang en étant bouleversé, je pris une » hémorragie qui pensa m'envoyer dans l'autre » monde. »

Lorsque la pauvre enfant fut rétablie, sa mère, fière de l'intelligence qu'elle montrait, s'empressa de lui donner les meilleurs maîtres, « — entre autres, nous dit-elle, ce fameux » La Croze qui a été célèbre pour son savoir » dans l'histoire, dans les langues orientales » et dans les antiquités sacrées et profanes. »

Ici, Wilhelmine ouvre une parenthèse pour nous initier aux occupations de la cour.

« La reine tenait appartement, tous les soirs, » pendant l'absence du roi. On y jouait et on y » traitait toutes sortes de sujets intéressants, » car l'esprit de ma mère était fort cultivé et elle » en avait assez pour en donner aux autres. »

Ces absences du roi étaient, du reste, très fréquentes; il ne quittait guère Postdam, où il vivait plutôt en gentilhomme qu'en souverain.

Quant à Wilhelmine, son plaisir le plus grand était les heures passées avec son frère. « Jamais, » écrit-elle, tendresse n'a égalé la nôtre. Frédéric » avait de l'esprit; il pensait longtemps avant de » répondre, mais il répondait juste; il n'affirmait » que difficilement et l'on s'attendait qu'il aurait, » avec le temps, plus de bon sens que d'esprit. » J'étais au contraire très vive, j'avais la réplique » prompte et la mémoire angélique. Le roi m'ai- » mait avec passion et n'a jamais eu autant » d'attentions pour ses autres enfants que pour » moi. En revanche, mon frère lui était odieux et » ne paraissait jamais à sa vue sans être mal- » traité, ce qui lui inspira une crainte invincible » pour mon père, crainte qu'il a conservée jus- » qu'à l'âge de raison. »

Cependant l'établissement de sa fille occupait toujours l'esprit du roi; les projets d'alliance avec le margrave de Schwed n'avaient pas empêché des pourparlers secrets avec le roi de Suède; pourparlers qui n'aboutirent point et firent retourner Frédéric-Guillaume du côté de l'Angleterre : c'était entrer dans les désirs des deux cours, d'autant plus que l'on aurait fiancé Frédéric à la princesse Amélie, petite-fille du nouveau roi anglais. Il y eut mille intrigues à ce sujet. Le prince d'Anhalt, qui voyait la fortune échapper à son neveu, usait de tous les moyens pour en arriver à ses fins; malheureusement pour lui, le roi tomba malade, se crut subitement en danger de mort, nomma la reine régente, et le prince arriva trop tard pour empêcher la signature des volontés royales.

Frédéric-Guillaume se rétablit, le testament n'en subsista pas moins. On essaya de s'en emparer, le roi l'apprit et résolut de couper court à toutes ces menées en mariant le margrave de Schwed, non plus avec Wilhelmine, mais avec la duchesse de Courlande, ce à quoi le margrave ne se prêta point, du reste.

L'année précédente, le czar Pierre était arrivé à Berlin. Rien n'est plus curieux que la relation faite par la jeune princesse à cette occasion :

« Le czar Pierre n'aimait pas le monde; il fit » prier le roi de le loger dans une maison de » plaisance de la reine située dans les faubourgs. » Ma mère en fut fort fâchée, car elle avait fait » bâtir une très jolie maison qu'elle avait ornée » magnifiquement, et comme cette maison était » un vrai bijou, elle en portait le nom.

« La reine, pour prévenir les désordres que » messieurs les Russes avaient faits dans les » autres endroits, fit démeubler toute la maison » et emporter tout ce qu'il y avait de plus fra- » gile. Le czar et son épouse arrivèrent quelques » jours après par eau à Mon Bijou, où le roi et la » reine les reçurent de leur mieux. »

La réception que Pierre fit à la jeune Wilhelmine mérite d'être lue : « Il me prit dans ses » bras, dit-elle, et m'écorcha tout le visage, » à force de m'embrasser. Je lui donnais des » soufflets et me débattais tant que je pouvais, lui » disant que je ne voulais point de ces familia- » rités. Il rit beaucoup de cette idée et s'entre- » tint longtemps avec moi. On m'avait fait la » leçon. Je lui parlai de sa flotte et de ses con- » quêtes, ce qui le charma si fort, qu'il dit plu- » sieurs fois à la czarine que, s'il avait un enfant » comme moi, il céderait volontiers une de ses » provinces. La czarine me fit aussi beaucoup de » caresses. C'était une petite femme basanée, » qui n'avait ni air ni grâce. Il suffisait de la voir,

» pour deviner sa basse extraction. On l'aurait » prise, à son affublement, pour une comédienne » allemande. Son habit avait été acheté à la fri- » perie; il était à l'antique et fort chargé d'ar- » gent que la malpropreté avait terni. Le devant » de son corps de jupe était orné de pierreries, le » dessin en était singulier : c'était un aigle » double dont les plumes étaient garnies du plus » petit carat et très mal monté. Elle avait une » douzaine d'ordres et autant de portraits de » saints et de reliques attachés tout le long du » passement de son habit, de façon que, lors- » qu'elle marchait, on aurait cru entendre un » mulet. »

L'impression produite par le czar sur la jeune princesse semble plus favorable. Elle nous le dépeint très grand, assez bien fait, de beau visage, mais ayant dans la physionomie quelque chose de si rude, qu'il faisait peur. Sa tenue était des plus simples et « consistait en une » veste à la matelote. »

Comme on avait tenté de l'empoisonner, dans sa jeunesse, il lui en était resté des mouvements nerveux qu'il ne pouvait pas toujours réprimer. « — Lorsqu'on se mit à table, ces accidents le » prirent, raconte Wilhelmine. Il faisait plu- » sieurs contorsions extraordinaires et tandis » qu'il avait son couteau à la main, il gesticu- » lait fort près de la reine. Celle-ci eut peur et » voulut se lever à diverses reprises. Le czar la » pria de se tranquilliser, parce qu'il ne lui ferait » aucun mal. Il lui prit en même temps la main » qu'il serra entre les siennes avec tant de vio- » lence, que la reine fut obligée de crier misé- » ricorde, ce qui le divertit beaucoup et lui fit » dire qu'elle avait les os plus délicats que ceux de sa Catharina. »

Le jour suivant, on promena le souverain dans la ville pour lui montrer tout ce qu'elle renfermait de curieux. Il s'émerveilla devant plusieurs statues dont le roi était fier à juste titre; il déclara magnifique un cabinet dont toutes les parois étaient d'ambre et qui avait coûté des sommes immenses au roi Frédéric Ier; finalement, il demanda et les statues et le cabinet et les médailles et les bronzes, qui s'en allèrent orner le nouveau musée russe, au grand chagrin du roi « qui n'osa point témoigner son déplaisir, » de crainte d'offenser un si terrible voisin. »

» Cette cour barbare partit deux jours après! » s'écrie Wilhelmine avec soulagement. La » reine se rendit d'abord à Mon Bijou. La déso- » lation de Jérusalem y régnait. Tout y était » tellement ruiné, qu'on fut obligé de rebâtir la » maison. Sur ces entrefaites, ma mère eut d'au- » tres déboires. Mon frère étant entré dans sa » septième année, le roi trouva à propos de l'ôter » des mains de Mme de Roukoul. » Les intrigues recommencèrent de plus belle. La reine voulait choisir les gouverneurs auxquels le prince royal serait confié; Grumkow et le prince d'Anhalt voulaient faire accepter leurs créatures, enfin, après des luttes nombreuses et pénibles, la reine obtint du roi que son fils serait remis sous la garde du compte de Finkenstein, dont la capacité et l'honneteté étaient reconnues, mais dont l'élévation d'esprit n'était pas à la hauteur d'une telle tâche. Le prince d'Anhalt plaça comme sous-gouverneur M. de Kalkenstein, intrigant de la pire espèce. « Par des rapports sinistres » qu'il faisait journellement des actions les plus » innocentes de mon frère, — dit la princesse, — » il aigrissait l'esprit du roi et l'animait contre » lui. L'éducation de mon frère eût été bien » mauvaise, en de pareilles mains, si un précep- » teur que le roi ajouta à ces deux mentors, n'y » eût suppléé. Il était Français et se nommait » Duhen. C'était un garçon d'esprit, de mérite et » de savoir. C'est à lui que mon frère a obliga- » tion de ses connaissances et des bons principes » qu'il eut tant que ce pauvre garçon fut auprès » de lui. »

Jusqu'alors, la princesse, absorbée par ses études, avait été tenue à l'écart des fêtes de la cour. En 1718, c'est-à-dire, vers l'âge de neuf ans, elle fut déjà mêlée à la vie mondaine, dans la mesure que comportaient sa grande jeunesse et ses travaux sérieux.

La reine elle-même comprenait qu'il était temps de faire naître un peu d'intimité entre elle et sa fille, si elle ne voulait pas que des in- influences étrangères se substituassent à la sienne. La Letti, à laquelle, par déférence pour la cour de Hanovre, elle avait confié sa fille, ne lui inspirait pas toute la confiance désirable, bien que cette fille, d'un naturel souple et perfide, sût la circonvenir admirablement.

En gagnant peu à peu le cœur de sa fille, la reine apprit que la gouvernante exigeait de son élève, chaque soir, le compte rendu exact de ce qui s'était passé dans les appartements de sa mère, et qu'elle s'empressait d'en faire le rapport au dehors. Indignée, Sophie-Dorothée fit promettre à sa fille de ne répondre désormais à aucune des questions de ce genre qui lui seraient posées. Wilhelmine, qui détestait sa gouvernante, promit tout ce que l'on voulut.

« Mais le soir, dit-elle, lorsque je fus ren- » trée dans ma chambre, cette fille me de- » manda, comme à son ordinaire, les nouvelles » du jour. J'étais assise avec elle sur une es- » trade de deux marches, dans une embrasure » de fenêtre. Je lui fis la réponse que la reine » m'avait dictée. Elle eut beau insister et me » faire toutes les caresses imaginables, elle ne » gagna rien sur moi, ce qui la mit dans une » rage si épouvantable qu'elle me donna plu- » sieurs tapes sur le bras et me fit dégringoler » l'estrade. Mon agilité m'empêcha de me casser » la jambe ou le bras. »

Mais la pauvre enfant ne devait pas en être quitte à si bon marché. « Le lendemain, je reçus » à la tête un chandelier qui faillit me tuer. Mon » visage était en sang et mes cris firent accourir » ma bonne Mermann, qui m'arracha des pattes » de cette mégère et lui lava la tête d'importance, » menaçant de tout découvrir à la reine. La Letti » eut peur. Mon visage était dans un état si » affreux, que l'on fit accroire à la reine que » j'avais fait une chute violente. »

La gouvernante, effrayée par les menaces de la fidèle suivante, cessa de poursuivre Wilhelmine de ses questions; d'ailleurs, la jeune princesse avec ses charmantes qualités s'insinuait de plus en plus dans ses bonnes grâces de la reine et trouvait, près de sa mère, un refuge dans lequel tous ses ennuis étaient oubliés. Elle eut même la joie d'accompagner sa mère et son frère à Charlottenbourg et d'être privée de l'aimable société de la Letti.

Malheureusement, à peine à Vousterhaüsen (1), on apprit que la dyssenterie avait éclaté subitement à Berlin, que le second fils du roi était atteint ainsi qu'une autre des princesses. L'effroi paralysait toutes les énergies. En quelques jours la ville fut contaminée; la plupart des personnes mouraient. « On barricadait les maisons où » était la dyssenterie, afin d'isoler les malades, » et en les isolant, on rendait leur mort certaine. L'éloignement ne mit pas le reste de la famille royale à l'abri du fléau. Le roi fut frappé à son tour, puis Wilhelmine que l'on transporta mourante à Berlin. La Letti se tenait au bas de l'escalier :

« — Ah ! madame, s'écria-t-elle, vous voilà. » Souffrez-vous beaucoup? Êtes-vous bien ma- » lade? Au moins, il faut vous ménager, car » votre frère vient d'expirer ce matin et votre » sœur ne passera pas le jour ! »

Cette manière touchante de ranimer les esprits de l'infortunée Wilhelmine n'eut heureusement aucun effet sur la pauvre enfant. La maladie l'avait si cruellement terrassée que la puissance de souffrir n'existait plus chez elle. Mais peu à peu, lorsque la crise perdit de son acuité, que la mémoire et la sensibilité revinrent, elles lui apportèrent un douloureux réveil. Le chagrin des pertes qu'elle avait faites, les mauvais traitements de sa gouvernante provoquèrent une rechute qui la mit aux portes du tombeau. Le roi, qui à certains moments avait des éclairs de tendresse, était au désespoir. On ne pouvait l'arracher de l'appartement de sa fille. La jeunesse de Wilhelmine et son tempérament nerveux triomphèrent du mal.

« Dès que je fus en état de parler, nous ra- » conte la princesse, le roi vint chez moi : — Je » veux vous faire plaisir, me dit-il ; demandez- » moi une grâce, je vous accorderai tout ce que » vous voudrez. »

Wilhelmine, que son état de sujétion vis-à-vis de la Letti humiliait fort, répondit en rougissant : « Je vous supplie, mon père, si tel est » votre bon plaisir, de me traiter dorénavant » comme une grande personne et de me per- » mettre de quitter la robe d'enfant. » Le roi, » ajoute Wilhelmine, rit beaucoup de mon idée. » — Eh ! bien, me dit-il, vous serez satisfaite » et je vous promets que vous ne paraîtrez plus » en robe d'enfant. »

« Je n'ai jamais eu de joie plus vive, je faillis » en prendre une rechute et l'on eut beaucoup » de peine à modérer mes premiers mouve- » ments..... Qu'on est heureux à cet âge, sou- » pire la princesse en faisant un retour sur ce » passé, la moindre bagatelle nous amuse et » nous réjouit...

« Malgré les obstacles que la reine voulait » opposer à l'accomplissement de la promesse » du roi, il fallut me mettre en manteau. Je » goûtais une félicité parfaite d'avoir quitté la » robe d'enfant. Je me mettais devant mon mi- » roir, j'étudiais tous mes gestes et ma démarche » pour avoir l'air d'une grande personne. Le » jour où, pour la première fois, je descendis » d'un air triomphant chez la reine, je m'atten- » dais à être très bien reçue. J'y allai comme » un César, je m'en retournai comme un Pom- » pée. Du plus loin que la reine me vit, elle se » mit à crier : Ah ! mon Dieu, comme elle est » faite ! Voilà, en vérité, une jolie petite figure, » elle ressemble à une naine comme deux » gouttes d'eau ! »

Wilhelmine, interdite, n'osa faire un pas de plus et fondit en larmes. La reine lui fit une longue remontrance sur sa conduite ridicule et sur la demande faite au roi sans l'approbation maternelle ; Wilhelmine, en promettant de consulter la reine une autre fois, obtint son pardon aisément.

Peu de temps après, grâce à l'intervention de lady Arlington (1), la Letti obtint le titre si désiré de première gouvernante. Elle avait pour arriver à son but, changé ses manières vis-à-vis de la jeune princesse; mais lorsque ses souhaits furent exaucés, elle redevint plus méchante que jamais. M^me de Roukoul en fut si indignée qu'elle découvrit ses agissements à la reine. Peu s'en fallut que le roi, auquel cela fut conté, n'envoyât cette mégère méditer à Spandau (2).

La Letti fut remplacée par M^lle de Sonsfeld qui était de tous points une personne accomplie. « Je m'accoutumai bientôt à ma nouvelle domi-

(1) Résidence royale affectionnée par le roi, qui s'était plu à l'embellir.

(1) Alors toute puissante à la cour d'Angleterre et, par suite, à celle de Prusse.

(2) Forteresse.

» nation, nous avoue Wilhelmine, l'émulation » que me donnait Mlle de Sonsfeld me faisait » prendre goût à mes autres études. J'appris » l'anglais, l'italien, l'histoire, la géographie, la » philosophie et la musique. J'étais si acharnée » à apprendre qu'on était obligé de modérer ma » trop grande avidité, et je passai ainsi deux ans » absorbée par les études les plus variées, ne » me doutant pas des intrigues que la cour » d'Angleterre menait autour de moi. »

En effet, la princesse de Galles, mère du duc de Glocester, et lady Arlington, ne voulaient point que le duc épousât une fille de grande maison ; elles sentaient que leur influence s'en amoindrirait. On envoya donc à Berlin une favorite de la grand'mère de Wilhelmine, Mlle de Pelnitz, qui avait autant d'esprit que de méchanceté. La jeune princesse, qui lui fut présentée, lui adressa, sur l'ordre de la reine, quelques mots obligeants. Mais Mlle de Pelnitz se retournant vers la reine, lui dit d'un ton pincé : « Ah! » mon Dieu, madame, que la princesse a mau» vais air, quelle taille et quelle grâce pour une » jeune personne, et comme la voilà attifée !...

— » Il est vrai, répondit la reine, qu'elle pour» rait avoir meilleur air, mais la taille est droite » et, sa croissance finie, elle se dégagera encore. » Si vous lui parlez, vous verrez cependant » qu'elle n'est pas tout à fait composée de ma» tière. »

Alors commença pour la pauvre Wilhelmine un examen en règle dont elle sortit à son honneur, ce qui rendit son adversaire rouge de dépit et lui fit tourner les talons en silence. Elle n'en répandit pas moins partout que la princesse était contrefaite, laide à faire peur et sotte comme un panier.

Ces propos furent répétés à la cour de Hanovre; la sœur de Mme de Kamken (1) les lui redit, sur quoi Mme de Kamken prenant sa sœur par la main la conduisit chez la reine pour y voir la princesse et juger par elle-même de la fausseté des assertions de Mlle de Pelnitz.

« Plusieurs femmes de Hanovre furent « envoyées à diverses reprises, nous dit Wilhel» mine, et j'étais obligée de leur montrer mon » dos pour leur prouver que je n'étais pas » bossue. »

L'année suivante, le roi d'Angleterre arriva à Hanovre. Frédéric-Guillaume ne perdant pas de vue le mariage de sa fille, se rendit auprès du roi. Il fut reçu à bras ouverts et revint enchanté. La reine, qui alla à son tour chez son père, sentit quelque résistance aux ouvertures qu'elle fit. Elle apprit que la Letti, pour servir lady Arlington, avait fait sur Wilhelmine les plus affreux rapports.

Sophie-Dorothée comprenant qu'une entrevue entre sa fille et le roi pourrait seule réfuter tant de mensonges, obtint de son père qu'il viendrait à Berlin. Il y arriva en effet vers huit heures du soir, s'étonna fort de la taille de la princesse, mais comme il l'inspectait des pieds à la tête, elle fut tellement déconcertée qu'elle ne trouva rien à lui dire. Laissée aux officiers anglais, elle s'enhardit et parla leur langue avec tant de facilité « qu'ils en furent tous émerveillés et » firent mes éloges à la reine, disant que j'avais » l'air anglais et que j'étais faite pour être un » jour leur souveraine : c'était dire beaucoup, » ajoute malicieusement la jeune fille, car cette » nation se croit si fort au-dessus des autres, » qu'ils s'imaginent faire une grande politesse » lorsqu'ils disent à quelqu'un qu'il a les ma» nières anglaises. »

Au moment où tout le monde s'agitait pour cette union et chacun dans un sens différent, Wilhelmine, assez indifférente à ce qui se passait, était restée auprès de son père pendant que la reine, retournée à Hanovre, mettait tout en œuvre pour mener à bien une affaire aussi compliquée.

Si Wilhelmine, alors âgée de seize ans, prit, par sa grâce et ses manières, une grande influence sur l'esprit de son père, il n'en était pas de même de son frère « qui était, nous dit» elle, le plus aimable prince qu'on pût voir. Il » était beau, bien fait, son esprit était supérieur » à son âge, mais les faux rapports que l'on » faisait de lui au roi, en le dépeignant comme » un ambitieux, un intrigant et un dissipateur, » firent que le roi le prit en horreur. »

En outre, Frédéric-Guillaume se ressentait déjà de l'influence des idées de Franke (1), et au contact de cette nouvelle doctrine, l'hypocondrie naturelle du roi faisait de rapides progrès. Le vieux souverain anglais étant venu à mourir sur ces entrefaites et le mariage de Wilhelmine paraissant de plus en plus problématique, l'humeur noire de Frédéric-Guillaume ne s'en accentua que davantage.

« La chasse et la musique furent défendues » tout à coup. Le roi nous faisait un sermon » toutes les après-midi. Il voulait, nous disait» il, se retirer avec la reine et ses filles à Vous» terhaüsen. Là, ajoutait-il, je prierai Dieu et » j'aurai soin de l'économie de la campagne pen» dant que ma femme et mes filles auront soin » du ménage. Vous êtes adroite, me disait-il, » je vous donnerai l'inspection du linge que » vous coudrez et de la lessive. Frédérique, qui » est avare, sera gardienne de toutes les provi» sions. Charlotte ira au marché acheter les » vivres et ma femme aura soin des petits » enfants et de la cuisine. »

(1) Dame de la cour de Prusse.

(1) Célèbre piétiste de l'époque, fondateur de la maison des orphelins de Halle.

Les seigneurs de la cour, fort alarmés des dispositions de leur souverain, pensèrent qu'un voyage serait seul capable de dissiper des idées aussi déraisonnables. On fit entrevoir au roi la possibilité d'un mariage entre Wilhelmine et Auguste II, roi de Pologne. Ce dernier y paraissait disposé, le roi de Prusse lui fit une réponse obligeante et partit pour Dresde l'année 1728.

La cour de Pologne était à cette époque la cour la plus brillante d'Allemagne. Tous les plaisirs y régnaient. Ce n'étaient que danses et festins. Le roi de Prusse y oublia ses scrupules austères, il ne fut plus question de sermons et de vie bourgeoise, « le vin de Hongrie le remit en belle humeur ». On passa un traité secret par lequel Wilhelmine devait épouser le roi de Pologne qui prêtait quatre millions contre une dot considérable. Par suite de mesures diplomatiques, ces articles devaient être signés et confirmés par le prince électeur de Saxe, fils d'Auguste II.

La princesse qui était en dehors des nouveaux projets de son père, s'étonnait de l'insistance avec laquelle il exaltait les mérites du souverain polonais, tandis qu'il ne manquait pas une occasion d'exprimer, dans les termes peu parlementaires qui lui étaient propres, sa répulsion pour le prince d'Angleterre. Wilhelmine n'en était que plus désireuse de voir ce dernier et de juger par elle-même ce qu'il y avait de vrai dans ces appréciations exagérées. Elle eut la joie d'apprendre que le nouveau prince de Galles, profitant du voyage d'Auguste II à Berlin et du tumulte qui en résulterait, allait arriver incognito.

« J'ai toujours été un peu philosophe, écrit la » princesse, l'ambition n'est pas mon défaut. Je » préférais déjà le bonheur et le repos de la vie » à toutes ces grandeurs. »

Elle n'eut donc aucun regret lorsque l'électeur de Saxe mit des entraves à son union avec un mari de quarante-neuf ans, aimant pasionnément les plaisirs et les agitations du monde. Malheureusement elle ne sortait d'un péril que pour se trouver en face d'un autre. Ses parents avaient résolu de la marier à tout prix, car il fallait tenir tête aux prétentions de l'Angleterre. — « Mon père s'imagina donc de patronner un » certain duc de Weissenfeld, au grand déplaisir » de ma mère qui consentit à tout tenter auprès » de sa belle-sœur. » A ce prix, le roi voulut bien attendre encore.

Les projets ayant échoué de nouveau, le roi entra dans une si violente colère qu'il tomba malade.

« Les peines du purgatoire ne peuvent égaler » celles que nous endurions. Nous étions obligés » de nous trouver à neuf heures du matin dans » la chambre de mon père; nous y dînions et » n'osions en sortir pour quelque raison que ce » fût. Tout le jour ne se passait qu'en invectives » contre mon frère et contre moi. Il appelait » mon frère : coquin de Fritz; il nous forçait de » manger et de boire des choses pour lesquelles » nous avions le plus d'aversion. Quelques jours » après, ses idées s'étaient rétournées : Allez » vous-en, dit-il à la reine d'un air emporté, » vous et tous vos maudits enfants, et il or» donna que l'on nous servît chez la reine qui » s'en retourna désolée, tandis que nous étions » ravis, car nous étions maigres comme des ha» ridelles et tombions d'inanition. Notre repos » ne dura guère; un valet, tout essoufflé, vint » nous avertir que le roi se voulait étrangler. En » effet, il s'était déja passé une corde au cou. On » parvint à le calmer, et le soir, ayant retrouvé » ses esprits, il nous conta que le jeune mar» grave d'Anspach voulait épouser ma sœur en » mai prochain. Il demanda à ma sœur si cela » lui faisait plaisir et comment elle règlerait son » ménage.

« Ma sœur, qui s'était mise sur le pied de lui » dire tout ce qui lui passait dans l'esprit, lui » répondit qu'elle aurait une bonne table, déli» catement servie et, — ajouta-t-elle, — qui sera » meilleure que la vôtre, et si j'ai des enfants, je » ne les maltraiterai pas comme vous et je ne les » forcerai pas à manger ce qui leur répugne. » — Qu'entendez-vous par là, demanda le roi, » que manque-t-il à ma table? — Il y manque, » dit-elle, qu'on ne peut s'y rassasier et que le » peu qu'il y a ne consiste qu'en gros légumes » que nous ne pouvons supporter. » Le roi avait » déjà commencé à se fâcher de sa première ré» ponse, la dernière acheva de le mettre en » fureur, mais toute sa colère tomba sur moi et » sur mon frère. Il nous jeta des assiettes sur la » tête; nous esquivâmes le coup et il nous » poursuivit à coups de béquille. J'arrivai chez » la reine à demi morte de frayeur, je pris la » nuit une grosse fièvre qui me tint longtemps » au lit. »

A. DE KERMANT.

(La fin au prochain numéro.)

PENSÉES ET MAXIMES

Les fourbes croient aisément que les autres le sont. (LA BRUYÈRE.)

***

Les hommes veulent bien qu'on rie de leur esprit, mais non pas de leurs sottises. (SWIFT.)

BIBLIOGRAPHIE

GARCIA MORENO

Président de l'Équateur

PAR LE R. P. BERTHE (1)

—

Connaissez-vous la République de l'Equateur? Connaissez-vous Don Garcia Moreno? Non, probablement non. Eh bien! chères lectrices, c'est un voyage à entreprendre et une connaissance à faire. Le pays est très beau, l'homme est de la race des saints et des chevaliers, et cela, en plein XIXe siècle; c'est un Godefroy de Bouillon pour le courage, un saint Louis pour la piété et les mâles vertus, un saint Ferdinand pour la fermeté héroïque devant des ennemis plus redoutables que les Maures, un François de Guise pour la clémence et le pardon envers de cruels assassins.

Prenez une carte d'Amérique : allez à l'ouest, aux rives du Pacifique. Vous verrez là une petite contrée, que borde au nord la Colombie, au sud le Pérou, à l'ouest l'Océan, à l'est les Andes et le Brésil. Ce triangle, hérissé de pics, traversé par les montagnes qui forment son épine dorsale, c'est la République de l'Equateur, située immédiatement sous la Ligne : les feux du soleil lui donnent une fécondité extraordinaire. La terre produit, presque sans travail, des fruits exquis : le blé, le maïs, le coton, le cacao, la canne à sucre ; c'est un Eden que la fureur des hommes a trop souvent troublé.

Ce pays faisait partie du Mexique, de la province de Colombie, et pendant trois siècles il appartint à l'Espagne, qui lui donna la foi, qui édifia des églises au vrai Dieu sur les temples des idoles, qui lui députa des saints et des apôtres, tels que saint Turribe, un autre François-Xavier, mais qui gouverna ces riches contrées avec une grande rigueur et cette ardeur de lucre que les Espagnols portèrent jusqu'à la barbarie.

Quand le Nord de l'Amérique se fut affranchi, que la Révolution éclata en Europe, et surtout, quand l'Espagne fut terrassée par les armes de Napoléon, un homme de cœur et d'intelligence, Simon Bolivar, proclama à son tour l'indépendance des provinces méridionales du continent américain, et, pendant plus de quinze ans, il lutta héroïquement contre les sujets demeurés fidèles à l'Espagne et contre ses propres officiers qui le jalousaient et le trahissaient. Il triompha, il fonda en République les petits Etats, la Colombie, Venezuela; il put dire avec vérité à son armée : « Nous sommes venus des côtes » de l'Atlantique sur les ailes de la Victoire. En » quinze ans, nous avons jeté par terre l'édifice » de la tyrannie élevé par trois siècles d'oppres» sion et de violence. Quelle joie de voir affran» chis des millions de nos frères, réduits au » plus dégradant esclavage! Les pieds sur cette » montagne d'argent qui, durant trois siècles, a » rempli le trésor espagnol, je déclare que ces » trésors sont à mes yeux un pur néant si je les » compare à la gloire d'avoir planté l'étendard » de la liberté depuis l'Orénoque jusqu'au som» met du Potosi, la merveille de l'univers! »

Bolivar avait, en effet, affranchi l'Amérique de l'Espagne, mais il l'avait livrée à la révolution, et bientôt il trouva de redoutables ennemis dans les idées philosophiques qu'il avait propagées. Le frein moral et religieux manquait à son gouvernement; ses amis le trahirent, la religion qu'il chérissait fut persécutée, les partis en vinrent aux mains, l'agriculture et le commerce périrent et les populations souffrirent plus de maux qu'elles n'en avaient enduré sous le régime espagnol.

Nous ne raconterons pas la longue et douloureuse histoire de ces malheureuses provinces, livrées à la guerre civile, gouvernées par des tyrans, démembrées et privées de tout ce qui fait la vie et l'honneur des nations. Cela dura trente ans.

Ces populations opprimées trouvèrent enfin un défenseur et un vengeur. Garcia Moreno descendait de la race conquérante, sa famille était originaire de la Castille, très ancienne et très noble; il fut élevé avec les soins les plus éclairés par une mère dont le souvenir lui demeura extrêmement cher; sa jeunesse se distingua par la piété, la pureté des mœurs et un amour passionné pour l'étude; devenu homme, il prit son rang dans l'opposition, décidé à combattre par la parole, par la plume, par l'épée même les excès des dictateurs auxquels sa patrie était livrée. Cartilla, Franco, Urbina dominaient les peuples de l'Equateur et les réduisaient à la plus triste condition. Garcia Moreno les dénonça, les poursuivit, les combattit à main armée, les empêcha de vendre au Pérou le territoire de la République, et enfin, acclamé par le peuple, il fut élu par le Congrès, à l'unanimité des suffrages, président de la République de l'Equateur. (1861).

Il se trouvait en face d'un amas de ruines,

(1) Chez Rétaux et Bray, 82, rue Bonaparte. Un volume in-8°, avec portrait et cartes. Prix : 7 fr. 50.

amassées par trente ans d'un pouvoir dictatorial, livré à des mains impies et cupides. La religion, l'industrie, le commerce, l'enseignement, tout était anéanti; sa foi, sa prudence, son énergie réparèrent ces désastres : il rétablit les finances, il créa des routes, il fit prospérer l'agriculture, il apporta dans toute l'administration une stricte économie qui prenait avant tout sur lui-même, car il refusa tout traitement et laissa celui qu'on lui avait voté dans la caisse publique.

L'enseignement attira toutes ses pensées ; il appela de France les congrégations religieuses qui, ainsi qu'il le disait lui-même, travaillent sous tous les climats à la vigne du Christ.

C'était le règne du Christ qu'il voulait rétablir dans son pays ; les relations avec Rome étaient rompues depuis longtemps, Garcia Moreno envoya un ambassadeur à Pie IX et conclut avec ce grand et saint Pontife un concordat qui rétablissait l'Eglise catholique dans tous ses droits, tels qu'ils existaient en France sous le règne de Charlemagne et de saint Louis. Cet acte de politique chrétienne est unique dans l'histoire des nations modernes, il attira sur le Président toutes les fureurs des sectaires et des impies, et dès ce moment, sa mort fut complotée au sein des sociétés secrètes, plus puissantes encore en Amérique que dans l'Ancien Monde.

Moreno poursuivait hardiment sa route, bravant ses ennemis qui étaient aussi les ennemis de Dieu, et pendant quinze ans, il fut continuellement sur la brèche pour défendre l'intégrité du territoire et l'intégrité de la Foi; insoucieux de ses propres périls, inflexible lorsqu'il fallait punir le crime et la trahison, intrépide, éloquent, il porta dans le gouvernement de ce pays obscur, des qualités et des vertus qu'eût envié le plus beau trône de l'univers. Au milieu de tous les obstacles matériels et moraux, il réussit à fonder un idéal de gouvernement chrétien, où prêtres, magistrats, soldats concouraient tous, au nom de Dieu, au bien commun. Que d'oppositions il dut braver ! combien de révoltes dut-il vaincre ! combien de fois sa vie fut-elle menacée ! que d'ennemis chez ceux dont il avait arrêté les rapines, censuré les vices, brisé les visées ambitieuses ! Dieu le préserva et il continua sa tâche.

Ce qu'il accomplit en ces quinze années est prodigieux ; il donna une nouvelle et très sage Constitution à la République, il rétablit l'Eglise dans tous ses droits, il améliora le Code, il étudia l'enseignement qui embrassa, grâce à ses soins, toutes les classes et tous les âges, depuis l'enfance pauvre jusqu'aux jeunes gens qui voulaient suivre les cours scientifiques les plus élevés; il améliora le régime des prisons, il couvrit le pays d'un réseau de routes praticables, il s'occupa de toutes les œuvres de charité, il fit évangéliser les contrées où habitaient encore les tribus indiennes, il combattit le paganisme des sauvages comme il combattait l'impiété des civilisés.

Ces belles actions étaient le reflet de son âme. Cet homme si énergique était en même temps un homme bon, d'une humilité profonde, d'une charité ardente; il priait beaucoup et il vivait toujours en présence de Dieu ; il consacra la République de l'Equateur au Sacré-Cœur de Jésus. C'était en 1873, deux ans avant sa mort.

Cette belle vie était remplie; les sociétés secrètes, dont il avait courageusement entravé l'action, avaient décrété sa mort; il venait d'être réélu pour la troisième fois; plusieurs avertissements lui furent donnés par des gens à qui le crime faisait horreur, mais Garcia Moreno demeura paisible, aux mains de la Providence. Le 6 août 1875, il entendit la messe de grand mat comme il le faisait tous les jours, il reçut Sainte Eucharistie; ce fut son Viatique. à ses occupations. Après avoir passé quelque moments avec sa femme et son fils, il rentra à l'église où il pria, dans un profond recueillement.

Il sortait de l'église, lorsqu'un conjuré, nommé Rayo, vint derrière lui et le frappa d'un terrible coup de coutelas; d'autres conjurés déchargent leurs revolvers sur la victime, Rayo le frappe encore au bras et lui coupe la main droite. Le Président tomba : — Meurs, bourreau de la liberté! lui cria Rayo en lui labourant la tête de son poignard. — Dieu ne meurt pas! dit le héros chrétien. La rue se remplit de peuple, un prêtre accourut et lui demanda s'il pardonnait à ses ennemis. Il fit signe que oui ; le prêtre lui donna l'absolution et Garcia Moreno mourut, ainsi qu'il l'avait désiré — pour Dieu.

La douleur du peuple fut touchante et profonde, l'Amérique le pleura, Pie IX honora par d'éloquentes paroles la mémoire de son serviteur et lui éleva un monument : *Au défenseur de l'Église et de la Société.*

Garcia Moreno est la plus grande figure que l'Amérique ait enfantée, par ses œuvres et par son caractère personnel.

Nous avons voulu vous le faire connaître, nous n'y avons qu'imparfaitement réussi, mais nous serions comblés si nous vous avions inspiré de la sympathie pour ce nom et inspiré le désir de lire le livre qui parle si bien de lui.

M. B

CONSEIL

Physionomie extérieure

Un bon vieux prêtre disait récemment, avec autant de naïveté que de finesse : « Je vois bien des jeunes demoiselles; elles m'étonnent, on dirait qu'elles viennent de finir leur volontariat. » Ce mot est comique et vrai ; les allures garçonnières de la plupart des jeunes filles le justifient ; avec le costume semi-masculin qu'elles ont adopté, elles ont pris aussi l'air délibéré, l'air *crâne* de leurs frères ou de leurs cousins. Voyez-les : leur jaquette *façon tailleur* ressemble terriblement à un veston; elles ne portent plus ni gaze, ni délicates broderies ; un col à l'américaine entoure leur cou, assez semblable pour la raideur au hausse-col d'un officier ; elles ont des plastrons empesés et blancs comme un devant de chemise masculin; elles se coiffent d'un chapeau rond, parfois relevé à la Henri IV, surmonté de panaches qui menacent le ciel et font regretter les jolis chapeaux de tulle ou de crêpe, ornés d'un voile ; des bottines aux talons retentissants ont remplacé le joli soulier d'autrefois, et tout cet équipement paraît inventé pour déguiser leur sexe et tromper sur leur identité les yeux qui ne les regardent pas avec attention. Je confesse que je m'y suis laissé prendre, et que, de mauvais yeux aidant, j'ai pris une bonne jeune fille pour un grand et disgracieux garçon. Fâcheuse erreur que le costume explique. Et les airs, la tournure, la démarche ont subi la même transformation que l'habillement; celui-ci a renoncé au gracieux aspect féminin, au voile flottant, aux draperies, aux broderies légères, à tout ce qui charmait les yeux, et, très innocemment, les manières et l'attitude ont pris on ne sait quel air de défi, une décision hardie, en accord avec ce vêtement viril. Elles vont à grands pas (ce qu'on nous défendait jadis) ; elles ne glissent plus, comme des ombres légères, elles appuient le talon comme des cavaliers, elles ont le regard ferme et ne le baissent pas volontiers; elles parlent haut, elles rient de même, elles secouent la main à leurs amies et connaissances, elles souffrent même que des jeunes gens la leur serrent comme on fait à des camarades; elles oublient que ces marques de familiarité, fussent-elles le signe de la plus vraie, de la plus cordiale amitié ont, à leur âge, quelque chose de vulgaire, je n'oserais dire d'effronté; elles doivent prévenir leurs parents et les personnes âgées de leur entourage par ces témoignages affectueux, leurs compagnes, par un mot cordial et un bon embrassement; mais les étrangers, les hommes, les jeunes gens n'ont nul besoin des prévenances et des serrements de main d'une jeune fille; elle doit, ce qu'elles oublient, attendre les respects et ne pas aller au-devant des marques expressives de l'amitié.

Dans la conversation, les jeunes filles modernes auraient beaucoup de choses à apprendre; elles ne sont plus timides, l'heureuse timidité qui naissait peut-être, j'en conviens, d'un certain fond d'amour-propre, avait au moins le précieux avantage de leur commander le silence; elles se taisaient, écoutaient et profitaient ; plus tard, instruites par ce noviciat de silence et d'observation, elles parlaient à leur tour et parlaient bien. Aujourd'hui, elles parlent beaucoup et sur toutes sortes de sujets; elles rient, elles font avec leurs amies des *à-parte* qui ennuient les assistants. Que peuvent-elles bien dire? Des niaiseries, des railleries, des choses qu'elles ne voudraient pas répéter tout haut. Saint Louis, qui était un homme fort poli en même temps qu'un saint, défendait les *chuchottages* à sa table ; nos jeunes filles devraient s'en souvenir, et les anglaises cesser leurs *chit-chat*.

Je les crois bonnes, pieuses, dévouées, nos jeunes filles, si inconsciemment hardies, et je voudrais qu'elles missent leur aspect extérieur en harmonie avec les sentiments de leur âme. Que leur modestie se laisse voir par un silence raisonnable, par la sobriété des gestes, par une allure décente et par des regards réservés; qu'elles ne marchent pas comme des étudiants et qu'elles ne regardent pas comme des pages. Les yeux baissés sont plus beaux, voyez les Madones de Raphaël! Qu'elles empruntent aux modes de notre temps ce qu'elles peuvent avoir de séant et qu'elles s'éloignent de ce qui ressemble aux coiffures des petits chiens et aux vêtements des garçonnets ; elles ont tout à gagner à quitter ces airs rudes et ces mines évaporées, ce costume cavalier et ces façons plus cavalières encore. Qu'elles reviennent, non aux modes de leurs mères, qui avaient bien leurs côtés ridicules, mais à la sagesse de l'ancien temps, alors qu'un sexe n'entreprenait pas sur les habitudes de l'autre : que les femmes avaient un extérieur tranquille, une voix calme, qu'on ne les voyait pas se frayer à travers tout et dans les foules un passage à coups de coude ; qu'enfin elles ne tendaient pas la main, sans façon, à des étrangers, mais savaient parler, marcher, s'asseoir avec des formes distinguées et douces, et non comme après le *volontariat*. Je les engage, ces chères jeunes filles, à aimer tendrement leurs frères, les volontaires, et à ne pas les imiter.

M. B.

GINA

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE

(SUITE ET FIN)

« Votre mère, on vous réclame au parloir.

— Si tôt! répond la supérieure à la sœur converse qui l'avertit, et elle traverse rapidement le corridor obscur où son voile de mousseline laisse une blancheur.

Avant de distinguer la personne debout au milieu du parloir, elle entend une voix connue lui dire :

— C'est moi!

Elle saisit la main de Georgina, l'emmène dans son bureau, et, sous la lumière vacillante d'une bougie, l'examine tendrement.

— Ma pauvre enfant! dit-elle avec une douceur pénétrante.

Elle ne sait rien, mais devine une vive souffrance à cette mine abattue et défaite.

Georgina raconte son histoire sans plaintes, sans ressentiment, sans larmes.

La religieuse écoute avec bonté, la laissant s'épancher en tout abandon.

Une clochette les interrompt.

— C'est la messe qui m'appelle, dit-elle en se levant. Ma fille, vous resterez ici... nous aviserons... il faut vous reposer.

Mais Gina suit la religieuse à la chapelle. Elle ouvre un livre de prières et tombe sur ces paroles : « Confie le soin de ta vie au Seigneur et il te nourrira. » Et ces mots consolants lui pénètrent dans l'âme.

La messe est terminée ; les pensionnaires ont quitté le sanctuaire, les religieuses font de profondes génuflexions, se retirent en silence, et Gina se sent à l'abri...

***

On l'installa dans une petite chambre particulière, propre et bien éclairée, donnant sur le jardin aux feuillées rousses.

Les quelques jours qui suivirent son arrivée, Gina fut brisée de fatigue, envahie par une tristesse immense; elle se laissa vivre sans réagir. Elle était dans un moment de défaillance et de lassitude sans nom, éprouvant une jouissance âpre à s'appesantir sur ses impressions.

Il y a beaucoup d'imagination dans les peines des jeunes filles, elles se plaisent à les grossir, et c'est peut-être la compensation de leurs rêves de bonheur idéal.

La supérieure connaissait cela par expérience, mais ne voulait point brusquer l'enfant meurtrie. Elle avait écrit à Mme Clapières pour la prévenir de la présence de la jeune fille au couvent. M. Clapières répondit :

» Nice, 17 novembre.

« MADAME,

» Mlle Daste s'étant réfugiée près de vous, je
» n'ai rien à objecter au choix de son asile. Elle
» ferait bien d'y rester définitivement.

» Comme je ne veux plus avoir à m'occuper de
» cette ingrate jeune fille et qu'elle n'a que
» vingt ans, je suis décidé à l'émanciper. Le
» conseil de famille y consent.

» Il me serait fort désagréable de garder en-
» core un an la tutelle et la responsabilité d'une
» nature aussi indépendante.

» Je me rendrai à Paris prochainement et le
» *rendu des comptes de tutelle* se fera chez un no-
» taire que je vous indiquerai.

» Recevez, Madame la supérieure, mes hom-
» mages respectueux.

» JULES CLAPIÈRES. »

. . . .

Georgina lut cette lettre avec la supérieure, le ton l'irrita, mais elle éprouva une satisfaction à constater que son tuteur renonçait à ses menaces.

— Allons, dit-elle, c'est ce que nous pouvions espérer de mieux, je crois, ma mère? J'étais terrifiée!

— Je le comprenais, répondit la religieuse affectueusement. Maintenant, enfant, courage!

— Je veux absolument *m'occuper*, reprit Gina.

— Je vous approuve. Il n'y a rien de meilleur que l'action pour dissiper les soucis... De quel travail vous charger?

— Je garderai les petites, par exemple, ma mère?

— Non, donnez plutôt des leçons de piano aux commençantes — puis elle reprit avec un demi-sourire : Ce ne sera pas une tâche amusante!

Et depuis lors, dans un cabinet étroit, tendu de papier vert fané, assise à droite d'un vieux piano, battant la mesure avec une ancienne tige de parapluie, Gina apprend leurs notes aux petites qui ânonnent et tapotent maladroitement sur le clavier ; souvent, malgré la meilleure volonté, son esprit s'envole en répétant : do, ré, mi...

Que deviendra-t-elle?

Qui pense à elle dans ce grand monde?

Les Botrel peut-être? ils ignorent sa situation, — puis elle revient à la leçon : il y a sept dièses, fa, do, sol... l'élève répète comme une perruche : fa... do... o... sol... *le*, et toute la journée s'écoule ainsi.

Aux récréations elle écoute le bavardage des *grandes* qui roule sur des riens... tout leur est événement, le paletot marron du professeur d'histoire, l'accent du maître de chant; — ce caquetage ne l'intéresse plus.

Elle regarde par les croisées le jardin morne; on ne peut se promener, le sol est fangeux et les arbres dépouillés lancent leurs branches noires vers le ciel comme des signaux désespérés.

Le soir, pour gagner sa chambre, elle traverse le dortoir des enfants qui dorment paisibles dans leur lit blanc, côte à côte, et elle marche légèrement pour ne point les troubler. Quelques-unes, ses élèves, encore éveillées, l'appellent à voix basse : « Bonsoir, mademoiselle; bonne nuit! » Elle s'approche pour les border et les petits bras l'étreignent et les bouches roses l'embrassent.

Dès l'aube, elle accompagne les religieuses à la chapelle... elle les voit ensuite au travail, infatigables, et enveloppée dans cet air saturé de paix, au milieu de cette sainte monotonie du cloître où la vie est pleine jusqu'aux bords sans qu'un regard soit perdu, devant cette divine étroitesse qui fait converger les actions au même but... elle se prend à croire qu'elle devrait river son âme éternellement à ces chaînes du sacrifice.

Au moins, elle sera utile, elle dépensera ses forces pour Dieu.

Que laisse-t-elle?

Des amies? Louise, Agnès... Elles suivront leur voie et l'affection de Georgina leur sera superflue...

Et la vieille Athalie, toujours fidèle, assistera à sa prise de voile.

***

ETUDE DE MAITRE LEHOUX

15, rue des Tournelles

On pénètre dans un couloir où la peinture jadis rose, devenue lie-de-vin, s'écaille sur les murs; on monte à l'entresol et on entre dans un vestibule sombre où un jeune saute-ruisseau vous offre des chaises en velours d'Utrecht râpé.

Georgina et la supérieure attendent dans cette pièce, la croisée aux carreaux verdâtres donne sur une cour étroite bornée par une énorme muraille sillonnée de cheminées en briques rouges... C'est le jour de l'émancipation, et la jeune fille impressionnée fixe les boursouflages des tuyaux de cheminée... la religieuse récite son office dans un petit livre aux feuillets jaunis recouvert d'étamine noire.

Le premier clerc ouvre une porte et prie ces dames de traverser une vaste salle meublée de casiers à papiers et de tables noircies où écrivent sans ardeur quatre jeunes gens... elles entrent ensuite dans le cabinet du notaire. M. Clapières s'y trouve et les salue avec raideur.

« Nous nous libérons mutuellement, dit-il à Georgina, vous de mon joug, moi de mes responsabilités. »

Elle ne répond pas.

Le notaire, aidé de son premier clerc, réunit les pièces.

M. Clapières, Georgina et la supérieure s'asseyent; après quelques instants d'un silence gênant, la lecture des *rendu-comptes* de tutelle commence.

AVOIR DE LA PUPILLE AU DÉBUT

Recettes...... — Dépenses......

Les recettes ont été minimes, les dépenses nombreuses. Rien n'est omis : voyages, trimestres de pension, fournitures de livres, robes, timbres-poste, nourriture à Nice, frais de séjour, etc.

Le premier clerc lit d'une voix claire, un peu chantante; le notaire immobile suit le rôle du regard, M. Clapières rayonne de sa vengeance, la supérieure, une forte tête, discute certains articles, et Georgina aspire à la fin de ce volumineux cahier. Elle suit les aiguilles de la pendule, l'heure est longue et la présence de son ex-tuteur lui est pénible.

La lecture est terminée. Elle accepte le rendu-compte sans discussion; le subrogé-tuteur, un cousin éloigné, est remplacé par le premier clerc qui n'a rien à objecter; le curateur désigné est un homme de loi.

M. Clapières signe avec majesté. Mlle Daste d'une main fébrile.

— Adieu, mademoiselle, dit-il d'une voix triomphante.

— Adieu, monsieur, répond-elle d'un ton ferme.

Son capital est terriblement diminué par les sommes payées à ce vieux richard... N'importe, elle est libre!!!

***

— Maintenant, que comptez-vous faire, Georgina? demande la supérieure avec intérêt.

— Pouvez-vous me garder comme sous-maîtresse, ma mère? répond-elle.

— Pendant un certain temps, mais pas indéfiniment, c'est contre les règles; d'ailleurs, ici vous n'êtes qu'au pair, ce n'est pas suffisant.

— Sous-maîtresse ailleurs ! reprend Gina avec découragement. J'ai connu une pauvre créature, Mlle Adda, qui acceptait cette existence d'esclavage et d'humiliations ; elle enseignait le français et nattait les cheveux de ces demoiselles !

La supérieure la regarde avec gravité et indulgence, puis parle à son tour. Elle a joint ses mains fines qui reposent sur ses genoux et fixe souvent le grand crucifix d'ivoire placé au-dessus de son secrétaire ; sa voix est pénétrante et nette.

— Vous avez souffert, ma fille, dit-elle, c'est vrai — cependant vous êtes trop jeune pour ne pas espérer en la vie. — Votre nature ardente vous plonge dans les extrêmes ; ces derniers temps, vous avez vaillamment lutté contre une inquiétude dévorante, vous avez accompli un labeur ingrat mais salutaire, car il détournait vos pensées. A présent, vous subissez le contre-coup de vos émotions, de vos peines... vous n'avez plus de courage... patience, enfant, ne vous révoltez pas contre vous-même !... Petite, vous ne supportiez pas la contradiction, maintenant vous ne supportez pas vos propres défaillances ; vous voudriez avoir toujours l'élan pour accomplir le devoir, la sérénité pour le distinguer. Ce serait trop facile ! Vous êtes altérée de bonheur, et les difficultés ayant surgi, vous le niez presque... vous le traitez de fantôme. Encore les extrêmes, Gina ! C'est votre force, enfant, votre faiblesse aussi. Cherchez donc *le milieu*. Ce n'est point la vie religieuse pour vous, croyez-le ; votre vocation n'est pas là ; si l'idée est sublime, l'exercice quotidien se compose d'infiniments petits auxquels vous ne pourriez vous soumettre. En ce moment vous ne voyez pas les choses avec calme, l'équilibre n'est pas suffisamment rétabli dans votre être ébranlé par les secousses morales. Rien n'est changé dans l'univers parce que vous avez versé quelques larmes ; il faut regarder la vie en face et toutes choses comme si rien n'avait passé sur votre âme. *Vous serez institutrice, c'est votre lot actuel*, sans honte, ni dégoût ; quelle que soit la tâche qu'on remplisse en ce monde, si l'on s'efforce de la bien remplir, elle est noble, parce que la haute et sublime destinée de la vie, son terme, *c'est Dieu possédé !*

Un jet de pâle soleil hivernal traversant les rideaux d'épaisse mousseline blanche vint inonder la pièce. La supérieure se leva, prit sur une planche de sa bibliothèque un volume usé, et l'ouvrant à la page divine des béatitudes, lut à voix haute ; son visage mince, ridé, ressortant de sa coiffe, rayonnait de conviction :

« Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux.

» Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

» Bienheureux les miséricordieux...

» Bienheureux ceux qui sont doux. »

Georgina se retira apaisée.

***

Georgina avait trouvé une place d'institutrice en Touraine, dans une famille distinguée, avec de jolis appointements.

Avant de s'y rendre, elle alla chez ses amis les Botrel.

L'intérieur était resté le même, la pauvre mère n'avait point recouvré la raison, Louise la soignait et dirigeait la maison. Son aspect de jeune fille avait changé ; sa gaieté avait disparu, sa physionomie était devenue sérieuse, sa taille souple se dérobait dans les plis d'une robe noire presque monastique.

Marcel vivait entre sa sœur et sa *mère-enfant*. On devinait un regret dans son regard franc ; l'industrie le fatiguait, il aimait tant les aventures autrefois... et les horizons vastes ! En renonçant à sa carrière il avait eu beaucoup de chagrin... mais pouvait-il les laisser seules ?

Ils accueillirent Gina avec joie ; elle leur raconta sa rupture avec M. Clapières, la demande en mariage qui amusa beaucoup Louise ; son frère ne trouva pas cela drôle. Elle ne parla pas de ses projets, les yeux rêveurs de Marcel s'attachant sur elle, la troublaient.

Les journées s'écoulaient uniformes, la malade absorbant une grande partie du temps... il fallait la lever, la porter dans l'escalier du petit hôtel où ils habitaient, car elle prétendait ne pas descendre, mais *s'envoler*. Cette tâche incombait à son fils et c'était touchant de voir les précautions, la douceur avec lesquelles il la soulevait dans ses bras robustes. Il la tenait comme un enfant, et la pauvre folle, sans le reconnaître, lui tapotait le visage en disant parfois avec une admiration enfantine : « Vous êtes très fort... et vous êtes très beau, monsieur ! »

Quand les deux jeunes filles sortaient, Marcel les remplaçait auprès de sa mère.

Gina ne recevait aucune nouvelle du Midi, sauf les lettres de la vieille Athalie. Les Clapières avaient repris leurs anciennes habitudes.

Louise demandait à son amie si elle ne regrettait pas la richesse, et celle-ci se fâchait vraiment à cette question.

Les soirées les réunissaient tous les quatre devant le feu : la malade sommeillait dans sa chaise longue en bambou et ils devisaient en tisonnant... ils avaient tant de souvenirs communs ! Par instant ils se taisaient en regardant les petites flammes bleues du foyer, et l'on n'entendait plus que la respiration régulière de Mme Botrel et le grésillement du bois en combustion.

Pendant une de ces veillées, il leur prit fantaisie d'admirer le ciel parisien. Il était presque

noir et les étoiles scintillaient sereines au-dessus des becs de gaz de la capitale en mouvement.

— Si vous saviez comme les étoiles tiennent bien compagnie pendant les nuits de mer! soupira Marcel...

Une d'elles, entre deux gouttières, leur lançait des lueurs vives, et silencieux, le front collé contre la vitre, ils entrèrent en communication avec la petite étoile amie.

— Que vous dit-elle? demanda tout à coup Marcel à sa voisine.

— Que la vie est bonne, répliqua Gina avec élan.

— Et à toi, Louise?

— Curieux! Mais à toi-même?... est-ce une de tes anciennes connaissances, mon pauvre marin de terre ferme? T'a-t-elle parlé des contrées lointaines où l'on trouve... l'oiseau bleu? répondit Louise en riant.

— L'oiseau bleu vit en France, à Paris même, reprit Marcel d'un ton joyeux en se tournant vers Gina qui rougit.

Ils retournèrent s'asseoir devant l'âtre pétillant; Marcel replaça doucement la tête penchée de sa mère sur l'oreiller moelleux et sortit du salon.

Alors Gina communique à Louise sa résolution; elle n'avait plus assez de fortune pour ne pas travailler et acceptait une place d'institutrice en province...

Son amie se récrie:

— N'es-tu pas notre sœur?

— Tu es gentille, sœurette, mais tu comprends...

Louise l'interrompt avec vivacité.

— Qui te contraint à t'éloigner de Paris?

— J'ai pris où j'ai trouvé, dit Gina, se demandant intérieurement pourquoi, en effet, elle quittait Paris.

— Ma Gina, tu auras bien des peines là-bas, dans ta province.

— C'est en pleine campagne, Louise, à Saint-Aignan... un vrai village; je le préfère à une ville.

— Tu seras isolée!

— J'aimerai mes élèves, j'en aurai trois à élever, l'aînée a onze ans, la dernière six. C'est un bail.

— Tu nous reviendras vite, la maison te sera ouverte.

— Tu te marieras, Louise?

— Me marier! Est-ce que je le peux?

— Quels empêchements aurais-tu? Bonne, jolie, fortunée...

— Tais-toi donc, Gina! D'abord j'ai mon secret.

— Tu es déjà fiancée?

— Non, non, mon amie. — Si Hélène vivait, notre mère ne serait pas ainsi, — (elle la montre du doigt), — et moi je serais depuis deux ans sœur de charité.

— Sœur de charité! redit Gina étonnée, tu te sens la force de cette abnégation complète?

— Je la désire, réplique Louise avec calme.

— Marcel le sait?

— Non; il aurait peur que je ne le quitte.

— Tu le quitterais? demande Gina avec une émotion contenue.

— Le cher frère! oh! non, — pas plus que maman; je suis sa sœur de charité à elle, — avant celle des pauvres. Si Marcel se marie...

— Si Marcel se marie, répète son amie la gorge serrée.

— J'emmènerai maman avec moi. On ne peut la confier à une femme inconnue.

— La mère de votre mari, cependant, devient votre mère? hasarde Gina.

— Il est impossible d'exiger cela d'une étrangère. — Je la garderai avec amour jusqu'au jour où elle rejoindra Hélène.

— Et alors, Louise?

— Alors, je souhaite d'être trop vieille pour entrer chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul! Pauvre maman bien-aimée! dit-elle, en caressant sa joue transparente.

L'heure du coucher sonne... Marcel serre la main de Gina, qui tremble dans la sienne.

***

Georgina résolut de partir le lendemain; elle se sentait trop agitée, il fallait disparaître, s'arracher à un rêve qui prenait forme réelle.

Marcel épouserait une jeune fille du monde qui le dédommagerait de son existence sévère, et elle l'institutrice, la future vieille fille, s'en irait en Touraine.

Pourtant... le compagnon désiré, c'était lui! l'union idéale, si grande, pouvait-elle être plus parfaite qu'avec lui, le fils parfait, le frère dévoué, l'ami d'enfance?

Depuis quinze jours qu'elle est là, soignant leur mère, constamment avec eux, comme elle s'est accoutumée à cette vie uniforme et simple! — comme ils se comprenaient tous deux! trop bien même, car il lui portait une franche amitié de camarade, mêlée de pitié pour sa jeunesse isolée... absolument, comme autrefois, collégien, il lui découpait des bonshommes de papier pour la distraire. — Tandis qu'elle? — Evidemment elle l'aimait inconsciente, et cette réunion passagère a suffi pour lui révéler ce sentiment doux et profond.

Georgina ne se couche point. Elle s'accorde cette nuit pour penser... elle repasse en son esprit leurs rencontres, leurs causeries... elle regarde l'étoile qu'ils ont remarquée ensemble! — Le jour paraît, — c'est aujourd'hui que la voyageuse doit partir... sans jeter un coup d'œil en arrière!

***

Au déjeuner, Georgina annonce à ses amis

qu'elle les quitte ; — on la réclame en Touraine.

Le repas s'achève silencieusement ; Mme Botrel se tait comme d'habitude, perdue dans ses rêveries ; Louise paraît attristée, Marcel est sombre.

En sortant de table, il offre son bras à Gina et veut des détails ; elle les lui donne sans embarras. — Il est si tranquille, si attentif ; un frère s'intéressant à sa sœur !

Elle se déclare très contente de sa future position ; elle tâchera de conquérir le cœur de ses élèves, d'employer utilement son temps de liberté — et elle parle, elle parle...

— Voilà qui est bien, répond Marcel. — Vous envisagez les choses sous leurs meilleurs côtés, — ce n'est pas moi qui vous désabuserai, les tracas ne sont pas à prévoir. — Il faut vivre à l'heure présente — sans cela, ajoute-t-il, on se coucherait à terre pour attendre les événements, — tandis qu'on doit marcher. — Vous aurez des difficultés, sans nul doute, Gina, mais vous avez en vous les qualités nécessaires pour les supporter.

Elle l'écoute attentivement avec une joie intime, mélancolique ; tout ce qui lui révèle la nature délicate, le cœur sincère de son ami, la rend presque fière... et la pensée de la séparation ne diminue pas cette impression.

— Celui « qu'elle eût choisi » est bon et intelligent.

— Vous m'écoutez, reprend-il, comme une petite fille raisonnable suit un sermon. Je m'adresse à moi autant qu'à vous. Je me fais cent fois le jour ces réflexions. — Agir dans le présent, c'est ma maxime.

— Et profiter de l'heure présente ! ajouta-t-elle très bas.

— C'est vrai... mais pour le bonheur, Gina, une heure c'est trop court !

— Mieux vaut une heure de bonheur que de n'en pas avoir, reprend-elle avec douceur.

— Vous n'êtes guère exigeante !

Mme Botrel passe devant eux comme une ombre désolée et leur conversation cesse.

Ils demeurent côte à côte pensifs, Gina se disant qu'elle se consacrerait volontiers à cette pauvre femme et Marcel trouvant égoïste de lui imposer un tel fardeau.

La jeune fille est prête pour le départ ; malgré elle, elle examine les objets familiers du salon, comme pour les graver dans sa mémoire, inséparables de ce temps de halte délicieuse qui finit irrévocablement. Sur la cheminée, la *Jeanne d'Arc* en bronze de Chapu, à genoux, inspirée, les vases de Bohême où baignent des violettes de Parme, les écrans indiens qu'il lui offrait pour la garantir du reflet de la flamme, la miniature d'Hélène enfant ; elle remarque les plus petits détails, sans le vouloir... Louise achève de lui préparer des livres qu'elle emportera là-bas pour lire à ses heures de solitude dans le château de Saint-Aignan, car elles ont décidé que ce devait être un vieux manoir romantique.

Marcel s'approche de Gina.

— Permettez-moi, avant de nous séparer, dit-il en appuyant sur ce mot, de vous offrir mon affectueux souvenir.

C'est une bague, un anneau d'or avec une étoile en brillants.

— Oh ! Marcel, répond-elle, c'est trop.... beaucoup trop.

— Non ; c'est l'étoile que nous contemplions l'autre soir, celle qui vous a dit que la vie était bonne... puisse-t-elle vous être propice, en effet ! — et il se détourne brusquement.

— Je vous remercie, mon ami, je vous remercie, ajoute-t-elle fort émue.

Puis s'approchant de Mme Botrel, se la rappelant si bonne à la mort de son père, elle l'embrasse plusieurs fois avec effusion et respect ; la pauvre folle lui saisissant alors les mains, murmure de sa voix traînante : Reste ! — Elle ne sait point au juste qui est Gina, mais sous ces caresses filiales, ce mot lui est venu qu'elle répète encore : Reste !

La jeune fille, qui ne voulait pas prolonger les adieux, sent qu'elle ne réprimera pas son chagrin ; mais la mère tient toujours ses mains et répète comme un écho : Reste !

Si elle pouvait rester ! ses yeux humides, attendris, s'attachant sur la pauvre créature.... et Marcel, comprenant enfin ce muet langage, lui jette ce cri à son tour : Reste !

Cet accent ! Ce tutoiement ! Ils ne se sont pas tutoyés depuis l'enfance... Il n'y a pas à s'y méprendre, c'est une prière, une supplication... un aveu !

Louise l'enlace de ses bras amis.

— Tu ne peux plus partir, dit-elle avec une tendre autorité.

— *Jamais !* répond Gina.

Son amie lui retire son chapeau, son manteau quasi maternellement, et regardant alternativement son frère et son amie, disparaît en leur jetant vivement ces mots : Je vais défaire les malles !

Mme Botrel s'est assoupie ; la lumière discrète de la lampe, tamisée par l'abat-jour, éclaire l'ovale de son visage pâle et souffrant, qui ressort comme une tête de cire sur la peluche rouge du coussin où elle s'appuie ; la désignant à Georgina :

— Ce n'est pas une vie gaie que je vous offre, dit Marcel douloureusement.

— Est-ce que j'aurais accepté une vie gaie ? répond-elle avec reproche ; partager la vôtre, c'était mon vœu le plus cher.

— Oh ! Gina, chère fiancée de mon cœur, bientôt ma femme ; y a-t-il longtemps que vous m'aimez ?

— Pas longtemps que je l'ai découvert, Marcel... mais je crois que je vous aimais sans le savoir, et en rêvant le bonheur, c'était à vous que je rêvais.

— Nous mènerons une existence bien sérieuse, Gina, elle m'effraie pour votre jeunesse.

— Nous possèderons le vrai bonheur, réplique-t-elle avec conviction, le bonheur calme et profond, le seul durable; les réalités amères en seront la sauvegarde.

Et tous deux, recueillis, dans la plénitude de leur accord intime, se taisent pour ne point troubler le charme mystérieux et doux qui les enveloppe. C'est le moment unique et fugitif où tout disparaît dans un mutuel sentiment d'amour très pur, où l'on se voit beaux et parfaits, où l'égoïsme s'envole dans un don sincère de soi-même, où l'on se jure sans craintes une éternelle fidélité.

... C'est la rencontre de deux âmes.

⁂

Georgina a revêtu la parure des noces : la robe de satin blanc unie, la couronne virginale, le bouquet tremblant sur son sein, le long voile de tulle transparent qui la laisse entrevoir comme en un léger nuage.

Elle quitte la chambre de Louise pour se rendre à l'église. Marcel la contemple avec une joie grave.

Mme Botrel arrive à cet instant, son regard terne se ranime... elle semble réfléchie, examine la toilette de la jeune fille, cherche dans sa pensée endormie : « Où a-t-elle vu cette même blancheur ?... est-ce donc la vision de son enfant morte? »

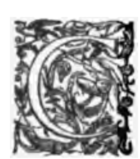
Elle soulève le voile, appuie ses doigts sur le front tiède de Gina, tâte les fleurs fragiles posées en diadème sur ses cheveux soyeux. — Non, ce n'est point une vision ! — puis, soudainement, étreint la fiancée de son fils et dit d'une voix vibrante :

« Hélène, bien-aimée, je savais que tu reviendrais !... »

AYLICSON.

FIN

LE VIEUX LOGIS



C'était un vieux logis ! — murmurait la Sagesse.
— Un logis plein d'amour ! — disait le cœur tremblant.
C'était un vieux logis plein d'intime richesse;
Prendras-tu la Jeunesse aux murs en t'en allant ?

Jadis, il existait des foyers toujours stables;
Qui les avait quittés y pouvait revenir.
C'est de là que sortaient ces âmes indomptables
Dont le passé puissant protégeait l'avenir.

En route ! voici l'heure, et le logis est vide,
Rêves, propos émus, passé vivant... adieu !
C'était un vieux logis où vint plus d'une ride.
Mais l'âge, dans les cœurs, y retardait un peu.

SULLY-PRUDHOMME.

SCÈNES MODERNES

(LETTRES DE DEUX AMIES)

Lettre de Louise de Lincel à Mme Éveline...

Château de K., Gouvernement de Moscou.
Avril 187...

MA CHÈRE AMIE, MA CHÈRE COMPAGNE,

OICI bien, depuis cinq ans, ma douzième lettre, le douzième appel que je pousse vers vous, et pas de réponse! Avez-vous eu ces pauvres lettres? et comment, si vous les avez reçues, ne m'avez-vous pas répondu? Je les ai toutes adressées à la Forgette, cette chère maison où nous avons passé ensemble des jours qui m'apparaissent aujourd'hui comme un rêve de Paradis; mais êtes-vous à la Forgette? êtes-vous mariée, et sans me l'avoir dit! seriez-vous... je ne veux pas achever... votre belle vie, si riante, si forte, ne peut être fauchée... Vous vivez, mais où? Vous ne m'avez pas oubliée, mais pourquoi ce silence, si amer à une âme isolée, exilée, et que le ciel a privée de tout ce qui pouvait lui être cher, patrie, parents, amis, fortune, avenir? Si vous recevez ma lettre, écrivez-moi, de grâce, et pour vous donner bon exemple, je vais vous dire où je suis et comment j'y suis arrivée.

Vous savez, chère Éveline, que j'étais un peu de la race de Melchisédech, sans parents, ma mère morte de très bonne heure, mon père tué, hélas! dans un duel, pas de frère, pas de sœur, pas de proches parents, sauf mon excellente grand'mère qui me recueillit et m'éleva avec des soins et une tendresse que je n'oublierai pas plus que je ne les retrouverai. C'est ainsi que je vous connus, Éveline, dans ce charmant pays des Charentes, où vous habitiez un manoir, votre Forgette, qui, comparé à notre maison de village, me paraissait un lieu enchanté! Que de roses dans vos parterres! que de beaux vieux arbres dans le parc! Et le ruisseau, et les animaux que j'aimais tant, vos petites vaches, vos belles chèvres, vos pigeons, la basse-cour, les deux paons, les tourterelles qui ne se taisaient jamais, et les bons chiens qui vous suivaient et que vous aimiez! Je jouissais de toutes ces richesses, puisque votre bonne mère m'accueillait avec tant de bonté, et que nous étions compagnes de jeux et d'études, sous la direction de la savante Mlle Lebel, qui venait de Niort pour nous donner des leçons! Je lui dois, je dois à votre mère de pouvoir aujourd'hui gagner mon pain quotidien... Ce grand bonheur, cette paix délicieuse furent interrompus par un coup de foudre : ma pauvre chère grand'mère mourut d'une apoplexie foudroyante, et le malheur entra dans ma vie par cette cruelle porte, la mort d'un être aimé. J'appris en peu de temps que j'étais tout à fait pauvre. Grand'maman vivait d'une rente viagère que lui avait léguée une de ses cousines et de sa pension de veuve de colonel : tout finissait avec elle. Je n'osai pas approfondir les mystères du passé : mon pauvre père avait fait de la peine à sa mère, et la fortune, très réelle, qu'elle possédait, s'était fondue entre ses mains... il ne prévoyait pas que sa fille serait abandonnée et obligée de pourvoir à son existence. Je me souviens de lui : il était caressant, il m'aimait... C'est, entourée de souvenirs de tendresse, que son image m'apparaît, à côté de celle de ma grand'mère, si dévouée et si parfaite.

Au moment où je la perdis, vous vous en souvenez, Éveline, vous étiez à Cannes avec madame votre mère, bien souffrante; vous m'écrivîtes un mot de condoléance et d'amitié, en exprimant vos propres inquiétudes : je vous écrivis de nouveau, je ne reçus pas de réponse, et j'appris que Mme de Champenier était en péril... Vous souffriez, et moi, le sort ne m'épargnait pas non plus : vous allez voir. J'avais pour tuteur le juge de paix, M. L... que vous avez connu, dont vous vous souvenez sans doute; il n'était pas méchant, à coup sûr, mais il ne fut pas bon pour moi : il craignait, je pense, la charge d'une étrangère dans sa maison remplie d'enfants, et il me dit net, sans ambage, dès les premiers jours de mon deuil, que je devais chercher à gagner ma vie. Éveline, Éveline, quel triste mot que celui-là! à dix-huit ans! quand on a toujours vécu sous la protection d'un cœur ami qui vous représente Dieu sur la terre, dans un nid chaud, abrité, où l'on ne craint rien, où l'on ne pense qu'à vivre et à aimer! Gagner ma vie, comment? Mon tuteur s'employa, chercha de tous côtés, mit en campagne ses amis, et grâce à Mlle Lebel, il me trouva une place d'institutrice à Bruxelles. Ce furent là mes débuts et ils ne furent pas pénibles; mon élève était une enfant intelligente et douce et ses parents avaient la bonté simple des Flamands, mais je n'eus pas le temps de prendre racine chez eux, moi, si violemment déracinée du sol natal : l'enfant, Blanche, avait une santé délicate, on la conduisit à des eaux d'Allemagne, à Kissingen; elle prit là une violente fièvre, et la pauvre petite succomba dans les bras de sa mère.

Je la pleurai, je l'aimais un peu et je me demandai combien de fois je verrais se rompre ces liens formés par le hasard, que la communauté du nom et du sang ne cimente pas et auxquels on s'attache cependant, lorsque, comme moi, on est de la famille des plantes grimpantes, qui s'attachent et fleurissent sur les murs, même sur les rochers. Le lien fut rompu et renoué, j'allai à Vienne commencer une autre éducation; Giselle et Hedwige me furent confiées et je vécus, occupée d'elles, dans une somptueuse maison, dont le maître me connaissait à peine (il s'intéressait peu à ses filles), dont la maîtresse me traitait comme une personne à gages et me faisait sentir la supériorité de son rang par la froideur hautaine de sa politesse qui tenait à distance. Mes élèves étaient bien douées, elles avaient déjà la grâce altière de leur mère; je m'y serais affectionnée pourtant, parce que l'enfance m'attire et que ces enfants, si haut placées qu'elles fussent, me semblaient bien isolées dans la vie ; je les quittai cependant... je ne me sentais pas protégée dans cette maison qu'un escadron de jeunes gens, secrétaires, précepteurs, professeurs, maîtres de toute sorte, remplissait sans cesse...

Je partis, je cherchai, j'attendis longtemps, j'épuisai presque mes petites ressources, lorsqu'enfin la femme du consul de France me trouva un emploi. C'était en Russie, à la campagne, aux portes de Moscou... On me faisait des conditions avantageuses, on me répondait de l'honorabilité de la famille, j'acceptai, je partis... Je suis ici depuis trois ans, je vous ai écrit comme je vous ai écrit de Bruxelles, de Vienne; si vous recevez cette lettre, je vous en supplie, chère Éveline, répondez-moi! j'ai faim et soif d'une parole d'amitié, d'un souvenir de mon pays et de ma jeunesse, mon pays, dont je suis si loin, ma courte jeunesse, qui s'enfonce déjà dans les brumes du passé. J'ai tant pensé à vous, j'ai tant de fois redit : Si Éveline était près de moi, elle me conseillerait, elle me consolerait... On ne peut tout dire dans une lettre : j'ai eu besoin de conseil, de consolation, j'en ai besoin encore : parlez-moi, chère amie d'autrefois et de toujours.

Je vous embrasse avec tendresse, comme si je voyais près de moi votre bon visage et vos chers yeux.

Votre vieille amie,
LOUISE DE LINCEL.

Mme Éveline Grandjean à Mlle Louise de Lincel.

Paris, Mai 187...

Chère Louise, chère amie, à qui j'ai tant pensé, que jamais je n'ai oubliée, je vous retrouve enfin! Vos lettres ne me sont jamais parvenues, je vous ai écrit deux fois à Bruxelles, où, nos voisins de la Forgette me l'avaient dit, vous étiez allée en quittant les Charentes, et ne recevant pas de réponse, je n'ai plus écrit. Tant d'événements ont troublé et changé ma vie : le lieu d'où je date ma lettre et sa signature vous diront bien des choses, mais quoique tout ait pris autour de moi une autre face, je suis toujours, Louise, votre ancienne et fidèle amie, et je vais vous dire ce qui s'est passé depuis cinq ans, comme si nous étions assises, l'une près de l'autre, sous le bosquet de clématites de la Forgette. Vous aimiez ce lieu tranquille, à l'abri du soleil, et ces fleurs grimpantes auxquelles vous vous comparez justement : elles s'élèvent, elles s'attachent pour embaumer.

A l'époque où vous avez perdu Mme de Lincel, j'étais, vous vous en souvenez, à Cannes avec ma chère maman, et je m'apercevais avec effroi que sa santé déclinait, en dépit du doux climat, du délicieux paysage, des soins, de l'amour dont elle était entourée; pourtant, elle désirait vivre pour rester avec moi... Nous étions fort entourées à Cannes, des parents, des amis s'empressaient autour de nous, on cherchait à distraire ma mère, mais les visites, les promenades en voiture, la musique, les fleurs, tout ce décor de la vie ne la charmait plus, et moi, qui l'aimais tant, je ne me laissais pas enchanter non plus; je voyais que ma mère avait une pensée inquiète, qui la suivait partout et qui lui enlevait le calme nécessaire à sa guérison. Elle me parla enfin, elle souffrait un peu moins, nous étions seules : je la vois encore, assise dans son grand fauteuil, près d'elle une table avec ses livres de prières, une statue de Notre-Dame-de-Lourdes près d'un gros bouquet de mimosas ; une fenêtre d'où l'on voyait une longue allée de platanes déjà couverts de leur feuillage, quoique la saison fût peu avancée. Elle me regardait d'un air pensif et elle me dit enfin :

— Éveline, chérie, penses-tu quelquefois à l'avenir? — Oui maman, je pense souvent au temps où nous retournerons à la Forgette; j'aime bien mieux nos vignes et nos bois que tout ce que nous voyons ici. — C'est un avenir prochain que celui auquel tu penses, mais plus loin, après... quand je ne serai plus là!... — Oh! maman, ne dites pas cela!...

Je pleurai comme une enfant, elle m'attira vers elle : — Chère Éveline, il faut le dire, car cela est peut-être prochain... que deviendras-tu alors? — Je ne sais pas, maman, je ne veux pas y penser. Le bon Dieu ne le permettra point.

— J'ai peur que si... je me sens et je crois que je touche au terme. Écoute-moi. Ma chère, ma pauvre petite fille, tu te crois à l'abri des mauvais coups de la fortune, tu te crois à l'aise, indépendante... il n'en est rien... — Cela ne fait rien, maman, si je vous ai près de moi.....

— M'auras-tu? je ne le crois pas : écoute-moi donc : notre famille était fort riche autrefois, mais les révolutions, les guerres, les folles dépenses ont détruit, en grande partie, cette opulence séculaire : tu sais que le château dont tu portes le nom tombe en ruines, et que nous n'avons pu le relever. Il nous restait la Forgette, des vignes et quelques fonds placés, de quoi vivre honnêtement à la campagne... le fléau qui détruit les vignobles a frappé les nôtres, je t'ai fait voir, t'en souviens-tu? nos ceps de Mauzé, si beaux jadis, maintenant norcis et consumés, comme si la foudre les eût frappés, c'est une source de revenus qui est anéantie... j'ai perdu, dans une faillite, tous les fonds qui avaient formé ma dot, et, pour vivre, j'ai dû hypothéquer au Crédit Foncier la Forgette et les terres à blé qui l'entourent. Si je viens à mourir, on vendra le manoir : il ne te restera rien; que deviendras-tu alors, enfant chérie? c'est là ce qui me mine et m'ôte tout repos. — Maman, je travaillerai..... — A quoi? tu te feras institutrice? toi, ignorante du monde, sans expérience, tu vivras à la table d'autrui, tu seras méprisée dans une maison étrangère! — Maman, ne pourrais-je pas travailler à l'aiguille, dessiner, peindre des écrans? des éventails? — Ma pauvre Éveline, ceci est bon dans les romans, les héroïnes font des prodiges avec l'aiguille et le pinceau, mais que d'obstacles dans la vie réelle! — Que faire? dis-je découragée.

Elle me serra la main : — Une amie, dit-elle, s'est associée à mes inquiétudes, elle a cherché, elle a trouvé... — Quoi, maman? dites, je ferai tout ce que vous voudrez! — Elle a trouvé un établissement, je veux dire un mariage. Je pourrai confier ma fille à un honnête homme, elle aura un sort assuré, elle n'aura pas à craindre les dangers et les humiliations de la pauvreté...

Elle ne pouvait plus parler, épuisée par l'effort qu'elle avait fait : j'étais terrifiée. La mort, mot affreux que je n'osais pas articuler, la pauvreté dont je n'avais aucune idée, un mariage avec un inconnu, un mariage où je recevrais tout et ne donnerais rien, toutes ces pensées se heurtaient dans ma tête et m'épouvantaient... Ma mère ne me dit plus rien, mais le lendemain, son amie, Mme d'Omfries, vint me voir et me parla pendant que maman reposait : je pense que c'était convenu entre elles...

Je continuerai ma lettre plus tard, chère Louise.

Quelques jours après, Mme d'Omfries vint faire visite à maman; elle resta peu, maman semblait fatiguée et faible, et d'ailleurs, elle fit à son amie un petit signe que je surpris. Mme d'Omfries se leva et je la suivis : elle entra au salon et s'assit : je lui demandai aussitôt ce que je demandais à tous ceux qui voyaient ma mère : — Comment la trouvez-vous aujourd'hui? — Un peu abattue; elle n'a pas eu une bonne nuit?

— Hélas! non. — Ce sont les inquiétudes, les soucis qui la minent; elle a tant d'âme, votre mère, et elle vous aime tant! — Et moi, donc! oh, madame, je souffre tant de la voir souffrante! j'ai si peur!...

Elle se rapprocha de moi et me prit la main : — Ma chère Éveline, dit-elle, vous êtes l'objet des préoccupations incessantes de votre bonne mère; elle a peur de mourir et de vous laisser seule dans ce triste monde. — Si je pouvais ne pas lui survivre! — Mon enfant, ne meurt pas qui veut, mais vous pourriez lui rendre le calme et, qui sait? prolonger sa vie... elle craint pour vous la pauvreté, la détresse avec tous leurs dangers et toutes leurs souffrances, car enfin, vous connaissez votre position? Vous savez que votre fortune est presque anéantie, que votre pauvre mère, si prudente pourtant, a eu tous les malheurs imaginables. — Oui, madame, maman m'a dit que nous étions fort gênées. — La gêne aujourd'hui, mais si vous perdiez Mme de Champenier, ce serait la ruine absolue. — Ne pourrais-je pas travailler? il me faudrait si peu! J'arriverai à me suffire pour le temps où je devrai survivre à ma mère.

— Vous ne connaissez pas la vie, Éveline, ni les extrêmes difficultés qui se présenteraient à vous, jeune, belle, vous êtes belle, ce qui n'est pas toujours un bonheur. Il vous faudrait un protecteur... un mari, pour tout dire... c'est là le désir de votre mère...

Je ne répondis pas : j'avais pensé quelquefois au protecteur, à l'époux que me réservait l'avenir, et alors, un seul nom se présentait à moi, et ce n'était pas celui-là que Mme d'Omfries allait prononcer. Je le pressentais : peut-on expliquer pourquoi un sentiment intérieur nous fait deviner la parole avant qu'elle ne soit prononcée, avant que le moindre son ait frappé l'air, le trait n'est pas parti et notre âme est déjà atteinte!

Elle reprit : — Il se présente un parti pour vous, chère Éveline, un beau parti, tel que beaucoup de mères l'envieraient pour leur fille. C'est un honnête homme, vous le comprenez? je ne vous en parlerais pas, s'il ne vous apportait pas un nom sans tache, le vôtre est si beau! Il est extrêmement riche... dans le siècle où nous vivons, la richesse n'est pas une quantité méprisable... Nous autres, pauvres nobles, nobles pauvres, nous vivons à grand'peine de nos revenus territoriaux et nous sommes écrasés par l'opulence des classes inférieures, comme on les appelait jadis... Nous avons beau faire, regarder nos vieux portraits d'ancêtres, feuilleter nos parchemins, faire graver nos armes sur nos couverts, nous sommes distancés par les banquiers, les industriels, les financiers... Ils ont le haut du pavé et ils le gardent. — Mais, madame, je ne tiens pas à ces jouissances de vanité. — Oui, je sais, à votre âge, on se nourrit de lait et de

sentiment; mais plus tard, vous verrez! vous verrez! Revenons. Un jeune homme demande votre main et vous offre le partage d'une fortune princière; il est roturier, comme on disait jadis, mais très riche, très honorable et très épris; vous le connaissez, c'est M. André Grandjean. Vous l'avez rencontré à la promenade et au concert. — Je ne m'en souviens pas. — Un jeune homme assez grand, avec de longs favoris blonds, l'air d'un Anglais! il a quelque chose du prince de Galles.

J'eus beau faire un effort de mémoire : je ne me souvenais pas, tant de jeunes gens élégants glissent devant nos yeux, au grand soleil de Cannes!

Mme d'Omfries insista longuement sur les grands avantages de cette union : elle assurerait le repos à ma mère, elle vivrait en paix, elle mourrait (si elle devait mourir!) rassurée sur mon sort; M. Grandjean me comblerait de biens au contrat, nous habiterions Paris au printemps, une riante maison dans la vallée d'Auge, en été; la Forgette, si je le souhaitais, l'automne, Cannes ou Menton, Nice l'hiver; maman ne nous quitterait pas; il voulait restaurer, relever de ses ruines notre vieux manoir... Je serais inondée de bijoux, comme une reine de Saba; j'aurais des chevaux célèbres, primés aux concours hippiques, des voitures de toutes les formes, un mobilier artistique, des serviteurs, des servantes, enfin, Louise, toutes les félicités qu'on achète avec de l'or et des billets bleus. Je le dis en toute vérité: ces splendeurs ne me tentèrent pas. J'avais rêvé autre chose : une vie paisible, à la campagne, mon ami d'enfance, mon cousin (s'il faut le nommer), faisant valoir nos petits biens; pas de luxe, mais un bonheur intime! pas de millions, mais des âmes unies, des enfants et la bénédiction de Dieu sur nos têtes.

Quelques jours après, j'osai dire à maman le fond de ma pensée; elle m'écouta avec compassion et me dit : — Ma pauvre chère, Hector est sans ressources, comme nous; ses vignes sont stérilisées; il a perdu de l'argent dans les fonds publics, il devra ou chercher une héritière ou s'expatrier. Il a déjà vendu son bien de la Cerisaie... et j'ai ouï dire ici qu'il avait l'intention d'aller tenter fortune en Afrique...

Quelque chose s'écroulait dans mon cœur : Hector n'avait donc pas formé les mêmes châteaux en Espagne, il avait disposé de son avenir sans me le dire... c'était donc fini!

Ma mère comprit, elle m'embrassa en silence, et depuis ce moment jusqu'à celui-ci, où je vous écris, Louise, ce nom ne s'est plus trouvé sur mes lèvres, ne s'est plus rencontré sous ma plume.

Mme d'Omfries revint sur ce sujet qui, par amitié pour nous, lui tenait au cœur; elle insista sur les qualités de M. Grandjean, et surtout sur ses richesses. Ma mère appuya ses dires de quelques mots tristes qui m'allèrent au cœur : devais-je la laisser partir, inquiète et désolée, pour d'autres rivages? Devais-je troubler la pieuse sérénité de son âme à ses derniers instants par des préoccupations cruelles sur mon sort? Dans notre monde même, que de mariages s'étaient conclus, semblables à celui qu'on me proposait! Alice, qui avait épousé le fils d'un riche notaire, semblait heureuse; Berthe menait, dit-on, une belle vie de grande dame dans un château acquis avec le produit d'une manufacture; les jeunes gens s'arrangeaient de leurs riches héritières. Hector, s'il se mariait, serait heureux avec la sienne... Pourquoi vouloir aller contre le flot, se dérober, non aux ordres, mais aux désirs de ma pauvre maman, qui n'aurait plus beaucoup de désirs à former ici-bas? Je cédai... M. André Grandjean nous fut présenté.

Il avait une jolie figure, l'extrême aplomb que donne une situation hors ligne, et, malgré cela, un certain air de bonté et de jovialité. Il ne reniait pas son origine; il était fier de l'industrie qui lui avait donné tant de millions; il parlait volontiers de son père et de sa mère, tous deux enfants de fermiers, qui avaient entrepris, en se mariant, une petite exploitation agricole, à laquelle ils joignirent bientôt une modeste fabrique de sucre de betteraves. Là était la source du Pactole : ces betteraves, si laides à voir, se métamorphosèrent en lingots, et quand le *père Grandjean* et sa femme moururent (il y avait trois ans à peine), ils laissèrent à leur fils unique cette fortune princière qu'il voulait partager avec moi.

Il paraissait m'aimer; je lui avais plu, mon origine même lui plaisait et, peut-être aussi, la fierté dont je ne pouvais me défendre. Il donnait à entendre que, dans les salons parisiens, on l'avait remarqué, que les jeunes filles, oui, les jeunes filles! avaient laissé voir qu'elles agréeraient ses hommages; les mères l'attiraient vers elles, et il était charmé de la réserve de ma mère et de ma tristesse qu'il prenait pour de la timidité.

Il me parla un jour avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire : — Vous aimez votre mère, mademoiselle, me dit-il, je l'aimerai aussi, vous verrez... Nous ferons en sorte de la guérir par des soins, des voyages, les eaux, que sais-je! Si vous voulez vous confier à moi, vous ne serez pas mécontente. Me croyez-vous? — Je n'ai pas de raison de douter, monsieur.

Il me regarda avec une sorte de surprise :

— Vous êtes très fière, mademoiselle, mais quoique mon nom ne soit pas noble, la situation que je serais heureux de vous offrir vous mettrait au pair avec l'élite de la société. Cela n'est pas à mépriser. — Non, monsieur. — Daignerez-

vous accepter? — Je vous demande encore quelques jours de réflexion.

Les jours s'écoulèrent. La situation restait la même : j'avais au fond de l'âme les mêmes objections, des voix amies les réfutaient de la même manière; ma mère paraissait de plus en plus souffrante, son regard me suppliait et ce fut elle qui me décida. Je dis enfin le mot qui m'engageait, je reçus l'anneau des fiançailles et je fus comblée de bouquets et, à mon vif regret, de somptueux présents. Tous les jours le bouquet renfermait quelque magnifique surprise; les deux derniers me furent agréables : c'était un chapelet de lapis-lazuli et une bourse en mailles d'argent, toute remplie d'or, avec ces mots : *Pour les pauvres de Mademoiselle Eveline.* — Tu vois bien, mon enfant, qu'il te comprendra, me dit ma chère maman.

Nous fûmes mariés à l'église de Cannes, sans bruit, sans fêtes, sans faste, ce qui affligea un peu André; mariés *sous la cheminée*, comme il disait. Mais la situation de ma mère ne permettait pas les noces tapageuses qu'il aurait désirées en d'autres temps. Il se consola et il nous emmena à Paris dès que la chaleur intense du soleil chassa les étrangers. Ma mère voyagea dans un coupé-lit, servie par une religieuse et une femme de chambre. En arrivant à l'hôtel, dont les fenêtres donnaient sur le Parc Monceau, il fit descendre maman avec précaution et la conduisit doucement et triomphalement jusqu'à la porte d'une magnifique chambre, précédée d'un petit salon, et il lui dit : — Vous voilà chez vous, madame!

Maman s'assit, respira un peu et, regardant autour d'elle : — C'est trop beau! dit-elle, trop beau pour y vivre... et pour mourir!

Elle sourit faiblement en regardant le somptueux baldaquin d'où tombaient des rideaux de peluche vert d'eau doublée de rose. Au milieu du baldaquin se voyait un écusson à ses armes, timbré d'une couronne que nous ne possédons pas et entouré d'une cordelière. Elle secoua doucement la tête : — C'est une attention, dit-elle, il faut lui en savoir gré, ma chère Eveline; il faut aimer ton mari. — Oui, maman, puisqu'il vous aime.

Il prouva, en effet, son amitié et son bon vouloir en l'entourant des conseils les plus éclairés et de tout ce que l'argent peut donner; mais ni les médecins, ni les plus ingénieux remèdes, ni les mets délicieux servis dans de la vaisselle plate ne changèrent rien à son état : elle descendait rapidement la pente... avec quel calme et quelle douceur! et quelles consolations elle trouvait dans sa foi si profonde et si tendre! Elle avait ardemment désiré pour moi, sa fille, le repos et les richesses, mais à mesure qu'elle approchait de l'instant où les voiles se déchirent, où l'éternelle lumière et l'éternelle vérité apparaissent, les choses de la terre perdaient de leur prix; elle les voyait telles qu'elles sont : boue, vanité, fumée. La veille de sa mort, elle me dit : — Aime ton mari, mais ne t'attache pas à ce luxe, à ces richesses qu'il t'a donnés. Elles sont un danger mortel pour l'âme, je le vois... Elève-toi au-dessus d'elles, et sois pour ton mari un ange qui le mène à Dieu... et prie toujours pour moi... C'était une faute peut-être d'avoir eu peur de la pauvreté pour toi... Jésus était pauvre... Fais du bien aux pauvres avec cet argent...

Je tâchai de la rassurer, elle me sourit et se calma en répétant : — Les pauvres! Pense à la parabole de l'Ecriture... Fais-toi des amis au ciel...

Mon mari vint, elle le remercia avec tant de cœur et de douceur qu'il pleura, quoique les hommes de notre temps ne pleurent guère. Elle pria longtemps en silence, les yeux fixés sur le crucifix et, au matin, se sentant de plus en plus faible, elle demanda la sainte communion; le prêtre la lui apporta, et elle expira, paisible, au milieu de son action de grâces. Ma tendre, mon unique amie était allée au ciel.

Le luxe, qu'elle n'aimait pas, la suivit jusque dans la mort; les funérailles furent magnifiques: des voix admirables chantaient la messe des morts, des tentures de velours noir, semées d'écussons armoriés, cachaient les murs de Saint-Augustin et se drapaient sous le portail, des fleurs précieuses couvraient le cercueil et, ce qui vaut mieux, de grandes aumônes furent faites aux pauvres.

Nous étions mariés depuis dix mois, mais, uniquement occupée de ma mère, je ne connaissais pas la vie mondaine, je ne connaissais d'André que le bon côté de son caractère : une aménité familière, une grande et fastueuse générosité. Content de m'avoir épousée, il m'avait laissée tout aux soins et à la présence de ma mère; il me laissa à mon deuil, continuant ou reprenant sa propre vie, où les chevaux, le club et, je l'ai su plus tard, le jeu tenaient une grande place. Pendant ces mois de retraite, je voulus prendre les rênes de la maison, m'initier aux affaires domestiques que Fénelon recommande aux femmes; mais elles se trouvaient entre les mains d'un intendant et de serviteurs en sous-ordre : le maître d'hôtel dirigeait la cuisine et la cave; le cocher, une sorte de lord maire, gouvernait l'écurie; la femme de charge avait le soin de l'office et de la lingerie. Tous ces gens, admirablement stylés, formaient une cohorte serrée où je ne pus pénétrer.

— Quelle folie! disait mon mari; vous voulez diriger le ménage, mais il marche très bien! ils sont très forts, nos subalternes! nous ne ferions pas si bien qu'eux. — Nous pourrions faire des économies. — A quoi bon! Vous manque-t-il

quelque chose! Dites, commandez! Voulez-vous que je demande votre portrait à Carolus Duran? — Oh! non! s'il vous plaît! Il voudrait l'exposer au Salon. — J'en serais enchanté. — Pas moi. Je n'ai besoin de rien; vous m'avez comblée.

— Pas trop. Vous auriez grand besoin d'une nouvelle voiture et on m'a parlé de deux chevaux bais qui ont des actions superbes... j'y vais. Et vous, Eveline, ne songez plus à ces tracas de ménage; cela n'est pas digne de vous!

Je pensais le contraire, mais je succombai devant l'insouciance de mon mari et l'obstination maligne et intéressée de nos gens. Mon deuil s'éclaircissait; je me mis au train ordinaire, je fis des visites, je nouai des relations et je suivis mon mari dans le monde, chaque fois qu'il voulut m'y mener.

Je finis cette longue lettre, chère Louise. Je vous dirai plus tard comment se sont passées ces cinq années. Avant, j'attends de vos nouvelles. Dites où vous êtes, avec qui vous vivez et comment. Ne laissons plus croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. Je suis heureuse que votre dernière lettre me soit arrivée enfin et, de loin, je vous embrasse comme je vous aime.

Votre fidèle amie,

EVELINE.

Louise à Éveline

Château de K.., Gouvernement de Moscou, Mai 187...

Si vous étiez, amie chérie, isolée, loin de votre pays, accotée à une famille étrangère, remplissant de mélancoliques fonctions auprès de trois enfants qui ne sont pas toujours aimables, si vous aviez le cœur plein des images du pays, de la France et de ses beaux paysages, si vous étiez entourée de neiges et de frimas, ou de sables arides d'où émergent des sapins et des bouleaux, vous comprendriez la joie, l'ivresse que j'ai ressentie en revoyant votre écriture, le timbre de France et les mots français écrits de tous côtés. J'étais si contente que j'ai pleuré. Et en la lisant, quelle série d'émotions vous m'avez fait éprouver! Votre mariage, la mort de votre si aimable mère, ce que vous me dites de votre situation nouvelle, tout m'intéressait passionnément, je prenais part à tous les événements, comme si j'y avais assisté. Vous êtes donc mariée, votre sort est fixé, les mêmes motifs qui m'ont jetée au bout de l'Europe, vous ont fixée à Paris, dans le milieu le plus brillant; ni vous ni moi n'avons pu choisir notre sort. Dieu a choisi; il faudra répondre à son attente et nous dire : Que veut-il de nous? Je sens qu'il veut de moi la patience, la force, le support, mais, je l'avoue, je faiblis fréquemment et je me regimbe, comme un enfant, contre la position que m'a choisie le souverain Maître.

Elle n'est pas très heureuse, cette position! Par caractère, je suis très indépendante, et me voici soumise à la volonté, aux idées, aux caprices d'autrui; je me crois aimante et je n'ai rien à aimer; je suis fière, et, sans le chercher ni le vouloir, on me blesse, on me fait de la peine. Ils ne sont pas méchants, ces Russes, mais ils sont étrangers, ils me sont surtout étrangers.

Je suis chez le comte et la comtesse Peterhoff; elle est fille du gouverneur de la Sibérie; il est colonel d'un régiment de la garde, il s'est distingué dans la dernière guerre du Danube, il a un grand avenir devant lui s'il n'est pas fauché par un boulet ou lancé en l'air par les bombes des nihilistes. La comtesse est belle, de la beauté slave, elle a l'intelligence vive et la paresse corporelle des Slaves, elle lit des romans, elle fume des cigarettes et elle fait, même à la campagne, au moins trois toilettes par jour; ni Dieu, ni les pauvres ne l'occupent, peu semblable en cela à nos grandes dames de France; elle est bonne cependant, elle l'est quelquefois pour moi; mais la bonté, comme toutes les belles plantes, a besoin de culture, et elle est bien intermittente si elle ne puise sa sève dans l'Evangile.

Ses trois filles, mes élèves, lui ressemblent quelque peu; l'aînée, Sophie, a les traits de la race mongole, avec de très beaux yeux bruns et une taille d'une rare élégance; la seconde, Alexandra, est plus active que sa mère et sa sœur, elle a le goût de l'étude et son petit amour-propre lui sert d'éperon; la petite sœur, Olga, insouciante, gâtée à l'excès, me plaît cependant, car elle me témoigne une petite amitié d'enfant, à laquelle je ne puis rester insensible. J'essaye de leur enseigner ce que je sais à peine moi-même : le français (elles le parlent facilement), beaucoup de géographie, un peu d'histoire et de calcul, et le piano, ce piano qui m'ennuyait tant jadis, que j'apprenais pour obéir à ma grand'mère, bonne musicienne dans sa jeunesse, et qui me sert maintenant de gagne-pain. Les travaux d'aiguille, que j'ai toujours aimés, ne sont pas dans le programme : les dames russes sont comme le lys des vallées, elles ne travaillent ni ne filent. Quant au catéchisme, le pope qui dessert la cure du château, le leur enseigne; je ne dois pas m'en mêler; je ne pourrais d'ailleurs leur enseigner le *Credo* de Photius. A Dieu ne plaise!

Je vis seule avec mes élèves, on nous sert dans notre appartement, nous nous promenons dans l'immense parc qui entoure le château, et rarement la comtesse Peterhoff s'occupe de nous; elle est fort entourée, la maison ne se désemplit pas, les voisins de campagne, les amis

venus de Pétersbourg, les parents, les protégés lui forment une cour assidue. Parfois, elle m'invite à dîner avec sa nombreuse société ; je redoute cette gracieuseté, car toujours, durant les heures qui suivent le repas, elle me prie de chanter, et il m'est impossible de refuser. Mon orgueilleux cœur souffre, quand cette voix que ma grand'mère aimait, à laquelle vous avez parfois mêlé la vôtre, doit se produire devant ces étrangers qui rient, causent, raillent, sans écouter la chanteuse gagée, dont la timidité les amuse. Où sont, Eveline, nos soirées du mois de Marie, quand vous étiez à l'harmonium de l'église et que nous chantions à deux voix les beaux cantiques français! Puis-je chanter sur la terre étrangère? Ah ! que je pendrais volontiers la harpe à leurs pâles bouleaux !

Quelquefois, le précepteur des enfants, car mes élèves ont deux frères, est invité également à jouer du violon; il le fait volontiers, ce me semble; il est très artiste; puis il est d'origine russe, il n'éprouve pas ce profond isolement que je ressens à toute heure, et que tout me fait sentir, le ciel, le paysage, la langue, les usages... je pleure souvent, je ne suis pas forte contre le chagrin.

Mais vous, au moins, amie si chère, soyez heureuse; vous êtes dans des conditions enviables. Vous êtes libre, vous êtes en France ! Peu à peu, j'en suis sûre, les aspérités de votre situation s'aplaniront. Vous êtes aimée, vous aimerez à votre tour. Vous aurez des enfants à vous; cela vaut mieux que d'élever les enfants des autres.

Je vous écrirai encore ; il est dans ma position des difficultés secrètes que je vous raconterai; vous me donnerez vos conseils.

Adieu, chère Eveline; votre vieille amie vous aime et vous embrasse.

Vôtre à jamais,
LOUISE DE LINCEL.

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

REVUE MUSICALE

Un regret et une espérance. — La musique aux eaux. — Théâtres lyriques. — Pasdeloup. — Compositions nouvelles.

LE PRINTEMPS a cela de particulièrement précieux : c'est qu'il chasse l'hiver, tandis que l'automne nous le ramène. A part ce tort immense que nous reprochons à cette mélancolique saison, il faut reconnaître qu'elle a certains avantages qui ne manquent ni d'agrément ni d'utilité. Malgré cela, l'arrivée d'octobre est bien faite pour donner quelques frissons, et il ne faut pas trop s'appesantir sur les charmes de l'avenir, comme il serait si bon de s'y complaire si nous étions à la fin de février.

Il reviendra, le fait est sûr,
Le temps des lilas et des roses,
Le bel Avril riant et pur,
Il reviendra, le fait est sûr,
Mais d'ici-là ce sera dur.
Il peut arriver tant de choses !
Et le reverrons-nous, bien sûr,
Le temps des lilas et des roses ?

Ce ravissant triolet d'automne que nous avons lu dans *Les heures paisibles*, du charmant poète Paul Collin, nous revient en mémoire, en voyant le ciel se voiler de nuages gris, et le soleil chaque jour plus avare de ses rayons.

Adieu, vacances enchanteresses, doux foyer paternel, royaume des tendresses familiales, des gâteries, des joies saines et des plaisirs sans nombre. Adieu, courses folles dans les prés et les bois, sous les vieux tilleuls du parc qui bordent la rivière; adieu, voyages à la mer et sur les montagnes, plongeons dans l'eau salée, et ascensions vertigineuses.

A ce propos, nous nous demandons pourquoi les montagnes vosgiennes ne sont pas plus à la mode? Sans compter l'avantage de plusieurs stations thermales fort en renom, on trouve dans les Vosges des sites de toute beauté, de magnifiques cascades naturelles, des précipices, des gorges sinueuses et profondes, dominés par des pics rocheux de 800 à 1,400 mètres d'élévation, qui n'ont rien à envier à ceux qui furent témoins des prouesses et tribulations du grand Tartarin de Tarascon.

Mais ce qui donne un véritable charme à l'aspect sauvage de ces montagnes, c'est qu'il n'est pas rare d'y rencontrer entre les fentes d'abruptes rochers, une végétation luxuriante et vigoureuse, qui forme d'admirables contrastes avec l'aridité des parages voisins.

— Quel singulier chemin prenez-vous donc, — vont s'écrier nos lectrices, — pour nous conduire à la musique, qui seule doit nous occuper à cette place? — C'est précisement à elle que nous arrivons, — leur répondrons-nous, en les priant de ne pas oublier qu'à la date du 30 septembre nous sommes encore en vacances pour quelques heures. C'est précisement pour arriver plus vite à la musique, qu'après l'ascension des rocs gigantesques, nous nous arrêtons au premier casino qui s'offre à nos oreilles plutôt qu'à nos regards, et dont l'écho des ravines nous apportait ce matin, à travers la montagne, les confuses harmonies. Comment ne pas se reposer quelques jours au pittoresque vallon de Plombières? C'est là, qu'à l'instar de toutes les villes d'eaux passées, présentes et futures, nous retrouvons la musique et la civilisation cosmopolites. Mais que de déceptions on se prépare en lisant les chroniques des casinos qui en célèbrent les louanges et les merveilles artistiques!

On se demande comment les personnes sérieusement malades peuvent se soigner dans une station d'eaux, au milieu de ce luxe, de cet encombrement, de ce bruit dont la musique à haute dose augmente l'intensité, du matin au soir. C'est à en devenir enragé, et en admettant même qu'elle fût irréprochable, il serait bon de lui imposer des limites. Les gens les mieux portants en sont exaspérés. Ceux qui comme nous l'aiment, la prendraient en grippe. Qu'on en juge : trois fois par jour, c'est la musique du casino qui est médiocre, ou bien l'orchestre de la fanfare, de beaucoup préférable, qui s'escriment pendant deux heures chaque fois, s'il vous plaît, le jour en plein air, le soir au casino, avec un répertoire qui laisse beaucoup à désirer. Il y a là urgence à pratiquer des réformes, car les infortunés malades qui ont besoin de calme demandent grâce, si, moins nombreux, à coup sûr, les valides sont dans l'enchantement, ce dont il est permis de douter.

Il faut détruire cette illusion que la musique absente de Paris peut se retrouver quelque part en France avec sa perfection. C'est une musique boiteuse et cela se comprend, si on nombre la quantité de plages et d'établissements thermaux où les artistes s'éparpillent, quand sonne l'heure de la liberté. Notons encore qu'une grande partie de ces oiseaux rares prend son vol vers les retraites mystérieuses, cachées aux regards de la foule, afin de s'y livrer soit au repos, en face de la belle nature, soit au travail, qui demande le silence et l'inspiration.

C'est encore à Paris, cette capitale de tous les arts, que même à cette époque, où virtuoses et étoiles semblent éclipsés, que les oreilles délicates peuvent se risquer dans les séances musicales sans en revenir avec une fêlure au timpan.

Nous ne sommes qu'à la fin de septembre et déjà une ardente activité règne dans les théâtres. L'Opéra s'occupe de nouveaux débuts en attendant ses futures créations : *La Dame de Monsoreau*, et peut-être *Zaïre*.

L'Opéra-Comique provisoire fait de louables efforts pour être en mesure d'ouvrir ses portes dans le courant d'octobre. Y parviendra-t-il?

Les *Jeudis* annoncés aux Bouffes-Parisiens, pour l'exécution des Oratorios célèbres, avec costumes et décors, seront d'un haut intérêt. On ne saurait trop féliciter M^mes^ M. Olagnier et Ugalde de cette initiative intelligente, digne de deux grandes musiciennes. Des artistes des premiers théâtres lyriques seront engagés pour ces représentations, qui auront lieu de deux à quatre heures. Nous sommes certaine que l'élite de la société parisienne s'y donnera rendez-vous et sera très empressée à les suivre, ce qui donnera à ces Jeudis une attraction de puls.

Il est de nouveau question de rétablir le Théâtre-Lyrique, et cette fois en aménageant à cet usage la salle de l'Eden. Mais il nous semble que les capitalistes auxquels on prête ce projet s'y prennent un peu tard, car pour réaliser les transformations de ce théâtre il faut compter trois à quatre mois de travaux, ce qui en repousserait l'ouverture vers février, c'est-à-dire, passé le milieu de la saison. Du reste, cette question du troisième Théâtre-Lyrique a été si souvent l'objet de projets sans lendemains, qu'il nous paraît prudent d'attendre que les actes soient dressés, avant d'aller plus loin dans la voie des conjectures.

Ce qui est malheureusement certain, c'est que le vaillant Pasdeloup n'est plus. Les nombreuses déceptions qui ont assombri la fin de sa laborieuse et utile carrière, en ont, à coup sûr, hâté l'heure. Ses obsèques, qui ont eu lieu à Fontaibleu, ont été d'un caractère imposant, et une émotion vraie circulait dans le public, fort nombreux, d'amis, d'artistes et d'admirateurs, qui avaient tenu à lui rendre ce dernier hommage. L'initiateur des chefs-d'œuvre classiques, le créateur des *Concerts populaires*, ne pouvait manquer de rassembler autour de sa tombe les musiciens les plus distingués de Paris, dont beaucoup furent ses amis, comme ses compagnons de lutte et de triomphe.

Le savant et distingué chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, M. Danbé, a rendu, avec un sentiment vrai et un art exquis, une composition du maître regretté, transcrite pour le violon : *Souvenir et Regret*, ainsi que le bel *adagio* de Bizet, qu'il a joué avec une rare perfection.

M. A. Guilmant avait aussi apporté le concours de son grand talent à cette touchante cérémonie. Il s'est manifesté une fois de plus dans une improvisation funèbre, d'une belle et profonde expression.

Voici, pour les jolies voix de nos lectrices, quelques mélodies qui ne sauraient manquer de leur plaire :

L'*Aubade de Printemps*, par Piétrapertosa, a tout le charme romanesque qu'exige ce genre élégant et poétique, et dans lequel excelle le baron de Vaux, auteur des paroles. C'est frais, c'est jeune; l'amour lui-même a posé ses flèches et son carquois pour s'accompagner sur la mandoline. Le musicien lui a rendu la tâche facile, car son inspiration est des plus heureusement venues.

Ne m'oubliez pas, est une gracieuse petite poésie, du même auteur, sur laquelle M. Léon Cavallo a écrit une musique simple, pleine de sentiment. Il s'y trouve une remarquable phrase, largement développée, et d'un joli élan de tendresse, rendu plus pénétrant encore par un accompagnement de piano et violoncelle d'un effet séduisant. Voilà un musicien qui nous semble dans une excellente voie et mûr pour le futur Théâtre-Lyrique.

La Bonne Journée, de Paul Vidal, dont l'accompagnement offre quelque difficulté, vaut la peine d'être étudiée. Le chant en est expressif et harmonieux comme les paroles, qui sont dues au talent de M. H. Passerieu.

Il y a aussi de charmantes pages dans la partition de M. Paul Puget : *Le Signal*, représenté l'hiver dernier à l'Opéra-Comique, peu avant son effondrement. Ainsi, la *Barcarolle*, à plusieurs parties, dont l'accompagnement berce si bien le chant; la *Chanson* de Zadig : « Trois pages allaient au bois, » d'une allure franche et hardie; puis les couplets qui suivent : « Vous le voyez, mon maître, » dont l'*allegretto giocoso* : « Riez, chantez, » est d'une facture aussi simple qu'harmonieuse.

Nous signalerons encore deux danses de caractères très différents : *Le Myosotis*, polka-mazurka de E. Kœhler, est une jolie pièce facile, mélodique, très dansante, dont le style légèrement allemand ne lui messied pas.

Le second morceau est une valse héroïque, de Georges Lamothe, à deux et quatre mains, très brillante, et facile. Elle est intitulée : *Les Femmes de France*, titre qui doit faire battre plus d'un gentil cœur de jeunes Françaises.

Fort luxueusement éditée, la couverture en trois tons, avec la branche d'olivier, dorée, représente quatre médaillons des femmes de France qui se sont illustrées par leurs vertus et leur patriotisme. Sainte Geneviève de Paris, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette et Charlotte Corday, sont toutes de vieilles connaissances pour nous.

Tous ces ouvrages se trouvent maison Veuve Girod, 16, boulevard Montmartre.

Nous allions oublier de mentionner encore les charmantes petites pièces, airs et couplets, qui se trouvent dans la nouvelle partition de M. Ed. Missa : *Le Chevalier Timide*, un acte des mieux écrits, et un succès pour les auteurs.

Éditeur : M. Alphonse Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

PATÉ DE VOLAILLE

Faites désosser parfaitement un jeune poulet et hacher très finement un demi-kilo de viande de veau, autant de maigre de porc et un demi-kilo de gras de lard; que ces viandes soient réduites en une sorte de pâte ; mêlez-y deux jaunes d'œufs, poivre, sel et quatre épices. Mettez de cette farce dans l'intérieur du poulet, bien serrée. Placez le poulet dans la terrine, recouvrez-le, entourez-le de farce, posez des bardes de lard au-dessus et enfournez.

Une heure et demie de cuisson suffit. Mettez sur la terrine une platine qui entre dans le vase et couvrez-la d'un poids pour faire monter la graisse à la partie supérieure du vase. Celui-ci étant refroidi, vous ôtez le lard et couvrez la terrine avec du beurre fondu ou de la graisse très pure fondue.

On fait de même les pâtés de canards, de perdreaux, de grives.

GELÉE DE CASSIS

Egrenez et écrasez des graines de cassis : passez-les et ajoutez autant de sucre que de jus. Cinq minutes d'ébullition suffisent.

MOYEN DE DONNER AUX RIDEAUX BLANCS LA COULEUR CRÈME

Faites blanchir les rideaux comme à l'ordinaire, puis, faites une infusion de thé vert et de safran ; lorsqu'elle est bien jaune, mélangez-la d'un peu d'eau, faites-y tremper les rideaux, séchez et repassez-les.

CORRESPONDANCE

PAULE A ALIX

Paris, 1er octobre.

LA CHOSE est originale, ma chérie!

C'est moi, cette fois, qui vais te donner des nouvelles de la capitale.

Papa est venu à Paris, attiré par divers congrès scientifiques et par l'Exposition d'hygiène de l'Enfance; les expositions, les congrès se succèdent, et, de fil en aiguille, cédant aux instances des excellents parents chez lesquels nous sommes, je reste avec le secret espoir de t'attendre.

Pourquoi, Alix, prolonges-tu ainsi ton séjour dans le Finistère? Pour faire du genre?

Ou bien y a-t-il quelque merveilleuse combinaison? Un mariage?... Tu aimes tant la marine!

Tout est possible, comme mariage, dans ce pays-là!

Des princes épousent des bergères, et pour le moins tu trouverais un amiral de France, s'il y en avait encore...

N'enterrait-on pas dernièrement, aux environs de Brest, le propriétaire du domaine de Kerléon, un seigneur slave, qui avait, en dépit de sa fortune colossale, de ses aïeux, de son titre d'aide de camp du czar de toutes les Russies, choisi pour femme une simple paysanne dont les charmes l'avait subjugué? Les journaux du *high-life* en ont tous parlé. Enfin, passons.... Tu veux te taire?...

Tais-toi, beau masque!

Je n'en devine pas moins tes projets matrimoniaux.

Quoique l'*Exposition d'hygiène de l'enfance* ne soit plus une actualité, je t'en dirai un mot. — Je trouve qu'on n'a pas assez parlé de cet essai humanitaire, inspiré par des idées généreuses et dont notre sexe a eu le mérite de l'invention.

Ce qui m'a surtout frappée (je ne parlerai pas des drogues qui enthousiasmaient ou désespéraient papa suivant le cas), c'est la collection des berceaux de tous pays :

Le nid rempli de lichen desséché où les Laponnes déposent leurs enfants et qu'elles suspendent à leur cou, les barcelonnettes primitives du Cantal à côté des luxeuses couchettes persanes, les hottes des nègres, les nattes des Cynghalais où le marmot appuie sa mignonne tête cuivrée sur un rude traversin de bois...

Tu avais remarqué cette singulière couchette lors de la visite des Cynghalais au Jardin d'Acclimatation, l'année dernière. Je possède de ces bonshommes jaunes une bien amusante description, écrite de ta griffe rose.

Enfin le léger hamac aux mille couleurs que les Dames zélatrices de la *Société de l'allaitement maternel* se proposent d'offrir aux familles pauvres pour les nouveaux-nés, côtoie les berceaux luxueux en dentelles, en moire, en satin, où dormiront les bébés riches.

Ce contraste vous rend rêveuse!

Mais sautons à un sujet qui te séduira davantage : *Les Arts décoratifs.*

L'ameublement y est magnifique : Il y a là toute une collection de tapisseries des Gobelins, d'Aubusson, de Neuilly, *de haute lisse*, c'est-à-dire exécutées sur un métier vertical, le travail se produisant de bas en haut. Découverte curieuse! le musée des Gobelins vient, paraît-il, de faire l'acquisition de fragments de tapisserie d'un dessin extrêmement original, aux couleurs les plus vives, trouvés dans des tombeaux de Coptes, ces anciens chrétiens d'Egypte qui se séparèrent de l'Eglise au ve siècle... Ces ouvrages, les plus vieux du genre, sont faits exactement par le procédé en usage dans notre manufacture nationale. Rien de nouveau sous le soleil!

On voit encore, dans la grande salle du Palais de l'Industrie, de fort belles imitations de vernis Martin ; des crédences et consoles merveilleuses, reproduites d'après des modèles du musée de Cluny; d'élégantes fantaisies modernes; des pendules ravissantes, copiées sur les types de la collection Hamilton (entre autres la lyre en diamants et la pendule Marie-Antoinette dont les originaux sont au musée de Kensington, en Angleterre).

La pendule « Marie-Antoinette » me plairait infiniment pour ma chambre, si ma bourse n'était pas à sec.

Oh! les tentations de Paris! l'argent de poche qui se dépense sans qu'on s'en doute, qui coule entre vos doigts!

J'attendrai donc ma vieillesse pour m'offrir ladite pendule, objet de mes convoitises au double point de vue de l'art et du *souvenir*...

Tu sais que cette charmante et infortunée reine est une de mes admirations!

J'ai pu, cette fois, aller visiter la Conciergerie; j'en ai volé une pierre minuscule qui ira précieusement dans ma *cassette*, que tu appelles irrespectueusement ma *caverne*, chère moqueuse!

Pour en revenir aux « Arts décoratifs », on y trouve des bronzes artistiques, des bibelots

exquis, des copies de statuettes antiques en marbre, en ivoire, en bois, d'une fidélité surprenante...

Je te vois d'ici, ma chère Alix, faisant ta petite *lippe* de dédain devant mes enthousiasmes de provinciale, car tu es une collectionneuse enragée, et tu n'aimes que les *authentiques*.

Moi, les authentiques, cela ne me dit rien du tout... je préfère le neuf au vieux, la table d'aplomb à la table bancale, la tapisserie intacte à celle où se sont engendrées de vénérables familles de mites dont l'origine remonte à Louis XIV.

Tu admirerais au premier étage du Palais de l'Industrie, la collection des gobelets, coupes, canthares bachiques, puisettes, des pokels gothiques en vermeil, en argent ciselé, fouillé, niellé, venant d'Allemagne et datant des xv^e et xvi^e siècles.

L'un d'eux porte cette inscription caractéristique : « Une femme pieuse est un honneur pour la maison. Elle est le bonheur de son mari et permet de mettre du vin dans son verre, ce qui réjouit aussi le cœur de son mari. »

Le possesseur de cette coupe allégorique, qui aimait évidemment le jus de la treille autant que sa moitié, ne manquait pas d'habileté. — Pour boire en paix, il célébrait perpétuellement les vertus de son épouse, ce qui semble indiquer qu'au moyen âge, comme à présent, dans certains ménages, les dames *portaient les culottes* ou plutôt les *cuissards*.

J'emporte comme souvenir des Arts Décoratifs un assortiment des *bouquets naturalistes* de M. Parent. Rassure-toi, mon amie, cela n'a rien de commun avec l'école littéraire de ce nom qui fait frémir nos mères et nos grand'mères.

C'est une invention charmante, en vérité, que ces plantes conservées par un procédé spécial qui les met à l'abri de toute altération. Mon *bouquet des Tropiques* est un fouillis élégant, bien décoratif, de branches de cycas, de palmiers naturels, de graminées légères, de plumes éclatantes d'oiseaux exotiques.

De plus, j'ai acheté au détail quelques feuilles géantes, quelques boules de Caracas, que je me réserve d'installer dans mes jardinières à ma fantaisie.

Je me suis juré, Alix, de t'envoyer *à brassées* des actualités parisiennes... tu sauras donc, encore, qu'il y a eu à l'Orangerie des Tuileries une Exposition d'insectes.

Je ne suis pas assez savante en histoire naturelle pour t'en parler en détails ; elle offrirait pourtant un vif intérêt à un moment où la culture des abeilles est si à la mode; c'était le plaisir champêtre, par excellence, des villégiatures de cet été.

Et les bières françaises!... Elles ont aussi leur exposition, ma chère, et leur triomphe patriotique.

Et les ballons! En ai-je eu les oreilles rebattues des expériences de messieurs Jovis et consorts!

Il y a beaucoup de vanité dans ce dévoûment scientifique. C'est à qui fera le plus de bruit en prouvant qu'il est monté plus haut... comme ce Marseillais, qui, « s'il n'eût manqué de lest, eût dépassé le Paradis. »

Et, me demandes-tu, où sont les enfants, pendant cette existence agitée? — Alix, ils sont avec nous... peux-tu supposer le contraire?... Ils vont chaque après-midi s'ébattre au Jardin du Luxembourg.

Nous repartons dans quelques jours. Avec quelle joie béate je vais rentrer dans mon trou!

Tu connais mon goût pour la régularité : tic, tac, tic, tac... une horloge.

Ici, le balancier bat la breloque, les pauvres aiguilles courent, affolées, l'une après l'autre. Il y a en moi un mélange confus de sentiments étranges : plaisir vif de voir des choses intéressantes, souffrance mal définie du détraquement de mon existence depuis deux mois.

Les soirées, sans nos causeries de l'année dernières, me paraissent interminables. L'Opéra-Comique, *notre* théâtre, à nous jeunes filles, n'est plus qu'un amas de ruines.

Nouveau sinistre à Exeter, en Angleterre! On n'osera plus aller au spectacle...

J'ai reçu une lettre du Devonshire qui me donne des détails. La salle était bondée de monde. Le feu prit dans les frises, au-dessus de la scène, se communiqua avec une rapidité effrayante à toutes les parties de l'édifice, en léchant les rampes de velours, les tentures, les tapis des loges. La panique s'empara immédiatement des spectateurs. Ce fut une mêlée effroyable où les forts écrasèrent les faibles. Les portes et les issues étaient fermées, et les malheureux asphyxiés vinrent échouer devant ces infranchissables barrières. C'est horrible!

Papa m'a pourtant conduite aux Français.

Il est vrai que la nouvelle installation offre toute sécurité. La salle est éclairée par des lampes Edison, les becs de gaz ont été transformés pour la lumière électrique.

De puissantes machines, placées dans les anciennes cuisines du prince Napoléon, donnant sur la cour d'honneur du Palais-Royal, produisent l'éclairage du théâtre. Le foyer de la Comédie-Française a étonnamment gagné à ces innovations ; le plafond de Dubuffe, si terne à la lumière du gaz, est maintenant d'un magnifique effet.

Qu'une heureuse idée, ma chérie, t'inspire un prompt retour!

PAULE.

DEVINETTES

Charade

Jamais, sans qu'il y soit, n'arrive une avanie.
Ses frères vont en queue ; il marche le premier.
C'est le centre et le cœur de toute tyrannie.
Il habite la cave et jamais le grenier.

Lorsqu'il était bien plein, que, redressant l'é- [chine,
Un beau gars l'agitait, c'était tableau gentil !
Mais aujourd'hui, monsieur, tout se fait par [machine.
D'être agile, robuste, à quoi ça nous sert-il ?...

Sur ses bords embaumés, Inès, la brune, rêve ;
Le pêcheur attentif suit le fil de ses eaux ;
Le mendiant courbé dit sa plainte sans trêve
Et le blanc nénuphar fleurit dans les roseaux.

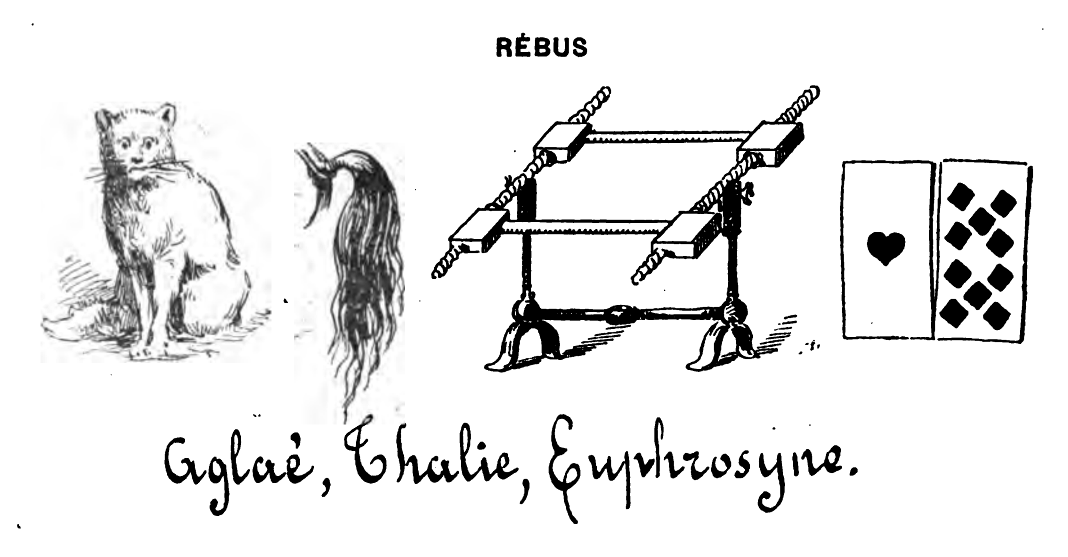
Vous désirez d'abord et poursuivez le vôtre :
Eh ! bien, je vous le dis, c'est petit, c'est mes- [quin !
Cette charité-là, jamais un saint apôtre
N'en devint l'orateur. C'est celle du... coquin.

Comparaison-Proverbe

L'étang muet brille sans ride,
Poli comme un géant miroir ;
Et déjà reflète, limpide,
La lune heureuse de s'y voir.
L'Angelus tinte ; et Jenny rêve

Tandis que la brise soulève
Ses cheveux, d'un souffle attiédi...
Son regard bleu, sur l'eau repose ;
Mais il y cherche... ô vile prose !
Une carpe pour vendredi.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE SEPTEMBRE

MOTS EN CARRÉ :

G A R D
A M I E
R I E N
D E N T

HOMONYMES : *Raie — Raie — Ré — Rhé — Rais — Rais — Rets — Rêt — Rêt — Rez — Rhée.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE

Les petits défauts diminuent les grands hommes.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

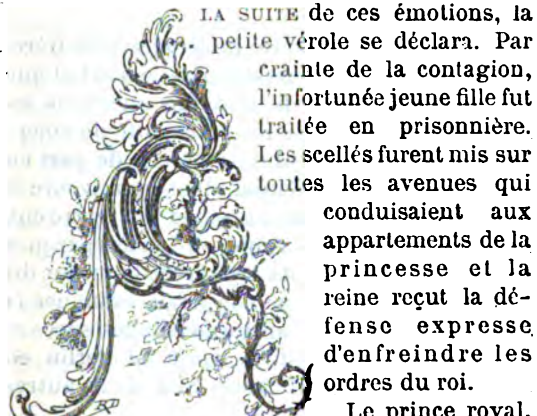
Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

Journal des Demoiselles

Frédéric-Sophie-Wilhelmine

MARGRAVE DE BAYREUTH

(SUITE ET FIN)



LA SUITE de ces émotions, la petite vérole se déclara. Par crainte de la contagion, l'infortunée jeune fille fut traitée en prisonnière. Les scellés furent mis sur toutes les avenues qui conduisaient aux appartements de la princesse et la reine reçut la défense expresse d'enfreindre les ordres du roi.

Le prince royal, M[lle] de Sonsfeld et la fidèle Mermann entourèrent seuls la pauvre malade. Malgré un froid excessif on n'allumait pas de feu dans sa chambre et elle ne buvait « qu'une sorte de tisane de bouillon. » La vive affection de ses trois fidèles amis l'aida à supporter ces mauvais jours, et la Providence permit qu'il ne restât aucune trace de cette terrible maladie sur le charmant visage de la convalescente.

Peu après son rétablissement on célébra le mariage de sa sœur, et la vie monotone de Vousterhaüsen commença. Le roi rappela bientôt à la reine les menaces qu'il lui avait faites et la mit en demeure de faire accepter de gré ou de force, à Wilhelmine, le duc de Weissenfeld, son protégé. Il poussa cependant la condescendance jusqu'à laisser le choix entre ce duc et le margrave de Schwed.

Le reine, folle de désespoir, demanda trois jours de réflexion; elle fit alors appeler le maréchal de Bork en qui elle avait pleine confiance, et lui demanda de la sortir d'une situation aussi

embarrassante. Le maréchal, qui avait infiniment d'esprit, lui conseilla de proposer à son tour le prince de Bayreuth dont l'âge, la situation, la fortune faisaient un parti très convenable.

Le roi commença par faire une scène épouvantable, jura ses grands dieux qu'il verrait alors la mère du margrave de Schwed, la mettrait dans ses intérêts et qu'il faudrait bien qu'on acceptât l'un de ses candidats. Mais la mère du margrave, circonvenue par l'entourage de la reine, et par intérêt pour la princesse, ne voulut rien entendre et refusa net au roi de se mêler d'une pareille affaire.

« Le roi, après avoir rêvé quelque temps, se » radoucit : Il n'y a, ajouta-t-il, qu'une petite » difficulté, c'est que je ne donnerai à ma fille ni » dot, ni trousseau, et que je n'assisterai point à » ses noces, puisqu'elle préfère les volontés de » la reine aux miennes. »

On disputa sur ce sujet, puis Frédéric-Guillaume finit par dire à sa femme : « J'écrirai de- » main au margrave de Bayreuth, vous pouvez en » parler à votre indigne fille. Je lui laisse le » temps jusqu'à demain sur le parti qu'elle va » prendre. »

Wilhelmine n'aurait jamais consenti à se marier contre le gré de son père; mais la reine étant tombée malade, le roi la croyant à ses derniers instants se radoucit et promit tout ce que l'on voulut. La joie que Sophie-Dorothée en éprouva la guérit sur l'heure. Le danger passé, l'humeur de Frédéric-Guillaume reprit le dessus et le prince royal, à son tour, en fit la triste expérience. Il ne se passait pas de jour qu'il ne reçût une douzaine de coups de poing et de coups de canne. Le roi s'oubliait parfois jusqu'à envoyer rouler son fils à l'autre bout de l'appartement. Le pauvre Frédéric n'ayant plus le courage d'endurer des traitements si peu mérités, résolut de s'enfuir « puisque, disait-il, ses » études, son goût pour la musique, ses distrac- » tions les plus innocentes, tout portait ombrage » à ce père terrible. »

Il s'ouvrit de son projet à sa sœur : « Un jour, » raconte-t-elle, que j'employais tous mes efforts » pour l'apaiser, mon frère me dit : — Vous » prêchez toujours la patience et ne voulez ja- » mais vous mettre à ma place. Je suis le plus » malheureux des hommes : environné, depuis » le matin jusqu'au soir, d'espions qui interprè- » tent malignement toutes mes actions pour en » rendre compte à leur manière. Je n'ose lire, la » musique m'est interdite; je ne jouis de ces » plaisirs qu'à la dérobée et en tremblant. En » dernier lieu, à Postdam, le roi me saisit par » les cheveux, me jeta à terre et voulait m'étran- » gler. Un valet de chambre entendit mes cris et » vint à mon secours. Je suis journellement » exposé à de pareilles cruautés; j'ai résolu de » m'y dérober. Je n'en parlerai point à la reine, » mais je vous avertirai de ce qui se passera. »

Frédéric essaya de mettre son projet à exécution, mais le roi, prévenu à temps, obligea le valet du prince à le réveiller trop tard. La chose manqua et Frédéric-Guillaume en avisa la reine par ces mots :

« J'ai fait arrêter ce coquin de Fritz, je le trai- » terai comme son forfait et sa lâcheté le méri- » tent. Je ne le reconnais plus pour mon fils. Il » me déshonore avec toute ma maison. Un tel » malheureux n'est pas digne de vivre. »

En lisant ce billet, Sophie-Dorothée tomba dans un désespoir affreux bien partagé par Wilhelmine. Elles se faisaient mille reproches de n'avoir pu empêcher une telle catastrophe et passaient leurs journées dans les larmes. L'arrestation de Katt, l'ami et le confident de Frédéric, vint aggraver la situation. Nul doute, pour les princesses, que Katt n'eût entre les mains des pièces compromettantes. A cette pensée leurs angoisses augmentaient; puis, dans un premier moment de faiblesse, Katt ne pouvait-il dévoiler les secrets confiés par un ami?

Rien de tout cela n'arriva. Une cassette remplie de papiers importants fut remise mystérieusement à la reine, et Katt, fidèle à son prince jusqu'à sa dernière heure, garda au fond de son cœur les secrets qu'il avait reçus de lui.

Cependant Frédéric fut amené devant le roi. « Dès que celui-ci vit mon frère, dit Wilhelmine, » il se jeta sur lui et l'aurait étranglé si l'on ne » fût venu à son secours. Il lui arracha les che- » veux et le mit en un si triste état qu'on sup- » plia le roi de vouloir bien permettre qu'on le » menât ailleurs. Le roi le permit, non sans lui » avoir fait retirer son épée. Il se saisit en outre » de ses effets et de ses hardes; le valet de » chambre de mon frère s'empara adroitement » des papiers et répara sa première faute (1) en » jetant au feu toutes les pièces compromet- » tantes, en quoi il nous rendit un grand » service....

» Le jour suivant le roi interrogea mon frère, » mais celui-ci ayant répondu : « Je n'ai fait que » ce que vous m'avez dit cent fois que vous fe- » riez à ma place, » le roi transporté de colère » tira son épée et voulut le percer de part en » part. Le général de Mosel, dont la bravoure et » le mérite imposaient au roi, se jeta entre eux » en s'écriant : « Percez-moi, sire, mais épargnez » votre fils... » Ces mots arrêtèrent la fureur du » roi. Il fut convenu que l'on ferait examiner la » conduite du prince par des personnes sûres et » fidèles, et l'on reprit la route de Berlin en » associant le général Dosso aux deux autres » surveillants.

» Comme Frédéric était adoré de tout le pays,

(1) C'était lui qui avait fait manquer l'évasion du prince.

» il ne trouvait que des sympathies; mais les » violences du roi étant connues, on trembla pour » la vie du coupable. »

L'entrevue du roi et de la reine fut terrible. Quand Wilhelmine se présenta à son tour, son père ne pouvant contenir sa colère, la frappa si violemment à la tempe que, sans M[lle] de Sonsfeld, la princesse « se serait fendu la tête contre » un angle de boiserie. »

Les larmes, les cris, les supplications de tous les siens fléchirent d'abord Frédéric-Guillaume; mais Katt, appelé devant lui, ayant avoué ce qu'il savait de l'évasion du prince et de sa correspondance avec la reine et Wilhelmine, le roi, hors de lui, ordonna que Wilhelmine eût désormais sa chambre pour prison. On doubla la garde devant toutes les portes, et la ronde était faite sept ou huit fois le jour. En outre, tous ceux qui tenaient de près soit au prince, soit à la princesse, furent éloignés ou bannis.

Le 7 septembre, on conduisit Frédéric dans la forteresse de Custrin où il demeura privé de ses domestiques et de ses effets.

« Pour toute occupation, nous dit sa sœur, on » lui donna une Bible et quelques livres de » dévotion. Sa chambre, petite et basse, ne rece- » vait le jour que par une petite lucarne; il restait » tout le soir dans l'obscurité et on ne lui don- » nait de la lumière qu'à l'heure du souper. »

Il eut à subir plusieurs interrogatoires. Grumkow, convaincu qu'il n'y avait dans cette affaire qu'une étourderie de jeune homme, obtint du roi que l'on traiterait le prince en déserteur et « sur le pied militaire. » En conséquence, les commissaires firent tomber leur rancune et celle du roi sur l'infortuné Katt.

Pendant ce temps Wilhelmine, toujours enfermée, s'habituait à sa réclusion. Elle eut le cœur gros lorsque la reine partit pour Vousterhaüsen, mais la lecture, la musique, quelques ouvrages à l'aiguille et surtout l'angoisse qu'elle ressentait à l'égard de son frère, la rendaient indifférente à son propre sort. Une lettre du prisonnier vint réchauffer son pauvre cœur. « Ni » grilles, ni verrous, lui écrivait-il, ne peuvent » m'empêcher de vous témoigner ma parfaite » amitié....

« Pourvu que vous soyez heureuse, la prison » me deviendra un séjour de félicité et de con- » tentement. *Chi ha tempo ha vita!* Consolons- » nous avec cela.... Hélas! je souhaiterais du » fond de mon cœur de n'avoir plus besoin d'in- » terprète pour vous parler, et que nous vissions » ces heureux jours où votre Principe et ma » Principessa (1) feront une douce harmonie.

» Adieu.

» LE PRISONNIER. »

(1) Nom donné par Frédéric à sa flûte. Pour répondre à cette badinerie, Wilhelmine avait nommé son luth : son prince.

Dans cette même lettre, le prince faisait mention d'un conseil de guerre devant lequel il devait bientôt paraître. L'épouvante gagna le cœur de cette sœur infortunée. Pour surcroît de malheur, le roi lui envoya un message qui la mettait en demeure de choisir définitivement entre les deux partis qui lui avaient été proposés.

« — Et, — ajouta le porteur des volontés roya- » les, — Sa Majesté est dans une telle fureur » contre le prince, qu'il ne parle de rien moins » que de le faire décapiter. Il n'y a que vous, » madame, qui, par votre soumission, pourrez » peut-être le désarmer.

» J'étais dans une altération effroyable, s'écrie » Wilhelmine, craignant de faire tort à mon » frère par mes refus, mais je ne donnai aucune » solution à ce faquin qui ne me semblait nul- » lement digne de recevoir une réponse, quelle » qu'elle fût. »

Dans cette extrémité, la jeune princesse écrivit à sa mère, et pour être bien assurée que sa lettre lui parvienne, elle la cacha dans un fromage.

« Le conseil de guerre qui devait décider du » sort des deux criminels, s'assembla le 1[er] no- » vembre à Postdam. Tout le monde s'étant » excusé d'en être, on tira au sort. Quelques-uns » opinèrent au pardon, mais les autres condam- » nèrent mon frère et Katt à être décapités. Le » roi aurait fait exécuter la sentence si toutes » les puissances étrangères n'avaient intercédé » pour le prince. »

On essaya en vain de sauver Katt, mais le roi fut inflexible : son arrêt fut prononcé le lendemain. Il accueillit l'annonce de sa fin avec un grand courage, donna à son ami Hartenfeld une boîte contenant le portrait du prince et celui de la princesse, lui recommandant de ne les montrer à personne. Il arriva à neuf heures à Custrin pour y être mené droit à l'échafaud. Il y montra un visage serein et une âme chrétienne.

« Le jour auparavant, mon frère avait été » conduit dans un appartement préparé exprès » dans l'étage au-dessous de celui où il avait » logé. On le revêtit d'un habit brun, semblable » à celui donné à Katt, puis le général ayant » levé le rideau, lui fit voir un échafaud tout » couvert de noir, de la hauteur des fenêtres. » Cette vision et l'altération de son terrible gar- » dien firent croire à mon frère qu'on allait pro- » noncer sa sentence de mort. Il passa la nuit » dans une affreuse agitation. Mais M. de Munich » et le général Level étant entrés dans sa » chambre, le matin, ils lui firent leur terrible » communication. Rien n'égala la douleur de » mon frère. Pendant ce temps on disait à Katt : » Conservez votre fermeté, malheureux Katt, » vous êtes à Custrin et vous allez voir le prince » royal. — « Dites plutôt, répondit cet infortuné,

» que je vais avoir la plus grande consolation » qu'on ait pu m'accorder. » Et il monta sur » l'échafaud. On obligea mon malheureux frère » à se tenir devant la fenêtre; il voulut se jeter » dehors, on le retint. Il supplia qu'on le laissât » écrire au roi, parlant de renoncer à tous ses » droits, mais il ne put qu'échanger un dernier » adieu avec son ami et tomba dans les bras de » ceux qui l'entouraient. »

Trois jours durant, la vie du prince fut en grand danger. Quand il sortit de cette crise on obtint, quoique à grand'peine, qu'il fit sa soumission. Le roi fit élargir le prince, tout en lui donnant la ville pour prison; et toute récréation, toute lecture lui furent interdites. Ce régime barbare ne dissipa naturellement point la mélancolie de Frédéric. On ne put même le résoudre à quitter l'habit brun qu'il portait et qui lui rappelait les tortures endurées à la mort de son ami.

Bien que la situation de Wilhelmine n'eût guère changé, elle n'en ressentit pas moins une joie profonde en apprenant l'élargissement de son frère. Il lui parvint aussi que de nouvelles démarches étaient tentées par la reine pour renouer son mariage avec le prince de Galles; mais tandis que Sophie-Dorothée caressait de nouvelles illusions, le roi prenait ses dispositions particulières et rendait à la pauvre recluse une liberté relative. Elle put revoir ses sœurs et correspondre avec sa mère, grand adoucissement apporté à une si triste situation. Un matin, Wilhelmine, en s'éveillant, entendit du bruit au-dessus de sa tête; elle en demanda la raison et il lui fut répondu que l'on préparait des appartements pour le mariage de la princesse Sophie avec le prince de Bayreuth. Wilhelmine, qui vivait séparée de la Cour, ne s'étonna pas d'abord de cet événement, mais Mlle de Sonsfeld, qui était plus avisée et meilleur juge, fit part de ses craintes à la princesse, lui disant que, pour sa part, rien ne lui ôterait de l'esprit que ces préparatifs ne fussent pour elle. L'arrivée du messager Eversman confirma ses craintes; il se présenta de la part du roi, suppliant la jeune fille de ne pas persister dans un refus dont le roi rendrait désormais Mlle de Sonsfeld responsable, et l'envoyé eut soin d'ajouter « que Sa Majesté était résolue d'agir » vis-à-vis de Mlle de Sonsfeld avec la dernière » rigueur, si les idées de son élève ne se modi» fiaient pas. »

Wilhelmine, dans un élan de générosité, voulut consentir immédiatement à ce qui lui était imposé, mais sa gouvernante la supplia de n'en rien faire. La princesse répondit avec hauteur, à Eversman, qu'elle ne donnerait sa réponse qu'à des ambassadeurs en qui elle aurait confiance.

On dépêcha auprès d'elle quatre seigneurs de la cour, parmi lesquels figurait le ministre Grumkow. Ce dernier lui annonça que les négociations anglaises étaient rompues et que le roi avait résolu de la marier avant trois mois. En même temps, l'orateur dépeignit à la princesse le triste état du prince royal : « Nous avons » donc reçu l'ordre, concluait le ministre, de ne » vous proposer que le prince héréditaire de » Bayreuth. Il devient ainsi le médiateur entre le » roi et la reine. C'est elle qui l'a proposé au roi; » elle ne pourra qu'applaudir à ce choix. Le » prince sera possesseur d'un très beau pays. » Comme vous ne le connaissez pas, madame, » vous ne pouvez avoir d'aversion pour lui. Du » reste, tout le monde en dit un bien infini. Le » roi vous promet, en cas d'obéissance, de vous » accorder, après vos noces, l'entière liberté du » prince royal et l'oubli du passé. »

« — Mon parti est pris, répondit Wilhelmine. » Je consens à tout et je me sacrifie pour ma fa» mille. Pour vous, messieurs, je vous cite devant » le tribunal de Dieu si vous ne faites en sorte » que le roi tienne ses promesses. »

Cette soumission valut ces quelques mots à l'infortunée :

« Je suis bien aise, ma chère Wilhelmine, que » vous vous soumettiez aux volontés de votre » père.

» FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

« Mon amour-propre se trouvait flatté, ajoutait » la princesse, par l'action que j'avais faite, et je » sentais une secrète joie d'avoir mis des per» sonnes si chères à l'abri de toute persécution. » L'idée de mon sort ne se présentait ensuite à » moi que pour me jeter dans de cruelles in» quiétudes. On disait du bien de celui que je » devais épouser, mais peut-on juger du carac» tère d'un prince que l'on ne voit qu'en public » et dont les manières prévenantes peuvent ca» cher bien des défauts et des vices. »

Cette abnégation si complète ne toucha point d'abord le cœur de la reine qui, toute à son ressentiment, reprochait à sa fille d'avoir montré une trop grande faiblesse d'esprit en cédant aux volontés du roi. Mais le motif généreux qui avait fait agir la pauvre enfant, la douceur dont elle donna la preuve, finirent par triompher du mauvais vouloir de la reine, qui conservait encore quelques illusions au sujet du prince de Galles, le roi ne s'étant pas ouvert officiellement de ses projets. Le dernier jour de mai, Frédéric-Guillaume fit appeler sa femme et sa fille, leur signifia que le moment était venu et que, le soir même, on leur présenterait le prince héréditaire. La reine sembla en prendre son parti devant le roi. « Après le souper, le prince de Bayreuth » voyant que la reine se disposait à se retirer, » sollicita la grâce de l'entretenir un moment. Il » s'y prit avec tant de tact et d'à-propos, qu'elle

» se sentit ébranlée... » D'ailleurs son air noble, sa physionomie franche et ouverte plaidaient en sa faveur.

Le dimanche 3 juin, Wilhelmine se rendit chez sa mère. Le roi y était, lui fit toutes sortes de tendresses, lui mit au doigt un gros brillant et réitera les promesses de son bon vouloir. Il lui fit présent d'un service d'or considérable, « comme une bagatelle, à côté de ce qu'il lui » destinait encore. »

» Le soir, raconte la princesse, devant toute » la cour, le roi entra tenant le prince par la » main et nous fit changer de bague. Je le fis en » tremblant; je voulus baiser la main du roi, il » me releva et me serra longtemps entre ses » bras. Les larmes lui coulaient le long des joues. » J'y répondis par les miennes. La reine reçut » mes soumissions plus froidement.

» Mon mariage, que l'on avait tenu secret, fut » un coup de foudre, et, pour comble de malheur, » après les fiançailles, on apprit que la cour » d'Angleterre envoyait une déclaration formelle » sur mon mariage. Cette dernière proposition » arrivait trop tard, mon engagement ne pouvait » se retracter sans offenser un prince souverain » de l'empire. »

La reine, au désespoir, aurait voulu que Wilhelmine rebutât le prince par sa froideur, pour faciliter ainsi une rupture qu'elle appelait de tous ses vœux; mais Wilhelmine découvrait chaque jour de nouvelles qualités dans le mari que son père lui destinait, de plus on lui vantait la cour de Bayreuth comme autrement riche et mouvementée que celle de Berlin, bien que, par suite des dépenses excessives faites par ses devanciers, le prince de Bayreuth fût obligé à une grande économie.

Toutes ces considérations, jointes à une grande droiture d'esprit, rendirent la princesse inflexible. Elle nous fait du reste un portrait séduisant de son fiancé : « C'est un prince gai, d'une conver- » sation agréable, d'un cœur capable d'un grand » attachement, et adoré de son peuple. »

Ces qualités aimables et la sincérité de son caractère firent tant d'impression sur Wilhelmine que, malgré l'espérance d'un trône, elle résolut de tenir la promesse qu'on lui avait arrachée et que l'on voulait reprendre. Elle répondit courageusement à la reine :

« J'ai toujours été soumise aux ordres de » Votre Majesté et je n'en ai agi ainsi que » pour remettre la paix dans la famille, procurer » la liberté à mon frère et pour vous épargner, » madame, mille chagrins que vous endureriez » encore. L'inclination n'a été pour rien dans la » démarche que j'ai faite; le prince m'était in- » connu. Depuis qu'il en est autrement, qu'il a » gagné mon estime et que je ne lui trouve aucun défaut qui puisse attirer mon aversion, » je me trouverais très condamnable si je vou- » lais retirer la parole que je lui ai donnée. »

Le mariage se fit donc et Frédéric-Guillaume exigea qu'il eût lieu avec éclat.

« Dès que nous eûmes dîné, le roi ordonna à » la reine de commencer à me parer. Il était » quatre heures, je devais être prête à sept. La » reine voulut me coiffer; comme elle n'était pas » habile au métier de femme de chambre, elle » n'en put venir à bout. Ses dames y suppléèrent, » mais aussitôt que mes cheveux étaient accom- » modés d'un côté, elle les gâtait de l'autre; tout » cela n'était qu'une feinte dans l'espérance que » le courrier arriverait d'Angleterre. Elle igno- » rait qu'il était déjà en ville et que Grumkow » en avait les dépêches. On peut bien s'imaginer » qu'il ne les donna au roi qu'après la bénédic- » tion. Tout cela fut cause que je fus attifée » comme une folle.

» A force de manier mes cheveux, la frisure » en était sortie, j'avais l'air d'un petit garçon, » car ils me tombaient tous dans le visage. On » me mit la couronne royale et vingt-quatre » boucles grosses comme un bras : telle était » l'ordonnance de la reine. Je ne pouvais sou- » tenir ma tête trop faible pour un si grand » poids. Mon habit était une robe d'argent fort » riche avec un point d'Espagne d'or, et ma » queue était de douze aunes de long. Je faillis » mourir sous cet accoutrement. Deux des dames » de la reine et deux des miennes portaient » ma queue, puis nous nous rendîmes tous au » grand appartement....... Tous les envoyés, à » l'exception de celui d'Angleterre, y étaient. On » fit une triple décharge de canon, lorsqu'on » nous donna la bénédiction.

» Après avoir reçu les félicitations de la cour, » on me fit asseoir sur un fauteuil, sous le dais, » à côté de la reine, et le prince héréditaire com- » mença le bal avec ma sœur d'Anspach. La » danse ne dura qu'une heure, après quoi l'on » se mit à table. Je fus placée au haut bout avec » le prince. Deux dames restèrent tout le temps » derrière moi, tandis que des officiers me ser- » vaient.

» Le souper terminé, nous passâmes dans la » première salle où tout était préparé pour la » danse des flambeaux, selon l'étiquette alle- » mande. Les maréchaux de la cour avec leurs » bâtons commencent la marche; ils sont sui- » vis de tous les lieutenants généraux de l'ar- » mée qui portent un cierge allumé. Les nou- » veaux époux font deux tours en marchant » gravement. La mariée prend tous les princes » l'un après l'autre; quand elle a fini, le marié » prend à son tour les princesses. Tout cela se » fait au son des timbales et de trompettes. La » danse finie, on me conduisit dans mes appar- » tements.

« Il faut avouer, conclut Wilhelmine, que mon

» mariage fut une chose extraordinaire : le roi, » mon père, l'avait faite à contre-cœur ; ma mère » y était contraire, et le margrave, qui n'y avait » consenti que dans l'espérance d'en tenir de » grands avantages pour son fils, s'en voyait » frustré par l'avarice du roi (1). Je me trouvais » donc mariée contre le gré des trois personnes » qui pouvaient disposer de mon sort, de celui » du prince, et cependant, mariée avec leur con- » sentement. »

Wilhelmine n'oublia pas la promesse que le roi lui avait faite au sujet de son frère; elle la lui rappela et le lendemain de ses noces elle aperçut tout à coup le visage pâle et triste du prisonnier. La princesse se jeta avec effusion dans les bras de Frédéric, puis elle l'entraîna auprès du roi qui ne put réprimer ses larmes. Il sembla alors que la paix entrait dans le cœur de tous : c'était l'œuvre de la princesse.

Le roi conféra un régiment d'infanterie à son fils, lui rendit son uniforme, son épée et lui servit un revenu suffisant. C'était plus que le prince royal n'aurait espéré et la gratitude pour sa sœur ne s'en accrut que davantage.

Cependant, l'heure du départ était arrivée. La jeune femme devait suivre son mari à Bayreuth. Elle le désirait vivement, à certains égards; la situation que lui faisait la reine devenait chaque jour plus pénible, cette dernière ne pouvait cacher le désappointement que lui causait le mariage relativement modeste de sa fille ; elle le lui faisait sentir en restreignant les revenus qu'elle lui donnait, de telle sorte que Wilhelmine avait toutes les peines du monde à faire honneur à son rang. Au moment du départ, malgré les larmes de la princesse, la reine demeura froide et insensible. Le roi fut moins réservé ; il s'était expliqué avec sa fille dont le caractère élevé flattait son amour-propre. Il lui fit de grandes protestations et lui dévoila combien, jusqu'alors, on avait cherché à lui nuire dans son esprit.

Le voyage ne se passa pas sans aventure. En route, le carrosse versa, deux paires de pistolets chargés et deux petits coffres-forts tombèrent sur la princesse. Chacun de crier, tandis que le prince héréditaire, « plus mort que vif, n'avait » pas le courage de demander à sa femme si » elle ne s'était pas fait mal. »

A l'arrivée des princes à Hoff, première ville du territoire de Bayreuth, toute la noblesse et la bourgeoisie vinrent au-devant d'eux. Coups de canon, discours, rien ne manqua à ce programme officiel. Wilhelmine s'étonna de ce que la plupart des gens de grande maison eussent un extérieur « à épouvanter les petits enfants. »

Un banquet magnifique fut dressé où chacun prit place. « Personne n'osait ouvrir la bou- « che, remarque la princesse, mais comme je « m'avisai de parler d'économie, les langues « se délièrent. On apporta ensuite un verre de « si copieuse dimension que j'aurais pu y fourrer » ma tête tout entière et, avec cela si pesant, » que peu s'en fallut que je le laissasse tom- » ber. »

Dans l'après-midi eut lieu la réception des femmes, « qui ne le cédaient en rien à leurs » époux. C'étaient de vrais monstres coiffés en » nids d'hirondelles. Il n'y avait rien de plus » comique, sans parler de l'accoutrement des » révérences. »

Le 22 janvier, la princesse touche au terme de son voyage. Un carrosse attelé de six haridelles la conduisit au château. Le margrave et ses filles reçurent la nouvelle venue au bas de l'escalier. Le margrave conduisit Wilhelmine jusqu'à l'appartement qui lui était destiné. La description n'en est pas pour nous plaire : « J'entrai, nous dit la princesse, dans une grande » chambre dont le plafond, quoique antique, » faisait le plus grand ornement. La haute-lice » qui y était avait dû, à ce que je crois, être fort » belle de son temps ; pour lors, elle était si » vieille et si terne, qu'on n'en devinait plus la » couleur. Les figures en étaient en grand nom- » bre et les visages si troués et passés, qu'il » semblait que ce fussent des spectres. Le cabi- » net prochain était meublé d'une brocatelle » décolorée. Mon lit était si beau et si neuf qu'en » quinze jours de temps, il n'avait plus de rideaux, » car dès qu'on y touchait, ils se déchiraient. » Cette magnificence, à laquelle je n'étais point » accoutumée, me surprit extrêmement. »

Elle ne retira pas une meilleure impression de son entrevue avec son beau-père : « Il avait, » dit-elle, une physionomie fausse, un génie » borné, un amour-propre excessif, un entête- » ment encore plus grand. Son penchant pour » le vin le rendait souvent irascible, au détri- » ment de son cœur qui était bon. Ses sujets » l'adoraient. »

Charlotte, l'aînée de ses filles, était fort belle, mais là s'arrêtaient tous ses avantages, car elle avait l'esprit très simple. La seconde avait l'intelligence vive, le caractère entreprenant et tyrannique ; elle rendit d'abord la vie dure à la pauvre Wilhelmine, mais peu à peu sa nature se transforma et, de l'aveu de sa belle-sœur, « elle devint une des plus charmantes femmes » de la cour. »

On peut juger d'après ces détails s'il y avait loin de la réalité aux rêves caressés par la jeune femme. On lui avait dépeint la cour de Bayreuth comme l'une des cours les plus brillantes ;

(1) La jeune épouse avait dû, la veille de ses noces, renoncer à toute prétention à l'héritage maternel. C'était lui faire une situation des plus précaires et manquer aux engagements pris par le roi lui-même. Frédéric-Guillaume n'y regardait pas de si près.

Wilhelmine y trouvait les mêmes intrigues et les mêmes faiblesses qu'ailleurs.

L'infortunée était si pauvre qu'elle n'avait pas même de quoi se faire un habit. Cet état précaire, le peu d'attention dont elle était l'objet, le chagrin que son mari lui-même en éprouvait, rendirent Wilhelmine sérieusement malade. Le roi son père l'ayant appris, l'engagea à venir à Postdam. L'impossibilité de faire une pareille dépense obligea la princesse à recourir aux bontés du roi.

Il fit l'effort considérable de lui envoyer mille florins, somme si modique « qu'elle suffisait à « peine à la moitié du chemin, et qu'elle trouva « le reste dans la bourse de ses dames et de ses « pauvres domestiques. »

Mais l'état de faiblesse de la malade la força de s'arrêter en route et le roi vint la rejoindre. Aussitôt que le retour à Bayreuth fut jugé possible, on rebroussa chemin. Une surprise attendait Wilhelmine : on avait remis ses appartements à neuf. Le bien-être qu'elle en ressentit, la joie de se voir enfin comptée pour quelque chose dans la famille de son mari, achevèrent de la rétablir. Quelques mois plus tard, la naissance d'une délicieuse petite fille compléta le bonheur d'une union commencée sous de si tristes auspices.

Mais l'agitation devait être le lot de la princesse. Frédéric-Guillaume rappela le prince héréditaire à son régiment. « J'en éprouvai un » chagrin profond, écrit-elle, notre vie à deux » était des plus heureuses. »

Si la situation financière de Wilhelmine eût é plus brillante, elle aurait pu accompagner son mari, ce qui était son vœu le plus cher; mais le roi n'avait rien fait pour que le mariage de sa fille la rendît indépendante, et la reine, de son côté, était charmée des difficultés qui entouraient la jeune femme. Wilhelmine savait donc que l'aide ne viendrait pas de ce côté; elle trouva des amis dévoués qui firent pour elle ce que ses parents ne voulaient pas faire, et elle partit pour Berlin.

L'accueil qu'elle y reçut ne l'encouragea guère. « Que venez-vous faire ici ? lui demanda » sa mère. Nous ennuyer par vos plaintes éter- » nelles ?... »

Et le jour suivant, lorsque le roi arriva : « Ah ! » ah ! s'écria-t-il, vous voilà ? Je suis bien aise » de vous voir ! » Et mettant une lumière sous le nez de sa fille : « Que vous êtes changée ! vous » n'avez seulement pas le pain, et, sans moi, » vous mourriez de faim; mais n'oubliez pas, » ajouta-t-il rudement, que je suis aussi un pau- » vre homme et que je ne suis pas en état de » vous donner beaucoup. Je vous donnerai de » dix à douze florins, selon ce que mes affaires » me permettront ; ce sera toujours de quoi sou- » lager votre misère. »

Wilhelmine pensa mourir de honte; un regard plein de tendresse que lui jeta son mari la réconforta, mais elle n'en sentit pas moins tout ce que ces paroles avaient d'amer pour le prince. Frédéric, seul, osa se poser en champion de son beau-frère et de sa sœur. Il avait su apprécier les grandes qualités du jeune margrave; la réception qu'on lui avait faite avait mis Frédéric hors de lui, il ne le cacha point au roi, et il fit tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter les relations entre son père et sa sœur.

Tandis que Wilhelmine était encore à Berlin, il fut question du mariage de son frère avec la princesse de Brunswick. Bien que le margrave de Bayreuth fût dangereusement malade et la présence de Wilhelmine nécessaire, il fallut céder aux instances du prince royal et assister à ses noces. Les détails qui nous sont donnés sur la situation de la princesse à la cour de son père, nous semblent bien en rapport avec le rang qu'elle occupait. Le palais fut littéralement envahi par la famille de la fiancée et les invités communs. On relégua Wilhelmine dans un autre étage, en mettant deux chambres à sa disposition pour elle et sa suite.

« A force de paravents, je fis tout un apparte- » ment de ma chambre. »

On lui avait dépeint la princesse de Brunswick comme une personne peu séduisante. Wilhelmine nous la montre sous un autre jour : « Elle » avait un teint éblouissant, des yeux d'un bleu » pâle, des cheveux blonds et bouclés. Sauf un » maintien un peu gauche et une timidité ex- » cessive qui la paralysait, on pouvait dire » d'elle que c'était une charmante personne. »

Lorsque Frédéric présenta Wilhelmine à sa » fiancée il lui prit les mains en disant : « Voilà » une sœur que j'adore, une sœur à laquelle j'ai » toutes les obligations imaginables. Je veux » que vous la respectiez plus que le roi et la » reine. »

Toutes les preuves de tendresse qu'elle recevait de son frère n'empêchaient pas Wilhelmine de soupirer après son départ pour Bayreuth. Les dépenses qu'elle ne pouvait faire pour assister décemment aux fêtes de la cour, la nécessité d'y paraître sous peine de s'attirer la colère du roi, toutes ces raisons lui faisaient souhaiter de quitter Berlin. Elle obtint de s'éloigner et elle ne nous cache pas sa joie de se sentir libre : « bien que le cocher ait eu la bonté de la ver- » ser au bas d'une chaussée. »

Avec quel bonheur profond ne serra-t-elle pas sur son cœur la charmante petite créature qui l'attendait à Bayreuth ! Pendant l'absence de la princesse, chacun s'était plu à développer l'intelligence de l'enfant, aussi lui avait-on appris « nombre de singeries. » Le prince et sa femme passaient de longues heures en extase

auprès de leur fille, et il leur semblait alors qu'il ne leur manquait plus rien.

La politique vint assombrir ces joies si pures.

La succession de Pologne, le rôle que la France y jouait, l'intervention de la Russie, obligèrent Frédéric-Guillaume à se préparer à la guerre. Il fit prévenir le prince héréditaire qu'il eût à le rejoindre. Outre l'intérêt qu'offrait la campagne par elle-même, l'ambition et le courage du prince de Bayreuth y trouvaient leur compte, car il avait la passion de son métier. « Hélas ! s'écrie la pauvre princesse, je n'avais » rien d'aussi cher au monde que lui. Nous ne » faisions qu'un cœur et qu'une âme, et je crois » que jamais deux cœurs n'ont été unis comme » les nôtres. Cela fit que je parlai d'avance au » ministre pour qu'il conseillât au margrave de » ne pas laisser partir son fils. Ayant ainsi pré- » paré mes cartes, j'en parlai au margrave ; il » parut embarrassé et me dit qu'il voulait y » penser. Le prince héréditaire remuait ciel et » terre de son côté pour persuader à son père » de le laisser partir, mais personne ne voulut » se mêler de cela, de façon que le margrave » écrivit lui-même au roi qu'il ne souffrirait » jamais que son fils fît la campagne, toute » l'espérance du pays étant fondée sur lui. » Cette réponse, qui fermait la bouche au roi, donna quelque répit à Wilhelmine, mais une nouvelle lettre de son père renouvela ses alarmes.

« Je pars, ma chère fille, dans six semaines » pour aller au Rhin. Mon fils et mes cousins » feront la campagne aussi, il faut que mon » gendre la fasse avec moi... Toutes les raisons » du margrave ne valent rien ; rendez-moi une » prompte réponse.

» FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

« En recevant cette lettre, nous dit la princesse, » je versai un torrent de larmes, car le prince » héréditaire m'assura que, si je ne déterminais » son père à le laisser aller, je le forcerais à » s'enfuir de Bayreuth pour rejoindre l'armée. »

Le margrave s'affecta vivement de l'insistance de son fils. Le peuple était mécontent que l'on exposât ainsi un prince très aimé de tous. Pour ne pas avoir l'air de céder, le margrave demanda quelques jours de sursis pendant lesquels le roi prit par le pays de Clèves. Le prince Frédéric s'arrêta à Bernek pour voir sa sœur qui voulut se rendre auprès de lui. Un orage épouvantable se mit à la traverse, Wilhelmine, remplie de craintes, conjura son mari d'aller à la recherche de leur frère. On vint dire à la princesse que le mauvais état des routes obligeait le prince royal à passer la nuit à Culmbach. Wilhelmine se fit aussitôt conduire à Himmelcron, à deux milles de Culmbach, elle y arriva presque morte et ne vit son frère que deux heures plus tard.

En voyant le pitoyable état de sa sœur, Frédéric versa des larmes amères. Wilhelmine était pour lui une amie sincère et la personnification de tout ce que l'on pouvait trouver de bon, de dévoué ici-bas. La douleur qu'elle ressentait du départ prochain de son mari lui ôtait tout son courage. Frédéric la consola de son mieux et lui promit de ne pas abandonner le prince.

« J'avais l'esprit frappé, nous dit-elle à propos » de cette douloureuse séparation. J'étais dans » la persuasion de ne plus revoir mon mari ; » lui-même était si altéré, qu'on le mena dans » sa chaise à demi mort. Pour moi, je fus quatre » jours dans une situation qui aurait touché » les choses inanimées. »

Le prince de Bayreuth rejoignit le roi deux jours après la prise de Phillipsbourg. On le reçut avec de grands égards et il prit une place honorable parmi les meilleurs officiers du roi. Malheureusement l'état du margrave son père ne lui permit pas un long séjour au camp. Il dut revenir en hâte, pendant que le roi, gravement malade à son tour, était transporté à Berlin.

Le prince fut frappé du changement opéré dans l'état de son père. Sa santé, dont il prenait en général peu de soins, avait été profondément ébranlée au départ de son fils. Le traitement que l'on essaya ne réussissant pas, on en commença un autre que Wilhelmine nous décrit avec son esprit ordinaire. L'ordonnance du nouveau médecin consistait en des bains de pommes de pin.

« Je conserve les corps, disait-il, en les embau- » mant. Je conclus de là que si je puis parvenir » à embaumer une personne pleine de vie, cette » personne pourra vivre quelques centaines » d'années. J'ai donc agi en homme sensé qui » connaît son métier, en ordonnant ces bains au » margrave et à la princesse Wilhelmine. »

« Je ris bien de ce beau système, ajoute Wil- » helmine, qui nous aurait rendus momies. »

Cependant la maladie faisait de rapides progrès ; il ne fut bientôt plus possible de conserver la moindre illusion. Le margrave fut le premier à exhorter les siens, les suppliant d'accepter courageusement une séparation si cruelle. Il recommanda à son fils d'avoir toujours souci de son peuple, remercia la Providence d'avoir trouvé en Wilhelmine une fille accomplie, puis, implorant le pardon de ceux qui l'entouraient, il rendit le dernier soupir.

Alors les partis s'agitèrent autour du nouveau margrave, mais le prince ferma la bouche à tous par ces belles paroles : « J'ai oublié le passé et » je veux que chacun soit content dans mes » États. »

L'hommage du pays se fit avec tout le cérémonial des cours. L'enthousiasme n'était pas un

enthousiasme de commande, l'affection du peuple pour le prince de Bayreuth était profonde. Les espérances que l'on concevait à son avénement se réalisèrent; son administration fut sage et prudente. Contrairement à son père qui aimait la magnificence et chargeait le budget, lui, voulut, par une stricte économie, rétablir les finances; il y parvint, le peuple s'en trouva bien et ne l'aima que davantage.

Wilhelmine l'aida de toute son âme. La tâche fut lourde parfois, car les ressources du margraviat étaient limitées et, on ne l'a pas oublié, la princesse, du côté de ses parents, n'avait reçu d'abord que des promesses pour ne recevoir ensuite que des refus. Elle eut même bien d'autres amertumes à supporter; influencé par la reine sa mère et ses sœurs, Frédéric, lui-même, changea de procédés vis-à-vis de la margrave; il alla même jusqu'à lui signifier que, lorsqu'il serait roi, elle n'aurait rien à attendre de lui. Ce dernier coup atteignit profondement la princesse, mais attribuant ce mouvement d'humeur aux instigations de l'entourage du prince royal, elle n'en témoigna nul déplaisir à son frère bien-aimé, persuadé qu'il reviendrait bientôt à d'autres sentiments.

Une maladie du margrave, les soins constants que réclamait son état, détournèrent d'ailleurs l'esprit de Wilhelmine. Elle-même, gravement atteinte, donna aux siens les plus cruelles inquiétudes. Ses parents lui envoyèrent un habile médecin français nommé Supperville, qui eut le bonheur de redonner des forces à cette santé chancelante. Ce médecin ne tarda guère à devenir l'ami des princes et mérita si bien leur confiance, par le dévouement qu'il ne cessa de leur témoigner, que la princesse, en mourant, lui légua ses mémoires comme une preuve de sa gratitude et de son amitié.

Lorsque Wilhelmine fut en état de voyager, on l'envoya en Italie chercher un complet rétablissement. Les nouvelles les plus alarmantes lui parvinrent : le roi se mourait emporté par l'hydropisie dont il souffrait depuis longtemps. Il était tout à coup tombé en léthargie et n'avait repris connaissance que pour demander à être conduit dans la chambre de la reine pour y mourir. Après avoir fait ses adieux, il abdiqua en faveur de son fils; il lui fit une exhortation touchante, supplia les siens d'oublier ses violences, et le cœur plein de regrets il rendit l'âme.

Frédéric, que nous n'avons pas à juger dans cette esquisse, fit alors cette recommandation qui peint le côté pratique de son caractère : « — Entendez-vous, dit-il au baron de Poellnitz, » qui ne put jamais le répéter de sang-froid de» puis, entendez-vous avec les marchands pour » ce qu'il faudra... point de tricherie, je vous » prie, point d'accord avec les marchands, je ne » leur pardonnerais pas, je vous en avertis. »

Les relations du nouveau roi avec sa sœur redevinrent ce qu'elles avaient été dans leur jeunesse; s'il y eut de légers nuages, ils se dissipèrent aisément. Quelques lettres de Frédéric à Voltaire en font foi.

En 1742 un projet de mariage s'ébaucha entre la jeune princesse de Bayreuth, fille unique de Wilhelmine, et le duc de Wurtemberg. L'alliance était avantageuse et fut approuvée par le roi et la reine de Prusse.

La margrave fit à cette occasion plusieurs voyages à Stuttgart, et en consignant ses impressions dans son journal, elle termine par ces mots : « Je ne ferai point le détail de la cour de » Stuttgart, l'ayant trouvée fort maussade et » remplie de cérémonie et de compliments. »

A partir de cette époque, nous pouvons suivre la princesse soit dans les récits d'histoire, soit dans la correspondance qu'elle entretenait avec les grands esprits de son temps. Elle écrivait souvent à Voltaire, pour lequel elle partageait l'admiration que son frère avait vouée au philosophe. « Je vous ai promis de vous écrire, monsieur, » je tiens parole. J'espère, ajoute-t-elle en faisant allusion à leur peu d'embonpoint récipro» que, j'espère que notre correspondance ne sera » pas aussi maigre que nos deux individus et » que vous me donnerez sujet de vous répondre...

» WILHELMINE. »

Dans une seconde lettre : « Je lis les mémoires » de Sully et j'ai parcouru tous ceux que j'ai sur » l'histoire de France... J'ai conclu que vous » avez eu de très grands hommes : Henri IV » n'aurait peut-être jamais régné, ou ne se serait » pas maintenu sans un Sully, et Louis XIV, » sans les Louvois, les Colbert et les Turenne, » n'aurait jamais peut-être acquis le surnom de » Grand. »

Une autre fois elle rappelle au patriarche de Ferney qu'il lui a promis sa visite :

» Quoique vous ayez remis votre voyage de » Paris, j'espère que vous tiendrez parole et que » vous viendrez me voir ici. Apollon vint jadis » se familiariser avec les mortels et ne dédaigna » point de se faire pasteur pour les instruire, » faites-en de même, monsieur, vous ne pouvez » suivre de meilleur modèle...

» W. »

A la suite des échecs éprouvés par Frédéric en août 1757, Voltaire écrivait à son tour : « Ma» dame, mon cœur est plus que jamais touché de » la bonté et de la confiance que Votre Altesse » Royale daigne me témoigner. Je vois que c'est » uniquement votre belle âme qui vous rend » malheureuse... »

Et Wilhelmine de répondre :

« Je suis dans un état affreux, ne survi-

» vrai pas à la destruction de ma maison et de » ma famille.....

» L'état où je suis est pire que la mort. Je vois » mon frère, mon ami, réduit à la plus affreuse » extrémité. Je vois ma famille entière exposée » aux dangers et aux périls; ma patrie déchirée » par des ennemis impitoyables; le pays où je » suis, peut-être menacé de pareils malheurs. » Plût au ciel que je fusse chargée toute seule » des maux que je viens de vous décrire, je les » souffrirais et avec fermeté. »

Puis montrant combien son âme soupirait après une vie calme et paisible : « Que vous êtes » heureux dans votre ermitage! » s'écrie-t-elle. Et l'amertume débordant de son cœur : « Accablée des maux de l'esprit et du corps, je ne » puis vous écrire qu'une petite lettre. Vous en » trouverez une ci-jointe qui vous récompensera » au centuple de ma brièveté. Notre situation » est toujours la même. Un tombeau fait notre » point de vue. Quoique tout emble perdu, il » nous reste des choses qu'on ne pourra nous » enlever : c'est la fermeté et les sentiments du » cœur. » (16 octobre 1757.)

Elle joignait à ce billet une lettre écrite le 8 octobre, dans laquelle elle dépeint la situation critique du roi.

A la prise de Breslau, Wilhelmine renaît à l'espérance.

« Je ne me sens pas de joie de ce prodigieux » changement de fortune. »

Tant d'épreuves diverses, les malheurs qui menaçaient sa famille, furent les causes qui ruinèrent une santé toujours frêle. Une hydropisie se déclara et rien ne put enrayer le mal. Le 14 octobre 1759, la princesse quittait ceux qu'elle avait si tendrement aimés ici-bas, et montrait, jusqu'à la dernière heure, une force d'âme bien digne de son cœur généreux.

Cette perte si grande pour Frédéric, lui inspira quelques lignes qui montrent la valeur de cette sœur tant regrettée :

« La margrave de Bayreuth était une princesse » d'un rare mérite. Elle avait l'esprit cultivé et » armé des connaissances les plus variées; un » génie propre à tout et un talent particulier » pour tous les arts et pour toutes les sciences.

» Ces heureux dons de la nature faisaient cependant la moindre partie de ses mérites; la » bonté de son cœur, ses inclinations généreuses » et bienfaisantes, la noblesse et l'élévation de » son âme réunissaient en elle les avantages » brillants de l'esprit à un fonds de vertu solide » qui ne se démentit jamais. Elle éprouva souvent l'ingratitude de ceux qu'elle avait comblés » sans qu'on pût citer un exemple qu'elle soit » jamais tombée dans une semblable faute. » *(Histoire de la guerre.)*

Pour mieux garder le souvenir de cette touchante affection qui l'accompagna tant d'années, Frédéric voulut élever un monument au souvenir de sa sœur. On dirait presque qu'il veut s'en excuser :

« Soit faiblesse, soit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette sœur ce que Cicéron projetait » pour sa Tullie. Je lui ai érigé un temple dédié » à l'amitié. Sa statue se trouve au fond et » chaque colonne est chargée d'un mascaron » contenant le buste des héros de l'amitié..... ce » temple est placé dans un des bosquets de mon » jardin. J'y vais souvent me rappeler mes pertes » et le bonheur dont je jouissais autrefois. »

(A Voltaire, octobre 1773.)

A. DE KERMANT.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

CEUX QUI NOUS AIMENT ET CEUX QUE NOUS AIMONS

PAR MADAME DE WITT NÉE GUIZOT

—

Les livres de Mme de Witt sont toujours chose heureuse pour nous, qui tenons en haute estime ce talent élevé, sobre, ennemi du clinquant ou de l'exagération, ce talent qui ne s'émeut que devant les grands spectacles qu'offre parfois l'âme humaine. Ce nouveau volume justifie cet éloge, autant et plus que ses devanciers; il se compose de quatre nouvelles qui ne sont pas œuvre d'imagination. *Histoires vraies* est le sous-titre, et ce sont en effet des tableaux vrais, mis en lumière par une plume émue et brillante; n'y cherchez ni amour, ni vie élégante, ni charmantes descriptions; cherchez-y les grandes qualités morales, le combat de la vie, les victoires de la vertu, vous les y trouverez, rendus avec un charme profond, un talent qui ne fatigue jamais.

La première nouvelle se passe à Saint-Domingue, au moment de l'insurrection des noirs; elle raconte l'amour et le dévouement d'un

esclave pour ses maîtres; rien n'est plus noble que le long sacrifice de cet humble serviteur, son incessante immolation aux désirs et aux besoins de son maître et de ses enfants. Toute belle que soit cette nouvelle, une autre, *Fils et Fille*, nous paraît supérieure encore à celle-ci, c'est le triomphe de la piété filiale; Jean sert jusqu'à la mort sa mère infirme, il ne vit que pour elle; Jeanne soigne, nourrit son vieux père et sa vieille mère et se dévoue avec un inexprimable amour à leur vieillesse, affligée d'infirmités rebutantes; on a rarement mieux mis en œuvre le quatrième commandement, si ignoré, si dédaigné aujourd'hui. *Comme soi-même*, la dernière du volume, est, on le devine, le précepte divin dramatisé. Madeleine *aime comme soi-même* tout ce qui souffre, enfants, malades, vieillards délaissés, folles, idiotes; elle a pour tous les tendresses d'une mère et d'une enfant; elle aime Dieu en eux; pour eux, elle affronte tous les dangers : elle défend, dans une nuit d'hiver, une pauvre mourante contre un loup affamé qui veut forcer la porte de la chaumière; elle s'installe dans une maison pleine de malades que personne ne veut visiter, mais là, Dieu l'attend, — et la couronne immortelle. L'auteur ne nous cache pas le nom véritable de cette héroïne : nous la connaissions aussi, c'est Madeleine Saunier; l'Académie, en 1842, lui accorda le prix Monthyon. Lisez, chères lectrices, cette histoire, elle vous fera pleurer et vous remercierez Mme de Witt de l'avoir si bien racontée.

M. B.

ELLEN GORDON

PAR MADAME MARYAN

—

M. et Mme Bennery ont hérité, en ligne collatérale, d'un grosse fortune, et ils ont passé de la gêne à une situation brillante. M. Bennery est mort, et sa veuve jouit de ses richesses avec âpreté, comme si elle craignait qu'on voulût les lui ravir, avec orgueil, comme si cet argent était le prix de son travail et de ses talents, avec un rare esprit de domination, comme si tout devait céder devant le sceptre d'or. Elle a quatre enfants : un fils, Paul, officier de marine, qui voyage au loin; une fille, Juliette, qui lui ressemble; un petit garçon et une petite fille nommés Georges et Lucienne : elle cherche une institutrice pour les élever; Ellen Gordon se présente et elle est acceptée.

Rien de plus dissemblable qu'Ellen Gordon et Mme Bennery. Ellen est aussi délicate et douce que Mme Bennery est dure et brutale, aussi désintéressée que Mme Bennery est avare. Le joug auquel elle est soumise est lourd et despotique; elle fait cependant son devoir et au delà; elle élève et instruit le petit Georges, aussi méchant que sa mère, et elle s'attache à Lucienne, âme naïve et tendre que sa mère ne comprend pas et dont elle rebute la craintive affection.

On pourrait s'étonner qu'Ellen consente à demeurer dans cette triste maison et en si maussade compagnie; mais, fille d'un officier anglais et d'une dame bretonne, elle a depuis longtemps le désir de retrouver la famille de sa mère; elle fait quelques tentatives, fort mal reçues par Mme Bennery, que n'émeut aucun sentiment de pitié pour cette orpheline, fleur déracinée qui cherche un appui et une protection; seuls, un vieux prêtre, curé de la paroisse, la petite Lucienne et une cousine de Mme Bennery, figure originale et spirituelle, consolent un peu Ellen des incroyables duretés de la châtelaine de Boisredon.

Paul revient d'une longue campagne; sa mère, très méfiante, éloigne Ellen de leurs réunions de famille et lui cherche des occupations qui l'empêchent de demeurer au salon; un jour entre autres, elle la prie de classer de vieux papiers, anciens contrats, lettres, comptes, tout en lui disant nettement qu'elle ne doit rien lire. (A la place d'Ellen, j'aurais abandonné sur l'heure et la dame et ses paperasses). Ellen se soumet, elle classe, elle arrange, et tout à coup, elle voit sur une de ces anciennes pièces le nom de sa mère, *Keralane*, écrit en gros caractères.

Avec beaucoup de candeur, elle révèle sa découverte à Mme Bennery, qui lui arrache le papier des mains, en accompagnant cet acte insolite de paroles insolentes. Elle lit le papier, le met dans sa poche, et Ellen ne remarque pas la pâleur qui a couvert son visage.

Le lendemain, la dame va voir son notaire à Saint-Brieuc, et après quelques mots insignifiants, elle lui demande une consultation de droit, sous prétexte de l'instruire, et elle acquiert la conviction qu'un descendant des *Keralane*, si on l'avait trouvé, aurait plus de droits qu'elle à l'héritage, et que si on le retrouvait, il faudrait qu'elle restituât.

Elle a compris, et quelques jours plus tard, après une scène abominable, elle met Ellen à la porte.

Le notaire a compris aussi, il a deviné que sa cliente avait un motif pour l'interroger, et comme il aimait les vieux Keralane, il se promet de chercher s'ils ont laissé un héritier. Il interroge, il fouille, il pénètre et il découvre enfin que la pauvre institutrice chassée avec ignominie est la légitime héritière de la fortune dont Mme Bennery a joui si longtemps.

En homme loyal, il instruit de sa découverte Mme Bennery, qui se met en fureur et rejette toute idée de restitution, il la révèle aussi à Paul Bennery, qui s'attriste, car il aime Ellen, et la plus vulgaire délicatesse doit l'empê-

cher de rechercher la main de celle qu'on a rejetée parce qu'elle était pauvre et qu'on n'admettrait dans la famille que parce qu'elle est devenue riche.

Le notaire instruit Ellen elle-même, et celle-ci, avec un désintéressement par trop héroïque, refuse de poursuivre ses droits : elle ne veut pas dépouiller Mme Bennery et ses enfants. J'abrège. Mme Bennery ne se repent guère, mais la mort de son enfant favori, Georges, le retour de Paul que le Tonkin lui renvoie, mutilé et défiguré l'effraient; elle propose une restitution qu'Ellen refuse encore; Mme Bennery lui offre la main de son fils Paul, Ellen accepte.

Ce joli roman est très bien conduit, il intéresse vivement, les dialogues sont vrais, mérite rare, les portraits du vieux notaire, du recteur, celui de Michelle d'Avresnes sont tracés avec beaucoup de finesse, et le charme qui distingue tous les écrits de Mme Maryan y règne toujours.

Nous ne lui ferons que deux reproches; il semble impossible qu'un caractère tel que celui qu'elle a donné à Mme Bennery, hautain, dur, cruel, avare, se convertisse, sans un coup éclatant de la grâce; le malheur ne suffit pas, et on ne comprend pas cette femme altière pliant devant Ellen et lui demandant pardon. Puis, au boulevard du Temple, où l'on aimait que la vertu fût récompensée, on trouverait Ellen peu favorisée : privée de sa fortune, éloignée de son pays, mariée à un époux infirme, vivant près d'une terrible belle-mère et ayant pour belle-sœur une *chipie*. Je demande pardon à l'aimable auteur (1).

M. B.

(1). Un beau volume. Chez Didot. Prix : 2 fr. 50.

LA FILLE DU LIEUTENANT

Traduit de l'Anglais

PAR G. HERBIGNAC

Ce roman, quoiqu'un peu long, — il est vrai qu'il est anglais de naissance, — n'est pas sans intérêt, et l'on suit avec plaisir sa trame légère, se déroulant parmi des scènes domestiques qui tirent de la réalité des caractères leur principal charme.

Winefred Carleyon est une jeune fille bien née, bien élevée, mais très pauvre, assujettie par la triste position de sa famille à un labeur continuel; elle tient le ménage, elle élève les petits enfants, et cette tâche achevée, elle va le soir, chez une opulente voisine, Mme Vivien, s'acquitter d'une besogne plus aride encore; elle est, pour quelques heures, la demoiselle de compagnie de sa protectrice, elle lui fait la lecture et elle joue du piano. Un neveu de Mme Vivien la remarque et la trouve charmante sous sa robe usée et dans ses mélancoliques fonctions ; il l'aime, et, tout naturellement, il en est, comme on disait jadis, payé de retour. Mais la tante orgueilleuse, une cousine passionnée et coquette, qui, sans aimer elle-même le capitaine, l'éloigne de Winefred, s'opposent l'une et l'autre à ce mariage, et Winefred, dont le cœur et la fierté sont également blessés, s'expatrie et va rejoindre une de ses parentes en Amérique.

Elle revient au bout de sept ans, rien n'est changé en elle, sauf qu'elle est sortie de la misère : elle est toujours aussi bonne, aussi dévouée à sa famille, et elle aime toujours, ce qui peut vraiment paraître invraisemblable, et c'est là le véritable défaut des romans, même des plus innocents ; ils propagent, sur la durée du plus éphémère des sentiments, les idées les plus fausses. Enfin, elle aime toujours, et, qui plus est, elle est toujours aimée, et la cousine du capitaine Stephen Trendennick, Mildred, aime de son côté, avec une constance aussi tenace, aussi exceptionnelle et très regrettable, car elle est mariée; elle se prend d'amitié pour Winefred et elle cherche à la rapprocher de Stephen. Après bien des péripéties, ils deviennent époux; il est vrai que Winefred a exposé ses jours pour sauver le capitaine et qu'il lui doit bien le dévouement de sa vie entière.

La Fille du lieutenant est en somme un joli roman. Le beau caractère de Winefred, le courage silencieux de Mildred intéressent; la tante Vivien est bien peinte dans les faiblesses de sa vanité, et la scène principale de l'ouvrage, celle du naufrage, où la petite Winefred risque vingt fois sa vie pour sauver celle d'un autre, est dramatique et touchante (1).

M. B.

(1) Librairie Lavauzelle, 11, place Saint-André-des-Arts. Prix : 3 fr. 50.

PENSÉES ET MAXIMES

Il est inutile de se fâcher contre les choses, car cela ne leur fait rien du tout. (Mme DE STAEL.)

***

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler. (MOLIÈRE.)

LE NŒUD DE RUBAN CERISE

NOUVELLE

LLE était brune avec des yeux bleus, un nez petit, à la Roxelane, qui donnait à sa physionomie mobile un air tour à tour rêveur et décidé, tendre et moqueur.

Des lèvres cerise fermaient une de ces bouches microscopiques qui semblent n'être venues que pour servir d'écrin à des perles ; elles s'ouvraient fréquemment pour laisser passer un rire argentin si pur qu'il résonnait comme du cristal, si harmonieux qu'il séduisait comme un gazouillement de fauvette.

Rire d'enfant, rire de jeune fille, je les entends toujours et ils ne sont plus!

Fraîche musique d'une âme qui entre dans la vie, sans ennui des heures présentes, sans regret des heures écoulées, sans souci de celles qui vont sonner, où te prendre ailleurs que dans les jeunes années où tout est joie, où tout est calme?

Emerillonnée de plaisir, je la voyais jouer presque chaque jour sur la vaste terrasse du jardin public dominé par les appartements qu'occupaient nos deux familles, elle, au premier depuis longtemps, nous, au second, depuis peu.

Je ne voyais qu'elle au milieu de ses compagnes dont quelques-unes étaient bien séduisantes aussi. Mais elle, Colette, diable incarné, cœur d'or, passait sous mes yeux éblouis comme la vision du beau, celle du bon.

Et je n'étais pas seul à subir l'influence de cette nature expansive, captivante, qui réussissait à obtenir, sans la chercher peut-être, sans l'imposer à coup sûr, une suprématie dans tous les jeux, une autorité parmi des petites têtes difficiles à conduire.

Bonne!... Elle l'était en effet.

Je me souviens qu'un jour de printemps, alors que la sève monte aux arbres, que les narines se dilatent pour respirer les effluves nouvelles et la senteur des premières fleurs, Colette jouait à la marchande.

Des petits pâtés de sable, des cailloux en guise de sucre, des boutons, des bouts de papier, une balance, voilà pour le matériel et les denrées. L'enfant vendait, ses compagnes achetaient.

On discutait les prix sérieusement, pour imiter les mamans.

Vint à passer une bouquetière.

— Ah!... les jolies violettes, s'écria Colette. Comme elles sentent bon!

— Deux sous le bouquet, mignonne.

Les mains fines de l'enfant plongèrent vivement dans les poches de sa robe et ramenèrent la pièce qui allait combler ses vœux ; mais, au même instant, une voix tremblante psalmodia :

— La charité, mes bonnes demoiselles, pour un pauvre infirme!...

Elle, se retourna, vit le mendiant, courut à lui :

— Tiens, dit-elle, en mettant sa pièce dans la mains calleuse du pauvre, le pain pour toi vaut mieux que des violettes pour moi.

Qu'elle était jolie, ce jour-là, avec sa modeste robe brune montante que recouvrait un tablier noir d'écolière, ses bas admirablement tendus, ses bottines de chevreau mat qu'invariablement elle portait, de même qu'un nœud de satin cerise dans les cheveux!... Combien j'aurais désiré baiser ces doigts mignons si charitables, encore maculés des taches d'encre de sa journée d'études!

Je ne lui avais jamais parlé.

Une timidité invincible me clouait au sol. Chaque jour, pourtant, je souhaitais ardemment m'approcher de ces fillettes dont je suivais les jeux avec un intérêt sans cesse croissant ; tout en morigénant ma sotte timidité, je hasardais parfois un pas en avant.

On me regardait. Colette éclatait de rire et moi, confus, ne sachant que dire, je regardais Colette comme pour implorer un mot d'encouragement.

Hélas... le regard de l'enfant était déjà loin de moi, comme son esprit d'ailleurs, qui lutinait partout sans jamais se fixer!

Honteux, je rougissais sous le feu croisé de ces yeux grands et petits qui semblaient me demander compte de ma sotte intrusion, et je m'éloignais à regret pour aller dévorer la honte de ma capitulation sur le banc le plus proche.

Ce jour-là, plus audacieux, poussé par un élan irrésistible, je franchis le Rubicon.

J'avais, moi aussi, mon prêt de semaine, quatre sous neufs que je gardais précieusement au fond d'un porte-monnaie de treize sous, cadeau d'une tante fort riche qui, dans un élan de générosité, me l'avait adressé pour mon premier janvier.

Je courus à la bouquetière.

— Un bouquet, s'il vous plaît.

M'avait-elle deviné?...

Elle sourit, la brave femme.

— Pour toi, mon jeune galantin, c'est un sou.

— Deux bouquets, alors.

Comment fus-je près de Colette? Je n'en sais rien. J'y voyais rouge et devais être cramoisi.

Je lui tendis mes fleurs et mes deux derniers sous neufs en balbutiant :

— Les violettes sont pour vous, l'argent pour le pauvre ; donnez-le lui, cela lui fera plus de plaisir.

Confus, je demeurai près des pâtés, des cailloux, des bouts de papier que je considérais d'un œil atone pendant qu'autour de moi chaque fillette se précipitait en poussant des cris de joie.......

Colette revenait.

Elle battait des mains et, avec cette naïveté d'enfant faite d'élans adorables, elle s'écria :

— Que tu es gentil !

Puis, se reprenant, un peu troublée :

— Comment vous appelez-vous ?

— Pierre.

— Tu demeures loin?

Elle ne me connaissait pas, et moi, je n'ignorais rien de ce qui l'intéressait !...

Je savais qu'elle était élevée par une belle-mère dont la voix sévère faisait passer des frissons en moi quand elle adressait des réprimandes à cette chère créature qui ne méritait que caresses et gâteries.

Je savais cette belle-mère veuve, le père de Colette n'ayant guère survécu à son second mariage.

Colette devait être riche à sa *majorité*. Un grand mot que je prononçais avec emphase et qui me produisait autant d'effet qu'à un ministère attendant d'une Chambre un vote de confiance. . . . .

La question de l'enfant me contraria.

— Je reste au-dessous de vous, murmurai-je d'un air pincé.

— Tant mieux, nous nous verrons. Veux-tu jouer?... Tiens, prends ces deux... ta part.

Colette terminait sa distribution de violettes.

A ce moment, une voix cria :

— Colette... goûter.

— De suite, mère.

— Tu reviendras, au moins? demandèrent ses compagnes.

— Si mère veut.

Et l'enfant s'envola, tenant entre ses mains le second bouquet.

Elle revint, en effet, mais la physionomie un peu pâle, les paupières rougies.

Elle avait pleuré.

Ses beaux grands yeux bleus s'étaient comme obscurcis par des larmes récentes et la flamme qui s'en échappait naguère s'était voilée d'une teinte de deuil.

Quand elle m'aperçut, elle les baissa.

Une grande contrainte semblait paralyser l'enfant qui, hésitante, tenant bas le bouquet que près des lèvres elle avait emporté, s'avançait lentement vers moi.

Je la regardais, sentant bondir mon cœur à chaque pas qui la rapprochait.

— Tenez, me dit-elle brusquement en me tendant les fleurs, mère m'a grondée pour les avoir acceptées. Elles étaient pourtant bien jolies et vous avez l'air bon...

Un froid m'envahit de la tête aux pieds. Je pris inconsciemment le malencontreux bouquet, sans voix pour parler, sans force pour protester. Mais des larmes jaillirent.

Colette les vit. Essuyant celles qui tombaient, elle murmura d'un ton câlin :

— Je te fais de la peine, pardon ! Ce n'est pas ma faute.

Comme ce mouchoir à vignettes sentait bon!.... Une minute à peine, nous restâmes ainsi, elle embarrassée, toute rouge, moi pâle, nerveux, piétinant sur le bouquet que j'avais rejeté à terre.

La voix sévère de tout à l'heure coupa court à cette première douleur de ma vie.

— Colette... rentre!

Ses yeux s'arrêtèrent encore sur moi comme pour implorer mon pardon, et... elle partit.

Je fus maussade pendant huit jours, ne pouvant oublier le rayon de soleil si tôt changé en larme du premier âge. Je cachai les deux violettes qui me venaient d'elle dans un coffret dont seul j'avais la clef et, au fond de mon cœur, la vision de Colette.

Je la voyais rarement, car nous étions tous deux séparés par la barrière de nos études.

Nous nous rencontrions parfois dans l'escalier, comme nous revenions de classe; alors, nous montions lentement, nous nous arrêtions un peu pour causer, rire au besoin. Des violettes, il n'était plus question. A huit ans, on oublie si vite !...

La joie de vivre étouffe les peines passées et le sourire renaît aux promesses de l'avenir.....

Un an s'écoula sans incident ; puis, une après-midi, je retrouvai l'enfant, tout effarée, dans ce même coin de jardin où j'avais été si flagellé.

— J'ai perdu le nœud que j'avais dans mes cheveux, me dit-elle en accourant vers moi, aussitôt qu'elle m'eut aperçu ; je serai encore grondée.

Elle avait donc une confiance naïve en mon dévouement, qu'elle me confiait spontanément ses chagrins et son embarras ? Elle comptait donc sur ma bonne volonté à l'en sortir ?

Je furetai partout ; je parcourus les allées, les massifs. Rien.

Ses compagnes riaient.

J'interrogeai.

— C'est Aimée qui a jeté le nœud dans ce rond, dit l'une d'elles en désignant une vaste corbeille placée au détour d'une allée ombreuse et dans laquelle se trouvaient réunies les plantes les plus rares, les fleurs les plus odoriférantes.

Comment faire ?

Il était expressément défendu de piétiner sur ces tapis de verdure, de butiner dans les corbeilles ; le surveillant, homme à moustache

hérissée et à jambe de bois, ne plaisantait pas avec la consigne.

Il circulait à son sujet, dans nos cercles d'enfants, des histoires de canne qui nous donnaient la chair de poule. Il ne nous aimait pas; nous le lui rendions et nous le craignions à l'instar d'un croquemitaine.

Je n'hésitai cependant qu'une seconde.

Bravement, après avoir régardé partout, je me lançai dans la corbeille, cherchant, cherchant toujours.

Tout à coup, une voix rude me cria:

— Que fais-tu là, vaurien?

Mon sang se figea dans mes veines. Je restai cloué au sol, sur un camélia que je venais, hélas! justement d'écraser net.

— Veux-tu sortir de là?

— Ne lui faites pas de mal, monsieur, s'écria Colette. C'est pour moi.

J'entends encore ce petit cri de biche effarouchée.

Je relevai la tête, l'œil rayonnant. Je dis à 'enfant:

— Je l'ai!

Je vais droit au surveillant.

— Tu me nargues, polisson, fit celui-ci, je vais te mettre au pli.

Et, me prenant pas une oreille, il me la tira à faire jaillir le sang.

Je ne poussai pas une plainte; je souriais à ma Colette, fier de souffrir pour elle, après avoir souffert par elle.

L'invalide me regarda, sa figure s'était adoucie.

— Tu es un bonhomme courageux et galant, me dit-il. Je te pardonne, puisque ce n'était pas pour marauder . . . .

Nous étions seuls maintenant, les compagnes de l'enfant avaient fui devant le croquemitaine à la jambe de bois.

— Vous êtes bon, murmura Colette de sa voix câline.

S'approchant de moi, elle m'embrassa.

— Pour vous empêcher de pleurer, je donnerais beaucoup, dis-je tout confus de cette récompense inattendue.

— C'est fini; je suis heureuse. Merci.

Elle allait me quitter.

— Colette... murmurai-je.

L'enfant s'arrêta.

— Laissez-moi ce ruban.

Je tremblais en formulant cette réquisition extravagante venue sous je ne sais quel mobile.

Colette me regarda. Elle hésita longtemps, combattue sans doute par un de ces scrupules qui naissent avec la femme; puis, spontanément, me tendit le nœud cerise en me disant:

— Vous vous êtes fait battre pour moi, je peux bien me faire gronder pour vous.

Mais il était dit que mes joies n'auraient jamais de lendemain.

La belle-mère avait assisté à notre idylle, et, plus terrible que le bon invalide, s'était décidée à déchirer le livre dès son premier feuillet.

Le lendemain, j'allais à l'enfant comme de coutume; je me heurtai à une Colette que je ne soupçonnais pas.

— Mère... m'a défendu... balbutia-t-elle froidement.

Un choc se fit en moi.

Colette perdue!.....

Elle ajouta:

— Je pars pour le couvent dans huit jours; voulez-vous me rendre mon ruban?...

Je rendis le nœud de satin cerise. . . .

. . . .

Elle partit en effet, et moi j'entrai au lycée.

Ma famille quitta la maison et je ne la revis plus qu'à de rares intervalles, alors que le hasard se chargeait de fortuites rencontres dans lesquelles nous pouvions nous convaincre que le souvenir de nos journées d'enfance ne s'effacerait pas complètement.

Elle était ravissante.

Grande et svelte, admirablement proportionnée, l'air mutin toujours, mais mitigé de modestie, de grands yeux bleus, la main d'un blanc de lait... celle de la mignonne enfant d'autrefois.....

Les années d'école militaire arrivèrent, puis ma sortie de Saint-Cyr.

Nommé sous-lieutenant dans le régiment qui tenait garnison à B..., je me trouvai inopinément, dans un salon, en face d'une reine de beauté éblouissante, Mme Colette Nanteuil.

Elle... c'était elle, avec un nœud cerise dans les cheveux, un autre au corsage!....

Colette avait fait un *riche mariage*, ou plutôt sa belle-mère l'avait donnée au premier banquier doré sur tranche qui la demanda.

Etait-elle heureuse?

On l'affirmait. Ne jugeait-on pas un peu superficiellement?

Aux yeux du monde, ce qui constitue le bonheur, c'est d'être belle, riche, adulée. Or, Mme Nanteuil réunissait ces qualités: Enfant gâtée de tous, elle ne devait récolter que joie et sourires au milieu de l'existence luxueuse qui l'entourait. Cependant.....

Le banquier obéissait aux moindres caprices de sa femme, mais il ne lui sacrifiait aucune de ses soirées au cercle, aucune de ses journées de turf. Il la conduisait au théâtre, aux courses, à la musique; mais il la confinait volontiers, le soir, au coin de son feu, en tête-à-tête avec le dernier roman à la mode.

La vie du dehors l'attirait comme elle l'avait attiré jadis, alors qu'il s'appartenait en entier. Il ne se sentait pas le courage, bien qu'il eût la femme la plus enviable, de rompre avec ses habitudes passées et de donner à Co-

lette le bonheur qu'elle devait avoir rêvé en perdant son insouciance de jeune fille.

Je sus cela plus tard, par ces mille voix qui ressemblent à des brises légères soufflant, avant l'orage, dans un ciel serein.

Les bonnes amies qu'écrasait la supériorité de la belle Mme Nanteuil ne se faisaient pas faute de chuchoter, dans tous les coins des salons, ce qu'elles connaissaient de points noirs dans ce ménage *si heureux*.....

Lorsque je m'approchai du groupe de jolies femmes dans lequel Colette était reine, je crois qu'elle pâlit. Je dis... je crois, car je n'y voyais plus.

Le passé, qui surgissait si brusquement, me saisissait de nouveau avec tous ses enchantements de jeunesse.

Je revis dans un éclair la charmante femme en jupe courte et sarreau noir. Je la revis donnant au pauvre, pleurant, me consolant de mes chagrins d'enfant.

Et cette vision passait devant mes yeux, au milieu du flot des lumières, de l'atmosphère surchauffée des salons d'hiver, à cette heure où nous n'étions plus enfants, alors que la destinée nous séparait plus que jamais !....

Elle me surprenait comme un coup de foudre, au milieu de l'apaisement qu'avaient amené l'étude et l'éloignement !....

Cette vision fut la dernière.

Le banquier partit bientôt avec elle pour l'Italie.

En leur absence, je sollicitai et obtins mon changement.

. . . .

Trois ans après, je recevais une lettre d'un notaire de B..., qui me priait de passer en son étude pour communication urgente et personnelle.

Je ne sais pourquoi cette missive m'impressionna vivement. On eût dit qu'elle contenait un malheur pour moi ou, tout au moins, une peine, une grande souffrance.

Je me rendis à l'invitation.

— Monsieur l'officier, me dit le notaire, je vous ai mandé comme exécuteur des dernières volontés d'une de mes clientes, Mme Nanteuil, décédée voici huit jours ; il s'agit d'un petit paquet vous appartenant et que j'ai à vous remettre en son nom.

Le coup était terrible. Je dus pâlir affreusement, mais le notaire, qui cherchait dans son tiroir, ne s'en aperçut pas.

Lorsqu'il me tendit l'objet précieux, une boîte scellée par plusieurs cachets, j'étais fort contre ma première émotion.

Je lus en suscription :

Ceci sera remis à M. Pierre de F..., officier au 48e de ligne, comme étant sa propriété.....

Seul, dans une chambre d'hôtel, je décachetai fébrilement le paquet.

Dans la boîte, un nœud de satin cerise et ces lignes :

« Le reconnaissez-vous?... C'est celui que Colette vous redemanda, elle l'a conservé jusqu'à la tombe. Il vous confiera ce que la femme de M. Nanteuil ne pouvait vous dire! ». . . . .

. . . .

Le commandant Pierre F... acheva dans un soupir cette confession d'ami.

— Voilà, conclut-il en me tendant la main, pourquoi je refuse tous les partis qu'on me propose, celui que vous m'offrez aujourd'hui.

Sur le nœud de satin cerise reposent mes deux pauvres violettes desséchées et toutes mes joies passées.

Le nœud est fané, les violettes n'ont plus d'âge ; mais le souvenir de Colette est toujours vivant au fond de mon cœur, si vivant qu'il m'a permis de reproduire les traits de cette mignonne enfant devenue femme.

Je la vois, elle me sourit.

Chaque année, je visite sa tombe où je dépose les fleurs qu'elle aimait tant.

Et... je suis heureux!.....

MAURICE GARDOT.

LA GLYCINE

O GLYCINE, pâle glycine !
Que j'aime tes rameaux tordus,
Tes fleurs où l'abeille butine,
Et tes longs festons suspendus !

Son feuillage léger décore
Notre vieille et simple maison :
Mais j'ai, pour la chérir encore,
Une autre secrète raison.

Dieu fit d'elle le pur emblème
De la loi du monde moral ;
Car mieux encor que l'homme même
Elle rend le bien pour le mal.

Qu'une main cruelle ou distraite
Brise un de ses rameaux en pleurs ;
Là même où la blessure est faite,
Germeront des grappes de fleurs.

Homme ou poète, la glycine
Te donne une double leçon :
Imite sa douceur divine,
Malgré l'injustice sois bon.

Et si ton âme fut brisée
Par le sort ou par les méchants,
De ta douleur cicatrisée
Fais jaillir les fleurs de tes chants.

E. GRENIER.

SCÈNES MODERNES

(LETTRES DE DEUX AMIES)

(SUITE)

Evelne à Louise

Paris, 187...

UE VOTRE lettre m'a touchée, chère bonne Louise, et combien j'ai reconnu qu'au milieu des différences extérieures de nos situations, nous avons les mêmes sentiments, les mêmes souffrances, et que nous sommes sœurs, maintenant, comme nous l'étions dans notre tranquille enfance!

Vous n'êtes pas heureuse, et je ne le suis guère, quoique noyée dans le luxe et le bien-être; on m'envie peut-être, quand on me voit passer dans une délicieuse voiture, attelée de délicieux chevaux et en délicieuse toilette; on envie ma belle maison si fastueuse, si élégante, si encombrée de fleurs rares, de bibelots et même d'objets d'art. Je me dis à moi-même que je devrais être contente, et pourtant, je ne le suis guère, je n'éprouve pas cette profondeur de paix, cette absence d'inquiétude qui sont les premières parties, les premières assises du bonheur; moins encore ces élans d'âme vers un être tendrement aimé, cette puissance d'affection qui font sentir la vie dans sa plénitude... J'aime froidement, je vis languissamment, ces plaisirs dont on m'accable m'amusent un instant et me pèsent bientôt; depuis plusieurs années de mariage, ne suis-je pas rassasiée de concerts, de spectacles, de grands dîners de cérémonie, de petits dîners de soi-disant intimité, de courses, de *Grands Prix*, de voyages tout le long de la côte en été, à Nice, à Menton en hiver, de spectacles divers en toute saison? Toutes ces choses ne m'ont-elles pas dit leur dernier mot: *Néant? Ceux qui boivent de ces eaux auront toujours soif*, dit le saint Evangile. Oh! que c'est vrai, Louise, je bois à une coupe toujours pleine de richesses et de jouissances, et j'ai soif, de quoi? de ce qui nourrit notre âme, le devoir et les affections.

J'ai des devoirs, je les remplis, mais ils sont si faciles! Vivre en paix avec mon mari, qui est bon, faire ce qu'il veut, ne pas laisser prédominer ma volonté, me conformer à la sienne, ce n'est pas là de la vertu, mais simplement de la raison. Donner largement aux œuvres charitables, ce n'est pas là un mérite, puisque je ne sacrifie rien, et l'aumône qui ne prend pas sur soi a-t-elle une valeur aux yeux de Dieu? Et je ne sais pas comment je pourrais faire pour sacrifier quelque chose aux pauvres, tant je suis comblée de richesses. Je ne puis pas changer ma vie, mon luxe, mon train, mon mari s'offenserait et s'attristerait, et je me trouve derrière cette muraille d'or comme dans une prison infranchissable, où les grands souffles qui font vivre n'arrivent point.

Mon mari m'aime, il est bon, généreux, facile; mais libre, je ne l'aurais pas choisi; nous n'avons pas les mêmes inclinations, il n'aime que le bruit et l'agitation; les plaisirs de l'esprit n'ont aucun charme pour cette intelligence peu cultivée, et quoiqu'il ne soit pas incrédule, la religion le laisse froid, il n'en a jamais senti les douceurs ni les beautés. Je suis libre dans mes pratiques religieuses, pourvu que je les modère et que je ne donne pas dans la *bigotterie*, selon son expression. Il est content de moi, parce je veux ce qu'il veut; je voudrais, oh! je voudrais pouvoir lui donner d'autres marques de mon affection que cet acquiescement facile... je suis un peu folle, car je voudrais parfois que André fût malheureux pour avoir l'occasion de me dévouer à lui et lui témoigner ma gratitude. Certes, s'il lisait ceci, il s'impatienterait: il craint tant le malheur, perte d'argent, perte de santé, il a tant besoin de la plus complète sécurité dans l'excessif bien-être et du repos d'esprit dans la poursuite des plaisirs! Si nous avions un enfant, nos liens seraient plus étroits et notre existence moins dissipée. Dieu ne l'a pas voulu.

Nous partons demain pour la Forgette, la chère Forgette; nous n'y allons pas seuls, une nombreuse tribu d'amis nous accompagne, d'autres viendront, la saison de la chasse les amène, et notre paisible maison ne se ressemblera plus à elle-même. Le salon de ma mère est inondé par une société, qu'elle, si délicate et si fière, n'aurait pas choisie, car l'argent est le titre d'admission de *nos* amis; à sa vie unie, noble, a succédé la vie la plus agitée: de grand matin, déjeuner des chasseurs, soupe, gigot, canards, roatsbeef, jambon, pâtés, un repas homérique, enfin; puis les déjeuners particuliers servis dans les chambres, puis réunion au salon en toilette du matin, promenade dans le

parc, à pied, à cheval, en petites voitures basses; à midi, second et brillant déjeuner (avec seconde toilette); puis, ou repos au salon ou excursions en calèche; souvent nous montons voir les ruines de l'ancien château qui, bientôt, ne seront plus des ruines, car André rebâtit le vieux manoir en un style Renaissance que je n'aime guère; on rentre, on lunche, puis troisième ou quatrième toilette; à sept heures, dîner long et recherché, puis, soirée de musique, un amateur chante, un autre récite des monologues, les autres jouent, trop gros jeu souvent, on se retire après minuit, rompu de fatigue. C'est là ce qu'on envie. Mon mari fait ses délices de cette agitation vide, il assure qu'il ne vivrait pas ailleurs : — Mon pauvre père, qui travaillait tant, dit-il parfois, devait-il s'ennuyer !

Je ne le pense pas; je me souviens de notre vie modeste d'autrefois, des amis, des parents qui nous visitaient, que nous aimions, qui étaient nôtres, et qui ne sortaient pas d'une société cosmopolite dont on ne connaît pas les origines : d'où viennent-ils, tous ces étrangers, si sûrs d'eux-mêmes, si empressés à se vanter d'une origine fabuleuse, d'une fortune peut-être mensongère? Il y a de tout parmi eux, sauf de véritables amis.

Où sont-ils, nos amis d'autrefois ? La mort les a enlevés, la mauvaise fortune les a dispersés. Vous, Louise, vous êtes exilée en Russie, parmi des étrangers qui ne vous apprécient peut-être pas, loin de moi et de votre cher pays. J'ai parlé de vous récemment avec mon mari, il m'a dit : — Désirez-vous que M[lle] de Lincel vienne auprès de vous ? Nous aurions à Paris, à la Forgette, une chambre à lui offrir. Sa société vous serait agréable ? — On ne peut plus agréable. — Est-ce sérieusement que vous me parlez ? — Certainement. — J'invite souvent mes amis, je ne vois jamais les vôtres, M[lle] de Lincel vous en tiendra lieu. — Eh bien ! je vous remercie du fond du cœur.

Je vous adresse donc cette invitation, ma bonne et chère Louise; revenez en France, venez près de moi, que je puisse partager un peu avec vous ce trop-plein qui m'obsède, que je retrouve la chère compagne de mes belles années; si j'obtiens un enfant de la bonté de Dieu, nous l'élèverons ensemble; si je n'en ai pas, vous me consolerez, je m'appuierai sur vous. Vous me rendrez un immense service en venant, en mettant dans ma prison d'or un peu de gaieté, de charité, de sérénité. Ne me refusez pas, je vous en supplie. J'ai bien pensé à ma proposition, j'en ai encore parlé à mon mari, rien n'est plus sérieux, rien ne sera meilleur pour moi; j'y trouverai une raison de plus pour estimer et aimer André. Pensez-y à loisir et répondez-moi *oui*; rien ne vous lie en Russie, ni M[me] Peterhoff, si peu aimable, ni ses enfants, ni son entourage, vous céderez la place à une autre qui sera peut-être heureuse de l'occuper.

J'attends votre réponse affirmative, Louise, je n'admettrai pas d'excuses; si vous m'aimez, consentez, et venez vous jeter dans les bras que je vous tends de si loin,

Votre amie dévouée,

EVELINE GRANDEAN.

Louise à Éveline.

Château de K...

Non, certainement, je ne refuserai pas votre offre amicale et généreuse : j'irai près de vous, me consoler, me reposer de ces cinq années si dures pour mon âme; personne n'a soupçonné que sous l'extérieur tranquille et composé d'une sage institutrice, bien occupée de grammaire et d'histoire, je cachais mille révoltes, des amertumes, des retours passionnés vers le passé, des aspirations ardentes vers l'avenir. Que désiré-je? l'indépendance et les affections, les seuls biens qui donnent du prix à la vie; je reconnais toutefois que la soumission à la volonté divine, l'amour du devoir, le goût du travail ont une grandeur secrète qui devraient suffire à remplir l'âme, mais je ne me sens pas à la hauteur de ces pensées, je les vois, je les admire et je ne sais les adopter. Je voudrais être libre, être aimée... Comprenez-vous, Éveline? Et je suis aimée, du moins on me l'assure, on m'en fait serment : ce serait le bonheur peut-être, mais je n'ose ni ne puis l'accepter.

Je vais tout vous dire, comme autrefois.

Le colonel Peterhoff a un jeune parent, Grégoire Peterhoff, qui sert, comme lui, dans la garde, qui est aussi d'une origine noble, puisque sa race remonte à ces familles patriciennes qui ont devancé en Russie le règne des Romanoff; il est très riche et très élégant, très patricien, son visage est beau, même avec le type mongol, ses manières douces et courtoises. Il a passé au château de K... une partie de l'été, et il arriva qu'il fit plus d'attention à votre pauvre Louise qu'il ne l'eût fallu : il lui dit des choses qu'elle avait pressenties, mais par la grâce de Dieu, elle se refusa à les écouter.

Un jour, je me trouvais seule avec lui dans le parc, mes élèves jouaient sur la pelouse et je les regardais; il vint s'asseoir près de moi, et me regardant attentivement, il me dit :

— Pourquoi, mademoiselle, ne voulez-vous pas m'entendre? Je vous aime, vous le voyez, vous n'en pouvez douter.

Je demandai intérieurement le secours de Dieu, et je lui répondis : — Vous m'aimez, monsieur, mais où peut nous conduire cet amour? Vous ne

pouvez pas m'épouser; votre rang, votre situation dans le monde mettent entre nous un abîme infranchissable, et je ne saurais vous écouter sans me nuire à moi-même.

Il me regardait, et il haussa doucement les épaules en souriant : — Que vous êtes enfant! dit-il, que vous êtes nourrie des préjugés français! Quel abîme y a-t-il entre nous? mon rang? ma fortune? ce sont des phrases et j'en ai fait justice! Hier, j'ai envoyé ma démission au général commandant de la garde, j'ai renoncé à mes fonctions de tous genres, me biens sont en vente, avant peu, je serai pauvre comme un mougik, vous pourrez m'épouser sans scrupule, Louise! Plus de titres, plus de décorations, plus d'argent! je serai professeur de grec dans quelque institut... — Mais ce n'est pas pour moi, lui dis-je, que vous renoncez à tout? — Je pourrais vous le laisser croire, mais il n'en est rien. J'agis par conviction, et comme ont agi tant d'autres hommes, nobles, riches eux aussi... Tolstoï par exemple. — Vous êtes donc nihiliste? lui dis-je avec effroi. — Parfaitement.

Un autre abîme s'ouvrait et je le mesurais avec terreur. Si j'avais écouté mon cœur, mon cœur fou, insensé, j'aurais mis ma main dans celle de Grégoire, et j'aurais partagé son sort et sa pauvreté avec délices; mais ma conscience parlait : le nihilisme nie la société, la patrie, la famille, et il nie surtout Dieu! Écouter cet homme, le suivre dans sa vie, me laisser persuader par sa douce parole, c'était renoncer à ma foi, à mon Dieu! Jamais! je le lui dis.

Il m'écouta avec ce sourire séduisant et ce regard doux et dominateur que je n'ai vus qu'à lui, et il ajouta : — Louise, vous serez mienne, je vous convaincrai. Vous vous réveillerez d'un rêve, Louise, vous verrez disparaître tous ces fantômes, les lois religieuses, les lois sociales, les vanités, les glorioles... nous vivrons l'un pour l'autre, comme Adam et Eve dans leur paradis, sans besoins factices, sans habitudes oppressives, libres et heureux! Ayez foi.

Mes élèves arrivaient, je me levai, j'allai vers elles; il ne me suivit pas, mais depuis, il n'a cessé de me parler, quand il en trouvait l'occasion, ou de parler devant moi de ses doctrines, que je hais, et dont M^me^ Peterhoff entend parler volontiers. Comme toutes les Russes, elle aime la conversation et la discussion, et elle étale de gais paradoxes à propos de ces théories détestables qui menacent la société tout entière, et elle-même par conséquent.

Vous voyez, Éveline, que ma situation ici est dangereuse. Si je m'en croyais! mais je ne puis m'écouter, et je veux fuir le péril et sauver mon âme. J'accepte donc votre hospitalité, et d'avance j'en suis profondément reconnaissante.

Votre amie à toujours,

LOUISE DE LINCEL.

Éveline à Louise.

La Forgette, décembre 187...

Je vous attends à bras ouverts, venez, chère Louise, venez vite, je suis impatiente de vous embrasser, et je sens qu'il y a danger pour vous en Russie. L'amour réciproque, les liens intimes avec celui qu'on préfère sont une terrible tentation, mais peut-on les préférer à Dieu et à l'éternité? Vos Russes me font peur : si rêveurs, si doux, si pacifiques en apparence, si disposés au crime dans la réalité, méprisant les biens de la vie et renversant ce qui s'oppose à leur passage, sans passions apparentes, mais aussi sans frein, puisqu'ils nient Dieu et l'immortelle Vérité. Je souffrirais trop si vous alliez à eux, vous en concevriez de trop mortels regrets. Venez, chère, chez vous, dans votre pays et auprès de votre sœur d'adoption. Je vous attends à la Forgette, où nous resterons jusqu'après Noël.

Nous avons, comme toujours, grande compagnie; on chasse, on court, on joue la comédie, on joue et, à mon avis, on joue beaucoup trop. J'ai essayé d'enrayer ce flot, mais je n'ai pu y réussir, car mon mari ne m'a pas approuvée. Il ne hait pas les cartes, et surtout il aime le gros jeu; c'est la conséquence d'une vie oisive; lorsqu'il revient fatigué de la chasse, qu'il est alourdi par un long repas, la table de baccarat l'attire, l'émotion du jeu le secoue, il joue avec une certaine âpreté que je ne lui connaissais pas, et, satisfait de gagner, il perd en souriant, il perd, à vous j'ose le dire, des sommes fabuleuses. J'ai voulu lui rappeler que les maîtresses de maison avaient le droit de réglementer le jeu chez elles et de défendre qu'on y exposât trop d'argent : — Autre temps, autres mœurs! m'a-t-il dit brusquement; chez vos grand'mères, cela se faisait ainsi, mais on se moquerait de vous et de moi si nous venions prêcher la modération qu'on appellerait avarice.

Je n'ai plus rien dit, mais ces vilaines cartes me donnent du souci; ce n'est pas l'argent, considérable pourtant, si inutilement perdu, qui m'occupe et m'inquiète, c'est l'influence de l'homme avec lequel il s'est initié à ce triste plaisir. C'est un nouvel ami, un banquier parisien, ou, comme on dit dans l'argot parisien, un coulissier, bref, un homme d'argent, dont la figure régulière, mais violente et altière, ne m'inspire pas de confiance. Il s'est lié avec mon mari dans un Cercle et je pense que c'est là qu'André a pris goût au jeu; son ami est allé avec lui aux Courses, et André qui ne cherchait jadis qu'à voir les beaux chevaux et à les suivre des yeux dans leur vol rapide, s'est pris à parier

sur la vitesse de leurs jambes; il ne m'a pas dit combien d'argent s'est engouffré à Chantilly ou au Bois de Boulogne! Puis, M. de la Balluère (c'est son nom) est venu à la campagne, pour quelques jours d'abord; il fit après de plus longs séjours, le voilà installé depuis trois semaines; il fait ses affaires par le télégraphe. Il se plaît ici; il a organisé, avec l'aveu de mon mari, ce jeu qui m'effraie et qui déplaît aux gens raisonnables. Mme d'Omfries, la vieille amie de maman, s'en plaignait l'autre jour : — Votre maison ressemblera à un tripot, me disait-elle, et ce grand Breton que votre mari a recruté, me semble trop fort pour lui. Avisez donc, ma chère amie!

— Que puis-je, madame? André ne me refuse rien, mais il refuse absolument d'écouter mes avis. Il est infatué de M. de la Balluère.

— On le voit et on se demande pourquoi : le sujet n'est ni spirituel, ni aimable; il est vrai qu'il flatte votre mari en le brusquant, ce qui est une flatterie assez habile. Quoi qu'il en soit, mon petit chat, soyez sur vos gardes : les hommes qui aiment tant l'argent sont dangereux.

Je ne le sens que trop : je voudrais retirer André de cette intimité, mais à mes insinuations, à mes prières, il a mal répondu, lui qui est vraiment bon et qui m'aime :

— Est-ce que je blâme vos amitiés? non, laissez-moi donc les miennes! je vous laisse libre, laissez-moi ma liberté! Quant au jeu, je n'engage pas votre fortune, n'est-ce pas?

Ce mot m'a glacé le cœur et fermé la bouche. Je le lui pardonne, et si mes prévisions s'accomplissaient, je saurais prouver à mon pauvre mari que, quoique l'ayant épousé sans amour, je l'aime de toute la force du devoir et des saintes promesses du mariage. C'est un grand malheur que l'argent se mette entre nous, l'argent si haïssable, si méprisable, l'argent, si beau quand on l'emploie à bien faire. Si cette fortune m'était ravie, j'aurais toujours le regret, le remords de ne pas l'avoir mieux employée. J'ai fait ce que j'ai pu, mais que c'était peu, en comparaison des misères, en comparaison des flots d'or qui coulaient entre mes mains. Si mon pauvre André avait compris, si nos cœurs s'étaient unis par les liens de la charité, nous eussions eu du bonheur, nous n'avons eu que du plaisir.

Je récrimine, j'ai tort, mais à qui me confier, si ce n'est à ma Louise? Je l'attends et la désire.

Amitié à toujours.

Éveline.

J'ose (je vous supplie de ne pas vous offenser) joindre ici le prix de ce long voyage : je remplis l'intention de mon mari. Il est très bon, je vous l'assure.

Louise à Éveline.

Château de K..., décembre 187...

Très chère amie,

Je pars demain; est-ce assez vous dire combien j'ai confiance dans votre secourable amitié et dans la bonté de M. Grandjean? J'irai directement à la Forgette, et vous me laisserez, n'est-ce pas, vivre à l'écart de cette grande compagnie qui remplit votre chère demeure? j'ai un si grand besoin de solitude et de silence, pour relever un peu mon cœur blessé et me préparer à l'avenir, quel qu'il soit!

Vous le devinez, Éveline, je quitte cette maison où j'ai souffert, où j'ai langui, je la quitte avec regret, tant mon âme est faible et agitée : je romps sans retour avec celui qui m'aime, qui me poursuit de son amour et que je ne saurais écouter sans me perdre! je n'exagère pas; rien de plus faible que les cœurs passionnés, et le mien céderait, je le crois, aux suggestions de Grégoire Peterhoff; il ne croit pas en Dieu, j'abandonnerais la sainte Loi; il est enrôlé dans la tribu redoutable des Nihilistes, qui absolvent les plus grands crimes et les plus folles erreurs, pourvu que crimes et erreurs sapent l'ordre social; eh bien, je finirais peut-être par adopter ces abominables doctrines; elles me seraient répétées par une voix aimée... Puis-je répondre de moi-même? ces sophismes ne finiraient-ils par pénétrer mon esprit et réduire à rien ma conscience, en la dominant?... Je pense avec horreur à ces femmes françaises que l'on voit défendre le socialisme et la Commune, qui professent avec exaltation des sentiments sortis de l'enfer. Qui les a entraînées dans ces abîmes? qui a changé en Furies ces jeunes filles et ces femmes? l'ascendant d'un homme aimé, pour la plupart, d'un ami, d'un époux; serais-je plus forte et plus sage qu'elles? je me crains et je pars!

Depuis que le comte Grégoire a renoncé à son épaulette, depuis qu'il a mis en vente ses biens, j'ai souvent entendu parler de lui, avec mépris par les uns, avec pitié par les autres; on a rappelé les forfaitures nihilistes, leurs attentats contre la famille impériale, leurs dangereux agissements dans l'Europe entière et l'influence extraordinaire que les chefs exercent sur leurs adeptes. J'étais résolue, mais ces entretiens ont confirmé ma résolution.

C'est un déchirement : j'avais rencontré celui avec qui je voudrais passer ma vie entière, et je m'en éloigne pour jamais! Que deviendrai-je? je sens le besoin de donner un but à ma pauvre existence, mais je ne vois pas clair dans l'avenir... Vivre près de vous est un sort trop facile et trop doux et qui laisserait trop de place à mes folles

rêveries, aux retours dangereux vers le passé... Si j'étais digne de me consacrer à Dieu, de le servir dans ses pauvres ou ses enfants, je le ferais avec bonheur, mais un cœur troublé comme le mien n'est pas un holocauste assez pur, hélas! Priez pour moi!

J'ai fait mes adieux à Mme Peterhoff : elle m'a regardée d'un œil pénétrant, disant : — Je pensais, mademoiselle, que vous auriez fini l'éducation de mes enfants... voilà qu'il faut changer de visage et peut-être de méthode... je le regrette et vous regrette, croyez-le. J'ai grand'peur que mon cousin Grégoire ne soit pour quelque chose dans votre départ de la Russie?

Je ne répondis pas, mais je sentis que je changeais de visage : — Mon Dieu! ne le regrettez pas : c'est un esprit extraordinairement mobile... avant peu, il déplorera ce qu'il fait aujourd'hui, mais il sera trop tard; il s'est engagé dans une redoutable milice... la Sibérie pourrait être au bout du chemin qu'il a pris.

La Sibérie avec lui! pensai-je. Je crois qu'elle me devina, car elle ajouta durement :— Cet esprit changeant aurait bientôt regretté votre mariage... je le connais! il a de l'enthousiasme, mais ni sensibilité ni fixité... J'espère que sans M. Grégoire Peterhoff, vous serez heureuse, mademoiselle.

Les enfants me firent leurs adieux, je pleurai avec elles. Grégoire est en Crimée, il veille à la vente de ses terres dont le produit sera versé dans une caisse révolutionnaire, c'est là ce qu'on assure... Je ne laisse mon adresse à personne.

A bientôt donc, chère Éveline, votre bonté pour moi est ma seule consolation dans ces tristes jours. Je vais revoir la France et vous, que Dieu en soit béni, et qu'il m'éclaire!

Je vous embrasse mille fois.

Votre amie reconnaissante,
LOUISE DE LINCEL.

Eveline à Louise (A la Forgette)

Paris, janvier 188...

Que vous avez dû être surprise, ma très chère, en trouvant, à votre réveil, mon billet écrit à la hâte, dans une terrible inquiétude et au milieu des rapides préparatifs d'un départ imprévu! il le fallait! Vous avez remarqué, depuis votre arrivée, que j'avais tant désirée, combien j'étais distraite et absorbée, et il fallait de graves motifs, croyez-le, Louise, pour éteindre le feu de joie que votre venue avait allumé dans mon cœur. Avec vous, chérie, je ressaisissais le passé, si doux, mes jeunes années, l'insouciance de l'avenir, mes premières affections, toutes disparues, hors vous seule. J'en ai joui quelques jours, puis, l'eau pure s'est troublée, et les plus cruelles appréhensions m'ont saisie. Maman avait bien raison de se défier des richesses.

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, combien me donnait de souci ce goût du jeu, éveillé chez mon mari par de perfides excitations, mais jusqu'alors je haïssais les cartes d'une haine platonique : il me semblait qu'elles étaient un amusement indigne d'un homme bien né, puisque leur succès et leur plaisir impliquent toujours le chagrin et quelquefois le désespoir d'autrui : je les trouvais sottes, puériles, méprisables comme tout ce qui est lucre et spéculation, je ne pensais pas encore qu'elles pussent être redoutables pour ma sécurité. La sécurité! c'est le bien réel que le mariage m'a apporté. Je m'aperçus cependant que les pertes d'André devenaient marquantes ; je le vis, chose surprenante, fort gêné un jour devant les réclamations d'un fournisseur ; autrefois, il me prodiguait l'argent : je fus obligée de lui en demander, il s'excusa et je lui trouvai l'air embarrassé et triste. J'étais contrariée, mais non inquiète encore ; je ne pouvais imaginer que tranquillité, fortune, honneur, puissent être compromis par le baccarat, notre position étant grande et assurée. Je ne savais pas ce que peut une relation dangereuse, une excitation continuelle, la fascination de l'argent, ce malheureux argent qu'on désire, qu'on veut avoir, dont on a soif et qui jamais ne comble nos vœux. André avait perdu le sien sur le tapis vert, il poursuivait d'autres moyens de gain et de fortune que M. de la Balluère faisait brûler à son gré... je ne le savais pas, je n'éprouvais qu'une sourde inquiétude des choses à venir.

Je reviens. Vous vous souvenez de cette jolie promenade que nous fîmes dans le bois de Saint-Junien et du plaisir que nous eûmes à goûter sur l'herbe, près d'un frais ruisseau tel que ceux que l'on décrit dans les livres, à cueillir des mûres et des noisettes, à faire enfin une partie de plaisir toute simple, sans faste, sans grands chevaux, ni brillantes écuyères; nous revînmes un peu lasses, et je montai vite chez moi pour faire mes ablutions et changer de toilette, une lettre se trouvait sur ma table; je vis l'écriture d'André, et je fus surprise et un peu effrayée. Voici ce qu'il me disait :

« Je pars pour Paris où m'appellent des affai-
« res très urgentes. Ne vous inquiétez pas. Je
« vous écrirai. Tendresses.

« ANDRÉ. »

La femme de chambre entra au même instant, et je lui dis, sans pouvoir commander à mon émotion : — Monsieur est parti, Auguste l'accompagnait-il? — Non, Madame, Auguste a fait en toute hâte la valise de Monsieur; Monsieur est parti avec M. de la Balluère, il a dû prendre l'express de Paris à l'...

Ce nom de la Balluère me frappa au cœur, notre mauvais génie, cet homme !

— Il était venu plusieurs dépêches dans la journée, ajouta Fanny qui devinait sans doute l'intérêt que ces détails avaient pour moi.

On frappa à la porte de la chambre; Fanny ouvrit et revint vers moi en tenant à la main un papier bleu, un nouveau télégramme; par une distraction de l'employé, la dépêche ne portait pas d'autre adresse que : *Granjean. — Château de la Forgette.*

Là, dans ce papier bleu, se trouvait la clef de l'énigme; là, je saurais pourquoi mon mari avait déserté le château et la société qu'il y avait conviée, pourquoi il était parti avec cet homme qui n'était ni son ami, ni son parent, quelles étaient enfin ces affaires *urgentes* qui ne lui laissaient pas une minute de délai.... N'avais-je pas le droit d'ouvrir ce pli ? n'étais-je pas la femme de celui qui aurait dû le recevoir ? n'étais-je dans cette maison que comme une idole inutile et encensée ?

J'ouvris. Voici ce que je lus :

« Perte immense. Venez, si voulez obvier au « danger. »

Ce télégramme était en date de Paris, signé d'un nom illisible, au bas duquel se trouvait l'indication de la profession de l'expéditeur : *Agent de change.*

Fanny avait détaché ma robe ; elle allait me coiffer et m'habiller, je l'interrompis :

— Une robe de voyage, dis-je, je pars. Vous m'accompagnerez, Fanny.

Je m'habillai rapidement, j'allai trouver Mme d'Omfries (vous étiez au salon avec les jeune filles invitées), je la priai de faire les honneurs du dîner et d'expliquer, comme elle le pourrait, notre absence. Elle soupira et me dit simplement : — Comptez sur moi, Eveline. Ce départ de votre mari me fait peur, il court de mauvais bruits...

Je partis sans être vue de personne, je pris un train qui n'était plus le train rapide et nous n'arrivâmes à Paris que le lendemain, à quatre heures de l'après-midi. Une voiture de place nous conduisit à l'hôtel, et le concierge, à ma demande pressante, répondit tranquillement : — Monsieur est parti pour Londres, avec M. de la Balluère.

J'attendais ce nom et pourtant il me fit mal : quel lien secret existait donc entre mon pauvre mari, si gai, si heureux de vivre, si véritablement bon, et cet homme à la physionomie rusée, méchante, et qui n'avait rien d'aimable, rien d'humain ? Quel lien ? les affaires ! Mais pourquoi, André, riche, indépendant, faisait-il des affaires ? il aime à l'excès les plaisirs, le faste, la dépense et, s'il faut l'avouer, le jeu ; on aura fait miroiter à ses yeux des entreprises toutes fécondes en millions, il aura conduit sa barque vers ce mirage, mais, j'en ai peur, au lieu de châteaux de marbre rose, au lieu d'îles enchantées, il ne trouvera que le gouffre.... Et quand reviendra-t-il ? quand saurai-je la vérité sur notre position ?... il me semble que si redoutable qu'elle soit, je pourrai l'envisager sans pâlir....

Je suis si fatiguée que je dois déposer la plume ; je vais essayer de reposer un peu, chère Louise. A vous toujours du fond du cœur, mais ces projets que mon amitié formait pour vous pourront-ils jamais se réaliser ? Il semble que le sol se dérobe sous mes pas.

Le lendemain.

Il n'est pas revenu, il n'écrit pas, je ne sais rien de lui directement, mais ce que j'apprends redouble mes angoisses..... Voici ce qui est arrivé : ma femme de chambre Fanny, qui m'est attachée, est sortie ce matin, et non loin de la maison, elle a rencontré le vieil homme d'affaires de ma mère, l'ami de notre famille, M. Sérizy, celui qui a été consulté au sujet de mon mariage. Elle alla vers lui et lui dit hardiment : — Monsieur, vous ne savez pas, sans doute, que Mme Granjean est à Paris ? Je pense qu'elle serait bien heureuse de vous voir.

Il la regarda, l'interrogea sur l'époque de mon arrivée et lui demanda si M. Granjean m'avait accompagnée. — Non, Monsieur, venez, je vous en supplie. — J'y vais, j'y cours, répondit-il.

Il vint en effet, Louise, et en me serrant la main, ce vieil ami, le meilleur des hommes, parut tout attendri : — Madame, ma chère enfant ! dit-il. Vous êtes à Paris, et seule ! Et M. Granjean, où est-il ?

Je ne pus retenir mes larmes, et me souvenant de la confiance absolue que M. Sérisy inspirait à ma mère, je le fis asseoir et je lui dis tout ce qui était arrivé : mes inquiétudes, mes soupçons sur M. de la Balluère, le départ de mon mari, le mien et ma désolation en apprenant qu'André et celui qu'il appelle son ami étaient à Londres.

Il m'écouta d'un air soucieux qui m'aurait inquiétée, si déjà l'anxiété la plus vive n'avait pris possession de mon âme :

— Chère Madame, me dit-il enfin, vous avez vu juste, et cet aventurier dont votre mari avait fait son compagnon et son ami, a été son mauvais génie. Il est Breton, ce la Balluère, et j'ai remarqué que, pour les Bretons, il n'y a pas de milieu, ils sont très bons ou très mauvais.

— Il est dans les plus mauvais ! dis-je vivement.

— Oui, après avoir perdu la très petite fortune que ses parents, des propriétaires d'un bien à Saint-Aubin-du-Cormier, lui avaient laissée, il a fait tous les métiers, sauf les bons, il a gagné de l'argent de toutes les façons, sauf en

travaillant. Les courses, les tripots, la Bourse ont fourni, tant bien que mal, à son existence, et dans ces spéculations, tantôt sur les chevaux ou sur les cartes, ou sur les événements du jour, il a perdu sa probité, si jamais il en a eu. La poursuite de l'argent est si dangereuse, votre pauvre mère la détestait, elle avait mille fois raison, et pourtant....

Il n'acheva pas sa pensée qui était sans doute: Elle vous a mariée pour de l'argent... Je lui dis : — Ma chère maman a redouté pour moi ce qu'elle ne craignait pas pour elle; je la bénis de son choix: M. Granjean est très bon. — Oui, répondit-il, je le crois très bon, très honnête homme, mais il est jeune, il est oisif, et la faconde de la Balluère l'a entraîné. Ils se sont rencontrés aux courses, m'a-t-on dit, et de là, de ces premiers paris sur les pauvres chevaux, sont venus tous vos malheurs. La Balluère l'a initié aux mystères de la Bourse; je sais, par un de mes amis, banquier et très au courant de ce qui se passe là, que M. Granjean a débuté par gagner follement, qu'encouragé, il a risqué des sommes énormes, qu'il a perdu avec la plus constante déveine, tout ce qu'il risquait; qu'il a vendu ses valeurs de portefeuille, hypothéqué ses immeubles, et toujours risquant, perdant toujours, qu'il est pris enfin dans un de ces désastres de Bourse, où s'engloutissent les plus belles fortunes de France. La veine, comme ils disent, l'a abandonné, et, d'après l'évaluation de mon ami, il lui reste à peine une cinquantaine de mille francs, seul débris d'un si opulent héritage.

Les larmes roulaient sur ses joues et sa barbe grise : — Pauvre enfant! dit-il en finissant. — Monsieur, lui répondis-je, il faut vouloir ce que Dieu veut. Mon mari m'a comblée de bontés quand il était heureux, il a été si bon pour ma mère, c'est à mon tour maintenant. Je saurai, il me semble, faire en sorte qu'il ne regrette pas trop ce malheureux argent.

M. Sérizy me regarda avec amitié et me dit en me serrant la main : — Vous êtes digne de votre mère et de votre nom. Désirez-vous quelque chose de moi? Puis-je vous être utile?

— Je voudrais des nouvelles d'André, je voudrais qu'il revienne près de moi. J'ai peur! S'il n'allait plus revenir! — Je vais aller aux informations : si j'apprends quelque chose, je reviendrai.

— Dites-moi tout, je saurai tout entendre. L'incertitude où je suis est un supplice. — Oui, oui, comptez sur moi. Ah! chère petite amie, j'avais rêvé autre chose pour vous. Si votre cousin, si le comte Hector.... Je mis un doigt sur mes lèvres, il se tut, il me quitta.

Je restai seule et je vous écris, Louise. Je n'ai pas osé aller à l'église, de peur qu'André ne revienne en mon absence, et j'attends, j'épie les bruits de la rue, les pas qui montent l'escalier, je ne vis que dans cette seule pensée: qu'il revienne et qu'il vive! Si vous saviez quels sombres tableaux passent devant mes yeux! André n'est pas religieux, la terreur des jugements de Dieu ne l'arrêterait pas, si la mauvaise honte, la crainte des railleries du monde, la peur de la souffrance le poussait vers une mort volontaire. Il a toujours des armes près de lui... ce serait trop facile, et tant de funestes exemples autour de nous, dans les récits du monde, dans les journaux. Le suicide, ce suprême effort de la lâcheté, est devenu à la mode... Mon Dieu! sauvez-nous!

Je ne pense pas retourner à la Forgette, qui, sans doute, ne nous appartient plus: venez à Paris, chère Louise, j'ai besoin de vous revoir.

Vôtre à toujours,

ÉVELINE.

M. BOURDON.

(*La fin au prochain numéro.*)

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Théâtres et Conservatoire russes. — Un lot de nouvelles.

IL FALLAIT un vrai courage pour s'embarquer, comme l'a fait le Directeur de l'Opéra-Comique, dans une entreprise aussi douteuse que celle dont il a accepté la lourde tâche. Il est soutenu, nous n'en doutons pas, et c'est à sa louange, par son dévouement à ses pauvres phalanges d'artistes, d'employés et d'ouvriers de toutes sortes dont l'avenir dépend du succès de ses efforts.

Mais quelle route épineuse à traverser que ce provisoire, qui peut se prolonger au delà des prévisions les plus sagaces! Si on en voit le commencement, il est impossible d'en prévoir l'issue, et il faudrait un de ces coups de maître, dont M. Carvalho est bien capable, du reste, pour attirer l'attention du public sur l'Opéra-Comique provisoire, comme pour détruire un reste de craintes, bien légitime.

Aujourd'hui, que toutes les mesures de sû-

reté imposées par la prudence ont été remplies dans toutes nos salles de spectacle, il faut espérer que le public réapprendra le chemin de notre seconde scène lyrique, sans trop de difficulté.

Ce ne sera pas, à notre avis, avec les respectables ouvrages du vieux répertoire que l'on atteindra ce but. Pour vaincre la tiédeur, l'indifférence, pour ne pas dire plus, engendrées par la crainte et la perte de l'habitude, il nous faut, en même temps que nos vieux chefs-d'œuvre, une bonne et belle création, mise en lumière par une étoile de première grandeur. Alors seulement, on verra renaître les beaux jours de Favart, et les mardis, jeudis et samedis, deviendront une mine d'or pour la Direction.

Du reste, la nomination d'un administrateur provisoire, demandée par M. Carvalho en attendant l'issue du procès pendant, va forcément le mettre à l'abri, pour le moment, des soucis et des responsabilités d'une situation qui n'a rien de séduisant. Beaucoup de noms ont été prononcés pour l'intérim de cette Direction, notamment ceux de MM. Des Chapelles, Armand Gouzien, Halanzier, Calabrési, etc., mais il est certain qu'à l'heure où nos lignes paraîtront, cette nomination sera un fait accompli.

A l'Opéra, l'incident Leisinger a fait trop de bruit, beaucoup trop même, pour que nous ayons à le rappeler ici. D'ailleurs, MM. les directeurs font d'excellentes affaires avec les reprises ; donc à quoi bon changer, se donner du tourment à presser les ouvrages nouveaux qui sont sur la planche ou sur le chantier. — Comment se porte la *Dame de Monsoreau* ? — Eh ! mais, ça boulotte. — Mille compliments.

En réalité les répétitions en scène commencent à prendre tournure et l'on dit de merveilleuses choses de la *Fête des fous*, le ballet que M. Salvayre a intercalé dans son nouvel ouvrage. Nous attendrons, c'est plus prudent, le mois prochain, pour donner la distribution des rôles, dont on ne paraît pas certain aujourd'hui.

On annonce que M. Victorin Joncières travaille à un grand opéra dont Lancelot du Lac et la reine Geneviève, femme du roi Artus, sont les héros principaux. Un acte entier de la pièce, qui est de MM. Louis Gallet et Edouard Blau, se passe dans la forêt de Brocéliande, ce qui fait entrevoir une perspective de décors à sensation. Nouvelle non moins attrayante : M. Gayarre viendra se faire entendre cet hiver dans la *Favorite* avec Mlle Richard pour Léonore.

Quel dommage que Saint-Pétersbourg soit si loin, et que les orangers n'y fleurissent pas en plein air en ce moment, car l'Opéra National voit éclore une saison musicale des plus enviables.

Déjà la réouverture de cette scène a eu lieu avec la reprise de l'œuvre si passionnante de Glinka : *La vie pour le Tzar*, mais d'importantes nouveautés sont en préparation. Ce mois-ci on doit avoir la première représentation de la *Séductrice*, du Maëstro Tschaïkowsky, sur une adaptation d'un drame célèbre en Russie, de M. Schpajinsky. Une autre grande attraction suivra : l'*Otello* de Verdi, que notre Académie Nationale n'a pas su arrêter au passage. Les jolies Russes qui ont toute la poésie du ciel italien au fond de leurs grands yeux rêveurs, goûteront avec délice les mélodies tendres et passionnées de Desdémona, et frémiront devant les ardentes fureurs du More de Venise. Plus tard encore, la *Gioconda*, de Ponchielli, si brillamment représentée déjà au Théâtre Italien, sera reprise par l'Opéra. La chorographie aussi, y est très en succès, et l'on attend l'œuvre nouvelle de M. Ivanoff, la *Reine des Tulipes*, dont la mise en scène sera, assure-t-on, d'un splendide effet. L'opérette, fort en honneur dans le monde russe, débute bien en choisissant des maîtres tels qu'Offenbach et ses *Brigands*.

Un autre événement de bon augure pour l'art musical de ce pays, c'est le retour du grand compositeur Rubinstein à la direction du Conservatoire, créé par lui, en 1862, et qu'il dut abandonner, il y a une vingtaine d'années. Aussi, a-t-on célébré l'anniversaire de cette fondation par un jubilé artistique, qui a réuni l'élite des hauts personnages et des artistes pétersbourgeois.

Plusieurs journaux ont avancé une nouvelle qui serait d'un très grand intérêt, si elle se trouvait absolument exacte : la découverte d'un opéra-comique inédit, de C. M. de Weber. La vérité sur ce fait est que la pièce appartient au petit-fils de Weber, et que, malheureusement, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit achevée. On assure que cet héritier vient de confier à un musicien distingué de Leipzig, M. Malher, chef d'orchestre au théâtre municipal, la tâche difficile, mais non sans gloire, de terminer l'œuvre posthume du maître célèbre. Mais il ne faut pas *s'emballer* (pardon !) sur la foi des racontars, car la spéculation sur les grands auteurs morts n'en est pas à son coup d'essai.

Du reste, quoi qu'il advienne, l'élément Wébérien ne sera pas le plus fort dans cet ouvrage, si l'on juge que sur les trois actes dont il se compose, le premier ne renferme que des parties vocales et quelques notes d'instrumentation assez rares. Dans le second acte, deux ou trois numéros ont été complètement achevés. Quant au troisième, il est tout entier à faire. On pense que M. Malher, qui a déjà terminé l'arrangement du premier acte, dont on fait beaucoup d'éloges, se propose d'intercaler dans le troisième diverses mélodies de Weber, pour lui donner comme aux deux premiers le *parfum* du

maître allemand. Il est presque certain que cet agréable mélange sera présenté au public de Leipzig, au cours de la saison.

Une autre partition inédite, de Félicien David, cette fois, aurait été sauvée du sinistre de l'Opéra-Comique, par un heureux hasard. C'est celle du *Bon Fermier de Franconville*, qui se trouvait, ainsi que la pièce, remaniée par M. Charles Joliet, chez M. Carvalho, où elles viennent d'être retrouvées, alors qu'on les croyait à la Direction du théâtre, où elles eussent été infailliblement consumées. Que de chefs-d'œuvre ne donnerait-on pas pour racheter toutes les vies humaines englouties dans ce désastre!

La direction Ugalde, aux Bouffes-Parisiens, après deux mois employés à se mettre en règle avec les nouvelles ordonnances de sécurité publique, s'est activement occupée du *Sosie*, de M. Raoul Pugno; elle a pu faire une brillante réouverture avec cet ouvrage dont nous reparlerons dans notre prochaine revue, s'il y a lieu.

Dans quelques jours M. Charles Gounod doit conduire *Faust*, pour célébrer la 500e représentation de son œuvre et en même temps la Saint-Charles. M. J. de Reské chantera le rôle de Faust.

D'un autre côté, le maëstro Verdi fêtera ses noces d'or artistiques en 1889. Ce fut le 17 novembre 1839, qu'il fit représenter à la Scala de Milan *Oberto*, *conte di San Bonifacio*, son premier opéra. Il va sans dire que pour cette date remarquable on s'attend à quelque nouveau chef-d'œuvre de l'illustre compositeur.

Sera-ce un opéra *seria*, ou quelqu'élégante bouffonnerie? C'est plutôt au premier qu'il faut croire, car il a entre les mains un admirable poème de *Romeo et Juliette*, dont l'auteur ne s'est pas encore fait connaître, mais qui semble exercer de vives séductions sur son imagination pleine de jeunesse et d'enthousiasme.

Il y a quelque temps que la presse italienne annonçait la mort, à Bergame, du dernier descendant de Donizetti. Mais les journaux du cru mal renseignés, ne tardèrent pas à recevoir une rectification, adressée de Constantinople au journal *Le Trovatore*. Elle était ainsi conçue:

« Il existe à Constantinople deux frères Donizetti, ils s'appellent Giuseppe et Gaetano Donizetti, et sont les neveux d'un Donizetti qui, le premier, organisa les musiques militaires turques d'après le système européen et fut, pendant de longues années, au service de la Turquie comme chef des musiques impériales. C'était le frère de l'auteur de *Lucrezia Borgia*. Giuseppe et Gaetano Donizetti vivent donc dans notre ville, et ils sont les seuls héritiers de leur oncle illustre, dont ils possèdent tous les manuscrits. La personne morte dernièrement à Bergame devait être un simple collatéral, ou peut-être appartenir à une autre famille. »

La nation italienne est-elle donc si oublieuse de ses maîtres illustres, qu'en si peu de temps elle en vienne à ignorer l'existence de leurs descendants et en soit réduite à l'apprendre d'un peuple, qui passe, avec raison, pour moins civilisé, et partant moins instruit qu'elle?

En terminant, nous appelons l'attention de nos lectrices sur la *Deuxième Valse*, de Pierné, spécialement écrite pour elles, dans le *Journal des Demoiselles* et jointe à ce numéro. On sait l'immense succès obtenu par ce jeune compositeur avec ses œuvres hors de pair. Sa *Deuxième Valse*, qui a été parfaitement exécutée à une matinée de Mme Lafaix-Gontié, est charmante sans banalité, et d'une distinction, d'une grâce qui ne peuvent manquer de plaire à nos jeunes musiciennes.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

MARRONS AU CONSOMMÉ

Enlevez la première peau des marrons, émondez-les à l'eau chaude avec grand soin, mettez un quart de bon beurre dans une casserole, placez-y vos marrons avec deux verres de jus de viande ou de bon bouillon. Trente-cinq minutes de cuisson.

Retirez les marrons, tenez-les chauds, réduisez la sauce jusqu'à ce qu'elle soit épaisse, versez sur les marrons et servez.

MOUSSE AUX ORANGERS

Mettez dans une casserole étamée 30 grammes de gélatine, demi-pinte d'eau de pluie, 100 grammes de sucre blanc. Placez la casserole sur le feu, tournez et, au premier bouillon, retirez du feu, laissez un peu refroidir et versez cette gelée sur un tamis.

Mettez-y le jus de cinq oranges et de deux citrons. Battez fortement en neige cinq blancs d'œufs, avec un soupçon de sel. Ajoutez-les à la gelée. Versez dans un moule.

Faites prendre dans un lieu très frais, ou entouré de glace.

CORRESPONDANCE

ALIX A PAULE

1er novembre 1837.

MA CHÈRE AMIE,

Nous avons joué à cache-cache, et nos belles espérances de réunion sont remises.... à quand?

Ainsi les amies proposent et les parents disposent!

J'ai retrouvé mon Paris avec enchantement. Les plages bretonnes devenaient terriblement mélancoliques et l'animation de notre capitale me rend la vie.

Après les premières joies du voyage, les contemplations de la mer infinie, la poésie, la rêverie, les plaisirs simples, etc., etc.... on se fait vieux là-bas; mais le grand mouvement parisien intellectuel et physique vous débarrasse vite l'esprit des microbes de moisissure.

Aussitôt notre retour je me suis précipitée au Jardin d'acclimatation, le vendredi naturellement, l'unique jour sortable; le lundi est celui des ouvriers en goguette, le mardi et le mercredi n'ont pas de genre, le jeudi est consacré aux marmots, le samedi aux noces, le dimanche aux badauds.

Nous avons pénétré dans l'enceinte, j'allais écrire... du pesage... et nous avons examiné à notre aise les Achantis, ces habitants de *Coumassie, la ville sanglante*, indigènes de la Côte d'Or, où le précieux métal se ramasse dans le sable des ruisseaux.

Pas trop vilains, je t'assure, ces nègres entortillés d'une peau de tigre royal et dansant des pas cadencés, étranges, sur un rhythme éternellement le même et singulièrement berceur.

Umque Lantora, le guerrier, a l'air sauvage et imposant; *Saya* est un spécimen de femme gracieuse, je dirais presque qu'elle est jolie. Son cou est orné d'un collier de dents de bêtes féroces auxquelles se mêlent, j'ai pu le constater, des dents humaines....

C'est à vous donner le frisson, mais Saya rit aux éclats, sans vous comprendre, quand on semble effrayé de sa parure, et vous tend une petite main noire bien-faite et fort avide.

Elle joue divinement du *balafon*, la guitare de son pays. Cela manque de son et d'entrain, mais il paraît que c'est enivrant pour les élégantes et leurs soupirants de Coumassie qui les écoutent assis « sur une tête de mort bouillie. » C'est le porte-bonheur de la contrée!

J'avais emporté un lot de rubans fanés aux couleurs voyantes; je les ai distribués à ces dames, elles se sont parées avec orgueil devant des morceaux de miroir.

Bundiger et *Naunsi*, deux jeunes fillettes de Kohôfou, n'ont pas le charme de *Saya*. Elles remplissaient avec *Tió*, le maître-coq de la troupe, le rôle de cuisinière et pilaient et repilaient, avec une espèce de casse-tête, un fricot mystérieux dans une marmite monumentale.

J'avais presque envie de leur demander leur recette pour l'envoyer à « Ta Science », mais nous n'avons pas réussi à nous entendre.

L'achanti m'a pourtant semblé une langue sonore et je regrette de ne pouvoir l'apprendre; ce serait original.

Quant aux exercices de ces négresses, négrillons, négrillonnes : danses, récitatifs, musique, escrime, tir à l'arc, les journaux en ont parlé et reparlé.

A cette occasion, et suivant leur genre, ils ont fait de la géographie descriptive, de la philosophie, de l'économie politique. Les uns ont dépeint la cité coumassienne avec ses lugubres monuments formés de crânes humains; les autres se sont attendris sur le sort de ces Africains exposés à la curiosité dévorante des Parisiens. La récente *Société boudhiste* française s'est profondément émue à ce sujet. Son but n'est-il pas :

« De former le noyau d'une fraternité universelle entre les hommes sans distinction de race, de croyances, de couleur. »

Et voilà des frères parqués comme des antilopes ou des rhinocéros.

Oh! Brahma! Brahma! Brahma!

Enfin les malcontents ont cité comme un gouvernement modèle celui du roi Kari-Kari et ont proposé d'aller l'étudier sur place, dans cette contrée aux bois impénétrables où la flore a des magnificences généreuses et superbes que nous ne pouvons nous représenter, nous autres, qui nous extasions devant le chêne du roi Saint Louis dans le bois de Vincennes, sous lequel trônent à présent toutes les nourrices des environs.

Irais-tu visiter Coumassie, Paulette? Peut-être si ce n'était pas plus loin que Meudon...

J'irais volontiers! Mme Dieulafoy compte bien parmi les *explorateurs!*

C'est un moyen de conquérir la gloire, chose assez difficile pour une faible femme.

C'est décidé, si je ne me marie pas, à trente ans je deviens exploratrice et me fais décorer.

On connaît le divorce à Coumassie. — Il paraît que c'est un des instincts mauvais de toute

l'humanité! Un voyageur africain, ami intime de papa, m'a raconté comment cela se pratiquait, d'une façon très simple, sans avoué, huissier, avocat et « autres hommes de loi ». Les époux tracent sur leur joue noire une croix blanche.

Cela signifie:

— Ma femme, tu peux convoler en secondes noces.

— Mon mari, je te rends à la vie de garçon.

Et l'on se sépare tranquillement.

Si cette coutume se répandait en France, que de gens rencontrerait-on marqués de la croix noire! — Ce serait à croire que notre pays est peuplé de charbonniers.

Il n'y a pas, ma Paule, une seule soirée, une pauvre petite soirée en espérance... On retarde de plus en plus les fêtes hivernales, les salons de réceptions restent fermés, les châtelains demeurent dans leur manoir à regarder flamber leurs arbres dans leurs cheminées.

On en est réduit à suivre des conférences comme distractions!

J'en ai entendu une étourdissante, ma chère, sur les *mers lunaires*. Il y avait des projections à l'appui, d'après des photographies du ciel même opérées à l'aide d'instruments astronomiques perfectionnés. Cet aperçu de la voûte céleste vous étonne et vous éblouit. Toutefois, j'imagine que du sommet de la tour Eiffel, à 300 mètres au-dessus du sol, on verra sans télescope les habitants de la lune se promener la canne à la main (s'ils suivent la mode.....

Elle sort de terre comme par enchantement, cette nouvelle tour de Babel où règnera aussi la confusion des langues. Les quatre énormes montants, d'une hauteur de vingt mètres, s'élèvent en courbe vers le premier étage qui sera de soixante-dix mètres. Or, le Panthéon qui me semblait respectable n'a que soixante-dix-neuf mètres d'élévation, sans comprendre la croix qu'on veut enlever.

Le monument se monte comme un gigantesque jeu de patience, les pièces de fer taillées, percées de trous, arrivent prêtes à être ajustées u Champ de Mars.

On escaladera la tour dans des chemins de fer funiculaires comme ceux du Righi; on évitera ainsi les crampes et les palpitations. J'ai hâte d'y monter, ne serait-ce que pour me balancer ; l'oscillation du faîte sera de *soixante-quinze centimètres*.

Je le tiens d'un ingénieur émérite.

Se sentir ainsi bercée dans les nuages ne manquera pas de charme. Je veux y chercher mon étoile et tâcher d'entrevoir le Paradis pour m'exciter à être très vertueuse; afin d'y entrer tout droit — c'est la grâce que je nous souhaite. Ainsi soit.....

Mais non, mais non! ma lettre n'est pas terminée.

Figure-toi, mon amie, que tantôt nous allions chez la couturière: je devais essayer un amour de costume dont je rêvais depuis trois nuits. D'habitude elle nous reçoit avec empressement, aujourd'hui elle nous fait attendre ; des falbalas partout, pas une chaise pour se reposer, des traînes de satin rose bengale, des jupes de moire vert d'eau, de damas Louis XVI, des flots de dentelle, des ruissellements de jais.... je cherchais la robe de la mariée et je farfouillais audacieusement ces merveilles, quand j'ai appris qu'elles partaient pour le Japon.

Un caprice de la charmante souveraine du plus joli pays du monde a décidé, *par décret*, que les dames d'honneur porteraient désormais les modes européennes.

Voilà une révolution japonaise!

Qui donc pourrait ici, — serait-ce Mme Grévy? — commander le contraire.

Ce serait cependant très gentil de s'habiller en Japonaise, bien serrée dans des fourreaux de soie de couleur tendre, avec un cerisier en fleurs brodé dans le dos et une envolée d'hirondelles sur la poitrine.

En attendant, et pour nous divertir un peu, espérons que la nouvelle *fashion* anglaise va nous arriver par le prochain paquebot.

Les *Swells* de Londres ou, si tu préfères, les « boudinés » adoptent la tabatière. Un élégant ne peut s'en passer.

Cette nouveauté franchira promptement le détroit. Nous verrons alors nos jeunes gens *dans le ton* déployer des grâces inimaginables pour tirer de la poche de leur gilet crème un bijou de tabatière en maroquin « Pranzini », l'ouvrir avec soin, offrir deux grains de tabac d'Espagne à leur danseuse, et, sur son refus *probable*, en saisir une pincée et la renifler suavement.

Après quoi, l'œil au plafond, dans une douce béatitude, ils replaceront jusqu'à la prochaine occasion la tabatière dans leur gousset.

On rira d'abord, on s'y fera peut-être?... et on aura son « professeur de prises » comme son professeur de piano ou d'allemand, comme son maître à danser jadis..... Mais où sont les grâces d'antan?

Quant à tes questions sur mon prétendu mariage, Paule... oh! la curieuse. — On punit la curiosité en ne la satisfaisant pas.

Voilà pour l'indiscrète. Dix baisers pour l'amie. ALIX.

DEVINETTES

Homonymes

Qu'elle soit d'or fin, de bois ou de terre,
Peu m'importe si je m'y désaltère.

Qu'elle soit manquée en mon vêtement,
Peu m'importe si j'y suis chaudement.

Qu'elle soit en plaine ou bien en montagne,
Peu m'importe si, sur le bois je gagne.

Qu'elle soit d'un maître un peu tyrannique,
Peu m'importe si je lui fais la nique.

Qu'elle soit en long, en large, ma foi !
Peu m'importe si les plans sont à moi.

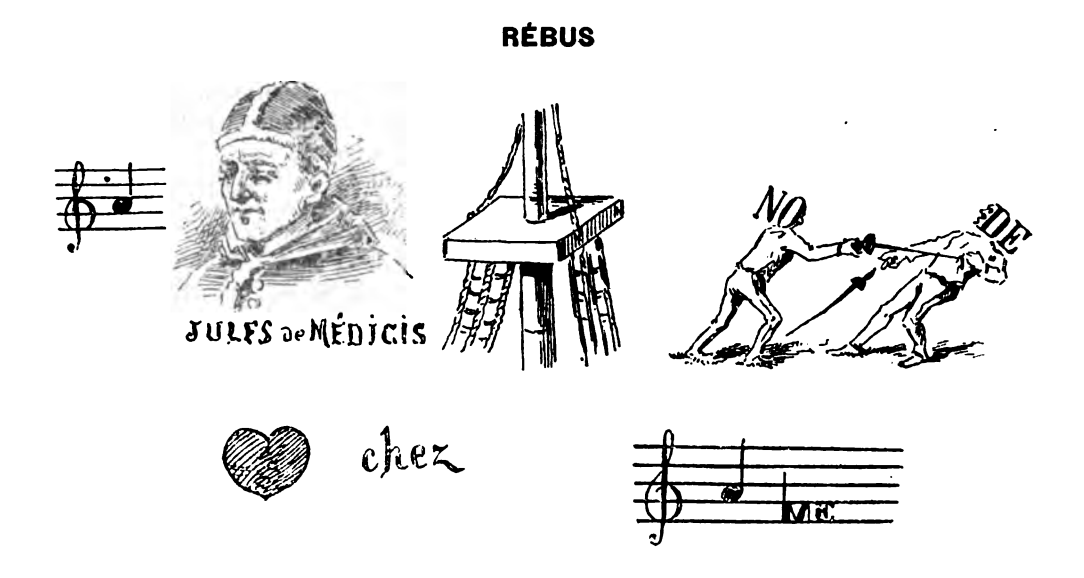
Qu'elle soit l'objet du soin nécessaire,
Peu m'importe si le jeu m'est contraire.

Qu'elle soit dans l'Eure ou le Calvados,
Peu m'importe si j'y courbe le dos.

Énigme (*Botanique usuelle*)

Ma tige est sans nœuds et d'un ton verdâtre ;
Mon feuillage épais, étroit, persistant ;
Mon bois est poreux ; ma baie est noirâtre ;
Et je reste vert, au froid résistant.
Poète, guerrier, demi-dieu, génie,
Pour me conquérir, trouvent aplanie
La difficulté par leur folle ardeur...
Et le cuisinier savamment rehausse
D'un mets un peu doux l'alléchante sauce
Par le stimulant de ma forte odeur.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES D'OCTOBRE

CHARADE : *A van tage.* | COMPARAISON-PROVERBE : *Muet comme une carpe.*

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE

Chaque métier a ses disgrâces

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

1er Décembre 1887

Modes de Paris. **Journal des Demoiselles** Rue Vivienne 48.

Toilettes de Mme PELLETIER-VIDAL 1, r. Duphot – Costumes d'Enfant de Mme TASKIN 2, r. de la Michodière.

Corsets de Mme EMMA GUELLE. 3, place du Théâtre Français.

Parfumerie de la Mon GUERLAIN. 15, r. de la Paix.

AU PAYS DES PERLES

L'archipel de corail et ses pêcheurs de nacre. —Plongeurs et plongeuses. — Duel entre pêcheur et requin. — La cueillette des nacres. — Formation des perles. — « La perle du Pape et la goutte de rosée. » — Différentes espèces de perles.

PHILIPPE LE BEL, dans une boutade qui lui valut la haine de maintes gracieuses sujettes du royaume de France, défendit par édit aux bourgeois de porter « ornements de perles ». Faute d'un blason qui accusât leur illustre lignée, les femmes et les filles des plus riches marchands de la cité ne virent plus, dès ce moment, l'opulent joyau dont elles se montraient trop avides, qu'à travers le prisme de leur imagination, dans des songes fantastiques où elles avaient les illusions du marquisat au milieu des splendeurs de la cour... Cette loi somptuaire n'eut que peu de durée et, depuis bien longtemps, sans distinction de castes, dames et damoiselles se parent de colliers ou de boucles d'oreilles en perles fines sans être inquiétées par le gouvernement....

Mais bien peu d'entre elles connaissent l'histoire de ces perles qui servent à merveille leur beauté au bal, en mariant leur éclat si doux aux tons chatoyants des toilettes claires; un court voyage au pays lointain qui produit les perles aujourd'hui les plus estimées, ne sera peut-être pas inutile aux lectrices de ce journal. — Je

tâcherai, d'un coup de baguette, de les transporter avec moi aux antipodes.

. . . .

. . . .

Nous sommes embarqués dans le plus confortable des paquebots. — Nous venons de la côte d'Amérique, le temps nous paraît bien long, nous bâillons sur le pont. Certains signes annoncent pourtant le voisinage de la terre, les oiseaux deviennent nombreux autour du navire; dans des envolées folles, goëlands, mouettes, alcyons se heurtent contre les agrès avec des cris plaintifs.

Tout à coup l'homme de vigie pousse un appel qui nous met la joie au cœur : « Une île droit devant nous! »

Enfin!!!

Montons sur la passerelle, sur la dunette, sur tout ce qui peut s'escalader facilement et regardons la ligne de l'horizon.

Un panache de verdure semble sortir de l'eau à l'endroit où la voûte céleste rejoint la mer. C'est la cime d'un cocotier qui émerge; le joli bouquet de palmes se développe bientôt à nos yeux, à mesure que le paquebot avance, puis vient le tronc qui le supporte, tout allongé, droit comme un I; enfin nous découvrons la terre, une plage légèrement jetée sur les vagues bondissantes, une nappe de sable au ras de l'eau, couverte d'arbustes maigres, de pandanus aux branches torturées et surtout de blocs blanchâtres, fragments du récif de corail.

Nous sommes dans les eaux d'un archipel français, les îles Tuamotou, d'une superficie bien respectable (250 lieues de longueur sur 200 de largeur) et toutes de formation coralligène.

En vous parlant « corail » en plein Océan Pacifique, je ne veux pas vous tromper, vous faire un conte des Mille et une Nuits.... Il ne s'agit pas, dans ces régions, de corail rouge ou rose, comme dans le bassin de la Méditerranée, mais bien de corail blanc, très varié, très original dans ses structures multiples, mais fort commun puisqu'il constitue le sol d'îles assez étendues.

Vous savez comment les polypes s'attachent sur les montagnes sous-marines, le plus souvent autour du cratère de quelque volcan éteint, et pullulent au point de couvrir d'immenses chaînes de rochers, en accumulant la matière pierreuse qui constitue leur enveloppe calcaire. Ces travaux gigantesques des polypes leur survivent, s'échafaudent avec les années et arrivent enfin à effleurer le niveau de la mer.

Le vaste *archipel Dangereux* ou des îles Tuamotou n'a pas d'autre origine... Les polypes meurent dès que leur construction se trouve exposée à l'air libre. Le vent apporte bientôt des îles voisines, sous forme de poussières, l'humus et les graines ; les courants véhiculent des noix de coco qui se déposent sur cette terre en formation; peu à peu la végétation se développe sous l'influence d'une température de serre chaude et les navigateurs viennent à découvrir qu'une île est sortie de l'Océan, a poussé comme un champignon... en voyant, un beau matin, les volutes se dérouler à quelques milles de leur bateau, et s'argenter, écumantes, sous le soleil, là où la carte ne marquait aucun récif.

Il nous était impossible de parler des nacres perlières sans connaître le milieu dans lequel elles vivent; ajoutons que les îles de corail sont généralement circulaires et en couronne, ayant pour centre de l'anneau un *lagon* ou lac qui se trouve le plus souvent en communication avec l'Océan par un chenal naturel. Ces lagons recèlent des trésors incalculables, des nacres irrisées, des perles blanches et noires, *poires*, *boutons* ou paragones; mais leur recherche est des plus difficiles. En se parant d'un collier, avant d'aller en soirée, la jeune fille assez heureuse pour posséder de vraies perles fines, est loin de se douter de tous les dangers qu'il a fallu affronter pour arracher ces précieux ornements à la mer jalouse qui les cache dans ses profondeurs les plus impénétrables.

La pêche des nacres perlières est un métier si dur que les Européens ne se sentent pas le courage de l'entreprendre eux-mêmes et se servent des indigènes des Tuamotou pour la cueillette de ces merveilles au milieu des lagons.

Ces plongeurs appartiennent à la race mahorie si vantée par les voyageurs. Les hommes à la robuste encarrure, au port d'une noblesse singulière, ont cette physionomie ouverte, cette allure fière qui caractérisent les Polynésiens; les femmes, d'une beauté souvent remarquable, ont toutes de grands yeux noirs et expressifs, le nez droit, et rivaliseraient avec les Européennes si elles n'avaient pas les lèvres trop épaisses; il est vrai qu'elles se rattrapent par une denture superbe. La couleur bistrée de leur peau ne choque pas le regard, dans ces pays où la lumière est plus intense; elle s'harmonise parfaitement avec les tons chauds de la terre et du ciel.

Les femmes des îles Tuamotou ont beaucoup de gaîté à dépenser, et tout dans leurs chansons, au rythme cadencé, aux refrains captivants, dans leurs danses aux pas compliqués et gracieux, prouve l'aimable insouciance avec laquelle elles supportent une existence pourtant assez monotone... Très jaseuses, ces sauvagesses se réunissent à la veillée et, dans des soirées intimes, dont l'eau du cocotier voisin fait tous les frais, se racontent des histoires qui dénotent de leur part une imagination des plus vagabondes. Elles lisent même nos vieux contes français, traduits en leur langue; l'une d'elles m'a un jour très sérieusement demandé si je

connaissais la Belle au Bois dormant et comment elle se portait...

Les hommes sont des fatalistes qui vivent au jour le jour, méprisent la mort et creusent leur bière dans un tronc d'arbre dès qu'ils se sentent gravement atteints par la maladie.

Les habitants des îles Tuamotou sont habitués dès leur enfance à l'exercice de la plonge qui constitue leur seul moyen d'existence. Jadis l'arbre providentiel, le cocotier, suffisait à leurs besoins... il leur donnait du bois pour construire leurs cases, leurs pirogues, leurs tombeaux... des feuilles résistantes pour les abriter, un lait rafraîchissant, une amande succulente et nutritive, de l'huile, des fibres faciles à travailler, à tresser en nattes, en cordages, mais ces éléments de vie primitive ne suffisent plus aux Polynésiens; l'âge d'or est passé pour ces peuples envahis par la civilisation, il leur faut des pagnes d'indienne ou de soie pour les jours de fête, des aliments de provenance étrangère, du tabac et surtout de l'eau-de-vie, « *namu* », un poison qui les décime comme le ferait la plus terrible des épidémies.

Les capitaines des goëlettes qui font le commerce des nacres et des perles exploitent habilement les appétits naissants des insulaires en échangeant des produits européens contre leurs services à l'époque de la plonge.

Les îles Tuamotou sont actuellement le centre le plus vaste des pêcheries d'huîtres perlières; la nacre s'emploie dans la tabletterie, la marqueterie, l'ébénisterie, l'éventail et surtout le bouton; le luxe de nos ameublements de fantaisie en exige des quantités considérables. Les perles, dites de Tahiti, sont d'ailleurs fort en vogue; leur orient magnifique les font préférer à celles de l'Inde et de l'Amérique du Sud; les Tuamotouens ont donc fort à travailler pour satisfaire nos caprices princiers.

Tout le monde plonge aux Tuamotou; hommes, femmes, enfants nagent comme des poissons et vivent dans l'eau comme dans leur élément ordinaire, en dépit des attaques du requin, ce vorace à la triple mâchoire tranchante.

Le plongeur, en descendant sous l'eau, doit toujours s'attendre à rencontrer son terrible adversaire.

Quand le requin s'approche sournoisement, de toute la vitesse de ses nageoires, le Tuamotouen ne se déconcerte pas et fait un brusque détour dans les profondeurs azurées du lagon, puis il cherche à surprendre son ennemi, de côté, le squale ne voyant que droit devant lui, enfin d'un mouvement brusque, s'il est assez agile, le perce de son couteau... Il remonte alors dans sa barque et pousse un cri de triomphe; tous ses camarades l'entourent et lui font fête. Le cadavre du monstre est amené à la surface de l'eau, on le dépèce avec soin; on se régalera même de sa chair qui n'est pourtant pas des plus tendres... mais a la vertu légendaire de donner au vainqueur la force du vaincu.

Avec cet ennemi-là, pas de milieu... il faut le manger ou être mangé, le duel finit toujours par un repas aux dépens de l'un ou l'autre combattant....

Quand le requin a le dessus, ce qui arrive trop souvent, il ne lâche son adversaire qu'après avoir coupé avec ses dents acérées une jambe ou un bras, tout au moins.

Et dire que l'on voit des femmes, des jeunes filles faire la plonge, aller chercher des nacres pour les échanger contre ces étoffes légères dont elles sont si coquettes, cédées par les capitaines-marchands à des conditions exorbitantes!

Voulez-vous savoir comment procèdent les indigènes de Tuamotou pour aller détacher du roc, au fond de la mer, les pintadines, ces grandes huîtres que les naturalistes ont nommées « *meleagrinæ margaratiferæ* »? dont le diamètre atteint parfois 0m,30 et le poids 9 et 10 kilogrammes?

Figurez-vous les ondes calmes d'un lac circulaire; tout autour s'étend une véritable muraille de cocotiers qui s'inclinent sous la brise du large avec un grand bruissement de feuilles; sur la surface polie du lagon, glissent silencieusement les baleinières ou les simples pirogues des pêcheurs faites d'un tronc d'arbre évidé et d'un balancier.

Plongeurs et plongeuses n'ont pour tout vêtement que le *paréu*, bande de toile qui se noue sur la hanche et retombe aux genoux.

Chacun est muni d'un couteau à large lame, pour trancher le byssus de l'huître, et d'un appareil tout spécial que les marins appellent *lunette de calfat*. Cette soi-disant *lunette* se compose de quatre planchettes formant une boîte oblongue dont l'une des extrémités est fermée par une vitre et l'autre reste ouverte pour laisser pénétrer la tête du pêcheur.

Celui-ci pose la partie vitrée sur la surface de l'eau, toujours un peu ridée par le vent, et l'aplanit ainsi complètement pour mieux voir le fond du lagon. Grâce à la transparence de l'onde et à ses yeux de sauvage, le pêcheur des Tuamotou découvre ainsi les huîtres à des profondeurs de 20 à 30 brasses, quoique leur nuance grise se confonde facilement avec la couleur des rochers.

Quand les pêcheurs ont trouvé une bonne place, l'embarcation s'arrête; tous se recueillent, le chef se lève, croise les bras et à voix haute, dans cette langue sonore et si poétique des Mahoris, adresse au ciel bleu sa solennelle invocation... — Chacun scrute encore les eaux du lagon avec la lunette en bois et se dispose à plonger, en retirant son pagne.

L'indigène des îles Tuamotou est le premier plongeur du monde. Il dédaigne de s'attacher des poids aux pieds comme le font tous les autres, de se garnir le nez et les oreilles de coton huilé, de se bâillonner la bouche, enfin de se servir d'une corde pour remonter.

Il n'a pour tout bagage que son couteau, pour tout moyen d'action que sa force unie à une souplesse de muscles sans égale. Il refuse de se servir du scaphandre, prétendant que cet instrument est malsain et alourdit les jambes.

Avant de se précipiter dans l'eau, les pieds les premiers, le canaque se contente de faire provision d'air ; sa poitrine se soulève, ses poumons fonctionnent avec force, et il se lance, descendant à de très grandes profondeurs jusqu'à l'endroit où il a vu une coquille.

Il passe une minute ou deux, parfois trois, au fond du lagon, détachant la plus belle des pintadines qui s'offrent à son regard, ou celle dont l'aspect extérieur, vaine indication, semble lui révéler la présence d'une perle.

Il serre avec énergie les valves de l'huître pour empêcher la chute des perles qu'elle pourrait contenir, et, d'un fort coup de pied, s'élève dans l'eau, jusqu'à la surface, avec une rapidité surprenante.

Les huîtres, une fois la pêche de la journée achevée, sont ouvertes devant le capitaine-marchand qui a loué les services des plongeurs ; ce commerçant, qui les paie mal ou les enivre d'eau-de-vie pour ne pas les payer du tout, surveille le nettoyage des coquilles d'un œil jaloux.

Il se méfie des pêcheurs, qui déploient une adresse toute particulière pour escamoter les perles et les cachent au besoin dans leur bouche.

La coquille est soigneusement vidée ; on visite scrupuleusement les moindres plis et replis du mollusque, le manteau, le muscle adducteur, la glande, les branchies... La perle est retenue par de faibles membranes ou même à l'état libre ; il suffirait de la moindre imprudence, en maniant les valves de l'huître, pour perdre les trésors qu'elle renferme dans les coraux ou sur le sable de la plage.

Les savants pourraient vous donner d'amples explications sur la formation de la perle ; contentons-nous de la considérer comme une petite coquille de nacre retournée qui se développe, peu à peu, symétriquement ; elle provient, en un mot, d'une sécrétion de l'huître autour d'un corps étranger ou noyau. Un grain de sable, introduit dans une pintadine, peut donner naissance à une perle merveilleuse ; la matière nacrée l'enveloppe d'une couche légère et transparente, une seconde couche recouvre bientôt la première, ainsi de suite, comme les tuniques d'un oignon se superposent entre elles.

Les Orientaux, dans leurs contes bleus, font de la perle une goutte de rosée solidifiée.

Cette comparaison a été l'origine de bien des légendes. Henri Berthoud, le charmeur, me racontait jadis celle-ci dans laquelle la goutte d'eau a tous les honneurs, aux dépens de la perle...

— Un matin, le Saint-Père, fatigué d'une nuit passée à prier pour les pécheurs de la chrétienté, s'étendit mollement sur l'herbe fine du parc du Vatican, et sa tiare, que surmontait une perle superbe, s'enfonça parmi les folles avoines qui poussaient là en liberté. Au bout d'une tige que le soleil de la veille avait tristement séchée, se balançait une goutte de rosée qui interpella gaîment la perle en l'appelant du doux nom de sœur. Là-dessus, l'orgueilleuse qui valait bien un millier d'écus, de se récrier en disant à la gouttelette qu'elle était folle.

— A quoi es-tu bonne ? demanda alors cette dernière.

— A émerveiller le genre humain !

— Et moi à mourir pour faire la charité, répliqua la goutte d'eau, en se laissant tomber le long du brin d'herbe auquel elle rendit ainsi la vie.

Un ange vint qui recueillit la goutte de rosée et la remit à Dieu en personne ; elle fut bénie par le Très Haut et transformée en chérubin tandis que la perle perdit son éclat... un camérier du pape la brisa sous le talon de sa botte...

La morale de cette histoire, c'est que la plus belle perle du monde peut se ternir et *vieillir* ou même s'altérer complètement et *mourir* ; ces termes sont consacrés.

Si vous avez le bonheur d'avoir des perles fines, conservez-les avec précaution ; les acides les détériorent, les gaz fétides les noircissent.

Vous savez comme moi, que Cléopâtre, dans un élan de jactance, fit dissoudre dans du vinaigre une perle de 1,500,000 francs et l'avala à la santé de son vainqueur, le soudard Marc-Antoine.... du moins, les auteurs le rapportent.

Je n'ai pas vu de perles phénoménales en Océanie ; les missionnaires des îles Gambier ont pourtant exposé en 1867 à Paris, une perle blanche dont ils demandaient 100,000 francs. Elle n'a pas trouvé d'acquéreurs et a été donnée au Souverain Pontife qui en a orné le diadème de sa Vierge préférée dans la basilique de Saint-Pierre.

On voit souvent des perles blanches ; les noires sont plus rares. Il en est encore de roses produites par la *pinne marine*, sorte de moule qui se pêche dans la Méditerranée, et par la *turbinelle*, coquille de l'Océan indien ; les perles

jaunes, grises et teintées de bleu sont des anomalies, sans valeur généralement.

Les pêcheries des Tuamotou ont des rivales à Ceylan, dans les golfes de Panama et de Californie; les cours d'eau de l'Ecosse, du pays de Galles, de certaines provinces de l'Irlande, de la Saxe et de la Bohême nourrissent aussi des huîtres perlières. On en trouve également en France, voire même dans la Seine, mais les joailliers qui veulent les placer ont bien soin de leur donner une origine étrangère en déclarant qu'elles viennent de l'autre bout du monde.

La forme des perles varie suivant la situation qu'elles occupent dans la coquille où le hasard a jeté le noyau quelconque autour duquel elles se sont constituées; les perles en forme de poire et surtout les rondes ont plus de valeur que toutes les autres.

La reine d'Angleterre possède un trésor de perles d'une grande régularité, mais le shah de Perse la surpasse en magnificence avec un chapelet d'une longueur très respectable, dont les grains, perles fines, ont la grosseur d'une noisette.

Si les perles régulières sont d'un grand prix, les *baroques*, pour prendre l'expression technique, ne trouvent pas moins leur emploi dans la bijouterie; on utilise aussi, en dissimulant le point d'attache, les perles qui se développent quelquefois en saillie sur la coquille et même celles que la valve nacrée enchâsse presque complètement. Ces perles, dites *de Panama*, sont l'objet de retouches délicates et prennent, sous la main habile du joaillier, la rotondité et l'éclat des belles perles fines; le chapitre de la falsification des perles aurait son intérêt, mais ne peut trouver sa place ici...

Les Californiens, qui aiment assez les breloques, recherchent beaucoup, outre les perles naturelles, certaines protubérances nacrées, résultant de la perforation de l'huître par des parasites et qu'on appelle à tort perles fines; les *chicots*, dus à la présence d'un corps étranger *dans la coquille*, sont aussi confondus souvent avec les perles; j'en ai vu qui atteignaient la dimension d'un œuf de pigeon.

AYLIC MARIN.

LA FEMME DE CÉSAR BORGIA

Nous extrayons pour nos lectrices, d'un savant travail de M. Edmond Baucque, quelques notes intéressantes sur une figure oubliée, sur une vie pure, alliée à un des noms les plus sombres de l'histoire, *Charlotte d'Albret*, duchesse de Valentinois. Elle a d'autant plus de droit à notre sympathie qu'elle était française, issue d'une race antique et illustre et qu'elle fut l'amie, la confidente de sainte Jeanne de Valois, dont les malheurs vous ont été récemment racontés par une plume élégante et vive. Pour elle, comme pour la malheureuse Jeanne, l'état de mariage ne fut qu'un long chemin de la croix, et tout ce que la différence de principes, de mœurs, de caractère peut faire souffrir à une âme délicate, elle l'endura durant son union avec César Borgia.

Qu'était-ce que les Borgia? L'histoire nous dit que c'était une famille espagnole, appelée Lenziolo, qui vint en Italie, lorsque Alphonse Lenziolo s'assit sur le trône pontifical, sous le nom de Calixte III. Le pape permit à son beau-frère de prendre le nom de Borgia, qui était le nom de sa mère, et ce fut le fils de ce Lenziolo-Borgia, qui devint pape sous le nom d'Alexandre VI. Il avait porté les armes, il avait eu une jeunesse orageuse, dont la calomnie s'est plu, disons-le, à exagérer les torts et dont le drame et le roman ont profité pour amuser le public, un public crédule et généralement ignorant.

Alexandre avait un fils, César Borgia, pour lequel une tendresse et une faiblesse extraordinaires lui firent dépasser toutes les bornes de la libéralité: il le combla de biens, il le revêtit de la pourpre quoiqu'il n'eût reçu aucun ordre sacré, il ferma les yeux sur les désordres de sa vie et sur ses crimes qui allaient jusqu'au fratricide. Louis XII, qui, pour ses entreprises guerrières en Italie, cette folie des Valois, avait grand besoin de l'appui du Pape, combla César de faveurs afin de se l'attacher, mais qui pouvait attacher cette âme orgueilleuse et dure? Il fut créé duc de Valentinois, avec une pension de 20,000 livres et, bienfait plus grand, Louis XII le maria à une des plus belles et des plus riches héritières de sa famille.

Charlotte d'Albret était fille de Jean d'Albret, roi de Navarre; elle descendait d'une famille antique et célèbre et dont on lit le nom à toutes les pages de l'histoire de France. Un de ses aïeux, Ximenez-le-Gascon, rendit de grands services à Charlemagne, un autre, Garcias-Ramire, porta secours à Robert-le-Fort et combattit les Sarrazins tant qu'il vécut; un autre, Armand Amanieu, aida puissamment à faire rentrer la Guyenne sous l'obéissance des rois de France; le connétable Charles d'Albret combattit à Azincourt, mais sa bouillante valeur lui coûta la vie et contribua à la perte de la bataille; Charles II, son fils, rendit d'éminents services à Charles VI, à Charles VII et à Louis XI; enfin, le souvenir de ces seigneurs du Midi est étroitement lié à l'histoire de France et de ses rois Charlotte avait quitté jeune la Navarre pour la

cour du roi de France Charles VIII; elle y connut Anne de Bretagne et Jeanne de Valois, femme de celui qui était l'héritier présomptif de Louis d'Orléans, et quand le duc d'Orléans fut devenu Louis XII, quand il eut épousé Anne de Bretagne, elle vécut près de la reine comme fille d'honneur; elle était d'une beauté remarquable et son âme innocente et vertueuse était aussi belle que sa figure.

Ces grandes qualités, les liens du sang qui l'unissaient au roi, n'arrêtèrent pas la cruelle politique de Louis XII, sacrifiant tout à ses prétentions sur l'Italie. Elle fut donc fiancée, cette pure enfant, à César Borgia, assassin, parjure, fratricide, et le mariage fut conclu, avec une pompe inouïe, à Chinon, le 12 mai 1499.

Charlotte avait obéi, et son cœur avait été d'accord avec sa volonté : son époux avait, comme Néron, des dehors gracieux, et quoique son visage, peint par Raphaël, nous apparaisse terrible, il n'ignorait pas l'art de plaire; il plut à la jeune femme, elle l'aima, elle l'aima assez pour souffrir beaucoup de ses dérèglements et de son abandon. Après quatre mois de mariage, il la quitta et retourna en Italie; les rêves d'amour et de grandeur de la pauvre duchesse de Valentinois s'écroulèrent soudain; elle souffrit cruellement et son cœur blessé ne put supporter les plaisirs de la cour, elle avait besoin de retraite et de silence, et elle se réfugia dans un château en Berry, non loin de sa sainte amie, Jeanne de Valois.

La terre de la Motte-Feuilly, où Charlotte habita constamment depuis sa vingtième année, jusqu'à sa mort, était située au milieu des bois, dans une solitude profonde, et c'était bien là l'asile que convenait à la femme délaissée de César. Elle y éleva dans la paix, l'unique enfant de son mariage, Loïse de Valentinois; elle consacra sa vie à sa fille, à son amie Jeanne et aux pauvres. Ses aumônes étaient immenses : elle nourrissait les indigents, elle élevait les orphelins, elle dotait les pauvres filles, elle vivait pour Dieu; pourtant, son amour d'épouse brûlait encore au fond de son âme et elle l'emporta au tombeau. César, après une vie criminelle, fut tué au siège de Pampelune (1507), et Charlotte d'Albret, accablée de douleur, pleura ce mari indigne d'elle avec des larmes amères; elle se couvrit de deuil, elle fit voiler sous des tentures noires les couleurs d'or et de pourpre des Borgia, et à l'âge de trente-deux ans, elle rendit son âme à Dieu. Elle fut ensevelie, selon son désir, à côté de Jeanne de Valois; leurs deux tombeaux furent violés et spoliés par les huguenots et les révolutionnaires de 1793.

Sa fille, Loïse, confiée à Louise de Savoie, fut mariée à Louis de la Trémouille, le *chevalier sans reproche*, vainqueur à Saint-Aubin-du-Cormier, vainqueur à Fornoue : il périt à Pavie, et sa veuve se remaria à Philippe de Bourbon, seigneur de Busset, dont la postérité existe encore.

Du château de la Motte-Feuilly, il ne reste qu'un beau donjon et un oratoire, où Charlotte a beaucoup prié et pleuré; dans le parc, un if colossal, plus vieux même que les souvenirs du passé: dans la sacristie, à l'église, on voit les débris du tombeau de la duchesse, sa statue défigurée, mais qui garde les traces d'une majestueuse beauté, et semble appeler des réparations, que la grandeur de son nom et la mélancolie de son histoire réclament également.

Elle est encore un de ces nombreux exemples tirés de l'histoire, qui disent à tous que *tout est vanité*.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

PERLE FINE

LE BALCON DE LA CHÊNAIE

PAR MADAME DU CAMPFRANC

—

Nous n'aimons guère les romans, mais il faut faire abstraction de son goût personnel en voyant comme le public se porte vers les œuvres d'imagination, bien indignes, pour la plupart, de ces préférences; nous ne lutterons pas sans cesse contre le flot et nous choisirons les œuvres intéressantes et pures qui peuvent être offertes à notre jeune public. *Perle fine* (1) est de ce nombre; le sujet en est très simple : Un homme s'est trompé dans le choix de sa femme il a préféré la perle fausse, fabriquée avec l'écaille des ablettes, à la belle perle fine, éclose au sein profond des mers, pure, tranquille et belle. Broze, c'est le nom du héros, se repent bientôt de son choix; il s'est jeté dans un affreux guêpier : femme, beau-père et belle-mère le trompent et l'exploitent à l'envi. Il tourne des regards désolés vers le passé, vers Gabrielle, si douce et si aimante. Nous ne dirons pas le dénouement; ajoutons seulement que le style très coloré de ce livre vous plaira, que l'auteur excelle dans les descriptions et que sa plume raconte avec une vivacité rare l'affreuse catastrophe d'Ischia. Lisez et vous apprécierez le nom nouveau dont est signé ce volume, et le suivant également.

(1) Un vol., chez Henri Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. Prix : 3 fr.

Le *Balcon de la Chênaie* (1) est plutôt fait pour les jeunes femmes que pour leurs jeunes sœurs. C'est une histoire d'amour couronnée par le plus généreux dévouement. Livre brillant et émouvant.

M. B.

JÉSUS AUX PETITS ENFANTS

Publié par les soins de M. l'abbé Le Rebours
Curé de la Madeleine

—

Le passage de l'Evangile où le Sauveur appelle à lui les petits enfants, disant que le ciel est pour ceux qui leur ressemblent, avait inspiré à une mère chrétienne, la marquise de Vibraye, quelques pages destinées à son fils et qui, après un demi-siècle, sortent du sein de la famille qui les conservait avec amour.

Nous connaissons d'autres livres de piété pour les enfants : celui de Mme de Flavigny, d'autres encore, mais pour les jeunes enfants il n'en existe pas de meilleur que celui-là : il signale aux petits lecteurs leurs défauts et les remèdes qu'on doit apporter aux défauts; il invite à une vraie piété, à un véritable amour envers Dieu ; la personne distinguée qui l'a conçu s'est plu à l'écrire dans le style le plus simple, le plus clair, il est à la portée de ces intelligences naissantes. C'est un livre à indiquer à toutes les jeunes mères. Le nom de celui dont les soins répondent au zèle de l'auteur est aussi pour le leur recommander. Et sa forme extérieure est charmante (1).

(1) Chez Didot. Prix : 2 fr. 50.

(1) Chez Gruel et Engelmann, 418, rue Saint-Honoré, Paris. Un vol. oblong cartonné de 56 pages.

CONSEIL

Lettre à une jeune institutrice

MADEMOISELLE,

JE RÉPONDS avec empressement à votre lettre confiante, et je voudrais réussir à vous donner l'utile conseil que vous attendez de ma vieille expérience; mais avant le conseil, je dois vous exprimer la sympathie que je ressens pour vous et pour toutes les jeunes filles qui luttent bravement pour les besoins de l'existence, qui n'ont plus d'asile protecteur, ni de parents (les conseillers-nés de leurs enfants). L'intérêt que je leur porte s'étend plus vif encore, à celles qui protègent au lieu d'être protégées, qui relèvent le foyer ruiné et qui travaillent pour un père, une mère malades, infirmes, pauvres, les blessés enfin dans la grande bataille de la vie. Je sais que leur sort est pénible, leur lutte laborieuse, que leur âme délicate est souvent froissée, que l'inégalité de la fortune et l'égalité de l'éducation donnent lieu à des heurts douloureux, et que peu de carrières ont plus d'aspérités secrètes que la leur. Je rappellerai à celles qui sont chrétiennes, que la volonté divine s'accomplit en elles, parmi ces petites humiliations, et qu'elles ressemblent de plus près à Celui qui est venu pour servir et non pour être servi. Qu'elles voient dans ces enfants difficiles et gâtées, dans ces mères hautaines, le prochain, ce prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes, et la patience, le support, l'affection zélée pour les âmes leur paraîtront moins difficiles.

Votre lettre demande si une jeune personne qui donne des leçons, doit demander à la mère de ses élèves des nouvelles de sa santé : je ne le pense pas. Si vous aviez avec cette dame des relations cordiales, familières, oui; sinon, non. Soyez très polie, très correcte, que votre ton avec la mère des enfants marque de la déférence, que vos manières avec les enfants soient modérées et douces, mais n'allez pas au delà; n'entrez dans l'intimité de la famille que lorsqu'on vous y conviera; soyez réservée en tout, c'est la condition de votre dignité.

N'accueillez pas de confidences, ni de la mère, ni de la fille; cela est dangereux; ne vous chargez d'aucune commission ; cela n'est pas de votre emploi. Songez au mot de Talleyrand : *Pas de zèle !* Vous ne devez avoir de zèle que pour l'avancement intellectuel et moral de votre élève ; les courses, les commissions sont affaires de domestiques. Surtout, ceci est plus important, soyez impénétrable sur ce qui se passe dans les maisons où vous êtes admise ; il n'est pas de maison qui n'ait quelque secret de fortune ou de caractère; soyez loyale et sûre, ne trahissez jamais ce que vous avez surpris; que les défauts de vos élèves ne fassent pas l'objet de vos moqueries; ne racontez pas à Berthe que Jeanne est paresseuse ou incapable, et ne dites pas à Jeanne que Berthe se met en colère comme un paon dont elle a aussi la vanité. Qu'elles aient en vous une amie fidèle, qui respecte leur réputation et leur avenir. Si vous agissez ainsi, si vous ajoutez à vos talents réels la sûreté de caractère et la dignité des manières (sans affectation), vous

acquerrez ce que vous enviez : une situation à part, une situation inespérée dans l'innombrable tribu des brevetées; d'autres instruiront, vous élèverez par votre exemple et par la ligne de conduite que vous aurez suivie.

Vous apprenez bien des choses à vos enfants; il en est une que je vous recommande spécialement, d'après le conseil d'un homme distingué, savant professeur dans une savante faculté. Il voit de près les lycées de filles et la science inutile et encombrante dont on surcharge ces jeunes cerveaux; il voit de près le troupeau des institutrices sans emploi, frappant, désespérées, à toutes les portes, demandant une place, une chaire comme un pauvre demande un sou, et son avis est que les petits emplois de caisse ou de finance conviennent entre tous à merveille à ces jeunes filles qui, pour la plus grande part, sont intelligentes et probes. Pour y aspirer, il faut la belle écriture, la tenue des livres et l'habitude des calculs rapides. D'accord avec lui, je ne doute pas que, d'ici à peu d'années, les chemins de fer et les particuliers n'utilisent ces aptitudes féminines; on n'a pas beaucoup à se louer des hommes ; la caisse, entre les mains des femmes, semblerait plus en sûreté. Pensez-y : ajoutez ce bagage commercial au bagage scientifique, il sera moins encombrant et plus réellement utile. J'ai cru devoir consigner ici cet avis d'un homme compétent et supérieur, et je serai heureuse si vous contribuez à mettre son idée en circulation. Propager une bonne œuvre, une idée utile n'est-ce pas quelque chose d'excellent et digne de récompense? plus que de favoriser l'emploi d'une nouvelle machine, d'acclimater un nouveau fruit ou d'introduire, en vue d'un nouveau plat, une nouvelle espèce de pommes de terre!

Votre bien dévouée,

M. B.

ROSALINDE AUX CHEVEUX D'ARGENT

(Légende écossaise)

A miss Elisa Darling.

I

ON N'AURAIT pas trouvé, dans la Grande-Bretagne entière, d'un point à l'autre de l'île, dans les vallées non plus que dans les montagnes, une jeune fille plus jolie et plus charmante que Rosalinde.

Elle n'avait ni père ni mère. Des gypsies l'avaient abandonnée dans un champ, non loin de la bonne ville de Perth, au royaume d'Écosse, et depuis lors elle vivait de la charité publique, car ceci se passait il y a bien des siècles, avant les Stuarts, avant Bruce même, et, dans ce temps-là, si la charité était ordonnée comme encore aujourd'hui, la mendicité n'était pas interdite.

Rosalinde avait quinze ans tout au plus. On eût dit que les rayons du soleil d'Egypte avaient doré sa peau délicate; deux diamants noirs scintillaient dans un globe de nacre, sous l'arc parfait de ses sourcils ; sa bouche vermeille souriait à tout venant, de ce gai et franc sourire des enfants, hardis parce qu'ils sont ignorants ; une sainte candeur brillait sur son beau front d'ivoire jauni, que couronnaient d'un diadème splendide les torsades épaisses et lourdes d'une chevelure noire comme l'aile du corbeau.

Cette petite bohémienne, mignonne à faire envie à la reine Mab, et plus belle que tout un cortège de fées, avait reçu, en vérité, les plus beaux dons : l'innocence et l'intelligence, la noblesse du cœur, la grandeur des sentiments.

Satisfaite de sa condition, elle égalait dans sa sobriété les cénobites du désert, mangeait des racines, buvait de l'eau, dormait à la belle étoile, n'avait jamais ni faim, ni soif, ni fatigue, et n'enviait rien. Chaque jour elle se glissait, humble et silencieuse, sous les arceaux romans de la vieille cathédrale où prêcha naguère saint Dunstan.

Là, fixant d'ardents regards sur l'autel où flamboyaient les cierges, où les fleurs, entassées dans les vases d'or, mêlaient leurs émanations subtiles à celle de la myrrhe, elle contemplait Jésus crucifié, les bras étendus, le corps livide, sur le bois divin qui fut le théâtre de notre Rédemption.

Elle écoutait les mugissements, les mélodies enchanteresses, les accords majestueux et suaves des orgues, et il lui semblait qu'elle se trouvait en paradis, ange parmi les anges, et chantant les louanges du Très-Haut.

Le soir, elle courait les vallées, récoltant des monceaux de pâquerettes, de boutons d'or et d'aubépine, et venait, émue, enguirlander un vieux chêne où, sous un rustique toit d'écorce

de bouleau, était suspendue l'image de Marie, mère de Dieu.

Elle vagabondait en liberté, ne sachant, ne désirant rien au monde, heureuse parce qu'elle était libre, et n'imaginant pas qu'on pût vivre autrement.

Rosalinde possédait ainsi le parfait bonheur, après lequel nous courons, sans nous douter qu'il est à notre portée, car il consiste à se contenter de ce que l'on a, sans éprouver aucun regret pour le passé, aucune envie pour le présent, aucune crainte pour l'avenir.

Or il advint qu'un soir, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, entre le coucher du soleil et le lever de la lune, à l'heure où tout revêt une teinte grise, où le ciel n'est déjà plus couleur de turquoise et n'est pas encore couleur d'azur, il advint, dis-je, que Rosalinde, qui s'en allait vers le chêne de la Vierge, les mains pleines de pervenches, rencontra tout à coup, dans le sentier, un homme qui chantait.

C'était, ma foi, un beau soldat, un archer du roi, portant comme il faut le plaid et le kilt bariolés, la plume d'aigle et la branche de houx au bonnet, faisant sonner avec son poing le pommeau de fer de sa claymore.

Il s'arrêta, et Rosalinde, qui le voulut regarder, s'arrêta aussi.

L'archer demanda à la fillette où elle allait, comment on la nommait.

Elle répondit ingénument, un peu confuse, mais attirée vers cet inconnu par une inexplicable confiance.

Il lui parla avec aménité, doucement, le sourire aux lèvres, si bien que les étoiles constellaient le firmament, l'*Angelus* était sonné, la nuit était bien noire, qu'ils devisaient encore ensemble.

Rosalinde apprit en une heure qu'il y a ici-bas des riches et des pauvres, et connut la différence qui sépare les uns des autres. Le voile de son ignorance fut déchiré. Elle sut combien l'or est puissant, quels plaisirs il donne, quelles fautes il fait commettre.

— Jeune fille, lui dit l'étranger, veux-tu être l'égale des plus riches et des plus belles, enrouler des pierreries autour de ton cou de cygne, diaprer de rubis les tresses opulentes de tes cheveux, t'asseoir aux tables encombrées de métaux précieux, savourer les fruits des îles lointaines et les vins généreux, habiter un palais somptueux, couvrir ton corps des étoffes merveilleuses que tissent les génies de l'air? Veux-tu chaque jour contempler les chefs-d'œuvre de la main de l'homme, entendre les concerts qui flattent délicieusement l'oreille, ne t'éveiller que pour goûter les plaisirs, ne t'endormir que pour jouir de songes enivrants?

— Seigneur, je le veux, répondit la fillette.

— Jette donc ces misérables fleurs dont tu voulais parer ton idole... Oublie le Supplicié que tu priais. C'est moi qui suis ton maître, enfant! Ton Dieu veut le sacrifice; moi je n'exige rien... Tu souffres, tu es pauvre, tu n'as pas d'abri, pas de pain, des loques pour vêtements... Tu auras tout sans peine...

Rosalinde jeta ses fleurs, mais en pleurant. Elle pencha la tête et vit ses pieds nus, souillés par la poussière du chemin, ses mains hâlées, sa tunique rapiécée. Elle eut honte d'être ainsi vêtue. Néanmoins elle hésita.

— Que faut-il faire? murmura-t-elle.

L'inconnu se mit à rire:

— Il faut, dit-il, que tu m'appartiennes, au jour de ta mort.

— Ah! vous êtes Satan, cria Rosalinde.

— Veux-tu? Le monde est à toi, tant que tu seras vivante. Morte, la terre aura ton corps, et j'aurai ton âme...

Rosalinde se baissa pour recueillir ses guirlandes et ses bouquets.

— Je ne veux pas, répondit-elle.

Mais le démon sait mentir:

— Folle! reprit-il en ricanant. Que t'importe! Au jour de ta mort, tu appelleras le prêtre: le prêtre viendra et t'absoudra de tes fautes, et tu seras à Dieu malgré moi! Voilà qui suffira à rompre notre pacte. Veux-tu?

L'enfant fut vaincue et répondit:

— Oui....

— Eh bien! je suis bon prince, reprit Satan. Chaque fois que tu voudras un écu d'or, arrache un de tes cheveux, il y en a des milliers sur ta tête. A la place du cheveu noir que tu auras arraché naîtra un fil d'argent. Si au jour de ta mort, comprends-moi bien, il te reste un seul de ces cheveux de jais qui s'enroulent sur ton front, je n'aurai aucun pouvoir sur toi. Si, au contraire, ils sont devenus blancs, tous sans exception, tu seras ma proie pour l'éternité.

— Oh! je le veux, repartit la fillette en riant. Je n'aurai pas besoin, pour être heureuse, de tant de milliers d'écus d'or!...

Le pacte fut conclu, et Rosalinde, arrachant de sa tresse le cheveu le plus long, vit aussitôt une pièce d'or briller dans sa main.

L'infernal Menteur disparut, et Rosalinde, piétinant sur ses fleurs, retourna vers la ville.

II

Dix ans plus tard, on ne parlait dans toute la Grande-Bretagne que de Rosalinde aux cheveux d'argent, au teint de bohémienne, aux yeux de diamant, aux lèvres purpurines, et dont les cheveux, qui l'enveloppaient comme un manteau royal, étaient d'une blancheur

de neige que faisait ressortir avec plus d'éclat une mèche plus noire que l'ébène.

Elle possédait, assurait-on, d'inépuisables trésors : deux palais à Grenade, la ville des Maures ; un palais de marbre à Londres, tout à côté de la Tour du roi, un château fort dans chacun des comtés d'Ecosse ; des caves pleines d'or monnayé, des coffres regorgeant de joyaux; cent chevaux dans ses écuries, cent valets dans ses antichambres. Elle recevait de toutes mains, elle achetait de toutes parts; elle ne donnait jamais rien, pas même une pièce de cuivre à un mendiant.

Le roi l'enviait ; les grands l'adulaient ; elle avait une escorte nombreuse de lords et de gentilshommes. Il fallait être comte pour lui présenter l'aiguière, et duc pour lui donner la main. Son mépris pour ses flatteurs n'avait d'égal que son insatiable cupidité.

Elle ne franchissait jamais le seuil d'une église, et vivait en païenne.

Avare, affolée de plaisirs, elle passait des nuits à écouter les hymnes des trouvères de France, mais ne permettait point qu'on dit en sa présence un seul mot d'amour.

Un de ses pages ayant blasphémé la mère de Dieu, elle le fit marquer au front avec un fer rougi au feu.

Cette Rosalinde, enfin, était une étrange créature, vicieuse et méchante, et qui pleurait souvent, clamant miséricorde et retournant ensuite, comme le chien de l'Ecriture, à son vomissement.

Peu à peu, elle vieillit : sa cour devint moins nombreuse. Chaque année lui enlevait cent de ses adorateurs, et bientôt il n'en resta plus un seul auprès d'elle.

Alors, après avoir passé plusieurs heures devant son miroir, et compté mille fois les vingt cheveux qui formaient une mince tresse noire enroulée parmi les soyeuses boucles argentées qui se déroulaient sur ses épaules, alors Rosalinde vendit ses chevaux et congédia la moitié de ses serviteurs.

L'année suivante elle vendit ses bijoux, puis ses palais de Grenade, puis sa maison de Londres ; enfin, l'un après l'autre, tous ses châteaux d'Ecosse.

Le jour où il ne lui resta qu'un seul écu dans son aumônière, et la robe de laine rouge qui l'enveloppait de ses plis, elle prit un bâton oublié au coin d'une borne, et se mit à marcher, s'éloignant de la ville maudite que son faste éblouissait naguère.

Au bout du faubourg, elle rencontra un moine, la besace sur l'épaule. Elle prit, au fond de son aumônière, son unique pièce d'or, la donna au moine, se mit à genoux et dit humblement :

— Mon père, je suis une grande pécheresse, et je vais faire pénitence, priez pour moi.

De Londres à la frontière d'Ecosse, elle mendia son pain, le long de la route. On la rebutait parfois et, du lever au coucher du soleil, elle n'avait pour se réconforter que l'eau claire du ruisseau.

Un jour, harassée de fatigue, elle s'assit sur une pierre.

Un homme vint à elle, courbé par les ans, chauve, à demi nu.

Elle reconnut un de ses anciens courtisans.

— Rosalinde, lui dit-il, faites-moi l'aumône, Dieu ne sait rien refuser à qui pratique la vertu de charité.

Rosalinde soupira, mais elle arracha deux de ses cheveux noirs, et mit deux écus d'or dans la main du vieillard.

Le lendemain, une pauvresse infirme, allaitant un petit enfant, l'implora d'un regard où éclatait toute sa détresse.

Elle eut un écu d'or.

Puis ce fut un enfant, qui gémissait, torturé par la faim. Rosalinde ne put résister à ses larmes.

Lorsque enfin elle arriva à Perth, la tresse noire ne comptait plus que sept cheveux, ténus, qui disparaissaient sous des reflets d'argent.

— Sept ! murmura Rosalinde, je ne puis désormais secourir aucune misère... Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi.....

Aux portes de la ville, elle vit s'approcher d'elle une vieille femme qui pleurait.

Rosalinde reconnut en elle une fermière de la vallée, qui, au temps où elle était vagabonde, sans feu ni lieu, la rudoyait, lui refusait un morceau de pain, un verre d'eau, et qui l'avait fait poursuivre, un soir, par ses chiens qui la mordirent.

Cette paysanne était la seule créature pour qui Rosalinde ressentît de la haine. Aussi éprouva-t-elle à sa vue un mouvement de répulsion.

— Dame à la robe rouge, dit l'Ecossaise à Rosalinde, j'ai deux petits enfants à la maison, sans pain et sans feu, auprès de leur aïeul, mon mari, qui expire de vieillesse; n'avez-vous rien à me donner ?

— Il m'en restera cinq : Satan a dit *un seul*, et je mourrai bientôt, pensa Rosalinde.

Il lui vint deux grosses larmes aux yeux.

— Prenez ces deux écus, dit-elle à la malheureuse, après s'être arraché deux cheveux. Je ne puis faire plus.

Elle se souvenait que le Maître a dit : ***Rendez le bien pour le mal.*** Elle eut envie de se nommer, mais elle réfléchit que ce serait un péché d'orgueil que de rappeler à la fermière le mal qu'elle en avait reçu autrefois, à l'instant même où elle venait, elle, de lui faire du bien.

Comme elle voulait mourir sous le vieux chêne

où l'image de Notre-Dame reposait dans le feuillage, elle continua sa route, quoiqu'elle fût bien lasse.

Près du chêne, il y avait quatre bûcherons et un archer vêtu du kilt et du plaid, la claymore au côté.

Rosalinde vit bien que le Tentateur attendait sa proie.

Elle sourit fièrement, et lui montra la tresse mince comme un cordon.

— J'ai encore cinq cheveux ! lui cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut.

Satan ricana.

— Mais que faites-vous ici ? poursuivit Rosalinde, en s'adressant aux bûcherons qui s'apprêtaient à frapper de leurs haches le tronc énorme du chêne de la Vierge. Pourquoi ces fers qui brillent en vos mains ? Cet arbre, trône de Marie notre mère, devrait vous être sacré.

— Un chêne de cette force, répondit le maître bûcheron, se paie cinq écus d'or à la ville, et c'est pour le vendre que nous l'abattons.

— Et si je vous donnais cinq écus d'or, m'appartiendrait-il ?

— Sûrement, dame !

— O Marie, s'écria Rosalinde, c'est en vous que j'ai foi et c'est pour vous que je m'expose...

Elle arracha les cinq cheveux noirs qui lui restaient ; cinq écus d'or tombèrent à terre, et Rosalinde s'affaissa, expirante.

Satan s'élança en rugissant :

— Elle est à moi !

— Pas encore !

Le démon recula.

Les quatre bûcherons avaient dépouillé leur apparence grossière.

Ils étaient maintenant beaux et resplendissants de lumière, vêtus de robes blanches ondoyantes ; à leurs épaules s'attachaient les ailes d'or des anges.....

Quand on eut mis, dans la balance où Dieu pèse les péchés des hommes, tous les crimes de Rosalinde, son ange gardien apporta vingt cheveux noirs dans l'autre plateau. Ce poids léger l'emporta sur l'amoncellement des fautes...

— Elle a aimé Dieu plus qu'elle-même, dit l'ange, et son prochain plus qu'elle-même pour l'amour de Dieu... Elle a pleuré ses fautes, elle a fait pénitence... Elle a eu foi en Marie très clémente... O Seigneur, ayez pitié de son âme...

Satan fut précipité dans l'espace et l'âme de sa victime fut sauvée.

CHARLES BUET.

SCÈNES MODERNES

(LETTRES DE DEUX AMIES)

(SUITE ET FIN)

RÉCIT

EVELINE n'écrivit pas à son amie le récit des événements qui succédèrent à cette lettre; il est des secrets que l'amitié la plus tendre ne peut confier, le secret qui regarde autrui. La pauvre femme attendait sans repos, avec une anxiété croissante. M. Sérizy avait couru la ville et n'avait rien appris, sinon que le naufrage était certain, irrémédiable et qu'André, fasciné par les promesses des spéculateurs, que la Balluère lui traduisait, avait couru, en insensé, vers le précipice; il n'ajoutait pas que la meute des coulissiers, remisiers, joueurs de toute sorte, qui avaient assisté à cet effondrement, disaient en chœur : — Pauvre diable, il n'a qu'à se brûler la cervelle, s'il en a.

Le soir du troisième jour d'attente, M. Sérizy vint; il était neuf heures. Il dit en hâte :

— Chère madame, je l'ai vu; il est vivant puisque le voilà à Paris. Je l'ai vu descendre de wagon au chemin de fer du Nord, et je suis accouru. — Oh! monsieur, que je vous remercie! Il va venir! — Oui, et je me sauve. S'il a besoin de moi, je suis tout à vous deux.

Elle ne put s'asseoir, ni lire, ni prier; une invincible agitation faisait battre son cœur et trembler son corps. Elle ouvrit une fenêtre qui donnait sur la rue, elle entendit les voitures, elle vit passer rapidement les lanternes allumées ; aucune voiture ne s'arrêta à sa porte et, pendant une heure, elle attendit. Onze heures sonnèrent. — Il ne reviendra pas! se dit-elle. Où le chercher dans cet immense Paris ? Si je savais où demeure M. de la Balluère...

Un faible bruit attira son attention ; on ouvrait la porte de l'antichambre, puis celle du petit salon où elle se trouvait, et, à la lueur d'une lampe voilée de gaze, elle vit son mari debout, qui la regardait. Elle courut à lui, dans un élan de joie. Il vivait!

— André, dit-elle, vous voilà enfin, j'étais si inquiète!

Il lui serra faiblement la main et dit : — Vous, à Paris? Comment se fait-il? — Votre départ subit de la Forgette m'avait horriblement bouleversée. Un télégramme que j'ai ouvert, parce qu'il portait votre nom qui est le mien, m'a appris la vérité, la ruine... Je suis venue à Paris; il me semblait que nous avions besoin l'un de l'autre... Vous étiez à Londres.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et la regarda : — Vous savez tout ! — Oui, mon cher André. Je sais que vous avez fait des affaires malheureuses, mais tout n'est pas perdu; nous sommes jeunes, nous nous appuyerons l'un sur l'autre, nous travaillerons... — Vous croyez que c'est facile! dit-il avec rudesse. Vous ne savez pas ce que c'est, ni moi non plus... Vous pourriez vous passer de fortune, vous? — Oui, dit-elle, je m'en suis passée et je n'étais pas malheureuse. — Vous n'en aviez pas l'habitude, vous l'avez aujourd'hui, et moi, je n'en ai jamais eu d'autre. C'est une chose affreuse que de déchoir, et par sa faute!

Elle lui tendit la main et le regarda avec une vraie affection; elle avait un de ces cœurs que le malheur captive. Lui, semblait sous l'impression d'un orgueil amer et mécontent qu'aucune marque d'affection ne pouvait dompter. Il ne voulait pas se plaindre ni pleurer; il se raidissait dans son chagrin et cherchait encore à dominer, alors que tout ce qui avait fait sa supériorité s'écroulait à ses pieds. Eveline le regardait avec une profonde pitié : il semblait très fatigué; il était vieilli, abattu, une ride coupait son front, et ses yeux alourdis s'abaissaient devant la lumière et sous le regard de sa femme.

Après un long silence, il reprit : — Tout n'est pas irrévocablement perdu, Eveline; je vais me retirer dans mon bureau et faire mes calculs. Je vous parlerai demain, lorsque j'aurai vu clair... — Cher ami, dit-elle, si vous voulez veiller, que je veille avec vous ; il me serait bien impossible de dormir. — Non, ma chère, non; vous savez que j'ai une pauvre tête et qu'il me faut le silence pour faire des additions et des soustractions, beaucoup de soustractions, hélas! Couchez-vous, je vous parlerai demain.

Il alluma une bougie et se dirigea vers la porte. — Pardon, Eveline, dit-il, je vous ai parlé brusquement. A demain, à demain.

Il la baisa au front et sortit. Elle devenait plus inquiète encore : elle avait lu tant de douleur et de honte sur cette physionomie sombre! Il s'était contredit en lui parlant, il avait eu un retour de tendresse en lui disant adieu. Que de motifs d'angoisse! Qu'allait-il se passer? Elle aurait voulu le suivre et elle n'osait; elle craignait d'exaspérer son chagrin, et, seule, abandonnée, au milieu de la nuit, livrée aux plus tristes pensées, elle pria Dieu plus ardemment qu'elle ne l'avait jamais fait, même au jour béni de sa première communion, même au jour solennel de son mariage; elle sentait près d'elle un danger pressant, terrible et, destituée de secours humains, elle criait vers Dieu. Il s'écoula beaucoup de temps; Eveline faiblissait, sa tête s'inclinait sur la chaise devant laquelle elle était à genoux, ses yeux se fermaient... Elle perdait le sentiment des choses et le sentiment de ses peines. Un bruit sourd la réveilla soudain.... Elle reprit son intelligence et l'énergie de sa volonté, et elle courut vers le cabinet d'André...

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée; André avait la tête appuyée sur la table qu'il rougissait de son sang; son revolver était tombé près de lui... il s'était fait une plaie derrière l'oreille... Eveline courut à lui, le souleva, le rassit et étancha avec son mouchoir le sang qui sortait de la blessure. Il ouvrit les yeux : — Oh! mon Dieu! je vous remercie! dit-elle; il n'est pas mort! Et tenant toujours sa main sur lui, elle attira de l'autre le cordon de la sonnette et sonna.

Fanny arriva bientôt : — Vite, un médecin et, avant tout, du linge.

Eveline avait soigné les malades à la campagne, elle avait vu des blessures, elle était adroite et, en peu de moments, elle eut mis une compresse et un bandage sur la blessure. André la regardait et s'efforçait de repousser sa main, en murmurant faiblement : — Non, non, il faut mourir! — Il faut vivre! dit-elle, je le veux.

Il résista et, par un effort désespéré, il arracha la compresse; le sang sortit, il pâlit, ses yeux s'égarèrent et il perdit connaissance. Avant que d'essayer de le ranimer, Eveline voulut fermer la plaie et arrêter le sang qui semblait entraîner la vie avec lui; elle regardait, désolée, tantôt la blessure qui coulait comme une source, tantôt le visage altéré, livide, de son malheureux mari. Il ne revenait pas à lui, quoiqu'elle eût baigné ses tempes d'eau froide et mouillé ses lèvres avec du rhum qui se trouvait sur la table dans un verre; elle craignait qu'il ne mourût dans ses bras, en lui laissant un éternel sujet de crainte et de douleur... Et le sang coulait toujours.

La femme de chambre avait couru et elle ramenait un médecin, le premier qui se fût trouvé sur son passage et qui était tout à fait étranger à ses maîtres. C'était un homme âgé, familier avec les souffrances humaines; il était le médecin des pauvres du quartier, car ces rues opulentes, où tout charme les yeux, abritent aussi des pauvres en habit noir et en toilette décente. M. Gauthier parut un peu surpris du luxe de la maison où on l'avait amené; il jeta

un rapide coup d'œil sur les tentures snperbes et les objets d'art de ce cabinet. et il se vit aussitôt en présence d'un drame plus poignant que ceux dont souffrait son indigente clientèle. Il ne connaissait pas Eveline; il regarda avec intérêt ce beau visage inquiet et désolé et, à l'aspect de la blessure, il devina à peu près ce qui s'était passé.

— Rassurez-vous, dit-il, madame, je vais explorer la plaie.

Le contact du fer contre la chair vive fit tressaillir André; il revint à lui. — Laissez-moi, dit-il, laissez-moi! je ne veux pas! — Chut! lui dit le vieux médecin, laissez-vous guérir pour votre femme; la vie a du bon...

André resta immobile; ses forces s'en allaient, pendant que la pince fouillait la plaie et en retirait, d'abord des esquilles d'os et, enfin, une petite balle, qu'il montra, étalée sur la paume de sa main, à Eveline : — La blessure n'est pas grave, dit-il, nous le sauverons, s'il veut être sauvé. — Monsieur, que je vous remercie! Mais comment l'empêcher ? Il a du chagrin, il veut mourir... — Il a bien tort, puisqu'il est jeune et que vous êtes près de lui. Il faut le veiller attentivement, prendre une garde... — J'aurai ma femme de chambre, qui est dévouée, et une amie, bien dévouée aussi...

Le médecin, tout en parlant, lavait et bandait la plaie pendant que la pauvre Eveline retenait les mains de son mari qui s'efforçait faiblement d'arrêter le bienfaisant travail du chirurgien. Elle lui parlait comme à un enfant chéri; elle lui parlait comme elle ne lui avait jamais parlé. — Non, André, il faut vous laisser soigner, il ne faut pas me causer cette mortelle douleur... Mon André, au nom du ciel, laissez-vous guérir !

Elle l'embrassait et baisait ses mains qu'elle enchaînait dans les siennes.

— Ecoutez votre bon ange, monsieur! lui dit le vieux médecin. Au revoir, madame, je reviendrai dans quelques heures... Donnez-lui à boire et qu'on fasse un grand silence, et j'espère qu'il pourra dormir un peu... mais pour cela, il faudrait le mettre au lit...

Fanny avait tout prévu; le lit, spacieux, couvert de draps éblouissants, était préparé; Eveline souleva à demi son malade. M. Gauthier l'aida avec Fanny, et André fut placé commodément et la tête bien appuyée sur un grand oreiller : il était tranquille; bientôt, la fièvre qui commençait et la fatigue du voyage et des émotions le plongèrent dans un sommeil qu'Eveline bénit mille fois.

Elle s'assit près du lit; elle réfléchit en silence: sa position était nette; la terre avait tremblé; et château, élégante maison, mobilier de prince, position incomparable, tout était englouti, tout était changé; le luxe et les brillants atours de la vie s'étaient évanouis; elle restait seule avec son âme, son devoir et Dieu. Son âme lui rappelait que André l'avait aimée, associée à sa fortune, qu'elle lui devait son amour et son dévouement absolu, et que, quelles que fussent les épreuves de l'avenir, Dieu serait là.

Il reposa assez longtemps, pendant que sa femme réfléchissait et priait. Quand il s'éveilla, son regard exprimait la surprise et quelque frayeur : — Qu'est-il arrivé? dit-il. Je suis malade. J'ai bien mal à la tête! Qu'est-ce que ce sang sur votre robe, Eveline?

Il se souvint tout à coup : — Ah! j'y suis! j'y suis! Je suis ruiné, nous n'avons plus rien et j'ai voulu... Pourquoi m'a-t-on empêché? Je ne veux plus vivre! Je ne peux plus vivre!

Il s'agitait et levait ses faibles bras vers sa tête bandée. Eveline s'assit sur le lit et retint les mains d'André : — Mon ami, je vous en supplie, ne vous faites pas de mal; vivez! Tout peut se réparer.

Il secoua la tête : — Vivre comme des mendiants! — Comme des honnêtes gens, qui paieront tout, qui ne feront tort à personne... Vivre l'un pour l'autre. Et surtout, ne pas offenser Dieu! Mon cher André, nous serons heureux, vous verrez, je vous aimerai si tendrement! je n'ai pas besoin de ces richesses dont vous m'aviez entourée, je m'en passerai si bien! je ne veux qu'une chose, que vous viviez! — C'est vrai? dit-il en la regardant au fond des yeux.

— Vrai! devant Dieu!

Et elle leva la main droite vers le crucifix pendu au chevet du lit. André parut plus tranquille : — Je pourrais vivre, dit-il, si vous me promettiez de quitter l'Europe avec moi... il nous reste une petite somme avec laquelle nous pourrions essayer de vivre ailleurs... Je ne veux plus voir Paris...

Elle se leva et dit d'une voix grave : — Je jure, André, de vous suivre où vous voudrez, dès que vous serez rétabli. Vous me jurez, vous, de ne plus attenter à votre vie? — Je vous le jure, ma bonne et généreuse femme.

Il put à peine achever ces mots, une faiblesse le prit, et elle fut suivie, quand il revint à lui, d'un grand délire dans lequel il dévoilait ses secrètes pensées.

— Être moqué de tous! dans les journaux, dans le *Figaro* peut-être... on me tournera le dos... nous qui faisions envie... il vaut mieux s'en aller, faire le plongeon... ma pauvre femme... oh! la Balluère... où est-il? mort.....

Elle ne cessa de le veiller, tout en feuilletant les papiers qu'elle avait trouvés dans le cabinet de son mari : c'était un tableau exact de l'actif et du passif établi par André lui-même; les pièces probantes étaient bien rangées dans un portefeuille, et au-dessus de ces tristes débris de la fortune d'autrefois, Eveline avait trouvé un billet de la main de son mari :

« J'ai gâché ma vie, je la quitte, et je demande « bien pardon à ma pauvre femme. Qu'elle prie « Dieu pour moi! »

— Je remercie, je bénis Dieu! se dit Éveline, en serrant le billet sur sa poitrine.

M. Gauthier vint, et quoique André divaguât encore, il ne jugea pas la position trop dangereuse: — La plaie est belle, dit-il, la fièvre va tomber, et comme notre malade a une forte constitution, nous triompherons... Et vous, madame, je vous engage à aller prendre un peu de repos : vous n'en pouvez plus, et soyez en paix, il sera mieux à votre réveil.

Éveline obéit, elle avait besoin de conserver sa santé et de reprendre quelque vigueur, pour affronter le départ, le voyage et l'obscur avenir; elle s'assoupit bientôt.

Fanny s'assit au chevet de M. Granjean, qui s'endormit aussi, et quand Éveline se réveilla au milieu du jour, Louise était près d'elle et la regardait.

— Ah! Louise, que tu es bonne d'être venue, et que je suis heureuse de te revoir encore une fois! Mon mari est malade, nous sommes ruinés... — Je l'ai appris par M^me^ d'Omfries... Ma chère Éveline, que va-t-il advenir de tout ceci? quel chagrin pour moi!

— Nous allons partir, nous quittons l'Europe... André le désire... je vais tâcher de faire mon devoir de mon mieux, en l'encourageant, en le soutenant... il m'a donné autrefois ce qu'il avait, son cœur et sa fortune; je lui donnerai ce que j'ai toujours, mon cœur, avec une force de tendresse que je ne me connaissais pas...

— Chère amie! je vous connaissais, et je sais combien vous pouvez aimer. M. Granjean ne sera jamais à plaindre. — Quand nous serons établis quelque part, que nous aurons une assiette stable, vous viendrez nous rejoindre, Louise. Nous sommes deux plantes déracinées, nous nous appuierons l'une sur l'autre. — Oui, répondit Louise, si Dieu le permet, je viendrai : M^me^ d'Omfries m'offre l'hospitalité chez elle à Paris : Éveline, j'attendrai là de vos nouvelles.

Éveline alla retrouver André, il était éveillé et en pleine possession de sa raison.

Il tendit la main à sa femme : — C'est une joie de vous voir, Éveline, vous êtes si bonne pour moi! je voudrais partir maintenant et vous emmener au bout du monde. L'ami de votre mère, M. Sérizy, ne voudrait-il pas se charger de régler mes tristes affaires? Une fois remises entre ses mains, nous partirions. — Quand vous aurez des forces, répondit Éveline en souriant. — J'en aurai assez pour aller jusqu'au Havre, et là, le paquebot nous emportera. — Je vais écrire un mot à M. Sérizy. — Oui, ma femme, mon bon ange. Partons, sortons de cet enfer.

M. Sérizy consentit à ce qu'on lui demandait, et André, calmé, sûr de partir et de ne pas laisser de dettes, marcha à pas rapides vers le rétablissement. Éveline fit ses préparatifs de départ, elle dit adieu, sans regrets, à son hôtel parisien, à son fastueux mobilier, elle adressa de loin un adieu, mouillé de larmes, à sa Forgette et aux ruines qu'elle avait espéré relever; elle laissa aux créanciers tous ses bijoux, toutes ses parures, elle ne garda que ses modestes joyaux de famille, elle emporta le portrait de sa mère. M. Sérizy se chargea de conserver les portraits de famille, tout fut réglé, payé, et trois semaines après le jour où il avait pensé se détruire, André et sa femme quittaient Paris. Éveline embrassa Louise avec un : *Au revoir! A bientôt*, elle serra la main de Fanny, elle pria un instant dans la chambre où elle avait ramené son mari à la vie, et s'abandonnant à la douce et divine Providence, elle partit.

M. Sérizy les accompagna jusqu'au Havre; il les salua de loin sur le paquebot qui cinglait vers l'ouest, des larmes voilaient ses yeux : — Pauvre enfant! disait-il, que Dieu la protège et la ramène! Pauvre homme! le bonheur était sous sa main! que Dieu l'éclaire !

Il jeta un dernier regard vers l'Océan, où la fumée de la *Champagne* déroulait sur le ciel bleu ses noires spirales; deux hommes le frôlèrent en passant et l'un dit à son compagnon : — Je pars par le prochain steamer, j'ai rendez-vous avec André aux États-Unis... — Oh! toi, la Balluère, tu es comme les chats, tu retombes toujours sur tes pieds.

— La Balluère! se dit M. Sérizy, pauvre Éveline!

Éveline à Louise.

New-York.

Que je suis loin de vous, chère amie, et de mon cher pays! et nous allons nous éloigner encore! Si la main de Dieu ne nous conduisait pas, quelles terreurs s'empareraient de mon âme! Mais je sais que pas un des cheveux de nos têtes ne tombera sans sa permission, cela suffit.

La traversée de douze jours a été bonne, j'ai peu souffert et j'ai pu soigner un peu mon mari que le remous de l'Océan bouleversait : c'est bien beau pourtant, cette plaine immense, ce désert d'eau où le bateau glisse, par des chemins invisibles, mais connus, comme si le doigt divin le guidait! Je m'attardais, le soir, à regarder les étoiles, tantôt dans le tranquille azur du ciel, tantôt dans l'azur agité de la mer, et je me levais souvent de grand matin pour contempler le soleil, émergeant de son lit de rose et s'élançant dans le ciel. Cette traversée, avec ses adieux, ses émotions, ses méditations, a creusé un fossé profond entre moi et mon an-

cienne vie, mes prospérités d'antan, elle me préparait à l'existence future, au travail, aux privations, à l'isolement... J'ignorais, j'ignore ce qui m'est destiné. André, très bon, très affectueux, ne s'est pas montré confiant : il avait, en quittant la France, des projets qu'il ne m'a pas révélés. Je ne le presse pas : quels que soient ses desseins, je le suivrai et je l'aiderai.

Nous sommes à New-York, dans un immense caravansérail, dont les hôtels du Louvre ou le Continental en peuvent donner l'idée; c'est vaste, confortable et triste. Je vais le matin à la messe: Dieu merci, les églises et les chapelles catholiques sont en nombre dans ce pays de liberté; je passe le jour dans le salon des dames, je travaille et surtout je lis et j'étudie l'anglais, bien oublié depuis les années où nous l'apprenions ensemble. Je ne vois guère André qu'aux heures des repas; il a retrouvé à New-York des Américains qu'il a connus à Paris, qui lui fournissent tous les documents nécessaires pour une entreprise qui doit rétablir sa fortune.

Il paraît tranquille; je suis, je le confesse, moins confiante que lui dans ces projets et dans ceux qui les lui font accepter. Il s'agit de l'exploitation d'une ferme, dans l'Ouest, ce *Far West* dont on parle toujours, et l'élévage du bétail et des chevaux doit mener rapidement à une grande richesse ceux qui s'en occuperont. On cite des exemples, des Français, des noms connus, qui ont édifié en peu d'années une fortune dans ce pays, en vendant des chevaux et des bœufs; je ne le conteste pas, mais André aura-t-il les qualités et les connaissances nécessaires à ce métier? Élevé par son père, il a vu de près l'industrie, mais j'ai peur que dans un grand *ranch* de bestiaux, il ne dépense son argent, ses forces, sa santé, et qu'il n'aboutisse à un insuccès complet. Il ne me consulte pas... les Allen, les Sowel, les Brown, qui sont au courant des habitudes américaines, sont devenus ses oracles... Hélas! ma chère, les événements extérieurs de la vie changent : on était riche, on devient pauvre; on était en France, on se trouve en Amérique; le caractère, lui, ne change pas, et cette même facilité, cette même faiblesse qui rendaient mon pauvre mari docile aux conseils de la Balluère, le livrent ici à ces étrangers, trafiquants d'affaires, qui le dirigent pour l'exploiter. Je lui ai demandé ce que je ferais dans ce *ranch* du Missouri :

— Vous tiendrez les livres, dit-il, vous ferez la correspondance, vous savez assez d'anglais...

— Bien peu, dis-je, mais je l'apprendrai, puisque vous croyez que ce soit utile.

Je ferai tout ce qui pourra lui être utile, je serai son aide et sa compagne : je l'ai épousé dans la fortune et dans l'infortune, dans la santé et la maladie, et jamais je n'oublierai ce qu'il a fait pour ma mère : j'épouse ses projets sans les approuver, et ma raison doit faire un grand acte d'obéissance en acceptant cette nouvelle destinée.

Il me cite sans cesse les Français, les gentilshommes qui se sont faits fermiers, acheteurs de bestiaux dans cet étrange Nouveau-Monde, et hier, il m'a assuré que mon cousin Hector exploitait une ferme dans l'Ohio... Ma chère Louise, je désire ne pas le revoir...

... J'ai attendu quelques jours avant de terminer ma lettre; tout est arrêté : nous partons après-demain pour le Missouri; nous allons élever des chevaux et faire le commerce des bœufs, dans une grande métairie, située à peu de distance du puissant fleuve qui emportera vers les villes de l'Est les animaux nourris dans nos pâturages. En considérant ma complète incompétence et l'ignorance d'André, je suis saisie de frayeur; il me rassure : nous trouverons là-bas des gens qui nous mettront au courant de tout.

— Vous les connaissez, cher André? — Oui, un peu, soyez tranquille; je veux que vous reveniez en France plus riche qu'autrefois : j'y mets mon amour et mon amour propre...

Nous partons. Je vous embrasse mille fois et me recommande à vos prières. Écrivez-moi, de grâce. Nous partons à la garde de Dieu.

Votre amie dévouée,

ÉVELINE.

Blak-Hills (Etat du Missouri) juin 188...

CHÈRE BONNE LOUISE,

Nous sommes arrivés, après un pénible voyage par des parages déserts que traversent cependant, chose surprenante, d'interminables lignes de chemin de fer, qui mènent des pays civilisés, Boston ou New-York, aux limites sauvages de l'Amérique occidentale. J'ai voyagé nuit et jour, sous la protection de mon mari, heureusement, car j'aurais eu grand'peur des figures hétéroclites, des voyageurs armés jusqu'aux dents, qui peuplaient les vastes wagons, qui fumaient, mangeaient, juraient, se querellaient, semblaient sur le point d'en venir aux mains et me faisaient trembler. Pourtant, ils ont des égards pour les femmes; j'occupais la meilleure place, ces brigands me jetaient leurs couvertures sur les genoux pour que j'eusse chaud la nuit et ils m'offraient toujours de leurs sodas au rhum : André les buvait, profitant, disait-il, des conquêtes d sa femme.

Nous arrivâmes enfin! Je vis un pays superbe, des bois, des prés, des eaux dont nous n'avons pas idée en Europe et qui justifient la parole inévitable des Américains : — Vous ne connaissez pas cela en Europe? Mais mon enthou-

siasme tomba, en visitant la maison qui nous est destinée; bâtie en planches, vaste, nue, à peine meublée, sans tentures ni rideaux, elle offrait d'autant plus l'image de la détresse, qu'elle était sale et en désordre : une servante essayait de la nettoyer sans y réussir; mon mari m'entraîna vers la fenêtre et me fit voir, dans une délicieuse prairie, un beau troupeau de vaches qui paissaient, et séparé d'elles par une haute barrière, un escadron de grands chevaux qui usaient, en attendant le mors et la bride, de leur temps d'abondance et de liberté. — C'est à nous, cela! dit-il.

Je priai Dieu en moi-même de bénir le berger et le troupeau; j'avais besoin de penser à Dieu, j'étais mortellement triste, cette solitude, l'abandon où nous nous trouvions, le désordre, qui m'est si antipathique, la crainte de l'avenir, remplissaient mon cœur des plus sombres appréhensions; je ne voyais rien qui me rassurât, pas même les trois serviteurs qu'André a engagés, et qui ne ressemblent pas à nos honnêtes valets de ferme dans notre vieille Saintonge.

On me fit souper avec un rôti de venaison, sans fruits ni légumes; on ne cultive rien dans ces terres fertiles; puis je me couchai dans un lit pauvre mais propre, et je m'endormis de fatigue; je ne me réveillai qu'au grand jour.

Je priai Dieu et je pris la forte résolution de ne pas céder au découragement et à l'ennui : le devoir et le travail sont là; il faut les embrasser et ne pas remettre à un avenir, qui m'échappera peut-être, le soin de bien faire. Voici le moment, il faut agir!

Je commençai par visiter toute la maison, en compagnie de Jacinthe, la servante, qui est une bonne fille. Je mis en ordre notre bagage, je fis nettoyer sous mes yeux la pauvre batterie de cuisine. Jacinthe n'en revenait pas. Je lui dis d'aller chercher du lait; elle me regarda avec une profonde surprise que je lui rendis. — Il n'y a pas de lait! — Et les vaches? On ne les trait pas? — Non, madame; elles nourrissent leurs veaux.

Je ne pouvais le croire. André confirma le dire de Jacinthe. On ne s'occupe de ces pauvres bêtes que pour les engraisser, les tuer et les expédier au loin dans des bateaux pleins de glace. Je me souvins des petites vaches bretonnes qui nous rendaient tant de services à la Forgette et que j'avais traites bien souvent, et je dis à mon mari : — Je veux avoir du lait; venez avec moi, je vous prie.

Je me saisis d'une grande terrine que j'avais peine à porter et nous descendîmes vers la pâture. J'osai m'approcher d'une belle vache, tachetée de brun et de roux et qui avait la figure la plus débonnaire. André la caressa: je me mis à genoux et j'osai presser ses pis gonflés de lait. Elle fut contente, je crois; elle me laissa faire et nous rapportâmes au logis une pleine terrine de laitage qui devint une soupe excellente et un riz au lait dont Jacinthe fut émerveillée. C'est là mon premier exploit, Louise, et il m'a réussi. Je me suis jetée en pleine eau de travail corporel, je me suis souvenue de ce que j'avais vu en France, chez nous. Les enseignements de notre brave jardinier et ceux de sa femme, qui soignait la basse-cour et les bretonnes, me sont revenus; j'ai tenté, j'ai réussi. Mes voisines, qui n'ont que le lait *conservé* venu de Chicago, en achètent chez moi. Sous peu, je vendrai des œufs, puis des poulets.... le rêve de Perrette... Que n'ai-je sa gaieté! Mon mari vend des poulains et des veaux... Bref, nous tenons une apparence de succès acheté par bien des fatigues et des ennuis. Juge... J'ai commencé cette lettre il y a trois semaines et je ne suis pas sûre de l'achever aujourd'hui, tant les tâches se multiplient autour de moi. Dieu le veut! Mes ancêtres disaient cette forte parole en allant à la croisade; je la répète en soignant mes vaches, ma maison, en aidant mon mari dans une entreprise que je n'aurais pas conseillée, mais que j'adopte puisqu'elle est sienne.

Quelques jours plus tard.

Ah! chère Louise, mes heureux pressentiments ont fui; une triste apparition les a fait évanouir, et déjà, déjà je n'espère plus. M. de la Balluère est ici! Cet homme, ce démon acharné à la poursuite de mon pauvre mari, cet aventurier qui exerça sur lui une si fatale influence, nous a retrouvés au fond de l'Amérique, ou, plutôt, il était renseigné à l'avance, et il n'a franchi l'Océan que pour venir nous trouver. André me l'a à peu près avoué; je n'ai pu m'empêcher de lui reprocher une si dangereuse faiblesse. — Vous ne connaissez pas La Balluère, m'a-t-il dit: il est joueur, c'est un défaut, mais il a des connaissances spéciales qui nous seront bien utiles; il trafiquera des chevaux bien plus habilement que moi, et il a un projet admirable : il veut cultiver la vigne sur nos collines; nous remplacerons les vins de France, qui meurent des atteintes du philloxera. Il y a là un avenir, une fortune... C'est une idée de génie! — Il va donc demeurer ici? — Chère amie, il vient pour nous aider; vous verrez, vous reviendrez de vos préjugés contre lui. — Je ne le pense pas, André; il suffit que je me souvienne....

Il rougit sans répondre; il est repris dans les filets qui l'avaient enlacé, il est perdu, nous sommes perdus.

Je vais faire partir cette lettre, elle vous dira, Louise, combien j'ai besoin de prières.

EVELINE.

Louise à Eveline.

J'ai reçu vos deux lettres, chérie, et j'ai souf-

fert avec vous, prié pour vous. Dieu sera sans doute votre récompense infinie, mais il me semble que, même sur la terre, vous serez consolée, et que votre mari, si bon d'ailleurs, se détournera des voix trompeuses qui l'ont égaré et n'écoutera que vous, son ange gardien. Vous reverrez la terre de France, je le demande ardemment au ciel.

Mais moi, votre pauvre amie, où me retrouverez-vous? Ma chère Eveline, j'étais en péril, j'ai fui, je me suis cachée à l'ombre de l'autel, là où le tentateur ne me trouvera pas.

J'ai revu celui que j'ai aimé. Il est à Paris et, en me promenant au Luxembourg avec Mme d'Omfries, j'ai vu M. Peterhoff, j'ai entendu sa voix, cette voix qui n'avait eu que trop d'empire sur mon âme; il passait devant nous, assises auprès de la belle fontaine Médicis. Il n'était pas seul, deux jeunes gens causaient en langue russe avec lui. Il me vit et me jeta un regard qui me fit trembler : il m'avait reconnue. Il nous suivit de loin, et le lendemain il ne craignit pas de se présenter chez moi. La femme de chambre le fit entrer au salon... Je le vis; il me parla. Eveline, je ne répéterai pas ce qu'il me dit, ces paroles ardentes et pénétrantes qui m'auraient entraînée au bout du monde, qui m'auraient fait braver l'opinion publique, qui auraient étouffé ma conscience, si Dieu ne m'avait soutenue. Je résistai, je refusai ses offres, je dus me montrer indifférente, glacée, tandis que tout mon être s'élançait vers lui. Il me regarda encore et me dit : — Je n'y renonce pas; vous serez à moi, Louise! Et il sortit.

J'étais effrayée de moi-même; il ne m'avait pas caché ses opinions, toujours les mêmes : j'avais compris qu'à ses yeux le mariage n'était plus qu'une de ces inventions sociales qu'il méprisait et repoussait. Il était, ô pauvre Grégoire! égaré de plus en plus, de plus en plus livré aux mauvais esprits... et je me perdrais avec lui!

J'allai à l'église, je réfléchis longtemps, je consultai un prêtre à qui je m'étais confessée quelquefois et qui m'inspirait de la confiance. Il me dit : — Vous êtes en danger, jetez-vous dans le sein de Dieu. Je vous engage à faire une retraite dans une maison religieuse et à lire plusieurs fois le chapitre XVIII de l'*Introduction à la vie dévote;* vous verrez de plus près le péril où vous êtes.

Dieu me soutint encore; j'obéis tout simplement. Mme d'Omfries ne s'étonna pas de ma résolution et je passai huit jours dans une communauté de Versailles. Dieu m'y attendait. Mon cœur s'apaisa : je compris la vanité des joies et des amours de ce monde; j'allai en avant, j'allai les yeux fermés et je me donnai toute au Seigneur. Il m'agréa, il me cacha dans sa sainte maison; j'ai choisi un ordre enseignant et cloîtré; je porte déjà l'habit religieux et, avant une année, je me consacrerai à son service par des vœux sans retour. Je suis heureuse, reposée. Le passé m'apparaît comme un songe et l'éternel avenir comme la plus douce réalité.

Vous verrai-je encore, amie de mon enfance? Ce serait une vive joie; je n'ose la demander à Dieu, mais je lui demande votre bonheur et votre salut. Ne me plaignez pas, amie chérie; j'ai agi rapidement parce que le danger était pressant, et me voici dans le port. A Dieu! A Dieu!

Toujours vôtre en N. S.

Sœur MARIE-LOUISE.

Couvent de P., à Bayeux.

Éveline à Louise.

Je vous ai dit, au reçu de votre lettre de Bayeux, combien je vous félicitais, et maintenant je puis vous dire combien je vous envie! Heureuse Louise! qui êtes échappée aux pièges de l'oiseleur, qui avez fui loin du monde méchant et vous êtes abritée dans la maison du bon Dieu, dans la société de ses épouses et parmi les petits enfants qu'il aime; vous aurez des peines, nul n'y échappe, mais dites-vous que vos chagrins, vos regrets, vos ennuis ne sont rien comparés aux amertumes de celles qui sont restées dans le monde! Croix de paille et croix de plomb! et pleurer devant le tabernacle est toujours doux.

Je ne suis plus contente; je le fus au début de notre séjour; oui, en dépit de tous, j'étais satisfaite, j'oubliais la ruine, la pauvreté présente, l'isolement, la solitude sauvage, le travail du corps, les préoccupations matérielles, tout me semblait léger, ma conscience était tranquille, j'espérais en l'avenir, j'espérais qu'André, calmé, assagi, arriverait à une modeste fortune et que nous retournerions en France, pour vivre à l'écart, oubliés, unis... tous ces rêves sont dissipés, depuis que M. de la Balluère est ici. Oh! l'homme dangereux! et que je le redoute! Il a détourné André de ses travaux, il l'emmène au loin, sous prétexte de vendre des chevaux ou des bœufs; ils vendent peut-être, mais ils jouent à coup sûr; il fait dépenser ici, sur la ferme, un argent fou pour ces vignobles dont nous ne verrons pas les vendanges, nous serons ruinés auparavant. Et il est là, dans ma maison, à ma table... Vous souvenez-vous, Louise, de ce visage hautain et dur, où toutes les passions ont marqué leur sillon, et où domine surtout la volonté, l'âpre volonté du joueur, qui veut de l'or pour jouir? une année et plus, écoulée, a vieilli ce masque, le goût des Américains pour le whisky ne l'aura pas laissé indifférent, il a perdu dans sa vie d'aventures ses bonnes façons de gentilhomme de campagne, il a l'air de ce qu'il est, un chevalier d'industrie, et André le

trouve intelligent sûr, honnête! et ne voit que par ses yeux. Et mes représentations sont inutiles... on parle de suggestion, d'influences impérieuses, irrésistibles, exercées par un homme sur un autre homme, je crois que j'en vois un exemple.

Il est arrivé, il y a quelques semaines, une aventure qui m'a effrayée et qui m'a laissé un grand fonds d'inquiétude. Mon mari était sorti depuis le matin, avec son inséparable compagnon; le jour s'écoula assez vite, mes écritures, ma basse-cour et ma laiterie m'occupèrent; vers le soir, je lus un chapitre de l'*Imitation* et je dis mon chapelet; je suis fidèle à ces pratiques, je puis si peu pour Dieu, éloignée des églises, privée des cérémonies saintes, de la messe! je prie pour combler le vide : je vais à la messe le dimanche seulement, à une si grande distance, que je ne saurais m'y rendre à pied; j'assiste au saint Sacrifice dans une loge de bois, un missionnaire est à l'autel, et dans son auditoire se trouvent des Irlandais, quelques Américains et même des Indiens, premiers possesseurs de ces contrées : ce mélange de peuples rassemblés de si loin, m'impressionne toujours. Je priai ce soir-là, en regrettant de ne pas entendre, comme dans nos campagnes de France, les douces cloches du soir qui annoncent le Salut, qui sonnent l'*Angelus*; involontairement, je songeai à la Forgette, à notre vie d'autrefois si calme et si heureuse, et je me demandai si c'était bien moi, qui étais jetée aux confins du monde, sans amis, sans parents, sans aucun soutien... O temps passé! patrie, amis, où êtes-vous! et où suis-je, moi, pauvre feuille détachée de l'arbre natal et emportée par l'orage?...

Je priai, je rêvai longtemps. Jacinthe m'avait demandé à plusieurs reprises si le maître ne devait pas revenir... il était onze heures, la lune brillait dans sa splendeur et illuminait le noir océan de verdure qui s'étend au bas de nos fenêtres; j'attendais avec une extrême inquiétude, quand des pas de chevaux qui montaient la route, me rassurèrent à demi; je regardai : je reconnus la silhouette de la Balluère, mon mari à côté de lui, et un domestique derrière eux.

Ils entrèrent; mon mari m'embrassa, il avait l'air triste et le visage défait : — Si tard! dis-je. — Madame, dit la Balluère, nous avons fait une mauvaise rencontre : au sortir de la ferme de Jefferson, où nous avions conclu une excellente affaire, trois brigands nous ont assaillis, ils n'en voulaient pas à nos vies, mais à nos bourses, nous n'avions pas envie de leur en faire cadeau, ils étaient en nombre, bien armés, mieux que nous... et je ne sais ce qui serait arrivé, si un brave homme n'était venu à notre aide... il a démonté un de ces drôles et blessé l'autre... et nous voici! — Que Dieu soit loué! dis-je en serrant la main de mon mari. Mais qui était ce sauveur venu si à propos? — Je n'en sais rien, dit André d'un air sombre; je l'ai engagé à venir jusqu'ici, il a refusé obstinément, et m'a remis sa carte... comme il aurait fait à Paris...

Il me remit cette carte; je lus :

Comte Hector de Foyennes.

— Votre cousin! dit André. — Quelle rencontre! ajouta M. de la Balluère avec un mauvais rire.

J'étais mécontente et troublée, et j'acquis la certitude, le même soir, que c'était au sortir d'une maison de jeu que la mauvaise rencontre avait eu lieu. André m'avait menti, il avait perdu son argent, il avait failli perdre la vie, le tout grâce à M. de la Balluère. Et Hector mêlé à ces scènes! Mon Dieu, ayez pitié de moi, fortifiez mon âme.

Chère Louise, je vous embrasse; à bientôt.

ÉVELINE.

P. S. — André m'a dit ce matin que M. de Foyennes n'était pas au jeu, dans ce tripot perdu au milieu des bois et des marécages; il s'était arrêté pour faire rafraîchir son cheval.

— Il paraît qu'il fait fortune, votre cousin, m'a dit André. Je voudrais bien avoir la même chance! — Éloignez l'homme au mauvais œil, répondis-je.

Il leva les épaules et s'en alla.

Éveline à Louise (un an après).

De la Ferme, octobre 188..

O Louise, pourquoi êtes-vous si loin! que ne puis-je me jeter dans vos bras, m'abriter sous votre voile et pleurer en paix! Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé... vous êtes tranquille, heureuse, au milieu de vos compagnes et de vos enfants, vos lettres me disent votre bonheur, et moi! Frappée d'un coup de tonnerre, accablée de chagrin et d'effroi... je suis veuve, Louise, mon cher mari a été assassiné..., une querelle d'argent, pour le prix d'un cheval.... assassiné par ce misérable qui avait toute sa confiance, par la Balluère...

Le coupable a fui, Caïn s'est dérobé au châtiment, et on a ramené ici mon pauvre André mourant. Quelle douleur et quel effroi! Il a pu se confesser, il a pardonné généreusement à son meurtrier, et il me dit, sa main dans la mienne, quelques mots que je n'oublierai jamais. Il m'a aimée, le cœur n'a jamais failli chez lui, l'esprit seul a subi des entraînements, et par quel indigne ami il s'était laissé subjuguer! il survécut vingt-quatre heures à sa blessure, et mourut jeune, plein de force, je le vis succomber; il mourut en serrant la croix dans ses mains et en l'appuyant sur sa poitrine. O mon Dieu, rece-

vez-le dans votre ciel, faites une grande miséricorde à ce serviteur de la onzième heure, qui a pardonné à son ennemi et qui a eu en vous une immuable confiance !

Tout était fini : on s'agita autour de moi; les voisins me montrèrent beaucoup de bonté, le missionnaire m'assista dans ces cruels moments, comme l'aurait fait un père; on déposa mon cher mari dans un cimetière où l'on n'a enterré jusqu'ici que des enfants... il est seul, loin du tombeau de son père et de sa mère, au Père-Lachaise. Et moi aussi, je m'en irai, il sera seul, que pourrais-je faire ici.... je cherche à rassembler les débris de notre fortune... et dès que je le pourrai, je repasserai l'Océan, et j'irai, Louise, vivre près de vous.

L'orage nous a frappées, mais nous pourrons, l'une près de l'autre, prier et nous préparer à l'Éternité. Serait-il possible que je vécusse dans votre communauté sans y prendre le voile?...

Adieu, à Dieu, priez pour lui et pour votre amie et sœur,

ÉVELINE.

Le comte Hector de Foyennes à Sœur Louise.
(Huit mois après.)

Ma très chère sœur, je pourrais dire *ma cousine*, car nos bisaïeules étaient sœurs, vous verrez votre amie, mais vous ne la verrez pas seule, elle vous arrivera sous un autre nom. La divine Providence qui règle tout, m'a amené en Amérique, peu de temps avant la mort de M. Granjean; je n'ai pas cherché à revoir Éveline, sa présence eût été bien dangereuse pour moi, mais lorsque j'eus appris son veuvage, j'osai la revoir. Et peu à peu, elle sut que je l'avais toujours aimée, que sa bonne mère avait désapprouvé notre union, par peur de la pauvreté; qu'en Afrique d'abord, puis dans le Nouveau-Monde, j'ai réussi dans mes entreprises, et que, si elle daignait acccepter mon nom et ma main, je pourrais l'emmener en Europe, dans notre cher pays, toujours regretté. Et elle a accepté. Dieu est bon!

Nous nous marierons dans dix jours à New-York, selon les formalités de la loi française et de la loi religieuse; deux jours après, nous nous embarquerons, et arrivés en France, notre première visite sera pour le monastère de Bayeux. Mais elle ne verra vos grilles qu'en dehors; je compte cloîtrer mon Éveline à la Cerisaie, et y enfermer le bonheur avec nous.

Nous serons heureux, il en est bien temps! Remerciez Dieu pour moi.

Votre ami, frère et cousin,

HECTOR DE FOYENNES.

P. S. — Vous êtes très bonne, vous priez peut-être pour la Balluère, on ne sait pas ce dont sont capables les âmes pieuses; vous apprendrez avec regret que ce misérable a péri dans une rixe, à San-Francisco. La punition est venue par le *bow-knyfe* d'un Mexicain.

M. BOURDON.

FIN.

REVUE MUSICALE

La Toussaint. — Réouverture de l'Opéra-Comique. — Le centenaire de *Don Juan*. — La centième de l'*Arlésienne*. — La cinq centième de *Faust*.

LES FÊTES de la Toussaint ont été cette année, plus encore que de coutume, peut-être, l'occasion d'un grand déploiement de musique sacrée. Les voix majestueuses de l'orgue, mariées à de belles voix humaines, comme à celles des instruments « mêlant aux cieux la terre », selon la poétique expression de V. Hugo, impressionnent toujours profondément les fidèles. Notre-Dame, la Madeleine, Saint-Eustache, Saint-Sulpice, la Trinité et d'autres encore, ont toutes pour organistes des musiciens de première valeur.

D'un autre côté les salons, comme les théâtres, semblent vouloir rivaliser entre eux par des soirées de grande attraction. Mais ceux où la musique occupe la première place ne sont pas encore au complet, et il faut s'en prendre à Saint Hubert, qui manque certainement de courtoisie envers Sainte Cécile.

Le directeur provisoire de l'Opéra-Comique, M. Jules Barbier, qui fait l'intérim d'une situation pleine d'écueils, est parvenu, avec toute l'habileté et le cœur qu'il y apporte, à faire la réouverture de ce théâtre dans des conditions beaucoup meilleures qu'on ne devait l'espérer.

Peu à peu, on s'habitue à prendre le chemin des Nations, comme jadis de Favart, et en voyant qu'on y retrouve les maîtres charmants qui en firent la gloire, comme les savants artistes qui en perpétuent la mémoire, les mauvais plaisantins ne diront plus en *s'embarquant* pour l'ancien Théâtre-Lyrique, « qu'ils vont faire un tour à la campagne. »

La nouvelle Direction n'ayant pas à offrir à son public hésitant, quelque chef-d'œuvre inédit de nos maîtres préférés, ne pouvait faire un plus heureux choix que celui de *Roméo et Juliette*, de Charles Gounod. On conviendra que si cet ouvrage n'est pas l'égal de *Faust*, au point de vue de l'ampleur dramatique, il a cependant sa place marquée au même rang, c'est-à-dire au premier, sous tous les autres rapports, et abstraction faite du genre de scène auquel il fut destiné.

Elle était bien rayonnante cette *Juliette*, en 1867, où elle vit le jour, sous les traits de M^m^ Carvalho, à ce même Théâtre-Lyrique où nous la retrouvons aussi resplendissante de jeunesse qu'alors. Elle atteindra bientôt le chiffre de quatre cents représentations, et une génération nouvelle succède à celle qui la vit naître sans que l'admiration s'en trouve amoindrie, sans qu'il soit possible de lui découvrir la plus légère trace de vieillesse. Aussi, le public, en retrouvant un Roméo et une Juliette tels que M. Talazac et M^lle^ Isaac, les a-t-il plusieurs fois acclamés et rappelés, tout en pensant à l'inoubliable créatrice de Juliette, M^me^ Miolan-Carvalho. MM. Fugère, Mouliérat et Bouvet, ainsi que M^mes^ Degrandi et Perret, ont apporté le concours de leur intelligence et de leurs belles voix à la réussite complète de cette intéressante soirée. L'orchestre de M. Danbé, dont l'autorité n'a plus à grandir, mais qui après tant de vicissitudes, ne peut que voir s'augmenter les sympathies acquises par le talent, mérite, ainsi que son chef habile, les plus sincères éloges. Nous pouvons ajouter que les choristes, merveilleusement soutenus par ces instrumentistes de première lignée, ont complété l'illusion du public qui a pu se croire encore à la salle Favart.

Du reste, celle des Nations, qui fut aménagée pour le Théâtre-Italien, diffère peu de celle de l'ex-Opéra-Comique. Elégante, et plus spacieuse peut-être, elle a un air coquet auquel ses fauteuils d'orchestre ne sont pas étrangers.

Le coup d'œil y gagnera encore, si, comme on l'assure, les dames sont appelées, de même qu'aux Italiens, à venir répandre au milieu des teintes sombres de l'habit masculin, l'éclat de leurs toilettes parsemées de fleurs et de diamants. On dit même que c'est chose faite pour les représentations diurnes. Mais alors.... et les chapeaux? Ils n'auront certes pas le succès des brillants, et nous en savons plusieurs qui vont donner lieu à de furieuses réclamations. Eh bien, tant mieux! Cela forcera peut-être la mode à abaisser encore la forme de ces couvre-chefs désordonnés, qui donnent aux humbles mêmes, des airs audacieux.

Quoi qu'il en puisse advenir, notre nouvel Opéra-Comique n'en fonctionnera pas moins à merveille, car si le répertoire n'offre encore rien de nouveau, il ne manque aucunement de variété, si l'on songe à la quantité d'ouvrages, presque tous ravissants, qu'en si peu de temps on y a déjà repris. Ainsi, après *Roméo et Juliette* : *La Dame Blanche*, *les Noces de Jeannette*, *Carmen*, *le Pré aux Clercs*, *la Traviata*, *le Nouveau Seigneur du Village*, *Fra Diavolo*, *Richard Cœur-de-Lion*, *le Châlet*, et ce joli *Caïd*, toujours jeune et fringant comme un papillon. Nous en passons peut-être, mais n'est-ce pas là un admirable choix de chefs-d'œuvre?

L'Arlésienne, de Bizet, qui vient de fêter sa centième représentation, est redevenue la poule aux œufs d'or de l'Odéon. Le public a fait bon accueil à l'orchestre de M. Lamoureux, auquel M. Colonne a cédé le pupitre. Nous n'entreprendrons pas de comparaison entre ces deux musiciens de valeur égale peut-être, mais de tempérament et d'intelligence différents, à coup sûr. C'est là, on le devine, un sujet délicat. Qu'il nous suffise d'ajouter que la partition de Bizet est une œuvre pleine de grâce fantaisiste, d'une poésie charmante, qu'on ne se lasse jamais d'entendre soit au théâtre, soit au concert.

L'Opéra n'a pas encore de première à enregistrer, et nous ne pensons pas que celle de *la Dame de Monsoreau* se produise pendant que nous mettrons sous presse. Mais le centenaire de *Don Juan*, en ramenant cet ouvrage au répertoire, promettait un véritable régal aux fins connaisseurs, et devait leur faire aisément oublier les lenteurs de l'administration pour la pièce nouvelle.

Malheureusement, la Direction Ritt et Gailhard qui n'avait rien négligé pour faire de cette soirée une splendide fête artistique, au point de vue du faste de la scène, paraît avoir ignoré que le plus pur hommage à rendre au génie de Mozart et à son œuvre, était d'en donner une exécution aussi parfaite que complète. Cette louable intention avait été, il faut le dire, manifestée par ses directeurs, et il est regrettable que son accomplissement ne se soit pas réalisé. On n'a servi au premier public de France qu'un Mozart de contrebande, chanté par des artistes de talent et de bonne volonté, mais qui ont le défaut aimable, — pour eux, — d'être venus au monde de trente à quarante ans trop tard.

Est-ce à dire que la tradition du Mozart soit perdue, et ne reste-t-il plus en France ou à l'étranger de disciples de ces chanteurs fameux, formés à l'école des maîtres de leur temps?

Jamais *Don Juan* n'a trouvé une interprétation plus parfaite comme style, comme voix, comme délicatesse dans les nuances du chant, qu'au beau temps de Ventadour. Garcia et Rubini, Mario et Lablache, la Malibran et la Sontag, la Persiani et la Frezzolini, l'Alboni et la Patti, possédaient tous la tradition, ainsi que d'autres célébrités que pour abréger nous ne citons pas.

Si le plus grand nombre de ceux qui portaient ces noms lumineux sont disparus, ils ont transmis à quelques-uns les secrets que, de nos jours, on ignore à notre Académie Nationale. Demandez-les à Mme Viardot, la fille de Garcia, la sœur de la Malibran, la grande Sapho de la première heure; puis encore à Mme Krauss, la superbe Sapho de la dernière, et à notre célèbre chanteur Faure, dont la méthode est là, comme celle de Garcia, pour vous les dire. Il fallait faire appel à ces hautes capacités musicales, prendre leurs conseils, puiser à leur expérience, et rétablir la version originale de Mozart, au lieu de nous donner un *Don Juan* raccourci par ici, rallongé d'un autre côté et dénaturé par tous les Castil-Blaze qui, pendant un siècle, y ont porté une main plus outrecuidante qu'habile. Comment! On expose, parmi les souvenirs de Mozart, la partition manuscrite de *Don Juan*, prêtée par Mme Viardot, et on n'en profite pas pour rétablir dans son entier, et représenter ce chef-d'œuvre pur de tout alliage!

L'orchestre de M. Vianesi, ainsi que la partie chorégraphique, ont droit à des éloges qu'il nous coûte de refuser aux autres interprètes de Mozart, mais que nous refusons surtout à la Direction.

Nous disions tout à l'heure que *Roméo* atteindrait bientôt au chiffre de quatre cents représentations. C'est la cinq centième de *Faust*, qu'on a fêtée encore à l'Opéra, après *Don Juan*.

L'illustre auteur de ces deux belles partitions, plus heureux que Mozart pendant sa vie, doit éprouver d'ineffables émotions en assistant à cette double et nouvelle apothéose. Ne croyez pas qu'il en soit plus fier. M. Charles Gounod a autant d'esprit que de cœur. Il se félicite de pouvoir veiller lui-même à la bonne et exacte interprétation de ses œuvres, et goûte pleinement le bonheur qu'il a, avouons-le, largement gagné.

D'autres que nous dont les lignes doivent être limitées, ont raconté, que comme Mozart, Gounod a connu les déboires et les écœurements de l'artiste à ses débuts, même avec ce *Faust* qui le fait si grand aujourd'hui. Nous bornerons notre tâche à rappeler ici que ce fut encore l'intelligent directeur Carvalho qui saisit au vol cet oiseau rare, pour l'acclimater au Théâtre-Lyrique dont il avait entrepris depuis peu la rénovation. Il flaira un futur grand-maître dans le jeune compositeur Gounod, qui avait déjà donné une partie de sa mesure dans *Sapho*, *La Nonne sanglante*, et dans les chœurs d'*Ulysse*. Nous avons entendu cette *Sapho* en 1851, et ces magnifiques chœurs d'*Ulysse* un peu plus tard, au Théâtre-Français, dans lesquels le ténor Sapin venait chanter avec une fort belle voix, un air à boire, d'une admirable facture, qui enlevait la salle. M. Carvalho n'en a pas toujours trouvé autant à l'actif des jeunes compositeurs d'alors qui lui doivent leur notoriété d'aujourd'hui. Il était aisé pour lui de prévoir ce que serait un *Faust*, sous cette plume savante et devant cette haute intelligence.

Mais un an avant que *Faust* ne fît son apparition sur la scène Carvalho, et pendant sa préparation, l'adroit directeur s'empara du *Médecin malgré lui*, que Gounod avait en portefeuille, et le fit immédiatement représenter. On sait toute la grâce de cette ravissante partition.

Enfin *Faust* fut donné en mars 1859, avec Mme Carvalho pour créatrice, qui ajouta à la perfection de son chant, la révélation d'un talent dramatique de première envolée. Il y fut joué près de quatre cents fois, ce qui, avec les cinq cents fois que vient de célébrer l'Opéra, forme un assez joli mille. Heureux éditeurs! — Il n'est nul besoin d'ajouter avec quelle maëstria le maître conduisait son œuvre à l'orchestre, ce qui donnait à cette belle représentation une réelle attraction de plus. La Direction — revenue sur un terrain où elle compte beaucoup de victoires — chanteurs et musiciens ont été cette fois à la hauteur de cette grande manifestation te le succès a été aussi franc qu'unanime.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

GIGOT AU BAIN-MARIE

(Ancienne cuisine française)

Faites enlever les peaux et la graisse d'un gigot, faites-le larder *en long* et non en travers, ficelez-le et placez-le dans une petite soupière qui le contienne aisément; ajoutez un morceau de rouelle de veau, un morceau de jambon cru, un bouquet garni, poivre, sel, une gousse d'ail, deux verres de bouillon dégraissé; couvrez la soupière de son couvercle et placez-la dans un chaudron où elle puisse baigner, versez dans ce vase assez d'eau bouillante pour qu'elle monte à quatre doigts du bord de la soupière. Placez l'appareil sur un fourneau et entretenez l'eau bouillante au même niveau, sans qu'elle entre dans la soupière. Après deux heures et demie de cuisson, retournez le gigot; encore une heure et demie de cuisson. Passez et dégraissez le jus, faites-le réduire et versez-le sur le gigot.

CORRESPONDANCE

PAULE A ALIX

1er décembre 1887.

Ma Chère Alix.

E vent souffle au dehors, le poêle ronfle en dedans... il fait froid et nous cherchons à l'oublier. — Le temps a été bien pénible, des bourrasques ont sévi sur les côtes... Oh! les pauvres marins, comme je pense à eux, depuis que notre René aspire décidément au Borda.

Le ciel est sombre, gris, voilé. — Cela a bien sa poésie.

Sous la brume, pendant les longues journées d'hiver, l'esprit est moins distrait que sous le flamboyant soleil de l'été et les vaporeux rayons de l'automne. — On pense mieux peut-être, on se ressaisit davantage qu'au moment des flâneries en plein air. Avec l'été on se disperse à toutes les brises... On se retrouve auprès du feu.

Les réunions intimes, autour du foyer, m'enchantent; les tisons me racontent de jolies histoires.

C'est éternellement la même chose — chacun a son coin qu'il affectionne. Ce retour des habitudes un moment interrompues, a bien son charme, et ici on endosse ses houppelandes fourrées avec un certain entrain.

Bref, si cela continue, je vais t'envoyer un sonnet sur le bois en combustion, la lampe à abat-jour vert et ma chaufferette!...

Ah! les sonnets, les vers, la fureur de nos salons! On n'y peut entrer sans entendre vanter ceux de M. Paul, critiquer ceux de M. Charles, proposer des bouts-rimés sur l'anagramme de Pétronille à M. Pierre.

J'ai essayé aussi, par entraînement,... mais je n'ai pu arriver qu'à produire des alexandrins! J'aurais peut-être été, avec un peu de culture, un éminent poète tragique, tout comme le dahlia, jadis humble plante comestible rapporté de l'île de France, est devenu, maintenant, un des ornements les plus brillants de nos parterres.

Je parle du dahlia... le dernier du jardin s'effeuille sur ma table à ouvrage. — Quoique tu trouves cette fleur stupide à cause de sa régularité, celle que j'ai sous les yeux aurait tes suffrages pour ses couleurs charmantes. Elle est d'un rose pâle, délicat, strié de grenat vif.

Je ne me lasse point des bouquets de l'arrière-saison; à Paris, où vous avez des roses toute l'année, même sous la neige, vous ne comprenez point ces impressions de provinciale, et tu penses en lisant mon attendrissement sur un tubercule fleuri: « Paule vieillit! »

Et pourquoi, après tout, ne vieillirais-je pas? N'est-ce pas le sort commun? — Tout passe... même les étoiles!

M. Janssen l'a déclaré dernièrement dans une communication à l'Académie des Sciences que papa m'a lue. Il n'y a pas que vous, ma belle Demoiselle, qui preniez goût à l'astronomie...

Les étoiles caduques ont des cheveux rouges, et peu à peu perdant couleur et clarté, elles s'en vont rouler dans l'espace infini, à l'aventure. Ce sont des étoiles mortes que leurs sœurs vivantes laissent avec respect errer dans l'éther.

Les étoiles humaines ont moins de bonté, je crois, d'après les chroniques...

Elles aident les étoiles éteintes à disparaître plus vite et elles ne se rangent pas pour leur laisser la route libre... Au besoin elles les écrasent.

Novembre s'en est allé... un bon mois qui s'ouvre par la Toussaint, une belle fête qui dilate le cœur.

Je ne regarde point au ciel, moi, les grands saints effrayants de vertu et d'ascétisme, mais les petites âmes qui y sont arrivées aussi, sans trop grosses misères, ni luttes terribles, en suivant bien droit leur simple chemin.

Ensuite les Morts! Quelques heures fugitives d'union générale avec ceux qui sont partis. L'indifférence serait un scandale dans ce deuil, tout le monde pense aux absents de l'éternité, tout le monde se rappelle alors. Si ce jour est triste, l'oubli complet serait plus triste encore. Lamartine a écrit:

« Le souvenir, c'est l'âme de la vie. »

Et Saint Augustin a dit plus largement: « Il n'y a que deux demeures où rien ne passe: l'une dans le sein de Dieu, l'autre dans le cœur de ceux qui vous aiment. »

Des torrents d'harmonie se sont épanchés sur notre excellente ville à l'occasion de la Sainte-Cécile... Dès l'aube, les orphéons et les fanfares des environs se réunissent en costume de gala, arborent leurs étendards en velours émeraude ou rubis, couverts de médailles en simili-or gagnées on ne sait où, et je ne sais pourquoi, car les plus effroyables cacophonies frappent nos oreilles pendant cette solennité consacrée à la *chefesse d'orchestre* du chœur des anges.

Aussi ai-je fermé le piano à clef pour échapper aux inspirations *Céciliennes* des enfants, en partageant absolument les indignations du poète aimable, Victor de Laprade, dont je viens d'achever un volume intitulé: *« Contre la musique. »*

N'ambitionnais-tu pas, dans ta dernière lettre, imagination folle, la décoration de la Légion d'honneur? ne parlais-tu pas de parcourir le globe pour la conquérir....? Il n'y a pas, heureusement, que les exploratrices qui la gagnent. Elle vient d'être accordée à une humble reli-

gieuse de Saint-Vincent-de-Paul, la sœur Julie Vignal, qui s'est signalée sur les champs de bataille et dans diverses épidémies.

A propos de courage, l'un des vaillants de notre époque vient de mourir : l'amiral Jauréguiberry. — C'était un des généraux de notre triste guerre franco-prussienne ; un caractère fortement trempé comme il en est encore dans notre marine. Un brave et un *croyant*, paraît-il, une belle figure qu'il faut saluer au passage et dont on peut se souvenir.

Trouver un héros, autre part que dans l'histoire, me touche et m'attendrit....

Une jeune femme revenant de Paris me dit que la capitale a eu la visite d'un prince indien, le rajah de Baroda, qui traîne avec lui pour son service et son agrément quatre-vingts personnes ! L'as-tu rencontré ruisselant de diamants ? — Un maharajah ne peut être autrement... Une de ses plus petites tonnes d'or pur me serait agréable, mais sa suite me rendrait bien malheureuse !

« Mes gens » *ma vieille Catherine*, ne sont déjà pas si faciles à gouverner.

Les enfants, eux, me laissent à peu près tranquille, grâce à des gravures illustrées qui leur ont montré les chats savants du Cirque d'Hiver; ils se donnent un mal inouï pour apprendre quelques tours à leur *Friskarino,* le superbe angora tigré que tu connais; mais *Friskarino* n'a pas d'aptitudes, il se sauve sur le toit, à l'imitation du premier sujet de la troupe parisienne, quand on l'appelle à l'exercice, et griffe si on veut le mettre debout sur ses pattes de derrière.

Et maintenant, ma chère Alix, écoute attentivement et ne retiens pas tes exclamations de surprise... Je me marie !

Celui que j'épouse, un homme d'intelligence et de cœur, est presque un élève de mon père, un jeune médecin qui reprendra sa clientèle plus tard.

Nous ne nous séparons point, je reste avec mes Six que je n'aurais pu quitter. — Nous vivrons tous ensemble comme au temps des Patriarches (la tente en moins, le toit en plus!), formant une tribu. — Je suis ravie mais très calme, et je ne t'en aimerai pas moins tendrement, mon amie chérie.

Le cœur est large et peut suffire à toutes les affections.

Te parlerai-je de mon fiancé ? — Non, mais de notre temps de fiançailles.... Ce que j'aime dans notre tendresse, c'est son extrême simplicité, son abandon ; nous nous disons, avec timidité peut-être, mais nous nous disons nos sentiments, nous cherchons à nous élever, nous planons ! Et ensuite, toujours avec joie, nous embrassons le ciel et la terre ! Nous sommes bien heureux. . . . .

J'ai vu aujourd'hui à l'église une jeune femme et son mari avec leur bébé; ils étaient gentils tous trois et m'ont représenté la douce trinité de la famille.

Le contrat est déjà fait ! *Notre* première signature devant notaire...! J'ai ri d'abord, il me semblait que je jouais la comédie, puis je suis devenue songeuse. La lecture d'un bout de papier m'a singulièrement émue ; l'acte de décès de ma mère sonna douloureusement à mes oreilles. Le bonheur a ses tristesses, et je me suis reportée à la pauvre disparue, maman si heureuse d'être mère !

En voyant nos deux noms ensemble, nos deux signatures réunies, j'ai éprouvé quelque chose de très doux et de très grave. J'ai pensé à l'union de nos vies, à nos devoirs ; je suis infiniment peu et pourtant je passe, de par le monde, pour être quelqu'un, c'est toi qui me l'as dit ! cela me flatte... Je crois donc aux flatteries du monde, ô jeune incorruptible ? Il y a des jours où je suis étrangement femme, je *gobe* tout !

On dit dans mon petit pays que nous faisons un mariage d'amour ; ce que le monde appellerait un mariage *ridicule* si nous n'avions pour nous le matériel essentiel du mariage de *convenances*. Puisse mon fiancé, bientôt mon mari, ne jamais regretter la richesse et les plaisirs qu'elle procure ! Je ferai pour cela tout mon possible.... Ma dot n'est point une dot, m'a-t-on souvent dit, c'est un lambeau de dot... Tout *lambeau* représente la misère ! La mienne, dans mon for intérieur, a souvent été grande à ces simples réflexions... Mais bast ! si nous ne sommes pas riches, nous travaillerons ensemble, lui à guérir ses malades, moi à soigner... mon ménage ! Nous ferons notre vie, notre place au soleil qui luit pour tout le monde.

Tu devines que, pour les enfants, mon mariage, du moment que je ne m'éloigne pas, est l'objet d'une joie délirante.

Une noce ! c'est pour eux un rêve des Mille et une nuits. Ils forment des projets plus ou moins mirobolants. La question des toilettes agite les filles, celle des voitures les garçons; papa se repose de tout sur moi, et moi j'ai plus de besogne que jamais !

J'ai besoin de toi.... nous avons tant à causer ! tant de choses à nous dire qui ne s'écrivent point !

Ensuite il me faut ton goût pour la question « parure », tes habitudes du monde pour me renseigner sur certains usages... J'ai des hésitations, des scrupules, des inquiétudes, etc., etc...

Donc, accours vite et vite, ma chérie. Tu seras ma demoiselle d'honneur, cela va sans dire, et tu resteras toujours mon amie bien aimée.

PAULE.

DEVINETTES

Mots en carré

Le colonel, après mainte et mainte campagne,
Las du bruit des combats s'est retiré chez nous.
Dans le — et la paix de l'agreste campagne

Il soigne ses rosiers et cultive ses choux.
S'il dispute, ce n'est qu'en faisant sa partie
Sur un — lancé plus ou moins à propos ;

S'il bataille, il attaque en sa fougue amortie
La — et le goujon qu'il trouble en leur repos.

Son chien, las comme lui, dégoûté de la chasse,
Fait le — s'il faut l'y suivre quelquefois,

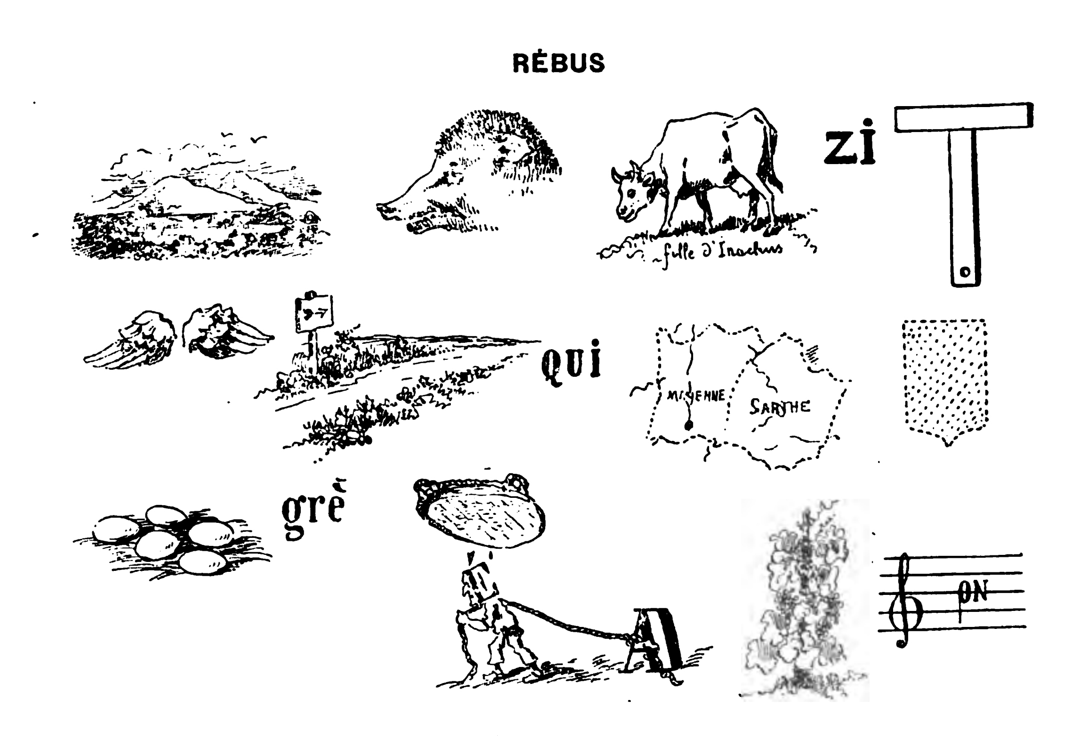
S'— caché dans l'herbe ; et le colonel passe,
A le chercher en vain, le jour au fond des bois.

Comparaison-Proverbe

Jaloux de son indépendance,
Le Béarnais, en haut des monts,
Ivre incessamment d'imprudence,
En aspirait à pleins poumons.
Heureux, il couchait sur la dure

Tout comme un pâtre ; et la froidure
Ne troublait pas son lourd sommeil.
Roi, d'abord il s'illusionne
Sur les fleurons de sa couronne...
Mais Ravaillac est son réveil.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE NOVEMBRE

HOMONYMES : *Coupe — Coupe — Coupe — Coupe — Coupe — Coupe — Coupe — Coupe — Coupe.*

ENIGME : *Laurier.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE

La clémence est une noblesse de cœur chez la femme.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imp. brev., 24, rue Chauchat. | Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Nous avons pensé, Mesdemoiselles, que les fêtes de la fin et du commencement de l'année étant réservées aux enfants, il nous serait permis de leur consacrer au moins une partie de ce courrier de modes, et de faire passer les renseignements qui concernent leurs costumes, avant ceux qui regardent les vôtres.

On habille les enfants d'une façon assez coquette pour les *matinées et les goûtés priés* :

Le blanc domine : tissus de laine façonnés, rarement unis, bouquets jetés, à petits dessins. L'ensemble du costume est plus bouffant que l'année dernière, on drape le pouf ; le grand gilet ou la chemisette sont toujours portés. Voici, d'ailleurs, quelques costumes qui nous ont paru jolis et faciles à exécuter ; ils montreront, sous divers aspects, les modes enfantines actuelles :

Costume en lainage crème à petits carreaux façonnés. Jupe plissée avec le bord jouant sur une bande de velours mordoré posée sur une fausse jupe fixée à l'envers ; derrière, un lé rapporté, retroussé en pouf, descend en spirale, de chaque côté. Corsage très long de taille, formant une basque ronde, fendue pour montrer un éventail en velours qui frisotte sur le pouf ; une longue chemisette tendue et plissée est terminée en pointe par un chou en velours ; un autre chou piqué, à gauche sur le col droit. Bas en fil d'Ecosse mordoré et bottines ou souliers en chevreau mordoré ; des gants en Suède.

Cet autre costume, en bengaline, a peut-être un peu trop de dentelle, mais il est bien charmant. Deux plissés en dentelle sur une jupe montée par des fronces ; une écharpe en bengaline, rehaussée de dentelle, est drapée sur le haut et enferme le bas du corsage, moins les côtés du devant qui sont longs et carrés et sur lesquels un fouillis de dentelle simule une poche. Un bouffant en surah crème et le col droit. Manche large serrée par une coulisse en ruban nouée de côté. Bas en fil d'Ecosse grenat, botte en chevreau brillant avec piqûres blanches.

Le costume suivant, moins luxueux, est tout aussi joli. Un lainage beige clair et du velours bleu France sont très harmonieux. Jupe plissée de plis creux et petite draperie arrondie fixée sur la tournure par un gros nœud en velours. Veste très courte se détachant sur un gilet en velours bleu, à longue pointe, fermé de l'encolure au bas, par des boutons dorés. Col droit. Le bord de la manche se détache sur un poignet en velours boutonné extérieurement ; un nœud-page sur l'épaule gauche. Bas bleus, soulier en chevreau brillant.

Un costume, un peu tapageur, mais bien joli cependant, est en tartan à carreaux rouges et noirs. L'étoffe de la jupe plissée en biais, pour couper la régularité des carreaux, de même pour la très longue veste qui descend à mi-jupe ; derrière, la basque ouverte et plissée, sur une tournure arrondie ; un bouffant en surah rouge et un bouillon en surah, dépassant le bord de la manche. Un grand col-pèlerine en guipure écrue ; le bas rouge et la botte en chevreau mat.

Avons-nous besoin de dire qu'il est très facile de donner la teinte écrue aux cols et dentelles blancs ? Il suffit de les tremper dans du café très léger ; on le fait plus ou moins fort, selon le ton que l'on désire.

Nous avons vu quelques petites filles parées de bijoux, et nous ne saurions trop blâmer cette mode : un collier de corail, une chaînette en or avec la croix sont de petits bijoux simples qu'elles peuvent porter ; mais des bracelets, des médaillons avec pierres et perles nous semblent ridicules sur des enfants de six ans. Après la première communion, certains bijoux sont très permis, mais il faut encore en être sobre, c'est plus distingué.

La redingote et le pardessus à jupe plissée et à longue taille avec une ceinture en cuir ou en étoffe assortie, sont les plus adoptés ; il y a encore une façon à pèlerine, qui rappelle la douillette, et une sorte de très grand casaquin serré à la taille par une coulisse cachée sous une ceinture, genre ceinturon, avec des plaques et des agrafes dorées.

On porte beaucoup cette façon simple : Une jupe très large, froncée autour du corsage dépassant la taille ; les fronces, plus serrées à partir des côtés, sont très rapprochées derrière pour rejeter l'ampleur et donner du développement à la jupe et à la tournure. Cette petite jupe qui s'écarte est tout à fait gentille.

Pour les petites filles de quatre à huit ans, il y a une coiffure drôlette, dont toute la coquetterie se trouve dans la manière de a porter. C'est *le bonnet de coton*, de forme seulement, bien entendu. Ce bonnet se fait en jersey ou en tout autre lainage souple ; la partie qui prend la tête et que dépasse la frange ou les cheveux ondés, est un peu ferme ; au delà le bonnet se casse et tombe derrière ou se ramène un peu sur le côté ; une *mèche*, nous ne disons pas un gland, le termine. Il ne se fait que crème ou blanc, pour affirmer encore sa ressemblance avec le *casque à mèche* normand.

Mesdemoiselles, voici de charmants costumes de soirée et de bal parmi lesquels il vous sera facile de faire un choix. La combinaison des couleurs est harmonieuse et les façons jeunes, élégantes et simples, et vous n'ignorez pas qu'une élégante simplicité est une marque de distinction.

On fait pour vous des corsages en peluche, qui sont garnis d'une chemisette en tulle brodé, plissée, froncée à l'encolure avec une grosse ruche de tulle, très seyante ; ces corsages se portent sur une jupe de gaze ou de tulle dentelle crème, voire même avec une jupe de surah ou de taffetas.

Voici la description de deux costumes différents d'étoffes, mais de même façon :

Peluche rubis pour le corsage et tulle brodé pour la jupe. Le tulle brodé, largement plissé de plis couchés est posé sur un transparent rubis avec petit frisottement au bord ; un pouf en tulle rapporté descend de côté en spirale. Le corsage à pointe et à petit postillon plissé est en peluche rubis, montant derrière et ouvert devant, de la pointe à l'encolure, sur une chemisette plissée qui se développe en éventail, jusqu'à l'encolure où un col droit en peluche se ferme de côté.

La manche est en tulle, un peu large et froncée, au coude, dans un bracelet de peluche ; une patte ceinture s'agrafe de côté, elle suit la forme aiguë de la pointe du corsage.

Le second est en gaze bleu pâle ; la seconde jupe de gaze drapée et le corsage tel que nous venons de le décrire, en velours bleu de France et gaze.

Plus simple est le costume suivant : cachemire gris-perle et peluche rose. Jupe en cachemire, plissée verticalement de plis creux et de plis couchés alternés ; ceux-ci très fins, les premiers assez larges. Tunique polonaise en cachemire, façon Trianon, le devant ouvert et arrondi en façon de veste sur un grand gilet en peluche rose ; la jupe très écartée est retroussée au delà des hanches, et maintenue près du pouf tombant, par des plis groupés. Un col droit, derrière seulement, et une haute dentelle plissée rabattue dessus. La manche, en peluche rose, est terminée par un plissé en dentelle.

C'est un costume de dîner et de petite soirée que l'on pourrait faire pour la ville, en cachemire bleu-marine et faille ou peluche grenat, en cachemire fauve et peluche loutre.

Pour le bal, nous avons vu de très jolies toilettes légères et toujours courtes.

Du tulle et toujours du tulle et l'on a raison, rien n'est plus charmant pour vous.

Jupe en taffetas blanc couverte de volants plissés, en tulle, de dix centimètres de hauteur ; le tulle mis triple. Enveloppant cette jupe, un voile en tulle, long et large, afin de pouvoir le draper irrégulièrement et le soulever en nuages légers et vaporeux. Le corsage à pointe, décolleté carrément, couvert de tulle plissé qui s'ouvre en éventail et dont les plis écartés dépassent le décolleté du corsage pour former la chemisette. Une bretelle en ruban de satin blanc et une manche bouillon en tulle dont le bas serré par une comète en satin est dépassé par un plissé en tulle.

Une autre en tulle vert d'eau. Quatre jupes de tulle à haut ourlet, sur un dessous de léger satin ; des marguerites capitonnent la dernière jupe. Corsage froncé à la vierge avec une berthe en tulle et un courant de marguerites qui s'arrête en touffe à l'épaule gauche.

Votre coiffure, pour le bal comme pour la ville, reste relevée à racines droites, soit en casque, soit avec un mélange de frisettes. Des frisettes sur le front, mais moins avancées, et dégageant un peu le milieu, ou bien les cheveux relevés à la chinoise et les petits arrangés en boucle accroche-cœur, mais sans apprêt. On maintient le casque par un peigne étroit en écaille jaspée à haute galerie à jour, galerie qui dépasse un peu le sommet de la tête ; ou bien on pique deux épingles du même genre dans le tortillon du casque ou dans les coques, ou bien encore dans les boucles qui l'accompagnent ; ceci est de la dernière mode.

Le velours est en vogue, combiné avec une étoffe légère, comme dans le modèle suivant : crêpe de Chine maïs broché et velours capucine. Traîne pointue en velours, coupée au milieu, de la taille au bas, par une cascade de crêpe de Chine ; partant de la traîne, de côté, draperies en crêpe de Chine joliment entrecroisées et bouffantes ; des bouquets de capucines pâles et foncées descendent en aumonière ; un seul à la taille, serré dans la ceinture du corsage ; corsage décolleté, ceinture en ruban étroit drapé autour de la taille et noué à gauche de longues coques à pans. Au décolleté une mignonne draperie en crêpe de Chine se perd à droite dans un coquillé de dentelle qui tourne surmonter une manche faite d'une poignet en velours.

C. L.

VISITES DANS LES MAGASINS

COSTUMES DE JEUNES FILLES, ROBES ET MANTEAUX POUR DAMES
Madame Turle, 9, rue de Clichy

De charmantes toilettes de soirée et de dîner sont faites par Mme Turle, en vue des étrennes. Combien de grand'mères aiment à parer leurs petites filles pour les fêtes de la fin et du commencement de l'année !

Il y a beaucoup de goût dans les façons, de l'harmonie dans la combinaison des couleurs et des étoffes. La coupe des corsages est élégante, le travail soigné, et les draperies solidement fixées, ne se détachent pas : c'est un avantage que je signale tout particulièrement. Un joli costume de dîner est en cachemire et peluche crème ; le bas de jupe en peluche et la tunique en cachemire, enlevée, de chaque côté, dans un passant en peluche qui part de la taille : quelques plis soutiennent en pouf les lés de derrière ; corsage en cachemire et gilet ouvert carrément, avec une chemisette plissée et montante en tulle Malines, gilet et manche en peluche. Il y a un corsage décolleté en peluche, avec une petite berthe, pour les soirées dansantes. Un autre costume est en lainage de fantaisie grenat combiné avec un surah rose. La jupe en cachemire, ainsi que la tunique qui est drapée par une ceinture en surah rose. Corsage à postillon plissé, laissant voir la doublure rose, et un plastron plissé en dentelle cerné de bretelles en surah qui dépassent la taille en formant une longue bouclette plate ; la manche, fendue aux coutures, laisse voir une sous-manche plissée en surah rose. Les costumes de jeunes femmes et ceux de dames âgées sont bien compris ; ils sont élégants et les façons nouvelles ont un cachet de bon goût, qu'on ne rencontre pas toujours, même chez les premières couturières.

* *
*

MODES DE MADAME BOUCHERIE
16, rue du Vieux-Colombier

Nous avons décrit les jolis chapeaux que

Mme Boucherie a créés pour l'automne et l'hiver. Elle s'occupe en ce moment des chapeaux pour visites, théâtres et concerts, et des garnitures pour robes de bal, des coiffures et de ces jolis riens que les jeunes filles mettent dans leur cheveux et à leur corsage. Ces petits bouquets, montés légèrement et avec grâce, se piquent en aigrette au sommet du bandeau, à l'épaule, à la taille et s'éparpillent sur la tunique de tulle d'une robe de bal. Les nœuds en ruban étroit à picots, sont disposés en éventail, en papillon, en pouf et se mettent dans l'intérieur, et pour les dîners et soirées sans façons. Mme Boucherie a le talent de chiffonner le ruban et de monter les fleurs avec une grâce qui n'a rien d'apprêté ; d'un bout de dentelle ses doigts de fée font un pouf, une coiffure, d'une grâce inimitable.

La parure de mariée est une spécialité de Mme Boucherie qui sait rendre seyante et donner à la fleur et au bouton de l'oranger, la légèreté qui leur manque d'ordinaire. Une autre spécialité, c'est le manchon, ou pour mieux dire cette jolie fantaisie enrubannée et fleurie qui en prend le nom; c'est un fouillis de soie, de tulle, de dentelle, de nœuds, de fleurs et d'oiseaux qui font penser au printemps. Les dames âgées trouveront chez Mme Boucherie des bonnets et des coiffures élégantes et sérieuses.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

de M. A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise.)

Les lettres de nos abonnées nous apportent de nouveau l'assurance que les demandes par elles adressées, à M. Bonneville, à Montmorency, ont reçu satisfaction dans le délai voulu. Ces lettres contiennent aussi d'aimables remerciements que nous renvoyons à qui de droit, car nous n'avons que le mérite d'avoir conseillé l'usage de ces excellentes préparations. Pour nos nouvelles abonnées, nous redirons quels sont les effets de l'eau et de la pommade vivifiques. Si les cheveux tombent pour une cause quelconque ou à la suite d'une maladie, se servir tous les jours de la pommade, le soir, de préférence, et tous les deux jours, de l'eau, qui activera l'effet de la pommade; les cheveux ne tarderont pas à repousser, même aux places dégarnies, et cesseront de tomber.

Nous affirmons que les préparations employées habituellement préservent des pellicules, conservent les cheveux brillants et souples et les empêchent de tomber; c'est ce que nous connaissons de meilleur pour l'hygiène des cheveux. L'élixir dentifrice vivifique est excellent pour la bouche; il entretient la blancheur des dents, arrête la carie, raffermit les gencives et laisse une agréable impression de fraîcheur. Un peu de coton imbibé d'élixir introduit dans la cavité de la dent malade, calme momentanément la douleur.

***

TAPISSERIES ARTISTIQUES, OUVRAGES DE FANTAISIE, BRODERIES ANCIENNES DE LA MAISON LEBEL-DELALANDE.

348, rue Saint-Honoré

S'il se trouve parmi nos lectrices des retardaires, elles pourront se procurer chez Mme Lebel-Delalande de charmants ouvrages faits et montés pour cadeaux d'étrennes. Ce sont des paniers à ouvrage, à bonnet et pour le tricot, paniers charmants, ornés d'une tapisserie appliquée, ou brodés au passé, le sac en satin. C'est un cadeau qui peut s'offrir aux femmes jeunes ou âgées.

Il y a aussi toutes sortes de fantaisies : telles que classeur, porte-cartes, buvard, porte-journaux; des coussins montés très joliment avec intérieur en plumes, depuis 10 fr. : des corbeilles de bureau, des paniers à pied, inouïs de bon marché. Si nous passons aux tapisseries, nous trouvons des tabourets, des banquettes, de petites tables Henri II, de plus grandes : des tabourets de piano échantillonnés ou faits et montés. Nous n'avons trouvé nulle part un choix de dessins aussi artistiques et aussi divers. On constate, en voyant toutes ces merveilleuses tapisseries, le goût éminemment artistique qui dirige toutes ces créations. Mme Lebel-Delalande s'inspire de ces superbes et anciennes tapisseries, de ces broderies de tout genre, qui sont reproduites avec une exactitude si remarquable qu'elles imitent admirablement l'ancien. Signalons des tapis de table en velours antique, avec bordure imprimée et décoré dans l'angle, d'un bouquet de tapisserie, que l'on applique, soit par un point de Boulogne, soit par une ganse. De grands panneaux en tapisserie Henri II sont très décoratifs, faciles à faire et vite faits.

***

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix

M. Guerlain, si compétent pour tous les soins qui regardent l'hygiène des mains et du teint, répond à nos questions par les renseignements suivants, que nous transmettons à nos lectrices. Quelques précautions, dit-il, et des soins de chaque jour, qui prendront à peine quelques minutes, suffisent pour préserver des gerçures et de tous ces petits bobos qui font tant souffrir.

Il faut d'abord se servir, pour la toilette, de linge bien sec, ne pas chauffer ses mains humides et éviter les variations brusques de la température. Sans ces précautions, l'emploi des cosmétiques les plus réputés sera inutile.

Les personnes sujettes aux engelures feront usage du savon Sapoceti et de la crême de velours; si les engelures apparaissent, se servir de la mixture balsamique, et si elles crèvent, du Baume de la Ferté, qui les guérira en quelques heures. Pour la figure, un voile léger est un préservatif contre les morsures du froid et du vent. Employer la crème de fraises, un excellent cold-cream, et la poudre de Cypris, que l'on pose sur le visage après l'avoir essuyé; on l'étend et on la fait adhérer en frottant dans tous les sens avec la main nue. Une bonne poudre doit être légère, se soulever en poussière impalpable au moindre souffle, ne donner à la langue aucun goût acide, âcre ou sucré.

L'Eau de Cologne impériale russe est exquise. S'en frotter les mains avant de sortir. Les gerçures des lèvres se guérissent dans les vingt-quatre heures avec le Baume de la Ferté, préparé par M. Guerlain.

***

FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES

De Madame A. Favier, faubourg-Poissonnière, 68.

Nous tenons à faire connaître à nos nouvelles

abonnées cette maison dont les fleurs sont toutes copiées sur nature.

L'on pourra se procurer ainsi des plantes qui semblent vraiment avoir été cultivées sous serre et qui sont, par conséquent, fort recherchées, des orchidées choisies parmi les plus belles variétés, des Gloxinias veloutés, puis des Iris, des Cyclamens, etc., etc. Citons encore une ravissante bruyère et du capillaire très réussi et très avantageux, et enfin, pour garnitures de robes de bals, des roses légères et charmantes, d'un bon marché exceptionnel.

Celles de nos abonnées qui s'occupent du travail si agréable des fleurs artificielles, peuvent commander en toute confiance leurs fournitures à Mme Favier, qui y apportera un soin tout particulier.

BIJOUX ET DIAMANTS

Madame Martin, 8, rue Halévy

Bien des personnes jugent volontiers la qualité des objets d'après leur pr x.

« C'est cher, donc c'est bon! » Voilà une logique qui ne l'est pas. La vraie Parisienne est trop pratique pour être de cet avis. Aussi, accorde-t-elle toute sa confiance à *Mme Martin*, 8, rue Halévy, au premier étage.

On achète en confiance, chez *Mme Martin*, les plus riches parures, une grande variété de bijoux de style et de fantaisie, ornés de brillants; des perles fines, diamants de la plus belle eau, émeraudes, rubis et saphirs, à plus de 40 0/0 au-dessous des tarifs les plus réduits.

Les femmes qui se connaissent en bijouterie et en joaillerie s'adressent à *Mme Martin*, que nous regrettons de n'avoir pas signalée à nos lectrices avant leurs achats du Jour de l'An.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4605

Toilettes de Madame Turle, rue de Clichy, 9
Costume d'enfant de Madame Léa Berger
rue Blanche, 72

TOILETTE DE MARIÉE. — Polonaise en faille avec grands revers brodés de jais blanc et perles fines, ouvrant sur un tablier de dentelle, plissé en long et flottant sur la sous-jupe; longue traîne carrée; gilet plissé en long avec draperie-guimpe en dentelle, et manche découpée à créneaux sur un sabot de dentelle.

COSTUME DE JEUNE FILLE. — Jupe plate en pékin loutre et fauve. Polonaise blouse (1) en surah fauve, relevée en double sur le côté droit, le haut du lé retombe en plis très soulevés formant godets; du côté gauche le relevé est drapé à plis étagés. Le corsage est monté sur un hausse-col en pékin; manche en pékin; ceinture de velours loutre croisée derrière, nouée devant et tombant sur le tablier.

TOILETTE DE PETITE FILLE. — Robe en crépon rose plissée sur les épaules et dans la ceinture, les plis ramenés un peu en avant; jupe très peu froncée recouverte d'un volant de dentelle; manche demi-longue avec sabot de dentelle; pan de dentelle fixé à l'encolure ouverte en carré. (Voir la planche de patrons.)

GRAVURE DE MODES, N° 4605 *bis*

Modèles de Madame Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17

PREMIÈRE TOILETTE. — Tablier droit en tulle brodé, capitonné de piqués de petites roses rouges. Tunique en crêpon de Chine, très relevée d'un côté sous un piqué de roses, et coulissée dans le haut de l'autre côté; pouf coquillé. Corselet de velours rubis (voir la planche de patrons) dans lequel est croisé un fichu drapé en crêpon de Chine; touffe de roses rouges sur l'épaule.

DEUXIÈME TOILETTE. — Jupe à panneaux plats en ottoman rose broché d'argent; tablier plissé en long en faille unie, sur ce tablier retombe un coquillé de dentelle, qui borde d'un côté la pointe du corsage et se perd à la hauteur de la hanche; pouf et traîne de tulle sur transparent uni. Corsage broché, décolleté en pointe, à épaulette étroite, dans laquelle est monté un plissé de tulle qui forme la manche. — Coiffure de plumes roses fixée par une agrafe de diamants.

TAPISSERIE COLORIÉE

Modèle de Madame Lebel-Delalande
348, rue Saint-Honoré

ECRAN RENAISSANCE, tapisserie; la figure et les mains de la châtelaine sont au petit point.

IMPRESSION SUR ÉTOFFE

CARTON POUR LES ANNEXES. Point à la croix. (Voir le croquis et l'explication, page 1, album de janvier.)

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET pour mouchoirs, plumetis, cordonnet et point de sable.

ALPHABET pour linge de table, plumetis.

PREMIER ALBUM

Porte-montre. — Carton pour les annexes. — E. S. enlacés. — Pelote en drap découpé. — J. B. enlacés. — Plumier. — Manteau en peluche. — Mantelet de deuil. — Boîte à mouchoirs. — Bas tricoté pour enfant. — R. D. S. enlacés avec couronne. — Coussin sur satin cuivre (boules de neige.) — Entre-deux. — Chemise de nuit. — Costume de petite fille. — Toilette de soirée pour jeune fille. — Grande garniture. — Tabouret de piano (chenille sur gros canevas). — Buvard parisien (caniche).

PREMIÈRE FEUILLE DE PATRONS

1er COTÉ

MANTEAU EN PELUCHE, page 2, album de Janvier.

CHEMISE DE NUIT, page 6, album de Janvier.

2e COTÉ

CORSELET / SOUS-JUPE } première toilette. (Gravure n° 4605 *bis*).

ROBE D'ENFANT. (Gravure n° 4605).

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle « verte » recevront ce patron le 16 janvier.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

Nous sommes en pleine saison de fêtes ; les soirées, les bals blancs et les bals travestis se succèdent, à la grande joie des jeunes filles.

On donne aujourd'hui beaucoup plus de soirées travesties qu'autrefois ; le goût est à cette sorte d'amusement qui n'est pas coûteux, pour peu que l'on ait du goût et un tantinet d'adresse.

Parmi les fantaisies de ce genre, nous en avons vu deux charmantes que nous allons décrire parce qu'elles nous semblent faciles à copier.

Flocon de neige est un travesti en tulle et en flocons de ouate rendant très bien une tombée de neige ; il ira également bien à la brune et à la blonde.

Une jupe en satin, — on en trouve à 1 fr. 95 le mètre et suffisamment joli — s'arrêtant à mi-jambe, et dessus, deux jupes en tulle montées séparément par des fronces ; une troisième capitonnée par de légères boules de ouate que l'on détire pour alléger le contour ; puis jetées entre les boules et fixées par un point, de fines brindilles de ouate. Un grand voile de tulle enveloppe cette jupe, sans cela le contact de la ouate serait désastreux pour l'habit noir des danseurs ; il est d'ailleurs nécessaire pour l'effet ; quelques points le relèvent en vaporeux nuage.

Corsage en satin couvert de tulle ; à l'épaule gauche trois flocons de ouate montés en bouquets sur un laiton couvert de ruban, et enveloppés dans du tulle ; le tout noué par un étroit ruban de satin blanc. Ce même bouquet plus petit dans la coiffure.

L'autre travesti s'appelle *Jeu de volant*.

Jupe en satin rose couverte par trois jupes de tulle étagées, relevées par un jeu de très petites raquettes en fil d'or ; au bord de la jupe, un rang de plumes plates tombantes ; sur l'épaule, un volant, un autre posé de côté, dans la coiffure.

Il y a encore le costume de soubrette Louis XV qui se fait en toile de jouy ou en légère cretonne.

Une jupe courte en cretonne et dessus une très petite tunique pareille enlevée, en panier, sur la hanche ; un tablier plissé en tarlatane entouré d'un volant et de deux ou trois rangs de ruban de satin. Dans la bavette se perd un gentil fichu en tarlatane qui voile un peu le décolleté du corsage en pointe. Manche arrêtée au-dessus du coude et terminée par une engageante.

On pourrait utiliser, pour ce déguisement, un costume d'été en satinette pompadour ou même à rayures.

Les petites filles sont gentilles dans ce costume, ; on le complète avec un papillon en tarlatane qui a la prétention de ressembler à un bonnet et que l'on pose de côté, sur les cheveux poudrés.

Grand luxe dans les sorties de bal que l'on fait en satin, en tissu oriental et en cachemire uni avec des bordures en fourrures, des franges superbes et des attaches en belle cordelière à glands.

Ces luxeuses fantaisies sont portées par les femmes ; les sorties de bal des jeunes filles seront en cachemire d'Écosse de ton clair, ouatées et doublées d'une soie légère ; une bande de cygne autour, pour les plus coquettes, seulement des attaches en ruban de satin pour les autres.

Les jeunes femmes utiliseront aussi en sortie de bal leur cachemire de l'Inde transformé en visite et garni de frange cachemire.

Les mantilles en dentelle écrue, crème ou noire se jettent sur la coiffure ; il les faut assez longues pour qu'elles enveloppent le cou ; on les croise pour rejeter les pans sur le dos.

Le gant de Suède conserve la vogue aussi bien pour le jour que pour le soir et la couleur naturelle, claire ou foncée, est préférée. Il s'arrêtera au coude avec la manche courte, et pour la ville sa manchette, moitié moins longue, doit se perdre sous la manche.

On porte moins de bijoux, cependant le collier se met couramment, surtout avec le corsage montant. Cette mode, acceptée tout de suite, est gentille ; mais par une bizarrerie que nous ne nous expliquons pas, la mode supprime le collier avec le corsage décolleté. Nous parlons pour les jeunes filles. La simplicité leur va si bien, que l'on ne peut qu'approuver cette décision, en regrettant qu'il n'en soit pas de même pour la toilette montante.

Une jolie toilette de bal que nous venons de voir est, dans sa simplicité relative, le type de la toilette de jeune fille. Elle est en tulle légèrement bleuté. Jupe en faille ; à gauche, une très large quille de petits plissés coupés par des bouclettes en comète très rapprochées. Une première jupe en tulle, puis une tunique coulissée en panier, au-dessus de la quille et sur la hanche ; à partir des coulissés la draperie descend et trois rubans étroits s'étagent dessus et vont se perdre sous les lés de derrière, lesquels sont droits et froncés sur une tournure arrondie. Un corselet en velours bleu turquoise se découpe sur une chemisette, en tulle, plissée, décolletée et nouée sur l'épaule par une traverse en tulle.

Pour la coiffure, deux petits choux en comète, dépassés par des cornes en étroit ruban, disposées en aigrette.

Le voile et la bengaline, moins fragiles que le tulle, font de jolis costumes de danseuses ; il y a encore la crépeline. Ces tissus sont souples et se prêtent aux drapés.

Voici un costume de dîner qui nous plaît par sa façon simple et nouvelle. Une belle faille bleu uni, combinée avec un pékin Louis XVI bleu et crème à bouquets.

La jupe en pékin ; les paniers faits de volants en application très bouffants, descendent

assez bas; on les pose sur un gros tulle pour leur donner le soutien nécessaire. Lés de derrière en faille unie, montés par des plis ronds et dentelle coquillée sous la longue pointe du corsage qui est en faille bleue, et ouvert sur un gilet en pékin tout jaboté de dentelle; la manche en dentelle est serrée, sous le coude, dans un bracelet fait d'une rayure du pékin. Pour mettre dans les cheveux, un pouf de tulle piqué d'un oiseau dont le bec supporte un pendant en pierres fines.

Les étoffes qui sont superbes, mais un peu lourdes, ont fait revenir la traîne, pour le soir seulement. Il faut à ces belles rayures de peluche travaillée, à ce velours épinglé, à tous ces dessins très riches, un certain développement qui les fasse valoir, et la traîne s'y prête merveilleusement. Elle se fait ronde ou carrée, et aussi un peu pointue; c'est la façon la plus nouvelle. Elle s'allonge en s'écartant progressivement, qu'elle soit plissée ou montée par des plis creux, ronds ou plats; elle se pouffonne aussi, mais largement; le tablier presque toujours drapé: c'est la robe de cérémonie des femmes d'un certain âge. La jeune femme porte la traîne quand elle ne danse pas.

On supprime toujours le plissé à l'encolure du corsage montant et aux manches. Celles-ci, cependant, reçoivent, au corsage habillé, une engageante en dentelle coquillée et relevée extérieurement.

On voit quelques grosses ruches en tulle illusion ou en dentelle fort seyantes au visage; le col droit a un courant de perles qui tient lieu de collerette. Ceci est une affaire de goût. Mes jeunes lectrices ne trouvent-elles pas, comme moi, que ce n'est pas très propre de supprimer toute collerette? Faire dépasser de trois millimètres le biais d'étamine, préserverait le col et conserverait intact le bord qui se fane vite au contact des cheveux.

VISITES DANS LES MAGASINS

ROBES ET COSTUMES

De Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel

Les bals et les soirées sont l'occasion de nouveaux succès pour Mlle Thirion. Les costumes qu'elle vient de faire pour les dernières fêtes sont gracieux et jeunes, et les jeunes filles qu'ils ont parées en ont reçu grands compliments. A la façon, toujours en harmonie avec l'âge, s'ajoutent des garnitures d'un goût exquis. La combinaison des étoffes et des couleurs est d'une artiste. Mlle Thirion habille parfaitement; la coupe des corsages est bonne et la garniture très variée. Elle sait relever le plus simple costume et lui donner un air coquet, en y mettant un peu de velours ou de peluche très ingénieusement disposé en bretelle, en plastron, en revers, tout cela d'une forme nouvelle. Les femmes âgées, comme les plus jeunes, trouveront en Mlle Thirion une couturière complaisante et aimable, doublée d'une artiste. Elle leur soumettra des modèles et des combinaisons d'étoffes avec les prix selon les étoffes. De très gentilles sorties de bal, en cachemire blanc, sont doublées en soie et coûtent de 40 à 60 fr. et plus. Les prix des costumes simples varient entre 60 et 100 fr.; à 150 fr., costume combiné soie et tissu de fantaisie. Mlle Thirion se charge non seulement des trousseaux de robes, mais aussi des trousseaux de linge. Ces derniers réunissent toiles et batistes excellentes, broderies et dentelles fines. Façons nouvelles pour la lingerie. Dire le prix que l'on y veut mettre et on soumettra des devis.

***

LITERIE DUPONT

Gomant, successeur, 91, rue de Richelieu

La bonne renommée de cette maison lui a fait une excellente clientèle. Tout ce qu'elle vend est de premier choix; c'est ce qui nous engage à la recommander.

La literie est chère, et il faut des connaissances spéciales pour distinguer une laine pure d'une laine ordinaire, mal préparée. S'adresser à une maison de confiance est une garantie que les objets achetés sont de première qualité. On trouve à la maison Gomant non seulement la belle et bonne literie, mais aussi des couvertures de toutes sortes, des couvre-pieds confortables et à la mode, des édredons capitonnés, en un mot, l'utile et l'agréable.

Les jeunes mères pourront y choisir l'une de ces jolies fantaisies dont elles sont si désireuses: un joli berceau, simplement ou richement garni de mignonnes couvertures; une étoile de berceau, un moïse élégant et commode; une corbeille à layette, une toilette-bébé, et tout cela à des prix raisonnables et très bien fait. Nous rappelons encore que la literie *sérieuse* est excellente et du meilleur usage.

***

MAISON LEBEL-DELALANDE

348, rue Saint-Honoré.

Etoffes pour ameublement, tentures murales, tapisseries artistiques, etc., etc.

Nos renseignements, ce mois-ci, seront consacrés aux tissus d'ameublement. Nous avons dit que la maison Lebel a ajouté, il y a deux ans, aux travaux de tapisseries anciennes et modernes et aux artistiques travaux de fantaisie, les étoffes d'ameublement. La collection de ces étoffes est superbe; les cretonnes de tous genres sont de dessins charmants et les fonds de teintes nouvelles; les toiles de Jouy sont très bien reproduites et les tapisseries anciennes si bien imitées que c'est à s'y tromper.

Pour salon et chambre à coucher il y a de fort jolis brochés à 15 francs le mètre, 20 francs, et jusqu'à 45 francs; le choix est grand. Il y a, à 10 francs le mètre, un satin uni en 1 mètre 40 de largeur et à 15 francs une très belle qualité dans les nuances anciennes.

La mode de tendre les murs d'étoffe a fait faire, pour cet usage, des tissus que nous recommandons spécialement, ainsi que les bordures qui les accompagnent. La maison Lebel-Delalande en a fait fabriquer de spéciaux, que nous allons indiquer avec leurs prix. Ces étoffes pour tenture murale, rideaux, portières, sont destinées à la salle à manger, au billard, cabinet de travail, petit salon, à l'antichambre. Le treillis fougère en laine se trouve en dix belles nuances; la teinture très solide; largeur, 1 mètre 30; prix du mètre, 4 fr. 90. Pour bordure et encadrement, une bande genre tapisserie petit point, fond soie; largeur, 10 centimètres; prix du mètre, 1 fr. 75.

L'Arlésienne rayée, même largeur, même prix, et même nombre de nuances. La bordure, 6 centimètres, 1 fr. 25 cent.

La diagonale, semé de fleurs et la bordure, même prix et même largeur.

La tapisserie flamande, très belle imitation, 6 fr. 25 le mètre; largeur, 1 mètre 30.

Le nid d'abeilles, élégant tissu façonné, dix nuances anciennes: gros sergé donnant de beaux plis drapés, et la bure, étoffe épaisse pour rideaux et tentures, 6 fr. 95 le mètre, en 1 mètre 30 de large. Le nouveau rayon d'étoffes est bien organisé, avec des tissus de choix, à des prix abordables.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4610

Toilettes de soirée de Mlle Thirion, Boulevard Saint-Michel, 47.

Première toilette. — Jupe en satin uni gris argent; tablier drapé et traîne en pékin satin et peluche de même ton. Corsage en pékin ouvert sur un plastron décolleté en satin brodé de perles; manche demi-longue (1). Touffe de fleurs de grenadier à l'épaule et à la ceinture.

Toilette de jeune fille. — Tunique drapée en batiste de soie brochée rose, relevée sur une sous-jupe pareille semée de petites rosettes de ruban à picots; d'un côté, petit panier roulé fixé par une rosette, à l'extrémité d'une pointe de peluche rose tombant sur la jupe; l'autre côté de la tunique, plus tombant, est orné de rosettes sur le dessus du pli. Corsage à la vierge, coulissé dans le haut, avec petites manches bouffantes, et corselet de peluche à basque découpée en pointes; il est lacé devant, et ouvre sur le corsage de batiste. Rosette de ruban dans la coiffure. (Prix : 100 fr.)

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS, N° 4610 *bis*

Costume oriental. — En broché cachemire, avec pantalon bouffant en surah broché à pois; double tunique en gaze brodée blanche garnie d'un effilé à tête perlée. Veste courte (voir le patron découpé) croisée devant et retenue dans une ceinture à longs pans en surah bleu; manche flottante en gaze, croisée sur l'épaule. La veste est ornée d'un revers en galon avec perles. Collier de perles à plusieurs rangs; turban en surah, relevé dans une agrafe perlée formant le bouton d'une petite aigrette.

Figaro. — Culotte et veste en velours vert brodées d'or; chemisette en cachemire crême plissée dans une bande unie à petits boutons; ceinture de cachemire; guêtres en tissu de laine brodées en couleur; jarretières à gros nœuds en galon de laine.

Bergère trianon. — Jupe courte en satin bleu, broché de petits bouquets Pompadour; tablier droit et pouf en tissu rayé, rose et blanc. Corsage décolleté un peu en pointe, lacé devant, avec petite basque formée d'une double rangée de coques de ruban; nœuds de ruban aux épaules. Chapeau de paille, orné devant d'une grosse touffe de coques de ruban bleu, mêlées de petites herbes et de roses épanouies.

Papillon. — Jupe plissée en crêpe écru, ornée de papillons découpés, brodés ou en ruban; tunique formée d'ailes en gaze noire mouchetée, brodée, en couleur, plissées à la ceinture, et étendues au moyen d'un fil d'archal dans l'ourlet. Corsage de crêpe avec petit fichu fermé sous un papillon; un papillon semblable est posé à la pointe du corsage et de plus petits sont sur les épaules. Ailes pailletées dans le dos, et papillon dans les cheveux.

MODÈLE COLORIÉ, REPOUSSÉ

Modèle de Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

Dessous de lampe, appliques de toile sur fond point d'esprit; broderie en soie d'Alger, une chenille loutre court dans le fond; le bord est maintenu par un point de Boulogne.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de la maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

1er côté

Bande pour la portière, page 1 (album de février), tapisserie en chenille sur gros canevas.

Têtière, en étamine bronze, broderie point des Gobelins et petit point en laine; applique et bord en peluche vieux rouge; on pose une petite frange à glands à chaque bout. En mars (Album) on recevra le complément et un croquis d'ensemble.

2e côté

Angle pour tapis de table. — Drap à bord découpé. (Voir pour ce travail le dessus de piano paru en juin 1885.) On peut faire ce tapis en drap cramoisi, vieux rouge, olive, bleu marine, fauve etc., la broderie en soie d'Alger et ganses de nuances variées ou ton sur ton mélangé de vieil or. Le raccord du dessin se répète tout autour, toujours dans le même sens; on peut donner à ce tapis la dimen-

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte, recevront ce patron le 16 février.

sion que l'on voudra. Nous publierons, dans l'un des prochains albums, un motif de milieu assorti à cet angle.

Angle a palme pour tapis de table. — La palme indiquée découpée sur notre modèle, peut rester pleine si on le préfère. (Voir pour ce travail l'explication précédente.)

CARTONNAGE

Six menus pour diner ou déjeuner. — Nous compléterons la douzaine en mars.

MUSIQUE

La Madrilena. — Valse, par M. Th. de Lajarte.

DEUXIÈME ALBUM

Portière. — Veste orientale (tracé du patron découpé). — Grand entre-deux guipure Richelieu. — Entre-deux. — Costume en vigogne et peluche. — Branche pour semé, chenille. — Manteau en peluche. — Coiffure travestie, Mme Polichinelle. — Entre-deux et garniture. — Pelote, broderie rococo. M. B., enlacés. — Taie d'oreiller. — Ecran pour chambre de jeune fille. — H. D. enlacés. — Dentelle filet guipure. — Carpette, imitation de Smyrne. — Petite garniture. — Bande de foyer assortie à la carpette. — Pâquerette (travestissement). — Page Louis XV (travestissement). — Têtière en tulle broché.

PATRON DÉCOUPÉ

Veste orientale. — Première figure (gravure nº 4610 *bis*) et page 1 (Album de février.)

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

S'il est un journal où l'on doive parler de toilettes de mariée, c'est bien le vôtre, mesdemoiselles.

A votre intention, nous avons, plus que de coutume, regardé les mariées au mariage desquelles nous étions conviée et pris chez nos couturières les renseignements qui peuvent vous être utiles.

Il y a une infinité de degrés d'élégance pour cette robe difficilement seyante; et à notre avis la plus simple est la plus jolie.

La faille française et le satin royal sont à la mode; aussi, mais moins, l'ottoman; nous avons vu la moire pour la longue traîne, combinée avec un crêpe blanc posé sur satin; combinaison d'un goût exquis. Nous avons vu des dentelles couvrant une jupe ronde en faille et la longue traîne, arrondie, en satin blanc; des draperies en crêpe lisse formant panier sur une jupe en satin; la traîne en satin, garnie au contour d'une ruche pivoine en crêpe lisse qui se referme sur un courant de fleurs et de boutons d'oranger qui semblent la fixer sur l'étoffe. Il y a encore la frange en fleurs et boutons que l'on pose sur le volant froncé du tablier et au bord de l'unique panier qui descend à gauche sur le tablier drapé.

Voici un aperçu général; maintenant entrons dans le détail en décrivant quelques robes d'un genre différent, simple et riche; il en faut pour tous les goûts.

Robe en faille et crêpe lisse. Le crêpe, finement plissé, fait une jupe posée sur un dessous de faille; le plissé arrêté à quinze centimètres du bord inférieur s'ouvre en éventail et la traîne en satin, montée par des fronces profondes, n'est fixée que dans le haut, de côté; trois petits plissés superposés et en crêpe font mousse, au contour. Le corsage est à longue pointe orné d'un plastron, tendu et plissé en crêpe lisse, et à la manche les trois plissés mousse. A gauche une aumônière en fleurs d'oranger mêlés de pans en ruban de satin.

Voici une robe en satin d'une extrême simplicité, mais charmante de distinction. Le tablier coupé, verticalement, de petites ruches en tulle illusion, tulle en bandes, qui viennent se perdre sous le plissé de satin du bas. La traîne est ronde bordée d'un gros câble en soie qui remonte sur les côtés. Corsage à pointe, un petit postillon coquillé, et, devant, des ruches en tulle illusion partent en rayons de l'encolure pour se réunir au bas de la pointe qui reçoit un nœud papillon en ruban de satin. Un piqué de fleurs d'oranger à l'épaule, d'autres dans les ruches du bas de la manche.

Le modèle suivant, très riche, montre une jolie disposition de dentelle. Jupe ronde en satin. Les volants en point à la main sont cousus au bout les uns des autres et forment une grande draperie-tablier relevée, à gauche, par un pouf de fleurs d'oranger; elle tombe à droite où le surplus de la dentelle descend en spirale le long de la traîne qui est en moire et montée par de gros plis tuyaux d'orgue. Corsage en satin, le dos et le devant coupés d'un ornement en moire ayant la forme d'un V allongé; une échelle de petite dentelle sur le bord et sur le col droit une grosse ruche de tulle piquée, à gauche, d'une touffe de boutons.

Cette robe a valu à Madame Pelletier-Vidal beaucoup de compliments. Cette très bonne couturière en a reçu bien d'autres pour les robes élégantes et les robes simples que nous avons été voir chez elle et qui allaient être expédiées à des abonnées de Lyon et de Bordeaux.

Deux façons étaient bien jeunes et nous ont particulièrement plu. En voici la description :

Robe en satin et crêpe blanc. Le tablier garni de bandes de crêpe de onze, douze, neuf et six centimètres de hauteur, et la traîne entourée d'une bande pareille. Le corsage à la vierge en crêpe froncé sur un dessous en taffetas est à ceinture drapée nouée, à gauche, de longs pans coupés en corne; une ruche à l'encolure. Ensemble d'une distinction parfaite et d'une élégance du meilleur goût,

La seconde en faille et crêpe de Chine. Traîne en faille, le contour dépassé par un tuyauté en satin; elle est réunie au tablier, drapé diagonalement de crêpe de Chine, par des traverses en ruban de faille nouées au milieu d'un nœud simple, sans pan; sous ces traverses se montre un large pli creux en crêpe de Chine. Corsage en faille à longue pointe avec des bretelles plissées en crêpe de Chine, fixées aux extrémités par un nœud papillon. A l'encolure, un col plissé en crêpe de Chine et un piqué de fleurs d'oranger.

N'ai-je pas raison de dire que ces deux façons sont excellemment distinguées. Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, a ce qu'on appelle le goût parisien. Elle habille avec une grâce parfaite et ne surcharge pas le costume de garnitures. Les draperies sont mises avec sobriété, et toujours disposées pour donner à la tournure une allure dégagée.

Complétons nos renseignements sur la toilette de la mariée en parlant du voile et des accessoires.

On cherche à remplacer par une autre la manière classique de poser le voile. Nous l'avons vu mis en arrière sur le sommet du casque où l'attache un chaperon de fleurs d'oranger, puis on le ramène sur l'épaule avec une légère traîne de fleurs qui l'y fixe. Au lieu d'envelopper les côtés de la robe, il se rejette en

arrière, et les plis s'allongent jusqu'au bord de la traîne.

L'écharpe de dentelle est assez jolie en voile; elle se pose tout à fait en arrière, l'ampleur ramassée sur le casque par une traîne de fleurs; les deux pans séparés descendent à mi-longueur de la traîne. Cette façon exige une toilette riche.

Le voile-cloche enveloppe entièrement la toilette, il s'arrête tout autour, au bas de la jupe, et s'arrondit en abattant ses pointes, deux fentes sur le côté pour passer les bras quand il en est besoin.

Le gant en Suède blanc est le plus comme il faut; il est mousquetaire et assez long pour se perdre sous la manche; il doit serrer le poignet, bien emprisonner le bras et former des plis quand il disparaît sous la manche.

Quant à la chaussure, il y a le bas de soie uni ou à jour avec le soulier en satin ou en faille française; un nœud mêlé quelquefois de dentelle, jamais avec un piqué de fleurs; on le préfère à la bottine en satin, et cependant nous savons que la bottine revient en faveur. Entre nous, ne seraient-ce pas les pieds un peu larges qui cherchent à faire abandonner le soulier? Dans la bottine, lacée de côté, le pied est soutenu et très diminué. Il nous semble que la mode n'a rien à voir dans le choix de la chaussure. Si le pied est mignon, étroit et long, le soulier avec nœud ira mieux, et la bottine amincira le pied trop fort.

Les bijoux ne doivent se montrer que très discrètement, aux oreilles et en boutons; la bague des fiançailles se porte aussi.

Il est de mode de voiler de tulle illusion le bouquet de fleurs d'oranger que la mariée tient quelquefois à la main; une dentelle *vraie*, valenciennes, point de Bruxelles ou autre l'entoure comme d'une auréole et un ruban de satin blanc noue le tout. Cela n'est pas obligatoire. Si nous l'avons vu à quelques mariages, à combien ne l'avons-nous pas vu! Nous croyons toutefois devoir signaler cette mode.

Quelques mots sur le costume journalier de printemps; nous en parlerons le mois prochain avec détails. Madame Pelletier-Vidal nous a montré des étoffes charmantes, lainages souples unis et à dispositions qui conviennent particulièrement au genre simple; la façon sera drapée et droite. Les lés de derrière tombant sur un coussin intérieur formant une tournure arrondie et un peu accentuée seront accompagnés de draperies diversement posées sur le tablier et de côté, et l'inverse : tablier simple et lés de derrière en tunique drapée.

CORALIE L.

VISITES DANS LES MAGASINS

COSTUMES DE MADEMOISELLE THIRION

47, Boulevard Saint-Michel.

Nous pensons que nos lectrices nous sauront gré du renseignement que nous allons leur donner. Mlle Thirion, pour nos abonnées seulement, et pendant la morte-saison, veut bien se charger des arrangements de costumes et de pardessus. Mais il faut se hâter de profiter de cette aubaine, car passé le mois de mars, il sera impossible à Mlle Thirion de s'en charger.

Nous avons parlé de son extrême complaisance et des prix raisonnables des costumes; nous avons dit aussi avec quel talent elle habille les jeunes filles; ajoutons qu'elle prépare pour le printemps des modèles très coquets à des prix en rapport avec leur bourse. Nous désignons particulièrement la jaquette et la veste de printemps, deux formes charmantes et commodes, en petit drap de fantaisie, doublées ou non en soie de couleur. Col et parement en velours ou pareils à la veste; dans ce dernier cas, piqués au contour. Un très gentil costume en lainage marine à rayures cordées, se compose d'une jupe ronde dépassée par un tuyauté en faille, et d'un corsage-polonaise drapé devant, en feuille de Fougère, tombant droit derrière, où les lés sont disposés en plis ronds; le devant ouvert sur un fichu croisé en surah dont les pans aigus se montrent sous la taille. Une manche mignonne très gentiment drapée de surah.

***

MACHINES A COUDRE DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE

H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

Réponse collective aux abonnées qui nous demandent des renseignements sur les machines à coudre : De toutes celles que nous avons examinées et vues fonctionner, aucune ne nous a autant satisfaite que la machine n° 3, H Vigneron; c'est donc à la Compagnie Française dont cet ingénieur est le directeur, que nous engageons nos abonnées à s'adresser. Cette machine est parfaite de mécanisme, sans difficultés pour le travail, et si douce de mouvement que la moindre pression la fait marcher. Elle fait tous les ouvrages de couture et de broderie les plus simples comme le plus difficiles. Nous avons dit que les améliorations qui l'ont amenée à ce dégré de perfection l'ont fait choisir pour les écoles professionnelles et lui ont fait décerner les plus hautes récompenses. M. H. Vigneron a placé cette industrie bien au-dessus de l'industrie étrangère, aussi ne craint-il pas la concurrence. L'Exposition universelle lui réserve, nous n'en doutons pas, d'autres succès.

***

MAISON LEBEL-DELALANDE

348, rue Saint-Honoré.

Tapisseries anciennes et modernes, étoffes pour ameublement, sièges, tables, etc., etc.

Nous annoncerons à nos lectrices que la maison Lebel-Delalande s'est décidée, sur la demande que nombre de nos abonnées leur ont faite, à se charger de l'organisation des tentures murales, des draperies de fenêtre et des portières. Connaissant le goût qui caractérise tous les travaux de cette maison, on est certain d'un résultat parfait : harmonie dans les couleurs, élégance dans les draperies et prix

raisonnables, les étoffes fournies étant sa propriété exclusive. Parmi les étoffes nous signalerons pour portière et tenture, un satin vieux rose en 1 m. 30 de largeur à 10 fr. le mètre et un autre en tons à la mode à 15 fr.; des lampas et brocarts superbes. Un lainage gros grain, une fantaisie nouvelle et très bonne à 1,15 en grande largeur, convient pour tenture murale de salle à manger, de cabinet, de billard, d'antichambre et même pour un salon artistique mais simple de décoration. On trouve chez M. Lebel-Delalande les franges, glands, passementeries assorties, on les fait aussi sur commande.

La cretonne imitée des anciennes toiles de Jouy, offre une variété de dessins originaux, gais et artistiques; d'autres ont des dessins de style avec des fonds d'un coloris effacé et solide. Les verdures pour salles à manger jouent la vieille tapisserie à s'y méprendre. Quant aux prix, ils varient de 2 fr. 50 cent. et moins à 4 fr. et plus. Les ouvrages en tapisserie style Henri II et moyen-âge, sont une spécialité de la maison Lebel-Delalande et nous sommes heureuse de voir le succès que notre écran du 1er Janvier a eu auprès de nos abonnées; nous les remercions aussi des compliments que contiennent leurs lettres; nous en recevrons d'autres, bien sûr, pour les modèles en préparation.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES DE A. B., CHIMISTE

Elixir dentifrice vivifique chez M. L. Bonneville, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency (Seine-et-Oise).

L'eau et la pommade vivifiques ont pour effet d'arrêter la chute des cheveux, de les faire repousser aux places dégarnies, de leur rendre leur couleur primitive s'ils ont blanchi prématurément. Le résultat est certain, nous pouvons l'affirmer et par nous-même et par les nombreuses lettres remplies de remerciements et de compliments que nous recevons. Si le bon effet ne se produit pas tout de suite, cela tient à ce que l'on a négligé soit de se servir de l'eau aussi souvent qu'il le faut, soit de bien appliquer du bout des doigts sur le cuir chevelu, la pommade vivifique. Ces deux excellentes compositions employées habituellement font aussi disparaître les pellicules, ils fortifient la racine des cheveux, les entretiennent brillants, souples et vivaces. Ils sont de la meilleure hygiène. A la suite d'une maladie en faire usage pour faire repousser les cheveux assez vite. La manière de les employer est contenue dans la notice qui enveloppe les flacons et les boîtes. — Prix du demi-flacon, 1 fr., et de la demi-boîte 4 francs.

L'Elixir dentifrice vivifique entretient la blancheur des dents; il arrête la carie, raffermit les gencives, laisse à la bouche une impression de fraîcheur des plus agréables. En imbibant un peu de coton et en l'introduisant dans la cavité de la dent malade, il calme momentanément une rage de dent.

***

COMPAGNIE DES INDES

Roullier frères, fabricants, 27, rue du 4 Septembre.

Parmi les grandes nouveautés de la Compagnie des Indes, il y a tout d'abord les tissus unis qui correspondent avec les tissus nouveaux; l'uni est généralement en 1 m. 10 et 1 m. 20 de large, et coûte de 5 fr. 50 à 6 fr. 90 le mètre au plus, nécessairement c'est selon la beauté du tissu; mais tout est joli ensemble. Le costume hors lignes c'est le Pompadour rayé velours fleurettes brochées, et fine rayure velours; sur havane, mousse, gris cendre, et vert russe; les bouquets sont coloriés et forment la raie, ce riche tissu a 0 m. 55 cent. de large et coûte 13 fr. 75 le mètre. L'uni assorti 6 fr. 90 le mètre en grande largeur.

Le pois velours est très beau en 60 cent. de large à 9 fr. 25 le mètre. Bleu électrique avec pois velours, Havane clair avec pois velours plus foncé, tabac d'Espagne avec pois velours argenté, et loutre avec pois velours à reflets, puis noir sur noir; l'uni en 1 m. 10 est de 6 fr. 25 le mètre.

Autre série non moins jolie, c'est une large raie formée par des guirlandes en velours frisé; la largeur est de 60 cent.; prix : 20 francs le mètre, l'uni assorti en 1 m. 20 est de 7 fr. 25. Représentez-vous sur un fond héliotrope une guirlande de velours frisé dans tous les tons de l'héliotrope; du gris et du rose; sur fond beige une guirlande de velours bois et fleurs rosées, la guirlande a 6 centimètres et la distance de l'uni 10 centimètres.

Un tissu d'une originalité toute nouvelle, sur un fond à petits chevrons; une énorme amande; exactement la forme d'une amande princesse sur électrique, amande velours rouge et noir; et puis héliotrope; les deux amandes différentes; sur fond beige clair amande grenat et noir, puis amande velours camaïeu; sur héliotrope amande rouge et héliotrope jaspé de gris, et sur bois amande cardinal et chaudron foncé.

Nous pouvons dire que cette étoffe est de la haute nouveauté; à 60 cent. de large, elle coûte 14 fr. 25 le mètre; l'uni en 1 m. 20 à 7 fr. 25 le mètre.

Viennent ensuite les rayures galon en 1 m. 10 à 8 fr. 25 le mètre, le délicieux mille raies pour costumes simples à 6 fr. 75 le mètre; le fil à fil et soie de toutes les nuances à 5 fr. 50 le mètre et le petit filet de soie, délicieux au possible en 1 m. 20 à 5 fr. 90 le mètre. Vous ferez bien de demander immédiatement à la Maison Roullier frère, sa collection d'échantillons, elle vous l'enverra franco.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, No 4614

Toilettes de Mme Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17. — Chapeau de Mme Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16. — Costume d'enfant de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2.

PREMIÈRE TOILETTE. — Tablier drapé relevé très

en arrière sur le côté gauche; à droite trois écharpes droites enfermées dans le bas, dans des motifs de passementerie de perles, tombant très bas sur une sous-jupe en écossais peluche et faille. Corsage à pointe (1) en écossais, ouvert sur un plastron couvert d'une passementerie de perles, avec revers plissés en faille unie; manche unie fendue dans le haut sur une grande pointe en écossais.

DEUXIÈME TOILETTE. — Polonaise en lainage gris bleu, fermée de côté par deux pattes boutonnées; le devant gauche est froncé à l'épaule, et fixé à la taille sous deux pattes semblables à celles du haut, coupées à même l'étoffe et bordées de faille, qui boutonnent en sens contraire des premières; la polonaise est libre dans le bas et découvre devant la sous-jupe unie en faille; col boutonné à l'inverse des pattes du plastron; manche terminée par deux pattes boutonnées en arrière.

COSTUME D'ENFANT. — Robe en lainage grenat, coulissée en bas du plastron; le haut fendu est froncé sur les épaules et l'espace au milieu est rempli par une petite guimpe plate brodée sur l'étoffe de la robe; col brodé; manche froncée dans un poignet brodé; basque froncée, tombant tout autour sur une jupe brodée; ceinture en ruban, nouée de côté (2).

MODÈLE COLORIÉ, REPOUSSÉ

Modèle de Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré

SAC A OUVRAGE, broderie plate sur drap; voir page 7 de l'album, le croquis et l'explication pour monter ce sac.

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 mars.

PLANCHE REPOUSSÉE

COL AU CROCHET POUR ENFANT. — Voir le détail des étoiles, page 2 (Album de ce mois). Ces étoiles peuvent être faites en beaucoup plus gros ou plus fin, en fil blanc, en soie noire ou de couleur et être utilisées pour aube, rochet ou nappe d'autel; et pour appliques sur des ornements de costumes.

CARTONNAGE (1)

SIX MENUS. — Complément de la douzaine commencée en février.

TROISIÈME ALBUM

Entre-deux. — Toilette de mariée. — Toilette de bal pour jeune fille. — Petite garniture. — Détail des étoiles, col (planche repoussée). — Coussin en drap perforé. — Jaquet e en cachemire frappé. — Jaquette, broderie en chenille. — Toilette de bal. Têtière en étamine (complément de la planche annexe de février). — Rosaces au crochet, angle pour mouchoir ou cravate. — Berthe. — Garniture. — Branche de muguet. — E. G. enlacés. — Dessus de sachet en motif pour rideau, filet guipure. — J. V. enlacés. — Sac à ouvrage (modèle repoussé, colorié). — Motif, broderie en chenille. — Panier à ouvrage. — Pochette.

PLANCHE III

PATRON ORNÉ

JAQUETTE. — broderie en chenille, page 3 (Album de mars).

(1) CARTONNAGE

AVIS — Pour répondre aux nombreuses demandes qui nous ont été adressées, nous informons nos abonnées que nous pouvons leur expédier *franco* la série des DOUZE MENUS, publiés dans les numéros de Février et Mars, contre envoi d'un mandat de poste de 1 fr.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

48, rue Vivienne, 48

Paris, 10 francs

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Avant de vous donner des renseignements sur les modes de printemps, nous allons, mesdemoiselles, vous décrire une garniture, genre galon, que vous pouvez faire facilement et à bon marché.

Sur une bande de gros tulle noir raide, de dix centimètres de hauteur, vous disposez un quadrillé de velours nº 1, en plaçant en biais les velours et en les espaçant de deux centimètres; vous cousez les deux bords par un point devant. Cela fait, vous découpez l'intérieur du quadrillé et vous avez un galon à jour du plus joli effet que vous ornerez d'un velours en haut et en bas. Vous pouvez disposer ainsi les bretelles, le plastron et le parement de la manche d'un corsage.

Les renseignements que nous allons vous donner, nous les avons pris chez Mme Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, cette couturière de goût, dont les façons, très seyantes, sont minutieusement soignées. Les étoffes nouvelles nous montrent des carreaux de toutes sortes, grands et petits, que Mme Pelletier dispose ainsi : jupe, manche et garniture de corsage — bretelle, revers, plastron — en écossais ; tunique drapée ou seconde jupe plissée, droite, relevée à gauche, sur la hanche, en lainage uni, assorti au fond de l'écossais. Le marine, le fauve, le grenat, le serpent (plusieurs tons), sont les couleurs favorites, ainsi que les gris et l'héliotrope. Un costume en lainage héliotrope, pour jeune femme : la jupe à larges rayures, avec un très fin plissé de lainage au bord, est drapée d'étoffe unie formant une large feuille sur le tablier et une cascade de plis en pouf. Le corsage est drapé et fermé droit sous la draperie. Une rayure lui sert de garniture, ainsi qu'à la manche. Fo façon.

Mme Pelletier-Vidal fait autant de costumes à jupe droite qu'à jupe drapée, c'est vous dire que les deux sont à la mode.

Mais où la mode est toute fantaisiste, c'est dans le corsage que l'on garnit beaucoup. Les bretelles descendent en pointe à la taille ou s'arrêtent carrées à la poitrine; les chemisettes tendues, plissées, froncées et bouffantes, les plastrons et les gilets s'arrangent de bien des manières; on les rend très jeunes avec un rien; on les rend plus femme avec une coupe moins fantaisiste.

Nous serions presque dispensée de vous parler des pardessus — la gravure noire, dont les élégants modèles ont été pris chez Mme Raybois, 3, rue de La Feuillade, vous donnant un gracieux spécimen de la mode; mais nous avons à compléter les renseignements donnés dans les descriptions, par quelques détails sur la façon de travailler de Mme Raybois. Un soin méticuleux, des façons exquises de goût, un choix d'étoffes hors ligne, et une amabilité dans les rapports qui est chose bonne à noter. Des garnitures très belles pour les dames, élégantes et simples pour les jeunes filles, et pour les jeunes femmes des coquetteries de bon goût.

Les fillettes sont habillées d'écossais, jupe, bouffant et veste en lainage uni. De quatre à six ans la blouse russe est gentille; elle se fait en fantaisie. Pour le même âge, la blouse réserviste, froncée devant et au dos, le côté plat forme une poche; une patte au bas du dos pour maintenir les fronces; une autre devant.

Les tout petits ont la robe américaine ou la jupe montée a un corsage à ceinture.

Coralie L.

VISITES DANS LES MAGASINS

CHAPEAUX ET CAPOTES DE PRINTEMPS

De Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier (*Gravure coloriée 4618*).

Capote en tulle caroubier avec un coulissé en velours formant passe et au-dessus un courant de bruyères qui remonte en aigrette ; derrière, un nœud formé de coques et de cornes en rubans à gros picots ; brides assorties.

Chapeau en paille marine, avec le bord gauche retourné en forme de cône et tendu en velours bleu marin. Derrière, des ailes bleu marine et devant, des coques échelonnées en ruban quadrillé blanc et marine surmontées de coques en ruban bleu marine, lesquelles dominent le côté retourné.

Capote habillée pour mariage, première communion ou visite. Fond en gaze lisse rosée, broderie en soie de différentes couleurs. Cette gaze festonnée à l'un des bords, est posée comme une dentelle sur la passe qu'elle ombrage. Pouf de plumes bleu pâle et brides assorties.

Chapeau couvert de dentelle noire disposée en gros plis séparés par un ruban de velours noir ; au bord étroit une dentelle surmontée d'une très étroite draperie velours et dentelle qui se perd sous le bord gauche très enlevé ; au sommet du chapeau un fouillis de coques en ruban à picots cache l'arrêt de la dentelle et des velours ; quelques coques s'échappent et tombent à gauche.

Capote-toquet en tulle bleu ancien. Le fond en tulle est drapé d'un mouchoir en dentelle joliment chiffonné ; de côté, un nœud aigrette en ruban est posé, un peu de côté, et au-dessus du coquillé de velours qui forme le devant.

Ces chapeaux donnent une idée de l'excellent goût de Mme Boucherie dont les modes sont seyantes et d'une distinction parfaite. Ajoutons que ses prix sont raisonnables.

***

CORSET-CUIRASSE DE MADAME EMMA GUELLE

3, place du Théâtre-Français.

Nous recommandons particulièrement à nos

lectrices le corset-cuirasse de Mme E. Guelle, parce que nous avons pu apprécier nous-même les qualités dont nous faisons l'éloge. Il convient également aux mamans et aux jeunes filles, sa coupe étudiée sous le double rapport de l'hygiène et de l'élégance, allonge la taille, la maintient, sans pression fâcheuse pour la santé ; on s'y sent à l'aise et les mouvements et le buste n'y sont pas guindés. La coupe donne de la grâce, de la sveltesse, efface les hanches si elles sont trop accentuées. Sur un pareil corset, il est évident que la couturière habillera facilement et que les corsages iront à merveille. Le corset-cuirasse ne se déforme pas; même usé il conserve cette coupe gracieuse qui rend la taille si élégante. Disons aux mamans que leurs fillettes trouveront dans le corset à épaulières de Mme Guelle, un auxiliaire parfait pour le soutien et le redressement progressif des tailles tendant à se plier, soit en écrivant ou en étudiant le piano. Il y a aussi un genre de corset à coussins creux pour dissimuler les imperfections de la taille et le corset orthopédique recommandé par les médecins et les spécialistes.

Nous n'avons pas encore parlé du nouveau tissu que Mme Guelle vient de faire fabriquer parce qu'elle le réservait pour le printemps et l'été. Ce joli tissu bleu pâle ou rose est souple, solide, moins chaud que le coutil ordinaire et avec cela joli et coquet. Il tiendra le milieu entre le classique corset de coutil blanc et celui en satin. Nous le croyons appelé à un grand succès ; nous tirons cet horoscope en connaissance de cause, c'est ne rien donner au hasard.

***

CORBEILLES DE MARIAGE.

Madame Martin, 8, rue Halévy.

Nous voici au moment des riches mariages. Il est admis que le trousseau représente le dixième de la dot. Quant aux bijoux qui forment le côté merveilleux de la corbeille de mariage, nulle règle à cet égard. Sous ce rapport on peut dire que les parisiennes déploient les plus subtiles ressources de leur intelligence. Il s'agit pour elles, en dépensant relativement peu, de réaliser les beaux rêves de la fiancée. Quelle extase devant ces bijoux ciselés avec tant d'art, ces diamants qui sont comme des gouttes d'une rosée. ces écrins où resplendissent les pierres fines. Eh bien ! dans l'élite du monde de l'aristocratie et de la finance, où l'économie est en honneur, on obtient une réduction de 40 % sur les tarifs en s'en rapportant à Mme Martin, 8, rue Halévy, laquelle ne prélève sur chaque objet qu'un très minime bénéfice, préférant renouveler souvent ses vitrines à en voir immobiliser les trésors. Tous les noms de l'Almanach Gotha figurent sur le livre de caisse de Mme Martin. Nos lectrices s'y trouveront donc en bonne compagnie. En dépensant moitié moins, elles pourront composer en toute confiance une corbeille qui fera grand honneur à leur goût et à leur générosité.

***

JOSEPH LACROIX

Tailleur spécial d'enfants, 62, boulevard Haussmann

Comme pour les années précédentes, nous sommes certaine que nos abonnées seront très contentes des costumes de printemps que M. Joseph Lacroix fait pour les jeunes garçons de 5 à 14 ans. Les petites modifications qu'il apporte dans la coupe ne changent pas le fond de la forme, mais rendent l'ensemble encore plus parfait. La préoccupation de cet excellent tailleur est de donner à la tournure de l'enfant l'aspect dégagé, libre de toute gêne. Pour les plus petits, la mode les habille avec la blouse à plis ou le veston marin tout droit ou à chemisette bouffante. Le col se fait en Irlandais blanc rayé bleu. Pour les grands, le veston droit et la culotte; l'été, le knikerbookher. Le pardessus boutonné droit avec une sous-patte et le col pareil. Les teintes à la mode se nomment : cigare, gris incroyable, puis il y a une gamme de tons gris fort jolis. Les meltons pour le pardessus.

Le costume de première communion se compose de la veste fermée par deux boutons sur un gilet en drap blanc assorti au pantalon : on met aussi la veste anglaise. Il nous semble superflu de faire l'éloge du travail de M. Joseph Lacroix, pas plus que de la coupe élégante des costumes; sa réputation suffit : renommée n'oblige-t-elle pas ?

***

TISSUS IMPERMÉABLES DE LA MAISON ALEXANDER

28, rue du Sentier.

Nous vous avons parlé au mois d'août 1886, de cet inappréciable tissu et nous pensons qu'il est bon de vous dire que les tissus imperméables dont on a fait usage jusqu'ici ne peuvent lui être comparés aussi bien pour la solidité, la légèreté, le choix des couleurs, que pour son prix modéré. S'il pleut, sous son couvert le costume n'a rien à craindre, et si l'on voyage il le préservera de la poussière. La forme du pardessus bien coupée et gracieuse permet de le porter au bord de la mer comme en villégiature. Pour les collégiens et leurs pères il prend la forme de paletot ou toute autre, pour les chasseurs la façon blouse, pour les militaires le carrik ou la vareuse. Les ecclésiastiques s'y taillent une soutane et les couvents pourraient en habiller leurs sœurs, car on trouve des tons gris, carmélite, marine, des beiges, des gris et des marrons mélangés. Le noir est superbe et le tissu beaucoup plus fort s'adresse aux vêtements d'hommes. L'eau coule dessus comme sur la toile cirée sans laisser aucune humidité, ce qui le recommande pour tablier de nourrice. On trouve ce tissu et des vêtements confectionnés dans toutes les bonnes maisons de Paris et de la province : Magasins de nouveautés et de confections. Pour le gros s'adresser directement à M. Alexander, 28, rue du Sentier, Paris, le seul possesseur du tissu imperméable perfectionné.

***

MAISON LEBEL-DELALANDE

348, rue Saint-Honoré.

Tapisseries, sièges montés, cretonnes pour ameublement, etc., etc.

Nous attirons votre attention sur la belle tapisserie Henri II que contient ce numéro et que Mme Lebel a fait copier spécialement pour vous, d'après un vieux débris du temps. Dans cette maison où tout est de goût, et dont les prix ne sont pas élevés, nous avons vu de jolies chaises Henri II préparées avec les fournitures, depuis 25 francs et des coussins depuis 20 francs. Des tables, des paravents, des panneaux d'un grand effet et tous faciles à faire. Le rayon des cretonnes et des tissus d'ameublement est très bien assorti; l'on y trouve la reproduction parfaite des dessins Louis XV et Louis XVI, la copie des toiles de Jouy si coquettes avec leurs

jolis dessins. La fantaisie n'y est pas non plus oubliée et les belles cretonnes au coloris doux et à superbes bouquets font des tentures du meilleur et du plus élégant effet. La maison Lebel se charge de l'arrangement d'un appartement, d'une chambre; elle a des passementeries, des franges et des embrasses qu'elle fait faire sur des dessins à elle. Nous ajouterons que M. et Mme Lebel-Delalande mettent la meilleure grâce à répondre aux questions qui leur sont faites, et aux renseignements qui leur sont demandés.

***

TEINTURERIE EUROPÉENNE
26, Boulevard Poissonnière.

Grâce aux nouveaux procédés dont se sert la Teinturerie Européenne, les étoffes et costumes qui lui sont envoyés à teindre, sont si bien réussis qu'ils jouent l'étoffe neuve. Le soin particulier que cette maison apporte dans ses teintures est une garantie pour le travail qu'elle livre. D'ailleurs le succès obtenu par la teinture des costumes non décousus et la confiance que nos abonnés ont en cette maison l'obligent. Jamais elle ne livrera un travail médiocre, on le recommencera s'il est nécessaire. On sait que l'on peu modifier un costume teint sans le découdre? il suffit d'indiquer les modifications que l'on veut. Nous avons vu des soieries superbement teintes en couleurs à la mode, même souplesse, même brillant que la soie neuve; c'est à s'y méprendre. Le crêpe de Chine et les gazes supportent la teinture et la dentelle de laine aussi. Le noir est superbe, aussi beau que celui de la faille la plus belle. La teinture des rideaux et portières et celle des chales de l'Inde teints en réserve, est l'objet de soins tout particuliers et confiée aux meilleurs ouvriers.

***

TAPISSERIE, TRAVAUX DE FANTAISIE, OBJETS POUR LAYETTES
Maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

Nous signalons un nouveau coton à broder de couleur ombrée et très bon teint, qui fait on ne peut mieux; il s'emploie pour les chiffres et aussi pour festonner ou broder au point russe les mouchoirs en batiste. Le mouchoir en fine et bonne batiste, dessiné, avec le coton, 5 fr.; échantillonné, 7 fr. Le petit écheveau, pour chiffres, 10 centimes. Le coton plus gros, en pelote, pour broder les nappes et serviettes, pour lunch, coûte 55 centimes la pelote. La nappe dessinée et les six serviettes, avec le coton, 20 fr. Nous appelons aussi l'attention de nos lectrices sur les encadrements de fenêtre, de porte et de panneau. Ils sont en toile-canevas et brodés au point de tapisserie. La maison se charge de faire le dessin et d'indiquer les nuances. Couverture de berceau, en drap crème, broderie en ganse et soie bleue, 40 fr. Corbeille à layette, à pieds, même genre, 50 fr. Bavoir-corsage, avec semé de fleurettes, 4 fr. Volant au crochet, pour robe de bébé; l'échantillon, le lacet, le fil, pour un volant de 2 mètres de largeur sur 20 cent. de hauteur et la garniture du corsage, 22 fr. Galon étamine, pour entre-deux, se brode en soie ou en coton, largeur 4 cent., prix 40 c. le mètre. Têtière turque, broderie en soie, point de fantaisie, 16 fr. Dessus de piano, 40 fr.; en étamine fine, entourée de guipure, 32 fr. Dessus de piano en drap perforé, d'une facile exécution, guirlande de bluets, longueur 1 m. 50 sur 40 cent., 30 fr.; petit tapis, 55 cent. sur 40 cent., 18 fr.; coussin, semé de bluets, 18 fr.; dessous de lampe, 8 fr. Voici de belles tapisseries Henri II, chaise de salle à manger, vase de fleurs et de fruit, avec encadrement; tramé avec les fournitures, 60 fr.; dessiné avec fournitures, 32 fr. Grand pouf carré, lionnes ailées, au point des Gobelins et au petit point; fleurs et rinceaux lancés, 80 fr.

***

A LA SCABIEUSE
Spécialité d'étoffes pour deuil et demi-deuil, 10, rue de la Paix.

Les tissus que nous allons désigner sont, non seulement nouveaux, avec des dispositions exclusives, mais parfaitement bons; ils ne craignent ni l'usage ni la pluie. Nous ne parlerons pas des étoffes classiques pour grand deuil, mais de celles du deuil moins austère et du demi-deuil. Soieries : crêpe de Chine, brochés et façonnés à pois, héliotrope, scabieuse et gris. Un beau choix de coloris demi-deuil en cachemire de l'Inde, d'Ecosse, voile et bengaline. Toutes sortes de combinaisons de quadrillés demi-deuil, sur louisine et surah. Le Sangaï, le Pongees, le foulard, offrent des impressions variées de pois, de rayures, de carreaux pour demi-deuil. Tissus laine et soie; armures à jour, avec des rayures et des carreaux en soie, crêpe majolique, uni et façonné. Les grenadines et le canevas se font unis ou damassés, tout en soie, ou laine et soie mélangées. La sicilienne d'été, avec pois, est une des jolies nouveautés de la saison; elle plaît infiniment, aussi a-t-elle grand succès. Les lainages de demi-deuil, pour costume journalier, sont mélangés et des filets en soie blanche forment des carreaux, décorés au milieu de petits pois brochés : nuances gris sur gris, héliotrope pur. Une série de fonds unis, brodés au plumetis de fleurs en soie; ces fleurs se retrouvent sur les rayures et les carreaux sur fond demi-deuil. Pour costumes de voyage, une série charmante de petits damiers et de rayures. Nous n'hésitons pas à dire que c'est à la Scabieuse que nous avons trouvé la collection des étoffes de printemps et d'été la plus complète et la plus nouvelle, sous le rapport des dispositions et des tissus façonnés. C. L.

***

REPRODUCTION DES TAPIS DE SMYRNE ET PERSANS.
Maison Demoulin, rue Saint-Martin, 239.

C'est une spécialité de cette maison que la reproduction de ces beaux dessins orientaux dont aujourd'hui l'on est si amateur. Ces reproductions s'appliquent aussi bien aux grands ouvrages, tels que descente de lit, devant de foyer, carpette, qu'à ceux de fantaisie : coussin, chaise, tapis de table, et de très belles bandes pour portières, etc., etc., faits au point croisé. Les matériaux se trouvent dans les maisons d'ouvrages des grandes villes de France. C'est la spécialité de la maison Demoulin, et nulle part on ne trouvera cet assortiment de grosses laines teintes exprès et sur les nuances anciennes des tapis à reproduire. Cependant à côté de ces ouvrages sérieux, l'on trouve quantité d'autres ouvrages de fantaisie en satin, drap, droguet, velours préparés à broder; petits ouvrages à monter soi-même; paniers de voyage, à ouvrage, et une série de dessins Louis XVI à broder sur satin pour travaux à

offrir : vide-poche, porte-cartes, pelote, etc., etc., et tous d'un goût exquis.

***

COMPAGNIE DES INDES

Roullier Frères, 27, rue du Quatre-Septembre

C'est à la Compagnie des Indes qu'il faut aller pour trouver ces tissus nouveaux dont font partie les amandes de velours sur fonds divers ; corail avec amandes de velours crevette, héliotrope, bleu marine, amande bois, mastic, amande marron doré ; en 60 cent. de largeur, le prix est de 10 fr. 75 le mètre ; l'uni pareil en 1 m. 10 n'est que de 6 fr. 25.

Citons encore les pastilles de velours ; le prix est de 10 fr. 75 le mètre, l'uni pareil coûte 6 fr. 25, bleu électrique avec pois de velours, havane clair avec pois mordoré, bronze avec velours blanc jaspé noir sur noir, et loutre avec pastilles de velours gris argent.

Les grandes pastilles rondes en satin, sur un riche fond fantaisie ; ce genre-là ne se fait qu'en camaïeu, havane clair, tabac, marron pur, mastic et en noir ; en 1 m. 30 de large, il coûte 20 fr. le mètre. Il est difficile d'avoir une toilette plus riche et plus distinguée.

Un damassé soie à dessin gothique cerise sur fond havane ; héliotrope sur lilas clair avec chevrons et barres de soie paille ; puis un autre ton tout or ; et enfin du marron avec la gamme des couleurs neutres, en 60 cent. de large, le prix est de 12 fr. C'est une étoffe qui fera des toilettes de grand style et tout à fait habillées, on s'en sert aussi comme accessoires et comme garnitures, et c'est réellement superbe sur une toilette en India, dont les couleurs se marient admirablement aux riches dessins gothiques.

Nous répéterons à nos lectrices la recommandation de ne pas tarder à demander la collection d'échantillons : on s'empressera de la leur envoyer franco.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE N° 4618

Costumes et confections de Mme Raybois

Première figure. — Costume en lainage bleu à filets blancs ; jupe relevée de côté à plis étagés, dégageant la sous-jupe plissée de même tissu. Corsage tailleur avec très petits revers brisés (voir la planche de patrons) ; manche fendue dans le bas, et ornée d'une patte boutonnant sur la manche au niveau de la fente.

Manteau long. — Tissu fantaisie moucheté sur fond beige, devant droit et dos plat ; manches drapées en tissu uni beige, se prolongeant derrière en deux longs pans qui se nouent ensemble et retombent sur la jupe ; trois plis superposés vont de l'épaule à la pointe du dos (voir la planche de patrons) ; épaulettes de passementerie.

Troisième toilette. — Jaquette ajustée en faille noire, ouvrant sur un gilet de crêpe de Chine brodé ; le côté est découpé en double pointe ; la basque du dos est relevée en petit pouf mêlé de dentelle noire ; appliques de passementerie à gros grelots sur la poitrine et à la pointe du devant ; manche à haut parement de crêpe de Chine rabattu de deux à trois centimètres sur lui-même ; plissé de dentelle au bas de la manche. On porte cette jaquette avec toutes les jupes ; celle qui accompagne notre modèle est en dentelle noire avec quille en satin ornée de galons de jais, et d'aiguillettes de passementerie.

Quatrième toilette. — Mantelet en étamine de soie sur transparent cerise ; gilet en dentelle, froncé au cou et tombant devant en deux très longs pans noués en écharpe ; les deux devants du vêtement sont bordés de grosses boules de jais, et ferment sur le gilet drapé ; une pointe de passementerie à longue frange de perles est posée à la pointe des devants ; manche visite bordée de dentelle ; appliques de passementerie sur les épaules (1).

Cinquième toilette. — Jaquette en drap léger fauve, fermée un peu de biais sous un revers de velours loutre, et croisée dans le bas avec double rangée de larges boutons ciselés (2) ; poche de velours ; parement de manche en velours avec patte carrée remontant sur la couture extérieure, fermée par un bouton. Col droit en velours.

Sixième toilette. — Mantelet court en ottoman, avec manches en gaze perlée semée de pampilles ; (planche de patrons jointe à ce numéro) devant, coquille de dentelle depuis l'encolure jusqu'au bout des pans qui se terminent par des nœuds très fournis. Motifs de jais avec pampilles découpant à dents les dessus d'épaules ; col semé de petits motifs pampilles.

Septième toilette. — Confection en broché marron mélangé de noir ; devant plissé dans l'encolure ; les plis retenus à la taille, vont en s'effaçant dans le petit panier formé par la pointe du devant ; manche-pèlerine fermée au cou bordée de perles de bois noir ; la jupe et la pèlerine sont arrêtés derrière à la taille et restent libres du bas. (Voir la planche de patrons de ce mois.)

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ces patrons le 16 avril.

GRAVURE DE CHAPEAUX, N° 4618 *bis*.

Modèle de Mme Boucherie,

(Voir l'explication dans l'article : Visites dans les Magasins).

MODÈLE COLORIÉ

De la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré

Lambrequin henri II (tapisserie), milieu du lambrequin. Nous publierons prochainement, en tapisserie par signes, les panneaux complémentaires.

QUATRIÈME ALBUM.

Têtière en étamine algérienne. — Petite garniture. — Coffret-caisse. — Garniture. — Entre-deux. — Fond point de Hongrie. — L. P. enlacés. — Deux toilettes de premières communiantes. — Costume en drap d'été. — Costume en voile et faille. — Quart du milieu du tapis de table paru en février. — Branche, broderie en chenille. — Coussin en drap à angle découpé. — Clémentine avec branche. — L B enlacés. — Garniture application. — Costume de petite fille. — Costume de petit garçon. — Couverture mobile pour livre. — Branche, broderie en perles. — Jane. — Entre-deux filet guipure. — Petit tapis de table. — Boîte à timbres. — Petites branches. — Andréa. — Entre-deux. — Garniture. — Motif en chenille. — Sac de première communiante.

PLANCHE IV.

PREMIER COTÉ

Blouse-tunique, première communiante, page 3 (Album d'Avril).

Confection a paniers, sixième toilette (Gravure n° 4618).

Corsage-tailleur, première toilette (Gravure n° 4618).

DEUXIÈME COTÉ

Manteau long, deuxième toilette (Gravure n° 4618).

Mantelet, septième toilette (Gravure n° 4618).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le lunch, qui a pris droit de cité dans nos habitudes, a fait créer pour vous, Mesdemoiselles, des tabliers charmants et coquets. Leur façon est très variée et l'étoffe aussi. A notre avis les plus jolis sont en étamine brodée au point de croix, avec un haut ourlet ou bien entourés d'une guipure que vous pouvez rehausser de quelques points en coton de couleur. Mademoiselle Thirion vient d'en expédier trois plus jolis les uns que les autres. Il y en avait un en étamine brodée, un en Andrinople tout papillonnant de dentelle, et le troisième en surah rosé imprimé de fleurettes ; à celui-ci des bretelles en ruban et de la dentelle; des poches formées d'un sac froncé dans le bas et ruché au bord supérieur. Mlle Thirion est une excellente couturière dont les façons comme il faut sont en parfaite harmonie avec l'âge qu'elle habille : jeunes pour jeunes filles, très élégantes pour jeunes femmes et plus sérieuses pour les dames âgées.

Un joli costume en petit lainage à mille carreaux crème et marine a la jupe ronde, bordée d'un frisottant, couverte d'une tunique drapée à gauche et plissée derrière. Un charmant corsage à postillon est décolleté carrément sur une guimpe froncée en surah bleu, avec des rubans en bretelle noués sur l'épaule. La manche en surah bleu et un parement à mille carreaux. On le fait dans toutes les couleurs et il est aussi joli. Mlle Thirion demeure toujours 47, boulevard Saint-Michel.

Si la façon des costumes est plaisante, celle des chapeaux ne l'est pas moins. Il y a des formes bien diverses; les unes enlevées qui vont aux figures chiffonnées, d'autres amazone pour les figures régulières. La forme amazone est jolie, comme il faut, et Mme Boucherie lui donne beaucoup de genre par la manière dont elle pose les plumes. Son chapeau de jeune fille est en paille loutre, le côté gauche croqué et enlevé, le droit ombrageant les cheveux; le dessous tendu de velours et dessus rien autre qu'une plume loutre fixée par une plume Méphisto. Cet autre en paille beige nous a encore plu : la passe un peu avançante est tendue de velours bleu Louise et la calotte drapée d'un fichu en foulard à bouquets pompadour ; ce fichu est chiffonné avec une grâce inimitable, en un gros nœud à pointes formant une aigrette qui dépasse la calotte. Le prix varie de 30 à 45 fr. et plus.

Mme Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, a un talent des plus gracieux. Les garnitures de fleurs et de plumes sont de choix et les fantaisies, que l'on emploie beaucoup, sont de bon goût. Les chapeaux de deuil sont expédiés dans les vingt-quatre heures et les prix commencent à 20 francs.

Le deuil est aussi soumis à la mode, mais la fantaisie est bannie quand il s'agit d'un deuil austère, qui se porte en lainage mat le plus souvent, en cachemire pur, en vigogne unie, en mérinos. Le deuil et surtout le demi-deuil sont autorisés à se parer de ces jolis fichus en dentelle, en gaze et en crêpe, dont les formes si gracieuses rendent élégant un corsage simple. A la Scabieuse, 10, rue de la Paix, nous avons vu des costumes sérieux garnis de crêpe anglais ; de plus jeunes avec la jaquette d'une coupe tailleur bien cambrée qui prennent la taille à ravir. Nous citerons parmi les nouveaux tissus d'été laine et soie : l'armure à jour avec de jolies rayures et carreaux en soie; crêpe majolique uni et façonné, des canevas et grenadines unis et damassés tout soie et laine et soie; des siciliennes à pois. Sur les fonds demi-deuil une fleurette en soie, ainsi que sur les carreaux et les rayures. Pour costume de voyage toute une série de petits damiers et de fines rayures. En soierie, les crêpes de chine brochés, à pois, noir, héliotrope, scabieuse, gris ; le surah et la Louisine quadrillés; le Shangai, le Pongees, le foulard ont des impressions variées de pois, de carreaux, de rayures. Nous terminons ces renseignements en disant que les costumes, comme les pardessus quelle qu'en soit la forme, sont soignés dans tous les détails.

CORALIE I.

VISITES DANS LES MAGASINS

CORSET-CUIRASSE DE MADAME EMMA GUELLE
3, place du Théâtre-Français.

Le corset-cuirasse de Mme Guelle a une coupe excellente qui donne de la sveltesse à la taille, de la grâce au buste et l'on y est à l'aise tout en y étant soutenue. Ressorts et baleines sont posés en vue de l'hygiène et de la mode, et nous savons que les plus difficiles mondaines ont fait un succès à cette création de notre habile faiseuse. Le busc articulé et incassable est aussi un élément de succès; assez rigide pour soutenir, il n'empêche pas les mouvements souples du buste. Le corset efface les hanches, allonge la taille et convient aux femmes et aux jeunes filles. Pour les fillettes qui ont une tendance à se courber, le corset à épaulières est parfait. Madame Guelle emploie pour le corset d'été un nouveau coutil bleu ou rose pâle qui est bien coquet et que nous signalons aux jeunes filles. Plus frais que le coutil classique, il sera, nous en

sommes persuadée, très goûté par nos lectrices. C'est une coquetterie permise que cette recherche dans les choses intimes de la toilette; surtout quand cette coquetterie ne grève pas le budget d'une grosse dépense.

⁂

FABRIQUE DE CHAUSSURES. — MAISON POIVRET

Kahn successeur, 15, rue Montorgueil.

Très bonnes chaussures que celles de la maison Poivret. Les magasins situés au fond de la cour sont dépourvus de luxe, mais confortablement agencés. Pendant tous ce mois on y trouvera une botte en chevreau glacé, piqué blanc, à petits boutons, avec empeigne en veau verni, à 15 fr. 50, prix exceptionnel pour nos abonnées. Qu'on se hâte de profiter de cet avantage en envoyant ses mesures, car passé le mois de mai cette botte sera vendue le prix normal.

⁂

MAISON DE CONFIANCE. — LITERIE DUPONT

Gomant, successeur, 91, rue de Richelieu

Avant de partir pour la campagne, nous engageons nos lectrices à faire une visite à la maison de literie Dupont. Elles y trouveront un grand choix de lits en fer complet, sommiers, matelas, traversins, oreillers depuis 55 fr. 50 et des lits en cuivre si à la mode également complets depuis 165 francs, des berceaux, des lits d'enfant à 35, 70 et 100 francs.

Tous les modèles sont jolis et d'un goût vraiment artistique dans la décoration. Le catalogue de la maison Dupont est envoyé franco à qui en fait la demande.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Les renseignements que nous allons donner regardent l'hygiène plus que la coquetterie, quoiqu'il soit très agréable de se servir de cosmétiques aussi fins que ceux qui sortent du laboratoire de M. Guerlain. N'oublions pas que la voilette est aussi utile l'été que l'hiver; si elle préserve de la bise, elle atténue aussi les effets pernicieux du soleil; à cette précaution ajoutons l'emploi de bonne parfumerie, et nous pourrons affronter l'air de la mer et celui des montagnes, tous deux si durs au teint. La crême de fraises est un excellent cold-cream qui se conserve indéfiniment sans s'altérer même par les plus fortes chaleurs. On l'étend avec un linge fin, et on essuie bien la peau que l'on saupoudre de poudre de Cypris, une poudre fine et impalpable qui s'enlève en passant légèrement la main sur la figure. Pour la toilette l'Eau de Chypre ou de Laurier camphrier. Les mains exigent un soin particulier, c'est si joli une main soignée! Le savon Sapocéti au blanc de baleine est le meilleur de tous les savons, on lui adjoindra soit la pâte de velours, soit la grenadine ou simplement la pâte d'amandes en poudre aux fleurs de Montpellier. Pour tous les usages l'Eau de Cologne impériale Russe, la plus exquise des compositions qui portent ce nom. D'un parfum persistant, d'une limpidité parfaite, elle doit ses rares qualités aux alcools supérieurs employés dans sa fabrication. Citons pour parfumer le mouchoir, Guildo, Princesse Christine, Princesse Alexandra, Cédrat et Verveine, qui sont plus particulièrement à la mode en ce moment.

MACHINES A COUDRE DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE

H. Vigneron, 70, Boulevard Sébastopol.

Nous ne pouvons indiquer, pour l'achat si sérieux d'une machine à coudre, meilleure maison que celle de M. H. Vigneron. C'est avec une entière confiance que l'on peut s'y adresser. Non-seulement ses machines sont parfaites, mais M. Vigneron fait des concessions à nos abonnées. De nombreuses récompenses, médailles et diplômes d'honneur sont là pour affirmer leur supériorité, ainsi que le choix qui en a été fait pour les écoles professionnelles de la ville de Paris. La machine numéro 3 est facile à mettre en mouvement, son mécanisme doux ne fatigue pas à faire marcher; le travail est rendu facile grâce aux perfectionnements successifs apportés par son habile inventeur. L'Eclair et la Favorite des Dames sont d'excellentes petites machines qui marchent à la main, ou au pied si on les assujettit à une table; elles font tous les travaux de couture.

MAISON LEBEL-DELALANDE

318, rue Saint-Honoré.

Tapisseries et meubles de style, soieries et étoffes d'ameublement.

Quelques abonnées nous ont demandé où elles pourraient vendre des étoffes et des broderies anciennes, de vieilles tapisseries dont elles veulent se défaire, elles n'ont qu'à les envoyer à la maison Lebel, qui les achète.

Nous venons de voir là de si jolies choses que nous ne savons lesquelles choisir pour vous les designer. Commençons par les meubles. Pour un jeune ménage, la maison Lebel vient de faire un meuble de salon Louis XIV en noyer finement sculpté, rehaussé d'or et couvert en panne vieux rose avec motifs en tapisserie, d'un goût merveilleux; il se compose d'un canapé, de quatre fauteuils et de quatre chaises et coûte 5,000 francs. Nous avons rarement vu aussi beau. Quel goût artistique et quelle entente des couleurs! Douze chaises de salle à manger Henri II sont superbes, la tapisserie échantillonnée a été faite par une de nos abonnées qui l'a envoyée chez M. Lebel pour la monter; c'est magnifique, sculpture et dessin du style le plus pur. Chaque chaise échantillonnée avec les fournitures, 45 francs. Le dossier représente des seigneurs, des chatelaines, des chasseurs courant le cerf, des amazones; le siège, des paysages avec animaux, châteaux, maison rustique, donjon; le tout charmant, facile et amusant à faire. Le bois en noyer très solide, intérieur en crin de première qualité, élastiques, ouvrage très soigné, comme tout ce qui sort de la maison Lebel, coûte 60 francs. Une des grandes nouveautés de la maison Lebel, c'est la tapisserie Louis XV copiée sur d'anciennes étoffes;

dessin courant du plus charmant effet que l'on peut employer pour couvrir tout un meuble de salon en demandant soit un coussin, soit une chaise. Prix 38 francs, fournitures et échantillon compris. La tapisserie à fils tirés sur satin est un élégant travail qui convient pour coussin, chaise, tapis et ouvrage de fantaisie, le point de Hongrie de même; les deux sont en vogue pour les écrans, les paravents, etc. Avons-nous besoin de dire que les ouvrages et les meubles sont du meilleur goût et du plus pur style ?

***

LA DOUBLURE-PATRON BREVETÉE

De la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants.

C'est une idée à la fois ingénieuse et pratique que cette doublure-patron qui permet à toutes les femmes de faire un corsage allant très bien. Sur une doublure sont tracés tous les patrons d'un corsage; on les découpe, on taille l'étoffe dessus, on assemble toutes ces parties et l'on essaie le corsage, qui le plus souvent, n'a pas besoin de retouches. Pour arriver à s'adresser à toutes les tailles, M. d'Anthoine a du donner à sa doublure-patron toutes les dimensions, depuis 74 jusqu'à 1 m. 11 centimètres de tour de poitrine; mesures qui donnent bien les proportions du buste. Deux lignes, dont l'une extérieure indique : l'endroit où l'on découpera le patron; l'autre intérieure, où se fera la couture. Tout est si minutieusement indiqué qu'une explication nous paraît superflue. Cependant M. d'Anthoine a pensé qu'il serait plus pratique de faire imprimer sur chaque doublure-patron une instruction supplémentaire, aussi nous bornons-nous à dire que cette doublure-patron est une très heureuse invention pour la mère de famille et les jeunes femmes. Elle coûte en percale 1 fr. 70; en croisé 2 fr. 25; double-face 2 fr. 75. La mesure du tour de poitrine est seule nécessaire, parce que le nombre de centimètres répond au numéro du patron correspondant. Dans la lettre de commande, joindre le prix en mandat-poste, plus 20 centimes pour le port par chaque patron. Les patrons, par douzaine, assortis de taille et de qualité, sont expédiés franco.

***

COMPAGNIE DES INDES

Roullier Freres fabricants, 27, rue du 4-Septembre.

Ce qui domine en ce moment ce sont les délicieuses toilettes en foulard des Indes. Le bleu marine a la suprématie sur les autres couleurs : foulard de l'Inde, chaîne retord, marine avec pois blé ou blanc, noir avec blanc, et petit œillet avec feuillage; sur marine également et sur prune; des dés blancs sur marine, blanc sur prune et crevette sur marine. Ravissants aussi sont les anneaux entrelacés, dits *question*. Viennent ensuite les amandes avec hiéroglyphes égyptiens, marine avec blé et avec blanc; ces foulards des Indes coûtent : 5 fr. 50 le mètre en 65 centimètres de largeur.

Magnifiques sont les foulards de Chine, dont les raies sont formées par des pois microscopiques; fond noir avec pois or, prune et blé, tabac et blanc, marine et or pâle; ces rayures forment les pois graduellement; en 70 centimètres, à 4 fr. 90 le mètre.

Un foulard de l'Inde croisé, bleu Japon avec petit éventail fraise écrasée; puis en bleu highlander avec rayons blancs, formant cercles, en 65 centimètres; ils sont à 5 fr. 50 le mètre. Ces magnifiques foulards sont tous d'une solidité extrême; leurs dessins sont inédits.

Un tissu lainage, très en vogue, c'est le voile bleu électrique, avec petits pois brodés de deux couleurs, fond marine avec or et cardinal, bois et ponceau, crême et pourpre, cactus et pois blancs, toujours en soie; en grande largeur, à 8 fr. 25 le mètre.

Je ne veux pas omettre de vous parler du délicieux costume de voyage et de matinée, dit costume trotteuse, rayures fougères, grande largeur, à 3 fr. 90 et rayures bengales, également à 3 fr. 90; tous deux sont des tissus, valant 6 francs le mètre. Les échantillons de tous ces beaux tissus vous seront adressés franco, sur votre demande.

De même pour les échantillons des fins de coupes, mises à prix réduits.

***

FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES
COPIÉES D'APRÈS NATURE
PARURES DE MARIÉES, PIQUÉS DE COIFFURES
ET DE CORSAGES

De Mme A. Favier, faubourg Poissonnière, 68.

Peut-être nos nouvelles abonnées ne savent-elles pas qu'elles pourront avoir, pour des prix modérés, de ravissantes parures de fleurs d'oranger en les commandant, quelques jours d'avance, à Mme Favier? Nous tenons à le leur dire, car les fleurs d'oranger sortant de cette maison que connaissent si bien nos anciennes abonnées sont de toute beauté, montées en gracieux piqués, légères guirlandes, ou riches effilés pour jupe; de plus elles ont un grand cachet de distinction.

Mme Favier fournit toujours à d'excellentes conditions, tout ce qui est nécessaire pour faire les fleurs artificielles; de plus, on peut lui commander, ce qui est très appréciable, de charmantes jardinières, corbeilles, bourriches en roseau qui servent à mettre des fleurs naturelles, tout cela soigné et à des prix plus que raisonnables.

***

LA CHAUSSURE A PRIX FIXE

Au Bon Pasteur, Maison Colombain, 32, rue des Petits-Champs.

Une dépense qu'il ne faut faire qu'à bon escient, c'est celle de la chaussure. Nous signalons à nos lectrices une maison qui a pris pour devise : « *Solidité, élégance, bon marché* » et pour enseigne : *Au Bon Pasteur*. Il est certain que le nouveau *Bon Pasteur* justifie bien ses principes intelligents. C'est une maison modèle qui lutte vaillamment comme solidité, élégance, perfection de travail, avec les

réputations les mieux établies et qui vend moitié moins cher. C'est une révolution dans le commerce de la cordonnerie. Luxueuse chaussure de bal, mignonne chaussure de ville, confortable chaussure de fatigue sont à un seul et même prix : Pour hommes 15 fr. 50, — pour femmes 14 francs, — pour jeunes filles et jeunes gens 12 fr. 50.

On ne peut trouver mieux et à de meilleures conditions. C'est pour faire participer nos lectrices à ces avantages que nous leur signalons le *Bon Pasteur* en leur conseillant de demander le catalogue qu'elles recevront franco.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES No 4624.

Costumes et confections de Mademoiselle Thirion, Boulevard Saint-Michel, 47.

Costumes de petites filles de Madame Taskin, Rue de la Michodière, 2.

Costume de petit garçon de Monsieur Lacroix, Boulevard Haussmann, 65.

Modes de Madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

Première toilette. — Robe en bengaline bleu marine à rayures algériennes. Tablier plissé en écaille, orné de pattes de faille unie; sous-jupe de faille unie bleu marine avec panneau en bengaline; pouf long. Corsage en bengaline, d'un côté un petit revers replié, de l'autre, un grand revers en faille. Dos à basque plissée; manche avec parement orné de revers en faille. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de paille beige à bord relevé d'un côté garni de velours tendre bleu marine; coques de rubans en aigrette.

Deuxième toilette. — Jupe unie en crêpeline rose ancien sur laquelle sont jetées deux écharpes, retenues de côté sous un flot de ruban; quille coulissée dans le bas flottant sur la jupe. Corsage à pointe devant et derrière, devants froncés aux épaules et à la taille, sur un gilet plat (1); le corsage est fermé par une rangée de petits nœuds. Manche plate ornée dans le haut d'un bouffant qui reste libre sur la manche; elle est brodée dans le bas d'un bracelet de coques de ruban avec nœud sur le dessus; nœud à l'épaule retombant sur le bouffant. — Chapeau de paille loutre à revers de velours du même ton; devant, touffe de fleurs de bégonias nuancée assez élevée et surmontée d'un papillon de ruban loutre à picots.

Troisième toilette. — Mantelet en étamine de soie noire sur transparent grenat; dos formant une pointe peu aiguë; petite manche composée de volants de dentelle et épaulette en passementerie perlée avec pampilles de jais aux extrémités; double coquillé de dentelle devant. — Capote coulissée en tulle crème, avec bord de velours grenat; chou en tulle lamé et oiseau devant.

Quatrième toilette. — Robe en voile héliotrope, coupée de quilles en tissu chenillé de même ton; petite écharpe relevée dans le pouf; corsage avec demi-gilet bouffant traversé par des pattes découpées en tissu chenillé; dos plissé; col en chenillé et pattes semblables sur les manches.

Cinquième toilette. — Mantelet-visite en armure garni de galon perlé; pans drapés, noués de ruban de satin; manche roulée avec nœud à la saignée; épaulette tombant sur la manche (2). — Capote sans brides, en dentelle bise brodée de soies de nuances éteintes; crête de dentelle brodée mêlée de marguerites et de boutons d'or.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mai.

(2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mai.

Costume de petite fille. — Robe en zéphir bleu pâle, coulissée à l'encolure avec pattes brodées en rouge, traversant sur le coulissé et posées tout autour du col; manche à haut poignet garni de deux pattes semblables. — Chapeau de paille à bord relevé derrière et orné d'une touffe de plumes et ruban.

Costume de fillette. — Jupe en madras à grands carreaux. Double jupe à plus petits carreaux, relevée très en arrière et formant un pouf en deux coques. Corsage des deux tissus madras, avec gilet plissé sur lequel sont disposées des traverses droites; le devant est plissé le long du gilet; un petit coulissé termine à la taille ces plis qui sont libres à la basque; manche froncée dans un poignet orné d'une traverse. Chapeau de grosse paille rousse, garni d'une touffe de coques de rubans cerise et bruns.

Costume de petit garçon. — Blouse en coutil quadrillé fin, marron et blanc, fermée devant sous un large pli; ceinture passée dans une attente et manche avec patte boutonnée sur le dessus. (Voir la planche de patrons.)

MODÈLE COLORIÉ, REPOUSSÉ

Ecran ou pelote, broderie rococo sur satin.

De la maison Leeker et Génevoy, 3, rue de Rohan.

PLANCHE DE BRODERIE

Alphabet, pour taies d'oreiller ou pour draps de berceau; plumetis, pois et point de sable.

Alphabet en point a la croix. Ces lettres se brodant sur de l'étamine appliquée sur l'objet que l'on veut marquer, — on tire ensuite les fils, — on pourra avec des grosseurs différentes d'étamine et de coton, soie ou laine, employer ce joli alphabet pour : mouchoir, nappe, serviette, drap, taie d'oreiller ou objet en drap, peluche, satin, etc.

CINQUIÈME ALBUM

Mouchoir. — Manteau d'été pour petite fille. — Costume de fillette. — Costume d'enfant. — Embrasse au crochet. — Têtière de canapé. — Nappe à lunch. — Dessus de piano en drap perforé. — Tablier d'enfant. — Madeleine. — Serviette à lunch. — Petite garniture. — Geneviève. — V. J. enlacés. — O. R. enlacés. — Branche broderie en chenille. — Entre-deux. — Tenture pour ensemble de deux fenêtres. — Garniture. — Volant lacet et crochet, pour robe de baby. — Fond, point de Hongrie. — Costume d'enfant. — Mantelet en crêpe de Chine. — — Manteau de printemps.

PLANCHE V

1er côté.

Corsage, première toilette (gravure no 4623).

Tablier d'enfant, page 5 (Album de mai).

2e côté.

Corsage-blouse, fillette, page 1 (album de mai).

Blouse, petit garçon, 6e figure (gravure no 4623).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les jeune filles amies de la danse, ce qui est très naturel, ont pu se livrer à ce plaisir, car les soirées n'ont pas manqué depuis Pâques. Bals roses et blancs se sont succédé comme si nous étions en plein Carnaval; il a même été donné des soirées travesties.

Nous mentionnons ces fêtes parce que nous y avons vu de charmantes toilettes qui pourront, le cas échéant, servir de modèle. Très simples de forme, comme il convient à la jeunesse, elles sont d'une grâce coquette faite pour plaire.

Un tissu de laine ajouré posé sur un transparent bleu, très pâle, ce qui allège encore l'aspect du costume, fait la jupe; une tunique est relevée par de grands rubans crème qui viennent se rejoindre à la taille, d'où ils retombent en pans inégaux. Le corsage est à taille ronde, serré dans une haute ceinture crème fermée à gauche. Une draperie dessine un soupçon de manche. Ce costume, avec l'addition d'une manche et d'un fichu, peut se porter le jour.

Nous conseillons, pour le costume habillé, un lainage crème uni, avec la façon suivante que nous avons vue chez Mme Raybois, une couturière excellente qui habille aussi bien la jeune fille que la femme.

Jupe en lainage dépassée par un petit plissé; longue tunique avec un très haut ourlet rabattu à l'endroit et maintenu par un point anglais, d'autres disent russe, en soie crème. Un groupe de plis relève cette tunique à gauche, à droite un pli-châtelaine et le pouf légèrement drapé. Corsage à basque ronde dont le bord se perd sous une ceinture plissée arrêtée de côté, par une longue coque à pan en ruban ajouré à rayure ottoman. Ceinture montée à la tunique. Le devant du corsage est couvert par une draperie dont les côtés reçoivent un point anglais; le bas froncé en plusieurs étages, et très étroit; le haut développé agrafé sur l'épaule; un nœud et le col droit en ruban. A la manche demi-longue un ruban drapé. Nous donnons le prix de ce costume, qui nous a paru raisonnable : 150 fr.

Pour le costume journalier, les mille carreaux noirs et blancs ou marine et blanc ou grenat et crème, ainsi que les fines rayures ont la vogue: peu de garniture : un col, une patte ceinture, un parement en velours, mais une façon gentille. Comme complément, une jaquette en drap d'été écru, fauve, gris, très courte de basque, c'est la mode de la saison, fermée diagonalement, si l'on est svelte, au milieu pour peu que l'on soit forte de poitrine. Il y a encore la pèlerine qui s'assortit au costume et une visite en mohair, deux formes jeunes qui sont gracieuses.

Mme Raybois comprend bien ce qu'il faut pour les jeunes filles : simplicité, élégance; tel est l'aspect de ses costumes. Pour les femmes, mêmes préoccupations de ce qui peut avantager leur tournure, façons comme il faut et nouvelles.

La foulardine et le foulard mousseline unis et à petits dessins, combinés ensemble, font des costumes d'été fort jolis et légers comme du voile. Garnis avec de la broderie anglaise à roues, à jour, ils ont une façon soignée qui plaît aux plus difficiles. La broderie n'est employée qu'en chemisette et en engageante. Nous croyons, sans l'affirmer, que le prix est de 300 fr. Un corsage de modèle, la longueur de jupe devant, suffisent à Mme Raybois pour faire un costume allant aussi bien que s'il avait été essayé.

Citons pour les jeunes femmes aussi bien que pour les jeunes filles, la redingote tailleur, très confortable pour les voyages et les excursions à la campagne. Une façon avec les devants veste, est vraiment élégante; des poches de côté et une doublure en soie pour faciliter le passage des bras. Un drap gris à petits carrés fondus donne beaucoup de genre à cette pratique redingote que fait Mme Raybois, qui demeure 3, rue de la Feuillade.

Avant de passer aux costumes d'enfants, il nous faut bien parler des chapeaux, dont les formes diverses nous semblent plus jolies que celles de l'été dernier. La petite capote se fait en tulle de couleur, un vrai souffle qui semble un nuage posé sur la tête. La garniture toujours placée en aigrette. En paille à jour elle est charmante avec ses fleurs posées en guirlande ou en touffe. Le ruban mi-partie gaze mi-partie soie est la nouveauté; Mme Héléna en fait des coques placées en aigrette et des nœuds qui sont légers, pour la capote des brides seyantes. A ses chapeaux ronds à bord relevé, à calotte retournée en bavolet, des plumes en panache, de la gaze drapée, des fantaisies de bon goût. Aux capotes en paille, de la dentelle, de la broderie sur batiste crème dont les coquilles ombragent des fleurs, la plupart mignonnes. La verveine fait bien, disposée au bord de la passe et devant en touffe, d'où part une gerbe de feuillage. Le chapeau à bord rond, genre canotier, reparaît pour les très jeunes filles et les fillettes. Un large velours en cercle, terminé en patte et fermé par deux beaux boutons anciens — marcassite ou acier — enserre la calotte qui est large et plate.

Les personnes auxquelles siéent les formes très enlevées auront le choix entre le Montpensier, le Fra-Diavolo et d'autres, non baptisés. Mme Héléna, 20, rue des Pyramides, près l'ave-

nue de l'Opéra, a de charmantes modes très comme il faut.

Mesdemoiselles les fillettes sont supérieurement habillées avec les façons actuelles. On conserve bien la tournure, mais la jupe tombe droite et doit descendre à mi-jambe. Elles ne sont plus court vêtues ni les enfants non plus. On dirait que les étoffes nouvelles sont faites pour elles; carreaux, fleurettes, pois et pastilles sont mignonnes et constellent, des fonds grenat, bleu, beige, écru, etc. Toujours de la dentelle et de la broderie anglaise. On emploie le lainage crème pour leur tenue habillée et rien ne leur va mieux. La façon suivante, simple, se porte beaucoup. Jupe ronde froncée; un volant brodé au contour, se monte au long corsage-blouse et s'orne d'une ceinture en étoffe assortie, ou en soie que l'on drape de plis et que l'on noue derrière pour les plus grandes, que l'on agrafe sous une traverse plissée pour les plus petites. Un grand col-pèlerine qui s'arrête à l'encolure, à la couture de l'épaule, tombe droit en dégageant le devant du corsage.

On fait un genre de costume marin en écossais, fond marine. Des plis couchés larges et profonds pour la jupe, puis une vareuse de l'une des couleurs de l'écossais retombe en bouffant et reçoit une veste non ajustée, ronde et sans manches qui s'arrête au-dessus de la taille. Le chapeau canotier complète ce gracieux ensemble.

Le costume drapé consiste dans un pouf le plus souvent rapporté, parfois un panier et devant, une draperie qui fait ceinture et que l'on noue d'une coque très longue, dont les larges pans sont relevés en pouf.

La guimpe froncée au décolleté arrondi, se fait en léger surah de couleur ou crème; cette façon se voit beaucoup en lainage comme en tissu de toile ou de coton. La broderie russe en galon est une jolie garniture pour les costumes de tulle ou d'escot. On dispose ce galon en quille et sur les devants droits du corsage; on le met encore au-dessous de l'encolure, en plusieurs étages et aussi à la taille; il se perd, soit sous des bretelles, soit sur un devant-veste rapporté. Il y a bien des manières de l'utiliser. Les tabliers écrus et en toile bleue s'ornent de même. Une coupe rappelle le tablier des sapeurs, très drôle et très gentille avec sa ceinture brodée qui prend des côtés et se noue derrière: un galon au contour arrondi et à la pièce dite bavette.

Coralie L.

VISITES DANS LES MAGASINS

MADAME PÉRINAUD-PERRÈVE

Couturière à façon, 2, rue Saint-Lazare.

Il est quelquefois économique de faire reservir des garnitures et de chercher à tirer parti d'un costume démodé, mais il faut pour cela s'adresser à une bonne couturière à façons se chargeant aussi de toutes sortes d'arrangements. Mme Périnaud-Perrève réunit le bon goût et beaucoup d'adresse et d'ingéniosité. Elle sait tirer le meilleur parti de tout ce qu'on lui envoie, elle rafraîchit les garnitures de dentelle qui vous reprennent un air quasi-neuf, en un mot son adresse vous permet d'utiliser bien des choses. Les façons charmantes sont soignées et la coupe des corsages excellente. En donnant l'adresse de Mme Périnaud-Perrève, nous pensons fournir à nos lectrices un renseignement très pratique et économique,

***

MM. PERRIN ET COMPAGNIE

Coiffeurs, 14, rue du Faubourg-Saint-Honoré

Les postiches que M. Perrin a créés pour aider à se coiffer soi-même et à édifier les coiffures actuelles sont ingénieux, la monture est légère et ne fatigue ni la tête ni le cuir chevelu. Que les cheveux soient montés en branche, en boucle, en épingle manon, en nœuds sapho, en frisettes, le postiche est toujours léger et coquettement disposé. Quelques-uns sont très faciles à coiffer soi-même et, mêlés aux cheveux naturels donnent une coiffure à la mode. M. Perrin a soin de les préparer afin que l'on se rende compte de la manière dont ils sont tournés. Nous engageons à demander le catalogue illustré; on y verra tous les postiches nouveaux et les coiffures que l'on exécute avec leur aide; de plus le détail des prix. L'épingle Manon avec des cheveux boucles légèrement ondulés coûte 45 francs la paire; celle pour coiffure sans raies, genre ondulation très léger, la paire 35 francs et celle avec cheveux en arrière pour cacher complètement ceux de la personne, 45 francs. Nous ne connaissons rien de plus commode que ces trois sortes d'épingles.

***

FABRIQUE DE CHAUSSURES

Kahn, successeur de Poivret, rue Montorgueil, 61

La maison Kahn a des chaussures d'été, pour la campagne et la plage, dont la solidité n'exclut pas l'élégance. La botte touriste est obligatoire pour qui compte excursionner dans les pays de montagnes et de plaines; la chaussure élégante pour les invitations, pour le casino, pour la toilette habillée, est fine avec des formes coquettes et à la mode. Pour les collégiens et les fillettes, on trouve de bonnes et confortables chaussures; pour les babys toutes sortes de gentilles coquetteries en souliers et en bottines. Nous rappelons que toutes les chaussures de la maison Kahn sont cousues.

***

MAISON DUPONT

Spécialité de literie, lits et berceaux, etc., etc.
Gomant, successeur, rue de Richelieu, 91.

Très bonne literie, matériaux de premier choix

travail soigné, toutes qualités qui distinguent les maisons de premier ordre. Chez M. Gomant on trouve un joli choix de berceaux, de lits pour enfants et de lits complets pour la campagne, à des prix très raisonnables : Lit-cage, à sommier, contenant matelas, traversin, oreiller et couverture ; ces jolis lits en cuivre si à la mode et que le goût parisien n'a pas été long à adopter. Il y a aussi des couvre-lits, des fantaisies de choix ; des corbeilles de layette, des berceaux Moïse, des croix et des étoiles de berceaux, en un mot la femme de ménage, la jeune femme et la jeune mère y trouveront, à des prix convenables, tout ce dont elles peuvent avoir besoin.

***

PRODUITS DES BÉNÉDICTINS DU MONT MAJELLA, DE VARAZZE ET DES BÉNÉDICTINES DE SEREGNO.

C'est M. Senet, 35, rue du 4 Septembre, qui est le dépositaire des divers produits dont nous allons parler. Les chocolats des Bénédictins de Varazze sont fabriqués avec des cacaos de qualités premières et du sucre cristallisé de prémier jet. Il coûte 2 fr. 50, 3 fr. 50 et 5 francs le demi-kilo. Leur thé est de provenance directe et de la meilleure récolte du printemps. A cette époque les feuilles moins volumineuses et mieux comprimées sont plus tendres et plus riches en aromates. Le thé est mis dans des boites imperméables, et conserve ainsi son arome et toutes ses qualités. La boite de 125 grammes coûte 5 fr. 50. On doit exiger sur la boîte les noms mentionnés plus haut pour éviter les imitations, de même pour le tapioca des Religieuses Bénédictines de Seregno. Préparé avec le plus grand soin, avec la meilleure farine de manioc récoltée au Brésil, c'est un aliment léger, nourrissant, dont on ne se fatigue pas. La boîte de 250 grammes coûte 1 fr. 25 et 2 fr. 25 celle de 500 grammes. La liqueur des Bénédictins du mont Majella renferme les principes salutaires des plantes employées dans sa fabrication, elle est souverainement tonique et digestive, son arome est exquis. Liqueur jaune, la boutelle, 4 fr. 50. Liqueur verte 5 fr. 50. L'Esprit de mélisse, dit Esprit Vital des mêmes Pères, est efficace dans bien des cas ; il est prudent d'en emporter en voyage. On peut s'en servir en cas de foulure ou piqûre d'insectes venimeux. Le flacon coûte 2 fr. L'essence de toilette, 3 francs le flacon, est très agréable. Toutes les lettres de commande doivent être adressées à M. l'Administrateur. Les envois se font franco à domicile dans toutes les localités desservies par une voie ferrée ; dans les autres à la gare indiquée. Pour chaque envoi expédié franco, quelle que soit la quantité, ajouter 60 centimes pour frais de transport en gare, ou 85 centimes pour frais de transport à domicile. Toute demande doit être accompagnée d'un bon de poste, d'un mandat-poste ou chèque à vue sur Paris. Toutes les expéditions sont faites dans les 24 heures par grande vitesse, messageries ou colis postaux.

***

ATELIER ARTISTIQUE DE Mme MERMET

13, rue de Belzunce

Un travail artistique et charmant est aujourd'hui très à la mode : c'est la peinture de manuscrit de missel pour livre de mariage, de 1re communion, de souvenirs mortuaires et de famille.

Nous recommandons à nos abonnées tout spécialement le cours de Mme Mermet, 13, rue de Belzunce ; elles pourront voir là des livres de tous les genres et de tous les formats, depuis les livres imprimés entourés de dessins noirs destinés à être peints jusqu'aux missels les plus beaux sur vélin, écrits en gothique, dessinés et peints d'après les manuscrits les plus précieux.

Mme Mermet se charge de toutes les écritures.

Nos abonnées de province peuvent jouir du même privilège, car Mme Mermet envoie des modèles et se charge de toutes les fournitures relatives à la peinture. Elle fait aussi les images de première communion sur vélin, ivoire et ivoirine ; elle a de fort jolies nouveautés destinées aux premières communions de cette année.

Mme Mermet envoie des spécimens de livres, missels et images à toutes les personnes qui lui en font la demande.

***

HYGIÈNE ET BEAUTÉ DE LA BOUCHE

Par le CRESSON MARTIAL, 119, rue Montmartre.

Depuis plusieurs années, la science, qui ne livre rien au hasard, a introduit le *cresson* dans l'hygiène des dents, et les médecins sont unanimes à recommander le *Cresson Martial*, qui donne les résultats les plus concluants. Il ne faut pas s'en étonner, puisque le cresson « santé du corps » est une plante dépurative, rafraîchissante et antiscorbutique qui jouit de propriétés spéciales sur les muqueuses buccales. Ce dentifrice, dont le succès s'explique tout naturellement, neutralise l'acidité de la salive, cause déterminante de carie, et fortifie l'émail, cette enveloppe protectrice de la dent. Il arrive que, dans les clima s humides, comme à la suite de diverses maladies, les gencives se gonflent et deviennent spongieuses. Alors les dents remuent, se déchaussent et semblent poussées hors de l'alvéole comme une noisette mûre hors de sa coque. Dans ce cas, il faut se gargariser plusieurs fois par jour avec le *Cresson Martial* dans les proportions d'un quart dans trois quarts d'eau tiède. En cas de rages dentaires, cet élixir s'emploie pur sur un peu de ouate. Pour les soins journaliers, quelques gouttes suffisent pour la blancheur et la conservation des dents, de même que pour rendre l'haleine fraiche et pure.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4627.

Modèles de Madame Turle, rue de Clichy, 9
Costume d'enfant de Madame Léa Berger, Rue Blanche, 72.

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe plissée en armure tabac, ouverte devant sur un tablier formé de trois grands volants de faille plissés; corsage-jaquette, orné d'un long revers de faille qui se perd dans le bas; gilet plissé en faille avec col plissé; col marin sur le corsage; parement de manche plissé.

DEUXIÈME TOILETTE. — Polonaise en tissu à carreaux gris-bleu, froncée sur les épaules et fermant en croisant de côté dans une agrafe de vieil argent; gilet plat en velours gris-bleu; col de velours agrafé de côté; dos court sur la basque duquel est relevé le pouf. (Voir ce costume de dos, page 3 de l'album de ce mois); manche froncée dans un haut poignet boutonné (1).

COSTUME D'ENFANT. — Long gilet plissé en linon de soie, boutonné au milieu et terminé dans le dos par une dentelle; jupe plissée en crêpon vieux rose; corsage coulissé sous la ceinture; à droite, le corsage est prolongé par un petit panier relevé en deux bouffants sur la jupe. Ceinture grenat nouée sur le côté gauche et nœud grenat à l'épaule du même côté; manche froncée dans un poignet recouvert de dentelle; col droit.

IMPRESSION SUR ETOFFE ET COTON POUR LA BRODERIE.

CADRE A PHOTOGRAPHIE. — Broderie au point à la croix en coton ambre 2 tons sur andrinople. La broderie terminée : 1° vous encollez un cadre de bois par derrière avec de la colline, et vous rabattez des quatre côtés les bords de l'andrinople; lorsque ce collage est sec, découpez l'étoffe au milieu du cadre sur le trait indiqué, fendez les angles et rabattez l'étoffe en la collant à l'intérieur, derrière le cadre de bois. — 2° Passer intérieurement un petit galon or ancien ou imitation; le couper en biais aux angles. Nous engageons à couvrir le cadre de molleton avant d'y appliquer la broderie. — 3° Passer derrière le chevalet en carton que l'on trouve prêt, ainsi que le cadre, *à la Ville en bois*, rue de Rome. Le cadre coûte 0 75 cent. et le chevalet 2 fr. 50 cent.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 juin.

PLANCHE DE TRAVAUX.

Modèle de Madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

LAMBREQUIN HENRI II, tapisserie par signes, complément du modèle colorié, paru en avril. Les animaux détachés sont le point de compte grossi du petit point, dont les contours sont seuls indiqués dans les panneaux; des lettres correspondantes désignent la place que doit occuper chaque animal.

1er CÔTÉ.

PANNEAUX ET ANIMAUX, complément du côté gauche du lambrequin.

LÉGENDES DES SIGNES, des panneaux et animaux pour les deux côtés.

2e CÔTÉ.

PANNEAUX ET ANIMAUX, complément du côté droit du lambrequin.

SIXIÈME ALBUM

Nappe d'autel. — Angle et bouquet pour store. — Costume en toile pour enfant. — Garniture. — Costume en tissu quadrillé. — Costume en toile. — Petite garniture. — J. P. enlacés. — Tabouret de piano (branche de fraises). — Petit motif de broderie en chenille. — Marguerite. — Taie d'oreiller. — Robe au crochet en laine pour baby. — Costume de bain pour enfant. — Entre-deux. — Garniture. — Costume de bain et tracé réduit du patron découpé. — C. J. enlacés. — Dessous de lampe en drap perforé.

PATRON DÉCOUPÉ.

TUNIQUE-BLOUSE, pour costume de bain, page 8 (Album de Juin).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

A cause du changement de saison qui nous oblige à parler de tant de choses, nous avons délaissé un peu les modes pour enfants et fillettes, revenons-y bien vite.

Ces modes suivent les nôtres et parfois même s'en approchent trop, quand, par exemple, elles nous empruntent nos draperies, notre pouf et ses accessoires, tout cela bien volumineux pour de jeunes enfants.

Il semble qu'on ait compris cette erreur, puisque l'on revient à une certaine simplicité.

Parmi les façons nouvelles, nous en citerons une, bien jeune, toute plissée, robe et pèlerine.

Un léger mohair gris, brillant, fait la robe, dont la jupe, plissée de plis couchés moyens, est montée à un très long corsage, plissé aussi, avec une ceinture en cuir fauve très lâche et agrafée de côté. Une pèlerine ronde rappelle l'ancien camail, elle est plissée de l'encolure au bas; les plis petits à l'encolure, s'élargissent progressivement jusqu'au bord inférieur, et sont assujettis sur trois étages de ruban, le premier posé au-dessus de la taille; le bas est mobile, flottant aux mouvements, ce qui fait ressembler l'enfant à un immense papillon aux ailes déployées. Cette pèlerine descend à mi-jupe.

Des bas rouges, un chapeau en paille grise à bord relevé à gauche et appuyé sur la calotte que dépassent deux plumes couteau, l'une rouge, l'autre fauve mouchetée de brun.

Cette tenue simple est cependant élégante, elle doit plaire plus que les draperies, la façon en est bien *fillette*.

La robe en grosse dentelle est solide et fait bien comme toilette habillée d'enfant. On la pose sur un dessous de couleur, la jupe est froncée et le corsage, une blouse, genre bourgeron, s'enferme dans une ceinture que l'on peut pouffonner si elle est en étoffe, ou que l'on noue d'une double coque dont les pans seront courts et taillés en corne, si elle est en ruban.

Pour les fillettes, l'encolure est montante sans le col droit, avec un grand col ou une dentelle haute et froncée en pierrot.

On leur met des chemisettes qui font le haut du corsage; c'est comme un empiècement que l'on peut croiser ou rejeter en revers.

Il y a toutes sortes de coupes d'une fantaisie originale qui vont bien au jeune âge: c'est le corsage-veste ouvert sur un gilet ou boutonné, ne laissant dépasser que la ou les pointes du gilet; c'est le plastron fermé diagonalement; c'est la veste carrée jouant sur une blouse.

Mais pour le plein été, les bouffants, les chemisettes plissées et tendues vont mieux, avec les étoffes légères pour l'enfant. Toutes les façons qui laissent à l'enfant la liberté et l'agilité de ses membres sont préférables pendant les chaleurs et sont plus commodes. Mais je m'aperçois que je fais de l hygiène alors qu'il me faut parler de modes; les deux d'ailleurs ne sont pas incompatibles.

A la campagne et au bord de la mer, rien n'est plus joli que le modeste Andrinople. On garnit le costume de grosse dentelle torcho ou de galon d'étamine que l'on aura brodé au point de croix; le corsage sera froncé à la taille et légèrement décolleté; la manche large arrêtée au-dessus du coude, dans un poignet, ou libre comme la manche bretonne.

La toile écrue ou bise se combine avec de l'andrinople: jupe en toile, corsage rouge ou l'inverse; comme garnitures, broderie ou grosse dentelle.

Les chapeaux sont toujours à bord large, plus ou moins enlevé, avec la calotte haute enveloppée de draperie, le plus souvent en soie d'un écossais sombre; c'est le chapeau courant. En paillasson blanc, on y met des poufs de gaze et une fantaisie quelconque. Beaucoup moins de plumes et presque pas de fleurs pour les fillettes.

Au rebours on couvre de panaches en plumes la capote des bébés, dont la tête est démesurément grossie par l'accumulation des garnitures. Pour eux, la petite capote assortie à la douillette; cette capote, au bord ruché relevé en pointe, se pique de nœuds; dans l'intérieur, un fouillis de petite dentelle.

La douillette se fait avec ou sans pèlerine, elle se garnit au contour d'une dentelle écrue et se boutonne tout le long. Sans pèlerine, elle s'ouvre sur une jupe blanche; un mignon capuchon avec un flot de ruban à la pointe. En cachemire d'été rose avec la doublure en légère soie rosée, cette douillette et la capote assortie font une adorable toilette de baby.

Et du costume des petits garçons, en parlerons-nous? Les caprices de la mode n'y touchent guère, aussi y a-t-il peu de renseignements à donner. Cependant nous dirons que le costume marin avec la vareuse et le pantalon rond descendant sous le genou, est grand favori, qu'il se fait en gros molleton crème avec le col et le gilet en jersey rayé crème et rouge, ou crème et marine. La chaussette rouge ou marine et la bottine. Le béret ou le chapeau marin.

De jolis coutils à fines rayures verticales ou formant carreaux leur font de gentilles tenues campagnardes ou balnéaires; pantalon boutonné de côté et petite jaquette ou veston droit. Un complet très coquet. Le grand col en toile et un nœud-cravate un peu chiffonné, de la couleur de la rayure et moucheté. Le paletot est en petit drap français gris-bleu, mordoré piqueté ou d'un ton fauve.

Mes derniers renseignements seront pour

vous, mesdemoiselles ; ils regardent la coiffure. Les cheveux relevés en casque, manière qui dégage la nuque et vous va fort bien, sont toujours à la mode; mais le chapeau d'une certaine forme très en vogue oblige, pour être bien posé, à baisser la coiffure; alors on natte les cheveux très bas, et avec cette natte que l'on ramène en la serrant beaucoup, on fait comme un catogan. Devant, les cheveux restent relevés sur le crêpon Louis XV, avec un accompagnement de légères bouclettes qui vont bien. Le chapeau prend la tête un peu bas et dégage le visage qu'il entoure gracieusement. Madame Boucherie sait lui donner un cachet comme il faut et très gracieux.

Le crème et le blanc sont plus à la mode encore que les années précédentes, où ils l'étaient cependant beaucoup. Les costumes de plage, de casino et de campagne, différents d'étoffe, ne le sont pas de nuance. Les uns sont en foulardine, en gros tulle de laine, en mousseline de soie, en batiste ; les autres en serge, en gros crépon, en mohair. On en fait en satinette, et comme pour vos petites sœurs, en andrinople.

La satinette est bien jolie avec ses fins bouquets d'épis multicolores, ses bluets et ses dessins en colonne. Les fonds rosés, bleutés, maïs, écrus pour les jeunes filles et les jeunes femmes; pour les mamans d'un âge intermédiaire, les fonds héliotrope sont charmants, ainsi que les gris et les mordorés, et pour les grand'mères les fonds loutre, grenat, bronze à petites dispositions.

La vareuse et la jaquette sont les deux formes les plus à la mode pour la ville comme pour la campagne; elles sont commodes, d'allure dégagée : c'est à cela qu'elles doivent leur long succès.

Nous ne vous avons pas encore signalé la blouse américaine, une façon nouvelle, bien jeune et agréable à porter l'été.

Très large de poitrine, une infinité de petits plis qui finissent au-dessous de la poitrine en diminuent la largeur et une ceinture largement drapée l'enferme et dessine suffisamment la taille. Le relevé doit être mollement chiffonné, former un pouf et ne laisser passer que les deux plissés de la jupe.

Coralie L.

VISITES DANS LES MAGASINS

COSTUMES ET PARDESSUS

De Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel

Nous avons eu l'occasion de décrire avec détails, des trousseaux, robes et lingerie, exécutés par Mlle Thirion ; nous y revenons aujourd'hui parce que le dernier qui était pour une de nos abonnées, m'a frappée par la grâce et la simplicité des costumes, par la nouveauté des façons, par l'heureuse combinaison des étoffes, enfin par le soin apporté aux plus petits détails. Quant au trousseau de linge, il était d'une recherche coquette, aussi bien dans la façon et les formes, que dans le choix des tissus, le fini des broderies et la finesse des dentelles.

Beaucoup de grosse guipure aux pantalons, aux camisoles et aux jupons-trotteurs; des broderies anglaises aussi, et des imitations à foison aux jupons habillés. Des mouchoirs charmants avec un très petit ourlet à jour rehaussé d'une fine Valenciennes et un minuscule chiffre dans l'angle et tout près de l'ourlet.

Le costume de voyage est on ne peut mieux réussi par Mlle Thirion; le tissu fil à fil ou le fin carreau, ou le brouille, nous appelons ainsi un tissu mélangé de plusieurs couleurs fondues l'une dans l'autre, sont les plus convenables pour ce genre de costume; la façon tailleur, bien entendu. Une jupe simple, avec un tablier drapé arrêté sous le lé de derrière — et lequel est largement plissé — un peu plus court que la jupe; des boutons sur le côté arrêtent les plis du drapé. La jaquette ou la veste est obligatoire, l'une et l'autre sont commodes avec leurs nombreuses petites poches.

Le costume d'été en satinette est fort gentil et Mlle Thirion le garnit avec goût. Les deux sont de prix raisonnable : 80 et 70 fr.

***

COSTUME D'ÉTÉ DE MADAME TURLE

9, rue de Clichy

Les étoffes sont, cet été, plus particulièrement jolies, mais les satinettes et les batistes, les foulards, foulardines, plus que les autres, nous offent des nouveautés charmantes.

Nous en avons vu, chez Mme Turle, un choix qui est hors ligne.

Un costume en foulard rose ancien tirant un peu sur le brique, a un jeté de roses dans les tons havane du meilleur effet, en voici la description :

Jupe en foulard havane avec cinq petits volants froncés, drapée d'une tunique rose ancien qui se compose de plusieurs lés droits non réunis pour le côté gauche; de ce côté, cinq ou six plis groupés la fixent à la taille; le bord opposé tombe droit, il est plissé jusqu'au pouf enlevé ; à droite, des plis étagés font retomber l'étoffe en cascade. Corsage havane pour le dos, à roses pour le devant qui s'ouvre sur une chemisette havane coupée d'une spirale en dentelle. La manche havane, terminée par une draperie rose et une dentelle.

Autre costume en louisine à carreaux dessinés par une fine rayure grenat sur fond crème.

Jupe plissée en éventail devant. On obtient cet effet en groupant les plis du milieu, en les fixant à l'envers sur des rubans et en les élargissant progressivement jusqu'à vingt centimètres du bord inférieur. La tunique descend en pointe-panier, elle

s'ouvre devant et se chiffonne en pouf, lequel pouf s'agrafe sur la pointe du corsage. Très gentil corsage à chemisette plissée en dentelle sur transparent rouge, dépassant la demi-ceinture qui l'enferme et formant des côtés un volant arrondi qui tombe sur le haut de la jupe. Les prix de Mme Turle sont modérés.

***

CORSET-CUIRASSE DE Mme EMMA GUELLE

3, place du Théâtre-Français.

Nous ne doutons pas du succès du corset d'été de Mme Guelle. Les nouveaux tissus roses et bleus, spécialement fabriqués en vue de la saison, ont tout pour plaire : souplesse, élégance, nouveauté ; ajoutez à ces attractions la façon de ce corset-cuirasse, si parfait de coupe ; ne sont-ce pas là les éléments d'un succès certain ? Ce corset tient la place entre le corset de coutil et celui en satin. Bien moins cher que ce dernier, plus coquet que l'autre, il est permis aux jeunes filles *d'y aspirer*, le prix étant raisonnable puisqu'il ne dépasse pas celui du coutil ; lacet de soie assorti, fine imitation de dentelle, tout est en rapport d'élégance. Nous ne louerons jamais trop le talent de Mme Guelle, car si la question de coquetterie s'impose, celle de l'hygiène n'y est point écartée, tant s'en faut, Mme Guelle voulant que le bien-être, le confortable, l'élégance et les exigences de nos modes se trouvent réunies dans la coupe de son corset. Avec des baleines et des ressorts bien posés, le busc incassable articulé, ce corset soutient, élance la taille, diminue l'embonpoint sans comprimer la poitrine. Les mouvements sont libres ; rien de compassé dans le buste. Nous rappelons que e corset à coussins creux de Mme Guelle, pour les défectuosités de la taille a obtenu des médailles et que les médecins l'ont examiné et approuvé.

***

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

Eau et pommade vivifiques de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, rue Jean-Jacques-Rousseau, 11, à Montmorency (Seine-et-Oise).

La chaleur qui amène chez beaucoup de femmes et de jeunes filles une certaine transpiration de la tête, est souvent, en été, la principale cause de la chute des cheveux. Pour obvier à cet ennui, il faut agir sur le cuir chevelu, lui donner de la force et resserrer l'épiderme au moyen de lotions. Pour ces lotions, rien n'est meilleur que l'Eau vivifique de A. B., alternée avec des applications de pommade vivifique. Les premières se font au moyen d'une petite brosse douce ; les secondes avec le bout du doigt. On prend un peu de pommade, on écarte les cheveux dont on frotte les racines assez longtemps pour que le cuir chevelu s'imprègne bien. Les effets de ces excellentes préparations sont inouïs ; non seulement elles arrêtent la chute des cheveux, mais elles les font repousser aux places dégarnies et les ramènent à leur couleur primitive, s'ils ont blanchi prématurément. Ces préparations les entretiennent encore dans un parfait état de santé, les rendent souples, brillants et donnent de l'éclat à leur couleur. Nous engageons à en faire un usage habituel, on s'en trouvera fort bien.

L'élixir vivifique, dentifrice excellent, entretient la blancheur des dents, arrête la carie, raffermit les gencives et momentanément calme une rage si l'on introduit dans la cavité de la dent malade un peu d'ouate imbibée d'élixir. Il laisse à la bouche une impression de fraîcheur très agréable.

***

MAISON VAILLANT ET BAUDOT

53, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Il nous a été montré une nouvelle soie légère, gracieuse, qui mérite bien son nom : la *Sylphide*, destinée à de ravissantes robes de bébés, de jeunes filles et jeunes femmes, pour bals, concerts, casinos, etc. Elle se fait dans les tons clairs : blanc, crème, rose pâle et bleu ciel, qui compose un ensemble vaporeux au possible. Son double avantage est la facilité avec laquelle elle se nettoie et peut se teindre en nuance plus foncée. Nous engageons nos lectrices à s'adresser à la maison Vaillant et Baudot, 53, rue Jean-Jacques-Rousseau, la seule qui possède cette véritable trouvaille, puisqu'elle en est la créatrice.

Sur demande, il est envoyé des échantillons et des coupes depuis 5 mètres.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4631.

Toilettes et modes de Madame Pelletier-Vidal, Rue Duphot, 17.

PREMIÈRE TOILETTE. — Corsage-habit en foulard imprimé ouvert sur une chemisette froncée en dentelle ; revers en ottoman *cactus* ; manche froncée en dentelle avec volant dans le haut formant jockey (1). Jupe de dentelle et pouf coquillé en ottoman.— Chapeau en paille satin et ganse torse avec haut revers doublé de dentelle plissée dessus, plume blanche et aigrette de rubans de gaze mêlée de dentelle.

DEUXIÈME TOILETTE. — Jupe en moire gris Gobelins à fines rayures blanches formant carreaux ; les panneaux plissés qui coupent la jupe sont en voile uni. Tunique en voile, corsage froncé dans un empiècement recouvert de dentelle blanche et légèrement ouvert ; manche froncée dans un bracelet de ruban moiré (voir la planche de patrons) ; ceinture en ruban croisée derrière et nouée de côté. —

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 juillet.

Capote en tulle plissé, avec bord en taffetas ruché.

Robe de baby. — Plastron formé de dentelle blanche, coupé de bretelles en ruban bleu pâle et terminé en pointe au bas du corsage en surah bleu pâle; la manche est un volant de dentelle blanche passant dans des bouclettes de ruban. Sur la jupe plissée sont posés deux volants de dentelle passant de même dans des bouclettes de ruban; écharpe de dentelle et ruban formant ceinture.

MODÈLE COLORIÉ.

De la maison Lebel-Delalande,

348, rue Saint-Honoré.

Bande pour ameublement : Tapisserie.

MUSIQUE

Danse des Shakers, par Mlle H. Wild.

SEPTIÈME ALBUM

Garniture et entre-deux, guipure-Richelieu. — Couverture de livre. — Costume matelot, pour petit garçon. — Dentelle au crochet. — Corsage-pèlerine. — Costume pour petite fille. — C. C. enlacés. — Costume d'enfant. — Petite garniture. — Pelisse de baby. — Encadrement en fines chenilles. — Garniture pour taie d'oreiller. — Dessus de piano en étamine. — Mouchoir avec J. Q. — Petit bouquet. — Nappe d'autel. — Bande en drap perforé. — Garniture et entre-deux. — Cadre à photographie. — Costume en batiste unie. — Bouquet d'angle. — Costume d'intérieur. — Fond en filet.

PLANCHE VII.

1er côté.

Corsage-pèlerine, page 2. (Album de Juillet).

Corsage, petite fille, page 2. (Album de Juillet).

Pelisse, baby, page 3. (Album de Juillet).

2e côté.

Corsage, deuxième toilette. (Gravure no 4631).

Vareuse, costume matelot, petit garçon, page 2. (Album de Juillet).

Culotte, costume matelot, petit garçon, page 2. (Album de Juillet).

ERRATUM

Une erreur typographique s'est glissée dans l'indication du prix du cadre, qui est de 1 fr. 50, et non de 2 fr. 50, comme il est donné dans le numéro de juin. Nous croyons utile aussi de dire que, sur l'Andrinople, le dessin intérieur dentelé, indiqué par de petits points, représente un galon ancien ou moderne et non point un dessin à broder.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Que vous dire de la mode, mesdemoiselles, que nous ne vous ayons déjà dit? Quelle nouveauté intéressante et jolie à vous signaler?

En ce moment, vous êtes pourvues de vos toilettes, et les renseignements que nous pourrions donner auraient peu de chance d'être utiles.

Août est le mois du repos pour tout le monde et surtout pour la mode, dont les interprètes cherchent les façons d'automne et travaillent leurs modèles nouveaux.

Nous serons donc très brève sur le sujet qui doit faire le fonds de ce courrier.

Après vous avoir signalé un très gentil corsage-caraco pour la campagne et la mer, une demi-blouse en andrinople pour les fillettes, nous vous parlerons de certains travaux en étoffes anciennes ou modernes qui font fureur depuis quelque temps déjà, et dont la vogue est loin d'être épuisée.

Le corsage-caraco se fait soit en lainage uni, serge ou vigogne, soit en satinette ; il se porte avec toutes les jupes simples ; il est commode, pratique et remplacera le corsage fané d'un costume.

Une pièce formant pointe, à laquelle se monte, par des fronces, un corsage non ajusté, dont la largeur est diminuée par des plis faits au milieu du dos, arrêtés à la taille et qu'enserre une ceinture. Le devant est froncé à l'encolure dans un très étroit poignet; des plis à la taille et la ceinture un peu large attachée par une haute boucle unie et dépassée au moins de quinze centimètres par le caraco. On peut ouvrir l'encolure en rentrant les côtés et mettre un col en étamine, en broderie à roues, en satinette, qui sera très largement ouvert et sous lequel prendra, de chaque côté, un long plissé assorti qui finira en pointe dans la ceinture. A la manche on mettra un parement pareil.

Avec le corsage en grosse serge marine ou en bure monacale, le col-fichu en andrinople fait très bien.

Une nouveauté a paru, qui se porte à la campagne et à la ville. C'est la ceinture genre russe en velours noir, appliquée de pièces imitées des anciennes médailles; le collier-col est assorti.

S'il vous fallait, pour des sauteries intimes, un costume frais, faites-le faire en broderie à roues mélangée de broderie anglaise.

Sur un transparent de couleur, ce genre très à la mode est élégant et jeune.

La jupe sera ronde, montée par des fronces, simplement relevée à gauche d'un pli creux piqué par un flot de ruban. Le corsage à ceinture décolleté en rond et la manche demi-longue, un nœud à l'épaule.

Cette toilette très simple vous ira parfaitement, et vous rendra élégante sans frais.

La blouse en andrinople que portent les fillettes, sur une jupe plissée blanche, écrue, crème, grise ou en nankin, est loin d'être dépourvue de grâce; de plus elle est pratique et leur permet de jouer sans crainte de déranger l'ordonnance de leur toilette ; elle descend au genou, se fronce à son bord inférieur et se retourne intérieurement pour venir, au moyen d'une coulisse posée sur les fronces, s'attacher à la taille ; elle retombe ensuite autour du corps; des fronces à l'encolure, montée à un poignet. La manche large, arrêtée au-dessus du coude, se relève dans un ruban cousu à l'épaule, ruban qui se noue avec un autre cousu intérieurement à l'entournure. Un grand pierrot plissé ou un col rond complète cette gentille fantaisie.

La toilette des fillettes pour les fêtes enfantines des casinos et des kursaals est en grosse dentelle ou en broderie, ou bien encore en tissu de laine léger crème. On la fait très simple à l'encontre de l'année dernière, où elle était couverte de draperies.

Jupe montée par des fronces, si elle est en broderie ou en tulle dentelle; diversement plissée si elle est en lainage. Long corsage finement plissé descendant à mi-jupe, les plis non fixés au bord inférieur pour les laisser se développer et faire comme une seconde jupe; une ceinture en ruban nouée derrière de deux coques ; des nœuds aux épaules et un bouillon volumineux pour manche. Bien simple mais bien coquette cette petite façon.

Vous voyez que notre bagage de renseignements était bien mince, puisqu'il s'arrête là; mais le domaine de la mode est vaste, et si nos costumes et nos chapeaux ne nous offrent rien à glaner, nous trouvons dans les travaux artistiques une mine inépuisable de nouveautés et de renseignements.

Les étoffes anciennes sont très recherchées pour certains ouvrages, mais à leur défaut, les étoffes modernes de tons éteints les remplaceront bien. Les galons anciens ne sont pas de prix si élevés que l'on n'y puisse atteindre: on en trouve de larges à 90 cent. et 1 fr. le mètre, et d'étroits à 50 et 60 cent. Il s'en fait en imitation que l'on trouve dans les magasins de nouveautés.

Ces étoffes, dont on fait tant de choses, par exemple, des pochettes que l'on suspend au mur, se combinent avec une peluche en harmonie de ton, et l'on dissimule la couture de jonction en plaçant dessus un rang de galon; on fait, pour mettre l'éventail et la lorgnette, des ridicules qui n'ont de ceux de nos grand'mères que le nom. Le sac proprement dit aura 0,20 cent. de largeur, 0,15 de hauteur, et sera en belle étoffe brochée laine et soie; la partie froncée en soie légère, satin ou taffetas, aura le double de lar-

geur que le sac et se montera par des fronces; au bord supérieur, dans le haut, une coulisse à tête. On posera un galon sur le bord du sac, et le goût et l'imagination aideront à trouver un arrangement quelconque qui le rendra plus coquet.

On fait aussi des porte-cartes en employant comme base une grosse toile grise ou celle dont se servent les tapissiers.

Il arrive que l'on ait un morceau d'étoffe n'ayant aucune forme déterminée; au lieu de le couper pour en faire un carré, appliquez-le tel quel sur un carré de toile, ou de toute autre forme, que vous compléterez avec des morceaux de peluche ou de drap; posez des galons sur les coutures; vous aurez un arrangement original que vous emploierez pour une poche, un tapis de table, un porte-journal, etc., etc. Ce moyen est excellent pour faire une couverture de livre; il permet d'utiliser tous les morceaux, même les plus petits, et quand ce sont des morceaux anciens, on arrive à trouver des combinaisons surprenantes.

Les idées naissent au fur et à mesure et l'on s'étonne du résultat obtenu. Ce passe-temps est attachant. C'est que créer le plus modeste ouvrage est autrement amusant que de copier. Voilà, mesdemoiselles, un nouvel horizon qui s'ouvre à vous. Ne craignez pas de faire quelques écoles; la réussite, je vous la promets. Si j'apprends que ces renseignements sont de votre goût, je vous en enverrai d'autres, heureuse, que je serai, de vous aider à occuper vos loisirs par des travaux qui vous seront personnels.

Tout autres sont les travaux montés. Ce genre demande patience et adresse. La mode aime tous ces bibelots imités des anciens : chaise à porteur, plateau pour cartes, table Henri II, étagères façon japonaise, jardinières, etc., etc. Ces dernières empruntent toutes sortes de formes : traîneau, commode Louis XV, brouette, etc.

L'objet qu'il s'agit de couvrir d'étoffe et de galon est en bois blanc. On prend d'abord en papier la forme des panneaux, planchettes, etc., on les numérote pour ne point se tromper; on coupe l'étoffe sur ces patrons en lui donnant un centimètre de plus tout autour; on enduit de colle (colle de Givet) le contour de la partie de l'objet que l'on veut couvrir, puis on applique l'étoffe bien droit fil. L'étoffe qui dépasse sera collée sur l'envers du bois ou sur le panneau suivant. Le galon joue un grand rôle dans la confection de tous ces ouvrages, c'est lui qui leur donne ce côté ancien et artistique si aimé.

Le goût est tellement tourné vers ce genre de travaux qu'il s'est établi des magasins spéciaux pour ces objets en bois dont les modèles sont pris à Cluny et dans nos musées.

Les cadres à photographies sont fort à la mode. On brode l'étoffe, et pour le montage on se sert de galon. Votre journal vous ayant envoyé un spécimen à broder, nous n'avons qu'à vous dire que le cadre fini fait le meilleur effet. Nous l'avons vu. C'est donc en connaissance de cause que nous lui prédisions le succès.

CORALIE L.

VISITES DANS LES MAGASINS

ROBES ET COSTUMES, PARDESSUS DE VOYAGE

De Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Si l'on désire pour ses costumes une élégance simple et comme il faut, des façons charmantes et la nouveauté dans ce qu'elle a de plus gracieux, on devra s'adresser à Mlle Thirion.

Chez elle rien d'excentrique frisant le mauvais goût; des modes qui s'adressent aux jeunes filles et aux jeunes femmes amies de la mode et ennemies de ces façons tapageuses trop souvent choisies et portées à l'encontre du bon goût.

Le costume de ville, tout en étant élégant, ne doit point attirer les regards par sa façon tapageuse. L'harmonie des couleurs, la distinction de la façon et le calme du drapé, voilà ce qui lui convient.

Un très charmant costume de voyage, de plage ou d'excursion est en fin lainage à mille raies crème et grenat. Jupe unie bordée d'un velours grenat; une tunique relevée en feuille, forme un pouf capuchon. Le corsage à postillon, genre veste, avec un bouffant qui se perd dans le gilet serré dans une demi-ceinture. Col et revers en velours.

En satinette fleurie, Mlle Thirion fait de charmantes toilettes et à des prix modiques. pour terminer la saison. La jaquette et la veste, ainsi que la pèlerine à capuchon façon tailleur, se font en petit drap. Nous rappelons que le prix d'un costume simple varie de 70 à 90 francs; la jaquette 35 à 60 fr.

***

SPÉCIALITÉ D'AMAZONES

Madame Raybois, 3, rue de La Feuillade.

Les jeunes filles et les jeunes femmes qui se livrent au grand plaisir de l'équitation trouveront en Madame Raybois une excellente interprète de l'amazone. Façon du meilleur goût, simple, mais allant dans la perfection. Madame Raybois a tout particulièrement étudié ce genre, et ses amazones peuvent supporter la comparaison avec les spécialités de premier ordre françaises et anglaises.

***

MAISON DUPONT

Spécialité de literie, lits et berceaux, etc., etc.
Gomant, successeur, rue de Richelieu, 94.

Cette excellente maison se recommande par la qualité des matières employées : laines, crins, toiles

et coutils sont de premier choix et d'un usage parfait.

La literie achetée dans de semblables conditions offre toutes les garanties de durée que l'on cherche et que l'on ne rencontre pas toujours, même dans de bonnes maisons.

A côté des objets classiques et de la belle et bonne litterie, se trouvent des lits d'enfant, des berceaux luxueux, d'autres plus simples mais bien jolis, des corbeilles de layette, des toilettes bébé, des berceaux Moïse, toutes choses utiles, coquettes et charmantes que les jeunes mères apprécient; des croix et des étoiles de berceau; couvertures et couvre-pieds tout à fait gentils.

En un mot, la mère de famille économe ainsi que la jeune femme de goûts recherchés, trouveront à la maison Dupont de quoi les satisfaire sans trop dépenser.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4636.

Modèles de Madame Raybois, rue de la Feuillade, 3.

Chapeaux de Madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

Toilette de fillette. — Tunique en foulard imprimé, ornée dans le bas de quatre plis; le tablier rond est relevé également des deux côtés, le pouf droit est orné de plis dans le bas; la jupe de dessous n'a d'autre garniture que ces mêmes plis. Corsage plissé sur les épaules, ouvrant sur un gilet plat avec jabot de dentelle blanche; manche froncée à l'épaule; les fronces se répètent à moitié de la hauteur de la manche et au haut du poignet couvert d'un plissé de dentelle blanche (1). Chapeau en paille dentelée relevé d'un côté; draperie de gaze et touffe de fleurs des champs.

Costume de voyage. — Jupe plissée en tissu quadrillé; tablier long, droit, très relevé sur les hanches et pouf coquillé. Jaquette à longue poche, devant fermé à la pointe du gilet en drap mastic; dos à basque postillon (voir la planche de patrons); manche longue avec très petit parement de drap mastic à angles arrondis et fixé sur la manche par des boutons guillochés; collier en ruban grenat plié en pointe devant. — Chapeau de paille, à bords relevés, bas d'un côté, très haut de l'autre, orné devant de deux nœuds de ruban grenat.

Costume de dentelle beige. — Corsage croisé en dentelle avec empiècement plissé; tunique en dentelle, laissant découvert sur le côté un large panneau en pékin dentelle sur transparent bleu pâle; le tablier relève de côté au point où ferme le corsage. — Capote couverte d'un mouchoir en tissu d'argent, et bordée d'une guirlande de feuilles de cresson en velours; aigrette de tulle bleu pâle et ruban beige; brides de tulle.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte* recevront ces patrons le 16 août.

PLANCHE REPOUSSÉE.

Modèle de la maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

Grande dentelle, tulle grec, pour nappe d'autel ou bas d'aube.

MODÈLE COLORIÉ REPOUSSÉ.

De la maison Leeker et Génevoy, 3, rue de Rohan

Dessus de sachet ou de buvard, broderie à fils tirés en soie d'Alger sur fond en satin. Les nuances du fond et des fleurs peuvent être modifiées à volonté.

HUITIÈME ALBUM

Dentelle en tulle brodé. — Deux costumes d'amazones. — Chausson de maillot. — Garniture. — Semé pour sac bourriche. — Petite bande en peluche. — Entre-deux et garniture guipure Richelieu assortis. — Piano drapé. — Garniture guipure Richelieu. — D. W. — Dessous de lampe en tissu point d'esprit. — Branche broderie en tissu broché. — Dentelle application de batiste sur tulle. — L. F. enlacés. — H. V. enlacés. — Petite garniture. — H. R. enlacés.—J. R. enlacés.—Pelote, dessus de boîte à mouchoirs. — Toilette de mariée. — Costume en étamine. — Petit bouquet pour angle. — Costume en batiste et velours. — Garniture. — Corbeille de layette. — Petite garniture. — N. J. enlacés.

PLANCHE VIII

1er côté

Jaquette, costume de voyage (gravure n° 4636).
Corsage, amazone, page 1 (Album d'août).

2e côté

Corsage, costume en étamine, page 7 (Album d'août).
Jupe, costume en étamine, page 7 (Album d'août).

LIBRAIRIE THÉATRALE

14, rue de Grammont. — Paris

On trouve à la Librairie Théâtrale des Monologues, Charades, pièces à deux ou plusieurs personnages, à jouer dans les salons ou dans les pensionnats. L'éditeur, Mme Michaud, choisit avec intelligence les pièces qui lui sont demandées, d'après les indications, qui doivent lui être données, très précises.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

L'excellente couturière qui a eu la bonne idée d'utiliser pour nos costumes les anciens galons or, ne pensait peut-être pas obtenir, avec cette fantaisie, un aussi grand succès. Elle emploie sobrement le galon qu'elle dispose en col droit, en bracelet à la manche et quelquefois en ceinture agrafée par une plaque. Il est entendu que cet ornement n'est en harmonie qu'avec les tissus de teintes sombres.

Avec l'intention de vous être utile, pour cette fin de saison, dans l'arrangement de vos toilettes, nous vous envoyons la description d'un corsage que l'on peut faire différent de la jupe avec laquelle il sera porté.

Il est en bengaline marine, on le fait aussi en surah rouge. Sa forme blouse est commode.

Le devant et le dos sont larges, diminués de l'encolure à la poitrine par une infinité de petits plis-lingerie cousus, puis resserrés à la taille dans une ceinture en gros grain fermée par une boucle ancienne, la blouse dépasse la ceinture de dix centimètres au moins et forme basque. La manche à petits plis cousus dans le haut et dans le bas, ce qui forme au coude un bouillon; les plis du bas font un large poignet au bout duquel est appliqué un galon ancien, de même sur le col droit. Mesdemoiselles, nous vous dédions cette façon dont l'ensemble est jeune, coquet et sans prétention; mais qu'elle est jolie!

De la même couturière, ce costume pour dîner et petite réunion des premiers jours d'automne. Le corsage peut être utilisé comme le précédent.

Une charmante bengaline pompadour fond écru pâle.

A la jupe un volant à plis couchés, cousus, interrompus, de 25 en 25 centimètres, par un pli creux. La tunique ouverte est drapée en long panier, le relevé très en l'air et près du pouf qu'il resserre, ce pouf est formé de deux spirales se regardant; sur chaque côté un flot de ruban de moire changeante, assorti aux fleurs pompadour.

Quant au corsage, il a encore la forme blouse, seulement il est monté par des petits plis à un empiècement couvert de tulle dentelle; les plis se reforment à la taille et l'on met une ceinture en ruban fermée par un nœud. A l'encolure, une collerette plissée en bengaline, couvre le col étroit, les plis arrêtés dessous; de là ils s'ouvrent un peu et descendent en collerette; un nœud en ruban de côté, d'autres nœuds placés à cheval sur chaque épaule. La manche demi-large a un poignet plissé, appliqué de dentelle et un nœud.

La collerette est charmante, bien jeune, et nous engageons nos jeunes lectrices à porter cette fantaisie qui se fait avec l'étoffe du costume, et, si l'étoffe ne s'y prête pas, en dentelle; mais on les pose de même toutes les deux.

Dans nos recherches sur les modes, nous avons pensé aux dames d'âge moyen et pour elles, toujours chez la même couturière, nous avons pris la description d'un costume en faille et dentelle noire.

La jupe est un mélange de faille et de dentelle, relevé d'une pluie de jais; coquillés et drapé sont charmants; le pouf juste ce qu'il faut, pour donner de l'élégance à la tournure, n'a pas le développement excessif que nous regrettons de voir porté par bien des femmes. Quant au corsage, il peut à volonté recevoir une chemisette en surah de couleur. Voici la façon qui va très bien.

Le dos est à postillon papillonnant de dentelle et le devant garni d'une porte en dentelle. On appelle porte deux dentelles posées en regard et à plat qui se soulèvent pour mettre, quand on veut, une chemisette; une belle passementerie de perles comme pied à la dentelle et deux barrettes avec nœud fermant le bas du corsage. Un nœud en ruban assorti à la chemisette et chiffonné de dentelle se pique à l'encolure. Le corsage avait deux chemisettes mobiles avec les nœuds; l'une en surah soufre, l'autre héliotrope clair; les deux faisaient également bien comme transparent.

Une petite nouveauté que nous vous signalerons, c'est le ruban de moire changeante qui s'emploie dans la garniture des costumes; le chatoiement de la moire et les reflets changeants font on ne peut mieux; le ruban à picots n'est plus en faveur, quoiqu'il soit charmant.

Nous avons vu ces jolies façons chez Mme Gradoz, 52, rue de Provence: Mme Gradoz est très accommodante pour les prix.

Nous avons un renseignement certain à vous donner sur un tissu qui a été bien délaissé et auquel on revient avec raison : le drap français que l'on va beaucoup porter cet automne et dont le succès commence déjà. Les couleurs prune, marron, hanneton, marine, un gris souris et les tons bronze ont la vogue. La façon sera simple, nous a dit Mme Gradoz; la tunique largement relevée et un corsage amazone ou doctoresse bien collant, à basque ou à postillon; la manche collante boutonnée jusqu'au coude; le col droit et le poignet en vieux galon or. Nous ne pensons pas que l'on puisse trouver un costume plus comme il faut et d'une distinction plus exquise.

Vous avons-nous dit que Mme Boucherie, notre excellente modiste, met en vente à des prix incroyables de bon marché, ses chapeaux de modèles. C'est l'occasion d'avoir un joli chapeau à moitié prix : 15, 20 et 25 fr. ce qui valait 30, 40 et 50 fr.

Nous voudrions parler des costumes de fil-

lettes; il y a peu de chose à en dire, Cependant leur costume en roulière à rayures et à carreaux, crème, grenat, marine, offre un petit changement. La blouse qu'elles portent reçoit, au lieu du col, un petit capuchon aigu et le poignet de la manche qui reste large, dix ou douze rangs de fronces, puis un bracelet en velours très étroit.

Les bébés, j'entends ceux que l'on porte, ont la ceinture en ruban fermée, de côté par un chou; ils laissent à leur nounou le large ruban flottant; on ceint aussi leur grasse petite taille de surah drapé.

La robe longue peut avoir le tablier drapé par des plis réguliers sur lesquels se pose un entre-deux auquel s'ajoutent, du côté opposé, les lés de derrière.

Quand le bébé quitte la robe longue, la façon la plus commode se compose d'une jupe très courte montée, par des fronces, à un très long corsage et, sur les fronces, un ruban drapé noué de deux coques.

Nous donnons la façon simple, mais on peut la rendre élégante en y mettant des volants brodés ou en la coupant d'entre-deux posés en cerceau ou verticalement.

La douillette se fait avec et sans manches. La taille très longue et une jupe dépassant la pèlerine, pèlerine qui s'arrête à la réunion de la taille et de la jupe; seule la haute dentelle ou la broderie cousue au contour doit jouer sur la jupe qui est ouverte devant avec une ceinture en gros grain agrafée de côté. On met aussi un petit capuchon, mais alors la douillette est à manches et sans pèlerine; c'est une autre chose, mais charmante aussi.

CORALIE L.

VISITES DANS LES MAGASINS

COSTUMES DE MADAME TURLE
9, rue de Clichy.

Pour terminer la saison, Mme Turle fait, en mohair, un joli lainage, une blouse que nous trouvons commode, jolie et originale, trois qualités qui ne se rencontrent pas toujours. La jupe unie avec un dépassant tuyauté et la blouse enlevée et pouffonnée; une ceinture drapée en surah, agrafée, sous le bras, par une patte.

Nous citons d'abord le genre simple, mais nous avons vu aussi quelques jolis costumes en dentelle et en guipure pour les dîners et réceptions de l'ouverture de la chasse.

C'est avec le meilleur goût que Mme Turle dispose garnitures de jais, nœuds et flots de ruban qui éclairent le costume noir ou animent le costume crème. Très peu de transparents; on en a abusé depuis plus d'un an; il faut donc changer. La façon est très soignée, la coupe des corsages parfaite; elle moule la taille; les manches sont coquettes et le travail ne laisse rien à désirer. Un corsage pour modèle suffit à Mme Turle pour habiller parfaitement.

⁂

A LA SCABIEUSE. — SPÉCIALITÉ DE DEUIL
10, rue de la Paix.

Excellente maison pour l'achat des étoffes de deuil et demi-deuil et pour les costumes, robes et confections. Ses tissus classiques pour le grand deuil sont superbes et d'une durée parfaite; ceux pour le demi-deuil d'une nouveauté charmante et les fantaisies d'un goût comme il faut. Quant aux soieries, elles sont superbes, de même que les velours et les tissus pour vêtement. Pour les façons et les garnitures, nous n'aurons que des compliments à faire à Mme Marquerie, qui dirige avec autant de goût que d'expérience les ateliers dans lesquels se confectionnent les plus austères costumes de deuil et les plus élégantes toilettes de demi-deuil. La Scabieuse prépare une petite notice sur le deuil français, qui contiendra des renseignements d'une grande utilité. Cette notice, qui sera prête pour le commencement de l'automne, sera envoyée aux personnes qui en feront la demande.

⁂

TEINTURERIE EUROPÉENNE
26, boulevard Poissonnière
(*Ancienne maison Perinaud*).

Nous pensons que le moment est opportun pour rappeler à nos lectrices les grands avantages qu'elles retirent de la teinture des costumes non décousus. Cette heureuse innovation est d'une réelle économie, puisqu'elle supprime une seconde façon et que la première peut être modifiée selon la mode présente, si on le désire. L'industrie tinctoriale a fait de tels progrès, grâce aux nombreuses inventions du fondateur de cette maison, que l'on peut se servir d'une étoffe teinte : soierie, lainage, velours, gaze et crêpe, comme si elle était neuve. Sous l'habile direction de Mme Perouti, la Teinturerie européenne conserve sa place au premièr rang.

Les tentures d'appartement sont supérieurement teintes, les tapisseries remises à neuf, les châles de l'Inde et français teints en réserve.

⁂

MODES DE MADEMOISELLE HÉLÉNA
20, rue des Pyramides, près l'avenue de l'Opéra.

Si vous aimez les modes élégantes, simples et d'un goût comme il faut, vous les trouverez chez Mlle Héléna. Ses chapeaux de jeune femme ont un cachet distingué et coiffent à merveille; ceux pour femme d'âge moyen et pour dame âgée, sont bien compris. Des formes charmantes, des garnitures posées avec grâce et des fournitures de premier choix assurent le succès des modes de Mlle Héléna; ajoutez à cela une bonne grâce charmante, ce qui est à apprécier. L'ornithologie fournira les plus coquettes garnitures du chapeau de feutre, et l'on fabrique des fantaisies en plumes de toutes sortes. Les plumes en panache et en pouf sur le chapeau de grande toilette; des fleurs d'hiver en velours et satin pour la ville.

⁂

VITRAUX. — MOSAÏQUE.
Maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan

L'Album des travaux de ce numéro contient, mesdemoiselles, un spécimen de travaux d'un nouveau

genre. Veuillez lire attentivement les explications qui accompagnent le dessin et que vont compléter les renseignements suivants. Ce travail imite parfaitement le vitrail et peut servir pour fenêtre d'antichambre, encadrement de store, de glace sans tain; pour lambrequin de suspension et d'abat-jour, pour pare-lumière. Il convient aussi pour vitraux d'église. Pour l'exécuter il faut un gros canevas Pénélope, préparé à cet effet, une pince-poinçon et des perles-boutons en verre de couleur, dont vous voyez un spécimen de grandeur naturelle dans l'album. Le canevas tête de nègre se tend sur un métier à tapisserie, puis, avec le poinçon, vous agrandissez le trou pour faciliter le passage de la tête ronde de la perle-bouton; la partie plate qui fait l'envers est devant vous; on travaille à l'instar des artistes des Gobelins, sans voir l'endroit et, par conséquent, l'effet produit; l'ouvrage est échantillonné, on répète le dessin. Il faut avoir soin de passer le poinçon dans un chiffon huilé pour qu'il glisse facilement. Cet ouvrage est attrayant et, terminé, joue le véritable vitrail. Le canevas en 0m60 de large coûte 3 fr. 50 le mètre; la pince-poinçon, 1 fr. 25; les perles-boutons, d'une seule grosseur assortie de nuances, 3 fr. 50 les 100 grammes.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

ÉLIXIR DENTIFRICE VIVIFIQUE

de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Nous ne comptons plus les nombreuses lettres de remerciements que nos abonnées nous écrivent pour leur avoir indiqué ces excellents produits. C'est qu'au milieu de tant de cosmétiques plus ou moins vantés qui, dit-on, recolorent les cheveux, l'eau et la pommade vivifiques se recommandent particulièrement par leurs qualités hygiéniques, qualités appréciées même par les médecins qui les indiquent comme excellents. Nous avons constaté qu'ils arrêtent la chute des cheveux, qu'ils les font repousser aux places dégarnies, soit à la suite d'une maladie, soit par le poids des faux cheveux; qu'ils ramènent à leur couleur primitive les cheveux blanchis prématurément, qu'ils enlèvent les pellicules qui sont souvent cause de leur chute. La notice qui enveloppe boîte ou flacon indique comment il faut s'en servir. L'Elixir vivifique dentifrice arrête la carie des dents, raffermit les gencives, laisse à la bouche une fraîcheur agréable et peut calmer momentanément une rage de dent.

***

PIANOS BAUDET·

18 et 20, rue Favart.

Plusieurs de nos lectrices nous ayant demandé des explications sur le mode de paiement des pianos Baudet, payables 25 fr. par mois, nous nous sommes rendus chez M. Baudet qui nous a donné les renseignements suivants :

Le but que s'est proposé M. Baudet en créant la location-vente des pianos de sa fabrication, est de faciliter l'acquisition d'un instrument qui a sa place dans toutes les familles.

Il est bien préférable, en effet, au lieu de payer des mois de location en pure perte, de prendre une location servant à l'acquisition du piano; il suffit pour cela de payer 36 mois de location pour devenir propriétaire d'un excellent piano.

Pour les personnes préférant ne pas faire immédiatement une dépense relativement importante, cette combinaison est des plus agréables, attendu qu'il n'y a à débourser, en recevant le piano, que le premier mois et le transport, plus l'emballage, s'il doit être expédié en province.

On ne souscrit pas de billets. Chaque mois est payable d'avance contre un reçu ou mandat.

Si on désire se libérer par anticipation, soit partiellement, soit en totalité, il est fait un escompte variant suivant l'époque à laquelle on effectue les versements.

Tous les pianos sont de premier ordre et garantis dix ans.

Pour plus amples détails, la maison Baudet se fera un devoir de répondre à toute demande par retour du courrier, avec envoi du tarif *franco*.

***

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Qnand il s'agit de conseiller ou seulement d'indiquer les parfumeries dont il faut faire usage, on ne saurait trop s'entourer de précautions, car s'il y a des compositions bienfaisantes, il y en a aussi de bien dangereuses. C'est pourquoi nous prenons nos renseignements chez M. Guerlain, dont la compétence en ces sortes de choses et la réputation nous garantissent l'excellence de ses préparations. La Crème de fraises est un cold cream exquis qui nettoie le teint et entretient la souplesse et l'éclat du teint. La Crème émolliente de concombres doit être choisie par les personnes dont le teint est très coloré et dont le sang afflue facilement au visage. Le Savon Sapoceti pour les mains et la pâte de velours. L'Eau de Cologne impériale russe pour tous les usages; s'en frictionner les bras et les mains; elle assouplit les membres et dissipe le mal de tête. Pour parfumer le mouchoir, le Guildo, Fleurs de France, le Cédrat et la Verveine

***

COUVERTURES HYGIÉNIQUES

Exposées par la maison Delahaye et Tissot, 23, rue du Sentier.

L'Exposition d'hygiène de l'enfance, qui a eu lieu aux Champs-Elysées, nous a permis de juger des nombreux progrès réalisés par l'industrie privée pour satisfaire aux prescriptions des hygiénistes.

Nous y avons principalement remarqué les « Couvertures hygiéniques exposées par la maison Delahaye et Tissot, 23, rue du Sentier, Paris, qui ont obtenu une médaille d'argent.

Ces couvertures, d'un poids beaucoup moindre que les meilleures couvertures de laine, sont plus chaudes et coûtent environ moitié moins; elles se composent de plusieurs feuilles d'un feutre végétal très résistant et d'enveloppes extérieures en tissus divers. La qualité de ces tissus fait seule varier les prix, l'intérieur est toujours aussi confortable quel que soit le prix de la couverture.

Ces couvertures possèdent toutes les qualités hygiéniques désirables : elles sont perméables à l'humidité, ne prennent pas l'odeur du corps, ne conservent ni ne propagent les insectes; leur peu d'adhérence et leur poids léger font qu'elles ne donnent pas de moiteur dans le lit, chose vivement appréciée par tout le monde.

Le sac-lit, fait spécialement pour isoler les voyageurs de la literie des hôtels, est de la largeur et de la longueur d'un lit, garni de draps de toile à l'intérieur et d'une couverture hygiénique. La maison Delahaye et Tissot fait avec la même matière des couvertures de voyage, des plastrons et des gilets pour hommes, dames et enfants, qui remplacent avantageusement la laine.

***

MAISON VAILLANT ET BAUDOT
53, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Nous rappelons à nos lecteurs que la maison Vaillant et Baudot est en mesure de faire face aux commandes de sa jolie création, la Soie Sylphide, dans les nuances crème, rose pâle, bleu ciel et noir, et, dans un délai très court, héliotrope. Nous avons dit, dans notre numéro de juillet, ses qualités particulières.

En un mètre de large elle coûte 5 francs, et en 0m70, 4 francs. Cette maison adresse sur demande des modèles inédits découpés, composés avec cette soie.

***

LE PAPIER D'ARMÉNIE

Nos lectrices trouveront dans le numéro de ce jour un petit papier parfumé. C'est le papier d'Arménie qui, mis au contact du feu, se consume lentement, répandant dans l'air des vapeurs bleues saturées de parfums d'Orient.

Loin de borner ses propriétés à charmer l'odorat, le papier d'Arménie est encore un désinfectant très puissant, très utile en ces temps de chaleur; indispensable en temps d'épidémie et en toute circonstance où une odeur désagréable s'est répandue dans un appartement. Il doit être employé pour purifier l'air les jours brumeux et humides et dans les appartements qui ont été longtemps fermés; enfin là où il y a agglomération de monde, tels que pensionnats et communautés. Les personnes dont les voies respiratoires sont sensibles et délicates éprouveront un grand soulagement en respirant les vapeurs émanant de sa combustion; il faut ajouter qu'il est d'un puissant secours contre la présence des moustiques et qu'il peut être employé comme sachet pour parfumer le linge.

Envoi *franco* par la poste d'une boîte de 6 cahiers contenant 144 divisions, contre 1 fr. 75, ou d'une boîte de 12 cahiers contenant 288 divisions, contre mandat de 3 francs. — Ecrire à M. A. Ponsot, 30, rue d'Enghien, Paris.

***

Au moment des départs pour la campagne, MM. Kirby, Beard et Cie, nous prient d'annoncer que la tournure « Langtry » dont ils sont les seuls dépositaires, se trouve presque partout, à Paris et en province, au prix de 4 fr. 50.

Cette tournure est certainement la plus confortable de toutes, elle se replie lorsqu'on est assis et, aussitôt la personne debout, elle reprend sa forme. Elle est légère et incassable.

Vente en gros chez MM. Kirby, Beard et Cie, 75, boulevard de Sébastopol, Paris.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4640

Modèles de Mlle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.
Chapeaux de Mlles Lucy et Ligney, successeurs de Mlles Tarot, rue des Pyramides, 17.
Costume d'enfant de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2.

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe plate en peluche brique, et tunique en lainage *cuir* semé de pois brique; le tablier très court, est relevé de même des deux côtés; pouf long très drapé. Corsage rond et plissé sur les épaules entrant dans la ceinture, plastron-rabat en peluche brique, sur lequel remonte le devant du corsage formant corselet (1). Ceinture en ruban, croisée derrière et nouée en tombant devant; nœuds de ruban sur l'épaule et au relevé du tablier. — Chapeau en grosse paille de ton cuir comme la robe; dessous coulissé en peluche brique, touffe droite de coques de ruban, et branche d'eglantier tombant sur le devant du chapeau.

DEUXIÈME TOILETTE. — Polonaise en voile gris quadrillé de petites rayures de couleur, ouverte de côté sous un revers drapé de taffetas gris; le devant tombe en pointe très bas sur la jupe, qui est dégagée de côté et couverte de volants de taffetas découpé; manche froncée dans un haut poignet de taffetas. — Capote de tulle noir chenillé à fond plissé; les plis ramassés au sommet de la tête forment aigrette coquillée, mélangée de brindilles de chèvrefeuille.

COSTUME D'ENFANT. — Jaquette en sergé bleu marine, ouverte sur une chemisette-blouse en lainage à carreaux, traversée par une demi-ceinture de velours; jupe plissée à carreaux; la jaquette se termine devant par deux plis soulevés; double revers, l'un à carreaux et l'autre en velours; dos fendu, laissant passer une draperie de sergé bleu, qui fait petit panier sur les côtés et se noue derrière (2); manche plate avec parement de velours; col de velours.

(1 et 2). Les abonnées aux éditions hebdomadaires et bi-mensuelle *verte* recevront ces patrons le 16 septembre.

MODÈLE COLORIÉ.

BANDE POUR AMEUBLEMENT, point de Hongrie.

FEUILLE DE TAPISSERIE

Modèle de Mlle Leeker, 3, rue de Rohan

1er CÔTÉ.

FAUTEUIL LOUIS XIV, tapisserie par signes; canevas et laine pour le fauteuil, 43 francs.

2e CÔTÉ.

FAUTEUIL LOUIS XIV, tracé du dossier et de la manchette.
FAUTEUIL LOUIS XIV, croquis.

NEUVIÈME ALBUM

Dessous de lampe. — Vitrail mosaïque — Ecran de lumière, (vitrail mosaïque). — Dessous de vase. — Garniture. — Dentelle au crochet. — Entre-deux et garniture, guipure Richelieu. — Bande pour ameublement (appliques). — Coussin, point de Hongrie. — Robe-blouse pour enfant. — Robe de baby. — Petite garniture. — Petit bouquet. — Costume en batiste brochée. Toilette en taffetas changeant. — Costume en gaze brochée. — Pardessus demi-saison, et tracé réduit du patron découpé.

PATRON DÉCOUPÉ

PARDESSUS, DEMI-SAISON, page 8 (album de septembre).

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le panorama des modes d'automne que vous porte ce numéro, et les descriptions qui l'accompagnent, pourraient bien nous dispenser de vous parler des costumes et des pardessus, si nous ne tenions à vous donner quelques détails sur les étoffes et les soieries en vogue pour cette saison. D'abord attirons votre attention, mesdemoiselles, sur ces façons que Mme Raybois a composées tout exprès pour votre journal. Elles sont simples pour vous, plus luxueuses pour les jeunes femmes et les dames d'un certain âge. A toutes, Mme Raybois a su imprimer le cachet qui convient et vous pouvez faire votre choix, avec l'assurance que, quel qu'il soit, vous aurez un costume ou un pardessus comme il faut et que vous porterez avec plaisir. Y a-t-il des changements notables dans la toilette, chapeaux compris? Non. Les tuniques drapées, les jupes plissées continuent à se faire beaucoup; mais le corsage prend la façon amazone ou doctoresse, deux formes très collantes; il est à petite basque, montant droit ou légèrement croisé droit, la manche à coude, boutonnée avec piqûres. Ce genre est accompagné d'une jupe unie drapée très largement et sans autres garnitures que des piqûres au contour et audessus du large ourlet de la jupe. Le tissu choisi de préférence pour ce costume est le drap français, ou le cachemire de l'Inde ou encore la vigogne; mais le premier, à notre avis, vaut mieux et fait plus nouveau. Cette petite recherrche n'a rien que de naturel quand on fait faire un costume au commencement d'une saison; d'ailleurs le drap est solide et ne craint ni la pluie ni le brouillard, ce que nous ne pourrions pas dire de certains lainages. Si le costume doit être un peu plus habillé, on le combinera avec du velours qu'on disposera soit en revers sur le côté de la tunique, soit en bandequille ou en panneau sur la jupe; la disposition reste au choix de l'intéressée, les deux se portant également. Au corsage le col droit et à la manche un poignet qui sera ouvert extérieurement. Une jaquette, une veste ou toute autre forme mignonne vague ou demi-ajustée, complétera le costume de ville. Les lainages rayés et à carreaux fondus ne sont point complètement délaissés, ils conviennent surtout aux enfants et aux fillettes qu'ils habillent très bien. On les combine toujours avec un lainage uni dont on fait aussi bien la jupe que la tunique. On emploie les couleurs sombres ombrées dans les tons vert, tortue, Skobeleff, bronze, bleu et fauve, le loutre et rouge, etc., etc. Il y a encore quantité de fantaisies dont le tissage donne toutes sortes de petites dispositions charmantes. Les soieries sont toujours superbes, la faille française, la sicilienne, la bengaline, les taffetas et le satin à la reine se partagent la vogue; la soierie nommée *peau de soie*, souple et forte, son nom indique qu'elle est lisse, bien différente en cela de l'ottoman et de la faille; c'est la nouveauté. La broderie en soutache reparaît; il est rare qu'on l'abandonne absolument; on la conserve pour les pardessus, quand elle disparaît du costume. Le drap, qui va beaucoup se porter, s'accommode fort de cette broderie qui lui fait une garniture en harmonie avec sa simplicité. On peut la mettre de bien des manières; les deux dispositions suivantes nous semblent jolies. Un courant de fleurs au-dessus do l'ourlet et un jeté sur la tunique. Une très petite broderie courra au bord de la basque et remontera le long des boutonnières; elle couvrira le col droit et le bracelet de la manche. La soutache en soie sera de même nuance que le drap; le prune, le grenat très foncé, scabieuse et les gris sont les plus jolies couleurs. L'autre disposition consiste à broder en colonnes les côtés de la jupe et la draperietablier; au corsage, de très étroites colonnes partiront de l'épaule et se termineront au bas. A la manche des demi-colonnes de l'épaule à la saignée. Cette disposition est moins longue à broder que la première, mais va fort bien. Nous ne pensons pas vous avoir dit que l'on garnit l'encolure du corsage d'un ruban crème. C'est une mode qui vous est très certainement dédiée, mesdemoiselles, car elle est jeune et charmante et sans prétentions quoique élégante. On prend un ruban de largeur moyenne et à lisière satinée ou à picots; on la plie en deux en étageant les deux lisières, puis on le faufile et on pique de côté ou derrière un nœud papillon. Cette fantaisie vaut mieux que tous ces plissés et tuyautés de mauvais goût brodés en couleur, ou avec de l'or, de l'argent et des perles. Portez ce ruban en guise de col ou de collerette; mais qu'il soit de couleur pâle, si vous abandonnez la teinte crème, la plus jolie et la plus comme il faut, à notre avis.

Pour l'hiver on peut se broder un jupon de flanelle ou de cachemire dans les couleurs : bleu, rouge, gendarme, ou dans les tons fauves. Si l'on ne veut pas festonner le bord en écailles, on pourra border les écailles d'un lacet en soie posé à cheval et dans l'intérieur broder des roues à jour que l'on placera en cercle; c'est tout à fait gentil et vite fait. Voulez-vous que je vous fasse profiter d'une petite invention que je trouve ingénieuse et qui vous permettra de tracer facilement des écailles de toutes dimensions? Le moyen est des plus simples. Selon les dimensions que vos écailles doivent avoir, vous choisissez un verre à pied a bordeaux, à madère, ou un verre à liqueur. L'étoffe est tendue, bien droite, vous posez le verre à un centimètre du bord et vous suivez avec un crayon le contour de la moitié extérieure du verre qui doit faire l'é-

caille; celle-ci tracée, reporter le verre en ayant soin de le mettre au niveau de la précédente, et continuer ainsi. M'étant servie souvent avec succès et sans peine de cette méthode, je vous l'offre dans toute sa simplicité. Le second trait intérieur, qui doit donner à l'écaille l'épaisseur désirée, se fait à la main ou bien avec le verre, en l'étageant suffisamment. Pour les tabliers d'enfant, les jupons blancs et même les tabliers de femme de chambre, on se servira de la *méthode du verre*, employant soit le pied, soit le verre, ceci est affaire de dimension. Les petites filles sont toujours *largement* habillées, et les jupes plus longues doivent uniformément s'arrondir: si le pouf donne du bouffant aux lés de derrière, ceux du devant et des côtés tombent droits; le corsage prend l'aspect d'une veste avec gilet ou chemisette bouffante, d'une blouse fermée par une patte de l'épaule à la poitrine; des fronces à l'encolure et la largeur du bas maintenue dans une ceinture très lâche ou retournée et formant bouillon; la manche large serrée dans un haut poignet. Le pardessus, comme le costume, est vague et à jupe plissée; la redingote suit les contours du buste, sans le mouler; la jaquette se croise devant et le dos est légèrement cintré. Le chapeau 1830, un peu modifié, est la forme nouvelle; en feutre il se garnit de ruban et d'un large galon de fantaisie; la toque hongroise va bien aussi aux enfants, ainsi que toutes les formes enlevées, un tantinet transformées pour faire croire à des formes nouvelles. Des plumes en panache, des ailes en montagnard, des plumes-couteaux ou Méphisto, sont des garnitures parmi lesquelles on peut choisir. Les bas s'assortissent souvent au costume; s'ils sont de couleur tranchante, ils doivent être en harmonie avec celle du chapeau, afin qu'elle ne soit pas une note unique dans l'ensemble de la toilette.

CORALIE L.

VISITES DANS LES MAGASINS

CORSET-CUIRASSE ET CORSET A ÉPAULIÈRES

de Madame Emma Guelle

3, place du Théâtre-Français.

Nous ne cessons de recommander à nos lectrices cette très bonne maison parce que non seulement les corsets y sont d'une coupe parfaite, mais aussi parce qu'ils sont taillés en vue de l'hygiène, et c'est un point essentiel. Le corset-cuirasse de Mme Emma Guelle convient aux jeunes filles, aux jeunes femmes et aux mamans. Il soutient sans pression fâcheuse pour la santé; il allonge la taille sans la gêner, efface le trop de développement de la poitrine et des hanches, laissant au corps sa souplesse et aux mouvements leur liberté. La pose des baleines et des ressorts est étudiée en vue de la mode et du bien-être de chaque personne. Ces renseignements nous semblent répondre aux demandes qui nous sont adressées. Très certainement la cuirasse convient à une jeune fille de dix-sept ans. Le prix varie, nous ne pouvons donc le donner. Quant aux mesures, elles sont indispensables. Tour et longueur de taille, tour de poitrine et du dos, tour des hanches. Le corset à épaulières convient aux jeunes filles comme aux fillettes ayant une tendance à se courber. Cette très heureuse invention de Mme Guelle a eu de nombreuses récompenses et son succès est grand.

***

MODES DE MADAME BOUCHERIE

16, rue du Vieux-Colombier

Nous pensons, Mesdemoiselles, que les meilleurs renseignements que nous puissions vous donner sur les chapeaux, seront contenus dans la description détaillée de la gravure coloriée que vous porte le numéro. Ces modèles élégants, nouveaux, originaux et de bon goût, ont été faits exprès pour votre journal, par l'excellente modiste que nous vous recommandons. Toquet en velours mousse avec bordure de lophophore. Devant un oiseau brun surmonté d'une aigrette et de crosses mousse. Prix : de 30 à 35 fr. Capote en velours héliotrope, forme très seyante. Le fond tendu en velours héliotrope et, sur la passe retournée, trois biais en satin. Sansonnet attachant un nœud-aigrette en ruban à picots; sous la passe, plissé très fourni en tulle héliotrope et rose ancien. Prix : de 30 à 35 francs. Chapeau de théâtre et de voiture en feutre rayé gris. La passe très haute devant s'enlève droite et le bord se fixe derrière, à la calotte, par un nœud en ruban de satin gris. Panaches de belles plumes grises au cœur blanc. Prix : de 60 à 70 francs. Capote coquette en velours gaufré. Touffe de coques en ruban, assorti, à lisière de satin, et, se détachant dessus un oiseau gris-cendre. Dans l'ouverture de la capote, devant, tulle plissé. Prix : de 40 à 45 francs. Chapeau en feutre brun, le bord roulé tendu de velours coulissé. Nœud en ruban fixant au fond le bord croqué; derrière, cinq têtes de plumes nuancées brun, jaune et orange. Prix : de 40 à 45 francs.

***

TAPISSERIES ET LAYETTES

Maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

Les fournitures sont comprises dans les prix que nous donnons des tapisseries suivantes : Ecran, fougères, oiseaux et papillons faits au petit point, le reste tramé, fond en laine, 60 fr., 65 francs le fond en soie. Préparés pour escabeau, coussin, tabouret carré, chaise, un bouquet d'églantines et des papillons voltigeant à travers le feuillage, 50 francs; fond en soie, 55 francs. Branche d'œillets tramée, 30 fr., fond en soie, 35 fr. Tapisserie genre Henri II, animaux et paysage au petit point, encadrement point croisé, 48 francs, fond en soie 52 francs. Point de Hongrie sur toile, échantillon et soie, 35 francs. Tabouret de piano, style Louis XVI, attributs au petit point, guirlande tramée, 60 francs, fond en soie, 65 francs. Un autre oiseau et fougère, 42 francs, fond en soie, 45 fr. Nous citerons parmi les belles bandes qu'on nous a montrées un dessin divisé par panneaux, une jolie

bordure, trois mètres de longueur, 70 francs; avec pavots et œillets, même prix. Bandeau de cheminée, style Louis XVI, attributs au petit point, 2 m. 50 de longueur, fond laine, 90 francs, en soie 105 francs. Lambrequin d'autel Louis XVI, croix, ornements, 70 francs. Travaux sur étoffe. Dessus de piano satin bleu ancien, guirlande de géranium brodée en échenillé, écailles au contour, 90 francs. Coussin brodé de ganses et de points de fantaisie, 35 francs. Même genre têtière ou tapis de table, 28 francs. Dessous de lampe, 13 francs la paire. Coussin en soie quadrillée, encadrement de galon brodé genre ancien, fruits et feuillage, 35 francs. Ouvrages sur drap. Tapis de table, tulipes et galon en bordure, 35 francs; plus petit avec œillets, 28 francs. En drap perforé, tramé, 26 francs. Carré genre Henri II, 25 francs. Objets pour bébés : couverture en drap perforé crème, broderie en soie bleue, très facile, 16 francs. Sur drap non perforé, 40 francs; sur étamine à losanges crème, boutons de roses et d'œillets, garniture de guipure, 22 francs. Le tissu sur 1 m. 10 se vend 8 francs le mètre. Châle anglais ou passe-corridor en flanelle, feston et broderie au contour, dessin soie et doublure, 26 francs. Nous prévenons nos lectrices qui ont des tapisseries anciennes à raccommoder ou qu'elles voudraient reproduire, que la maison Leeker et Genevoy a des chapelets de laines aux tons anciens qui leur seront envoyés pour faciliter l'assortiment et que le kilogramme coûte 20 francs.

***

COUTURIÈRE A FAÇON

Mme Perinaud-Perrève, 2, rue Saint-Lazare.

Cette très habile couturière se charge de faire les costumes dont on lui fournit les étoffes et les garnitures, elle fait aussi les arrangements et emploie pour refaire un costume démodé, les garnitures qui sont encore portables. Beaucoup de goût, de l'ingéniosité pour trouver l'emploi des plissés, ruches, etc., etc., et une bonne coupe de corsage. Des manches coquettes, des fantaisies charmantes ornent le corsage, en un mot toutes sortes de nouveautés contribuent à redonner à un arrangement l'aspect d'un costume sinon neuf, du moins à la mode. Mme Perinaud-Perrève cherche, autant que faire se peut, à allier l'économie à l'élégance.

***

MAISON LEBEL-DELALANDE

348, rue Saint-Honoré

Tapisseries genre ancien, travaux artistiques, broderies en tout genre, cretonnes, étoffes d'ameublement.

Disons quelques mots de la jolie tapisserie coloriée que contient ce numéro et qui vient de la maison Lebel. De style Louis XVI, le dessin a été copié sur un morceau d'étoffe ancienne, et se reproduit indéfiniment soit pour fauteuil et petit canapé, effet en est élégant. On peut en faire une chaise-volante moderne, un coussin, un tabouret, car il se prête à toutes ces combinaisons. Les tapisseries genre Henri II, une des spécialités de cette maison, sont superbes d'ensemble et amusantes à détailler. Beaucoup de goût dans le coloris et d'art dans le dessin ; les chaises sont d'un style pur, de même que les tabourets, les banquettes et les dessus de table. Les bandes pour rideaux et portières, les bandeaux de cheminée représentent des kermesses, des danses inspirées du peintre flamand. Tous ces ouvrages se trouvent préparés avec l'assortiment détaillé des laines et la désignation de leur emploi dans le dessin ; tout est étudié par Mme Lebel pour faciliter l'exécution, les prix sont raisonnables. Les laines et soies sont de fabrication spéciale et ne se trouvent que dans sa maison; leur tissage particulier donne à l'exécution un certain relief impossible à obtenir avec la laine ordinaire. De beaux points de Hongrie sont échantillonnés pour couvre-lits et tapis ; d'autres plus simples pour coussin. Les étoffes d'ameublement que l'on trouve chez Mme Lebel-Delalande sont superbes de tissus et de dessins. Les cretonnes admirables de coloris ont des fonds anciens à la mode et meublent on ne peut mieux une pièce. Le velours antique et des satins pour rideaux et tentures peuvent servir pour les travaux de fantaisie, corbeille, panier, etc., etc. Beau meuble de salon, bois apparent, noyer ciré, un canapé, 4 fauteuils, 4 chaises, intérieur crin, élastique, couverts de tapisserie Louis XIII, imitation, 1.200 fr.

***

VITRAUX-MOSAÏQUES EN PERLES DE COULEUR

Maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

Quelques lignes seulement pour répondre aux questions qui nous sont adressées au sujet de ce nouveau genre de travail, dont on a pu se rendre compte par les modèles et les renseignements donnés dans l'album et les visites des magasins du mois d'août. Nous prions nos lectrices de vouloir bien s'y reporter pour le prix des perles, canevas et poinçon, ainsi que pour la manière de faire ce travail. Pour les modèles, il y a le paravent-écran, un lambrequin pour abat-jour de suspension, encadrement de glace sans tain, vitraux pour fenêtres d'antichambre, de cabinet. Le carré paru en septembre coûte 80 fr. ou 90 fr. échantillonné.

***

COMPAGNIE DES INDES. — ROULLIER FRÈRES

Fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre

Etant en pleine saison de renouvellement de toilette, nous croyons devoir soumettre à nos lectrices un aperçu des hautes nouveautés de l'hiver Citons :

La *rayure hindia mélangée*, dont les raies sont en longueur, se fait en mordoré et noir, en ardoise, en or foncé jaspé de rouge imperceptible; café et marine, chaudron et vert russe foncé; les fonds sont unis en trois centimètres de largeur, et les rayures forment des V en longueur; en 1m20 de large, le mètre coûte 8 fr. 75, et l'uni assorti 8 fr. 25.

Le magnifique damier brisé à 7 fr. 75 le mètre en 1m20 de large; deux tons havane, bleu anglais et blanc, avec fil or ; feuille morte et havane; gros bleu et tabac; partout un fil rouge imperceptible. Un superbe carreau marine avec cuivre, l'uni pareil, et le même en noir avec le carreau blanc en 1m10 de large à 5 fr. 25 le mètre; c'est un tissu genre escot.

Une grisaille, deux gris différents, dont le carreau forme petit cordage; tres solide et très commode à porter, 4 fr. 75 le mètre en 1m10 de large.

Le broché gothique, grand style, dessin détaché de 1m10 de large à 5 fr. 50 le mètre; fond jaspé brun et gris, avec dessin gris; fond ardoise, dessin camaïeu, et loutre et or, avec dessin or. Une riche rayure d'une grande distinction : gris artillerie train, avec rayure gris clair et marine en 1m20 à 8 fr. 25 le mètre, uni assorti. De beaux Chintz deuil, avec carreaux blancs, chinés et carreaux quadrillés, 1m20 à 5 fr. 75 le mètre.

Une Vicounia petits carreaux égaux de un centimètre, gris fer et marengo foncé, beige et marron, marron doré et gris cendré; un immense succès pour les unis, car la Compagnie des Indes possède tous les gris et havane qui existent.

Une grande faveur s'attache à la Limousine. Voici les types les plus réussis : havane avec gris, rouge foncé, toujours un filet or foncé, fond ardoise, avec raies différentes; fond marron clair et foncé avec les raies multicolores, et marine avec cardinal, gris, jaune et blanc fondu en 1m20 à 7 fr. 75 le mètre; on fait de simples piqûres. En raison de la très grande largeur de ces tissus, le costume varie de 50 à 60 francs environ. La collection d'échantillons à la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre, sera adressée franco à celle de nos abonnées qui en feront la demande, avec prière de la retourner aussitôt, car de toutes parts les demandes arrivent; c'est le fort de la saison d'automne, et chacun est heureux d'avoir les primeurs de la mode.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES No 4644

Costumes et confections de Mme Raybois, rue de la Feuillade, 3.

PREMIÈRE TOILETTE. — Vêtement en peluche deux hauteurs, étoffe nouvelle et fort belle; le dessin ressort en peluche plus haute que celle du fond. Le devant du vêtement est princesse (voir la planche de patrons), avec macarons en passementerie mate et jais; quille de côté en peluche escalier; dos court et jupe froncée derrière; manche longue avec jockey orné de bandes de peluche escalier; col et larges parements en peluche escalier.

DEUXIÈME TOILETTE. — Grande visite en peluche unie, à longue basque dans le dos, avec doublure capitonnée en satin. La manche forme une longue pointe, au bas de laquelle est posé un motif de passementerie avec glands de perles; arête de passementerie sur la couture du dos et épaulette avec glands. (Voir le patron sur la planche de ce mois).

TROISIÈME TOILETTE. — Costume en lainage gros bleu à filets blancs. Jupe et tunique découpées à dents déchiquetées; corsage-jaquette ouvrant sur un gilet en même tissu; col droit en velours au gilet, et petits revers croisés au corsage (1); manche plate boutonnée avec parement de velours s'arrêtant à la bande des boutonnières.

QUATRIÈME TOILETTE. — Mantelet en peluche loutre; la pèlerine très cintrée est carrée devant à angle abattu, et ornée d'un galon de peluche ouvragée, brodé d'or; manche bordée du même galon; les pans sont formés par plusieurs galons que terminent dans le bas des pompons de fourrure; col Médicis; pompons de fourrure au dos de la pèlerine. (Voir la planche de patrons).

CINQUIÈME TOILETTE. — Veston de drap gris fer, envers à rayures de couleur. Devant étroit flottant sur le premier; la poche est fendue dans cette partie superposée (voir ce modèle sur la planche de patrons); dos à basque plissée formant postillon; manche à parement remontant en biais sur la couture extérieure, avec plissé éventail; deux gros boutons ciselés comme ceux qui ferment le veston, sont posés sur le parement.

SIXIÈME TOILETTE. — Grand manteau de drap gris soutaché, avec manches et revers de jupe en drap à carreaux gris et noir; corsage fermé par des brandebourgs de passementerie; pèlerine soutachée et petit capuchon largement ouvert (2); col soutaché; ceinture placée très bas et fermée de côté par une boucle.

SEPTIÈME TOILETTE. — Manteau en peluche frisée avec devant et dos en castor du Kamtchatka; le pan de côté en peluche frisée s'élargit pour former une patte carrée boutonnée en arrière sur la jupe; manche froncée dans une haute manchette de fourrure; col de fourrure.

GRAVURE DE CHAPEAUX no 4644 *bis*

Modèles de Mme Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

(Voir l'explication à l'article : Visite dans les magasins).

TAPISSERIE COLORIÉE

Modèle de Mme Lebel-Delalande, 348, rue St-Honoré.

COUSSIN. Ce dessin peut être disposé comme fond pour causeuse, canapé, banquette (voir la banquette Louis XV, page 6, album d'octobre).

CARTONNAGE

ABAT-JOUR, 3e tiers, complément de l'abat-jour paru en septembre.

DIXIÈME ALBUM

Ecran à main, tapisserie avec personnage. — Costume en dentelle. — Petite corbeille. — Robe d'intérieur pour enfant. — Petit bouquet d'angle. — Empiècement pour tablier d'enfant, galon et crochet. — Jupon-tournure. — Porte-cigares. — Entre-deux et garniture guipure Richelieu. — Tapis de table en drap perforé. — Banquette Louis XV. — C H enlacés, point à la croix. — M L enlacés — Bavette. — Dessous de lampe, broderie en chenille. — Encadrement, vitraux mosaïque. — Garniture. — Ecran à main, faisant la paire avec l'écran page 1.

PLANCHE X

1er CÔTÉ

VÊTEMENT LONG, première toilette } gravure no 4644.
VESTON, cinquième toilette }

CORSAGE-BLOUSE, costume d'enfant, page 2 (album d'octobre).

2e CÔTÉ

GRANDE VISITE, deuxième toilette } gravure no 4644.
MANTELET, quatrième toilette }

JUPON-TOURNURE, page 3 (album d'octobre).

(1 et 2). Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ces patrons le 16 octobre.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, **10** FRANCS — DÉPARTEMENTS, **12** FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

Ce mois-ci je vous parlerai, Mesdemoiselles, avant tout autre chose, du corset qui est l'objet le plus important de la toilette féminine, au point de vue de la santé et de l'élégance. Il est certain que vous le faites faire sur mesure, car aujourd'hui le corset qui se fait de loin sur les mesures envoyées, va aussi bien que s'il avait été essayé. Bien entendu il faut s'adresser à une bonne faiseuse ayant étudié la taille, et la coupe et la disposition à donner aux baleines et aux ressorts. Que de souffrances, que de tailles guindées ou disgracieuses dans un corset mal fait! Aussi appuyons-nous sur cet avis : qu'il faut se garder d'acheter un corset de pacotille. Les conseils pour être pratiques doivent se compléter de l'adresse d'une bonne faiseuse et nous vous donnons en toute confiance celle de Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français. Son corset-cuirasse convient à toutes les femmes et aux jeunes filles, on y est à l'aise tout en étant soutenue ; sa coupe est parfaite et la taille y prend de l'élégance. Sous aucun rapport, nous ne pouvons vous donner meilleurs renseignements. Bien corsetées vous serez bien habillées, et la couturière n'aura aucune difficulté à mouler votre taille dans un corsage à la mode, corsage tendu et ne devant faire aucuns plis ; le genre tailleur l'exige et aussi le drap et les lainages qui sont en vogue. Voici ce que portent les jeunes filles pour leur costume journalier : une étoffe à petits carreaux bleus, grenat, loutre, et la jaquette en drap ou vigogne, assortie à l'un des carreaux. Nous avons vu chez Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, de charmantes toilettes pour deux jeunes sœurs, et nous en avons pris la description pensant qu'elles pourraient vous plaire. Lainage à petits damiers. Jupe montée assez large par des plis creux, au bord un petit frisottant en drap découpé à l'emporte-pièce. La tunique ouverte à gauche ; le devant plissé s'ouvre en éventail, mouvement produit par le drapé de droite qui se compose de trois plis groupés sur la hanche ; le pouf raisonnable, le bord gauche, plissé verticalement de trois plis plats, descend droit. Le corsage a un très petit postillon ouvert des côtés, un col en velours et un ornement en forme de hausse-col; à la manche, un bracelet en velours. La jaquette en drap, doublée de soie ouatée et piquée, se boutonne verticalement et reçoit un col Directoire en velours à larges revers; à la manche, un parement à pointes aiguës pour rappeler le revers. Comme garniture, plusieurs rangs de piqûres au costume et à la jaquette. L'autre costume est en drap brique foncé. Jupe garnie tout autour d'un volant découpé à l'emporte-pièce, et corsage-polonaise fermé diagonalement de sorte que la jupe tenant au côté qui fait le dessus, forme la draperie-tablier, draperie ramenée en arrière par le relevé; celui du pouf descend en deux jolies spirales. De l'encolure à la taille, un très étroit bouffant en soie brochée imitation d'étoffe ancienne, à la manche un bracelet en velours surmonté d'une draperie en soie. Le col droit en velours. Ces deux façons affirment le goût de Mlle Thirion qui habille fort bien : corsages gracieux, draperies élégantes et prix raisonnables.

Nos chapeaux présentent une réelle nouveauté dans les étoffes et les rubans. Ces nouveautés, très jolies, sont difficiles à définir et impossibles à reproduire. Les couleurs délicates et changeantes ne se prêteraient pas au coloris. Mme Boucherie fait la capote habillée en velours changeant feuille de rosier, au vert moiré ou gris bleuté ou capucine foncée, tirant sur le grenat, ou de toute autre couleur, avec les rubans assortis. Ceci affirme une nouveauté élégante dont le prix est un peu plus élevé que le prix courant. Ces capotes à brides sont chiffonnées avec un goût éminemment parisien, avec une coquetterie séduisante et coiffent à ravir. Les rubans nouveaux sont à deux faces : camaïeu ou de couleur tranchante, moirés et cernés d'une ligne en satin ; de très larges rubans pour garniture de chapeau rond sont mi-partie en moire changeante, mi-partie en taffetas glacé. Mme Boucherie en fait de jolis nœuds qui attachent le ruban drapé autour de la calotte. Les doigts habiles qui savent, de ce chiffonnage, tirer ces riens d'un goût exquis, n'ont pas leurs pareils pour monter et disposer les oiseaux, les aigrettes et les poufs de plumes. Cette excellente modiste mérite le succès que nos lectrices lui ont fait. Le trotteur, le chapeau du matin, est tout à fait gentil, comme le comprend Mme Boucherie; il est en feutre, une jolie forme coiffante avec des rubans très gentiment disposés en coques-éventails ; son prix est minime : 25 francs. Mme Boucherie se charge, pour sa clientèle seulement, de l'arrangement des chapeaux démodés.

CORALIE L.

AVIS. — *Le numéro du 29 octobre de l'édition hebdomadaire contient un supplément colorié de travaux inédits faits en étoffes anciennes, et que l'on peut reproduire en étoffes modernes. Ce sont de jolis modèles faciles à copier et tout à fait en dehors des ouvrages courants. Les abonnées qui en feront la demande, recevront ce numéro qui coûte 1 fr. 50.*

VISITES DANS LES MAGASINS

TEINTURERIE EUROPÉENNE

26, boulevard Poissonnière

Constatons ici les éloges que nous font nos lectrices sur le travail de la Teinturerie Européenne. Nous sommes toujours heureuse d'apprendre que nos renseignements leur sont utiles et que les maisons que nous recommandons tiennent ce qu'elles nous promettent. Mme Perouty, successeur de M. Périnaud, continue à faire progresser cette industrie. Les teintures sont réussies on ne peut mieux, de même que les noirs qui sont superbes et les couleurs fines et à la mode. La soie conserve sa souplesse et son brillant, qualités dues aux perfectionnements et aux inventions du fondateur de la maison. Les châles de l'Inde et français sont teints en réserve, les rideaux, les tapisseries anciennes remises à neuf; le tout parfaitement. On sait que le velours, les gazes, les crêpes de Chine se teignent en couleur ou se passent dans la teinte primitive et qu'ils deviennent comme neufs? Le costume teint sans le découdre est une très heureuse invention; si la façon ne convient plus on la modifiera, nous parlons du drapé et des garnitures. Volants plissés ou froncés, bouillonnés redeviendront frais et coquets.

LITERIE DUPONT

Gomant, successeur, rue de Richelieu, 91

On trouve réunis dans cette maison l'utile et le confortable, l'élégance et la fantaisie; des lits en cuivre si à la mode, une excellente literie, laines et crins de premier choix; couvertures en laine et de coton de fort belle qualité; couvre-lit piqué et ouaté en satin et faille, de plus simples en fine cretonne. Les lits d'enfant, les berceaux sont coquettement habillés et le berceau Moïse pimpant de dentelle, de bouillonnés et de nœuds en ruban. On y trouve des corbeilles de layette aussi utiles que jolies, des croix et des étoiles de berceau qui font la joie des mamans. Comme grande utilité, le lit-cage contenant sa literie, qui vient en aide aux intérieurs auxquels manque l'espace; il est élastique, solide et pas cher. Il y en a, du reste, de différents prix.

MM. PERRET ET FILS ET VIBERT

33, rue du Quatre-Septembre

Fabrique de vannerie de luxe, meubles et sièges en bambou, fantaisies nouvelles, petits meubles japonais, objets chinois, etc., etc.

L'énoncé que nous venons de faire des objets que l'on trouve dans cette maison est loin d'être complet et nous sommes encore sous le charme de tout ce que nous venons de voir et qui remplit les salons du premier étage. Comme une promenade à travers ces jolies fantaisies fait passer une heure agréable, et que le choix est difficile à faire parmi tous ces objets artistiques! Bien des choses sont préparées pour le jour de l'an. Voici des tables-gigogne en bois de fer et laque; des corbeilles et des paniers élégamment montés en vieille étoffe chinoise; des fauteuils et des petites chaises qui trouveront leur place dans un petit salon, une bibliothèque, etc. Des cache-pot, des vases, des jardinières de toutes dimensions avec des formes variées, bizarres et originales, comme les rêvent ces peuples à l'imagination baroque. Nous avons vu des pièces uniques faites d'un bambou monstrueux contenant des étagères, une table-feuille, une merveille! et mille autres choses qui mériteraient d'être détaillées, si la place ne nous manquait. Nous engageons nos lectrices parisiennes à aller rue du Quatre-Septembre; elles passeront dans ce musée franco-chinois-japonais d'agréables moments, et leurs achats pour cadeaux auront ce cachet exotique et de bon goût qui plaît tant aujourd'hui. Nos abonnées de province peuvent demander les prix et tous les renseignements qui leur seront très aimablement envoyés; on leur expédiera leur commande rapidement.

MAISON LEBEL-DELALANDE

348, rue Saint-Honoré

Tapisseries pour ameublement et travaux de tous genres

Nous allons désigner à nos lectrices deux garnitures bien différentes pour salle à manger. La première est en tapisserie Henri II. Bandes pour rideau de fenêtre de trois mètres de hauteur; le bandeau, deux mètres de largeur. Verdure joliment disposée en montant, avec des animaux faits au petit point; deux personnages au milieu du bandeau et 23 animaux répartis sur les bandes; le dessin entièrement lancé et le petit point fait, les fournitures comprises, 250 francs. Le dessus de chaise à dossier sculpté, tramé, les animaux au petit point et faits, 38 francs. Quatre panneaux d'un mètre vingt sur cinquante centimètres de largeur, sujet chasse, entièrement tramé et fourniture, 75 fr. chaque. Ensemble très artistique. La seconde garniture est plus simple. Une bande en toile granitée fond noir couverte d'un dessin Louis XIII est rehaussée de broderie en soie de couleur; travail très facile, d'un grand effet et pas long à faire. La bande se vend au mètre; le premier mètre échantillonné jusqu'au raccord et les fournitures, 20 fr.; les mètres suivants avec la soie, 7 fr. Fond des rideaux en drap grenat. La maison Lebel a fait pour la cour de Portugal un fumoir en imitation de vieille tapisserie qui doit être splendide, à en juger par l'étoffe qui nous a été montrée et dont il reste environ 45 mètres. Cet épais tissu qui valait 45 fr. le mètre sur un mètre trente de largeur, sera laissé à 35 fr. le mètre. C'est une splendide reproduction du style Louis XIII. Une gentille chambre à coucher en belle cretonne damassée bleu pâle, bouquets Louis XIV, se compose du lit drapé, d'une portière et de deux fenêtres. Le tout prêt à être posé, 800 fr.

AVIS. — Ce numéro contient la première partie d'une belle chasuble de la maison Lebel, ainsi qu'une planche coloriée des travaux que l'on peut tirer de cette chasuble. Nous avons pensé que si cet ouvrage peut plaire à beaucoup de nos lectrices, il en est peut-être beaucoup d'autres qui ne font pas ce genre d'ouvrage et c'est pour elles que nous avons cherché à combiner avec ce superbe ornement, les divers travaux représentés sur la petite planche coloriée.

⁂

MAISON LEEKER ET GENEVOY

3, rue de Rohan.

Nouveautés, ouvrages en relief, broderie, vitraux mosaïques, objets de layette.

Mesdemoiselles, voici de charmantes nouveautés que nous ne pouvons vous décrire aussi minutieusement qu'elles le mériteraient, vu le peu de place qui nous est donné, mais sur lesquelles nous attirons votre attention. Des fleurs dont les pétales en drap découpé se réunissent par des points plus ou moins serrés selon que la fleur est en bouton ou entr'ouverte, ou épanouie, forment relief et se relient par un point d'épine. Voici les ouvrages préparés : Coussin en drap bronze avec aubépine rose : 34 fr.; dans ce prix sont compris l'échantillon et les pétales découpés. Tapis drap olive 1 m. 10 carré, bouquet de géranium aux quatre angles : 75 fr. Ecran en satin brun, bouquet de fleurs mélangées, 65 fr. la paire. Sur satin bleu pâle, feuille d'écran ou de petit paravent, courant d'aubépine rose, encadrement en chenille havane et fil d'or : 55 fr. Dessus de sachet satin crème, bouquet de violettes : 25 fr. Carré pour pelote ou coffre à bijoux : 12 fr. Ecran octogone, bouquet myosotis : 15 fr. Duchesse avec giroflée et désespoir du peintre : 20 fr. Autre ouvrage très nouveau. Drap découpé d'un dessin broderie anglaise, cerné de fine chenille de diverses couleurs. Bandeau de cheminée, drap vieux rouge 2m,50 de longueur : 65 fr.; têtière : 30 fr.; coussin drap vieux rouge ou bleu : 32 fr.; dessous de lampe : 20 fr. Objets préparés avec les perles vitraux mosaïques. Ecran-bougie, forme papillon, échantillon et fourniture, un seul : 20 fr.; la paire, 35 fr. Ecran Louis XV : 24 fr.; la paire, 40 fr. Paravent de veilleuse, en noyer, charnière nikelée : 40 fr. Abat-jour de bougie, mécanisme descendant à mesure que brûle la bougie : 23 fr. Abat-jour pour lampe, 6 panneaux : 65 fr.

C. L.

⁂

PAPIER D'ARMÉNIE

Pour parfumer et assainir les appartements.

Pour répondre aux nombreuses demandes de nos abonnées, nous les informons que le Papier d'Arménie, dont nous avons joint un échantillon au nº de septembre, se vend par boîtes renfermant 144 divisions au prix de 1 fr. 75, ou par boîtes de 12 cahiers renfermant 288 divisions au prix de 3 fr. Ecrire à M. Ponsot, 30, rue d'Enghien, ou au dépôt général, Pharmacie Normale, 19, rue Drouot, Paris. *Envoi franco par la poste.*

LA MÉNAGÈRE

20, boulevard Bonne-Nouvelle.

En se fournissant dans le même établissement d'appareils de chauffage et de combustible, on saura au moins à qui s'en prendre si le feu ne marche pas. Signalons à ce sujet la Ménagère, 20, boulevard Bonne-Nouvelle : elle offre en toute première qualité, aux prix ci-après qui, comme ceux de tous les articles qu'elle met en vente, sont particulièrement avantageux : charbons de terre, anthracite et briquettes à 47 francs les 1,000 kilos ; charbons pour calorifères à 43 francs; bois 2 traits à 49 francs.

LE TROPIQUE

Nouveau mode de chauffage.

Agence anglo-française, 24, rue du 4-Septembre.

Le chauffage ordinaire à la cheminée est sain mais coûteux; le chauffage au poêle est économique mais peu distingué et si malsain que personne n'ose laisser un poêle allumé dans sa chambre à coucher. L'appareil anglais *le Tropique*, qui permet de se chauffer économiquement à la cheminée sans rien lui enlever de son hygiène, de sa gaieté et de son cachet de distinction, est, pour ainsi dire, l'idéal du genre. Les nombreux salons où il fonctionne sont garants que c'est un appareil vraiment remarquable *Le Tropique* ne nécessite aucun combustible spécial et permet, en quadruplant le calorique de la cheminée, de chauffer avec un seul feu tout un appartement parisien aussi bien que les grandes et hautes pièces des maisons de campagne. Au reste, on peut le voir fonctionner ou écrire à l'*Agence anglo-française*, 21, rue du Quatre-Septembre.

AU BON PASTEUR. — CHAUSSURES GROS ET DÉTAIL

Maison Colombani, 34, rue des Petits-Champs.

Pourquoi demander vos chaussures aux magasins de tissus? Chacun son métier... Adressez-vous toujours aux premières maisons spéciales. Pour trouver chaussure à votre pied dans les meilleures conditions d'élégance, de solidité et de bon marché, nous vous indiquons *le Bon Pasteur*, 32, rue des Petits-Champs, où vous pouvez aller en toute sécurité. L'éblouissante chaussure de bal et la coquette bottine de ville sont au même tarif que le soulier de fatigue. Invariablement, pour hommes, le prix est de 15 fr. 50; — pour dames, 14 francs; — pour jeunes gens et fillettes, 12 fr. 50.

Il y a de la chaussure pour tous les goûts, tous les usages, d'un travail parfait et soigné pouvant rivaliser avec les spécimens les plus heureux des maisons en réputation; toute la différence consiste dans le prix. Aussi nous faisons-nous un devoir de propager la marque Colombani.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4649

Première toilette. — Jupe plate devant, en diagonale bleu marine brochée à médaillons; de côté, quille en faille et un plissé en diagonale, sur lequel pose un revers de faille découpé à pointes ornées de boutons; pouf à plis ramassés dans le bas. Corsage découpé sur une sous-basque en faille; grand revers de faille d'un côté du gilet et pointes de l'autre; parement de manche formant pointe sur le dessus, et fermé par une patte découpée. — Capote plissée en tulle avec coquille de dentelle chenillée; plumes posées en diadème retenues de chaque côté par des motifs en perles mordorées.

Deuxième toilette. — Toilette en faille et peluche héliotrope; tablier drapé bordé d'un panneau plat sur lequel est posé un revers de peluche; le reste de la jupe est plissé à plis très profonds. Corsage fermé sur un gilet étroit en peluche et orné de bretelles allongées en peluche; pattes de peluche sur la manche.

Troisième toilette. — Costume en lainage bronze semé de petits motifs brochés; la jupe droite avec tablier drapé sur le côté; un grand panneau partant de la ceinture est replié en revers ouvrant sur un lé de peluche. (Voir la figurine sous cet aspect, page 2, album de novembre.) Corsage fermé par deux boutons seulement sur un gilet de peluche; devant froncé d'un côté et à petit revers de peluche de l'autre; le dos se termine en deux pattes carrées; une petite basque rapportée en peluche vient d'un côté former une seconde pointe contre celle du gilet. (Voir la planche de patron.) — Chapeau de velours bordé de boules en chenille; fond drapé en moire et satin, et nœud de moire.

Quatrième toilette. — Grand manteau en faille loutre orné de bandes de peluche du même ton; manche plissée à l'entournure; les plis arrêtés jusqu'à la hauteur de la taille, restent libres dans le bas; la manche est roulée et bordée d'une bande de peluche (1). — Toque en peluche bordée d'une bande de lophophore; plume beige et petite aigrette d'œils de paon.

Cinquième toilette. — Mantelet en peluche unie et frappée, garni de chinchilla. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de feutre gris à grand bord devant et revers *cassé* derrière; draperie de foulard posée sur le devant de la calotte et terminée dessus par un nœud à grandes coques.

Costume de petite fille. — Robe en tissu à carreaux beige, ouverte en diagonale de l'épaule au bas de la jupe, et garnie d'une bande de velours marron; jupe plissée à gros plis, et ceinture en cordelière avec glands. — Chapeau de feutre beige à revers de velours; nœud de velours marron et plume assortie.

Deuxième figurine de petite fille. — Jupe en tissu écossais avec petite écharpe drapée formant tunique, retenue sous un nœud de ruban grenat; corsage uni avec dos et devant plissés; manche plissée dans le haut à plis arrêtés sur une longueur d'environ 10 centimètres; col et poignet de velours grenat (2).

Costume de petit garçon. — Blouse ouverte sur le côté, à double rangée de boutons; ceinture piquée passée dans des attentes; les manches comme le bord de la blouse sont ornés de piqûres. Col en andrinople ou en drap. (Voir la planche de patrons.)

(1 et 2). Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte* recevront ces patrons le 16 novembre.

TAPISSERIE COLORIÉE

Modèle de Mme Lebel-Delalande, 348, rue St-Honoré.

Ornement d'église, 1re partie. — Sainte Geneviève, milieu en petit point : motifs, haut et bras de la croix. — Bas de la croix. — Médaillon pour l'étole et le manipule. Nous donnerons en décembre en tapisserie par signes, dans l'Album, une croix pour remplacer à volonté le motif de ce médaillon; et le chiffre pour le voile de calice; le complément de la chasuble paraîtra en couleur.

PLANCHE COLORIÉE

Modèles de Madame Lebel-Delalande.

Ornement d'église, disposition des motifs.

Meubles en tapisserie, composée de motifs tirés de l'ornement d'église :

Fauteuil. — Siège : bande du devant de la chasuble. — Dossier : Saint Louis.

Escabeau en x. — Bande du devant de la chasuble. — Angles : bouquets des bras de la croix.

Prie-Dieu. — Siège : sainte Geneviève, semé de la fleurette isolée de l'angle du haut. — Appui : chiffre du voile de calice entre deux médaillons de l'étole.

Coussin. — Bouquet du milieu : celui du haut de la croix; — bouquet des bras de la croix pour les bouquets d'angles.

Ecran a main. — Médaillon de l'étole.

PLANCHE DE TRAVAUX D'ETRENNES

Modèles de la maison Leeker et Génevoy, 3, rue de Rohan.

1, Petit tapis de table, broderie cernée sur drap.
2, Pantoufle, drap perforé.
3, Couverture mobile pour livre, peluche.
4, Dessous de lampe, broderie cernée sur drap.
5, Pochette a ouvrage, drap.
6 et 7, Coussin, drap perforé.
8 et 9, Plumier, satin.
10 et 11, Soufflet, tissu brodé.
12 et 13, Porte-journal, drap.
14 et 15, Buvard-express, satin.
16, 17 et 18, Blague a tabac, drap.
19 et 20, Presse-papier (poney), satin.
21 et 22, Essuie-plumes, peluche.
23 et 24, Pelote, broderie rococo sur satin.
25 et 26, Lanterne, vitraux mosaïque.

MUSIQUE

Deuxième valse, par Gabriel Pierné.

ONZIÈME ALBUM

Ecran de bougie, vitraux mosaïque. — E. C. enlacés. — Entre-deux et garniture assortis. — P. E. B. enlacés. — Garniture. — Grande garniture. — Petite garniture. — Costume en limousine. — Costume en diagonale brochée, dos de la 6e figure (gravure n° 4649). — Dessous de vase ou de lampe. — Jupon à traîne. — Porte-lettres. — Dessus de piano. — Encadrement de glace. — Panier à bonnet. — Entre-deux et garniture assortis. — Manteau en peluche. — Petit bouquet. — Costume en drap. — Semé en point de chaînette. — Elise. — Garniture. — Têtière, broderie en chenille.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

Nous ne vous parlerons pas encore des costumes de soirée, ces renseignements seraient prématurés, on s'occupe en ce moment encore des costumes de ville habillés. Ah! mesdemoiselles, que vos modes sont jolies! et comme Mme Pelletier-Vidal sait trouver, à votre intention, des façons coquettes et comme il faut! Le costume de ville que je vais vous décrire est d'une simplicité et d'une élégance en rapport avec votre âge. Ce costume qui a valu beaucoup de compliments à Mme Pelletier-Vidal, est en drap beige et marine. Sur une jupe unie, un tablier garni de soutache lamée; la tunique est droite, à plis s'arrondissant sur une tournure un peu accentuée. Corsage à ceinture. Le côté droit drapé près de l'épaule gauche, où il s'agrafe; des soutaches lamées pour ornements. Rien de plus jeune que cette façon. Pour pardessus, une veste en drap doublée d'un satin changeant beige et marine et chaudement ouatée, le manchon assorti. Pour compléter cette charmante toilette, une capote en drap, comme sait la chiffonner Mlle Héléna. Mme Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, fait aussi un gentil costume tailleur, soit en tissu de laine de fantaisie, soit à petits damiers ou à lignes fondues, simplement orné de plusieurs rangs de piqûres ou de ganse câblée. La visite en drap ou en peluche loutre. Cette dernière sans garniture, la première avec un col et un parement en castor naturel; toutes deux de façon parfaite, comme tout ce qui sort des ateliers de cette très bonne couturière. Nous terminerons ces renseignements par quelques mots sur les tissus destinés aux costumes de cérémonie et de soirée. Pour ceux-ci, des gazes nouvelles, du surah, de la bengaline, des tissus de fantaisie; pour ceux-là, des peluches, des velours pékinés, des lainages brodés, très habillés, combinés avec un autre tissu. Toutes ces étoffes, nous les avons vues employées par Mme Pelletier-Vidal, aussi sommes-nous autorisée à dire qu'on ne peut trouver plus joli. Revenons aux chapeaux et à cette capote de drap qui complète si gentiment le costume de ville. Mlle Héléna, 20, rue des Pyramides, la fait en drap uni, en drap brodé, c'est un rond dentelé qu'elle chiffonne en crête de coq et dont les côtés forment comme les pièces d'un bonnet. C'est jeune et cela coiffe à ravir; du ruban de satin, sans picots, forme des coques qui remplissent le creux du dessous de la passe enlevée. La capote en velours uni ou brodé est bien coquette avec ses brides en ruban qui partent de derrière — Nous dirions du bavolet, s'il y en avait encore — Le chapeau en feutre à bord large et avançant a bon genre avec son seul nœud en ruban de satin et moiré., jeté de côté avec une grâce toute personnelle. Ce grand chapeau est bien jeune et coiffe supérieurement les jeunes filles. Nous n'appuierons jamais trop sur le comme il faut des modes de Mlle Héléna. Tout en sacrifiant aux formes nouvelles, un peu originales, elle leur donne un aspect élégant et sans tapage. La grande passe à calotte plate drapée en velours avec un simple panache de plumes doit être signalée ainsi que le chapeau amazone orné d'oiseaux et de fantaisies en plumes. Encore quelques renseignements sur les costumes. Chez Mme Brun-Caillaux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré, nous venons d'en voir en drap pour deux jeunes sœurs; ils sont si jolis et à si bon marché, que nous pensons devoir les signaler. Drap marine ou de toute autre couleur, bandes superposées à plat, découpées en dents, font la plus coquette garniture; la tunique drapée avec élégance; le corsage, genre veste, avec un plastron dentelé. Le corsage prend bien la taille et la cambre avec grâce. Ce costume ne coûte que 100 fr. Celui de demoiselle d'honneur en bengaline rose, qui pourra servir pour les soirées dansantes, 200 fr., et une fort belle robe de mariée en faille et satin, 300 fr. Cet ensemble de prix est des plus raisonnable, les façons, étoffes, etc., etc., sont très jolies. Autre sujet non moins important : la coiffure. Comment se coiffe-t-on cet hiver? Les cheveux se massent-ils toujours sur le haut de la tête ou se portent-ils tordus sur la nuque? Voici les questions que m'adressent beaucoup d'entre vous, Mesdemoiselles. Nous vous conseillons d'abord de ne pas, pour être à la mode, adopter une coiffure nouvelle si elle ne vous sied pas. M. Perrin, un très bon coiffeur, chez lequel nous avons été voir les nouveautés, nous a dit que la coiffure tend à descendre, et que les ondulations, frisettes, crêpés seront toujours obligatoires pour préserver une partie des cheveux de la frisure au fer qui les abîme. Pour aider à se coiffer soi-même, M. Perrin a inventé beaucoup de postiches qui sont très commodes et dont la légèreté ne fatigue ni la tête ni les cheveux. Pour rouler le casque il y a le crêpon Louis XV; pour soutenir, devant, les cheveux enlevés à la chinoise et frisottants, le rouleau crêpé est très pratique. Il y a aussi les épingles Manon que l'on pique dans le bandeau et le nœud Sapho qui achève une coiffure simple. Ces renseignements concernent plus que vous les femmes, plus ou moins jeunes, qui trouveront préparés des chignons faciles à recoiffer soi-même. Les prix de ces postiches et bien d'autres, sont indiqués sur le catalogue illustré que M. Perrin envoie franco aux abonnées qui lui en font la demande. M. Perrin demeure 14, faubourg Saint-Honoré, à l'entresol.

CORALIE L.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous voudrions vous détailler les objets dont nous allons faire une simple nomenclature ; les dessins et le travail le mériteraient, mais l'espace nous manque. Sachez seulement mesdemoiselles, que tous ces travaux sont d'un goût artistique choisi et que Mme Lebel-Delalande se met avec son obligeance habituelle à la disposition de nos abonnées pour tous les renseignements qu'elles désireraient et que réponse leur sera faite par retour du courrier. Son ouvrage nouveau, fleurs découpées posées en relief sur fond de satin ou de drap, convient surtout pour paravent : la feuille depuis 50 fr. Ecrans à main de 18 à 20 fr. Pelote ou boîte de 12 à 15 fr. Dessous de lampe, la paire, de 16 à 20 fr., échantillonnés avec les fournitures ; de même, une couverture de berceau à 45 fr. Ces jolies fantaisies en étoffe ancienne représentent : un soufflet très pratique de 25 à 35 fr.; un grand sabot, jardinière ou vide-poche de 20 fr. à 28 fr. Couvre-livre de 15 à 18 fr. Tambour servant de jardinière ou de corbeille à ouvrage de 35 à 45 fr. Ces objets se trouvent aussi avec broderie, tapisserie genre Henri II, le tout monté avec peluche, velours ou satin et garni de véritables galons anciens. De superbes coussins en tapisserie avec encadrement de galon ancien ; d'autres en satin avec tapisserie à fils tirés ; d'autres encore, et ce ne sont pas les moins jolis, en peluche bleu de roi ou Van Dyck, avec semé de fleurs de lys héraldiques brodées à fils tirés dans le ton vieil or ; ces derniers faits et montés coûtent 60 fr. Pour les premiers, le prix varie de 35 à 150 fr. Les corbeilles de bureau, les buvards sont drapés et montés en peluche appliquée de broderie. Les papeteries-classeurs montées sont d'une coquetterie et d'une commodité que nous signalons particulièrement ; en étoffe ancienne elles coûtent 38 fr. et plus, en point de Hongrie, en soie 80 fr.; tapisserie Henri II au petit point 100 fr. et plus. Cache-pot en osier et jonc drapé d'étoffe brodée, 20 fr.; des porte-journaux, des porte-lettres de formes variées, élégantes, depuis 20 fr. Des petits meubles montés : coffre à bois en velours avec application de tapisserie, 120 fr.; petite table en peluche avec tapisserie, 55 fr.; escabeau, 75 fr. et plus ; écran en tapisserie, monture en noyer sculpté depuis 150 fr.; petit paravent tryptique monté, tapisserie à personnages, 250 fr.; fumeuse en tapisserie, sujet Tenier, toute faite, monture en noyer finement sculpté, 250 fr.; la tapisserie échantillonnée, 80 fr. Mentionnons encore des porte-cigares en cuir brodé, élégante monture dorée ou nickelée, faits, 22 fr. et plus ; des tapis de table, velours du XVe siècle, encadrés d'une belle bordure aux dessins et couleurs anciens de trois dimensions : 1m,40 carré, de 20 à 30 fr.; 1m,40 sur 1m,80, de 30 à 40 fr.; 1m,80 carré, de 35 à 50 fr. Maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Les travaux pour étrennes de la maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan, se distinguent par leur nouveauté, leur choix élégant, leur monture fine et soignée. Commençons-en la nomenclature. D'abord attirons votre attention sur une nouvelle broderie sur tulle brodé, chenille et or, dont on fait des têtières Marie-Antoinette ; une forme écharpe pincée au milieu par un nœud en ruban, 40 fr.; une carrée brodée en soie rose ancien et or de plusieurs tons, 25 fr.; un voile de canapé, chenille et filigrane bleuté, 55 fr. Dessus de pelote, 8 fr. Broderie algérienne et orientale, dessus de piano, 45 fr.; têtière, 28 fr.; coussins broderie métallique, 22 fr. Ecrans : octogone Louis XVI, broderie à fils tirés sur satin, 20 fr., montage, 25 fr.; duchesse, 28 fr., montage, 25 fr. Couverture de livre en drap perforé broderie chenille et fil d'or, 14 fr., montage, 10 fr. Pochette à ouvrage, 12 fr., montage, 6 fr.; galon de cinq centimètres de largeur pour être brodé et garnir coussin ou têtière, 4 fr. le mètre. Papeterie en tapisserie Henri II, paysage, 25 fr., montage avec peluche ou vieille étoffe, 40 fr. Ecran Louis XIV tramé, facile à faire pour enfant, 15 fr., manches dorés, 10 fr. Paravent lumière en satin crème brodé au petit point, trois feuilles, monté en peluche vieux rouge, 90 fr., échantillonné et montage, 80 fr.; un autre en satin bleu ancien, 35 fr., montage, 35 fr. Corbeille à ouvrage, broderie en chenille, 18 fr., dorée, 26 fr. forme glaneuse jonc doré, 25 fr., passé au brou de noix, 22 fr. —Service à thé frangé, broderie en coton rouge ombré nappe et douze serviettes, 40 fr., en étamine avec jours à la main, soie se lavant, 55 fr., coton, 45 fr. Dessus de buffet broderie de fantaisie, 22 fr. Pelote se suspendant par une jolie cordelière, satin crème, broderie rococo, pompons, toute préparée, 28 fr. Presse-papier broderie sur satin bleu, tout fait, 20 fr., ouvrage et monture 18 fr. — Objets pour enfants : Robe courte, de 18 mois à 3 ans, en lainage, broderie au point à la croix en soie bleu pâle, 25 fr., une autre en batiste de l'Inde écrue, broderie au point de tige en soie mi-perlée, 22 fr. Matinée au crochet en laine tordue, bordure bleue, nœuds en ruban, 14 fr.; une autre blanche, 12 fr. Bottes en laine perlée bleu ou rose pâle, 6 fr., blanche, et à revers, 4 fr.; pour nouveau-né, 5 fr. au fin tricot. Tour de cou en laine perlée, nœud rose ou bleu, 5 fr.

***

Les fantaisies et les bijoux nouveaux que la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, a préparés pour les cadeaux d'étrennes sont artistiques dans leurs formes et leur décoration. Désignons d'abord les bijoux : châtelaine infante en métal vieil argent soutenant cinq chaînettes ciselées qui supportent l'étui, le dé, les ciseaux enchâssés dans un étui en métal repercé à jour : 55 francs, avec trois chaînettes : 39 francs. Broche ronde, entourage à jour, six bêtes à bon dieu et une pierre fine œil de tigre : 6 fr. 50. Broche hermine de Bretagne finement ciselée et émaillée : 5 fr. 50. Broche armes de Lorraine émaillée aux couleurs du blason : 4 fr. 75. Bracelet vieil argent, souple et à fermoir ; pierre fine œil de tigre : 12 francs. Epingle pour coiffure, genre oriental, croissant doré ou argenté, fourche

imitation d'écaille : 5 fr. 75. Peigne Renaissance, galerie à jour forme diadème : 18 francs. Agrafe pour jaquette, manteau, etc., etc.; métal vieil argent, œil de tigre très artistique : 6 fr. 50. Nouvelle liseuse Renaissance, ciselée et repercée : 6 fr. 50. Liseuse-papillon, dorée or jaune sur fond or rouge brillant : 5 fr. 50. Petites jardinières Louis XV, sur pieds, en métal vieil argent repercé, avec intérieur en verre bleu épais, garnies de mousse, d'herbes et de capillaire : 10, 15, 22, 29, 35 francs et plus, selon la grandeur. On peut y mettre soit une plante vivante, soit des fleurs coupées et elles peuvent servir de bonbonnière, de porte-bijoux. La petite salière Louis XVI est à pied en métal repercé à jour avec intérieur en cristal bleu; on en met une entre chaque convive; prix : 6 fr. 50 ou 12 francs la paire. La pharmacie de poche peut s'offrir comme cadeau d'étrennes; elle contient quatre flacons bouchés à l'émeri, ciseaux, pince, compte-gouttes, pinceau, canif et coûte 12 fr. 50; avec 2 flacons 7 fr. 50. Les produits alimentaires des RR. PP. Bénédictins de Varazze constituent une étrenne utile qui a droit d'entrée dans la famille. Une boîte de 2 kil. 500 de chocolat coûte 12 francs; plus fin, la livre 3 fr. 50 et au-dessus. Ce chocolat est fait avec les meilleurs cacaos; la qualité supérieure est parfumée de vanille givrée du Mexique, en tablettes rondes ou croquettes, boîtes de 250 grammes 2 francs et 2 fr. 75. Le Napolitain, 36 petites tablettes, même prix. La liqueur des Bénédictins du Mont-Majella est un excellent tonique; la bouteille liqueur jaune coûte 4 fr. 50, la verte 5 fr. 50. Signalons encore les thés noirs exquis. Toute commande de 20 francs est expédiée *franco* contre mandat-poste envoyé dans la lettre de commande au nom de la maison E. Senet. Au-dessous de 20 francs ajouter 50 centimes pour le port par la poste en paquet recommandé. A partir de 25 francs envoi *franco* contre remboursement. Pour les produits des RR. PP. Bénédictins pris seuls, ajouter au mandat 85 centimes pour envoi *franco* à domicile ou 60 centimes *franco* en gare.

***

MACHINES A COUDRE DE LA C^ie^ FRANÇAISE

H. Vigneron, inventeur et ingénieur, 70, boulevard de Sébastopol.

C'est un cadeau utile et aussi très agréable que celui d'une machine à coudre, surtout d'une machine de M. Vigneron. Le N° 3 est la perfection même. Non seulement elle fait tous les genres de travaux mais, qualité très appréciable, elle les fait sans difficulté. C'est là que se montre la préoccupation constante de l'ingénieur. Pour toutes ces améliorations, ces perfectionnements, que de récompenses décernées! M. Vigneron a mis les machines de la Compagnie française à la tête de cette industrie et elle prime toutes les fabrications étrangères. La Favorite des Dames et l'Eclair marchent à la main; ce sont deux très commodes machines à des prix très minimes, et encore, si elles ne conviennent plus, M. Vigneron les reprend pour leur prix réel contre une machine plus forte, la machine N° 3, par exemple.

***

PAPIER D'ARMÉNIE

A. Ponsot, 30, rue d'Enghien.

Nos lectrices ont-elles fait brûler du papier d'Arménie? C'est un parfum suave et exquis servant à parfumer et assainir les appartements; excellent préservatif des maladies épidémiques, son emploi est de tous les instants et devient indispensable dans toute maison où l'on est soucieux de sa santé. A. Ponsot, 30, rue d'Enghien, Paris, envoie franco une boîte, six cahiers, contre 1 fr. 75, ou une boîte douze cahiers contre mandat de 3 fr.

***

FLEURS ARTIFICIELLES

De Madame A. Favier

Faubourg Poissonnière, 68, Paris.

Les fleurs sont une des plus jolies étrennes à offrir. Celles de M^me^ Favier, que nos abonnées connaissent bien, sont d'un naturel parfait. Rien n'est joli et délicat comme les piqués pour parure qui sortent de ses mains habiles, ou les belles branches qui ornent si bien un appartement. Citons un myosotis qui sort complètement de l'ordinaire, puis du lilas, de la boule-de-neige, des roses Bengale, etc.

M^me^ Favier peut fournir des palmiers depuis 8 fr.

***

COUVERTS ET ORFÉVRERIE

De la maison N. Cailar, Bayard et C^ie^

37 et 39, rue Grange-aux-Belles

Dépôt : 26, rue Vivienne

Pour répondre aux nombreuses demandes qui nous sont faites, nous dirons que la maison *Cailar, Bayard et C^ie^*, tient non seulement les couverts argentés, mais aussi l'orfèvrerie et l'argenterie; tous ses modèles sont nouveaux. Aux personnes qui ne pourraient visiter les magasins, nous recommandons de demander le catalogue illustré qui sera expédié franco à *nos abonnées.*

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4653

Toilettes et modes de M^me^ Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17

Costume de petite fille de M^me^ Taskin, rue de la Michodière, 2

Première toilette. — Polonaise en bengaline loutre, ornée de broderies au passé; elle est fermée de côté à la taille en drapant le tablier; l'autre partie de la jupe tombe droit, et l'angle du bas est garni d'un motif brodé; manche pagode ornée d'une broderie (1). — Capote à côtes en peluche, creusées

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 décembre.

par des cordons de perles dorées; aigrette et brides feu.

Deuxième toilette. — Costume en voile gris; tunique formant pointe devant et de côté, trois quilles flottantes à bouts drapés, tombant sous une sous-jupe plisssée à plis très fins. Corsage bouillonné (voir la planche de patrons), un demi-corselet de peluche traverse le corsage en biais. Manche plissée très bouffante dans le haut, formant un haut poignet. — Chapeau de peluche grise à grand bord coulissé devant; draperie de surah nouée sur le côté; plume grise.

Costume de fillette. — Jupe en velours écossais; écharpe drapée en sergé bronze et formant tunique; corsage bouffant en sergé avec gilet à pointe en velours écossais; col marin faisant revers devant; manche froncée avec pointe unie en velours; poignet de velours.

TROIS PLANCHES COLORIÉES

Modèles de Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré

Complément de l'ornement d'église, avec personnages, annexes coloriées de novembre. Voir chiffre et croix, page 7 (Album de décembre).

Saint Louis, bande de la croix du dos de la chasuble, petit point.

Bas de la croix, à placer sous le Saint Louis.

Bande, devant de la chasuble.

IMPRESSION SUR ÉTOFFE

Porte-journal calendrier, voir l'explication, page 7 (Album de décembre).

Feuillet, contenant les douze mois de l'année pour le porte-journal calendrier.

PETIT MODÈLE COLORIÉ

Croquis monté du calendrier porte-journal.

DOUZIÈME ALBUM

Capulet slave. — Costume en sergé — Manteau en limousine. — Entre-deux. — Toilette de dîner ou de soirée. — Petite garniture. — Porte-cartes. — Yvonne. — Dessous de lampe en drap découpé. — Ecran à main, fleurs en relief. — Calendrier porte-journal, montage. — Echarpe, voile de chaise. — Coussin en satin. — Corbeille au crochet, imitation de bois. — A G enlacés. — M R C enlacés. — Croix pour étole. — Chiffre pour ornement d'église. — B F enlacés. — Costume d'enfant. — Costume de petite fille. — Garniture. — Serviette à marrons. — Garniture.

PLANCHE XII

1er Côté

Corsage, costume en sergé, page 1 (Album de décembre).

Robe, costume d'enfant, page 8 (Album de décembre).

2e Côté

Corsage, deuxième toilette (gravure No 4653).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, **14** fr. — SEINE, **16** fr. — DÉP., **18** fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, **18** fr. — SEINE, **20** fr. — DÉP., **22** fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE JANVIER 1887

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Une Vieille fille fort contente de son sort. — 1° Oui, elle est saine; et elle est économique si l'on ne laisse pas le gaz brûler inutilement.— 2° Je ne connais pas le cosmétique dont vous parlez.— 3° *La culture des fleurs dans l'appartement*, chez Lefèvre, rue des Poitevins, prix : 2 francs. — 4° Les médecins eux-mêmes n'en connaissent pas, je crois. Pour les dents, voir le dentiste.— 5° Si vous voulez bien parcourir les articles bibliographiques de votre journal, vous en trouverez plusieurs indiqués et nous y reviendrons. — 6° Oui, cela me paraît très convenable. — Je voudrais que tous ceux qui contribuent à faire votre journal ce qu'il est, mademoiselle, pussent lire votre aimable lettre, ils en seraient heureux et flattés.

Une bien embarrassée. — Le mot « Docteur » est généralement employé, à moins qu'il ne s'agisse d'une toute jeune fille qui devrait dire « monsieur. »

Une Nîmoise. — *L'Oraison à Sainte Catherine*, de Bessier, et *Prisonnière*, de Laurencin, à la librairie théâtrale, 14, rue de Grammont.

Le Frère d'une abonnée. — Je crois, monsieur, que vous n'avez rien à faire, sinon vous raser avec acharnement.

Trento. — Au mois d'août, nous avons répondu à une demande semblable à la vôtre, et nous vous avons désigné : *The Lamp*, *The Graphic*, *The Queen*, *The Tablet*, parmi les recueils anglais recommandables.—Mille grâces pour votre sympathie, qui nous est chère.

Fauvette. — 1° Le Baume de la Ferté, chez Guerlaut, rue de la Paix. — 2° Oui, si ce n'est pas un deuil de mari, ou de mère et de père.— 3° Il faut vous laisser guider par un professeur, pour le choix des morceaux et le temps à consacrer à vos études; lui seul peut apprécier.— 4° Prière de vous adresser directement à M. Bessonneau.— 5° Vous pouvez la faire en tapisserie; mais si la chapelle est humide, la guipure Richelieu serait préférable. — 6° Certes, la timidité diminuera en prenant des années; mais il n'est rien, malheureusement, qui puisse atténuer l'effet désagréable qu'il produit aujourd'hui.

Une Abonnée de 1860. — Les ressorts ne sont pas indispensables, si la tournure a par elle-même assez de soutien. Si c'est un véritable jupon, dont le lé de derrière soit disposé en tournure, on peut ne pas ajouter d'autre jupon; tournure en crin ou étoffe raide, avec ressorts, ou jupon tournure, doivent être immédiatement sous la robe.

Lisette, une abonnée qui a dans son journal une entière confiance. — 1° L'eau et la pommade vivifiques de Binet, chez M. Bonneville, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency. — 2° Demander ce qu'on désire, à M. Dusser, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Paris. — 3° Je n'ai pas expérimenté cette eau. — 4° L'élixir dentifrice de Binet, chez M. Bonneville; comme parfum, ce que vous voudrez.

L'Aînée des trois sœurs. — Nous espérons que vous aurez eu la pensée de vous adresser directement à Mme Pelletier-Vidal, elle seule peut vous donner le renseignement que vous désirez. — Pour le dessus de piano, c'est absolument comme on veut. Si l'instrument est tourné du côté du mur, il vaut mieux que le dos soit orné, sinon le dessus seulement. Les coiffures changent peu en ce moment, la frisure y tient toujours sa place, mais très claire et seulement des deux côtés du front. — Merci de votre aimable sympathie.

Près d'atteindre ma vingtième année. — 1° Cela dépend du degré d'intimité; oui, si c'est un ami de la maison; non si on ne le voit que comme médecin.— 2° Certainement, c'est l'usage. — 3° Si elle est petite et a conservé l'air un peu enfant, elle peut [illegible] cer le chignon par la grosse natte tombant su[illegible] los. Voir, je vous prie, les articles *Mode* du jou[illegible]

Mme D. S. B., Paris. — Soyez assez b[illegible] our nous fixer les points qui vous ont paru o[illegible] ou inexacts, nous nous ferons un plaisir de rec[illegible] s'il y a lieu; votre observation est trop vague [illegible] que nous puissions y répondre. N'oubliez-vou[illegible] en commençant un travail de ce genre, de ch[illegible] r la *grosseur de la maille ou point*? Ce rensei[illegible] ac.

compagne toujours nos modèles, et fixe pour les grosseurs de laine, coton, crochet, etc.

E. L. B., à Chartres. — Non, pas prochainement, cela nous est impossible. Il faut attendre son tour, et le nombre des inscriptions est *bien grand*. Nous avons pris note, pour l'exemplaire linge de table que vous recevrez dans le courant de l'année; mais non pour l'autre, les chiffres pour drap occupent une trop grande place; vous en avez reçu un alphabet, d'ailleurs, en 1886.

Une rose de Mai. — 1° Le Baume La Ferté, conseillé dans votre journal; voir l'article Visite dans les Magasins. — 2° Pour les tapisseries, si elles ne sont pas trop fanées vous pourrez, non les remettre à neuf, mais les rafraîchir un peu; les bien brosser pour les débarrasser de la poussière, puis frotter avec une brosse douce trempée dans un mélange d'alcali et d'esprit de vin. — 3° Laver la flanelle au savon de Panama, dans de l'eau tiède, rincer à deux eaux tièdes, après avoir mis un peu de farine dans la première. Laisser sécher entre deux linges, pas à l'air extérieur, et ne pas repasser.

Madame Ser... — Le corset doit être fait sur mesure, nous ne le comprenons pas autrement. C'est à l'usge du corset acheté tout fait que nous attribuons, pour les fillettes et les jeunes filles, ces imperfections de taille qu'il faut dissimuler, et pour les femmes, cette fatigue du buste qui fait que l'on a hâte d'ôter son corset. Puisque vous nous demandez notre avis, le voici donné en toute conscience. Faites faire chez Madame Guelle, 3, place du Théâtre-Français, un corset-cuirasse. Ce corset soutient, donne de l'élégance à la taille, et tout en amincissant, ne gêne pas. Nous ne pouvons vous donner meilleur conseil. Même corset pour votre fille et le corset à épaulières pour votre fillette. Il l'obligera à se tenir droite sans fatigue, et lui laissera les mouvements libres.

Mme M., à Loudun. — Prière de vous adresser à Mlle Lecker. Nous avons le regret de ne rien posséder de ce genre à vous expédier.

M. R. C., à Paris. — Nous l'eussions fait avec grand plaisir, si la chose eût été possible; mais une réponse même, ne peut être donnée dans le *prochain numéro*, encore bien moins un modèle; *pris note*, cependant, mais patience.

En consultant une marguerite oubliée dans les montagnes du Lyonnais. — La réponse en décembre était impossible. Veuillez écrire à la compagnie russe, rue de la Chaussée-d'Antin.

Une Fidèle abonnée, de mère en fille, enchantée de son journal. — Il faut un peu plus de persévérance; on ne peut arrêter complètement la chute des cheveux en si peu de temps; nous ne connaissons aucun produit meilleur, et n'osons pas vous conseiller la teinture. D'ailleurs rien n'est plus joli que des cheveux blancs encadrant un jeune visage.

E. D., à Dijon. — Puisque, comme vous me le dites si aimablement, vous êtes une de nos *anciennes* et fidèles abonnées, vous savez que nous n'avons pas donné antérieurement de modèle assorti à ce fauteuil, et que nous ne possédons en collections que les dessins parus dans le journal. Ce genre d'envoi n'est pas admis au système d'expédition contre remboursement.

Madame Arth... — Nous sommes de votre avis, Madame, l'achat de la literie exige des connaissances que l'on n'a pas toujours; c'est pourquoi nous engageons à ne s'adresser qu'à une très bonne maison, une maison de confiance réputée pour ne vendre que des articles de choix. — La maison Gomant a cette réputation, nous vous y adressons. Vous trouverez, en outre de la literie classique, des fantaisies en lits, berceaux, Moise; des couvre-lits, etc., etc., le tout bien soigné. Une jolie collection de croix de berceau et d'étoiles, celles-ci beaucoup plus en faveur que les premières. Maison Gomant, rue de Richelieu, 91.

Loulou. — Ce joli ouvrage est tout à fait abandonné en ce moment; nous nous empresserons d'en publier, s'il fait une nouvelle apparition. — *La Maison Rustique des Dames*, 2 volumes, prix : 7 fr. 75, à la Librairie agricole, rue Jacob, 26, Paris.

Une Vieille et fidèle abonnée. — Voulez-vous écrire directement à Mme Guelle, maintenant, 3, place du Théâtre-Francais? Elle seule peut vous donner ses différents prix, selon le tissu que vous désirez. Mme Guelle est l'obligeance et la gracieuseté mêmes; elle vous répondra de suite.

E. P., à D. — Nous avons le regret de ne pouvoir vous promettre un dessin sur commande; mais feuilletez nos albums, et vous trouverez des motifs de ce genre de travail, qu'il vous sera facile d'adapter à cet objet. Nous sommes heureux de voir le *Journal des Demoiselles* ainsi apprécié.

S. G., à Paris. — Il doit avoir seulement la longueur du piano.

LA POUPÉE MODÈLE

Journal des Petites Filles

MÊME ADMINISTRATION QUE LE JOURNAL DES DEMOISELLES

Paris, 7 fr. — Seine (*Hors Paris*), **8 fr.** — Départements, **9 fr.** — Union postale, **11 fr.** Ne faisant pas partie de l'Union postale, **15 fr.** — *A partir du 15 Décembre de chaque année.*

Mademoiselle (1)

demeurant

désire recevoir le JOURNAL LA POUPÉE MODÈLE ***pendant un an, à partir du*** **15** ***Décembre*** **1886.**

Pour la somme de (2) ***ci-jointe, en un mandat de poste à l'ordre de*** M. FERNAND THIÉRY et Cie, ***Directeur de ce Journal.***

JOURNAL DES DEMOISELLES

M (1)

demeurant

désire recevoir l'Édition (2) ***du*** JOURNAL DES DEMOISELLES ***pendant l'année*** **1887,** ***du*** **1er** ***Janvier au*** **31** ***Décembre.***

Pour la somme de (3) ***ci-jointe en un mandat de poste à l'ordre de*** FERNAND THIÉRY et Ce, ***Directeur du Journal.***

(1) Noms et Adresses, en écriture très lisible.
(2) Indiquer l'édition.

(3) édition	Paris	Seine (Hors Paris)	Départements	Union Postale	Pays ne faisant pas partie de l'Union Postale
chamois.	10 fr. »	11 fr. »	12 fr. »	14 fr. »	18 fr. »
bleue. . .	14 fr. »	16 fr. »	18 fr. »	19 fr. »	24 fr. »
verte . . .	18 fr. »	20 fr. »	22 fr. »	24 fr. »	30 fr. »
blanche.	25 fr. »	27 fr. »	29 fr. »	35 fr. »	45 fr. »

AVIS : Prière de joindre ce Bulletin de Souscription au mandat de poste, et de les envoyer tous deux
Au Directeur du Journal des Demoiselles, Paris, 48, rue Vivienne

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doivent être accompagnés du numéro d'ordre de l'abonnement, **et nous parvenir avant le 20 du mois.**

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, **14 fr.** — SEINE, **16 fr.** — DÉP., **18 fr.**

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, **18 fr.** — SEINE, **20 fr.** — DÉP., **22 fr.**

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1887

INSTRUCTION

BIBLIOGRAPHIE

ÉDUCATION

REVUE MUSICALE

ECONOMIE DOMESTIQUE

MISCELLANÉES

MODES ET TRAVAUX

ANNEXES

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Une jeune ménagère. — Pour vos couverts à réargenter, vous pouvez vous adresser à la maison Caclar, Bayard et Ce, 37 et 39, rue Grange-aux-Belles, à Paris, qui vous enverra, sur votre demande et franco, le catalogue illustré de tous ses modèles d'orfèvrerie.

Au Croisic. — La Jaborandine épaissit la chevelure et arrête la chute des cheveux. S'adresser à M. Dusser, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Jasmin. — Il est impossible de recevoir réponse sur la Couverture du *prochain* numéro. Voilà pourquoi nous arrivons trop tard, ce que nous regrettons vivement.

Une abonnée J. L. — Une coupe, très bien, mais pas les cartes ; un buvard, un gracieux bougeoir, un porte-cartes avec le porte-monnaie, etc. Tous ces objets se trouvent à des prix modérés au Louvre ou au Bon-Marché. Contre la chute des cheveux, je vous conseille l'eau et la pommade vivifiques de de A. B. dont le dépôt se trouve chez M. Bonneville, rue Jean-Jacques-Rousseau, no 11, à Montmorency, Seine-et-Oise. Les effets en sont remarquables. — La bague de fiançailles et l'anneau de mariage sont seuls obligatoires. — Cela dépend de sa fortune et des goûts de sa belle-fille.

Marfa à M. — 1o La marraine donne à l'enfant la pelisse, le bonnet de baptême, la robe, quelquefois. Elle n'est pas obligée de faire un cadeau à la mère. — 2o La mode est aux noms simples et courts : Pierre, Jean, Marthe, Jeanne, etc. — 3o Les jeunes filles n'envoient pas de cartes, parce qu'elles n'en ont pas généralement. — 4o Pour une jeune fille, nous prêcherons toujours la simplicité, qu'il s'agisse d'ombrelles, de parapluies ou de toilette. — 5o Un petit bijou, un buvard, un joli bougeoir, etc. — 6o On choisit la bague de fiançailles suivant son goût. — 7o Le plus doux, la violette. — 8o Le jeune homme ne reçoit pas de *corbeille.*

Bientôt à Jérusalem. — Cette timidité qui vous fait tant souffrir disparaîtra quand vous aurez un peu plus de confiance en vous-même. — Vous pouvez très bien appeler ce prêtre *monsieur le secrétaire*, si vous n'êtes pas assez liée avec lui pour l'appeler *monsieur l'abbé.* — Un *jour*, dans les conditions que vous dites, me paraît difficile à prendre; mais ne pourriez-vous avertir vos amis et les prier de ne pas se blesser?

Deux inséparables perruches. — 1o Au 5e doigt de la main gauche ou bien au 4e doigt de la main droite. — 2o Non, une jeune fille ne se lève pas pour saluer un jeune homme. — 3o *Non* pour Jane Eyre, *oui* pour Madeleine. — 4o Veuillez écrire à Mme Michaud, 14, rue de Grammont (librairie théâtrale); elle vous enverra son catalogue et, au besoin, choisira pour vous. — 5o Je n'en connais aucun.

M. H. G. Troyes. — Dessins, fuseaux, fournitures, etc., au Dépôt Belge, 11, rue Auber ; nous ignorons s'il existe une méthode, le demander dans la même maison.

Mesdemoiselles du M. — Rien de plus charmant que le costume tailleur pour la tenue journalière d'une jeune fille. Nous engageons les deux sœurs à s'adresser à Mme Raybois, 3, rue de la Feuillade, qui leur enverra des combinaisons d'étoffes unie... à carreaux à 150 fr. Pour les costumes destinés ... premières réunions, confiez-vous encore à Mme F... bois, qui vous habillera dans la perfection. Nos ... férences sont pour la crème ou une mousseline ... crêpée à peine teintée bleu ou rose.

Une abonnée qui aime bien son journal. — V... pouvez très bien, mademoiselle, changer l'éditio... votre journal au moment du renouvellement. — ... *Petit Courrier des Dames* paraît toutes les semai... et coûte pour la province 29 francs par an, 15 fra... pour 6 mois et 8 francs pour 3 mois. — Le prem...

numéro du mois ne diffère que par la couverture, du numéro du *Journal des Demoiselles*. La *Poupée Modèle* convient parfaitement pour fillette de 10 ans.

Madame Ar... — Nous ne connaissons rien de meilleur pour votre cas que le Savon Sapoceti et la Pâte de velours. Si vous ne faites usage que de ces deux excellentes compositions de M. Guerlain, 15, rue de la Paix, vous n'aurez pas à craindre les gerçures; mais ayez soin d'essuyer vos mains avec un linge très sec et de ne pas les approcher du feu si elles sont humides. Nous vous conseillons l'Eau de Cologne Impériale russe, aussi bien pour le mouchoir que pour la toilette, et la Crème de fraises pour remplacer le cold-cream dont vous vous serviez jusqu'ici.

Une jeune fiancée dans la fleur de ses dix-huit ans. — On ne tend pas la main à un jeune homme qu'on voit pour la première fois, fût-il un prétendant. — Une robe de laine montante n'est pas une robe de soirée, généralement. C'est à la sacristie que les mariés sont salués par les assistants au mariage; le plus souvent les dames embrassent la mariée. — Le *Savoir-vivre* de Mme Ermance Dufaux est le plus complet que je connaisse.

Zébédée. — L'édition blanche paraît tous les huit jours. Le roman qu'elle contient est autre que celui publié dans l'édition chamois. — Si vous voulez bien demander au journal, en donnant votre adresse, un numéro spécimen de l'Edition blanche, on vous l'enverra de suite. — En fait de coiffure, mademoiselle, on peut tout ce qu'on veut et la natte n'est pas ridicule, surtout si, ayant des cheveux abondants, vous en mettez une partie en coques ou en huit *sur* la tête.

Mésange des Pyrénées. — 1° Les couper bien net de 4 ou 5 centimètres, puis employer l'eau et la pommade vivifiques de M. Bonneville, rue Jean-Jacques-Rousseau, 11, à Montmorency (Seine-et-Oise). — 2° Ici oui, sauf celles de grande cérémonie, mais il faut sur ce point vous conformer aux usages du pays que vous habitez. — 3° La question est trop multiple pour qu'il y ait une règle unique; cela dépend de l'âge, de la position sociale, du degré d'intimité, etc. — 4° Prière de parcourir les articles bibliographiques.

Artiste en herbe. — Oui, mademoiselle, vous avez raison d'espérer; ayez foi en votre journal et continuez à l'aimer.

Margaret. — Le papier ordinaire grand format s[illegible]. Je veux dire qu'il n'est pas besoin d'employer d[illegible] papier *ministre.* — Pour la question relative à la fê[illegible] du fiancé, nous arrivons trop tard, je pense.

[illegible]*.. à B.* — Vous avez reçu le specimen demandé. — [illegible] marraine *reçoit* un cadeau du parrain, mais e[illegible] ne lui en fait pas.

[illegible] *étoiles de mer.* — Non, mesdemoiselles, ce n[illegible] pour vous que Châteaubriand a écrit *Atala* e[t] *René...* — Les jeunes filles n'ont pas de cartes de v[isi]te à leur nom. — Vous n'avez que l'embarras du c[ho]ix dans les sonates de Beethoven, Mozart, H[a]ydn, etc.

[illegible]. — 1° Oui, pour le monsieur âgé; pour le jeune h[om]me, lui indiquer un siège. — 2° Elle doit seulement répondre au salut. — 3° S'incliner sans se lever. — 4° Il faut attendre que le jeune homme se présente de nouveau. — 5° Pour les mouchoirs, voir les articles *modes* de votre journal.

Marcheuse intrépide. — N'acceptez pas de chaussures sans avoir vérifié si le nom de *F. Pinet* est gravé sous la cambrure et la marque de fabrique imprimée au bout de la semelle.

Au milieu des sapins. — Le thé n'est vraiment agréable que s'il est de bonne provenance. Demandez-le à Paris, à la maison du *Thé de la Caravane*, rue Saint-Honoré, en face Saint-Roch.

Tante Ursule. — Le *Cresson Martial* est un excellent dentifrice.

Fleur des champs. — Vous pouvez les *rafraîchir* en coupant 3 ou 4 centimètres seulement; vous servir avec suite de l'eau et la pommade vivifiques de A. B. Ecrire directement à M. Bonneville. Si vous employez régulièrement ces cosmétiques, je crois pouvoir vous assurer le succès.

Gratitude. — Ce mot nous vient naturellement sous la plume en pensant à vous, mademoiselle. Vous avez si bien travaillé pour notre journal! Vos énigmes sont très bien présentées; nous utiliserons anagrammes et charades, moins deux cependant à cause de leur trop grande facilité; nous les passons à la *Poupée modèle.* — C'est rue de Provence, 52, à Mme Gradoz, qu'il vous faut écrire pour votre robe et votre casaque; envoyer les mesures bien exactement.

Une marguerite des Alpes. — La pratique des gammes et exercices peut seule donner l'agilité des doigts. — Employez l'eau et la pommade vivifiques de M. Bonneville.

Mademoiselle L. S., à V. Orne. — Nous regrettons que votre lettre, qui sans doute a suivi une fausse direction, nous passe seulement aujourd'hui sous les yeux et que nous ne puissions y donner une réponse satisfaisante. Le temps nous manquerait absolument pour répondre directement à nos lectrices.

Une mère pensant aux grands yeux bleus de son fils. — Mme Mainfroy a quitté Paris; elle ne grave plus.

Madame C., à E. — Nous sommes désolée que notre réponse si tardive ne soit pas telle que vous la désirez, mais nous ne pouvons envoyer ainsi des dessins sur commande; veuillez donc vous adresser pour ce petit travail, à Mlle Luneau, 33, boulevard de Clichy.

Une abonnée qui trouve son journal une perfection. — N'avez-vous donc pas vu les modèles parus dans les albums au commencement de l'année? Nous ne connaissons pas de procédé pour cela et regrettons de ne pouvoir mieux vous remercier de l'indication que vous nous donnez si aimablement.

Confiante en vos amis. — Mme Emma Guelle est l'obligeance et l'exactitude mêmes. Vous recevrez vos corsets à la date promise et vous nous remercierez de vous avoir indiqué Mme Guelle. Vos corsets iront aussi bien que s'ils avaient été essayés

Madame S., Nyons (Drôme). — Ce numéro est épuisé.

Trois diamants de la couronne. — Généralement on brode ces ancres en fil d'or. — Guipure en fil. —

Le huit peut être remplacé par trois ou quatre coques, mais c'est une coiffure un peu trop âgée.

Madame de W., à Joigny. — Une robe en peau de soie blanche est fort jolie pour une mariée. La Bengaline pour demoiselle d'honneur est plus nouvelle que le lainage. Nous avons vu, chez Mme Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré, des toilettes de mariage très élégantes, quoique très modérées comme prix. — Vous pouvez vous adresser à cette dame pour votre costume de drap : elle en fait depuis 100 fr.

Autour de la table de grand-papa. — Les devinettes que vous nous avez envoyées sont très jolies. Nous les publierons le plus prochainement possible. Remerciements.

R. H. Vesoul. — Nous n'avons à la disposition des abonnées que les modèles que nous publions; mais vous en avez une fort jolie parue en février; si elle vous semble un peu basse, veuillez feuilleter l'année 1886. — A votre choix tout à fait; vous signalez vous-même les avantages de chacun, à vous à faire pencher la balance.

Une nouvelle abonnée, M. G. — Il n'y faut pas compter. Vous pourriez utiliser pour ces sièges la bande du devant de la chasuble que vous recevez dans ce numéro. — Pareilles ou variées à votre choix, l'un et l'autre se font. Le fond de la bande ne doit pas être assorti à l'étoffe des côtés. De même à votre goût pour le plein ou la bande.

Une abonnée en colère au nom de cinq. — Hélas! dix yeux pour ne point voir festons variés, avec dessins de broderies en tout genre, que l'on peut supprimer si l'on ne veut utiliser que le feston, sans compter les taies d'oreiller et le fameux angle pour mouchoir! Pas une sur les cinq n'a su découvrir les deux charmants angles parus en mai et juillet.... Quant aux noms, ceux que vous dites, mesdemoiselles, sont au nombre de ceux qui reviennent le plus souvent, étant très répandus. Après vérification faite par l'aimable réunion, la paix sera-t-elle conclue?

Mademoiselle M., à C. (Deux-Sèvres). — Vous avez dû recevoir réponse pour les volumes demandés; nous regrettons vivement de ne pouvoir faire droit à votre requête, mais nous ne pouvons ainsi, par correspondance directe, rédiger un article spécial au sujet de modes ou ameublement. — Veuillez, d'après le prix que vous et votre amie destinez à ces achats, vous adresser directement à M. Bessonneau, 49, rue de Charenton, qui vous enverra un devis.

Econome et laborieuse. — Excusez notre ignorance: nous ne connaissons pas du tout ce mot sur lequel aucun dictionnaire n'a pu nous éclairer; sans doute c'est une expression toute locale. Si c'est un objet de layette, ne le trouveriez-vous pas dans la planche spéciale parue en juillet 1886?

A cœur vaillant rien d'impossible. — Habitante de Paris, vous êtes des mieux placée pour voir aux vitrines des magasins, les nuances qui flattent le plus votre goût... que nous ne connaissons pas plus que les couleurs qui vous vont le mieux.— Pour les cheveux, lire la réponse: *Fleur des champs.* La pommade est cependant indispensable.

M. L. B. de M. G. Retour d'Aix. — Nous ne pouvons vous indiquer rien de plus nouveau que les travaux que nous publions. Vos bandes peuvent être utilisées pour têtières, mélangées de tulle broché ou d'étamine brodée, ou coussin avec peluche. — Voir pour les taies d'oreiller les albums de cette année. — Ces cadres sont très variés; vous adresser en confiance chez Boudet, ancienne maison Giroux, boulevard des Capucines. — Il suffit que la soie ait subi une préparation. — Vous recevrez un charmant modèle en décembre. — Pour la bande d'ameublement, veuillez vous adresser directement à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan. — M. Bonneville, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency (Seine-et-Oise); le *Savoir Vivre*, de Mme Ermance Dufaux, au bureau du *Journal des Demoiselles.*

Rêvant aux étés qui demeurent. — Un peu de bonne glycérine le soir. — Il n'y a pas de nuances particulières, toutes se portent, ainsi que vous le constaterez sur les gravures et en lisant l'article *Modes* de votre journal.

Mme H., à D. N° 140. — Je ne sais si les collections que vous demandez existent, je vous engage, pour avoir ces renseignements, à vous adresser directement à la librairie Hachette, 77, boulevard Saint-Germain.

Une blonde enchantée de son journal. — Votre premier vœu sera exaucé en 1888. — Pris note pour la seconde demande, sans promettre cependant. — L'oubli a été réparé.

*Marguerite de ***.* — La famille de votre mari est devenue la vôtre, vous devez donc porter le deuil de ses parents dans les mêmes conditions que vous le feriez pour les vôtres, six mois, dont trois de grand deuil.

Yorick. — Si ce que vous avez essayé n'a rien fait, il vaut mieux y renoncer; autrement vous vous abîmerez la peau.

Une Parisienne à Gérardmer. — Vous pourrez peut-être modifier un peu l'aspect que vous déplorez, en étendant votre bande sur une planche garnie, l'endroit posant *dessus*, puis étendre sur l'envers un linge humide sur lequel vous passerez un fer doux.

Une abonnée reconnaissante, Madrid. — Si vous voulez bien écrire *à la Ville en bois*, 5, rue de Rome, à Paris, on vous enverra la brochure explica[tive du] vernis Martin et l'on vous procurera, si vous [le dési]rez, les matériaux nécessaires pour ce trav[ail].

AVIS. — En raison du grand nombre de devinettes : logogriphes, mots carrés, [illegible] res, losanges, etc., qui nous sont adressées, nous prions nos abonnées d'excuser le retard [que] nous mettons quelquefois à publier les devinettes que nous avons reçues.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) **11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.**

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, **14** fr. — SEINE, **16** fr. — DÉP., **18** fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, **18** fr. — SEINE, **20** fr. — DÉP., **22** fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

AVIS. — Tous les abonnements et réabonnements qui nous parviennent après Noël ne pourront être servis qu'après le 1er janvier 1888.

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1887

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Deux jeunes abonnées qui aiment beaucoup votre journal. — Ce que vous désirez, mesdemoiselles, est un cours complet de *Savoir-Vivre*. La place nous manque pour vous le tracer ici; mais le *Savoir-Vivre*, de Mme Ermance Dufaux, en vente au bureau du journal (prix : 3 fr.), répondra mieux que je ne pourrais le faire à toutes vos questions.

Rêveuse pâquerette. — 1° Le chignon *à l'anglaise* ne va pas à toutes les physionomies, le *huit* sur la tête non plus. Choisissez ce qui vous sied le mieux. — 2° Le chapeau de soie *sans* voile; une petite voilette de tulle noir, tout au plus, si vous ne craignez trop le froid.

Une grand'mère. — Vous pourriez, madame, prendre le *Petit Courrier des Dames* pour vous et laisser le *Journal des Demoiselles* à votre fille. Je ne puis pas vous en indiquer d'autre.

L. G. (Jura). — Les autres éditions donnent seulement plus de patrons et de gravures de modes.

Margaret. — Il a été répondu en novembre à votre première question. Pour la seconde : La place d'honneur est toujours à la droite de la maîtresse de maison.

Une fille pauvre abonnée du journal. — La personne dont vous parlez ne peut faire ce que vous et tant d'autres lui ont demandé; elle ne pourrait y suffire. Le *Journal des Demoiselles* accepte ou refuse ce qu'on lui propose, mais ne peut se charger de corriger un ouvrage. Si vous voulez essayer?

Une provinciale timide et ignorante. — 1° Contre les engelures, le Baume de La Ferté, de Guerlain, rue de la Paix. Se servir d'eau tiède. — 2° L'Eau et la Pommade vivifiques, de Binet, chez M. Bonneville, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency (Seine-et-Oise). — 3° Le jais est permis, la faille, le velours aussi. — 4° Ecrivez directement à Mme Guelle, 1, place du Théâtre-Français, cela vaudra beaucoup mieux. — Mille fois merci, mademoiselle, d'une lettre si aimable. Vous pensez s'il nous est agréable de lire souvent des phrases comme celles-ci : *Etant toujours contente, satisfaite, enthousiasmée de ce cher journal que je préfère à toutes les autres publications de ce genre.... Il inspire à ses abonnées l'amour du devoir, le goût du travail, du beau, du sérieux, etc., etc.* Nous continuerons à employer toutes les forces que Dieu nous a données pour le bien de celles qui nous lisent et qui ont confiance en nous.

Le mieux est l'ennemi du bien. — Ce n'est pas une raison pour ne pas vous adresser à Mme Gradoz, 52, rue de Provence, pour vos toilettes de soirées. Nous vous conseillons de vous presser afin de ne pas trop attendre. La coiffure élevée si elle vous sied mieux. — Demander le prix de ce travail à Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré. — La photographie de M. Maunoury n'est pas très loin de la place de la Bourse; elle n'en est séparée que par une partie de la rue Vivienne. Elle se trouve 10, boulevard Montmartre.

Mme B. Seine-et-Marne. — Le plus sûr est de mesurer le patron sur l'enfant, les tailles sont t[illegible] variables et un même patron sert souvent pour [illegible] enfants d'âges très différents.

M. E. M. B. — Soulever de distance en d[illegible] e le galon et souffler de la poudre foudroyante Ga[illegible]. — On met un peu de farine ou de l'alcali dans [illegible] première eau de rinçage, mais il est impossible d'e[illegible]pêcher la flanelle de jaunir à la longue. — Certa[illegible]ent chacun a ses préférences.

Une petite brune à M.* — Vous trouverez u[illegible] bon procédé dans notre Manuel de travaux; quant à [illegible]elui qu'emploient les dessinateurs, il faut une m[illegible]ine fort coûteuse et un apprentissage pour s'en se[illegible]r.

M. P. — Les enfants ne sont cependant pas n[illegible]gli-

g: is ; vous avez un patron de douillette à la fin de 1886 ou au commencement de 1887.

Mme C. *à Fougères*. — Vous trouverez cette explication dans notre Manuel. — Pour les moules, lacets, etc., vous adresser à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

Mme L. M., no 667. — L'oubli a été réparé. Nous sommes heureuse que le hasard vous ait si bien servie, et que le fauteuil ait été le bienvenu. — Remplacer le huit par trois ou quatre coques.

Mme J.-B., Saint-Etienne. — Il n'a pas été fait d'exception pour vous, nos numéros sont absolument semblables pour toutes nos abonnées. Nous n'avons jamais pris l'engagement de publier quatre de ces annexes par an, ni même d'en donner tous les ans, nous devons varier nos annexes chaque année. Peut-être l'année prochaine serons-nous assez heureux pour vous satisfaire en tout ou partie.

Une enfant de Marie.— Nous ne pouvons prendre note que d'un seul exemplaire de chiffre, et le promettre seulement dans un avenir éloigné; à l'époque où votre demande nous est parvenue, nos listes étaient déjà si longues ! Si vous êtes pressée, veuillez vous adresser à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy ; à peu de frais vous serez promptement en possession de tous les chiffres que vous désirez.

Ch. B. Marseille. — Prière de lire la réponse : *Une enfant de Marie.*

Une désolée que son journal console quelquefois. — Pris note, malheureusement pas cette année, prière de lire la reponse : *Une enfant de Marie.* Nous regrettons vivement de ne pouvoir reconnaître votre aimable sympathie par ce petit envoi, mais nous ne pouvons faire de passe-droit. — Nous publierons certainement encore de ces petits objets, en attendant veuillez faire une nouvelle inspection dans vos albums de cette année et des années précédentes, vous vous apercevrez que vous en avez laissé passer. — Connaissez-vous toutes les œuvres de Wekerlin à 4 mains? elles sont faciles, mais si jolies ! Dans un autre genre, le duo symphonique de B. Godard, et la symphonie-ballet du même : « En pleurant, en chantant », du même. Gabriel Pierné est très à la mode, sa *sérénade* est fort jolie, et votre journal vous a donné le mois dernier une charmante valse inédite de cet auteur d'un véritable talent.

Une future campagnarde. — 1° De préférence l'étamine écrue. — 2° Grands rideaux en verdure de Flandre.

Mme la comtesse L. S. Acqui. — Veuillez, pour ces renseignements, vous adresser directement à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

Ellimac de la Noumarou. — La robe nous paraît bien printanière. — Pour le chapeau, veuillez consulter les gravures, albums et articles modes du journal.

Une Bayonnaise. — Vous êtes aussi habile à composer des *devinettes* qu'à deviner les rébus de votre journal. Nous avons reçu l'envoi des mots en carré et des logogriphes. Ils seront examinés et paraîtront à leur tour. — Mme Guelle pour votre corset. Elle est aussi exacte que vous pouvez le désirer et n'aura pas besoin de vous l'essayer si vous lui envoyez des mesures bien exactes.

Sur les bords du Doubs. — Veuillez écrire directement à M. Berville, 25, rue de la Chaussée-d'Antin, et lui bien dire ce que vous désirez.

Toto. — 1° et 2° Nous sommes tout disposés à vous expédier sans frais ce numéro qui ne vous est pas parvenu, mais pour cela votre nom, votre adresse et votre numéro d'ordre nous sont indispensables. *Toto* ne nous est pas un renseignement suffisant. — 3° On coupe le bout de l'asperge avec sa fourchette; il vaut mieux ne pas la prendre avec les doigts. — 4° A moins que vous n'ayez besoin d'un *appui*, il est peu gracieux de le tenir ainsi. — 5° A cet âge, à moins que l'on n'ait encore l'apparence très enfant, on peut très bien adopter le chignon. — 6° Cela dépend du développement plus ou moins précoce de la taille : de 14 à 16 ans. — 7° et 8° Pour les questions de modes, voir les articles et gravures. — L'une est une gravure de modes, l'autre une bande pour tapisserie au point de Hongrie dont vous trouverez l'explication dans l'Album de travaux.

Une affligée. — Oui pour le mouchoir ; les bijoux mats. — Il me semble que personne ne pourrait s'étonner de l'abstention. — Nous ne pouvons vous conseiller ce cosmétique qui n'a aucune vertu.

M P. à Piancenza. — Nous ne connaissons pas de remède ; toutes les chaussures ne se *cirent* pas.

Une blonde désolée. — Employez avec constance l'Eau et la pommade vivifiques de A. B. Chez M. Bonneville, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency (Seine-et-Oise).

Une abonnée de trente-deux ans. — La Grande Maison de Blanc, boulevard des Capucines.

Marie Calixte. — Votre première lettre a dû en effet être égarée, car elle n'est pas passée sous nos yeux. — Le *Journal de la Jeunesse*, à la librairie Hachette, 77, boulevard Saint-Germain, ou le *Magasin pittoresque.*

Une Espagnole de dix-sept ans. — Veuillez vous adresser a la maison Berville, 25, rue de la Chaussée-d'Antin.

Une jeune fille désireuse de faire de la peinture. — Il est indispensable de savoir dessiner pour faire de la peinture. Pour les fournitures, maison Berville, 25, rue de la Chaussée-d'Antin. — Oui... mais il faut avoir du talent.

Jeune mère. — On peut l'orner, ou ne pas l'orner; veuillez consulter les gravures et articles de modes de votre journal.

M. M., Belleville. — On en frotte le cuir chevelu simplement avec le doigt; mais vous pouvez vous servir de l'Eau vivifique de M. Bonneville.

Une vieille enfant. — 1° Le spécimen a dû vous parvenir il y a longtemps. — 2° L'*Art musical,* chez Leduc, 3, rue de Grammont. — 3° Vous pourriez demander là un catalogue et y choisir ce que vous désirez. — 4° Un fort joli modèle d'écran Louis XVI, tapisserie par signes, avec chromo vous donnant les teintes, a paru en août 1884; prix du numéro, 2 fr. — 5° Vous n'avez que l'embarras du choix dans nos modèles. — 6° Le *Pianiste moderne* n'est pas le

... BUREAU DU JOURNAL ... publiés dans les numéros de Février et Mars. — Envoyer *franco* 1 fr. en timbres-poste.

même recueil que les *Illustrations du piano;* la musique en est également fort jolie.

M. S., à A. — Le départ est toujours fait du 27 au 30 au plus tard.

L. H., à R. (Algérie). — Prière de vous adresser directement à Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, pour les fournitures de l'écran.

Une abonnée d'Auvergne. — Mille regrets; nous ne pouvons vous laisser espérer ce dessin tout spécial; si vous tenez à l'avoir, il faut adresser votre commande à Mme Lebel-Delalande.

M. M., Niort. — Veuillez vous adresser pour le chiffre à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy.

Une Rabelaisienne. — A Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, qui vous fournira ce modèle. — Le Baume la Ferté de Guerlain est très bon contre les gerçures. Evitez d'exposer vos mains au feu, et n'allez pas au froid sans les couvrir.

Une abonnée en Norwège. — Nous regrettons de ne pouvoir vous aider dans vos recherches, mais on a trop abusé, il y a quelques années, de ces demandes d'envoi d'échantillons pour les travaux de ce genre, les magasins se défient de ces requêtes, et nous ne connaissons pas de maison qui consente à détailler ainsi par menus morceaux.

Une jeune mère habitant Seine-et-Oise. — Veuillez, madame, faire un nouvel examen de vos Albums, vous verrez que les enfants ne sont pas négligés; n'avez-vous pas aussi en broderie, crochet, filet, etc., les modèles du genre que vous préférez? Il nous faut donner tous les genres; ceux qui vous semblent si coûteux peuvent au moins servir de guides pour en composer d'autres plus simples avec les matériaux que l'on possède. — On ne brode pas les draps de dessous, seulement ceux de dessus; le chiffre au milieu, le pied contre l'ourlet.

Une ancienne abonnée depuis vingt ans, M. S. — Probablement ce gâteau a un autre nom; celui que vous indiquez est sans doute tout local, nous ne le connaissons pas. — Nous ne croyons pas que ce livre ait été réédité.

Mesdemoiselles de F. — Veuillez vous adresser à M. Bonneville, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise). L'Eau et la pommade vivifiques A. B., en effet, sont excellentes. Vous devrez en continuer l'emploi en éloignant les applications et les lotions. Vous entretiendrez ainsi vos cheveux en très bon état et ils ne tomberont plus. Nous préconisons ces préparations parce que nous sommes assurée qu'elles sont salutaires pour l'hygiène de la chevelure. Elles nettoient le cuir chevelu des pellicules qui causent la chute des cheveux, qu'elles font repousser aux places dégarnies.

A une jeune coquette. — Qui se trouvera bien de s'adresser pour son costume à Mlle Thirion, une très bonne et très raisonnable couturière qui demeure, 47, boulevard Saint-Michel. Votre coquetterie et votre bourse s'en trouveront bien. Une coupe excellente, des façons et des garnitures d'un goût exquis. Pour la robe de soirée, un lainage mélangé de surah, ton très pâle, quelle que soit la couleur; pour le costume de ville un drap ou un cachemire croisé. Demander des combinaisons d'étoffes dont on enverrait les échantillons.

Mademoiselle A. — La capote s'assortit au costume surtout s'il est en drap. Envoyer à Mme Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, un échantillon de la couleur. La capote à brides — elle ne se porte plus autrement — est plus habillée en velours. Du reste, le genre comme il faut de Mme Boucherie convient parfaitement au costume décrit. Pour vos filles des chapeaux ronds à la passe droite et avançante, la calotte plate et sur le haut un nœud en ruban. Nous sommes certaine que vous serez contente.

Une maman cédant aux désirs de ses filles. — Que nous félicitons de s'occuper ainsi de la toilette de leur maman. Donc, mesdemoiselles, la robe que vous souhaitez pour votre mère doit être élégante sans tapage, pouvant être portée à un grand dîner comme à un bal ou une soirée, et ensuite à la ville. Nous ne voyons que le noir qui puisse suffire à ce triple emploi. Faille ou peau de soie combinée avec du pékin moire, garniture de tulle brodé de jais; dentelle noire et appliques de passementerie perlée.

Nous avons vu, chez Mme Turle, 9, rue de Clichy, une robe dans ce genre qui nous semble réunir tout ce que vous cherchez. De plus, Mme Turle habille fort bien, ses façons ont de l'élégance et ses garnitures sont de choix. Pour les chapeaux, voir la réponse de Mademoiselle A.

A la Guadeloupe. — Le drap fin, souple, soyeux et léger dont vous parlez est bien celui de la maison Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, *Paris.* Vous pouvez demander ces échantillons, vous les recevrez franco. Ce drap est la propriété exclusive de la maison et le grand succès de la saison.

Petite Juliette chérie, château de Saint-Martin. — Vous le voyez, votre lettre est arrivée parfaitement à son adresse. — 1° Vous trouverez dans votre collection, en mars 1883, une bande qui nous semble remplir toutes les conditions que vous souhaitez; elle est déjà fort large et vous pouvez l'augmenter en prenant du gros canevas; la même bande s'emploie pour le siège. — 2° Ce malheur est bien difficile à réparer; quelquefois, après plusieurs lessives, elles disparaissent; essayez de les frotter avec un peu d'eau et d'alcali. — 3° Employez du savon de Panama. — Merci de votre aimable attention pour la recette.

Petite nièce. — Pris note des initiales. — Essayez de la *Jaborandine*, on en dit beaucoup de bien; chez Dusser, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

La vérité. — Le succès universel de l'*Eau de Botot* et sa supériorité bien démontrée par l'expérience, est attestée par l'Académie de médecine de Paris.

M. V., Avignon. — Adressez-vous au dentiste américain, le docteur James Miller, 15, rue Vignou, qui est un praticien très réputé.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

trah, ton
costume
mander
tes les

costume
rie, 16, rue
uleur. La
rement –
le gar
parfaite-
des cha-
e, la ca-
an. Nous

s. – Que
oilette de
robe que
élégante
nd dîner
la ville.
suffire à
ombinée
rodé de
menterie

ichy, une
tout ce
ille fort
rnitures
ponse de

oyeux et
maison
Septem-
ntillons,
iète ex-
saison.
ris. –
pent à
ollec-
rem-
t; elle
ter en
mploie
icile à
, elles
un peu
e Pa-
ur la

sayez
chez

est
ce,

mé-
oui

uchat,

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
DUE OCT 10 '41
Digitized by Google